

CENTRE SEVRES
Faculté de Théologie

Thèse de doctorat

Marie-Françoise BOUTEMY
xavière

Claire MONESTES
xavière

1880-1939

du Règne à l'Ad Amorem

"Faire de la souffrance une oeuvre de joie".

TOME II
BIOGRAPHIE

Thèse préparée sous la direction de Philippe LECRIVAIN, s.j.

1997

CENTRE SEVRES
Faculté de Théologie

Thèse de doctorat

Marie-Françoise BOUTEMY
xavière

Claire MONESTES
xavière

1880–1939

du Règne à l'Ad Amorem

"Faire de la souffrance une oeuvre de joie".

TOME II
BIOGRAPHIE

Thèse préparée sous la direction de Philippe LECRIVAIN, s.j.

1997

BIOGRAPHIE

Claire Bonest



**"Profiter de toutes les épreuves pour se détacher de soi-même.
Epreuve physique, on donne son corps ; épreuve morale, on donne
son coeur ; épreuve spirituelle, on donne son âme.
Et puis Dieu vient dans ce grand vide comme le Créateur est venu
dans le néant pour faire éclater sa puissance.
Etre rien, ce n'est pas assez, il faut encore que le rien, lorsque Dieu
le tire de son obscurité, fasse rayonner la beauté et la bonté du
Créateur.
Travailler à la gloire de Dieu n'est pas un vain mot, il faut toujours
y mettre tout le sang de ses veines et tout le souffle de sa vie."**

Claire Monestès

**JOURNAL
20 mai 1928**

BIOGRAPHIE

Sommaire

PREMIERE PARTIE :

UNE JEUNESSE SAVOYARDE A L'OMBRE DE LA CROIX DU NIVOLET.

AVANT-PROPOS	9
I. DES ORIGINES CONTRASTEES	11
1. Une famille, deux mondes	11
a. <i>Un mariage, le 3 février 1880</i>	13
b. <i>La corbeille de noces</i>	18
2. Une naissance : Claire.	18
a. <i>Le 26 novembre 1880.</i>	18
b. <i>Le Baptême : 1er décembre 1880</i>	19
II. LES HERITAGES.	
A. Chambéry, une capitale devenue Préfecture.....	21
1. Le territoire de Claire	21
a. <i>La ville, lieux et milieux</i>	21
b. <i>L'Annexion et ses conséquences</i>	24
2. Les Monestès dans la ville	28
a. <i>Un banquier musicien</i>	28
b. <i>Une vie mondaine</i>	29
c. <i>Les convictions</i>	29
d. <i>Déménagement</i>	33
3. L'éducation de Claire.	34
a. <i>La Première Communion : 26 mai 1892.</i>	34
b. <i>Les nouveautés de l'automne 1893 : Estelle, la "Sasson", le Sacré-Coeur.</i>	36
III. L'ADOLESCENCE DE CLAIRE. LE SACRE-COEUR.	38
1. Les Dames du Sacré-Coeur.	38
a. <i>Une jeune congrégation.</i>	38
b. <i>Trois figures de religieuses</i>	39
c. <i>Claire n'est pas pensionnaire</i>	42
2. La formation au Sacré-Coeur.	43
a. <i>Un style adapté à la société.</i>	44
b. <i>Le Règlement et la joie.</i>	44
c. <i>La formation intellectuelle. Cahiers de Claire.</i>	47
d. <i>Une personnalité qui s'affirme</i>	50
3. La vie spirituelle de Claire adolescente	51
a. <i>Un témoin : le petit carnet de 1896.</i>	51
b. <i>Le don de soi : "tout pour Lui, rien pour moi."</i>	52
c. <i>L'appel du mendiant</i>	54
d. <i>Des ami(e)s</i>	55
e. <i>La révolte et les rêves adolescents</i>	56

IV. LE CONTEXTE DES ANNEES 1893-1898.....	59
1. Les effets d'un contentieux de quatre siècles	59
a. <i>Au seuil de la rupture</i>	
b. <i>Il n'y eut jamais de Père aux Cieux.</i>	60
c. <i>Des hommes videurs de Ciel</i>	62
d. <i>Quelques hommes de foi</i>	63
2. Les grands travaux de la modernité à Chambéry	66
a. <i>La ville en remaniement</i>	
b. <i>La Question Sociale et la réception de Rerum Novarum en Savoie.</i>	67
c. <i>Une figure influente : l'Abbé Michal Paravy</i>	67
d. <i>L'Affaire Dreyfus : Dieu ou l'homme ?</i>	70
V. I. DU FASTE A LA RUINE.....	73
1. Le faste	73
a. <i>Premier bal d'une jeune fille du monde</i>	73
b. <i>Contraintes et libertés</i>	74
2. La ruine	76
a. <i>Risquer, et perdre</i>	76
b. <i>Adieux</i>	78
II L'IRLANDE, 1902-1904	80
1. Le voyage	81
2. Mount Anville	84
a. <i>Un lieu magnifique</i>	84
b. <i>La vie à Mount Anville</i>	85
c. <i>Correspondance</i>	87
3. L'année 1903 : "souffrir et savoir le cacher"	91
a. <i>Un discernement difficile</i>	91
b. <i>Friday</i>	94

DEUXIEME PARTIE

SOUS L'INFLUENCE DES "SOCIALES"

Claire, catholique sociale.

VI. A. MARSEILLE, UN PAYSAGE NOUVEAU. 1904-1910.	97
1. Le retour de Claire	97
2. Marseille au début du 20ème siècle	98
a. <i>Autour du Vieux-Port.</i>	98
b. <i>Evolution économique et démographique</i>	99
c. <i>Une Eglise bourgeoise et conservatrice</i>	100
d. <i>La crise de la Séparation de 1905 à Marseille</i>	102
3. L'enracinement de Claire à Marseille	105
a. <i>Léonie Fabre</i>	105
b. <i>Le "Prado" de l'Abbé Fouque</i>	106
c. <i>Les "Sociales"</i>	107
d. <i>La Mère Philippine de Rancourt et les Sociales au Prado</i>	109
e. <i>Claire au Prado</i>	110

VII. L'EXPERIENCE INTERIEURE : LE REGNE	113
1. Le Carême 1906	113
a. <i>Faire fructifier le premier fond de piété</i>	113
b. <i>Un moment fondateur</i>	114
c. <i>Le contexte</i>	115
2. La méditation du Règne	117
a. <i>L'expérience spirituelle ignatienne</i>	117
b. <i>La prédication du Père Eymieu</i>	121
3. Les "effets" du Règne	124
a. <i>Une transformation du passé</i>	124
b. <i>Retraites de 1906 et 1907.</i>	127
Au berceau : l'avenir.	129
VIII. UN COEUR DE HEROS QUI N'A RIEN A FAIRE	130
A. Un discernement difficile	130
1. La crise au Prado, été 1906	130
a. <i>Quel côté choisir ?</i>	
b. <i>Restauration et conversion</i> <i>ou création et humiliation ?</i>	131
2. La synthèse impossible entre deux attraits	137
a. <i>La vocation sociale ou la part marseillaise de Claire</i>	137
b. <i>La vocation spirituelle : la part savoyarde de Claire</i>	139
B. Quand Claire écrit	142
1. Un pour tous, tous pour un	142
a. <i>Edward Nyell et Claire Monestès</i>	142
b. <i>Silex et Claire Monestès</i>	147
c. <i>Claire Monestès et Claire Monestès</i>	148
d. <i>Secrétaire du Père Eymieu</i>	149
2. Le <i>Journal</i>	150
a. <i>Pourquoi faire son Journal ?</i>	150
b. <i>La relation d'aide spirituelle</i>	153
IX. GENEVE, 1910-1912. " <i>La poupée de son</i> "	155
1. Nouvelles séparations en perspective	155
a. <i>Genève, une ville protestante</i>	156
b. <i>La question religieuse à Genève</i>	157
c. <i>Le territoire de Claire</i>	157
2. La vie et les activités de Claire à Genève	158
a. <i>La paroisse du Sacré-Coeur</i>	158
b. <i>Les catholiques sociaux</i>	160
c. <i>Le conservatoire de musique, un lieu "oecuménique"</i>	161
d. <i>La B.P.U., une expérience intellectuelle et spirituelle</i>	163
3. Les épreuves et la vie intérieure	166
a. <i>Un exil affectif et culturel</i>	166
b. <i>Y a-t-il un avenir quelconque ? La poupée de son</i>	167
c. <i>Un avenir possible : les Sociales</i>	170
d. <i>Discernement spirituel ?</i>	171

X. AVEC LES SOCIALES A PARIS-PLAISANCE	173
1. Plaisance, un quartier pour l'engagement social	176
a. <i>Les lieux</i>	176
b. <i>Un clergé dynamique</i>	176
c. <i>Des femmes laïques engagées</i>	178
d. <i>Polémique dans l'Eglise</i>	178
2. Les Sociales à Plaisance	179
a. <i>L'Ecole Normale Sociales et les syndicats féminins</i>	179
b. <i>L'Ecole Normale Sociale et la vie religieuse</i>	180
3. Claire Monestès rue Vercingétorix	181
a. <i>La décision de Claire en 1912</i>	181
b. <i>Une désolation paradoxale</i>	183
c. <i>Le Père Eymieu ne voit-il rien ?</i>	184
d. <i>Quand la vertu diffère la lumière</i>	186
XI. LA GRANDE-GUERRE.	189
A. Le combat.	190
1. Claire fait la guerre	190
a. <i>L'entrée en guerre</i>	191
b. <i>L'effort de guerre, un problème industriel, sanitaire</i> <i>et social</i>	191
c. <i>Les Sociales face au coût social de la production.</i>	192
d. <i>Mission ambiguë ?</i>	194
2. <i>"Hostiam pro hostia". Hyères</i>	195
a. <i>Anne-Marie de Lavalette du Coëtlosquet</i>	195
b. <i>"Hostiam pro hostia" : la Réparation.</i>	199
c. <i>Une mort au Champ d'Honneur, Madeleine Carsignol</i>	202
d. <i>Les Monestès à l'épreuve de la guerre.</i>	203
e. <i>Edouard Nyelle patriote</i>	205
B. LA CROIX.	
1. La douleur avec le Christ douloureux.	207
a. <i>Claire postulante à Notre-Dame du Travail</i>	208
b. <i>Les dispositions de Claire</i>	211
c. <i>La situation difficile d'Aimée Novo</i>	213
e. <i>Discerner face à la difficulté</i>	214
2. La décision	217
a. <i>La retraite au Cénacle</i>	217
b. <i>"Vous n'avez pas de vocation".</i>	218

TROISIEME PARTIE

XAVIERE

"La grâce de Jésus-Christ en moi n'aura pas été vaine"

XII. AU CENACLE DE MARSEILLE.	
1. Le Cénacle	224
a. <i>Retour à Marseille</i>	224
b. <i>La Mère Héliette de Montgrand</i>	225
c. <i>Voir sa vie à la terrible lumière de la mort.</i> <i>La grippe espagnole</i>	226
d. <i>L'Armistice</i>	229

2. Reconstruire et inventer	230
a. <i>Que sont les catholiques sociaux devenus ?</i>	230
b. <i>Un exemple de reconstruction : les Filles de France</i>	231
c. <i>Restaurer le Sacerdoce : les Samuels.</i>	232
d. <i>La reconquête des masses</i>	234
e. <i>Un complément des Missions : les Gildes</i>	236
3. Le témoignage du Journal.	
a. <i>Trouver le sens de l'épreuve : victime ou</i> <i>"Christophore" ?</i>	237
b. <i>L'expérience spirituelle de Genève</i>	238
c. <i>La direction du Père Eymieu, une épreuve</i>	239
d. <i>Un lieu pour combattre : les Missions de Midi</i>	240
 XIII. LES MOMENTS FONDATEURS	 242
1. Demander à Dieu qu'Il veuille mouvoir ma volonté	244
a. <i>L'évolution de Notre-Dame du Travail</i>	244
b. <i>L'évolution de Claire Monestès</i>	244
c. <i>Conflit avec le Père Olphe-Gaillard</i>	245
d. <i>Léonie Fabre : "Je veux travailler avec vous !"</i>	249
2. La retraite de Claire en 1920	250
a. <i>Le Fondement</i>	251
b. <i>Le péché</i>	252
c. <i>Le Règne</i>	253
d. <i>L'Incarnation</i>	255
e. <i>L'élection</i>	256
f. <i>Troisième et quatrième Semaine des Exercices</i>	257
g. <i>"Incorporé"</i>	257
3. La confirmation de l'élection.	259
a. <i>La retraite de Léonie Fabre</i>	259
b. <i>Le 4 février 1921</i>	260
 XIV. QUI SERA VAINQUEUR ?	 262
1. L'expérience intérieure fondatrice	262
a. <i>Hésitations et turbulences</i>	262
b. <i>L'alternance des esprits : le combat des Deux</i> <i>Etendards</i>	265
2. L'expérience extérieure : une construction	269
a. <i>Entre Missions et... fuite</i>	269
b. <i>Un ciboire</i>	270
3. L'installation 39 rue Breteuil, à Marseille	271
a. <i>Le ciboire dans la salle "Xavière"</i>	271
b. <i>Renée, un cadeau du Ciel</i>	275
4. Xavières, ou Missionnaires de Jésus-Ouvrier ?	276
a. <i>Que sera cet enfant ? Quel est son nom ?</i>	277
b. <i>Mise à l'épreuve</i>	279
c. <i>La Folle du logis, entre doute et rêve</i>	279
 XV. LA FONDATION, 1922-1928	 281
1. Le décor	281
a. <i>La maison des Missions</i>	281
b. <i>Le monde des années Vingt</i>	283
c. <i>L'Eglise de Pie XI</i>	284

A. Contre-plongée.	
1. Au "39", un fourmillement d'activités	285
a. <i>L'association d'Aide aux Russes</i>	285
b. <i>L'Union Catholique des Employées de la Nouveauté</i>	287
c. <i>L'Union Catholique des Banques, Bourses,</i> <i>Assurances.</i>	288
d. <i>Les Missions de Midi au coeur du dispositif</i>	290
2. Les premières xavières	291
a. <i>Renée Lebon</i>	291
b. <i>Denise Drouel</i>	293
c. <i>Georgette Coutagne</i>	294
d. <i>Anne-Marie Revertégat</i>	295
3. L'offrande qui donne vie.	297
a. <i>Hélas, Renée</i>	297
b. <i>La retraite d'élection de Georgette et Anne-Marie</i> ..	299
 B. Plongée.	
1. La mort	301
a. <i>La mort de Gustave Monestès</i>	301
b. <i>La mort de Renée</i>	303
 C. Contre-plongée.	
1. La vie	305
a. <i>Qui cherche Dieu verra des anges !</i>	305
b. <i>La Pourraque</i>	308
c. <i>Sint Unum, un bulletin pour les Missions</i>	312
d. <i>Quand le nid est prêt, les... xavières viennent</i>	313
 XVI. CONSTRUIRE LE CORPS MYSTIQUE	318
1. Le contexte.	321
a. <i>Quelle position par rapport à l'Action Française ?</i> ..	321
b. <i>Les xavières et les mouvements de jeunesse</i>	323
c. <i>La J.O.C.</i>	324
d. <i>Le Scoutisme</i>	325
e. <i>Le restaurant</i>	326
2. Fonder ailleurs ?	327
a. <i>Les propositions faites aux xavières</i>	327
b. <i>Donner Corps au Christ dans la modernité</i>	328
c. <i>La fonction de la doctrine du Corps Mystique.</i> <i>Les retraites de 1927 et 1928</i>	330
d. <i>Action de grâce à Chambéry</i>	333
3. Comprendre la Xavière : "Je est un Autre"	335
a. <i>Un corps expéditionnaire de "princesses de sang</i> <i>divin"</i>	335
b. <i>Constitutions de la Compagnie, façon xavière</i>	337
 XVII. LES ESSAIS MISSIONNAIRES DES ANNEES TRENTE	343
1. La crise des années Trente	343
a. <i>Les équilibres fragilisés par la crise économique</i>	343
b. <i>Le souci apostolique des xavières.</i>	344
2. L'essai de fondation à Lyon	345
a. <i>Charlotte Jullien et les Cercles d'Etudes de Lyon</i> ...	345
b. <i>Une tâche compliquée vouée à l'échec</i>	346
c. <i>Le problème des médiations de l'obéissance</i>	347
d. <i>L'effet de distance et l'obéissance de jugement</i>	348
e. <i>Une question non résolue : la Xavière de Lyon</i>	352

3. La mission en Corse	353
a. <i>Préparatifs : comprendre la Corse</i>	353
b. <i>Exécution : conquérir l'âme corse</i>	354
4. Faire l'Unité pour construire le Corps du Christ	356
a. <i>L'Union des Eglises ? Coup de frein romain</i>	358
b. <i>L'unité diversifiée de la Xavière :</i> <i>Marie-Louise Fanton, Suzanne Dollé</i>	358

XVIII. L'ANNEE DE L'EPREUVE. 1933.

1. Des signes avant-coureurs de tempête	363
2. La tempête.	365
a. <i>La mort de l'Abbé Germain Long-Hasselmanns</i>	365
b. <i>La mort de Frédéric Eymieu</i>	365
c. <i>La mort de Georgette Coutagne</i>	366
d. <i>La mort du Père Antonin Eymieu</i>	371
e. <i>Le cancer de Claire</i>	376

XIX. LA XAVIERE A PARIS

A. Une intégration difficile.....	379
1. Les trouvailles de Léonie Fabre	381
a. <i>Un quartier</i>	381
b. <i>Une maison</i>	382
2. Les difficultés	384
a. <i>Le départ d'Andrée Bernardet</i>	384
b. <i>Problèmes à Saint Médard</i>	386
c. <i>A Paris, pour quoi faire ?</i>	387
d. <i>Les finances et la pauvreté</i>	388
3. Les xavières font appel au Père Doncoeur	389
a. <i>Une collaboration désirée par Claire</i>	389
b. <i>Une fragilité qui cherche un appui</i>	392
4. De nouvelles xavières	392
a. <i>Anne Bonerandi</i>	392
b. <i>Suzanne Delaunay</i>	394
5. La difficile année 1936-1937	394
a. <i>L'évanouissement de Léonie</i>	394
b. <i>La rupture de 1937 avec le Père Paul Doncoeur</i>	396
c. <i>L'amertume de Léonie : "J'étais rien et je ne le savais pas".</i>	400
d. <i>Léonie Fabre cherche une Maison-Mère</i>	401

XX. AD AMOREM.

1. Un climat général tendu.	402
a. <i>La menace totalitaire et la conscience occidentale.</i>	402
b. <i>La fin d'un monde.</i>	405
2. Le noviciat des xavières s'installe à Divonne.	405
a. <i>Au petit chalet fleuri</i>	406
b. <i>Le noviciat</i>	407
3. La mission au Maroc	409
a. <i>Marcelle Jollivet part au Maroc</i>	410
b. <i>Rabbat</i>	410
4. Finir.....	411
a. <i>Le retour à Paris</i>	412
b. <i>Compte à rebours et adieux</i>	416
c. <i>La mort de Claire Monestès</i>	418

POST-FACE.

CHAMBERY
UNE JEUNESSE SAVOYARDE
à l'ombre de la Croix du Nivolet
1880–1902

Avant-propos.

Une petite fille en robe longue gambade au bras de sa bonne sur le chemin du *Fidèle Berger*, la célèbre confiserie de la rue de Boigne¹, qui fait un agréable détour après sa promenade préférée : le chemin de Mérande et le *Clos Savoiroux*². Il y a là une chapelle. Elle aime aller y regarder un tableau où l'on voit Jésus rencontrer la Samaritaine. Elle imagine que c'est à elle qu'Il adresse ces paroles : *J'ai soif. Donne-moi à boire*³ .

Qui est-elle, cette jeune samaritaine gourmande ? Et l'adolescente volontaire qui incarne avec maestria Ruy Blas à une représentation théâtrale du Pensionnat du Sacré-Coeur, rêve de parcourir le monde en missionnaire, écrit sur un petit carnet le nom de toutes ses camarades de classe à côté de quelques poèmes et prières ? Qui est la jeune fille qui choisit comme seul bijou une rose, pour son premier bal le jour de ses dix huit ans ? Et qui, le lendemain, monte rêver le long du vieux calvaire de Lémenc, pour voir d'en-haut la ville en bas, et les crêtes des montagnes dessiner sur le ciel une dentelle d'ombre qui l'enveloppe comme un berceau ? Que deviendra celle qui s'arrache à son enfance le 12 juillet 1902, sur le quai de la gare de Chambéry, humiliée par la ruine familiale et le mépris des notables de sa ville ?

Claire. Une identité se révèle plus tard, dans le silence de la mort. Dans le nom se résume alors, aux yeux dessillés de ceux qui restent, ce à quoi il a donné corps. Et c'est parfois vous-même. Le visage absenté, le nom silencieux, vous renvoient à la responsabilité de votre vie. Vous naissez de cette mort. Le 14 février 1939, sur les traits apaisés de Claire Monestès, quelques femmes lisent leur histoire et recueillent leur avenir comme une responsabilité : les xavières.

Quels avaient été les chemins, les fleurs et les épines, les fondrières ? Quels carrefours ? Quelles indications ? Quelle dynamique avait mué la petite savoyarde joyeuse et têtue, priante et coléreuse, en fondatrice ? Ce visage invitait à *sortir*, hors le champ de ce monde, pour entendre le dialogue instauré dans les choses du monde, et comme incorporé, entre elle et son Créateur.

Claire invitait à Dieu comme à l'Auteur de son histoire.

Nous parcourrons sa vie avec elle, pour retrouver les évènements, les personnes, les choses, tels qu'elle pouvait les connaître et percevoir, et essayer de mettre au jour l'expérience humaine et spirituelle sur laquelle s'enracina sa décision fondatrice. Nous chercherons, en racontant l'*extérieur* qui se voit, à rejoindre ce lieu *intérieur* où jouent pour Ignace la connaissance, l'écoute, en vue de l'adhésion active à la volonté divine, qui se résume en un Nom : Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous chercherons en quelque sorte dans la subjectivité de Claire l'objectivité de Jésus-Christ qui appelle, entraîne dans le mystère de la Trinitaire et le déploiement historique de ce qu'elle aime avec son temps appeler le *Corps Mystique*. L'histoire située de quelqu'un devient lieu théologique, e toutes les histoires personnelles, et l'Histoire tout court.

Nous explorerons l'histoire familiale en amont. Insatiabilité du chercheur qui ne se résoud pas à lâcher le fil rouge qui le fait remonter, dans le calme des services d'Archives, de génération en génération ? Sans doute. Mais plus que cela : de ces enracinements lointains proviennent la personnalité, la manière d'aborder la vie et de faire face au bonheur et à la souffrance. Cette richesse d'expériences accumulées par des générations affleure en Claire comme en chacun, blessure souvent, richesse toujours. Offerte à la grâce de l'Esprit du Christ, elle devient un Visage possible du Christ dans cette vie, une *Icône^A*.

CHAPITRE I

CHAPITRE I

DES ORIGINES CONTRASTEES

1. UNE FAMILLE, DEUX MONDES.

Les origines de Claire Monestès sont contrastées. Cet héritage, "*mélange de hardiesse et de prudence qui est le fond de mon caractère et que des races diverses et extrêmes ont laissé dans mon sang*", écrit-elle, elle le reçoit comme une richesse à faire fructifier, une disposition à la spiritualité ignatienne qui invite à mettre en toutes choses ce qu'on est et ce qu'on possède au service de Dieu. "*Mon Dieu, si je n'ai pas tari la source, donnez-lui de couler encore abondante et limpide, de féconder⁵*"... ajoute-t-elle à l'heure douloureuse d'où naîtra la Xavière.

Et tout commence avec l'amour.

a. Un mariage, le 3 février 1880.

Invités, familles, amis et relations, ont reçu ce double faire-part :

Madame Hurtrel a l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Aline Hurtrel, sa fille, avec Monsieur Gustave Monestès, fondé de pouvoirs de la Banque Veuve Ch. de la Chavanne.

Chambéry, 3 février 1880.

Monsieur Gustave Monestès, fondé de pouvoirs à la Banque Veuve de la Chavanne a l'honneur de faire par de son mariage avec Mademoiselle Aline Hurtrel.

Chambéry, 3 février 1880⁶.

Appuyés sur les nombreux documents d'archives dont nous disposons, nous laisserons, fermant les yeux pour voir, notre imagination nous convier à la noce.

L'église Notre-Dame a la façade austère. Cette ancienne chapelle du collège des jésuites est enchâssée dans un lot de maisons serrées les unes contre les autres, traversé de ruelles étroites. Les bombes de 1944 n'ont pas encore eu raison de ce vieux quartier⁷.

En entrant, les yeux doivent s'habituer à la pénombre. Le style "jésuite" mêle l'architecture rigide au baroque des motifs décoratifs. L'unique allée centrale conduit droit au Maître-Autel sans laisser le loisir de s'attarder aux autels des bas-côtés. En arrière-plan, les Mystères divins sont déployés en tryptique : Notre-Dame tend au monde l'Enfant. Les couleurs sont chaudes, le geste rond, noble et familier. Sur la gauche, un grand tableau : Saint François-Xavier y meurt aux portes de la Chine. Son corps inerte et livide traverse l'espace inférieur, oblique abandonnée mais relevée vers le Ciel où déjà, des angelots pressés emportent à tire-d'aile son âme missionnaire. Des japonais explorés, des hommes en armes, Dieu sait pourquoi, l'entourent. A ses pieds, une Bible ouverte, un crucifix, lui sont tombés des mains. Par-delà la mer, sur l'horizon, la Chine⁸.

Le tout-Chambéry qui s'engouffre dans l'église Notre-Dame en ce 3 février 1880, héritier de l'Histoire Sarde, français par vote démocratique, républicain par la force des choses, reste bien calé dans le 19ème siècle, et c'est sa force. Bien des bouleversements sont sur son horizon. Mais comme le saint dont l'image le surplombe, il préparera sans l'accomplir lui-même la traversée qui le sépare d'une autre *Chine* : le 20ème siècle. Ce sera l'affaire des enfants à naître.

Deux fauteuils de velours rouge attendent les mariés. Monsieur le Curé Michel Bise veille à ce que tout soit en ordre avant d'aller passer le surplis brodé, l'étole et la chasuble aussi raide qu'ornée des jours de fête. Boiseries sculptées, portraits d'évêques, odeurs de cire et de bouchon, la sacristie est le lieu du dernier recueillement avant la Sainte Messe. Les accords de l'orgue parviennent assourdis : tout est calme, tout est prêt. Les cierges et les fleurs font de l'église un lieu chaleureux. Par la grande porte, le jour d'hiver pénètre de biais. La neige a saupoudré les alentours. Une foule emmitouflée guette le cortège.

On remarque le Comte Etienne Charrost de la Chavanne, témoin du

marié, accompagné de sa belle-fille la Comtesse Mélanie de Faily Veuve Christin de la Chavanne, banquière, et sa jeune fille, Joséphine. Peut-être distingue-t-on les D'Oncieu de la Bâtie, les de Buttet, les Costa de Beauregard, les de Certeau, les d'Alexandry, vieille aristocratie savoyarde et relations de Gustave Monestès, le Docteur Dénarié, Chapouilly, et Maître Gabet, le notaire de la plupart d'entre eux⁹. Il y a beaucoup d'amis et connaissances, dont les membres du Cercle Musical où le marié joue du violon. Du côté de la mariée, le Docteur Chamousset et madame, le jeune Georges Hurtrel, son frère et témoin, et de la famille venue de Paris, Genève, Lille ou ailleurs, dont on chuchote les noms si on vient à les savoir. Madame Hurtrel sans doute est émue. Son époux défunt eût aimé conduire leur dernière fille à l'autel. L'avenir heureux qu'elle espère pour le jeune couple tempère sa solitude de quelque douceur.

Gustave entre dans l'église au bras de sa soeur Céline, épouse Thévenet ; Aline au bras de son frère Georges. Maturité accentuée par une légère calvitie chez l'un, grâce des vingt ans chez l'autre, ils font plaisir à voir. L'assemblée se lève, l'orgue attaque, le Curé monte à l'autel, la messe commence. François-Xavier meurt. Devant Dieu, Gustave et Aline se disent *Oui*, pour le meilleur et pour le pire.

Chacun des mariés apporte un monde avec lui. Découvrons-les.

b. La corbeille de noces.

LES MONESTES

Il faut remonter jusqu'au 17ème siècle.

Tandis que Louis XIV construisait Versailles et le Comte d'Harcourt un hôtel sur la montagne Sainte Geneviève à Paris¹⁰, un jour et une année oubliés, trois frères portugais franchirent les Pyrénées par le Somport pour chercher fortune en France. Après deux ou trois jours de marche, ils s'arrêtèrent. La région comprise entre Auch, Montauban et Agen offrait l'eau, le vent et les moulins qui leur permettraient d'exercer leur métier de meuniers, *mounos* en portugais. Un exode de population dû aux guerres de religion avait-il dépeuplé le moulin de Sempecerre ? C'est là qu'on trouve leurs traces les plus anciennes. Une immigration catholique était alors bienvenue en cette région du Royaume de France troublée depuis longtemps par les révoltes protestantes et la répression catholique. Ils s'installèrent donc, *mounos*, *mounestiés*, *Mounestes*,

Monestès, meuniers de père en fils, deux siècles à moudre le grain en Gascogne, sur un territoire de 30 kilomètres de diamètre, jusqu'à ce que le nom francisé se fixe et que les racines communes soient oubliées. Un récit fut transmis de génération en génération cependant : l'arrivée des trois frères. Puis, de subtiles changements annoncèrent une autre époque : entre la guerre de 1870 et la Grande-Guerre, les métiers se diversifièrent, l'industrialisation poussa les paysans à gagner la ville, le chemin de fer permit l'éloignement, les prénoms subirent davantage l'effet de mode et moins le poids de l'antique nécessité qui les faisait transmettre, avec le métier et la vie, d'une génération à l'autre. On trouva dès lors des *Monestès* à Toulouse, Marseille et même Abbeville. Mais, sauf l'enfant abandonné à Toulouse en 1907, qui perdit la mémoire des trois ancêtres et l'exacte prononciation du nom patronymique, ils avaient gardé des liens avec leur région d'origine¹¹.

La présence de la tradition orale évoquant l'arrivée des trois frères dans le Gers suffit à rattacher avec certitude la branche des ancêtres de Gustave aux précédents¹². La mémoire en est lointaine. C'est en effet dès avant 1733 qu'une branche s'était séparée, puisqu'on trouve à cette date un Jacques *Monestès* à Grenoble. Comment y est-il arrivé ? L'enrôlement dans les armées levées pour combattre l'Autriche, qui amena une population de jeunes hommes dans les Alpes, pourrait en être la cause. En tous cas, finie la meunerie. Son fils, Antoine-François, né en 1733, sera Maréchal des Logis. Le fils de celui-ci, Antoine-Marie (grand-père de Gustave), orfèvre à Lyon. Remarié après son veuvage avec une parente, il partit s'établir à Marseille, où il apparaît comme commis. Il y meurt en 1831. Les *Monestès* de la région Rhône-Alpes sont des gens ordinaires, citadins, employés ou artisans, de milieu modeste¹³.

De son premier mariage, Antoine-Marie avait eu deux fils. Antoine-François *Monestès* naquit à Lyon le 23 octobre 1800, *l'an 9 de la République*, rue Dubois. Il est aussitôt baptisé sur une commode dans l'urgence d'une naissance difficile. Deux ans plus tard, naît Joseph. La vie sépara les deux frères. Joseph vécut à Lyon et finit ses jours à Paris auprès de son fils. On peut suivre sa descendance à Troyes, Nevers et Tours. Ces cousins issus de germains étaient connus de Claire *Monestès*, dont une autre Claire *Monestès*, son homonyme et presque jumelle. Antoine-François, quant à lui, mit à profit la courte période pendant laquelle la Savoie fut française pour s'installer à Chambéry avec sa femme, Jeanne-Marie Aubert. Ils eurent plusieurs enfants morts en bas âge. La famille était installée rue Vieille Monnaie, au coeur de la ville, près de la Cathédrale qu'on appelle ici Métropole. Les *Monestès* semblent

avoir tenu un commerce de fil et coton au profit d'une nombreuse clientèle de dames, ainsi qu'en témoigne un vieux cahier de comptabilité parvenu jusqu'à nous¹⁴.

Gustave avait sept ans lorsque sa mère mourut en 1856. Faute d'archives on suit mal son enfance – les archives départementales de Savoie couvrant cette période ont été détruites par le bombardement de 1944 –, mais la ville se souvenait plus tard de l'admirable voix de soprano du jeune garçon qui faisait partie du Cercle Choral¹⁵. Violon, chorale, ces signes d'éducation aisée cadrent mal pour nous avec l'écriture malhabile et l'orthographe phonétique de son père¹⁶. Mais le commerce donnait les moyens qui ouvraient les portes de la culture ; et la Savoie musicienne confiait volontiers à Sainte Cécile l'union des classes.

Gustave Monestès a une mémoire savoyarde, bien qu'on dise de sa famille "*les lyonnais*". Témoin du rattachement de la Savoie à la France, que Chambéry appelle l'*Annexion*¹⁷, il vit la ville en liesse se prêter à une liturgique laïque, impériale et démocratique qui frappa beaucoup les esprits. Toute une matinée avaient défilé dans les rues tout ce que la ville comptait de catégories sociales, pour se rendre à la "Grenette" en corps constitués et sous une pluie battante, et y voter solennellement. Le *Oui* à la France fut presque unanime. Quelques résistants, qui avaient animé les cafés de la ville les mois précédents, mûs par des craintes économiques, politiques et identitaires, n'eurent pas gain de cause. Augustin, le frère aîné de Gustave, qui faisait son service militaire dans les armées piémontaises, fut libéré et remis à l'Armée Française¹⁸. L'Hôtel de Ville fut restauré aux frais de l'Empereur, et le petit Gustave fredonna les chansons populaires qui, sans attendre la plume de Stendhal, célébraient les "Portiques" en construction de la rue de Boigne :

*Déjà tombent les murs antiques,
Qui sans lignes mathématiques,
Entassèrent nos bons aïeux,
Bientôt sous des débris gothiques,
Vont s'élever ces beaux portiques,
Dont les contours charment les yeux*¹⁹.

Il avait entendu conter comment l'aristocratie chambérienne avait accueilli Napoléon III : le Marquis Pantaléon Costa de Beauregard, tout d'abord, vivante incarnation de la Savoie, parlementaire à Turin, ami personnel du Prince Victor-Emmanuel, avait permis d'éviter un soulèvement en suggérant au Prince de Savoie de proposer lui-même ce vote démocratique : le Prince de Savoie et

l'Empereur lui devaient en quelque sorte l'aisance du rattachement, il reçut l'Empereur chez lui ; les D'Oncieu de la Bâtie et les Dames du Sacré-Coeur avaient partagé ce privilège. Quant aux Carmélites, elles s'étaient contentées du sénateur délégué de l'Empereur à qui elles avaient dit être *"on ne peut plus dévouées à la France et à l'Empereur, et que l'Empereur était leur Providence"*. Une réception avait suivi ces visites, où Madame la Baronne d'Alexandry fut remarquée comme la plus jolie²⁰...

De ce monde, Gustave Monestès n'était pas. Mais une amitié tout naturellement née au Cercle Choral - le seul lieu qui mêlât les classes sociales - avec le Comte Christin Charrost de la Chavanne le fit embaucher un jour par celui-ci comme comptable dans sa Banque. Homme de confiance, lorsque le Comte banquier mourut quelques années plus tard, Gustave devint le fondé de pouvoirs de sa veuve.

Au-dessus de la "Banque Veuve de la Chavanne", 21 rue de Boigne, une famille de colons de la Réunion s'était installée fin 1871 : les *Hurtrel*. Leur fille aînée Joséphine avait épousé le docteur Chamousset, un chambérien médecin de la Marine, qui l'avait connue là-bas au cours d'un voyage ; après quelques années en casernement le couple devait renoncer à la carrière militaire pour s'installer rue Croix d'Or. Le père, Edouard Hurtrel, un ancien magistrat fort sympathique, était mort deux ans plus tard des fièvres contractées aux colonies, à peu près au même moment qu'Antoine-François Monestès, le père de Gustave. Il laissait une veuve de quarante cinq ans et deux enfants sans situation, Georges, étudiant, et Aline qui avait alors dix sept ans. Georges fut embauché à la Banque, devint collègue de Gustave. Celui-ci vit Aline grandir. Il attendit sa majorité, et demanda sa main.

LES HURTREL²¹.

Jusqu'à ses quinze ans, Aline avait grandi discrètement dans l'aisance du milieu colonial de Saint Denis : enfance heureuse dans le décor sauvage, luxuriant et grandiose des montagnes plongeant dans le Pacifique, et dans le climat mondain de l'Administration Coloniale où les réceptions, les discussions politiques chez les messieurs, les mille et un potins de la Colonie chez les dames, occupaient le temps. De métropole, oncles, tantes et grands-parents savaient envoyer des cadeaux si la jeune fille les réclamait habilement.

Quitter l'Ile de Bourbon avait été une décision douloureuse pour les Hurtrel, que la santé du père rendait absolument nécessaire. Le choix de Chambéry s'était fait sur un coup de tête. Ils eussent été davantage chez eux à Lille, d'où était originaire la famille Hurtrel, ou à Paris où ils avaient de la famille, et souhaitaient Bordeaux. Mais après que la guerre de 1870 hâtivement interrompue par un Armistice humiliant, eût envoyé Napoléon III mourir en Angleterre, la République fragile se méfiait des anciens de l'Administration Impériale. Elle préférait les reléguer loin des centres influents. Edouard s'était vu proposer des postes qu'il jugea indignes de sa compétence de Procureur Général et, relégué pour relégué, choisit Chambéry où il espérait au moins voir grandir ses petits enfants Chamousset.

Sa maladie invalidante le réduisit vite à l'inaction. Ce Chevalier de la Légion d'Honneur, homme de relation, *excellent am*²², s'était retrouvé oisif et inconnu dans une ville où la *Société* semblait assez inaccessible. La vigueur du Procureur Général fit place à la mélancolie. Il trompait l'ennui en échangeant un abondant courrier avec ses anciens collègues et amis de Bourbon, comme lui *retirés* en métropole. Le passé leur redevenait ainsi présent pour quelques instants, ils échauffaient leurs plumes pour des causes finies, et s'amusaient, le Procureur Hurtrel de ses oedèmes, le Docteur *Collas*²³ de son jardin, le Juge *Marbottin* de ses crises de goutte, qui sentaient l'impasse. *Collas* prédit à Edouard un avenir de chasseur de chamois, mais la lymphangite tropicale dont il souffrait l'immobilisa dans la capitale savoyarde et l'emporta le 30 janvier 1874.

Aline avait eu moins de mal à s'adapter que ses parents. Elle ferait sa vie ici, pensa-t-elle lorsque, parmi ses connaissances, Gustave Monestès se détacha.

Dans sa corbeille de noces, elle apportait un tout autre monde que son mari, bien qu'il y parût peu, un monde plus racé, plus cultivé, plus aisé, plus présent aux grandes questions de l'heure. La famille Hurtrel comptait des notaires, des peintres, des gens ardents dans leurs engagements politiques et religieux. N'y avait-il pas eu deux frères Hurtrel franciscains morts martyrs et béatifiés par la grâce de Dieu et de la guillotine ? S'il y avait eu aussi le lot habituel des victimes d'excès tels qu'alcool et syphilis, à tout prendre, c'était une famille convenable, aux gloires et malheurs ordinaires. Au hasard d'un poste de Conseiller à la Cour Impériale de Pondichéry Louis-Edouard-Zénobe Hurtrel avait rencontré Marie-Claire Bédier. Celle-ci, d'origine créole par sa

mère, pouvait compter dans son ascendance des hommes de lettres et d'art, aristocrates et bourgeois, comtes et marquis. S'y ajoutait le charme des Iles. Certes, il ne lui fut pas facile de se trouver veuve à quarante cinq ans, dans une ville à peu près inconnue, presque à l'étranger en métropole où elle n'avait jamais vécu - une métropole dont la mémoire sarde prévalait ! -, même si les 17000F de rente laissés par Edouard n'étaient pas négligeables.

Les jeunes époux avaient en commun d'avoir perdu leur père à peu près en même temps, et d'avoir des parents nés ailleurs : dans une cité à l'identité séculaire forte, cela rendait *étranger*, quel que fût cet "ailleurs". Le milieu chambérien marqué paradoxalement par l'intégration sociale et un rigoureux cloisonnement des milieux sociaux, rendait ce mariage possible. La situation de Gustave était une promesse d'avenir qui lui permettrait de gagner quelque peu une notabilité que sa naissance modeste lui avait refusée. Gustave et Aline avaient en quelque sorte une situation équivalente. Aussi, après avoir pris ses renseignements, Madame Veuve Hurtrel avait pu accepter Gustave Monestès pour gendre²⁴.

Le jeune couple Monestès s'installa auprès d'elle, 21 rue de Boigne.

2. UNE NAISSANCE : CLAIRE.

a. Le 26 novembre 1880.

Neuf mois et demie après leur mariage, Chambéry se prépare pour un nouvel hiver. En arrière-plan, étincelante des premières neiges, la silhouette du Nivolet se détache sur le ciel, comme une proue de navire qu'on verrait en contre-plongée. L'air est vif, léger. A 14h on entend la cloche grêle du Carmel de Lémenc sonner Nones. Sur les premières pentes, quelques feuilles attardées jettent des taches d'or dans le vert foncé des sapins. Novembre sait avoir le dépouillement somptueux.

Gustave et son beau-frère Georges traversent d'un pas rapide la Place Saint Léger. tournent le coin de la rue Juiverie qui débouche Place de l'Hôtel de Ville. Henri Bordeaux, le gendre du notaire, décrit plus tard l'endroit sans indulgence : *"C'est l'ancienne place de Lans où affluait jadis la vie commerciale de la cité : quelques bâtiments tout de guingois, une de ces maisons italiennes ornée de vérandas et loggia qui peuvent être décoratives en photographies ou*

*en cartes postales et sont en réalité sales, vermoûlues, navrantes, ne réussissent pas à lui donner de l'intérêt.*²⁵ " Quoi qu'il en soit, pour Gustave, l'intérêt est immense. Il vient déclarer sa fille aînée dont la douce Aline l'a fait père ce matin. Elle portera le prénom des dames Bédier, *Claire*, auquel il ajoute celui de son frère Augustin, et celui de Marie, qui évoque la Vierge et que les deux grands-mères ont porté.

Voir les personnages... Gustave Monestès, Georges Hurtrel, Jules Dumas, Philibert Cartier. *Entendre ce qu'ils disent...* Ils expriment joie et fierté, félicitations et projets. *Considérer ce qu'ils font...* Ils inscrivent un nouveau-né dans la lignée humaine²⁶.

Jules Dumas prend la plume.

L'an mille huit cent quatre vingt et le vingt six novembre à deux heures du soir, devant nous, Jules Dumas, Conseiller Municipal délégué pour remplir la fonction d'Officier de l'Etat Civil de la Commune de Chambéry, département de la Savoie, a comparu M. Monestès Gustave, âgé de trente et un ans, domicilié à Chambéry, lequel nous a déclaré que ce jour d'hui, à dix heures et demie du matin, Madame Hurtrel Aline Marie Estelle, son épouse, sans profession, âgée de vingt trois ans, est accouchée en son domicile d'un enfant de sexe féminin qu'i nous présente et auquel il déclare vouloir donner les prénoms de Marie-Augustine-Claire. Ces déclarations et présentations ont été faites en présence de M. Hurtrel Georges, employé de banque, âgé de vingt sept ans, et Cartier Philibert, secrétaire à la Mairie, âgé de cinquante trois ans, domiciliés tous deux à Chambéry. Nous avons dressé le présent acte que nous avons signé avec le déclarant et les témoins, après lecture faite²⁷."

b. Le Baptême : 1er décembre 1880.

Bien qu'elle eût été *ondoyée* dès l'instant de sa naissance, comme il était d'usage dans la crainte que les fragiles nourrissons viennent à mourir sans assurance de Salut, le Baptême de la petite Claire fut fixé au plus tôt. Peut-être aurions-nous préféré – pour le symbole – le voir daté du 3 décembre, fête de saint François-Xavier.

Las ! C'est le mercredi 1er décembre 1880 que l'enfant est baptisée en l'église Notre-Dame. Derrière les fonts baptismaux, une porte en bois sculpté garde mémoire du passage de Saint François de Sales. Au-dessus, une peinture représente le Christ ressuscité avec Thomas qui met les doigts dans ses plaies ; à gauche, Saint François de Sales et Sainte Jeanne de Chantal veillent sur les nouveaux baptisés.

L'Abbé Eugène Domenget prend un peu d'eau :

"Marie, Augustine, Claire, je te baptise, au Nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit".

Puis, il écrit avec soin dans le registre des Baptêmes :

"L'an mille huit cent quatre vingt le vingt six novembre à 10h. du matin, et le premier décembre, a été baptisée Marie-Augustine-Claire, fille de Monsieur Monestès Gustave et de Dame Hurtrel Aline-Marie-Estelle. Parrain Monsieur Auguste Monestès représenté par Monsieur Georges Hurtrel, Marraine Madame Veuve Hurtrel. Déclarant : Monsieur Monestès, père de l'enfant."

signatures : Eugène Domenget, vicaire, Chamousset, Hurtrel, Hurtrel, Dr. A. Charnoux, E. Chamousset.²⁸

Claire a six jours. Elle est née savoyarde et chrétienne : c'est à soi seul un héritage séculaire. Elle est née en 1880 : c'est hériter du 20ème siècle.

CHAPITRE II

CHAPITRE II

LES HERITAGES

A. CHAMBERY, UNE CAPITALE DEVENUE PREFECTURE

1. LE TERRITOIRE DE CLAIRE.

Le Chambéry de Claire, celui de l'imaginaire de son enfance, n'est pas celui des historiens, des sociologues et des économistes. C'est un Chambéry de grâce, une ville délicieuse entre Hautecombe et Myans, sous la protection d'une Croix. Un héritage de mémoire et de coeur, de ces lieux, comme dit Ignace de Loyola, où il faut savoir revenir pour se rappeler les dons reçus de l'amour prévenant de Dieu¹. Pour voir Claire Monestès grandir et la connaître, nous irons par les livres, les registres et les ruelles, à la recherche de ce qui fit sa jeunesse, lieux, êtres et choses.

a. La ville, lieux et milieux.

Dix minutes d'un pas d'enfant suffisent alors pour traverser la ville. Posée par les anciens sur un marécage, enserrée dans les bras de la Leysse et de l'Albanne dont les caprices l'inondent régulièrement, Chambéry doit son existence à une situation géographique privilégiée de carrefour alpin. En 1880, elle reste à peu près contenue dans l'enceinte des remparts du Moyen-Âge, malgré l'extension récente de faubourgs populaires sur les routes de Genève, Lyon, Turin, et le Massif des Bauges. Une sorte de falaise la domine de peu : le Lémenc, que les chambériens appellent la "Montagne Sainte". Sur l'éperon d'un contrefort du Nivolet, ce lieu stratégique protégé des eaux est celui des plus antiques racines. Dès avant l'ère chrétienne, la ville romaine *Lemencum*

avait été édiflée sur ce site défensif où se croisaient les routes impériales². On y avait célébré Mercure, le dieu des voyageurs. Plus tard, au gré des peuples et de l'engouement pour l'Orient, Cybèle, Mithra et Isis y avaient à leur tour trouvé des dévôts et laissé quelques traces. Puis le Christ. Peu importait la divinité, semblait-il : la *hauteur protectrice* à elle seule ne renvoyait-elle pas au divin ? A la fin du 19ème siècle, on y trouve la Visitation, l'église Saint Ambroise, le Carmel, et les Sacramentines à partir de 1885³. L'église et le petit cimetière où repose Madame de Warrens recouvrent les restes carolingiens d'un ancien prieuré bénédictin⁴. Dans la fraîcheur obscure de la crypte romane, la vie chrétienne est sobrement figurée : du Baptistère carolingien coiffé d'une coupole portée par six colonnes, le fidèle est conduit, par les parois et la voûte ornés de peintures estompées par le temps, à une magnifique "mise au Tombeau" du XIVème siècle en pierre sculptée : sobriété des gestes et douceur du mouvement expriment tendresse et douleur. L'Homme effondré promet la vie à ceux qui le pleurent.

Enfant, Claire aime monter au Lémenc – à partir de 1893 les Monestès habitent au pied de ce contrefort -. Après le chemin de Mérande et la chapelle à la Samaritaine, elle prend la montée du Calvaire adossé au mur de pierres du Clos Savoiroux. Mieux que si quelque image les proposait, peut-être, les 14 niches dont la plupart sont vides permettent de *voir* les scènes de la Passion comme on veut : en les intériorisant par l'imagination. Après la dernière station, une chapelle ronde, vide aussi, sans réserve eucharistique, fermée d'une grille où quelqu'un a toujours accroché des fleurs, abrite le tombeau d'un archevêque. Le toit de cuivre oxydé ressemble à une grosse feuille de noisetier dont on verrait les nervures, tache bleu-vert dans la montagne. Au-dessus, à l'arrière-plan, le Nivolet altier prend, au gré des heures, des jours et des saisons, tantôt le relief tourmenté d'orgues en désordre, tantôt le drapé d'une ombre en contre-jour, ou encore la silhouette lumineuse et tranchante d'un iceberg qui serait lancé à l'assaut du ciel. Au sommet, la Croix domine, qui fut dressée pour ne manquer jamais aux condamnés à mort⁵. La hauteur est nue, râpeuse, avec quelques arbustes égarés. De là on voit à merveille toute la ville et l'on peut être vu⁶.

La ville vue d'en-haut, c'est vingt siècles d'Histoire saisis d'un seul coup d'oeil. Le fouillis des toits d'ardoise, serrés et emboîtés dans l'entrelacs des ruelles, dominé par les clochers et la Tour Carrée du Château, est coupé par la faille de la rue de Boigne. Large coup d'épée donné dans la vieille ville insalubre en 1830, elle relie d'un seul trait le Château des Ducs de Savoie à la

Fontaine des Eléphants – connue à Chambéry sous le nom de *Quatre Sans Cul* –. Revanche du roturier ennobli sur l'aristocratie séculaire⁷ ? Du haut de sa colonne où les c... des éléphants sont précisément escamotés, le Comte de Boigne statufié veille sur sa rue et le Château qui la clôt. C'est la rue chic, où les dames aiment flâner sous les portiques à l'italienne⁸, et les messieurs s'attabler à la terrasse d'un des 365 cafés de la ville⁹, après avoir acheté, au kiosque à journaux, le journal correspondant à leurs convictions¹⁰. Du Lémenc, la petite fille peut apercevoir sa maison et en imaginer les habitants : derrière la longue façade qui fait la dernière partie de la rue de Boigne, à gauche, avant la Place du château, trois étages d'inégale hauteur¹¹ répartissent les classes sociales selon la hauteur sous plafond ; au 3ème, les domestiques : la Christine, bonne de Madame Hurtrel, et la Marie, bonne de monsieur Rolland, un aimable retraité de la banque dont deux autres jeunes filles égayaient la vieillesse ; en-dessous, les bourgeois et aristocrates : les familles Prieur de la Comble, de la Chavanne (Mme de la Chavanne est une Prieur de la Comble), Maître Gabet, Notaire, les Hurtrel, Monestès, Rolland ; au rez-de-chaussée, l'épicerie de Jacques Blanc, sa femme Pierrette et leur enfants Etienne et Joséphine d'un an plus âgée que Claire¹², et la Banque. On peut deviner les cours et les traboules, imaginer les voûtes basses, les façades percées de fenestrons, les arcs gothiques, les fers forgés et les escaliers, celui large et clair du 21 et les autres plus sombres et tortueux, les boutiques : il grouille en cet endroit une population de marchands et d'artisans qui sait rire et chanter. Les chambériens aiment traverser la ville par les traboules, à l'abri du soleil l'été, de la pluie et la neige l'hiver.

La Place Saint Léger coupe la rue de Boigne. Depuis la destruction de la rue couverte et de l'église Saint Léger qui menaçait ruine, des boutiques de luxe s'y installent. La sobre élégance de la maison "Dieulefît" évoque le Moyen-Âge, mais l'extrémité de la rue finit mal avec les filles qu'attire la garnison de la caserne Curial toute proche. Chaque soir à huit heures trente, les tambours et clairons du 4ème Dragon viennent y jouer quelque musique militaire.

On distingue "Métropole", l'église gothique des franciscains devenue cathédrale, dont les portes de bois sculpté s'ouvrent sur une vaste nef chatoyante où le regard se perd dans les motifs, voûtes et balcons, en trompe-l'oeil. la flèche de la chapelle du Château évoque l'histoire du Saint Suaire et les mariages princiers¹³. La rue Croix d'Or enveloppe la ville ; le jardin du Vernay avec son kiosque à musique et ses bosquets, ses rochers et sa fausse cascade,

Fontaine des Eléphants – connue à Chambéry sous le nom de *Quatre Sans Cul* –. Revanche du roturier ennobli sur l'aristocratie séculaire⁷ ? Du haut de sa colonne où les c... des éléphants sont précisément escamotés, le Comte de Boigne statufié veille sur sa rue et le Château qui la clôt. C'est la rue chic, où les dames aiment flâner sous les portiques à l'italienne⁸, et les messieurs s'attabler à la terrasse d'un des 365 cafés de la ville⁹, après avoir acheté, au kiosque à journaux, le journal correspondant à leurs convictions¹⁰. Du Lémenc, la petite fille peut apercevoir sa maison et en imaginer les habitants : derrière la longue façade qui fait la dernière partie de la rue de Boigne, à gauche, avant la Place du château, trois étages d'inégale hauteur¹¹ répartissent les classes sociales selon la hauteur sous plafond ; au 3ème, les domestiques : la Christine, bonne de Madame Hurtrel, et la Marie, bonne de monsieur Rolland, un aimable retraité de la banque dont deux autres jeunes filles égayent la vieillesse ; en-dessous, les bourgeois et aristocrates : les familles Prieur de la Comble, de la Chavanne (Mme de la Chavanne est une Prieur de la Comble), Maître Gabet, Notaire, les Hurtrel, Monestès, Rolland ; au rez-de-chaussée, l'épicerie de Jacques Blanc, sa femme Pierrette et leur enfants Etienne et Joséphine d'un an plus âgée que Claire¹², et la Banque. On peut deviner les cours et les traboules, imaginer les voûtes basses, les façades percées de fenestrons, les arcs gothiques, les fers forgés et les escaliers, celui large et clair du 21 et les autres plus sombres et tortueux, les boutiques : il grouille en cet endroit une population de marchands et d'artisans qui sait rire et chanter. Les chambériens aiment traverser la ville par les traboules, à l'abri du soleil l'été, de la pluie et la neige l'hiver.

La Place Saint Léger coupe la rue de Boigne. Depuis la destruction de la rue couverte et de l'église Saint Léger qui menaçait ruine, des boutiques de luxe s'y installent. La sobre élégance de la maison "Dieulefit" évoque le Moyen-Âge, mais l'extrémité de la rue finit mal avec les filles qu'attire la garnison de la caserne Curial toute proche. Chaque soir à huit heures trente, les tambours et clairons du 4ème Dragon viennent y jouer quelque musique militaire.

On distingue "Métropole", l'église gothique des franciscains devenue cathédrale, dont les portes de bois sculpté s'ouvrent sur une vaste nef chatoyante où le regard se perd dans les motifs, voûtes et balcons, en trompe-l'oeil. la flèche de la chapelle du Château évoque l'histoire du Saint Suaire et les mariages princiers¹³. La rue Croix d'Or enveloppe la ville ; le jardin du Vernay avec son kiosque à musique et ses bosquets, ses rochers et sa fausse cascade,

fait une tache verte qui rassemble les petits enfants.

Le territoire de Claire ? Des façades et des escaliers à colonnes, des fers forgés et un vieux mur d'enceinte au fond d'une traboule, des boutiques bruissantes de vie dans le dédale des voûtes, un marché où les paysans des alentours vendent leurs produits, une garnison, des bonnes soeurs, religieux et moines de toutes obédiences, des noviciats¹⁴ et des orphelinats, des écoles, hospices et fabriques chrétiennes, des dames en capeline et messieurs à canne et barbiche comme il est seyant en cette fin de siècle... Des jardins. Une place. Des faubourgs où la vie est plus dure, plus assoiffée, plus courte. Un Evêché, une Préfecture, un Palais de Justice, des Archives. Un cimetière appelé *Paradis*. Un torrent assagi dont les quais résonnent au rythme des battoirs et du chant des laveuses. Une ville plaisante dont la campagne est proche, et où finalement, si l'on n'y vient pas d'un coup de tête finir une vie aux horizons coloniaux, il fait bon vivre. Une gare. Une ville ouverte, à la croisée des chemin de France et d'Italie, entre Lyon, Turin, Genève et Grenoble. Indépendante. Cultivée. Religieuse, à l'ombre du Nivolet. Un petit tour d'une demi-heure par la Porte du Reclus, la Porte Maché, la rue Croix d'Or, la Porte Montmélian et le quai Nézin, fait traverser les siècles, emplit de culture et de goût, de piété et d'air du temps. Il est élégant et gai. Rue Juiverie ou Grenette, Métropole ou théâtre, Portiques ou Château, Quatre-Sans-Cul ou Hospice Saint Benoît, Notre-Dame et son François Xavier au bout de sa course missionnaire, il faut les voir d'en-haut. Là, au lieu vide de la chapelle du Lémenc, on peut sentir se joindre en soi, sur l'horizon du cirque alpin qui la cloître, la ville et la Croix du Nivolet

Mais Chambéry est atteinte d'un mal qu'elle mettra deux générations à guérir : de Capitale, elle est devenue Préfecture.

b. L'Annexion et ses conséquences.

Après un épisode français de 1792 (où elle fut rejointe par la Révolution) à 1815 (où elle quitta la France à la fin du Premier Empire), la Savoie était redevenue Sarde. Mais Victor-Emmanuel II, Prince de Piémont-Sardaigne, avait eu en 1858 besoin du soutien de Napoléon III contre l'Autriche. Qu'offrir en échange, sinon Nice et la Savoie pour l'Empereur, et Clothilde, sa fille, pour le cousin de l'Empereur ? Mariage désassorti, rattachement réussi. Quelques efforts avaient été nécessaires après l'entrevue de Plombières pour que la tractation entre l'Empereur et Cavour devienne effective sans soulèvement des

populations. Mais dans leur majorité les Savoyards souhaitaient le rattachement à la France vers laquelle les pentes et l'Histoire les portaient naturellement. Les résistants avaient bien prédit le risque économique et la perte d'identité, et même voulu en appeler à la Belgique et l'Angleterre : la réception luxueuse d'une délégation savoyarde à Paris, présidée par Napoléon III, et la proposition de consultation démocratique sur le conseil du Marquis Costa de Beauregard, avaient permis de résoudre paisiblement les problèmes. Le 14 juin 1860, la Savoie était redevenue française¹⁵. Il s'en était fallu de peu. Dix ans plus tard, la tourmente de la guerre de 1870 et la fin de l'Empire en auraient sans doute décidé autrement. Cette province montagnarde, que Paris imaginait arriérée, aurait-elle intéressé la République ?

Capitale, depuis le Moyen-Âge Chambéry l'avait toujours été¹⁶. Capitale transalpine par la géographie, capitale cisalpine depuis le transfert du Parlement à Turin, elle en avait l'histoire, les institutions, l'indépendance : Cour d'Appel, Prison, Evêché, Séminaire, Château, couvents, caserne, écoles, hôpital, rien ne manquait. Aussi loin que remonte sa mémoire, cette ville entre Alpes et Rhône, ouverte par le Sillon Alpin à la plupart des vallées des Alpes, plus que Grenoble et Annecy, fut un carrefour de première importance¹⁷. Au 14ème siècle, quand la famille de la Chavanne avait déjà blason¹⁸, sa Cour était prisée de toute l'Europe. On y avait vu de sanglantes batailles, l'Empereur Charles IV s'y était arrêté sur la route d'Avignon, François Ier y avait sa résidence, et le Château des Ducs de Savoie avait abrité des réceptions royales et des noces princières¹⁹. Sa Sainte Chapelle, joyau gothique construit pour abriter la relique du Saint Suaire²⁰ - offert une fois l'an à la vénération des fidèles sur le pré du Vernay - n'avait que de peu échappé à l'incendie qui fit fondre la châsse et roussir sa relique, en 1532. Réparé à gros points par les Soeurs de Sainte Claire, le Saint Suaire avait alors été emporté à Turin pour le pieux agrément de l'Archevêque de Milan, Charles Borromée, et n'en était pas revenu. Le duc de Savoie Philibert craignant déjà que la Savoie ne tente la France y ayant déplacé la capitale, la caution du Saint Suaire n'était pas inutile, symbole de continuité.

Hautecombe est le haut lieu de cette mémoire savoyarde, nécropole prestigieuse confiée à la prière monastique²¹. Toute la Maison de Savoie est là, couchée dans la pierre, au bout d'une route de campagne, au-dessus du Lac du Bourget plus sauvage et tourmenté que celui d'Annecy. Les sculpteurs ont donné paix, beauté et dignité aux ancêtres royaux dont les froides silhouettes de pierre reposent sur les tombeaux en habit d'apparat. A Hautecombe, on

acquiert une âme savoyarde.

A l'opposé de la faille du Bourget, entre le Granier et la Savoyarde, Notre-Dame de Myans est l'inoubliable témoin de la protection divine²². On raconte qu'en 1248, lorsque l'éboulement du Granier détruisit de nombreux villages en faisant 5000 morts, la petite église resta seule debout au milieu du bouleversement général dont les traces, devenues collines et vallons, rochers et failles profondes, sont toujours visibles. La Vierge Noire avait protégé l'église pour sauver deux moines qui s'y étaient réfugiés, poursuivis par l'injustice des hommes. La reconnaissance de la Savoie pour cette présence sensible de la Vierge, passant les 5000 morts par pertes et profits, est grande. C'est pourquoi en 1905 – déjà Claire n'y était plus – les savoyards célébreront à leur façon le scandale de la séparation de l'Eglise et de l'Etat en couronnant richement leur Vierge d'un or que la République n'eut pas autrement. Devenue clocher, l'immense Vierge dorée veille toujours au seuil de la Combe de Savoie.

La petite Claire aime venir à Myans, écouter le mendiant chanter la chanson de la fille au couvent et regarder les nombreux ex-voto²³. Un jour, elle en fera ajouter un, avec une date : celle de la reconnaissance de la Xavière par l'Eglise.

Devenir une Préfecture provinciale reléguée au bout du monde, avec le mépris de la Capitale en sus, signifie des contraintes auxquelles la vieille cité n'est pas adaptée. Le progrès n'apporte pas que bienfaits. Le rattachement était en effet intervenu au moment où le rail, cordon ombilical entre Paris et la Savoie, puis Turin, via Lyon, rendait les communications plus rapides²⁴. De ce fait, si la voie de chemin de fer passait bien par Chambéry, il n'était plus nécessaire d'y faire étape. La ville, en se dotant d'une gare, avait paradoxalement perdu les voyageurs. Elle allait perdre peu à peu ses militaires et ceux que le marché de l'emploi ou les mécomptes arracheraient à leur cité. L'autosuffisance séculaire se fissurait sous la domination de l'économie locale par les intérêts français. En 1880, Chambéry commence à accuser le coup : recul industriel, fermetures des manufactures de coton et des ateliers de métallurgie²⁵... auquel il faut ajouter les tensions de la lutte scolaire et la méfiance des francs-maçons. La ville entre dans une crise d'adaptation durable liée à l'essor des communications et aux nouvelles données économiques et politiques.

La réaction est un fier repliement : la vie locale semble se lover sur elle-

même dans la célébration de l'histoire sarde et la recherche d'améliorations à l'échelle municipale. Le Conseil Municipal manque d'ambition : *"Chambéry est une ville de petit commerce, de petites ressources, et dont la population va plutôt en diminuant, il n'est donc pas besoin de préparer de nouveaux quartiers... Laissons au contraire à la ville la facilité de remplir ses logements si souvent vides... sans demander un agrandissement dont le besoin est loin, très loin de se faire sentir"*²⁶ note-t-il. Cultivée, accueillante, tranquille, à l'ombre de son château, de sa cathédrale et de son Nivolet, l'ancienne capitale savoyarde cherche le bien-être de sa population, s'attache aux travaux d'assainissement et d'urbanisme, ignore à peu près tout des conflits sociaux qui secouent durement la région lyonnaise. Comme la Suisse, Chambéry n'a ni l'occasion, ni le sens, ni le goût, de la lutte des classes²⁷. Ses 20000 habitants comptent un nombre particulièrement élevé de bourgeois et d'aristocrates, propriétaires terriens, hommes de lettres, de finances et de droit, magistrats, professeurs, banquiers, religieux, commerçants, artisans, domestiques. La petite taille des entreprises, l'importance de l'artisanat et du petit commerce, les fabriques religieuses et la proximité du monde rural, excluent le face à face entre un grand patronat et les masses ouvrières, et favorisent une politique d'intégration sociale. Parmi les notables, quelques figures ouvrent la voie au catholicisme social. Le Marquis Pantaléon Costa de Beauregard, dont on a dit : *"Les savoisiens disent NOUS quand le Marquis dit JE"*, s'était défini lui-même comme *"le caissier des pauvres"*. A la France il avait donné un fils, Olivier, tué au combat en 1870 ; à l'Eglise un fils et une fille : l'Abbé Camille Costa de Beauregard²⁸, qui fonda le "Bocage" pour recueillir les orphelins du choléra qui ravagea la Savoie ; Alix, Fille de la Charité, qui fit de même pour les filles au Château des Marches. Une génération plus tard, un fidèle ami des Monestès, François Descotes, républicain, donne un fils à la Compagnie de Jésus²⁹, et illustre l'ouverture de la Savoie sur la France. Mais la politique centralisatrice de la France, dans un contexte de libéralisme économique, ignore les grâces et les particularités régionales³⁰. Et les savoyards n'adoptent pas volontiers les modèles français. *"Savoyard tête de lard, parigot, tête de veau"* : le vieux dicton exprime assez bien la nature du problème. Finalement, on ne s'aime pas.

Entre 1870 et 1914 deux générations font les frais de la stagnation économique et démographique engendrée par la situation particulière de la Savoie, surtout dans la nouvelle bourgeoisie d'affaires en train de monter dans l'échelle sociale, les commerçants, fonctionnaires, magistrats, membres de professions libérales, banquiers, qui n'ont d'autre fortune que celle qui, liée à

leur travail, se trouve dépendante des fluctuations économiques. L'aristocratie se maintiendra mieux dans la récession grâce à la propriété foncière. Parmi ces bourgeois plus exposés, un certain nombre seront ruinés. Les petits banquiers disparaissent tous en l'espace de quelques années. Gustave Monestès sera l'un d'entre eux.

2. LES MONESTES DANS LA VILLE.

a. Un banquier musicien.

Que la banquier de la rue de Boigne soit violon et Président du *Cercle Musical Sainte Cécile* qu'il a fondé n'a rien de surprenant. Des pompiers aux banquiers, la Savoie chante et joue de la musique, cela grâce dit-on à Yolande de France, soeur de Louis XI, épouse d'Amédée IX de Savoie, qui fonda la maîtrise de la chapelle du château en l'honneur du Saint Suaire. Lorsque Chambéry eut un siège épiscopal, Amédée IX et sa fille Louise de Savoie furent béatifiés, le Chapitre et la Maîtrise passèrent à la cathédrale, et la Savoie apprit à chanter³¹.

De cette tradition musicale, elle attend l'éducation artistique et morale de ses enfants. Les sociétés de musique, nombreuses à la fin du 19ème siècle, sont un des rares lieux qui permet un relatif brassage des milieux sociaux autour d'un intérêt commun profane, voire républicain, qui échappe à l'influence directe de l'Eglise – bien que celle-ci favorise l'éclosion de nombreuses chorales "Sainte Cécile" sur le territoire savoyard –. On est savoyard avant d'être français : on est musicien avant d'être artisan, bourgeois ou aristocrate. Gustave Monestès a bénéficié de cette véritable "aération sociale", comme on l'a vu. De la musique à la banque, il n'y avait qu'un pas³²...

A la mort du vieux Comte Etienne de la Chavanne en 1883, sa belle-fille veuve cherche repeneur pour la banque qu'aucun de ses enfants ne peut assumer. Gustave Monestès y voit la chance de sa vie. Il s'associe avec Louis Domenget³³. En 1885, les associés créent une Société Collective à échéance de 15 ans, dont les actionnaires sont des clients, relations, familles et amis³⁴. Une succursale sera ouverte par Domenget à Aix-les-Bains en 1896. Les Monestès entrent dans la haute-bourgeoisie. En 1898, la "*Banque Monestès, Domenget et Cie*" dispose d'un capital de 800 000F : une fortune. Conséquence de cette réussite spectaculaire, la fille aînée des Monestès, Claire, est considérée comme le plus beau parti de la ville.

b. Une vie mondaine.

La vie s'organise autour des nécessités de représentation sociale. Avec la fortune, les enfants viennent. Edouard naît le 4 avril 1885, Hélène le 16 juillet 1886, Jean le 15 mai 1889, Estelle le 28 septembre 1892³⁴. L'aînée, restée fille unique plus de quatre ans, dorlotte, pouponne, s'initie aux bébés, acquiert un statut de responsable. Elle l'expérimenta au plus haut point le jour où elle sauva le petite Estelle, celle-ci étant à sa garde : un incendie se déclencha, elle empoigna le bébé, s'enfuit, et sauva sa petite soeur – qui ne l'oubliera jamais –. Immense émotion. Les pompiers s'occupèrent du reste.

Le mardi après-midi, Madame Monestès reçoit. La jeune femme s'est glissée avec aisance dans les coutumes de la société chambérienne dont, du fait de la situation et des obligations professionnelles de son mari, elle fait désormais partie. Son salon est fréquenté par les dames du meilleur monde, dont les époux représentent ce "clan d'affaires" qui a su passer, dans les années 1870, de la rente au travail³⁵, contrairement à ceux qui dépensent beaucoup d'argent pour garder un train de vie dont ils n'ont plus les moyens et, en cette fin de siècle, se ruinent à ne rien faire. Les salons font partie du jeu social. Ils ont quelque chose de convenu et seraient excessivement ennuyeux s'ils n'étaient la caisse de résonance de tous les potins de la ville. *"Ah ! la vie intenable en province. On y est surveillé, épié, guetté, garrotté, et les plus nobles sentiments y sont travestis par tout ce qu'une ville peut compter de tartuffes envieux et de venimeuses dévotes³⁶"*, écrit Henry Bordeaux. Les enfants sont invités, après une aimable révérence, à jouer pour ces dames un morceau de piano. La petite *Clarinette* se hisse sur le tabouret et s'exécute avec grâce. *Toto-(Estelle)³⁷* l'espiègle, quelques années plus tard, montre ses dessins, dit quelque poésie et se laisse ranger là, une friandise à la bouche, l'air distrait mais l'oreille tendue pour s'informer sur la vie agitée des grandes personnes. Chaque dame apporte son ouvrage. A cinq heures du soir, on prend le thé. Les messieurs rejoignent les dames en soirée, à l'heure où la bonne *Catherine* couche les enfants. On joue au bridge, on chante et on fait de la musique : Boëldieu, Chopin... On tue le temps. Comme il convient la *Charité* occupe ces dames. Elles organisent les quêtes demandées par les prédicateurs de passages pour leurs oeuvres, donnent à des ouvriers ou à l'Orphelinat du Bocage avec grande générosité³⁸.

Jean Monestès évoqua plus tard la vie mondaine de sa famille, qu'il situait dans la haute-bourgeoisie :

"Les milieux sociaux étaient très cloisonnés. La haute-bourgeoisie - magistrats, officiers supérieurs, hauts fonctionnaires, professions libérales - formaient un cercle fermé. La vie était assez mondaine. On donnait de grands dîners. A la maison, il y en avait généralement quatre dans l'année : celui de la Sainte Cécile, à l'entrée de l'hiver. Mon père avait fondé un Cercle Musical : le Cercle Sainte Cécile. Un autre avait lieu en janvier. Un troisième, pour remercier de toutes les invitations reçues. Et souvent un quatrième, avant la dispersion des vacances. Ces dîners étaient d'une vingtaine de personnes. On y invitait une personnalité : l'Evêque, le Général, le Préfet. On faisait venir des serveurs³⁹."

L'Evêque commentera : *"Monestès, c'est un brave homme⁴⁰"*. Claire dira : *"c'était un humble⁴¹"*. C'est l'impression qui domine, au milieu de ces fastes.

c. Les convictions.

"Dis-moi à qui tu donnes, je te dirai qui tu es" : on pourrait caractériser ainsi la charité de la "Société" chambérienne. Le cœur n'est pas feint pour autant. Chambéry connaît des situations de grande pauvreté : 338 familles sont régulièrement visitées par les membres de la Société de Saint Vincent de Paul. Celle-ci, florissante dans les années 1860, après un certain déclin redevient active et inventive en 1880-85. La petite Claire est sensible au saint à l'origine de tant de bien. Adolescente, elle signera ses cahiers : F.SFX et SVP : *"Claire, Fille de Saint François-Xavier et de Saint Vincent de Paul"*. On peut voir dans ces deux noms le symbole, bien à son insu, du mouvement qui va conduire les catholiques sociaux conservateurs à une position novatrice en matière sociale, et qui fera passer tel ou tel d'une conviction monarchiste à une conviction républicaine et démocratique. Cette charité paternaliste n'est pas sans efficacité sociale, économique et culturelle, et après tout, ce qu'un pauvre demande c'est d'abord de manger. Ce faisant, elle va plus loin, et modifie non seulement les conditions de celui qui reçoit, mais les dispositions de celui qui donne. Le Clergé s'attache à souligner le caractère missionnaire de cette charité : *"Leur véritable esprit, ce n'est pas seulement de distribuer quelques secours ; il faut aussi se donner soi-même, il faut aller jusqu'à donner Dieu aux pauvres qui l'ont perdu ou qui ne le connaissent pas... Le précepte d'amour donne des satisfactions et présente des facilités en ce que le pauvre, à raison même des misères qui l'accablent, est naturellement abordable et sensible au bien qu'on lui fait... ; il est facile de trouver ainsi le chemin de son cœur et de conquérir son amitié⁴²."* Monsieur Monestès fait-il partie de la Société de Saint Vincent de Paul comme beaucoup de ses relations ? Partage-t-il l'intérêt de l'époque

pour la *Question Sociale* ? Madame, en tous cas partage le souci des classes favorisées pour les pauvres. Mais loin d'eux l'idée de remettre en cause le principe de l'inégalité sociale qui paraît normale. Il y aura toujours des pauvres parmi nous... La justice est redistributive, pas égalitaire. Le Pape n'appelle-t-il pas les riches à donner aux pauvres les biens qu'ils ont reçus de Dieu en vue de la charité⁴³ ? Le clergé souligne : "*d'un côté la bienfaisance, de l'autre la reconnaissance ; par le bienfait matériel, l'évangélisation se fait*⁴⁴."

Un ami de Gustave Monestès illustre assez bien une nouvelle tendance qui apparaît dans les années 1890, catholique, sociale et républicaine : François Descotes. L'homme, brillant avocat d'assises, a une grande influence en Savoie. Grand catholique, il est de ceux qui contribuent à faire accepter le Ralliement et les encycliques de Léon XIII, en particulier *Rerum Novarum*⁴⁵. Il cherche à donner à la Droite catholique quelque relief, à en renouveler la doctrine, à en élargir l'électorat par l'aide à la paysannerie et le ralliement à la République. Mais comme le Comte Fernex de Montgex, il se présente à bien des élections pour y être régulièrement battu. Il est trop tôt. Le relai sera pris quelques années plus tard par de jeunes avocats inspirés du Sillon. La condamnation de celui-ci par l'évêque de Chambéry, Mgr. Dubillard, puis par Rome, vouera leur effort à l'échec. Pourtant les *Catholiques Sociaux*, grâce aux Cercles qui leur donnent l'occasion de rencontrer le peuple, évoluent insensiblement de l'idée missionnaire appuyée sur l'Oeuvre charitable à la mission comprise comme solidarité. L'Oeuvre des Cercles d'Albert de Mun⁴⁶, la Chronique et le Sillon, pour différents qu'ils soient, contribuent à faire pivoter autour des pauvres comme autour d'un gond les convictions conservatrices issues tout droit de la nostalgie monarchiste, d'Albert de Mun première version, à l'inventivité sociale résolument républicaine et moderne représentées par les Abbés démocrates et Marc Sangnier. De cette sensibilité nouvelle, l'Abbé Michel Paravy⁴⁷ est la figure de proue à Chambéry.

Chez les Monestès, on lit le *Nouvelliste de Lyon* et *Le Gaulois*⁴⁸, deux journaux conservateurs peu lus en Savoie. Il faut se rappeler que la famille Monestès franchit volontiers les frontières de la Savoie, au sens propre et au sens figuré. Les parents se rendent facilement à Paris. Les enfants sont confiés à la garde de leur cousine genevoise Eugénie Bornand⁴⁹. On évoque avec fierté la vie d'autrefois à la Réunion, lorsque le grand-père était Procureur Général. Ces attaches hors Savoie donnent un certain recul. Mais elles sont toutes du côté Hurtrel.

Si aucun indice direct ne nous permet de connaître précisément les opinions de Gustave Monestès, ses relations sont cependant une indication assez solide. Comme banquier, il se doit une certaine réserve, mais comment ne serait-il pas à droite, de cette droite savoyarde conservatrice et républicaine assez particulière qu'illustre François Descotes. Le savoyard n'est pas facile à émouvoir, ne cède pas aux tentatives d'endoctrinement, se méfie. Ce n'est pas un militant. Opportuniste, il s'adapte. La paradoxale Savoie pense à droite sous l'influence de la bourgeoisie et de l'aristocratie catholique, et vote à gauche par méfiance paysanne à l'égard des messieurs de la ville, anticléricalisme et crainte de la franc-maçonnerie, et se garde ainsi des extrémismes. Sa conscience française reste réservée. La personnalité des élus locaux est plus importante que leurs opinions politiques, comme l'explique François Descotes dans *La Savoie Libérale* : *"Un Conseil Municipal appelé à s'occuper non pas de politique mais d'affaires, non pas des intérêts généraux d'un pays mais des intérêts spéciaux de la commune doit être composé des citoyens jugés les plus aptes et les plus dignes pour les gérer. Les opinions individuelles des candidats ne devraient avoir qu'une importance secondaire⁵⁰."*

Le Général de Division Borson⁵¹ est un autre ami des Monestès. Homme de grande envergure, né sarde, il aurait servi dans l'armée sarde si des études à l'Ecole Polytechnique de Paris ne l'avaient conduit naturellement à opter pour la France en 1860. Engagé dans l'Armée Française, avant tout savoyard, le Général est très actif à l'Académie de Savoie. Recevoir les Borson est à soi seul une référence à Chambéry. Leur fille Jeanne, qui deviendra religieuse de Saint Joseph, est condisciple et amie de Claire au Sacré-Coeur.

Les familles Descotes, Borson, Monestès, de Buttet - un avocat -, Costa de Beauregard, alliés aux De Certeau, se fréquentent. Tous sont catholiques, conservateurs, républicains, ouverts à la question sociale. Dans ce cercle, chacun espère trouver pour ses enfants un beau parti.

Les activités culturelles sont l'autre expression de la qualité sociale. On trouve Gustave Monestès en deux lieux : le *Cercle Musical Sainte Cécile*, et la *Société Savoisienne d'Art et d'Archéologie*⁵² connue pour ses recherches sur l'Histoire de la Savoie et ses initiatives intéressantes, comme une bibliothèque tournante. Elle rassemble des personnalités cultivées⁵³. S'intégrer dans les Cercles de musique et d'Histoire, est s'inscrire dans la pure tradition savoyarde et être reconnu par ses pairs.

c. Déménagement.

En 1887, pressés par une nécessité dont ils ne garderont pas mémoire, peut-être simplement l'agrandissement de la famille, les Monestès déménagent. Ils traversent la Leysse pour s'installer Faubourg Nézin, l'un des plus vieux quartiers de Chambéry auquel on accède alors par le seul pont du Reclus. Les plus anciennes maisons remontent aux 16ème et 18ème siècle, mais on sait que les Romains avaient élu domicile dans ce faubourg prospère de "*Lemencum*". Le Château déporta par la suite le centre de Chambéry à quelques 400 mètres, et Nézin s'assoupit⁵⁴. Lorsque les Monestès y arrivent, on y trouve des fabriques de soie, le nouveau couvent des Sacramentines, et surtout le train, qui traverse le faubourg⁵⁵. Sous l'effet du programme général d'urbanisme et d'assainissement Nézin se réveille: constructions neuves, aménagements des abords de la Leysse, alimentation en eau, électricité⁵⁶...

Haute de deux étages, droite et austère, la maison du 25 s'ouvre sur la rue par une porte cochère. Austérité côté rue, gaîté côté jardin. Une tonnelle, un coin de verdure, des feuilles et des fleurs, de l'ombre et du soleil, des oiseaux : ce jardin est bien un paradis ; jeux de cache-cache, de colin-maillard, surveillance silencieuse de la poupée endormie, tandis qu'assise sous la tonnelle, Madame Monestès brode quelque ouvrage, et que la petite Estelle rêve à son "amoureux", le voisin Gotteland⁵⁷. Le dimanche, il arrive que cousins et amis jouent à l'escalade : Monsieur Monestès – tant pis pour la redingote et les souliers vernis – sonne la cloche pour la plus grande joie des enfants, chacun prend une canne et un air montagnard, on s'encorde, et à l'aide de quelques piolets sortis pour l'occasion, on grimpe trois mètres au-dessus du jardin⁵⁸. Il est adossé au premier contrefort du Lémenc, juste avant la faille de la *Tranchée de Nézin* ouverte pour que le train passe et siffle et crache sa fumée. Un passage à niveau protège la rue.

3. L'EDUCATION DE CLAIRE.

Jusqu'à l'âge de douze ans, Claire ne connaît, comme ses frères et sœurs, que la préceptrice et le précepteur chargés d'initier les enfants aux rudiments du français et du calcul. Son cercle est très restreint, les rudiments sont solides. La Première Communion fournit la première occasion véritable de

socialisation avec la rencontre d'un groupe d'enfants plus large que celui du cercle étroit des relations familiales.

a. La Première Communion : 26 mai 1892.

La Première Communion se fait à l'âge de douze et treize ans. Les Soeurs de Saint Joseph, dont l'école est à deux pas de l'autre côté de la Leysse, entre Nézin et Métropole, en assurent la préparation soignée. En mai 1892, donc, Claire y est inscrite pour un mois de vie conventuelle qui se termine par une retraite de trois jours. L'horaire du grand jour, mis au point par le Chanoine Bouchage, aumônier des Soeurs de Saint Joseph, est matinal et rigoureux :

Première Communion.

1. Retraite préparatoire de 3 jours.

Horaire des Exercices.

5h.1/2 du soir - Ouverture et chant du Veni Creator.

6h.1/4 du matin - Messe de Communauté.

7h. 1/2 - Messe de Retraite.

8h. - Première Instruction.

11h. - Deuxième Instruction.

2h 1/2 du soir - Conférence.

5h. 1/2 ou 3/4 - Troisième Instruction.

6h. Bénédiction du T.S. Sacrement.

Objets à préparer : Surplis, étole, chape, livre pour le Veni Creator⁵⁹.

Le matin du 26 mai 1892, fête de l'Ascension⁶⁰, au son de la cloche, les communiantes se groupent sous la bannière, cierges à la main, dans la salle de récréation de l'externat. Il est 7h. La messe est à 7h. 30 du matin. Sans doute est-ce sage, les enfants émues devant être entièrement à jeun depuis minuit. Cela assure aussi un meilleur recueillement. C'est une messe basse, célébrée par le Chanoine. On chante seulement le Sanctus et l'Agnus Dei, choisis brefs. De l'Orate Fratres au Notre Père, les enfants tiennent leur cierge allumé. Elles approchent de la Sainte Table et communient en silence. Puis, si les fidèles sont nombreux, un chant est prévu jusqu'à la fin de la communion. Le soir à 4h. 1/2, après quelques heures de fête familiale, elles reviennent pour renouveler leurs promesses de Baptême : Chapelet, cantique, prédication, renouvellement. Au cours de la célébration les fillettes viennent deux par deux, leur cierge allumé à la main, et s'agenouillent devant le prêtre, la main droite levée sur le livre des Evangiles. Le Chanoine les interroge. Brève réponse. Le coeur leur bat. Ensuite, une procession fait le tour de la chapelle jusqu'à l'autel de la Vierge, bannière en tête. Nouvelle exhortation, acte de consécration à Marie. Le lendemain, une messe d'action de grâces est célébrée à 7h. 1/2. Mais elles se contentent cette fois d'une communion "spirituelle" - la communion alors

n'est pas fréquente -. C'est seulement trois semaines plus tard qu'elles sont admises à communier pour la seconde fois. Les cérémonies seront identiques. Elles reçoivent le scapulaire, le cadre de Première Communion, le Livre d'Or. Une prière finale gagne quelques indulgences.

Claire garda précieusement son *Certificat de Première Communion* sur lequel on lit :

"Voici le Pain des Anges devenu l'aliment des hommes, véritable Pain des enfants de Dieu"

"O Banquet Divin où l'on reçoit Jésus-Christ Lui-même, où la mémoire de la Passion est renouvelée, où l'âme est remplie de grâces et où le gage de la Gloire future nous est donnée..."

Sur l'image souvenir, elle peut contempler le profil d'un Christ beau et grave, trop beau peut-être, et lire une phrase de Lacordaire :

"L'amour de Dieu est l'art suprême de l'âme et le chef-d'oeuvre de l'homme"⁶¹.

Claire se souviendra toute sa vie de l'angoisse qu'elle éprouve ce jour-là :

"Le jour de ma Première Communion, dans une grande angoisse, je demandai au Bon Dieu de n'être pas religieuse, avec la certitude d'en venir là un jour : la Croix m'épouvantait"⁶².

C'est la première fois que nous rencontrons la vie spirituelle de l'enfant. Est-ce son "certificat", où la *Mémoire de la Passion* accompagne ce Pain ? Ou les soeurs de Saint Joseph l'ont-elles attirée et effrayée, qui ne manquèrent pas de rappeler les dures exigences chrétiennes à la suite de Celui que leurs péchés ont crucifié, ni d'inviter les enfants à répondre à l'appel si celui-ci se fait entendre, appel à les imiter, peut-être, avec ces habits noirs qui faisaient dire à Estelle, devant de vieilles photos : *"Ces pauvres soeurs, on dirait des pingouins"⁶³ !*

Plus que les "pingouins", on peut penser que le climat familial contribue à jeter sur ce moment " l'ombre de la mort". En effet, l'oncle Georges est mort deux mois plus tôt, le 30 mars précédent. *"Trouvé mort à 5h. du matin"*, dit laconiquement le cahier de l'hôpital de Bassens. Bassens, l'hôpital de la honte où sont rassemblés les fous et les syphilitiques. Depuis son adolescence, on connaissait la fragilité de Georges. Edouard Hurtrel avait été exigeant avec son fils, trop, selon son ami Collas qui l'avait mis en garde. Georges avait, en pleine adolescence, eu du mal à quitter la Réunion, puis son père lui avait manqué. Maladie mentale ? Suicide, dont les enfants ne surent rien, bien sûr ?

Un drame fut son amour pour sa cousine Eugénie Bornand. Les deux mères, Madame Hurtrel et sa soeur Mme Bornand, s'étaient opposées d'un commun accord à ce mariage. Georges, qui avait rêvé de Saint Cyr et fini en représentant de commerce, voit son projet de mariage s'écrouler. Sa vie tourne court. Bouleversée, culpabilisée sans doute, Madame Hurtrel, sa mère, grand-mère de Claire, mourra la même année à Bellêmes, auprès de sa fille Joséphine. Nous en ignorons la date⁶⁴. Ce qui est certain, c'est que la famille Monestès est en pleine épreuve au moment de la Première Communion de Claire.

Sur la photo, Claire est pleine de finesse élégante et simple dans ses voiles de tulle blanc⁶⁵. Elle ne sourit pas. Son regard est lointain, presque mélancolique. Est-ce cette *mémoire de l'avenir* qui l'angoisse ? Elle ne projette pas les fêtes d'aujourd'hui dans un rêve d'avenir de pré-adolescente, qui s'accompagnerait d'enthousiasme. Non. Ici, le *gage de l'avenir*, qui a fonction d'annonce et de promesse, c'est le Crucifié ou plutôt la Croix – qu'aucune de ses images ne représente pourtant -. Ce qui est pour Lui sera pour elle demain. L'accueillant, elle Le reconnaît. Le reconnaissant, elle se voit en Lui : la Croix est en surimpression pour Lui, pour elle. Il ne saurait y avoir une *Hostie* qui se donne et quelqu'un qui reçoit seulement. Il faut, pour recevoir, *s'offrir*, entrer en commerce. L'attention de l'enfant apparaît davantage portée vers la Croix que vers le Christ. La Croix va du destinataire au destinataire, comme expression de l'appel et de l'amour, et le destinataire la retourne, qui est avec elle, en elle, petite "adjuvante" : sa Croix la concerne. L'Eucharistie offre la Croix à Claire.

Un an plus tard, le 19 mars 1893, elle est confirmée en la Fête de Saint Joseph dans la même chapelle par Mgr. Leuilleux, évêque de Chambéry⁶⁶. Cette année là, le 19 mars tombe le dimanche de la Passion. On peut supposer que les mêmes idées l'habitent. Mais elle n'en dit rien.

b. Les nouveautés de l'automne 1893 : Estelle, la *Sasson*, le Sacré-Coeur.

Après l'été, trois évènements ont goût de renaissance : une petite soeur naît chez les Monestès, Estelle, consolation après les deuils douloureux de l'oncle Georges et de la grand-mère Hurtrel. La ville de Chambéry fête le Centenaire de la Révolution en érigeant la *Sasson*, vigoureuse savoyarde de bronze due au sculpteur Falguière, qui tient son drapeau et lève le point face aux montagnes et au monde⁶⁷, pendant féminin du Comte de Boigne, tournée vers l'extérieur de la ville : tout un programme qu'Estelle sa jumelle assumera

fièrement. Enfin, Claire entre au collège des Dames du Sacré-Coeur.

A Chambéry, en 1893, les statuts de la femme sont clairs. Une jeune fille a trois modèles d'avenir possibles : soit la femme mondaine et cultivée, occupée de réceptions, musique et bonnes oeuvres, toute à la réussite de son mari et à l'éducation de ses enfants, comme Aline Monestès ; soit la femme écrasée de travail, souvent analphabète, comme Catherine la bonne, à qui on donne deux heures de congé par semaine selon l'usage, ou les laveuses de la Leysse, ou les paysannes, ou les ouvrières des filatures ; soit religieuse.

Les religieuses elles-mêmes sont spécialisées selon les milieux sociaux. Les Soeurs de Saint Vincent de Paul s'occupent des pauvres (il est naturel qu'il y ait parmi elles des riches, comme Alix de Beauregard), les Soeurs de Saint Joseph ont en primaire des élèves de classes moyennes. Les Dames du Sacré-Coeur éduquent le gratin de la ville. L'origine sociale commande ainsi l'éducation appropriée qui prépare les jeunes filles à se situer en chrétiennes dans l'univers stable dans lequel elles sont nées et qui sera le leur, pense-t-on. On n'y déroge pas. Fille de banquier, Claire sera ou bien épouse modèle et mondaine, ou bien religieuse et de préférence au Sacré-Coeur. Le statut médian lui est absolument fermé. Pour les familles, l'école ou le pensionnat qui accepte de recevoir leurs enfants les situent en même temps sur l'échiquier social. Tout ce que Chambéry compte d'héritières aristocrates et de la haute-bourgeoisie y apprend la toilette à l'eau froide, la prière, la religion, les lettres, l'Histoire de France, et les bonnes manières. Cette consécration touche une dizaine de jeunes filles par an. L'élite. Les Monestès se devaient d'envoyer leur aînée au Sacré-Coeur, même si, comme on le verra, les maîtresse sauront leur faire prendre conscience qu'elles ne sont pas *tout à fait* du même milieu que d'autres, et qu'il faudra savoir en tenir compte.

La banque Monestès est désormais Place Octogone, à l'angle de la rue Saint Réal et de la rue de Boigne, à mi-course entre le Comte de Boigne et la Place Saint Léger, Notre-Dame et Métropole, en plein coeur de la vieille ville.

CHAPITRE III

CHAPITRE III

L'ADOLESCENCE DE CLAIRE

LE SACRE-COEUR.

Sur la hauteur de Maché, l'ancien Hôtel du Marquis de Lescheraines, avec sa terrasse, ses colonnes grecques, le magnifique portail de fer forgé offert par le Roi Charles-Félix de Piémont, domine la ville avec grandeur¹. C'est là que les Dames du Sacré-Coeur ont leur communauté et leur pensionnat. Depuis le Quai Nézin, il faut une petite demi-heure de marche enfantine pour s'y rendre. En 1893, le Pensionnat a déjà vu plusieurs générations d'enfants se succéder. Il a fait ses preuves : c'est le meilleur de la ville.

1. LES DAMES DU SACRE-COEUR.

a. Une jeune congrégation.

La congrégation des Dames du Sacré-Coeur, fondée par Madeleine-Sophie Barat, est alors en pleine expansion. Elle correspond au double besoin de restauration de la vie religieuse – selon les formes nouvelles où s'engagent nombre de jeunes instituts² – et de l'éducation chrétienne des jeunes filles du monde après les soubressauts de la Révolution. Les générations suivantes, donc l'avenir, seront entre les mains de ces jeunes filles, la tâche éducative apparaît donc comme très importante. A Bordeaux, les Dames Vincent, à Poitiers avec les soeurs Bigeu, à Grenoble Philippine Duchesne, avait eu la même intuition. La jeune Mère Barat réunit les trois groupes en une congrégation solide unifiée par la dévotion au Sacré-Coeur : *"In Corde Jesu"*, telle était leur devise. Elles choisirent la spiritualité ignatienne. La jeune congrégation s'était rapidement étendue³.

L'installation des Dames du Sacré-Coeur à Chambéry avait répondu au désir du Roi Charles-Félix de Piémont Sardaigne, qui les avait connues à Turin, de les voir travailler dans la capitale de Savoie au moment où celle-ci revenait au Royaume de Piémont après l'épisode français⁴. Le clergé local avait été plus long à les adopter, mais pour ne les en apprécier que mieux.

Lorsque Claire entre au Sacré-Coeur, en 1893, la communauté compte vingt sept religieuses pour 70 à 80 élèves. La Mère Beatrix O'Mahony est maîtresse générale, la Mère Camille de Chambost, originaire de Chambéry, surveillante générale du pensionnat avant de devenir à son tour maîtresse générale, la Mère Maria Zaepffnel, alsacienne, Supérieure. La Mère Mary Cloran, irlandaise, enseigne l'anglais. Pour découvrir l'influence que le Sacré-Coeur exerça sur Claire, il faut évoquer trois religieuses : Mère Duchesne, Mère Zaepffnel, Mère de Chambost.

b. Trois figures de religieuses.

La Mère Philippine Duchesne⁵.

Son influence, bien qu'indirecte, puisqu'elle n'y vécut jamais, avait été grande sur la fondation de Chambéry. Dès la fin de la période révolutionnaire, sous l'Empire, cette femme courageuse avait réinvesti l'austère bâtiment de Sainte-Marie d'En-Haut, à Grenoble, d'où sa communauté de la Visitation avait été expulsée. Fidèle à l'esprit de douceur de Saint François de Sales, mais mûe par une vive ardeur missionnaire suscitée par les misères du temps, elle avait tenté d'y regrouper quelques élèves. Quand elle connut l'existence de la fondation de la Mère Barat, grâce au prêtre qui la conseillait, elle lui remit sa personne, son oeuvre, sa maison, et devint l'une des plus précieuses pierres de fondation du Sacré-Coeur. On connaissait sa dévotion à Saint François-Xavier. Envoyée dans la mission de Louisiane, elle y communiqua cet attrait – et le nom – à de nombreuses jeunes religieuses, et fit merveille.

Au Pensionnat du Sacré-Coeur de Chambéry, la Mère Philippine Duchesne est fréquemment évoquée comme modèle de zèle missionnaire, d'autant que la Mère Zaepffnel partage cette dévotion à Saint François-Xavier.

La Mère Maria Zaepffnel ⁶.

Elle était arrivée à Chambéry le 29 septembre 1885, pour reprendre les rênes d'une communauté et d'un pensionnat en difficulté. Tout se passa au mieux, et l'on remarqua vite cette personnalité saisie par le Christ. Mgr. Leuilleux prit l'habitude de venir chercher auprès de la religieuse quelque lumière, et la ville de l'appeler *la Mère qui prie*⁷.

Maria Zaepffnel était née à Benfeld, dans le Haut-Rhin. Alsacienne, elle alliait la roide rigueur des gens de l'Est et un coeur débordant d'amour de Dieu et de gaîté. Petite fille, au fond du jardin familial, un cabanon lui tint lieu d'ermitage. Là, elle s'imaginait être comme Saint François-Xavier, dont une image et sa légende l'avaient beaucoup frappée : *"Je meurs seul sur la terre étrangère, mais le Ciel est dans mon coeur."* La petite Maria trouvait ses délices à jouer à mourir seule sur une île déserte, pour l'amour de Dieu. Son père prit peur. Plutôt que de l'envoyer dans un pensionnat religieux, il préféra la confier aux demoiselles Maggiolo à Nancy. Elle en sortit à dix-huit ans. Quelques succès mondains commençaient à rassurer le père quand, à l'occasion d'un séjour à Strasbourg, elle entendit un prêche sur Sainte Madeleine... C'en était fait. Le temps d'une confession générale, sa décision fut prise. Elle entra au noviciat des Dames du Sacré-Coeur en 1855, après la mort de son père. Elle y reçut le voile des novices de la main du Père de Ravignan⁸. Puis, portière boulevard des Invalides⁹, la Mère Barat la remarqua : *"la vue de cette petite me fait du bien tant on la sent unie à Dieu"* dit-elle un jour. Et elle l'envoya, jeune supérieure, à Chambéry en difficulté, où elle resta vingt ans.

La Mère Zaepffnel a trois valeurs à inculquer aux jeunes filles : la rigueur du don de soi, le sens des plus pauvres, le sens de la mission. Le don de soi leur est proposé en formules saisissantes : *"Le Calvaire, c'est la Classe Supérieure du Christianisme. La Mère des douleurs est la Maîtresse. Faites bien cette classe si vous tenez à une éducation surnaturelle complète. Plus vous serez établies au Calvaire, plus vous resterez pures¹⁰"* : elle ouvre ainsi la classe dite Supérieure, considérée comme capitale car elle prépare la jeune fille à son entrée dans le monde. Les Constitutions équilibrées de l'Institut demandent mesure et discernement¹¹. A la rigueur, la Mère Zaepffnel ajoute l'absolu de l'amour en deux devises, qu'elle communique volontiers aux élèves : *"ma Règle et mon Dieu"* et surtout *"Hostia pro hostia¹²"*. Cette dernière formule, fort répandue à l'époque, liée à la dévotion eucharistique et au Coeur de Jésus, et par là à la Sainte de Paray-Le-Monial¹³, insiste sur l'offrande du

Christ comme "Victime" (sens de "*Hostia*") et sur la réciprocité du don. Une des sources de la vigueur spirituelle de la Mère Zaepffnel est la méditation du *Règne* dans les *Exercices Spirituels de Saint Ignace*. Elle racontait que, la première fois où elle avait fait cette méditation, elle en avait été "*électrisée*". Dans cette optique de compagnonnage missionnaire avec le Christ, elle cherche donc à ouvrir les élèves au souci des plus pauvres, ce qui n'est pas, à ses yeux, faire tomber les barrières entre les classes, qu'elle estime normales. Un jour elle appela Hélène Monestès : "*Il y a des amitiés qui existent au Pensionnat, ainsi votre amitié avec Marthe Angleys. Et puis, quand on sort du Pensionnat, on ne se voit plus... Quand vous sortirez...*" Humiliée, révoltée, Hélène rétorqua vivement : "*Mon grand-père était Gouverneur à la Réunion, tandis que celui du Baron Angleys était un paysan en sabots* !¹⁴"

Le Sacré-Coeur reçoit des jeunes filles de l'aristocratie et de la bourgeoisie, mais ouvre traditionnellement à côté des pensionnats des écoles gratuites pour les pauvres, selon la Règle qui recommande d'être aussi contente d'éduquer les pauvres que les riches. A Chambéry, la religieuse crée l'Ecole des Sourdes-Muettes et l'école gratuite de Maché. Elle fait en sorte que l'Eglise diocésaine soit partie prenante du projet, ce qui assure l'avenir. Elle fonde le Patronage des jeunes ouvrières et la Congrégation du Saint Coeur de Marie pour les mères chrétiennes. Non contente d'y mettre son énergie personnelle, elle invite ses élèves à partager son zèle, leur disant en invoquant François-Xavier : "*Allez chercher les âmes là où vos Mères ne peuvent pénétrer !*", et favorise leurs contacts apostoliques avec les pauvres.

Son rayonnement est tel que les chambériens se mobilisent pour une neuvaine lorsqu'elle tombe malade. De cette ville qu'elle aime et qui l'aime, elle partira un matin, sans rien dire, sans adieu : ses supérieures l'envoient finir ses jours à Kientsheim¹⁵. Chambéry ne l'oublia pas, et Claire dira d'elle : "*La Mère qui m'a élevée était une sainte*".

*La Mère Camille de Chambost*¹⁶.

Issue de l'aristocratie savoyarde, Camille de Chambost est bien placée pour comprendre le jeu subtil de relations de la "Société" cloisonnée dont elle reçoit les enfants. C'est une fine éducatrice, plus souple, plus libérante que la Mère Zaepffnel. Etre Maîtresse Générale lui confère le rôle très particulier de conseillère spirituelle des élèves. Elle l'assume avec l'aide de l'aumônier, le Chanoine Goddard, prêtre diocésain, confesseur. Les retraites sont confiées à

un jésuite. Claire se souviendra particulièrement du Père Groffier.

La Mère de Chambost comprend particulièrement bien Claire, élève très attachante mais qui n'est pas la plus facile : les Mères craignent sa personnalité têtue et frondeuse – relayée par des frères qui ne s'en laissent pas compter¹⁷. On se souvenait du jour où Edouard et Jean étant venus la voir – elle était pensionnaire lorsque ses parents s'absentaient –, découvrirent sur les fauteuils du parloir une vignette représentant un coeur avec de la phrase : *"Attention, le Coeur de Jésus est là !"* Fou rire, refus de s'asseoir ! Pas commodes, les Monestès. La Mère Camille de Chambost donne à Claire les conseils adaptés à son tempérament : *"J'espère que vous êtes commode.."* Et quand elle eut seize ans : *"Que votre imagination ne vous fasse pas chercher ailleurs l'immolation et le dévouement avant que vous l'ayez bien exercé à l'intérieur de la famille"* ; un mot que Claire n'oubliera pas : *"Vous avez un esprit chevaleresque, Claire, servez-vous-en !"* L'adolescente se sait comprise. Son *coeur très affectueux* s'épanouit, elle lie avec la Mère de Chambost une amitié qui durera jusqu'à la mort de celle-ci.

c. Claire n'est pas pensionnaire¹⁸.

Contrairement à la plupart de ses compagnes Claire n'est pas pensionnaire comme le permet le Règlement pour les élèves habitant à proximité. Il ne faut pas croire que les dix élèves triées sur le volet qui entrent chaque année au Sacré-Coeur sont de Chambéry. Parfois, elles viennent de fort loin, Turin, Genève, Aix, Annecy, et ne rentrent chez elles qu'une fois par trimestre¹⁹. La distance qui sépare le quartier Nézin de la colline de Maché n'est rien.

L'horaire matinal oblige les enfants à être sur le pied de guerre dès 6h.30 pour la prière du matin. Y a-t-il quelque assouplissement pour les élèves externes ? On ne sait. Chaque matin, Gustave Monestès se lève à l'aube pour accompagner sa fille : *"C'est ma promenade hygiénique !"* dit-il. L'hiver, il fait encore nuit noire. La glace et la neige crissent sous les pas dans les rues peu éclairées, l'air est glacial. Le soir à 7h., un heureux détour par la Banque permet de passer aussi par le *Fidèle Berger*, sous les portiques, dont les truffes en chocolat sont délicieuses. Le chemin est agréable et distrayant. Il croise la fontaine des Bourneaux, un buste de femme à peine sorti de terre qui offre aux passants assoiffés, génération après génération, deux jets d'eau giclant de ses seins nus²⁰. Les voitures à bras ou à cheval, les badauds et commerçants, les relations qu'on croise et qu'on salue, par la Grenette, le

Château et la rue de Boigne, font la vie fort agréable. Parfois, quelque automobile se risque dans les rues, on s'attarde à observer la masse bruyante et les cuivres brillant de mille feux. Elles ne sont pas encore dangereuses : mais en 1901, devant les excès, il faudra régler leur vitesse, et la limiter à 8 km./heure en ville²¹.

2. LA FORMATION AU SACRÉ-COEUR.

a. Un style adapté à la société²².

L'apostolat des Dames du Sacré-Coeur vise la classe dirigeante dont les Mères sont issues. L'objectif est, à l'instar des jésuites auprès des jeunes gens, de former les générations qui affronteront une époque difficile : ébranlements post-révolutionnaires, contestations scientistes de la Religion, question sociale née de l'industrialisation, modernité... on devine qu'ils instaurent un nouveau monde. Les jeunes filles "de la Société" reçoivent au Sacré-Coeur une éducation complète, la formation intellectuelle sérieuse, intelligente, est orientée vers les tâches qui les attendent : élever des enfants et avoir des fréquentations mondaines. Il leur faudra savoir se dévouer et faire conversation, de telle manière qu'elles soient ferments d'Évangile. Aussi on ne badine pas ! Devoir, sacrifice, humilité, détachement, sont les valeurs fondamentales qui sous-tendent l'enseignement, comme on l'a vu. Le prix de bonne camaraderie est aussi important que celui de littérature, la "neuvaine de pommes de terre" (un sacrifice = une pomme de terre pour les pauvres) entretient l'attention à autrui, et la neuvaine de la Grâce à saint François-Xavier, héritée de la Compagnie de Jésus, la dévotion au missionnaire des Indes, aisée dans une région traditionnellement missionnaire²³. Au pensionnat, les jeunes filles trouvent l'épreuve ascétique de l'eau froide au petit matin, de l'horaire rigoureux, et la structuration de leur vie intérieure dans la culture, la gaieté, la piété. Elles y trouvent aussi une véritable famille où elles passent beaucoup plus de temps que dans leur propre famille²⁴. Cette éducation s'apparente à un noviciat, par quelque côté... Les Mères ne sont d'ailleurs pas sans souhaiter voir quelques vocations parmi leurs élèves. Claire fait partie du nombre.

Si le cloisonnement des milieux rend impossible et unimaginable leur mélange sur les bancs de l'école, pour le bien de tous – car cela ne ferait que cultiver l'orgueil d'un côté, l'humiliation de l'autre –, les Mères veillent à corriger l'ignorance mutuelle par quelques initiatives intéressantes. L'École

pour les pauvres est mise sous le patronage de Saint Vincent de Paul, dont la fête est particulièrement honorée, les contacts sont favorisés, les aînées du Pensionnat sont admises à aider à l'éducation des pauvres. C'est cohérent avec l'idée que les inégalités sociales sont naturelles, voulues par Dieu non comme une injustice, mais afin qu'entre pauvres et riches la charité fasse l'unité²⁵. Mais la pression sociale fait que l'expérience de communication entre milieux s'arrête avec la scolarité. Les jeunes Monestès ont tout intérêt à s'identifier à la branche Hurtrel et à laisser dans l'ombre le grand-père Antoine-François, dont sans doute, ils connaissent peu de choses.

L'inégalité sociale – bien comprise et bien vécue, pense-t-on – les élèves la voient dans la communauté des religieuses, où les statuts et les tâches sont répartis entre Mères et Soeurs selon des *classes*, et, par voie de conséquence, les dots. Les Mères assurent les tâches éducatives, les Soeurs vaquent aux tâches matérielles. Claire avoue une petite préférence pour les soeurs : esprit de contradiction, fibre sociale, attavisme Monestès ? Les Mères, que la clôture stricte n'empêche pas de vivre proches des élèves, sont l'occasion de curieux étonnements : elles paraissent angéliques, et quand un boulanger est pris en flagrant délit de livrer du pain, des élèves sont stupéfaites : elles mangent²⁶ !

Une fois par semaine, elles envoient leurs élèves porter leur goûter aux enfants de l'Orphelinat, visiter les petites des Marches, travailler à coudre des ornements pour les paroisses pauvres de montagne, aider Mère Zaepffnel auprès des "Enfants de Marie du dehors" qu'elle a créées. Charité, don de soi, sacrifice, devoir, mission : on n'est pas troublée outre mesure d'être "*victime immolée*". Cela a même, sur ces jeunes esprits enclins au rêve et au goût du martyre, un effet consolant. "*Ou souffrir, ou mourir*" : la formule enchante Claire, comme elle le nota plus tard, à l'heure du désenchantement²⁷.

b. Le Règlement et la joie.

Dans le *Règlement des Pensionnats du Sacré-Coeur* de 1894, rien n'est laissé au hasard. Commençons par l'horaire journalier, qu'une chanson écrite par les élèves et leurs Mères, un jour de fête, illustre fort bien.

Chanson : *La journée au Sacré-Coeur...* Et l'horaire sec :

<i>Quand le jour commence à pointer (bis)</i>	6h.10	- Lever.
<i>La cloche commence à sonner</i>	6h.30	- Prière du matin.
<i>Et la pauvre enfant qui sommeille</i>		Lecture de piété
<i>A ce bruit s'éveille.</i>	6h.45	- Etude.

*Prêtant l'oreille
Elle comprend dans son chagrin
Qu'il est six heures du matin.*

*Alors écartant ses cheveux (bis)
Soupirant et frottant ses yeux (bis)
Elle va droit à la chandelle
Etendard fidèle,
Et là se rappelle,
Non sans avantage et douceur,
Qu'il faut se vaincre au Sacré-Coeur.*

*Mais l'accoutrement n'est pas long (bis)
On se dépêche avec raison (bis)
Et la cloche nous fait entendre
Qu'il nous faut descendre
Afin de se rendre
Dans le séjour accoutumé
Le salon d'hiver et d'été.*

*C'est là que du matin au soir (bis)
Il faut nous entendre et nous voir (bis)
Folâtrant ou bien sérieuses,
Silencieuses, toujours heureuses,
Soit que la cloche ou le signal
Ordonne repos ou travail.*

*Après que toutes ont bien appris (bis)
Pour la classe on se réunit (bis)
Et çà n'est pas petite affaire
Devoirs de grammaire,
Style épistolaire,
Tout trouve place en cet instant,
C'est ainsi qu'on devient savant.*

*A midi pour nous restaurer (bis)
En grand ordre on va passer (bis)
Du fidèle laboratoire
Où s'il faut m'en croire
En ce lieu-ci grands et petits
Tout le monde a bon appétit²⁸.*

7h.15 - Messe.
7h.45 - Déjeuner.
8h.15 - Etude pour les leçons.

9h. - Classe.
10h.30 - Récréation.
10h.45 - Etude.
11h.30 - Leçon d'écriture.
12h. - Dîner.
12h.30 - Récréation.
13h.30 - Travail. Deux dizaines de chapelet à genoux, au début ou à la fin de l'ouvrage.
15h.30 - Goûter.
Récréation. Celles qui le désirent font une petite visite au Saint Sacrement.
16h. - Etude pour les leçons.
16h.30 - Classe.
18h. - Etude pour devoirs.
19h. - Instruction Religieuse.
19h.30 - Souper.
20h. - Récréation.
20h.30 - Prière et coucher.

Et le dimanche...

6h.10 - Lever.
6h.30 - Prière du matin.
Lecture de piété.
7h.45 - Déjeuner.
8h.15 - Récréation.
9h. - Etudes.
9h.30 - Sainte Messe.
10h. - Etude.
10h.30 - Récréation.
11h. - Correspondance.
12h.30 - Récréation.
13h.30 - Etude.
14h. - Classe.
15h. - Vêpres.
15h.15 - Goûter.
16h.30 - Sermon.
17h. - Salut.
17h.30 - Classe.
18h. - Réunion Générale pour la proclamation des notes.
18h.30 - Etude ou assemblées des Congrégations²⁹.

Pour exercer et stimuler les enfants, des récompenses sont prévues, médailles, rubans, prix, couronnes... qu'il faut savoir rendre à Celui de qui tout vient : les élèves couronnées vont sans tarder déposer leur couronne aux pieds de Notre-Seigneur après la distribution des peix. La Maîtresse Générale

et le confesseur veillent à ce que chacune communie et se confesse régulièrement, en l'éclairant sur ses défauts et les efforts nécessaires, comme nous avons vu faire à la Mère de Chambost. Les règles de politesse sont partie intégrante de cette formation, avec l'usage de formules qui permettent de discrètes pudeurs : "*Puis-je aller à la planche ?*" veut dire : "puis-je aller aux W.C." ; "*J'ai fonctionné*" : "je suis allée à la selle", et ainsi de suite. Il se peut que les Monestès soient rétives. Une Maîtresse dut un jour expliquer à Estelle : "*on ne sue pas. Une bête sue, un homme transpire, une jeune fille bien élevée se contente d'avoir chaud* ^{β0} "

Chaque semaine, une maîtresse polonaise vient donner des cours de danse et de maintien : et un, et deux, et trois, marcher, saluer, s'asseoir... On y apprend, pour la maîtrise du corps et l'offrande spirituelle réparatrice, à se tenir droite sans s'appuyer sur son dossier. Pour autant le corps n'est pas méprisé : la Mère Barat a tenu à l'esthétique du costume. Mais il doit être gouverné d'une poigne "virile", afin que puisse être livrée au monde et à ses attraits, après six ans de Pensionnat, une jeune fille qui saura tenir son rang, aura foi, rigueur morale, politesse et tenue, pour l'honneur de son mari, l'avenir de la France, la Gloire de Jésus-Christ.

Le *Règlement* gère journée, mois, année, en quantité et qualité, précisant le rythme des compositions (toutes les semaines), les répétitions des leçons, les jours et heures des résultats, les lectures des jours de fête et du Ménologe, la récitation des Litanies de la Sainte Vierge à la Messe, la confession une fois par mois, les conditions d'accès à l'Eucharistie, les relations avec familles et amies, la gestion d'un petit budget, la distribution des prix, les vacances. Pour les Religieuses, les *Constitutions* unifient profondément la démarche spirituelle et la démarche éducative qui impose ce *Règlement*.

En 1894 un nouveau *Règlement* marque un assouplissement. Les vacances passent à deux mois par an maximum contre huit jours, puis trois semaines, auparavant. L'élève qui a reçu le prix d'excellence peut demander un jour de congé supplémentaire dans l'année. Certains jours particulièrement bénis, les élèves "vaquent" au Pensionnat : 1er et 2 novembre, 8 décembre, 25 décembre, 1er janvier, matin du Mercredi des Cendres, Jours Saints, Pâques, Pentecôte, Sacré-Coeur, Saint Louis de Gonzague, 15 août, et Saint Coeur de Marie. Cela veut dire qu'elles ne sortent pas, mais bénéficient d'un certain loisir, pouvant en particulier prier davantage. Veiller auprès du Saint Sacrement pour Noël est un privilège, comme Claire le fit à seize ans. Bien sûr, la correspondance est

ouverte au départ comme à l'arrivée. Le silence, de règle, ne peut être rompu qu'aux récréations, pendant les travaux manuels ou artistiques, ou pour les exercices de *conversation sensée et polie*. Les élèves doivent se considérer comme des soeurs, évitant les amitiés particulières.

Cette vie quasi monastique pour des adolescentes semble irréaliste³¹. Nous savons que Claire en trouva le conservatisme rigide. Mais au sortir du couvent il leur faudra édifier la France de demain, où le catholicisme est en but à tant de persécutions ! A moins qu'elles ne reviennent pour, *in Corde Jesu*, travailler à dupliquer le modèle ? Rien de plus naturel que de passer de la Classe Supérieure au Noviciat.

Une chansonnette, intitulée "*Bonheur au Sacré-Coeur*" résume cet accord entre rigueur et fantaisie, qui, espère-t-on, en fera revenir quelques-unes :

*Toujours, toujours, nous ferons honneur
A la maison qui fait notre bonheur,
Toujours, toujours, nous ferons honneur
De nous montrer enfant du Sacré-Coeur.*

*Comme un agneau par sa docilité
Fait le bonheur de sa douce bergère,
A ton Amour notre fidélité
Adoucira notre exil sur la terre.*

*Oui, je croyais trouver quelque douceur
En m'éloignant de ce gras pâturage,
Mais nulle part j'ai trouvé le bonheur
Et je reviens à ce charmant rivage.*

*Toujours, toujours, nous ferons honneur
A la maison qui fait notre bonheur,
Toujours, toujours, nous ferons honneur
De nous montrer enfant du Sacré-Coeur³².*

c. La formation intellectuelle. Les cahiers de Claire.

Claire a gardé un certain nombre de ses cahiers scolaires, qui reposent aujourd'hui aux Archives des xavières. Cela permet de connaître le contenu de l'enseignement qu'elle reçoit. Celui-ci comporte :

Instruction Religieuse,
Eléments de logique et de philosophie chrétienne,
Lecture,
Ecriture,
Grammaire,
Littérature,
Histoire sacrée et profane,

Archéologie et notions d'Histoire des Beaux Arts,
Géographie et Cosmographie,
Arithmétique et Géométrie,
Sciences physiques et naturelles,
Eléments de Mythologie,
Dessin linéaire,
Travail à l'aiguille,
Ordre et économie.

Les langues étrangères et les arts d'agrément sont proposés avec la modération qui sied à l'humilité, si les parents – que les Religieuses savent impliquer dans l'éducation de leurs enfants³³ – le demandent. Claire fait ainsi de l'anglais avec Mère Clorane, du piano avec Mère O'Mahony, du chant avec Mère Gaillard³⁴.

L'Instruction Religieuse est comprise comme le "*développement raisonné*" de l'intelligence de la foi, pour les plus grandes élèves³⁵. Claire la couche d'une écriture penchée, serrée, maîtrisée, régulière, l'"écriture Sacré-Coeur", sur un grand cahier³⁶. Elle en retient attentivement le contenu.

Le cahier intitulé "*Sacrements*" offre quelques pages dogmatiques compactes pour chaque sacrement : Ecriture, Dogme, Conciles, Droit Canon, Patristique, rien n'est laissé à l'appréciation subjective. La connaissance se veut précise, intelligente, articulée. On y cherche en vain une réflexion pastorale ou critique. Une critique n'est évoquée que par clause de style, pour donner lieu à sa réfutation immédiate. Le climat est à l'apologétique, tandis que les bruits de la crise moderniste arrivent à peine, lointains et feutrés. Le cahier "*Histoire du 16ème siècle*" est un excellent témoin du conservatisme ambiant. Il mêle indissociablement une culture riche et documentée à des jugements de valeur du milieu catholique conservateur : l'Inquisition trouve une justification à peine tempérée par quelques considérations humaines. Après un développement sur la nature, les origines, le caractère, de cette institution, le cahier d'Histoire dont le 16ème siècle ignore Ignace, François-Xavier, Thérèse d'Avila et Saint Jean de la Croix, conclut :

"Des écrivains ennemis de l'Eglise se sont servis du mot "Inquisition" comme d'un épouvantail pour effrayer les ignorants, mais aujourd'hui les ténèbres sont dissipées. 1° L'Inquisition ne recherche pas ce qui lui plaît mais les Juifs, les Maures, coupables de vols, sacrilèges, et de bien d'autres crimes... Les calomnieurs de l'Inquisition sont des gens peu dignes d'estime, la plupart étaient des sectaires, des philosophes athées, des hérétiques libéraux, des révolutionnaires, etc, etc... Conclusion : pour le catholique, l'Inquisition est un tribunal de justice, d'équité, tribunal royal, mixte, où les ecclésiastiques n'ont jamais condamné

personne, tribunal salubre qui a sauvé l'Espagne et qui l'a immortalisée³⁷. "

Les passions humaines se sont emparées de la religion, apprend Claire, on a exagéré le nombre des victimes de la Saint Barthélémy, et le règne d'Henri IV, malgré son *"amour déréglé des plaisirs et du jeu"* aboutit à une heureuse conclusion pour la France : *"La Fille aînée de l'Eglise, avilie, souillée par l'hérésie, était relevée, défaillante, elle était redevenue plaine de vie, ruinée, elle était riche et se posait comme arbitre en Europe³⁸."*

Pour enfoncer le clou, le cahier de *Littérature Française* introduit ainsi le *Génie du Christianisme* de Châteaubriant :

"La littérature d'un peuple est l'expression de ses croyances, de ses mœurs, de sa politique, de ses progrès, de sa décadence, pour arriver au XIXème siècle, c'est-à-dire de la Renaissance jusqu'à nos jours, le mouvement des idées a subi trois phases. Le Protestantisme... qui cherchait sa règle de foi dans l'écriture Sainte, hors de l'interprétation infallible de l'Eglise, et donnait toute latitude à l'orgueil humain, pour se faire un dogme, une morale, un culte. La Philosophie, fille de la Réforme, qui croyait que la raison humaine est tout, peut tout, sait tout, et rejetait toute religion révélée. Enfin la Révolution ou le rationalisme politique qui noya toute institution dans des flots de sang³⁹."

Suit une analyse des thèses du *Génie du Christianisme*. Le professeur de littérature partage le point de vue de Châteaubriant : l'idéal chrétien est un ressort littéraire supérieur à l'idéal mythologique ; mais elle dénonce celles qui *"roulent, l'une sur la vague des passions et de la mélancolie chrétienne, l'autre (qui) a pour objet la contemplation de la nature. C'est de là que sont sorties les rêveries mélancoliques et vaporeuses de Lamartine, et le genre fantastique et creux de Victor Hugo⁴⁰."* La religion chrétienne est présentée comme le seul antidote aux "impressions de vide et d'isolement", c'est-à-dire au courant romantique - confondu peut-être avec l'état dépressif.

"Ce vide, cet isolement, ne se fait sentir qu'à ceux qui ne comprennent pas, ni ne veulent pas comprendre où se trouve le Souverain Bien et la Fin Dernière : à ceux surtout qui ne sont pas assez chrétiens pour dire avec Saint Augustin : "Seigneur, notre coeur est errant et inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Vous⁴¹."

L'univers conservateur du Sacré-Coeur n'entend pas préparer les jeunes filles à la tolérance, la compréhension, le souci oecuménique, qui deviendront la question contemporaine de leurs quarante ans⁴². Il est trop tôt. On décèle par contre un antisémitisme latent, "innocent" en tant qu'il ne procède même pas d'un choix positif des consciences, et d'autant plus pervers - l'opinion est

tellement admise qu'il ne vient à l'idée de personne de la discuter -. Il prépare évidemment les excès de l'Affaire Dreyfus et, plus tard, de la Seconde Guerre mondiale. La charité sélective paraît divine justice. Les Religieuses ne formulent aucune préférence politique - ce sont choses du monde -, mais on les imagine mieux en train de rêver d'un monarque chrétien qui maintienne les droits de Dieu qu'à une démocratie républicaine qui semble mettre les droits divins en débat, égarer le citoyen, lutter contre la grâce, être finalement sacrilège au nom des droits de l'homme. Il n'y aura pas qu'Albert de Mun à devoir assumer avec courage et dans la nuit l'obéissance au Pape lors du Ralliement⁴².

d. Une personnalité qui s'affirme.

Dans ce contexte, Claire n'a guère de possibilité de recul critique. Pourtant, au moment où sa personnalité se construit et s'affirme, dans une marche relativement étroite, on voit à quelques indices, un tempérament, des goûts et des choix s'affirmer. Sensible, intelligente, artiste, c'est un caractère attachant et difficile, une personnalité forte. A quatorze ans, elle interprète Ruy Blas avec brio à une fête du Pensionnat, le personnage lui va bien ; sa voix juste et bien timbrée l'ont faite surnommer "*Le Rossignol*" par ses amies qui la disent "*très fine, poète, douce, compatissante, très chrétienne mais qui ne se perd pas en prières*". Elle "*donne une impression aérienne, l'impression qu'elle vit dans un autre monde*"⁴³.

Quel autre monde ? Sur la couverture de son cahier d'*Histoire Moderne* qu'elle affectionne particulièrement, Claire a reporté les initiales "*FXFVP*" : *fille de Xavier, fille de Vincent de Paul*. Elle a entre 16 et 17 ans. Mère de Chambost tente de lui faire comprendre que tout se joue aujourd'hui dans sa famille. Soit. Mais Claire rêve au chemin royal qu'ouvrent ces deux figures de sainteté : François-Xavier et Vincent de Paul. Le premier l'enthousiasme pour son zèle missionnaire en terres lointaines, sa mort courageuse et solitaire que le tableau de l'Eglise Notre-Dame rappelle avec la même efficacité que Mère Zaepffnel. Du second, elle aime la charité inventive pour les pauvres et les petits, et l'inépuisable dévouement. Elle expérimente l'amour attentif aux besoins de la misère lors de ses visites à l'Orphelinat des Marches ou quand elle accompagne sa mère dans les quêtes pour les oeuvres :

"Hier, je suis allée aux Marches. La vue de ces bonnes soeurs qu'on a si bien nommées Soeurs de la Charité a fait revenir en moi mes sentiments d'autrefois. Quel dévouement pour ces pauvres petites orphelines qui trouvent là l'affection d'une mère ! J'ai fait là une courte prière

demandant au Bon Dieu de me donner la force de me vaincre. Je me suis remise entre les mains de sa divine volonté m'abandonnant entièrement à Lui. Que je voudrais donner tout ce que je possède pour lui élever ces pauvres petites... leur donner avec le pain du corps le pain de l'âme⁴⁴."

Faut-il projeter ces expressions sur ce qu'elle réalisera plus tard ? C'est facile et tentant. L'expérience spirituelle adolescente pose les fondations. Claire s'exprime comme elle apprend à le faire au Sacré-Coeur, mais un désir profond est perceptible sous le ton convenu. Sa personnalité sort de l'enfance. De grandes lignes sont dessinées.

Plusieurs Congrégations sont le cadre où le zèle spirituel et missionnaire peut être expérimenté⁴⁵. Elles regroupent les élèves par tranches d'âge. Apprentissage de la prière, formation du jugement, action charitable : elles y apprennent par l'expérience les valeurs de don de soi, de sacrifice et de devoir. Après avoir fait partie de la congrégation de Saint Louis de Gonzague, puis des Saints Anges – on ne pouvait mieux trouver pour des classes où les demoiselles en pleine adolescence sont si difficiles ! –, Claire est admise comme Enfant de Marie. A cette étape importante, toutes ne sont pas admises. Une demande particulière est nécessaire. Puis, après avoir été aspirante six mois ou un an, l'avis de la Communauté des Religieuses est requis.

A cette période de construction, Claire note en vrac ses réflexions sur un petit carnet, heureusement conservé.

3. LA VIE SPIRITUELLE DE CLAIRE ADOLESCENTE.

a. Un témoin, le petit carnet de 1896.

Il fait six centimètres sur neuf. Dans ce petit carnet, entre quinze ans et demie et dix-sept ans, Claire écrit ses résultats scolaires, ses pensées, la comptabilité de ses sacrifices, sa prière, ses rêves, les noms et adresses de ses amies. Les premières pages sont arrachées, qu'elle a semble-t-il, écrites plus tôt, comme en témoignent deux mots à l'écriture enfantine : "*maman, Claire*". On peut supposer, comme il est habituel et recommandé à l'époque pour l'éducation des filles, qu'elle a montré, enfant, son petit carnet à sa mère chargée de guider sa vie spirituelle⁴⁶. A seize ans, elle se le réapproprie. Au ton, nous comprenons qu'elle le garde pour elle. Elle aime écrire, écrit bien, et

s'épanche entre rimes et proses sur des thèmes invariablement religieux. Là où d'autres parleraient de leur amoureux, elle parle de *Notre-Seigneur*. La Croix tant redoutée le jour de sa Première Communion est l'horizon. Les Dames du Sacré-Coeur lui ont fourni le vocabulaire : *prier, aimer, souffrir, s'immoler en victime* (hostia), *sacrifier, renoncer...* Claire y trempe sa plume.

"Prier. Aimer. Souffrir.

Le coeur a ses raisons que la raison ne comprend pas.

Que mon désert est grand, que mon ciel est immense.

L'aigle sans se lasser n'en ferait pas le tour,

Belles cités et plus tiendraient dans ce contour,

Et mon coeur n'y tient pas, et par-delà s'élançe.

Où va-t-il ? Où va-t-il ? Oh, nommez-moi ce lieu,

Il s'en va sur la route à l'étoile tracée,

Il s'en va dans l'espace où vole la pensée,

Il s'en va près de l'ange, il s'en va près de Dieu.

Oh ! Que n'ai-je la voix et le choeur des archanges,

Que ne suis-je parmi les soleils ou les anges

Pour me nourrir de feu, pour m'enivrer d'amour⁴⁷."

Le petit carnet saute du coq à l'âne : projet d'aller à Genève chez ses cousins Bornand, horaires de piano (un quart d'heure par jour et des leçons le lundi et le vendredi), réflexions sur le mois du Sacré-Coeur :

"Ma règle de conduite, pendant le mois du Sacré-Coeur :

Laisser la Gloire à Dieu,

Donner la joie aux autres,

Garder la peine pour moi."

b. Le don de soi : "tout pour Lui, rien pour moi."

En décembre 1916, Claire décide de faire son engagement d'Enfant de Marie pour la Fête du Sacré-Coeur. Elle s'y prépare avec l'aide de son confesseur, le Père Gaillard :

"Le Père Gaillard m'a donné pour pratique de faire toutes mes actions par devoir et non par caprice et de jamais me demander si cela me fait plaisir ou si cela m'ennuie mais agir toujours pour l'amour de mon Dieu

qui veut que je lui sois toujours attachée et ma devise à partir de ce moment sera : "Tout pour Lui, rien pour moi."

Pour Noël, j'ai veillé au Sacré-Coeur."

La vie spirituelle de Claire se construit autour de l'idée du don de soi exprimé par le sacrifice et le "devoir" en union à la Croix du Christ, dans le climat et les mots de l'époque : "dolorisme", a-t-on dit. Mais s'arrêter à ce diagnostic dans un bienveillant mépris qui le relègue parmi les choses caduques est aussi s'interdire de voir la lumineuse générosité. Les expressions datent, mais cette générosité sera fondatrice des fidélités et des courages postérieurs.

Écoutons-la se construire sans trop de préventions. L'avenir en dépend !

"Quel bonheur, dans dix jours, voilà la retraite. J'en ai pourtant un peu peur car il faut que je me convertisse..."

Que dit l'âme qui souffre devant un crucifix. Il a été blessé par moi et pour moi, je suis blessée par Lui et pour Lui, nous sommes faits l'un pour l'autre.

*Quand je souffre Il jouit,
Quand je combats Il se repose,
Quand je pleure Il sourit,
Quand je meurs Il vit,
Je meurs ou je m'attache,
C'est-à-dire dans le Coeur de Jésus.*

18 février : Mon Dieu, venez vite au secours de votre enfant, elle va tomber."

Claire trouve donc dans l'éducation reçue au Sacré-Coeur la stimulation de son désir de don de soi qui, s'il n'est pas tout à fait orienté vers la vie religieuse, laisse présumer qu'elle y aboutira. Dans ce contexte, la "mort" est la clef de lecture de l'amour :

"Je meurs à chaque respiration de même que mon coeur perd de sa vie à chaque battement de coeur, de même la nature en moi subit un coup de mort à chaque action de ma journée. Oui, mort à mes affections, mort à mes inclinations naturelles, mort à mes passions, mort à mes désirs, mort à ma volonté propre, mort à mon esprit propre, mort à mon jugement propre, mort à ma manière de faire, mort à mes goûts, mort à mes pensées, mort à mes sens, mort à mon imagination, mort habituelle et continuelle. Ah ! ce qui fait le prix des affections, c'est lorsqu'elles se rapportent à Dieu. Aussi, c'est dans la vie religieuse qu'on aime le mieux. On s'immole au Seigneur pour ceux qu'on a laissés dans l'arène. On n'a plus que le désir de se dévouer pour leur sanctification. Je suffis à mon Dieu, que mon Dieu me suffise."

Le 12 juin 1896, jour de la Fête du Sacré-Coeur et de son engagement comme Enfant de Marie, elle écrit :

*"Je promets au Coeur de Jésus
de ne plus rêver afin d'être toute à mon devoir.
Je lui sacrifie la personne que j'aime le plus au monde M d C⁴⁸
et lui demande de m'humilier beaucoup et me laisser un peu dans l'oubli."*

*Quand votre coeur est étreint sous l'enclume de la douleur,
n'avez-vous pas besoin de ce rayon consolateur qu'on appelle espérance.
La charité est le prolongement de Dieu vers le pauvre.*

*Mon coeur n'est plus à moi,
Il est au Roi des rois,
A lui seul mon amour,
Jusqu'à mon dernier jour.
Sois comme l'arbre qui couvre de fleurs la main qui le secoue.
Quand tout nous abandonne,
abandonnons tout à Dieu⁴⁹.
Divine Croix le sceau de mon bonheur,*

*C'est pour jamais qu'en ton sein je m'abîme,
Rien de tes biens n'arrachera mon coeur,
O mon Jésus, immole la victime.
Oui, je voudrais mourir pour ton amour,
Et de mon sang signer ce témoignage.
Je veux du moins souffrir, aimer toujours,
Ta Croix, ton Coeur, voilà mon héritage.
Coeur de Jésus, l'amour a su t'ouvrir.
Qu'il daigne encore m'embraser de ce feu
Par l'aliment dont je dois me nourrir.
Oui, c'est la gloire et le salut des âmes,
Regarder toujours le Ciel, jamais la terre.
Avec Jésus on n'est jamais seul, on a la lumière, la force.
Que faut-il de plus à l'âme la plus faible, la plus découragée ?*

De cette période, elle écrira plus tard :

"J'y ai reçu les plus grandes grâces de ma vie, grâces d'oraison, d'attirance vers une vie d'union à N.S., et cela sans le savoir. Ce fut une grâce de plus peut-être, car N.S. venait dans une âme vierge où tout s'épanouissait librement, sans souvenirs de lectures ou même de directions⁵¹."

c. L'appel du mendiant.

Le jour de la fête du Sacré-Coeur, les Mères organisent un pèlerinage à Myans pour quelques élèves : *"reçu pour la fête du Sacré-Coeur d'aller à Myans faire un pèlerinage de reconnaissance et de donner un beau cierge et une neuvaine de lampes au Sacré-Coeur..."* note Claire dans son petit carnet.

Aller à Myans est une agréable expédition qui déroule les paysages du Bassin Chambérien. Le printemps habille la campagne de toutes les nuances de vert tendre. La vie extraordinairement douce semble s'ouvrir sur un avenir que la saison et l'amour du Coeur de Jésus magnifient. Passé Barberaz, on laisse sur la gauche la route des Bauges, pour prendre le chemin qui mène à la Ravoire, dont l'église, sainte sentinelle perchée sur une collinette qui fut sans doute une île, est entourée d'un minuscule cimetière dont l'agrandissement en contrebas laisse espérer un peu de place aux vivants pour quand ils seront morts en attente de la Résurrection ; des fermes où de nombreux enfants travaillent déjà, au pied de la hauteur, des prés que moutons et vaches tondent de bon appétit, un petit cours d'eau, la "Mer", dont on comprend le nom une fois l'an à la fonte des neiges, quand il noie chemins et jardins... Trois kilomètres plus loin, c'est Challes-les-Eaux, dont la vie s'organise autour d'un lac, d'un château et de ses dépendances ; puis Saint Geoire-Prieuré d'où l'on peut moyennant une rude montée atteindre la chapelle Saint Michel, et redescendre par l'autre versant, dans les douceurs du Massif des Bauges. Enfin on parvient à Myans : entre Savoyarde et Granier, deux églises superposées,

une Vierge Noire, des ex-voto, et un vieux pauvre qui quête à la porte et sait adapter sa chanson aux circonstances :

*Etant endormie
Dans une prairie
J'entendis un chant.
Et ce chant mystique
Me dit en musique
D'aller au couvent.*

*Entrez donc fillette,
Baissez votre tête,
Coupons ces cheveux,
Cheveux n'est que terre,
Terre n'est que ver,
Ainsi Dieu le veut.*

*Adieu donc les danses,
Toutes les cadences,
Plus de violon.
Je m'en vais au cloître
Pour ne plus paroître
.....*

*.....
Me prit par la main
Mère Supérieure,
Et puis tout de suite,
Ce fut la conduite
Jusqu'au fond du Choeur⁵⁰.*

*Etant donc entrée,
La Soeur
Me dit par trois fois
Ma très chère amante,
Seriez-vous contente
De suivre nos lois ?*

Quarante ans plus tard Claire s'émeut de recevoir une carte postale de Myans

"C'est toute ma jeunesse qui me remonte au coeur avec le vieux pauvre qui nous chantait toujours la complainte de la jeune fille qui entre en religion⁵¹.

d. Les ami(e)s.

Sans doute faut-il mettre le mot au féminin. Les occasions sont rares au Sacré-Coeur d'avoir des amis de sexe masculin. On laisse la chose pour après, quand il faudra bien que les jeunes filles "descendent dans l'arène" !

Claire a des amies. La meilleure est Jeanne Borson, avec qui elle échange à n'en plus finir sur toutes choses. Il y a aussi Ernestine Richard, qui laisse derrière elle une réputation de sainte, quand elle meurt brusquement à quinze ou seize ans. Claire bouleversée laisse percer, dans le rêve d'avoir pu donner sa vie à sa place, non seulement le désir et le sens d'une substitution salvatrice, mais la piètre idée qu'elle a d'elle-même, et cette pensée redoutable : faire le bien, pour elle, ce peut être mourir.

"Pourquoi le Bon Dieu ne m'a-t-il pas prise à la place d'Ernestine Richard, elle au moins faisait un peu de bien, tandis que moi qui ne suis utile à rien j'aurais au moins fait quelque chose de bien dans ma vie⁵²."

Elle fait la liste des pensionnaires du Sacré-Coeur, classe par classe, ainsi que des membres de sa famille, branche par branche⁵³. Nous apprenons que

l'une de ses cousines de Genève, Marguerite Bornand, est pensionnaire à Chambéry. Soucieuse de sa vie intérieure, elle écrit :

"Qu'elle est gentille de vouloir bien me considérer comme sa petite virgule, une petite virgule du Bon Dieu, je l'aime⁵⁴."

Elle reprendra plus tard cette expression pour indiquer aux xavières leur rôle auprès d'autrui : l'expression semble être courante, il est probable qu'elle est utilisée au Sacré-Coeur pour signifier une "discrète intermédiaire entre Dieu et les âmes." Mais tout de même, elle aimerait bien vivre la retraite avec sa cousine. Réaction qui la met, pourrait-on dire, dans l'esprit du *Fondement* :

*"Si le Bon Dieu allait me demander ce sacrifice pour la retraite, il faut que je considère mon but et pour cela il faudra sacrifier toutes les affections, même les plus chères.
Dieu ne veut point d'un coeur où le monde domine.
Faisons triompher Dieu qu'il dispose du reste".*

e. La révolte et les rêves adolescents.

Mais tout n'est pas saint, ni rose. Nous trouvons heureusement la révolte de l'adolescence, qui s'exprime à la maison en disputes terribles avec son père :

"Je veux avoir ma liberté. Ah, que la vie est amère, il faut toujours être dépendante de quelqu'un, j'en suis lasse et il faut absolument que je secoue un joug si pesant."

A 17 ans, Claire éprouve des sentiments mêlés et contradictoires : rêves d'héroïsme missionnaire et de substitution salvatrice, aspiration à la liberté et à secouer tous les jougs. Sa personnalité, trop forte pour être éteinte, reste certainement très conditionnée par le milieu religieux. A la fois elle y trouve le Christ, à la fois sa liberté se rebiffe. Mais trouver le Christ et accepter que sa liberté soit contrainte semble être une seule et même chose. Le combat est vif et peut expliquer les sautes d'humeur de Claire qui est, tous les témoins sont unanimes, difficile. Elle se construit en étant aux prises avec ce qu'elle identifie plus tard comme le combat des *Etendards*⁵⁵. La question qui sera la sienne un jour : *"qui sera vainqueur⁵⁶?"* est celle que nous posons aujourd'hui. Demain, en retrouvant une image, elle relira les grâces inconscientes de sa jeunesse :

"J'ai retrouvé dans un livre d'enfant mes deux images favorites, deux Ecce Homo. Sur l'une, ces mots : "le Divin délaissé". Pour tant d'amour, tant d'ingratitude". Il semble que le Seigneur m'a attirée à la réparation toute petite, sans m'en dire le nom, par ce désir de m'unir à ses souffrance, si prudente devant la mortification volontaire, si mesurée devant le sacrifice ⁵⁷"

La "Réparation" est l'un des thèmes les plus fréquemment répandus dans le monde religieux de l'époque, et particulièrement en monde ignatien, où il est relié à la dévotion au Sacré-Coeur et à l'Eucharistie. Par l'intermédiaire du Père La Colombière, qui fut le directeur spirituel de Marguerite-Marie Alacoque à Paray-le-Monial, la Compagnie s'était vue chargée de répandre la dévotion au Sacré-Coeur. Sa spiritualité eucharistique et sa piété en avaient été marquées, et s'étaient bien sûr épanouies chez celles qui prirent le nom de "Dames du Sacré-Coeur". L'Adoration Eucharistique est pour elles le lieu d'une offrande où l'amour et la blessure sont une seule et même chose dans la réciprocité avec le Christ. L'offrande de leurs souffrances et sacrifices sont unis à la Croix du Christ en "réparation" pour le monde. L'appel à la "réparation" entendu par Marguerite-Marie prend une dimension missionnaire en devenant l'expression de la charité spirituelle pour tout homme⁵⁸.

Son confesseur et Mère de Chambost permettent à Claire de communier trois fois par semaine. Elle en conçoit de l'humilité :

*"Continuer mes communions trois fois par semaine sans m'inquiéter de cette grâce si grande. Saint François de Sales dit qu'il y a deux sortes de personnes qui doivent souvent communier : les parfaits, parce qu'ils en sont dignes, les imparfaits pour le devenir. Eh bien, c'est comme imparfaite qu'on me permet de recevoir Notre-Seigneur, il fut m'y préparer avec ferveur et grand soin, mais ne pas m'étonner si je ne sens pas de suite les effets de la Sainte Communion. Elle agit sans... Bon courage donc."*⁵⁹

Quelques mois plus tard, quand, à dix sept ans et demie elle est sur le point de quitter le Sacré-Coeur, le Père Groffier, à qui elle doit, dit-elle, *cette première mise de fond de piété qui l'a rapprochée de Notre-Seigneur*, lui écrit:

*"Mon enfant, comme la colombe de l'Arche, vous ne trouverez pas où poser le pied dans le monde, sortez-en bien vite avant que la vie ne vous ait trop écoeurée. Attendez-vous à beaucoup souffrir, le Bon Dieu vous a fait des dons exceptionnels dont Il demande la rançon par des croix exceptionnelles"*⁶⁰.

Un poème fait-il écho à cette invitation prédictive ?

L'Adieu au monde.

*En Lui j'ai trouvé tout.
Il brille enfin le jour le plus beau de ma vie,
Echappant aux dangers d'une mer ennemie,
Ma nacelle entre au port.
Je n'avais qu'un désir et Dieu le réalise.
Je passe du désert en la terre promise.
Oh ! Bénissez mon sort.*

*En ces lieux la prière et le pieux cantique
Et les exemples saints et la manne angélique,
Tout porte à Dieu le coeur.
La paix et (illis.....)*

.....
*Dans le monde trompeur
Tous les instants de ma carrière
Sont employés avec bonheur
A soulager une misère,
Et consoler une douleur.
Il en coûte à mon coeur mais dans tout sacrifice
Il faut que sous le fer la nature gémissé⁶¹.*

Une dernière rédaction est demandée aux élèves. Etudes finies, Claire va devoir quitter le Sacré-Coeur pour un avenir qu'elle discerne mal. Une jeune fille du monde, en attendant le mariage ou le couvent, est relativement désœuvrée.

"Ce spectacle (les hirondelles sur le départ) à la fois triste et consolant m'avait bien émue, bientôt, il faudrait moi aussi m'échapper du nid qui m'a servi de berceau, de la main maternelle qui a guidé mes premiers pas, de cet asile sacré du Coeur de Jésus où mon âme s'est ouverte aux choses de Dieu pour suivre la route tracée par Dieu à tout homme et que l'on nomme le "Devoir" et alors, pour marcher dans cette voie difficile, il me faudra "des Ailes".

Claire entrera-t-elle au Sacré-Coeur ? Il semble que tout l'y appellé⁶².

CHAPITRE IV

CHAPITRE IV

LE CONTEXTE des années 1893–1898

1. LES EFFETS D'UN CONTENTIEUX DE QUATRE SIECLES.

a. Au seuil de la rupture.

Une puissante et irrésistible lame de fond monte, envahit et transforme tout le champ de la pensée et de l'activité humaine, à la fin du 19^{ème} siècle. Pour s'en convaincre, on regardera la synopse historique – non exhaustive –. L'explosion des Sciences et Techniques et l'apparition des Sciences Humaines, avec des noms devenus depuis familiers, sont les deux phénomènes marquants. Face aux déplacements considérables qu'ils opèrent l'Eglise oscille entre deux positions¹. En matière sociale et politique, elle se montre plutôt ouverte, voire novatrice avec le Ralliement et les grandes encycliques du Pape Léon XIII, en particulier *Rerum Novarum*². En matière scientifique, elle semble s'opposer sur tous les fronts, quitte à déployer une apologétique de camp retranché, et, en son sein, à faire taire le meilleur.

Cette double tendance, qui n'est pas nécessairement contradictoire, se retrouve dans la vie religieuse : l'explosion des fondations religieuses féminines déploie, dans toutes les spiritualités, des actions hospitalières, éducatives, sociales, qui manifestent que face aux détresses humaines l'Eglise est bien là, efficace ; mais l'action éducative et caritative est souvent voulue et conduite dans un esprit de réaction conservatrice, et le service n'est pas dénué d'intérêt, quand il espère convaincre et remporter l'adhésion de l'esprit à des positions qui apparaissent à l'Eglise et sont par elle données comme *la Vérité*, positions parfois intenable.

Le catholicisme social est une autre caractéristique importante de la fin du 19^{ème} siècle. Il s'inscrit dans le vaste mouvement des chrétiens sociaux en Europe³ : belges, allemands, italiens, suisses, anglais, autrichiens. Né dans un milieu plutôt aristocrate et conservateur, s'il fait évoluer un certain nombre de convictions monarchistes à des convictions démocratiques, il n'en reste pas moins lié à des couches sociales favorisées dont les convictions religieuses sont volontiers ultramontaines. Les Dames du Sacré-Coeur, que nous avons vues à l'oeuvre, illustrent cette tendance conservatrice – qui n'empêche pas la vigueur spirituelle, d'ailleurs, d'un autre ordre –. Le passage que Claire Monestès fera au Catholicisme Social, après 1904, n'est pas à voir comme une rupture.

L'obscurantisme religieux dans lequel nombreux sont ceux qui pensent que l'encadrement de la jeunesse par les congrégations contribue à maintenir le peuple, semble devoir être absolument combattu, et il n'y a finalement rien d'étonnant à ce que, en 1880 d'abord⁴, lorsque naît Claire Monestès, puis en 1905 où elle est jeune adulte, la question scolaire soit tranchée dans le vif : l'expulsion des religieux hors du territoire français est une reprise en mains de la formation des enfants par la République et, pense-t-on, l'heureuse occasion de rétablir la justice en rendant aux citoyens le *Milliard* qui de droit leur appartient⁵.

L'Eglise semble entrée en guerre avec le monde. Le Syllabus avait donné le coup d'envoi. L'Infaillibilité, provoquant le schisme des Vieux Catholiques, a paru enfoncer le clou⁶. Tandis que des apologistes zélés s'activent, au prix parfois des pires compromissions avec la bêtise – ainsi de ceux qui s'attachent à prouver "*scientifiquement*" que les conditions de séjour dans le ventre de la baleine furent pour Jonas divinement viables⁷ –, d'autres évaluent le dégât fait par leurs confrères et, dans un souci identique quant au fond, cherchent à rendre accessible la *Vérité* du Christ confiée à l'Eglise, en s'attachant à montrer qu'en matière de Science, les chrétiens finalement ne sont pas les derniers. Ce sera l'objectif du Père Eymieu, efficacement secondé par Claire Monestès, en 1910-1916, dans son livre : "*Les Croyants devant la Science*"⁸.

b. Il n'y eut jamais de Père aux Cieux. Une crise spirituelle.

Peut-être pourrait-on résumer ainsi l'effarement et le vertige qui saisissent les esprits éclairés à la fin du 19^{ème} siècle en France.

Quelque chose est ébranlé dans la relation de l'Eglise au monde. La fissure était au travail, sans doute, depuis le 16ème siècle. On assiste, médusé, à une sorte de détournement irréprouvable des signifiants. Tout se passe comme si chacun dans son domaine contribuait à ce que les *choses*, qui jusqu'alors semblaient faire que l'homme se rapportait spontanément à Dieu comme par une signification naturelle inscrites en elles – mystères et beautés de la vie et du monde –, se retournaient pour signifier l'homme et non plus Dieu par la grâce du doute méthodique. Dieu comme Origène laisse vide le Trône de la Création, il passe aux abonnés absents, et l'homme devient son propre objet d'observation comme *ayant pensé Dieu* et par le fait même seul sujet.

Ce qui s'inaugure là est tout à fait radical : seul locuteur du monde et de Dieu, l'homme voit le paysage et les perspectives se transformer.

Les constructions religieuses séculaires apparaissent comme une immense métaphore qui révèle l'homme à lui-même. Cela *parlait* de l'homme en croyant parler de Dieu, et on ne le savait pas. Si la pensée religieuse change de statut – sans pour autant être déniée⁹ : Freud conseille à son ami le Pasteur Pfister de la respecter car elle "soigne" (réflexion infiniment plus redoutable que toutes les professions d'athéisme), le statut des *choses* évolue pareillement : elles qui désignaient un Destinateur sont retournées pour désigner l'homme destinataire comme étant le véritable destinataire. C'est le cauchemar pour l'altérité ! Le Ciel se vide de l'Autre dénoncé comme illusion métaphorique, qui fut utile quelques temps mais ces temps, selon Auguste Comte, sont révolus¹⁰. L'Autre, c'est *personne*. La triangulation oedipienne constitutive est mise à mal.

Ce qui se donne pour lucidité dans l'enthousiasme d'une approche "scientifique" – "vraie", pense-t-on dans l'illusion qu'on va tout savoir et tout expliquer – du monde est déicide, et devient homicide si l'on n'y veille. Un monde qui ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même est un monde in-sensé et sans issue. Le "*Je pense donc je suis*" cartésien coïncide de terrible façon avec le "*Cogito*" augustinien : "*je me trompe, donc je suis*"¹¹. L'homme scientifique de la fin du 19ème siècle peut dire : "*Il n'y a que moi et je ne le savais pas.*" Cette immense solitude sur fond de Ciel vide n'a pas fini d'ébranler l'avenir. Zarathoustra et la folie suicidaire de Nietzsche¹² sont une figure de cette marée de désarroi qui atteint l'humanité, avec la question sous-jacente qui un jour finira par percer : que faire de soi-même devenu dieu quand personne n'a rien

Quelque chose est ébranlé dans la relation de l'Eglise au monde. La fissure était au travail, sans doute, depuis le 16ème siècle. On assiste, médusé, à une sorte de détournement irrépensible des signifiants. Tout se passe comme si chacun dans son domaine contribuait à ce que les *choses*, qui jusqu'alors semblaient faire que l'homme se rapportait spontanément à Dieu comme par une signification naturelle inscrites en elles – mystères et beautés de la vie et du monde –, se retournaient pour signifier l'homme et non plus Dieu par la grâce du doute méthodique. Dieu comme Origène laisse vide le Trône de la Création, il passe aux abonnés absents, et l'homme devient son propre objet d'observation comme *ayant pensé Dieu* et par le fait même seul sujet.

Ce qui s'inaugure là est tout à fait radical : seul locuteur du monde et de Dieu, l'homme voit le paysage et les perspectives se transformer.

Les constructions religieuses séculaires apparaissent comme une immense métaphore qui révèle l'homme à lui-même. Cela *parlait* de l'homme en croyant parler de Dieu, et on ne le savait pas. Si la pensée religieuse change de statut – sans pour autant être déniée⁹ : Freud conseille à son ami le Pasteur Pfister de la respecter car elle "soigne" (réflexion infiniment plus redoutable que toutes les professions d'athéisme), le statut des *choses* évolue pareillement : elles qui désignaient un Destinateur sont retournées pour désigner l'homme destinataire comme étant le véritable destinataire. C'est le cauchemar pour l'altérité ! Le Ciel se vide de l'Autre dénoncé comme illusion métaphorique, qui fut utile quelques temps mais ces temps, selon Auguste Comte, sont révolus¹⁰. L'Autre, c'est *personne*. La triangulation oedipienne constitutive est mise à mal.

Ce qui se donne pour lucidité dans l'enthousiasme d'une approche "scientifique" – "vraie", pense-t-on dans l'illusion qu'on va tout savoir et tout expliquer – du monde est déicide, et devient homicide si l'on n'y veille. Un monde qui ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même est un monde in-sensé et sans issue. Le "*Je pense donc je suis*" cartésien coïncide de terrible façon avec le "*Cogito*" augustinien : "*je me trompe, donc je suis*"¹¹. L'homme scientifique de la fin du 19ème siècle peut dire : "*Il n'y a que moi et je ne le savais pas.*" Cette immense solitude sur fond de Ciel vide n'a pas fini d'ébranler l'avenir. Zarathoustra et la folie suicidaire de Nietzsche¹² sont une figure de cette marée de désarroi qui atteint l'humanité, avec la question sous-jacente qui un jour finira par percer : que faire de soi-même devenu dieu quand personne n'a rien

à en faire ? Quand nul *Dieu* n'exprime une Altérité originante, comment nos altérités ne seraient-elles pas une mascarade qui ne peut que refluer en quête d'un "même" toujours plus ennuyeux et clos ? On peut se demander si le mythe du *meurtre originel du père*¹³ que Freud croit discerner dans le fait religieux judéo-chrétien ne s'accomplit pas, en fait, par sa plume. Mais il ne le voit pas et ne peut le voir : il faudrait pour cela qu'il s'applique à lui-même les outils qu'il apporte. Les conséquences de ce déplacement considérable qui fait de l'homme à la fois le destinataire et le destinataire de *soi* (individuellement et collectivement) et qui dénonce comme illusion la pensée d'un Tiers originant, *Créateur*, ne sont-elles pas un risque de *délire*¹⁴ ? Comme pour celui qui s'appelle "légion" – figure schizoïde – l'*autre* tapi en soi dans la confusion devient l'ennemi qu'un transfert meurtrier objective. Comment s'étonner dès lors que les figures de l'*Autre* soient mises à mal : l'antisémitisme s'exacerbe, *La Croix de Savoie* en est témoin, l'*Affaire Dreyfus*¹⁵ bouleverse le monde avec démesure ; la Seconde Guerre mondiale ira jusqu'au bout de cette extrême folie. L'humanité sans Père semble se condamner à une nuit spirituelle qui n'a d'autre issue qu'un meurtre collectif suicidaire quand elle choisit pour "père" un homme parmi ses fils.

c. Des hommes videurs de Ciel.

Freud, Nietzsche, Marx, Comte, pour ne citer que les plus importants, voilà des *videurs de Ciel*, les philosophes du soupçon. Ils apparaissent comme les nouveaux experts en humanité.

Pour Freud, donc, Dieu est un phénomène humain, une sorte d'auto-médication spontanée qui par ailleurs peut être utile. Il n'est pas évacué, il est digéré. A la place d'une *Vérité* religieuse, il y a une *vérité anthropologique de la Religion*. A l'origine de la psychanalyse, il met en évidence la structure oedipienne de l'être humain, théâtre et jouet de fonctionnements inconscients qui déterminent à son insu ses choix et ses actions. On voit comment cette pensée ôte d'entrée de jeu toute crédibilité à une présentation dogmatique de la *Vérité* religieuse : ce serait mettre sa confiance dans on ne sait quoi. Pour Freud, la religion est un phénomène humain.

Nietzsche, clerc raté qui a cessé depuis longtemps de croire, pris par une nécessité de survie, a usurpé la place du Destinataire dont il prétend être l'organe rieur. Il montre que la religion est le système qui accomplit de fait la mort de Dieu, et dénonce la parole ecclésiastique comme mensongère. Dieu est

un phénomène ecclésiastique¹⁶.

Marx voit dans la religion, on le sait, l'opium du peuple, la méthode Coué, le frein à la Révolution des pauvres, leur aliénation par l'entretien du sens expiatoire de la souffrance.

Auguste Comte a annoncé que l'aventure religieuse, qui n'est autre que le récit de la sortie de l'homme de l'obscurantisme infantile, connaît ses soubressauts d'agonie¹⁷. On finirait par le croire. Avec les Sciences Positives qui prennent la relève de la Vérité religieuse, l'homme devient adulte. La Genèse n'est à entendre que comme le reflet d'un état révolu de la pensée mythique, une page d'Histoire tournée.

On peut comprendre que l'Eglise se sente cernée, et se défende pied à pied. Cette situation défensive, l'apologétique, est parfois terrifiante.

Quand Alfred Loisy introduit dans la démarche exégétique des outils *profanes et scientifiques* issus d'un autre champ que théologique, Rome y voit la mise en péril de l'édifice tout entier – pas à tort peut-être, étant donné le contexte¹⁸ –. Si la vérité contenue dans les Ecritures n'est pas immédiatement accessible à tous sous la seule houlette de l'Eglise, l'interprétation humaine dérégulée sans la référence normative à la Tradition supplantera l'Esprit, pense le Magistère, laissera champ libre au libre arbitre, et les assises et les conditions de la foi seront ébranlées¹⁹. Les Ecritures ne sauraient être livrées à la Science, quelle qu'elle soit. Car elles ne sont pas un phénomène humain. Le danger paraît grave comme la Réforme, dont il subit l'influence et procède²⁰.

Ajoutons la Franc-Maçonnerie²¹, spectre du diable aux yeux du catholique de la fin du 19ème siècle, dont la position spiritualiste et athée est aggravée par le secret et obscur pouvoir qui l'accompagne, et on aura senti – insuffisamment mais l'objet de ce travail n'est pas là – le climat dans lequel la foi est appelée à frayer son chemin à l'aube du 20ème siècle.

Deux voies semblent possibles, lorsque Claire grandit, soit la sauvegarde d'une stabilité crispée, soit le risque assumé de recherches nouvelles.

d. Quelques hommes de foi.

Il faut évoquer quelques noms, qui pour l'un ou l'autre passèrent sur le

moment à peu près inaperçus.

Maurice Blondel a vu l'enjeu du combat²². On ne marcherait désormais vers Dieu qu'en parcourant les chemins de l'homme. Pour le chrétien qu'il est, les conséquences de ce transfert de l'attention portée à Dieu sur l'homme semblent se résumer en une question simple : le *lieu humain* – tel même que s'y énonce le soupçon – peut-il être identiquement le *lieu de Dieu*, c'est-à-dire le lieu où Dieu s'expérimente et se dit ? La force de Blondel est dans une conviction de foi telle qu'il ne se veut pas apologiste : croire en le divin, c'est accepter jusqu'au bout les lois et cohérences de la pensée humaine, car cela ne saurait être contradictoire. *L'expérience humaine est-elle expérience de Dieu ?* Cette quête le fit choisir, en le pesant mûrement devant Dieu, d'être laïc philosophe plutôt que prêtre théologien. Blondel soutient sa thèse, *L'Action*, quand Claire entre au Sacré-Coeur²³.

Teilhard commencera à penser de façon décisive dans la période où, décrochée malgré elle de l'oeuvre catholique sociale, perdue, noyée, Claire bascule dans l'attention aux besoins *spirituels* de tous, et fonde la Xavière²⁴. Elle a eu l'occasion de rencontrer le paléontologue mais pas le penseur, le spirituel, l'homme dont on dira longtemps qu'*il n'est pas théologien*, avec un mépris qui peut faire se demander si, son purgatoire étant fini, il n'apparaîtra pas un jour comme *le* théologien de ce siècle, au sens où il affirma, avec une certitude profonde, que le *phénomène humain est milieu divin*. Si les voies d'accès ne le sont pas, le contenu de ce propos n'est-il pas de nature théologique²⁵ ?

Blondel, Teilhard : des hommes se mettent à *voir* autrement, qui furent l'un et l'autre formés à l'ignatienne. Ils réinvestissent chacun à sa façon le "signifié" *homme* comme un "signifiant" de *Dieu*. Ils déniaient à l'illusion d'être maîtresse de l'Histoire, et expriment la pensée chrétienne par une démarche profane. Leur prescience balbutiante sans doute ne manquera pas d'être suspectée par ceux du dedans comme par ceux du dehors, trop profane pour l'Eglise, trop croyante pour le monde. Le dialogue Blondel – Laberthonnière, les difficultés de Teilhard avec les instances romaines quelques décennies plus tard, en sont de beaux exemples. Quoi qu'il en soit, comme dirait Blondel : ils *sont*.

Ils frayent une voie. Voie intellectuelle, voie pratique, voie spirituelle. Ce serait faire un grave oubli que d'ignorer Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle meurt,

au bout d'une *nuit intérieure* innocente, confiante, absolue, au moment où Claire écrit son petit carnet et où l'officier Charles de Foucauld découvre le Maroc. Sa lumière ne parviendra que vingt cinq ans plus tard. La *Petite Thérèse* si aimée par les humbles du 20ème siècle, figure et anticipe la traversée nocturne et mystique de ce siècle. Le Père Eymieu, proche de Blondel et de Teilhard, bien que cependant il ne connût pas les démêlés de son frère jésuite avec Rome, postérieurs de vingt ans à sa mort, écrivit sur Thérèse de l'Enfant Jésus. Il ignorera aussi Freud, dont les ouvrages et la pensée devinrent publics tard, et s'appuiera, en matière de psychologie, sur Janet.

L'élève Claire Monestès qui cita Blondel²⁶, sera en correspondance avec Teilhard²⁷, s'intéressera aux Sciences humaines et positives, lira Loisy²⁸, se lancera ardemment dans des réponses pratiques à la Question Sociale avec l'aile marchante des catholiques sociaux, et qui, au bout du chemin, demandera aux Xavières qu'elle a fondées d'*être accessibles à la vie ordinaire*²⁹, cette jeune fille donc, ne lit pas au Sacré-Coeur ni dans sa famille les ouvrages sulfureux des "maîtres du soupçon". Si les travaux, nombreux dans les rues à Chambéry, ne le sont pas moins dans les esprits, elle y est témoin seulement des confits infinis entre libertins et catholiques, francs-maçons et Eglise, ouvriers et patrons (d'ailleurs légers dans la capitale savoyarde). En 1893-1898, que fait-elle ? Elle apprend sagement - et passionnément - sa Religion, l'Histoire et la littérature revues et corrigées par les Mères, dessine de délicates arabesques et fioritures sur ses cahiers d'école, s'applique, apprend la couture et le piano, écrit des poèmes, chante de pieuses et charmantes chansonnettes. Elle semble avoir choisi le camp qu'on a choisi pour elle : la traversée de la crise moderniste par la fidélité spirituelle à la Tradition que promeut le milieu conservateur du Sacré-Coeur. Mais déjà son petit carnet trahit la *passion* qui la fera d'instinct se porter aux frontières pour *faire la brèche*³⁰ et porter Dieu :

*"Que mon désert est grand, que mon ciel est immense.
L'aigle sans se lasser n'en ferait pas le tour,
Belles cités et plus tiendraient dans ce contour,
Et mon coeur n'y tient pas, et par-delà s'élançe.
Où va-t-il ? Où va-t-il ?... Oh, nommez-moi ce lieu..."*³¹

2. LES GRANDS TRAVAUX DE LA MODERNITE A CHAMBERY.

a. La ville en remaniement.

La "Sasson" en est le témoin médusé : que de nouveautés à Chambéry dans les années 1890-1900 ! Il suffit de regarder autour de soi.

Les nouveaux moyens de transport se multiplient partout : les Monestès ont acquis une des premières voitures de la ville, et Claire n'est pas peu fière de rouler aux côtés de son père. Depuis 1892, un tramway à vapeur relie Chambéry à la Motte-Servolex et on peut monter au Revard en funiculaire. Le train prend une place de plus en plus grande dans la vie quotidienne de la cité, avec les travaux de pose de voies, le halètement familier des locomotives dans la faille de Nézin, et leur sifflement strident⁵. On ne sait, de l'arrivée de Mgr. Hautin come nouvel évêque de Chambéry ou de la liaison Moûtiers-Alberville par chemin de fer, ce que l'Histoire préférera retenir de l'année 1893⁶. Ce qui est cause de la stagnation économique du Bassin Chambérien est en même temps signe de progrès.

En ville, l'éclairage change peu à peu : les Portiques sont fidèles à leurs becs de gaz, mais l'électricité gagne du terrain, comme le téléphone. Plus de chandelle, plus de fumée, plus de danger : on n'est pas près d'oublier l'incendie qui ravagea tout un pâté de maison de la Place Saint Léger, en 1897⁷. L'énorme béance noircie, après le rachat des ruines par la ville et de longs travaux de déblaiement, deviendra la rue Porte-Reine, qui ouvre la vieille ville du côté de la Place Caffé et désengorge les accès étroits du Centre Ville.

L'aménagement des quais de la Leysse entraîne, hélas, la disparition de laveuses. Au pied du Château, la statue les Frères de Maistre fait désormais un pendant cultive au Comte de Boigne en haut de sa colonne aux Eléphants : on l'inaugure en grande pompe le 26 août 1899⁸. Dans ce paysage, la mode féminine évolue, ainsi qu'en témoignent la vitrine de la boutique *Au Gagne-Petit* de la Place Saint Léger, et bientôt les dames sous les Portiques. Une espèce de liberté nouvelle, sous le signe du progrès, flotte dans l'air.

Ces grands travaux sont le symbole des transformations profondes qui affectent la société, traversée de crises révélatrices.

b. La *Question Sociale* et la réception de *Rerum Novarum* en Savoie.

L'urbanisme, les transports, l'électricité et la mode, ne sont pas les seuls changements. La société change rapidement et la *Question Sociale* est, en Savoie comme ailleurs, partout évoquée. L'Encyclique de Léon XIII, *Rerum Novarum*¹⁴, contribue à faire réfléchir et responsabiliser les catholiques dans le domaine social. Elle va être à l'origine de nombreuses initiatives.

Si le problème ouvrier n'est pas majeur à Chambéry ni ailleurs en Savoie, le débat est néanmoins ouvert sur la condition ouvrière. Partout, des congrès, cercles, initiatives. Les avis sont d'ailleurs partagés. Les catholiques savoyards divergent dans leurs analyses et dans leurs choix concrets en matière sociale. Le débat s'instaure à la lumière de l'encyclique. Les caractéristiques propres à la Savoie, sa distance historique par rapport au contexte français, l'influence de la Suisse et de Lyon, proches, régions traditionnellement motrices en matière sociale, font le *Catholicisme Social* savoyard dynamique, libre d'un conflit entre Monarchie et République qui n'est pas le sien, et missionnaire. Moins gallicane que le reste du pays, la Savoie suit le Pape sans sourciller, ce qui est alors en matière sociale facteur de progrès. Dès 1891, l'évêque a invité les prêtres de son diocèse à renouveler les formes du ministère paroissial pour rejoindre les masses ouvrières. Cela aboutira quelques années plus tard à la prise en main par l'église des syndicats paysans nés de l'initiative de clercs, à laquelle la population répond par une certaine inertie. L'A.C.J.F. rassemble de nombreux jeunes gens : on en a vu défiler 500 dans les rues en l'honneur de Jeanne d'Arc, en 1895. Belle réussite. Si ce n'est pas encore une véritable prise de conscience par les laïcs de leur responsabilité missionnaire, c'en est l'aube.

c. Une figure influente : l'Abbé Michel Paravy⁶.

Nul ne peut être chambérien sans en entendre parler, ou plutôt l'entendre, et entrer dans les débats dont ce prêtre se fait l'écho, dans les années 1898-1900. Le détour par ce personnage proche du Sillon, ami de François Descotes et de Marius Gonin, donc du milieu des Monestès, permet de saisir ce qui fait sans doute avec l'Affaire Dreyfus, l'objet des conversations passionnées des deux amies qui refont le monde de demain : Claire, passionnée, imaginative, prend fait et cause, veut lancer mille initiatives, et Jeanne Borson, plus sage, fait écho. La petite *Toto* en sait quelque chose, gentil chaperon de son aînée (une jeune fille ne sort jamais seule), qui trotte aller et retour,

retour et aller, quand les jeunes filles se raccompagnent indéfiniment, et discutent à la porte, et que Toto bat la semelle en souliers vernis¹⁸.

L'Abbé Michel Paravy est l'illustration même de l'évolution paradoxale qui, en cette fin de siècle, affecte un certain nombre de catholiques et les fait passer d'une piété conservatrice et individualiste à un engagement social collectif et à la militance qui annonce de loin l'Action Catholique. Claire est de la génération qui fait ce passage, passage dont un des principes de continuité sera, comme on le verra, la piété *eucharistique*.

Professeur depuis son Ordination au petit séminaire de Rumilly, l'Abbé Paravy est soucieux d'une formation plus adaptée aux besoins des chrétiens. L'homme avait rêvé d'être missionnaire. Mais il comprit assez vite qu'il lui fallait y renoncer, ses supérieurs préférant le garder pour des tâches moins lointaines et plus obscures. Le résultat est qu'il convertit son sens de la *mission*. La mission, c'était d'abord une manière d'être prêtre. Car, encore faut-il vivre la mission sacerdotale d'une façon qui soit adaptée aux temps et aux hommes du temps, pour que le Christ soit réellement annoncé. L'Abbé Paravy combat donc sur deux fronts : la formation sociale du clergé, qu'il juge insuffisante, et la formation chrétienne des jeunes dont il craint que la compétition avec les Lycées d'Etat sur le plan de la compétence technique n'ait pour effet de reléguer au second plan la formation spirituelle dans les écoles catholiques. Le problème, d'ailleurs, est complexe : il constate que lorsque le travail est bien fait en quelque collège, par exemple chez les Frères des Ecoles Chrétiennes ou au Sacré-Coeur, bien peu sont les élèves qui, touchés par cette grâce, restent *dans le monde* pour y tracer la voie du Christianisme. On dirait que l'expérience chrétienne faite à l'Ecole, quand elle est profonde, pousse automatiquement vers les séminaires ou les noviciats. Après dix ans de sacerdoce, Michel Paravy a acquis une certitude : "*sans savoir au juste ce u'il y a à faire, j'ai presque conclu qu'il y a... autre chose à faire*¹⁹." Il allie les idées les plus novatrices à une grande rigueur et une grande ascèse personnelle. Sa vie spirituelle fondée sur l'Eucharistie, le Sacré-Coeur et la nécessité de la souffrance expiatoire aux côtés du Christ - il a les accents de son temps, il en est - s'accompagne d'initiatives courageuses. Il a le sens du risque et une énergie infatigable²⁰.

Le premier souci de Michel Paravy va aux cantons ruraux. En 1895, il participe à la Croix de Savoie, aux côtés de Marius Gonin²¹, et contribue à l'orientation du Journal en direction des communes rurales. Le Journal va

soutenir les *Cercles d'Etudes Sociales* et la *Ligue d'Union Nationale* de l'Abbé Garnier. En 1898, les syndicats chrétiens ont fleuri dans les cantons d'Ugine et de Beaufort, au rythme d'un par commune ! Mais fragile, trop lié au prêtre fondateur, lorsque celui-ci vient à partir, le syndicat périclité souvent.

Les notables réagissent, discutent les choix nouveaux qu'illustre l'Abbé Paravy. Syndicats, Cercles, ces nouvelles manières de mélanger les classes, de rassembler les pauvres des campagnes, les jeunes ouvriers et quelques jeunes bourgeois, sous l'aile naïve d'un Clergé moderne qui prétend les former à la responsabilité citoyenne et à la connaissance et défense de leurs droit, leur semble du plus mauvais goût²². Des rêveurs, ces jeunes Abbés qu'on dit parfois "démocrates". Mais dangereux. La nouvelle mode dont ils se font les hérauts est un facteur de risque social, et méconnaît l'action généreuse de la classe bourgeoise. Les notables se sentent mis sur la touche injustement. Pourquoi leur faudrait-il devenir "*sociaux*" ? Mais Rome a parlé. Le Pape a demandé le Ralliement, mis la *Question Sociale* à l'ordre du jour. Même les notables vont tendre l'oreille aux prêches de Michel Paravy.

C'est en 1898 que celui-ci quitte son enseignement à Rumilly et commence à prêcher dans différentes paroisses, dont la Cathédrale de Chambéry, dans le but de faire passer les orientations définies par *Rerum Novarum*. Il y réussit assez bien. En 1900, l'évêque le nomme directeur de la Maîtrise, poste qui lui laisse une grande liberté de parole et d'action. Il crée avec François Descotes le *Sillon Savoisien* dont, poète à ses heures, il écrit l'Hymne local²³. Mais en 1901, l'encyclique *Graves de Communi* donne un coup de frein : Rome veut tempérer la politisation que contient en germe le catholicisme social du Sillon. Pourtant, qui écoute Michel Paravy n'a pas le sentiment d'être devant un candidat au pouvoir politique :

"Devant les épreuves que nous endurons, devant les morts que nous pleurons, il faut nous rappeler, chrétiens, que souffrir est le signe de la prédestination divine, que la souffrance est la plus grande expiatrice, qu'elle nous lave dans le sang de nos coeur, et que nos âmes ainsi empourprées plaisent à Jésus, parce qu'Il reconnaît sur elles la livrée qu'Il portait en montant au Calvaire. Sur ce Calvaire, il y a toujours, grâce à Dieu, des âmes qui s'immolent avec le Christ Rédempteur pour le monde qui a tant besoin de pénitence. Vous y trouvez, de nos jours encore, les humbles filles de sainte Thérèse. Ah ! que le monde a besoin de vous, mes chères Soeurs ! Quand l'iniquité inonde la terre, ne faut-il pas que vous soyez là, dans vos solitudes austères, priant et pleurant aux pieds des autels, pour tant de fautes qui se commettent, pour tant de crimes qui crient vengeance !... Mais n'y aura-t-il donc, pour expier, pour réparer, pour immoler, que les humbles filles cachées derrière leurs

martyr de l'opinion antisémite, rentre dans le rang des gens ordinaires qui veulent seulement vivre en paix.

"C'est un individu humain, affirmant sa volonté de se libérer, de vivre, de grandir, qui donne désormais vie aux institutions et aux idées. C'est l'individu humain qui est la mesure de toute chose, de la patrie, de la famille, de la propriété, de l'humanité, de Dieu. Voilà la logique de l'idée révolutionnaire. Voilà le socialisme." écrit Jaurès.

On aurait aimé que ce fût le Christianisme. Il est trop tôt³¹.

L'"incident" vaudra cependant aux Assomptionnistes un désaveu cuisant. La direction du Journal *La Croix* leur est retirée pour être confiée à un laïc³², et Léon XIII se garde d'accourir à leur secours. Rien n'est simple. En 1899, on peut être antisémite sous l'influence d'un discours religieux ou politique qui prétend que juifs, francs-maçons et républicains sont la cause de tous les maux, et devant la situation concrète d'un homme crier à l'injustice.

De quel côté sont les Monestès ? Ils ne sont pas sans opinion. Mais les indices manquent pour pouvoir les situer avec certitude. Réserve du banquier ? Silence postérieur honteux ? Ou soucis par ailleurs si lourds qu'ils laissent peu de loisirs pour s'occuper de l'Affaire ? Vraisemblablement ouverts aux idées du Catholicisme Social comme leur ami François Descotes, séduits par l'alan et le discours spirituel de l'Abbé Paravy, chez les Monestès, on est républicain, conservateur et probablement anti-dreyfusard. Si rares sont les catholiques dreyfusards. Ces différents aspects ne paraissent pas contradictoires, mais bien plutôt la cohérence même. Dans les années 1920, Estelle Monestès militera quelques temps à l'Action Française, ce qui est en faveur de positions très conservatrices dans la famille³³.

L'expérience de Claire entre 1898 et 1902 est doublement fondatrice : déjà confrontée aux influences du Catholicisme Social et aux grands problèmes d'une époque marquée d'évolutions profondes, d'un esprit ouvert qui s'exerce à penser, elle vit l'épreuve qui marquera profondément le reste de sa vie. Du faste à la ruine, elle apprend qu'il n'y a qu'un pas, et que dans cet entre-deux se glisse la vanité et la méchanceté du monde.

CHAPITRE V

CHAPITRE V

I. DU FASTE A LA RUINE

Sur le fond de décor brièvement campé dans le chapitre précédent, il faut voir, pour comprendre, les évènements qui vont conduire rapidement la famille Monestès du sentiment de la plus grande réussite dans une assise sociale confortable à ce qui est alors vécu comme la plus grande humiliation, la perte d'identité et la rupture, la ruine. En l'espace de quatre ans, à l'âge où, à vingt ans, la vie s'ouvre, Claire, du plus beau parti de Chambéry devient une jeune fille infortunée, exilée et incasable.

1. LE FASTE.

a. Premier bal d'une jeune fille du monde.

En chemise de nuit de finette rose et bleue, Estelle tourne autour de Claire, pleine d'admiration curieuse et d'envie¹. Claire est debout devant la glace. Une couturière, à genoux, lui ajuste sa robe de tulle blanc, pendant que la femme de chambre y fixe des fleurs : elle n'a pas voulu d'autre bijou. Pas de maquillage non plus : une belle carnation naturelle suffit. Son amie Marguerite Boitard, la fille du notaire, lui a peint un éventail avec cette phrase : "*Souvenir de mon premier bal.*" Un photographe prend la jeune fille de face, de profil : un peu ronde, entre adolescente et femme, grave, presque lointaine. Il attrape la fleur, et l'éventail.

Claire a dix-huit ans. Ce bal en son honneur a valeur initiatique. Elle a quitté le Sacré-Coeur en juillet 1898, ses études étant finies. Aujourd'hui, elle affronte le moment redoutable et désirable de l'entrée dans le monde, auquel les Mères l'ont préparée. Pour Monsieur et Madame Monestès, c'est aussi un jour de grande fierté, une sorte de confirmation de leur réussite sociale. Pour

recevoir tout le gratin de Chambéry et d'Annecy, Madame a choisi une robe de soie en vieil or avec des dentelles noires ; Monsieur est en redingote. Le bal aura lieu au Cercle Musical dont il est Président. Soirée fastueuse : depuis quelques mois la Banque est devenue *Banque Monestès*, et Claire un très beau parti².

Tandis que sur la colline de Maché les chandelles du Sacré-Coeur s'éteignent, en ville les becs de gaz et les premiers éclairages électriques s'allument un à un. Le Nivolet veille dans l'ombre. Les invités arrivent, la domesticité rentre en coulisse.

Claire aime beaucoup danser et le fait bien. Ce soir, elle s'en donne à coeur joie, sans se départir de la distinction retenue apprise au Sacré-Coeur. Paradoxe ! Avoir été élevée au Pensionnat de toutes les austérités et de la joie à la recherche du Christ crucifié est l'assurance de faire partie du meilleur monde et devient un label mondain...

Un deuxième bal a bientôt lieu chez les Boitard. Cette fois, Claire porte une robe bleu pâle à laquelle elle ajoute un bijou : une sorte de grande chaîne avec laquelle elle pourra jouer négligemment. A la petite Estelle qui s'étonne de ce changement de comportement, elle a expliqué qu'il n'est pas facile de savoir quoi faire de ses dix doigts dans un bal en société. L'expérience est utile.

b. Contraintes et liberté.

Une jeune fille du monde n'a rien d'autre à faire que d'honorer le statut social de son père, participer à des bonnes oeuvres avec sa mère, et attendre un mari. Des activités de Claire pendant cette période, nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'elle garde des liens étroits avec le Sacré-Coeur en aidant la Mère Zaepffnel auprès des *Enfants de Marie du dehors*. Elle participe aux cours de danse qui rassemblent les jeunes filles tantôt dans une famille tantôt dans une autre avec un maître à danser. Quelques jeunes gens ont leurs entrées chez les Monestès dont un jeune officier remarqué par la petite soeur toujours à l'affût. L'un d'eux vient chanter. Claire l'accompagne au piano. Il a un faible pour elle, Toto en est sûre. Mais Claire, aimable et froide, ne voit rien, ou ne veut rien voir. De toutes façons, il louche. Et lui, chante toujours : "*Un jour, un jour, ô peine profonde...*". Ils sont bientôt deux à la demander en mariage, dont l'histoire ne retint même pas les noms, car Gustave Monestès s'y oppose avec la dernière vigueur : ce ne sont pas des partis suffisamment *bien* pour son

rang. Les pères choisissent alors. Qu'en pense Claire ?

Elle veut affirmer sa liberté. Le mariage, tel n'est sans doute pas le premier problème, mais le principe de sa liberté, certainement. Elle grandit et les temps changent, son père ne le voit-il pas ? "Savoyards têtes de lard", le dicton se vérifie entre le père et la fille. A quels propos se disputent-ils ? Assez vite, ils n'en savent plus rien. Mais Claire est alors d'une violence extrême, et son père parfois la coiffe au poteau. Un jour, une chaise vole. Elle dit, très froide :

- *A quoi sert ce geste ?*
- *A soulager ma colère !* répond son père.

Et la vie continue. Elle aime beaucoup son père, qui le lui rend bien. Un jour, il lui dira : "Tu as été la joie de ma vie³."

En attendant, comment assumer cette contradiction : être si coléreuse au-dehors et si tendre au-dedans ? Comment s'expliquer ? Elle saisit l'occasion de quelques jours de vacances chez une amie, Madeleine Morand, pour écrire à sa mère et tenter quelque confidence :

"Boissieu, 28 avril.

Ma chère maman,

Je ne puis laisser passer ces huit jours sans vous dire que de loin comme de près ma pensée et mon coeur sont toujours près de vous.

Je passe de bien bonnes journées encadrée par les deux soeurs qui ne me laissent pas une minute de répit : aux parties de croquet succèdent les promenades. Hier, j'ai parcouru les abords d'un petit lac et le patient Charles a trouvé le moyen de prendre quinze poissons. Je crois que je ne pourrais féliciter Edouard d'un tel succès.

Madame Morand est très aimable pour moi, pourtant, elle ne se départit pas de sa froideur accoutumée, d'ailleurs, je ne la vois juste qu'aux heures de repas. Le soir, nous lisons ou damons le pion à la bibliothèque, puis Monsieur Morand fait la prière et nous regagnons tous notre chambre ; la mienne n'a qu'un inconvénient, celui de sentir un peu le moisi.

Je m'aperçois que Marie-Louise est encore plus délicate que je ne le pensais, il lui faut Chartreuse et autre pour la remettre sur pieds. Quant à Madeleine, c'est bien la meilleure fille que je connaisse et je crois n'avoir pas d'amie plus dévouée.

J'espère que tout le monde va bien et qu'Edouard roule avec une douce béatitude sur les routes poudreuses de Chambéry.

Ah ! ma chère Maman, si je profitais de l'occasion pour assurer que si l'écorce est rude, le coeur de votre Claire est bon et vous est tout simplement bien filialement attaché, et si, Maman, souvent je puis vous donner l'illusion du contraire, c'est que, entraînée par ma mauvaise tête, j'oublie pour un moment mes bonnes résolutions de la veille. C'est que

vous ne savez pas tout ce que j'ai de difficultés ! Vous m'aidez n'est-ce pas à devenir une forte chrétienne et même... et vous voudrez bien lorsque je ne saurai plus lutter faire pour moi une toute petite prière. Vous gardez ma lettre pour vous toute seule car je sais vous faire plaisir en me dévoilant, vous serez alors assurée d'avoir la confiance de votre enfant.

A Dieu, ma chère Maman, je vous aime de tout l'amour dont je suis capable, et vous verrez de quelle puissance d'affection je puis disposer. Embrassez pour moi Papa, les frères et les soeurs, en attendant le plaisir de vous revoir tous.

*Votre fille bien respectueuse,
Claire FXVP.⁴ "*

2. LA RUINE.

a. Risquer, et perdre.

Gustave Monestès, au fait de la gloire, un peu grisé sans doute par sa réussite, et, l'avenir le montrera petit à petit, floué par son associé, a voulu financer à Ayme, où il y a des eaux chaudes, une entreprise de primeurs chauffés⁵. C'est un risque au moment où la Caisse d'Epargne et le Crédit Lyonnais⁶, installés depuis peu à Chambéry, commencent à faire de l'ombre aux petites banques. Les choses tout à coup vont se conjuguer et se retourner. Les archives de la Banque Monestès sur l'étagère du haut de Maître Bouchet, suffisent à le montrer.

La Banque est désormais la *Banque Monestès*. Mais dès 1898, l'année du premier bal de Claire, emprunts, remboursements, emprunts, se succèdent, la situation se détériore rapidement. L'affaire d'Ayme est fatale. Le banquier se défend mal, trop timide, trop peu combattif, trop peu méchant sans doute⁷. Un jour, si peu après la gloire, il devient de notoriété publique que la Banque est en difficulté. Chacun veut récupérer son bien, les alliés d'hier se transforment en rapaces. C'est l'effondrement.

Rue Nézin, on parle peu d'affaires devant les enfants, maintenus aussi longtemps que possible à l'abri. Mais, malgré le jardin et la tonnelle, malgré la gaieté naturelle de cette famille – qui l'aidera à survivre –, malgré l'amabilité des Gotteland et la gentillesse des domestiques, l'atmosphère devient difficile. Un jour, il faut parler, avouer la ruine inéluctable, et accepter ensemble l'immense humiliation.

L'adulation d'une petite ville se transforme vite en haine. Les jalousies

d'hier se transforment en vengeance, d'autant que celui qui est ruiné devient coupable de rappeler à la face du monde la fragilité des richesses. Autour des Monestès, les amis deviennent ennemis, les gens se détournent, l'atmosphère s'empoisonne, les langues jasant, les salons s'emparent de la famille pour la rendre à l'opinion publique entièrement dépecée et bientôt socialement morte. Car à l'origine, les Monestès, c'étaient des roturiers, n'est-ce pas ?

Sur le conseil de leurs parents, des jeunes amis des enfants Monestès ne leur parlent plus, ne les reçoivent plus. Madame Monestès doit renoncer au salon qu'elle ne peut plus honorer et où ces dames seraient si mal à l'aise. Claire perd nombre de ses amies et de ses activités. Les prétendants qui, même si elle s'interroge sur sa vocation religieuse, sont agréables, disparaissent : elle ne *vaut* plus rien. Jean l'observe : elle passe des heures à la fenêtre, rue Nézin, rêveuse⁸. L'avenir ouvert au bal de ses dix-huit ans est un cul-de-sac. Elle lit, monte au Calvaire du Lémenc pour regarder sa ville dont elle découvre avec étonnement qu'elle peut la rejeter. Jean est triste. Il le restera toute sa vie.

Que devenir ? Il est impossible d'être publiquement pauvre là où l'on a été publiquement riche, dans un milieu si cloisonné. Il est impossible de marier une fille ruinée dont le père a eu l'outrecuidance d'éconduire les prétendants sous prétexte qu'ils n'étaient pas de l'assez beau monde. Il est impossible de laisser les enfants dans les meilleurs collèges, où les autres meurent de honte à l'idée de les fréquenter, impossible d'ouvrir son salon à des amies – qui d'ailleurs ne le voudraient pas – quand on n'a plus d'argent et que cela se sait. Impossible de trouver du travail : qui embaucherait sans malaise l'ancien banquier, ex-ami du Préfet, de l'Evêque et du Maire, et pour quel travail ? Impossible de supporter longtemps d'être regardé dans la rue, à la messe, et d'entendre le silence s'installer quand on s'approche. Soutenir le regard fuyant des autres... Vous n'étiez rien, et vous ne le saviez pas. *"Il y a eu des choses très tristes"* se rappelait encore, soixante dix ans après, une ancienne amie d'Hélène⁹.

C'est à Maché auprès de ses anciennes maîtresses, que Claire et sa famille trouvent du réconfort. Les Mères, elles-mêmes menacées par les lois laïques, se montrent diligentes et d'une grande charité. Elles gardent Hélène malgré le revers financier de ses parents. Il semble que ce soit par la Mère de Chambost et le Baron Angleys¹⁰ qu'un emploi de comptable est offert à Gustave Monestès à Marseille. Pourquoi Marseille ? On constate qu'alors plusieurs personnes de la "Société" savoyarde ont des liens avec la ville phocéenne :

peut-être cette direction est-elle naturelle à prendre : on descend le Rhône... A moins que Gustave Monestès ne se souvienne que son arrière-grand-père y mourut en 1831 et qu'il en espère quelques vagues liens de parenté ? De son côté, Mère Cloran cherche une issue pour Claire, qu'elle sait très éprouvée. Prendre un peu de distance, gagner sa vie, apprendre l'anglais, en restant à l'ombre du Sacré-Coeur, serait une solution provisoire, peut-être la moins mauvaise. Elle en écrit au Sacré-Coeur de Mount-Anville, dont la propriété est un don de son père à la congrégation : les religieuses irlandaises ne sauraient lui refuser ce service. Claire accepte avec joie : c'est une bollaée d'air frais, une issue au goût d'aventure, d'indépendance et de liberté peut-être, d'avenir. Avec dynamisme, elle fait face, se montre alerte, allègre. Les siens en sont tout réconfortés. Estelle se rappela que Claire était contente de ces changements¹¹.

En deux mois, le départ s'organise. La famille Piat, la cousine de sa mère, accueillera Claire quelques jours à Paris, où elle leur rendra quelques services auprès de leur fillette malade¹². Puis elle retrouvera des Religieuses du Sacré-Coeur à la Gare du Nord pour le voyage jusqu'en Angleterre. Pierre Bornand, le cousin genevois devenu jésuite, en train de finir son scolasticat à Dublin, accueillera la jeune fille sur le sol irlandais, et l'aidera à trouver la route jusqu'à Mount-Anville.

Claire fait ses bagages pour un an, dit adieu à ses maîtresses, aux quelques amies qui lui parlent encore : Jeanne Borson, Marguerite Boitard peut-être... Son départ en été, tandis que les gens sont en villégiature et la ville endormie sous la chaleur, se fera plus discrètement, plus facilement. Le reste de la famille partira pour Marseille quelques jours après.

Mais pour chacun, la fracture qui s'ouvre, terrible au coeur, ne sera jamais refermée.

b. Adieux.

Chambéry, les convictions assises, la certitude mondaine d'être quelqu'un, les cercles, les bals, les fêtes, les Enfants de Marie et les Orphelines des Marches, le Jardin du Verney, le Calvaire et le Clos Savoiroux, le Saint-François-Xavier mort de Notre-Dame et la Fontaine des Bourneaux, le coup de sifflet du train dans la tranchée de Nézin, la tonnelle du jardin, les gens, les choses, tout ce dont la mémoire d'enfance de Claire est pleine, l'accent savoyard qui l'a bercée, tout : fini. Deuil infini. Mais elle cache son chagrin

pour que les siens ne souffrent pas davantage. *"Ne reculons jamais devant ce qui nous coûte"* a-t-elle appris au Sacré-Coeur . Si elle relit son petit carnet, elle y trouve : *"Mon bonheur est dans mon devoir même quand ce devoir se nomme sacrifice. Avec Jésus, on n'est jamais seul. On a la lumière et la force. Que faut-il de plus à l'âme la plus faible, la plus découragée ?"*

◦ ◦
◦

La porte de la maison de Nézin se referme. Tous accompagnent Claire à la gare. Le quai de la Leysse, les Eléphants qu'on aperçoit, la Sasson, la vieille ville et ses clochers. Le Reclus. Le quai de la Gare. La cloche du Carmel Saint Ambroise qui sonne. Le chuintement du train et sa fumée qui vous enveloppe et pique les yeux. Au-dessus, le Nivolet et sa Croix. La Savoie. Hier.

Aline, en larmes, court le long du quai, court avec le train qui roule. La petite Toto, que son père tient par la main, est pétrifiée¹³. Edouard, Jean, Hélène, agitent la main. Claire entend encore sa mère crier son nom. Elle dit au revoir. A tout. Bientôt elle écrira, demain, promis. Ses lettres seront pleines de détails amusants, d'affection, d'encouragements pour chacun. *"Vous verrez de quelle puissance d'affection je puis disposer..."¹⁴*

*"Laisser la Gloire à Dieu,
donner la joie aux autres,
garder la peine pour moi."¹⁵*

Ainsi finit la jeunesse savoyarde heureuse de Claire Monestès.

II. L'IRLANDE 1902-1904

Les deux années que Claire Monestès passe en Irlande, de l'été 1902 à l'été 1904, sont un temps d'épreuve, bien qu'elle reste dans le milieu protégé d'un pensionnat du Sacré-Coeur. Elle souffre vivement de la séparation forcée, de la situation familiale, de l'avenir incertain. Mais elle le montre peu à sa famille afin d'alléger si possible le poids de leurs soucis. Ce qu'elle a reçu au Sacré-Coeur, le sens de la souffrance salvatrice qu'une lettre de la Mère de Chambost lui rappelle, et de la charité *cordiale* du Christ, devient une réalité qui se confond avec son histoire et celle de sa famille. La charité prend le pas.

Par la force des choses, Claire s'ouvre à de la nouveauté : elle apprend une langue étrangère, découvre une culture, gagne sa vie, soutient les siens au prix d'un délicat renoncement. En 1903, elle change totalement d'écriture. Elle devient adulte selon la définition qu'elle-même en donne : "*être adulte, c'est souffrir et savoir le cacher*¹⁶". Une telle expérience vécue entre 22 et 24 ans ne peut que marquer la suite : la ruine, le rejet, l'humiliation, l'exil, la pauvreté, quelque chose entre le désespoir et un courage lucide et tonique, nous les retrouvons dans la manière qu'elle aura de conduire sa vie et de répondre aux événements. Trace névrotique ou grâce : faut-il se prononcer ? Les deux sans doute ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. Quarante ans plus tard, on entendit résonner l'expérience des vingt ans de Claire dans sa formation des novices, à propos de la pauvreté, de la mondanité, du travail. La ruine de son père et ses conséquences psychologiques, sociales et financières - dont l'Irlande - sont fondateurs : à travers le soutien tendre et plein de finesse qu'elle apporte à sa famille, la *charité* devient le principe de ses renoncements plutôt que l'idée de *sacrifice*, dont l'attrait s'estompe dès qu'il prend un caractère d'évènement inéluctable, d'injustice, d'humiliation. L'idée que le malheur est volonté de Dieu n'apparaît pas sous sa plume. L'évènement, oui. Pas le malheur. Claire apprend du malheur que la volonté de Dieu est le bonheur.

Nous aurions pu choisir de traiter la période du séjour de Claire en Irlande, qui se présente comme une sorte d'entre-deux, dans la seconde partie. Mais si sa famille a déjà abordé, avec Marseille, d'autres rivages, elle reste quant à elle dans le même milieu du Sacré-Coeur, relativement protégé. Cette

unité de milieu a commandé notre choix.

En France, les bouleversements du paysage dûs à la politique anticléricale de Combes, contribuent bien vite à effacer de Chambéry une part de ce qui fit sa jeunesse. La mort de Léon XIII, l'élection de Pie X, font planer l'incertitude sur ce que seront, dans ce contexte difficile, les relations de la République Française et du Vatican, et l'avenir des mouvements qui cherchent une nouvelle manière d'être catholiques et citoyens, comme le *Sillon*. Les courriers de Claire y font peu d'allusion, d'une part parce qu'elle en est loin et n'a que vingt deux ans, d'autre part parce qu'elle veut distraire ou consoler sa famille. Mais nul doute que la jeune fille qui facilement "jette les hauts cris", comme dit la Mère de Chambost, ne reste pas indifférente à ce qui se passe.

ooo

1. LE VOYAGE.

Le 14 août 1902 tôt le matin, Claire quitte la famille Bornand et Piat qui l'a accueillie à Paris, lui a fait faire un peu de tourisme, visiter le Musée Grévin, en même temps qu'elle leur rendait service auprès de la petite Odette. Deux jours plus tôt, une lettre des Dames du Sacré-Coeur lui a précisé les modalités du voyage :

Paris, 10 août 1902

Mademoiselle,

Notre Révérende Mère Borget me prie de vous remercier de votre lettre et de vous avertir que c'est jeudi prochain 14 août que nos religieuses s'embarquent pour l'Angleterre. Elles prendront le train de 9h45 du matin Gare du Nord via Calais-Douvre et arriveront à Charing-Cross à Londres à 4h55. Vous pouvez vous joindre à elles à la gare, où vous les reconnaîtrez facilement, et où elles seront heureuses de vous servir de mentor ; mais vous aurez la bonté de prendre votre billet et de faire enregistrer vos bagages sans vous occuper de les attendre. Avec nos quatre religieuses, il y aura aussi je crois une ancienne élève des Anglais, et la bande prendra encore à Calais une des nôtres venant de Bruxelles. Veuillez recevoir Mademoiselle, l'assurance de mon religieux dévouement

G. Vugues, r.s.c.j.

33 Boulevard des Invalides.

Ce sont des billets de seconde classe que prennent nos religieuses qui ne vont en première que sur le bateau. Elles seront longtemps d'avance à la Gare du Nord (à cause des Belges qui partiront avec elles de la Maison-Mère). Vous les trouverez dans la salle d'attente à moins qu'elles ne soient déjà dans le train si vous arrivez tard¹ !

En gare, les voiles noirs et coiffes gaufrées sont faciles à repérer. Claire se sent en famille, une famille qui déjà, parle *English* ! Il faudra s'y faire. Pour

le moment, la langue reste une barrière. Le groupe sympathise néanmoins, la campagne défile, on est vite à Calais.

Deux mers vont bientôt la séparer des siens, mais le chemin d'exil est ponctué de douceurs. A chaque étape, une lettre de Jeanne Borson attend Claire. Sur le quai de Douvres, Pierre Bornand, le cousin jésuite, agite familièrement la main ! Elle n'attend pas la fin de son voyage pour le raconter à ses parents :

London-Rochampton, 16 August 1902

Mes chers Parents,

Me voilà depuis deux jours sur le sol anglais toute attristée de cette séparation que je pressens bien longue pour mon affection, mais j'ai bon courage et bon espoir ; je ne puis dans bien des détails nier une protection spéciale du Ciel et je trouve à chaque pas une nouvelle révélation des soins de la Providence.

Je suis donc partie de Paris jeudi dernier à 9h35 avec plusieurs religieuses du Sacré-Coeur anglaises ou américaines dont une seulement connaissait quelques mots de français. Les trains de la Compagnie du Nord sont beaucoup plus luxueux que ceux du PLM⁸ mais on y est terriblement secoué. Comme c'était un rapide, nous avons marché sans arrêt jusqu'à Calais-Ville. A 4h20, nous montons sur le bateau qui nous emmenait à Douvres. Je ne vous décrirai pas mon émotion en voyant s'éloigner les côtes de France, c'est un brisement qui ne se traduit pas. La mer était fort calme, est-ce à cela ou à mon tempérament que je dois de n'avoir ressenti aucun symptôme du terrible mal de mer. J'oubliais de vous dire qu'avec les religieuses se trouvaient quatre jeunes filles se rendant en Ecosse. L'une d'elle est une nièce de Massenet (Mlle Jeanne Massenet) naturellement enthousiasmée de son oncle et de la musique, l'autre une Irlandaise charmante aux yeux bleus et cheveux noirs, très sympathique, qui m'a donné une bonne opinion de ses compatriotes ; les deux dernières, de simples françaises.

Enfin, nous arrivons à Douvres et j'aperçois sur le quai de débarquement un grand clergyman (chapeau mou, par-dessus noir) qui m'adressait de joyeux saluts de bienvenue ; non sans peine je parviens enfin à le rejoindre au milieu des "boys" qui vous arrachent vos paquets et je prends avec lui le train pour Canterburry où nous arrivons trente cinq minutes après. Pierre m'avait retenu une chambre chez une bonne famille anglaise (protestante), là où descendait Madame Bornand, et cousine Eugénie plus tard. J'ai été très bien soignée et j'ai commencé mon apprentissage de la langue et des moeurs britanniques. J'ai donc couché là, les chambres sont remarquablement propres et bien installées, le confortable règne en maître ici. Le soir, j'ai pris un repas, j'avoue que j'ai fait grise mine à leur art culinaire. Figurez-vous un mélange de légumes de toutes sortes au sirop, citron, etc, une espèce de crème aux amandes que je ne peux pas définir. On vous sert deux assiettes et double service, l'une de vos assiettes est toujours servie de pommes de terre et de beurre. Par exemple, j'ai mangé des filets de soles frits excellents. Le dessert consiste en pudding's plum cakes et bananes, les seuls fruits que l'on vous donne partout. Comme boisson, thé ou bière, ou café.

Le 15 au matin, accompagnée d'une "mistress catholic", je suis allée entendre la messe à St. Mary's College. Cousin Pierre m'attendait à la porte de leur ravissante chapelle ; il est resté près de moi pendant la Messe. En sortant, une agréable surprise m'attendait : dans un joli salon,

se trouvait servi le déjeuner complet : viande, beurre, oeufs, gâteaux, confiture, fromage, puddings, café au lait, thé, etc... Nous avons donc déjeuné en tête à tête. Cousin Pierre m'a fait remarquer que c'était une permission assez rare dont il était tout heureux de me faire profiter. Il a été admirablement bon, s'inquiétant de tout et de tous avec beaucoup d'intérêt et véritablement peiné que toutes ses démarches plus nombreuses encore que je ne le croyais n'aient pas abouti. Pour Edouard, il tentera encore quelque chose pour la rue des Postes si vous le désirez, mais il trouve avec raison qu'il vaudrait mieux pour lui une carrière moins longue à préparer, il est très au courant de l'école d'ingénieurs de Saint Etienne qu'il estime beaucoup. Vous serez peut-être aussi heureux de savoir, ou du moins rassurés, de son approbation absolue sur la décision que j'ai prise d'accepter l'offre des Dames du Sacré-Coeur. Il entrevoit que dans la suite mes connaissances de la langue et des usages anglais pourront non seulement m'être utiles à moi-même pour me créer une situation si besoin est, mais encore servir beaucoup si Papa se met dans les affaires commerciales, pour tenir la correspondance à l'étranger. Il s'opposait formellement à me voir entrer dans une famille et aurait préféré alors mille fois que j'aie à Faverney¹⁹. Mère Hurst qui de concert avec Mère Cloran a obtenu mon admission à Mount Anville me parle bien de rester complètement au Sacré-Coeur : ce sera une grande sécurité. On ne se doute pas en France de la difficulté de la langue anglaise, il n'y a pas de traduction littérale du français, il faut donc commencer par apprendre la psychologie de chaque phrase, et il faut en général une bonne année et encore avec des aptitudes spéciales pour écrire et parler correctement. Toujours dans la matinée du 15 nous sommes allés voir la célèbre cathédrale de Canterbury qui appartient maintenant à la Réforme. Elle est mi-partie style roman, mi-partie style gothique anglais. J'ai entendu là du Mendelsson interprété merveilleusement par des chœurs d'hommes et d'enfants. Les Français calomnient tout à fait le sens musical chez leurs ennemis d'Outre-Manche, je l'ai encore constaté aujourd'hui.

A 11h 30, j'ai assisté dans la chapelle des Pères à une répétition de chant, Pierre tenait l'orgue pour la dernière fois, il entrait en retraite le soir même et après l'Ordination qui aura lieu le 24, il fera un voyage de quelques jours en France et en Suisse et se rendra ensuite en Autriche où il passera un ou deux ans pour se perfectionner en allemand. Ceci entre nous, mais il m'a semblé comprendre que le P. du Lac désirait l'avoir auprès de lui pour l'aider dans la direction des affaires de la Compagnie de Jésus en France. A 2h20, je prenais le train pour Londres, il m'a accompagnée à la gare essayant de me consoler. C'est le dernier membre de la famille que j'allais quitter et je (me) figurais avec angoisse l'isolement du lendemain, il m'a donné une petite photographie de lui faite par un de ses amis et très ressemblante.

Pierre Bornand m'a demandé pourquoi tu ne lui avais pas écrit de nouveau, mon cher Papa, n'oublie pas de lui envoyer quelques mots pour son Ordination.

J'adresse toujours mes lettres avenue du Prado, je ne connais pas le nom ni le numéro de votre nouveau logement, n'oubliez pas de me l'écrire. Les Bornand de Paris s'en vont aux bains de mer pour la petite Odette qui est condamnée à un traitement sérieux et long, je crois qu'ils seraient contents de recevoir un mot de Maman, ils m'ont bien entourée et j'ai été heureuse de me trouver là au moment où sans domestique je pouvais leur être de quelque utilité.

Adieu, mes chers parents, gardez-moi dans votre coeur à tous une place aimée, vous savez maintenant j'espère à n'en pas douter que vous êtes tous mon unique pensée et mon unique affection.

Je vous serre sur mon coeur et vous embrasse avec toute ma tendresse

de fille et de soeur. Courage²⁰!

Claire.

2. MOUNT ANVILLE

a. Un lieu magnifique.

L'endroit que Claire découvre le 17 août 1902 est magnifique. La propriété du Sacré-Coeur, entourée de bois et de montagnes, domine la mer. Outre les bâtiments du Pensionnat elle comporte un château où les religieuses prennent les vacances d'été. Les pentes douces couvertes de gazon et de blé descendent jusqu'au rivage...

*"Mon Cher Edouard,
Je t'écris de ma chambre devant ma fenêtre d'où j'ai la plus admirable vue qu'on puisse rêver. Figure-toi, mon cher Edouard, toi que la note artistique séduirait : un décor de montagnes d'un bleu sombre se détachant sur l'azur du ciel, une vaste étendue de prés d'un vert tendre et d'une fraîcheur extraordinaire et de blés jaunis, coupés par une ligne d'arbres d'un vert plus foncé et dans le lointain, majestueuse et royale, la mer qui vient mourir au pied de la propriété."²¹*

Rien à voir avec la "Dear Dirty Dublin" à une vingtaine de kilomètres, qui manque étrangement de goût, à laquelle Claire ne trouve rien de bien séduisant. L'Irlande pourtant la séduit, avec son romantisme sauvage, les hurlements du vent, les plaintes, les tempêtes, sa beauté mélancolique, et même, l'hiver, ce ciel gris et bas, la température sibérienne, un brouillard persistant ou une pluie désespérant²²... Le décor s'appareille à son coeur :

"Le vent souffle terriblement aujourd'hui, il vous arrive par rafales avec des sifflements aigus comme des cris d'oiseaux de proie ou quelquefois comme des plaintes de voix humaines. Je ne m'y suis point encore habituée, il me laisse chaque fois une émotion triste que je ne puis secouer. C'est le Premier Vendredi du mois aujourd'hui, j'ai prié de tout mon coeur pour que le bonheur revienne s'asseoir au foyer et avec lui la réunion prochaine que j'appelle de tous mes voeux²³."

La supérieure de Mount Anville, la Mère Roche, est française. C'est d'un grand secours dans les premiers temps ! Elle propose à Claire de remplacer la maîtresse de piano qui vient de faire défection, et de donner quelques notions de français à des élèves qui souhaitent apprendre cette langue. Elle pourra suivre des cours d'allemand et de peinture si elle désire, aura une chambre indépendante et gagnera de quoi faire face à ses frais. Une condition : qu'elle s'engage pour toute l'année. Claire en fait part à ses parents. Elle accepte : pas le choix.

b. La vie à Mount Anville.

Il lui faut inventer peu à peu sa place, mi-professeur, mi-élève, une situation "*mixte et politique*" qui lui plaît, dit-elle. Cela se passe bien. Les élèves, qui la prennent pour une amie à certains moments, savent la respecter et l'écouter à d'autres. Elle n'a pas de difficulté à s'habituer au pensionnat : le rythme, les manières, l'esprit de famille, l'attention personnalisée aux élèves, sont les mêmes qu'au Sacré-Coeur de Chambéry. Mais il faut plus de temps pour entrer en dialogue : elle n'aime pas l'anglais et n'a que cette langue à sa disposition pour communiquer. Les premiers jours, elle est tellement perdue qu'elle en oublie même le français, raconte-t-elle. Pourtant, elle s'efforce, et dès que sa maîtrise de la langue le rend possible, se lance dans une activité débordante qui la fait apprécier, mais dont elle n'est pas dupe :

"Je vais entreprendre un travail plus sérieux maintenant, je vous dirai dans quelques temps en quoi il consiste. C'est une presque fièvre chez moi de m'absorber le plus possible et un bonheur lorsque je pourrai me dire que je n'ai plus une minute à moi. C'est ainsi que je me sauve d'une tristesse dont je ne pourrais me remettre et d'un découragement qui anihilerait toutes mes facultés. Je prie pour vous, mes chers Parents, Dieu sait avec quelle ferveur, et je demande chaque jour de vous donner ma part de joie, celle qui existe dans toute vie humaine. Les beaux jours reviendront, soyez-en sûrs, et lorsque vous regardez les chères petites têtes de mes frérots, croyez que le Bon Dieu qui n'abandonne pas les petits oiseaux prendra soin de notre famille²³."

Pour la fête du Jubilé de Mount Anville, elle monte une pièce de Théâtre en français avec les pensionnaires, *Le Bourgmestre*, et met sa voix à la disposition de la Gloire du Sacré-Coeur :

"Nous avons donné une représentation, Rébecca, une espèce d'opéra où votre fille a pris une part active. J'avais un solo fort difficile que j'ai pas trop mal chanté, j'étais la mère de Rébecca. Mon costume était splendide, une robe de velours brun à la juive, c'est-à-dire complètement tombante dont les plis s'ouvraient sur un devant de soie bleu pâle. Un cercle d'or dans les cheveux et un voile de mousseline de soie crème. Hier soir, j'ai été au Théâtre²⁴..."

Au bout de quatre mois, expérience inattendue : une retraite ! Le coût de l'opération est lourd : quatre sermons par jour en *english*²⁵ ! Claire y apprend beaucoup, découvre que bien qu'incapable d'apprécier la qualité de la langue du prédicateur – qu'on dit remarquable – elle peut néanmoins goûter le contenu de sa parole. Langue et parole ne sont pas la même chose. Mais sa difficulté à maîtriser l'anglais reste néanmoins une école d'humiliation : bien écrire et bien

parler la difficile langue française et ne pouvoir risquer que des monosyllabes maladroites dans le monde le plus huppé de Dublin, quelle épreuve !

Mount Anville accueille les jeunes filles du meilleur monde. Claire s'y fait des amies, mais elle y perd sa mondanité, lui semble-t-il, sous l'effet conjugué de la restriction budgétaire, la conviction, la contagion : les irlandais, même huppés, sont simples.

"La Révérende Mère désire que je sorte un peu, le trouvant bon pour moi, mais (Edouard va pousser des exclamations lorsque je vous aurai confessé que je ne suis plus mondaine du tout), j'ai peut-être vieilli ! Mrs. Hudson qui m'entendait dire cela un jour m'a assuré en riant que j'aurai encore cinq ou six jeunesses avant le temps des rides, des cheveux blancs et du radotage, et qu'elle n'avait guère confiance dans ma vieillesse anticipée²⁶ !"

Soeur d'une des religieuses, Mrs. Hudson est chargée de lui apprendre l'anglais et lui fait connaître la famille Kolony et quelques autres. Claire est invitée, se promène, découvre avec eux l'Irlande de l'intérieur, et fait partager sa surprise et sa gaîté aux siens. Etranges, ces irlandais !

"Il y a ordinairement étalée sur une table toute une garniture de toilette plus ou moins riche selon la fortune ; tout est en vue, même les ustensiles les plus shoking qui servent ici d'ornement.

Mrs. Kolony est une personne fort originale, mais qui a un coeur d'or, elle n'a qu'un petit garçon de quatre ans qui a une gouvernante très rigide qui perd son latin à supplier ses maîtres de ne pas donner de mauvaises manières à leur fils. La mère siffle lorsqu'elle désire que l'enfant vienne près d'elle. Grand émoi de l'institutrice qui est très choquée du peu de distinction du procédé...

Le but de la promenade était une chute d'eau qui tombe à des profondeurs insondables, c'est là, avec le roulement des eaux comme orchestre, que nous avons pris le lunch.

Pour revenir, la route changeait d'aspect, nous traversions des parcs, l'un d'eux possédait une allée de cèdres magnifiques dont le feuillage léger se déoupaît sur l'azur du ciel.

Enfin, nous arrivons à la maison de Mrs. Kolony qui ne nous avait pas accompagnés, retenue par un fort rhume, elle était en grande toilette, robe de satin noir et dentelle blanche.

Le souper nous attendait. Mr. Kolony est arrivé au dernier moment. How do you do. A shake hand !! Ni l'un ni l'autre ne savent un mot de français !...

Le repas a commencé par un bouillon très épicé, après deux rôtis ; du "ham", espèce de jambon cuit d'une façon spéciale, d'une oie, deux plats de légumes petits pois et choux-fleurs, le tout vous est servi ensemble. Après, un gibier quelconque encore rôti et puis trois ou quatre entremets... espèce de compote de fruits dans un plat qui va au feu et qui est hermétiquement fermé par une croûte de pâté, c'est excellent... une sorte de crème très compacte qui prend différentes couleurs. C'est au dessert que l'on vous apporte des verres et l'on vous offre dans des bouteilles microscopiques recouvertes de vénérables étiquettes du Whisky ou du Cherry, etc. Puis les verres disparaissent et l'on vous donne un

nouveau service pour manger les fruits qui sont peu nombreux, une sorte de melon, les raisins coûtent horriblement cher, 3 schillings, un peu plus d'un franc par grappe, des pêches, les prunes atteignent des proportions énormes.

Le café a été servi au salon, j'avoue que cet espèce de négligé, de sans-gêne, permet une intimité plus rapide que notre cérémonial français et vraiment, les bonnes amitiés n'y perdent rien²⁷."

Travail, amitiés, promenades, invitations entre ethnologie et tourisme ; être témoin du charivari provoqué par la visite de la famille royale d'Angleterre ; s'exercer à la couture pour fabriquer une *irish* cravate qu'elle enverra à Edouard pliée dans un journal, se faire une blouse à peu de frais ; parcourir les allées de Mount Anville en *bécane*, qu'après une permission spéciale et au prix de bien de bleus et bosses elle finit par maîtriser ; chanter et faire du piano, jouer au cricket, se promener en voiture attelée dans des paysages de rêve ; donner et recevoir des cours, préparer des fêtes, s'initier à l'allemand, ce sont beaucoup d'activités qui intéressent, distraient et réjouissent Claire. Ses parents sont rassurés. Edouard, secrétaire attitré de la famille, est le premier à en profiter :

"Vraiment, le temps n'est guère propice pour la bicyclette, de la pluie presque chaque jour ou un vent glacial qui vous brûle le visage. Quoi qu'il en soit, j'ai enfourché une ou deux fois ma machine avec un irish béret crânement posé sur ma tête. Miss Hudson aime beaucoup me voir ainsi, et je me permets de penser que vous, Monsieur le Difficile, vous jetteriez un coup d'oeil satisfait sur cette (quaint) jeune personne²⁸."

c. Correspondance.

Un mois à peine après son arrivée à Mount Anville, Claire a déjà reçu trente lettres de Chambéry ! Elle répond avec assiduité. Le courrier a une fonction consolatrice pour les siens et pour elle-même, il efface un peu la distance, lui permet de faire partager sa nouvelle vie en observatrice amusée des moeurs irlandaises. Dans ses *Lettres d'Irlande*, elle masque sa peine afin d'alléger la charge des soucis familiaux, dont le poids lui parvient peu à peu.

Nouvelles de Marseille.

Les Monestès font face. L'écroûlement est pourtant total. Après la vente aux enchères de leurs biens, à Chambéry, et le rachat de la Banque par le Crédit Lyonnais, il n'y a pas d'argent, pas de travail, plus rien de cette représentation sociale dont ils avaient été si fiers. A Marseille, ils cherchent à faire leur trou, ce qui s'avère moins simple qu'on n'avait pensé. Les Descotes, Angleys, de Buttet, auxquels il faut ajouter le réseau Sacré-Coeur/Jésuites

(beaucoup de Mères du Sacré-Coeur ont un frère jésuite), ont essayé de faire jouer leurs relations. La ville de Marseille ne semble pas être tout à fait étrangère aux Monestès, Claire en connaît l'accent et quelques expressions typiques. Mais, quelle que soit leur raison d'y être venus s'y installer, il n'y a guère de place pour eux. Aucune humiliation n'est épargnée à l'ancien banquier dans sa recherche de travail : "*puisqu'il ne peut fournir aucun cautionnement*", explique sa mère à Claire en juillet 1904, où il n'a toujours rien ! Recommandé, mais toujours refusé, il trouve finalement un emploi dans une pâtisserie puis à la manufacture. Pour accentuer l'épreuve, il faut se rendre à l'évidence : Louis Domenget, son associé, n'a pas peu contribué au malheur en jouant habilement contre lui²⁹. Il ne s'est pas assez défendu en temps voulu.

En arrivant à Marseille, la famille est provisoirement hébergée au *Prado* : est-ce par les Sacramentines – la même congrégation qu'au Clos Savoiron – , que nous reconcontrerons plus tard ? Les Monestès emménagent ensuite 102 rue Montaux, non loin de là, dans une maison modeste qui laissa un mauvais souvenir à Estelle à qui le voisin fait des avances qu'elle n'aime pas³⁰.

Outre la question du travail et de l'argent nécessaires pour vivre, celle de l'avenir des enfants, dont la scolarité et la vie ont été si bouleversées, se pose. Edouard a son bachot mais échoue au concours de l'École d'Ingénieurs de Saint Etienne : il n'a pas la tête à cela, et ce grand *Dandy* de 17 ans qui pose un oeil d'artiste critique sur les filles, n'est peut-être guère fait pour être ingénieur. Finalement, bien qu'il aime le soleil de Marseille, il ira chez les jésuites de Versailles grâce à l'appui de Pierre Bornand, et l'aide financière de Madame Piat³¹, une tante de sa mère. Il pourra ainsi faire ses études d'architecte. Jean a beaucoup de difficultés d'adaptation. Perdre sa ville, son école, ses amis, est difficile pour un adolescent de son âge. Passif, profondément mélancolique, il ne rate pas une retenue au lycée. *Lailaine* et *Toto* continuent leur scolarité comme externes au Sacré-Coeur de Marseille grâce aux Mères de Chambéry qui les ont vivement recommandées.

Madame Monestès se passe pour la première fois de domestique, met la main à la pâte, fait elle-même le marché, le ménage et la cuisine, nourrit son monde au plus juste. C'est une angoisse de tous les jours. Parfois, il n'y a plus rien à manger. Mais toujours quelque mandat familial (Piat), in extremis... Elle essaie de recevoir comme elle en avait l'habitude à Chambéry, mais sans salon ni salle-à-manger, bien que sa chambre soit jolie, cela rend tout de même les invitations, donc les relations, difficiles à entretenir.

"Je comprends votre découragement, lui écrit Claire, et j'en subis parfois les atteintes. J'enfonce mes poings dans mes yeux pour ne pas pleurer et j'essaye alors de me pénétrer de ce mot du Père Groffier qui renferme un monde de consolations : "Mon Dieu, vous savez tout, vous pouvez tout, et vous m'aimez"³²."

Elle offre les trésors spirituels collectés sur son petit carnet à Edouard :

"Ta carte contenait une phrase inachevée qui me dévoilait un découragement intime ; les obstacles m'on toujours paru des gages de réussite, ne renonce donc pas si vite à être un brillant ingénieur"³³ !"

A son père, elle écrit :

"Une longue et bien bonne lettre du Père Groffier m'annonçait il y a deux jours que certains hommes de loi devaient venir visiter la résidence de Constantine dont il est supérieur avec l'intention de leur faire mieux pratiquer la pauvreté. Il me dit avoir arrangé les choses à l'avance autant qu'il lui a été permis et me cite cette parole de Saint Ignace : "Tout faire comme si le succès dépendait de nos efforts et ensuite n'attendre rien que de Dieu." Je crois que dans notre situation présente, c'est aussi le conseil que nous devons suivre, ainsi mon cher papa, ne crains par de te démener pour atteindre le résultat que tu cherches"³⁴."

La situation difficile des religieux contribue à ce que les Monestès ne se sentent pas seuls dans le désastre. Leur cause est presque commune. Malgré tout, ils se font quelques relations. Des noms nouveaux parviennent à Claire, qu'elle ne connaît encore que par ouïe-dire : les Pères Rouvier, Emonet, et Fabre.

Nouvelles de Chambéry.

Ses amies de Chambéry lui sont fidèles. Par elles elle apprend des mariages, l'entrée au couvent de deux de ses camarades de classe, Gaétane chez les Filles de la Charité, et Lyonne qui, au désespoir de ses parents, devient *Piou-Piou* (ainsi appelle-t-on les Chanoinesses de Saint Augustin : "*Les Oiseaux*"). Son cousin Louis Chamousset entre au séminaire, Jean Descotes chez les Jésuites. De loin elle partage joies et chagrins : des naissances, des décès, le suicide d'une ancienne camarade de classe, et les deuils répétés qui affectent les Borson³⁵.

Les nouvelles du pays.

Les nouvelles qui arrivent de France ne sont pas bonnes.

Le Gouvernement du *Sieur Combes*³⁶ semble décidé à persécuter l'Eglise. Les religieux sont visés. Mère Camille de Chambost quitte Chambéry pour *La Ferrandière*, avant de s'expatrier en Italie³⁷. La Mère Zaepffnel redoute une fermeture imposée par l'Etat. Les Chartreux ont quitté la Savoie, toutes les congrégations dont la présence n'est pas jugée indispensable sont menacées. Mère Cloran raconte à Claire comment la Visitation, le Carmel, le Bon Pasteur, les Capucins, qui ont vu leurs maisons fermées, intentent un procès au Gouvernement pour revendiquer les droits accordés autrefois par les Rois Sardes. A l'hôpital de Chambéry, les religieuses sont remplacées par des laïques, dont on ne craint pas tant le manque de compétence que le manque de charité³⁸.

La répression exercée contre l'Eglise par le Gouvernement masque aux yeux de la bourgeoisie catholique ce que les revendications ouvrières peuvent avoir de justifié. Les menaces qui pèsent sur l'Eglise semblent peser en même temps sur les notables qui y voient volontiers une suite de la Révolution. Bien que réduits à la pauvreté les Monestès n'échappent pas au sentiment général de leur milieu. Ils sont solidaires de l'Eglise contre l'athéisme injuste et conquérant de l'Etat. La question religieuse paraît s'opposer à la question ouvrière. Sa famille envoie à Claire *Le Nouvelliste* et parfois le *Petit Marseillais*, afin qu'elle se tienne au courant. Plusieurs de ses lettres ne laissent aucun doute sur sa position :

J'ai appris par le Journal que vous m'avez envoyé et dont je vous remercie la suppression du traitement du Chanoine Laligant alié à la famille Borson. Cela m'a donné la note de l'intolérance toujours grandissante du gouvernement. Quant à l'histoire du siège de Dunkerque, je ne l'ai pas très bien comprise, tout ce que je puis voir, c'est que ces manoeuvres ouvrières vont de pair avec la guerre religieuse et qu'il viendra un temps où comme en Irlande, il y a quelques années, un catholique n'avait pas même de droit de posséder un cheval valant plus de cinq livres. C'était assez original et d'un despotisme singulier !"

"J'ai appris par le Petit Marseillais la mort de Zola, et en bonne française, je m'en suis réjouie, je crois que les élucubrations de ce cerveau dévoyé ont fait beaucoup de mal au pays, je me rappelle l'avoir vu au Musée Grévin pendant mon séjour à Paris et j'ai gardé mauvaise impression du rire sardonique, du regard faux et fuyant de cette face glèbre."

"J'ai lu les échauffourées et bagarres à l'occasion de la visite du Seigneur Combes. A Marseille, la police n'est pas encore aussi brillante qu'en Allemagne. Les mangeurs de choucroûte, en hommes pratiques, tiennent à avoir un pays bien réglementé. C'est ainsi que l'on n'a pas le droit de renvoyer ses domestiques sans en avertir la police et en donner raison. On prétend même non sans malice que chaque changement de... chaussettes est accompagné d'un paraphe sur le Livre Public³⁹."

Comment ne vibrerait-elle pas, pour des raisons opposées, à la mort de

Zola et à celle de Léon XIII, le Pape de la consécration du genre humain au Sacré-Coeur ? On ne voit pas pourquoi elle sortirait du sentiment commun.

3. L'ANNEE 1903. "Souffrir et savoir le cacher"⁴⁰.

a. Un discernement difficile.

Mai apporte à l'Irlande la douceur, le soleil et les fleurs attendus pendant un long hiver. Après quelques mois à Mount Anville, Claire parle mieux l'anglais, comprend, se fait comprendre et commence à s'acclimater. Elle ne cache pas sa nostalgie de la vie familiale, mais espère, avec les mois qui passent, l'heure du retour pour l'été. Elle a renoncé à être à la Communion d'Estelle : le voyage coûte trop cher, et attendre l'année prochaine est risqué, car dans un an le Sacré-Coeur sera-t-il encore à Marseille, avec tout ce qui se passe ?

A la mi-mai, la Mère Roche et la Mère Econome la convoquent. Quelques jours après, ses parents reçoivent la lettre suivante :

Mes chers Parents,

Je vous écris aujourd'hui tout à fait confidentiellement, j'ai essayé par certaines tournures de phrases de vous faire comprendre que la R.M. lisait très attentivement mes lettres, probablement ne pense-t-elle pas qu'en raison de mon âge, et autres, j'aurais pu être soustraite à la règle des pensionnaires.

Enfin, je n'ai pas voulu faire de réclamations et je pense que cela ne m'a pas causé de tort. Je vous envoie donc cette lettre en dehors du Couvent. Veuillez donc n'en pas faire mention, ni même une allusion, quoique je sois parfaitement dans mon droit et que le P. jésuite à qui j'ai soumis le cas m'ait même dit que dans certaines occasions, je devais même le faire, je désire que la R. Mère Roche qui en somme a été très bonne pour moi ne pense pas que je n'ai pas confiance en elle.

Voici donc ce dont il s'agit :

La R.M. et l'Econome m'ont demandé la semaine dernière si j'accepterais de rester l'année prochaine avec 1000F par an et naturellement en vivant dans le Couvent. Elles paraissent beaucoup y tenir et d'ailleurs Mount Anville est assez loin de Dublin pour qu'il soit assez difficile de se procurer des professeurs qui veuillent bien venir jusque là. A l'heure actuelle, j'ai souvent 4 heures de piano par jour et une heure de classe de français. L'année prochaine, j'aurais sûrement plus de travail, on m'avait laissé un peu de temps libre pour me permettre d'étudier un peu l'anglais, à vrai dire j'ai appris presque toute seule surtout par la conversation, n'ayant suivi aucune classe. Cela était d'ailleurs assez difficile, je ne suis ni élève ni religieuse, je n'assiste pas aux récréations, ni à aucun exercice du Pensionnat. Je suis une espèce de personnage mixte, je dirai presque politique, et il faut de la diplomatie pour que les élèves qui me prennent pour une de leurs compagnes à certaines heures

me respectent à d'autres moments comme professeur. La Providence m'a sûrement soutenue car jusque là tout a bien marché. Je ne veux pourtant pas me montrer plus vaillante que je ne suis, les commencements ont été durs, très durs, je ne connaissais aucun des termes anglais en musique, et je suis obligée d'avouer que mes répugnances d'autrefois ne sont pas vaincues. Mais la pensée que je pourrais vous être utile, mes bien chers Parents, m'a donné la patience et le courage nécessaires pour accomplir ma tâche.

Maintenant, mes chers Parents, que vous dirai-je si ce n'est de penser à vous et non à moi dans la décision que vous prendrez, quoique le temps me paraisse si long, si long, depuis que je suis exilée de vous tous.

Je ne dors plus depuis que la chose est en balance, et ce retour qui était mon attente de chaque jour me paraîtra si loin maintenant. Je pourrais peut-être retourner pour les vacances, mais alors la dépense du voyage grèverait trop mon pauvre petit budget.

On m'a laissé entendre que si je n'acceptais pas on me paierait pourtant mon retour en France, de ceci, je vous en prie, ne m'en parlez pas ; mais je pense que ma fierté ne pourra être froissée de cela, car je sais que l'on a été satisfait de mon travail.

Réfléchissez donc. Demain ou après-demain, je vous informerai officiellement de la proposition de la R.M. et c'est à cette lettre que vous devez répondre^{A1}."

Ce courrier arrive au moment où la famille Monestès est aux abois. Les Mères de Mount Anville le savent-elles ? Jean, déprimé, n'a rien fait au Lycée et doit redoubler sa troisième. Saint François-Xavier que tous ont appelé à la rescousse pour la Neuvaine de la Grâce, n'a pas bougé : "Ton François-Xavier devrait nous montrer qu'il sert à quelques chose^{A2} !" s'énerve Edouard. Gustave Monestès envisage demander appui à la Mère Roche, comme il le demande à tous, pour trouver un travail, une issue, voire s'expatrier aux Etats-Unis ou au Canada. Pourquoi pas, écrit Claire.

Le 14 juin 1903, sa mère lui écrit :

Renouvelle à la Mère Roche la demande d'attendre un peu avant de chercher à te remplacer. La vie est si difficile en ces temps que ce m'est une véritable consolation de te voir si bien entourée. Et elle ajoute :

"Le sacrifice que Mère Zaepffnel et moi te demandons me brise le cœur : impossible de faire les frais de deux voyages^{A3}."

Nous n'avons pas la réponse de Claire. Un mot de sa mère, quinze jours plus tard, permet de l'imaginer : "Tu te montres si courageuse^{A4} !" La décision est prise : elle restera en Irlande une deuxième année et ne reviendra pas pour les vacances. Elle fait l'épreuve légère à ses parents, son courrier garde le même ton, raconte la saveur pittoresque d'une vie quotidienne où semble sauve la splendeur d'antan. La Mère Roche, qui devine pourtant le chagrin de Claire, propose d'accueillir Hélène à moitié prix pour l'été. Mais le coût du voyage est trop élevé pour la bourse des Monestès. Claire reste seule à Mount Anville.

Dans son *Journal*, elle écrira quatre ans plus tard : *"Hélas ! 1903⁴⁵ !"* Sans doute est-ce alors, comme pour les siens, que l'épreuve est la plus dure. Elle adopte ce réflexe profond préparé par l'éducation au Sacré-Coeur : *"Laisser la Gloire à Dieu, donner la joie aux autres, Garder la peine pour moi⁴⁶"*. Désormais, cela guide sa correspondance. Sa mère lui écrit le 8 août :

"Une année que nous nous sommes quittées, et que nous avons quitté ce pays qui nous tenait tant au coeur. Une année de martyre pour moi. Tes lettres seules me redonnent du courage⁴⁶."

Un mois plus tard, elle lui dit :

"Nous vivons au jour le jour, attendant des jours meilleurs et passant par des moments bien pénibles. Mais la Providence veille sur nous car au moment où la bourse est absolument vide et les estomacs prêts à crier famine, elle se remplit comme par enchantement, et le petit train-train reprend avec des rires et de la joie plein les yeux. C'est à se demander, si nous n'avions pas la foi, comment pourrions-nous avoir de semblables caractères." Son père ajoute : *"Je m'étais promis de ne pas t'écrire tant que je n'aurais pas de situation. Amitiés à Mrs. Hudson qui a permis de conserver à mon Clairon son heureux caractère. Continuons à vivre dans l'espérance⁴⁷."*

Fin novembre 1903, il lui écrit à l'insu de sa mère :

"Je viens te demander de nous adresser dès que tu pourras quelque argent... Il faut suppléer à la Providence qui se fait tirer l'oreille⁴⁸."

Claire ressent vivement la détresse et l'humiliation de son père. Il y a cinq ans seulement, les fastes de son premier bal... Elle aide la Providence. Surprise, émue, Madame Monestès écrit le 12 décembre :

"Ta lettre contenait le fruit de ton travail⁴⁹ !"

Claire garde précieusement ces lettres et *"enfonce ses poings dans ses yeux"*. Elle tente d'intervenir par ses relations jésuites :

"Vous me dites que le Père Emonet connaît le Père Chabannes. Trouvez-vous de quelque utilité que je lui écrive pour lui demander de parler au Père Emonet en notre faveur ? Il serait enchanté, il s'inquiète toujours de ce que je fais et parle de moi en termes si flatteurs que j'en rougis au-delà des mers⁵⁰."

Noël approche :

"Ma chère Maman, je vous en prie, ne faites point de dépenses pour moi, j'arrange mes affaires de mon mieux afin de les faire paraître convenables et ne suis point ou plus coquette, d'ailleurs, comme française, j'ai l'avantage sur ce pays-ci d'avoir un peu plus de goût et puis paraître

gentille avec un rien, c'est ainsi que je me suis faite avec deux morceaux d'étoffe une petite blouse qui m'a valu beaucoup de compliments. Quant à mon argent de poche, vous oubliez que vous m'avez envoyé quelques petits envois que j'ai ménagé de mon mieux, quant au reste, raccomodage de souliers ou autres, l'économe tient un compte qu'elle déduira probablement sur le dernier paiement. Je n'ai pas froid du tout cet hiver grâce au tricot que vous m'avez envoyé. Ne vous inquiétez donc pas, et surtout, chère maman, ne vous fâchez point si je vous répète de ne pas faire de dépenses pour moi. Je sais que les envois à l'étranger sont très chers. Dites-moi plutôt que vous vous êtes acheté une bonne robe, cela me ferait tant de plaisir. Adieu, je vous embrasse tendrement ainsi que Papa et les petits⁵¹."

Fin décembre elle raconte avec légèreté le bon Noël qu'elle a passé. L'écriture de Claire a changé du tout au tout. Fini, la fine écriture couchée apprise au Sacré-Coeur. Sa calligraphie devient haute, nerveuse, avec une sorte de puissance, de passion contenue. Claire s'est trouvée elle-même.

b. Friday. Un "Friday" sans date vaut à Madame Monestès une lettre toute de fantaisie et de joie⁵². L'écriture haute, déliée, souple, semble danser, le papier est pris à l'envers, des fautes échappent, c'est un heureux désordre. Claire va revenir.

2ème PARTIE

SOUS L'INFLUENCE DES "SOCIALES"
CLAIRE
CATHOLIQUE SOCIALE

CHAPITRE VI

A. MARSEILLE UN PAYSAGE NOUVEAU 1904-1910

1. LE RETOUR DE CLAIRE.

Quelques dates sur un carnet où elle recueille pêle-mêle des citations et les étapes de son voyage permettent de suivre le périple de Claire. De Dublin à Marseille, le voyage du retour dure trois mois¹.

Elle fait ses adieux à Mount Anville le 12 juillet 1904 mais passe le mois d'août à Rochampton. Puis, au gré de membres de la famille ou d'amis qu'elle veut revoir, elle revient par Jersey, Cabourg, Paris en septembre, Bellême chez ses cousins Chamousset, Alençon, pour arriver à Marseille début octobre.

Il faut imaginer la gare Saint-Charles une fin d'après-midi d'automne : les locomotives qui sifflent et halètent, les freins qui gémissent, les chauffeurs noirs de charbon qui débarquent fatigués, et s'interpellent. Une fumée âcre caresse les verrières. La foule circule. Et les Monestès guettent le train de Paris qui n'en finit pas d'entrer en gare. Clairon revient !

Quand elle descend du train, est-ce bien elle ? On pleure, on rit : chacun est différent, mûri, grandi, fatigué par l'épreuve. Elle a énormément maigri. Dès demain, il faudra qu'elle aille chez le Docteur Grasset. Mais en attendant, c'est l'heure des retrouvailles. Dans la voiture qui l'emporte jusqu'à *la maison* tant espérée qu'elle ne connaît pas, Toto lui raconte Marseille sans relâche² : la Canebière, le Vieux-Port et le Pont Transbordeur en construction, le tram, son

école de la rue des Dominicaines qu'on peut apercevoir en passant³, la Place Castellane enfin, et un peu plus haut dans le Boulevard Baille, au n° 29, la nouvelle maison où les Monestès ont emménagé depuis peu : typiquement marseillaise, ses trois étages gardent derrière de hauts volets clos un semblant de fraîcheur. De là on aperçoit le massif rocheux de la Garde, avec la ligne presque verticale de son funiculaire, et la Bonne Mère perchée comme à Myans sur son clocher, pour veiller, maternelle, sur la ville et les bateaux⁴. L'En-Haut de Dieu est tourné vers l'En-Bas de l'humanité, comme au Lémenc. Une humanité bruyante, dont l'accent recouvre d'une pittoresque légèreté les récits les plus noirs, pudeur aux apparences aussi extraverties que les savoyards le sont peu, grouille en contrebas. Marseille. Claire va l'adopter. Sans doute n'est-ce pas aujourd'hui sans quelque nostalgie de Dublin, la ville grise, humide et négligée, dont elle a appris à goûter la simplicité aimable, et Chambéry, sa belle capitale savoyarde.

2. MARSEILLE AU DEBUT DU 20ème SIECLE.

Marseille au début du 20ème siècle est un monde particulier. Nous en ferons un inventaire rapide, afin de mieux situer l'univers que Claire découvre en 1904, où elle va s'enraciner, et de mieux la comprendre.

a. Autour du Vieux Port.

Marseille, c'est une géographie. Ecrasée de soleil, la ville est enserrée dans les collines qui semblent vouloir la rejeter à la mer. Pentes, escaliers, ruelles, avenues, aboutissent au Vieux Port, construit dans la calanque du Lacydon. C'est là le véritable cœur de Marseille. Depuis des siècles, les bateaux y apportent leurs cargaisons de marbre, de blé, de poisson, les produits les plus variés qui ont fait la richesse de cette ville de négoce⁵. En 1904, le Pont Transbordeur en construction au-dessus du Vieux Port a un curieux air de sauterelle. Le Château d'If, entre prison et poésie, fait rêver.

Marseille, c'est le brouhaha, le soleil et la mer. Quai de la Fraternité. Quai du Vieux Port. Tout pousse vers le Bassin Méditerranéen, la Corse, les Colonies qui en développant le commerce ont obligé la ville à changer de mesure. Il faut trois jours de traversée pour le Maroc, deux pour l'Algérie, plusieurs semaines pour l'Île Bourbon desservie depuis 1827 par un voilier trois mâts. La Compagnie Augustin Fabre est active et prospère comme

l'indique sa publicité sur les cotonnades du Mozambique⁶. Méditerranéenne avant d'être française, Marseille est cosmopolite : on entend parler l'italien, l'espagnol, l'arabe, et bien sûr le "marseillais" dont les nuances varient selon les quartiers et les classes sociales, jusqu'à n'être plus qu'une ombre sur les lèvres aristocrates. Marseille, c'est un peuple de pêcheurs, de commerçants et de dockers, les femmes qui vendent les poissons à la criée, les gosses en guenilles qui jouent et crient dans les rues étroites et les escaliers du *Panier*, le vieux quartier primitif construit sur un promontoire naturellement défensif. Une bourgeoisie dont les manières de parler ont façonné le visage tient en mains la destinée de la ville, entre la rue Paradis, la rue Saint Ferréol, le Cours Pierre Puget et le Vieux Port⁷.

Mais Marseille, c'est surtout la *Bonne Mère*. Il faut une suée pour y monter, l'été, par des escaliers qui n'en finissent plus ou le funiculaire et la passerelle suspendue. Là-haut, le vent du large vous décoiffe, rafraîchissant même si le soleil ne cesse de cogner. Le paysage est vaste. La ville, en contrebas, monte et descend, avec ses quartiers agrippés aux collines, ses calanques loties, les innombrables toits de ses taudis plantés en tous sens, les traits d'ombre que dessinent les ruelles. De la *Bonne Mère* les Marseillais attendent tout. A l'entrée du sanctuaire la statue de Mgr. Mazenod⁸ les accueille, rappelant que l'Eglise sait avoir le souci des pauvres. A l'intérieur, ses ex-voto, ses bateaux, ses drapeaux, tout un fouillis de mémoire populaire porté devant Dieu par Marie, rappellent que si tout pousse le marseillais vers le large, il n'en revient pas toujours.

b. Evolution économique et démographique.

En 1904, Marseille est une ville en pleine expansion⁹. Le 19ème siècle a vu de grands travaux, nécessaires pour faire face aux développements des échanges commerciaux avec l'Outre-Mer et ne pas risquer de perdre le trafic au profit d'autres villes portuaires : extension du Port, percement d'un canal de jonction au Rhône à travers la chaîne de l'Estaque, qui désenclave la ville et l'ouvre sur la France, construction d'un réseau de 56 km de voie ferrée sur les quais. On a même pensé combler le Vieux Port !

La poussée urbaine a suivi l'extension du Port¹⁰. De 1872 à 1911, Marseille digère 250 000 nouveaux habitants, dont 50% d'étrangers. Parmi eux 75% d'italiens représentent la partie pauvre de la population marseillaise et suscitent un racisme certain. Après une légère pause, l'immigration a repris

fortement depuis 1890. Et la ville continue sa croissance : la rue Paradis est achevée, le Prado bientôt digéré par l'agglomération. Cossue, sa large avenue mène à la plage, au bas du quartier chic de Saint Giniez. Peu à peu, on voit venir le jour où la ville encerclera même le massif de la Garde et la Bonne Mère.

Conséquence de cette politique d'extension, bien contraire à celle de Chambéry, une importante main-d'oeuvre arrive et s'installe dans de nouveaux quartiers. L'Eglise doit faire face¹¹. Dès 1852, Marseille s'est dotée de la cathédrale Saint Jean, au coeur du quartier de la Joliette gagné sur la mer. Depuis 1836, de nouvelles paroisses ont surgi sur la bande de terrain qui séparait Marseille des villages avoisinants : Longchamp, Saint Michel, Baille, Endoume. La ville a rattrapé les villages et leurs églises paroissiales : Belle de Mai, Chartreux, Capelette, Rouet. Les lotissements surgis au petit bonheur autour des anciens villages abritent des populations très différentes les unes des autres, dont le rapport avec l'Eglise reste tributaire de leurs origines. Ici, le curé est proche de ses paroissiens, la vie villageoise continue, le taux de Baptême et de pratique religieuse reste élevé¹² ; là, l'Eglise ne rattrape qu'après coup, et mal, une population ouvrière déracinée, et la pratique baisse.

c. Une Eglise bourgeoise et conservatrice.

Au début du siècle, Marseille compte 36 paroisses catholiques. Mais on observe une baisse notable des Baptêmes, liée à des facteurs psychologiques, sanitaires et sociaux : d'une part parce qu'on a moins peur de la mort, que la représentation du Salut évolue, on baptise moins vite les nourrissons ; d'autre part, le déracinement des populations ouvrières engendre une décadence générale de la discipline ; enfin, les anticléricaux de la Troisième République ne cessent de répéter que la religion est affaire privée : on se fait à l'idée, quelques esprits ouverts y voient même une chance pour la foi, mais celle-ci est moins soutenue. Marseille est devenue une terre de mission marquée par les masses ouvrières.

Pourtant, la religiosité du peuple marseillais est grande. Elle hérite de l'histoire récente. L'épidémie de choléra de 1830 a accru de façon durable la dévotion à la Bonne Mère, à l'Eucharistie et au Sacré-Coeur. Mgr. Eugène de Mazenod a su jadis s'adapter de façon créative aux besoins de la classe ouvrière, en défendant le dimanche chômé, en maintenant le Provençal dans les prônes, en soutenant les initiatives éducatives, sanitaires et sociales dans son

diocèse. Cela a laissé des traces dans les mémoires. Mais son successeur Mgr. Cruise, plus sensible à la restauration intellectuelle de la foi, eut une politique moins ouverte et moins tournée vers les classes populaires, et les défections se sont accrues. Malgré de grandes figures telles que Timon-David et Allemand¹³, qui privilégièrent la formation de la jeunesse, on voit émerger une population catholique dont l'appartenance ecclésiale est plus lâche et problématique. L'espèce "croyant-pas-pratiquant" se répand et prête le flan à l'athéisme. En 1901, la pratique dominicale est tombée à 16% de la population contre 30% trente ans plus tôt : diminuée de moitié en une génération ! Peu de prêtres sortent du noyau stable de 80000 catholiques pratiquants, eu égard à la moyenne française. Faut-il y voir l'effet des choix politiques de la bourgeoisie catholique marseillaise ? Elle fut hostile au Ralliement, se méfie du Sillon, est influente. Si les manifestations religieuses restent un des lieux capables de mêler les classes sociales, la piété populaire est en recul. Les pratiquants se recrutent électivement dans la bourgeoisie conservatrice.

L'économie basée depuis des siècles sur le négoce passe à une économie basée sur l'industrie. Les grosses fortunes et le pouvoir sont en train de passer à une bourgeoisie d'affaires qui éclipse la vieille aristocratie marseillaise. Armateurs, banquiers, courtiers, négociants et industriels de l'huilerie et de la savonnerie, forment un milieu fermé dans lequel une politique d'alliances matrimoniales bien comprise renforce les intérêts et l'hégémonie de quelques grandes familles. C'est l'heure des Fabre, Roux, Montgrand, Noilly-Prat, Rastoin, Bergasse, Magnan, Payen, Rostand... que nous retrouverons plus tard dans le carnet d'adresse de Claire Monestès. Ils représentent une Droite qui, après les dix ans de gestion du maire socialiste Flessières, reprend le dessus à partir de 1902 et s'apprête à mener le combat aux côtés de l'Eglise quand le *Petit Défroqué*¹⁴ aura entrepris de la réduire à rien. Ils mettent leurs enfants chez les Jésuites¹⁵, au Sacré-Coeur ou chez les Filles de Marie. En 1901, ils ont accueilli avec satisfaction Mgr. Andrieu¹⁶ dont la réputation d'homme conservateur et ultramontain les rassure. Il saura faire face aux pressions de gauche, et dénoncer "*la victoire des pouvoirs occultes judéo-protestants et maçonniques*"¹⁷. Le milieu catholique marseillais est bien sûr anti-dreyfusard. Cependant, Marseille engendre aussi des personnages au service des pauvres, qui donnent aux plus fortunés l'occasion d'épouser la cause pratique de la charité : après Mazenod et Timon-David, déjà nommés, en ce début de siècle, l'Abbé Fouque¹⁸ en est l'inoubliable figure.

En 1904, Marseille connaît des troubles sociaux aggravés par les tensions

entre l'Eglise et l'Etat, comme Claire n'en a jamais vu à Chambéry¹⁹ ! 25353 grévistes paralysent la ville durablement. Ces grèves auront pour conséquence un effondrement économique qui se répercute sur l'emploi, ce dont Gustave Monestès fera les frais. Les forces conservatrices catholiques regroupées derrière Mgr. Andrieu avec l'appui de mouvements tels *La Ligue des Femmes Françaises*, récemment fondée à Lyon par un jésuite, le Père Eymieu, font face aux anticléricaux partisans de l'instruction laïque, aux Loges maçonniques, à la Ligue des Droits l'Homme²⁰. Elles apportent leur soutien financier à l'Eglise, trouvent un soutien moral et l'expression de leur cause chez des hommes récemment convertis comme Barrès, Péguy, Claudel, ou encore chez Charles Maurras le fondateur de l'Action Française, qui, bien qu'officiellement athée, apparaît comme le représentant naturel de la résistance à Droite²¹.

Les Catholiques Sociaux sont à comprendre dans ce contexte. Ils représentent un mouvement porteur, novateur par biens des aspects, mais sont globalement conservateurs. On trouve à Marseille les Cercles Catholiques d'Ouvriers fondés par Albert de Mun, et des syndicats chrétiens. Les Cercles de la *Chronique du Sud-Est* dont les initiateurs sont les lyonnais Henri Lorin et Marius Gonin²² - que nous avons croisé à *La Croix de Savoie* -, les *Cahiers de l'Action Populaire* des jésuites, sont lieux et source de réflexion pour les jeunes catholiques. C'est la fondation des *Semaines Sociales*²³, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. L'A.C.J.F. des jésuites, formatrice de nombreux jeunes gens, et enfin le Sillon, dont *L'Echo de Notre-Dame de la Garde*²⁴ communique les dates de réunions, sont des lieux où l'influence du prêtre reste importante. Les cercles du Sillon poursuivent une réflexion dont les présupposés à la fois catholiques et démocratiques stimulent la jeune génération à inventer une manière nouvelle d'être au monde en intégrant les découvertes scientifiques récentes. Mais ils "flirtent" forcément avec le politique. Ils feront bientôt partie de ceux que les mesures anti-*Modernes* de Pie X priveront de renoncer à leurs idées et à leur existence. *Le Nouvelliste*, journal attitré des Monestès, prend position contre le Sillon. Enfin, pour compléter ce paysage, des patronages rassemblent jeunes gens ou jeunes filles, organisent des ateliers, des loisirs, des vacances. L'Eglise cherche à encadrer tous les milieux et pas seulement la bourgeoisie, mais le fait dans un esprit conservateur. Ses cadres ne sont-ils pas issus de la bourgeoisie ?

d. La crise de la Séparation de 1905 à Marseille.

La Séparation de l'Eglise et de l'Etat est promulguée le 9 décembre 1905. Le

phénomène n'est pas que français. Mais elle a en France un caractère excessif. Les relations entre l'Eglise et l'Etat entrent dans une longue période de turbulences, dont les conséquences se font toujours sentir près de cent ans plus tard.

Au moment où Claire prend pied dans la ville phocéenne, la République met les religieux en demeure de faire des choix radicaux : ou s'expatrier en attendant qu'un contexte politique plus favorable permette leur retour et la reprise des oeuvres abandonnées, ou entrer en clandestinité. La seconde solution fera faire l'expérience d'une consécration dont la traduction n'est plus directement une oeuvre congréganiste, et ce décrochement s'avérera très important. Si les jeunes désireux d'une vie religieuse choisissent massivement d'entrer dans les instituts missionnaires qui connaissent un immense succès, tournant ainsi en positif la situation de fait, une troisième voie se fait jour grâce à la Loi de 1901 sur les associations. Cette loi offre un cadre qui permet à un certain nombre de religieux laïcisés de créer des oeuvres et des écoles "laïques" où, discrètement – crucifix, prières et références religieuses ayant disparu –, ils gardent une certaine influence sur la jeunesse. "S'offrir en holocauste" devient possible sur l'autel de la République, dans une activité efficace et inventive que l'Etat enrage bientôt de promouvoir malgré lui. Etat convaincu, avec Waldeck-Rousseau, de récupérer le *Milliard* qu'il prête aux congrégations et qui au sens littéral en sera pour ses frais. Les biens dont elles usent ne sont pas forcément monnayables, et surtout pas pour une telle somme.

Pendant deux ans, les 33 congrégations religieuses représentées à Marseille et l'Eglise diocésaine vont affronter, comme partout en France, les fermetures, expulsions, spoliations, et inventaires. Les catholiques résistent avec vigueur²⁵. Rome condamne la *Séparation* dès février 1906 par l'Encyclique *Vehementer*²⁶. Il s'ensuit une situation difficile pour l'Episcopat français, pris entre sa base, la République et Rome. L'Assemblée Plénière de l'Episcopat réfléchit sur le modèle proposé par l'Etat des *associations cultuelles*. Mais Pie X s'y oppose dans une nouvelle encyclique, le 10 août 1906 : "*Gravissimo*"²⁷ ! Le souvenir des divisions de la Révolution plane sans doute, le Pape craint une nouvelle fracture interne à l'Eglise, qu'il préfère voir perdre le temporel plutôt que l'unité. Faudra-t-il devenir l'Eglise française des catacombes ? D'aucuns le prédisent. L'Episcopat sauve l'exercice du culte et la présence sur le territoire national des prêtres nécessaires. Mais ceux-ci ne seront plus payés par l'Etat. Il organise alors le Denier du Culte dont le principe est celui de la cotisation

volontaire des fidèles. Ceux-ci, exaspérés par une politique anticléricale excessive, conscients des difficultés de l'Eglise, sont généreux : l'Eglise vivra.

Quand la laïcisation des services hospitaliers est proclamée à Marseille, 41 chirurgiens et médecins de la ville répondent en adressant une lettre de reconnaissance à la Supérieure des Augustines, ce qui leur vaut une réprimande préfectorale. Que leur importe, ils sont en position de force car indispensables. Quand les anticléricaux organisent des fêtes pour le Vendredi Saint, les catholiques suppriment et boycottent toutes les fêtes repérables à l'horizon. C'est la guerre ! Pourtant la lutte est inégale. Le 31 janvier 1906, le Pensionnat du Sacré-Coeur reçoit son ordre de fermeture pour l'automne, et le bâtiment est vendu à la moitié de sa valeur. Les Carmélites s'exilent en Egypte, les Clarisses partent en Espagne, les Dames du Cénacle quittent la rue Sainte Victoire et gagnent l'Italie, sauf quelques-unes qui adoptent un genre de vie sécularisé en plein coeur de Marseille, pour poursuivre leur apostolat spirituel. Les aumôneries militaires sont supprimées. Les Jésuites choisissent l'Espagne, l'Italie ou... Marseille. Mais leur collège est fermé. Le Musée franciscain est vendu. Le 16 janvier 1906, l'inventaire des 460 établissements religieux de Marseille commence. Les religieuses Capucines sont sommées d'emporter leurs cadavres : mortes ou vives, les religieuses sont indésirables en France, et les cimetières républicains ne sauraient les supporter. il faut partir. L'hôpital des Filles de la Charité est laïcisé. Le Père Rouvier, jésuite, est poursuivi en justice pour avoir voulu garder le calice de son Ordination²⁸ : il ne se laisse pas faire, interjette l'appel, et voit sa peine de trois mois de prison ferme commuée en amende : 100 F. pour un calice. Fin 1906, à la veille de Noël, Mgr. Andrieu est expulsé de l'Evêché promis au bel avenir d'Hôtel de Police. Les tensions entre cléricaux et anti-cléricaux sont extrêmement vives. Aucune soutane n'apparaît sans que des croassements fort désagréables se fassent entendre. *"Il est parfois risqué de se rendre à la messe dominicale, écrit Jean Monestès²⁹.* La France se coupe en deux.

L'Echo de Notre-Dame de la Garde³⁰ s'intéresse aux pays où, en matière de séparation, les choses se passent mieux : l'Irlande, où la Séparation de l'Eglise et de l'Etat est moins conflictuelle, autorise les religieux à se constituer en sociétés civiles et à recevoir des legs ; l'Amérique, où le service de l'Eglise fait partie de la vie sociale, intègre des aumôniers dans le corps des Pompiers de New-York, prêts à bondir en voiture attelée en cas d'accident. Quand la réanimation échoue, le blessé parvient muni des sacrements de l'Eglise devant l'Eternel. Ailleurs dans le monde, on est plus sage : mais cela ne calme guère

les esprits marseillais.

En 1904-1905, la pratique eucharistique, stimulée par les décisions romaines, et les tensions entre l'Eglise et l'Etat, prend à Marseille la forme de *Semaines Eucharistiques* assorties de grâces et d'indulgence plénière. Chaque jour, la *Bonne Mère* voit des marseillais monter à l'assaut des grâces divines en des pèlerinages et célébrations *réparatrices* : pris entre la conscience d'être victimes d'un Etat pécheur et celle d'avoir péché (n'a-t-on pas le meurtre du Roi sur la conscience nationale, depuis 1793 ?), les catholiques connaissent un sursaut de piété auquel Marseille n'échappe pas³¹.

3. L'ENRACINEMENT DE CLAIRE A MARSEILLE.

Dans ce contexte difficile auquel elle n'est pas préparée, et une misère familiale qu'elle n'a pas imaginée, Claire doit s'intégrer à Marseille. En l'espace de trois ans, de 1904 à 1907, les principaux acteurs de la suite de son histoire vont entrer en scène : les *Sociales*, les *Oblates du Sacré-Coeur*, *Léonie Fabre*, le *Père Eymieu*.

a. Léonie Fabre.

Dès son retour, un des premiers contacts que Claire prend à Marseille est le Sacré-Coeur. Elle s'y trouve chez elle, y trouve sans doute quelques travaux, et y passe, dit-elle, le plus clair de son temps. Par le Sacré-Coeur et, sa famille, elle connaît le Père Rouvier qui devient son confesseur³². Il a pris les Monestès en amitié et cherche à les aider. Parmi les nombreux amis du Père Rouvier à Marseille, il y a les Fabre.

L'armateur Augustin Fabre fut à l'origine de l'une des plus grosses fortunes de Marseille. Sa Compagnie sillonne les mers, les Fabre possèdent de nombreuses propriétés : Divonne dans le Jura, Lumbin aux environs de Grenoble, Lumigny près de Marseille, Septèmes, et une autre sur le Prado. L'un des petit fils Fabre (Cyprien), Henri, que son père voue à l'échec, est grand observateur de ricochets : "*pourquoi une pierre peut-elle ainsi voler ?*" se demande-t-il. Il sera l'inventeur de l'hydravion³³. Mais aucune fortune ne protège du malheur. En 1904, les Fabre viennent de perdre leur fille Delphine, morte en couches. La cadette qui n'a que dix sept ans est très éprouvée. Est-ce le deuil ou une paresse naturelle ? Léonie Fabre a un niveau scolaire

médiocre qu'il faut absolument améliorer. Madame Fabre s'en ouvre au Père Rouvier. Le Père Rouvier pense à Claire Monestès.³⁴

C'est ainsi que Claire, qui n'a plus la fortune mais a la culture, la finesse et la distinction, devient, dans les mois qui suivent son retour d'Irlande, répétitrice en français et en anglais, chaperon, consolatrice et amie de Léonie Fabre. Elle devient aussi amie intime de la cousine de celle-ci, Marie de Roux³⁵, dont l'âge, l'éducation au Sacré-Coeur et l'idée de vie religieuse la rapprochent. Elle reprend avec elle les habitudes de raccompagnement et de discussions à n'en plus finir qui avaient caractérisé son amitié avec Jeanne Borson. Marie aime beaucoup Claire, mais s'effraye quelque peu, parfois, par les ardeurs de sa pénitence.

b. Le "Prado" de l'Abbé Fouque.

Marie de Roux met Claire en relation avec le Cercle de la *Mutualité Intellectuelle* et le "Prado". Ce qu'elles appellent ainsi n'est pas la vaste avenue où toutes les fortunes de Marseille ont une demeure, mais, sur l'avenue, la propriété des Sacramentines et tout ce qui s'y passe.

"On avait voulu autrefois arrêter les rumeurs du monde contre des remparts de pierre : on avait élevé les voûtes de longs et sombres couloirs pour favoriser le recueillement et le silence, les hautes et étroites fenêtres laissaient à peine apercevoir un fragment de ciel pour laisser s'envoler les prières ferventes et les soupirs de l'amour divin..."³⁶

Ainsi est décrit l'endroit que les Sacramentines occupent depuis quarante ans. En 1904, sécularisées, elles ne sont plus qu'une poignée qui bientôt partiront discrètement dans le flot des religieux expulsés de France. Un personnage que Marseille n'est pas près d'oublier, toujours à l'affût de quelque vaste lieu pour l'une de ses oeuvres, a persuadé de grosses fortunes marseillaises de racheter pour lui un certain nombre de propriétés ecclésiastiques mises en vente par l'Etat. *"Tout est possible à celui qui croit"* : telle est la devise de l'Abbé Fouque, et ça marche. Madame Jacques a donc acquis la propriété des Sacramentines. L'abbé la lui loue pour des "associations", et la loi de 1901 couvre et garantit contre toute ingérence de l'Etat ce lieu étrange où l'amour de Dieu abonde dans le genre disparate.

La première oeuvre que celui qu'on appelle à juste titre le *Saint Vincent de Paul Marseillais* veut installer au Prado est la *Protection de la Jeune Fille*³⁷. Son but, offrir aux jeunes filles déplacées par le travail et isolées un accueil, un

toit, un soutien, face aux dangers omni-présents de la grande ville, répond à un besoin évident dans un port comme Marseille : l'Oeuvre des Gares les cueille au train lorsqu'elles arrivent pour travailler, afin de passer avant les proxénètes. Dûe à Mme Louise Reynold de Pérolles et Mme de Montenach, la *Protection de la Jeune Fille* est née en Suisse dans le milieu proche de l'Union de Fribourg, coeur du Catholicisme Social. Elle a un rayonnement international. Mais une fois l'idée acquise, il faut à l'Abbé Fouque un encadrement pour la mettre en oeuvre. Il le trouve à Lyon. Sur un axe Fribourg, Genève, Lyon, Valence, Marseille, épine dorsale du catholicisme social, Lyon est la ville de toutes les initiatives : la *Chronique du Sud-Est* et les *Cercles* de Marius Gonin, l'*Union des Catholiques Sociaux* et les *Semaines Sociales* d'Henri Lorin, l'*Action Populaire* du Père Leroy, la *Ligue des Femmes Françaises* fondée par Mme de Lestra et le Père Eymieu, un jésuite dans l'orbite duquel on trouve les Cercles de la *Mutualité Intellectuelle* et son Bulletin *La Semeuse*, et enfin les syndicats chrétiens féminins florissants sous la houlette de Marie-Louise Rochebillard³⁸. Ces oeuvres, nées dans un contexte de persécution anticléricale et d'émergence du monde incroyant en pleine crise moderniste, ont des points communs : elles contribuent à la promotion d'un laïcat responsable alors que l'Etat relègue les religieux outre-frontières ; elles s'inspirent de l'encyclique *Rerum Novarum* ; mis à part le *Sillon*, leur position novatrice n'en est pas moins foncièrement conservatrice.

c. Les "Sociales".

Pendant que Claire Monestès découvrait l'Irlande, à Lyon, des jeunes filles s'étaient ouvertes aux perspectives d'un Catholicisme Social vigoureux inspiré par *Rerum Novarum* et mis en oeuvre par Marie-Louise Rochebillard. Situer celle-ci en quelques mots est injuste, tant son importance fut grande dans le milieu catholique lyonnais des années 1900. Des circonstances familiales l'avaient obligée, bien que bourgeoise, à travailler et partager de 16 à 38 ans la condition ouvrière ; sensible à l'injustice et aux besoins des femmes ouvrières, elle avait créé à Lyon les premiers syndicats féminins, en 1899. Elle fit rapidement école, suivie à Paris par la Soeur Milcent, Fille de la Charité³⁹. Les syndicats se veulent d'abord une proposition de *service* des ouvrières : cours professionnels, bureaux de placement, services de prévoyance et d'assistance. En 1901, on peut entendre Marie-Louise Rochebillard aux cours féminins organisés par les Facultés Catholiques de Lyon⁴⁰. Elle y parle avec une flamme, une assurance, une expérience, une modernité, qui séduisent son auditoire, d'autant qu'elle intègre les *projections lumineuses mobiles* inventées

quelques années plus tôt par les Frères Lumière⁴¹ ! On vibre à l'entendre dénoncer "*l'état de larves humaines*" auquel sont réduites les travailleuses à domicile exploitées à la fois par les chefs d'entreprise et les femmes qui servent d'intermédiaires. Elle appelle à l'action dans l'optique de *Rerum Novarum*.

Dans l'auditoire, Andrée Butillard, Aimée Novo, Amélie Rollet et Marcelle Convert, sont enthousiastes. "*Je viens de rencontrer le Catholicisme Social⁴²!*", s'exclame la première. Une voie s'ouvre à l'évangélisation par l'action sociale, au moment où les deux semblent justement si utiles à mener de concert, et où les congrégations, outre qu'elles sont menacées d'expulsion, semblent mal armées pour ce nouveau type de mission.

Andrée en parle à son directeur spirituel. Le Père Antonin Eymieu, un jésuite intelligent et ascétique, ouvert à la modernité – il n'a pas quarante ans – vient de lancer la *Ligue des Femmes Françaises*⁴³. Proche des Dames de Nazareth, il a créé pour leurs anciennes élèves, dont Andrée, la *Mutualité Intellectuelle*, un petit Bulletin dont l'objectif est de favoriser l'échange et la réflexion sur les sujets les plus divers entre des jeunes femmes qui, après le Pensionnat, se retrouvent assez isolées⁴⁴. Intéressé à la Question Sociale, persuadé qu'il faut créer dans les circonstances difficiles que traverse l'Eglise de France, où la femme, pense-t-il, a un rôle important à tenir, il écoute attentivement le désir qu'exprime Andrée d'une vie religieuse consacrée à l'apostolat social. Marie-Louise Rochebillard, qu'il dirige aussi, souhaite fonder une congrégation qui donne assise et continuité au travail social entrepris. Faut-il les rapprocher ? Il en dit un mot à Andrée, tout en la dissuadant de suivre Marie-Louise dont il a refusé de soutenir personnellement le projet "*ne trouvant pas en elle et ne se reconnaissant pas à lui-même les dons nécessaires pour mener à bien une telle entreprise⁴⁵*", dit-il. Le fond du problème est le tempérament ombrageux de la jeune femme. Il pousse Andrée à regarder plutôt du côté des *Oblates du Sacré-Coeur*, dont nous avons évoqué la fondation récente. Andrée y entre... et en sort. Ce n'est pas sa vocation. Entre temps, Marie-Louise Rochebillard, qui tient à ses idées, est allée trouver le supérieur du Père Eymieu et mgr. Coullié, archevêque de Lyon. Est-ce sa notoriété ? Ses supérieurs demandent au Père de l'aider à fonder. Andrée reprend contact avec Marie-Louise.

La première chose à faire, pense le jésuite, est de les former à la vie religieuse. Une retraite est organisée selon les Exercices, pour vérifier l'appel et poser quelques bases. Trois autres jeunes filles s'y joignent : Aimée Novo,

Marcelle Convert, et Louise Laget, la cousine du Père. "*Amo Christum*", tel en est le thème⁴⁶. A la suite de quoi, le début de l'oeuvre commune est fixée au 4 octobre 1904, fête de Saint François d'Assise. Une formation est mise sur pied. Une fois par semaine, le Père Eymieu les réunit pour les former à la vie religieuse ; une fois par mois, une Dame du Cénacle leur donne quelques éléments de spiritualité. La participation à la *Mutualité Intellectuelle* fait le reste. Et le 8 décembre 1904, à l'issue d'un triduum, chacune des participantes fait à Dieu une consécration sans réserve. Un peu prématurée ? Si l'unanimité spirituelle semble acquise, Marie-Louise Rochebillard s'avère tout à fait incapable de collaboration dans le domaine du travail social. Le Père Eymieu fait arrêter l'expérience. Chacune retourne chez soi se reposer et réfléchir.

d. La Mère Philippine de Rancourt et les "Sociales" au Prado.

Tout aurait pu en rester là à Lyon, si l'abbé Fouque n'avait cherché du monde à Marseille. Cet homme insatiable vient d'engendrer pour la énième fois une oeuvre énorme qu'il n'a pas les moyens de gérer. Le 18 août 1905, il écrit au Père Eymieu – qu'un prêche de Carême à Marseille lui a fait connaître quelques mois plus tôt – pour lui exposer son besoin : une direction pour l'apostolat social de la maison du Prado et en particulier l'oeuvre de la Protection de la Jeune Fille. Il pense aux Oblates du Sacré-Coeur, dont il sait que le jésuite s'occupe, qui ont déjà fait leurs preuves à Marseille. Le Père Eymieu en parle à la Mère Marie-Thérèse de la Bruyère, Supérieure Générale. Celle-ci décide d'envoyer au Prado la Mère Philippine de Rancourt⁴⁷, la Mère Jeanne de Boissieu et quelques autres. L'idée est d'y adjoindre celles qui n'ont pas renoncé à leur projet de fondation : Marie-Louise Rochebillard, Aimée Novo, Andrée Butillard, Marcelle Convert, Amélie Rollet, Aimée Lainé. Elles participeront aux oeuvres, et seront formées à la vie religieuse par la sûre Mère Philippine de Rancourt. On espère en faire une branche séculière de la *Pieuse Union* – qualificatif canonique dont on appelle couramment alors la congrégation des Oblates – comme celle-ci avait voulu être pour le Sacré-Coeur : juste retour des choses.

Tout commence à l'automne 1905. Mais Philippine de Rancourt se rend compte rapidement que la tâche est impossible. Le *Prado* est un *vrai caravansérai*⁴⁸, dit-elle, en proie aux crises externes dûes à la politique gouvernementale et aux crises internes dûes aux différences inconciliables d'oeuvres, de projets, de tempéraments, qui y co-habitent. Les *Sacramentines* en voie de disparition qui adorent, austères, la *Protection de la Jeune Fille*, un

Orphelinat de petites filles, un *hospice de vieilles dames* (au premier étage), les *Oblates* chargées d'assurer un minimum de stabilité religieuse, et celles qu'on appelle *Sociales* ou *Vibrantes*, qui explosent dans ce cadre confus... le tout est évidemment bien difficile. Trop, c'est trop.

Beaucoup des acteurs de la seconde partie de la vie de Claire Monestès sont en place.

☞ Claire au "Prado".

Claire est à Marseille depuis presque un an lorsque l'organisation du *Prado* est mise en place, et la Loi de Séparation promulguée.

Cette nouveauté attire des jeunes filles du monde ouvertes à la Question Sociale dont les familles soutiennent inconditionnellement la charité de l'Abbé Fouque. Marie de Roux fait partie d'un Cercle de la *Mutualité Intellectuelle*. Elle y a fait admettre sa nouvelle amie Claire Monestès dont la culture, sinon la fortune, peut y prétendre⁴⁹ : car n'importe qui n'y entre pas. De là au *Prado* il n'y a qu'un pas. Claire s'engage dans les Oeuvres de l'Abbé Fouque. Ce serait faire erreur que de l'imaginer motrice de ces oeuvres nouvelles. Mais avec la vigueur de ses vingt cinq ans, elle s'y implique, donne des cours d'hygiène, fait sa formation d'infirmière⁵⁰, et accompagne le Salut du Saint Sacrement à l'orgue.

Les *Sociales* l'intéressent. Claire intéresse Mère Philippine de Rancourt pour les *Sociales*. On peut y voir le début d'une ambiguïté durable, lourde de conséquences. Ceci mérite quelques explications.

Le petit groupe du *Prado* connaît assez vite de graves difficultés, liées en partie au manque de réalisme de l'Abbé Fouque. "*La lettre, un peu obscure, ne dévoile pas les difficultés sans nombre qui ne semblaient rien au saint homme habitué à naviguer à travers tous les obstacles et à s'en tirer toujours*⁵¹ !" se souvient Philippine de Rancourt en évoquant la demande initiale de l'Abbé. Pauvreté intégrale, travail épuisant, nourriture laissant à désirer, divergences de vue qui apparaissent peu à peu et semblent inconciliables, tout promet d'immenses difficultés. Les *Sacramentines* ont imprimé à la maison un caractère monastique. La *Pieuse Union* se consacre à la formation des jeunes ; les *Sociales*, entendant se vouer aux oeuvres sociales et aux syndicats, craignent que la *P.U.* n'éteigne leurs aspirations et n'entrave "*la marche en avant*" -

comme elles qualifient leur projet avec la fougue peu modeste de la jeunesse -. Elles ont des raisons, d'ailleurs : deux d'entre elles optent finalement pour le postulat des Oblates, Aimée Lainé et Marcelle Convert, cette dernière étant devenue entre temps l'amie de Claire.

Il est difficile dans ce contexte de savoir qui veut quoi, où passent les lignes de partage entre les projets et les personnes qui les assument. Philippine de Rancourt apprécie Claire Monestès qui lui paraît équilibrée, ouverte, spirituelle, un commun amour de l'Eucharistie les rapproche, et en arrière-plan peut-être la *couleur* Sacré-Coeur que ne partagent pas de la même manière les *Sociales* lyonnaises formées par les *Dames de Nazareth*. Bref, la Mère de Rancourt voit en Claire une cheville ouvrière précieuse, la cheville ouvrière, qui soutiendrait efficacement la fondation projetée comme elle-même l'envisage. Dans les années qui vont suivre, Claire songera faire le même choix que Marcelle Convert⁵².

Sans doute lui vient-il à l'esprit de s'engager avec les Sociales qui représentent, au moment de la crise des Inventaires et expulsions, une possibilité nouvelle de servir Dieu en restant en France, et un projet adapté aux besoins du monde et aux circonstances. Elle apprend les pauvres et leurs besoins à la Croix-Rouge, pendant les trois mois de stage pratique au dispensaire en quoi consiste la formation d'infirmière. *L'Echo de Notre-Dame de la Garde* annonce tout ensemble l'ouverture du dispensaire des Franciscaines Missionnaires de Marie et de l'*Association des Dames Françaises de la Croix-Rouge*, l'éruption du Vésuve, un attentat au mariage du Roi d'Espagne, et la saisie du mobilier des Dames du Sacré-Coeur par les agents de l'Etat⁵³, en ce terrible printemps 1906 où le Carême semble unir les catholiques à la Passion du Christ.

A la paroisse Saint Philippe, les conférences de Carême sont confiées au Père Eymieu, venu tout exprès de Lyon. Le fidèle bulletin les commente en ces termes :

"Monsieur l'Abbé Eymieu, qui n'est pas un étranger pour nous, puisque depuis le début du Carême une assemblée distinguée écoute avec empressement, à Saint Philippe, son éloquente parole, vient de publier un intéressant volume de psychologie pratique, sous le titre : "Le Gouvernement de soi-même". Observateur et analyste fin, pénétrant, il entre au vif dans ce problème si complexe des forces intimes qui font l'être moral de l'homme. Il tient, en matière de vie spirituelle et de vie morale, pour cette méthode que l'on peut appeler affirmative et consiste plutôt à "ruiner ses défauts à force d'épanouir sa vie qu'à ramener toute

sa vie à ruiner ses défauts". Il montre comment et combien on peut utiliser pour le bien, en les dirigeant, les moteurs puissants qui s'appellent les passions. Ecrit dans une langue belle et souple, solide et ingénieux à la fois, ce livre sera lu par beaucoup avec autant d'intérêt que de profit ."

Après s'être rendue le matin au dispensaire où, "à genoux aux pieds de ses malades", elle apprend beaucoup de l'humanité et de l'amour, en elle, du Christ pour l'humanité, Claire va écouter avec Aimée et Andrée les conférences de Carême à Saint Philippe.



Montre moi ta douleur
J'ai besoin d'en souffrir
9 Nov. 1904.

site blessé pour
pour moi
di été blessé par 99

le jour des 24 ans de Claire Nonestis.

CHAPITRE VII

L'EXPERIENCE INTERIEURE

LE REGNE.

A partir de 1906, nous disposons de sources nouvelles qui permettent de connaître Claire intérieurement. Le chapitre précédent en est témoin. Il s'agit de ce qui a directement trait à sa vie spirituelle : l'expérience du *Règne* et son *Journal* ; et à des courriers ou textes qu'elle rédige et publie parfois sous plusieurs pseudonymes.

Mais revenons au Carême 1906. Le Père Eymieu, toujours lyonnais, avait été demandé pour la seconde fois à Marseille. Nous avons laissé Claire sur le chemin de l'église Saint Philippe.

1. LE CARÊME 1906.

a. Faire fructifier le "premier fond de piété" ?

Jusque là, nous n'avions perçu la vie intérieure de Claire qu'incidemment, à l'occasion de sa Première Communion, dans son carnet d'adolescente et son courrier d'Irlande. Ce "*premier fond de piété*¹", reçu de la gratuité de la grâce divine, portée par une lame de fond venue de loin, à travers trois siècles de Contre-Réforme, a une couleur eucharistique et réparatrice transmise au Sacré-Coeur, et très largement répandue. Claire l'a reçue par manière d'héritage avec le tempérament ardent, vigoureux (difficile aux dires de ses amis), passionné, excessif, qu'on lui connaît. Un désir d'absolu doublé d'une charité qui a appris à renoncer à elle-même la porte à s'interroger sur une vocation religieuse. Mais le Sacré-Coeur où "*tout l'appelait*²" lui semble trop rigide, trop fermé, d'un autre âge en somme. Les événements l'ont beaucoup déplacée. L'avenir promet d'être difficile et différent du passé. On aspire à des outres neuves. A Marseille, l'amour du Christ né à l'ombre du pensionnat de Chambéry

rencontre en Claire les appels d'un monde nouveau.

Mais en 1906, les piétinements du quotidien empêtré dans les problèmes de discernement des autres au *Prado*, dans la misère familiale boulevard Baille – elle doit un jour vendre ses bijoux pour manger –, diffèrent le moment de la décision, si décision il doit y avoir d'ailleurs.

L'expérience spirituelle de Claire va-t-elle au-delà de la piété généreuse et convenue qui fait partie, sans qu'on puisse l'en dissocier aisément, de la culture bourgeoise catholique française ? L'intérêt que lui portent les Mères du Sacré-Coeur, le Père Groffier³, et Philippine de Rancourt, indique sans doute que, pour ceux qui la connaissent, sa vie spirituelle est davantage qu'un ensemble de conventions de sentiments et de langage. Mais encore ? Il s'agit pour Claire, comme suggère Ignace dans les Exercices, de "*parcourir ce qui s'offre à elle*".

b. Un moment fondateur.

La prédication de Carême du Père Eymieu où les *Sociales* l'on entraînée va être l'occasion de l'*événement* intérieur dont Claire dira qu'il fut fondateur⁴. Pour le biographe, l'invitation est évidente à s'arrêter en ce lieu et considérer ce qui s'y passe. Quelles sont les conditions de cette expérience spirituelle ? C'est-à-dire comment s'articule-t-elle sur l'expérience précédente et quels en sont ses fruits ? Telles sont les questions que nous lui poserons.

Mais il y a une difficulté : de ce moment fondateur, Claire Monestès ne dit *RIEN*... sauf ceci : qu'il est décisif, et qu'il s'agit du *Règne*. L'expérience spirituelle ne trouve pas aisément les mots pour se dire. Et peut-être n'y a-t-il rien à dire. Le sens pourrait être à proportion du silence qu'il requiert. Ce *vide* n'est pas sans intérêt. Il laisse chacun – particulièrement chaque xavière – entendre le *Règne* selon son appel propre et le point où il en est, et engendre ainsi la *différence* que Claire requerra plus tard entre les membres de sa congrégation⁵. Mais s'il peut dissuader ses héritiers de projeter sur elle leur propre expérience, il peut à l'inverse, les porter à le faire, confondant ce qu'ils portent en eux avec ce qui se passe pour elle⁶. Il en va du statut du fondateur. Ou bien il est source, ou bien il est prétexte. Source, il a une expérience située par rapport à laquelle les expériences de ceux qui le suivent se situent à leur tour, dans une diversité articulée sur un même fond de nature spirituelle, dont son expérience est la forme. Prétexte, il est un miroir pour ceux qui se

réclament de lui en devenant l'écran sur lequel ils projettent ce qu'il portent aujourd'hui. En ce cas extrême, l'écran-miroir est écran qui cache. S'il cache le coeur de l'expérience, il masque l'avenir. Le risque fut couru par de nombreux instituts dans l'après Vatican II d'identifier leur *charisme* trop rapidement, soit par rapport à un faire, soit par rapport à la projection d'un faire ancien dans les termes d'une idéologie passagère. Mais on ne s'adapte pas sans risques aux temps nouveaux.

Le rapport d'un institut à son fondateur oscille habituellement entre les deux. Il s'agira donc pour nous, au moment où apparaît dans le récit ce dont Claire dit que c'est au coeur de sa vie, en mettant en évidence les éléments qui permettent de mieux situer et comprendre, de contribuer à ouvrir l'espace dans lequel la Xavière, qu'elle fonda, peut à son tour se situer en se référant à la source profonde, pour jouer, de façon variée, multiple, individuelle, au gré de la grâce, des personnalités et des circonstances.

Sans vouloir remplir le vide, nous essaierons d'approcher ce moment décisif en faisant appel à des indications périphériques dans l'esprit de *comprendre* Claire pour elle-même. Ces indications sont au nombre de quatre : le contexte, la fonction de la méditation du Règne dans les Exercices, la prédication du Père Eymieu, des traces du Règne chez Claire par la suite.

c. Le contexte.

Le contexte de l'expérience spirituelle du printemps 1906 tient en trois lieux, Marseille, les Monestès, le *Prado*, assortis de trois problèmes : *les persécutions, les échecs répétés, la tension* qui aboutit à une rupture.

A **Marseille**, c'est la période la plus aigüe de la persécution religieuse. La Séparation promulguée en décembre 1905 commence à prendre effet. C'est la terrible saison des Inventaires, doublée de mauvaises nouvelles internationales. L'encyclique *Vehementer*⁷ met des évêques dans l'embarras en confortant les catholiques dans leur lutte, ce qui ne va pas dans le sens d'un apaisement. Aller à la messe le dimanche est une expédition courageuse dont on ne revient pas indemne de quolibets, voire de jets de pierre, mais fiers aussi d'être presque martyr. L'Eglise, à Marseille et ailleurs, se sent persécutée. La vie des fidèles en est marquée, et le prédicateur de Carême qu'est le Père Eymieu aura sans doute à coeur, sans attiser la haine, de soutenir le peuple chrétien dans sa suite du Christ au moment où celle-ci se fait dans la "peine".

Chez les Monestès, c'est la pauvreté et les échecs à répétition. S'ils ont gardé une "conscience de classe" bourgeoise, ils expérimentent les humiliations, les inimitiés, la culpabilité, qu'entraîne l'infortune. Leur cause et celle de l'Eglise paraissent communes. Ils sont à la fois gais – c'est leur fond de tempérament – et déprimés durablement⁸. Claire particulièrement a payé le prix fort. Sa santé s'en ressent : elle connaît une année d'aménorrhée à son retour d'Irlande, détail qui manifeste un ébranlement profond ! Depuis Chambéry, *"tous ces élans généreux paralysés par les circonstances⁹"* ont goût d'impasse. Le Prado lui permet d'investir l'énergie généreuse qui l'habite et de s'enraciner à Marseille. Elle a alors *"la vie la plus passionnante qu'on puisse rêver¹⁰"* dira-t-elle plus tard. Mais l'essentiel lui manque : un engagement, une direction, un sens. Elle ne peut rien envisager, ses frères et soeurs sont encore à charge, il lui faut aider sa famille. Celle-ci vient de déménager pour la deuxième fois, mais n'émerge pas. Claire s'accuse en confession d'avoir du mal à accepter l'épreuve :

"Je crois que c'est au retour d'Angleterre, il y a dix-huit ans, je me suis confessée à lui une seule fois et tout à fait par hasard. Probablement j'avais dû m'accuser de mal acquiescer à la souffrance. J'étais jeune, et le fardeau était lourd. Le Père me répondit : "Regardez donc votre crucifix". – "Il ne me dit rien". Mais cette parole fut à peine sortie de mes lèvres que je la regrettais. Elle m'est restée sur le coeur pendant des années ; je ne sais pas ce qui se passa dans mon âme à ce moment, mais j'eus l'impression du reniement de Saint Pierre. C'est de là que je peux faire dater ma dévotion plus grande à la Passion¹¹."

Culpabilité ? C'est plus subtil. Elle dira un jour : *"regret proportionné à l'amour, non à la faute. Pas drame de scrupule, mais drame de coeur. Tout est mortel à celui qui aime¹²."* C'est avec ce drame de coeur qu'elle va écouter les prédications de Carême à Saint Philippe, en compagnie d'Aimée Novo et Andrée Butillard, contentes de lui faire connaître le Père Eymieu.

Au Prado, les modèles d'engagement que l'Abbé Fouque et les autres offrent à Claire sont fluctuants, incertains, conflictuels. Alors que le monde moderne et le contexte français appellent à être créatifs, la créativité piétine, saisie dans des conflits internes qui aboutissent à toutes les mesquineries : courriers non transmis, commandes non faites, portes fermées et clefs perdues, on n'en finit plus de s'énerver dans la grande maison¹³.

Si la rupture avec les *Sociales* n'est pas complète, les Oblates doivent faire un constat d'échec et envisagent de partir. Le climat empoisonné de

Marseille précipite les choses. Une dénonciation provoquera la tempête. Pour éviter tout ennui à l'Abbé Fouque, coupable de faire travailler des religieuses dans des associations Loi 1901, le départ sera avancé. *Mademoiselle Philippine de Rancourt* reçoit cette lettre de *mademoiselle de la Bruyère* :

"Chère Mère, le sacrifice des Sociales est bien fait. Nous avons mis dans le berceau de la Sainte Vierge l'acceptation. Nous mettons dans son coeur transpercé la reddition. Nativité de la Sainte Vierge 1906. Compassion de la Sainte Vierge 1906. Vous aurez un moment pénible à passer avec le Père Eymieu qui, tout en disant "Fiat", est assez peu préparé à reprendre tout de suite son groupe, mais vous saurez rester ferme sans blesser¹⁴."

Les Oblates sur le point de partir,¹⁵ les Sacramentines disparues, les Sociales réduites à deux,¹⁶ qui partent à Grenoble se mettre à l'école d'une grande catholique sociale, mademoiselle Poncet, rien ne va plus chez l'Abbé Fouque, bien que le bulletin genevois de la *Protection de la Jeune Fille* ne tarisse pas d'éloge sur l'Oeuvre du "Prado" marseillais¹⁷. Mais au printemps 1906, le *Prado* commence à apparaître comme une voie sans issue. Elle a déjà 27 ans.

2. LA MEDITATION DU REGNE.

a. L'expérience spirituelle ignatienne.

Sans prétendre en faire une longue analyse¹⁸, on se rappellera simplement la place du *Règne* dans le décours de l'expérience spirituelle des Exercices. Car, si Claire évoque le *Règne* à partir de la prédication du Père Eymieu, c'est parce que celui-ci la construit sur les *Exercices* : ce qui, de la part d'un jésuite, ne saurait surprendre. Et si elle y "répond" bien, c'est que le point où elle en est correspond à cette étape.

Ignace a organisé les *Exercices* en quatre *Semaines* organiquement liées, où les grands mystères de la Foi se déploient selon un plan apparent linéaire : Création, Pêché, Incarnation, Rédemption, Résurrection. Celui qui les fait avancer sous la conduite éclairée d'un *directeur*, qui les donne en suivant ce parcours. Des *Annotations* et *Règles* éclairent sa route. La progression des mystères médités et contemplés s'accompagne de progression dans l'oraison. Six *Méditations* synthétiques ont pour cela un rôle fondamental : en faisant appel à la libre adhésion du sujet, elles actualisent le mystère du Christ dans sa vie. L'histoire linéaire du Salut devient alors un événement personnel dans la profondeur, une expérience spirituelle du Christ qui demande à prendre Corps aujourd'hui, *en moi*, et requiert ma volonté consentante et active. Ces méditations visent en quelque sorte à opérer une incarnation "actuelle", sous

l'influence de l'unique Esprit, et s'achèvent en communion. On a comparé les étapes des *Exercices* à celles de l'expérience mystique, que les Docteurs du Carmel systématisent à même époque¹⁹ : *voie purgative, voie illuminative, voie unitive*, chacune étant féconde dans l'étape suivante. L'appel s'entend, s'accomplit et se vérifie dans l'action expérimentée comme mode de communion au Christ. Le *donner Corps* au Christ, est identiquement faire le *Bon Plaisir* du Père, comme on aime dire à l'époque, et travailler à sa Gloire.

Cet objectif est fondateur de liberté par rapport à ses préférences, par rapport aux modèles, par rapport aux évènements. Dans le don de soi du Règne où ce qui importe est de faire la volonté de Dieu, l'action et la prière sont mises au même rang de *moyens ordonnés à la fin* : la Gloire de Dieu. L'expérience ignatienne est trinitaire *in Christo*. La succession apparente des Mystères se révèle être le chatolement des différents aspects de l'Amour qu'est Dieu *en toutes choses*. La volonté, dont le rôle est capital, au lieu d'être volontarisme orgueilleux et mondain, devient l'oblation active de la liberté, l'amour *effectif* - que le Père Eymieu oppose avec saint François de Sales à l'amour *affectif*²⁰. Cette *mystique* d'union au Christ épouse la forme des évènements. L'expérience ignatienne est à la fois intérieure et liée aux évènements, elle épouse le monde parce qu'elle épouse la volonté de Dieu, qui est le Christ.

Lorsque Claire voulut typer les Xavières, elle dit : "*magnifiques épouses du Christ et servantes du monde présent*", et lorsqu'elle voulut typer leur spiritualité, plutôt qu'à un texte ou un aspect de l'Évangile, c'est à la structure des Exercices qu'elle renvoya : le *Fondement*, le *Règne*, les *Deux Etendards*, les *Trois Paires d'hommes*, les *Trois degrés d'humilité*, l'*Ad Amorem* ("*contemplation pour obtenir l'amour*")²¹. Leur fonction est de faire passer le retraitant de la *figure* au *réel*²², c'est-à-dire à ce qui s'inscrit, par le don de l'Esprit, dans le temps et l'espace de sa propre vie. Les *colloques* qui terminent les oraisons, l'*examen*, ont cette même fonction. Ainsi, dans le mouvement spirituel qui se poursuit, le *Je* du sujet s'engage dans la relation avec le *Tu* de Dieu jusqu'à ce que Dieu, comme *Sujet*, se fasse intérieur à sa vie même, sa volonté, son amour, et se fasse *Je* en lui. La formule "*vouloir si vite ce que Dieu veut qu'on ne sache plus, qui, de lui ou de moi, l'a voulu le premier*"²³ en est, pour Claire, une expression. Dans l'expérience ignatienne, l'union à Dieu se réalise et s'authentifie de façon privilégiée dans l'action et requiert l'engagement de la volonté et de l'intelligence. De ce mouvement, le *Fondement* est la condition, et le *Règne* le point de départ.

La méditation du *Règne* est la charnière décisive entre la première et la seconde Semaine. Elle arrive au terme de la *Première Semaine* comme une heureuse issue. Car, après avoir considéré dans le Fondement que le but de toute vie est Dieu même, c'est-à-dire que sa volonté s'accomplisse librement en lui pour être présente à l'Histoire, et s'y être disposé par l'*indifférence*²⁴, le retraitant a exploré tout ce qui, en lui, l'empêche. Il a compris qu'il a détourné les moyens en les prenant pour la fin, et se servant lui-même au lieu de servir Dieu, s'est mis en place de Dieu : ce qui est, indéfiniment repris dans l'Histoire, l'ombre portée du péché d'Adam et Eve. Ce *péché* espère un pardon, une possibilité d'*avenir* divin "par-delà le mal". Le *pardon* demandé et offert l'a mis devant le Christ en Croix, dans l'action de grâce, et tourné délibérément vers l'avenir dans l'offrande de lui-même : voilà le chemin qui conduit au Règne, d'où la souffrance et la croix ne sont pas absents.

*"Imaginant le Christ Notre-Seigneur devant moi, placé sur la Croix, lui demander dans un colloque comment, lui, le Créateur, il en est venu à se faire homme ; et comment, de la vie éternelle, il en est venu à la mort temporelle, et à mourir ainsi pour mes péchés. Me regarder également moi-même : ce que j'ai fait pour le Christ, ce que je fais pour le Christ, ce que je dois faire pour le Christ. Enfin, le voyant dans cet état, ainsi suspendu à la croix, parcourir ce qui s'offre à moi"*²⁵.

Le *Règne* se saisit de ce désir immense, l'oriente, l'arc-boute sur la *figure* d'un Roi humain pour le réorienter vers le *réel* : l'appel du Roi divin qu'est le Christ qui invite à être *avec Lui*. L'appel qui requiert la volonté, comble. Ainsi porté par la grâce de l'appel du Christ, le retraitant passe de l'imaginaire "humain" au réel "divin"²⁶. Les contemplations évangéliques qui suivent donnent matière au désir par le travail du discernement : le désir néophyte du *Règne* y est repris, approfondi, confronté à l'Évangile. Puis, il est réinterrogé et confirmé dans les méditations charnières des *Etendards, Trois groupes d'hommes, Trois degrés d'humilité* : combat pour continuer de choisir le Christ, dans la liberté face aux biens, et l'acceptation de se perdre, en perdant non seulement ce qu'on a mais ce qu'on aime être dans les yeux des autres : sa réputation. Alors seulement le retraitant peut faire élection, c'est-à-dire s'engager véritablement à la suite du Christ : il n'a plus peur de la mort. Il a intégré la mort comme figure possible et désirable de l'amour. Il ne la préfère pas de façon masochiste, mais si elle est, pour lui, la meilleure manière de glorifier *Notre Créateur et Seigneur*, il l'accepte. L'élection est une naissance, une mise au jour de soi-même et de Dieu en soi pour le monde. Elle est expérience d'accomplissement du Mystère Pascal (et c'est pourquoi elle sera

vérifiée dans les contemplations de la Passion de la Troisième Semaine), naissance de soi comme *corps* pour le Christ dans l'*Eglise Corps Mystique du Christ* : Création–Incarnation–Résurrection se révèlent Un à l'expérience chrétienne, vécues dans l'Unique.

Le *Règne* n'est ni un état, ni une fin, ni un charisme, il est important de le rappeler au moment où il apparaît comme fondateur : ce serait vouloir se fixer et stopper le chemin à la première étape, et du même coup lui fait perdre son sens et à l'ensemble sa dynamique. Le *Règne* est un détonateur, l'amorce vive d'un mouvement qui aboutit aux "*Trois degrés d'humilité*" (figure de la Passion) et, par cette porte étroite, à l'*Ad Amorem* (figure de la Résurrection). Si Claire Monestès donne le *Règne* comme fondateur alors qu'elle en parle peu par la suite et privilégie plutôt les *trois degrés d'humilité* dans son *Journal*, la raison s'en trouve dans les *Exercices Spirituels* qui la structurent, où les deux temps sont inséparables l'un de l'autre, et le second nécessaire pour accomplir le désir du premier. La *mission*, si elle est sur l'horizon du *Règne*, n'en est pas la pointe. La pointe, c'est : "*Je fais mon offrande... Je veux et je désire... Vous suivre, en endurant toutes les injustices et tous les mépris, et toute pauvreté, aussi bien effective que spirituelle, si votre très Saint Majesté veut bien m'admettre à cette vie et à cet état*²⁷." La dynamique missionnaire est une conséquence de ce don, elle est ce don. Il peut y avoir mission avec le Christ parce qu'il y a libération de la peur de la mort. Celui qui a fait les Exercices peut annoncer la Parole à temps et contre-temps, peut la vivre en étant à cause d'elle rejeté par les hommes, car les *conséquences* pour lui-même lui importent peu.

S'il se passe quelque chose pour Claire au *Règne* en 1906, cela signifie d'abord qu'elle est mûre pour une étape où, après l'expérience du malheur du péché, l'appel du Christ résonne comme une grâce à la fois attendue *et* inespérée, et permet de "rendre grâce" en s'offrant soi-même, d'inscrire déjà sa vie dans le mouvement de don et de retour du don de Dieu Trinité : par chèque en blanc, répondre à l'appel à s'engager à sa suite dans l'acte de Salut, pour rassembler, racheter, *réparer*, dit-on à l'époque, ce qui a été détruit par le péché, êtres et situations. La suite des contemplations de *Seconde et Troisième Semaines* en indiqueront la manière et les *événements* le mode d'inscription dans l'Histoire : ce sera la suite de la vie de Claire dont elle ignore tout sauf qu'elle sera à Dieu. Au cœur, une réciprocité eucharistique d'amour et de don²⁸ est la source d'une mystique d'incarnation.

Si donc Claire en est là, c'est qu'elle vient en quelque manière de l'expérience du péché.

En considérant le contexte français, le contexte familial et les tensions du Prado, nous comprenons que depuis Chambéry, la jeune fille a connu injustices, mensonges, violences, humiliations. En outre, avec tous les catholiques français elle "sait" la culpabilité de la France, dont l'Armistice honteux de 1870, dit-on, fut la juste punition divine, et que la construction de la basilique du Sacré-Coeur n'a peut-être pas suffi à *réparer*, puisque tout montre que le malheur n'est pas fini. Ajouté au péché collectif, Claire connaît son propre péché, ce tempérament orgueilleux qui ne sait pas s'humilier, cette fierté mondaine qui n'accepte pas de plier, ce coeur qui ne veut pas souffrir²⁹ : cette lâcheté devant le Crucifix. Et comme déjà elle aime, elle est blessée d'amour.

b. La prédication du Père Eymieu.

Nous ne savons rien du contenu de la prédication du Père Eymieu en 1906. Cependant quelques indices – une conversation qu'il semble avoir avec Claire à ce moment, une page du "*Gouvernement de soi-même*", les notes de retraite d'une xavière en 1924³⁰ – donnent une idée, sinon du contenu à propos du *Règne*, du moins de l'esprit dans lequel il envisage cette étape des Exercices.

Les traces d'une conversation.

Claire a noté plus tard dans son Journal ce qu'elle retint de sa conversation avec le Père Eymieu :

"Ne cherchez pas le bonheur de Claire ; ne cherchez que le bonheur de Notre-Seigneur en Claire, et fermez les yeux sur tout le reste³¹."

Ce qui s'opère en ces quelques mots est capital. Le *désir* de bonheur de Claire pour elle-même est invité à se transformer en *réalité* du bonheur de *l'Autre, Notre-Seigneur*. Mouvement capital de passage du *désir* – et sa part de rêve jamais accompli – à l'engagement dans un *faire* : le bonheur du Seigneur, c'est faire la volonté de Dieu, suivre le Christ en tout, aller chercher les frères potentiels que sont les *infidèles*. L'appel sort de soi, ouvre à l'altérité de Dieu dans le Christ et à l'altérité des hommes *loin* du Christ d'un même mouvement. Le don, la sortie de soi et la mission coïncident.

Au Prado comme en Irlande, l'activité de Claire cherchait à combler les puits sans fond du désir qui ne trouve pas son véritable objet. Le passage au réel était insupportable tant que le réel apparaissait comme *paralysie des élans de la générosité*, stérilité et injustice, comme la mort. Elle n'arrivait pas à y acquiescer, comme elle s'en est confessée. Le crucifix en était la figure : elle ne peut qu'en avoir peur.

Le *Règne*, que souligne le mot du Père Eymieu, la fait passer de la Croix au Crucifié qui appelle, de la mort à l'Amour, c'est-à-dire à la vie. Comment ne pas répondre quand il dévoile sa volonté de donner la vie : aller chercher tous les hommes pour les faire entrer avec Lui dans la Gloire du Père ? Comment ne pas vouloir être *de sa suite*³², aimer avec Lui, prendre peine à sa suite pour prendre part à sa gloire ? Prendre peine pour le Salut universel. Le Christ l'emporte sur la Croix, la Gloire divine sur l'humiliation humaine, la peine s'éclaire d'un nouveau jour, est retournée en don et en joie. Ce n'est pas absolument sans danger : d'anciens plis de piété peuvent retourner l'énergie contre soi. Il faudra concrètement des années...

La vie est à monter et non pas à descendre.

Le Père Eymieu est fondamentalement positif. Il confirme le désir de Claire en le réorientant vers *le bonheur du Seigneur*. Le projet de Claire n'est plus le bonheur mais l'amour, l'amour est le bonheur, mais indifférent aux conditions crucifiantes ou heureuses de la mission qui l'accomplit. Le lieu et l'agent de ce bonheur : *Claire* pour le Seigneur. Faire le bonheur du Seigneur est le bonheur de Claire. Rien n'est changé des conditions concrètes de sa vie, mais le bonheur revient sur l'horizon, car sa vie est illuminée par l'amour, l'union promise au Règne. Il ne s'agit plus de trouver Dieu *au prix de la souffrance*, comme si la mort était le prix de Dieu, mais de faire sa volonté aimante avec le Christ : s'il y a souffrance, c'est celle du Christ et la sienne, dans l'expérience trinitaire. Aucune circonstance quotidienne, fût-ce la plus douloureuse, ne peut désormais l'empêcher d'être *avec le Christ Jésus*. Le *fond*, *l'essentiel*, le *réel*, selon la terminologie du Père Eymieu, sont trouvés, la liberté spirituelle et l'énergie naturelle sont invitées à s'engager dans l'action. La vie, de *descente* devient *montée* : elle est révélée comme le lieu de Dieu si elle le veut, comme l'Action, l'Oeuvre de Dieu. Une page du *Gouvernement de soi-même* le dit bien :

"Qu'est-ce qui fait un saint, de Paul le persécuteur, d'un Augustin fasciné

par le plaisir, d'un François d'Assise ligoté par la richesse, d'un François Xavier ensorcelé par la gloire et de tant d'autres, et de tous les autres ? Ah ! Sans doute, la grâce de Dieu : à une oeuvre divine il faut une cause divine. Mais c'est une oeuvre humaine, aussi, la sainteté, puisque c'est, dans un homme, une façon de vivre ; et pas plus que la nature n'achève un homme, la grâce n'achève un saint, ni même un élu. Elle montre le but, elle fournit les moyens, elle suscite l'effort et elle dit à la liberté : "Achève !" Et comment achèvera-t-elle ? Comment les saints sont-ils arrivés à cette vie vécue en plénitude et dans l'ordre, en puissance et en beauté, qui est précisément ce qu'on appelle la sainteté ? Quel fut le secret des saints ?

Un grand idéal installé dans une âme ardente.

Ils ne sont pas rabougris, ils ont pris toute leur taille. Ils n'ont pas rapetissé eur coeur, ils l'ont élargi. Ils n'ont pas tué en eux le désir, ils l'ont exalté. Ils ont voulu plus que le plaisir, le bonheur ; plus que la richesse, le ciel ; plus que la gloire du temps, celle de l'éternité ; plus que l'amour d'une créature, celui d'un Dieu. Dans l'idée qui les fascinait, ils ont pris le fond, l'essentiel : ils l'ont poussé à l'infini et ils en ont fait, plus qu'une idée, un idéal. Ainsi, en dépassant les réalités mesquines, ils s'adaptaient au réel, à la réalité de leur nature d'homme, que seul l'infini peut satisfaire, à la réalité de leur destin, qui monte jusqu'à Dieu. Et voilà comment ils ont vécu leur vie en puissance et en beauté... Mais s'il faut aimer son idéal, il faut aussi le placer très haut, car la vie est à monter et non pas à descendre³⁴."

Claire peut assumer hier, et se tourner vers demain.

Les notes de Georgette Coutagne en 1924³⁴

Dans les notes de retraite qui commentent le Règne en 1924, on trouve cette dernière phrase que Claire reprend dans son *Journal*³⁵. On trouve aussi un peu plus loin : "*Ou monter ou mourir*", transposition de la formule "*ou souffrir ou mourir*" qui l'enchantait enfant, dit-elle. Il y a substitution entre *monter* et *souffrir*. Le "haut" de *monter* est Jésus-Christ, est-il indiqué dans le passage intitulé "*application au Règne*", Jésus-Christ l'homme par excellence, "*l'homme le plus sublime selon Strauss, et selon Pilate "qui ne croyait pas si bien dire" : l'Homme. "Ecce Homo*³⁶".

Il est difficile d'attribuer ces conférences de retraite de 1924³⁷ qui nous sont parvenues sous la plume de Georgette Coutagne. Le Père Eymieu ? Claire Monestès ? Leur pensée est proche. La récurrence d'un certain nombre de thèmes pourrait faire pencher pour la seconde³⁸.

3. LES "EFFETS" DU REGNE.

a. Une transformation du passé.

A partir de ces indices, peut-on caractériser la grâce de 1906 ?

Elle s'inscrit dans l'expérience de Claire comme le modèle sur lequel le reste de sa vie viendra prendre sa mesure et son élan, car le *Règne* est un point de départ. Au milieu d'une vie difficile dont le passé est douloureux, le présent vide et l'avenir obscur, un principe d'amour et de liberté l'ouvre à l'avenir comme *bonheur*. La peine libérée de la culpabilité devient une manière d'être à la tâche avec le Christ, déjà l'union *en toutes choses* de l'*Ad Amorem*. Le passé s'illumine, prend sens dans la réponse actuelle à l'invitation du Christ. Les *choses* ne sont pas meilleures mais deviennent un lieu mystique, et Jésus-Christ la vie. "*La vie est une puissance d'unification. Cette puissance a en Dieu son maximum. Puisqu'Il est la vie proprement dite et par conséquent l'Unité... Jésus-Christ doit être notre type de vie*³⁹."

Le passé proche se transforme, la descente se révèle montée, la peine devient *être avec le Christ*, une communion à l'humanité souffrante et à Dieu tout à la fois. Réassumées avec Lui, le sens des choses est révélé par une "*grâce de lumière*". Hier était un *être avec le Christ* non reconnu, une grâce silencieuse, passé qui s'illumine dans l'offrande et rend possible l'avenir.

Ce qui est vrai sur le plan individuel, il est probable que dans le contexte de 1906, le prédicateur et ses auditeurs l'appliquent aux peines collectives actuelles. Tout s'illumine en devenant le lieu de l'appel et prend sens dans sa réponse. L'épreuve collective devient lieu mystique, et l'humanité appelée à l'Incarnation, c'est-à-dire à devenir *Corps* pour le Christ⁴⁰. L'évènement du *Règne* est bien, pour celle dont nous découvrirons peu à peu les constantes à mesure qu'elles se dessineront, fondateur : faire la volonté de Dieu (épouser), enfanter le Christ, rassembler les frères éloignés, construire le Corps du Christ, sont une même chose. Cette unité fondamentale sera le cœur de l'expérience offerte un jour aux xavières, et le point de départ de toutes les initiatives. Dans le *Règne*, la suite est posée : non pas l'évènementiel, toujours livré aux aléas imprévisibles, mais l'énergie intime du mystère trinitaire qui se révèle identiquement mystère pascal, énergie qui, de toutes façons, en fera surgir un *Corps pour le Christ*.

Il est courant de retenir de la méditation du *Règne* qu'elle engendre et stimule le zèle missionnaire : le Christ n'appelle-t-il pas à *la conquête des infidèles*⁴¹ ? La mission est contenue et intimement liée à l'adhésion amoureuse au seul Christ. Cependant, il est fait mention des infidèles qui méritent le tarif préférentiel de l'amour. Pour Claire et ses contemporains, il va sans dire que ce sont ceux qui persécutent l'Eglise ou en sont éloignés, comme disait Léon XIII quelques années plus tôt en consacrant l'Univers au Sacré-Coeur. L'amour du *Coeur* du Christ pour eux en fait des frères : conquête, oui, à condition de voir que la *Mission*, qui requiert l'inventivité, consiste à aimer ces frères avec le Christ *"en endurant toutes les injustices et tous les mépris..."* L'activité missionnaire ne saurait être isolée de l'expérience spirituelle. L'ardeur apostolique, c'est *"s'occuper du Christ, lui s'occupera du reste"*⁴², dit Claire.

*"Au Roi, on peut demander qu'il ait un royaume, de nombreux sujets, qu'il gagne leur affection. Si en Lui, il y a une grande souffrance courageusement supportée, c'est un attrait de plus. On désire qu'il remporte la victoire. Ce qui fait suivre ce roi, c'est l'horreur d'une vie vulgaire, inutile, et vide ; le désir de se hausser, désir inné, puisque déjà l'enfant veut être grand. C'est aussi l'occasion de développer ce qui est en nous. Les Jésuites sont des soldats. La guerre soulève, surtout si à la base il y a une injustice..."*⁴³

En 1906, Claire part en guerre à partir d'une défaite. Elle citera un jour le Maréchal Foch : *"Nous sommes battus. Attaquons!"*⁴⁴

La retraite de l'été 1906.

L'appel du *Règne* se confirme. L'été 1906, Claire fait élection pour la vie religieuse, et fait voeu de chasteté pour cinq ans, avec l'accord du Père Bouillon. Mais quand et comment cette décision prendra corps est une autre histoire : les modèles possibles se sont éloignés, et sa famille a besoin d'elle.

Les Dames du Sacré-Coeur ont quitté Marseille pour l'Italie ou l'Alsace, les Oblates vont retourner à Montluçon où un orphelinat justifie qu'elles restent en France, les Sociales dont la formule était prometteuse se dispersent, sauf Andrée et Aimée qui tenteront à Grenoble de poser les jalons de leur projet social. Les Dames du Cénacle, quand elles ne partent pas à l'étranger, adoptent une vie séculière qui leur permet un apostolat spirituel et populaire. Claire ne songe ni au Cénacle ni aux Filles du Coeur de Marie, proches à Marseille, qui sembleraient pouvoir offrir une forme possible en ces temps de crise. Elle est trop sensibilisée à la question sociale. Le Père Bouillon l'écoute attentivement, lui dit qu'elle est faite pour les oeuvres modernes, ce qui la frappe⁴⁶. Elle vibre en effet au renouveau appelé à surgir des décombres de l'Eglise de France, aux pauvres qu'elle soigne au dispensaire, visite ou éduque dans les conférences sur l'économie familiale ou l'hygiène, dont elle rencontre les enfants au Patronage des Carmes. Active, efficace, elle fonde un cours pour adultes avec une amie, Louise Lemoine, participe aux Cercles de la Mutualité Intellectuelle, écrit dans le bulletin *La Semeuse* et publie des nouvelles dans la *Revue Hebdomadaire*⁴⁷. Contemplative ? Oui, mais il lui faut une activité débordante, *splendidement exubérante*⁴⁸, dira-t-elle un jour, appliquée aux besoins du temps, pour dire son amour et vivre sa contemplation.

Retraite 1907.

En juillet 1907, Claire semble se tourner vers les Oblates. Elle fait sa retraite chez elles à Saint Vallier. Elle y retrouve Philippine de Rancourt, rencontre la Supérieure Générale Marie-Thérèse de la Bruyère, et reste ensuite un mois pour s'occuper de leur colonie de vacances⁴⁹. Elle s'en donne à coeur joie auprès des enfants. La *Pieuse Union*, qui n'a pu suivre les intuitions premières de sa fondatrice (aller sans costume dans tous les milieux en étant rattachée au Sacré-Coeur) a gardé une qualité de disponibilité spirituelle où la souplesse, l'écoute de l'Esprit, la personnalisation de la vocation, et une certaine austérité qui n'est pas pour déplaire à Claire, sont essentielles. Cette jeune congrégation paraît pleine d'avenir. Mère Philippine de Rancourt pense bien que Claire finira par entrer, et en vue de cela travaille à sa vertu et sa vocation. Ce n'est pas une mince affaire. Claire a mauvais caractère, est têtue, et cela lui vaut de trouver parfois le soir des petits mots sous sa porte :

"Ma pauvre petite Claire, je vous ai fait de la peine ce soir. Vous me trouvez, je le sens bien, exagérément sévère pour vous... Laissez-moi ne pas prendre mon parti de ne vous voir généreuse que par intermittence. Je ne puis me contenter pour vous de "quelques progrès". Ah ! quelle

indicible joie ce serait si avant de quitter notre Saint Vallier vous disiez à notre Maître ce "je suis à Vous" sans réserve qui vous ferait aimer non seulement sa Croix, ses clous et sa couronne d'épines, mais jusqu'à sa robe d'ignominie de la cour d'Hérode. Quand nous avons compris ainsi l'Amour à qui devons-nous non seulement le pardon mais la reconnaissance ? Oh ! que vous leur devez, Claire, à ceux qui vous ont fait quitter la voie des enivrements humains. Que Jésus vous dise au Coeur comment il se donne sans réserve lorsque toutes portes lui sont ouvertes et jetez-vous dans les bras de Marie pour qu'elle vous livre enfin sans réserve vous aussi⁵⁰."

Le premier mouvement de Claire est de s'humilier. Elle écrit brièvement:

"Je me rends compte que la souffrance seule peut dompter mon âme indomptable⁵¹."

Le deuxième mouvement est un peu d'énervement. Le prêtre que Philippine de Rancourt lui a fait rencontrer à Saint Vallier ne lui a pas plu. Que faire à cela ? Elle l'a dit. Elle s'en excuse... non sans réaffirmer malgré elle ce qu'elle en pense :

"Ne croyez pas que ma visite au P. M. m'ait laissé un sentiment de tristesse. Oh ! non. J'ai seulement l'impression d'avoir vu un saint qui ne gardait de terrestre que ce qui lui était indispensable pour vivre. Quant à son "A Dieu" un peu dur peut-être, un peu sévère, en regardant mon crucifix hier soir, je me suis rappelé ces quelques mots qui m'avaient tant impressionnée lorsque j'étais enfant : "il a été blessé par moi et pour moi, j'ai été blessée par Lui et pour Lui. Nous sommes faits l'un pour l'autre." Et j'ai senti que si j'avais la générosité de votre coeur, j'aurais bien vite compris et accepté⁵²."

Sur le crucifix qu'elle regarde maintenant, elle ne voit pas seulement le Christ qui l'appelle, mais son péché. Elle est prête à croire que l'obstacle, c'est elle. On le lui a dit, et la réalité de ses défauts l'ancre dans cette conviction. Mais la vertu *selon le modèle* de Philippine de Rancourt ou du Sacré-Coeur, s'offre comme une planche savonneuse sur laquelle elle s'empresse de glisser, et cela rend la situation dramatique à son coeur : elle aime le Christ, elle veut lui donner sa vie, et voilà qu'elle ne le peut pas *par sa faute*⁵³. Que l'élection de la retraite de 1907 ne débouche pas signifie qu'en elle il y a encore un obstacle. Convaincue d'avoir à mettre toute son industrie à s'humilier, à remercier Dieu comme "auteur" de la souffrance qui libère de l'amour du monde, à rechercher la "robe d'ignominie" puisque c'est pour ne pas l'avoir assez fait que la retraite ne débouche pas sur le postulat des Oblates, elle rentre à Marseille. L'année sera dure. Claire va avoir à en découdre avec ce qu'on a justement appelé le *"Dieu pervers"*⁵⁴.

Quelques extraits du Journal et des conférences aux xavières confirment

ce que nous avons cru percevoir de l'expérience fondatrice. En 1920, des évènements obscurs, nous le verrons, amènent Claire à confirmer son choix du Christ crucifié. Citons seulement une page du *Journal*, à laquelle nous aurons l'occasion de revenir :

"Le Règne. J'ai choisi un Roi bafoué, flagellé, trahi par la justice : Hérode et Pilate ; trahi par l'amour : Saint Pierre, Judas, les apôtres ; trahi par la pitié même... les juifs qui ricanent, l'abreuvent de vinaigre, j'ai choisi un Roi, un époux crucifié. Je l'ai choisi librement, désirant partager sa vie. Maintenant, le choix n'est plus à faire, j'ai fait mal, mais enfin, je les ai faits, les premiers pas dans la voie royale de la Croix, il me reste à faire les offres d'un plus grand prix. Seigneur, je ratifie avec ma volonté toutes mes offrandes passées, je les ratifie avec mon coeur qui veut vous aimer davantage..."

Il faut donc bien me dire que rien ne sera changé. Il y aura les mêmes souffrances, les mêmes brisements, la même séparation, le même isolement, les mêmes dégoûts, les mêmes doutes, la même angoisse. Il n'y aura peut-être aucun secours senti, aucun sécurité, aucune joie goûtée, même dans l'obéissance qui restera mon seul guide. Je dois voir jusque là pour me mettre à l'abri des surprises. Il y aura seulement cette unique chose de plus, c'est que tous ces sacrifices entrent dans ma voie et ma vocation et donc doivent être acceptés comme tels, plus encore, qu'ils sont ma voie. Ils pourront être sans compensation ni consolation jamais. Il y a un petit mot dans la Méditation du Règne effrayant d'amour dans sa concision : "Je vous suivrai jusqu'au bout". Il ne met ni mesure ni terme aux exigences du Roi. Eh bien, ce mot, ce n'est plus moi qui le dis, c'est Notre-Seigneur. "Tu me suivras jusqu'au bout de plus près." Il y a quelques mois, ce mot m'aurait fait trembler de peur, maintenant, il me laisse dans le calme, un calme absolu. Je sais que je puis rester aussi lâche, aussi faible, aussi tentée, que je douterai de la réalité de l'appel, cela ne changera pas ce qui est⁵⁵."

Elle ajoute, au moment des Trois degrés d'humilité :

"Me réjouir d'y être appelée par profession, pourrais-je dire. J'ai la maladie, la souffrance, la pauvreté, le mépris. Que me manque-t-il ? D'exercer mon métier. Qu'est-ce qu'un avocat qui n'exerce pas ? Un avocat de nom. Suis-je de nom ou de fait au service de Notre-Seigneur ? Il me manque de faire les actes du 3ème degré. Les demander ? Non, je n'en suis pas digne. Les accepter ? Oui, et ma vie en est pleine. D'ailleurs, je n'ai pas à choisir, cela rentre logiquement dans ma vie. Et enfin, le vrai sens du mot amour ne se trouve que là. C'est l'inévitable couronnement de la méditation du Règne. Donc, le choix n'est plus à faire...⁵⁶"

Et : *"De ta suite, ô mon Roi, j'en suis ⁵⁷!"*

"Saint Ignace fait de nous les Filles du Règne. Que nous n'ayons qu'un chef, Jésus, qu'une gloire, la sienne, qu'une joie, celle de nous vaincre, qu'une ambition, de travailler pour le plus grand Christ⁵⁸."

Quant à la forme que prendra son offrande, en 1906, Claire l'ignore. Devant les incertitudes des Sociales, elle hésite entre les Dames du Sacré-Coeur et la P.U., comme l'indique son courrier à Philippine de Rancourt. Celle-ci lui

conseille de prier, faire retraite et, lorsqu'elle aura pris sa décision, de se faire guider par une religieuse de la congrégation choisie, même si elle ne peut tout de suite réaliser sa vocation. Elle l'espère, c'est évident. Mais le *Règne* ne peut actuellement déboucher sur un engagement qu'une élection poserait fermement sur l'horizon : l'engagement à la suite du Christ ne peut que rester pour Claire de l'ordre d'une attitude spirituelle profonde qui, pour ce qui en est de sa réalisation concrète, demeure dans l'expectative. L'élection ne peut être que de nature spirituelle.

C'est Dieu qui lui donnera corps.

Au berceau : l'avenir.

Trois petites filles. Imprévisibles. Nous les évoquerons pour le plaisir, avant de les oublier quelques temps.

La première, jacquette bleue et boutons blancs, rentre de vacances. Assise au milieu de la banquette en bois du train qui la ramène de la propriété familiale du Défends, près d'Aix-en-Provence, à Lyon où elle habite, elle prend tout à coup conscience de cette chose extraordinaire : elle a une *vie intérieure* ! "*Toute heureuse*" de cette intéressante découverte, elle fait un excellent voyage. Georgette Coutagne a six ans⁵⁹.

La deuxième grandit sans histoire non loin de Saint Philippe, rue Ricard, à Marseille : Denise Drouël.

La troisième voit le jour rue de Rome le 27 février 1905. Les Revertégat ont eu la douleur de perdre un bébé de six mois. Celle-ci, consolation de Dieu, reçoit le nom de sa soeur disparue, dont toute sa vie elle se saura solidaire dans l'amour de Dieu : Anne-Marie, qui a la moitié de son identité au Ciel, est accueillie avec joie par trois frères : Marie-Antoine, Stéphane, Pierre⁶⁰.

Mais pour le moment, oublions-les. Nous les retrouverons en 1922.

CHAPITRE VIII

UN COEUR DE HEROS QUI N'A RIEN A FAIRE

A. UN DISCERNEMENT DIFFICILE

Les années 1906-1910 sont marquées pour Claire de grandes hésitations qui lui donnent l'impression, contre toute évidence, de tourner en rond, de sentir battre en elle "*un coeur de héros qui n'a rien à faire*". Elle voudrait s'engager mais au-delà des obligations familiales et des circonstances politiques qui la freinent, elle attend de *voir clair*. Comme le retraitant confronté après le Règne aux contemplations évangéliques pour *voir* peu à peu se dessiner son appel à travers le jeu des consolations et désolations, elle est confrontée aux modèles de vie avec le Christ que sont les Oblates, les Sociales, le Sacré-Coeur. Elle essaye d'entendre les besoins du monde en effervescence, elle en est assourdie, et les deux, modèles et besoins, se rencontrent mal, ou trop peu, et pas avec la paisible évidence de la volonté divine. Les lieux du combat sont multiples, son propre coeur n'est pas le moindre, et, débordée d'activité, elle attend.

1. LA CRISE AU PRADO, ETE 1906.

a. Quel côté choisir ?

Été 1906. Il fait chaud à Marseille. Les Alpes manquent à Claire¹. Et il faut de surcroît affronter une situation difficile au Prado

Peu après que le sermon sur le *Règne* ait suscité en elle l'assomption du passé et l'offrande d'elle-même pour l'avenir, elle voit le milieu qui l'a

soutenue depuis son arrivée à Marseille se disperser. Très intégrée à la vie de la grande maison du *Prado*, Claire a dû se situer dans les rivalités d'influence entre le groupe des Sociales en train d'exploser et les Oblates qui s'en vont. Philippine de Rancourt, malade, est partie précipitamment en juin. Aimée Lainé est entrée chez les Oblates. Marcelle Convert se soigne dans sa famille en espérant y entrer à son tour. Marie-Louise Rochebillard a repris ses activités personnelles à Lyon. Louise Laget est rentrée chez elle, en attendant de voir... Seules restent Aimée Novo et Andrée Butillard. Elles partiront pour Grenoble à l'automne. Elles y recevront *leur première vraie formation syndicale*, diront-elles, auprès de Mlle Poncet² : tant pis pour Marie-Louise Rochebillard ! Amélie Rollet, passée des Sociales aux Oblates, continue de travailler à l'*Hospitalité*³, Jeanne de Boissieu boucle l'année : bien des affaires sont à régler dans l'urgence, en particulier la prise en charge future des oeuvres du *Prado*. La correspondance entre Claire et Philippine de Rancourt témoigne de ces soucis : que va devenir Adèle, responsable de l'atelier de broderie ? Ses mouchoirs seront-ils livrés à Mme Gavoty, l'argent lui sera-t-il remis ? Comment l'aider à faire des économies pour l'installer en ville avec sa soeur ? Et les orphelines attachées à Philippine de Rancourt ? Comment éviter que son courrier adressé aux pensionnaires du *Prado* soit intercepté au risque de ne jamais parvenir à ses destinataires ? Elle se bat pour la justice. La rivalité et la jalousie sont à leur comble, et Marseille s'en émeut, raconte-t-elle à Mère Philippine :

"Madame Fabre a été péniblement étonnée lorsqu'elle a su ce qui se passait au Prado. Elle trouve comme bien d'autres que Marseille a décidément peu de souci pour ses vrais intérêts ; et au point de vue Oeuvres, elle n'est sûrement pas la seconde ville de France."⁴

écrit Claire à Philippine de Rancourt.

Elle se range à l'évidence du côté des Oblates, le torchon brûle entre elle et Andrée Butillard. Pourtant, elle ne veut pas prendre partie, ne se considérant liée ni aux uns ni aux autres. Le seul problème est que les bénéficiaires du *Prado* payent les conflits de personnes :

"Les Bienfaiteurs ont sans doute une confiance illimitée en la Providence car jusqu'à présent, le personnel nécessaire au fonctionnement de la maison est loin d'être trouvé. Puis, il me semble que dans une oeuvre comme celle-là, pour dominer la

situation, il fallait le prestige de l'éducation et de la distinction et le nouveau ministère n'a pas l'air de se recruter dans ce milieu là ! Enfin, qui vivra verra... j'ai rendu mes pouvoirs à Mlle B. (Butillard) tout en restant à la disposition de Mlle de B. (de Boissieu) pour tous les arrangements de la maison et autres. Puis, j'ai songé que ma petite vengeance n'était pas selon votre coeur ; je continuerai donc à accompagner Messes et Saluts jusqu'à la fin. Dites-moi bien quels sont vos désirs au sujet des enfants. Quoique je me rende bien compte que l'on désire beaucoup que le vieux régime disparaisse au plus vite, je ferai avec le plaisir que vous savez ce que vous jugerez à propos.⁵"

D'autres soucis, familiaux, la préoccupent : le Sacré-Coeur de Marseille fermé, les Monestès envisagent mettre Toto au collège de la rue Dieudé. Mais la direction lui déplaît. Mère Philippine propose Ospedaletti, de l'autre côté de la frontière italienne : les Dames de Nazareth, auprès desquelles le Père Eymieu et elle-même ont leurs entrées, y tiennent un Pensionnat de bonne réputation. Toto y entre comme pensionnaire en janvier 1907. La raison lui en échappa toujours : *"Je ne sais pas pourquoi je suis allée là. C'était le Père Eymieu... Il trouvait ça mieux...⁶"* Quant à Edouard qui relève de maladie, l'Armée effrayée de sa maigreur songe à le réformer. Jean rate ses examens. *"Je finis par croire que quelque petit diable s'est glissé à notre insu dans notre famille, et rit de nos plus légitimes espérances sans pitié ni merci⁷"*, commente Claire à Marcelle Convert.

b. Restauration et conversion ou création et humiliation ?

Dans cette explosion, il est bien difficile, au-delà d'un choix immédiat lié aux circonstances locales, de se faire une idée paisible du choix définitif. Les deux groupes où dans le contexte de la Séparation, un chemin semblait possible, disparaissent de Marseille. Pour les Sociales, cela semble fini. Claire doit-elle se replier, en quelque sorte, sur les Oblates ? C'est prématuré. Elle n'a pas encore suffisamment vu avec qui marcher, selon quelles optiques.

A l'automne Léonie Fabre l'invite à l'accompagner au pèlerinage de la Ligue Patriotique des Françaises à Lourdes.

"Je suis à Lourdes, c'est un enchantement ! Hier, nous avons assisté au Congrès de la Ligue Patriotique des Françaises à Tarbes, j'ai entendu un orateur breton, Mr. l'abbé Lemaescal, sa parole vibrante

a soulevé un enthousiasme indescriptible. J'ai senti comme autrefois mon coeur trop étroit dans ma poitrine, battre à coups redoublés dans un généreux élan. Ah, mesdames, nous a-t-il dit, ne prenons pas l'illusion pour l'espérance, il faudra dix ans de labeur infructueux, dix ans de sacrifices incessants, dix ans pour cicatriser nos blessures, dix ans pendant lesquels nous arroserons de nos sueurs, de nos larmes silencieuses, de notre sang s'il le faut cette terre de France, dix ans pour refaire la mentalité de notre pays, alors seulement nous pourrons saluer l'aurore de nos espérances⁸ "

Son coeur de héros désoeuvré lui bat à l'idée d'entrer dans le combat aux côtés du Christ. Pourtant elle exprime une réserve quant aux moyens :

"je ne suis pas encore enthousiasmée des Ligues Féminines bien qu'elles aient du bon. En somme, nos aïeules ont bien fait la Fronde pour un moins noble motif. Pourquoi ne la rééditerait-on pas pour reconquérir de chères libertés ? Je me souviens avoir été si frappée en lisant dans la littérature anglaise ce trait de Wordsworth venant en France à l'aurore de la Révolution et électrisé par ce mot magique de Liberté chanté par un peuple de héros (l'expression est textuelle). Plus tard le poète vit quelles ruines cette liberté avait amoncelées et fut obligé de revenir sur sa première impression. Mais enfin, cette idée de justice intégrale pour tous, pour les petits comme pour les grands, (car si le courant est mieux dirigé, toutes les oeuvres sociales de nos jours ne tendent pas moins vers ce but) touchent toujours la corde sensible. J'en suis donc là, j'aime cet idéal généreux, cete utopie peut-être, et j'observe et tâche de me former une opinion quant aux meilleurs moyens d'action. Je vous donne toutes ces réflexions personnelles pour ce qu'elles valent, peu de chose, du moins elles rendent bien ma pensée sur ce sujet. Vous me demandez ce que devient Léonie Fabre. C'est une jolie nature si délicate et si bonne qui se pénètre de plus en plus de cette belle parole de Newman que j'aime tant : une âme qui s'élève élève le monde.⁹ "

"Héros qui n'a rien à faire¹⁰", Claire est habitée du grand désir de consacrer sa vie à Dieu en aidant les autres à la liberté religieuse, politique, sociale. Mais elle reste indécise sur les moyens à prendre. Ceux qui lui sont proposés sont-ils les bons ? La France est en plein charivari dont nul ne sait l'issue. Faut-il, face aux outrances de la politique anticléricale, *restaurer* ou *inventer* du neuf ? Féministe, oui, mais au service de quelle cause? Où est la véritable cause du Christ ? Quelles analyses, quelles options, quels moyens, conviennent pour une action adaptée ?

L'affaire est spirituelle. Dans l'indétermination qui caractérise le temps qui suit l'offrande du *Règne* dans les Exercices, Claire est prise entre l'urgence impérieuse de donner corps au don total d'elle-même et la nécessité de prendre

le temps d'un discernement attentif. Or, un élément intérieur à elle-même vient court-circuiter les choses. Ceux qui donnent les *Exercices* le savent bien : si le retraitant est libéré par le pardon et l'offrande en fin de Première Semaine, il garde ses défauts. C'est avec eux qu'il faudra discerner de façon réaliste, choisir, pour porter du fruit. Pour éviter que le repentir ne se transforme en projection d'un *sur-moi* illusoire, le directeur joue avec soin de l'*agendo contra* qui rétablit l'équilibre de la disponibilité, il ne prend pas partie, diffère les désirs de vœux ou autres engagements¹¹. La prudence spirituelle veut que l'on tienne compte des traits de tempérament d'un chacun. Claire traîne un défaut : un caractère retord. Têtue, elle ne plie pas volontiers, trop fière, elle est déchirée entre la défense de son point de vue - orgueil, dit-on - et l'abdication - humilité -. Comment donner sa vie à Jésus-Christ sans mâter tout cela ? Et surtout, comment voir clair ?

Les Oblates pourraient convenir... qui lui prêchent l'humilité.

"Entre Jésus et l'Oblate, il n'y a pas de barrière. Chaque âme va où l'Esprit la mène, l'Amour est son seul guide."

"La Pieuse Union n'est pas une société qui doit ressembler à toutes les autres. Toutes les âmes ne doivent pas entrer dans la même moule (comme au Sacré-Coeur ou à la Visitation), mais nous devons, en vue de notre apostolat multiple en ses formes, utiliser à la gloire de Dieu tous les attraits, toutes les aptitudes, tous les talents et même les tempéraments de chacune. De là une direction spéciale à chacune, une nourriture proportionnelle aux forces spirituelles et aux degrés de grâce et de vertu.... La Pieuse Union est une vie d'amour ; elle favorise tous les attraits, comme l'amour unique en lui-même est multiple en ses formes et en ses manifestations.¹²"

Mais Claire ne se décide pas. Est-ce affaire d'humilité, de générosité, d'amour et refuse-t-elle la "livrée d'ignominie", c'est-à-dire d'être avec le Christ selon le Règne ? Elle ne le sait pas. Philippine de Rancourt lui écrit :

"Ma pauvre petite Claire, je vous ai fait de la peine ce soir. Vous me trouvez, je le sens bien, exagérément sévère pour vous... Laissez-moi ne pas prendre mon parti de ne vous voir généreuse que par intermittence. Je ne puis me contenter pour vous de "quelques progrès". Ah ! Quelle indicible joie ce serait si avant de quitter notre St. Vallier vous disiez à notre Maître ce "je suis à Vous" sans réserve qui vous ferait aimer non seulement sa Croix, ses Clous et sa Couronne d'épines mais jusqu'à sa robe d'ignominie de la cour d'Hérode. Quand nous avons compris ainsi l'Amour à qui devons-nous seulement le pardon mais la reconnaissance ? Oh ! que vous leur devez, Claire, à ceux qui vous ont fait quitter la voie des enivres humains. Que

Jésus vous dise au Coeur comment Il se donne sans réserve lorsque toutes portes lui sont ouvertes et jetez vous dans les bras de Marie pour qu'elle vous livre enfin sans réserves vous aussi...¹³ "

Ce à quoi Claire répond évidemment :

"Je me rends compte que la souffrance seule peut dompter mon âme indomptable¹⁴."

Elle semble convaincue d'avoir à mettre toute son industrie à s'humilier, à remercier pour la souffrance, à rechercher la robe d'ignominie, puisque c'est pour ne pas l'avoir assez fait qu'elle ne peut faire élection pour le postulat : St. Vallier.

La vertu doloriste fin de siècle est une planche savonneuse, glissée sous vos pieds par l'affectueuse et sainte attention de nombreux amis : les meilleurs. C'est Dieu qu'ils veulent pour vous, que diable ! Le désir que Claire a de Dieu, sa "vocation", l'engouffre sur cette piste. Elle en tient pour quinze ans. Est-ce la *voie purgative*¹⁵ où priment la pénitence et l'effort volontaire sur soi ? Cela en tiendra lieu.

"Dieu non passionnément attendu, mais cherché toujours par l'effort, voilà ma voie, mais cela encore sans trouble, sans agitation, simplement, humblement, ardemment, et surtout avec une confiance inébranlable. Ce sont toujours les années de sécheresse ; les années d'abondance viendront-elles ? Peut-être. Si le Bon Dieu voulait pourtant que je marche toujours les yeux fermés dans les ténèbres sans me permettre de lever les yeux sur Lui ? Je l'accepte, si mon amour pour vous Seigneur doit être plus pur et plus désintéressé.¹⁶ "

Le désir d'aimer davantage le Christ lui arrache le même cri qu'à François-Xavier, repris par bien des spirituels : "Amplius !" Mais un doute lui échappe : "Si je pouvais être persuadée que la souffrance est bien une marque d'amour et non un signe de réprobation ¹⁷ " Toute souffrance lui semble devoir être immédiate communion au Christ, voulue par Dieu, dès lors surtout qu'elle est occasion de cette humilité qui la livre à Lui : "Montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir¹⁸ ", a-t-elle écrit au dos d'une image.

Ainsi armée de la conviction qu'il lui manque, pour trouver sa voie, d'accepter la robe du Christ au Prétoire, elle poursuit ses activités et sa recherche :

"Ayez pitié de Vous, mon Dieu ! Ah ! je vous en supplie, changez-moi, Seigneur, Vous êtes doux dans mon âme fière, humble dans mon coeur orgueilleux, et pourtant Vous êtes chez Vous. Souffrirez-vous longtemps encore de me sentir pauvre petite chose que vous pourriez détruire d'un mot, si rebelle dans vos mains. Ah ! mon Dieu ! Je vous en conjure, ayez pitié de Vous, faites que mon orgueil ne Vous flagelle plus, et pour cela n'ayez pas pitié de moi ! Non, détruisez, retranchez, humiliez-moi jusqu'à ce que je vous aime, comme j'ai besoin, comme je veux vous aimer¹⁹.

Sa vie spirituelle devient un *travail*, une "activité" dont la manière peut éveiller le soupçon : *"souffrir n'est qu'une manière active d'aimer.²⁰"* Pratiquer l'abnégation est une chose, souffrir en est une autre. Une souffrance "active", est-ce une souffrance ? Ou le fourvoiement du désir qui reflue en volonté de puissance déguisée, montée des profondeurs de l'humanité, rêve d'être Dieu pour parvenir à Dieu ? Masochisme ? Mais, comme dans les Alpes de Claire, le meilleur chemin est celui qui zigzague.

Dieu seul voit clair, finalement, comprend-elle, entre 1908 et 1910. On ne sait de soi-même que ce qu'Il vous en donne ou donne aux autres de vous, dût-on être mis au placard :

"C'est ainsi que nous pourrons nous aussi enterrer nos bonnes actions dans ce sable de l'oubli jusqu'au jour où Notre-Seigneur soufflera sur la poussière de notre corps pour voir de ses grands yeux clairvoyants l'oeuvre de notre vie." - "Demain, Dieu seul, Dieu tout seul, sera notre revanche !" - "Nous ne pouvons monter la vie qu'avec Notre-Seigneur : Lui seul est un guide assez sûr. Il n'y a que Notre-Seigneur qu'on peut aimer sans avoir peur de Lui ni de soi..." - "Nous ne nous sommes pas faits, c'est pour cela que nous ne pouvons être tels que nous le voulons, mais c'est Dieu qui nous a faits, et c'est pour cela que nous pouvons être tels qu'il nous veut²¹ "

Dans le *temple intérieur*, Dieu lui apprend qu'il n'est pas si méchant qu'on veut lui laisser croire. Elle le *sait*, d'ailleurs.

Un grand amour, un grand désir, un caractère trempé, une passion pour tout ce qui se crée, la douleur dont elle s'empare en guise de lumière, et la sécheresse, dont il faut discerner ce qu'elle signifie, voilà ce que trouve le Père Eymieu quand Claire s'ouvre à lui le 23 juin 1908. Il est homme à guérir les scrupules, dit-on. Que va-t-il faire de cette âme complexe ?

2. LA SYNTHÈSE IMPOSSIBLE ENTRE DEUX ATTRAITS.

a. La vocation sociale ou la part *marseillaise* de Claire.

Claire n'arrête pas de "faire". Diplômée infirmière de la Croix-Rouge depuis juin 1906, elle se rend au dispensaire régulièrement, y est appréciée. Elle fait travailler Léonie Fabre, pour plier l'orthographe rétive de celle-ci aux conventions du monde. Elle assurera bientôt, comme nous le verrons, le secrétariat du Père Eymieu, lit beaucoup, écrit, participe aux Cercles de la Mutualité Intellectuelle, suit attentivement le développement de la réflexion et des engagements des Catholiques Sociaux. En 1906, elle participe aux *Journées Sociales* de Marseille, où elle entend l'intervention de Mr. Lebrun sur "*Les Catholiques et le progrès social*"²², visite l'exposition coloniale où il apparaît clairement qu'un des problèmes de demain est bien celui des étrangers. En 1908, les *Semaines Sociales* ont lieu à Marseille : elle est déléguée par les *Semeuses*. Elle travaille régulièrement les bulletins de l'Action Populaire qui alimentent les Cercles d'Etudes.

Aucune hésitation : elle se situe parmi les catholiques sociaux. Si rien ne permet en 1908 de penser que l'avenir est pour elle du côté des *Sociales*, elle ne les perd cependant pas de vue. Certaine que l'Eglise doit affronter la question sociale, elle entend bien participer à ce combat qui va dans le sens de l'Histoire. Mais comment ? Il n'est pas certain qu'elle ait conscience encore de la diversité des écoles. Par le *Prado*, elle est entrée en relation avec les grands du Catholicisme Social issu de l'Union de Fribourg, qui veulent appliquer *Rerum Novarum* après avoir contribué à sa rédaction. Les noms de Lorin, le Père Perroy, Albert de Mun, La Tour du Pin, Flory, Goyau, lui deviennent familiers.

Ce catholicisme social a un caractère apologétique :

"Il faut substituer à cette charité qui connaît les personnes la solidarité qui embrasse sans les connaître tous les hommes. Il faut constituer un système d'assurances sociales et détourner vers ce foyer d'activité et de lumière tout ce qu'il y a dans la société de laïc, de force, et de dévouement"²³.

Les catholiques sociaux partagent cette analyse de Viviani, c'est pourquoi on les trouve aux avant-postes. Laïcs forts et dévoués, ils le sont. *Et croyants*. Ils font preuve d'une extraordinaire créativité. La loi de 1901 leur offre le cadre juridique providentiel. La Loi de Séparation n'a pas non plus que des mauvais côtés, elle libère l'Eglise de l'emprise de l'Etat. L'action sociale, éducative, syndicale, espèrent-ils, contribuera à lui rendre une crédibilité auprès des masses victimes de l'industrialisation et de son cortège de misères. Leur action a une visée apologétique.

Le livre - *Les croyants devant la Science* - que commence à rédiger le Père Eymieu procède du même combat.²⁴ L'intelligence, le coeur, l'imagination, sont convoqués pour défendre et restaurer la foi dans un monde qui la refuse. Ses acteurs, apologistes en action, blondéliens en quelque sorte dans les faits, ne conçoivent leur oeuvre de salut que soutenue par la prière et, mieux, par une *souffrance réparatrice*. Ils se rangent aux côtés du Christ dont le Coeur transpercé a tant aimé le monde. Le Sacré-Coeur contre la laïcité, voilà la figure politiquement spirituelle des Etendards en 1906 ! Le premier vendredi de chaque mois, il est habituel que les oeuvres sociales proposent à leurs membres une communion réparatrice²⁵.

Il y a des excès, dûs pour partie au déséquilibre de Vatican I dont les travaux suspendus à la hâte n'avaient pas laissé le temps de penser le rôle de l'Episcopat. Le Pontife Romain résume aux yeux des catholiques toute l'autorité magistérielle drapée de l'*Infailibilité Pontificale*. Des Catholiques Sociaux comme l'historien Georges Goyau sont tentés d'attribuer à l'encyclique *Rerum Novarum* un poids doctrinal qu'elle n'a pas. D'autres, comme le Père Maignen des Frères de Saint Vincent de Paul, confondent nationalisme et catholicisme, opinion que la Chronique du Sud-Est croit de son devoir de pourfendre. Chacun tire la couverture à soi, supposant acquise la bénédiction romaine. Marc Sangnier commence par en bénéficier :

"Nous essayons de continuer l'oeuvre commencée à l'école et de faire pièce aux attaques dirigées contre l'idée chrétienne par la presse et l'enseignement populaire officiel. Prenez 50 journaux irréligieux, écoutez cinquante conférences de nos universitaires irréligieux, vous trouverez toujours au fond cet argument que le catholicisme est essentiellement

anti-scientifique et frappé d'impuissance sociale. nous voudrions que les esprits inquiets parmi la jeunesse se rapprochassent des chaires où l'idée chrétienne est affirmée avec sa force scientifique, où ses bienfaits sont démontrés par l'enseignement de l'histoire. Les Instituts populaires constitueront cet enseignement-là; ils n'ont pas d'autre prétentions²⁶."

Finalement, au-delà des divergences liées aux méthodes et aux choix de société, les catholiques s'accordent sur un point : la nécessité d'être activement présents dans le champ social pour honorer la vocation missionnaire de l'Eglise. Un journaliste écrit dans *Ouest Eclair* :

"La question religieuse qui pendant trente ans a rempli nos luttes politiques et électorales, va céder le pas à d'autres questions, et tout d'abord à la question étrangère et la question sociale²⁷."

N'est-ce pas une illustration du déplacement de la question de Dieu à la question de l'homme ? Le signifiant *charité* qui renvoyait à "Dieu" en matière sociale quelques décennies plus tôt a cédé le pas devant la *solidarité* qui renvoie à l'homme et, si les catholiques s'en emparent, prétendra aussi renvoyer à Dieu. Né sur le tronc de la charité paternaliste des classes dirigeantes, la solidarité fraternelle doit-elle quelque chose aux doctrines socialistes ?... Brunetière s'en défend : *"Social ne veut pas plus dire socialiste que raisonnable ne signifie rationaliste²⁸."* Mais la charité a reçu les impacts de la révolution et de Marx. Par le jeu de la société industrielle et des lois anticléricales, elle fait son retour dans le champ social sous les couleurs d'une solidarité efficace aux visées apologétiques. Les anticléricaux s'énervent. *L'Homme* pourrait ressusciter.

Marie de Roux, confidente de Claire, de ses projets, questions et rêves, l'entend raconter un jour, avec la plus franche gaîté, sa dernière confession : un capucin de hasard lui a dit qu'elle est faite pour fonder ou donner sa dernière forme à une oeuvre en fondation ! Marie retient la chose. Claire, non. Elle ne trouve pas sa vocation, le sentiment d'inutilité crucifie son tempérament passionné.

b. La vocation spirituelle : la part savoyarde de Claire ?

"Amo Christum". Le thème de la première retraite des *Sociales* continue de résonner au coeur de Claire. Elles se veulent réparatrices et missionnaires,

entendent préparer la venue du prêtre, et pour s'introduire dans les milieux hostiles, le *"monde entier et tous les ennemis"*, répondre aux besoins humains, sociaux. C'est marcher au pas du Christ du *Règne*. Et ce que veut Claire, c'est être avec le Christ.

Les Oblates lui en proposent les moyens radicaux de la perte de soi, comme Philippine de Rancourt s'attache à le lui faire comprendre. Par son éducation et la part savoyarde de sa mémoire, Claire est proche de la sensibilité des Oblates, dont l'histoire est très liée au Sacré-Coeur. Elle goûte d'un même coeur l'appel à la *livrée du Christ humilié* et l'appel à *conquérir le monde entier*. Que faire ?

Les *Exercices* après le Règne, proposent au retraitant les méditations évangéliques de la vie cachée et de la vie publique du Christ. Le mouvement des esprits ne dit que sont indécision. Les indications qui lui permettront un juste discernement de la volonté du Seigneur pour elle, c'est-à-dire de ce qu'elle est au plus profond d'elle-même, créature voulue et aimée par Dieu, ne sont pas là. *"C'est Dieu qui nous a faits, et c'est pour cela que nous pouvons être tels qu'il nous veut²⁹."* écrit Claire.

L'année 1908 est la plus difficile de cette période. En mai-juin, un évènement nous échappe qui humilie Claire profondément. A-t-elle demandé à entrer chez les Oblates ? Cela lui a-t-il été refusé ? Ou chez les *Sociales* à peine en train de s'acheminer vers leur nouvel essai à Paris ? Elle note, le 18 mai :

"Reçu la réponse que j'attendais. Vous savez bien, Seigneur, que si vous m'aviez dit un impérieux : Venez, j'aurais marché sur les eaux comme saint Pierre sur le lac de Genesareth pour aller à Vous !"
"Ce sont ceux qui m'aiment qui me font le plus souffrir. Mon Dieu, il n'y a donc que votre amour qui ne blesse pas³⁰."

On sent dans ses notes une lassitude.

Marcelle Convert, son amie et confidente, décline. Elle confie peu à peu à Claire qu'elle s'apprête à mourir : *"J'attends le jour où le Bon Dieu me voudra enfin près de Lui, et redis la phrase du Cantique : l'hiver est passé.³¹"* Claire lui envoie pour toute réponse les nouvelles dans lesquelles Edward Nyell

met en scène un innocent qui donne sa vie : *La Belle et la Bête, Ma Tante de Marbre...* Son cercueil rassemblera en 1909 les anciennes collaboratrices, Sociales et Oblates, entre lesquelles le coeur de Claire balance...

Marie de Roux se prépare à entrer chez les Dames du Sacré-Coeur, ce qui, vu les circonstances, l'éloignera outre-frontières. Léonie Fabre, devenue adulte, entrera chez les Filles du Coeur de Marie. Marie-Louise Creisson et Jeanne Watteau, qui font partie du même Cercle animé par le Père Eymieu, entrent chez les Oblates. Et Louise Lemoine au Cénacle.

Claire s'est bien offerte à Dieu d'une façon plus étroite dont le contenu nous échappe, le 27 octobre 1908³². Mais elle reste sur le carreau.

Indéterminée parce que trop passionnée peut-être, voulant se battre et s'offrir sur tous les fronts, marseillaise et savoyarde, active et contemplative, comment se décider pour *une* chose ? D'autres de ses contemporaines ont des désirs missionnaires qui les pousseraient, si les modèles religieux le leur permettaient, à se porter aux frontières. Claire lut leur vie trop tard, lorsque celle-ci, prématurément finie, s'était faite autrement et sans elle. *Marie Pérignon* dans le quartier Mouffetard à Paris, resta laïque oblate de l'Adoration Réparatrice, pour se donner tout entière au peuple de la Mouff', si éloigné de l'Eglise. Elle meurt en 1906³³ ! *Suzanne B.*, dont le siècle ne retint même pas le nom, née en 1894, se fit bénédictine faute d'être allée au bout de l'idée que don de soi et costume pouvaient ne pas être liés :

"Il me semble que l'habit religieux doit être souvent un obstacle à l'oeuvre apostolique. Combien de portes doivent lui être interdites ! Pourtant, se lier à Jésus par des vœux éternels, que cela est bon au coeur qui aime. Alors... Ne pourrait-on pas vivre en commun, avoir les trois vœux, pauvreté complète, suivre une règle très stricte aux mortifications nombreuses, mais porter un costume qui ne révèle pas aux autres l'état religieux. Et alors, pouvoir aller partout, partout... dans les zones excentriques, chez les malheureux, les misérables, là où se forment les assassins et tous les criminels, et, à force d'amour et de soins, ramener quelques-unes de ces pauvres âmes. Jésus est mort pour elles, elles ne le savent pas et il n'y a personne pour le leur dire..."³⁴

Etre dans les zones excentrées, c'est bien ce que vont tenter les *Sociales* à Paris. Claire les rejoint à Fribourg quelques jours, et réfléchit.

B. QUAND CLAIRE ECRIT.

1. UN POUR TOUS, TOUS POUR UN.

Ils sont trois : *Edward Nyell*, *Silex*, *Claire Monestès*. Trois signatures, trois genres littéraires, un auteur. Deux autres ne signent pas : Claire secrétaire du Père Eymieu, Claire quand elle écrit son *Journal*.

a. Edward Nyell et Claire Monestès.

Edward Nyell est le plus intérieur, et sans doute le plus intéressant. Fait pour "masquer" Claire, c'est lui, paradoxalement, qui la dévoile le mieux, alors que la signature *Claire Monestès* la masque d'autant plus que sous son nom on croit la trouver.

Son cousin parisien Artus³⁵ a demandé *quelques papiers* pour publication à Claire, dont il connaît la bonne plume. Des nouvelles paraissent dans la *Revue Hebdomadaire*, signées *Edward Nyell*³⁶. Quelle est la signification de ce pseudonyme à consonnance anglaise, apparu en Irlande ? Le frère de Claire, Edouard, certainement ; *Nyell* est-il le nom de quelqu'un rencontré en Irlande, qu'elle aurait sciemment fait sien ? Nos recherches sont restées vaines.

Edward Nyell signe des nouvelles, contes et poèmes empreints de romantisme. Avec une fine compréhension des personnes et des situations, il exprime avec profondeur quelque chose du drame et de la tendresse, du sens, de toute vie humaine. Ses textes dévoilent Claire à la manière dont le Livre de Job dévoile son auteur : s'il n'en connaît pas l'identité, le lecteur connaît le genre littéraire, et surtout l'expérience qui affleure, universelle. Elle dit Dieu en disant l'homme de douleurs. Edward Nyell dit une souffrance innocente, une blessure secrète, la culpabilité parfois, et toujours leur dimension pascalienne. Le lecteur ignore la blessure de l'auteur mais il peut y reconnaître, et tracer peut-être, son propre chemin. Le charme de ces récits tient au regard posé sur la beauté du monde, à l'écoute aimante, attentive, compréhensive et parfois amusée, des hommes, à la capacité de discerner dans des riens la divine grandeur : "*Ce qui nous ravit : trouver Dieu dans une humanité effacée*³⁷",

dira Claire en 1938. C'est bien déjà de cela qu'il s'agit. S'il lui arrive d'être moralisateur ou de verser dans "l'eau de rose" – alors de bon ton – au-delà du style d'une époque, Edouard Nyell dit l'approche humaine et spirituelle que Claire a du monde.

En homonyme amusé et critique convaincu, Edouard Monestès juge que le style d'Edward Nyell est de beaucoup supérieur à celui de sa soeur³⁸. Philippine de Rancourt comprend et approuve cette dissimulation d'identité en laquelle, par les temps qui courent où l'annonce directe aux païens est difficile, elle voit une dimension apostolique :

"Rien ne vous empêche, en gardant absolument votre maîtrise sur Edward N. de vous servir de lui sans déflorer Claire et de faire garder jalousement à celle-ci l'infinie délicatesse qui rayonnera dans celui-là et fera de lui un apôtre moderne sous les formes attrayantes d'un joli style mis au service des idées les plus originales et les plus fines. On peut faire beaucoup de bien sans avoir l'air d'y toucher³⁹."

Nouveau François-Xavier de l'édition, Edward Nyell est missionnaire. En commençant sa carrière en Irlande en 1903, il exprimait sa solidarité avec l'Eglise persécutée dans *"The Mount Melleray"* et *"The force of an idea⁴⁰"*. Avec humour, il proposait au *"petit défroqué"* du Gouvernement, *"s'il se trouve quelques jours pris de la nostalgie des couvents⁴¹"* d'aller finir ses jours dans la Trappe Irlandaise dont l'accueil proverbial ne pouvait que lui réserver un traitement princier.

Edward Nyell est alerte, cherche l'élégance du style, le viser juste, au service de la liberté. Ses descriptions sont vivantes, ses paysages irlandais ou savoyards somptueux. Les héros de ses histoires sont des enfants, des jeunes gens ou des vieillards, dont la caractéristique est toujours l'innocence⁴². Non qu'ils soient naïfs, mais ils *ne savent pas*. S'ils sont parfois cruels, ce sont des *"enfants cruels"* (La Poupée de son ; Une folie), ou parfois leur propre victime comme cette jeune fille (Ma Tante de Marbre), victime de sa coquetterie et de son orgueilleux mépris, qui poussa à la Chartreuse celui à qui pourtant elle aurait aimé donner son cœur :

"Nul n'a jamais pu mettre la main sur la plaie de son âme ; mais elle a refusé les plus brillantes alliances comme une expiation peut-être⁴³..."

Est-ce Claire ? Cela cadre mal avec le sentiment religieux qui semble depuis longtemps annoncer une vocation, mais les jeunes filles parfois ne s'en marient pas moins. Et elle ne décida de la vie religieuse qu'en 1906. En tous

cas, le climat est à coup sûr autobiographique : le milieu dépeint, l'innocence qui rencontre ou parfois provoque la douleur et la mort sans l'avoir voulu, la souffrance cachée sous des dehors aimables, la volonté de secret, le sens de l'expiation, c'est elle. Les personnages apprennent la vie, l'amour (la Belle et la Bête, La Locomotive) dans l'accomplissement d'une richesse issue de leur pauvreté, qu'un témoin aveugle aux yeux dessillés tout à coup recueille.

Nous retrouverons Edouard Nyell plus tard dans *Sint Unum*, le bulletin des Missions de Midi⁴⁴. Entre temps, le patriotisme et la guerre ont francisé le pseudonyme irlandais. Devenu *Edouard Nyelle*, il met en scène des soldats, dans les récits édifiants d'une apologétique guerrière : des soldats atypiques, pauvres, innocents, braves sans le faire exprès, morts sans l'avoir pensé, qui font à leur façon la guerre et sauvent le pays (L'Absent, Le Petit, Hans). Des histoires-paraboles cherchent à vulgariser les enseignements du *Gouvernement de soi-même* (Mon Polichinelle, Les Soldats de plomb). Elles ont le charme et la profondeur que leur confèrent la sensibilité, le sens de l'observation, l'humour et l'humanité de Claire.

Mais à l'évidence, elle ne cesse de dire la grande fracture de sa vie, la ruine, les séparations, les infidélités, le mépris, l'exil. Dans ses histoires, l'innocent meurt toujours, figure d'une part d'elle-même laissée à Chambéry, la *joyeuse insouciance et le rêve d'avenir*⁴⁵. Ses personnages rêvent, mais n'ont pas d'avenir. Le lecteur peut le deviner, qui voit arriver par touches, dans un récit bien conduit, l'irréversible : la mort est inéluctable, dans un suspense propre à serrer le cœur. Pourtant, le sens se retourne, la mort devient salutaire dévoilement, à la fois blessure humaine et sourire de Dieu. Dans le lit creusé par la peine, Claire ne cesse de laisser couler les eaux amères de ses chagrins. Mais en exprimant et retournant le sens du mal, elle force la voie de l'action de grâce, de l'accomplissement dans le sacrifice accepté et travaille laborieusement à travers ses personnages, à *changer le deuil en joie*, ou, selon sa propre expression, à *faire de la souffrance une oeuvre de joie*. Ses nouvelles sont une *action* apostolique et une *action* de grâce dont la souffrance est le levier. Elles mettent en oeuvre la méditation du Règne. La vie n'est pas à descendre : Claire fait passer ses personnages sans cesse, encore et encore, du souffrir au monter.

Le Temple secret.

Un brouillon inachevé d'*Edward Nyell* vaut qu'on s'y attarde quelque peu. "*Le Temple Secret*" dévoile Claire, et contribue à éclairer la grâce de 1906⁴⁶. C'est l'histoire d'une intimité avec Dieu gratuitement reçue et jalousement gardée par un cœur blessé, pour que soit rendu à Dieu seul ce qui est à Dieu, dans laquelle un frère survient, surgi on ne sait d'où, tiers entré par effraction dans le dialogue établi avec Dieu. Sa détresse l'impose qui consiste en ce que, à lui, Dieu manque. Il est un *temple vide*, comme la chapelle du Lémenc, tandis que le Temple secret est tenu debout par ce qui l'emplit. On le voit ouvrir peu à peu sa porte et son cœur pour partager au frère son trésor : don de discernement et de connaissance.

On peut y voir une figure du don de Claire à Dieu. Secret, jaloux, comme réfugié en Dieu à force d'avoir subi des coups, il passe par l'ouverture au frère du secret divin, c'est-à-dire par la mission, qui lui est arrachée par la détresse des autres. La réciprocité de l'amour trinitaire participé s'exprime dans l'écoute du besoin du frère et dans l'application à ce besoin, puisque, aussi bien, cela est de Dieu et à Dieu. L'Ad Amorem accomplira le Règne, dans la réponse au besoin du frère. La mission est une expérience trinitaire qui n'a d'expression que le service concret de l'homme. Ce que sera la Xavière se dessine dans l'expérience de Claire.

"J'ai communié ce matin, Seigneur, pour vous emporter au Dispensaire. Pendant qu'agenouillée devant mes malades je soignais leurs corps, combien d'autres plaies invisibles n'avez-vous pas guéries ? Ah ! je vous en supplie, mon Dieu, restez dans mon misérable cœur pour me permettre de vous donner à tous ceux qui croisent mon chemin⁴⁷."

Le temple Secret, qui rappelle la maison fondée sur le roc de l'Évangile, peut sans doute aussi être entendu comme un dialogue de Claire avec elle-même.

Le Temple secret.

Nul ne le connaît, nul ne peut y venir s'il n'y est appelé, nul ne doit troubler sa paix. Toute une portion de l'humanité s'agite, hurle, crie, passe en rafale devant sa porte close. Le vent s'acharne contre sa toiture frêle. Les ondées, la grêle, les giboulées du printemps, les orages inquiétants de l'été, les longues pluies d'automne, les neiges de l'hiver qui paralysent les derniers efforts de la vie, la nature entière pourra se ruer avec une rage impuissante contre ses minces parois, toutes ses pierres resteront debout – éternellement. Ô toi, voyageur indiscret, ne cherche pas à pénétrer ce mystère.

Regarde si tu veux, tout là-haut par le vitrail du choeur... Est-ce que tu vois ? Non. Tu ne saurais voir. Nulles mains humaines ne pourront desceller ces volets clos. Résigne-toi et passe. Passe jusqu'à ce que le temps meure, obéissant à la grande voix. Au son de cette voix s'ouvriront toutes les portes closes, mais aujourd'hui passe et ne reviens pas. Ou plutôt, si tu es fatigué, si tu es triste, si tu es seul, reste sur le parvis, repose-toi, mon frère. Tu ne peux pas entrer dans le sanctuaire, mais moi, je viendrai vers toi. Conte-moi ta peine ? Toute ma richesse, tout mon bien, je te le donnerai, tout, excepté ce qui est au maître du temple, et encore cela même, je peux te le prêter pour un temps si tu es pauvre, misérable, abandonné.

Pourquoi erres-tu ainsi au hasard, étranger partout, sans foyer, sans appui, sans guide ? Qu'as-tu fait de ton temple ? Car mon maître qui est le tien t'a fait ce don suprême, le seul nécessaire, au premier jour. Il t'a donné une âme. Ne la sens-tu pas palpiter dans ta poitrine oppressée, emmurée dans tes passions, dans ta lâcheté, dans ton égoïsme ? L'as-tu tuée, détruite à jamais ; est-ce un cadavre dans la pourriture du tombeau que tu recèles au tréfonds de toi-même ? Oh ! alors, viens plus près de moi encore, viens sur mon coeur parce que tu es malheureux, parce que nulle misère sur cette terre ne peut se comparer à la tienne, parce que tu es digne de toute ma pitié et de tout mon amour. Viens. Je vais t'ouvrir mon âme et te donner... de ce qui m'a été donné. Car vois-tu, mon ami, mon frère, j'étais pauvre aussi, abandonné, misérable ; nul n'échappe à cette pauvreté première, et le Maître a passé, Il m'a aimé, et pour demeurer chez moi, Il s'est bâti un temple secret. Je n'ai même pas eu le mérite d'accepter : le don était volontaire, absolu, indiscutable ; mais Il m'a laissé la liberté de lui dire : "Maître, sans vous, je ne puis rien, restez avec moi "usque ad vitam aeternam". Vous m'avez donné ce temps, seule j'en mésuserai, laissez-moi vous le rendre, non, vous le donner sans réserve pour que vous en disposiez selon votre bon plaisir.

Et c'est ainsi, mon frère, que mon temple est resté debout, le tien est tombé parce qu'il était vide. Il n'y a que les maisons inhabitées qui tombent en ruines. Les autres, au fur et à mesure des destructions du temps, se recrépissent, se restaurent, les murs peuvent se lézarder hélas, mais le maître vigilant ne permet jamais que l'échancrure se fasse trop large, trop profonde, et Lui-même, de sa main divine, remet la pierre tombée.

Relève-toi mon frère, n'aie pas peur, ne crains rien, ne te lamente plus longtemps sur des ruines. L'herbe ne sait pas ne pas reverdir après l'hiver, et sur les décombres des villes ensevelies, d'autres villes se sont élevées magnifiques, plus belles encore. la vie sur la mort. Ah ! surtout depuis la mort de l'éternel Vivant la vie a germé de plus belle, plus pure et plus forte que jamais, elle ne saurait tarir dans des veines chrétiennes. Tu es mort, oui. Mais pas pour toujours, tu peux revivre quand tu voudras, maintenant, à cette minute même, par un seul acte de ta volonté, simplement "si tu veux". Et "si tu veux" ton bonheur sera grand aujourd'hui plus⁴⁸..."

Claire exprime souvent quelque chose de l'ordre d'une blessure qui l'a poussée à se refermer, d'une confiance offerte raillée, blessée. Son *Journal* porte la trace d'un tel évènement en mai-juin 1908. Elle l'exprime dans ce poème :

"Dieu, viens à notre secours, donne-nous l'énergie
 Pour porter haut la tête et notre âme meurtrie
 Par le mépris des gens, les heurts et les affronts
 Que le monde nous donne en entendant nos larmes.
 Gardons-les en nos coeurs et cessons nos alarmes.
 Adressons-nous à Dieu, et cachons nos douleurs,
 Car l'homme n'est pas fait pour recevoir nos pleurs⁴⁹."

b. Silex et Claire Monestès.

Silex est intellectuel. Il écrit régulièrement dans le Bulletin *La Semeuse* de la Mutualité Intellectuelle.

Ce groupement est encore une oeuvre du Père Eymieu. En 1901, lorsqu'il s'occupait à Lyon des anciennes élèves de Nazareth et de Jésus-Marie, il avait partagé le souci de la Supérieure Générale de Nazareth de l'avenir intellectuel et spirituel, et du témoignage des anciennes élèves une fois celles-ci retournées dans le monde. Avec les religieuses et quelques jeunes filles, il avait organisé des Cercles d'études basés sur le principe de l'échange et l'auto-formation intellectuelle et spirituelle. L'initiative fut contestée - comment les jeunes filles pourraient-elles se former mutuellement ? - mais eut du succès. Des anciennes du Sacré-Coeur s'y joignirent. Dès 1902, un Cercle fut créé à Vienne. En 1903 naquit la *Mutualité Intellectuelle*. Un bulletin mensuel permet les échanges d'idées et un lien entre les Cercles : *La Semeuse*⁵⁰. Les *Semeuses* écrivent sous un pseudonyme : Monette, Magali, Energie, Age-Quod-Agis, Silex.

Claire-Silex fait partie du *Cercle Notre-Dame de la Garde* rattaché au Bureau de Vienne. Elle y fut admise selon les constitutions de la Mutualité : son nom fut proposé par une *semeuse* (Marie de Roux) et soumis au vote. Les jeunes filles sont triées sur le volet : intelligence, style littéraire, culture, capacité d'exposer un point de vue et d'envisager les problèmes sous l'angle de la foi, sont requis. Le bulletin fait paraître des comptes-rendus de lectures, des analyses de livres, des essais sur des sujets d'actualité, des opinions sur une question mise en débat. Il est "inter-actif". Claire y écrit des recensions ou points de vue. Ici elle est *Silex*. Pourquoi ? Elle ne s'en explique pas.

La Mutualité Intellectuelle est considérée comme l'organe de formation des Sociales, si bien que la participation à ce Cercle en rapproche Claire Monestès. La revue *Blanche de Castille*⁵¹, qui naît dans le même contexte en 1907, veut être à l'âme ce que la *Semeuse* veut être à l'intelligence.

Entre 1908 et 1913, on trouve régulièrement des articles signés *Silex* dans le bulletin : "*L'Ermite aveugle*", une légende irlandaise, en septembre 1908 ; "*Ma petite soeur*", dans un numéro sur le thème de "la vieille fille", en novembre 1908 ; "*La jalousie comme amour de Notre-Seigneur*", en mars 1909 ; "*Le cercle des commises marseillaises*", dont la participation à la *Garde d'Honneur du Sacré-Coeur*⁵² est le seul lien religieux ; une "*analyse de Colette Bandoche, de Barrès*" ; "*La perfection*", le "*puzzle*", en mai 1910 ; "*Un écrivain genevois, Philippe Mounier*" en juillet 1912 ; "*les soldats de plomb*" en août 1911 ; une réponse à la question : "*l'intelligence féminine est-elle inférieure à l'intelligence masculine ?*" en novembre 1913... Mais il s'est alors déjà passé bien des choses dans la vie de Claire.

Les accents féministes, sociaux, apologétiques, les auteurs évoqués, situent ces productions dans la mouvance du catholicisme social, bourgeois, qui après en avoir été proche, s'éloigne du Sillon condamné par Rome.

c. Claire Monestès et *Claire Monestès*.

Claire Monestès est un auteur concret, pragmatique. Enseignement social, cours d'hygiène, conseils éducatifs, information sur les syndicats, s'éclairent sous sa plume. Postérieure à *Edouard Nyell* et *Silex*, elle écrit au titre de la formation que donnent les Sociales, et, à partir de 1912 (il nous faut anticiper sur le point où en est notre récit) l'*Ecole Normale Sociale*, dans le Bulletin *la Croix Rose*⁵³. Cette jeune femme agréable et chaleureuse signe de son nom, mais disparaît derrière l'objectivité pratique de ce qu'elle dit : d'elle, le lecteur ignore tout. *Claire* est en définitive le meilleur masque de Claire. La voici à l'ouvrage :

"Je veux vous parler aujourd'hui de l'hygiène de la chambre à coucher. De l'air, beaucoup d'air, de la lumière et une grande propreté, voilà ce que l'homme a besoin de trouver autour de lui pour se bien porter. Ces conditions sont encore plus nécessaires pour la chambre à coucher. Notre chambre à coucher, d'après les statistiques faites, exception faite pour les paresseux et les malades, nous y passons à peu près le tiers de notre vie. Elle doit donc être la pièce la mieux aménagée de la maison. Claire, spacieuse, autant que possible bien exposée au soleil. Le moins de tentures et de rideaux possible, pour laisser mieux pénétrer l'air et le soleil.

Le soleil est un des meilleurs agents pour tuer un grand nombre de microbes. On s'en rend compte par la petite expérience suivante : remplissez deux verres d'eau, exposez l'un d'eux à l'action directe d'un rayon de soleil et l'autre, laissez-le à l'ombre. Au bout d'un certain temps, au microscope, vous constaterez que le verre qui était sous l'action du soleil est débarrassé d'une grande partie de ses microbes.

Donc peu d'ornements, une tapisserie très claire qui ne risque pas trop de déteindre, et oubliez la vanité pour ne plus songer qu'à votre santé⁵⁴."

La simplicité de ses articles est le fruit d'un long travail, comme en témoignent ses brouillons : elle élague, clarifie, précise, reprend, cherche à renseigner son auditoire sans le vexer lorsqu'il ignore les choses élémentaires comme ce que sont les microbes, par exemple. Comme dit Philippine de Rancourt : il faut éduquer sans avoir l'air d'y toucher.

c. Secrétaire du Père Eymieu.

Le 31 juillet 1907, le Père Eymieu a reçu son nouveau *status* et appris sa nomination à Marseille⁵⁵. Il y a sans doute des raisons à cela. Tout ce qu'il a contribué à lancer à Lyon est en difficulté : après l'échec des *Sociales*, la *Ligue des Femmes Françaises* connaît une scission que Monsieur Jean Lestra, son secrétaire, et le mari de la co-fondatrice de la Ligue, interprète comme une volonté de Piou et de l'*Action Libérale Populaire* d'annexer les services et les finances de la Ligue pour fonder à Paris la *Ligue Patriotique des Françaises*⁵⁶. Il méconnaît sans doute la dimension plus politique de cette scission. Situation tendue, récupérations, conflits de pouvoir où les supérieurs religieux ne sont généralement pas à l'aise : le Père Eymieu reçoit l'ordre de ne plus s'occuper de la Ligue ni des *Sociales*, obéit entièrement et douloureusement, et quitte Lyon.

A Marseille, il prêchera, accompagnera les Cercles de la Mutualité Intellectuelle, travaillera au "*Gouvernement de soi-même*", et à l'ouvrage d'apologétique : "*La part des croyants dans les Sciences*⁵⁷". L'intuition des deux ouvrages est proche. Alors que l'anti-modernisme bat son plein., sans rien dire qui puisse déplaire à Rome - qui excommunie Loisy et bientôt condamnera le *Sillon*⁵⁸ -, il est conscient qu'*aider les âmes* consiste à ouvrir une voie unifiante qui leur permette d'être à la fois fidèle au Christ et en prise sur le monde moderne⁵⁹. L'obstacle majeur semble être la relation entre la Science et la Foi. Son apologétique prend une voie détournée : il tente d'appliquer au champ spirituel les outils scientifiques, et de montrer par les faits que, contrairement à ce qu'on a voulu faire croire, les croyants ont été et sont en première ligne de l'avancée scientifique. Qui dit que la Religion est ennemie de la Science⁶⁰ ?

Pour continuer ce travail d'écriture à Marseille, le Père Eymieu doit

remplacer Mr. Lestra resté à Lyon. Son secrétaire doit avoir des qualités non seulement pratiques – orthographe, frappe, sténo, capacité rédactionnelle –, mais aussi intellectuelles et spirituelles. Il doit pouvoir comprendre ce qu'il veut faire pour participer intelligemment : il lui faudra lire, constituer une bibliographie aussi variée et étendue que possible dans le champ des sciences exactes, des sciences humaines, en littérature, en philosophie. Il doit être capable de tirer de ses lectures ce qui fournira à l'auteur les meilleurs appuis, savoir rédiger, résumer. Il doit, pour ce travail de proximité intellectuelle, être réservé. C'est en fait un collaborateur. Où trouver cette perle rare ? Le Père Eymieu en parle à ses confrères. Les Pères Bouillon et Rouvier suggèrent Claire Monestès. Le Père Eymieu l'a déjà rencontrée l'année précédente⁶¹.

Claire accepte ce travail. Une longue collaboration commence, qui ne cessera qu'avec la mort du Père Eymieu.

Elle commence à hanter les bibliothèques de Marseille⁶². Une indéniable affinité intellectuelle et spirituelle permet cette délégation. Le jésuite apprécie son travail, et ne s'étonne pas que Philippine de Rancourt l'espère pour les Oblates. Peut-être pense-t-il, quant à lui, qu'elle eût été précieuse aux *Sociales* à qui elle apporterait une assise spirituelle profonde et une vive intelligence tournée vers l'avenir. Il n'en dit rien. Les *Sociales* sont pour le moment bien mal parties. De toutes façons, Claire reste sur la réserve, s'en tient à l'aspect intellectuel et technique du travail⁶³.

Quand le Père Antonin Eymieu signe, c'est parfois Claire Monestès qui écrit.

2. LE JOURNAL.

a. Pourquoi faire son Journal ?

L'article du Père Eymieu intitulé "*Pourquoi faut-il faire son Journal*⁶⁴ ?", paraît dans la revue *Blanche de Castille* en 1907. Cette revue, née dans le milieu des anciennes de Nazareth et d'autres écoles privées lyonnaises, milieu où se sont recrutées les *Sociales*, est destinée aux jeunes filles du monde qu'elle veut aider à réfléchir à partir de leurs centres d'intérêt. Qui n'écrit alors son *Journal intime*⁶⁵ ? Partant de cette fièvre qui a saisi les jeunes filles, le Père Eymieu veut les aider à en faire un outil de discernement plutôt qu'un fade miroir.

"Que votre coeur intervienne donc autant qu'il le faudra dans le journal de vos idées ou de vos résolutions ; mais, si vous voulez m'en croire, ne faites pas le journal de votre coeur⁶⁶."

Claire décide de faire son *Journal* - ou de le continuer, car les premières pages du carnet de 8 cm sur 13 sont arrachées -. Sur la couverture saumon, un graphisme géométrique vert et l'adresse du fabricant : "*Browne and No'an. Lib. Dublin.*" Peut-être a-t-elle déjà noté quelque chose à Dublin ? Mais pour nous, le *Journal* de Claire Monestès commence le 3 décembre 1907, pour la saint François-Xavier :

"Mon Dieu, si je ne puis pas faire feu qui brûle et feu qui dure en même temps, faites que je brûle d'une flamme dévorante, mais je vous en conjure, ne me laissez pas fuser comme du bois vert⁶⁷."

Elle ouvre pour la postérité le chemin de son âme - tant il est vrai sans doute que le journal le plus intime n'est écrit que pour être lu -, l'histoire d'une immense quête, d'un amour sans retour, obstiné. Sous le *dehors* qui se voit, passionné, allant et pragmatique, elle exprime un *dedans* douloureux, obscur, passionné, qui ne se voit pas. Elle le cache entre les lignes de son petit carnet. Activité/passivité, dehors/dedans, visible/invisible, l'histoire de Claire est celle de leur articulation

A partir de cette date, nous la connaissons mieux, autrement, que ceux qui l'approchèrent, et devons tenir compte, pour raconter ce qui se voit, de ce qui ne se voit pas, auquel nous avons accès. La Claire de notre récit est par là forcément différente de celle de la mémoire des témoins, de la tradition orale que nous avons évoquée : dans une certaine mesure seulement car l'intuition, c'est-à-dire la communion spirituelle par don de vocation semblable, pouvait en quelque sorte, et dans une certaine mesure, y suppléer. Elle l'avait décidé : "*ne plus dire une parole qui puisse laisser penser autour de moi que je puisse souffrir un peu⁶⁸."* Le secret de Claire, c'est la souffrance et l'amour. Avec ce *Journal*, l'*intensité de sa calorie intérieure*, comme elle dit, trouve où se traduire⁶⁹. Elle ne le refermera définitivement qu'à la mort du Père Eymieu. Il devient en grande partie la matière de leur relation et du délicat travail de discernement du prêtre.

L'introduction à la lecture du *Journal*, en Tome II, développera les outils d'accès. Soulignons seulement, pour ce qui regarde le récit de sa vie, que le *Journal* nous transporte en un lieu où les choses s'originent et se nouent.

Même si l'ensemble du *Journal* de Claire représente au moins 8 cahiers, leur rédaction n'est pas très dense. Il faut se rappeler qu'ils furent rédigés sur 27 ans, si bien que contrairement à une première impression, Claire écrit peu, hormis la difficile année 1921 et peut-être 1918⁷⁰. Probablement déclenchée ou réorientée par l'article du Père Eymieu, pendant six mois, de décembre 1907 à juin 1908, son écriture se développe sans qu'elle soit sous l'influence de sa direction spirituelle, et sans envisager lui être ouverte. Cela permet de tenter un bref portrait de Claire *avant* le Père Eymieu.

L'écriture alerte, ferme, concrète et imagée parle à partir de l'expérience. Qui sera l'interlocuteur de ce Journal ? Elle le dit dès le premier mot : "*Mon Dieu*". Ces premières pages se présentent comme des réflexions à la suite de lectures ou d'évènements. A travers les lignes on lit les traces douloureuses de l'échec et l'ardeur contenue (cachée sous des dehors froids) qui la caractérise. Son désir a deux objets qui n'en font qu'un : Dieu, et les hommes qui attendent la joie de Dieu. Aussi, sa crainte est de ne servir à rien, de *fuser comme du bois vert* : elle ressent l'angoisse des années qui passent apparemment sans but et sans fruit. Délicate avec autrui, certainement exigeante avec elle-même, paradoxale, si elle exprime un désir d'humilité pour être à Dieu (*ama nesciri*) elle s'interroge aussi, à partir d'une révolte où l'on reconnaîtra la teneur des conversations avec Philippine de Rancourt, sur l'utilisation des dons de Dieu. "*Pourquoi ne pas se servir des ressources de son intelligence et de son influence sous prétexte d'humilité ?*"⁷¹ Claire est hyper-sensible, *écorchée vive*, dira son amie Léonie. D'ailleurs elle définit l'âge adulte d'une façon qui ne trompe pas : "*être adulte, c'est souffrir et savoir le cacher*"⁷², et date : 1903. Dieu est au coeur de sa vie. Il faut se rappeler que depuis deux ans elle vit avec le projet de vie religieuse. Mais elle ne peut le mettre en oeuvre, ni montrer aux autres la peine qu'elle en éprouve. Parle-t-elle d'elle-même quand elle évoque les âmes dont "*la calorie intérieure dégage une vapeur qui se glace et se solidifie à l'air extérieur*"⁷³ ? Il faudra nous en souvenir lors de sa relation difficile avec Aimée Novo. Elle a besoin de confiance pour se livrer, de chaleur qu'elle-même sans doute ne dégage pas spontanément. Elle exprime un sentiment de solitude intérieure liée à cette difficulté d'extériorisation.

Froide, réservée, fière, coléreuse, susceptible, mais aussi pleine de passion contenue, de sensibilité blessée, de compassion, d'activité exubérante appliquée à tous les besoins, gaie, intelligente, ouverte à son temps, Claire a

une riche personnalité qui semble prendre plaisir à rassembler les contraires.

b. La relation d'aide spirituelle : pour 27 ans.

La direction spirituelle du Père Eymieu et le *Journal* de Claire deviennent rapidement indissociables. A plusieurs reprises, elle dira faire son *Journal* par obéissance. Cela le met d'emblée au coeur de la relation spirituelle qui s'établit avec le Père Eymieu au bout de huit mois de collaboration intellectuelle.

Sa lecture préférée est alors l'austère Père Ginhac, dont elle entretient Marie de Roux, témoin étonné de son ascétisme "*d'un autre âge*⁷⁴". Elle retient de ses lectures que la souffrance volontaire est compassion, *pâtir avec Celui qu'on aime*, dit-elle, ce qui accomplit sans doute ce qu'elle a entrevu au Règne. Mais cela se retourne : si le Règne lui a permis d'assumer, en leur donnant sens, les souffrances innocentes et *passives* du passé, la lecture du sévère jésuite lui fait entendre que la souffrance doit être volontaire pour que l'amour soit plénier. Claire se fait donc ascète, champion de la pénitence, pour compâtrer aux souffrances du Christ. Sa joie est d'être avec Lui. Ou encore, de donner la joie aux autres : sa joie est le *ricochet* de celle des autres - "ricochet" dont Henri Fabre l'a peut-être entretenue, lui qui rêve de faire *voler les bateaux* et *nager les avions* comme ces pierres plates, qu'enfant, il s'amusait à faire rebondir sur l'eau -. Claire, nature compliquée, cherche constamment à sortir de soi. Mais il semble y avoir contradiction entre *son* bonheur et celui de *l'autre*, sauf si elle met son bonheur dans la peine pour l'autre.

Le 23 juin 1908, elle a ouvert son âme au Père Eymieu : "*Journée mémorable !*" Désormais, il accomplira sa tâche de jésuite - aider les âmes - auprès de Claire. Après cette ouverture profonde, elle se dit "*transformée, allégée, consolée*⁷⁵". La solitude de sa peine intérieure est rompue, l'incertitude sur le sens de sa souffrance rassurée. "*Vous donnez votre Coeur à vos serviteurs et dans les plus fidèles on Vous retrouve, mon Dieu, presque sensiblement.*" L'accueil du prêtre est bienfaisant. Trois jours après, en la fête du Sacré-Coeur, cette jubilation aboutit à une offrande dont les termes sont proches de l'*Ad Amorem* : "*Coeur de Jésus, je me donne à vous sans réserve, je vous donne ma vie, ma santé, ma liberté, faites de moi ce qu'Il vous plaira*⁷⁶." La manière dont le *Journal* est né en fait d'emblée un dialogue avec Dieu, mais aussi un texte adressé, au sens où Claire le donnait au Père Eymieu - de façon certaine à partir de 1917 - cela ne peut qu'en marquer l'écriture. Il se veut spirituel, son objectif étant d'exprimer sa relation au Christ. Si à

première vue il paraît en "apesanteur", celui qui s'attache à connaître la vie de Claire y verra en fait sa vie quotidienne affleurer sans cesse. Il est le lien pratique entre la prière et la vie, le lieu, l'expression, de la contemplation de Dieu *en toutes choses*.

Dans le *Journal* sans signature, c'est Claire qui écrit, celle qui est aimée de Dieu et L'espère sans répit, cachée à tous les regards, sauf à celui d'un prêtre.

1907 J x - J L - J x
 mon Dieu, si je ne puis pas
 faire feu q. brûle et feu q.
 dure en même temps, des
 moins faites q. je brûle
 d'une flamme dévorante,
 mais je vous en conjure,
 ne me laissez pas un feu
 comme du bois vert.

Vendredi
 La musique protestante est
 si froide et si terre p. q.
 elle ne voit pas le ciel
 humain dans ses replis
 les t. saints. C'est là q. de
 débute le drama de toute

1ère page du
Journal.

CHAPITRE IX

GENEVE

1910-1912

"POUPEE DE SON"

Les années 1910-1912 sont un nouveau sas dans la vie de Claire. Nous la suivrons attentivement, car il faudra tenter de comprendre pourquoi la décision qui vint clore cette période fut une erreur, et comment cette erreur fut un chemin. L'incertitude qui domine ces deux années se résoud par une impasse.

1. NOUVELLES SEPARATIONS EN PERSPECTIVE.

Ce n'est pas un choix de vie qui va arracher Claire à Marseille et à la France, mais un changement de situation de son père. Un poste au Consulat français de Genève est proposé à Gustave Monestès : un espoir pour la famille qui vivote toujours ! Il part seul en éclaireur pendant l'hiver 1909-1910, cherche un logement. Les choses prennent tournure. Il est décidé qu'ils iront le rejoindre à la rentrée 1910. Ils retrouveront à Genève leurs cousins Bornand à qui les unissent de multiples liens. Claire n'a aucune raison de rester seule à Marseille, elle suivra : *"Peu m'importe de vivre ici ou là, écrit-elle, si je porte en moi un amour assez fort de Notre-Seigneur pour vivre par Lui et pour Lui¹."* Elle se souvient du mot du Père Eymieu : *"cherchez le bonheur de Notre-Seigneur en Claire"*, et s'offre, renonce à son propre bonheur, veut, comme elle dit en souriant à Marie de Roux perplexe, *"marcher sur sa tête, faire bon ménage de son amour-propre et de son égoïsme²"*, se perdre.

Mais pour la première fois elle se heurte à ses propres limites. Sa générosité volontariste ne suffit plus. Tout quitter encore une fois, activités, lieux, relations, sans que ce soit pour un engagement de sa vie à la suite du Christ, lui est très dur. Mais sera-t-il dit qu'elle préfère ce qu'elle perd à Notre-Seigneur ? Par un amour fier et jaloux, elle veut transformer la blessure en valeur marchande : il se pourrait que Dieu "craque" devant tant d'amour - c'est-à-dire de souffrance - et lui donne enfin la lumière :

"C'est sur mon coeur qu'il faut passer maintenant, sur un coeur dont j'avais voulu comprimer la tendresse, l'élan, et qui prend sa revanche. Eh bien, mon Dieu, j'accepte la séparation, l'isolement, mais en échange, donnez-moi ce qui m'est plus cher que ma propre vie³."

Claire n'a pas encore renoncé au pouvoir imaginaire de la souffrance

A la même période le Père Eymieu reçoit de ses supérieurs l'autorisation de s'occuper de nouveau des *Sociales*. Après Grenoble, Aimée Novo et Andrée Butillard tentent à Paris une implantation qui semble prometteuse.

a. Genève, une ville protestante.

Il faut entrer dans la cathédrale Saint Pierre pour comprendre que Genève est avant toute chose calviniste. La Réforme, en s'emparant de l'église, l'a vidée de ses images, cierges et statues, et a éteint la lampe du sanctuaire. Une certaine froideur règne, qui s'étend en ville. Ville merveilleuse, pourtant, où par beau temps le massif du Mont-Blanc domine de sa masse resplendissante un Moyen-Âge inoublié. Ville de misère si les pas s'égarèrent vers le quartier de la Jonction où les gosses dépenaillés ressemblent à s'y méprendre à ceux du quartier du Panier à Marseille ou de Plaisance à Paris. Ville ouvrière. Ville au capitalisme secret. Ville blessée par de nombreuses églises qui semblent n'être là que pour témoigner de l'incapacité des chrétiens à s'aimer comme des frères, puzzle de toutes confessions, monades closes dont la mémoire sait de l'autre seulement qu'il a voulu réduire la différence dans le sang. Ville multilingue, ville de refuge. Le Léman, à ses pieds, l'enveloppe de brume ou du reflet lumineux de ses eaux. Les hauteurs qui l'entourent, enneigées ou verdoyantes, entretiennent une plaie vive : Genève garde la nostalgie du catholique *Salève*, que l'injuste répartition des territoires selon une logique religieuse lui arracha⁴.

Lorsque les Monestès y arrivent durant l'été 1910, le Canton de Genève

est en plein développement intellectuel, économique, industriel. Genève, après une brève histoire sarde, a su développer des industries modernes, en particulier l'automobile et l'aéroplane ; mais elle a raté le train... au profit de Lausanne, qui devient le noeud ferroviaire de la Suisse romande. Comme à Marseille, la population s'accroît : 154 906 habitants dans le Canton dont 115 243 à Genève même, parmi lesquels on dénombre 62 611 étrangers en 1911. De nouveaux quartiers sont en construction à la périphérie de la ville⁵. C'est là Gustave Monestès a trouvé un logement.

b. La question religieuse à Genève.

Première surprise pour le français qui débarque à Genève en 1910 : ce qui est vécu en France comme une injustice, coupe le pays en deux et le met au bord de la guerre civile, apparaît ici comme justice et apaisement : la séparation de l'Eglise et de l'Etat fut votée dans le Canton de Genève le 30 juin 1907 à la satisfaction générale. Cette différence s'explique : à Genève, les crises ne sont pas entre l'Eglise et l'Etat comme en France mais entre les Eglises. Ici, pas de contentieux révolutionnaire, mais un contentieux religieux. Aussi, la Séparation qui doit offrir à toutes les confessions un traitement semblable de l'Etat, est un progrès considérable et une libération propre à l'apaisement. Pourtant, le climat reste tendu en 1910 car les tensions interconfessionnelles ont des conséquences politiques : les Protestants sont démocrates, les Catholiques radicaux. Or, les élections de 1909 au Conseil d'Etat ont laissé les Protestants dans l'amertume et la préparation des élections prévues en 1910 se fait dans une grande tension.

c. Le territoire de Claire.

Le 2 rue de l'Ecole de Médecine donne sur l'esplanade du Mail, dans le quartier de Plainpalais, en contrebas du Vieux Genève. L'immeuble est récent, solennel, solide. A quelques 300 mètres, plus en périphérie, des casernes peuvent faire craindre de laisser sortir seules les jeunes filles. Mais le Mail est agréable : sur cette immense esplanade, des marchés mettent une constante animation. On le traverse en cinq minutes. De l'autre côté, la curieuse église du Sacré-Coeur, dont l'architecture rigide avoue son passé de Temple maçonnique, s'orne d'un frontispice grec où l'on peut lire un fier *Eglise Catholique Romaine*, qui ne permet pas l'erreur ; un bâtiment identique lui fait pendant, le Conservatoire de Musique, à quelques dizaines de mètres ; un peu plus loin, sous le mur d'enceinte du vieux Genève, la Bibliothèque Publique et

Universitaire, appelée couramment *BPU*, est entourée de jardins. En longeant le Mail en direction du Sud-Est, on aboutit au quartier populaire de la Jonction, sorte de presqu'île où les eaux de l'Arve rejoignent celles du Rhône. Une baraque en bois, Sainte Clotilde, est en construction.

Le territoire genevois de Claire a un kilomètre de côté : le Mail, le Sacré-Coeur, le Conservatoire, la BPU et la Jonction.

2. LA VIE ET LES ACTIVITES DE CLAIRE A GENEVE.

L'inscription de Claire Monestès dans la ville de Genève se fait selon une géographie urbaine, humaine, chrétienne, autour du Mail : Eglise du Sacré-Coeur et paroisse Sainte Clotilde, Conservatoire, BPU. C'est une géographie Catholique Sociale. Claire ne quitte pas les eaux de l'apologétique pratique, par les oeuvres auprès des ouvriers, et ses recherches en bibliothèque.

a. La Paroisse du Sacré-Coeur⁶.

Le Sacré-Coeur, de l'autre côté du Mail, a une curieuse histoire. A la moitié du 19ème siècle, les francs-maçons de Genève avaient souhaité un temple où se réunir. En 1858, ils firent construire ce *Temple Unique*, mais sans avoir suffisamment évalué la dépense : ce fut une catastrophe financière que leurs dissensions internes les empêcha de régler. Il ne leur resta qu'à vendre l'édifice, ce qui fut fait dès 1872. Celui-ci passa de main en main, devint café et même lieu de réunion de la section genevoise de l'Internationale Ouvrière. Lorsqu'en 1873, les catholiques furent chassés de l'antique église Saint Germain par les Vieux Catholiques, Mgr. Mermillod se porta acquéreur du *Temple Unique* de Plainpalais, qui devint ainsi la paroisse du quartier. Cela méritait bien le glorieux *Eglise Catholique Romaine*.

Claire s'arrête souvent pour prier dans l'église du Sacré-Coeur en allant au conservatoire ou à la Bibliothèque Publique Universitaire (BPU). A l'époque, la rigidité de sa structure géométrique est effacée par le jeu de chapelles latérales, cierges et statues, qui créent une atmosphère de recueillement intime. La jeune femme a tôt fait de rencontrer deux personnages qui la relie aux oeuvres sociales : l'Abbé Eugène Carry, et mademoiselle Giovanna.

L'Abbé Carry, Vicaire Général de l'Eglise Catholique Romaine de Genève,

a un rôle important, car l'évêque ne peut résider à Genève⁷. L'Eglise du Canton repose sur lui. Il prêche souvent au Sacré-Coeur. L'homme est dynamique, ouvert, plein d'esprit d'entreprise. Ordonné prêtre au moment le plus noir de la persécution protestante, il s'attache à ouvrir les catholiques tentés de repliement sur eux-mêmes. Il promeut les oeuvres sociales modernes, défend les institutions démocratiques, fonde l'*Union des Travailleurs Catholiques*. Une jeune fille, Mademoiselle Giovanna, crée le pendant féminin : l'*Union des Travailleuses Catholiques*. Claire va travailler avec elle.

Non loin de Plainpalais, une paroisse manque à la Jonction dont la population est en accroissement constant, et l'Abbé Carry en est soucieux. Même si ce quartier dépend du Sacré-Coeur, ses habitants n'y viendront pas : c'est un autre quartier, un autre monde. Il en fait part au nouvel évêque, Mgr. Deruaz, qui nomme l'Abbé Guillard vicaire au Sacré-Coeur, chargé d'acheter un terrain et de construire une église à la Jonction. La petite église rustique pousse en 1911, pour l'Année Sociale Internationale. L'Abbé Guillard a voulu lui donner le nom de sa mère, Clotilde. Comment aller contre ? Eugène Carry n'aime pas beaucoup ce patronyme mais le défend avec habileté le jour de l'inauguration, et lui donne un sens missionnaire, quitte à aider l'Histoire :

"Vous vous rappelez sans doute que Sainte Clotilde était une jeune princesse burgonde qui vivait à Genève à la fin du Vème siècle. Jeune enfant, elle avait été privée de ses parents. Elle dut venir demeurer dans le palais du roi Gondebaud son oncle... nous avons choisi ce nom de Sainte Clotilde parce qu'il prouve que ce n'est pas nous, catholiques, qui sommes les derniers arrivés dans la vieille et chère Genève... Plus tard, Clotilde fut amenée à épouser le Roi des Francs, Clovis, qui était un païen. Son premier soin fut de chercher à convertir son mari à la foi qui l'animait elle-même. Cela ne se fit pas en un jour. Il fallut beaucoup de temps, beaucoup de prières, beaucoup de larmes, beaucoup de sacrifices⁸".

Voilà un programme clairement assigné : dans ce quartier païen, la mission des paroissiens de Sainte Clotilde consistera à convertir et amener les masses ouvrières à l'Eglise Catholique Romaine, l'Eglise Mère, par la patience, la souffrance, la prière et les larmes. Comment ce programme ne réjouirait-il pas Claire ?

Très vite, de nombreuses activités sont organisées par le curé Guillard et son vicaire l'abbé Joz-Rolland : chorale, catéchisme, Conférence Saint Vincent de Paul, Association des Dames de Charité, ouvroir où l'on confectionne des vêtements pour les pauvres. Dès le 17 décembre 1911, la nouvelle paroisse peut se réjouir de la Premier Communion de 38 garçons et 43 fillettes. Des

Cercles rassemblent les jeunes filles, un groupe théâtral veut leur donner plus de culture et d'aisance : c'est là que nous retrouvons Claire. Son *oeuvre de conversion* des pauvres : les rendre heureux, les valoriser, en les mettant sur les planches⁹.

b. Les Catholiques Sociaux.

Claire est depuis huit mois en Suisse quand elle participe à la première *Journée Sociale Catholique* de Genève⁹. L'Abbé Lamouille, directeur de l'Association Catholique Ouvrière, Henri Flamand et Mlle Giovanna présidente de l'*Union des Travailleuses*, sont les chevilles ouvrières de cette journée. Ils ont invité des intervenants de renom : Georges Goyau, historien et écrivain, qui préside les séances de travail, Mr. de Reynold et l'Abbé Pilloud, venus de Fribourg. Après la Messe solennelle et le Banquet à l'Hôtel de la Gare, on dresse le bilan de la mission catholique en milieu ouvrier à Genève. Mademoiselle Giovanna rappelle les principes de son oeuvre :

"Nous formons une coopérative d'efforts, une oeuvre qui tend à développer chez l'ouvrière le sens moral, le sens professionnel et le sens social. L'enseignement religieux développé chez nos ouvrières, notre bulletin "Le Travail Féminin", notre maison de vacances, notre oeuvre du trousseau (75 trousseaux ont été ou vont être confectionnés), notre mutualité contre la maladie, tout cela témoigne que nous avons honoré notre programme. Mais le but est difficile. Il y a à Genève environ 55000 ouvrières ; sur ce nombre, 25.000 sont catholiques. C'est une masse indifférente ou hostile à atteindre. Nous avons besoin de l'appui du clergé, des pouvoirs publics, et de toutes les bonnes volontés. Nous avons confiance dans l'avenir et Dieu fera qu'un jour soient rassasiées notre faim et notre soif de justice¹⁰."

L'Abbé Pilloud rappelle le rôle de Genève dans le Catholicisme Social :

"C'est pour ainsi dire de Genève qu'est parti le mouvement social de la Suisse et du monde. N'est-ce pas en effet Mgr. Mermillod qui convoqua la première journée sociale en présidant l'Union de Fribourg, où une vingtaine d'hommes remarquables vinrent de différents pays, il y a plus de trente ans, mettre en commun leur science pour la solution du problème social. A l'Eglise on doit la lutte contre l'individualisme. Elle eut à vaincre l'individualisme religieux au XVIème siècle, à lutter contre l'individualisme gouvernemental au XVIIème, et surtout contre l'individualisme économique du XIXème. Le Play, Ketteler, les cardinaux Manning et Mermillod, de Mun, Descurtins, Berck, tous les grands champions de la question du travail sont sortis du catholicisme. Mais c'est Léon XIII qui, en 1891, donne le grand coup de barre, en publiant l'encyclique Rerum Novarum¹¹."

A Genève, Claire est au coeur du mouvement catholique social. C'est l'occasion de quelques surprises. Il n'a pas les mêmes caractéristiques qu'en

France. Deux courants s'affrontent : le courant corporatiste, majoritaire, et le courant de classes. La Suisse n'a pas connu la Révolution Française, ni la Commune, qui contribuèrent à opposer en France l'Etat laïque à l'Eglise : elle est marquée dans toute sa réalité sociale par un conflit interconfessionnel inexpiable dont la mémoire remonte à la Réforme. Parmi les hommes de l'Union de Fribourg on trouve des conservateurs ultramontains notoires, manière privilégiée de s'affirmer catholique en Suisse. La vie des Cercles issus de l'Union de Fribourg se ressent de la tension irréductible entre les corporatistes et les partisans d'une analyse de classes : la crise culminera en 1913 entre l'*Union Populaire des Catholiques Sociaux* de Mr. de Montenach, corporatiste, qui promeut la foi catholique *et* une saine économie politique, et l'*Union Populaire Catholique* de l'Abbé Genoud, qui pense en termes de lutte de classes. Les conséquences des positions choisies prennent en Suisse un aspect rapidement politique. Claire est vraisemblablement, en raison de sa jeunesse chambérienne et du milieu où elle a évolué jusqu'ici, plutôt corporatiste, mais la sensibilité due à ces affrontements séculaires entre églises n'est pas la sienne. Elle quitte Genève trop tôt pour prendre parti.

Cependant, au-delà de leurs dissensions internes, la pression protestante contribue à unifier les catholiques Sociaux dans une activité efficace sur le plan politique en faveur de la masse ouvrière, privilégiant le dialogue. En 1910, quand le député catholique Victor Dusseiller propose au Grand Conseil une motion contre les abus du travail féminin à domicile, il est entendu¹². Cet engagement politiquement efficace au service de la masse est bien différent de la situation française où les catholiques sont systématiquement soupçonnés d'intentions prosélytes et perverses. Il prépare en Suisse les engagements de la Grande Guerre où la nécessité d'une collaboration au service des hommes fera évoluer les rapports entre confessions chrétiennes.

c. Le conservatoire de musique, un lieu "oecuménique".

En 1910 l'oecuménisme est impensable à Genève¹³. Les familles qui se risquent à des mariages *mixtes* voient la partie protestante contrainte à l'abjuration et à la conversion au Catholicisme, car l'*Unité* n'est concevable que Romaine : ce qui est insupportable à un protestant, contribue à en faire un démocrate convaincu, tandis que le catholique pleure sur la perte spirituelle de son frère ennemi. Les combattre d'une part, les convertir de l'autre, est un objectif sacré. Les *Vieux Catholiques* ont ajouté à la confusion : nés du refus de l'Infaillibilité Pontificale¹⁴ - ils ont hérité sans doute à leur insu de

l'atmosphère protestante respirée à Genève –, ils se sont emparés de Saint Germain comme les Calvinistes s'étaient emparés de la cathédrale. Voilà qui est dur à la minorité catholique. La réaction est de développer une apologétique ultramontaine maladroite qui achève d'énerver les protestants. On est loin du catholicisme unanime et tranquille de Chambéry, voire même de Dublin. Ici, les guerres de religion ne sont pas oubliées, les catholiques persécuteurs sont humiliés et sur la défensive, résistent par un prosélytisme généreux et étroit en faveur de l'Eglise Catholique Romaine. Etre catholique à Genève ne tombe pas sous le sens : cela fit même la partition géographique des "territoires". La foi catholique, loin d'en être relativisée, apparaît comme la seule vérité salutaire, le schisme comme l'oeuvre du diable. Il faut éclairer, convertir, sauver le protestant ou la masse qui par ignorance risque d'en être la victime.

C'est à cette lumière qu'il faut entendre Claire dire qu'elle travailla à Genève à différentes "*Oeuvres de Conversion*¹⁵" : le groupe théâtral de Sainte Clotilde et autres oeuvres sociales sont une apologétique pratique qui convient aux besoins de la mission. Pour le reste, elle écrit bonnement qu'elle "*hait ces protestants*¹⁶" et se désole sur le Salut si piteusement raté du chef de file des schismatiques, Loyson. Capacité à saisir un climat lui fait partager rapidement le consensus catholique de Genève. Claire promotrice de l'oecuménisme ? Ce serait un anachronisme. Elle s'étonne et déplore tout au plus cette scission mortelle entre chrétiens, et la condamnation divine promise aux infidèles.

Les circonstances lui permettent de rencontrer des protestants genevois. Le Conservatoire en est une : comme la musique brasse en Savoie les milieux sociaux, elle est à Genève une des rares occasions de brassage des confessions. Claire s'inscrit à la classe d'orgue du Conservatoire de Musique dès l'automne 1910, avec des protestants. Le Conservatoire genevois est internationalement connu et réputé. Il rassemble plus de 1000 élèves de tous âges, depuis la classe florissante des petits, avec les 250 élèves de Marie Chassevant dont la méthode active révolutionne l'apprentissage du solfège, jusqu'aux classes d'Otto Barblan, professeur d'orgue et de chant sacré, qui forme depuis vingt ans le goût de Genève pour Jean Sébastien Bach. Otto Barblan, organiste à la Cathédrale Saint Pierre, est protestant¹⁷.

Claire s'inscrit au cours de Mr. Barblan. Elle a pour condisciple Franck Martin également protestant. Au bout de la première année, elle obtient le deuxième prix d'Orgue avec 17,5 derrière celui-ci qui a 17,7¹⁸. Pour l'année suivante, les Archives n'ont pas gardé traces de l'examen. Une tradition orale

familiale lui attribue le premier prix. Quoi qu'il en soit, elle a sans doute un don "au-dessus de la moyenne"¹⁹.

d. La B.P.U., une expérience intellectuelle et spirituelle.

Mais c'est à la Bibliothèque Publique et Universitaire que Claire Monestès passe le plus clair de son temps, entre septembre 1910 et septembre 1912²⁰. Elle poursuit les recherches qui doivent étayer la démonstration de l'ouvrage apologétique du Père Eymieu. Elle en a saisi la démarche, elle sait trouver avec intelligence ce dont il a besoin, il n'a pas songé confier cette tâche à quelqu'un d'autre. La communication se fait par courrier, un courrier de travail fréquent et expéditif. Claire sait être très opérationnelle²¹.

Les austères bâtiments de la BPU recèlent des trésors. Boiseries encaustiquées, silence feutré, lecteurs nombreux, surtout l'hiver car l'endroit est bien chauffé. Les bibliothécaires tiennent les registres d'une plume appliquée à laquelle pas un emprunt n'échappe - quatre vingts ans plus tard, cela permet, au bout de la patiente exploration d'un dédale de registres²², de connaître les dates, les emprunts et même les rencontres de Claire pendant ces deux ans : 400 titres, beaucoup de temps, et des voisins pour le moins inattendus -.

Pendant que Mademoiselle Monestès s'intéresse aux gastéropodes, aux théories de l'évolution, ou à l'exégèse de Loisy, un certain Mussolini, dont la maîtresse habite la ville toute proche d'Annemasse, vient lire avec assiduité tout ce qui peut exister sur la syphilis. En est-il atteint ? Voilà qui changerait l'interprétation de l'Histoire : le tréponème pâle rend fou... Quelques tables plus loin, un petit homme à la barbiche nerveuse prépare sa Révolution : Lénine. Le Cardinal Journet et Visconti voisinent. Les russes sont nombreux : Popovitch, Popoff, Ivanoff, Petroff, Nicolaeff, croisent le 30 janvier 1911 la jeune femme maigre au lourd chignon châtain de la place 43²³. Ces messieurs courtois s'empresent pour lui tenir la porte. Elle va traquer les arguments en faveur de la réconciliation entre la Science et la Foi.

Ses emprunts se répartissent essentiellement entre Science et Philosophie. Dans le domaine scientifique, les Sciences Naturelles viennent en première position avec 46 titres environ. Le reste se répartit entre physique, chimie organique et minérale, mathématiques, astronomie et cosmologie, médecine, embryologie, zoologie, géologie, paléontologie. S'y ajoutent des biographies

d'hommes de science et la lecture régulière des compte-rendus de séances de l'Académie des Sciences de l'Institut de France. Les Sciences Humaines se répartissent entre psychologie, sociologie et histoire, auxquelles il faut ajouter des ouvrages sur les questions sociales, économiques, géographiques, et politiques. En philosophie, on trouve 25 titres. Le reste des emprunts : littérature, épistémologie, exégèse avec des auteurs comme Harnack, Loisy, Renan, Strauss.

Comment Claire aborde-t-elle ces lectures ? Certainement pas en scientifique ou philosophe : elle n'en a pas la formation. Elle cherche seulement à saisir une démarche d'esprit et à assimiler les résultats de façon positive. Le but du Père Eymieu est de montrer que les sciences et les techniques, dont l'explosion récente annonce de grands changements dans les manières de comprendre le monde et de vivre²⁴, ne sont pas l'apanage des seuls incroyants, et que la frontière qui sépare les croyants des incroyants n'est pas celle de l'intelligence et de la raison : le penser est être le jouet d'une illusion. Si frontière il y a, elle est spirituelle. Cette collaboration a pour Claire goût de mission : désir de rejoindre les hommes en comprenant leur langage, leurs structures de pensée, cette forme de pauvreté qu'est le manque de formation religieuse et intellectuelle qui leur permettrait de lever les obstacles sur le chemin de la Foi. C'est cette "pauvreté" qui interdit – non l'Eglise – d'être à la fois intelligents et croyants à ceux qui *"dans les salons et les cafés répètent qu'il y a conflit entre la science et la religion, entre l'esprit scientifique et l'esprit religieux"*, comme l'écrit le Père Eymieu²⁵ en introduction de son livre. L'urgence du 20ème siècle apparaît sous un double jour social *et* intellectuel, les deux étant liés, car la pauvreté sociale interdit l'accès à la culture. Claire doit donc lire, comprendre, choisir les citations utiles, fournir des éléments d'argumentation. On suit aisément la trace de ses lectures dans les notes des livres du Père Eymieu. Elle ne semble éprouver aucune crainte quant à l'hétérodoxie de lectures faites en vue de la mission : en lisant Harnack et Loisy, elle voit des théologiens appliquer à l'Écriture une démarche de type scientifique, cherche à comprendre la nature des discussions et à fournir un matériau fiable. A-t-elle conscience de l'acuité de la crise moderniste ? Elle fait en ce qui la concerne l'expérience d'une sorte de position médiatrice, expérience spirituelle plus qu'intellectuelle.

A la place 43 de la salle de lecture de la B.P.U., Claire acquiert culture, liberté et curiosité d'esprit, et une structuration personnelle spirituelle de son rapport au monde. Elle va aux choses du monde avec un esprit ouvert et

accueillant, au nom de la mission qui consiste à extirper les faux empêchements de croire. Sans en faire la théorie, elle se forge une expérience spirituelle où le monde *profane* est inclus par la volonté aimante et obéissante de l'homme dans le mouvement divin de la vie trinitaire²⁶ : monde remis par Dieu entre ses mains, appelé au Salut, retourné au Père par l'offrande du Christ, le profane entre les mains de l'homme qui vit *in Christo* est *filial*, il devient le lieu trinitaire. Le monde est rapporté à sa source et trouve en elle son identité. La *mission* dont Claire fait l'expérience consiste à *servir et voir* Dieu en toutes choses et non à mettre les choses en évidence – ce qui est le travail du chercheur, par exemple Teilhard²⁷ – ou à enseigner la Religion – ce qui est le travail du pasteur –. Le théologien pense le rapport entre les choses et Dieu. Claire théologienne ? Non, au sens *professionnel* du terme. Elle a une *pratique* théologique et spirituelle où "*Voir Dieu en toutes choses*" passe par le *faire* d'une communion pratique au Christ, le *mecum* du Règne. Le *voir* de la contemplation ignatienne se présente à elle comme une maïeutique par laquelle elle-même et le Christ naissent à Dieu, au monde, à eux-mêmes, d'un seul mouvement, Lui en elle, elle en Lui. L'unification qui s'opère en elle entre les antagonistes "Science" et "Foi" n'est pas de l'ordre d'une pensée élaborée mais d'une expérience où l'amour et la mission en terre profane se confondent. Le *Voir Dieu* se confond avec le *servir Dieu avec le Christ*, et le servir Dieu s'exprime dans le *servir l'homme*. A la BPU comme à Sainte Clotilde ou au Conservatoire.

Cela la façonne et prépare l'avenir. Mais cela ne la sort pas pour autant de la Religion commune, où une manière étroite de concevoir le Salut prévaut toujours. L'amour de Dieu qui anime Claire n'a à sa disposition pour se dire et se comprendre qu'un langage contemporain "pieux", alors même qu'il la pousse à sortir du champ de la piété pour explorer sans crainte les autres champs du savoir où l'homme est cherché par le Christ. Les brebis perdues de Claire sont dans les laboratoires et les quartiers pauvres, non dans les sacristies, Elle l'a compris. Elle sait aussi qu'*être avec le Christ* est *être avec l'humanité* fraternellement. Elle a trouvé le principe d'unité de sa vie dans le déploiement multiple que l'appel du Règne lui offre à Genève. Mais son imaginaire quant aux choses de la religion reste en gros du 19ème siècle, où il est clair que l'hérétique, le schismatique, le protestant, est voué à la perdition, sauf grâce divine imprévue ou conversion à l'Eglise Catholique Romaine ; que les colonies sont l'heureuse occasion de faire le Salut des hommes sauvages et païens ; et que la souffrance offerte est voulue par Dieu pour apaiser sa colère, compenser les péchés des hommes et sauver le monde . Elle est de son temps.

2. LES EPREUVES ET LA VIE INTERIEURE.

a. Un exil affectif et culturel.

La piété contemporaine assigne à sa démarche intellectuelle et spirituelle une limite. Le recours constant aux valeurs de sacrifice est par lui-même un frein conservateur. La crise anti-moderniste l'illustre fort bien : il apparaît en tout état de cause meilleur, au sens de plus *saint*, de *renoncer à soi-même* (à son point de vue, à l'outil critique, à la recherche envisagée et à ses risques) que de s'approprier et d'utiliser des outils nouveaux qui permettraient peut-être de comprendre, d'approfondir, de dire la Foi, c'est-à-dire de trouver Dieu et d'aider à Le trouver. La Foi telle qu'elle fut jusqu'ici *toujours* transmise et vécue, suffit, pense-t-on, sans voir ce que ce "toujours" a de mythique. Pour un tel état d'esprit, être conservateur et être humble sont une même chose, et par conséquent être intellectuellement novateur et être orgueilleux aussi. Le *social* est le seul domaine qui échappe à ce raisonnement : on concède que la charité puisse en même temps être humble, à condition de s'arrêter avant l'engagement politique. Les Catholiques sociaux sont en toute logique à la fois conservateurs sur le plan religieux et novateurs en matière sociale où ils peuvent être à la fois humbles, renoncés et efficaces à la mesure de la peine consentie avec le Christ. Seule limite imposée par Rome qui vient de condamner le Sillon : la dérive politique. Une hypothèse de travail reste possible comme influence sur les masses : les syndicats. Ils vont être champions des syndicats chrétiens.

Claire vit à Genève un nouvel exil, non plus par rapport à sa famille mais à tout ce qui a fait sa vie depuis son retour d'Irlande. Marseille fut-elle une parenthèse ? Elle se retrouve projetée dix ans en arrière. Non que la situation de son père soit équivalente de celle qu'il eut à Chambéry, mais elle s'améliore, et les Bornand introduisent leurs cousins dans la Société genevoise. La vie mondaine semble devoir reprendre son cours. Mais Claire n'est plus la même, reprendre le fil interrompu à 22 ans lui est impossible. Mount-Anville, ses engagements aux côtés des Catholiques Sociaux dans le climat de tension de la Séparation qui règne à Marseille, sa formation d'infirmière, ses activités auprès des ouvrières ou des malades, son expérience personnelle de la pauvreté et surtout l'offrande du *Règne* qui transforma les ruines en fondement, ont changé sa manière d'être au monde et de se comprendre. Genève c'est, plus

qu'un changement d'adresse, une perte d'identité, et la difficile recherche de qui, finalement, elle est.

Dans cette expérience de déstabilisation profonde, le travail avec les catholiques sociaux, qu'elle retrouve, sera la solution de continuité, donc par le fait même une identité non seulement maintenue mais fortifiée.

Certains jours, Claire *"reste des heures assise sans bouger, la tête dans ses mains, sans rien dire²⁸"*. Cela désole Estelle et inquiète ses parents. Elle va souvent prier au Sacré-Coeur, pour demander la lumière et offrir son désarroi. L'amertume semble avoir remplacé le désir souvent répété de l'image de 1908 : *"Montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir²⁹"*. Trouver dans sa propre douleur celle du Christ n'est pas si simple lorsque la peine est vécue dans la culpabilité, ce qui semble être le cas. Comment y communier au Christ ? Tout s'embrume. Elle écrit :

"Le dégoût de la vie est une consommation lente sans remède qui mène à la mort. Et la mort, que peut-elle nous donner. Je doute après avoir désespéré. La tristesse tue. Jésus, miserere mei³⁰."

Le seul soutien semble être le Père Eymieu, depuis Marseille. Le 26 novembre 1910, alors qu'elle fête ses trente ans :

"Alter ego. Merci mon Dieu de vouloir survivre dans vos prêtres et d'imprimer plus fortement votre ressemblance dans quelques-uns. Je vais revivre, ou plutôt c'est Vous, Jésus, qui allez revivre en moi. Ayez pitié, je ne suis rien, Vous êtes tout³¹ !"

Le Christ est tout. Claire n'est pas *tout*, ne peut pas *tout*. La revendication de toute-puissance cachée dans le désir le plus pur de l'amour est débusquée. Elle commence à devoir compter avec les limites que son affectivité impose à son désir imaginaire, elle paye son volontarisme comme les ruptures successives. Dans cette période très difficile l'idée de la mort la hante. Impressionnable, elle prend comme une prophétie funèbre l'innocente carte de bonne fête que la Mère de Chambost lui adresse d'Italie : la "mort de Sainte Claire", une oeuvre d'art italien, n'invite-t-elle pas la jeune femme à s'offrir en Victime au Sacré-Coeur, à mourir, peut-être ? Quelle peut être l'issue de sa vie où tout, depuis huit ans, tourne court, sinon la mort³² ?

b. Y a-t-il un avenir quelconque ?

Il lui arrive de se demander si elle ne doit pas se marier. Le Père Eymieu

n'est pas contre. Mais quand l'idée prend corps avec la demande en mariage de son cousin Ernest, est-ce la jalousie de l'amour de Dieu dont *Sillex* avait parlé ? Elle dit non³³. Les conflits avec son père sont alors très violents. Elle parle d'entrer au Sacré-Coeur, il s'y oppose. Ernest Bornand n'insiste pas, mais il ne se mariera pas. Claire est blessée, blesse, et s'en veut. Elle le dit dans un poème :

LA POUPEE DE SON

*Poupée qui gît inanimée
Entre mes doigts d'enfant cruel
Fût cependant la plus aimée
Par mon jeune coeur maternel.*

*Un coup d'épingle l'a tuée,
Pauvre chose, je t'ai brisée !
Et par le côté entrouvert,
Ta vie en un instant se perd.*

*Je sens le reproche muet
Qu'exhale ton âme froissée.
Ma poupée avait son secret,
On meurt pour s'être trop livrée.*

*Vous demandez quelle est la cause
De mes silences infinis,
Pourquoi les yeux baissés je n'ose
Répondre à des regards amis.*

*Ah ! c'est que la leçon passée
A clos mes lèvres, a clos mon coeur
Et nul dans mon âme fermée
N'a flétri le rêve enchanteur.*

*Je passe jalouse et fermée,
Vierge d'un regard indiscret
Un coeur de femme a son secret,
On meurt pour s'être trop livrée.*

Claire Fribourg 1912³⁴

Le thème est proche du *Temple Secret*, et peut-être de *Ma tante de marbre*. Elle ne cesse pas d'avouer une blessure secrète, dont elle ne guérit pas et dont elle se sent coupable.

A l'extérieur elle déborde toujours d'activité. Mais ce n'est pas vivre. Quand *vivra-t-elle*, quand *se donnera-t-elle*³⁵ ? Elle souffre d'amour inachevé. Son *Journal* est peu bavard pendant ces deux années de Genève : elle n'écrit que sept fois, trois fois à l'automne 1910 pour dire son désespoir et le réconfort que lui apporte le Père Eymieu, quatre fois en 1912. Il semble alors

qu'un seuil soit franchi, une acceptation où l'angoissante question du sens de sa vie demeure, entre une maternité qu'elle n'exercera pas et l'âge qui vient, mais où le "*Jésus seul*" s'affirme plus paisiblement et prend corps dans l'idée de maternité spirituelle du Christ :

"Je suis femme, je peux donc être mère, et mon premier-né, l'unique de mon amour doit être Jésus. Par mes soins, par mon dévouement, par l'oubli absolu de moi-même, il pourra grandir, se développer, s'épanouir dans la mesure où mon coeur et ma générosité le voudront³⁶."

Suite logique du Règne dans les Exercices : l'Incarnation. Après avoir regardé tous les hommes sur la face de la terre, qui "tuent et vont en enfer", Dieu décide de l'Incarnation et se tourne vers Marie³⁷. Claire voit le monde par ce regard divin appliqué au monde contemporain, et décide de donner vie au Christ. Ce thème de la maternité du Christ, qui ne lui est pas propre, l'oriente vers l'avenir, et organise en quelque sorte sa féminité. Est-ce la projection d'un désir de maternité auquel elle éviterait de prendre corps dans le réel en le transposant en réalité spirituelle ? "*Il n'y a que Notre-Seigneur qu'on peut aimer sans avoir peur ni de Lui, ni de soi* ", dit-elle.

On pourrait se demander si une peur fondamentale, de soi-même et de l'autre, enfouie dans l'inconscient, ne guide pas tous ses faits et gestes, ses réflexes, ses désirs, comme une trace névrotique. Claire a été échaudée par la vie. D'autre part, la démaîtrise n'est pas son fort, elle a besoin de dominer, d'avoir barre sur la situation, sans doute le "sacrifice" n'est-il pas pour elle, comme pour nombre de ses contemporains, défait d'une revendication de puissance. Mais en 1910, elle n'a lu ni Nietzsche ni Freud³⁸. Le Père Eymieu non plus d'ailleurs. Janet, dont il se réclame et sur lequel il appuie la démarche du *Gouvernement de soi-même* est étranger au soupçon et à l'analyse freudien³⁹. Claire ignore ce type de recul et ne connaît, pour interpréter sa vie, ses impossibilités et ses échecs, que le registre de la culpabilité. Aussi passe-t-elle par les écueils liés à la littérature spirituelle du temps, et accepte-t-elle le mode sacrificiel et réparateur comme chemin vers Dieu. La "névrose" chrétienne, qui relaie la névrose personnelle, est son chemin naturel de purification. Elle est occupée de la figure du Christ à naître dans sa vie : ce n'est pas une oeuvre, fût-elle sociale ou intellectuelle, Claire ne confond pas le Christ et ce qu'elle fait pour le Christ, le but et les moyens. Vivre, servir, est un travail spirituel où le *coeur et la générosité* sont les seuls garants de l'enfantement mystique⁴⁰. Les moyens, elle le sait depuis le Fondement, sont seconds, et les modalités ne peuvent qu'être la suite du Christ dans la peine. La

littérature spirituelle contemporaine qui abonde en ce sens ne lui fournit pas d'autres modèles.

c. Un avenir possible : les *Sociales*.

Claire Monestès, Andrée Butillard et Aimée Novo sont restées en relation épistolaire. Leurs courriers sont emprunts d'une chaleureuse amitié. Les souvenirs difficiles de Marseille s'éloignent. Elles se retrouvent à plusieurs reprises, en particulier à la *Semaine Sociale* de Fribourg, du 5 au 9 septembre 1911⁴¹. Elles logent ensemble chez les Dames du Cénacle, impliquées dans le milieu catholique social dont Fribourg reste le haut-lieu. Une des questions traitées cette année-là est celle du syndicalisme ouvrier, confronté en Suisse à l'affrontement des modèles corporatiste et de classe qui menace la cohésion et l'efficacité des Cercles et syndicats.

Finalement les trois jeunes femmes semblent sur la même longueur d'onde avec le souci de la question sociale et le désir d'une consécration religieuse. L'expérience genevoise de Claire a beaucoup élargi sa conscience du christianisme social, elle distingue mieux ce qui relève de la problématique française et de la problématique suisse à l'endroit où se croisent la question sociale et la question religieuse : dans les décisions pratiques. Mais au-delà de ces conditionnements historiques différents, il y a la même réalité des classes pauvres, et la nécessité missionnaire d'y être au nom du Christ et de l'Eglise, appel inscrit dans *Rerum Novarum*. Le *Amo Christum* des *Sociales* coïncide avec ce qui la meut, ce *Jésus seul* qui finalement émerge à la faveur des ruptures et crises successives de sa vie. Que se disent-elles à Fribourg ? Trois mois plus tard, Andrée lui écrit :

"J'espère que vous ne vous ferez pas trop attendre, ma chère Claire. Le champ est grand, le Seigneur a besoin de bonnes défricheuses. Venez vite. Oui, je dis bien : défricheuses et non moissonneuses. Notre patron devrait être Saint Jean-Baptiste. N'est-ce pas lui qui préparait la voie en aplanissant les montagnes et en comblant les vallées ? Le Père nous disait rue B. que nous devons nous attendre à ne trouver au service du Seigneur que du pain et des souffrances. Venez partager en soeur avec nous. C'est une nourriture fruste, mais on y fortifie sa santé morale. Quant au physique, ce n'est pas une ex-morte qui peut le considérer comme un obstacle ! Permettez-moi, ma chère Claire, en attendant le revoir, de vous embrasser affectueusement. Andrée⁴²."

Les jeunes femmes ont évidemment parlé projets et avenir. Les *Sociales* sont en train de s'accroître, créatives, ne sont plus le groupe en échec de 1906, le Père Eymieu les conseille, et sans doute ne s'oppose pas, loin de là, à

ce que Claire s'y engage. Elle commence à participer de loin à l'élaboration de l'*Ecole Normale Sociale*⁴³ de Paris : ses articles publiés dans *La Travailleuse*, le Journal des syndicats féminins, sont appréciés, écrit Andrée, et contribuent à augmenter le nombre des auditrices. Elle signe "*Claire Monestès, Ecole Normale Sociale*". La voilà très impliquée. Avec les Sociales, elle fait sa retraite en 1911 et 1912, retraite certainement prêchée par le Père Eymieu, à Saint Vallier.

d. Discernement spirituel ?

Mais les éléments du discernement sont-ils si clairs ?

Les Sociales sont uniquement *sociales*. Claire participe d'intuitions plus diverses qu'on trouve chez les catholiques sociaux, dont l'apologétique scientifique. Andrée lui fait parvenir les conférences du sociologue Bonin, en lui faisant remarquer que cela "*nous intéresse plus que les Sciences Naturelles*⁴⁴" : pierre dans le jardin de Claire qui passe tant de temps pour le Père Eymieu à explorer les Sciences Naturelles ? Elle ne semble pas percevoir ces différences d'accents, en tous cas ne s'y attarde pas. Elle est intéressée par la conférence du Père Desbuquois sur l'intervention de l'Etat en matière sociale que lui envoie aussi Andrée.

Nul ne songe non plus à prendre garde au climat dépressif qui prévaut toujours chez elle. Ou peut-être nul ne le voit. L'exprime-t-elle à quiconque ? Après la lumière de Noël où Dieu prit pour elle visage d'enfant - "*mon enfant, et mon Dieu et mon maître et mon Roi pour l'Eternité. O res admirabilis*⁴⁵!" - , elle est travaillée par la conscience douloureuse de vieillir :

*"Ceux qui ont fixé leur tente là où ils achèveront de vivre doivent s'apercevoir moins cruellement de la fuite des jours. Vieillir, c'est la conséquence du péché. Il est juste que nous pécheurs, nous subissions l'humiliation de la vieillesse. Mais Seigneur, oh ! accordez-nous la jeunesse du coeur, l'éternel rajeunissement de notre âme dans votre vie divine..."*⁴⁶

Cette femme aime-t-elle sa vie, elle qui a *désiré mourir*, l'a-t-elle aimée depuis qu'elle s'est arrachée à Chambéry, s'aime-t-elle elle-même ? L'appel à vivre s'est déporté pour elle dans les besoins des autres :

"Malheur à celui qui, dans le calme de son coeur, peut désirer mourir tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer ! j'ai tout cela à faire et j'ai désiré mourir... Je veux vivre maintenant, Seigneur, pour vous aimer davantage

avec un coeur agrandi par la souffrance⁴⁷ ."

Elle exprime là dit ce qui s'est passé pour elle lors de son arrivée à Marseille. Elle a trouvé dans le travail social porté par le dynamisme des *Sociales* une raison d'être dans le monde et pour Dieu. Le social l'a soignée du désespoir. Le *Règne* l'a mise avec le Christ sous l'ombre portée de *cette* croix du passé. Mais y a-t-il pour autant de quoi faire fond pour construire sa réponse au Christ : ce qu'on appelle une "*vocation*" ?

La décision est prise en septembre 1912. Claire rejoindra Aimée, Andrée et les autres à Paris, pour vivre avec elles un travail social et participer au projet d'une fondation religieuse, si Dieu le veut. En disant ce oui aux *Sociales*, elle fonde l'avenir sur ce moment de blessure. Mais elle y a trouvé une identité nouvelle, un savoir-faire, elle est devenue, finalement, *sociale*. Elle peut comme telle aller soigner les blessures du monde.

Comment fait-elle part à sa famille de sa décision de les quitter pour aller travailler à Paris avec Aimée Novo et Andrée Butillard, nous ne le savons pas, sinon que pour eux, ils ne voient pas bien de quoi il s'agit. Mais ils connaissent Aimée et Andrée. Que dire, et comment s'opposer à la décision d'une femme de 32 ans, fût-elle leur fille ?

La seule trace que porte le *Journal* de la décision est brève, et radicale :

"Seigneur, je me suis donnée. Prenez tout⁴⁸ !"

CHAPITRE X

AVEC LES SOCIALES A PARIS-PLAISANCE

Les cinq années de la vie de Claire Monestès que nous abordons sont un puzzle dont les pièces s'emboîtent mal. Une triple contradiction les habite. Contradiction entre l'attente du groupe des *Sociales* par rapport à Claire, sa décision de les rejoindre, et le malaise qu'elle y ressent. Contradiction entre cette désolation et la direction du Père Eymieu qui paraît n'y pas prêter attention. Contradiction entre sa participation active à la fondation de ce qui devient *Notre-Dame du Travail* et son renvoi à la veille de la reconnaissance canonique du nouvel institut religieux. De cette période enfin, les xavières ignoraient à peu près tout : Claire Monestès avait occulté la part la plus déterminante de sa vie¹.

En corollaire, l'occultation complète de Claire Monestès dans le récit fondateur de *Notre-Dame du Travail*, pour la période importante qui prépara leur reconnaissance canonique, fit que celles qui y entrèrent par la suite en héritèrent sans pouvoir le nommer. La seule chose qu'elles comprirent, c'est qu'à partir de 1917, le Père Eymieu prit quelque distance à leur égard, distance mal vécue par les fondatrices, et illustrée par le fait qu'il mourut chez les xavières. Un certain contentieux avec les xavières semblait lié à cela, mais n'en donnait pas le sens².

Claire Monestès manquait à l'histoire de *Notre-Dame du Travail*. *Notre-Dame du Travail* manquait à l'histoire de Claire Monestès et des xavières.

Pourquoi ? Une fois connus les évènements, il restait quelque chose à trouver, une clef, qui rende compte de l'ensemble de ces silences et contradictions : la circonstance pathogène oubliée, comme dans toute névrose. Dans quelle direction chercher ?

Le hasard fit les choses : la découverte inattendue d'un manuscrit conservé aux Archives du Diocèse de Paris, dans le dossier *Notre-Dame du Travail*^β. Le plus surprenant n'était pas l'existence d'un texte qui présente la fondation de cet Institut, mais que ce texte d'une quarantaine de pages jaunies soit de la main de Claire Monestès sans aucune erreur possible. Le titre : "*L'idée sommaire de l'Institut projeté*", en dit l'importance. A un premier ensemble s'ajoute des réflexions rédigées au *nous* et au *je*, en vue de présenter l'Institut NDT à l'Archevêque de Paris pour la reconnaissance canonique. Des allusions permettent de le dater de 1916, dont une qui se rapporte à Chambéry et désigne Claire non seulement comme le rédacteur, mais comme l'auteur de ce texte⁴. En outre, ce manuscrit est précédé de trois pages de la main du Père Eymieu.

Evidemment, les xavières ignoraient l'existence d'un tel document. Chose plus étonnante, l'institut Notre-Dame du Travail aussi. Qui l'avait déposé aux Archives Diocésaines de Paris, sinon Claire elle-même ou (peut-être) le Père Eymieu ? Et pourquoi ? Avait-elle espéré que quelqu'un le trouverait un jour, et comprendrait, saurait, dirait, ce qui ne pouvait alors qu'être tû ? Si Claire Monestès l'a déposé, ce fut une manière de s'inscrire, qu'on le veuille ou non, dans la fondation de *Notre-Dame du Travail*, du groupe de celles qu'elle appela ses "*soeurs tant pleurées*".⁵

Cette preuve de la contribution de Claire Monestès à la réflexion et à l'élaboration des textes fondateurs de cet institut, en relation avec le Père Eymieu, attestée par ailleurs par Madame de Lavalette – dont nous ferons la connaissance un peu plus loin –, rassemble en quelque sorte les autres documents d'archives en un faisceau convergent. A lui seul, ce document peut sans doute expliquer pourquoi elle a été si radicalement effacée de son histoire. Mais qu'est-ce qui était ainsi refoulé par les fondatrices dans Claire Monestès auteur, ou co-auteur, des textes fondateurs ? Un désaccord grave sur le fond ? Une influence trop grande et la "maternité" du projet ? Le lien entre Claire et le Père Eymieu ?

Le refoulé fait toujours retour. L'écriture le dit autrement : "*La pierre rejetée des bâtisseurs est devenue la pierre d'angle*". Dans le lapsus, le refoulé se manifeste comme désordre. Sa verbalisation guérit. Tâche qui nous incombe dans une certaine mesure, pour avoir trouvé la *chose* refoulée. Dans les pages qui suivent, nous serons attentifs à la vie de Claire de manière à voir quel fil la conduit, afin de mieux comprendre ce qui a pu se passer. Nous proposerons une interprétation de la rupture qui la blessa profondément et réorienta sa vie, qui fut peut-être une répétition névrotique de la ruine de Chambéry et de ses conséquences, mais aussi la matière de l'expérience spirituelle vive de Claire et le fondement de la Xavière. Si nous voulons comprendre la fondation des xavières, il est aussi capital de comprendre cette rupture que le rôle du *Règne*.

La période qui s'ouvre est celle de la Première Guerre Mondiale, avec ses hécatombes et la promotion de la femme que les *Sociales* ne contribuent pas peu à préparer. On ne pensera jamais plus comme avant, et ses effets se font sans doute encore sentir à la fin du 20ème siècle⁷. Le monde pivote autour de la Grande-Guerre, c'est la véritable fin du 19ème siècle.

Nous suivrons Claire au cours de trois étapes successives, au cours de deux chapitres déterminés par l'Histoire contemporaine : le chapitre X pour l'avant-guerre, le chapitre XI couvrant la période de la guerre.

La première étape, de 1912 à 1914, est marquée par le travail dans le quartier défavorisé de Plaisance, à Paris. Nous interrogerons son malaise, et poserons la question : pourquoi le Père Eymieu ne s'en inquiète-t-il pas ?

La deuxième étape, de 1914 à 1916, couvre les activités de guerre, et l'expérience spirituelle qui la conduit à s'engager à *Notre-Dame du Travail* en vue d'une vie religieuse.

La troisième étape, l'année 1916-1917, la voit, postulante, rédiger les textes fondateurs de l'institut et être renvoyée.

1. PLAISANCE, UN QUARTIER POUR L'ENGAGEMENT SOCIAL.

a. Les lieux.

N'émigrez pas à Paris :

1. *On y est logé insalubrement.*
2. *On y est mal nourri.*
3. *On y naît dans de mauvaises conditions.*
4. *On y grandit mal.*
5. *On y vit misérablement.*
6. *On y finit lamentablement⁸.*

Ainsi écrit en 1908 l'Abbé Soulange-Bodin, Curé de la paroisse Notre-Dame du Travail, dans l'*Echo de Plaisance*. Son territoire paroissial lui inspirait ces tristes conseils.

"Plaisance est dans Paris un faubourg éloigné de Paris, j'entends par là qu'il se trouve à plusieurs kilomètres et que l'on pourrait le croire à plusieurs lieux de ces quartiers de luxe où l'imagination de maints cambagnards attardés se plaît à symboliser la capitale et où la prétention de maint parisien lui-même se plaît à la renfermer.

La rue de Vanves s'allonge, indéfinie, entre ses maisons de pauvres bourgade, à chaque instant plus basses, plus chétives et plus espacées. Derrière ces palissades boîteuses, on voit par endroits s'élargir, béants, des terrains vagues où le sol défoncé reçoit mille innombrables détritiques : parfois s'élève une construction neuve. A de certains coins, près de cabarets sournois et suintants où l'on distribue à vil prix des poisons en bouteille, une ruelle s'enfonce, étroite et louche. S'il n'apercevait, échoué au bord du trottoir et attelé de ses chevaux massifs, à la tête basse, au poil fumant, le gros omnibus dont la pancarte annonce : Hôtel de Ville, un boulevardier se tiendrait évidemment pour égaré dans ce pays perdu. Et en vérité c'en est un. C'est la contrée de la misère, inévitable revers des cités trop brillantes. Ardue et rude y est la vie que l'on traîne en peinant à force de labeurs ingrats, de journées sans pain, de nuits sans toits et d'hivers sans feu. Et quand sévit le fléau du chômage, on se demande à quels bas-fonds tombera le sans travail, dépourvu d'épargne et auquel les boutiquiers n'accordent plus de crédit⁹."

Plaisance est rattachée à Paris depuis 1859. Le quartier compte alors environ 60.000 habitants et ne fait que s'accroître sous la pression de l'exode rural, gangrène de la grande ville. Les conditions de vie y sont précaires : les hôtels meublés y sont surpeuplés, les taudis drainent leur cortège de maladie, d'alcoolisme, de désintégration familiale. Comme tous les autres quartiers difficiles, Plaisance attire ceux qui entendent vivre l'Évangile au service des plus pauvres. Chacun y va de son charisme : petit à petit, s'édifie une mosaïque d'approches qui, pour conflictuelles qu'elles soient parfois, contribuent ensemble à sortir la

population de la misère. Ce sont essentiellement des prêtres, que le Cardinal Amette a su nommer en connaissance de cause, et quelques femmes laïques et célibataires, courageuses et novatrices, parmi lesquelles on peut compter, à partir de 1908, les *Sociales*.

b. Un clergé dynamique.

Le quartier est entouré de trois paroisses : *Notre-Dame des Champs* qui, comme son nom l'indique, est au milieu de champs où les enfants viennent s'amuser et goûter un air de campagne¹⁰ ; *Notre-Dame du Travail*, récemment construite à la place de la chapelle de la rue Texel, et pour laquelle l'architecte a voulu donner des allures d'atelier à l'église par ailleurs conventionnelle, avec des poutrelles métalliques qui rappellent celles de la Tour Eiffel ou de la Gare Montparnasse toute proche¹¹ ; *Notre-Dame du Rosaire*, enfin, en humbles briques, ne dépare pas au milieu des usines.

L'Abbé Soulange-Bodin fut une des figures influentes de Plaisance : Curé de *Notre-Dame du Travail* pendant vingt six ans, il y a laissé sa marque, ouvrant ses prêtres à l'action sociale, et particulièrement l'Abbé Pierre Chaptal¹², qui entretient d'excellentes relations avec les petites gens du quartier. L'Abbé Chaptal devint curé à son tour en 1910. Marqué par des catholiques sociaux comme Georges Goyau, Bruhnes, Max Turmann, il voit d'un bon oeil les *Sociales* s'installer à Plaisance.

A *Notre-Dame du Rosaire*, l'Abbé Boyreau¹³ fut un curé démocrate chrétien formé à Rome par le Père Libérateur¹⁴. Il travailla à la formation des chrétiens du quartier en faisant venir des intervenants de renom : Albert de Mun, l'Abbé Lemire, Jacques Piou, le Marquis de Vogüé. Son vicaire, l'Abbé Viollet, est aussi sa croix : cet homme entier, plein de vitalité, dreyfusard notoire, contestataire dans l'âme, a créé des "*associations familiales*" neutres, c'est-à-dire non spécifiquement catholiques, au grand scandale de ses confrères, car il se fait ainsi le partisan d'un type de syndicalisme suspect à Rome - qui n'admettait, sauf cas d'espèce comme en Allemagne, que les syndicats chrétiens, dits "jaunes" -. Les heurts sont fréquents entre le curé et son vicaire.

Il faut évoquer enfin le Père Jules Maximilien Schuh, de l'institut des

*Frères de Saint Vincent de Paul*¹⁵. Il promeut une position ouverte dans l'animation des Cercles d'Ouvriers. Bientôt, il sera pris dans la tourmente qui affectera sa congrégation. Nous le retrouverons à Genève quelques années plus tard, après un dur périple humain et spirituel, où il fondera l'Oeuvre de *Jésus-Ouvrier* dont Claire, un temps, pensera s'inspirer¹⁶.

c. Des femmes laïques engagées.

Deux figures féminines dominent le paysage misérable de Plaisance : Mademoiselle *Ascher*, et Mademoiselle *Chaptal*. La première est la pionnière des oeuvres sociales à Plaisance où elle est arrivée en 1897 : on la décrit comme "*Une femme de bien, vraie soeur de charité sous la robe laïque, ignorée du monde et allant chez les malheureux les plus délaissés de tous*"¹⁷. La seconde est la propre soeur de l'Abbé *Chaptal*. Elle l'a suivi, et s'est mise efficacement au service de la masse ouvrière. Dès 1900, Plaisance lui doit le premier dispensaire anti-tuberculeux, ses initiatives déterminantes en matière de prophylaxie font école. La mortalité infantile régresse de façon vertigineuse, passant de 90% dans le 14ème à 70% à Plaisance, et 40% seulement chez les enfants suivis au dispensaire. Léonie Chaptal crée une école d'infirmières et la *Société Anonyme des Logements de Plaisance* qui rachète les taudis à bas prix, les réhabilite et reloue pour un prix modique à des familles nombreuses¹⁸.

d. Polémique dans l'Eglise.

Plusieurs courants s'affrontent dans l'Eglise à propos de l'action sociale qui est loin de remporter tous les suffrages. Les dénonciations pleuvent à Rome qui écoute d'une oreille complaisante, car Pie X redoute autant le modernisme social que le modernisme intellectuel. La crainte est celle d'une collusion avec des choix politiques surtout *socialistes*, et l'aliénation de fait des fidèles à des idéologies où, sous couvert de service, leur foi perdrait toute indépendance et liberté critique. Le principe qui guide Rome dans des condamnations ou mises en garde qui peuvent paraître parfois contradictoires est le même : la liberté de la foi¹⁸. Mais celle-ci ne semble pouvoir être pensée qu'extrinsèque et non intrinsèque au monde : le débat de Blondel est loin d'être achevé. L'encyclique *Singulari Quadam* sur le syndicalisme catholique, publiée en 1912, préfère le courant syndical représenté par Berlin, qui ne groupe que des catholiques, à celui de Cologne qui travaille avec des hommes représentants

d'autres courants de pensée¹⁹. S'unir avec des non-catholiques en un lieu et pour des combats où la morale est intimement engagée paraît au Magistère une difficulté et un danger, un non-sens. Seule la situation confessionnelle particulière de l'Allemagne fit admettre au Pape une exception avec la possibilité de "syndicats chrétiens" non exclusivement catholiques²⁰.

Dans le quartier Montparnasse-Plaisance, la polémique ne peut être ignorée. Elle s'apprête à faire des ravages chez les *Frères de saint Vincent de Paul*. Leur Supérieur Général, le Père Anizan²¹, a choisi une politique d'ouverture que tous ne suivent pas, tant s'en faut. Il a pour Assistant le Père Schuh. Tous deux méconnaissent l'important du courant monarchisant proche de l'Action française conduit par le Frère Charles Maignen. Ce dernier dénonce à Rome le Père Anizan : modernisme social ! Un dominicain belge, le Père Rutten²², a beau s'élever avec vigueur contre ces "*inquisiteurs sans mandat*", il n'aboutit à rien qu'à se discréditer. Il aggrave encore son dossier en prenant le parti des travailleurs quand il réclame la "*justice de la violence*" devant les employeurs qui cassent les grèves et font violence aux pauvres. Le terrain est miné. Rome ne suit pas, met en garde le Père Rutten, et destitue le Père Anizan en 1914.

En 1910, prudemment, le Cardinal Amette a muté l'Abbé Soulange-Bodin à... Saint Honoré d'Eylau, une des paroisses les plus bourgeoises de la capitale.

2. LES SOCIALES A PLAISANCE.

a. L'Ecole Normale Sociale et les syndicats féminins.

Après Grenoble, celles qu'on appelle toujours les *Sociales* sont montées à Paris. Tout d'abord hébergées chez les Bénédictines de la rue Monsieur²³, de façon spartiate, elles trouvent au bout de quelques mois un logement rue Vercingétorix, tout près de la paroisse *Notre-Dame du Travail*. Leur idée de travailler au service des plus pauvres avec des gens d'appartenance sociale, religieuse et politique différente, a pris corps. L'Action Populaire, elle-même passablement désavouée auprès de Rome, les soutient, ainsi que l'Abbé Soulange-Bodin au début²⁴. Pris entre les conflits romains, et la nécessité de défendre l'institution, comme curé ou pour lui-même, celui-ci en vient contre

toute attente à revendiquer le caractère confessionnel des oeuvres sociales.

Aimée Novo et Andrée Butillard ont été rejointes par plusieurs jeunes filles²⁵. Dans ce contexte difficile mais passionnant, elles cherchent à unir le travail social et la vie religieuse, tout en maintenant l'idée d'un travail social non confessionnel bien qu'inspiré par l'Évangile. Leur activité prend deux directions complémentaires, l'*Ecole Normale Sociale* et les *Syndicats Féminins*²⁶. Henri Lorin et le Père Desbuquois²⁷ sont tous deux à l'origine de l'idée d'une *Ecole Normale Sociale Féminine*. Mgr. Baudrillart, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, a accepté de mettre une salle à la disposition de l'*E.N.S.* qui ouvre sa formation sociale aussi bien aux ouvrières qu'aux dames d'oeuvres sans distinction confessionnelle. Le Cardinal Amette soutient la recherche spirituelle.

Les journées à Vercingétorix sont très occupées entre l'accueil des ouvrières et l'organisation de divers services, la préparation de cours, d'articles, de cercles, de sessions annuelles à Uchizy, les courriers nécessaires à la bonne marche de l'ensemble, etc. Les ouvrières du Vêtement, ouvrières à domicile et employées, fréquentent assidûment la maison. La réponse des *Sociales* est multiforme, selon les besoins qui apparaissent, mais elles privilégient l'organisation des syndicats féminins.

b. *L'Ecole Normale Sociale* et la vie religieuse.

Dans cette mission, la vie religieuse est un "passer aux Barbares²⁸" dont le nerf de la guerre est l'éducation sociale et la conscientisation non seulement des ouvriers mais des pouvoirs publics. Quelque chose de moins chimérique, de plus solide qu'autrefois, qui répond aux besoins sociaux et au contexte socio-politique français, semble devoir s'édifier à *Vercingétorix*. Une idée originale, peut-être puisée dans la forme de vie laïcisée que des religieuses comme les soeurs du Cénacle, par exemple, ont dû adopter, permet la souplesse dans le travail et le rattachement au groupe : les *externes*, engagées dans la même action et vocation, ne vivent pas en communauté. Cela permet des initiatives missionnaires nouvelles et de pouvoir faire face à des nécessités familiales. La formule est envisagée comme devant être la plus habituelle, l'exception étant la communauté. Celle qui est rassemblée à Plaisance est une caution pour l'Église dont le droit n'envisage pas la vie religieuse hors

communauté – hormis les nécessités liées aux circonstances historiques –. La communauté de Plaisance sert de Bureau Central des oeuvres. L'accent n'est ni communautaire, ni bien sûr monastique ; pourtant les *Sociales* se veulent religieuses, c'est-à-dire consacrées à Dieu, dans un mode de vie laïc²⁹. L'*Ecole Normale Sociale* est l'illustration de cette intuition : en offrant une formation sociale à toutes, elle assure aussi discrètement celle des membres du futur institut et joue un rôle de couverture pour l'Etat, montrant et cachant à la fois l'institution religieuse proprement dite³⁰.

La spiritualité ignatienne – le *Fondement*, le *Règne*, les *Trois degrés d'Humilité* – est la référence première. Structurée du dedans, la vie ne comporte pas d'obligation commune en raison du genre d'apostolat³¹. La messe quotidienne est à la paroisse Notre-Dame du Travail toute proche, il n'y a pas la Présence Eucharistique dans la maison faute de place pour une chapelle, et parce que là n'est pas l'essentiel, pense Aimée Novo : "*Mieux vaudrait avoir d'abord le téléphone !*" rétorque-t-elle à Claire qui le déplore³². Un jésuite, le Père Bouin, vient une fois par semaine donner un cours de doctrine chrétienne.

Devant leur redémarrage prometteur, les supérieurs du Père Eymieu lui accordent de nouveau de s'occuper de *Sociales*. Il en devient directeur spirituel.

3. CLAIRE MONESTES RUE VERCINGETORIX.

a. La décision de Claire en 1912.

Au cours de l'été 1912, et sans doute d'une retraite qu'elle fit avec elles et le Père Eymieu, Claire fait élection pour les *Sociales* dans l'espoir, avec elles, de voir s'élaborer une nouvelle forme de vie religieuse plus adaptée au monde en train de naître. Faire face au nom du Christ à la véritable urgence humaine et chrétienne qu'est la question sociale en créant une réponse adaptée, et adapter la vie religieuse au contexte de la Séparation, tel est le double objectif. L'expérience de Plaisance est aussi, grâce à l'heureuse circonstance qui leur a fait trouver une maison en plein quartier de misère, celle d'une proximité quotidienne avec ceux qu'elles veulent servir, qui leur permet de mieux les connaître, les comprendre, et de pouvoir adapter ainsi leurs réponses³³. Elles auront des pauvres pour amis.

Cependant, une certaine expectative demeure, liée au statut indéci de la *Petite Famille*, comme elles s'appellent entre elles. Claire se rappelle peut-être la prédiction du Père Hébert, capucin : "*donner sa dernière moûture à un nouvel institut*". N'est-ce pas ce qui lui échoie ?

Le Père Eymieu pèse-t-il sur sa décision ? Son arrivée à Plaisance apparaît comme un aboutissement naturel, spirituel et raisonnable, attendu, au terme des années précédentes. On s'étonnerait plutôt qu'elle ait tant attendu. Cependant, personnellement intéressé à l'expérience novatrice de ce groupe qui voit en lui son fondateur, le jésuite souhaite lui apporter les pierres de fondation dont il a besoin, et Claire est de celles-là. Il apprécie ses qualités d'intelligence spirituelle, sait son ouverture au monde contemporain et à ses nouveaux besoins, espère qu'elle sera un élément moteur dans la construction. L'influence-t-il ? Cela dépend de la manière dont il conçoit la direction spirituelle. En tous cas, il appuie certainement sa demande auprès d'Aimée et Andrée, voire insiste. Trois mois après son arrivée à Paris, Claire écrit : "*J'ai été imposée, je ne suis pas acceptée*³⁴." Si les *Sociales* se disent heureuses de son arrivée, elles ne sauraient voir en elles une co-fondatrice : surtout Aimée Novo. Et la proximité de Claire et du Père Eymieu peut faire crainte, d'entrée de jeu, une difficulté, une influence pas désirée.

A Paris, Claire poursuit son travail de recherches pour le Père Eymieu. C'est alors qu'elle rencontre le Père Teilhard de Chardin³⁵ : elle demande un renseignement précis d'ordre paléontologique, il la renseigne aimablement en la dissuadant de trop fouiller la question : cela n'apparaît pas nécessaire pour le type de travail entrepris par le Père Eymieu. Outre Teilhard, dans son carnet d'adresses, Claire inscrit un à un les catholiques sociaux *modernistes*, aussi bien dans le domaine social qu'intellectuel³⁶. Montant à Paris, elle monte au front : le sait-elle ? C'est vraisemblable. Le numéro du bulletin *La Travailleuse* de novembre 1913, qu'elle conserva, développe le problème sous la plume d'une lyonnaise, Elisabeth Jacolin. Ce bulletin assure la formation et le lien entre des femmes de Paris et celles de la région Rhône-Alpes, il joue sur le plan social un rôle identique à celui de la *Semeuse* de la *Mutualité Intellectuelle* sur le plan humain et spirituel. Claire y écrit à plusieurs reprises. Elisabeth Jacolin expose les positions des différents courants en matière sociale : elle souligne que leur but n'est pas le pouvoir, mais de faire pression sur les

politiques pour obtenir les décisions indispensables sur le plan social, et termine par une prudente déclaration d'obéissance à l'Eglise. Claire est donc, comme les autres, très au courant des tendances et débats. Les *Sociales* se situent dans le courant réformateur³⁷.

En 1912-1913, elle participe activement à la naissance de l'Ecole Normale Sociale, dont elle-même suit la formation, et aux syndicats féminins. Autour des syndicats en particulier, elle découvre un nouveau réseau de relations, dont font partie les Dames du Cénacle et les Filles de la Charité³⁸.

Sans en avoir l'absolue certitude, il semble qu'elle ait alors le statut d'externe. Elle se dit en effet *en marge pour la plus grande partie*³⁹, travaille comme préceptrice dans une famille de la rue du Cherche-Midi, les Huart. Une tradition orale familiale voulut que le père, notaire, veuf, la demandât en mariage : rien ne le confirme⁴⁰. Il est certain par contre qu'elle tobe malade, assez pour devoir s'arrêter et connaître en 1913 un temps d'inactivité qui lui pèse vivement. En fait de mariage, elle essaiera de marier son frère Edouard à la fille Huart, plus tard, sans succès.

b. Une désolation paradoxale.

A peine arrivée rue Vercingétorix, après s'être *donnée*, selon son expression, Claire est dans la désolation spirituelle, semble-t-il. Il y a une discordance entre son active collaboration à l'oeuvre des *Sociales* et le climat de son *Journal*. Ce qu'elle écrit déroute, car ne correspond pas à ce que nous croyions savoir de son accueil par les *Sociales*, chaleureux, à en croire les courriers.

"Paris, 1er décembre, 44 Vercingétorix.

Médité sur la multiplicatin des pains. Les 5 pains, se sont mes soeurs, je ne suis qu'un poisson, c'est-à-dire pas nécessaire, pas indispensable à la vie, mais je peux y contribuer. C'est l'image de ma situation présente, en marge de Vercingétorix pour la plus grande partie, pas désirée par elle, mais pouvant m'y rattacher dans une certaine mesure. Le poisson est muet : me taire sur moi, sur les peines que je peux avoir, sur mes désirs comprimés, mes élans qui ne peuvent aboutir, souffrir en silence tout, petits agacements d'amour-propre, par amour de N.S.

Le poisson ne peut vivre hors de l'eau. Et J'ai ét pêchée pr les filets de la miséricorde divine, retirée de la vie commune, du monde, au moins par la volonté. Et le poisson, hors de l'eau pour qu'il ne puisse se corrompre il faut qu'il soit absorbé, qu'il devienne une nourriture, c'est sa mission de créature animale ; servir à l'entretien de la vie de 'homme. Seigneur,

j'ambitionne davantage. Ayez pitié de moi, ne permettez pas que je reste inutile hors de l'eau abandonnée à me désagréger lentement sans profit pour personne. Vous, mon Seigneur et mon Dieu, absorbez-moi dans votre vie divine, que le moi soit détruit complètement pour ne laisser vivre que vous. Je le veux de toute mon âme, par les moyens que vous voulez⁴¹."

On remarque, bien sûr, le thème eucharistique. Déjà, bien qu'elle ne l'ait pas encore formulé clairement, elle se vit comme "hostie", et demande à la fois à être absorbée par les hommes et absorbée par Dieu. C'est pour elle un même mouvement. Mais si cela lui sort des profondeurs du cœur, la prière ressemble tout de même à une rationalisation d'une situation difficile, et si l'on voit le don d'elle-même qu'elle fait vigoureusement à Dieu, on ne voit pas qu'il soit confirmé en sa forme par la consolation.

Deux mois plus tard, elle ajoute :

"A Vercingétorix, j'ai été imposée, je ne suis pas acceptée. Love to be unknown, love to be despised, ô my soul⁴² !"

c. Le Père Eymieu ne voit-il rien ?

S'il est impossible de savoir comment le Père Eymieu dirigeait Claire de façon précise, à l'époque, on sait ce qu'il dit de la direction spirituelle, et ce qu'on dit de lui.

Antonin Eymieu est un directeur spirituel réputé, qui a une double corde à son arc : l'expérience ignatienne, et une bonne connaissance théorique et pratique de la psychologie. Il connaît particulièrement les théories de l'auteur important de l'époque, *Janet*⁴³. On le dit bon pour les scrupuleux. Dans le Tome II du *Gouvernement de soi-même*, sous-titré "*Obsessions et scrupules*", il explique le rôle du directeur de conscience face aux cas difficiles où l'indécision chronique semble être devenue une manière d'exister dans une identité masochiste. Il l'explique par un déséquilibre entre la force dont dispose le sujet pour agir et celle qui lui est nécessaire pour passer à l'acte, c'est-à-dire pour décider. Le sujet, plus habituellement une femme intelligente et sensible, dit-il, être d'élite qui cherche la perfection, a entre trente et quarante ans. Scrupuleuse, elle n'arrive pas à prendre de décision, angoissée à l'idée de se tromper et de mal faire, puis elle se culpabilise de ne pas s'être décidée, et ainsi de suite, on tourne en rond. Ces attermoissements qui n'ont rien de spirituel se terminent en névrose (n'en sont pas la conséquence comme Freud

préférerait sans doute dire), et conduisent à un état dépressif. Devant ce problème dans lequel sa dirigée l'enferme, que doit faire le directeur spirituel ? Allié du psychologue et du médecin, il a le rôle le plus décisif, car *"il peut demander la confiance et exiger l'obéissance"⁴⁴*. Par une sorte de substitution provisoire de sa volonté à celle de sa dirigée, il permet à celle-ci de sauter l'obstacle de ses propres hésitations, de passer au réel jusque là inaccessible, et ainsi la libère. L'idée de travailler à partir de ses propres réflexes inconscients est absent de chez le Père Eymieu, comme de poser la névrose à l'origine du phénomène : Freud n'est pas encore connu. S'il reconnaît le directeur spirituel faillible, la grâce sacerdotale reste chez lui insoupçonnée de déviations inconscientes, d'où sa solution pour les *obsédés* (comme ils les appelle) coincés entre des *peut-être*, des *si*, des *il faut*, infinis, qui disent l'angoisse dont ils ont en quelque sorte besoin pour vivre : une direction forte qui requiert l'obéissance absolue du sujet. Le *"marchez sauf évidence"⁴⁵* du directeur ne demande pas discussion. Loin d'aliéner le dirigé, pense-t-il, il le libère en lui permettant d'atteindre son but. Sa liberté reste sauve devant Dieu néanmoins : *"sauf évidence"*.

Faut-il reconnaître Claire dans la description du jésuite ? On en serait tenté. Le portrait n'est pas sans lui ressembler quelque peu. Quant au type de direction du Père Eymieu à son endroit, le *Journal* est témoin d'une demande de confiance absolue contre laquelle elle regimbera quelques années plus tard, lorsque l'évidence aura remis en cause la décision initiale⁴⁶.

"Le directeur le conduit, non pas avec de vagues conseils, mais avec des indications nettes et impératives ; non pas en lui disant : "voilà ce qu'on peut faire", mais : "voilà ce qu'il faut faire, voilà le chemin, marchez", et le prenant par la main, s'il le faut, ou le poussant par les épaules. Il ne s'agit pas d'une direction offerte, à prendre ou à laisser ; mais d'une direction qui, une fois librement demandée, s'impose et ne se discute plus"⁴⁷...

Une trace postérieure dans le *Journal* de Claire renseigne sur ses dispositions en 1912 :

"Je me rappelle que je m'étais offerte à Champrosay en 1912 à toutes les douleurs, pouvu que l'orgueil ne tue pas en moi l'amour de Notre-Seigneur"⁴⁸.

Sa crainte majeure n'est pas de se tromper, mais de perdre l'amour du Christ par l'orgueil qu'elle se voit chevillé au corps. Cela la dispose à interpréter comme une réaction orgueilleuse à expier par la souffrance toute

réaction personnelle qui contesterait, s'imposerait – ce qui est le fond de son tempérament –, et que les autres dénoncent comme de l'orgueil. Aussi, sur sa peine, Claire choisit de faire silence.

Fin 1912, à Vercingétorix où elle déborde d'activités, Claire est désolée.

d. Quand la vertu diffère la lumière.

Saint Ignace suggère à celui qui est désolé de ne rien changer aux décisions prises en période de consolation, mais de faire ce double travail : se changer vigoureusement soi-même et voir d'où il vient, pour comprendre comment il est passé de la consolation à la désolation, sous quelle pression, de quoi, de qui, par quelle argumentation fallacieuse, de manière à quitter sans s'en apercevoir la voie bénie où il marchait⁴⁹. Mais en 1912-1913, ni le Père Eymieu pourtant expérimenté, ni Claire, ne songe un instant traiter ainsi la désolation où se trouve la jeune femme. Pourquoi ?

Il y a sans doute des raisons chez l'un et chez l'autre.

Le Père Eymieu a foi en sa grâce sacerdotale en matière de direction : cela peut le porter à interpréter comme *ennemi de la nature humaine* ce qui vient la contrer. D'autre part, sa dirigée et lui sont pris dans la double certitude anthropologique et théologique d'un dualisme qui fait alors système : il y a dans l'homme corps *et* âme, humain *et* spirituel, chair *et* esprit. Selon cette vision des choses, il est habituel de penser que le spirituel ne s'épanouit qu'au détriment de l'humain. Que la psychologie et le corps peinent, voilà l'oeuvre de grand prix, l'occasion d'aimer davantage, la garantie de l'appel divin. Et l'occasion, ajoute le Père Eymieu, de se tirer d'affaire en sublimant, si l'on hésite. Prise dans cette problématique, on ne voit pas comment Claire, qui veut aimer davantage à la suite du Christ du *Règne*, "*dans les injustices et tous les mépris, et toute pauvreté, aussi bien effective que spirituelle*", trouverait autre chose qu'une confirmation et une raison de poursuivre dans la malaise même qui ronge sa démarche, et dans la nécessité de se taire à ce sujet, afin de combattre l'orgueil et ses entêtements. Elle évoque *Vercingétorix* en termes d'asphyxie. Le mourir à soi-même, l'asphyxie, n'est-ce pas sa vocation personnelle profonde ?

Noël approche :

"Pour me préparer à la fête de Noël, je veux pratiquer spécialement la "pauvreté" que je comprends ainsi : me dépouiller de toutes les inutilités, de tout le superflu dans mon âme. Dieu a voulu naître dans une crèche, c'est une crèche que je veux lui offrir dans mon coeur, mais illuminée et réchauffée par de l'amour très pur, vierge de toute pensée personnelle, de tout retour sur moi-même, une pauvreté faite de simplicité, de pureté, et d'abandon⁵⁰."

Qui lui reprocherait de vouloir suivre le Christ par la voie royale de la Croix ?

Nous sommes parvenus à ce point étrange où l'erreur objective d'interprétation et de discernement du sujet ou des supérieurs tourne en surcroît d'amour et de don, et à terme, en grâce passivement reçue de Dieu – après les mille et un efforts infructueux pour *se donner* – où enfin, l'oeuvre divine, inscription du Christ en l'être humain, peut fructifier librement⁵¹. La vraie mort à soi-même est *altération*, au sens étymologique du terme, où l'Autre arrive par la voie du réel qui détruit l'*image* avec laquelle le sujet l'avait confondu. C'est l'expérience du *rien* chez le mystique du Carmel, du *Troisième degré d'Humilité* dans les Exercices, qui peut être désiré, mais que Dieu seul réalise, car il donne aussi de quoi porter ce qui est à porter. Ne rien avoir, ni biens, ni considération, c'est-à-dire ne rien être sinon par Dieu, et ne pouvoir se croire aimé, sinon de Dieu, dans la foi. Ce *Rien*, mieux que toute *chose* est la figure, la trace, de l'Altérité divine⁵². Claire est *opiniâtre*, on le sait, mais ce défaut fait aussi l'entêtement d'une fidélité prête à tout pour aimer. S'il contribue aujourd'hui à l'égarer en la maintenant sans qu'elle croie devoir y renoncer dans une situation obscure, c'est paradoxalement ce fil rouge qui la sauvera en la faisant passer, pas à pas, par les dérélitions. C'est le prix, sans doute, de la liberté spirituelle créative *In Christo*. L'intelligence se débrouille toujours, a paraît-il, dit Freud. Dieu aussi.

Un autre fil rouge est l'Eucharistie. La présence sacramentelle manque à Vercingétorix. C'est pour Claire l'occasion de déplacer le sens eucharistique de la matière "pain" à la matière "Claire", ce qui ressurgira par la suite dans le désir d'*être hostie*, en 1916-1921.

La symbolique eucharistique contribue à transformer la désolation de Claire en matière de don, et ainsi à la mettre du côté du Christ. Pour le moment, cela a

pour effet de la protéger d'une remise en cause plus fondamentale. Car cette mission d'être nourriture eucharistique pour le monde, en justifiant la mort à soi-même, justifie son vécu douloureux. *Servir à la vie de l'homme* ne comble pas son désir ? Elle cherche à le purifier davantage, prenant le parti de lire dans les faits, c'est-à-dire dans ce qu'elle perçoit, la *miséricorde divine*. Si bien que par un tour de passe-passe qui laisse pantois, son malaise devient l'appel divin à être *nourriture eucharistique* pour les autres, et produit une intériorisation des thèmes de sa vocation. Dans ce don de soi à l'humanité en vue de la manducation de sa vie, elle entend que *Dieu l'absorbe dans la vie divine*. C'est l'homme qui mange, c'est Dieu qui assimile. La suite est cohérente : sceller cette reconnaissance d'une vocation à *être mangée* par la seule demande désormais possible, d'être détruite pour que Dieu vive, c'est-à-dire de demander, et vouloir, le réel qu'elle subit. Dans cette "dévoration" réciproque – je mange Dieu pour que les autres en me mangeant mange Dieu qui me mange par eux – le pain est *victime sacrificielle* avec le Christ, *Hostia pro hostia*, comme aime à dire toute une époque. Ce thème, lié à la Réparation, deviendra cher à Claire. Par le manger symbolique la cohérence est maintenue entre l'esprit qui rêve d'infini et le corps du réel. Mais cela a pour fonction inconsciente de masquer l'interdit de s'interroger sur *cette* vocation précise pour la remettre en cause. La volonté et l'imaginaire de Claire, soutenus par la piété de son temps, répond à l'épreuve par une volonté pélagienne généreuse qui peut détourner la signification des faits et en différer la lecture. Est-ce là pour elle "*L'art de vouloir*" ?

Provisoirement, la guerre va distraire Claire de son problème.

CHAPITRE XI

LA GRANDE-GUERRE

Le siècle pivote autour de la Première Guerre mondiale. Jusqu'en 1914, on peut dire avec nombre d'historiens que le 19ème siècle n'est pas terminé. Après 1918, nous sommes ailleurs, au seuil d'un siècle dont on ne sait si l'Histoire en retiendra qu'il fut le début d'une époque ou le plus terrible intermède¹.

Il arrive que les histoires individuelles semblent suivre l'évolution du monde par une sorte d'intuition inconsciente. Leurs fractures épousent ses fractures. La "Grande Guerre" fut pour Claire le lieu de combat et de mort autour duquel pivota sa vie. Nous la suivrons pas à pas, cherchant à voir et à comprendre ce qui se passe, ceci peut-être : que par le plus noir d'un combat et d'une mort, l'Esprit travaille à guérir l'héritage du Dieu de la culpabilité et de la mort. L'intrication entre les événements, une subjectivité aux prises avec elle-même, les autres et Dieu, est en quoi réside son expérience spirituelle.

Nous distinguerons trois moments. Le premier, de 1914 à 1915, est foisonnant d'activités, avec la mobilisation de Claire comme infirmière dans une *ambulance* et sa participation à *l'effort de guerre* dans la région Rhône-Alpes. Le second, au printemps 1916, est le temps du silence, de la décision, avec le repos forcé à Hyères et la rencontre de celle qui deviendra son amie la plus intime dans les temps d'épreuve et de fondation, Anne-Marie de Lavalette du Coëtlosquet. Le troisième est un temps d'engendrement au goût de mort avec son entrée officielle à *Notre-Dame du Travail* en 1916 et son renvoi un an plus tard, en novembre 1917.²

Une double clef nous ouvrira cette période du point de vue intérieur : la formule "*Hostiam pro hostia*", alors très répandue, qu'elle fait sienne pour s'y appuyer ; et le *manuscrit* des Archives Diocésaines de Paris qui permet peut-être, soixante quinze ans plus tard, de comprendre son rejet par le jeune institut.

Appui pour les siens, chaleureuse amie pour beaucoup, la douleur vive de Claire en 1917-1918 nous reste en partie scellée par la perte du second cahier du *Journal* qui couvrait cette période³ : la plus dure. Nous la suivrons à Marseille où, "épave" confiée au Cénacle, et victime de la grippe espagnole, elle échappa de peu à la mort au début de l'été 1918. L'armistice l'y trouve épuisée, mais avec la volonté de survivre, comme et avec tous, aux horreurs de la guerre. Ce sera la dernière partie de ce chapitre de *Guerre*.

A. LE COMBAT.

1. CLAIRE FAIT LA GUERRE.

a. L'entrée en guerre.

"Etes mobilisée. Arrivez immédiatement. Faites viser passage par Maire. Vian⁴."

Par ce télégramme, reçu le 8 août 1914 à Pierrelatte, Claire Monestès entre en guerre.

La guerre couvait depuis des années. En 1905 déjà, on l'avait évitée de justesse au cours de la crise marocaine, par la cession de quelques territoires du Congo à l'Allemagne. Dès 1908, une nouvelle crise couva dans les Balkans : l'Autriche-Hongrie revendiquait la Bosnie contre la volonté de la Serbie alliée à la Russie. La France avait pris position pour la Serbie. En 1912, la défaite de l'Empire Ottoman contre les Etats Balkaniques rendit une capacité belliqueuse aux pays qu'il fédérait malgré eux. Une guerre opposa rapidement la Bulgarie soutenue par l'Autriche aux autres Etats des Balkans. Les Bulgares battus signèrent le traité de Bucarest en août 1913. La région resta une poudrière. Depuis un an, l'Europe se préparait à la guerre. Le 28 juin 1914, l'assassinat

de l'Archiduc d'Autriche à Sarajevo met le feu aux poudres.

Début août 1914, l'Allemagne envahit en quelques jours la Belgique et le Nord de la France. Les pays mobilisent leurs troupes et entrent en guerre les uns après les autres. Entre la France et l'Allemagne, le contentieux est lourd, les français n'ont pas oublié la défaite de 1870 et rêvent de reprendre l'Alsace et la Lorraine. Les femmes s'en souvinrent longtemps : dans les rues, fleur au fusil, les hommes partent en chantant, heureux d'aller en découdre, de venger leurs pères humiliés, de sauver la Patrie. *"Des entrailles du peuple, comme des profondeurs de la petite et grande bourgeoisie, des milliers de jeunes gens, tous plus ardents les uns que les autres, quittant leur famille, sans faiblesse et sans hésitation, ont rallié leurs régiments, mettant leur vie au service de la Patrie en danger"* écrit l'Humanité le 10 août 1914. C'est le début de l'*Union Sacrée* qui rassemble les énergies de partis opposés dans un même sentiment patriotique et un même courage⁵.

La première *Guerre Mondiale* vient recouvrir provisoirement d'oubli les guerres intestines entre l'Etat laïque et l'Eglise en France, entre les Modernes et les Antimodernes dans l'Eglise, entre soi-même et soi-même. Les religieux exilés sont rappelés comme aumôniers militaires ou infirmiers. Ils remettent avec émotion le pied sur le sol de la Patrie en danger pour lui donner le meilleur d'eux-mêmes : leur vie, pour 25.000 d'entre eux. A Rome, Pie X meurt le 20 août. On ne pouvait laisser vacant le Siège Apostolique longtemps dans une telle crise : dès le 3 septembre, le Cardinal Della Chiesa lui succède, sous le nom de Benoît XV.

La bataille s'avère très vite devoir être plus longue et plus meurtrière qu'on ne l'avait prévu. A l'arrière, le pays doit s'organiser pour vivre et soutenir les combattants : c'est l'immense *effort de guerre*⁶. Un nouveau type de problèmes sociaux émerge, la femme responsabilisée voit son statut évoluer de façon irréversible. Le 19ème siècle se termine.

b. L'effort de guerre, un problème industriel, sanitaire et social.

Soin et production : telle est la tâche dévolue aux femmes. Soin, car dès les premières semaines du conflit, il faut soigner les blessés. Production, car en plein été, les récoltes sont restées sur pied, et il faut faire tourner l'indispensable industrie de guerre. Production encore, si l'on peut dire, le devoir national de mettre des enfants au monde pour préparer la relève du

pays : des permissions qu'on espère fécondes sont rendues obligatoires aux soldats⁷. Double travail de production, assortis de problèmes inédits : les *Sociales* montent à ce double front.

Claire oublie sa désolation. La peine et la mort des autres absorbent désormais son souci. On ne sait si elle parle pour elle-même ou pour le pays quand elle note peu après, alors qu'elle soigne les blessés :

"Notre capacité de souffrir est sans bornes, car après avoir enduré jusqu'aux plus extrêmes limites de la douleur et nous être avoués vaincus, nous trouvons une énergie nouvelle pour nous relever, pour marcher en avant, et pour souffrir encore⁸."

Sa vive sensibilité embrasse souffrance et énergie, comprend l'une par l'autre. Quelques mois plus tôt, elle était malade des séquelles de fragilité que lui avait laissé son séjour en Irlande, mais aussi de désolation, d'"asphyxie", de ne pas épanouir ses possibilités, de ronger son frein. En tous cas, elle avait mis toute sa vertu à "mourir" : cela n'a-t-il pas de quoi rendre malade ?

"Tout ce qui a vécu, crié, palpité en moi prendra fin un jour, bientôt peut-être. Est-ce que Dieu ne me tiendra pas compte d'avoir aimé, vibré, accumulé, d'avoir grandi mon âme sans m'être dépensée, sans avoir jamais pu donner ma mesure. Oh ! l'indicible souffrance de sentir tout son être tendu vers l'action et d'être retenu par la faiblesse, l'impuissance, la maladie... Ecce. Fiat⁹."

Or, l'action, la voilà. Le Père Eymieu n'a-t-il pas écrit que le travail peut parfois reposer, l'activité distraire utilement de ce qui provoque la mélancolie ? Pendant deux ans de guerre, Claire ouvre peu son *Journal* : on ne peut à la fois raconter la guerre et la faire. Elle la fait.

c. Les *Sociales* face au coût social de la production.

Les *Sociales* s'inscrivent avec vigueur et efficacité dans l'effort de guerre de la région Rhône-Alpes. Mâcon, Lyon, Vienne, Pierrelatte, La Garde-Adhémar, Valence, Grenoble, jusqu'à Genève, voilà le territoire industriel et missionnaire de Madeleine Carsignol¹⁰ et Claire Monestès. Madeleine, dirigée bien sûr par le Père Eymieu, a rejoint les *Sociales* en 1910. Les deux jeunes femmes sont amies. Elles établissent leur quartier général dans la propriété des Butillard qui a plusieurs fois accueilli les *Semaines Syndicales*¹¹ à Uchizy. A Pierrelatte, Mme Argellier les reçoit avec amitié, et la "Rampin", délicieuse et brave femme du peuple, les émeut et les amuse. Un groupe chaleureux se

forme, qui prend le nom de la rue qui l'abrite : la "*Vieille Monnaie*". En novembre 1915, Claire passe quelques jours chez les parents Carsignol à Bourg Saint Andéol, où elle goûte l'atmosphère, la lumière, les paysages, l'amitié¹². La guerre, à l'arrière, a quelques douceurs.

Le travail, multiforme, ne manque pas. Du côté des troupes, les soldats ont besoin de nourriture, de matériels d'armement, de caleçons, de chaussettes, et de masques contre les gaz asphyxiants. Chaussettes de laine à Pierrelatte, masques à gaz à Lyon, la région comprise entre Vienne et Valence est particulièrement active. Ce puzzle d'initiatives qui vont de l'ouvroir de jeunes filles à la grande industrie, n'est pas sans inquiéter les Maires et Préfets qui ne sachant plus où donner de la tête, invitent les gens à moins d'individualisme et de dispersion dans l'effort de guerre¹³. Madeleine, forte de l'appui d'industriels lyonnais, lance une usine de masques à gaz qui doit produire jusqu'à 10.000 unités par jour¹⁴. Elle trouve cette Gloire de Dieu bien sèche, mais l'avenir missionnaire semble s'y dessiner au-delà des affres de la guerre. Claire fait des enquêtes et écrit des articles sur les problèmes de natalité, les conditions du travail féminin dans les usines de guerre et leurs conséquences éducatives et sanitaires auprès des enfants. Car si le Gouvernement prévoit des permissions pour assurer la descendance, et si un économiste préconise de donner 1500 F pour chaque nouveau-né, il reste à faire face quand l'enfant est là : nourrir, soigner, éduquer, dans des conditions très difficiles car les femmes doivent aussi travailler pour vivre¹⁵. Les usines de guerre leur fournissent du travail, elles participent à la création d'ateliers de toutes sortes, souvent dans l'anarchie la plus complète. En gagnant ainsi le pain quotidien de leur famille, elles se responsabilisent. Mais comment élever des enfants en étant à l'usine plus de dix heures par jour ? Le problème semble insoluble. Faute de crèches les bébés sont mis en nourrice. A la frustration affective s'ajoute souvent une mauvaise nutrition, car l'enfant confié partage avec celui de la nourrice un lait insuffisant pour deux, et bien sûr à son détriment ; et s'il est à l'allaitement artificiel, il est menacé de diarrhées graves voire mortelles, qui ne sont pas rares. Le taux de mortalité infantile augmente de façon considérable, l'enfance est en danger.

Les femmes des syndicats, habituées à analyser les problèmes pour leur trouver des solutions, se veulent en première ligne d'un combat pour lequel elles se rangent derrière les *Sociales*. Leur réflexion posera des repères qui inaugurent d'irréversibles virages dans le monde industriel et féminin. Le féminisme s'affirme là où on ne l'attendait pas. Les hommes qui rentreront

épuisés de la Guerre trouveront en 1918 les femmes au gouvernail.

La *Petite Famille* quadrille le territoire d'une façon appropriée aux besoins de ces temps troublés, s'y fait de nombreuses relations, en particulier des jeunes filles qui, collaborant à l'occasion de la guerre à ses initiatives, sont prêtes à la rejoindre demain¹⁶. Courriers amicaux, fêtes, prières, espérance et projets, on se fatigue avec enthousiasme pour la France, la condition féminine, les enfants, et la Gloire de Dieu, "dans l'A.C." comme elles disent, c'est-à-dire "dans l'amour du Christ". Ad Amorem : doux mot de passe.

d. Mission ambiguë ?

L'occasion est trop belle... Les religieuses réinvestissent le territoire, prenant ici ou là, incognito et efficacement, les rennes de la production : les Ursulines, bénie par le Provincial des Jésuites, tiennent une usine de guerre¹⁷, les Filles du Coeur de Marie accueillent un atelier. Le rêve d'une société chrétienne quadrillée par l'Eglise refait surface par le biais des ateliers de guerre chrétiens, la Gloire de Dieu ressemble à s'y méprendre aux intuitions sociales d'un Léon Harmel¹⁸ et à la juste revanche d'un pays humilié. Les Catholiques Sociaux répondent aux besoins d'aujourd'hui bellement mais avec des instincts d'hier. Comment faire autrement ?

Au front, Teilhard regarde au-delà des choses, et dit à sa cousine voir naître dans les affres d'un terrible enfantement de sang et de larmes le monde de demain. Les jeunes théologiens prometteurs font la guerre : de Lubac... Un jésuite mobilisé comme beaucoup de ses confrères, le Père Doncoeur, s'illustre par des faits d'armes qui lui vaudront la Croix de Guerre. Il lance pour les soldats un *Bulletin* bientôt tiré à 200.000 exemplaires¹⁹.

Les Syndicats féminins de Paris rédigent le *Bulletin des Usines de Guerre*²⁰ destiné aux femmes de l'arrière sur lesquelles repose l'avenir, pour soutenir leur réflexion et leurs initiatives. Claire, dont on connaît la bonne plume, en devient rédactrice. *Edouard Nyelle* francisé reprend du service. Il faut la maladie pour arrêter son élan.

2. HYERES. "HOSTIAM PRO HOSTIA".

a. Anne-Marie de Lavalette du Coetlosquet.

Les Franciscaines de Notre-Dame des Anges tiennent une maison de convalescence à Hyères, dans le Var. C'est là que Claire, épuisée, aboutit en février 1915. Déjà le printemps s'annonce. Douceur du climat, arbres en fleurs, largeur des paysages, aridité de quelques petits chemins escarpés²¹, piété des religieuses dont la chapelle toujours fleurie respire la paix, le silence : tout contribue au repos, au recueillement, au recul. Si la guerre est mondiale, elle n'est pas également présente partout, et ne parvient ici qu'en sourdine.

Parmi les pensionnaires, il y a un couple, Monsieur et Madame de Lavalette. Madame soutient la convalescence de son mari officier, blessé en Belgique dès les premiers combats puis atteint de la fièvre typhoïde. Il y a aussi un chat sans nom qui rôde la queue en l'air en quête de quelque caresse ou gâterie des hôtes.

Quarante cinq ans plus tard au Monastère des Bénédictines de Craon, une religieuse de 80 ans date son récit du *14 septembre 1960, Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix*.²² Anne-Marie de Lavalette se souvient... Elle nous permet de porter sur Claire un regard neuf. En 1915, Claire est une jeune femme mûre de trente six ans, réservée, distinguée, cultivée, que sa minceur fait paraître plus grande qu'elle n'est (1m.64) ; des cheveux relevés en lourdes tresses souples, un premier abord froid, mais ceux qui l'approchent sont fascinés par une intelligence large, un coeur délicat et finalement chaleureux. Elle est de celles à qui l'on prêtait volontiers l'avenir, dit la vieille religieuse.

Mais laissons Anne-Marie de Lavalette nous introduire dans l'amitié et la compassion qui la lièrent à Claire :

Récit de Madame de Lavalette.

"Blessé en Belgique en août 1914, le Commandant de Lavalette du Coëtlosquet arrivait à Hyères (Var), chez les Franciscaines de Notre-dame des Anges pour achever sa convalescence. Restée à Tours auprès de mon beau-père âgé et souffrant, je reçus une lettre, le mois suivant, le climat n'était pas favorable à la santé de mon mari.

A mon arrivée, j'appris qu'en réalité, il avait attrapé la fièvre typhoïde, assez fréquente alors. C'est ainsi que tout en soignant mon malade, j'allais rencontrer Mademoiselle Monestès, en repos, elle aussi, chez les Franciscaïnes.

Grande, distinguée, un peu froide dans son abord, elle émergeait parmi les quelques hôtes que visiblement elle intéressait. Pour moi, les repas sont vite expédiés, j'ai hâte de retrouver mon mari et j'évite les questions à son sujet en me retirant.

Dans cette salle-à-manger banale d'une hôtellerie de couvent, un chat se prélassait sur un coussin, ou contourne les chaises pour obtenir une caresse. Un jour, je réponds à ses instances en lui tirant la queue. Claire, s'adressant à moi pour la première fois, me dit : "Ne faites pas cela, ce chat n'a qu'une vie pour être heureux !" Je répondis : "c'est vrai".

Intéressée par ce contact inattendu avec Claire, je m'informe discrètement de celle qui allait tenir une place exceptionnelle dans ma vie. J'appris ainsi ses activités sociales, dans l'influence de la Compagnie de Jésus, malgré sa santé fragile qui n'éteignait pas le rayonnement qu'elle exerçait par sa culture et encore plus par un ensemble de qualités qui justifiaient la confiance qu'elle s'attirait. Dès ce début de guerre, ceux qui réfléchissaient aux suites du désastre recherchaient les élites dont la France aurait besoin après ce conflit mondial. Claire semblait devoir compter parmi les ouvrières d'un renouveau.

Sa personnalité me frappe, et c'est toujours une grâce que d'aborder un être exceptionnel. Mais comment aborder celle qui visiblement ne ferait pas un pas de plus à ma rencontre ?

J'attendais l'occasion. Elle se présenta bientôt. L'absence de Claire durant quelques jours me permit de m'informer à son sujet.

Elle devait prendre ses repas dans sa chambre.

Je lui fis demander de me recevoir. Ayant reçu son accord, je me présentais avec le chat sur les bras en lui demandant d'agréer mes excuses à son sujet.

Elle rit de bon coeur et me développa cet aspect très franciscain de sa spiritualité. Dès lors, je compris que le premier mouvement de son âme serait d'accueillir et de protéger ceux qu'elle verrait sans défense ou dans la peine.

Je revis Claire durant cette période de repos dans sa chambre. Un des motifs de cette retraite me sembla le désir d'échapper à l'accapement de la jeunesse qui l'entourait et la fatiguait de questions. C'est souvent le propre de l'exemple de faire surgir à notre insu une interrogation, qui est un hommage. Ce sentiment me ramena près de Claire. Ce jour-là, elle était couchée et ses deux grandes tresses qui d'ordinaire encadraient sa tête s'étaient étalées sur son lit.

Tout en parlant avec elle et sans y prendre garde, pour me donner sans doute une contenance, je caressais du bout du doigt la longue tresse à portée de ma main.

Claire, négligemment mais prestement, la retira.

Je fus surprise : était-ce une offense ? Je conclus simplement à une réserve que je devais retrouver souvent dans la suite, comme une voile qui cacherait soigneusement son exquise affectivité.

Un peu plus tard, les semaines ayant passé, je lui offris une petite médaille d'or, venue en droit ligne de Loyola. Dans ce corridor sombre où nous faisons ensemble quelques pas, j'avais éclairé ainsi sans phrases notre entente, notre accord.

Nous étions de la même année, élevée l'une et l'autre au Sacré-Coeur.

Notre amitié s'appuyait sur des bases solides sur lesquelles nous pouvions construire ce que la Providence nous offrirait. C'était l'affaire des circonstances. Il n'y avait qu'à les attendre.

Avant de quitter Hyères en mai, j'avais l'adresse de Claire à Marseille²³; elle avait la mienne à Tours. Mais qui écrivait la première ? Je n'avais rien demandé et je sentais avec quelle discrétion je devais m'avancer désormais.

Je profitai de la fête du 12 août pour lui envoyer en guise de lettre une plaquette de Costa de Beauregard : "Madame Sainte Claire" ; elle me répondit affectueusement.

La route était libre, mais avant de s'y engager, de part et d'autre, il y eut encore une pause. Il fallait une raison pour utilement aller plus loin, et elle n'apparaissait pas alors à nos yeux.

Les souvenirs que je garde de ces lointaines années sont restreints, aucun document ne fait vibrer ma mémoire. Mais en cherchant en profondeur ce qui put établir entre nous une concordance d'âme exceptionnelle, je comprends que nous étions l'une et l'autre en quête d'un dépassement personnel.

Claire, visiblement, cherchait encore sa voie. Malgré ses 36 ans et la riche moisson de ses expériences, on percevait dans ses rares et incomplètes confidences qu'elle n'était pas encore fixée.

De mon côté, mariée depuis 13 ans, la seule ombre à notre foyer était l'absence d'enfants et ce vide était une attente qui rejoignait celle que Claire portait au plus intime d'elle-même.

Le bonheur n'est complet qu'en se dépassant pour atteindre, par le don de soi, le but assigné à chacun de nous par Dieu.

C'est, me semble-t-il, cette commune orientation de pensée qui établit entre nous une si parfaite compréhension.

A Hyères, ensemble nous avons évoqué nos désirs d'apostolat. Je penchais pour un champ d'action restreint. La vigueur de l'intelligence de Claire lui faisait envisager de plus vastes horizons.

Nos échanges de vues restaient dans une sphère où les options ne sont pas envisagées. C'était alors une orientation différente que les circonstances allaient rapprocher.

En 1916, une lettre de Claire me fit comprendre que son séjour à Hyères avait été pour elle une période de repos et d'ultimes réflexions avant une décision importante.

Elle avait été si discrète alors, que la personnalité du Père Eymieu, que nous avons évoquée sur le plan de ses ouvrages, ne m'avait pas laissé deviner qu'elle collaborait avec lui, comme secrétaire d'abord, puis sur le plan de l'apostolat.

"Les idées mènent le monde". C'est sur le terrain intellectuel que le R.P. envisageait de porter ses efforts de conquête.

Il s'agissait de faire prendre conscience de l'urgence des questions sociales à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, influenceraient les décisions prises à cet égard. Cet effort devait aboutir à modifier les lois existantes qui régissaient le monde du travail.

L'exposé que me fit Claire ne pouvait être que succinct dans une lettre, aussi me demandait-elle une rencontre lui permettant de m'intéresser à ce projet.

Celui-ci ne me semblait pas chimérique, tant la personnalité de Claire m'inspirait de confiance.

D'autre part, les moyens d'action ne manqueraient pas. La réputation du Père Eymieu lui donnait l'audience de milieux divers. De ceux qui se cantonnaient dans la bienfaisance ; d'autre part il avait des sympathies dans les milieux laïcs intelligents, qu'il s'agissait de gagner à cette cause chrétienne.

Le Père dirigeant la formation des ouvrières sociales en garantissait la valeur. C'était une oeuvre de longue haleine, mais dont le prix n'était pas contestable.

La Providence me permit de répondre à cet appel de Claire. Mon mari, à cause de ses blessures, ne pouvait rejoindre le front, il avait reçu un commandement à Joinville le Pont, à la Porte de Paris.

Je retrouvais Claire 44 rue Vercingétorix²⁴."

Madame de Lavalette comprend que Claire *collabore à l'apostolat du Père Eymieu*, qui consiste à la formation des ouvrières sociales, c'est-à-dire *Notre-Dame du Travail* et *l'Ecole Normale Sociale*. Cela la fait apparaître davantage du côté du Père Eymieu face au groupe que *dans* le groupe. Nous savons qu'en 1915-1916, elle ne s'y considère pas comme engagée. Pourtant, elle avait eu conscience de *se donner* en rejoignant Paris : à Dieu, à l'oeuvre des *Sociales* entendue peut-être comme l'oeuvre du Père Eymieu, mais pas aux *Sociales*.

Mais le processus de reconnaissance canonique désormais engagé transforme pour elle la question. L'Indult de Rome²⁵ qui autorise Mgr. Amette à les reconnaître est daté du 1er décembre 1916. Reste à préciser et mettre en

place les éléments constitutifs de la vie religieuse, la formation, les vœux, la vie communautaire. Si Claire veut leur rester liée, ce ne pourra être qu'en passant par un postulat et un noviciat. A Hyères, elle prend le temps de prier, de réfléchir. Peut-être est-ce dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1916 qu'elle reçoit la lumière déterminante²⁶.

b. "*Hostiam pro hostia*. La "Réparation".

Dans la chapelle silencieuse et fleurie des franciscaines, Claire prie "*au pied du Saint Sacrement*". C'est la nuit du Nouvel An. Minuit est pour elle une "*heure de Ciel*"²⁷ dit-elle : consolation, sentiment d'intimité avec le Christ, certitude, confirmation. Confirmation de quoi ? De l'amour, du don de sa vie, du combat social contre la souffrance des autres et du combat spirituel contre le péché qui *défigure* le Christ. On voit converger dans cette saisie spirituelle les moyens concrets et les moyens spirituels, les tendances actives et les tendances contemplatives, qui s'unifient dans un double combat, un seul mouvement, une même vocation qui accomplit le *Règne*. En s'offrant à être *avec le Christ* dans son combat contre le péché, elle est renvoyée aux combats en faveur de lois justes, à la formation des travailleurs, à la réconciliation chrétienne entre les classes, afin que le péché social, cette injustice produite et entretenue par la lutte des classes, ne défigure pas le *Visage social du Christ*. Plus tard, bien plus tard, elle dira : "*Ayez le sens social de l'amour*"²⁸. Dans son *Journal*, aujourd'hui, la manière de ce combat est : "*Que je souffre*"²⁹.

Dans cette période, elle n'écrit que deux fois dans son *Journal*, à quinze jours d'intervalle : le 19 décembre 1915 et ce 1er janvier 1916. Les deux fois, c'est pour évoquer la Passion. Le 19 décembre, elle déplore sa responsabilité pécheresse, et le 1er janvier, elle supplie les pécheurs d'épargner le Christ : le péché s'est déplacé d'elle-même aux autres. Sa place est d'être *avec le Christ* dans sa lutte contre le péché, comme pour le sauver de la douleur. Peu à peu, les catholiques, pressés comme les autres par les deuils innombrables, pensent que la guerre est une grande expiation pour le péché.

Claire a souffert avec les *Sociales*, a éprouvé incompréhension et solitude, humiliation. Mais cela même prend sens aujourd'hui quand sa souffrance est resituée dans ce contexte de guerre où elle n'épargne aucune famille : elle apparaît comme le moyen intime d'être aux côtés du Christ et aux côtés des hommes qui souffrent, pour le Salut, dans un engagement social efficace qui y trouve sa portée mystique. C'est, lui dit la piété commune, *réparer*.

Les *Sociales* veulent être réparatrices³⁰. L'expression n'est pas nouvelle pour Claire, qui a baigné dans cette atmosphère au Sacré-Coeur et qui domine la spiritualité commune de son temps. A Hyères, elle ne découvre donc pas la spiritualité de la réparation, mais elle en comprend, dit-elle, la "*beauté que Jésus lui révèle*³¹." Elle reçoit cette lumière comme un appel qui accomplit ce qu'elle a reçu étant adolescente, et elle fait sienne la devise eucharistique qui fut celle de sa maîtresse de pensionnat, la Mère Zaepffnel : "*Hostiam pro hostia*" en y introduisant un barbarisme incongru ou du moins une étrangeté.

Le Père Eymieu n'a pas corrigé la faute de latin, ce petit *m* à *hostia*, qui évoque un accusatif, alors qu'il en corrige d'autres. Ce n'est donc pas, a priori, une faute. Mais la formule est trop courante à l'époque pour que Claire ignore sa forme habituelle : *hostia pro hostia*³². D'où vient le *m* ? A moins que ce ne soit par manière d'humilité, un neutre, une chose, ainsi qu'elle-même s'était autrefois nommée : *votre petite chose...* Faute de pouvoir choisir fermement une interprétation, regardons celles qui sont possibles.

Y a-t-il une source néo-testamentaire ou liturgique ? La Lettre aux Hébreux comporte le mot *hostias* au pluriel : "*Tu n'as voulu ni holocaustes ni victimes (hostias), alors j'ai dit : voici, je viens*³³". Le verbe *vouloir* (volere) est sous-entendu : c'est Dieu qui veut. Mais Claire veut aussi ce que Dieu veut. Le thème du *Bon plaisir de Dieu* est souvent lié à celui de la *réparation* chez les auteurs spirituels du temps. Cela fait l'objet d'un vœu de dévotion, que semble-t-il elle fit³⁴. Donc il apparaît à Claire en 1916 que si d'aventure elle a à souffrir avec les *Sociales*, cela "*entre dans sa voie*" réparatrice et prend une couleur sacerdotale où elle est du côté de l'hostie, c'est-à-dire de la *Victime offerte*.

"Combien, enfant, j'ai désiré être prêtre ! Sans comprendre peut-être toute la grandeur de ce désir, mais par une intuition secrète que ne pouvait nullement me donner l'atmosphère dans laquelle je vivais. Puis, lorsque j'ai compris qu'une pauvre petite femme ne pouvait pénétrer dans les parvis du Temple, j'ai voulu être hostie, pensée confuse qui s'est développée à Fribourg-L.-G. pour s'épanouir complètement à Hyères le jour où Jésus m'a révélé la beauté de la Réparation. Hostie ! Je serai hostie de louange et de Réparation..." et elle ajoute : "*je voyais ma vie d'hostie se dérouler dans l'intimité, l'obscurité, le silence de la vie religieuse*³⁵."

L'autre source de la formule pourrait être l'anamnèse de la messe : "*Hostiam puram, hostiam, sanctam, hostiam immaculatam*³⁶..." L'accent porte

alors sur l'assomption par l'Esprit de la matière sacramentelle. Le contexte eucharistique est coloré par la consécration et la manducation. Le mot *hostiam* est commandé par le verbe *offere*, toujours supposé.

D'un côté comme de l'autre, *victime sacrifiée* ou *nourriture, voulue ou offerte*, Claire se vit comme la matière nécessaire au don du Christ pour le monde dans l'Incarnation rédemptrice. Cela s'articule avec le thème *marial*, où par le double accent de maternité spirituelle et d'aide du Christ³⁷ (Cana), elle s'identifie à Marie par rapport au Christ ; et plus tard avec le thème du *Corps Mystique*³⁸, qui accomplit parfaitement son intuition spirituelle, dit-elle. Le réel corporel de Claire est celui de l'Esprit.

Le temps de convalescence, puis de repos pris désormais de temps en temps à Hyères, la laisse unifiée. Au bout de sa réflexion et du don de Dieu, elle prend sa décision. Elle apportera aux *Sociales* sa manière de comprendre leur vocation, selon trois harmoniques : l'*Eucharistie*, la *Passion*, la *Réparation*. Ce sont les thèmes de la Troisième Semaine des Exercices³⁹. Les deux principes en sont le *Fondement* et le *Règne* ; la source, le moyen et le but sont l'*Amor Christi*. Suivre le Christ dans l'accomplissement amoureux de la volonté de Salut du Père telle qu'elle se manifeste en Lui, être avec Lui dans son combat et ses souffrances, participer à sa lutte contre le péché et contre les conséquences sociales du péché aujourd'hui : ce lieu de combat est d'abord spirituel, mais éminemment concret dans ses effets. *Réparer* le péché des puissants (qui humilient les faibles) et celui des faibles (qui se révoltent), en étant *hostie offerte* voulue par Dieu, *dans la peine et les humiliations*, voilà le mouvement intérieur par lequel Claire ramasse sa vie telle qu'elle a conscience de l'avoir reçue jusqu'ici pour la rendre *ad Amorem*.

La lumière et l'engagement d'Hyères lui permettent, en les sublimant, de faire quelque chose de la culpabilité et de la trace laissée par les douloureuses ruptures. C'est une sorte de *répétition* du *Règne* où le *mecum* est cette fois eucharistique.

De retour au travail le 1er mai 1915, à Pierrelatte, elle s'inscrit à la Confrérie du Sacré-Coeur, qui est en lien avec la Ligue des Femmes Françaises et la Ligue Patriotique des Françaises, affiliée à l'Archiconfrérie de Montmartre pour proposer de gagner des indulgences par la pénitence au jour de son choix (elle choisit le vendredi) au profit des âmes du Purgatoire. C'est une manière de mettre en oeuvre la Réparation, et d'être aux côtés des soldats qui meurent

et des familles qui prient pour leurs morts, jusqu'en Dieu même.

c. Une mort au champ d'honneur : Madeleine Carsignol.

Début 1916 Claire et Madeleine poursuivent toujours l'oeuvre gigantesque d'animation et d'organisation des syndicats féminins et avec eux des usines de guerre.

Mais le 15 avril 1916, en plein printemps, en plein combat, Madeleine est emportée en quelques jours par une maladie dont nul n'a cru bon de retenir le diagnostic⁴⁰. Qu'importe. A l'heure où la souffrance générale a nom "mort", mal unique et quotidien des familles, Madeleine est morte au champ d'honneur. C'est bien ainsi que le comprennent les centaines de personnes qui se déplacent pour ses obsèques. Et le cardinal Archevêque de Lyon, Mgr. Sevin, peut dire : *"C'est peut-être la plus grande perte que pouvait faire mon diocèse⁴¹."*

Claire est très vivement touchée. Depuis quelques années, la mort fait des ravages dans son entourage : Marcelle Convert, Jeanne Borson, Manel Piat le joyeux cousin en souvenir duquel sa tante a payé les études d'Edouard, le petit Fred Artus qui plongea dans la peine ses jeunes parents, ^{Pierre Borsond 42} et aujourd'hui Madeleine... Il faut continuer. Il faut remplacer ceux qui meurent au combat. Des lettres de condoléances lui arrivent comme à la plus proche collaboratrice de Madeleine. Un mois plus tard, la mère de celle-ci lui écrit :

"Bourg Saint Andéol, 19 mai 1916.

Chère Mademoiselle,

Je sais que vous pleurez avec nous notre chère Madeleine, mais je suis si touchée de ce que vous me dites de si affectueux que je veux vous en remercier du fond du coeur. Oui, le sacrifice est bien dur, et vous savez qu'il a été accompagné de circonstances si douloureuses... (crucifiantes ! Pauvre chère Madeleine, quel Calvaire elle a gravi pour arriver à Celui à qui elle avait tout donné ! En Lui elle nous aimera encore davantage, n'est-ce pas ?) et cependant vous savez, chère mademoiselle, de quelle tendresse son coeur était capable ici-bas !... car elle vous aimait beaucoup ! Nous avons été si heureux de vous recevoir lorsqu'elle était ici en novembre, et de faire ainsi votre connaissance ; elle nous parlait si souvent de vous⁴³..."

Durant quelques mois encore, Claire est lancée dans l'effort de guerre. Mais ses collaboratrices apprennent qu'elles vont bientôt la perdre, car elle s'apprête à *"aller à Paris"*. Les unes s'en réjouissent, comprenant l'importance d'un engagement plus décisif, les autres s'en désolent comme *La Rampin*, dont l'orthographe désastreux n'a pas trop de fautes pour dire du fond du coeur sa

désolation⁴⁴. Elles vont jusqu'à imaginer une pétition pour obtenir qu'après formation, Claire leur soit rendue.

Du lieu où elle est placée, Claire voit la guerre transformer les femmes. Des courriers apportent journallement les nouvelles de la mort d'un fils, d'un mari, d'un frère, d'un père, mais les syndiquées usinières ont trouvé dans leur travail responsable la jubilation d'être créatives et y trouvent des forces pour les douleurs de guerre. La guerre, mondiale par l'engagement de tous les pays, n'atteint l'arrière qu'à travers ses conséquences aux visages multiples : deuils et responsabilités, accueil de colonies de Chinois, d'espagnols ou d'italiens, qui viennent prêter main-forte à la France et apportent à la vie quotidienne des villageois exotisme, curiosité, et complications. Parfois des amours brèves⁴⁵. Emancipation. Le pays se transforme à l'insu de ses combattants embourbés dans les tranchées.

d. Les Monestès à l'épreuve de la guerre.

Un laisser-passer montre que Claire franchit à plusieurs reprises la frontière Suisse. Les usines de guerre ont des relations commerciales avec la Suisse. C'est l'occasion pour elle d'aller voir sa famille.

Genève connaît une grave récession, les Monestès prennent de plein fouet les effets du conflit. Elle fait tout son possible pour les aider, écrit, conseille, encourage, cherche des idées et des relations, envoie dès qu'elle le peut un peu d'argent. Gustave Monestès cherche du travail. Le Père Eymieu, qu'on a déjà vu intervenir dans la vie de la famille, cherche des appuis. Depuis 1902, les trêves sont toujours brèves. Les Monestès se soutiennent avec tendresse, émotion, courage, mais bien qu'ils fassent toujours preuve de patience et d'humour, ils ont bien du mal.

Edouard a mené à bien ses études d'architecte grâce à l'aide de membres de la famille de sa mère : les Piat, les Artus, qui reportent peut-être sur lui un amour meurtri par la mort d'un enfant, les Gallimard. Il a obtenu son diplôme en Juin 1914... et n'a pas eu le temps de trouver un travail avant que le monde entre en guerre ! La conjoncture n'est pas vraiment à la construction. Prompt à l'enthousiasme, porté au rêve, Edouard croit pourtant toujours trouver une situation idéale et se retrouve sur le pavé : "*fumisterie*⁴⁶ !" commente son frère Jean, que la vie a contraint à plus de réalisme... et plus de tristesse. Jean a dû renoncer à la musique et entrer, malheureux mais sûr d'un gagne-pain, à

la Banque Nationale où il s'ennuie à mourir. Comble de malheur, il habite à Paris une pension "*pleine de métèques*⁴⁷", et n'apprécie pas.

Que faire ? Claire cherche une fiancée pour Edouard et une piste de musique pour Jean. Mais une diseuse de bonne aventure a prédit à Edouard qu'il ne se marierait pas, en outre "*déjà marié avec six personnes*" par les bons soins de sa soeur, il hésite à donner suite, lui écrit-il avec humour, mais la fille Huart, qui sait⁴⁸... Jean est moins gai :

"Je n'ai plus la confiance, ni l'enthousiasme, ni l'énergie d'autrefois. J'avais renoncé à faire de la musique, puisqu'il l'avait fallu... aussi, ta proposition... J'ai l'esprit mort. On ne fait pas de la musique comme on fait de la broderie... J'avais extirpé cette soi-disant vocation... Si j'étais véritablement doué, je n'en serais pas où j'en suis. Et on me l'a fait sentir autrefois. Avec des idées un peu élevées au-dessus du niveau habituel, on gâche ses premières années et on manque le reste avec le souvenir des premières et de l'état d'esprit qu'on y a pris... Je suis vieux. J'ai 80 ans... Je suis vide et vidé⁴⁹ !"

Edouard et Jean sont réformés : Jean est maigre, et la Patrie attendra d'être à court d'hommes en 1917, pour se souvenir d'Edouard qui, rappelons-le, n'a pas fait de service militaire. "*C'est évidemment vexant*⁵⁰" écrit-il.

Les "petites", qui ont maintenant plus de vingt ans, sont toujours chez leurs parents. Elles aiment vivre et s'en donner à coeur joie. Mais loin sont les fastes de l'Administration Coloniale de Saint Denis que leur mère évoque parfois, loin ceux du premier bal de Claire - "*au temps de ma splendeur*⁵¹ !" - commente Madame Monestès avec humour. Pour le moment, il faut affronter le "*régime de guerre*⁵²" après quelques courtes années qui furent un peu plus douces. Estelle voudrait un manteau kimono à la mode, mais comment le lui acheter⁵³ ? Hélène a dû se résoudre à travailler comme garde-malade chez une personne âgée - son père, réaliste, pense qu'un héritage pourrait être au bout de ses services et que cela vaut bien la peine de s'accrocher⁵⁴ -, puis est passée de la vieille dame à des enfants, sans hériter. Estelle a suivi la formation sociale de Fribourg que Claire lui a recommandée, sans savoir pourquoi et sans s'y intéresser vraiment : elle préfère le dessin qu'elle poursuit aux Beaux-Arts, où elle réussit bien, se lance dans le fauvisme alors à la mode. Mais en temps de guerre, qui vous paierait pour dessiner ? La petite bonne ayant été rappelée par sa mère n'est pas remplacée, de nouveau Madame Monestès fait elle-même le ménage, les courses et la cuisine⁵⁵, et la famille se serre pour louer une partie de l'appartement et avoir ainsi quelque argent⁵⁶. Ils habitent désormais Boulevard Karl Vogt, dans une lourde maison genevoise, un peu au-delà de

l'extrémité du Mail. Aline Monestès peine de voir Gustave vieillir, toujours plein d'espérance, et toujours déçu⁵⁷. Dès 1913, les choses s'étaient mises à aller plus mal. C'était en Suisse l'année de toutes les fêtes, comme si on voulait conjurer la guerre par un aveuglement collectif. Gustave, à la recherche d'un emploi, avait tenté de vendre du vin, mais s'y était pris trop tard en saison, et les hôtels n'avaient pu que lui recommander de se présenter plus tôt l'année suivante⁵⁸. Mais l'année suivante... c'est la guerre ! L'espoir un instant nourri de trouver du travail grâce au départ des contingents s'effondre vite : car les affaires sont partout en veilleuse. *"Combien je remerciais Dieu s'Il voulait aussi faire surgir une occupation quelconque pour ton père. J'ai confiance, car Il ne m'a jamais abandonnée"*, écrit sa mère à Claire⁵⁹. Dieu n'abandonne pas : une étudiante arménienne loue la chambre, les Piat envoient un peu d'argent qui permet de payer les fournisseurs qui ont fait crédit, la famille ne boit plus de vin. Gustave Monestès écrit à sa fille : *"Dans notre misère, nous n'allons en somme pas trop mal"*⁶⁰.

La vie semble ne vouloir jamais combler le hiatus entre ce que sont les Monestès – bourgeois, cultivés, artistes – et ce qu'ils font pour survivre.

e. Edouard Nyelle patriote.

Pour exprimer la douleur et la compassion de la guerre, Edouard Nyelle francise son nom et se remet au travail. Jaillies du fond de la réserve qu'a sentie Anne-Marie de Lavalette, voilà des histoires patriotiques de soldats et d'enfants alsaciens : *L'Absent, Le Petit, La leçon de géographie...* Les soldats de Claire ont un point commun, toujours le même : ils sont innocents de la guerre qui les tue. Elle les a avalés malgré eux, ils en deviennent les héros parce qu'ils en meurent. Il n'y a pas de faits d'armes, seulement le hasard et ses balles perdues, et l'*Allemand* méchant qui tue les courageux enfants de France. Dans ces histoires paradoxales propres à faire vibrer les coeurs, la terre est douce, l'écriture souple et tendre pour la folie de la guerre, les personnages simples et aimants. La mort élégante, digne et discrète, est un accomplissement. L'innocence est rédemptrice, la Rédemption est douloureuse et belle.

La France édite des cartes postales où l'on voit le soldat et sa bien-aimée enturbannés de roses, poursuivre le rêve de la vie. Il écrit : *"je vais bien. Je pense à toi"*. Et la boue dans laquelle il s'allonge est faite de la terre et de son sang.

Claire dépeint dans les mêmes couleurs une *Troisième Semaine* vécue par les hommes et habitée de Dieu. Un Dieu français, bien sûr. La France n'est-elle pas la *Fille aînée de l'Eglise* ?

B. LA CROIX.

1. LA DOULEUR AVEC LE CHRIST DOULOUREUX.

En Troisième Semaine des *Exercices Spirituels*, le retraitant est invité à : "*demander la douleur avec le Christ douloureux, le déchirement avec le Christ déchiré, les larmes, la souffrance intérieure pour tant de souffrance que le Christ a supportée pour moi*¹". Il demande d'éprouver en lui-même ce qu'il contemple, la Passion du Christ. Cette grâce de compassion accomplit le *mecum* du *Règne*. Il y trouve la force qui l'engage à la Passion, et dans la Passion la liberté intérieure qui permettra la mise en oeuvre de l'élection. Il peut sentir la peur, la déroute, l'angoisse : il n'est plus *extérieur* au mystère qu'il contemple, mais elles deviennent le mode de son union au Christ, et ne l'en séparent plus. La contemplation dont il est question n'est pas un regard porté sur le mystère du Christ, elle est participation à ce qu'Il est, ce qu'Il veut, ce qu'Il fait. Elle est évènement.

C'est à cette lumière que nous pourrions considérer les évènements difficiles que Claire Monestès affrontent entre 1917 et 1921.

En 1917 elle voit sombrer ses certitudes. La participation à l'effort de guerre, avec la responsabilité, la réflexion, et les amitiés, que nous avons vues, aboutit à l'engagement qu'elle désirait depuis des années mais pour lequel la lumière avait manqué. Cette lumière, elle croit l'avoir trouvée dans l'offrande à la douleur avec le Christ, qu'elle exprime par la formule "*Hostiam pro hostia*". Elle envisage ce don comme une *réparation* avec Lui du péché et de la douleur du monde. Cette offrande éclaire le fait de s'être sentie "*imposée, pas acceptée*" à Vercingétorix d'un nouveau jour. Si elle doit y peiner, n'est-ce pas dans sa vocation de réparatrice ? Les besoins de la France et du monde aux lendemains de la guerre seront plus que jamais sociaux : elle a l'expérience et le savoir-

faire pour y répondre. En outre, les *Sociales* inscrivent dans leur spiritualité la *Réparation*. Claire peut penser qu'il lui a manqué jusqu'ici de savoir accepter la peine, et espérer en trouver la lumière et la force dans la formule *Hostiam pro hostia* et le don qu'elle exprime.

Mais l'année qu'elle passe à *Vercingétorix*, non plus comme collaboratrice mais comme postulante, ne confirme pas les douze années qui ont fait d'elle la catholique sociale expérimentée apparemment attendue par le groupe, ni la décision longuement mûrie de donner sa vie à Dieu dans ce nouvel Institut qui prend le nom de sa paroisse : *Notre-Dame du Travail*². Sur fond d'une terrible guerre où les adolescents prennent la relève de leurs pères morts au combat, où le monde s'embrase tandis que la Révolution bolchevique met la Russie à feu et à sang, Claire entre dans l'épreuve intérieure déchirante qui la marquera à tout jamais.

Sans doute n'est-elle ni tout à fait innocente ni entièrement responsable de ce qu'elle appela "*les douleurs de 1917*". A la souffrance d'être rejetée s'ajoute la culpabilité. Qui est coupable ? Dieu qui la rejette ? La fondatrice qui l'exclut ? Elle-même, qui "perd" sa vocation sans l'avoir voulu ? De la nuit de ce terrible débat naîtra la Xavière. Là est enraciné le véritable héritage des xavières – qui ne le surent tout à fait qu'en 1987, soixante dix ans plus tard.

La souffrance et ses causes, et ce que le sujet en fait, sont deux choses : d'un côté les circonstances et les responsabilités humaines, de l'autre la liberté de celui qui s'accorde à Dieu dans et par les faits et les peines. Les événements et l'expérience spirituelle ne se confondent pas, mais s'éclairent et se façonnent dans une dialectique où agit l'Esprit du Christ. Dans l'évènement et l'expérience intérieure qu'y fait Claire, nous essaierons d'écouter l'Esprit à l'oeuvre. Tâche difficile, qui touche à la mémoire de deux Instituts.

a. Claire postulante à Notre-Dame du Travail.

Après deux mois passés à Genève dans sa famille, Claire arrive comme postulante à Paris, 44 rue Vercingétorix, le 2 ou 3 novembre 1916⁴. D'autres jeunes filles entrent avec elle, gages de la confiance que les jésuites font au nouvel Institut qui vient de recevoir le témoignage de satisfaction de Benoît XV et se prépare à son érection canonique. Henriette Clouet est présentée par le Père Desbuquois, Marcelle Rollet par le Père Chauvin, Claire Monestès et

Marie-Louise Destruel par le Père Eymieu, Marthe Bonavita et Edmée Aubert⁵, qui furent actives dans les syndicats féminins et l'effort de guerre, on ne sait. Aimé Novo est supérieure, "nommée", semble-t-il, par le Père Eymieu. Andrée Butillard, qui "*va à Dieu comme un boulet de canon*"⁶, apporte à l'ensemble vigueur, ardeur missionnaire, inventivité. Marie Charrat⁷ est maîtresse des novices.

Une formation à double entrée est prévue, dont Claire a contribué à mettre en place le volet social en 1912-1913. L'*Ecole Normale Sociale* assure la formation sociale des postulantes qui s'y mêlent incognito à d'autres militantes des syndicats ; des cercles d'études et conférences la complètent. La formation religieuse est assurée par Marie Charrat et le Père Bouin. La première commente les Constitutions de la Compagnie⁸, initie les novices aux exigences de la vie religieuse et des vœux, à la prière, aux méthodes d'oraison, avec des formules qu'elles retiendront, dans une vie apostolique qui cherche l'efficacité de l'action : "*au-delà du faire, il y a l'être*", par exemple⁹. Le second donne chaque semaine un cours de doctrine. Le Père Eymieu, nommé à Lyon mais qui fait des séjours réguliers à Paris, assure la direction spirituelle des sujets et les retraites annuelles¹⁰.

Comme le comprit Anne-Marie de Lavalette que Claire veut intéresser à sa vocatio, elle n'arrive pas comme une étrangère. Proche des *Sociales* depuis douze ans, elle a été témoin des débuts difficiles à Marseille, a collaboré à leur travail à Plaisance et dans la Drôme, participé avec elles aux Semaines Sociales et à la formation de Fribourg. Elle est de la maison. Aussi, une fois entrée, elle continue tout naturellement sur sa lancée : remise à sa plume pour *La Travailleuse* et *La Croix Rose*, elle se voit confier l'article sur Madeleine Carsignol, dont elle fut la plus proche collaboratrice¹¹.

Pourtant, Anne-Marie de Lavalette, qui observe, s'inquiète.

Suite du récit de Madame de Lavalette.

Claire me présenta à la Supérieure comme il convenait. Je fus invitée à venir le plus souvent possible remuer des "idées", comme on disait dans la maison, et ainsi m'associer peu à peu au travail social qu'elles entreprenaient.

Dire que je fus emballée ne serait pas exact.

Au fond, mon désir était comblé puisque je revoyais Claire. Elle

saurait ajouter, je le savais, la chaleur apaisante nécessaire à ces discussions arides auxquelles je n'étais guère habituée.

L'Encyclique *Rerum Novarum* en était la base et formait l'encadrement de ces études sociales. On me chargea d'enquête dans les milieux industriels que je pouvais aborder. Ma documentation était sans valeur car on me répondait que tout était pour le mieux pour les conditions de travail, à moins qu'on ne me dise que cela ne me regardait pas...

A vrai dire, ce qui m'intéressait, c'était Claire. Je la trouvais triste. Je pensais que sa santé fléchissait. Elle me répondit que le régime était excellent. Un bifteck plantureux et des nouilles constituaient un repas sans déchets, qui ménageait le temps de la cuisinière choisie parmi les ouvrières sociales.

... Malgré cette bonté discrète et vigilante du Père Eymieu, on sentait que Claire ne s'épanouissait pas...

Rien de précis, mais une impression qui ne pouvait tromper. Je m'étais rassurée en pensant qu'il en était sans doute ainsi dans les débuts de la vie religieuse...

Rue Vercingétorix, je rencontrai plusieurs fois le R.P. Eymieu. Un jour où Claire lui apportait des dossiers, il lui dit: "Allez d'abord mettre un châle pour vous couvrir, vous avez froid. Je ne regarderai rien avant¹²."

De quels dossiers est-il question ? Il est peu vraisemblable que Claire continue de faire des recherches en bibliothèque pour les ouvrages du Père Eymieu, dans le cadre de la formation religieuse. Il l'est davantage qu'elle rédige des documents concernant *Notre-Dame du Travail* : son cœur et son intelligence sont requis pour préparer avec le Père Eymieu le document qui doit présenter le projet du jeune Institut au Cardinal Archevêque de Paris. A cette réflexion préalable aux Constitutions sera ajouté ensuite le cadre proprement canonique.

Elle y exprime bien le charisme du futur institut *Notre-Dame du Travail*, put en témoigner l'un des membres de l'institut en découvrant le texte des ADP en 1995¹³. Mais ce travail rend la situation de Claire particulière au sein de la petite communauté et contribue à la mettre en porte à faux. Elle le fait avec l'accord exprès d'Aimée Novo ; mais il ne peut qu'introduire dans leur relation ou une intimité, ou une rivalité. Même si elle n'en fait pas état, il apparaît que le Père Eymieu tient compte de ses avis, et s'il a désiré travailler avec elle, Aimée Novo n'a pu s'y opposer. Mais la conséquence est qu'Antonin Eymieu et Claire Monestès écrivent à deux mains... les écrits fondateurs assumés par Aimée Novo. Qui est fondateur ?

b. Les dispositions de Claire.

Peut-on connaître les dispositions de Claire préalables à son entrée ? Alors qu'elle est encore à Genève, elle écrit dans son *Journal* :

*"Genève, 28 septembre 1916.
A Rome, les lampes des églises ont toutes un coeur appendu à la place de l'anneau traditionnel. La lampe éclaire, rayonne, le petit coeur reflète la lumière plus terne, plus affaiblie, il est vrai, mais c'est - encore - un prolongement du rayon de lumière. Le coeur sert à tous ceux qui ont besoin de la lampe pour y mettre ou y prendre le feu : à Dieu qui donne la grâce qui éclaire, aux âmes qui viennent profiter de cette grâce. On tire bien un peu sur le coeur, on le meurtrit peut-être. Qu'importe, il est partie intégrante de la lampe. Mon Dieu, je suis le coeur, vous savez qui est la lampe. Servez-vous de moi pour y mettre l'huile de votre charité divine et le feu du zèle, servez-vous de moi pour permettre aux âmes de venir puiser la force avec la lumière qui éclaire et réchauffe. Faites que sur mon coeur il y ait un divin reflet de la lampe, de cette lampe à laquelle j'appartiens, à laquelle Vous-même m'avez si fortement attaché⁴."*

On est surpris par ce contenu.

L'image qui caractérise le groupe auquel elle a décidé de se rattacher est celle d'une lampe rayonnante. Elle en a assez d'expérience pour comprendre qu'elle y aura une place paradoxale, qu'elle voit à la fois humble et centrale : le coeur. Dès avant son entrée, elle envisage d'y souffrir - *"on tire bien un peu sur le coeur, on le meurtrit peut-être"* - et dans ce contexte, se comprend comme charité, lumière et chaleur, comme quelqu'un qui guide les autres, grâce à son humanité compréhensive, à ce qui pourra les aider efficacement. Il y a là un problème, qu'elle ne voit pas. Cela coïncide avec ce qu'elle a compris de la *Réparation*⁵. Est-ce le fruit d'un imaginaire secrètement orgueilleux ? Se voir porteuse d'une plus-value de charité dans l'Institut où Dieu l'appelle, auquel, dit-elle, Il l'a Lui-même attachée (le penser fera son drame), est une curieuse façon d'y arriver. A moins que ce ne soit une terrible lucidité, ou le fruit de ses conversations avec le Père Eymieu ? Ces dispositions de Claire et le silence du Père Eymieu à ce propos ne sont plausibles que s'ils sont d'accord sur ceci : dans le groupe qui fait partie de son histoire depuis son retour d'Irlande, et dont il est co-fondateur, elle aura un rôle fondateur. Anne-Marie de Lavalette le voit bien :

"Claire n'arrivait pas à Notre-Dame du Travail comme une nouvelle venue ayant tout à apprendre. Malgré la discrétion dont elle entourait

ses activités passées, il apparaissait clairement qu'elle avait été la collaboratrice du Père Eymieu qui tenait compte de ses avis – d'autant qu'il n'était pas sans voir qu'elle souffrait. La réserve naturelle de Claire s'accroissait dans un climat manquant de chaleur... C'était comme un cercle vicieux où personne n'était tout à fait à l'aise...¹⁶"

La situation particulière de *Notre-Dame du Travail*, le rôle dévolu au prêtre et au directeur spirituel, renforcent la difficulté. La "petite famille" de la rue Vercingétorix, pour rayonnante qu'elle soit, ne comporte alors semble-t-il que huit personnes¹⁷, ses Constitutions propres ne sont pas encore fixées, les rôles pas vraiment définis. Cela ne peut que provoquer des tensions que le non-dit rend ingérable. Or Claire, au lieu de parler se ferme.

"Un chapitre de cette vie m'a tout particulièrement consolée, il retraçait si bien une partie des douleurs de cette année 1917. Il est intitulé "contradiction des créatures" et le titre est en-dessous de la réalité, ce serait presque "persécutions" qu'il faudrait dire : "Dieu, est-il raconté, voulut la soumettre comme la plupart de celles comblées des dons de son amour à la sévérité des jugements qui ne tolérait pas en notre soeur Marie-Catherine les moindres fautes de fragilité... Cela ne paraîtra cependant pas étrange, quand nous aurons avoué que notre bien chère soeur prêtait quelquefois les armes que l'ont dirigeait contre elle, soit en disant des paroles, soit en faisant des actes qu'en d'autres temps elle eût elle-même blâmés : "pourquoi donc, lui demandait un témoin charitable, avez-vous exprimé tel sentiment en une circonstance où vous saviez qu'il ne serait pas approuvé ? - Je n'ai pu m'en défendre, répondait-elle, bien que je me sois rendu compte de l'impression qui en demeurerait ; l'Esprit qui m'animait voulait pour moi le mépris, l'abjection. C'est en vain que je chercherais alors à l'éviter. Et je ne puis dire combien tout, en mon intérieur, répugne à cette conduite anéantissante. Son tact fin et délicat lui faisait ressentir jusqu'aux moindres incertitudes de l'opinion à son égard si un reste d'amour-propre joint à sa sensibilité naturelle se mêlait encore à sa souffrance, la plus large part était faite à la crainte de scandaliser." Cette histoire est tellement la mienne que je suis restée confondue par la bonté de N.S. qui la mettait sous mes yeux pour rassurer et consoler mon coeur. Combien de fois dans cette église de Plaisance me suis-je plainte de l'étrange malaise d'âme qui m'empêchait d'agir comme je l'aurais voulu. Quand je voyais le plus d'antipathie à mon égard, quand je sentais toutes les créatures contre moi, que je m'accusais au pied du Saint Sacrement, il me semblait que Notre-Seigneur n'était nullement fâché, qu'il souriait comme un Père indulgent qui voit son enfant commettre des sottises, des maladresses, mais préfère le laisser dans cet état pour qu'il fasse l'expérience de sa faiblesse... Ailleurs qu'à Vercingétorix, dans une Communauté moins neuve et plus éclairée des voies de Dieu, on m'aurait aidée et laissée poursuivre mon chemin jusqu'au bout. Seigneur, jusqu'où m'auriez-vous fait descendre dans l'abjection que vous vouliez ? Toute ma nature en frémit. Vous avez préféré que l'épreuve soit très rude, mais courte¹⁸."

On reconnaît le tempérament Monestès : artiste, fier, blessé par la ruine, hyper-sensible. Persécutée-? Paranoïaque ? Masochiste ? Si elle en partage une ombre avec nombre de ses concitoyens, il serait exagéré d'appliquer à Claire le vocabulaire d'une pathologie mentale lourde, ce serait ne plus savoir ce que

parler veut dire. Mais la ruine et l'arrachement à Chambéry l'ont marquée, source à l'évidence d'un processus névrotique où l'échec et le rejet sont sans cesse récurrents. D'autre part, son intelligence, sa vive sensibilité, sa réserve savoyarde, le souvenir des humiliations, font un mélange explosif qui la rend fragile, maladroite, fermée. Un jour, ces défauts deviendront compréhension des êtres et des situations, et capacité à y répondre. Mais la grâce des années 1925-1930 s'origine sur le handicap de 1917.

Le quartier Montparnasse se transforme pour elle en *terre des croix*¹⁹, elle y promène sa peine dès qu'un *mauvais procédé* l'a remplie d'émotion, pour reprendre ses expressions. La *totale incapacité à s'ouvrir* qu'elle avoue ne doit pas simplifier la relation avec son entourage, en particulier la supérieure²⁰. Comment interpréter les désaccords ? Lorsque Claire exprime le désir d'avoir l'Eucharistie à la maison, Aimée Novo répond : "*Je préférerais avoir d'abord le téléphone*" et Claire est heurtée. Elle pense : "*si un jour j'ai une maison, Vous serez le Premier serv*"²¹. Curieuse réaction pour quelqu'un qui vient d'entrer dans un Institut religieux. Y est-elle vraiment *entrée* ?

d. La situation difficile d'Aimée Novo.

Ce serait injustice que d'ignorer les difficultés que comporte la situation pour Aimée Novo. Supérieure, fondatrice avec Andrée et le Père Eymieu, comment *intégrer* Claire ? Et non seulement Claire, mais son travail avec le Père Eymieu au texte fondateur ? Il est impossible, à y retrouver le style si personnel de Claire, qu'il n'échappe à Aimée par quelque endroit.

Elle s'affronte au mutisme de Claire. Celle-ci dit le choisir. Mais sans doute ne s'en explique-t-elle pas. Et elle n'a pas le tempérament facile : volontaire, opiniâtre, têtue, violente, capable de soutenir son opinion avec une "*âpre vigueur*"²², tel est le portrait brossé par ses maîtresses, ses amis, sa famille et elle-même. Il faut ajouter : chevaleresque, généreuse, intelligente, cultivée, réservée, charitable, affectueuse, humble²³. Elle est tout cela ensemble, avec toutes les qualités pour plaire et tous les défauts pour être une insupportable rivale. C'est à cela qu'Aimée Novo doit faire face pour la *former* ! Le fait qu'elles aient peu de différence d'âge, se connaissent depuis longtemps, et que Claire ait été témoin des aléas des débuts et de ce qui, en Aimée, a fait échouer Philippine de Rancourt et les Oblates au *Prado*, n'est pas pour simplifier une relation appelée à se transformer en obéissance religieuse. Claire parle d'*angoissant silence*²⁴. Le malaise est réciproque.

Pour Aimée Novo fondatrice, la question à se poser est bien : Claire Monestès a-t-elle la vocation de *Notre-Dame du Travail* ? Cette question en amène d'autres. La vocation de l'Institut en fondation est-elle définie de manière à ce que chacune puisse s'y référer objectivement, indépendamment de la relation à la fondatrice, fruit de la recherche de femmes rassemblées par une même intuition, ou se confond-elle encore avec la personnalité et les intuitions d'Aimée ? Selon la réponse donnée à cette question, ce ne sont pas les mêmes éléments qui compteront dans le discernement. Or, il ne fait aucun doute qu'Aimée est une référence centrale et absolue dans la *Petite Famille*, comme en témoignent des correspondances²⁵, et la mémoire de membres de l'Institut. Si la vocation à *Notre-Dame du Travail* doit être vocation à *Aimée Novo*, les critères de discernement se déplacent du spirituel au relationnel. Cela compte. Il ne s'agit pas d'abord d'interroger la vie intérieure de Claire, son attachement au Christ, sa fidélité, sa coïncidence profonde avec le but de l'Institut, mais sa capacité d'*entente* avec la fondatrice. Il est aisé à celle-ci, si elle se fait seul juge de l'authenticité de la vocation de Claire, de confondre l'un et l'autre.

e. Discerner face à la difficulté.

Dans les Règles du discernement, Saint Ignace est attentif aux *esprits* qui agitent l'âme, c'est-à-dire à ce qui meut celui qui s'exerce dans la voie de Dieu. Chez celui qui va de mal en pis, le *mauvais esprit* a coutume de mimer la consolation, dit-il, pour ensuite mieux attirer dans ses rêts et son intention perverse, tandis que le *bon esprit* travaille au contraire à ronger la conscience, donc suscite une apparente désolation. Autrement dit, celui qui va mal voit grandir son goût au mal en le prenant pour un bien : il est dans la confusion, et l'ignore. Celui qui va bien, au contraire, voit grandir son goût au bien, mais doit se méfier des leurres du mauvais esprit capable de mimer le bien²⁶. Ces *Règles* sont un bon outil qu'il n'est pas si simple d'appliquer : elles supposent un dialogue. Le discernement s'opère à partir de ce que le sujet exprime et ce que l'autre entend, dans une appréhension et une interprétation subjectives.

Essayons de voir comment les différentes personnes impliquées dans le discernement de la vocation de Claire sont situées.

Pour Claire, les choses sont simples bien que difficiles. Elle a conscience de porter le projet, l'histoire, le charisme de *Notre-Dame du Travail*. Elle

cherche à lui apporter sa pierre dans l'esprit de *Réparation* qui le caractérise, dont la difficulté relationnelle avec la fondatrice et les humiliations quotidiennes lui sont l'occasion. Elle trouve confirmation de cette manière de *se donner* auprès du Père Eymieu, et consolation dans l'acte de *s'offrir avec le Christ* comme *Hostie* dans l'esprit du Règne et de l'Ad Amorem. Cette conscience où la foi, l'imaginaire et l'intelligence ont leur part, unifie sa vie intérieure, son histoire, son amour, et lui permet d'assumer une place douloureuse dans la fondation.

Elle connaît pourtant une certaine forme de désolation : le climat tendu s'accompagne de tristesse, comme l'observe son amie de Lavalette, ce qui ne peut que poser problème au Père Eymieu et à Aimée Novo. Comment le comprennent-ils ?

Anne-Marie de Lavalette pense qu'il s'agit des difficultés du début de la vie religieuse. Elle-même ressent un malaise à *Notre-Dame du Travail*. Projette-t-elle inconsciemment son sentiment sur Claire ? Les débats d'idées lui paraissent arides, dit-elle, et la démarche sociale parfois factice comme ses enquêtes lui en donnent l'expérience. Elle espère que Claire apportera un peu de chaleur... Elle ne se demande pas s'il peut y avoir accointance entre Claire et *Notre-Dame du Travail* quand elle-même n'en a pas avec ce groupe, alors qu'elles sont si proches. Si Claire souffre, pense-t-elle, c'est le fait d'un esprit humilié parce qu'encore non exercé à cette vie. En ce cas, c'est le *bon esprit* qui la désole, car l'amour ne va pas sans peine.

Le Père Eymieu, quant à lui, sait que Claire met toute sa générosité au service du Seigneur à *Notre-Dame du Travail*, et qu'elle trouve dans la difficulté qu'elle y éprouve matière à s'offrir en *réparation*. Le reste ? Affaire de personnes, surtout en milieu féminin. Le spirituel qu'est le jésuite sait que cela peut être transformé, devenir pur amour par perte de soi. S'il en est ainsi, c'est le *mauvais esprit* qui tente de faire déchoir Claire de l'amour où elle se tient. Il convient donc de l'aider dans la voie où elle est. Co-fondateur de *Notre-Dame du Travail*, il en partage avec elle une certaine élaboration, non seulement aujourd'hui mais depuis des années, par de multiples conversations, et est intéressé à sa contribution. Cela peut fausser son jugement.

Que ce soit le bon esprit qui travaille Claire en ses débuts de vie religieuse, ou le mauvais qui cherche à l'en faire déchoir, le directeur spirituel ne bouge pas, certain que *Dieu* travaille. Quand Aimée Novo lui fait part de ses

inquiétudes, il la renvoie à son impatience : "*laissez-lui le temps*²⁷". Il ne se soucie pas de la vocation de *victime* ("hostie") de sa dirigée. Comment le pourrait-il ? Qui n'est pas *hostie*, qui n'est pas *victime*, dans ces années d'épreuve nationale²⁸ ? Chacun se débrouille de la guerre à sa façon. Le monde catholique baigne dans la *Réparation*, premier et dernier mot d'une piété inspirée par la dévotion au Sacré-Coeur, et met le "*abneget semetipsum*²⁹" à la place centrale de la vie spirituelle, comme la plus grande expression de l'amour : qui s'inscrirait en faux là contre, après avoir contemplé la Croix ? Il faut souffrir pour aimer. Le Père Eymieu accompagne volontiers Claire dans sa réparation quotidienne : ne montrera-t-il pas à ses lecteurs que la Providence s'est *contentée* de peu eu égard aux millions de morts supplémentaires que les péchés de la France justifiaient ? Elle s'est faite Miséricorde en acceptant l'*holocauste* de ces morts jugés dignes d'expier pour les autres, les associant ainsi au dessein rédempteur : heureux sont-ils d'avoir été, bien qu'indignes, choisis. Dieu n'a pas voulu le mal, insistera-t-il, mais que *ce* mal uni à la Rédemption du Christ devienne Réparation, c'est-à-dire source et expression de Salut, couvrant la multitude des péchés de la France. L'idée exaspérera les incroyants mais apaisera les douleurs du milieu catholique, et pour le moment, elle porte Claire. Les morts au champ d'honneur sont des héros et des saints³⁰.

Que dans ce contexte Claire attribue à Dieu et à sa volonté rédemptrice l'effet désolant de sa vie quotidienne n'a rien de surprenant. La confusion entre le *bon esprit* et le *mauvais esprit*, entre Dieu et le diable, n'est pas décelable tant que le Dieu mauvais, Baal qui attend le sang d'Isaac, hante l'imaginaire. Mais dans le *don de soi en victime* d'une femme trahie par la mode spirituelle du siècle, le vrai Dieu tricote l'invisible fil rouge, le seul qui demeure toujours possible quoi qu'il arrive : *être avec le Christ*.

Aimée Novo est invitée à un discernement. Nous n'avons pas d'indice direct de ce travail intérieur. Un fait est certain, qui ne laisse pas d'étonner : bien que dirigée elle-même par le Père Eymieu, elle ne lui fit pas part de sa décision dernière à l'issue d'une retraite qu'il avait donnée. Pourquoi ? Elle a sans doute déjà essayé, puisqu'il y a trace d'intercession du Père en faveur de Claire, confirmée par le témoignage d'Anne-Marie de Lavalette. Aimée a tout lieu de penser qu'il refusera de poser le problème en termes de vocation. Fondatrice, face à ce *couple* fondateur, elle n'est pas libre. Aussi, au lieu de voir Claire comme un complément, un don, une grâce offerte à *Notre-Dame du Travail*, elle voit en elle une rivale, une menace pour l'oeuvre. En conscience,

doit-elle la garder ?

Pas plus que le Père Eymieu sans doute, Aimée Novo ne s'interroge sur le bien-fondé de son point de vue. Elle a confiance en son charisme fondateur. A l'appui de cela, le fait que son Institut retint et exprima à mots couverts, dans la patiente miséricorde que mérite toute humanité, qu'elle aima à être adulée.

Au moment de la retraite qui doit préparer les membres de *Notre-Dame du Travail* à l'érection canonique et aux vœux que chacune peut faire désormais, la question pour Aimée est de savoir si Claire introduit dans le groupe quelque chose qui risque de mettre en péril son charisme propre. Claire dit souhaiter apporter chaleur, prière, amour, elle souhaiterait la présence eucharistique, toutes choses qui ne sont pas à proprement parler une *autre* vocation, tout au plus un accent, une manière légitime de vivre un charisme social qui se cherche encore, avec lequel elle a des affinités, comme en témoignent son expérience précédente et le document qu'elle a rédigé...

Anne-Marie de Lavalette, plus brutalement, dira : "*On ne met pas deux têtes sous le même bonnet*³¹." C'est peut-être la meilleure analyse. La seule ?

3. LA DECISION.

a. La retraite au Cénacle.

"*Pourquoi ont-elles renoncé à construire ? Cela, on ne le saura jamais*³²." Cinquante ans après avoir découvert le secret de Claire et l'avoir ruminé et gardé, Anne-Marie Revertégat s'interroge toujours.

L'érection canonique est fixée au 31 octobre 1917. Une retraite doit préparer les membres de *Notre-Dame du Travail* à cette naissance dans l'Eglise, scellée par des vœux : au cours de la Messe célébrée chez le Cardinal Amette, Aimée et Andrée doivent prononcer leurs vœux perpétuels, Marie Charrat, Marie-Louise Destruel et Louise Laget leurs vœux temporaires, Claire Monestès, Henriette Clouet et Edmée Aubert entrer au Noviciat³³, semble-t-il.

La retraite a lieu au Cénacle, installé, "laïcisé", 88 rue du Cherche Midi.

Les liens avec Notre-Dame du Travail sont étroits. Depuis 1905, les Dames du Cénacle montrent une extraordinaire capacité d'initiative. A l'écoute de l'Esprit pour stimuler, créer, soutenir autrui dans sa grâce, elles sont à l'origine de plusieurs oeuvres sociales et syndicales, qu'elles ont passées dès qu'elles ont pu à *Notre-Dame du Travail*. L'une d'elles, la Mère Mathilde Lespinasse, anime les *Missions de Midi* à Notre-Dame des Victoires, oeuvre née en 1908³⁴, dans le droit fil du catholicisme social. Il est tout naturel qu'elle héberge la prière et la fête de leurs collaboratrices et amies. D'autres invités sont prévus, dont madame de Lavalette.

Le Père Eymieu prêche la retraite. Il en est peu de trace. Ses notes n'ont pas été conservées par la Compagnie. Les notes de Claire, s'il y en a eu, ont disparu sous les bombes. Quant à Aimée Novo, si elle a laissé quelque chose, c'est au fond d'une inaccessible boîte d'archives. Pourtant, tout est dans ce vide.

Une lettre d'Edmée Aubert témoigne que la fin de la retraite de Claire fut douloureuse³⁵ : mais était-ce avant ou après avoir rencontré Aimée Novo ? En termes de discernement, cela change tout, mais nous ne le savons pas.

Le 30 octobre, veille du grand jour, on prépare la fête. Demain, l'Eglise bénit et reconnaît comme don de Dieu le combat créatif de quelques femmes catholiques sociales qui, pour répondre aux besoins des hommes en répondant à l'amour du Christ, ont trouvé dans les contingences politiques et sociales de leur temps le ressort même de leur amour. Recueillement, et repassage de leurs sobres atours... Le Père Eymieu partage cette joie qui doit être la sienne : il a peiné, soutenu, construit, enfanté *Notre-Dame du Travail* qui donne corps à ses intuitions. Elles ont *pris ses idées*³⁶, dira-t-il.

b. *"Vous n'avez pas de vocation."*

Le même jour, Aimée Novo convoque Claire, et lui dit :

*"Vous n'avez pas de vocation. Il faut partir"*³⁷.

Y eut-il d'autres explications ? Sans doute. Claire ne retint que cela. Les mots qui excluent de l'amour de Dieu font lever une indescriptible douleur, *brisent sa vie*³⁸. Elle est anéantie.

Le Père Eymieu n'a pas été consulté. C'est de Claire elle-même il apprend son renvoi. Il demande aussitôt à rencontrer le Cardinal Amette, Supérieur ecclésiastique légitime qui, comme tel, est le seul à pouvoir quelque chose. Hélas ! C'est à Anne-Marie de Lavalette que le Père Eymieu raconte :

"Le Père Eymieu m'expliqua l'épreuve qui était réservée à Claire et à lui-même. Mlle Novo avait décidé et fait admettre par Mgr. Amette, Archevêque de Paris et Supérieur de la nouvelle Congrégation, que l'admission de Claire n'était pas possible, parce qu'elle n'avait pas de vocation religieuse !...

L'avis du Père n'avait pas été demandé... Il excusa Mlle Novo en disant: "elle a mis en pratique ce que j'ai souvent répété cette année à mes filles, c'est qu'elles avaient le droit et le devoir de s'adresser à l'Autorité Supérieure chaque fois que cela leur semblait nécessaire.

Le Cardinal comprit ce que cette mesure comportait de sacrifices, mais resta ferme dans sa décision. Il dit au Père : "s'il s'agissait d'une communauté plus nombreuse, un changement de maison suffirait, mais pour une oeuvre à ses débuts, mieux vaut une complète séparation. Croyez-moi."

Ce que me demandait le Père Eymieu était bien simple. La retraite à laquelle Claire avait assisté prenait fin. Un déjeuner en marquerait l'heureuse conclusion. Claire n'y serait pas admise et j'étais invitée à l'entourer dans sa solitude. C'est ainsi que dans une pièce toute proche nous allions déjeuner ensemble, non sans entendre les joyeux échos de la réunion dont elle avait été exclue...

Dans l'après-midi, le Père Eymieu vint nous rejoindre. Son premier mot fut pour me dire : "Qu'allons-nous faire de Claire ?"

Certes, il avait un dessein, mais il cherchait ainsi à m'attacher plus encore à celle qui une nouvelle fois allait tant souffrir³⁹."

La réponse du Cardinal Amette manifeste clairement qu'il s'agit avant tout d'un problème relationnel. Et la manière dont le Père Eymieu en parle à Mme de Lavalette indique qu'il se sent, à travers Claire, personnellement visé. Aimée Novo fait cesser l'influence à deux voix par laquelle elle s'est sentie dépossédée de sa part *unique* à la fondation. En excluant Claire la veille de la reconnaissance canonique, elle obtient que celle-ci n'en ait jamais fait, sur le papier, partie. Elle *efface* Claire de l'histoire des *Sociales*. La suite le prouva.

On peut penser qu'Aimé Novo amputa son jeune institut d'une part de grâce en l'amputant du risque d'une *autre tête*. Faut-il penser que la jalousie et l'incompréhension et jalousie lui tiennent lieu de discernement d'une vocation et qu'en tout état de cause, son élection n'est pas *droite*⁴⁰ ? Ce serait juger ce que Dieu seul connaît. L'Eglise n'est pas indemne de ces erreurs de navigation. Saint Ignace dit qu'en cas d'élection qui n'aurait pas été faite "*comme il se doit*

*et de façon ordonnée, sans attachements désordonnés, la seule chose à envisager est de s'en repentir et de tâcher de mener une vie bonne à l'intérieur de son élection*⁴¹." Dans la nuit intérieure où Claire plonge en recevant la décision d'Aimée Novo, elle doit, en ce qui la concerne, transformer l'*élection* peut-être *oblique* d'autrui en *élection droite* pour elle, c'est-à-dire transformer la mort en vie. Elle est acculée à faire oeuvre de Résurrection, ce qui ne peut être que l'oeuvre de l'Esprit. Y a-t-il eu une élection première à sa retraite ? Elle est en tous cas engloutie dans celle-ci, qui vient de l'*Autre*, dont elle ne sait si c'est Dieu ou le diable. Mais elle prend corps à la Croix où sa *vocation* s'enracine en déviant de sa première trajectoire.

L'épreuve est totale.

Comment *marcher* ? Il lui faudrait voir quelque chose du chemin. Celui-ci, derrière elle, est inextricable. Si elle a partagé l'intuition fondatrice de *Notre-Dame du Travail* au point d'en rédiger les textes fondateurs, comment être autre chose et où ? Si elle doit *croire* – par obéissance en quelque sorte – qu'elle *n'a pas de vocation*, c'est-à-dire qu'elle n'a *jamais* eu de vocation, l'ombre portée sur le passé est totale : tout est faux, rien n'a de sens, elle est égarée. Et depuis longtemps. Et si elle pense que la jalousie guide son renvoi, l'ombre est portée sur l'Eglise. Tout est intolérable, entre désastre et colère.

Le Père Eymieu fait appel aux Dames du Cénacle. La Supérieure du 88 rue du Cherche-Midi⁴², Mère Isabelle de Montgrand, a une idée. Elle confie Claire à la Mère Mathilde Lespinasse qui l'emmène voir les *Missions de Midi*, une oeuvre que le Cénacle souhaite étendre plus largement, en particulier à Marseille où la jeune demi-soeur de Mère Isabelle, Mère Eliette de Montgrand, arrive comme Supérieure. L'intuition des *Missions de Midi* est différente et complémentaire de celle des syndicats. Dans les syndicats, les femmes sont aidées à prendre en main leur vie, leur avenir, et peuvent espérer exercer une pression sociale efficace telle que le législatif se mette au service de la justice et de l'avenir des masses. Les *Missions de Midi* ratissent plus large. A l'entraide sociale, elles ajoutent un souci de formation catéchétique et spirituelle dont on pressent qu'aux lendemains de la Guerre, le pays aura besoin pour se relever. Or, bien que les Etats-Unis soient entrés en guerre quelques mois plus tôt, en hiver 1917-18 rien n'est gagné, l'avenir est incertain et forcément difficile⁴³. Il faudra une âme.

Claire regarde sans voir, sonnée, anéantie. Qu'importe les *Missions de*

Midi ? Elle ne sait qu'une seule chose : elle doit faire ses bagages, quitter sa communauté, et tout ce qui fit sa vie depuis des années, Plaisance, l'Ecole Normale Sociale, les Bulletins, les syndicats, d'innombrables personnes rencontrées, servies, aimées. C'est quitter sa propre histoire. Elle devient une épave. Depuis Chambéry, est-ce inscrit dans sa vie ? Que sera pour elle l'*Amor Christi*, désormais ?

Un jour indéfini de l'hiver 1917, Claire prend le train à la Gare de Lyon. Il a été décidé sans elle qu'elle serait accueillie quelques temps au Cénacle de Marseille.

En Russie, le Tsar s'enfuit. Les bolcheviques mettent le pays à feu et à sang⁴⁵. Partout, les armées épuisées se mutinent. A Verdun, 500 000 morts.

3ème PARTIE

XAVIERE

"La grâce de Jésus-Christ en moi n'aura pas été vaine."

CHAPITRE XII

AU CENACLE DE MARSEILLE

"Me rappeler l'histoire que j'ai à contempler."

Lorsque Claire quitte *Notre-Dame du Travail*, la "Grande-Guerre" n'est pas finie, loin s'en faut.

La guerre s'est exacerbée et rien n'est gagné pour les alliés. L'Allemagne, voulant réduire l'Angleterre avant l'entrée en guerre prévisible des Etats-Unis, a envoyé par le fond une grande partie de la flotte anglaise. La Révolution russe, en affaiblissant la résistance à l'Est, favorise l'Allemagne qui peut regrouper ses forces et exercer une pression plus forte à l'Ouest. A Verdun, les Armées piétinent face à face dans la boue, et 500.000 morts plus tard, n'ont rien gagné d'autre que l'horreur. En août 1917 le Pape Benoît XV a tenté d'intervenir en proposant sa médiation pour la paix¹, mais les gouvernements n'ont pas voulu d'une paix sans victoire. A l'arrière, les peuples sont las. Le souvenir des rigueurs de l'hiver précédent fait craindre un nouvel hiver pour les combattants comme pour les populations. Les soldats se sentent sacrifiés, partout les tensions montent, les Armées se mutinent : rien ne semble plus justifier les lourdes pertes liées à une tactique offensive, ou la mobilisation d'adolescents envoyés à leur tour à la *boucherie*. Pétain, nommé Généralissime des Armées, se montre ferme face aux mutins, mais change de tactique et opte pour une guerre défensive moins meurtrière. Le pays se reprend. Mais l'*Union Sacrée* est ébranlée, les Gauches exigent la paix, des socialistes quittent le Gouvernement. A l'intérieur, l'effort de guerre génère des dysfonctionnements et des déséquilibres économiques et industriels qui laissent présager des difficultés pour l'après-guerre que tous appellent de leurs vœux. En Russie, le Tsar prend la fuite².

Claire participe à la désolation générale. Des mots sombres entrent dans son vocabulaire, qu'elle partage avec bien des femmes de sa génération : *ruine*,

*désespoir, amertume, blessure, vie brisée, amputée, épave douloureuse, atroce croix, vocation perdue, rejet, destruction*³. Portée par une interprétation du malheur chère aux catholiques – dont le Père Eymieu est l'un des témoins⁴ – elle veut unir sa peine à celle de tous et du Christ pour l'offrir en *Réparation*. La *Passion de la France*⁵ se confond avec celle du Christ et participe à l'oeuvre de Salut. Si l'interprétation est discutable, le don généreux du coeur lui fait trouver Dieu au lieu de la douleur collective.

Pour elle comme pour tous, les cloches de l'Armistice sonneront la fin d'un temps amer, ouvrant les *Années Vingt* marquées par la reconstruction, le renouveau, l'espérance. Dans ce temps s'inscrit la fondation de la Xavière.

La période qui nous occupe maintenant comporte deux moments : la fin de la guerre, et le début de la reconstruction. Pour Claire, elle se passe dans l'unité de lieu – le Cénacle –, et l'unité de climat intérieur – la dérélition.

1. LE CENACLE.

a. Retour à Marseille.

Des dispositions ont été prises par les Mères Dognin, de Varax, de Montgrand et le Père Eymieu, pour que Claire soit accueillie au Cénacle de Marseille. Elle reste une quinzaine de jours au Cénacle de Paris, rue du Cherche-Midi, le temps de rassembler ses affaires et part, sans adieux.

Il faut plus de douze heures pour couvrir la distance Paris–Marseille en chemin de fer à travers le pays désolé par la guerre. Tandis que les gares égrennent le passé proche – Mâcon, Lyon, Vienne, Pierrelatte, Valence –, Claire roule vers un lendemain sans visage qu'elle ne veut pas et n'aime pas.

A Marseille, elle doit se resituer dans le paysage. Le front est loin, mais le Port transforme la ville en un immense lieu de transit où le monde entier semble s'être donné rendez-vous : débarquement de Serbes, de Yougoslaves d'Amérique, d'Hindous et de Chinois, venus combattre et mourir pour soutenir l'Europe dans son effort de guerre ; embarquement de troupes pour les champs de bataille du Moyen-Orient ; repliement du XV^{ème} Corps d'Armée du Général Monrœ, vaincu en Lorraine, qui installe son Quartier Général dans un immeuble appartenant aux Fabre, 37 rue Breteuil. Le Parc Borély est un

immense campement international. Dix-sept hôpitaux militaires et vingt et un hôpitaux privés reçoivent de nombreux blessés et malades : la grippe espagnole, la syphilis, la tuberculose et la fièvre typhoïde, parachèvent les ravages de la guerre et décuplent l'inépuisable inventivité de l'Abbé Fouque toujours sur le pont. La misère morale accompagne la pauvreté : on dénombre officiellement 800 prostituées mais on en avoue officieusement 7000 pour la seule ville de Marseille. Les veuves et orphelins se comptent par milliers. De surcroît, des réfugiés russes commencent à arriver, fuyant la guerre civile qui fait rage à Petrograd. Sur le Vieux Port et la Canebière, on entend parler toutes les langues, on croise toutes les misères⁶.

b. La Mère Héliette de Montgrand.

Une silhouette minuscule et frétilante, des yeux noirs pétillants, un large sourire malicieux, un subtil mélange de finesse et de distinction, de fantaisie et de gaîté : la Mère Héliette de Montgrand respire l'accueil et la compréhension. Rien ne transparaît d'une vie spirituelle aride et dure⁷ qu'on ne découvre avec surprise qu'après sa mort. Elle y puise sans doute le goût de chercher Dieu chez les autres, faute d'avoir le sentiment de Le trouver chez soi. Elle sait comprendre et accompagner son action, et *suivre* l'Esprit. Le Père Eymieu qui la dirige depuis qu'ils sont revenus, lui de Lyon, elle d'Italie, sait à qui il confie Claire. Elle l'accueille, et lui offre d'emblée une affection sans réserve.

Revenue à Marseille qu'elle a quittée au moment de la Séparation, la nouvelle supérieure du Cénacle a compris qu'elle aurait fort à faire. Cette communauté n'a rien de commun avec celles qu'elle a connues en Italie : elle découvre les conséquences pratiques d'une politique anticléricale sur la vie religieuse : la vie *sécularisée* est occupée d'activités extérieures, l'habitat en plusieurs petits appartements mêle à d'autres locataires, l'absence de jardin interdit de vivre en clôture. Difficile. La Mère Héliette de Montgrand a dû adopter des vêtements séculiers, austères certes, et cherche à préparer les lendemains incertains. Si les formes n'y sont plus, cependant le fond demeure, fortifié, épuré, par l'épreuve de la laïcisation et de la guerre.

Claire connaît certainement le 20 Boulevard Salvator. La haute porte de bois plein donne par un court vestibule sur l'escalier. Encastré entre d'autres maisons, quelques cours et jardinets séparent l'immeuble du 11 rue Puget, où habitent les jésuites, eux aussi mêlés à la population. Les Dames du Cénacle, expulsées de leur propriété de la rue Sainte Victoire, sont réfugiées là.

c. La grippe espagnole : *voir sa vie à la terrible lumière de la mort.*

Claire s'insère petitement. Elle participe à la vie de prière du Cénacle, et à quelques activités, comme l'animation d'un Cercle de jeunes filles avec le Père Eymieu. Au bout de six mois, elle attrape la redoutable grippe espagnole. Sur son organisme affaibli, malgré les bons soins de Madame Bassereau⁸, une infirmière elle aussi pensionnaire au Cénacle, l'évolution est de mauvais pronostic. Le 18 juillet 1918, elle se confesse et le Père Eymieu lui donne les *Derniers Sacraments*. Le 20, le médecin fait savoir que si la fièvre ne tombe pas dans la nuit, il ne restera plus qu'à attendre la fin. Claire voit sa vie "*à la terrible lumière de la mort*", dira-t-elle. Les Dames du Cénacle assiègent le Ciel de leurs prières. Le 21 juillet au matin, la fièvre est tombée.

Une longue convalescence commence. Enveloppée par la charité de Mère de Montgrand et de sa communauté, elle se laisse porter, se repose, fait le point, prie : heureux abandon, dont elle leur saura gré. Deux fois par semaine, une clochette l'avertit de la venue du prêtre qui lui apporte la communion, flanqué d'une religieuse recueillie. Elle a le temps de regarder longuement son Crucifix, et lui écrit ce poème, d'une écriture défaite :

*"Patri Filia.
A mon Crucifix.*

*Montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir¹⁰.
Quand je te vois cloué sur ce gibet infâme,
Expiant mes péchés, la folie de mon âme,
O Jésus mon Epoux, j'ai besoin de m'offrir.*

*Montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir,
Pour accepter, joyeuse, l'offense, la blessure,
Pardonner tout ce mal que fit ta créature ;
Sans frayeur à tes pieds, pour de nouveau m'offrir.*

*Laisse-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir
Pour m'unir à ta Croix, hostie toujours victime,
Et m'immoler sans cesse ; donner la joie intime
A... de ton Coeur de sans cesse m'offrir.*

*Laisse-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir
Un peu de temps encor ; sur cette pauvre terre,
Je veux pâtir pour Toi, c'est ma part de la guerre.
Pour consoler ton Coeur, j'ai besoin de m'offrir.*

*Claire-Marie de Jésus.
De mon lit, Cénacle, Marseille, 1918.¹¹ "*

Ce texte appelle quelques observations.

Elle y reprend le "*montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir*" de 1908. Mais l'épreuve fait vivre à Claire un déplacement vers plus de passivité. Elle ne l'a pas choisie, est pour elle un non sens. Mais la prend comme la figure concrète, pour elle, de la Croix, le mode et le lieu d'une union au Christ qu'elle exprime en termes de sponsalité et de fraternité. "*Patri Filia*", dit-elle, faisant sienne la filiation divine. L'expérience intérieure de la peine avec le Christ est pour elle expérience trinitaire. Elle a quitté la vie religieuse mais elle est en Dieu, sans pour autant percevoir autre chose que la détresse et le doute. Inhabituel alors dans la prière, le Tu qu'elle adresse à Dieu dit l'intimité confiante et profonde. Au-delà de toute vocation particulière, privée de la possibilité d'investir son énergie dans l'action qui est souvent pour elle une fuite, elle trouve sa vocation : le Fils. Elle acquiesce à sa propre vie comme à celle, humiliée et crucifiée, du Christ. Sa vie est le lieu de l'Amour, du Salut, du pardon, de la Vie. Sa compassion va au Christ, c'est en Lui qu'elle retrouve le monde en guerre. Elle ne peut plus se battre pour l'industrie de guerre ou les lois sociales, ni soigner les blessés, ni peser sur quoi que ce soit du monde, quelles qu'en soient les douleurs, les injustices, les urgences ; si ses contemporains sont nus, elle ne peut les vêtir, s'ils n'ont pas de travail, elle ne peut en fournir ; s'ils sont malades, elle ne peut les soigner ; tout ce qu'elle a fait est réduit à rien par la conjugaison du rejet par *Notre-Dame du Travail* et de la maladie. Son combat ne peut plus avoir directement pour objet l'humanité mais Celui qui en est la Figure en étant celle du Père : l'Homme, le *Patri Filius*. Le servir, c'est se laisser configurer à Lui, Le suivre en l'imitant, dit le Règne. La Croix que Claire enfant redouta devient le principe de sa vie plutôt que la question sociale reléguée par obligation au second plan ; sa "*part de la guerre*" consiste à accepter et offrir librement sa peine, dans l'optique du *Troisième Degré d'Humilité* et un mouvement qui évoque déjà l'*Ad Amorem* : "*L'amour consiste en une communication mutuelle. C'est-à-dire que l'amant donne et communique à l'aimé son bien, ou une partie de son bien ou de son pouvoir ; de même en retour l'aimé à l'amant... et cela mutuellement*". Le bien du Christ reçu et rendu est la Croix, dont la figure concrète est pour elle d'avoir perdu sa vocation et de ne pas savoir où elle va. La Réparation apparaît désormais moins comme l'échange marchand avec Dieu d'une valeur sacrificielle expiatoire que comme une clef qui ouvre à la compréhension du sens divin de la douleur humaine. L'accent se déplace du sacrifice fait à la passion subie et consentie. La Croix est pesante, mais on n'est plus dans le "donnant donnant", on est dans l'union au Christ. L'épreuve apparaît comme sacramentelle. Claire apprend que

le divin est humble, le contraire de la mondanité humaine¹². *Réparer* consiste à accepter et offrir ce qui est donné par les circonstances liées à la *mondanité humaine*, qui configurent à l'humilité divine, et, en ce lieu, à se recevoir et se donner. Le mouvement de la *réparation* est *eucharistique*. Claire Monestès ne *pense* pas la Réparation¹³, mais fait l'expérience pratique de communier par sa propre souffrance à la souffrance du Christ pour son Corps qui est l'Eglise. Le corps douloureux du monde n'est plus un corps opaque à soigner, mais un corps à *participer*, dont la nuit est lumière, assumé par Dieu même pour que s'opère le mystère du monde contenu dans l'Amour trinitaire : la Création, Incarnation, Rédemption. Paradoxalement, son déchirement intérieur inaugure le chemin d'une contemplation où l'Hostie ne suffit plus à l'adoration, car l'Hostie déborde sur toutes choses : elle-même, le monde, sont appelés à être "hostie" – aujourd'hui dans la guerre et l'offrande de la douleur, demain dans l'inventivité de la mission : hostie de louange –. La chose importante, la chose première, c'est l'*être avec le Christ* du Règne. Soigner la société n'est qu'une conséquence indispensable mais seconde. Paradoxalement, le fait d'avoir perdu ce en quoi elle avait cru réaliser le Règne en accomplit le désir, ce qui la déchire l'unifie. Elle entre quant à elle dans un long aveuglement sur sa vie, et par là dans une passivité où tout se résume à entendre la voix du Père dire, d'elle-même et du Christ, le "*Sint Unum*" qui reprend l'idée du Règne dans une optique sponsale. Elle devient, dit-elle, *hostie de paroisse*. La fondatrice est à son insu préparée. Plus tard, elle pourra dire à ses novices : "*ayez le goût de la vie ordinaire*"¹⁴.

En 1918, Claire rêve de retourner à *Notre-Dame du Travail* : mais elle ne *peut* plus y retourner. Elle est ailleurs.

Le cahier du *Journal* correspondant à cette période a malheureusement disparu. Anne-Marie Revertégat laissa entendre qu'à ses yeux il était dur et injuste : "*ce qu'on dit quand on souffre*"¹⁵. Le Père Eymieu dit, quant à lui : "*la réaction de Claire a été magnifique*"¹⁶. Sans doute les deux ne s'excluent pas. Pendant longtemps en tous cas, elle reste entre culpabilité et colère, don et reprise, dans l'angoisse toujours ravivée d'être inutile, malfaisante, et rejetée par Dieu.

"O mon Dieu, suis-je une hostie immolée à votre service ou une réprouvée ? Oh ! L'agonie de ne pas savoir ! Souffrir dans la lumière, c'est ne plus souffrir ! Cette torture, la Sainte Vierge l'a connue au pied de la Croix, lorsque les Ténèbres ayant miraculeusement envahi la terre après la mort de Jésus, non seulement elle ne le voyait plus, mais elle ne l'entendait plus. Et alors, que fait-elle ? Elle prie et elle attend"¹⁷...

d. L'Armistice.

Les Etats-Unis sont entrés en guerre en avril 1918. La "deuxième bataille de la Marne" a fait reculer peu à peu les troupes du Général Luddendorf sous la pression du Général Foch. Le front enfoncé, l'Allemagne recule définitivement. La guerre se termine. L'Armistice est signé.

Le 11 novembre 1918, une fête échevelée remplit les rues des villes et villages de France, les rires et les larmes se mêlent au son des canons et des cloches qui à toute volée annoncent la victoire et la fin des combats. La Grande-Guerre, la folle hécatombe dont les conséquences démographiques, industrielles, économiques et sociales, marqueront la suite du 20^{ème} siècle, est finie. C'était la "*der des der*", dit-on. Dans la rue avec tous, Claire partage l'exultation et la peine, et cette conviction que la Patrie assume collectivement sa participation à l'oeuvre divine du Salut :

"L'Armistice ! Plus d'effusion de sang, mais les coeurs saignent encore, les petites veuves sanglotent avec toute la violence de leur jeunesse. Pour elles, il n'y aura pas de retour. C'est l'heure du grand dévouement et du grand sacrifice. Se réjouir uniquement parce que la Patrie est délivrée, parce que le droit triomphe, parce que, en somme, partout où la justice a le dernier mot, c'est Dieu qui est souverain et qui juge¹⁸."

Nul doute, Dieu a préféré la France, Patrie du Sacré-Coeur. Elle ajoute:

"O Jésus, en ce jour de victoire, qu'une reconnaissance infinie monte vers Vous, laissez-moi, petite chose écrasée de douleur, vous bénir si mon sacrifice a apporté une goutte de sang à la grande expiation commune, si j'ai été mutilée pour aider au salut de mon pays bien-aimé. Pardonnez-moi de ne pas accepter avec le sourire vos volontés sur moi, pardonnez-moi. Je m'unis aux mères, aux veuves en larmes, pour achever en moi ce qui manque encore à la Passion de la France¹⁹."

Ces sentiments sont alors communément partagés par le milieu catholique jusque dans les rangs allemands. Anne-Marie de Lavalette raconte à Claire que son mari ayant rencontré secrètement l'évêque allemand de Metz, celui-ci lui confia que malgré l'humiliation de son pays, il est heureux pour l'Eglise que la France remporte la victoire car c'est la victoire *de la Patrie du Sacré-Coeur*²⁰. Le Père Eymieu fait un discours de même teneur en décembre 1918²¹. Prise dans l'étrange imaginaire pieux par lequel les catholiques français croient déceler le sens divin des évènements et les signes de la préférence de Dieu pour leur Patrie, Claire n'est pas plus que d'autres en mesure d'évaluer les changements qu'annonce la fin du conflit.

3. RECONSTRUIRE ET INVENTER.

a. Que sont les Catholiques Sociaux devenus ?

Les populations sont partagées entre la nécessité de s'adapter au "réel" - mot leitmotiv des années Vingt - et le rêve de reconstruire "à l'identique" pour retrouver la vie d'avant le conflit, sublimée par la mémoire. Rêve impossible. Les transformations sont trop profondes. Le rêve dit l'immense besoin de vivre et de secouer tous les jugs qui explique les difficultés et les passions des "Années Folles", comme on appellera les Années Vingt qui contribueront à préparer, pour la génération suivante, la seconde guerre mondiale. La Xavière va naître dans ce contexte échevelé.

Les Catholiques Sociaux sont devant une situation nouvelle.

Le syndicalisme corporatiste catholique français subit l'influence du modèle allemand avec la rentrée au bercail de l'Alsace et de la Lorraine. Cela contribue au regroupement des syndicats catholiques au sein de la C.F.T.C. en 1919. La vie syndicale y perd son caractère quasi familial et son inventivité un peu décousue au profit d'une représentation plus efficace, nécessaire face à la C.G.T.. Elle y perd aussi son caractère missionnaire - elle avait été l'un des modes d'influence privilégiés de l'Eglise en France dans les années de l'anticléricalisme dur -. Des laïcs s'y étaient formés à la responsabilité, des religieux y avaient vécu une mission partagée avec des laïcs, y acquerrant une sensibilité au monde et une manière nouvelle de comprendre la mission. Sans qu'on puisse le voir clairement, cela prépare un renouveau aussi bien dans les formes que prendra la consécration religieuse que dans les engagements du laïcat.

Dans l'immédiat après-guerre, la situation est complexe pour les catholiques. La politique à leur encontre s'est assouplie, la République réintègre les religieux et religieuses exilés. Un bon nombre a été mobilisé : rentrés pour se battre, 25.000 sont morts pour la Patrie. D'autres sont devenus des héros nationaux, comme le Père Doncoeur. La France a envers eux une grande dette de reconnaissance. Mais ceux qui reviennent de l'étranger, et parfois du front, n'ont pas expérimenté la mission sous les auspices de la laïcité et du droit d'association, qui a permis une approche nouvelle des hommes et une nouvelle

perception des besoins, en particulier en milieu populaire. Ils sont portés à voir surtout la misère de l'Eglise de France, l'injustice dont elle a été victime, le clergé décimé, le peuple émancipé qui échappe à sa tutelle et à son influence. Aussi, ils pensent l'avenir en termes de restauration : il faut refaire des prêtres et cadrer les femmes en les ramenant au foyer où les attendent les tâches maternelles et ménagères. Le syndicalisme et l'inventivité que Claire a connus ont vécu. Les temps changent. Dans une certaine mesure elle n'échappe pas à l'évolution générale.

b. Un exemple de reconstruction de la famille : *les Filles de France*.

Dès l'automne 1918, Claire a vu revenir avec joie ses "petites brebis", comme elle appelle les jeunes filles du Cercle qu'elle animait l'année précédente. Comme elle proposait autrefois une formation sanitaire et sociale aux ouvrières - si bien que celles-ci trouvant dans l'Eglise les encouragements et les moyens de construire leur milieu, cela contribuait à y enraciner l'influence de l'Eglise - elle propose aujourd'hui la religion qui paraît la seule force capable de contenir, éclairer, orienter, ramener la femme à ses devoirs familiaux dans ces moments de débandade. Et puisque "le terrain est au premier occupant"²², elle jette ses forces dans un combat auquel nous trouvons un arrière-goût réactionnaire.

Il y a fort à faire. La mode exprime à sa façon le nouveau statut de la femme. Les cheveux et jupes se sont raccourcis, témoins d'une émancipation qui eût été inimaginable avant-guerre. L'évolution, liée aux responsabilités professionnelles et familiales, à l'indépendance financière, est irréversible et grosse de déstabilisation sociale. Tous les soldats ne retrouvent pas leur femme au foyer. Quand ils la retrouvent, elle a changé : ce n'est pas celle qu'ils ont quittée et idéalisée. L'homme doit réinventer sa place à la maison. Et après les heureux revoirs, il n'est pas rare que des familles n'arrivent pas à dépasser le choc du retour. Les divorces commencent à augmenter de façon considérable. Pour les catholiques davantage portés à la nostalgie de la femme pour qui "*la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour*"²³, sur le modèle de Marie à Nazareth, il y a là un nouveau combat à mener. Mais lequel ?

A l'ombre du Cénacle, Claire rédige les statuts de l'association des *Filles de France*²⁴ dont le but est de promouvoir un modèle de jeune fille française toute de pureté, qui lutte contre la mode laide et inconvenante "*importée d'Allemagne et fabriquée de surcroît dans des ateliers juifs*". La femme doit

garder sa grâce de service, de discrétion, de pureté, semblables à ces vierges aux traits éthérés et aux yeux baissés, comme Sainte Agnès dont les succès dans l'opinion sont foudroyants, et assurer ainsi la cohésion de la famille. Il en va, pense-t-on, de l'avenir du pays et de la fidélité des français à l'Évangile. Bientôt, nombre de ces catholiques nostalgiques et pieux se retrouveront aux côtés de Maurras qui, malgré son athéisme, devient leur maître à penser. Le Général de Castelnau, au cœur des nouvelles luttes anticléricales provoquées par ces attitudes, veut, quant à lui, restaurer l'Église.

Claire devient-elle réactionnaire, maurassienne, antisémite ?

Ses choix, largement téléguidés par le Cénacle puisqu'en tout état de cause il s'agit d'œuvres du Cénacle, éclairent a posteriori son engagement passé avec *Notre-Dame du Travail*. Elle n'y aborda jamais la question ouvrière autrement qu'en bourgeoise : les *Sociales* étant d'origine bourgeoise, cela se comprend. En outre, la femme ouvrière n'a ni le goût, ni les moyens, ni le recul pour analyser les situations et savoir ce qui lui manque. A ses yeux, il ne lui manque rien, elle est portée à attribuer à la fatalité ce qui est pour d'autres une carence sanitaire ou sociale à voir et à combattre. De culture bourgeoise, Claire sert et aime réellement la *masse ouvrière*, la *Rampin* ne s'y était pas trompée. Elle n'a pas la sensibilité "socialiste" - c'est-à-dire communiste -, a toujours préféré l'idéal corporatiste et l'intégration sociale à la lutte des classes, qui apparaît aux catholiques être la figure menaçante de l'Ennemi qui, à l'Est, jette les Russes Blancs sur les routes. *Nazareth* évoque pour elle non la communion aux humbles tâches et conditions de vie des hommes, pour communier à l'humilité de l'Incarnation, comme comprend Charles de Foucauld, mais la Sainte Famille dans ses vertus familiales et son abnégation. L'idée Foucauldienne ne prit corps qu'après la seconde Guerre Mondiale. Sur ce point, Claire évoluera peu à peu. L'urgence, en 1919, n'est pas de vivre comme tout le monde - on en sort -, mais de promouvoir la renaissance d'une Église visible et conquérante.

c. Restaurer le Sacerdoce : les *Samuels*.

Les femmes doivent avoir des enfants nombreux et l'Église refaire des prêtres. C'est fondamentalement le même problème. Oeuvre urgente, à l'heure où les masses sont dans l'errance et l'Église décimée. Or, un des aspects du problème des vocations est financier : les études au Petit Séminaire coûtent cher dans un contexte de situation économique et sociale difficile.

Après l'allégresse du retour des *poilus*, le monde et la France connaissent des crises qui mettent en péril les équilibres fragiles. Les revendications sociales se durcissent. Aux sacrifices volontiers consentis de la guerre succède une soif impérative de bien-être. Mais le "*tout tout de suite*" se heurte aux difficultés de remise en route de l'économie. Reconvertir l'industrie de guerre ne se fait pas en un jour. Aussi, malgré l'immensité de la reconstruction, tout commence par une recrudescence de chômage : les femmes perdent les emplois liés à la guerre, et les hommes arrivent sur un marché du travail effondré où l'évaluation des besoins prend du temps. Rien n'est encore réglé sur le plan extérieur, en particulier la question des *réparations* que la France demande à l'Allemagne sous forme financière. Malgré les immenses fêtes du 14 juillet 1919, l'Armistice n'est pas la victoire. La France occupe pour longtemps la Ruhr dans l'idée d'aller chercher elle-même le produit des "réparations" qui tardent à venir. La politique extérieure interventionniste de Clémenceau dans le Bassin Méditerranéen, critiquée par le pays épuisé par la guerre, contribue à fragiliser l'Etat. Le niveau de vie baisse quand la soif de revivre s'exacerbe : cette situation génère des conflits sociaux que le Gouvernement contient tant bien que mal sur fond de Révolution à l'Est. On craint de voir la Révolution Communiste gagner l'Europe. Les catholiques sont de ceux qui pensent que ce nouvel ennemi est peut-être plus dangereux que l'Allemand.

Les oeuvres de recrutement sacerdotal se multiplient. A Tours, Monsieur et Madame de Lavalette, Philippine de Rancourt à Montluçon, le Père Delbrêl, jésuite, y participent. Claire organise dès l'hiver 1918 l'*Oeuvre des Samuels*²⁶. Il s'agit de faire prendre en charge les études d'enfants pauvres au Petit Séminaire, par un système de parrainage de personnes du monde. Sensible au manque de pasteurs qui veut dire manque eucharistique, elle veut soutenir les vocations. Ce sera sa manière de donner la vie et de croire pendant un temps y réaliser la sienne. Ce qu'elle en dit dans son *Journal* peut surprendre. Elle s'accroche aux Samuels, emprunte son vocabulaire au registre familial : le Père Eymieu est "*Père*" de ces "*autres Christs*" qui sont aussi ses enfants à elle... Claire est en mal de fécondité. Son désir d'être prêtre autrefois, sa solution de substitution en se voulant "hostie", son offrande en union à la Passion du Christ, lui semblent la source de cette fécondité spirituelle, et les *Samuels* en être la synthèse et l'aboutissement.

"... enfin, Jésus, tout cet épanouissement de votre grâce, cette force de votre onction sacrée qui résiste à tous les orages de la vie, en fait des

*prêtres selon votre coeur et des apôtres dignes de continuer votre oeuvre en ce monde*²⁷ ".

Elle-même adopte un *Samuel* : Germain Grimal²⁸, qui tient pendant quelques pages une grande place dans son *Journal*. Mais quand elle offre les *Samuels* à la Mère Philippine de Rancourt, celle-ci repousse l'offre. Cette vocation aussi tourne court. Le projet disparaîtra peu à peu des préoccupations de Claire.

d. La reconquête des masses : les *Missions de Midi*.

Les jeunes filles du Cercle forment un groupe sympathique et dynamique où les idées fusent. Voici comment Claire raconta l'éclosion des *Missions de Midi*.

"L'oeuvre des Missions de Midi a pris naissance à Marseille au mois de février 1919 dans un petit cercle de jeunes filles au Cénacle. L'une d'elle qui dirigeait le groupe avait suivi à Paris une journée de Mission qu'organisait Mère Lespinasse, Religieuse du Cénacle. Elle en retint le fonctionnement. Encouragée et soutenue par le Mère de Montgrand, elle fonda cette oeuvre.

*Une démarche de Mère de Montgrand et de Mlle M. obtint de l'évêché l'autorisation nécessaire et le R.P. Bulot accepta que le Père Eymieu fût nommé le Directeur de l'oeuvre à la condition qu'on lui demanderait non un travail, mais sa direction et son appui*²⁹ ."

Les Missions de Midi ne sont pas une initiative nouvelle. A Paris, depuis 1908, elles proposent aux midinettes un repas, un lieu d'accueil, la possibilité d'une formation religieuse et une aide éducative et sociale, essentiellement pendant la coupure de midi, d'où leur nom. En 1919, l'évolution politique laisse entrevoir aux Instituts Religieux la possibilité prochaine de reprendre une vie religieuse conventuelle normale. Les Religieuses du Cénacle, semi-contemplatives, ne peuvent envisager se lancer directement dans la création d'une oeuvre nouvelle, mais elles peuvent en avoir l'initiative et en confier la conduite à Claire. Elles font toute confiance à cette "*véritable enfant du Cénacle*³⁰ ", disent-elles, qu'elles ont prises en affection.

La mise en oeuvre est rapide. Le curé de la Trinité accepte d'ouvrir son église à la première Mission de Midi, le Père Salina est pressenti comme prédicateur, des milliers de tracts roses, jaunes et bleus sont imprimés et distribués par les jeunes filles du Cercle dans la rue, à la sortie des bureaux, sur le marchepied des tramways. C'est l'aventure exaltante de la mission ! Et le 17 mars 1919 à midi dix, les midinettes ne sont pas moins d'un millier à

répondre à l'appel ! Elles se pressent à la porte de la "Palud", s'entassent sous la chaire, écoutent avec attention le prédicateur. Claire et ses jeunes acolytes sont stupéfaites. Cette initiative réussie suscite l'intérêt de l'Eglise marseillaise, et le 6 avril, l'*Echo de Notre-Dame de la Garde* écrit avec enthousiasme :

"Du 17 au 22 mars, de 12h.10 à 12h.25, a été prêchée en l'église de la Trinité, la Palud, par le R.P. Salina, une Mission de Midi pour les ouvrières et employées de commerce. L'élan magnifique avec lequel cette jeunesse a répondu à l'appel prouve l'à propos de l'innovation et combien elle était voulue et bénie par Dieu. Rien de plus gracieusement touchant que l'entrée de cet auditoire de 20 ans ! par groupe, j'allais dire par bouquet, empressées, rapides, silencieuses, il venait se masser sous la chaire en nombre toujours plus compact. Tandis que le prédicateur, avec toute son âme, parlait de Dieu, ce millier d'auditrices buvaient littéralement ses paroles. Les âmes de ces enfants ressemblaient à ces fleurs avides de la rosée divine. Comme le Seigneur a dû se pencher amoureux sur ce parterre et l'inonder de ses plus douces bénédictions !

De ces bénédictions, nous avons les preuves concluantes :

1. Dans la demande d'une seconde mission - demande faite par les "missionnettes" de la première, empêchées de la suivre (les voilà apôtres)

2. Par la reconnaissance simplement exprimée : "nous sommes maintenant bien heureuses, nous qui travaillons toute la journée, nous n'avions jamais rien pour nous".

3. Par l'aveu charmant de la transformation opérée dans leur esprit : "nous y pensons, nous en parlons, nous en vivons".

Daigne le Coeur divin après la rosée, envoyer ses plus chauds rayons, afin que lève et mûrisse la moisson, qu'elle lève et mûrisse pour sa plus grande gloire et aussi la joie, la beauté morale, le bonheur de cette jeunesse généreuse³¹."

Dans le numéro suivant, on peut suivre la récolte des premiers fruits :

"Depuis hier, jeudi, de 12h. à 14h.30, à l'église de la Trinité, la Palud, un confesseur est à la disposition des employées et des ouvrières. Pour tous renseignements concernant les Missions de Midi si heureusement inaugurées dans notre ville, s'adresser à Mlle Monestès, 20 Bd. Salvator³²."

Le mouvement ne s'arrêtera plus. Du 12 au 17 mai, le Père Salina prêche une nouvelle série de conférences à Saint Ferréol, sur le Vieux Port. Les titres sont alléchants : *La Grande Affaire - Vive Labeur - Aux Créneaux - Le Cordial - Le Pain de chez nous - Être apôtre -*. Une nouveauté est annoncée : *"après la conférence, distribution de souvenirs."* Puis, au retour des vacances d'été, les Missions s'enhardissent. Pour novembre, un jésuite fera l'affaire : la Croix de Guerre assortie de la Légion d'Honneur de cet ancien aviateur peut faire venir du monde. Le Père Olphe-Gaillard est ainsi annoncé : *"Lieutenant aviateur, Chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la Croix de guerre, de 12h.10 à 12h.25, il se propose de conduire son auditoire dans les "Voies du*

Ciel". Voici les sujets traités : En reconnaissance – Dans les nuages – Tactique de l'air – Coup dur – Moteur qui arrache – Vol plané."

Le succès ne se dément pas.

e. Un complément des Missions : les *Gildes*.

De Paris, la Mère Mathilde Lespinasse suit avec intérêt la naissance et le développement des Missions de Midi marseillaises. Elle encourage Claire, lui envoie tous renseignements utiles sur le fonctionnement des Missions et d'une oeuvre d'appoint, les "*Gildes*", l'invite à la *Journée d'Etudes des Gildes* qu'elle organise à Paris en juillet 1919. L'objectif des Gildes est missionnaire. Elles veulent atteindre les jeunes filles les plus éloignées de l'Eglise, *là où la paroisse ne peut atteindre*. Pour ce faire, elles mettent à leur disposition, de façon très souple, un ensemble de services dans une atmosphère chaleureuse qui à elle seule les fidélise, les éduque, leur donne goût au Christ.

Une des difficultés pour les Gildes est de se situer par rapport aux syndicats catholiques. Ceux-ci ne voient pas toujours favorablement un nouveau groupe occuper le terrain et prendre le relai du rôle évangéliste qui avait été le leur, qu'ils doivent délaissier en se regroupant au sein de la C.F.T.C. – qui doit quant à elle, se situer vigoureusement en face de la C.G.T. Les Gildes gardent l'intuition corporatiste, les syndicats évoluent vers la notion de classe. Il faudra l'Action Catholique pour ouvrir une voie qui fasse la synthèse des deux. C'est encore trop tôt en 1919. Les Gildes, dans leur projet global, paraissent dans une optique de restauration :

"Le but de notre journée d'études vise les moyens de pénétration catholique dans les milieux qui échappent à l'action directe de l'Eglise. M. l'Abbé Cadard nous montre comme la "Gilde", fille des Missions de Midi et son complément nécessaire, s'est constituée comme un instrument souple et précis de propagande et de formation catholique dans la profession.

La Gilde n'est ni un syndicat (son but est moral et religieux et non professionnel), ni un patronage (l'accès en est plus large, plus libre ; on y trouve de l'amitié, non de la protection).

Elle est une famille. Elle s'efforce de créer un milieu social favorable à la vie religieuse, au lieu même du travail, loin du milieu familial souvent hostile, là où la paroisse ne peut atteindre. Elle reconforte et soutient les isolées dans les luttes de la vie. Elle instruit par le moyen de conférences, cercles d'études, bibliothèques, revues. Elle forme l'intelligence de ses membres pour en faire de véritables catholiques...

Ses locaux sont à la fois des salles de repos et de réunion, au cadre attrayant ; et son action bienfaisante pour l'âme et pour le corps se

complète par des colonies de vacances et des maisons de famille... Mlle Schmitt précise dans son rapport les rôles des Syndicats et des Gildes. Ces rôles sont très nettement déterminés. Les premiers s'occupent de la profession exclusivement, les seconds de la formation religieuse et morale de l'âme, sans se mêler des intérêts matériels de la profession. Leurs actions doivent donc être parallèles et se compléter sans se confondre³³."

Claire épouse le mouvement. Elle met à profit l'expérience acquise à *Notre-Dame du Travail* et, sans empiéter sur le territoire de celle-ci, adopte les nouvelles tendances de l'évangélisation des masses. Ce faisant, elle témoigne d'une nouvelle évolution des catholiques sociaux : comme on les vit passer autrefois du catholicisme intransigeant à l'ouverture démocratique par l'effet de la connaissance du milieu à évangéliser (et les impulsions de Léon XIII), un mouvement s'amorce qui, par le souci de restaurer la foi auprès des masses, suscitera des initiatives intrépides qui contribueront à leur tour à faire sortir leurs acteurs de l'esprit de restauration. On retrouvera ainsi bon nombre des catholiques sociaux connus de Claire dans des oeuvres éducatives, prêts à assurer le succès de la J.O.C. que, quant à elle, elle s'empressera de fonder à Marseille.

Laïque active dans le renouveau missionnaire de l'Eglise de France, entourée par le Cénacle, soutenue par le Père Eymieu, a-t-elle trouvé sa voie?

3. LE TEMOIGNAGE DU JOURNAL.

a. Trouver le sens de l'épreuve : "Victime" et "Christophore".

A lire son *Journal* au moment où elle organise les Missions de Midi, nul ne peut imaginer l'activité que Claire y déploie : autant elle paraît à l'extérieur active, réaliste, entreprenante et dynamique autant elle semble dans son *Journal* plongée dans une désolation profonde. Son rejet par *Notre-Dame du Travail* n'est pas assumé. Elle rêve toujours d'y reprendre sa place et se demande : "est-ce le désert du retour, Seigneur, que je traverse³⁴ ?" Elle ne voit pas, ne comprend pas, souffre, est hésitante et angoissée, dit-elle.

Durant l'été 1919, elle fait sa retraite avec le Père Bouillon. Celui-ci, par un discernement qui étonne, encourage son rattachement spirituel à l'Institut qu'elle a quitté. Sur le moment, elle trouve un apaisement dans cette décision d'offrir en secret ses souffrances pour NDT qui les provoqua. Peut-être le

prêtre pense-t-il qu'il ne peut aller plus loin, qu'elle trouvera ainsi un sens qui lui permettra de vivre son épreuve ? Mais cela contribue à l'y enfermer. Entre découragement et espérance vaine, indécise et meurtrie, Claire comprend une seule chose lorsque l'échec des Samuels s'ajoute à sa douleur : pour la mission, Dieu a besoin de son anéantissement plutôt que de ses services. Cette mort de tout désir lui semble l'appel même de l'amour et il lui fait entendre le *Cantique* : "*après les horreurs de la guerre : Viens, ma bien-aimée, maintenant les pluies sont passées, l'hiver est fini*³⁵." La Vierge devient le modèle du rôle mystique de la femme dans la Rédemption : rôle effacé, obéissant, blessé. La féministe d'hier sombrera-t-elle dans la langue de bois du parfait mysogine de 1919 ? Claire se laisse porter par les modèles provisoires auquel, comme à des bouées fragiles, elle s'accroche un temps. Car tout chavire.

b. L'expérience spirituelle de Genève.

C'est dans cette atmosphère dont l'effet est accentué par la misère de sa famille - la récession économique menace son père, à 70 ans, de perdre son emploi - qu'il faut comprendre l'expérience spirituelle qu'elle fait à Genève, qu'elle considérera comme une des grandes grâces de sa vie.

Ce vendredi 5 septembre 1919, par un beau temps chaud et ensoleillé, elle traverse le Mail et entre dans l'Eglise du Sacré-Coeur. Le Saint Sacrement est exposé. Elle s'agenouille pour l'adoration. Lumière - éblouissement du soleil ou *vision* se demande-t-elle -, amour, présence. L'expérience intérieure profonde lui vient à la conscience sous forme de dialogue :

- *Offre-toi à moi en victime. Tu n'a pas d'autre vocation que celle-là.*
 - *Vous savez, Seigneur, que je n'ai pas le courage, mais disposez de moi selon votre sainte volonté*³⁶.

Le contexte est celui de l'adoration eucharistique. Le langage sacrificiel n'a rien de surprenant : la messe est habituellement appelée Saint Sacrifice et le Christ "*Victime offerte en sacrifice d'expiation*". C'est le langage de tous. Mais Claire emprunte beaucoup à Sainte Marguerite-Marie pour décrire ce qui *Lui* arrive. Que se passe-t-il *pour elle*, au-delà des mots d'emprunt ? Si même elle ne faisait qu'imaginer une expérience sur le modèle de la Sainte, cela aurait sa signification. L'Eucharistie est au centre de l'expérience. L'Hostie exposée révèle (la lumière) en la voilant (l'hésitation) la Présence divine. L'Hostie, lieu et sceau de l'appel, ramène *toutes* les peines à *une* signification : "*s'offrir en victime*", fait entrer dans le mouvement de rédemption du Christ et accomplir

l'appel du *Règne* : *réparer*. Claire revient à la source toujours féconde pour elle de l'Eucharistie : être *hostie* offerte avec le Christ, et, par la peine avec Lui, le *pain* où la Présence divine repose pour autrui. *Etre Christophore*, dira-t-elle : être lumineuse du Christ, porte-Christ parce que sur la Croix avec Lui. Sainte Marguerite-Marie voit le Coeur du Christ en son propre coeur. Claire se voit *pain* investi de la Présence lumineuse, *pain* pour les autres, *pain digeste*. La dynamique de la mission est contenue dans la réciprocité du don auquel la douleur confère son caractère d'amour absolu. Le pain, fait pour être mangé, doit être broyé avec le Christ. L'expérience spirituelle synthétique ne dure qu'un instant. Elle permet à Claire de voir un sens mystique à sa vie et d'avancer de nouveau. Sa dérélition devient le lieu et la source de l'espérance, sans disparaître pour autant. Pire, l'épreuve touche à deux sources de salut : sa relation au Père Eymieu, et les Missions de Midi !

c. La direction du Père Eymieu, une épreuve.

Après son départ de Paris, le Père Eymieu l'a d'abord vigoureusement engagée à *refaire sa vie*. Puis, Claire a commencé à lui remettre régulièrement ses cahiers qu'il annote en marge au crayon. Il la comprend mieux, change sa manière, devient plus souple : il faut attendre Dieu dans ce terrible travail. Paradoxalement, pour Claire, cette écriture adressée devient difficile. Elle éprouve une sorte d'ambivalence à l'égard du Père Eymieu : confiance d'un côté, agressivité de l'autre. Il est impliqué dans son histoire et elle lui attribue parfois, non sans raison peut-être, sa douloureuse errance. Puis elle s'en culpabilise. Quand il lui dit : "*toutes les Béatitudes sont pour vous*", elle commente :

"Ceux donc, Seigneur, que les hommes rebutent et méprisent, vous les accueillez pour en faire vos apôtres. Comme déjà en ce monde s'éclaire votre douce parole : "vous serez heureux lorsque les hommes vous maudiront et vous persécuteront, et diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. réjouissez-vous et tressaillez de joie parce que votre récompense sera grande dans le Ciel"⁷."

La dernière Béatitude ou, selon les *Exercices*, le Troisième degré d'humilité, devient le point source de la mission où se croisent et se nouent les événements douloureux, Dieu même en le Christ crucifié, le monde en attente. Mais la relation de direction spirituelle est frappée de doute, Pourtant, les jours de désespoir, le Père Eymieu lui apparaît comme son seul ami :

"Non, mon Dieu, il me reste un ami. Vous voulez disparaître, mais en me laissant ce havre sauveur. Oh ! Donnez-moi l'intelligence de savoir m'y

blottir, m'y réfugier pour y refaire ma pauvre voilure désemparée. Donnez-moi le courage de l'obéissance aveugle avec la confiance dans la puissance et l'efficacité du secours³⁸."

Si elle demande la confiance, c'est qu'elle butte sur le doute profond dont elle ne peut se défaire, qui enferme la direction spirituelle dans le soupçon. Elle s'enfonce dans le mutisme dont elle est coutumière, s'interroge sur la direction appropriée du Père Eymieu, auquel elle se sent "*indissolublement liée³⁸*" et résoud provisoirement son problème par la foi – une foi bien désespérée et hors modèle :

"voilà le douloureux point d'interrogation qui reste sans réponse. Me confier à cette parole sacerdotale qui a grâce pour me diriger, pour me faire prendre patience en attendant la mort³⁹."

Un des aspects du problème est la proximité de son directeur spirituel avec l'Institut *Notre-Dame du Travail*. Il l'y a envoyée, il continue de s'en occuper, mais n'en parle jamais. Elle voudrait des nouvelles, un mot, un signe, il ne lui en donne pas. Elle apprend que, par son intermédiaire, le père de deux religieuses du Cénacle fait don d'une propriété à Aimée Novo pour sa "*si belle oeuvre*." Et elle en souffre. Avec ce fond d'humour dont cette famille ne se départira jamais, elle commente :

"Fiat, soyons victime⁴⁰."

Ces états d'âme sont par ailleurs difficiles à porter pour le Père Eymieu, comme il le confiera plus tard à Madame de Lavalette, contribuent à établir une distance qui est le prix de sa liberté intérieure dans la relation personnelle à Dieu.

d. Un lieu pour combattre : les Missions de Midi.

Chaque *Mission* apporte une recrudescence de doute, de désespoir, d'épreuve. Au moment où elle veut aimer davantage et déploie pour servir une activité dynamique qui réussit, Claire est en proie à la tentation. Ce qui était échappatoire, fuite de la souffrance dans l'action, ne l'est même plus. Ce qui est satisfaction dans le service de Dieu se retourne en honte, chagrin, sentiment de lâcheté, et l'orgueil qui affleure lui donne le sentiment de voisiner avec le démon, voire de le servir, de se tromper, de tromper les autres et de tromper Dieu depuis toujours : de n'avoir en fait jamais voulu autre chose que se servir soi-même, haïr Dieu, mentir, être l'Ennemi.

Elle accueille, charmante, chaleureuse et dynamique, les jeunes midinettes et les *Petites Missionnaires*. Elle contacte les prédicateurs, communique sa foi et son enthousiasme, organise, convainc les curés, écrit des articles, distribue ses papillons multicolores aux quatre coins de Marseille. Et tout réussit. Mais un jour elle reste à *la porte* de l'Eglise, saisit par le dégoût, la violence grande et profonde. *Haine, violence, blasphème* : elle se croit perdue, et Dieu aurait, pense-t-elle, des raisons de la rejeter. Le Père Eymieu lui dit :

"Je n'ai rien de mieux à vous offrir, marchez toujours^{A1} !"

L'OEUVRE DES MISSIONS DE MIDI

Date	Définition	Heure	Lieu	Prédicateur	Destinataires
1919 17-22 mars	Mission de Midi. Mlle Monestès 20 Bd.Salvator Exercices de la Mission. Confér.	12h10-12h25	La Trinité (la Palud)	P. Salina, omi	ouvrières, employées de commerce
12-17 mai	id.	id.	St. Ferréol (les Augustins)	id.	id.
mai à déc.	"Oeuvre des Missions de Midi	13h à 14h	La Trinité		id.
17-22 nov.	id.	12h10-12h25	St. Charles	P.Olphe-Gaillard sj. Lieutenant aviateur, Légion d'Honneur, Croix de Guerre	id.
1920 2-7 février	"Conférences Religieuses pour les hommes". "Conférences Populaires"	7h10 à 7h25	St. Charles	Mr. l'Abbé Jean Desgranges du Diocèse de Limoges Croix de Guerre, "éminent prédicateur populaire"	Travailleurs des bureaux, magasins et ateliers (on peut venir en tenue de travail).
6-11 mars	"Conférences Religieuses"	13h15 à 13h35	Eglise St. Pierre (Toulon)		
22-27 mars	Conférences	12h10-12-25	N.D.du Mont	R.P.Olphe-Gaillard, sj.	Employées et ouvrières.
22-27 nov.	Retraites. La Mission	12h10-12h25	La Trinité	R.P. Padé, op., Paris. réputation d'éloquence et bonté	id. "Mîdinettes"
6-? déc.		19h-19h30	id.	P.Olphe-Gaillard, sj.	id.
1921 14-19 mars	Conférences Religieuses. 6ème M.de Midi	12h10-12h25	St. Charles	R.P.Jacquemont,sj. sup. de la Résidence Chabanon.	id.
18-23 avril	Conférences Religieuses	19h10-19h45	St. Ferréol	R.P.Charles Miel,sj. Médaille Militaire, Croix de Guerre	Hommes.
12-17 décembre		12h10-12h25	St. Charles	Mr. l'Abbé Long-Hasselmanns Dr.en Théologie et Philosophie	Employées, ouvrières
1922 6-11 mars	Conférences Religieuses	13h15-13h35	St. Pierre (Toulon)	R.P. Olphe-Gaillard, sj.	id.
?	Mission de Pâques				
23-28 octobre	Conférences Rel. Mission de Midi	12h10-12h25	La Trinité	R.P. Charles Miel, sj.	id.

Langue	Sujet	Clôture	Autres propositions	Affluence	Ambiance	Suite
Français	Etes-vous vivantes ? Le poison universel. Celui que nous fêtons aujourd'hui. L'eau qui purifie. Le Pain de vie. Celui qui sauve.		Confesseur 12h à 14h30. Trinité. du Jeudi Saint à Pâq. distribution souvenirs.	Mille (+celles qui sortent par portes dérobées.	silencieuses, recueillies? boivent paroles du prédic.	demande 2ème M. retours. <i>Ns.y pensons..</i>
id.	La Grande Affaire. Vive labeur. Aux Créneaux. Le cordial. Le pain de chez nous. Etre apôtre.		distribution souvenirs.			
id.			Confesseur 13-14h samedis. Trinité.			
id.	Les voies du Ciel. En reconnaissance. Dans les nuages. Tactique de l'air. Coups durs. Moteur qui arrache. Vol plané.		souvenirs.	jeune auditoire. jeunes filles très nombreuses.	recueillies	
id.	La vie vaut-elle la peine n'être vécue ? Les raisons de la foi. Le problème de la douleur. L'irréparable. Nos remords. Nos consolations. L'amour et la mort. Catholicisme et rénovation sociale.		Clôture le dimanche après-midi.		église comble. auditoire presque entier à clôture	initiative due à des ouvriers
id.	Choisissez. Trop tard. Secrète blessure. Renaître. Hier et demain. Restez avec nous.			souvenirs	nombreuses dames du marché.	
id.	La Samaritaine. Les Vierges Folles. Les captives. Les désenchantées. Les ressuscitées. Les privilégiées.			souvenirs	de plus en plus compact.	
id.				leçons de catéchisme par P.O.-G.		
id.	Vers le bonheur. La traversée. Les écueils. Aujourd'hui et demain. Une belle histoire. La vie intense.		Rameaux. Messe à 7h30 à NDG. avec Vic.Gl. Borel.	distribution de souvenirs après la clôture.	nombre. crypte pleine à la clôture.	
id.	Une question = 3 réponses. La misère vraie. Une affaire sérieuse. Pas de ça. Pourquoi pas ? Un peu de coeur !		Dimanche, messe à 8h avec sermon		auditoire compact	
id.	Dans les ténèbres. L'invincible espoir. Est-ce Lui ? Maranatha ? Préparez les voies du Seigneur. La paix du Christ.					
id.	Choisissez. Trop tard. Secrète blessure. Renaître. Rêve et réalité. Restez avec Nous Seigneur.			souvenirs.		
id.	La vie. Comprendre (Notre Père). Demander. Refuser. Surveiller.			souvenirs.		

1923	29/01- 3 février	Conférences Rel.	19h10-19h45	St. Ferréol	P. de Tonquédec, sj.	Hommes
	23-28 avril	Id. Mission de Midi	12h10-12h25 19h10-19h25	La Trinité	R.P. Pierre Lhande, sj.	Employées, ouvrières
	10-16 décembre	Mission d'automne			Mr. l'Abbé Edouard Monier Chevalier Légion d'Honneur, docteur en médecine, Théologie, Philosophie.	Id.
1924	21-26 Janvier	Conférences Relig.	19h10-19h45	St. Ferréol	R.P. Padé, op.	Hommes : employés commerce, ouvriers (Bureaux-magasins, quai, ateliers, mines)
	2-17 mai	Mission de Midi Conférences Relig.	12h10-12h25	St. Charles	Mr. le Chanoine Jean Desgranges Légion d'Honneur, Croix de Guerre	Employées et ouvr.
	9-13 décembre	Mission de Midi	12h10-12h25	St. Charles	P. Genevois (religieux ?)	Id.
	16-21 décembre	Conférences Religieuses	19h10-19h45	Les Augustins	Chanoine Jean Desgranges	Hommes
1925	21-25 avril	Mission de Midi Conférences Rel.	7h10-7h25 12h10-12h25	Trinité	P. Augustin Bernard, op. Croix de Guerre	employées, ouvrières
	mai	Mission de Midi	12h 17h	Capelette. Réfectoire usine Gravitz - filature, tissage, soie.	P. Augustin (franciscain) Mgr. Bahaban	ouvrières
	9-24 octobre	Mission de Midi Conférences Rel.	12h10-12h25	N.-D. du Mont	P. Charles Miel, sj.	employée, ouvrières
1926	9-23 avril	Les Missions Conférences Rel.	7h10-7h25 (sauf samedi) 12h10-12h25	Trinité	P. Pierre Vial, sj. (qui compte dans sa famille 3 Sacramentines guillotinéés à Orange béatifiées en avril 1926.	employées, ouvrières vendeuses.
	mai	Mission de Midi	12h 17h			Ouvrières
	29 nov. 4 déc.	Mission de Midi Conférences Rel.	12h10-12h25	St. Charles	P. Delatre (mariste ?) Légion d'Honneur, Croix de Guerre Médaille de Madagascar. A parcouru Palestine, Chili, Madagascar	Employées, ouvrières vendeuses.

	Protéger, grandir.			
id.	Une distraction colossale. Le problème du bonheur. Le secret d'être heureux en ce monde. Le péché n'est-il pas un vain mot ? Y a-t-il quelque chose après la mort ? Ce qu'est Jésus-Christ.			
id.	1ère série : Iphigénie la vaniteuse. Symphorose l'impressionnable. Thomassina l'indolente, les filles d'Hérodiade, de Pilate, de Jésus. 2ème série : le don, le but, le terme, l'impasse, le naufrage, le rayonnement... de la vie.	dimanche 29 : 950 clôture à ND de la Garde.		
id.	s'inspire du livre du P. Charles : <i>La prière de toutes les heures.</i>	1550 environ		<i>C'était chaud, bien adapté. Les vieilles réfractaires ont trouvé leur chemin de Damas.</i>
id.	L'idéal catholique et l'idéal moderne.			
id.	1ère série : les Filles d'Eve. L'Atelier de Nazareth. Jésus et la Samaritaine. Madeleine devant le tombeau de Lazare. Les Stes Femmes au pied de la Croix. La Vierge bénie parmi toutes les femmes. 2ème série : La vie vaut-elle d'être vécue ? Qui nous donnera la vraie vie ? Perte, Lutte, retour, beauté, de la vie.	dimanche 18 à 7h30 à ND de la Garde : messe de clôture.	souvenirs	
id.	Les vraies aspirations du coeur. Ce que le coeur demande. Ce qui le tue. Ce qui le ressuscite. Ce qui le rassasie. Je suis venu pour qu'ils aient la vie.	Messe de clôture dimanche 8h.	souvenirs.	
id.	Les raisons de la foi. Les catholiques croient en Dieu, en Jésus-Christ, ils observent le Décalogue et l'Evangile. Ils prient, ils se confessent, ils communient. Ces 6 conférences vous diront pourquoi.			
id.	C'est bête, la vie. Comment la rendre intéressante ? 1/ En l'élevant. (le but : Dieu). 2/en la réglant (tête, coeur, vouloir).	NDG.Messe dim. messe à 7h30		affluence considérable.
italien arménien	La vie ?	Crypte ND.Garde Messe dimanche	samedi = confessions. Médailles.	400 femmes debout serrées. confessionio +++ demande commun.
id.	Bernadette de Lourdes. Il était une bergère. L'églantine fleurit. Un personnage. Une giffle qui en dit long. Au bord de la Loire. Saints et Saintes de France.	id.	souvenirs.	
Français	La route du bonheur. Le bonheur dans la santé, dans la piété, la simplicité, la fermeté, l'amitié, le Ciel.	id., indulgences du Jubilé (5 confess. et prière pr.Pape)	Souvenirs	moyen.
italien arménien				
id.	Qui êtes-vous ? A quoi pensez-vous ? De quoi parlez-vous ? A quoi croyez-vous ? Quel sera votre avenir ? Sur qui comptez-vous ?	Indulgence Jubilé	Souvenirs	Auditoire grandit chaque jour.

1927	31 janv.	Les Missions	19h10-19h50	Augustins	R.P. Antonin Eymieu, sj.	Travailleurs
	5 février	Conf. dialoguées			"Le nom du P. Eymieu est un "drapeau"	
	26-30 avril	id.	7h10-7h25 12h10-12h25	Trinité	Chanoine Rutard Supérieur Oeuvre St. Martin de Tours	Employées, ouvrières vendeuses
	7-22 novembre	id. Armistice : 17h.	12h10-12h25	Trinité	R.P. de Lavareille, sj. (Lyon)	id.
1928	11-14 avril	id.	12h10-12h25	Trinité	R.P. Jacquet, sj. Lyon	jeunes filles
	19-24 novembre	id.	id.	Trinité	Abbé Edouard Monier	employées, ouvrières vendeuses.
	26 nov. 1er déc.	id.	19h10-19-50	Augustins	R.P. Gaston Salet, sj. Professeur de Théologie à Lyon.	Hommes.
1929	8-13 avril	id.	12h10-12h25 19h10-19h25	Trinité	R.P. Jean Derély, sj. aumônier militaire, volontaire de guerre, Croix de Guerre.	Employées, ouvrières vendeuses.
	16-21 décembre	id.	12h10-12h25	Trinité	R.P. Pierre Vial, sj.	id.
1930	28 avril- 2 mai	Mission de Midi Causeries Relig.	19h10-19h35 samedi : 12h10	Trinité	R.P. Benoît Lavaud, op.	id.
	26-29 novembre	Mission de Midi Conférences Rel. 7h10-7h25	12h10-12h25 (sauf mercredi)	Trinité	Sa Grandeur Mgr. Dubourg, évêque de Marseille.	id.
	6-12 décembre	Mission pour les Jeunes Filles. Conférences rel.	18h10-18h50 messe à 19h.	Eglise Cathédrale Ajaccio.	R.P. Jean-Marie Derély, sj. Croix de Guerre (à la demande de Mgr. Rodié, Ajaccio)	Employées et Etudiantes.
1931	20-25 avril	Les Missions Conférences Rel.	12h10-12h25 19h10-19h25	Trinité	id.	Employées, ouvrières vendeuses.
	16-22 novembre	Mission de Midi Conférences. "Retraite"	id.	Trinité	Abbé Rastoull Directeur des Oeuvres	Jeunes Filles

id.	Je ne crois que ce que je vois. Je ne crois qu'à ma raison. Je veux être à la page. J'ai droit au bonheur. Le système D. Je veux vivre ma vie.		+1000 grand succès	
id.	Matin : arrêtez-vous. Regard en arrière. Coup d'oeil en avant. Rectifions. Vers les sommets.			
id.	Soir: Vous d'abord. Tout pour vous. Vous pour Lui. Puis les autres. Mot de la fin.	Messe Clôture NDG	Souvenirs. Billets séance récréative	Auditoire grandit Confess. Commun.
id.	L'invitation. La réponse. Le rappel. La grande vie. Oscillation. La grande espérance.		Souvenirs.	id.
id.	Matin : Imprévoyantes. Coupable. Meutries. Pardonnées. Soir : vers la liberté. En esclavage. Au seuil de la maison. Dans la demeure du Père.	Messe clôture NDG	Souvenirs. Journée Récoll. 1/07 à Ch. de F.	plusieurs centaines
id.	Une étrange clinique. Les maladies de langueur. Les lunatiques. Le 6ème sens. L'euphorie. La greffe vitale.	Messe Trinité. Musique en l'honneur de Ste Catherine, Sermon P. Salet.		Un millier
id.	Le Christ peut-il m'intéresser, moi, homme de 1928 ? Vous êtes mécontent de la vie. Il est l'inventeur du soutien vrai. Il a quelque chose à vous dire, et beaucoup à vous donner.			Auditoire conquis
id.	Les chapitres d'un poème. Pour faire de ma vie un splendide poème. Faire à nos coeurs ardents des horizons plus vastes. Reste avec nous Seigneur, parce que nous t'aimons.	Messe clôture NDG		Des centaines de midinettes avec leurs compagnes incroyantes. Foule enthousiaste.
id.	Les Noëls de Saboly. Qui frappe à la porte. Quel est cet étourdi. En marche vers Bethléem. Réveille-toi. Matin de Noël. Je viens d'entendre un chant de Noël.	Indulgence Jubilé.	Souvenirs. Noël joué et chanté au début de chaque conférence	Moyen. Sympathie, Curiosité.
id.	Rabbouni ! Mon Maître ! La charité de Jésus nous presse. Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je t'aime. Elles Le suivaient depuis la Gallée, et elles Le servaient. Va dire à mes frères. J'ai vu le Seigneur. Voici ta mère.	Messe clôture NDG	Mgr.Dubourg préside le vendredi soir.	Nombreux.
id.	Nos affections. Nos attentions familiales. L'amitié. L'amour du prochain. L'amour. L'amour de notre milieu, de notre Patrie, de notre religion. L'amour de Jésus.		Souvenirs.	Plein. Attention. Ovations. Retraite Derély en juillet à Ch.de F.
id.	Les secrets du bonheur.		Souvenirs	500
id.	Sous le signe de Marie. <i>Matin</i> : ND de Lumière, de Myans, de Compassion, de Fourvières, de Lorette, des Victoires. <i>Soir</i> : ND des Ardents, de la Salette, de Pontmain, de Lourdes, de France, de Liesse.		Id. Messe clôture NDG	Grand nombre à la clôture id. comm.
id.	Hauts les coeurs. <i>Matin</i> : Vivre ma vie. Vaut-elle la peine d'être vécue ? La vie est enfant de Bohême. Connaître la vie. Les vivants qui sont morts. Revivre.			

1932	10-13 février	Les Missions Conférences Rel.	id.	id.	Abbé Feron Directeur Oeuvres Agricoles Cambrai Délégué Association du mariage Chrétien	id.
	8-10 avril	Missions de Midi			Chanoine Rastouil	id.
1933	2-5 novembre	Les Missions Conférences Rel.	id.	Trinité	Abbé Joseph Guérin Dr.GI. de l'UCSS de Paris. Légion d'Honneur	id.
	23-30 avril	id.	id.	Trinité	Abbé Henri Tempier vicaire à l'Eglise du Sacré-Coeur	id.
1933	13-18 novembre	id.	id.	id.	R.P. Eugène Roche, sj. (JEC en milieu étudiant)	jeunes filles
	1934	Pâques ?				
1934	17-22 décembre	id.	id.	id.	R.P. Salina, omi.	Jeunes filles

La jeune fille moderne. Mon avenir. La vie profonde. Les sacrifices. Conscience professionnelle. Les coquettes. Celles qui rêvent. Celles qui posent. Celles qui flirtent. "la Mission du mariage chrétien".	Messe clôture Trinité.	Gd. nombre	Semaine Apostolat familial
--	---------------------------	------------	----------------------------------

Messe clôture NDG			Journée réco à Ch. de F.
-------------------	--	--	--------------------------------

La vie heureuse. La vie d'amitié; La réconciliation. La religion de l'amitié. L'amour du foyer. La rupture. L'ami par excellence. L'amour du travail. L'amour du prochain.	Messe clôture Trinité	Souvenirs	
--	--------------------------	-----------	--

Messe clôture NDG		raté	
-------------------	--	------	--

Quand on revient. La rencontre. "Dans votre Royaume". Les 2 perspectives. La divine image. Le témoignage sanglant. Le Père. Celle qui se défend. Comme je vous ai aimés. Ils marchaient ensemble. L'Envoyée.	Messe clôture Trinité.	Souvenirs.	Trop froid. Peu.
--	---------------------------	------------	------------------

?

Une consigne. Celle qui nous attend tous. La pierre d'angle. Notre trésor. La meilleure et la pire des choses. Elle. Deux beaux vers. La prière du Ciel. Une source précieuse Comment la défendre. Le garder. Lui.	Indulgence Jubilé	id. Mgr. Dubourg le vendredi	Souvenirs.	Moins bc que 192
--	----------------------	------------------------------------	------------	---------------------

CHAPITRE XIII

LES MOMENTS FONDATEURS.

"Demander à Dieu Notre-Seigneur qu'il veuille mouvoir ma volonté et me mettre dans l'âme ce que je dois faire..."

Années Vingt, "années folles"¹.

Fin des Empires européens, géographies politiques très profondément remaniées en Europe ou au Moyen-Orient, mouvements migratoires importants qui déplacent et brassent les populations, les années Vingt sont une gigantesque refonte. Les Russes fuient la Révolution, les Arméniens le génocide, les Italiens et les Espagnols cherchent du travail outre frontières. La France, pays à forte immigration, connaît une vague de racisme, particulièrement à Marseille où le Port et la proximité de la frontière italienne favorisent l'arrivée et l'installation de populations étrangères.

Des institutions internationales sont créées qui expriment une tendance générale à l'universalisme, comme le Bureau International du Travail, la Troisième Internationale, mais surtout la *Société des Nations* en 1919, dont on espère le règlement pacifique des conflits. Aristide Briant déchaîne l'enthousiasme en condamnant la guerre. La signature du Traité de Versailles n'a cependant pas réglé la question des *réparations* demandées par la France à l'Allemagne. Des partis nouveaux naissent en Allemagne et en Italie : le Parti National Socialiste et le Fascisme qui cristalliseront les crises futures. Mais nul ne songe à s'en inquiéter : en 1920, l'Ennemi Public n° 1 est le Communisme athée.

En France, Droite et Gauche se redéfinissent. Le PC et le PS récemment fondés cherchent leurs marques face aux courants d'une Droite influente. Dans l'orbite de l'Action Française, le *Parti de l'Intelligence* relayé par la *Revue*

Universelle veut créer une fédération intellectuelle européenne et mondiale sous l'égide de la France victorieuse. Nombreux sont les catholiques séduits par l'Action Française, qui représente une doctrine de restauration et de reprise en mains qui semble salutaire et proche du combat de reconquête que veut mener l'Eglise. Mais on trouve aussi des catholiques dans les courants démocrates : Marc Sangnier fonde le parti de la *Jeune République*, les *Equipes Sociales* de Robert Garric entreprennent de former les jeunes gens dans un esprit de collaboration de classes héritier du Sillon. Les oeuvres éducatives et sociales se multiplient, dont on espère le renouveau d'une Foi responsable. Les syndicats sont l'objet d'un profond remaniement : la CFTC fédère désormais avec succès les syndicats catholiques en comptant 140.000 membres dès son premier Congrès : poids militant non négligeable face à la CGT².

L'Eglise s'inscrit dans l'évolution générale. Les encycliques orchestrent la transformation du paysage³ : ouverture à l'Orient, création d'un clergé et d'un épiscopat indigènes dans les missions coloniales - le Christianisme cesse d'être un produit européen. De nombreux pays envoient des diplomates près le Saint Siège. Benoît XV, par la canonisation de Jeanne d'Arc⁴ et le rétablissement de l'ambassade de France au Vatican, confirme l'apaisement des relations entre l'Eglise et la République Française. A l'initiative de l'archevêque de Malines-Bruxelles, le Cardinal Mercier, et du sulpicien Monsieur Portal, les premières *Conférences de Malines* réunissent Catholiques et Anglicans⁵. Mais si la guerre en a atténué la virulence, le climat anti-moderniste demeure, dont le groupe de la Sapinière est en France le triste témoin. La recherche exégétique se heurte à une position romaine qui semble n'avoir pas cédé un pouce de terrain⁶. Le *serment antimoderniste* lie les théologiens qui préfèrent délaisser l'exégèse ou poursuivre leurs recherches dans le plus grand secret. Sans renier la cité, la foi demande pourtant à s'exprimer publiquement dans les domaines intellectuels, culturels, spirituels. Le renouveau thomiste en assure le fondement intellectuel.

De toutes parts l'inventivité, l'excentricité, la vie, foisonnent : dans le cinéma, la musique, la peinture, on voit émerger des expressions artistiques nouvelles. Le surréalisme bat son plein. Fume-cigarette aux lèvres, coiffure à la *garçonne* ou à la *Jeanne d'Arc*, la femme inscrit dans son allure l'émancipation héritée des travaux, des responsabilités et des dérives de la guerre. L'héritage ne se transmet pas sans profonds changements.

Les Catholiques Sociaux subissent deux types d'évolution, qu'on peut retrouver en *Notre-Dame du Travail* et *Claire Monestès*.

a. L'évolution de Notre-Dame du Travail.

Notre-Dame du Travail est confrontée directement, par les implications sociales et syndicales de ses membres, à la transformation du contexte économique, politique et social. De nombreuses vocations "sociales" sont nées de la guerre, qui ne sont pas nécessairement religieuses, le médico-social s'est développé, le service social en entreprise a vu le jour en 1917 avec la création de l'école des "Surintendantes". Aimée Novo et Andrée Butillard comprennent que s'ouvrent des voies nouvelles qui imposent la professionnalisation de carrières sociales diversifiées. Cela répond à la demande de femmes qui, engagées bénévolement dans le service social, souhaitent être rémunérées. La disparition des syndicats chrétiens dans la CFTC, qui représentaient une part importante de leur action, contribue à changer les perspectives. Un tournant s'opère. Les membres de *Notre-Dame du Travail* font le choix de rester discrètes sur leur appartenance religieuse, de collaborer au renouveau syndical avec la CFTC, et créent bientôt l'UFCS⁷ qui promeut les associations féminines en faveur de la défense de la femme et de la famille. L'*Ecole Normale Sociale* participe à la définition du diplôme d'assistante sociale dans le cadre du Comité d'Entente des Ecoles de Service Social. Toujours *réparatrice* et ignatienne, cette *congrégation religieuse* représente à la fois l'évolution laïque et professionnelle des intuitions sociales des années 1900 et l'évolution de la vie religieuse vers des formes de vie plus séculières qui permettent de prendre part à l'évolution de la cité : ce qui est fort intéressant.

b. L'évolution de Claire Monestès.

Claire s'interdit le travail social qui recouperait l'action de *Notre-Dame du Travail*. Elle renonce du même coup à sa compétence, et à une part d'elle-même. Perd-elle avec l'usage d'un charisme social la vocation religieuse ? L'interprétation d'Aimée Novo liait les deux. Pour Claire, la permanence de son désir de consécration au Christ les dissocie. Une fidélité obstinée, désespérée, s'affirme, irrigue comme une eau souterraine les circonstances extérieures et les transforme. Elle hérite des *Missions de Midi*, qu'elle n'a pas voulues. C'est là, concrètement, qu'elle doit vivre le don de sa vie au Christ. Elle le plante au cœur de sa vie, à la face de Dieu même, malgré les doutes qui l'assaillent. S'il le fallait, elle L'aimerait contre Lui-même, à en être damnée. Elle réussit et développe les *Missions de Midi*. Par là, elle est amenée à un type d'évolution qui a priori n'aurait peut-être pas été le sien, marqué par le souci d'éducation

de la foi des catholiques sociaux.

L'hypothèse des *Gildes* s'offre à elle comme le moyen de prolonger et compléter l'action des Missions en ce sens, mais se heurte à un obstacle majeur : le manque de locaux. Ni l'immeuble du Boulevard Salvator, ni la propriété de la rue Sainte Victoire que les Dames du Cénacle finiront pas récupérer, trop excentrée et conventuelle, ne répondent à ce besoin.

Début 1920, Claire Monestès a tout lieu de se croire dans une terrible impasse.

"Jamais je n'ai été si complètement dans les ténèbres. Rien, rien de lumineux à l'horizon. Pendant ces longues années de tentations continuelles, au moins de temps en temps, NS se montrait à travers le treillis ! De fugitives lueurs, mais si profondes, si vives, qu'elles dominaient la région des ténèbres et qu'après l'orage, je pouvais me tourner vers cet horizon qui s'illuminait de quelques clartés. Maintenant, il faut marcher sans voir, sans comprendre, sans soutien⁸."

Pourtant, reprenant le mot de François-Xavier, elle ajoute : *Amplius !* L'amour est sans mesure et sans prix. Le jour de l'Annonciation, elle reprend le symbolisme de l'échange des coeurs de Sainte-Marguerite Marie, auquel l'Incarnation donne sa densité :

"Que toutes les fibres de mon coeur soient faites avec les fibres du Vôtre. Que je sois pure de votre pureté, vierge de votre virginité, humble de votre humilité⁹."

Une série de décès la touchent, qui contribuent à tourner une page de son histoire : mort du Père Groffier, son confesseur du Sacré-Coeur de Chambéry, qui l'avait comprise ; mort de la mère du Père Eymieu, la *"chère grand-mère de Chamaret¹⁰"*, comme elle l'appelle ; mort d'une des premières jeunes filles touchée par les Missions, Marie-Louise Baudoin ; mort surtout du Cardinal Amette. L'annonce de cette disparition est un moment difficile : il avait présidé à sa sortie de *Notre-Dame du Travail*, et tout remonte à sa mémoire. A l'occasion des vacances d'été 1919, un passage à Fribourg ravive les souvenirs amers, la Gardé-Adhémar au contraire rappelle la grâce divine. La géographie de Claire a une mémoire. Que faire de ces choses passées, des sentiments contradictoires qui leur sont attachés, tandis qu'elle oscille entre la *consolation¹¹* paradoxale qui s'origine et trouve confirmation dans le "rien" de la Croix et l'horreur de cette dernière, concrétisée bêtement par les douleurs aiguës d'une sinusite ?

c. Le conflit avec le Père Olphe-Gaillard.

Directrice de l'oeuvre des Missions de Midi, Claire voit sa *cellule* du Cénacle devenir bientôt un *moulin* qui ne désemplit pas. Elle se reproche le temps passé à ces relations qui grignote le temps donné à la prière. Mais à peine a-t-elle posé sa plume pour l'écrire que de nouveau on frappe chez elle, et elle ouvre. Sans doute se voit-elle comme un "*chien Saint Bernard qui a un cordial pour tous*¹³". Le succès des Missions promet une longue aventure. Elles n'ont lieu que deux fois par an dans ces débuts, mais l'organisation demande beaucoup de travail : contacter les prédicateurs, discuter du thème et de sa présentation, préparer, faire imprimer, distribuer les tracts, animer les *petites missionnaires*, gérer les trop maigres finances, traiter avec les curés, informer la presse locale et l'évêché. Il manque deux choses à cette oeuvre : un local et un aumônier.

L'aumônier est trouvé en la personne du Père Olphe-Gaillard¹⁴ qu'à la demande de Claire ses supérieurs nomment dès 1919 aumônier des Missions. Tout juste rentré de la guerre, cet officier d'aviation vigoureux, entreprenant, libre et... jésuite, est un bon atout : il plaît aux midinettes.

Avec Claire, le Père O, comme elle l'appelle, est convaincu de la nécessité d'un local, et non seulement d'un local mais de l'organisation d'un restaurant qui permettrait d'accueillir régulièrement les Midinettes et d'entreprendre un travail à plus long terme¹⁵. Il le comprend si bien qu'il se passionne, s'implique de façon excessive, et peu à peu fait sien ce projet au point d'en contester à Claire la future direction. Il l'inonde d'un courrier compact, où il développe ses innombrables hypothèses : un de ses anciens condisciples, devenu Directeur de la Société Immobilière Marseillaise, promet pour mai 1919 un premier étage rue Viéron pour 800 F. ; un autre local sera bientôt disponible rue Dieudé, on n'attend que la volonté du propriétaire qui ne se décide pas vite ; à moins que ce ne soit rue Paradis ? L'Abbé Fouque est décidé à céder une partie du local de la rue Estelle au Père O, le projet est si avancé qu'un Comité de Dames dévouées au Père recueille l'argent nécessaire, en attendant "*d'obtenir de l'Abbé une situation nette - car il est le plus désordre des hommes*¹⁵". Une demoiselle Dromel promet aussi un local selon l'Abbé, qui ajoute quelques réserves : "*Mlle Dromel, je la confesse, elle est sourde, aveugle et inexistante*¹⁶" et son notaire la manipule à son gré. Enthousiaste, le jésuite continue : "*Pourquoi pas le local des Prisonniers de Guerre rue Gustave Ricard, à côté de l'Ancien Cénacle qui eut été si bien - ou le local des Veuves de la Guerre, angle rue Breteuil et rue*

Sainte ; elles ne garderont peut-être pas tout cela – ou le Cercle du Soldat, au-dessus de la Brasserie de Verdun, malheureusement mal environnée – ou enfin le terrain vague de la rue Montgrand, bien séparé du local des étudiants, une baraque Adrian que nous obtiendrions du Général Monrœ. Evidemment, tous ces projets sont un peu en l'air, mais il faut arriver à tous prix¹⁷."

Claire, écrasée sous le poids du courrier et des rêves, apprécie de moins en moins cette tension finalement inopérante, dont la seule conclusion pratique est l'impossibilité d'ouvrir le restaurant qui aurait heureusement accompagné la reprise des Missions de Midi à l'automne 1920. En outre, le courrier du Père O exprime de plus en plus de réserves à l'égard des méthodes de Claire qu'il trouve trop personnelles. Il lui reproche de tenir ses collaborateurs trop peu informés, de ne pas prendre les précautions nécessaires pour les recruter et les former, ce qui provoque un flou artistique où l'ancien militaire qu'il est ne se sent guère à l'aise. Finalement, il s'interroge sur l'avenir d'un tel projet entre les mains de Claire¹⁸. D'autant que des bruits courent sur sa mauvaise santé, qu'elle s'absente longuement pendant les vacances, et que les oeuvres s'en ressentent. Il propose de répartir la direction sur deux têtes indépendantes l'une de l'autre : à Claire "*l'influence morale totale*" : elle garderait les oeuvres annexes, bibliothèque, placement, prière (car elle y tient¹⁹), pour les heures de repos des midinettes, dans un local indépendant éloigné du Restaurant. Celui-ci, autour duquel s'organiserait la dite action morale, serait confié à une Dame du Comité. Le Père O entre déjà dans les détails : des tables roulantes seront nécessaires pour faire le service...

En attendant, il n'y a pas de Restaurant, le Père Olphe-Gaillard sort du rôle d'aumônier, et Claire a tout lieu de craindre que l'initiative de la Mission lui échappe au profit du jésuite et de ses Dames.

Une autre difficulté consiste en l'existence d'oeuvres concurrentes à Marseille. Les Protestants ont une oeuvre similaire, les Lazaristes organisent une Mission à la Belle de Mai, les Filles de la Charité ont des oeuvres pour Jeunes Filles. Du côté des syndicats, il y a des tensions : le Père Emonet²⁰, leur aumônier, *regrette que le Restaurant ne soit pas une prime offerte au syndicalisme*²¹, et Mesdemoiselles des Isnards et de Varis (liées à Notre-Dame du Travail) ne tiennent pas à l'influence de Claire Monestès sur les syndicats, où elles veulent garder la prérogative, et donc sur les jeunes filles susceptibles d'en faire partie. Enfin, en plein Centre Ville, un modèle proche existe dont le Père O suggère de s'inspirer, tout en évitant les écueils où il est tombé :

l'Auxiliaire de la Jeune Fille : "mettre à portée des jeunes filles toutes les oeuvres s'occupant d'elles et par conséquent des bureaux de placement, bibliothèques, dispensaires, coopératives existantes en dehors de nous. Il ne s'agit pas d'aboutir, comme l'Auxiliaire, dont ce fut l'erreur, à une petite chapelle, mais de créer un courant et d'en offrir le bénéfice à la plus grande masse possible, quitte à mettre des degrés dans la réalisation de son but dernier²²."

Dans un premier temps, Claire collabore volontiers avec le Père Olphe-Gaillard dont l'esprit d'entreprise lui plaît. Mais peu à peu, elle en vient à défendre bec et ongles son statut de "Directrice" au nom du Cénacle dont les *Missions de Midi* sont l'initiative. L'oeuvre est du Cénacle et doit le rester, dit-elle avec vigueur, selon le premier projet écrit en collaboration avec le Père Eymieu, et accepté par toutes les parties²³. Le Père Eymieu ! Autre sujet de discorde ! A qui le véritable pouvoir d'orientation et de décision, demande le Père Olphe-Gaillard, à la femme laïque, à la Mère de Montgrand ou en arrière-plan au Père Eymieu, voire au Père Jacquemont²⁴ ? Il voudrait savoir avec qui il traite en définitive. Et le conflit se déplace, tournant à la rivalité cléricale.

Etre humiliée avec le Christ humilié, oui, mais voir sombrer la mission dans la voracité de pouvoir d'un homme, fût-il jésuite, non ! Il outrepassa ce qui lui a été demandé, et elle est trop indépendante, trop entière et féministe, trop fière, pour supporter sans broncher ce qui bloque le projet et la met sur la touche. En attendant que les complications dans lesquelles s'enferment le Père Olphe-Gaillard aboutissent à son déplacement par ses supérieurs, l'ouverture du Restaurant est reportée sine die. Elle se demande si son activité apostolique peut trouver place à Marseille, dans l'étroite marge de manoeuvre qui lui reste entre les Fouque, Olphe-Gaillard et son Comité de Dames, Mesdames Oddo ou des Isnards, les Lazaristes, les Protestants, les Filles de la Charité et tous les autres, alors qu'elle n'a ni argent, ni locaux, n'est pas désirée sur un marché très recherché et déjà occupé, et semble finalement avoir pour vocation d' "*être cassée aux gages*²⁴ " ! Le Cénacle, de surcroît, s'éloigne : à force de rêver, de rôder, de prier, et de jeter par-dessus le mur de leur ancienne propriété quelque fleur ou eau bénite, la Providence s'est laissée gagner à la cause des religieuses ; grâce à des appuis, elles peuvent racheter leur maison rue Sainte Victoire la bien nommée. Néanmoins, la Mère Héliette de Montgrand a obtenu de la propriétaire du Boulevard Salvator que le siège des Missions de Midi, "oeuvre du Cénacle", y demeure²⁵.

Quand elle prend ses vacances en famille à Genève, durant l'été 1920, Claire est assommée de fatigue et en plein désarroi. Son âme est-elle éteinte ? Au retour, elle résume ainsi ses vacances :

"Angoisses de l'âme profondes, intimes, crainte du jugement, défiance de moi-même paralysante, ne trouvant de remède qu'en me fiant à plus fort et plus éclairé que moi. Non seulement perte de tout sentiment de la présence de Dieu au tabernacle, cela n'est pas nécessaire, mais indifférence, engourdissement total de toutes les facultés surnaturelles. Il ne me reste que la foi de volonté. Mon Dieu, je crois. La raison et le bon sens me demandent de croire, mais mon coeur ne parle plus. Où êtes-Vous, Seigneur ? Mes fautes Vous ont chassé, ne reviendrez-vous pas²⁶ ?"

Elle se rappelle l'expérience spirituelle de l'année précédente :

"Une minute se présente à mon esprit la demande de septembre 1919 et ce que j'avais cru entrevoir de souffrances physiques et d'angoisses d'âme. Mais je ne puis qu'accepter généreusement le présent sans penser à l'avenir, car ma lâcheté tremble, Seigneur, je suis assez lâche pour vous demandez de m'épargner, assez désireuse de Vous aimer pour vous dire : "que votre volonté se fasse et non la mienne²⁷."

Par ses réactions, elle assimile le lieu où elle se tient avec la nuit de l'Agonie du Christ. Les circonstances malheureuses qui semblent s'acharner, auxquelles il est possible qu'elle contribue, car tous les torts ne sont jamais du même côté, en sont la matière.

Elle ne note pas la visite de Léonie Fabre à Genève, au mois d'août.

d. Léonie Fabre : *"Je veux travailler avec vous !"*

Une forte femme d'une trentaine d'années, qui avoisine les cent kilos, voilà aujourd'hui Léonie. Elle n'a pas oublié celle qui l'aida avec une affection dont elle avait alors grand besoin ; elles sont restées en relation épistolaire assez lâche. Léonie, affligée d'une fortune considérable, est entrée depuis chez les Filles de Marie²⁸. Cette vocation lui permettait de rester en France, d'être aux côtés de sa mère veuve, et de gérer sa fortune en l'utilisant pour des oeuvres. Elle a ainsi créé l'*Aiguille de Provence*, ouvert boutique et fourni du travail à de nombreuses femmes pauvres ou étrangères. Mais son tempérament difficile et son caractère indépendant, la rareté de sa présence aux rencontres communes des Filles de Marie, engendrent des difficultés. Entre les Filles du Coeur de Marie et Léonie Fabre, en 1920, le torchon brûle.

Un jour d'été 1920, alors qu'elle se reposait dans la propriété familiale de Divonne, elle a écrit à Claire, dont elle connaissait le travail à Marseille. La sachant à Genève, elle lui demandait de la rencontrer. Elle viendrait dans son *auto* : cela ne fait jamais qu'une vingtaine de kilomètres. Claire accepta.

Que se dirent-elles ? On sait qu'elles échangèrent sur leurs activités et projets, qu'il fut question de locaux, et que Léonie conclut par un "*Je veux travailler avec vous*" dont Claire ne vit pas exactement le contenu et auquel elle prit à peine garde. Une collaboratrice de plus aux Missions, peut-être, et quelqu'un de plus sur l'affaire de local. En retour, Léonie attendit Claire à Divonne, mais celle-ci, sous quelque prétexte, ne vint pas.

"2 octobre 1920.

Ma Chère Claire,

Quelle déception de ne pas vous avoir eue quelques jours à Divonne comme je l'espérais, nous aurions repris bien au calme d'ici notre bonne conversation de Genève mais nous pourrions la reprendre à Marseille n'est-ce pas.

Je n'ai pas le local désiré pour maintenant et je ne l'aurai qu'à Pâques alors je cherche deux pièces pour une installation provisoire pour cette hiver, mais trouver un local c'est une grande difficulté n'est-ce pas ? Actuellement, mes ouvrières travaillent au Prado aux Marguerites mais c'est loin d'être pratique.

Je vais bientôt revenir à Marseille et alors j'espère vous revoir.

Je vous envoie mille choses affectueuses.

Léonie Fabre²⁹.

Claire rentre à Marseille par le chemin des écoliers, s'arrête à Lyon, puis à la Garde-Adhémar qui fut autrefois, se souvient-elle, un temps de "*Thabor*", de lumière, qui la préparait à la souffrance et aux ténèbres à venir³⁰. Puis elle reprend la vie ordinaire. Irritabilité due à la fatigue et action de grâce pour le passé revisité, le climat est mêlé. Elle commence l'année par l'organisation d'une retraite pour les étudiantes. Après quoi, le 15 octobre, elle commence sa propre retraite.

Léonie Fabre, quant à elle, fait les Trente Jours.

2. LA RETRAITE DE CLAIRE EN 1920.

Claire prend des notes de façon assez brève dans son *Journal*.

Suivons-les, en soulignant seulement quelques arêtes qui nous paraissent importantes, en particulier ce qui se passe au moment des grandes étapes des

Exercices.

Le prédicateur, l'histoire a oublié son nom. L'homme est effacé, confus, dit Claire, qui avoue ne pas pouvoir se servir de ses indications touffues. Elle en prend le minimum et va son chemin.

a. Le Fondement.

Son premier constat en entrant en retraite, est son état de lassitude : une *âme inerte*, dit-elle³¹. Elle la mesure à l'aune de ses désirs d'enfant :

"Ou souffrir, ou mourir". Je suis bien loin de ce cri qui enchantait mon âme d'enfant ; maintenant, je me traîne en gémissant, en grognant. Par pitié, par miséricorde, pour me permettre de faire un peu de bien, N.S. voile au-dehors, au moins pour la plupart, ma lâcheté... Mon Dieu, vous voyez ma faiblesse, ma misère, mon inconstance !... Prenez mon coeur, je ne sais pas vous le donner !... Retenez-le après l'avoir pris... je ne sais pas vous le garder. O mon Dieu, ayez pitié de moi malgré moi-même³²."

Elle est loin de l'enthousiasme de ses seize ans. Le rêve sur soi peut tenir lieu d'amour de Dieu quand on est jeune. Mais il permet aussi, grâce à Dieu, d'avancer vers Lui. Aujourd'hui, Claire a fini de rêver. Elle a même fini de pouvoir faire effort. Vaincue - enfin -, elle ne peut qu'attendre tout de Dieu, c'est-à-dire ce qu'Il veut aujourd'hui pour elle, son appel dont les regrets et les rêves ne voileront plus la lumière.

Le *Fondement* appelle à l'"indifférence", seule attitude juste devant Dieu qui dispose à recevoir librement son appel. Pour y conduire, le prédicateur donne à méditer le sacrifice d'Abraham. Claire voit sa vie à la lumière de son triple sacrifice : *quitter son pays*, ce fut Chambéry ; *acquiescer au sacrifice d'Isaac*, ce fut Notre-Dame du Travail : mais - tout est dans ce "mais" - Dieu arrêta le bras d'Abraham ; *voir le bélier de substitution*, c'est comprendre le sacrifice inconnu qui reste à faire, c'est-à-dire ce qui *remplace* son Isaac à elle, Notre-Dame du Travail. Elle ne dépasse pas au début de sa retraite le rêve d'y *reprendre sa place* selon les mots du Père Bouillon un an plus tôt. Et par un détour subtil, elle interprète l'Écriture dans le sens qui lui convient : le troisième sacrifice inconnu consistera en la recherche de l'objet de substitution à sacrifier à la place de NDT. Notre-Dame du Travail, comme le jeune homme que les *Exercices* lui mettront devant les yeux dans *Les trois groupes d'hommes*³³, elle le garde en réserve. Bloquera-t-elle sa disponibilité à Dieu ?

Ce serait sans compter sur les ressources de l'Esprit, c'est-à-dire l'amour qui l'habite : elle comprend que l'objet de substitution, le *bélier* symbolique, il ne lui appartient pas de le désigner. Ce serait arbitraire et trop facile, et faire finalement sa propre volonté. Elle ne peut que le recevoir et le demander dans l'obéissance et la nuit. Ce troisième sacrifice devra se faire sous le signe de l'abandon et de la passivité pour être authentique et agréé par Dieu. Par ce "rebondissement", son désir de *retrouver sa place* n'est pas exclu mais remis à sa juste place. Claire s'inscrit dans un mouvement de réciprocité qui, cette fois, la rapproche de l'attitude de l'Ad Amorem. Elle est dans le *Fondement* malgré les résistances psychologiques qui sont les siennes. Le travail de la retraite sera d'accomplir le sacrifice qui n'est pas fait, que pour le moment, elle n'a pas pu faire, et dont la matière n'est pas clairement évidente.

b. Le péché.

En *Première Semaine*, deux points retiennent son attention : un péché, et une vertu. Le péché, c'est l'orgueil ; la vertu, l'humble abandon. D'orgueil, elle s'accuse fréquemment³⁴. Effet d'une nature riche et personnelle, et humiliée, il se traduit par une volonté de puissance qui explique en partie sa difficulté à lâcher prise, aussi bien par rapport à *Notre-Dame du Travail* pour le passé qu'à la responsabilité des *Missions de Midi* pour le présent. Dieu l'a combattu, pense-t-elle, dans les étapes douloureuses de son histoire ; la conséquence immédiate est que sa foi entend *Amour de Dieu* là où sa raison ne voit que *malheur, péché, souffrance*. Les deux s'articulent dans la prière de *Réparation*. Le Père Eymieu a lancé à Marseille les *Messieurs du Sacré-Coeur* qui se retrouvent pour des temps d'*adoration réparatrice* ; Claire a fait de même pour les jeunes filles à Saint Charles, et cela a grand succès. Elle est imprégnée de l'idée réparatrice, et comme l'ensemble des catholiques, ne peut attribuer qu'à Dieu les cicatrices des combats intérieurs et extérieurs, et leur peine : peine que Dieu donne, qui met aux côtés du Christ, et qu'Il recueille, christifiée et salutaire. Entre le don infligé et le recueil salutaire, la volonté humaine acquiesce selon le mouvement de l'Esprit : telle est sa tâche de liberté. Tel est ce que Dieu veut.

"Mon orgueil, vous l'avez sabré de toutes façons. Pauvre, malade, défigurée, isolée, sans influence... Que me reste-t-il ? Mon Intelligence ? Elle a souffert du contre-coup de toutes ces épreuves. Vous avez tout pris, du reste, je vous avais tout donné. Mon orgueil s'est réfugié dans mon âme, gardant ses doutes, ses obscurités, ses défiances, même quand une voix autorisée a parlé. De là ces révoltes qui me secouent de fond en comble, Seigneur, là aussi vous sabrez et vous ne me délivrez d'atroces

angoisses que par l'obéissance³⁵."

Elle voit l'orgueil refluer des *choses* dans lesquelles elle pourrait se complaire à un lieu plus spirituel où il s'origine. Seule l'obéissance, qui touche à la racine du désir, peut le vaincre sur ce terrain.

Il est probable que le directeur de retraite saisit la complexité de sa retraitante. Il fait habilement jouer l'obéissance sur ce qui alimente le scrupule et le stérile retour en arrière en invitant Claire à ne confesser **que** les péchés commis depuis une semaine. Mais c'est aller trop vite et trop demander : elle lui donne - par humilité, dit-elle - "*les petites notes prises pour une revue de la vie entière sous une inspiration spontanée³⁶.*" Le confesseur n'échappe en définitive ni aux scrupules ni aux péchés ni aux grâces. Il lit au lieu d'entendre.

Claire commence à employer un vocabulaire qui fait appel aux catégories de la mystique carmélitaine : "*La paix dominant, au moins autant que je peux l'avoir dans la nuit obscure où Notre-Seigneur m'enfoncé³⁷.*" Elle reçoit de Dieu l'état qu'elle qualifie de *nuit obscure* peut-être sous l'influence de lectures ou du Père Eymieu qui, en soulignant certains passages de son *Journal*, montre qu'il interprète son épreuve comme une action divine. Ces références au Carmel n'étonnent pas dans une période où Thérèse de l'Enfant Jésus, et dans une moindre mesure Elisabeth de la Trinité, sont très populaires³⁸. Le Père Plus, dans son livre sur la *Réparation*, cite les mystiques du Carmel. La "*nuit*" de l'épreuve mystique, est-ce cela qui arrive à Claire ?

c. Le Règne.

La Méditation du *Règne* transporte naturellement Claire à l'ombre de la Croix. Elle y voit le *Roi* entièrement revêtu des insignes de sa Passion. Il la conduit à ratifier ses offrandes passées, c'est-à-dire la souffrance. Mais le *davantage* de la peine avec le Christ change d'objet : Claire l'avait appliqué autrefois à *Notre-Dame du Travail* en découvrant la *Réparation* ; aujourd'hui, il ne vise plus que la *Croix* du Christ, c'est-à-dire en fait ce qui reste de *Notre-Dame du Travail* pour elle. Elle relit dans sa vie la Passion du Christ *bafoué, flagellé, trahi par la justice, par l'amour et la pitié⁴⁰*. La grâce performative de 1906 par laquelle elle avait choisi de prendre sur elle ce qui fut pour Lui, rebondit en 1920. Elle assume par l'offrande un passé incompréhensible dominé par l'échec, pour y confesser la présence rédemptrice et recevoir la peine comme le sacrement de l'amour, en en retournant en quelque sorte la

signification première subjective.

"J'ai choisi un Roi, un époux crucifié. Je l'ai choisi librement désirant partager sa vie. Maintenant, le choix n'est plus à faire, j'ai fait mal, mais enfin, je les ai faits, les premiers pas dans la voie royale de la Croix, il me reste à faire les offres d'un plus grand prix. Seigneur, je ratifie avec ma volonté toutes les offrandes passées, je les ratifie avec mon coeur qui veut vous aimer davantage⁴¹."

Il y a quelque chose de nouveau dans l'offrande du Règne de 1920 : la matière de l'offrande est la contrainte du réel vers lequel la tourne l'appel du Roi : *"ce qui est⁴²"*. C'est-à-dire elle-même. L'offrande qu'elle fait la porte à s'accepter, se recevoir pour recevoir le Christ. La suite n'étonne pas, où être, aimer et être aimée, coïncident :

"Depuis quelques semaines, un apaisement s'est fait dans mon âme, je ne vois pas, je ne sens pas ; simplement, je me trouve à ma place, à ce moment, dans cette vie hors cadre, vie d'épave, vie sacrifiée, et cette retraite confirme cette situation⁴³."

Être fixée au présent pour l'être à la Croix dans l'humiliation et l'abandon de soi, goûter dans le fait d'être rien sinon une épave, la condition humiliée du Christ, commence à la nourrir, la consoler. Ce à quoi elle voulait échapper par la prière, le commerce de la souffrance, le rêve ou la lutte, elle le vit comme lui étant donné comme son lieu et sa vocation, où la Croix du Christ et sa vie se confondent. Le lieu sponsal. Aussi, rien ne lui est plus nécessaire que ce qui est. Il y a dans cette expérience intérieure dont la peine reste l'élément central, le passage à l'acceptation de soi.

"Ce n'est pas une lumière ni un acte de ma volonté, c'est un état, et NS me montre qu'il veut exercer son souverain domaine sur mon âme, qu'Il a posé sa croix sur mon épaule et la maintiendra en dépit de tout. Il faut donc bien me dire que rien ne sera changé. Il y aura les mêmes souffrances, les mêmes brisements, la même séparation, le même isolement, les mêmes dégoûts, les mêmes doutes, la même angoisse. Il n'y aura peut-être aucun secours senti, aucune sécurité, aucune joie goûtée, même dans l'obéissance qui restera mon seul guide. Je dois voir jusque là pour me mettre à l'abri des surprises. Il y aura seulement cette unique chose de plus, c'est que tous ces sacrifices entrent dans ma voie et ma vocation et donc doivent être acceptés comme tels, plus encore, qu'ils sont ma voie. Ils pourront être sans compensation, ni consolation jamais. Il y a un petit mot dans la méditation du Règne effrayant dans sa concision : "Je vous suivrai jusqu'au bout." Il ne met ni mesure, ni terme aux exigences du Roi. Eh bien, ce mot, ce n'est plus moi qui le dis, c'est NS. "Tu me suivras jusqu'au bout de plus près. Il y a quelques mois, ce mot m'aurait fait trembler de peur, maintenant, il me laisse dans le calme, un calme absolu. Je sais que je puis rester aussi lâche, aussi faible, aussi tentée, que je douterai de la réalité de l'appel, cela ne

*changera pas ce qui est*⁴⁴."

Claire est entrée dans la passivité spirituelle. Elle rend les armes du mensonge.

d. L'Incarnation.

Le reste de sa retraite reste dans la même tonalité. *Ama nescir*⁴⁵, dit-elle au moment des méditations de l'Incarnation, faisant ainsi un emprunt à l'*Imitation*. Il n'est pas étonnant que dans cette optique, elle ne puisse comprendre la lutte ouvrière : *"Maintenant que l'ouvrier cherche à renverser l'ordre social, qu'il ne veut plus être "inconnu", je pense à cette leçon de Nazareth*⁴⁶*..."* Sa conclusion répète simplement les convictions du milieu catholique bourgeois des années Vingt sous la pression de la révolution russe : la classe ouvrière n'a pas voulu trouver à Nazareth ni dans l'*Imitation* son modèle, son appel, son bonheur, elle a préféré Karl Marx ! Son intérêt pour l'Association du Père Jules-Maximilien Schuh, à Genève, *Jésus-Ouvrier*, n'ira pas dans un autre sens. Et sans doute la figure de Saint Benoît Labre, modèle auquel elle s'identifie sur fond d'Incarnation. Il ne put rester dans aucune forme de vie religieuse, comprit la pauvreté comme humilité. Selon le *Règne* qui invite à demander la pauvreté *"aussi bien effective que spirituelle"*, Claire n'idéalise pas la pauvreté matérielle dont elle a expérimenté les humiliations, et appris qu'elle n'est pas toute la pauvreté. De celle de Benoît Labre, elle retient la dépendance de Dieu seul, et la mystique d'obéissance, dût-elle engendrer errance, incompréhension, solitude. La figure de la pauvreté est l'Eucharistie : *Jésus sacramenté*. *"La rencontre se fait tout naturellement entre ces deux amours et ces deux pauvretés "*, dit-elle. Se laisser appauvrir veut dire laisser le Christ Prêtre prononcer sur elle la parole consécrationnaire, qui la fait *Hostie* rayonnante pour les autres, comme a rayonné pour elle l'hostie exposée du Sacré-Coeur de Genève. Ce rayonnement ? Une charité qui fait bon visage.

Paradoxalement, si le *Règne* de 1906 l'engageait à la vie religieuse, le *Règne* de 1920 n'en rend plus la forme nécessaire. Ce qui importe seulement à Claire, c'est de se laisser consacrer par le Christ dans les choses, les limites, et les chocs imprévus, et dans la recherche industrielle du meilleur service au sein du réel qui advient. La consécration n'est plus la vie congrégationniste, mais la *vie ordinaire* : *"Ayez le goût de la vie ordinaire*⁴⁷*"*, demandera-t-elle à ses novices. Elle aspire à ce que son appartenance à Dieu soit authentifiée par l'Eglise, mais non à *changer* quoi que ce soit : *"vivez votre vie religieuse*

*comme vous auriez vécu votre vie dans le monde*⁴⁸ ", dira-t-elle encore.

Faut-il s'attendre à ce que la suite des *Exercices* aboutisse à une élection où l'effacement domine ? Ce serait mal la connaître. Ce n'est ni son tempérament, ni son discernement : "*Ne vous faites pas des tempéraments de victimes*⁴⁹." Que la passivité à Dieu soit *pureté d'intention* dans l'*obéissance* ne préjuge pas des implications concrètes, et ne privilégie pas l'écrasement. Anéantie, elle ne choisit pas l'anéantissement. Dans la Méditation des *deux Etendards*, elle voit au contraire que l'humilité pourrait devenir pour elle un déguisement de l'Ennemi contre lequel il lui faudra se prémunir à l'avenir : "*L'ennemi camouflera son étendard pour mieux me tromper, l'orgueil se dissimulera sous une humilité déprimante, un désir d'obscurité stérile - un détachement qui refuse l'aide et le conseil nécessaires*⁴⁸." "*Briller ou rester dans l'ombre*⁴⁹ ", dira-t-elle. L'expérience et la réussite des Missions de Midi lui montre que "briller" peut servir la Gloire de Dieu, tandis qu'une morbidité qui la pousserait à s'effacer dans une inefficace discrétion n'est qu'horipaux dont peut s'habiller l'ennemi. Etre humiliée avec le Christ, oui, mais sans renoncer à la réussite de l'action pour le Christ. La mondanité est du côté de la Gloire pour soi, à ses propres yeux, c'est-à-dire ce qui meut profondément et invisiblement le cœur, fût-ce dans dans les apparences de l'humilité ou de la piété. C'est pourquoi elle rangera dans les "mondanités" le costume religieux qui attirerait le respect. La mondanité est une catégorie spirituelle, elle n'est pas du côté de la *brillance* si celle-ci est au service de la Gloire de Dieu. Le discernement missionnaire de Claire Monestès, sa couleur, son dynamisme, sa liberté, vient à la lumière.

e. L'élection.

Dans son élection, rien n'apparaît de ses activités. Elle privilégie l'attitude intérieure qui irriguera ses activités quelles qu'elles soient. Sa devise *Hostiam pro Hostia* revient, pour dire sa disponibilité à la Parole consécrationnaire qui la fait *Une* avec le Christ. L'expression *Sint Unum* apparaît pour la première fois dans son *Journal*. Elle l'entend comme la Parole du Père, qui la fait entrer dans le mystère trinitaire par l'union au Christ. Qu'ils soient Un : c'est-à-dire que le Fils et Claire soient Un, dans le partage de la croix, dans le partage de la mission, dans l'adhésion à la volonté du Père. On pensera à l'expérience de la Storta chez Ignace. Claire souligne, à propos de l'expression *hostia* que "*le mot victime ne veut pas dire nécessairement vouée à la destruction, à l'écrasement, mais vouée à l'offrande*⁵⁰."

L'évolution de Claire, dans la droite ligne de ce que nous croyions savoir d'elle, est néanmoins profonde. Paradoxalement, en s'écroûlant, vaincue par la dure nuit qui est la sienne en 1919, en acceptant d'être *rien*, elle est disposée passivement par Dieu à voir une porte s'ouvrir. Plus exactement, c'est cela la porte, et elle est de l'ordre de la mort. La tâche, la valeur réparatrice, ne résident plus dans la chose, fût-ce la Croix, mais dans l'*offrande* du Christ. La souffrance peut devenir *une oeuvre de joie*, comme elle dira aussi plus tard. Il y faut sa volonté aimante : *faire de la souffrance une oeuvre de joie*.

f. Troisième semaine et quatrième semaine.

En Troisième Semaine, elle voit l'*Humanité entière* portée par le Christ au moment de l'Agonie. Sa peine offerte au Christ où elle est Un avec Lui la fait participer à cette charge de l'Humanité. L'universalisme ambiant trouve ainsi en elle son écho mystique.

Les contemplations de la Résurrection viennent confirmer le déplacement opéré qui est sortie de soi : elle s'y ouvre à une joie où la foi est le mode de l'extase, car elle est joie de l'Autre : "*Il y a un élément commun à l'abnégation et à la joie, c'est l'oubli de soi-même*⁵²."

La conclusion de la retraite vient d'elle-même, paisible :

*"Je sais que tout dépasse mon courage, mais qu'rien ne dépasse sa grâce, et j'ai confiance d'accomplir sa volonté jusqu'au bout*⁵³."

Et elle ajoute :

"Un dernier mot : Dieu seul."

g. "*Incorporé*".

Quelques jours après la fin de sa retraite, Claire assiste avec émotion à la pose de la première pierre d'une nouvelle église à Marseille, le Sacré-Coeur, sur le Prado, non loin de l'ancien couvent des Sacramentines. Le Père Eymieu fait un sermon propre à faire vibrer la foule, à n'en pas douter, des temps nouveaux s'inaugurent, fondés sur le sacrifice des soldats morts pour la Patrie, un avenir d'où la guerre est chassée, et où la foi doit renaître. Un drapeau français est roulé dans la pierre, l'église dédiée aux marseillais morts au champ d'honneur. Certainement, Dieu a, en ce 7 novembre 1920, le coeur français.

La vie très occupée de Claire a repris son cours. Une Mission est à préparer pour la fin novembre qui sera vite là, prêchée par le Père Padé, un dominicain. C'est l'heure de la mobilisation maximum des *Petites Missionnaires* pour la distribution des tracts. Le Père Olphe-Gaillard continue de l'entretenir de ses recherches de local, de financement, de prédicateurs pour d'autres Missions.

Nous ne connaissons ces détails – qui remplissent sa vie – que par les Archives des Missions de Midi. Quand elle ouvre son *Journal*, elle ne note que l'intérieur, la manière dont la retraite a commencé de résoudre la tension entre le "briller" et le "être humiliée", deux manières également désirables d'aimer.

"C'est le tourment de l'amour de ne pouvoir à la fois s'anéantir et se donner, Vous seul, ô Jésus, pouvez réaliser cet impossible rêve en me faisant hostie, Hostiam pro hostia⁵⁵."

On ne peut mieux dire : l'oblation eucharistique réalise la synthèse du désir de Claire, et – mais elle ne le voit pas clairement – permet une activité intense et une contemplation profonde. La relation à Dieu consiste à *faire* sa volonté, et la faire est *être* Fils dans le Fils, et avec Lui pain d'offrande et nourriture. A Madame de Lavalette qui s'interroge sur une vocation au Carmel de Claire, le Père Eymieu répond : *"Claire au Carmel ? Non. Elle a besoin de relations apostoliques. Elle n'en est pas moins contemplative⁵⁶."* La contemplation ignatienne est communion de volonté au Christ au coeur de l'action.

La suite confirme la grâce de la retraite, faite d'acceptation, d'offrande, de passivité, où elle trouve une nourriture profonde, secrète.

"Il me semble que Notre-Seigneur réalise ce qu'il m'avait fait comprendre pendant la retraite. Rien n'est changé. C'est le même sacrifice, la même souffrance, mais pour ainsi dire incorporée. Il m'a retiré toute jouissance, toute satisfaction de ma vie surnaturelle et naturelle. Sans doute son secours est constnt et où serais-je sans cette grâce invisible qui me soutient ? Mais tout se passe pourrais-je dire hors de moi, sans moi, dans le silence absolu et s'il m'a ôté la faculté de le recevoir, Il me laisse celle de donner, d'être plus dévouée, de désirer tout pacifier et consoler autour de moi. Là encore, ce n'est pas le résultat de mon effort personnel... Notre-Seigneur me veut donc détachée, dépouillée, vivant d'une sorte de vie eucharistique... Le laisser conduire, diriger mon intelligence, ma volonté, mon coeur, être Jésus sous l'apparence de Claire. Comment y arriver ? Par l'abandon total, l'abandon est plus que le don. S'abandonner, c'est, après avoir tout donné, une sorte de

démission de soi-même poussée aux dernières limites et aux dernières conséquences. Dans l'abandon, je puis aller au Thabor comme au Calvaire, jouir aussi bien que souffrir, il me suffit de me laisser faire⁵⁷."

Quinze jours plus tard, elle ajoute :

"Toujours la même passivité, le même silence. Les gens, les choses, peuvent me heurter, me froisser, me déchirer au passage, mon Dieu, il me semble que vous y avez adapté mon âme. Je n'y suis pour rien. Pourquoi plus de tentations ? Pourquoi plus de révoltes ? Mais aussi, pourquoi la suppression complète de toute grâce sensible, de toute consolation ? C'est le secret de Notre-Seigneur. Je n'ai pas le droit de lui demander des comptes. Et s'Il me veut dans cette aridité pénible jusqu'à la fin de ma vie, il faut dire dès maintenant Fiat ! et Merci. Une grande lame de fond faite de douleurs et d'angoisses a passé sur mon âme et l'a dépouillée de tout⁵⁸."

Le Père Eymieu souligne les passages où s'exprime l'aspect eucharistique et la passivité de sa vie spirituelle. Claire, en trouvant *ce qu'elle est*, trouve à la fois *l'appel* et la réponse du Christ. La *"sorte de vie eucharistique"* dont elle dit vivre indique une union qui réduit toutes choses au silence, dans un état dont le Cénacle lui suggère peut-être le nom : l'abandon, thème fréquent chez la Mère Couderc. Le Père Eymieu ajoute que *l'abandon est plus que le don*.

Comme Benoît Labre, Claire veut être disponible. Ce qui lui importe, dont elle croit que ce lui est donné, c'est d'être corps pour la volonté divine. Ce qui est douloureux est *incorporé*. La Croix est incorporée.

3. LA CONFIRMATION DE L'ELECTION.

a. La retraite de Léonie Fabre : *une grande espérance sur une vie qui semblait morte*.

Pendant ce temps, Léonie a fait les Trente Jours. Nous n'en connaissons pas les circonstances, mais l'issue : elle fait part à son directeur spirituel, le Père Rouvier, de sa double décision de quitter les Filles du Coeur de Marie et de s'offrir, avec sa maison, à Claire Monestès pour l'oeuvre de celle-ci. Le Père Rouvier semble ne pas s'y opposer. Léonie va trouver Claire et l'informe : le 39 rue Breteuil sera disponible pour les Missions et le Restaurant dès le départ des locataires ; elle-même sera le premier membre de la congrégation que sans nul doute Claire va fonder. Claire hésite, prend des renseignements qui ne sont pas tous bons, en parle bien sûr au Père Eymieu. Finalement, tout

bien pesé et sans vouloir engager tout l'avenir, ils décident de faire droit à la demande de Léonie. La Mère de Montgrand se réjouit. Les Filles de Marie sont soulagées. Claire, abasourdie, ne note pas l'évènement.

Mais elle note qu'une *petite lumière*⁶⁰ d'espérance renaît. Non pas l'espérance de réussir sa vie, de sortir de l'ombre ou de créer, mais qu'un jour, malgré son âge et son histoire, elle puisse être liée *officiellement* au Christ dans l'Eglise pour le monde. Les décisions prises apparaissent comme "*une grande espérance brillant sur une vie qui semblait morte*⁶¹."

Est-ce la réactivation de l'espérance qui explique la rapidité des choses ? Deux mois plus tard on les retrouve toutes deux en retraite pour quatre jours. Claire relit sa vie comme la suite de coups frappés à la porte par le Christ, soulignant la parole de l'Apocalypse : "*Voici que je me tiens à la porte et que je frappe*⁶²." Elle a gardé une image où elle avait écrit autrefois, sous le dessin représentant le Christ en train de frapper : "*Go in, my lord, go in !*" Les aides reçues, les inspirations, les épreuves, sont ces coups. L'amour supplée finalement à la béance trop petite de la *blessure ouverte*⁶³ - la porte - pour entrer. La grâce de Genève connaît un début d'accomplissement, de fécondité.

Au terme de ces quatre jours, les deux femmes prononceront des voeux qui les lieront au Christ et les lieront ensemble. Faire ce pas - décisif - veut dire renoncer à l'imaginaire et au passé pour se risquer dans un réel inconnu. Claire ne "*retrouvera pas sa place*" à Notre-Dame du Travail, elle tourne une page, renonce à comprendre et à maîtriser sa propre histoire.

*"Faites que je m'exprime toute en lumière, que je sois vraiment Claire, Claire par et pour Jésus, et que je meure aussi comme Lui, après avoir épuisé toute ma substance*⁶³."

Quelques mois auparavant, elle croyait percevoir dans la prière des mots vides de sens pour elle : "*Je te donnerai de ma substance*⁶⁴." Elle retrouve les mêmes termes quand la promesse et l'offrande se rejoignent. Sa vie - figurée par son nom - est la matière pour la *transsubstantiation*. Elle ajoute à son nom "*de Jésus*" qui achève d'en livrer le sens.

b. Le 4 février 1921, jour de fondation.

Claire et Léonie ont choisi le 4 février, premier Vendredi du mois et jour du Sacré-Coeur, pour s'engager. Ces voeux n'apportent pas la caution de

l'Eglise ni n'assurent la pérennité d'une oeuvre. L'Eglise ne sait rien et l'oeuvre est dérisoire. C'est un acte d'amour, et la soumission d'un avenir incertain à la volonté divine. A noter que cela tombe à un jour près avec l'anniversaire de mariage des parents de Claire.

A l'insu de sa communauté, la Mère de Montgrand a préparé avec soin une chapelle de fortune dans un salon, l'a décorée de fleurs blanches. Sous quelque pieux prétexte, elle s'est libérée de toute obligation pour être là, Mère dont l'écoute et la prière ont soutenu Claire depuis deux ans. Le Père Eymieu célèbre. Il invite Claire et Léonie à "*êtres les hosties du perpétuel sacrifice*⁶⁵" par l'union de leur vie à celle du Christ. Puis il reçoit les voeux de Claire : pauvreté, chasteté, abandon au Bon Plaisir de Dieu⁶⁶. Claire reçoit les voeux de Léonie : pauvreté, chasteté, obéissance. Le Père Rouvier eût préféré que Léonie lui fit à lui voeu d'obéissance. Mécontent, il a rompu avec elle, et l'a renvoyée au Père Eymieu qui se trouve être le seul garant de l'engagement des jeunes femmes. Personne, dans cette aventure, n'a froid aux yeux⁶⁷.

Cette démarche n'inaugure ni la vie ni l'oeuvre commune, mais le projet spirituel. Chacune reste chez soi : Léonie chez sa mère, Claire au Cénacle, et continue ses activités. Léonie anime l'Aiguille de Provence, Claire les Missions de Midi. Mais quand l'immeuble sera libéré, elles ont l'accord du Cénacle pour y installer le siège des Missions et y ouvrir un restaurant. Le Père Olphe-Gaillard peut s'arrêter de chercher des locaux. Claire et Léonie réfléchissent. Comment désigner ce qu'elles inaugurent dont elles n'ont pas la moindre idée ?

CHAPITRE XIV

QUI SERA VAINQUEUR ?

"Puis, ainsi achevée toute la Passion, on peut faire un autre jour tout l'ensemble de la Passion, en un ou plusieurs exercices, selon ce qui paraîtra pouvoir être plus profitable."

1. L'EXPERIENCE INTERIEURE "FONDATRICE".

a. Hésitations et turbulences.

A partir de février 1921, Claire est acculée à construire. Elle entre en même temps dans une période de grandes turbulences intérieures. *Mouvements des esprits*, où, dans la succession heurtée des sentiments et des événements, un discernement est à faire.

Concrètement, il faut donner une identité et une forme précise à ce qui naît des vœux faits avec Léonie Fabre. Comment ? Pour quoi ? Nul charisme particulier ne semble venir le justifier. Jeanne Jungan et les vieillards, Marie de la Providence et les âmes du Purgatoire, portaient un souci qui correspondait aux nécessités et aux besoins spirituels de leur temps. Pour Claire, la question sociale et la réponse de Notre-Dame du Travail ont correspondu à ce type de démarche née d'un besoin contemporain. Elle l'a perdu. La seule nécessité qui la pousse à s'engager avec Léonie Fabre est le désir d'*être consacrée*, et ses quarante et un ans qui lui interdisent de postuler où que ce soit. Son charisme s'arrête, si l'on ose dire, à l'amour. C'est si vrai que deux mois seulement avant ces vœux, le 11 décembre 1920, elle a écrit :

"Si je pouvais retourner quelques années en arrière, j'entrerais à Marie-Réparatrice. Je n'en connais pas les Règles, mais peu importe. Une seule

chose m'est nécessaire et elle se trouve là, cette pensée de la Réparation avec la Sainte Vierge, cet amour vigilant, humble, doux au Coeur de NS qui efface les péchés du monde. Mais il n'est plus temps. Je suis détruite par les épreuves, la maladie, c'est presque le moment de mourir. Je ne puis plus penser qu'à être pour vous une "épouse de sang", ô mon Dieu. M'acceptez-vous ? Vous me tenez rigueur depuis si longtemps, et moi, si j'ai été tentée, faible, misérable, je vous ai tant cherché^d ..."

C'était le 11 décembre 1920. Les voeux faits avec Léonie le 4 février 1921 ne correspondent pas à un projet mûri de longue date, qui orienterait sa vie. Après quoi cependant, il faut leur donner forme et contenu, si, au-delà de voeux de dévotion privée, elle veut être *officiellement* consacrée.

Où prendre modèle ? Son expérience des congrégations religieuses nées au 19^{ème} siècle est riche et multiforme. Elle a longuement fréquenté, en partageant, pour plusieurs, leur vie, les Dames du Sacré-Coeur, les Dames du Cénacle, les Oblates du Sacré-Coeur, Marie-Réparatrice, les Auxiliatrices. Elle en connaît les richesses et les limites. Elle leur doit la spiritualité ignatienne, la dévotion eucharistique au Coeur du Christ et le sens de la Réparation, l'attention contemplative au travail de l'Esprit, l'esprit d'abandon, l'union de l'offrande de soi à celle du Christ pour les vivants et les morts. Elle a participé pendant trois ans aux Offices du Cénacle à Marseille, n'ignore rien d'une liturgie qui rythme le temps. Mais elle avait choisi *Notre-Dame du Travail*. La présentation de cet institut écrite de sa main montre combien elle est intéressée à créer une forme de vie *nouvelle*. En y entrant elle a opté pour une réponse concrète aux besoins sociaux nés de l'émergence du monde ouvrier, selon l'enseignement de Léon XIII, dans un contexte socio-politique qui appelle des formes d'action et de vie séculière, en se glissant dans les lois civiles. C'était servir Dieu au coeur du monde. Elle n'a pas voulu quitter *Notre-Dame du Travail*, n'en renie rien. C'est pourquoi le scandale d'avoir été rejetée demeure pour elle incompréhensible. S'il y eut une expérience de rupture "*instauratrice*" d'avec des modèles passés, ce fut dans la participation à cette fondation qu'elle lui donnait une vigueur créative ; l'expérience de rupture d'avec cet institut ne contient pas cette dynamique, sauf si elle est le fait de l'Esprit, mais comment le croire quand tout dit l'inverse ? Claire est face au non-sens. Fonder pour se *contredistinguer* de *Notre-Dame du Travail* et donner naissance à *autre chose*, n'est certainement pas son objectif en 1921². Elle fonde parce que c'est la seule solution pour donner corps à son désir de répondre à l'appel du Christ dans l'Eglise. Elle pense refaire la *même* chose que *Notre-Dame du Travail* à côté puisqu'il est *impossible* d'y retourner. La seule spécificité qu'elle revendique, c'est le *coeur*.

"Cultiver un champ analogue, comme les habitants des pays envahis à qui le Gouvernement donne ce qui est nécessaire pour rebâtir à la même place ou, si c'est impossible, dans un rayon de 20 km. de leur ancienne demeure³."

Le Père Eymieu souligne *"si c'est impossible"*. La fondation de Claire semble une fondation par défaut, un "charisme" de seule consécration *faute de*, un laisser-faire Dieu dans les circonstances violentes qui s'imposent à elle. Si elle se contre-distingue, c'est des autres congrégations plus classique, malgré tout ce qu'elle leur doit et l'estime dans laquelle elle les tient. Mais aucune n'a la forme souple qui permet un service multiforme en prise sur les besoins du monde contemporain.

En filigrane, le statut de la femme dans la société. : au couvent, elle a jusqu'ici investi sa créativité en charité et contention vertueuse, en quelque sorte. Toujours mineure, au couvent ou au foyer, elle agit, sert et se sacrifie, mais ne *pense* pas, ou si peu et si rarement qu'elle devient suspecte à ses propres yeux et à ceux d'autrui si d'aventure elle s'y risque : les réactions de la société française de l'après-guerre le disent bien. Mais la modernité appelle autre chose. La Séparation de l'Eglise et de l'Etat et la Grande-Guerre ont induit des formes nouvelles : un célibat consacré *séculier*, à *Notre-Dame du Travail* et provisoirement pour les membres des Instituts ayant choisi de rester en France, comme les Dames du Cénacle ; des responsabilités familiales, sociales, industrielles pour les femmes de soldats. L'ordre est ébranlé ! Claire, qui participa pleinement à cet ébranlement, ne peut revenir en arrière et n'est pas seule à penser que les formes héritées du 19ème siècle ne peuvent répondre aux problèmes du 20ème surgis de la guerre d'acier, de feu et de sang, la *Der des der*.

Inspirée par *Notre-Dame du Travail* et par la *Compagnie de Jésus* - il convient évidemment de voir le Père Eymieu dans les deux - elle ne veut pas mettre en place un cadre traditionnel de vie religieuse. Pas de costume, pas d'office commun, pas d'oeuvre commune par principe ; pas même d'*opinion* commune. Ses "vieillards" et ses "âmes du Purgatoire" à elle, ce sont ceux qui sont éloignés du Christ et de l'Eglise. Elle cherche à les rejoindre où ils sont, comme ils sont, riches ou pauvres, *ailleurs*, en partageant suffisamment pour comprendre, et pour pouvoir répondre de façon adaptée aux besoins pour lesquels les congrégations anciennes sont mal armées. Le cadre, si cadre il doit y avoir, viendra ensuite, au service de la rencontre du monde à aimer,

comprendre, pour qu'il se sache aimé de Dieu, et soit évangélisé ; il viendra des nécessités de la reconnaissance ecclésiale : si elle y renonce pour elle-même en 1920, elle la recherche en effet de nouveau ardemment lorsqu'il s'agit de la "Xavière".

Au printemps 1921 le dérisoire de ce qui s'est passé lui fait se demander si ce n'est pas une grande illusion. Embarquée dans l'aventure sans réel corps social, aussi ténu soit-il, chacune chez soi à continuer les mêmes oeuvres des *Missions de Midi*, elle voit mal qu'il y ait quelque chose plutôt que *rien*. Elle entre dans un temps obscur où son désir qu'il y ait quelque chose se heurte non seulement à la fragilité du faire mais à ce qu'elle craint d'hypocrisie, de mensonge, d'esprit de vengeance et d'orgueil, dans sa manière de le vouloir. Ne cherche-t-elle pas secrètement, *face à Notre-Dame du Travail*, à montrer par sa réussite leur erreur de discernement ? Esprit de vengeance, piédestal pour sa gloire, selon ses expressions⁴. Elle rencontre en elle-même, dit-elle, le *démon*.

Le récit de la fondation est à la fois celui de la tentation multiforme de Claire, et celui d'une étourdissante activité. S'il est inévitable de les dissocier pour en parler, il faut se rappeler que l'un ne va pas sans l'autre. La fondation consiste entre la douleur aveuglée sur l'amour même de Dieu par la terrible lumière sur soi, qui semble paradoxalement à la source d'une réponse pratique efficace, inventive et énergique aux multiples besoins qui apparaissent dans le Marseille des années Vingt. Claire, sans le penser, synthétise à grands frais les deux parts de sa personnalité qui avaient été autrefois en balance entre Les *Sociales* et les *Oblates* : la "marseillaise" et la "savoyarde". Dans cette dure expérience spirituelle, s'opère une guérison de l'imaginaire du *Dieu méchant*⁵, que contenait déjà en germe la conclusion de la retraite de 1920 et son appel à la louange. "*Louer Dieu en tout et en tous. Te Deum Laudamus.*"

b. L'alternance des esprits : le combat des *Deux Etendards*.

A peine quinze jours après les voeux, un terrible combat dont Claire ne repère pas clairement les enjeux commence.

Fondamentalement, le doute demeure. Il ressurgit à peine l'offrande faite. Le passé déchaîne encore et toujours la violence des sentiments contradictoires sans que rien semble devoir y mettre de l'oubli, de l'ordre, de la paix. Elle n'est pas guérie de son amertume et de son angoisse au sujet de sa vocation.

Dès le 23 février, son *Journal* en porte trace, elle cherche à le sublimer.

"Il est juste qu'après le Thabor, il y ait le Calvaire et comme pour Notre-Seigneur que la souffrance domine dans la vie, dans "ma" vie tout particulièrement puisque je suis hostie. Lorsque Notre-Seigneur a bien voulu me découvrir son Coeur en ce Vendredi de septembre à Genève, il m'a révélé aussi sa pensée sur moi. "Tu ne souffriras plus par les créatures, mais dans ton corps et dans ton âme. Offre-toi à moi en victime. Mon Dieu, vous me savez si faible que vous épargnez bien la victime et vous la trouvez toujours si "rechigante" que vous n'osez pas la traiter comme votre Père vous a traité vous-même. Jésus, vous m'épargnez, je le sais, je le vois ; de bien petites peines, en somme, que je porte bien mal. Mais la tentation ! cette grande lame de fond qui menace de tout submerger, c'est de cela que j'ai peur, et vous permettez qu'elle revienne secouer mon âme. Rien de plus étrange que cet état de fusion où toutes les rancunes, les doutes, les petitesesses, les mesquineries, semblent me dévorer, et où il paraît impossible de faire la part du feu. Au milieu de cette tempête, Notre-Seigneur silencieux en temps de paix parle et console. Je reste écartelée entre le bien et le mal. Toute industrie personnelle est inefficace : peu à peu, la volonté (de Notre-Seigneur) reprend le gouvernail, un acte d'obéissance achève la victoire, un acte de contrition et de réparation par la pénitence le consacre, et souvent la consolation profonde, la paix surpassant toute paix en ce monde suit l'orage. Et il semble que j'ai été étrangère à tout, à la désolation comme à la consolation, que tout a été subi. Le résultat définitif semble bien être aussi l'humilité par l'humiliation, et la confiance faisant contre-poids à l'immense faiblesse, le besoin d'expier, de me faire douce et bonne pour tous⁶."

"Lâchez-vous !", écrit le Père Eymieu en marge. Claire n'échappe pas à sa propension à rêver d'être sainte comme... (ici Marguerite-Marie), s'empare de ce qu'elle vit, s'y regarde, s'y complaît. Quelque chose n'est pas accompli de la démission de soi, même si l'expérience intérieure l'appelle et l'annonce. Le divin travail continue dans une alternance rapide de consolations et désolations. C'est pourquoi, six mois plus tard, rien ne va plus.

"Ma volonté de croire ne bronche pas, mais ma pensée chavire, je me raccroche par l'obéissance et la confiance à cette idée que ce n'est qu'une épreuve, une expiation de mes défiances, de mes résistances. Depuis ce 4 février, où je me suis donnée plus complètement à Vous, Seigneur, vous vous êtes retiré (comme si mon offrande vous avait déplu). Et Vous avez laissé s'approcher de mon âme l'ange des ténèbres, j'ai péché, hélas ! je n'ai même plus la sécurité de ne l'avoir pas fait mortellement. O mon Dieu ! ce retrait si absolu de toute lumière, ne serait-ce pas le signe que je Vous ai tué en moi⁸ ?"

Ce qu'il peut y avoir de volonté de puissance dans l'offrande – avoir en quelque sorte subtilement barre sur Dieu par l'amour – chavire : elle ne sait plus. Elle ne sait plus le sens de sa marche : vers Dieu ou le Démon, vers le Salut ou la damnation, vers l'amour ou vers la haine ? Elle ne peut interpréter cette désolation. Une terrible indécision du coeur lui fait ressentir tour à tour

les *sentiments* d'amour et de haine. Il n'y a rien en elle sur quoi elle puisse faire fond pour *savoir* et avancer de façon cohérente. La seule issue est de se *raccrocher par l'obéissance et la confiance à cette idée que ce n'est qu'une épreuve*⁹. Le Père Eymieu, l'*autre*, est le seul garant.

La relation de direction spirituelle devient centrale pour Claire dans une relation à Dieu marquée d'ambivalence, qui va se répercuter – et vice versa – sur celle avec le Père Eymieu : quant à Dieu, elle ne sait plus s'il est bon ou méchant, si elle L'aime ou Le hait ; quant au directeur spirituel, elle ne sait pas si elle doit l'écouter, s'il a tort ou raison, etc. Un doute immense se déploie. Dieu se donne à connaître dans et par l'aide ecclésiale. Cette dimension de l'Incarnation est fragile, quoi que dise le prêtre, devant l'évidence subjective de ces ténèbres. Ne sont-ils pas la révélation terrifiante que tout est vicié depuis le début, que l'illusion et l'orgueil ont égaré sa vie ? Cette épreuve est paradoxalement accentuée par la réussite de la mission. Le 2 avril 1921, elle écrit :

"La tentation toujours sous sa forme la plus aigüe. Chaque mission apporte son redoublement de peines, jamais avec cette violence. Il y a là quelque chose d'étrange et de mystérieux ; cette oeuvre faite pour la gloire de Dieu, on dirait que je m'y emploie avec le sentiment intime que pourrait avoir le démon. Rien de surnaturel, pas un désir de convertir les âmes, ni de me vaincre, de me sacrifier pour elles. Je marche forcée par les événements qui s'enchaînent, n'arrivant ni à prier, ni à me mortifier pour obtenir des grâces. Rien, le néant. Après, si cela réussit, pas même une satisfaction naturelle, le malaise de n'avoir en rien mérité le succès, d'être en dehors de tout le bien qui a pu se faire. Aussi, lorsqu'on m'adresse un mot d'encouragement ou de consolation, je tressaille comme à l'attouchement d'un fer rouge. Si le jugement général se faisait maintenant à la face de mes contemporains, quelle misérable je paraîtrais à leurs yeux ! Et l'on m'estime, je vole cette estime ! (je suis fausse hypocrite), je me taille une gloire sous couvert d'apostolat. Tout en moi est corrompu et mauvais. Et cette impuissance à me changer, n'est-ce pas déjà l'endurcissement du coeur des damnés ? Je suis saturée de grâces de secours. Pour quoi faire ? Révolte et vengeance, voilà le fond de mon coeur, orgueil incommensurable, le fond de ma pensée, amertume et défiance, le fond de mon âme. Oh ! qui me délivrera ! L'obéissance ? Mais pour obéir, il faut déjà être bon, car c'est un acte d'humilité et de confiance. Oublier ? Que puis-je contre la ruée du mal qui me submerge ? Ah, je le crains, je me suis bâti un idéal élevé, une sorte de tremplin religieux pour me faire un piédestal et je n'avais qu'une âme basse, lâche et menteuse. J'y ai perdu ma vocation, j'y perds mon âme, je ne suis pas à ma place... N'est-ce pas le fond de l'abîme où je puis descendre, le désespoir¹⁰..."

Néanmoins, elle lit son "écartèlement" entre le bien et le mal à la lumière des *Exercices*, et y voit le développement des *Deux Etendards* :

"Les deux Etendards, je les vis, je les subis. Qui sera vainqueur¹¹ ?"

Elle apparaît écartelée entre les deux pôles d'une confusion entre *Dieu* et *Diable*, dans la mesure où avec son temps elle attribue à la Providence divine la souffrance humaine ? Où est le Bien si son Auteur offre le mal, par un amour *pervers* habillé de terribles projections anthropomorphiques : expiation, justice, vengeance ? Claire n'est-elle pas malade de la perversion subtile du discours chrétien¹² ? Quand tout est attribué à Dieu, il n'est pas de recours, et lorsque la "victime", même consentante, regimbe, elle se prend en flagrant délit de haïr celui qu'elle veut aimer. Victime non de Dieu mais d'une théologie fausse, elle est le théâtre de la mort du "*Dieu pervers*". Le Dieu d'amour ne peut naître que de la mort du Dieu imaginaire. Concrètement, il faut pour cela que celui qui adhère au Dieu imaginaire – projection d'une part de soi-même – *perde la foi*. Il croira perdre la foi en Dieu. Il se perdra lui-même. Il s'ouvrira à la possibilité d'accueillir le Dieu d'amour, réel et *Autre* que lui-même. Aventure spirituelle probable du 20ème siècle et sans doute au-delà – il faut du temps pour que les choses se fassent –, Claire Monestès qui désirait être missionnaire auprès de ceux qui étaient *loin* (dans l'apparente non-foi) devait, pour elle-même, expérimenter la route. Du moins peut-on penser ainsi les choses.

c. La direction du Père Eymieu.

Le pire semble à craindre, quand on lit les discours du Père Eymieu aux anciens combattants ou certaines pages de son ouvrage *La Providence et la Guerre*. Il défend la miséricorde divine en affirmant que nos péchés auraient mérité davantage de morts¹³.

Claire n'est-elle pas victime, non de l'amour de Dieu, mais de la direction du Père Eymieu ? Elle lui remet régulièrement son *Journal*, qu'elle n'a pas goût à écrire, dit le faire parce qu'*on* le lui a demandé. Or, l'examen des annotations du Père Eymieu en marge montre qu'il n'orchestre pas, bien au contraire, la représentation d'un Dieu dont la Providence est redoutable. Il souligne au contraire les éléments positifs, les signes d'espérance et de grâce, cherche à la détacher du souci encore excessif et narcissique où elle s'enferme.

"Dans ces cahiers, assez d'expérience de votre misère, pour être sûre que vous n'êtes rien ; assez d'expérience de son amour, pour être sûre qu'il vous veut à Lui. Lâchez-vous ! Il vous tient. Mais lâchez-vous en plein, sans réticence. Calez ! Avouez votre défaite. Ce sera son triomphe. A.M.D.G.¹⁵"

Le jésuite a aussi ses contradictions, du moins il épouse celles de son temps entre une apologétique justificatrice du pire imaginaire sur Dieu et un discernement spirituel prudent guidé par une charité ouverte. Il travaille à ce que la volonté de Notre-Seigneur soit un fardeau *léger* selon l'Évangile. Dans le contexte de l'après-guerre, il a fort à faire.

2. L'EXPERIENCE EXTERIEURE : UNE CONSTRUCTION.

a. Entre *Missions* et... fuite.

Les *Missions de Midi* battent leur plein et remportent grand succès. Les jeunes filles se pressent toujours plus nombreuses, les publics se diversifient, Claire choisit avec les prédicateurs les thèmes qui répondent aux attentes de populations précises, mais qui reflètent aussi ses préoccupations.

Du 14 au 19 mars 1921, à Saint Charles, le Père Jacquemont, supérieur de la communauté jésuite de la rue Chabanon, orchestre et oriente l'espérance des années Vingt : *Vers le bonheur, La traversée, Les écueils, Aujourd'hui et demain, Une belle histoire, La vie intense.*

Du 18 au 23 avril, à Saint Ferréol, une *Mission* s'adresse aux hommes pour la première fois. C'est le Père Miel, jésuite "Croix de guerre", qui est sur le pont : *Une question, trois réponses ; La misère vraie ; Une affaire sérieuse ; Pas de cà ! Pourquoi pas ? Un peu de coeur.* Le contentement est général.

Saint François-Xavier est mis à contribution. Pour la Neuvaine de la Grâce, Claire lui a demandé son ardeur missionnaire pour les *Missionnaires de Jésus-Ouvrier*¹⁶. Résultat : "*c'est l'enfer*", note-t-elle dans son *Journal*.

"Cette oeuvre faire pour la Gloire de Dieu, on dirait que je m'y emploie avec le sentiment intime que pourrait avoir le démon¹⁷ !... "

Faut-il considérer comme temps de fondation les cinq mois qu'elle passe alors loin de Marseille ? Il en faudrait moins pour dire qu'elle fuit. En avril, mai, juin, juillet, août, et une partie de septembre 1921, Claire est à Genève ou en voyage. A Genève, elle va au secours de sa famille toujours aux prises avec mille difficultés : maladie de sa mère, crise cardiaque de son père menacé de licenciement, lassitude immense, finances à plat ; seul Edouard, architecte, a

retrouvé l'espoir de gagner sa vie grâce aux églises, mémoriaux, monuments aux morts, que la France édifie partout, et qui feront sa carrière.

En juillet, Léonie la rejoint. Elle propose sa maison de Divonne aux Monestès pour les vacances, pousse Claire à aller de l'avant¹⁸. Ensemble, elles entreprennent un voyage qui les mène de Lyon en Alsace voir Marie de Roux, puis à Paris, et retour à Marseille via Lyon. Si Claire fuit, elle est rattrapée par Léonie, son ciboire et sa maison.

b. Un ciboire.

A Lyon, voyage aller, Claire a une première entrevue avec le Provincial des jésuites, le Père Chauvin. Il faut mettre un point final à l'affaire Olphe-Gaillard qui n'en finit plus de bloquer les projets. De cette première rencontre, on ne sait pas grand-chose. De la seconde, sur le chemin du retour, on sait qu'elle sort humiliée par une réflexion sur le pas de la porte : sans doute tous les torts ne sont pas du côté du Père Olphe-Gaillard, comme on le lui fait comprendre¹⁹.

Léonie l'a entraînée chez Berger, fabricant d'objets religieux. L'immeuble de la rue Breteuil sera libre en septembre, pour leur retour à Marseille. Avant toute chose il y faut un ciboire : ce sera, comme les statues de Saint Joseph pour Sainte Thérèse d'Avila, le signe de la prise de possession des lieux par Dieu même. Claire commande, Léo paye. Le ciboire portera le lierre de la fidélité, les épines de la Croix, la devise *Hostiam pro hostia*. "*Nous venons de forcer la main du Bon Dieu, dit Claire, allons le lui dire.*" La Basilique de Fourvières accueille leur prière.

En Alsace, Claire revoit pour la première fois son amie Marie de Roux, religieuse au Sacré-Coeur de Kientzheim, retrouve avec elle l'heureuse intimité d'autrefois, se réjouit de l'évolution du Sacré-Coeur, s'étonne de ne pas y être entrée : "*tout l'y conduisait*". Mais elle n'en a pas de regret. Sa vie est ailleurs. Après un peu de tourisme à Colmar, où pour la première fois depuis longtemps elle évoque dans son *Journal* quelque chose d'extérieur à elle-même, lieux visités, personnes rencontrées, avec une bonne plume empreinte d'humour, elles se rendent à Paris.

En prévision de ce voyage et de sa visite probable aux *Missions de Midi* et au Cénacle de Paris, la Mère Héliette de Montgrand lui adresse une longue

lettre. Claire y apprend que la Mère Mathilde Lespinasse, son initiatrice aux *Missions*, vient de quitter le Cénacle. Mal conseillée, du point de vue de la Mère de Montgrand, elle a voulu continuer l'apostolat populaire des Missions que la rentrée en clôture et d'autres choix interdisaient désormais²⁰. Mathilde Lespinasse finira par être exclue de l'Oeuvre, hélas. Vie ratée ? se demande Claire ; *Humilité acquise*, répond le Père Eymieu²¹.

Elle n'est pas revenue à Paris depuis ce triste jour de 1917... Le séjour est difficile. Elle loge chez Edouard, 25 quai Voltaire. Mais ses pas l'emmènent vers Montparnasse et Sèvres Babylone, la "*terre des croix*"²². Tout lui est souvenir douloureux. L'engagement avec Léonie est affaire fragile dont l'avenir se perd dans les angoisses et les incertitudes. Un accident dont elle tire quelque douleur la distrait utilement. De Marseille, où il doit rester après avoir failli être envoyé à Saint Etienne, le Père Olphe-Gaillard lui écrit avec mauvaise humeur : comment prendrait-elle la responsabilité du restaurant et des Missions ? Elle n'est jamais là²³.

3. L'INSTALLATION RUE BRETEUIL, A MARSEILLE.

a. Le ciboire dans la salle "Xavière".

Marseille, 23 septembre 1921, 3h. du matin. La ville dort.

Après avoir passé le Vieux Port dont les eaux miroitent sous la lune en berçant les bateaux, on ne voit pas grand chose de la rue Breteuil, éclairée de quelques rares becs de gaz. Au 39, terminus. Fatiguées par un long voyage, Léonie et Claire s'arrêtent sur le seuil. Le moment est important. Il mérite une courte prière :

*"Mon Dieu, qu'ici il ne se fasse jamais de mal mais beaucoup de bien, qu'on vous serve dans les âmes avec désintéressement, humilité, générosité"*²⁴.

Puis elles entrent et prennent rapidement possession des lieux. Claire trouve la maison triste et sale - le plein jour le confirmera ! -, elle déteste les papiers peints qui évoquent un bordel plutôt qu'une maison religieuse. Elle ne souhaitait pas emménager si vite. Mais la Mère de Montgrand, fine mouche, a fait savoir que sa chambre est occupée par une retraitante. Délogée, elle n'a plus d'autre refuge que cette maison. A 4h. du matin, elle s'endort dans le

doute²⁵.

Le lendemain 24 septembre, au milieu de l'immense désordre qui règne dans la maison où rien n'a trouvé sa place, sauf le ciboire déposé dans une salle baptisée pour lui "salle Xavière²⁶", une jeune fille brune et enjouée se présente. Elle attendait avec impatience le retour de sa *Grande Amie*, mademoiselle Monestès. A une Mission de Notre-Dame du Mont, l'année précédente, des collègues l'avaient un jour invitée. Epreuve par la mort de son frère Henri, atteint de tuberculose, elle y avait retrouvé la foi²⁷ et rencontré Claire Monestès. Depuis, une correspondance affectueuse avec celle qu'elle appelle sa "*Grande Amie*" l'éclaire et la soutient²⁸. Elle vient donc, ce 24 septembre, proposer ses services pour les Missions et le futur Restaurant. Renée Lebon a dix neuf ans²⁹.

Lorsqu'on prend connaissance des documents épars dans les Archives, témoins du puzzle des événements, on s'aperçoit que le trimestre du 23 septembre à Noël 1921 est décisif. Sur le moment, ni Claire ni Léonie ne savent ce qui, dans tout cela, a sens. La lumière n'est pas discernable des ténèbres. Le Créateur opère le partage, la lumière est le Christ. La créature attend ce qui n'est visible qu'à être *donné*. En cet automne 1921, Claire avance au jour le jour, sans même savoir si elle avance ou s'enferme et recule.

Rue Breteuil, l'inconfort règne en maître, les voisins sont désagréables, la situation de Léonie, en procès à propos de l'héritage du domaine de Luminy, auquel ses souvenirs d'enfance sont attachés, est douloureuse. Les deux femmes passent la première semaine en installations. Le samedi, Claire rencontre le Père Olphe-Gaillard. Il faut bien maintenant lui dire qu'un restaurant s'ouvre prochainement rue Breteuil, et qu'elle déclare forfait de leur collaboration sur ce point³⁰. Finalement, l'entretien se passe dans la charité, Claire prie pour lui, et tourne la page.

Le lecteur du *Journal* sent un apaisement. Claire, elle, s'interroge.

"Plus je vais, plus je vois l'inutilité d'un organisme religieux pour faire cette pauvre petite oeuvre sans envergure ni portée. Et plus je sens que je ne suis pas faite pour la sortir de cette médiocrité. De là une grande souffrance pour maintenir mon rôle auprès de Léo, j'ai peur de jouer une comédie et réduis de plus en plus mon influence sans le vouloir. C'est une vive peine de conscience que cette responsabilité d'une âme. Marcher quand même pour obéir à P. tout en lui exposant mon état d'âme. Il le comprendra, car lui aussi voit l'avenir comme moi sous le même angle.

Seule, Mère de Montgrand est inconfusable dans sa confiance ainsi que Léo³¹."

Le dimanche 16 octobre cependant, le Père Eymieu vient solennellement bénir la maison qui commence à prendre tournure. De quelle conversation, de quelle prière, de quel rêve est donc sortie cette salle *Xavière* au centre de la fête ? Vide, le ciboire y attend la Présence Eucharistique. Mais il faut pour cela une autorisation épiscopale. Le mercredi 19, Claire n'y tient plus. Elle entraîne Léonie réticente chez Mgr. Fabre. A l'Evêché, où il est incorrect d'arriver sans prévenir, elles ne sont pas annoncées. Claire est sûre d'elle, elle a répondu à une de ces impulsions où elle voit après coup que Dieu la guide. Est-ce Dieu ou parce qu'il est de la famille Fabre ? Le vieil évêque les reçoit aimablement, écoute, exprime sa reconnaissance pour Monsieur Fabre, parle de tout et de rien. Puis il les reconduit à la porte. Sur le seuil, il accorde la permission demandée. Léonie, bougon, n'y prend pas garde. Une lettre du Vicaire Général supplée à sa mémoire défaillante³² le lendemain.

Un mois plus tard, le vendredi 18 novembre, les deux femmes s'affairent avec émotion. Dans la salle *Xavière*, la première messe est célébrée par le Père Eymieu. Les textes de la Fête de la Dédicace semblent l'ébauche de la minuscule congrégation :

"Le Seigneur sanctifie son Tabernacle, parce que c'est ici la maison de Dieu dans laquelle on invoquera son nom - ce lieu a été élevé par Dieu même c'est un mystère inappréciable - Il faut que je loge aujourd'hui chez vous -. Ma maison sera appelée la maison de prière, dit le Seigneur : celui qui y demande reçoit, celui qui y cherche trouve, et on ouvre à celui qui frappe. La Sainteté doit être à jamais l'ordre de votre maison ; les pierres vivantes dont elle est bâtie sont taillées, polies, par les mains de l'ouvrier, bien liées les unes aux autres, et placées sur le faite³³."

Léonie perd son procès. Mais de la vente d'un domaine à Septèmes, elle retire une coquette somme qu'elle décide de transférer au *domaine spirituel* qui est le sien désormais. Organisation des Missions, impression et distribution des tracts, travaux, achat du mobilier, commandes alimentaires, menus : Léo met son temps, son coeur et sa fortune à disposition pour faire face au jour le jour à ce qui demande à naître. La pauvreté vouée ensemble est paradoxale, contrastée : Léonie la vit en donnant largement ; Claire en étant dépendance de Léonie, ne dispose pas d'argent personnel, et ne peut aider sa famille. Léo le fera, largement³⁴. Mais cette situation est et sera difficile.

Dans une logique profonde selon laquelle tôt ou tard, le *corps* paye, à la même période on découvre à Claire un cancer ! Les premiers signes seraient de

1912. On traite sa santé par le mépris, à Vercingétorix, se rappelle-t-elle. Sous la pression d'amis divers, la Petite Thérèse – qui a tout intérêt à la guérir si elle veut être canonisée – est adjointe au chirurgien. Mais Claire entre difficilement dans cette démarche : elle *préfère l'action de grâce au miracle*³⁵. La neuvaine se termine sans guérison. Elle accueille l'évènement comme un signe de l'accomplissement de la parole *entendue* à Genève et l'occasion d'une *compassion* plus profonde au Christ de l'Agonie.

Elle n'est pas davantage guérie de l'indépassable question sur sa vocation. L'anniversaire de sa sortie de *Notre-Dame du Travail* réactive cette angoisse. Fait-elle l'oeuvre de Dieu ou l'oeuvre de l'Ennemi ? La culpabilité enkystée depuis les paroles d'Aimée Novo devient une manière obsessionnelle d'enfermer l'amour dans la peur. Le Père Eymieu cherche à l'aider à franchir l'obstacle. Il intervient un jour en casuiste, sur une double question de *compétence*. Les prêtres seuls ont, selon le Droit Canon de 1917, compétence pour la direction des âmes³⁶ – donc pour discerner les vocations. De surcroît Aimée Novo a dit la phrase fatale *avant* la reconnaissance de l'Institut qui en la faisant Supérieure Générale l'investissait de la grâce d'état nécessaire.

*"Grande crise qui se termine par l'humilité et la charité de P. venant exprès de loin pour m'apporter deux raisons qui m'éclairent enfin. A. n'a jamais eu qualité pour juger d'une vocation religieuse. Ensuite, tout dans ma vie montre et a montré aux yeux de ceux qui sont seuls chargés de la direction des âmes que N.S. m'a appelée pour son service réservé et me veut à la suite des Vierges, dans le cortège de l'Agneau pour une éternité. Le mot qui m'a fait tant souffrir me paraît vide de sens. Mon Dieu, ayez pitié de moi, chevillez-moi dans l'obéissance afin que je ne tremble plus dans l'angoisse et la crainte de vous avoir trahi, d'avoir été rejetée de votre maison par ma faute*³⁷."

Dès lors, bien que le trouble intérieur de Claire atteigne un paroxysme, elle remarque un élément nouveau dans sa vie : des initiatives imprévues lui échappent, qu'elle attribue ensuite à la conduite de l'Esprit.

"Il me semble parfois que je suis changée en démon, que j'ai le désir d'en faire les actes. Au-dedans de moi, tout est chaos, ébullition, violence, presque blasphème. A d'autres moments, je sens l'Esprit de Jésus me faire dire et faire ce que je ne pourrais accomplir de ma propre initiative. Dans ces moments là, si je réfléchissais, peut-être ne pourrais-je pas répondre à cette sollicitation intérieure. Le raisonnement me montrerait qu'il manque un élément de prudence humaine. C'est fou : une fois la chose faite, je m'en aperçois, le temps de me trouver insuffisante pour la tâche. Et puis, brusquement, le Seigneur me montre que c'était divinement sage. Il a agi sans moi, ou mieux encore malgré moi. C'est l'explication de ma demande à Mgr. pour obtenir l'exposition du Saint Sacrement à Saint Charles le premier Vendredi du mois. Mais chaque

démarche est payée de beaucoup d'angoisses, de tentations. Pourquoi³⁸ ?

b. Renée, un cadeau du Ciel.

Une *Mission* doit commencer et le *Restaurant* s'ouvrir le 12 décembre. Il n'y a pas de temps à perdre. Renée Lebon vient souvent aider.³⁹

Le 23 novembre, elle s'est arrêtée à la chapelle ornée avec soin, où le Seigneur est présent depuis cinq jours. Claire l'y rejoint, et commence à lui expliquer que le projet du 39 va au-delà du *Restaurant*. C'est "*de vivre donnée plus intimement à Notre-Seigneur⁴⁰*". Renée veut-elle s'y associer ? La plus étonnée de ces propos est Claire elle-même.

Les jours suivants, le fantôme de *Notre-Dame du Travail* réapparaît, violent, réactivé par le passage à Marseille d'Henriette Clouet, ex-condisciple de Claire. Encore une fois, il lui faut comprendre douloureusement que la rupture est définitive. La communauté de Breteuil ? Une *autre plante* sur un *même sol*, si Dieu veut, avec du *coeur*.

"Il me semble que j'aurais accepté, et en paix, de voir Henriette Clouet, si ce n'était un acte isolé et inutile ne menant à rien. Le parti-pris d'Aimée est irréductible ; j'ai mis plus de trois ans à m'en persuader tant l'illusion était vivace en moi et mon âme fidèle à ma première pensée. Toute la végétation de la vie a été coupée, fauchée, les racines sont restées dans le même sol. C'est peut-être voulu de Dieu, et en somme c'est la même sève, et s'il plaît au Seigneur, elle fera germer une plante de la même famille, avec d'autres caractères, reconnaissable surtout par son coeur. Un coeur généreux, fort, loyal, compatissant, miséricordieux, un coeur qui a été modelé sur celui du coeur de Jésus⁴¹."

Trois jours après, le samedi 26 novembre, Claire a quarante et un an. Etrange cadeau d'anniversaire : Renée demande à lui parler. Sa réponse est *oui*, elle deviendra religieuse dans cette congrégation qui n'existe pas. Claire se sent comme dépossédée du don que Dieu seul fait à Dieu.

"Renée m'a dit son acceptation de partager notre vie. Voilà un coeur de plus qui se donne à Vous, Jésus, je ne peux rien offrir. Vous, Jésus, vous pouvez tout, suppléez à mon indigence et à mon indignité⁴²."

Le 12 décembre, les midinettes se pressent à la conférence de 12h 05, prêchée par l'Abbé Germain Long-Hasselmanns à Saint Charles. Il vient de soutenir sa thèse de doctorat à Rome sur un sujet que la redécouverte de Saint Paul et les besoins apostoliques de l'après-guerre rendent actuel "*La croissance du Corps Mystique de Jésus-Christ. Essai doctrinal sur l'Apostolaté*". Du succès de cette *Mission* dépend l'avenir du 39. Claire en a soigneusement choisi

les thèmes avec lui⁴³. Lundi : *Dans les Ténèbres...* suivi d'un repas servi rue Breteuil par les *petites missionnaires* transformées en serveuses de restaurant pour la grande gloire de Dieu. Mardi : *L'invincible espoir* attire une foule plus nombreuse, comme le repas. Mercredi : *Est-ce Lui? Maranatha*". Jeudi : *Préparez les voies du Seigneur*. Vendredi : *La paix du Christ*. Le succès est total : les midinettes sont ravies, beaucoup reviennent au Restaurant. Pour la première fois Claire note qu'une *Mission* la laisse dans la paix.

Le restaurant sera quelques mois plus tard le lieu d'une nouvelle rivalité avec le Père Olphe-Gaillard et son Comité de Dames. Il a poursuivi son propre projet et le restaurant concurrent, dans les locaux de l'Abbé Fouque, à deux pas, est annoncé comme devant être "plus joli"⁴⁴. Mais les choses sont gagnées rue Breteuil.

Claire et Léonie ont prévu Noël 1921 au Cénacle. La grippe s'en mêle. La fièvre retient Claire au lit, et l'Eucharistie au Tabernacle. L'adversité devient signe de grâce :

"25 décembre. Maladie... il semble, faite exprès pour me retenir dans cette maison. Nous devons faire enlever la Sainte Réserve et aller au Cénacle pour la messe de minuit. Notre-Seigneur a trouvé le procédé peu de son goût. Il veut rester chez nous. O Seigneur, que vous êtes bon et tenace dans votre affection ! Merci, donnez-nous la grâce de nous sacrifier entièrement à votre bon plaisir⁴⁵."

Dès lors, Claire note un changement fondamental en elle :

"Il faut bien reconnaître que cet horrible malaise qui m'a étreinte pendant 4 ans, me donnant l'impression d'être en attente perpétuelle, de n'être pas là où je devais être, a disparu. J'ai la paix de ceux qui sont dans leur vocation⁴⁶."

4. XAVIERES OU MISSIONNAIRES DE JESUS OUVRIER ?

a. Que sera cet enfant ? Quel est son nom ?

On trouve dans le *Journal* de Claire la mention des *Missionnaires de Jésus Ouvrier*, dont la prière est celle des Missions de Midi, attribuée à Saint François, que gardèrent les Xavières : *Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix...*

Pour son groupe, elle cherche un modèle, et un nom. Or, à Genève,

démarche est payée de beaucoup d'angoisses, de tentations. Pourquoi³⁸ ?

b. Renée, un cadeau du Ciel.

Une *Mission* doit commencer et le *Restaurant* s'ouvrir le 12 décembre. Il n'y a pas de temps à perdre. Renée Lebon vient souvent aider.³⁹

Le 23 novembre, elle s'est arrêtée à la chapelle ornée avec soin, où le Seigneur est présent depuis cinq jours. Claire l'y rejoint, et commence à lui expliquer que le projet du 39 va au-delà du *Restaurant*. C'est "*de vivre donnée plus intimement à Notre-Seigneur⁴⁰*". Renée veut-elle s'y associer ? La plus étonnée de ces propos est Claire elle-même.

Les jours suivants, le fantôme de *Notre-Dame du Travail* réapparaît, violent, réactivé par le passage à Marseille d'Henriette Clouet, ex-condisciple de Claire. Encore une fois, il lui faut comprendre douloureusement que la rupture est définitive. La communauté de Breteuil ? Une *autre plante* sur un *même sol*, si Dieu veut, avec du *coeur*.

"Il me semble que j'aurais accepté, et en paix, de voir Henriette Clouet, si ce n'était un acte isolé et inutile ne menant à rien. Le parti-pris d' Aimée est irréductible ; j'ai mis plus de trois ans à m'en persuader tant l'illusion était vivace en moi et mon âme fidèle à ma première pensée. Toute la végétation de la vie a été coupée, fauchée, les racines sont restées dans le même sol. C'est peut-être voulu de Dieu, et en somme c'est la même sève, et s'il plaît au Seigneur, elle fera germer une plante de la même famille, avec d'autres caractères, reconnaissable surtout par son coeur. Un coeur généreux, fort, loyal, compatissant, miséricordieux, un coeur qui a été modelé sur celui du coeur de Jésus⁴¹."

Trois jours après, le samedi 26 novembre, Claire a quarante et un an. Etrange cadeau d'anniversaire : Renée demande à lui parler. Sa réponse est *oui*, elle deviendra religieuse dans cette congrégation qui n'existe pas. Claire se sent comme dépossédée du don que Dieu seul fait à Dieu.

"Renée m'a dit son acceptation de partager notre vie. Voilà un coeur de plus qui se donne à Vous, Jésus, je ne peux rien offrir. Vous, Jésus, vous pouvez tout, suppléez à mon indigence et à mon indignité⁴¹."

Le 12 décembre, les midinettes se pressent à la conférence de 12h 05, prêchée par l'Abbé Germain Long-Hasselmanns à Saint Charles. Il vient de soutenir sa thèse de doctorat à Rome sur un sujet que la redécouverte de Saint Paul et les besoins apostoliques de l'après-guerre rendent actuel "*La croissance du Corps Mystique de Jésus-Christ. Essai doctrinal sur l'Apostolaté*". Du succès de cette *Mission* dépend l'avenir du 39. Claire en a soigneusement choisi

les thèmes avec lui⁴³. Lundi : *Dans les Ténèbres...* suivi d'un repas servi rue Breteuil par les *petites missionnaires* transformées en serveuses de restaurant pour la grande gloire de Dieu. Mardi : *L'invincible espoir* attire une foule plus nombreuse, comme le repas. Mercredi : *Est-ce Lui? Maranatha*". Jeudi : *Préparez les voies du Seigneur*. Vendredi : *La paix du Christ*. Le succès est total : les midinettes sont ravies, beaucoup reviennent au Restaurant. Pour la première fois Claire note qu'une *Mission* la laisse dans la paix.

Le restaurant sera quelques mois plus tard le lieu d'une nouvelle rivalité avec le Père Olphe-Gaillard et son Comité de Dames. Il a poursuivi son propre projet et le restaurant concurrent, dans les locaux de l'Abbé Fouque, à deux pas, est annoncé comme devant être "plus joli"⁴⁴. Mais les choses sont gagnées rue Breteuil.

Claire et Léonie ont prévu Noël 1921 au Cénacle. La grippe s'en mêle. La fièvre retient Claire au lit, et l'Eucharistie au Tabernacle. L'adversité devient signe de grâce :

"25 décembre. Maladie... il semble, faite exprès pour me retenir dans cette maison. Nous devons faire enlever la Sainte Réserve et aller au Cénacle pour la messe de minuit. Notre-Seigneur a trouvé le procédé peu de son goût. Il veut rester chez nous. O Seigneur, que vous êtes bon et tenace dans votre affection ! Merci, donnez-nous la grâce de nous sacrifier entièrement à votre bon plaisir⁴⁵."

Dès lors, Claire note un changement fondamental en elle :

"Il faut bien reconnaître que cet horrible malaise qui m'a étreinte pendant 4 ans, me donnant l'impression d'être en attente perpétuelle, de n'être pas là où je devais être, a disparu. J'ai la paix de ceux qui sont dans leur vocation⁴⁶."

4. XAVIERES OU MISSIONNAIRES DE JESUS OUVRIER ?

a. Que sera cet enfant ? Quel est son nom ?

On trouve dans le *Journal* de Claire la mention des *Missionnaires de Jésus Ouvrier*, dont la prière est celle des Missions de Midi, attribuée à Saint François, que gardèrent les Xavières : *Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix...*

Pour son groupe, elle cherche un modèle, et un nom. Or, à Genève,

l'Abbé Jules-Maximilien Schuch, que nous avons déjà rencontré, est en train de fonder, sur la Paroisse du Sacré-Coeur et à la Jonction où il est arrivé au bout de son périple, l'oeuvre de *Jésus-Ouvrier*. Dans l'esprit universaliste qui prévaut alors dans les mentalités, saine réaction aux nationalismes, il imagine une oeuvre qui proposerait aux jeunes de la classe ouvrière de vivre leur vie ordinaire en esprit de Réparation, selon la spiritualité de *Nazareth*, afin de sanctifier et racheter le monde du travail. L'idée séduit Claire, elle lui demande les Statuts de son Oeuvre. Cela coïncide assez bien avec ce qu'elle veut mettre en place à Marseille autour des Missions : des jeunes filles de la Société au service des jeunes filles ouvrières, dans la réciprocité, avec l'espoir de rendre missionnaires les jeunes de milieu populaire. C'est la suite logique des syndicats féminins, des Gildes, et annonce la J.O.C.F.. Les choses se cherchent. Elle jugea plus tard que l'hypothèse de l'Abbé Schuh était trop idéaliste, et dira avoir elle-même échoué dans son désir de réconcilier les classes. Ce n'est pas si simple. En attendant, son projet de congrégation et le modèle de *Jésus-Ouvrier* semblent pouvoir se recouvrir⁴⁷. Mais elle ne voit pas s'il doit ou non y avoir une différence entre les *Petites Missionnaires de Midi* et l'institut qui semble en train de venir au jour, auquel elle donne, semble-t-il déjà, le nom de *Xavières*.

Quand naît la *Xavière* ? Une tradition orale veut que son amie Anne-Marie de Lavalette ait suggéré ce nom à Claire à cause de sa dévotion à Saint François-Xavier. Mais dans son récit, la même dit avoir appris de Claire "*le nom de l'enfant né de sa douleur*"⁴⁸. Les deux ne sont peut-être pas exclusifs. Quoi qu'il en soit, le 21 janvier 1922, ce nom apparaît déjà, même si Claire chercha encore longtemps, pour finalement y revenir.

Ce jour-là, pas même deux mois après avoir dit "oui", Renée Lebon fait vœu de chasteté dans une congrégation inexistante, à l'insu de ses parents, et devient *Soeur Agnès* ! Léonie devient *Soeur Marie-Madeleine*, Claire *Mère Claire de Jésus*. La mini-congrégation s'insère ainsi dans la tradition religieuse, pensent-elles. Entre elles, elles continuent de s'appeler Claire, Léonie, Renée, et les noms de religion maintenus sans être utilisés passeront peu à peu aux oubliettes. Puis, le 2 février, ce sont les deux fondatrices qui renouvellent les vœux prononcés un an plus tôt, en union avec les jésuites qui font leurs grands Vœux le même jour⁴⁹. Les Pères Eymieu et Jacquemont ne leur ont-ils pas dit qu'elles sont *Filles de la Compagnie* ?

Claire commence à voir sa vie d'un regard nouveau. Un voile se déchire.

L'expérience de la douleur n'apparaît plus sous le jour de l'expiation, l'hostie offerte n'est plus seulement victime, elle s'offre à la création positive de Dieu, un travail de vérité et d'édification, de construction. Le *corps* pour la mort devient *Corps* pour la Vie divine, dans la vérité sur soi qui est celle de l'appel de Dieu, la vocation. La destruction se révèle création dans la compréhension qu'elle a de sa propre vie. Elle peut passer de la culpabilité à la construction du *Corps* du Christ.

"Mon Dieu, il me semble que par un travail douloureux dont je n'ai conscience que maintenant, vous m'avez rendue vraie jusqu'au fond de l'être. Quand je dis que je suis lâche, mesquine, etc., tout mon être dans ses plus intimes profondeurs y consent et le reconnaît. Autrefois, il y avait lutte et réaction cachée. Si ce n'est plus moi qui m'accuse mais les autres, je le reconnais avec la même facilité et au même degré avec peut-être quelquefois une réaction passagère et purement extérieure. O mon Dieu, il me semble que vous me libérez de moi-même, ce n'est pas fini, mais vous y arriverez, je vous en supplie au nom de votre toute-puissance dont je veux m'emparer par la prière et la confiance. Débarrassez-moi de tout orgueil, vous savez que je vous l'ai demandé même au prix de ma vie⁵⁰."

La paix, la légèreté du cœur, filtrent. L'aridité spirituelle ne les contredit pas. Les sentiments religieux ne sont plus un critère.

"Aucune ferveur. Depuis la tempête et la rage du démon l'année dernière, je ne sais plus ce que c'est qu'une seconde de dévotion sentie. Mais calme et paix. L'avenir ne me trouble plus. Jésus est là. Il sera là si la croix doit venir. Il sera là dans la joie, dans les dangers, dans les incertitudes⁵¹."

"Christus Christa" : l'expression dit l'union qu'elle désire. Pour la vivre, elle fait affaire avec François-Xavier : *"Où tu seras Xavier, je serai Xavière⁵²"*. La vocation *Xavière*, elle le voit, n'est ni le social, ni rien de particulier : c'est *le Christ*. Le Christ pour les autres, dira-t-elle. Et un autre jour, elle dira aux jeunes que c'est d'être *"magnifiques épouses du Christ et servantes du monde présent⁵³"*. Le 12 mars 1921, pour la Neuvaine de la Grâce et l'anniversaire de la canonisation du Saint, elle demande ce que Dieu commence à lui donner : *"ne plus avoir d'amertume"*, renoncer aux retours sur le passé que l'amertume entretient vivant. Source de grâce, le passé est à voir comme le travail créateur de l'Esprit. Claire ajoute à ce regard nouveau une pénitence austère : bracelets, cilices, névralgies en sus, rien n'est de trop. Son lieu privilégié est la Croix, garante de l'indifférence active du *Troisième Degré d'Humilité⁵⁴*. Le Ciel, dont le Père Eymieu lui a dit *"la patrie de votre Epoux est le ciel, donc, vous êtes au Ciel"*, le Ciel donc, est de foi, la demi-heure d'oraison longue et pénible⁵⁵. Mais elle n'y voit plus un rejet de Dieu, car elle n'attend plus l'amour au lieu

des mirages. Elle vit une libération qui est une naissance :

"J'ai oublié les derniers mots, ma mémoire est pauvre, mais j'ai eu l'impression d'une naissance petite, humble, mais qu'enfin quelque chose vivait et demandait à vivre. La lumière vive ne brille pas, pourtant au fond de mon âme il y a une certitude qui s'installe, c'est que le Bon Dieu veut quelque chose⁵⁶."

b. Mise à l'épreuve.

Renée Lebon est jeune, ardente, et rêve de mission. Elle voudrait partir sans délai évangéliser la *Russie sauvage* menacée par le communisme athée. Mais son père a demandé sa mutation à Madagascar, dans l'espoir qu'un changement aidera sa femme à assumer la mort de leur fils. Au lieu de la Russie, c'est Madagascar qui menace Renée ! Le 19 mars, elle annonce à sa mère sa décision d'être religieuse "*dans un ordre de Réparatrices⁵⁷*". Madame Lebon pleure, accepte, mais lui demande toutefois d'attendre sa majorité. D'ici là, elle devra suivre ses parents. Le courrier de Renée à Claire est plein des consolations abondantes qu'elle reçoit du *Petit Jésus d'amour⁵⁸* : encore adolescente, il faudra que les choses soient assurées, et dépassent ce pâle plagia de la Petite Thérèse. Mais chaque chose en son temps. Pour le moment, elle imagine que la puissance du Dieu qui l'aime empêchera ce départ quitte à *casser la passerelle du bateau*. La passerelle ne casse pas. Le bateau appareille. Renée emporte le livre des *Exercices* qu'elle compte faire seule pendant le long voyage (!). Là-bas elle cherchera, comme le Père Eymieu le lui conseille, un directeur jésuite. Mais rue Breteuil, avec elle l'avenir semble disparaître sur l'horizon.

Claire ne rouvre son *Journal* que deux mois plus tard :

"Ce journal a été interrompu pendant deux mois. Qu'y mettre d'ailleurs, sinon la destruction progressive de tout ce qui commençait à vivre. Départ de Renée pour Madagascar, celle qui portait le mieux la pensée d'une vie religieuse, la plus attachée à cette vie, la mieux éclairée, mon rayon de soleil. Dieu a bien fait de l'enlever avec toutes ces ruines ; sa vocation religieuse aurait subi un trop rude assaut, là-bas il y a des ordres religieux, elle pourra aussi réaliser son désir. Vous me la rendrez pourtant, Seigneur, et je ne suis pas sincère en doutant de votre miséricorde et de votre amour⁵⁹."

c. La Folle du logis, entre doute et rêve.

Aux contradictions extérieures, un nouvel obstacle intérieur s'ajoute : l'imagination, la bien nommée *Folle du logis*, sous la forme d'un doute et d'un rêve. Le doute porte sur la direction du Père Eymieu ; le rêve sur la mission

en Russie. Avant de se servir de l'imagination pour aller à Lui, comme elle le dira, elle fait l'expérience que, même quand l'objet en est bon, ce peut être un embarras pour Le servir : l'imagination aussi a besoin d'être soumise et docile à l'Esprit.

Peut-être parce qu'elle doute fondamentalement d'elle-même et garde sur le coeur le mot d'Aimée Novo, Claire doute du Père Eymieu : ne se trompe-t-il pas ? Sa difficulté est psychologique et spirituelle. Elle écrit : *"parfois, je voudrais être méprisée par d'autres comme je me méprise"*⁶⁰. Le passage au positif que le jésuite encourage, lui est difficile. Elle n'a pas l'habitude de se voir comme les autres la voient, bon objet. L'habitude "névrotique" résiste. N'est-elle pas maintenue dans l'illusion, tout n'est-il pas erreur, se demande-t-elle ? La charité du Père Eymieu n'est-elle pas au service du mensonge, simplement pour racheter sa douleur ?

*"J'ai peur qu'il n'ait pas grâce pour me diriger, celui que je donnerais comme guide au monde entier"*⁶¹

Face à cette difficulté, la parade imaginaire se confond avec le désir de mission dont l'ambiguïté ne lui échappe pas : elle veut évangéliser la Russie.

*"Tous ces jours-ci, j'ai pensé à la Russie, nous irons là, j'ai beau me dire que c'est fou, que je suis dénuée en moi, autour de moi de tous les éléments nécessaires, je sais que nous irons là. Je me répète que cette idée n'a pu germer que par ambition, désir de vengeance, orgueil de faire de l'inédit, que mon dégoût de Dieu, des âmes, de tout ce qui est à la base d'une oeuvre est significatif, que mes fautes, mes déficits, empêcheront le plan de se réaliser, qu'intérieurement je refuse de marcher, que mon intelligence ne sait pas voir, ni ma volonté vouloir le but, que mon guide si bon a les bras liés, que nous n'avons plus ni l'un ni l'autre le ressort nécessaire pour entraîner, qu'aucune de mes collaboratrices n'a ce qu'il faut pour suppléer à mon insuffisance, je reviens toujours à cette idée malgré moi. Il m'est venu à la pensée d'écrire au Père Provincial, de lui dire : "voilà où nous en sommes. Aidez-nous." Et puis je me répète : Folie ! Et je ne fais rien. Où trouver des compagnes qui voudraient de gaieté de coeur se vouer à la mort, car cette vie impliquerait le martyre, et dans une congrégation qui n'existerait pas encore. Folie ! Mais Dieu a fait des folies avec les saints, le grand obstacle, c'est moi, mes péchés, mes lâchetés : Seigneur, changez-moi, ou prenez un autre instrument"*⁶².

Le Père Eymieu la ramène au réel : *"Saint François-Xavier a rêvé la conquête de la Russie"*⁶³. En rêvant à la Russie, elle est donc bien Xavière. Quant à l'appel à la mission, il est bien là aussi : si elle ne part pas en Russie, les russes, eux, arrivent à Marseille.

CHAPITRE XV

LA FONDATION

1922-1928

Considérer comment la divinité, qui paraissait se cacher dans la Passion, apparaît maintenant et se montre si miraculeusement dans la très sainte Résurrection par ses très vrais et très saints effets.

(Exercices, n°223).

1. LE DECOR.

a. La maison des *Missions*.

Un escalier. Une caméra. Voilà le matériel dont nous pourrions rêver pour mettre en scène la complexité aimable, échevelée, profonde, de la vie xavière rue Breteuil à partir de 1922. Il faudrait un scénario rapide qui épouse le genre cinématographique du cinéma des années Vingt, l'*âge d'or du cinéma muet*.

D'amusement populaire méprisé par les intellectuels, le cinéma devient un art : art muet, noir et blanc. Cette austérité oblige les jeunes réalisateurs à tout confier au jeu de l'image. Les *actualités reconstituées* d'avant-guerre ont fait place à des récits-fictions qui s'inscrivent dans les remous du temps par une véritable réflexion. Dès 1920, Abel Gance fait dans cet esprit son film sur la guerre. Les seuls titres créent l'ambiance : *Rose France* de Marcel L'Herbier, en 1918, un sommet du sentimentalisme esthétique ; *La flamme cachée* (1919), *Le lys brisé*, *Les deux orphelines*, *La douce Alsace*, *L'homme du large*, *Eldorado* (un classique du mélodrame) en 1920 ; *Parisette*, *L'Atlantide* et *J'accuse*, le triomphe de Gance, en 1921. Après l'évocation des douleurs du temps, le cinéma comprend et fait comprendre la civilisation, la culture et l'art contemporains (*L'inhumaine*). Ce cinéma de rêves et de larmes qui fait rire et

pleurer les midinettes cherche ses lettres de noblesse. Il les trouve grâce à ses techniques de montage, un merveilleux mélange de bricolage et de génie. Le *voir* extérieur donne à *voir intérieurement* avec une efficacité que le roman, qui laisse chacun à son interprétation, n'a pas : les moments successifs de l'Histoire peuvent être vus dans la presque simultanéité, voire la surimpression des images et des temps. Cela donne à penser. Déjà les artistes des cathédrales avaient usé de la juxtaposition des images, qui donne à comprendre plus que la parole ne sait dire. Par ce phénomène, l'explication cède le pas à l'expérience intuitive personnelle. C'est une autre intelligence des choses².

Si l'on voulait mettre les xavières des années Vingt à l'écran, il faudrait le fondu-enchaîné, la surimpression, la succession accélérée et la juxtaposition des tableaux que risque le jeune cinéma. Il y faudrait une caméra mobile, qui monte et descende l'escalier de la rue Breteuil et passe sans crier gare de la plongée à la contre-plongée, traitant l'une par l'autre à la manière du *Cuirassé Potemkine* quand la caméra se retourne sur l'effrayante cavalcade : contre-plongée, plongée, contre-plongée.

Sur l'escalier *descendant*, la mort s'acharne à convaincre d'inanité la minuscule fondation. Gustave Monestès, Renée Lebon, Georgette Coutagne, Antonin Eymieu, l'épreuve n'en finit pas, à laquelle il faut bientôt ajouter le cancer le Claire et le départ de plusieurs jeunes xavières.

Sur l'escalier *ascendant* – c'est le même, et tout est là – l'entrée de Georgette et d'Anne-Marie, l'achat de la propriété de la Pourraque, la mission en Corse, la revue Sint Unum, l'arrivée de Marie-Louise Fanton, les essais d'implantation hors Marseille, et les retraites qui donnent à l'ensemble l'assise de la doctrine du *Corps Mystique du Christ*³.

Grouillant dans l'escalier, de bas en haut, de haut en bas, d'innombrables amis, visiteurs, membres, des neuf associations qui ont leur siège rue Breteuil. Le tout en vrac. Seul le *vrac* peut illustrer *l'activité splendidement exubérante* de la jeune xavière⁴. Mais il y faudrait aussi le génial tryptique du *Napoléon* de Gance : un principe unificateur occuperait la partie centrale et donnerait à la rapidité des images leur cohérence. Deux visages viendraient s'y superposer. Le premier qu'on *voit* serait celui de Claire Monestès ; le fondu-enchaîné ferait surgir en lui jusqu'à s'y substituer le visage du Christ. Là est le Centre. Et l'on pourrait comprendre, d'un regard, que l'union au Christ dans l'action donne à voir, expérimenter, goûter et rencontrer le Christ à tous, et d'abord ceux qui

ne le connaissent pas ou si peu ou si mal qu'ils ne peuvent le *reconnaître*. On verrait que la contemplation en activité est un *révéléteur*⁵. On comprendrait ce que veut dire Claire lorsqu'elle se voit comme une *hostie* exposée ou un petit pain dégusté. Chacun, dans l'amour qui l'accueille, qui lui donne du travail, le nourrit, l'écoute, apprend sa langue, répond à quelque besoin, peut reconnaître l'accomplissement de son désir le plus profond : exister pour quelqu'un⁶. Le glissement de l'image en révélerait peu à peu l'origine, l'évènement et le terme: *Christ, Règne du Christ, Construction du Corps du Christ*. Il eut peut-être suffi, pour raconter Claire Monestès, de faire du cinéma.

b. Le monde des années Vingt.

En fond de tableau l'après-guerre est dominé par les efforts de règlement du conflit, les accords de *Locarno*⁷, la question des réparations pour la France, l'émergence des nationalismes et des dictatures en Europe. A l'Est, l'évolution de la révolution bolchevique ne laisse pas d'inquiéter, et favorise le retour des droites à l'ouest et l'aveuglement sur les dangers non moins réels du Fascisme italien et du National-Socialisme allemand en train de naître. L'Eglise semble devoir être un solide garde-fou contre le marxisme, et est de ce fait récupérée par les droites conservatrices, comme, en France, le mouvement du Général de Castelnau. L'accueil de l'émigration russe apparaît aux catholiques comme l'occasion de mener la lutte contre un système athée.

Après la Chambre *Bleu horizon* qui favorisa le retour en force des catholiques, les élections législatives du 11 mai 1924 donnent le pouvoir au *Cartel des Gauches* avec 38% des voix. On peut craindre que s'exacerbe de nouveau une tension entre l'Eglise et l'Etat que le conflit et l'*Union Sacrée* avaient reléguée au second plan. L'Eglise n'est pas disposée à céder du terrain. Lorsque Edouard Herriot voudra, en 1924, indiquer de nouveau aux religieux le chemin des frontières, il trouvera face à lui la voix puissante du Père Doncoeur, héros du front, Légion d'Honneur et Croix de Guerre : "*Nous ne partirons pas*⁸ !" L'écho fut considérable. Le gouvernement capitula.

Mais la France est légère comme une midinette... Après avoir compté avec horreur les millions de morts, pansé ses plaies, construit ses monuments aux morts et ses églises, réouvert ses écoles libres et ses couvents, *la France veut rire* ! Le mot est du Père Eymieu, qui le déplore⁹. Sacha Guitry, Feydeau, ont une audience qui égare dans l'amusement loin de l'Evangile. Le péché rôde.

c. L'Eglise de Pie XI.

Un nouveau Pape est élu. Le Pontificat de Pie XI couvrira exactement la période de fondation de la Xavière.

Deux Encycliques marquent le début des années Vingt, indiquant aux fidèles le chemin. Le Cardinal Achille Ratti, élu le 6 février 1922, prend le nom de Pie XI. Il ouvre son Pontificat par l'encyclique *Ubi Arcano*¹⁰ : invitation au combat, un combat pacifique dont l'arme soit la réconciliation, et le terme *le Règne universel du Christ par l'amour*, indiqué dans l'encyclique *Quas Primas*, le 11 décembre 1925¹¹. Pie XI instaure par cette dernière encyclique la Fête du Christ-Roi, écho à la consécration de l'Univers au Sacré-Coeur par Léon XIII en 1899. Les *Etendards*, le *Règne...* L'inspiration ignatienne de Pie XI, sa dévotion au Sacré-Coeur, le déploiement du thème du Corps Mystique dans les années suivantes, vont offrir à Claire Monestès un cadre, des *mots pour le dire*, pour *se dire*. Trois femmes françaises sont canonisées : *Jeanne d'Arc* le fut en 1920 par Benoît XV, figure emblématique pour la droite nationaliste¹² ; *Thérèse de l'Enfant Jésus* et *la Mère Barat* en 1925, par Pie XI, sont l'une et l'autre des figures "missionnaires".

A cette lumière, la fondation xavière et ses milliers d'évènements autour de l'escalier du 39 rue Breteuil, peuvent apparaître comme une application intuitive pratique de la pensée de Pie XI. Si Claire Monestès n'attend pas du Pape son inspiration fondatrice - d'autant qu'elle fonda, si l'on tient avec elle la date de 1921, sous Benoît XV - elle y trouve confirmation. Question d'époque et d'héritage. Achille Ratti et Claire Monestès sont contemporains, l'un et l'autre héritiers de la tradition ignatienne. Le futur Pie XI l'a puisée dans les *Exercices* dont il est familier (encyclique *Mens Nostra*) et la fréquentation du Cénacle dont il fut l'aumônier à Milan (la Mère Eliette de Montgrand l'y avait rencontré). Il partage la dévotion au Sacré-Coeur, le sens de la *Réparation* (encycliques *Miserentissimus Redemptor* et *Caritas Christi Compulsit*), le zèle missionnaire qui embrasse le monde au-delà des frontières de la catholicité (encycliques *Rerum Ecclesiae* et *Rerum Orientalium*), le renouvellement de la doctrine de l'Eglise en matière sociale (*Quadragesimo Anno*)¹³. C'est le Pape de l'Aciton Catholique. Le monde regardé à la lumière du Christ suscite chez Pie XI une parole en forme d'appel, et chez Claire une réponse en termes d'action. En 1922, les deux xavières ne prétendent pas accomplir la pensée du Pape, même si elles s'y reconnaissent et y trouvent une lumière : elles veulent seulement répondre de façon modeste et pratique à l'appel de Dieu, c'est-à-dire

au travail de l'Esprit en elles-mêmes et dans le monde de Marseille, des Midinettes, et des russes émigrés : ce qu'elles ont, en somme, sous la main. Ce n'est pas le déploiement de la doctrine sociale, comme *Notre-Dame du Travail* avec *Rerum Novarum*, où un système de pensée et un charisme se confondent. C'est un *sentire cum Ecclesiae*¹⁴, dans la cohérence d'un triple avec : avec le Christ, avec l'Eglise, avec l'humanité.

Pour comprendre l'action des premières xavières, il faut, ayant fait un petit tour dans le bouillonnant entre-deux guerres, savoir qu'aucun des mots sous lesquels se cachent leurs repères et où elles trouvent leur énergie spirituelle n'a le sens que spontanément nous entendons soixante dix ou quatre vingt ans plus tard, et qu'elles-mêmes bougent avec leur temps : *Réparation* par exemple, ne veut pas dire la même chose pour Claire en 1916, 1922, 1939, ou *Unité des chrétiens*, ou *Mission*. Etc.

Ainsi alertés, revenons aux évènements.

A. CONTRE-PLONGÉE.

1. AU "39", UN FOURMILLEMENT D'ACTIVITES.

a. L'association d'aide aux Russes.

Le rêve d'aller évangéliser la Russie en y plantant une *Ecole Normale* ne vient pas de nulle part¹⁵. L'*Ecole Normale* dont parle Claire n'est sans doute pas à entendre sur le modèle de celle de la rue d'Ulm, mais bien plutôt de l'*Ecole Normale Sociale*. Voilà ce qu'elle aimerait refaire... à Moscou.

A Paris, à Lyon, à Marseille, les réfugiés russes affluent depuis 1917. Ils ont tout perdu, leurs biens, leur situation, leur identité sociale, et avec leur patrie, la capacité d'utiliser leur savoir dans un pays dont la plupart ignorent la langue. Avant qu'elle rejoigne Claire, Léonie Fabre avait accueilli dans l'atelier *L'Aiguille de Provence*¹⁶ jusqu'à 17 femmes russes. Logées avec leur famille sur des bateaux à quai le long du port, elles trouvaient là un travail manuel qui ne nécessitait pas de savoir parler français : une véritable planche de salut. Dès l'hiver 1921-1922, Claire et Léonie organisent rue Breteuil, à la demande d'un avocat et d'un architecte russes, une exposition d'objets d'art russes : icônes,

bois pyrogravés, poupées, cuivres, qui firent vibrer la *Petite Renée*. Elles mettent à la chapelle un Chemin de Croix byzantin, décident d'apprendre le russe. La première leçon a lieu le 10 janvier 1923 : Claire, Léonie, Jeanne G. Le restaurant des Missions accueille gratuitement de nombreuses femmes russes et donne du travail à d'autres, dont une *Petite Choura*¹⁷ pour laquelle Claire se fait du souci : elle l'aimerait catholique.

Ces initiatives spontanées croisent une demande plus précise de celui qui est devenu évêque auxiliaire de Paris, Mgr. Chaptal. On se souvient peut-être que la mère de celui-ci était d'origine russe. Pierre Chaptal a lancé le *Comité d'Accueil des Réfugiés Russes* en collaboration avec les jésuites de la rue de Sèvres dont la chapelle devient l'*Eglise des Etrangers*¹⁸. Un jésuite, le Père d'Herbigny, a fondé le *Russicum* à Rome à la demande de Benoît XV pour promouvoir l'études de la théologie orientale¹⁹. Il s'intéresse bien sûr à l'oeuvre parisienne.

En février 1923, Monseigneur Chaptal vient à Marseille rencontrer Claire Monestès et le Père Eymieu. Sa demande est simple : peuvent-ils organiser à Marseille l'équivalent de l'*Accueil des Russes* de Paris ? Il s'agit d'un premier accueil, une sorte de gare de triage qui recense les arrivants et les oriente vers les moyens nécessaires à leur survie et leur installation. Le Père Eymieu soutiendra Claire et Léonie déjà sensibilisées. Un Secrétariat est rapidement mis sur pied, l'*Association d'Aide aux Russes* fondée. Un fichier permet d'aider efficacement les familles à travers l'un ou l'autre de leurs membres en trouvant aussi bien une école, que du travail, des vêtements, des chaussures, selon les besoins les plus urgents. L'agenda de Claire se remplit de noms russes. Léonie achète des baraquements rue de l'Ormeau, y installe un dispensaire, une pouponnière, une chapelle. Des quêtes sont organisées, et quand il y a quelque argent, des fêtes.

Pour Claire, l'imbrication entre religieux et politique est étroite, ainsi qu'en témoigne sa présentation de l'Oeuvre des Russes.

"S'il fallait remonter à l'origine de la première idée de l'oeuvre, il faudrait remonter jusqu'avant la guerre où la pensée de ce grand pays abandonné, sans aucune pénétration catholique, éveillait des désirs de conquête et de mission. Il paraissait alors impénétrable à nos idées comme à nos chemins de fer dont les rails n'ont pas la même dimension. Pendant la guerre, l'abandon brusque des armées russes fit penser que nous n'avions pas fait ce qu'il aurait fallu pour essayer de leur donner une discipline morale, la seule qui résiste dans les grandes crises ; une

discipline française et catholique puisque les efforts de l'Allemagne protestante n'ont abouti qu'à la Révolution.

Cette révolution amenant la désagrégation du pays a avivé nos regrets et aussi nos espoirs. La Providence alors est intervenue : la France Catholique ne pouvant aller en Russie, les russes pour fuir la Révolution ont été jetés par milliers dans la France catholique.

Quelle influence vont-ils subir ? Seront-ils les éléments de démoralisation pour notre propre pays ou, au contraire, soumis à notre civilisation, encadrés par les catholiques, vont-ils devenir une élite féconde pour retourner un jour sur le sol russe avec une formation morale et religieuse capables d'aider au relèvement de la nation et à son acheminement vers l'unité religieuse ?

C'est la question à laquelle l'Oeuvre Française d'Aide aux Russes veut répondre²⁰."

Elle reprend à son compte le discours catholique conservateur, que l'on trouve dans les textes du Père Eymieu à même époque. Mais peut-on penser autrement que son temps ? Claire évolue avec son temps.

b. L'Union Catholique des Employées de la Nouveauté.

Collaboratrice des Missions de Midi, Madame la Marquise de Pierrefeu s'est vu confier par Claire Monestès le lancement de l'U.C.E.N. à Marseille. Cette fois, toujours à Paris, l'interlocuteur est l'Abbé Pierre Gerlier²¹. Par une lettre en date du 3 janvier 1923, il annonce le prochain envoi des nouveaux statuts de l'oeuvre. Le dernier paragraphe en donne l'esprit :

"Il serait très désirable, dans l'intérêt de tous, que des groupes toujours plus nombreux, se forment et se développent dans toutes les grandes villes de France et que notre Union, comme celle des Cheminots, de l'A.C.J.F., etc, devienne, dans sa profession, une grande et puissante Union Nationale pour la restauration du Règne de Dieu dans notre cher pays.

Je vous remercie, madame la Marquise, de vouloir bien vous dévouer à cette cause si belle en formant à Marseille, aux pieds de Notre-Dame de la Garde, un groupement de la Nouveauté.²²"

Le mot *restauration* exprime, en écho à la première encyclique de Pie XI *Ubi Arcano*, l'effort missionnaire catholique où prévaut l'idée de restaurer la foi mise à mal par les épreuves de la guerre. Les formes nouvelles de mission s'arc-boutent sur l'héritage ancien corporatiste, ecclésial, moral.

La création de l'U.C.E.N. est annoncée dans l'Eveil Provençal²³ :

Le renouveau catholique

Les Employés Catholiques de la Nouveauté.

Nous avons déjà noté plusieurs fois, dans l'Eveil Provençal, la renaissance de la foi catholique dans les milieux professionnels.

Nous le signalions dans les techniciens de l'industrie, dans les "postiers", dans les professeurs de l'enseignement public.

On sait que la première en date, comme en importance, de ces institutions, c'est la vaste Union des Cheminots, qui, aujourd'hui, sur tous les réseaux, occupe une situation prépondérante. Après elle, on a vu s'organiser, sur le même plan, les catholiques de l'administration postale et de la métallurgie ; les travailleurs agricoles ont créé, par ailleurs, une association, sinon de même type, au moins de même esprit. D'autres sociétés analogues existent encore ou sont en formation dans d'autres milieux professionnels.

Un congrès tenu récemment à Paris a montré les progrès réalisés par l'Union Catholique des Employés de la Nouveauté."

C'est au printemps de 1913 que, simultanément dans deux quartiers éloignés l'un de l'autre, deux petits groupes se formèrent parmi eux, pour instituer des conférences religieuses et entreprendre un apostolat direct au sein de la corporation. La Providence ayant réuni fortuitement les promoteurs de ces deux initiatives, ceux-ci résolurent avec l'appui du Curé de Saint Germain l'Auxerrois, d'organiser une association catholique embrassant, par groupes distincts, tout le personnel des magasins.

Après quelques entretiens préparatoires, un pèlerinage au Sacré-Coeur de Montmartre eut lieu au mois de juin 1914, en vue de rallier les futurs éléments de cette association. Ce fut un succès. La réalisation devait suivre à l'automne suivant. La guerre arrêta tout.

Ou plutôt, non ! La guerre empêcha bien l'exécution du projet, mais elle ne ralentit point le mouvement. Peu à peu, dans les divers quartiers, de nouveaux groupes se formaient ; ils se trouvèrent assez nombreux et assez forts, au mois de février 1918, pour remplir Notre-Dame où, sur leur demande, le cardinal Amette, en présence de tous les dirigeants de la Nouveauté, célébra un service solennel à l'intention des camarades tombés au champ d'honneur.

La paix rétablie, les initiateurs de l'Union se virent en présence de sept groupes, bien constitués, à Sainte Elisabeth, à Saint Germain l'Auxerrois, à Saint Leu, plus le "groupe de la rive gauche". Il ne restait plus qu'à les fédérer et à leur donner des statuts, ce qui, sous la direction de Monsieur le Chanoine Couget, fut accompli, au siège social, 76 rue des Saints Pères, en la Fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1919. L'Union Catholiques des Employés de la Nouveauté forme une fédération de groupes, chacun ayant sa vie propre et son aumônier distinct, mais tous sont mis sous l'autorité d'un comité général, dont les directeur est un prêtre désigné par l'Archevêque de Paris."

On aura reconnu, dans les paroisses de Paris mentionnées, celles qui virent naître les syndicats féminins, les Missions de Midi, les Gildes. Le réseau sur lequel Claire Monestès s'appuie pour ses initiatives marseillaises est celui qu'elle connut à Paris avec *Notre-Dame du Travail*⁴.

c. L'Union Catholique des Banques, Bourses, Assurances.

L'Union Catholique des Banques, Bourses, Assurances, est de même origine, et suit le même canal que l'U.C.E.N. Paris a l'expérience de la mission dans ce milieu des bureaux. Claire décide de lancer les B.B.A. à Marseille avec l'appui de l'abbé Germain Long-Hasselmanns, le vicaire de Saint Charles

théologien du *Corps Mystique*. Comme précédemment, l'abbé Gerlier lui envoie les statuts de l'oeuvre parisienne, la met en relation avec son délégué général Monsieur Florant. Les deux hommes sont l'ancien et l'actuel présidents de l'A.C.J.F..

Les BBA sont confiées à Madame Négrel, qui est, comme la Marquise de Pierrefeu, au Conseil des Missions. Elle donne ainsi sens à son veuvage et est une précieuse auxiliaire pour Claire. Elle travaille efficacement. Le premier acte des BBA consiste à la mise en place d'un Comité de quelques jeunes filles.

Présidente honoraire	Mlle Claire Monestès.
Id.	Mme Négrel.
Présidente	Mlle Paule Vigoureux
Vice-Présidente	Mlle Jeanne Arnaud
Secrétaire	Mlle Yvonne Jaubert
Secrétaire Adjointe	Mlle Paule Thobert
Trésorière	Mlle Antoinette Brun
Trésorière adjointe	Mlle Lucie Lenoir
Conseillères	Mlle Madeleine Roche
	Mlle Marie-Louise Girard ²⁶ .

Rapidement, tout le monde se met au travail et les BBA fleurissent. Le Comité diligent répertorie 28 banques et 37 maisons d'assurances à Marseille. Les employées sont contactées. Des statuts adaptés aux BBA marseillaises sont rédigés. Ils indiquent clairement le but religieux "*au-dessus des intérêts matériels*", évitant ainsi la confusion avec un syndicat. Les jeunes filles sont regroupées par milieu socio-professionnel, pour faciliter la communication par une *mentalité* et une *existence analogue* dit le texte. Le siège des BBA est bien sûr rue Breteuil, ce qui permet de mettre à leur disposition le restaurant, la bibliothèque bientôt créée par Mme Négrel, le service de placement, la caisse de secours, des facilités pour les soins médicaux, la propriété des *Marguerites* devenue *Villa Agnès* puis *Maison Charles de Foucauld*, au Prado, que Léonie Fabre met à leur disposition pour les jours de congé, sans compter les temps de rencontres et de prière, les pèlerinages à la Visitation ou à Notre-Dame de la Garde. L'UCBBA, comme l'UCEN, est à mi-chemin entre les Gildes, les Syndicats d'avant guerre, l'association de Jésus-Ouvrier de Genève et la future J.O.C. Il s'agit de stimuler la mission par et pour les jeunes, dans un esprit marqué par les corporatismes.

Sur son agenda, Claire note le 14 juillet :

"Réunion des BBA. Plusieurs de la Banque de France, Intéressante réunion de Monsieur Long sur la manière de communiquer sa foi.

Annonce changement du nom Charles de Foucauld. Dit qu'il évoque bien le double but de l'oeuvre des Missions, la solidude et le recueillement développant une intense vie intérieure et l'esprit de conquête qui veut planter le drapeau du Christ aussi loin que possible."

d. Les Missions de Midi au coeur du dispositif.

Les *Missions de Midi* restent au coeur du dispositif. Elles permettent de rejoindre les jeunes filles par les conférences ou plus simplement le Restaurant. Chaque jour, de 35 à 70 midinettes viennent déjeuner. Elles sont aimablement reçues, servies par des jeunes filles *de la Société*, les *Servantes* du Restaurant. Des groupes leur sont proposés, où elles pourront librement si elles le désirent se retrouver, réfléchir, parler, se former ; elles trouvent de nombreux services à leur disposition, diversifiés à mesure qu'apparaissent les besoins.

La chapelle est très fréquentée, au point devenir trop petite. Architecte, Edouard Monestès est mis à contribution²⁷. Il s'empare de l'espace, bouscule le plan de Claire, annexe sa chambre, transforme l'alcôve en sacristie, met l'autel à la place de la cheminée... Claire, délogée par le Maître, est satisfaite, et donne le feu vert pour les travaux. Des vitraux sont commandés, prévus de telle sorte qu'ils puissent être facilement déposés si les xavières venaient à changer la pièce de destination.

Le Conseil des Missions, comme les autres associations du 39 rue Breteuil, est présidé par une laïque, Mme Guillard. Comme pour les autres aussi, Claire en reste l'inspiratrice. Léonie Fabre a fait un contrat de location en bonne et dûe forme, tout est en règle, assurances, comptabilité, malgré les insinuations des mauvaises langues des Dames du Père Olphe-Gaillard.

Toutes ces jeunes filles semblent ignorer l'existence des *Xavières*. Celles-ci auraient-elles une politique délibérée d'*anonymat*²⁸ ? Il est certain que Claire ne mit jamais en avant sa qualité de consacrée : être reconnue et respectée au titre d'un statut, fût-il religieux, lui paraît une démarche *mondaine*. Cependant, les choses ne sont pas idéologiques. La discrétion de 1923 repose d'abord sur un principe de réalisme : les *xavières* ne sont que deux, il est bien difficile de parler de congrégation, et de prendre appui sur une identité qui n'existe pas. L'autre principe est missionnaire : elles entourent de discrétion l'identité religieuse pour ne pas effaroucher, conditionner, dissuader les jeunes filles et entrer ainsi plus aisément en relation. Un troisième principe pourrait être une prudence politique. Dans un contexte fragile où la menace d'exil des religieux

par le Cartel des Gauches n'est pas un vain mot, il n'est pas utile de s'annoncer comme religieux quand précisément on a la chance historique de ne pas l'être encore. Néanmoins Claire, Léonie et bientôt Renée, sont attentives à repérer parmi les jeunes qui fréquentent le 39 celles à qui elles proposeront l'UCEN ou l'UBBA, et celles qui manifestent des signes de vocation : Gabrielle, Esther, Louise, Marcelle, Denise, Anne-Marie, Hélène, une autre Denise. Il faut donner à Renée une *petite soeur*.

Les *Missions* continuent dans les paroisses du Centre Ville, et commencent à diversifier leur clientèle. L'organisation a fait ses preuves. Claire et ses aides en font une évaluation précise, de façon à améliorer sans cesse leur efficacité. Ont-elles un principe conducteur dans le choix du prédicateur ? La succession des personnalités rend perplexe. En février 1923, le Père de Tonquédec²⁹, homme connu pour ses positions conservatrices, prêche pour les hommes à Saint Ferréol. En avril, c'est le Père Lhande³⁰, l'initiateur de la présence chrétienne sur les ondes, qui s'adresse aux ouvrières et employées à la Trinité, et fait un tabac : l'assemblée augmente de 200 jeunes filles en un seul jour ! Auteur du *Christ dans la banlieue*, basé à Ivry, le Père Lhande est d'une autre veine que de Tonquédec. On entend aussi le Chanoine Desgranges, une célébrité. Aucun autre principe ne semble présider au choix des prédicateurs que leur notoriété. Claire en espère qu'elle attirera de nombreux auditeurs. Pratique avant tout, elle cherche non à servir une position idéologique mais à rejoindre la masse éloignée de l'Eglise. Les *Croix de Guerre* sont très recherchées. Une fois les jeunes filles rassemblées, l'Esprit Saint prend le relai, pense-t-elle. Son rôle est d'aider les circonstances. Quitte à en être, parfois, déçue : par exemple, le Père de Tonquédec a la *voix criarde* pour ne rien dire de *sensationnel*, remarque-t-elle.

Telles sont les activités du 39 rue Breteuil au printemps 1923. Claire et Léonie sont-elles demoiselles d'oeuvres ou religieuses ? Qui le sait ?

2. LES PREMIERES XAVIERES.

a. Renée Lebon.

Le 3 février 1923, désormais majeure, Renée annonce son retour. Elle embarque le 12 à Tamatave sur l'*Amiral Pierre*, et arrive à Marseille le 15 mars à 7h. 30 du matin³¹.

Renée a mûri. Son exil malgache a connu une crise de vocation dont elle sort fortifiée. Elle est prête à faire un pas de plus. Aussi, sans plus attendre, pour la Saint Joseph, anniversaire de l'annonce de sa vocation à sa mère, Renée fait sa *première consécration* qui marque l'entrée au noviciat. Claire, Léonie, Renée, et deux autres personnes dont les initiales restent obscures, participent à la messe célébrée par le Père Eymieu. Peut-être s'agit-il d'une Marcelle et de Marguerite-Marie. Cette dernière, d'origine lyonnaise, entre, repart, revient, finalement ne resta pas. Le prénom de Jeanne apparaît à plusieurs reprises. Est-elle entrée ? Il semble en tous cas que sa cleptomanie dissuade Claire de la garder.

La formation du noviciat mise en place dès 1923 comporte des conférences du Père Eymieu tous les quinze jours puis toutes les semaines, pour la formation ignatienne, et l'écoute attentive de Claire qui reprend fermement parfois, et donne à ses novices un horaire rigoureux où l'on croit retrouver celui du Sacré-Coeur de son enfance. Voici celui de Renée³² :

Lever	5h. 30.
Messe	6h.
Méditation	6h. 45 à 7h. 15.
Déjeuner	7h. 15.
Instructions.	Chambre.
Travail	8h. (leçon de russe jusqu'à 9h.)
Examen	10h 45.
Dîner	11h.
Adoration	11h. 45 à 12h. 15.
Lecture spirituelle et compte-rendu.	
Récréation	2h. à 2h. 30.
Travail	2h. 30 à 5h. 30.
Préparation Messe	5h 30 à 6h.
Réunion	6h. à 7h.
Souper	7h. à 7h. 30.
Récréation	7h. 30 à 8h. 45.
Prière	9h. 45.
Coucher	9h. 15 - au plus tard 9h. 30.

Répartition du travail sur la semaine :

MATIN :		SOIR :
Lundi	Lingerie	Sacristie
Mardi	Chapelle	Sacristie
Mercredi		Sacristie
Jeudi	Chapelle	Comptabilité
Vendredi		Sacristie
Samedi	Chapelle	Comptabilité
Dimanche		

Quelques observations sur cet horaire. On note l'importance de l'oraison (trois fois une demi-heure et 1/4 d'heure d'examen), le travail intellectuel fait à

partir de la lecture spirituelle, l'absence d'autre Office commun que la Messe. Claire cherche à ce que la novice maîtrise et utilise bien son temps, ait l'intelligence des choses spirituelles, et une vie eucharistique et d'oraison personnelle.

Pendant ce temps elle-même est formée à sa responsabilité par le Père Eymieu. Elle vit dans une dépendance étroite de son directeur, ce qui est habituel à l'époque, lui demandant des permissions qui aujourd'hui étonnent pour toutes sortes de choses. Elle se confesse à lui. Il lui précise les limites imposées par Rome en matière d'ouverture de conscience au supérieur³³, l'initie aux *Exercices* du point de vue de celui qui les donne. Les *Constitutions de la Compagnie* deviennent la référence de la Xavière qui ne cherche pas d'autre Règle de vie³⁴.

b. Denise Drouel.

Une grande jeune fille timide, embarrassée de ses membres, vient aux B.B.A. au printemps 1923. Elle apparaît dans l'agenda de Claire Monestès le 25 juin : "*Vu Mlle Drouel. Très gentille. Pourrait bien être pour nous*³⁵." Pénitente de l'abbé Long-Hasselmanns, elle se plaît aux B.B.A. et bientôt au 39 rue Breteuil, "*attirée par une ambiance de paix, de silence, de prière*", dira-t-elle. Après le déjeuner au restaurant, la grande Denise monte à la chapelle. Là, elle prie et tend l'oreille : "*J'entendais derrière la cloison les rires et la joie. Et cela n'empêchait pas de prier. Et il y avait quelque chose qui attirait*³⁶." Renée s'occupe de l'appivoiser. Elle habite 17 rue Pierre Ricard, à deux pas, si bien qu'elle est là tous les jours, midi et soir. Elle parle avec Claire d'amour de Dieu et de vocation.

Le 1^{er} octobre, surprise ! Denise annonce son intention d'entrer chez les Dominicaines de la Présentation de Tours, connues à Marseille pour leur travail dans l'oeuvre de l'Abbé Fouque auprès des filles perdues, rue Saint Honorat. Claire note dans son agenda : "*Elle n'en connaît pas les Règles. Je ne la considère pas comme engagée*³⁷." Cependant il faut agir ! Le Père Eymieu s'en charge. Il va trouver Denise et lui dit : "*Pourquoi pas Xavière ?*" Une retraite d'élection est décidée. Denise promet à Claire de rendre réponse le 10 février. Le 10 février, elle annonce son entrée à la Xavière. Il ne suffit plus désormais que d'attendre que son employeur veuille la libérer, ce qu'il fera en mars.

c. Georgette Coutagne.

Elle apparaît dans l'agenda de Claire Monestès le 16 juin 1923.

Georgette Coutagne est née le 6 avril 1899 au foyer de Georges Coutagne et Adeline Millon, 9 Cours de la Liberté, à Lyon³⁸. On se rappelle que petite fille, elle avait découvert avec bonheur sa *vie intérieure* à l'âge de cinq ans. Mais cette grande famille de la bourgeoisie lyonnaise est marquée par une rigueur chrétienne empreinte de jansénisme. Georgette restera dans la mémoire familiale la seule dont la vivacité d'artiste, la gaîté et l'ouverture d'esprit semblât vouloir y échapper.

Pourtant, dans ce contexte, sa vitalité fut sans doute comprimée et ne trouva à s'exprimer que contre elle-même. Elle eut une adolescence fragile, tourmentée, dépressive. En 1921, à 22 ans, elle fit un épisode anorexique ou une maladie de l'estomac, on ne sait, dont le médecin de famille confia la guérison à la Méditerranée. C'est ainsi que Georgette vint prendre pension à Vence, sa soeur Madeleine étant elle-même convalescente à Grasse.

Georgette a toujours pensé à la vie religieuse et même imprudemment demandé de souffrir pour le Christ. Son directeur lui avait permis de faire un vœu de chasteté qu'elle reconduisait de fête en fête. Mais sa mauvaise santé lui permettrait-elle de réaliser sa vocation ? Malgré la douceur du soleil et les mimosas, Georgette convalescente resta bourrelée d'angoisse, d'autant que l'Abbé Genevet venait de mourir au moment où elle aurait eu tellement besoin d'aide.

A Vence, elle s'est liée d'amitié avec une jeune fille à qui elle confie ses difficultés. Marie-Louise Deyrieux est une dirigée du Père Eymieu. On devine la suite. Elle parle à Georgette de ce prêtre spécialiste des scrupules. Georgette décide d'aller le voir : Marseille n'était pas loin. Le Père Eymieu n'est pas certain de pouvoir libérer cette jeune fille de son angoisse profonde, mais s'y emploie. L'apaisement vint.

Un jour, son amie demanda à Georgette un service. En allant voir le Père Eymieu, pourrait-elle porter des fleurs de sa part à l'adresse suivante : "*Mlle Monestès, 39 rue Breteuil.*" Georgette, ses fleurs dans les bras, est accueillie avec beaucoup d'amabilité par la destinataire. Claire lui offre une chaise pour reposer ses pieds, et dit à Léo : "*Celle-ci sera pour nous !*" La jeune fille

revient dans l'accueillante maison. Son *coeur* s'y repose.

Un an après, le 3 mai 1924, elle accompagne sa cousine Lili au Carmel. Au retour de ce voyage difficile, elle va voir le Père Eymieu. Celui-ci lui dit tout à la fois : Renée tombée malade doit être transférée à Lyon en urgence, la rue Breteuil n'est pas la maison d'oeuvres qu'elle croit, mais une fondation religieuse et... elle pourrait y entrer.

Georgette n'est pas trop tentée. Mais elle accepte l'idée d'une retraite.

d. Anne-Marie Revertégat.

Entre temps, un autre nom était apparu dans l'agenda de Claire le jour de ses quarante trois ans : "*Revertégat*³⁹".

Cette demoiselle brune et distinguée, chez qui l'on devine les lointaines origines espagnoles, est musicienne et taquine, a dix-huit ans et un brin de fantaisie, malgré une éducation très rigide. Fille d'industriel, élevée au Cours Bastide des Filles de Marie, elle fréquente la Mutualité Intellectuelle. Anne-Marie porte inscrite en elle la blessure familiale qui précéda sa venue au monde, en recevant le prénom de sa soeur aînée morte à quelques mois. Il y avait eu ensuite Marie-Antoine, Stéphane, Pierre et, après elle, Jacques. Quand elle eut 9 ans, le "*Petit Pierre*" bien-aimé mourut en quelques jours - les antibiotiques n'existaient pas -. La fillette en fut terriblement meurtrie. Elle y apprit peut-être les vraies valeurs. En tous cas, la table familiale devient le discret théâtre d'un amour de Dieu dont Anne-Marie et Jacques partageaient le secret : leurs petits pieds maintenus aussi longtemps que possible en l'air sans toucher terre, jusqu'à la crampe, furent autant de "*crifs*⁴⁰" dont les enfants tenaient un soigneux décompte d'où l'esprit de compétition n'était pas absent, mais que le Ciel sut classer à la rubrique "*sacrifices réparateurs*".

A douze ans, Anne-Marie se lança dans ce qui émouvait toujours aux larmes le Père Jacques Revertégat, jésuite, quatre vingt ans plus tard : elle se vit confier la retraite préparatoire à la première communion de ce petit frère. Retraite de trente jours, individuellement accompagnée ! Anne-Marie remplit un petit carnet, l'équipa de colonnes et d'indications indiquant à l'enfant les règles et les sacrifices qui le prépareraient à recevoir le Maître. La barre était haute : 400 sacrifices requis d'ici le grand jour ! Il s'y employa avec ardeur, mais hélas, le pauvre petit s'arrêta à 315. Ce n'était pas l'énergie spirituelle, c'était

le temps ou les occasions qui avaient manqué. Sa Première Communion fut la grande grâce de sa vie. La Compagnie sut le reconnaître : bien qu'un jésuite se dépouillât à son entrée au noviciat de sa montre même, il obtint la permission de conserver son petit carnet bleu : 315 crifs et l'amour spirituel d'une grande soeur, pour l'amour du Christ, ce n'est pas rien⁴¹.

Le Père Eymieu veille à la vie spirituelle de Madame Revertégat. Témoin de l'évolution de la belle Anne-Marie, il n'est pas autrement surpris, lorsqu'elle se confie à lui, d'apprendre qu'elle envisage la vie religieuse. Sa mère la verrait bien chez les Filles de la Charité où est sa propre soeur et dont la famille est proche : Monsieur Revertégat ne partage-t-il pas son activité professionnelle entre la savonnerie Rouard le matin et la chocolaterie des Filles de la Charité l'après-midi ? Mais cela ne tente guère Anne-Marie. Elle préférerait une aventure plus contemplative et missionnaire par exemple chez les Franciscaines Missionnaires de Marie - en pleine expansion comme beaucoup d'instituts missionnaires, du fait de l'exil forcé des religieux entre 1906 et 1918 -. De sa fenêtre bourgeoise, face à l'église Saint Joseph, Anne-Marie regarde le monde. Elle y resta cinq heures pleines le 9 février 1925, quand des manifestations mirent Marseille à feu et à sang contre le Général de Castelneau venu défendre la liberté religieuse menacée par la République. Les Revertégat sont, comme leur milieu, pour de Castelneau. L'Abbé Fouque fut blessé, il y eut un mort. La conscience de la nécessité de se mobiliser pour refaire la France chrétienne face au risque laïc ou communiste est aigüe et la jeune Anne-Marie disposée à voir la France comme un pays de mission.

Equipée à 18 ans d'un baccalauréat dont la famille est fière⁴², trop jeune pour s'engager où que ce soit, à l'automne 1923 Anne-Marie a devant elle une année d'oisiveté de jeune fille du monde. Le Père Eymieu qui, après la mère, a pris la fille en charge, lui suggère d'offrir ses services aux Missions de Midi. Elle connaîtrait Mademoiselle Monestès, cela peut être intéressant. La première réaction d'Anne-Marie est négative : de sa fenêtre, cela fait des années qu'elle observe la maigre et sombre silhouette de cette personne toujours flanquée d'une grosse. Vraiment, rien de grisant. Aller la voir ? *"Il se cherche là une nouvelle manière d'être missionnaire aujourd'hui, dans le monde moderne, sans quitter la France"*, lui dit le Père Eymieu. Honnête jusqu'au bout, elle retient l'indication et, puisque les Missions de Midi permettent une prise de contact discrète en venant servir les midinettes, elle prend rendez-vous.

Le 4 janvier 1924, Anne-Marie Revertégat rencontre Claire Monestès.

Celle-ci lui paraît froide, sans rien de très particulier, accueillante il est vrai à beaucoup de choses. Acceptée comme *servante* au Restaurant des Missions, bachelière bourgeoise en tablier de service, Anne-Marie commence à bavarder avec une jeune fille chaleureuse, Renée Lebon. Elle rencontre la grande Denise, vieille déjà - n'a-t-elle pas 25 ans accomplis ? - qui vient pour les réunions de B.B.A. et les repas et dès qu'une occasion se présente. Le père de Denise a été récemment décoré de la Légion d'Honneur, en même temps que Monsieur Joseph de Tournadre⁴³ dont l'activité au Conseil des Missions n'est plus à vanter. Le 10 février, la grande Denise annonce avec joie qu'elle entre à la Xavière.

Il y a au 39 un climat particulier, souple et familial, grave et gai à la fois, ouvert, très agréable : Anne-Marie le remarque peu à peu, s'y sent bien. Elle aime cette largeur d'esprit et l'intelligence de celle qui en est l'inspiratrice, qu'elle apprend à connaître. Mais elle a une question importante : est-ce que derrière cette souplesse il peut y avoir une "*vie religieuse sérieuse*"⁴⁴. Car c'est tout de même cela qu'elle désire.

3. L'OFFRANDE QUI DONNE VIE.

a. Hélas, Renée...

1er mai 1924. Printemps, soleil, douceur, muguet et mimosas.

Une petite toux, une petite fièvre, une fatigue persistante, conduisent Renée chez le Docteur Mattei. Six jours plus tard, le temps d'un premier bilan, elle part en urgence pour Sainte Foy, près de Lyon, en sanatorium. Sa mère écrit à Claire des injures qui disent sa douleur⁴⁵. Mais on peut penser que l'atteinte pulmonaire de Renée remonte à la tuberculose mortelle de son jeune frère. Renée laisse d'un jour à l'autre ses activités, sa chère sacristie, ses relations, les repas des midinettes, le "*Nid*" où vient d'arriver Denise.

Il n'y aura pas de retour.

Denise commence à lui écrire beaucoup⁴⁶. Toutes deux entreprennent d'arracher au Ciel la vocation d'Anne-Marie. Renée l'assigne comme but à son offrande, et Denise la tient fidèlement informée des progrès. Denise soutient ainsi Renée avec une délicate fraternité, et Renée, qui n'est pas dupe de la gravité de son mal protège autrui par son rire insouciant : "*Comment se fait-il*

que le Petit Jésus aime ainsi le mou^{A6} ?" se demande-t-elle devant un poumon qui tient, du moins encore un peu. Anne-Marie n'est pas décidée.

Denise lui a écrit, trois semaines après son départ :

"Notre Mère vous parlera sûrement d'Anne-Marie R., elle aime beaucoup le 39. Vous savez, c'est à moi de mériter la nouvelle xavière, aussi, je vous demande ma soeur chérie de prier beaucoup pour ma conversion, pour que Jésus vive véritablement en moi et qu'Il attire d'autres âmes à la Xavière par moi. Et n'est-il pas vrai que je n'attirerai ces âmes qu'autant que je pourrai dire "ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus en moi" ?^{A6}"

Renée répond par retour du courrier. Denise lui écrit de nouveau le 4 juin :

"Je suis toute heureuse de lire que vous voulez bien demander Anne-Marie au Seigneur ; Il vous la donnera, petite soeur et il vous rendra à notre affection."

Le 14, elle ajoute :

"Savez-vous ce que le Bon Dieu a permis ? Le matin, quand je vais réveiller Soeur Léo, elle me dit qu'elle a la migraine et qu'elle ne peut pas se lever. Me voilà donc toute seule pour ce grand jour. Mais devinez qui est venue avec moi ? Anne-Marie, j'avais tout à fait l'impression que j'étais avec une xavière. Je l'ai encore vue hier après-midi, elle entre en retraite lundi, elle m'a dit "à vendredi prochain", je penserai bien à vous. Quelle ardeur elle a, on la sent toute vibrante, elle me disait : je me demande ce qu'on peut faire quand on est dans la force de l'âge, il me semblait qu'elle se disait intérieurement, je crois que je ne pourrai pas donner plus, que je donne tout. En partant, elle me dit à bientôt, à moins que je ne meure d'ici là. Je lui dis : j'espère que vous ne voulez pas mourir, alors comme cela lui paraissait tout à fait égal, je lui dis : Oh ! non, il ne faut pas que vous partiez sans avoir rien fait. Cette phrase l'a faite bondir, elle a protesté par toute sa personne. Puis elle m'a dit : vous ne savez pas si je n'ai rien fait. J'ai essayé de réparer un peu cette phrase, elle pouvait être blessante, mais je suis sûre qu'elle ne l'a pas prise dans ce sens là. On sent qu'elle est toute au Bon Dieu. Qu'Il la donne bien vite à la Xavière."

le 27 juin, la retraite a été différée, mais la grâce progresse :

"Mercredi, j'ai vu Anne-Marie, je l'aime beaucoup, elle est montée me dire de préparer le confessionnal, elle était assez émue, alors pour la faire rire, je lui ai dit que chaque fois que je le préparais, je l'appelais l'instrument de supplice, d'ailleurs il est en bois et il rappelle la Croix. Quand je le porte, j'ai tout à fait l'impression que je porte une croix. Quand le Bon Dieu nous la donnera-t-il ? Il faut vraiment qu'Il ait pitié de nous et qu'Il nous donne beaucoup de petites soeurs. Comme ça, nous pourrions nous passer de bonnes pour l'intérieur."

"Ecrire Georgette, prévenir Anne-Marie" : Claire a-t-elle besoin de consulter son agenda pour y penser ? Elle les prévient des dates définitives de

la retraite qui aura lieu du 16 au 25 juillet, à la *Maison Charles de Foucauld*.

b. La retraite d'élection de Georgette et Anne-Marie.

Anne-Marie fait une élection selon le troisième temps indiqué par Saint Ignace. Elle prend le temps de poser les éléments de sa réflexion. Car elle a des objections, que le Père Eymieu écoute attentivement. Elle a appris à aimer le 39, elle apprécie la profondeur de Claire, elle comprend la "*mission en France auprès de ceux qui sont loin*", elle sait qu'elle a des atouts pour cette mission moderne : une culture, une intelligence, un cœur, une âme, un physique. Elle attire les jeunes. Seulement, la belle Anne-Marie veut *une vie religieuse solide* et se demande si ce petit groupe pourra la lui donner. Honnêtement, le Père Eymieu lui répond que ce qui se passe rue Breteuil est bien sûr fragile, mais que cette nouvelle manière d'être missionnaire vaut la peine d'être tentée. L'avenir n'est pas absolument garanti, mais la jeune fille, étant donné son âge, pourrait facilement, en cas d'échec, réorienter sa vie ; de toutes façons, elle ne perdra pas son temps avec Claire. Réorienter sa vie ? Anne-Marie s'offusque. Elle n'envisage pas reprendre ce qu'elle aura donné. Si elle répond au Seigneur en choisissant les Xavières, ce sera à la vie à la mort. Elle retourne à l'oraison.

La balustrade à l'ombre des platanes où eut lieu sa conversation avec le Père Eymieu, le jardin de la maison *Charles de Foucauld*, la chaleur de juillet et le chant des cigales, sont dans sa mémoire définitivement associés à sa vocation. Au milieu de ces choses, l'Esprit pose la douceur de sa consolation. Anne-Marie décide d'être xavière.

Le 23 juillet, le Père Eymieu fait appeler Claire. Il a près de lui Anne-Marie et Georgette. Elles ont fait élection, et pris leur décision : ce sont deux nouvelles *filles* que lui offre le Seigneur. Georgette se souvint que Claire "*n'a pas eu l'air enthousiasmée*", mais elle l'entendit murmurer à Léonie à propos d'Anne-Marie "*Nous l'avons⁴⁹ !*"

Le 28 juillet, Renée reçoit la carte postale suivante :

"Villa Maria, Puy-Ricard, Bouches-du-Rhône. Alleluia ! Ma bien chère Renée, je suis des vôtres. Je fais partie de la petite famille. Je vous écrirai bientôt plus longuement. En attendant, je vous embrasse bien fort et avec allégresse. Anne-Marie."

Denise écrit de son côté :

"Oui, tout passe, même notre bonne retraite, voilà déjà trois jours que nos deux nouvelles petites soeurs ont pris leur vol. Mais je crois qu'elles ont appris à aimer le nid que Jésus leur a montré et qu'elles reviendront le plus tôt possible. Quand vous recevrez ceci, vous aurez déjà vu Georgette qui vous aura raconté notre vie en commun⁵⁰."

Georgette, en rentrant à Lyon, va en effet voir Renée.

L'élection de Georgette a réconforté Anne-Marie et réciproquement. Mieux vaut être deux plutôt qu'une à commettre une folie. A deux, peut-être cela peut-il se révéler chose raisonnable ? Elles deviennent *Soeur Véronique de la Sainte Face* et *Soeur Xavier* : qui sera transformé en *Stanislas*, car "Xavier", Léonie le veut, se le garde. Jalouse ?

Anne-Marie Revertégat entra en avril de l'année suivante, après qu'une maladie sans gravité l'ait retardée⁵¹. Son frère Jacques se souvient de la dernière semaine en famille, dure à tous. Madame Revertégat s'oppose à cette vocation qu'elle juge folie, renonce à la direction du Père Eymieu convaincu de trahison, et une fois Anne-Marie entrée, refuse de la voir. Dix minutes d'un pas tranquille séparent le 131 rue Paradis du 39 rue Breteuil. Mais elle est trop triste, trop déprimée, pour la plus grande inquiétude de son mari et du jeune Jacques qui se demande à part lui, ce qui se passera s'il vient à se faire jésuite. D'accord avec son père il vient discrètement aux nouvelles rue Breteuil. Anne-Marie va bien, fait dire qu'elle embrasse sa chère maman. Un jour, celle-ci craquera et deviendra l'amie des xavières. Jacques fut jésuite et Marie-Antoine dominicain. Stéphane resta célibataire. Drôle de famille.

B. PLONGEE.

1. LA MORT.

a. Mort de Gustave Monestès.

Les Monestès ont quitté Genève pour s'installer à Paris rue Sainte Beuve, dans un appartement dont la famille Fabre est propriétaire. Hélène travaille comme secrétaire du Père Derély, Estelle, comme Jean, a dû renoncer à ses dons artistiques et s'emploie ici ou là. Désargentés chroniques, ils payent seulement les charges, la charité de Léo fait le reste. Pour Claire cette situation est difficile. Mais, pour sa famille, elle l'accepte.

Le 3 décembre 1924, un télégramme redouté arrive. Son père est au plus mal. *"Il ne faut pas lui écrire des choses qui la bouleversent"*, a-t-il demandé. Mais le mal s'aggrave¹. Dès le lendemain elle prend le premier train, chargée d'un énorme pique-nique où Léo a mis tout son coeur.

A Paris, elle retrouve les siens : Edouard, architecte, celui qui a le mieux réussi ; Jean, qui s'ennuie toujours à la Banque de France et fait échouer, par déprime peut-être, les projets de mariage qu'on fait pour lui ; Hélène et Estelle, dont les vies ne se poseront nulle part² ; Madame Monestès, fragile et solide à la fois, économise sou par sou en allant au marché Raspail à l'heure de la fermeture, quand la marchandise est moins chère.

Gustave Monestès, très faible, est conscient. Claire comprend : l'heure est là. Elle prend en mains la vie quotidienne, veille, soigne, organise, soutient sa mère, *"vraie mater dolorosa"*³, entoure son père avec tendresse.

A Marseille, en son absence, Léonie fait face : le restaurant, la mission du Père Genevois à Saint Charles, la mission d'hommes de l'Abbé Desgranges, les Russes, les BBA, l'UCEN. Le noviciat de Denise se transforme en un immense souci d'intendance et de cuisine. Anne-Marie Revertégat observe et s'inquiète : Denise n'est-elle pas plus cuisinière que xavière⁴ ? Claire continue de gérer l'ensemble du 39 par un échange épistolaire quotidien avec Léonie.

Elle raconte avec émotion les derniers jours et les derniers mots de son père, qu'elle recueille avec amour : *"Pauvre chou, qui te figures que tu peux*

me soulever !", "Tu as un service intelligent". Dans la nuit du 6 au 7 décembre, tandis qu'elle veille auprès de lui, elle écrit :

"Si je ne savais que Dieu donne la force, je serais étonnée de me trouver si calme, en face de cette grande douleur que j'ai tant redoutée. Il y a une année que sans cesse cette pensée de perdre mon Père me poursuit et que je le confie au Sacré-Coeur pour qu'il meure dans mes bras et dans les meilleures dispositions. Oh ! quelle leçon que cette vie qui va finir de ce côté pour revivre en Dieu. N'en perdons pas une seconde pour sa gloire et confions-nous à Lui avec un plein abandon⁵."

Le 7 au matin, le prêtre de Saint Jacques du Haut Pas qui a administré Gustave Monestès revient lui porter la communion. Mais il ne communique pas. Et devant l'hostie, Claire, bouleversée, recueille le dernier soupir de son père. Elle y voit le véritable accomplissement de la communion : *"hostia pro hostia"*:

"Fiat, mon Dieu, je vous donne mon cher Papa pour que vous le rendiez heureux. Nous, rendez-nous saints, très saints⁶."

Concrète, elle suggère à Léonie de confier les courriers et faire-part à Anne-Marie qui n'est pas encore entrée mais qui vient tous les jours : cela l'associe à leur vie, et permet peut-être de faire grâce aux correspondants des fautes d'orthographe de Léonie. Pour elle, il lui faut enterrer son père, passer Noël auprès de sa mère, prévoir l'avenir de celle-ci. Un double service religieux est prévu à Paris et Chambéry où son père doit être enterré. Justice, enfin.

"On l'emporte à Chambéry. Cela me fait plaisir, il a tant souffert moralement sans jamais se plaindre⁷."

Le 12 décembre 1924, dans l'Eglise Notre-Dame de Chambéry, la nuit paisible enveloppe le cercueil à peine éclairé par quelques cierges. En Savoie la coutume veut que le corps soit déposé dans l'église paroissiale. Famille, amis et voisins, peuvent venir prier et apporter des fleurs. A l'heure des obsèques, c'est pour ainsi dire le défunt qui accueille dans le silence ceux qui le pleurent. François-Xavier, dans son cadre doré, meurt toujours aux portes de la Chine, la Vierge tend son Enfant dans la fresque colorée au-dessus du Maître-Autel, immobiles témoins que si tout passe, Dieu demeure. Depuis le mariage des Monestès, quarante quatre ans plus tôt, le monde a changé. Echoué dans son église et sa ville, Gustave Monestès est revenu d'exil. Dehors, il fait un froid noir.

"Mon cher Papa a passé la nuit à Notre-Dame et hier matin, on l'a

conduit à la seule terre que nous possédons ici-bas. Il y a encore douze places pour les enfants et petits-enfants ! Beaucoup d'amis lui ont fait cortège⁸."

Le banquier oublié de la fortune est enterré au cimetière du Paradis, à quelques centaines de mètres du lieu de sa brève mais inoubliable gloire d'autrefois. La Croix du Nivolet resplendit des neiges de l'hiver. Claire berce la douleur familiale. La tombe de douze places sera réouverte une seule fois. Pour elle⁹.

Le 29 décembre, elle revient à Marseille avec sa mère. Madame Monestès passe quelques temps dans la chaleur affectueuse des Xavières.

Le 16 janvier 1925, elle rouvre son *Journal*. Elle n'y a rien écrit depuis deux ans et demie. Une grande étape est achevée. Ses *agendas*, tournés vers l'action, y ont parfois suppléé, elle les a même remis au Père Eymieu, mais davantage sans doute dans un esprit de contrôle de l'obéissance sur ce qu'elle fait que de direction spirituelle à proprement parler. C'est cohérent avec le point où ils en sont : l'heure des discernements de vocation est passée ; ils construisent ensemble un institut religieux. L'aspect spirituel est laissé au dialogue, *examen* des signes de Dieu dans les choses, peu à peu. Le *Journal* restera rare : elle écrit 8 fois seulement en 1925, et ni l'entrée de Georgette et d'Anne-Marie¹⁰, ni la mort de Renée, n'y apparaissent. Mais ce n'est pas un *diarium*, dit-elle.

b. La mort de Renée.

Dans son courrier fidèle, Denise cesse peu à peu de parler à Renée du jour où elle reprendra sa place en communauté, et s'attache délicatement à lui montrer comment elle y est *par le coeur*. Sous le ton facile, léger et pieux, Denise cache beaucoup d'habileté et de charité spirituelle. Elle fait participer Renée à l'accueil des *petites soeurs* qui trouvent à leur arrivée son courrier chaleureux¹¹.

En avril, alors qu'arrive enfin Anne-Marie, l'état de Renée s'aggrave¹². Les médecins décident son transfert à Briançon à la Villa Aline, tenue par les Soeurs Trinitaires, sous les remparts de la vieille ville. Ces religieuses vont l'entourer et l'aider, tenant Claire au courant de l'évolution du mal. On prie le Père Ginhac. Madame Lebon croit, ou laisse croire à sa fille, qu'elle est guérie par l'intercession du jésuite dont on espère un miracle à fin de canonisation.

Hélas ! Le 27 avril, le Père Eymieu, dont la parole est franche, profonde et vigoureuse, écrit à Renée :

*"Ma chère Renée,
 Vous n'êtes pas seule à faire le sacrifice !... Il est dur. Nous essaierons de le faire comme le Seigneur le veut. Vous nous donnerez l'exemple. J'espère que le vôtre sera adouci par la présence de votre mère, surtout par les grâces d'état que Notre-Seigneur, le divin fiancé, vous donnera en abondance.
 Je vous autorise à faire plus intimes les fiançailles, prélude des noces éternelles. Vous prononcerez vos vœux entre les mains de votre mère. Et vous irez là-haut, la première de la Xavière, intercéder pour les autres. Vous serez, à votre manière, fondatrice.
 On me dit que vous voulez avoir la formule de l'absolution. Je vous l'envoie ci-contre.
 A Dieu, à Notre-Seigneur, mon enfant bien-aimée. Nous vous donnons à Lui. Nous avons fait ce que nous avons pu pour vous garder ; mais, puisqu'Il vous veut, Il est le Maître.
 Avec un grand respect pour cette âme que vous avez, je l'espère, bien parée, avec mon affection de Père, je vous envoie, du fond du coeur, mes dernières bénédictions.*

Antonin Eymieu¹³."

Renée fait ses vœux entre les mains de Claire.

Nouvelle rémission. Elle s'étonne et rit : Jésus aime le mou ! La vie reprend son cours fragile. Le Père Eymieu reprend son courrier, prêt à ce qu'elle vive ou meure, lui dit-il. Si elle est encore en vie, il ira la voir en août... La retraite annuelle des xavières a lieu du 2 au 11 juillet à Charles de Foucauld. Les *petites*, à savoir la grande Denise, Anne-Marie, Georgette, partent ensuite en vacances avec Léonie, dans une propriété des Fabre, à Lumbin près de Grenoble. Claire reste à Marseille, prête à aller voir Renée à la première alerte. Anne-Marie, avec la gaîté de ses vingt ans, fait savoir à la *Mère Générale* que ses nuits sont fort occupées : elle peut aligner 35 moustiques sur le carreau au petit jour¹⁴ ! C'est Léonie qui a introduit avec amusement le terme de *Mère Générale* :

"Nous pouvons déjà dire "Notre Mère Générale" puisque nous avons plusieurs maisons, mais chose étrange et qui ne s'est pas encore vue dans l'histoire des communautés, une Mère pour 3 filles et une fille par maison, et même plusieurs maisons pour une fille. Je laisse le 39 à Denise et je me réserve le reste - Charles de Foucauld, la Baraque du Camp Victor-Hugo et le vestiaire russe de l'Ormeau, faut-il y ajouter la Mercerie !!! Il ne faut pas regarder les faibles instruments que nous sommes, il faut voir seulement ce que le Bon Dieu veut¹⁵."

A l'automne, la vie missionnaire reprend. Georgette anime les Cercles d'études. Le Restaurant rouvre ses portes. Anne-Marie accueille les midinettes. Le Père Miel prêche les Missions de Midi du 19 au 25 octobre¹⁶. A Briançon,

l'air est pur, léger, silencieux, la nature apaisée ; les pentes mêlent l'or des mélèzes au vert foncé des pins. Sur les sommets, la première neige jette un voile blanc. Renée décline doucement. Elle meurt, le 7 novembre 1925, à 23 ans.

C. CONTRE-PLONGÉE.

1. LA VIE.

a. Qui cherche Dieu verra des Anges !

"Vous pourrez ne pas voir clair. Cherchez Dieu. Verra bien clair qui verra Dieu¹⁷." Rien sans doute ne dit mieux ce que fut l'expérience de Claire. Non, on ne trouve pas Dieu parce qu'on voit clair ou dans ce qui paraît clair. On Le trouve quand on Le voit en tout, pour L'avoir cherché, quelle que soit la couleur, la douleur ou la joie, ou l'opacité des choses.

En 1925, Claire acquiert cette certitude¹⁷. Cette année 1925 marque une étape. Joies, peines et joies : la contradiction subjective perd peu à peu son relief et son sens pour elle. Le paysage intérieur ne change pas, sa signification change. Elle le dit un jour à Anne-Marie : elle comprend que Dieu veut la Xavière par l'entrée des deux jeunes filles. Enfin, elle peut se tourner vers l'avenir. Si Marguerite-Marie finalement s'en va, pressée par sa famille¹⁸, si Renée meurt, d'autres noms apparaissent sur son agenda : Marcelle Jollivet, Marie-Louise Deyrieux, Louise Dor¹⁹.

Dans sa vie spirituelle obscure et douloureuse, Claire ne voit plus le rejet divin, mais la comprend comme un lieu d'union et de grâce.

"16 août 1925.

De plus en plus je crois que l'union est la rançon, le couronnement, la récompense du sacrifice total. On commence par les pénitences extérieures, disciplines, cilice, etc. et puis, rassasié de mortifications, on va plus loin jusqu'à la mort du moi. Goûts, désirs, élans spirituels, tout doit être broyé, anéanti. C'est encore se chercher et se trouver que de vouloir telle ou telle forme de spiritualité et d'oraison. On ne commande pas à Dieu lorsqu'on s'est livré à Lui. Il frappe, frappe, jusqu'à ce que l'âme rende le son du sacrifice et de l'amour dans un dégagement si absolu de tout intérêt personnel que la volonté du Bien-Aimé semble s'être substituée à la volonté humaine.

Alors, c'est l'union, on n'est plus deux mais un. Union qui reproduit

celle de la nature divine de Jésus avec la nature humaine, qui explique que nous puissions souffrir encore comme une humanité de surcroît. Car la Divinité ne souffrait pas au Calvaire, mais l'Homme ! Jésus-Homme ! Jésus, vous pouvez donc jouir pendant que je souffre de Vous chercher sans jamais Vous trouver, cela me console. Et je puis donc être unie à Vous malgré l'immense détresse, l'immense abandon de mon âme ! De même que vous avez voulu sur le Calvaire suspendre les opérations divines pour mieux souffrir humainement, ainsi ô mon Dieu, rivée à Vous, puisque je suis votre épouse, Vous me laissez pâtir seule, écartelée, si violemment attirée et repoussée par Vous, ô Jésus, qui m'aimez pourtant, j'en suis sûre, qu'aucun cri de douleur ne pourrait dire l'intensité de ce supplice²⁰."

L'expérience spirituelle reste marquée par l'expérience psycho-affective. Elle ne *trouve* pas le Christ, dit-elle, mais au-delà de la subjectivité, elle trouve dans l'idée d'*Humanité de surcroît* la formule de son union à la Passion du Christ. L'*anéantissement* devient l'amour vécu sinon éprouvé, *effectif* sinon *affectif*, comme dit le Père Eymieu, l'épreuve spirituelle est une manière d'être avec Jésus incarné, d'accomplir le Règne, d'éprouver les sentiments qui furent dans le Christ Jésus. La dualité joie/douleur, consolation/désolation, voire bien/mal, perd sa signification dans l'*indifférence* que veut l'amour. Et cet amour est la très profonde union avec le Verbe. Dans le mystère trinitaire exprimé en l'Incarnation rédemptrice, l'unité des apparents contraires dispose Claire à tout recevoir de Dieu, à *voir, aimer et glorifier Dieu en toutes choses*. Tandis que Dieu aime – ce qui est le Ciel, le "*jouir*" –, en ce monde l'amour se traduit en souffrance : le *Ciel* a le visage de la *Passion de Jésus*. La peine n'est plus malédiction : la Passion sauve de la malédiction. Claire est le lieu, la suite du Christ, l'*humanité de surcroît*, en vivant la contradiction qui est la Croix. Comment voudrait-elle perdre un état où le *Règne* accompli, la vie trinitaire du Fils se fait sienne ? L'Esprit transforme l'expérience humaine douloureuse en expérience divine. Ce n'est pas passer à *autre chose*, c'est *voir*²¹ l'intérieur des choses. *Communier pour voir*. La mort de la volonté propre est atteinte par l'Altérité divine, la Joie *divine* de l'Époux. Résurrection. Le *Dieu méchant* meurt dissout par la fidélité comme une illusion d'optique.

La Xavière, arrivée dans la vie de Claire comme une altérité douloureuse qu'elle n'a pas désirée, confirmée par l'engagement de deux jeunes filles, l'une fragile, l'autre trop jeune, ne peut prendre corps que reçue et voulue pour elle, dans le dépouillement, lorsqu'elle ne confond plus son sentiment et l'Esprit, son projet et l'appel de Dieu, et vit comme amour ce qui est de la foi nue. C'est accueillir le Christ, et lui donner *corps* dans un corps social.

Trois semaines après la mort de Renée, le 3 décembre 1925, après une

année d'épreuve et de nuit intérieure, Claire reprend sa plume de poète pour faire chatoyer des mots heureux qui disent la Xavière.

COMMENT LES ANGES FIRENT LES NATIONS

Donc, le Seigneur avait décidé de créer les différents peuples de l'Europe.

*Les Anges L'entouraient se voilant de leur robe,
Et Dieu leur dit : "Prenez ce qu'on voit sur le globe
Et de tous ces objets rassemblés par vos mains,
Faites des nations qui peuplent les chemins."*

*Or, l'un d'eux à l'instant prend un sac de voyage :
Dans une peau de bouc presque pleine de vent,
Un autre met d'abord, pêle-mêle, en rêvant,
Un éventail d'ivoire, un pépin de grenade,
Les cornes d'un taureau, la robe d'une alcade,
Un soulier de satin, un manteau de velours,
Un tambourin de basque, une mante de cour ;
Puis quand l'outre est gonflée et se prétend montagne,
Il la jette à terre en disant : "C'est l'Espagne !"*

*Un troisième ange prend un masque d'Arlequin,
Du marbre, des couleurs, un pinceau, un burin,
Un poignard, une tierce, un soupir de poète,
Les laves d'un volcan, la pierre d'un vieux mur,
Une forme de botte, un velum teint d'azur ;
Il en fait un faisceau qu'avec grand soin il lie
Et, le laissant tomber, il dit : "c'est l'Italie !"*

*Une autre bloc de neige endurci par les froids,
Un autre met encore une épée, une croix,
Une icône dorée, un traîneau, une gerbe
D'épis mûrs et pressés, rutilants et superbes,
Il rassemble cela d'un geste de semeur,
L'entoure d'un grand noeud ainsi qu'un moissonneur,
Puis élève le tout dans la brume épaissie,
Et le lance à la terre en criant : "La Russie !"*

*Un autre prit alors, actif et diligent,
Des fils, de la dentelle, une chaîne d'argent,
Un vieux tableau de maître, un bonnet de béguine,
Et liant ces objets d'une branche d'épine,
Il plia le genou devant le Créateur :
"De tout ce que j'ai là, que faire donc, Seigneur ?"
Le Très-Haut qui rêvait prit son sceptre magique
Et dit ces simples mots : "Ave, c'est la Belgique !"*

*Mais un Ange mauvais dont je tairai le nom
Vint à passer. Alors, saisissant un canon,
Un tonneau de choucroute, un lourd baril de bière,
Un uniforme, un casque, et puis une étrivière,
Il entassa le tout comme une boule en rond
Et lançant dans l'espace un terrible juron*

*Montrant du doigt le sol qu'avait pris Charlemagne,
Il cria : "Pour un temps, ce sera l'Allemagne !"*

*Le Seigneur attendait, quand un beau chérubin
Prit un coeur de lion, un glaive d'acier fin,
Le soc d'une charrue, un aiguillon, un livre,
Un rire que peut-être une larme va suivre,
Le baiser d'une mère, un rayon de soleil,
Une rose des cieus, un grain de blé vermeil,
Un rameau de laurier, un raisin de vendange,
Et la corde d'argent à la lyre d'un ange,
Puis, attachant le tout avec une faveur,
Il s'inclina, disant : "Bon et puissant Seigneur,
Je sais bien que mon oeuvre, hélas, est incomplète,
Il ne lui manque plus pour la rendre parfaite,
Q'une sourire de Dieu !...
Dieu sourit, le sourire éclaira le saint lieu.
Le chérubin ému de tant de bienveillance,
Ouvrit sa main féconde et dit : "Voilà la France !"*

*Alors Dieu prolongeant son geste créateur
Lui-même compléta l'oeuvre des serviteurs :
Il prit entre ses mains un coeur parfait de père,
Et pour le seconder, le vrai coeur d'une mère,
Une novice au Ciel, et puis deux grandes soeurs,
Deux jumelles en couple, un immense bonheur,
Un joyeux restaurant, ouvert aux midinettes,
Des missions de midi, parfois même une fête,
Des règles de couvent, des escaliers... nombreux,
Une chapelle exquise, un Tabernacle bleu,
Et partout le Sauveur vivant dans un ciboire,
Un fort amour de vierge, un grand esprit de foi,
Puis, confiant le tout aux soins de Saint François,
A son grand coeur d'apôtre et d'ardent missionnaire,
Dieu dit : "A l'univers, je donne la Xavière !²²"*

Nationalisme, universalisme, haine de l'Allemagne, le poème de Claire porte la trace du temps. Elle retrouve sa vivacité et son élégance d'écriture, le sens du rythme et des images, l'humour : "*à l'univers, je donne la Xavière !*" On remarque la place des personnages, la structure familiale²³. Le Père Eymieu est fondateur, forme avec Claire un "couple" parental. Renée, Denise, Anne-Marie et Georgette sont les enfants. Léo manque. Peut-être l'évocation du *ciboire* et de la vitalité du 39 en tient-elle lieu ? Claire n'a pas voulu sans doute, et n'a pas conscience de cet oubli. Et Léonie ?

b. La Pourraque.

Certaines femmes, quand elles sont déprimées, achètent des vêtements. Léonie Fabre achète des maisons. C'est sa manière d'aimer et de se faire aimer.

Fin 1925, elle s'est mise à chercher une propriété en dehors de Marseille, qui puisse appartenir en propre aux xavières, et leur permettre de se refaire. Elle l'a trouvée dans le Vaucluse, entre Durance et Lubéron.

Perdu dans les collines le long d'un ancien chemin que les Templiers, dit-on, empruntaient, le vaste domaine de *La Pourraque* est mis en vente par Monsieur Huon, connu de tous pour sa canne et son canotier. Une maison de maîtres et ses dépendances, une ferme, cent hectares de vigne, de garrigue et de pinède : c'est une très belle propriété. Les villageois montent parfois voir la cascade qui donne au détour de la route un petit air alpin l'hiver : une curiosité pour ce coin de Provence. Le lieu tient-il son nom de cette eau claire ? Pura acqua ? De la plante *pourrache* ? Les avis sont partagés. Outre l'intermittente cascade, une source, en contrebas de la route, alimente Beaumont en eau.

Beaumont de Pertuis est un petit village enveloppé de maisons accolées les unes aux autres, qui feraient une enceinte impénétrable pour peu qu'on bloque les deux issues face aux routes de Mirabeau et Grambois. Dans un rayon de trois à quatre kilomètres, des fermes isolées abritent les deux tiers de la population de la commune. Ce sont les "*campagnes*", environnées de vigne, d'oliviers et de lavande, de toute la culture diversifiée nécessaire à une vie autarcique : blé, seigle, pommes de terre, maïs, melons, arbres fruitiers ; autour des maisons à toits de tuile ronde, dans les petits jardins protégés de murs de pierres, la salade, les radis, les tomates et les fleurs ; des chèvres et moutons, quelques chevaux et bovins, complètent la fortune paysanne. Au-dessus des cheminées, le fusil rappelle que la civilisation de la chasse n'est pas finie : le père ou le pépé, après les suées des melons et avant celles du raisin, rapporte à la maison le lièvre, le faisan, le sanglier qui régaleront la maisonnée et les amis. Beaumont, son pastis, ses liqueurs et sa cochonnaille l'hiver, son boulanger, sa poste, son boucher, son curé ; Beaumont avec son clocher massif, ses ruelles pittoresques cachées au regard du marseillais qui ne fait que passer, est un lieu d'âpre poésie. Bien des guerres intestines occupent ce village comme tous les villages, des haines ancestrales qui montrent du doigt l'*étrangère* venue de Mirabeau, à 6 km., épouser un fils du pays. Celui-ci étant mort victime de la tuberculose, puis sa petite fille, on entendra dire cinquante ans plus tard : "*c'est une mauvaise femme, jamais on lui pardonnera, d'ailleurs, elle n'est pas d'ic²⁴.*"

Chaque village de Provence a son *château*. Parfois la demeure honore le mot, comme à Ansouis où le souvenir de Saint Elzéar et Sainte Delphine reste

vivant. Pour d'autres, moins prestigieux, une colonnade, un jardin, une tombe ancestrale, un accès reculé, suffisent, avec un comte ou une comtesse qui arpentent la campagne pour veiller au travail du fermier, contrôler les comptes et suivre la vendange, comme à Pradines, près de Grambois. A Beaumont, ce que le pays appelle *château* est plus modeste. Nichée dans la colline à quelques deux kilomètres du village, la bâtisse est visible de loin, surtout la nuit quand quelque lumière tardive y brille comme ver luisant. Pour y accéder, une route où le vent attaque de face les jours de mistral est suivie d'un mauvais chemin. De Comte ou de Marquis, point. Autrefois, peut-être, on ne se rappelle pas. Un fermier habite Brégonnière, la ferme qui ouvre, plus haut, le chemin de Cadode et de la vallée d'Aigues. La ferme et le fermier font partie du lot : à vendre.

La Municipalité a failli se porter acquéreur pour avoir *toute* la source²⁵. Mais les années 1924-1926 connaissent une récession économique, et quand Mademoiselle Fabre, grosse fortune marseillaise, s'est présentée prête à payer cash, elle a gagné. Le lendemain de la vente, monsieur Huon regretta, mais il était trop tard. *La Pourraque*, l'eau claire de son puits et une partie de sa source seront aux xavières ou plutôt à Claire Monestès. Car chez le notaire, Léonie Fabre a tendu le stylo à Claire qui a signé l'acte de vente.

De Marseille, c'est une expédition. Le train vous laisse à Mirabeau. Il reste neuf kilomètres d'une route solitaire dans les collines : 500 m. d'altitude, le mistral cinglant qui descend de Brégonnière, le silence de l'hiver où quelques crissements de branches et pépiements d'oiseaux vous assurent que vous n'êtes pas sourd, font du *Paradis* annoncé un endroit presque lugubre, en tout cas austère. Pourtant, à qui sait voir, le rougeoiment des branches dénudées, la verdure de l'herbe, une pâquerette, un vol d'insecte, promettent le printemps. Une extraordinaire lumière joue dans les arbres, mêle le vert des pins à l'or mat des chênes qui attendent les bourgeons nouveaux pour perdre le feuillage de la saison précédente. Des baies rouges. Des buissons verts. Le romarin sera bleu au printemps, le thym gris deviendra violet le 3 mai exactement. Dans les vignes, des fumerolles illustrent l'Évangile : les sarments inutiles brûlent. Odeurs. La vue s'étend à trente, quatre-vingt kilomètres par-dessus l'invisible faille de la Durance. Ciel immense, plans d'ombre des arbres et des collines encadrant le village rassemblé autour de son clocher carré, adossé à la colline de Sainte-Croix, à droite : ce lieu austère est magnifique.

Il n'est pas certain que les trois novices apprécient l'endroit à sa juste

valeur lorsqu'elles le découvrent en janvier 1926. Mais Léonie est si contente du don fait à Claire, et Claire si contente de ce lieu qui permettra aux xavières de se refaire, loin du brouhaha de Marseille, une santé d'âme et de corps ! Une crainte traverse pourtant l'esprit d'Anne-Marie²⁶ : "*on ne fait pas une congrégation pour entretenir une maison de campagne*". Les correspondances témoignent en effet de nouveaux soucis, bien matériels : les récoltes, les travaux, les moutons, les abeilles... Léonie est vite repérée au village où l'on n'a pas encore l'habitude de voir une femme conduire une auto : on la prend pour la *Chef*. On épie derrière les volets clos. On dit *mademoiselle* par-devant, *les soeurs* par-derrière, voire "*mademoiselle ma soeur*" quand on ne sait pas²⁷. Mademoiselle Monestès s'est assise sur la marche de pierre et l'a dit à Madame Faury, la femme du boucher maire de Beaumont : "*Votre petit, c'est pas parce que je suis religieuse qu'il ne doit pas me tutoyer*"²⁸.

La Pourraque prend un air religieux. On la rebaptise *Ermitage Montclair*, avec une allée Saint Bruno, un bâtiment Saint François... Des travaux sont engagés pour qu'elle puisse remplir sa nouvelle fonction d'accueil et de prière. L'arrière de la maison et le bassin restent le domaine des vaches : l'herbe y est tendre et l'eau à disposition. Le puits, sa margelle, son fer forgé, permettent de méditer sur la Samaritaine et de faire de jolies photos. Devant la porte de la maison, un bassin rond et une balustrade de pierre ouvrent sur une terrasse plantée de platanes, la "*salle verte*". Les épais murs de pierre, les contreforts massifs, les voûtes, avouent onze strates de construction depuis les Templiers. Une pièce voûtée du rez-de-chaussée dont l'étroite fenêtre ouvre sur une sorte de cloître et le petit bassin est choisie pour faire la chapelle. Son silence ne sera troublé que par le clapotis de l'eau.

En avril, le Père Vial vient passer huit jours. Mais c'est en juillet 1926 que les xavières investissent vraiment la Pourraque. La réserve eucharistique arrive avec elles le 1er juillet, le Père Eymieu célèbre la messe d'ouverture de la retraite. Le 10, Denise fait ses premiers vœux. On fixe une cloche près de la porte d'entrée, indispensable à la vie religieuse, tourment de Léonie nommée "*réglementaire*", surprise des moutons dont le temps est désormais rythmé par la prière xavière. Cette *Savoyarde* de chez Paccard, Annecy, plus modeste que celle du Sacré-Coeur de Montmartre, identique à celle de la maison d'enfance de Claire, carillonne pour le Jubilé sacerdotal du Père Eymieu²⁹.

A l'issue de cette première retraite à la Pourraque, la pensée de Claire va vers la *race future*. Elle ne jette plus immédiatement ce qu'elle vit sur le papier

mais note quinze jours plus tard la *seconde de recueillement* à laquelle elle a pris le temps de réfléchir. Elle construit désormais posément et lucidement. Fin 1925, Pie XI a publié l'encyclique *Quas Primas*, par laquelle il a institué la Fête du Christ Roi. Claire y trouve confirmation de ses intuitions³⁰.

c. Un Bulletin pour les Missions : *Sint Unum*.

Le bulletin des missions paraît début 1926, d'abord sous le titre "*Les Missions et leurs oeuvres*" puis "*Sint Unum*". L'expression, qui signifie l'union au Christ dans le *Journal* de Claire, désigne aujourd'hui ce bulletin qui, pour 4 F. par an, donne des nouvelles trimestrielles des Missions. Il favorise la communication et l'entraide entre les différentes oeuvres du 39. *Sint Unum*, c'est, sous le regard de tous, l'Unité de la mission du Christ basée sur l'union personnelle au Christ³¹, intuition ignatienne, fondement de la Xavière en ses diversités pour Claire. Le format est ordinaire, la maquette quelconque, mais le petit bulletin est gai, léger, sûr de sa grâce. Grâce à lui, on suit la façon dont le temps et l'Eglise résonnent au 39, fruit de l'union au Christ.

Edouard Nyelle reprend du service, auquel s'ajoutent *Jean Hurtrel*, *Claire Monestès*, *Le Chroniqueur*, *S.X.*, *La Rédaction*. On l'aura compris, toutes ces signatures cachent un seul auteur : *Claire Monestès*. Des prêtres écrivent dans *Sint Unum* : l'abbé *Essautier*, curé de Saint Charles, l'abbé *Long-Hasselmans*, l'abbé *Pourtal*, des prédicateurs des missions, et les jésuites *Poucel*, *Eymieu*, *Doncoeur*, *Monier*, *Boubée*, *Lhande*, *Vial*. A mesure qu'elles deviennent plus nombreuses, les xavières interviennent davantage. Mais la première à "écrire" dans le bulletin des Missions est *Renée-Agnès L.*, *petite missionnaire de Mid*³² Rien ne dit sa disparition deux mois plus tôt. *G.C.* (*Georgette Coutagne*), *M.L.D.* (*Marie-Louise Deyrieux*), *A.M.R.* (*Anne-Marie Revertégat*), *J.R.* (son frère *Jacques* à l'occasion poète provençal), *A.B.* (*Andrée Bernardet*), *M.L.F.* (*Marie-Louise Fanton*). Quelques initiales restent difficiles à identifier.

Sint Unum explicite les choix apostoliques. Voici comment le restaurant est présenté :

"C'est gai, mais est-ce bien nécessaire ? Pourquoi un restaurant féminin ? On a pu se poser la question. Et j'en ai connu qui ont su dire : "voilà une oeuvre qui ne m'aurait pas tenté".

Eh bien, croyez que cette oeuvre vaut la peine qu'elle donne.

Il n'y a pas seulement la raison d'économie, qui fait que les jeunes filles peuvent déjeuner avec un minimum de dépenses. Car le restaurant ne fait pas de bénéfices. Il en est même très loin. Et quand par ces temps

difficiles, il est obligé d'augmenter sou par sou le prix des portions, il le fait à regret. Encore faut-il remarquer que les frais d'imposition, de locaux, d'éclairage, ne comptent pas dans le budget. Ce serait la faillite immédiate. Evidemment, il y a tout avantage au strict point de vue matériel à venir prendre ses repas aux Missions.

Mais il y a aussi la raison du bien-être. Au lieu de se traîner dans un restaurant quelconque à la merci de n'importe quelle rencontre, ou dans la tristesse d'un isolement forcé, nos jeunes filles prennent avec entrain le chemin de la Maison qui leur ouvre toutes grandes ses portes. Elles retrouvent là beaucoup de leurs compagnes, de gracieuses salles claires où une nourriture saine et variée leur est servie, une salle de repos où elles peuvent rester sans inquiétude pendant les heures de leur temps libre, une bibliothèque qui leur offre un aliment et une distraction pour leur esprit, et, ce qui est mieux encore, des coeurs tout prêts à les accueillir.

Bien-être physique, bien-être moral. Décidément, c'est utile, un restaurant féminin.

Si utile que le gouvernement lui-même en a fait l'aveu... et qu'il recommande avec instance l'organisation de ce restaurant comme moyen de remédier à la vie chère.

Les Midinettes aussi ont témoigné leur reconnaissance et leur satisfaction. Nous avons même un bon groupe de jeunes filles habituées du restaurant auquel nous tenons à exprimer ici notre affectueuse et profonde estime. Nous aimons à les considérer comme des "aides" qui comprennent notre pensée et veulent la réaliser.

Décidément, concluons que le Restaurant des Missions, c'est un bon moyen de rendre service à la société tout en faisant du bien aux âmes³³."

d. Quand le nid est prêt... les xavières viennent.

Germaine de Vachon, nièce du Père d'Herbigny, Marguerite-Marie B. (revenue puis repartie en 1927), Marcelle Jollivet, Andrée Bernardet, Rose Jaubert, Armande Guyot, Juliette Cazeau, Alberte Muckensturm, Marie-Louise Creisson, Marie-Louise Deyrieux... entrent entre 1925 et 1930. Aucune ne restera. Mais grâce à elles, la Xavière put être reconnue comme *Pieuse Union* avant la mort de sa fondatrice. Elles sont, un temps, don de Dieu. Reste à comprendre leurs départs. Sur les jeunes femmes qui voulurent suivre Claire, 8 ou 9 repartirent de son vivant, 6 après sa mort (parfois longtemps après). Celles qui assureront la continuité seront les premières et les dernières entrées, les unes par maturité profonde de leur vocation, les autres par innocence peut-être : Denise Drouël, Anne-Marie Revertégat, et Marie-Louise Fanton, Anne Bonerandi, Suzanne Delaunay. Celles qui, ayant connu Claire, ne rentrèrent qu'après sa mort ne restèrent pas, comme Jeanne ... Pourquoi ?

Les chemins pour venir à la Xavière sont divers. Le Père Eymieu envoie des jeunes filles (et à Notre-Dame du Travail pour les vocations plus *sociales*). D'autres viennent par les Missions de Midi (Renée, Denise, Armande, Juliette),

d'autres sont des résurgences dans l'histoire de Claire : Léonie, passée par les Filles du Coeur de Marie, Marie-Louise Creisson, d'abord entrée à Notre-Dame du Travail, Marie-Louise Deyrieux, connue aux Cercles Féminins avant 1910. D'autres sont envoyées par des prêtres diocésains ou des jésuites comme les Pères Doncoeur, Derély, Chauvin : Germaine de Vachon, Gisèle Baratin, Suzanne Dollé, Marie-Louise Fanton. En 1931, il y a onze xavières à la retraite annuelle.

Outre celle du discernement de la vocation, le recrutement rencontre deux types de difficultés qui semblent liées à l'approche que les jeunes filles, ou les prêtres qui les suivent, ont de la Xavière : une approche *extérieure* produit un double malentendu. Sympathique, jeune, joyeux, libre d'allure, *accueillant à toute initiative, aimant patiemment* les êtres et les choses, inventif, ancré dans le monde contemporain, ce qui se donne à *voir* donne envie d'en être, apparaît comme une figure moderne de la vie religieuse et de la mission adaptée aux temps nouveaux. Ceux qui sont conscients des nouveaux besoins de l'apostolat y sont sensibles. Mais cette considération suffit-elle ? Le risque est qu'elle ignore ou masque un certain nombre d'exigences sur lesquelles les sujets butteront, étonnés. D'autres, les Pères Chauvin, Doncoeur, Jacquemont, l'abbé Long-Hasselmanns, et bien sûr le Père Eymieu, sont intéressés par la solidité spirituelle du nouvel institut, la spiritualité ignatienne, la personnalité de la fondatrice, la garantie que représente incontestablement le Père Eymieu.

Parmi les jeunes filles qui entrent à la Xavière, on trouve ces deux approches selon trois cas de figures possibles. Les unes entrent par *contagion*, pour ce mode de vie. D'autres ont au préalable décidé de la *vie religieuse*. D'autres enfin entrent pour *Claire*. Les trois font élection selon les Exercices. La suite confirme ou non l'appel.

Les Marseillaises séduites par le mode de vie.

Denise, Anne-Marie, Armande, Juliette, ont fréquenté le 39, apprécié ce mode de vie missionnaire. Les deux premières seulement resteront. Le croisement de deux facteurs permet peut-être d'expliquer le départ d'Armande et de Juliette : un facteur spirituel, un facteur social.

Anne-Marie est la plus bourgeoise, la plus cultivée, la plus consciente aussi des limites du groupe, voire de Claire Monestès, on l'a vu. Il fallut bien longtemps pour qu'elle dise les difficiles discernements qui furent, à plusieurs

reprises, les siens. Mais "il y a bien longtemps que le don était fait", dit-elle⁴⁷. Or, cet enracinement spirituel de sa vocation lui fait voir dans son attachement à Claire une difficulté là où d'autres voient une aide : "Je l'aimais beaucoup, et me demandais si c'était pour cela que j'étais xavière et cela m'ennuyait. C'est la raison pour laquelle elle m'a éloignée à Lyon. Cela permettait de vérifier que ma vocation était bien pour Jésus-Christ³⁴." L'intention droite est son premier souci. Conséquence inattendue : l'héritière qu'elle sera aura peu vécu avec la fondatrice, six ans tout au plus³⁵. Sa deuxième difficulté tient à la profondeur de son désir, et probablement à l'attrait, qu'elle ne perdra jamais, pour une vie de type plus monastique que celle que Claire lui offrait : elle se demande si la xavière lui permettra de mener une vie religieuse authentique. En outre, la Pourraque, le lien financier entre Claire et Léonie dont l'argent nécessaire et généreux oblige la fondatrice, l'inquiètent. L'aspect affectif et confortable de l'aventure missionnaire la soucie. Bref, Anne-Marie a finalement beaucoup de réserves. Pourtant elle reste. Car l'hésitation est le lieu de la force divine en l'obligeant à se repositionner pour vérifier l'appel : à Dieu seul elle veut répondre et répond. Claire le comprit. Anne-Marie se verra confier la Xavière.

On se souvient de la consolation qui attira et fixa Denise Drouel rue Breteuil, la joyeuse douceur qui passait à travers les murs et semblait venue du Ciel. D'origine plus modeste, Denise est une Midinette, une BBA. Elle a songé aux dominicaines. Cela dit sa liberté intérieure, même si Claire et le Père Eymieu font tout pour la recruter et réussissent : elle aussi veut d'abord servir Dieu. A priori moins cultivée, plus timide, elle ne songe pas à douter : le doute suppose une liberté critique qu'elle ne s'accorde pas. Elle aime Claire du fond du coeur, mais ses débuts sont marqués par un noviciat solitaire, tâtonnant, difficile, dominé du fait des circonstances par l'impérieuse nécessité des courses et des gamelles. Cuisinière, elle trouve son modèle dans la sainte dont elle a choisi de porter le nom, la petite Thérèse de l'Enfant Jésus, patronne des BBA, patronne des Missions. Première à faire des vœux sans être pressée par l'urgence de fonder ou de mourir il lui faut autant de solidité spirituelle humble et cachée que celle qui fidélise Anne-Marie dans les méandres de sa réflexion critique. Chez l'une et l'autre, la même préférence du Christ, préalable au choix de la Xavière, se vérifie dans ce qui fut choisi, en le gardant paradoxalement à distance. Elles sont enracinées dans le Christ. Libres. Donc fidèles.

D'Armande et Juliette, on sait peu de choses. Leurs noms apparaissent depuis longtemps dans la liste des Missions, auxquelles elles sont venues par les tracts roses et bleus. Midinettes responsabilisées sur lesquelles on peut

compter, leur désir s'éveilla de rejoindre le coeur de cette maison missionnaire. Mais... elles ressortent. Claire l'interprète ainsi :

"Entrée de Juliette, d'Armande, et... sortie. Décidément, les primaires ne nous conviennent pas. Elles ne peuvent prendre l'esprit de la Compagnie. C'est trop fort, trop dense, trop généreux. Elles ne sont pas prises. "Trop contemplatif, trop intellectuel", dit l'une d'elles. Tant mieux - intellectuel pour elle est synonyme de philosophique. Gardons notre formule, elle est bonne, elle limite notre recrutement, mais c'est pour le faire plus ad hoc à notre mission. Je suis contente quand même d'avoir fait l'expérience, sinon, j'aurais eu toujours le regret de croire que je m'enfermais dans de vieux préjugés de désuets, que je restais figée, gelée, dans un esprit de caste. Sans doute il pourra se trouver des unités, mais rares, et je dirais façonnées tout exprès par la Providence et pour nous. Le Père Chauvin m'a dit le mort de la situation, ce sont des sujets pour les soeurs de Saint Joseph, pas pour nous³⁶."

L'échec d'Armande et Juliette amène à la conscience de Claire la distance de classe qui peut brouiller le discernement de part et d'autre, et n'en est pas moins un élément important. Elle ne s'y attarde peut-être pas suffisamment et confond sans doute le spiritualité ignatienne et la démarche intellectuelle³⁷. La question est de savoir ce qui, de la spiritualité ou l'origine sociale est déterminant dans le discernement d'une vocation xavière. Claire se méfie de ses propres origines, qui lui donneraient un "esprit de caste". Mais elle a de fait du mal à le dépasser.

A partir de cette expérience avortée, elle imagine une solution : les *Riz-Pain-Sel*. Les *Riz-Pain-Sel* restent une hypothèse, poursuivie jusqu'en 1937. Le principe est d'éviter le système des *soeurs coadjutrices* qui assurent la vie matérielle et font office de domestiques dans beaucoup de congrégations : on parle d'ailleurs de deux "classes" de soeurs. Or, dans quelque registre que ce soit, elle répugne à l'idée de "classes". Elle imagine donc une autre solution. Avec le recul, on voit mal la différence. Les *Riz-Pain-Sel* ne seraient pas une *classe inférieure* au service d'une *classe supérieure*, mais des *xavières à part entière*, dit-elle, avec d'autres caractéristiques, celles d'être plus primaires et manuelles. Pour elles, les rigueurs ignatienne pourraient être tempérées par un adoucissement à la manière du Père Foch³⁸ : *"Sans édulcorer notre formation ignatienne, l'imbiber de douceur salésienne"*. Peut-être confond-elle la rigidité qui est le fait d'une époque mais lui semble tenir à la nature de la Compagnie et la spiritualité. Ainsi, elle dira à Mme de Lavalette : *"Avec moi, Saint Ignace ne vous ferait pas peur !"* Dans le combat du Roi, les armes de la Xavière sont philosophiques, dit-elle : les oeuvres, même le restaurant, naissent de la prière et du discernement humain et spirituel. Les armes des *Riz-Pain-Sel* seraient

davantage pratiques, pas moins xavières. Ce seraient des xavières autrement. La Xavière ne s'identifie pas à une manière de penser et de voir - "*vous ne penserez pas la même chose*" dira-t-elle -, mais devient une manière *intérieure* et *spirituelle* de vivre, où l'union à la volonté de Dieu en tout, avec le Christ, pour construire son *Corps* en tout et partout, définit la vocation commune. Elle imagine les *Riz-Pain-Sel* groupées en communautés autonomes, ce qui est effectivement un progrès par rapport aux traditions des congrégations, mais attenantes à des maisons importantes dont elles seraient l'intendance. Elle se procure un livre sur la question des *Frères*³⁹. Finalement, Claire Monestès ne se détache pas entièrement du modèle dont elle dénonce la caducité, et la Xavière ne se développa pas suffisamment de son vivant pour que les *Riz-Pain-Sel* voient le jour. C'est sans doute une bonne chose. L'idée de fond mériterait peut-être d'être transposée. Inconsciemment, son désir d'union des classes freine Claire Monestès.

Les vocations attirées par la personnalité de Claire.

C'est le troisième cas de figure. "*Il y avait en elle quelque chose qui attirait*⁴⁰", dit Anne-Marie. Marcelle Jollivet est de celles que Claire séduit. Elle espère en Claire, croit en Claire, devient une véritable pierre de fondation dans les années Trente. Claire disparue, Marcelle qui ne s'entendait pas bien avec Anne-Marie, douta de l'avenir de la Xavière. Attachée à la mission outre-mer - elle vivait au Maroc depuis deux ans -, elle transféra sa confiance sur un autre jeune institut dont la fondation contemporaine plus établie était à portée de mains. Elle y poursuivit une vie *missionnaire* commencée comme xavière. Marcelle laissa un regret à la Xavière et le souvenir d'une grande religieuse aux Spiritaines qui ne surent pas, de son vivant, son histoire xavière -. Elle avait *la vocation de Claire* et la vocation religieuse.⁴¹ La première nuit à la seconde, dans un premier temps. Il lui fallut sans doute s'en défaire pour répondre à l'appel du seul Christ.

CHAPITRE XVI

CONSTRUIRE LE CORPS MYSTIQUE DU CHRIST.

1. LE CONTEXTE.

a. Reconstruction, restauration, construction ?

Avec *Quadragesimo Anno* et la question sociale, *Quas Primas* et le Christ Roi en 1925, la canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de Jeanne d'Arc, l'émergence de nouveaux mouvements de jeunesse, la condamnation de l'Action Française, l'Eglise des années 1925-1930 invitent les xavières, comme tous, à se situer. Comment vont-elles articuler la Gloire de Dieu, qu'elles veulent servir, et ces diverses influences ? Elles commencent à se développer, à se structurer, et même envisagent de créer d'autres communautés. Les choix des premières années ne sont pas anodins pour la suite.

La guerre s'éloigne. En Europe, les Droites confirment leur retour en force. Meilleure parade contre la menace bolchevique qui jette les russes sur les routes, elles rassemblent beaucoup de catholiques qui tentent de regagner le terrain perdu. Les tendances restauratrice sont entendues comme mission et service de l'Eglise, de Dieu et des hommes. Claire Monestès et les xavières, prises sous les feux croisés d'influences opposées, semblent parfois épouser volontiers ce mouvement de restauration du passé. Il est sans doute difficile d'y voir clair, voire de prendre seulement quelque distance par rapport au discours prégnant que la valeur et la notoriété de ceux qui le tiennent semble devoir rendre indiscutable.

Reconstruction, restauration, construction, les mots ne sont pas anodins.

aider M^{re} R. ~~au début de l'hiver~~ -

Les lycéennes sont sur notre paroisse
où nous ex. et nous depuis 10 ans - l'était la
pensée de M^{re} Lysantier qui me l'a dit et
redit encore pp. jours avant sa mort q. nous
étions l'organisme le plus favorable pour pen-
trer dans ce milieu difficile - M^{re} L. a son
bien demandé des services à ce sujet - ~~par~~
commun - ~~et~~ voir même baptêmes, unions,
fiours religieux etc. - je pense qu'il n'a pas
été mécontent puisqu'il a voulu m. donner
par testament le Crucifix d'ivoire à son bureau
Avec le nouveau curé ~~par documenté~~ ~~sur~~
~~les causes matérielles~~, m. n'avons pas de difficultés.

J'en arrive au lieu des ~~lycéennes~~ ^{religieuses}. A la porte
du lycée, elles n'ont qu'un seul à faire pour
venir chez nous, ce qui, je crois, en l'espèce, est
absolument indispensable - pour pénétrer la
mass. - sinon, toutes les unités religieuses sont
touchées -

M^{re} Rev. a ses ~~bachots~~ elle s'est formée
me amie à Lyon, soit ^{à la Polytechnique} soit à la
Toulet de Lyon où elle a suivi les
cours d'Apologétique de D. Hugueny et de Dubach
elle est très amie de ce petit monde -

Enfin - M^{re} la Chanoine, nous ~~avons~~ ~~toutes~~ ~~nos~~
~~collaboratrices~~, il n'y aurait plus moyen
de faire marcher nos autres populaires, si,

nous n'avons aucune œuvre concordance
qui, à l'occasion peut-être utiliser donner
des éléments pour nous aider utilement
dans nos œuvres ouvrières -

Le dernier mot est q. le lycée compte
1200 élèves, il y a place pour 2 sections,
et hélas! nous n'espérons ~~jamais~~ ^{peut-être} atteindre
quel q. soit notre zèle qu'une part trop
minime de ces âmes jeunes -

J'aurais d'autres raisons ~~à~~ à donner
mais je préfère rester ~~sur~~ ^{sur} cet angle tout
summatif et me remettre, M^{re} la Chanoine
à votre cœur qui en maintenant au bien
général, sait si bien utiliser tout le zèle
qui lui est offert -

Lettre adressée
au Chanoine BOREL
vicaire général
de Marseille,
par Claire.

Mais ce sont des catégories que projette après coup l'historien. Sur le moment, les distinctions sont floues. C'est pourquoi, avec Claire Monestès et ses contemporains, nous parlerons de *mission*, terme vague dans lequel les uns vont pouvoir mettre une option, les autres une autre, qui sera susceptible de bouger, et servira de pivot autour duquel les acteurs pourront évoluer.

La doctrine du *Corps Mystique du Christ* se détache sur le panorama théologique. Les théologiens de l'entre-deux-guerres redécouvrent avec intérêt l'expression paulinienne qui permet de penser le rassemblement de tous les hommes dans le Christ, au-delà des frontières de l'Eglise¹, à une période où les universalismes prévalent. L'Eglise peut s'y comprendre comme lieu de la Présence du Christ, appelée à la mission hors frontières, sacrement pour le monde, et y trouver une résonance spirituelle et du souffle. Etre missionnaire devient *travailler à la croissance du Corps du Christ*. Vice versa, toute action qui édifie l'homme en vue du Christ, fût-ce par l'offrande de soi la plus cachée, est mission. Le monde et ses potentialités, une fois dégagé des trois tentations du *naturalisme*, de l'*individualisme*, du *nationalisme*, dans lesquelles le Père Mersch voit les péchés contemporains, est candidat à devenir matière eucharistique, "*hostie*", *corps pour le Christ*, *Corps du Christ*. Le monde a en quelque sorte une vocation ecclésiale et eucharistique. Toute réalité du monde, si profane soit-elle, est lieu potentiel de la Présence. Toute mission est sacerdotale. Teilhard écrit *La Messe sur le Monde*.

Claire s'enthousiasme de la *doctrine du Corps Mystique*. Elle y trouve le principe de vie, de pensée et d'action dont elle a besoin pour construire, dynamiser, unifier la Xavière. Elle y *reconnaît* ce qu'elle fait et l'adopte comme ce qui exprime et soutient le mieux ses intuitions, unifie ses attrait spirituels, donne un principe d'unité et d'action à des oeuvres pour lesquelles la dispersion et l'hétérogénéité semblent devoir être la loi. La Xavière n'est pas pour autant l'illustration ou la mise en oeuvre d'un courant théologique : elle trouve dans ce courant un appui pour vivre l'expérience de la communion à la vie trinitaire dans l'action, entre le *Règne* et l'*Ad Amorem*, tel que l'*Esprit* le met en elle, mais aussi ce qui, dans le courant restaurateur auquel elle n'échappe pas entièrement, fait brèche, rupture, l'ouvre et instaure *autre chose* à son insu peut-être. Et c'est en cela, par hypothèse, que la doctrine du *Corps Mystique* apparaît comme un fondement : elle est ce qui *sort* la Xavière de ses propres frontières, une sorte d'outil performatif pour l'avenir, qui lui indique sans cesse l'*ailleurs* des hommes comme le lieu où l'*Esprit* l'attend, nouvelle Galilée des Nations. Ce mouvement de *sortie* est équivalentement celui de son

unité, en deux points : parce qu'elle ne peut être rompue par quelque distance que ce soit, ne tenant que de l'horizon eschatologique son identité ; parce que toutes sont appelées à participer à un même mouvement apostolique qui engage la plus grande diversité de lieux, de cultures, d'univers de pensée. Il ne peut y avoir *délit d'opinion* : "*vous ne penserez pas la même chose...*"

La largeur d'esprit de Claire la porte avec bonheur vers ce qu'elle appelle le "dogme" du *Corps Mystique*. Le discernement quotidien des xavières sera ensuite de vérifier qu'elles *se laissent par l'Esprit* porter toujours ailleurs qu'en le *même*.²

Tandis que les théologiens pensent ce qui unifie les hommes *in Christo*, le panorama social a en quelque sorte des intuitions voisines. C'est l'heure des mouvements de masse qui drainent les foules et appellent des militants, aussi bien la CGT que la Fédération Gymnastique et Sportive de France avec ses 200.000 membres, l'Action Française, la F.N.C. du Général de Castelnau, le Scoutisme, la JOC, les Ligues, qui procèdent du même désir de rassembler autour d'une action basée sur un "idéal". Dans ce panorama foisonnant, il faut se situer, prendre sa part de la reconstruction.

La mission prend avec les Catholiques Sociaux un accent socio-éducatif. Robert Garric fonde les Equipes Sociales Féminines après les Equipes Sociales (masculines) de Georges Goyau quatre ans plus tôt à Paris. L'Action Catholique Générale Féminine prépare discrètement par ses thèmes de travail, les engagements politiques futurs. Le scientisme a perdu de sa vigueur : on sait que la science n'a pas réponse à tout, mais ouvre de nouvelles questions. Le tout sur fond d'émancipation, de jazz, de surréalisme et d'art populaire.

Le "couple" Lénine/Mussolini domine ces années, dont l'opposition n'est peut-être qu'apparente³. Les totalitarismes commencent à peser sur l'Europe. Mais la crainte de la révolution bolchevique athée contribue à l'aveuglement général. Les catholiques qui sortent de la guerre ont envie de revivre, comme tous, et repoussent d'instinct ce qui leur paraît une menace. La paix ne peut qu'être catholique et la menace n'être qu'à gauche. Rien d'étonnant à ce que le mouvement de Charles Maurras qui dénonce et veut combattre les *ennemis* traditionnels du catholicisme, même si Maurras est lui-même athée, remporte les adhésions de beaucoup de catholiques. Il n'est que de convertir Charles Maurras, pense le milieu proche du Père Eymieu, qui n'est pas sans l'espérer.

2. DES CHOIX APOSTOLIQUES.

Claire a une approche pratique des choses, tout en ayant le goût et la capacité d'y réfléchir de manière intelligente. C'est à travers ce qu'elle *fait* que nous pouvons découvrir où Dieu la mène, voire qu'elle-même le découvre.

a. Quelle position par rapport à l'Action Française ?

Les éléments manquent pour répondre à cette question. En 1925, Claire envoie à la réunion du Général de Castelnau des sténos-dactylos recrutées aux Missions de Midi. Elle-même se rend à cette rencontre et n'y emmène pas Denise qui le souhaitait pour de simples raisons de sécurité. Elle ne veut pas faire courir de risques à sa novice. Ses relations, l'Abbé Fouque, le Père Eymieu, les Revertégat⁴, sont pour de Castelnau et sa Fédération Nationale Catholique, défenseurs des intérêts de l'Eglise et du Christ, comme ils furent pour la fermeté politique du Père Doncoeur. Il ne faut pas y voir pour autant un milieu particulièrement réactionnaire. Etre catholique et de gauche est à peu près inconcevable, être catholique et ouvrier difficile. Cette position est d'abord une banalité inscrite dans le mouvement général, dangereuse par aveuglement⁴.

Le Père Eymieu a fondé les *Messieurs du Sacré-Coeur* dans cet esprit : la France pécheresse a un grand besoin de réparateurs pour expier les péchés qui ont conduit à la catastrophe, pense-t-on en monde catholique. Claire a suivi, fondant le mouvement parallèle pour les femmes. Et les *Filles de France*, nées au Cénacle, qu'elle confie à Germaine de Vachon dans les années 1927-1930, qui laisseront place au Guidisme dans les années Trente, héritent des options assez restauratrices du Cénacle. Le but des associations chrétiennes qui fleurissent sur tout le territoire se veut spirituel et missionnaire : en gardant pour les hommes l'amitié et les valeurs du front, elles appuient sur l'Adoration *réparatrice* une mission courageuse en un temps où la soutane suscite des croassements. Dans ce milieu catholique, paradoxalement l'Action Française athée semble incarner l'espoir d'une France qui se reprend et réagit contre le danger rouge et le laisser aller de l'après-guerre. Estelle Monestès investit ses 33 ans dans le collage d'affiches pour l'Action Française de Maurras, dont elle se rappelait qu'il galvanisait la jeunesse. Le Père Desbuquois, jésuite de l'Action Populaire et conférencier des Semaines Sociales, en est proche.

Rien ne permet d'affirmer que Claire ait été maurassienne, simplement parce que son souci n'était pas de soutenir quelque mouvement politique que ce

soit mais d'évangéliser *tous les hommes* membres potentiels du *Corps du Christ*. La condamnation romaine ne suscite chez elle aucun commentaire.

Rome accepte mal la collusion, à droite comme à gauche, du politique et de la foi. Dès le début de son Pontificat, Pie XI, dans l'Encyclique *Ubi Arcano*, a opposé l'amour de la Patrie au nationalisme immodéré, et dénoncé les confusions dont les français semblent décidément friands. En 1926, inquiet devant l'ampleur de l'influence de l'Action Française, il décide d'aller plus loin. La condamnation du mouvement de Charles Maurras s'étale sur trois mois. Le premier acte en est confié à l'ancien archevêque de Marseille, le Cardinal Andrieu, aujourd'hui à Bordeaux, connu pour ses positions conservatrices. Il publie une lettre de mise en garde le 27 août. Rome exhume une condamnation de Pie X en date de 1914, restée dans les cartons du Saint Siège, qui prend effet fin décembre. Le journal "*L'Action Française*" est mis à l'Index. La condamnation romaine choque l'opinion. Bien des catholiques ne comprennent pas, qui pensaient mener sous forme politique le combat même de l'Eglise : "*Non possumus*" s'écrie le Père Sertillanges à Notre-Dame. L'instinct gallican se réveille. Il soupçonne, sous étendard politique, les allemands, les juifs, les francs-maçons et *tous les ennemis*, de fourbir un complot et d'induire Rome en erreur. Le combat au côté du Christ du Règne va-t-il prendre le visage de la lutte politique de droite, voire d'extrême droite ? Mais, comme pour le Ralliement de *Léon XIII*, l'obéissance catholique, après une vive émotion, a raison des résistances. Les catholiques se laissent mettre en garde et prennent leurs distances par rapport au mouvement de Maurras. Les Ligues, dont la Ligue les Croix de Feu du Colonel de la Rocque est parmi les moins excessives, vont continuer pourtant de rassembler dans un esprit de droite, et la crise rebondira quelques années plus tard. Chez les Messieurs du Sacré-Coeur, celle de 1926 produit des ruptures. Le Père Eymieu se range évidemment du côté de Rome.

Un récit inédit permet de saisir comment, Maurras ou pas, les positions des hommes sont moins des positions de principe qu'on est tenté de le penser quelques soixante dix ou quatre vingt ans plus tard. Dans le milieu du Père Eymieu et donc de Claire, la *mission* est première, comme le montre ce qui suit.

Léon, un des fondateurs des Messieurs du Sacré-Coeur est voisin de la famille Maurras. Il raconte dans une longue lettre son entreprise de conversion de Charles Maurras⁵ : avant une option politique, être témoin du Christ auprès

de ceux qui en sont loin passe en premier. La circonstance s'y prête : madame Maurras mère est mourante. Léon fait une visite amicale d'amitié compatissante et accompagne Charles Maurras sur le chemin de campagne où, entre deux veilles auprès de sa mère, il prend un peu de détente. Au bout du chemin, il y a une petite chapelle. Elle l'y conduisait quand il était enfant. Emotion. Léon en profite... et, raconte le *missionnaire* Léon, Charles Maurras a exprimé le désir d'avoir la foi et de pouvoir prier. On se réjouit. Ce qui intéresse ce milieu catholique en Charles Maurras, c'est une âme et sa conversion ! Le Père Eymieu qui semble le connaître personnellement, exprime une opinion nuancée : Charles Maurras n'était pas si athée qu'on veut bien le dire. Le reste est autre chose. Peut-être.

Il y a, chez ces *missionnaires*, la volonté de *tout accueillir*. Nul n'est de trop dans la maison du Père : *aller dans le monde le plus corrompu sans en être touchée*, dira Claire⁶. Ce qui compte n'est pas la position idéologique de l'envoyé, mais l'amour du Christ pour tout homme. C'est pourquoi elle veut les xavières "*Missionnaires de toutes les missions*"⁷, au détriment peut-être d'une analyse politique un peu sérieuse.

b. Les Xavières et les mouvements de jeunesse.

Dans l'engouement général pour les rassemblements de masse, l'année 1926 voit naître en France de nouveaux mouvements de jeunesse catholiques. Ils suscitent aussitôt l'intérêt de Claire et des xavières. Comme pour les BBA, elle entre en relation avec leurs fondateurs parisiens, l'Abbé Guérin, le Père Doncoeur, Madame Duhamel, afin de lancer à Marseille la JOC, puis le scoutisme, et un Club Sportif, en attendant la JEC. Elle écrit à Anvers, où il y a dit-on, beaucoup d'oeuvres extrêmement vivantes et actives, en demande la liste. Une longue lettre - non exhaustive, dit sa correspondante -, la renseigne abondamment⁸. Elle entre de même en relation avec le Monastère d'Amay⁹ - futur Chevetogne - où Dom Lambert Baudouin tente une vie bénédictine de rite slavon, pont liturgique et spirituel avec l'Orthodoxie et les Russes. Les Russes, c'est aussi le champ apostolique des xavières. Elles s'abonnent à la revue *Irenikon*¹⁰. Au 43 rue Breteuil, Léonie Fabre loge le jeune abbé Scolardi¹¹. Ce fils d'émigrés italiens a choisi de faire son séminaire en rite slavon, à Lille. Revenu prêtre à Marseille, il s'occupe naturellement des Russes. Il conserva pour la Xavière amitié et reconnaissance. Mais à l'époque, Claire le trouve plutôt immature et s'en plaint à l'évêque¹².

c. La JOC.

Dans la banlieue pauvre de Clichy, en région parisienne, le jeune abbé Guérin a lancé le premier tract de la JOC en juillet 1926. Ce mouvement, fondé deux ans plus tôt en Belgique par l'Abbé Cardjinn, lui semble devoir répondre aux besoins de la mission auprès des jeunes ouvriers¹³. Il les rassemble, les relève, leur redonne confiance en eux-mêmes, les rend apôtres dans leur milieu de travail. L'intuition en effleura l'Association *Jésus-Ouvrier* de Jules-Maximilien Schuh à Genève, et peut-être celle de l'*Opus Dei* de José Escriva Balaguer¹⁴ dans son intention première (1929) : être apôtre dans et par le milieu de travail. Entre 1925 et 1935, on sent la nécessité de rassembler, d'orienter, de nourrir la jeunesse ouvrière dont la relation avec l'Eglise est difficile. Ne voir en cette difficulté qu'une question politique, un héritage de la Révolution française ou du communisme athée, serait simpliste : le problème commence à apparaître comme culturel. Il est intéressant que la JOC naisse en Royaume catholique de Belgique où l'on n'est pas porté à expliquer la difficulté de l'évangélisation de la masse ouvrière par l'histoire révolutionnaire et laïque, comme en France. Le risque de se tromper d'analyse est moindre. Si l'ouvrier peut accéder théoriquement à la culture par l'acquisition du baccalauréat, fait observer l'abbé Guérin, depuis 1880 le nombre de bacheliers n'a pas varié en France¹⁴. La culture et le milieu, sauf en de rares exceptions, restent liés, Anne-Marie l'illustre à la Xavière. La JOC donne valeur au travail ouvrier et une identité chrétienne forte au jociste. Il lui faut du courage pour porter l'insigne à l'usine et s'afficher chrétien. Mais il est pour ses frères ce que Léon veut être pour Maurras : un prochain. La JOC se répand comme une traînée de poudre.

Le Père Pierre Lhande, l'homme de la radio et du Pathé-Baby, dont on connaît l'attention à des quartiers comme Plaisance et aux banlieues pauvres de la capitale, applaudit au lancement de la JOC comme du Scoutisme¹⁵. Il souligne dans ses ouvrages comment, dans les banlieues pauvres, le Christ est proche mais inaccessible, inconnu pour des raisons psycho-sociologiques liées à la misère, à l'expérience et au langage qu'elle façonne, si étrangers à ceux qui prévalent dans l'Eglise ! L'abîme entre pauvres et riches lui paraît de plus en plus profond. *Etre agent de liaison, défricheur, rejoindre la masse* : Claire et le Père Lhande ont les mêmes accents pour dire la mission auprès de la masse ouvrière. Héritier impénitent d'un Christianisme pour qui l'analyse de classes invite à l'union plus qu'à la lutte, il se réjouit de voir les Scouts de Neuilly aller former les jeunes ouvriers de Puteaux¹⁶. C'est la charité ecclésiale en

action. Claire ne pense pas autrement. Il faut faire grandir, responsabiliser, former, pensent-ils. Et ainsi, travailler à la croissance du Corps du Christ, fait de tous.

"Chez le Jociste, la formation religieuse et morale s'accompagne d'une formation technique qui lui donne le goût et comme la passion de son métier. Point d'esprit de parti, cependant, ni de haine de classes. A l'encontre d'autres organisations, il met son point d'honneur à servir exactement, fidèlement, chrétiennement. Enfin il trouve, dans son oeuvre même, un service précieux d'orientation professionnelle, d'épargne et de placement, mais toujours en liaison étroite avec son idéal religieux. C'est ainsi, par exemple, qu'il apprend à épargner non pas pour s'enrichir rapidement, mais en vue de se constituer une dot pour que le jour plus ou moins éloigné de son mariage, il puisse affronter les charges de chef de famille avec plus d'assurance. On lui redit cette vérité formulée par Saint Thomas d'Aquin et devenue une sorte d'aphorisme social : "une certaine aisance de vie est une condition qui facilite les vertus chrétiennes"¹⁷."

Ailleurs, Pierre Lhande donne Nazareth comme le lieu même de la royauté du Christ sur le monde. L'influence du Père Charles de Foucauld commence à se faire sentir.

"La JOC... met au plan dominant de son activité la formation orale et chrétienne du jeune ouvrier. Par ses Cercles d'Etudes, elle le met en contact avec Jésus, le Divin Ouvrier de nazareth, sa personne, sa vie, sa doctrine, son influence, sa survivance éternelle dans l'Eglise, sa royauté sur le monde"¹⁸...

Il n'est pas surprenant que les Xavières lancent la JOC où Jésus-Ouvrier et le Christ Roi s'unifient. *Sint Unum* en annonce la fondation en automne 1933¹⁹.

d. Le scoutisme.

Baden-Powell a créé le Scoutisme en 1909. Il se répand dans les années Vingt. A Paris, le Père Doncoeur lance ce mouvement aux allures militaires et proche de la nature. Madame Duhamel lance le Guidisme pour les filles ; une jeune fille que nous retrouverons bientôt s'engage comme cheftaine : Marie-Louise Fanton²⁰. Andrée Butillard participe aussi au lancement - la proximité d'intuition demeure²¹ -. *Sint Unum* signale la 6ème Marseille (*Compagnie Sainte Thérèse*) en mars 1930. Elle fut créée l'été 1929. Les Guides cohabitent avec les *Filles de France*, le *Groupe Saint Genest*, et le *Sport Club Jeanne d'Arc* au 39 rue Breteuil.

e. Autour du Restaurant.

Le 39 rue Breteuil illustre l'explosion apostolique des années 1925-1930. *Sint Unum* décrit le restaurant, l'agrandissement de la chapelle, les oeuvres :

"C'est gai, mais est-ce bien nécessaire ? Pourquoi un restaurant féminin? On a pu se poser la question. Et j'en ai connu qui ont su dire : "voilà une oeuvre qui ne m'aurait pas tenté."

Eh bien, croyez que cette oeuvre vaut la peine qu'elle donne.

Il n'y a pas seulement la raison d'économie, qui fait que les jeunes filles peuvent déjeûner avec un minimum de dépenses. Car le restaurant ne fait pas de bénéfiques. Il en est même très loin. Et quand par ces temps difficiles, il est obligé d'augmenter sou par sou le prix des portions, il le fait à regret. Encore faut-il remarquer que les frais d'imposition, de locaux, d'éclairage, ne comptent pas dans le budget. Ce serait la faillite immédiate. Evidemment, il y a tout avantage au strict point de vue matériel à venir prendre ses repas aux Missions.

Mais il y a la raison du bien-être. Au lieu de se traîner dans un restaurant quelconque à la merci de n'importe quelle rencontre, ou dans la tristesse d'un isolement forcé, nos jeunes filles prennent avec entrain le chemin de la Maison qui leur ouvre toutes grandes ses portes. Elles retrouvent là beaucoup de leurs compagnes, de gracieuses salles claires où une nourriture saine et variée leur est servie, une salle de repos où elles peuvent rester sans inquiétude pendant les heures de leur temps libre, - une bibliothèque qui leur offre un aliment et une distraction pour leur esprit, et, ce qui est mieux encore, des coeurs tout prêts à les accueillir.

Bien-être physique, bien-être moral. Décidément, c'est utile, un restaurant féminin.

Si utile, que le gouvernement lui-même en a fait l'aveu... et qu'il recommande avec instance l'organisation de ces restaurants comme moyen de remédier à la vie chère.

Les Midinettes aussi ont témoigné leur reconnaissance et leur satisfaction. Nous avons même un bon groupe de jeunes filles habituées du restaurant auquel nous tenons à exprimer ici notre affectueuse et profonde estime. Nous aimons à les considérer comme des "aides" qui comprennent notre pensée et veulent la réaliser.

... Décidément, concluons que le Restaurant des Missions, c'est un bon moyen de rendre service à la société tout en faisant du bien aux âmes²²."

L'article signale que 146.250 repas ont été servis en cinq ans : décembre 1921 - décembre 1926. Il n'est pas fait mention des xavières. Elles se fondent dans le groupe qu'elles font vivre, dont elles sont, depuis leur *Chambre Haute*, le coeur et l'âme. Mais le *goût* du Restaurant tient à elles. Nous remarquons, dans l'évocation de la chapelle, des thèmes chers au Cénacle.

"... Quand vous gravissez les étages de la maison des Missions de Midi, toute en mouvement et en rumeur comme une ruche d'abeilles, à certaines heures du jour, arrivés au sommet de la maison, vous entrez dans un religieux silence. Une porte s'ouvre, une flamme brille : vous êtes devant l'autel.

C'est la "Chambre Haute" de Jérusalem.

Ce sont les mêmes mystères de divine charité, les mêmes accents de la parole évangélique, la même foi, la même communion, les mêmes prières.

La Table du Cénacle est vénérée à Rome dans la basilique de Saint Jean de Latran. C'est une table de bois comme l'autel de notre Chapelle. A Jérusalem il y avait dans le Cénacle cent vingt personnes le premier jour. Comment pouvaient-elles y tenir ? Sans doute, comme nous, en se gênant un peu, en priant debout : et il fallait déjà songer à s'agrandir. Dès le second chapitre des Actes, Saint Luc nous avertit que les fidèles avaient multiplié les espaces et les lieux de réunion. "Frangentes circa domo panem : le pain eucharistique était distribué en diverses demeures. Et il ajoute : le Seigneur ne cessait d'augmenter le nombre de ceux qui étaient sauvés en Lui.

Notre "Chambre Haute" des Missions de Midi a été visitée par les mêmes grâces. Il a fallu reculer les murs, doubler les espaces. Sera-ce le dernier mot de notre progrès ? Dieu le sait : mais que dès maintenant se forment là, près du Coeur de Notre-Seigneur, de véritables apôtres ! C'est le voeu que nous déposons au pied de l'autel en entrant dans notre chapelle agrandie. Saint François de Sales citait en souriant ce vieux proverbe : "à petit mercier, petit panier". Ne nous dirait-il pas aujourd'hui : "à grande chapelle, grandes et saintes âmes"²³ ?"

Sint Unum invite à de multiples activités : l'Adoration à la chapelle des Missions chaque premier Vendredi du mois, la Fête des Catherinettes avec représentation théâtrale - le Cygne, la tirade du Nez de Cyrano...-, les sorties à Septèmes, les Cercles sur le féminisme et autres sujets d'actualité, les recollections à la maison Charles de Foucauld, les retraites à la Pourraque. On vient chercher ou proposer du travail au 39, apprendre le russe, l'italien, le français, à coudre et à cuisiner, et comme la France catholique fait de la gymnastique, le *Sport Club Jeanne d'Arc*, né le 15 mars 1926 d'un rêve des BBA au sortir de l'hiver, assouplit les corps. Pour assouplir les esprits, on peut lire, servir, réfléchir, prier pour l'union des Eglises (en particulier des Orthodoxes à l'Eglise Catholique), se réunir si l'on est universitaire ou sage-femme. L'A.C.J.F. vient déjeûner, la JOC, le Guidisme, la JEC, complètent peu à peu cette panoplie. Le Restaurant s'ensoleille du parler drôle des russes qui s'essayaient, avec l'accent marseillais, au service : "*un naricot ! des neufs ! des coquelettes !*". L'ambiance heureuse et surréaliste est un efficace pré-postulat²⁴.

3. FONDER AILLEURS ?

a. Les propositions faites aux xavières.

Dès 1926, la proposition est faite aux xavières d'essaimer à Tours. Le Chanoine Rutard, qui fonda les *Petits Clercs de Saint Martin* avec l'appui des de

Lavalette, a besoin d'une aide matérielle et éducative. Claire n'a pas oublié tout à fait les *Samuels*. A l'invitation d'Anne-Marie de Lavalette, elle se rend à Tours pour y rencontrer le Chanoine. De Tours est originaire Germaine de Vachon²⁵.

Grenoble l'intéresse aussi quelques temps, en raison de la présence en cette ville de Mlle Poncet, la fondatrice des Syndicats Féminins de l'Isère, auprès de laquelle se sont formées, en 1908, Aimée Novo et Andrée Butillard. Le projet resta sans suite, ainsi que celui de Léonie Fabre, en 1937-38. Ce ne sont pas les idées qui manquent, ce sont les xavières !

Les activités étourdissantes des xavières ont un centre : 39 rue Breteuil, même si, comme dit Léonie Fabre, on peut compter une maison par xavière. Mais tout est à Marseille. L'unité de lieu, la présence de Claire Monestès, le dynamisme missionnaire qu'elle impulse, unifient l'ensemble des activités. Mais si les xavières s'accroissent et se dispersent, quel principe d'unité permettra de rendre raison à la fois de leur consécration et de leurs activités multiples et de plus en plus diversifiées ? Leur *charisme* n'est pas, quoi qu'il y paraisse en ville, identifiable aux Missions de Midi. Un esprit les unit plutôt qu'un type d'action, elles en ont conscience. Comment l'exprimer ? Quel est-il²⁶ ?

b. Donner corps au Christ dans la modernité.

La doctrine du *Corps Mystique* correspond pour Claire à ce besoin. Elle trouve dans cette idée qui unit les thèmes eucharistique et missionnaire, entre 1927 et 1930, la meilleure expression de son intuition spirituelle et l'assise de sa fondation. La redécouverte de Saint Paul dans le premier quart de siècle a contribué à redonner une actualité à la formule paulinienne. Elle a lu la thèse de l'Abbé Germain Long-Hasselmans - annonciatrice de l'idée de sacerdoce des fidèles - qui n'est pas le seul théologien à travailler cette question. Mais il faut attendre les années Trente pour que des théologiens comme Mura, Mersch, de Lubac, produisent. Avant d'y trouver une sorte de confirmation, c'est sous l'influence du Père Eymieu que Claire découvre la doctrine du Corps Mystique du Christ.

Ce n'est pas un système théologique nouveau mais l'exploitation d'un filon toujours présent dans le Christianisme. L'expression de l'Épître aux Colossiens est bien venue à l'heure où la foi et la piété catholiques doivent articuler les éléments épars de l'héritage face à des questionnements inédits :

les courants spirituels des siècles précédents, parvenus à travers le 19ème (Sacré-Coeur, Eucharistie, Réparation, Communion des Saints, Providence, qu'illustrent les congrégations dont Claire est proche) ; la théologie scolastique qui connaît un regain d'intérêt entre 1920 et 1930²⁷ ; la crise moderniste²⁸ qui n'est pas close dans les années Trente. Malgré les coups de frein répétés depuis le Syllabus, la modernité ne peut être seulement admise, elle doit être "digérée" par la foi. C'est l'intuition du Père Eymieu, ce fut la raison du choix de Blondel d'une carrière philosophique plutôt que sacerdotale.

Un nouveau rapport de la foi au monde des sciences et des techniques s'impose à l'humanité. Le progrès scientifique est irréfutable car opératoire. Lingbergh franchit l'Atlantique en avion, le cinéma parlant détrône – pour l'aplatir d'ailleurs –, la richesse d'expression du cinéma muet, la théorie des quanta remet en cause la physique euclidienne. Les principes et fondements de l'intelligence des choses sont bousculés. L'homme, devenu à lui-même son propre objet et son énigme, soupçonne sa raison d'être à son insu le délirant écho d'autre chose. Et ainsi de suite. Les retours en arrière sont inimaginables. La guerre de position entre les naturalistes et l'Eglise devient intenable pour le croyant mis devant des choix impossibles, et le serment anti-moderniste exigé des prêtres est un cas de conscience pour plus d'un. Pourra-t-on longtemps encore supporter la dichotomie entre ce qu'il faut penser en tant que chrétien et ce qu'on pense en tant qu'homme ? N'y aura-t-il d'autre issue pour éviter cette schizophrénie que de choisir l'un *ou* l'autre, l'un *contre* l'autre²⁹ ?

Bien des gens *loin* de l'Eglise le sont en raison de situations bloquées. Comment penser les rejoindre et faire avec eux une démarche maïeutique, sans penser que l'Esprit les rejoint au lieu même où ils sont : dans le refus. Telle est la question sous-jacente qui, semble-t-il, trouve sa réponse dans le Corps Mystique. Bien que non exprimée, ce ne serait pas la première fois que la *réponse* donnée met en lumière la *question*.

Les textes pontificaux depuis Léon XIII ouvrent le chemin d'une théologie de la Création. Consacré au *Coeur du Christ*, investi par la *Royauté du Christ*, l'Univers créé déborde les frontières de l'Eglise. Le problème de la Création laissée à la responsabilité de l'homme (*Quadragesimo Anno*) ouvre la voie à une éthique sociale, sur horizon christologique³⁰. Paradoxalement l'Eglise semble ne pas le voir tant est prégnante la certitude que son institution doit recouvrir *tout* le créé. Instaurer le Règne du Christ semble coïncider avec le déploiement de l'institution ecclésiale pour y faire entrer toute l'humanité³¹, et motive

certainement l'ardeur apostolique de beaucoup. Construire le *Corps du Christ*, n'est-ce pas étendre l'Eglise ? Il n'est pas contradictoire que la réflexion sur le *Corps Mystique* prépare à la fois l'encyclique *Mysticium Corporis* de Pie XII, qui identifie davantage que Pie XI le Corps Mystique à l'Eglise³², et les décrets de Vatican II sur la *Mission*, la *Liberté Religieuse*, la *sacramentalité de l'Eglise*, *Assise* et *Redemptoris Missio*, encyclique passée trop inaperçue de Jean-Paul II³³. L'influence salvatrice de l'Esprit du Christ n'est pas enclose dans les frontières de l'Eglise institutionnelle ; l'homme *ordonné* à l'Eglise est rejoint par l'Esprit du Christ là où il est, et ce en toute religion, en toutes choses. Le péché premier ne serait-il pas de l'interdire, d'assigner à Dieu sa limite ?

Le *Corps Mystique du Christ* excède les limites historiques de l'Eglise, intègre l'espace et le temps, les hommes du passé et ceux de l'avenir, les croyants et les incroyants, les juifs et les non juifs, promesse eschatologique dont le ferment travaille tout le créé. Il donne un horizon au dogme de la *Communion des Saints*, permet de comprendre la *Réparation* de façon moins sacrificielle et doloriste, unifie les accents divers du catholicisme, tend la main aux hommes du 20ème siècle par-delà les frontières du Christianisme, au titre de la Création et de la mission du Christ. Il ouvre la possibilité d'entendre les choses du monde comme les lieux de l'action divine et de la communion au Christ. Il assume le passé de Claire et ouvre l'avenir.

La doctrine du Corps Mystique contient en germe le changement du rapport de l'Eglise au monde et le reflux de la question de Dieu sur la question de l'homme qui sera, sans doute, la question *théologique* du siècle prochain.

c. La fonction de la doctrine du Corps Mystique pour Claire.

Claire a une intelligence intuitive pratique, ni le goût ni les moyens sans doute d'élaborer une pensée conceptuelle. Son *action* est sa pensée, comme sa contemplation. Elle trouve les mots pour en dire l'expérience, quitte à ce qu'ils ne coïncident qu'à peu près ou provisoirement avec ce qu'elle inaugure, dont elle ignore l'exacte portée.

Dans son *Journal*, les récurrences des expressions *Hostia pro hostia* et *Corps Mystique* ne se recouvrent pas mais se succèdent, manifestant clairement le remplacement de la première par la seconde. La première apparaît avant 1922, la seconde après 1926. Entre les deux, le silence du *Journal*, symbolique creuset de la fondation, et les Agendas sont témoins de l'activité qui construit.

Ces deux moments de l'expérience intérieure de Claire ont leur correspondance dans les différents aspects de ce qui est désigné par *Corps Mystique*. Comme le développe le Père de Lubac, l'expression *Corpus Mysticum* désigne l'Eucharistie avant de désigner le Peuple ordonné au Christ et rassemblé par Lui. C'est bien de l'un à l'autre aussi que Claire passe, son expérience spirituelle coïncidant avec les évolutions théologiques et spirituelles du temps. De l'idée de s'offrir en hostie par le don sacrificiel "réparateur" de sa vie, jusqu'au *fond* de la perte de soi, elle peut, à partir de ce *rien* qu'évoque Saint Jean de la Croix, s'ouvrir, appliquer son inventivité à tout ce qui demande à naître du *Corps Mystique* du Christ comme peuple. Offerte comme pain pour le *corps*, elle *donne corps au Christ*, non plus seulement en soi, mais dans l'humanité et devient, ainsi qu'elle l'imaginait devant la Crèche autrefois et le vit aujourd'hui dans la fondation d'une communauté apostolique, *mère* du Christ³⁵ et de l'humanité : c'est tout un, on le voit de Marie.

Les retraites sur le Corps Mystique.

A partir de 1927, les retraites du Père Eymieu ont pour thème le *Corps Mystique*. Il donne à la Xavière (onze retraitantes en 1929) de s'inscrire dans l'intelligence théologique et spirituelle de la vie religieuse et de la mission, condition pour durer.

Le bruissement des collines gavées de soleil, l'inlassable crissement des cigales, le bourdonnement des abeilles, les pépiements d'oiseaux et les hululements nocturnes, le froissement des herbes sèches sous la fuite d'un rongeur, le frémissement du vent dans les pins, la chute des *pignes* après le festin d'un écureuil, le bêlement des moutons dont les innombrables pieds martèlent la terre sèche du chemin, l'odeur de terre à l'entrée d'un terrier de renard... Entendre. Sentir. Voir. Tel est le cadre estival de la retraite de 1927 sur l'*Eucharistie*, de celle de 1928 sur la mystique apostolique. Ici et là, il faut entendre *Corps Mystique*.

En 1928, Claire trouve que le Père Eymieu a *clarifié sa théorie* sur le Corps Mystique. Nous n'avons pas le contenu de la retraite mais seulement ce qu'elle en retint et nota dans son *Journal*.

"In Christo Jesu - Retraite tout entière sur cette merveille : le dogme³⁶ du Corps Mystique du Christ. C'est la seconde fois que P. nous la donne; il s'est renouvelé ou plutôt il a clarifié sa théorie. Grande fierté et joie de nous sentir, nous, par vocation religieuse, plus spécialement destinées à

être un membre agissant du Corps Mystique. Que dis-je ? Mieux encore, à en être un organe. Seigneur, faites que je ne fasse pas obstacle à cette adhérence plus complète qui nous est dévolue. Il faut qu'Il règne par la Xavière et donc par moi, alors don à corps perdu, à âme perdue, à vie perdue, à amour-propre perdu... Bien me rappeler dans l'impulsion à donner que nous sommes un organe de conquête, d'assimilation, un corps expéditionnaire.

Nous sommes filles de Saint Paul et de Saint Ignace. Au premier nous devons toute la flamme intérieure, au deuxième toute sa force et sa logique implacable.

Etre réparatrices entre logiquement dans notre plan. Il faut suppléer les membres qui ne font pas bien leur service dans le Corps Mystique. S'ingénier à donner au Christ le culte auquel Il a droit. Qu'Il soit adulte vraiment.

Etre Marthe, mais plus encore Marie et toujours et partout alerte et allègre, ce qui nous donnera notre vraie physionomie.

Bien tenir aussi à cet esprit de famille qui exclut les mesquineries, les tatillonnages, très simple, très distingué, très haut, très large.

Nous sommes princesses de sang divin. Vie souple, mais vie intense, où les sacrifices deviennent des privilèges et la croix le don royal que l'on estime par-dessus tout.

Attacher mes filles à l'achèvement du Corps Mystique du Christ, n'est-ce pas leur donner de quoi vivre, travailler et mourir dans la joie, et cela jusqu'à la fin des temps³⁷ ?"

Le *Corps Mystique* pour Claire n'est ni une spiritualité ni un modèle théologique. Le Corps mystique n'est pas sa théologie mais l'objet de sa vie, de son travail, et de sa mort : le *Christ*. Sa référence y est spirituelle et pratique. Ce qui est profond et stable, chez elle, c'est sa pratique. On ne songe pas alors à parler de *Théologie pratique*. Cela paraîtrait antinomique.

Son texte appelle d'autres remarques. L'énergie investie autrefois dans le pâtre (*Hostiam*) avec le Christ, après le *passage* par la mort et la perte de soi, l'expérience pascale l'investit dans l'action, en des termes guerriers évocateurs de conquête, et du *Règne*. La synthèse entre le *peiner avec le Christ* et le *conquérir les ennemis* est achevée, symbolisée par le déplacement de *Hostiam pro hostia* à *in Christo : Sint Unum*. On note la manière dont elle évoque les figures de *Marthe et Marie* : être Marie plutôt que Marthe, elle l'a entendu de Marie Charrat et du Père Eymieu ; mais elle ne les oppose pas, comme il serait facile : Marie se trouve paradoxalement du côté de l'action *toujours et partout alerte et allègre*. La *Marie* contemplative qu'est la Xavière n'est pas cloîtrée, sa vie n'est pas monastique, son lieu est le monde, sa manière la joie. L'expérience spirituelle obscure de Claire devient celle de la Résurrection. Elle est entrée en *Quatrième Semaine*. Tout s'illumine et s'exprime en mission. En *action* de grâce (Eucharistie).

d. Action de grâces à Chambéry.

En 1928, un voyage à Chambéry est l'occasion de l'action de grâce, un temps de don en retour à l'Auteur de tout.

Soleil cru, fleurs à profusion, explosion de verdure dans les prés et les vergers, forêts étoilées de fleurs de fraisiers, tandis que les fleurs s'attardent aux branches des pommiers dans les vallons ombragés. Sur les pentes sèches de la Savoyarde, au-dessus de Myans, la vigne prépare son raisin. La Chapelle Saint Michel veille toujours face au Granier. Claire respire l'air de son *cher pays* où une tombe la ramène. Par-delà les déchirements, elle refait corps avec sa ville.

*"Chambéry, 16 juin 1928.
Revu mon cher pays, sans émotion déprimante, au contraire, j'ai fait un pèlerinage d'amour. J'y ai reçu les plus grandes grâces de ma vie, grâces d'oraison, d'attirance vers une vie d'union à Notre-Seigneur, et cela sans le savoir. Ce fut une grâce de plus peut-être, car Notre-Seigneur venait dans une âme vierge où tout s'épanouissait librement, sans souvenirs de lecture ou même de directions. La chapelle où Notre-Seigneur m'a parlé si intimement n'existe plus, elle a été rasée et le Clos de Savoiron est devenu un jardin public. N'est-ce pas aussi la transformation opérée dans mon âme. L'esprit d'oraison s'en est allé et la vie extérieure m'a envahie. Mais il y a une autre leçon à tirer, c'est que partout dans ce Clos, de larges avenues ont été tracées et elles conduisent à ce que l'on appelait la "montagne sainte" : Lémenc, la Visitation, le Carmel Saint Ambroise. En bas, la ville s'étend, cachant sous une apparente tranquillité, comme toutes les villes de province, une vie où le plaisir a fait une large blessure. C'est l'apostolat que Dieu me demande : chercher ceux d'en bas pour les mener sur la "montagne sainte". Ne plus vivre pour moi, mais pour les âmes, sans oublier de m'évader souvent moi aussi vers "la montagne sainte" par l'oraison profonde et l'union incessante avec le Bien-Aimé³⁸."*

Fondu-enchaîné. Dans la chapelle qui s'efface surgit le jardin public, dans l'espace entre le Lémenc et la ville l'activité missionnaire : qui cherche autrui en bas pour le conduire à la montagne sainte intérieure de l'union à Dieu.

Cette période est pour Claire la meilleure. Ce qu'elle crée selon la volonté de Dieu n'a pas butté sur d'autres d'obstacles qui feront un jour peser de nouveaux doutes non sur cette volonté mais sur sa capacité à la mettre en oeuvre. Dans son *Journal* elle dit avoir des intuitions prémonitoires "*quand elle cherche à réaliser un peu plus d'intimité avec Notre-Seigneur*", l'interprète comme un signe de plus grande *perméabilité* à la vie divine³⁹. Elle note la simultanéité paradoxale de trois états intérieurs : des moments *de tempête et d'obscurité* où un vieux fond de culpabilité ressurgit, qu'elle met en rapport

avec l'orgueil et interprète comme une tentation ; un *apaisement dans les ténèbres*⁴⁰ dont le doute sur la direction du Père Eymieu est une composante ; l'*union* de perception et de volonté avec Notre-Seigneur. Ces trois états en surimpression – tempête, apaisement, union –, concentrés en un seul présent, récapitulent son histoire. D'un trait de crayon bleu, le Père Eymieu souligne l'expression "*passivement agissante*"⁴¹. Tout vient en quelques lignes :

"Profiter de toutes les épreuves pour se détacher de soi-même. Épreuve physique, on donne son corps ; épreuve morale, on donne son cœur ; épreuve spirituelle, on donne son âme. Et puis, Dieu vient dans ce grand vide, comme le Créateur est venu dans le néant pour faire éclater sa puissance. Être rien, ce n'est pas assez, il faut encore que le rien, lorsque Dieu le tire de son obscurité, fasse rayonner la beauté et la bonté du Créateur. Travailler à la Gloire de Dieu n'est pas un vain mot, il faut y mettre tout le sang de ses veines et tout le souffle de sa vie"⁴².

Claire peut *travailler à la Gloire de Dieu*, en édifiant le *Corps du Christ*. C'est le fruit de sa douloureuse traversée intérieure. Être xavière, est-ce le travail de construction du Corps du Christ ou la traversée intérieure qui en est la condition ? C'est l'un *et* l'autre, c'est-à-dire ce qu'opèrent les *Exercices* et la grâce, et l'application pratique, le *fruit* porté.

Le Corps Mystique permet la synthèse de l'expérience spirituelle et de l'activité apostolique dans l'*union* mystique au Christ : Claire le comprend et s'en réjouit, y trouvant, dit-elle, ce qui donnera aux xavières un dynamisme spirituel universel : une mystique.

Elle voit désormais sa vie dans la lumière rétroactivement projetée de sa fondation et du mystère qui l'illumine et la porte. *Corps* pour le Christ, elle pourra donner vie au *Corps Mystique* en étant, comme elle dit, "*contagieuse de vie divine*". C'est donner de ce qu'elle a reçu, qu'elle est devenue : *Une* avec le Christ, insérée *dans le Cœur de Dieu*, féconde par l'Esprit de la fécondité créatrice et recréatrice de Dieu. Ressentir subjectivement les sentiments les plus contraires, aller n'importe où, accomplir n'importe quelle tâche, ses actes sont l'expression humaine historique de l'amour qui est en Dieu, Dieu même.

L'amour trinitaire est fruit en sa vie, elle voit, révélée au sens photographique du terme, dit-elle, la réalité inscrite au coeur des choses : le Coeur du Christ. En tout, sa volonté est unie au mouvement trinitaire du Fils : *voluntas tua - voluptas mea*⁴³. Elle expérimente en quelque sorte le Fils en s'expérimentant elle-même.

*"Quelle intimité offerte et réclamée par le Corps Mystique ! Quelle union faite par le Saint Esprit ! C'est Lui qui m'unit au Christ et quand l'union est faite, j'appartiens au Père. Le Corps Mystique m'entraîne dans la vie trinitaire qui me cerne de toutes parts. Je n'en puis plus sortir que par la perte de la grâce*⁴⁴.*"*

4. COMPRENDRE LA XAVIERE. "JE EST UN AUTRE."

a. *Un corps expéditionnaire de "princesses de sang divin" sur le bateau de François-Xavier !*

Ainsi que l'exprime le feu d'artifice du 39 rue Breteuil, et, il faut le dire, l'épuisement chronique des xavières et le ménage qui laisse à désirer, le *Corps Mystique* appelle à la mission. François-Xavier et sa dynamique missionnaire réapparaissent dans le *Journal*. Claire conclut la retraite de septembre 1928 :

"In Christo Jesu - Retraite tout entière sur cette merveille : le dogme du Corps Mystique du Christ. C'est le seconde fois que P. (le Père Eymieu) nous la donne ; il s'est renouvelé ou plutôt il a clarifié sa théorie. Grande fierté et joie de nous sentir, nous, par vocation religieuse, plus spécialement destinées à être un membre agissant du Corps Mystique. Que dis-je ? Mieux encore à en être un organe. Seigneur, faites que je ne fasse pas obstacle à cette adhérence plus complète qui nous est dévolue. Il faut qu'Il règne par la Xavière et donc par moi, alors don à corps perdu, à âme perdue, à vie perdue - à amour-propre perdu - Bien me rappeler dans l'impulsion à donner que nous sommes un organe de conquête, d'assimilation, un corps expéditionnaire.

Nous sommes filles de Saint Paul et de Saint Ignace. Au premier nous prenons toute sa flamme intérieure, au deuxième toute sa force et sa logique implacable.

Etre réparatrices, cela entre logiquement dans notre plan. Il faut suppléer les membres qui ne font pas bien leur service dans le Corps Mystique. S'ingénier à donner au Christ le culte auquel il a droit. Qu'il soit adulte vraiment.

Etre Marthe, mais plus encore Marie et toujours et partout alerte et allègre, ce qui nous donnera notre vraie physionomie.

Bien tenir à cet esprit de famille qui exclut les mesquineries, les tatillonnages, très simple, très distingué, très haut, très large. Nous sommes princesses de sang divin. Vie souple, mais vie intense où les sacrifices deviennent des privilèges et la croix le don royal que l'on estime par-dessus tout.

Attacher mes filles à l'achèvement du Corps Mystique du Christ n'est-ce

pas leur donner de quoi vivre, travailler et mourir dans la joie et cela jusqu'à la fin des temps⁴⁵ !"

Le *Corps Mystique* récapitule tout ce qui a guidé intuitivement Claire jusque et dans la fondation de la Xavière, lui donne son organicité, sa profondeur et son déploiement. L'héritage collectif ecclésial prend ainsi forme et langage en se focalisant sur l'expression doctrinale connue comme expérience spirituelle. *Hostiam pro hostia, Sint Unum*, dans le mouvement qui la porte à mettre en oeuvre tout ce qui lui vient à l'idée pour glorifier Dieu en rejoignant "*ceux qui sont loin*", sont intégrés dans la pensée du *Corps Mystique*, où tel François-Xavier sur les mers d'Extrême-Orient, expatrier son coeur, sa mémoire, sa culture, est vivre *in Christo* le *Suscipe* de l'*Ad Amorem*⁴⁶, en prenant en soi ce qui est des autres, pour *suppléer*, aimer à leur place, les porter dans l'amour.

Le *déplacement* de l'apôtre est intérieur à lui-même et se passe *in Christo*. C'est un événement d'abord spirituel, saisi par le mouvement de l'Esprit où *se perdre* comme référence mondaine est la condition de la mission. "*Faites mourir le monde en vous, mes filles, et allez-y*⁴⁷". Le monde ? *L'esprit mondain*. Y renoncer est partir, comme les ermites au désert, faire le désert autour de l'égoïsme, de la volonté propre, de la sensualité. Il s'inaugure dans cette perte de grandes libertés : "*Le costume religieux qui attire le respect est mondain*⁴⁸" et le "*collier de diamants*⁴⁹ *porté sans en être embarrassée*" ne l'est pas, s'il est au service de la mission. Aucun lieu n'échappe plus au Christ à la recherche des brebis perdues appelées à devenir son *Corps*. Aller dans "*le monde le plus corrompu*⁵⁰" n'est pas un problème. Le problème n'est pas le lieu où vont les xavières, mais la manière dont elles y vont. Le lieu du monde devient par l'élan missionnaire le lieu de l'amour de Dieu seul, quel que soit ce lieu.

L'option profonde du "*loin*", vécue au coeur de l'Eglise, porte Claire à interpeller l'Eglise. Elle écrit à Mgr. Dubourg pour lui demander d'accepter que le 39 rue Breteuil devienne le lieu de rencontre de la JEC du Lycée Montgrand, dont Anne-Marie est responsable. Pourquoi ? Parce que le 39 est proche du lycée. L'argument est le suivant : il faut un lieu *proche* si l'on veut rejoindre la masse *loin* de l'Eglise, car elle ne se déplacerait pas *loin*, tandis que les jeunes filles déjà *proches* peuvent accepter d'aller *loin*. L'évêque comprit. Pour aller *chez les païens*, l'élan missionnaire ne suffit pas, il faut se faire proche, d'une solidarité qui pourrait, dit-elle, faire la xavière *femme de*

chambre sur le Normandie, ou habiller Marcelle en bleu ciel pour évangéliser Rabbat et passer suffisamment inaperçue pour *être proche de ceux qui sont loin*. Pour aller vers les païens, les incroyants, les autres, deux choses sont nécessaires : comprendre l'*autre* – et cela ne peut se faire que dans le partage du mode de vie, qui accueille et aime le modèle de l'autre comme sien, sans histoires ("ayez le goût de la vie ordinaire"⁵¹) –, et saisir l'élan en sa source, *in Christo*, en l'*Autre*. Cela permet de faire varier souplement, autant qu'il faudra, les formes d'action pour vivre la proximité humaine comme proximité divine.

"Magnifique Dogme du Corps mystique. Je remercie le Seigneur qui nous a toutes groupées autour d'un dogme, de ce dogme, plutôt qu'autour d'une oeuvre. L'oeuvre est toujours offerte à notre dévouement, mais étreindre la pensée qui la soutient, voilà la grande lumière et la grande joie de cette retraite"⁵².

Claire peut songer à rédiger des Constitutions.

b. Les Constitutions de la Compagnie de Jésus façon xavière.

En 1923, Léonie Fabre a acheté les Constitutions de la Compagnie de Jésus. C'est à elles que se réfère la jeune Xavière, et la formation que Claire donnera aux novices consista toujours en un commentaire suivi des Règles du Sommaire auquel l'avait initié très certainement le Père Eymieu.

Mais en 1927-1928, d'autres jeunes filles sont entrées ou le demandent : Andrée Bernardet, Marcelle Jollivet, Gisèle Baratin, Germaine de Vachon, Marie-Louise Deyrieux, Marie-Louise Creisson, Suzanne Dollé⁵³... Il faut envisager un statut canonique qui donne au groupe son assise ecclésiale. Les Constitutions de la Compagnie ne suffisent pas, les Xavières ne pouvant y être organiquement rattachées, malgré l'obédience que Claire semble manifester à l'égard du Provincial⁵⁴. Il leur faut des textes propres qui définissent ce qui les constitue et soient agréés par l'Eglise. Comme pour Notre-Dame du Travail autrefois, Claire fait ce travail en étroite collaboration avec le Père Eymieu.

Il existe deux brouillons, moins élaborés que le texte concernant *Notre-Dame du Travail*, et d'une autre nature : celui des Archives Diocésaines était semble-t-il destiné à présenter le projet à l'Evêque de Paris, les brouillons de Claire pour la Xavière sont un essai de Constitutions propres, très succinct. Manuscrits non datés, au hasard d'un quelconque carnet sténo, il faut y ajouter deux textes dactylographiés, dont l'un est postérieur à la mort du Père Eymieu

et à la reconnaissance de la Xavière comme Pieuse Union, l'autre n'étant pas daté.

Examinons les deux premiers manuscrits : C1, C2. Le plan est simple : *titre - but - esprit - composition de l'institut.*

Le titre.

Le nom de "Xavière" n'est pas acquis. Cela reste pour Claire comme un surnom. Il ne paraîtra d'ailleurs guère sérieux à Rome qui refoulera le projet une première fois : *"le nom ne plaît pas"*, écrit Mgr Dubourg à Claire depuis la Ville Eternelle⁵⁵. Il ne sera acquis qu'en 1935, complété par *"Missionnaires de la Charité du Christ Jésus"* : du sérieux ! Pourtant, les Xavières, en raison même de leur désir missionnaire d'aller *loin et partout* rassembler le *Corps du Christ* trouve ce nom "Xavière" pratique : il n'indique rien et ne porte pas à conséquence, il ne conditionne pas l'interlocuteur⁵⁶. Les marseillais disent *les Missions*, confondant l'oeuvre du 39 et le groupe qu'elle a vu naître. Claire cherche : *Missionnaires de Saint Jean, Compagnie Caritas, Missionnaires de Saint Paul, Missionnaires de Jésus Sauveur*⁵⁷. Pas de Xavière ni même, surprise, de François-Xavier.

Le but.

En C1, une même phrase dit l'objectif et la manière d'y parvenir. L'objectif, c'est *"pénétrer les milieux non chrétiens"* ; la manière, à la fois spirituelle et sociale, c'est *"une vie d'intercession, de réparation, de travail... en s'adaptant à leurs besoins et même à leur manière de vivre."* Le lien est fait avec l'Action Catholique. Le milieu privilégié retenu : les jeunes.

En C2, le texte est plus structuré. Il commence par une définition générale : *"la Xavière est contemplative, réparatrice et missionnaire."* dans laquelle l'ordre retenu dit l'ordre d'importance aux yeux de Claire. Sachant leur extrême activité on sait aussi que pour elle *contemplatif* ne veut en rien dire *monastique* mais signifie ce qui l'habite au contraire en toutes choses : la recherche de Dieu par la coïncidence de la volonté à la volonté de Dieu. Suit la phrase indispensable qui donne la double fin traditionnelle de la vie religieuse : la sanctification des membres et celle du prochain : *charité dans le monde et sanctification des membres* par le moyen des trois voeux de religion et de *l'observation des Règles de la Société de Jésus*. Le *but second* - qu'elle avait

totallement intriqué au premier dans sa première moûture - reprend la même phrase : "*pénétrer les milieux non chrétiens en s'adaptant à leurs besoins et même à leur manière de vivre.*" L'évocation des oeuvres auprès des jeunes est mieux articulée sur ce qui précède. Les *Missions* sont évoquées : les missions outre-mer, et l'*Action Catholique* vient cette fois en dernier, à la fois comme illustration et moyen de ce qui précède : "*à la disposition de toutes les activités de l'Action Catholique.*"

On retient l'unité profonde entre l'intériorité et la mission. Son champ : *loin*, et surtout la manière d'y parvenir qui rejoint le mouvement d'Incarnation du Christ : *s'adaptant à leurs besoins et même à leur manière de vivre.*

L'esprit.

En C1, Claire met dans l'esprit aussi bien la spiritualité que le mode de vie et les exercices spirituels. La *Charité* est présentée non comme le geste à faire *pour* mais comme l'instauration de *ce qui unit*. Elle énumère les lieux de désunion : *nations, peuples, individus*. En C2, elle ajoute : *entre les individus et les patrons*. Mais elle récusait toujours le partage en "classes". On remarque qu'elle ne fait pas figurer les *Eglises*. Soit en raison des options récentes de Rome avec l'encyclique *Mortalium Animos*, soit parce que cela ne lui paraît pas de sa responsabilité directe, soit parce que cela n'est pas différent pour elle des autres désunions⁵⁸. Bref, l'*Unité* au sens oecuménique du terme n'apparaît pas comme un objectif. Trop tôt⁵⁹. L'union cherchée est celle de la charité, non celle de la *réconciliation* : la charité permet qu'on continue de ne pas *s'entendre* car l'amour ne consiste pas à faire chorus. La seule cause commune est de vouloir aimer au-delà de ce qui différencie. Le terme *réconciliation* n'est pas à l'époque utilisé aussi fréquemment qu'aujourd'hui (la *réconciliation* posait-elle moins de problèmes ?).

La vie de prière cherche à ne pas céder devant la vie apostolique. En C1 on retrouve Marthe et Marie, qui disparaissent en C2. La prière est la source : elle "*inspire toute la vie de prière et de travail de la charité du Christ*". L'Office, qui n'existait pas au moment de la première formation de Renée Lebon, comme en témoigne l'horaire de cette dernière, apparaît, en C1 et en C2 de façon originale, qui va en s'assouplissant de C1 à C2. Il *unit à la prière de l'Eglise*. Mais il ne peut être le fait de toutes en même temps, étant donné les activités. Une solution est trouvée : puisque l'office divin est la prière de l'Eglise, la cellule d'Eglise qu'est l'Institut le prend globalement en charge et... le répartit

sur plusieurs têtes en fonction des nécessités de l'action : *"l'Office divin est partagé entre les différents membres de la communauté"*. Nous comprenons par le fait même qu'il n'est pas dit ou chanté "ensemble". En C2, il apparaît comme davantage relativisé : *"...et dans la mesure du possible, en union avec l'Eglise, au moins en partie ou par équipe de la récitation de l'Office divin"*. Le texte est flou. Il semble que chacune soit invitée à le dire "au moins en partie", et que la rotation se fasse par équipe. Il n'est pas chanté. Il est suspendu au *possible*.

La suite du texte en C2 fait comprendre la raison de cette extrême souplesse quant à la prière de l'Eglise : non les convenances personnelles, mais la *charité* ! Elle requiert : *"souplesse de cadre, esprit hospitalier, coeur qui se donne dans une vacuité totale puisque celui qui se donne doit donner avec joie"*. Le texte souligne cette attitude comme celle de l'épanouissement des Xavières. Leur "consolation" est sociale ! *"avoir le sens social de l'amour"* dira Claire à ses novices⁶⁰. Elle souligne que c'est l'Esprit des Béatitudes dont *"les pratiques passent dans la vie xavière"*. L'esprit de la Xavière est une mise en pratique.

Enfin, elle ajoute en C2 les *Soeurs manuelles*, dont la distinction consiste non en une question de "classes", mais en un type d'activité différent.

Composition de l'Institut.

En 1928, on est surpris de voir trois types de rattachement à la Xavière. Les Professes, qui seules semblent devoir avoir part au Gouvernement. Les Soeurs Manuelles. Et ce que le texte appelle des *"données qui vivent de l'esprit et partagent les oeuvres de l'Institut"* mais ne partagent pas la vie quotidienne. Il n'est pas davantage spécifié si elles sont engagées dans le célibat ou si elles peuvent être mariées. Il semble cependant que dans l'idée de Claire, selon les possibilités qu'offre alors l'Eglise, il s'agisse de femmes célibataires⁶¹. Elle les appellera plus tard les *Agrégées*. On reconnaît en tous cas dans cette dernière catégorie une idée mise en oeuvre à *Notre-Dame du Travail*.

Remarques sur quelques caractéristiques.

La souplesse est peut-être ce qui est le plus remarquable dans le contexte de la *vie religieuse*. Claire écrit ailleurs : *"Gardons une grande souplesse, pour ne pas nous raidir dans une ligne de conduite invariable, nous momifier dans une formule⁶²"*. Elle vise par là une adaptation aux personnes, aux groupes, aux situations, où a priori l'autre indique la forme à choisir, d'action, de vie,

de prière. Pourquoi si ce n'est parce que rejoindre l'*autre* dans son éloignement est parcourir le chemin du Christ, laisser *battre en soi le coeur de son Dieu*⁶³, *rejoindre* Dieu même en sa volonté aimante en rejoignant autrui. En épousant la vie des autres, épouser le mouvement de Dieu en son mystère. La souplesse des formes de la Xavière voulue par Claire n'a rien à voir avec une adaptation hédoniste ou à tout le moins extérieure et mimétique au monde (ce qui est à ses yeux une démarche *mondaine*). C'est une souplesse au vouloir de Dieu, et par là une expérience spirituelle et mystique profonde.

Des documents postérieurs montrent que la souplesse affecte les horaires et l'organisation générale de la vie quotidienne. Rigoureux pour les novices, ils deviennent adaptés aux impératifs de la mission pour les professes en vie apostolique. On reconnaît l'esprit de la Compagnie. Cependant, l'horaire est habituellement chargé. Ce sera insurmontable pour certaines⁶⁴. En 1934, une prière *maison* est proposée matin et soir à celles qui le peuvent – c'est-à-dire que la nécessité de dormir 8h. n'a pas retenues au lit –, brève formule qui dure tout au plus 5 minutes⁶⁵. Quant à l'Office Divin, il se réduit à Vêpres les jours de fête et Complies le dimanche. Une réflexion du Père Doncoeur confirme qu'il n'était pas dans l'habitude des xavières : un dimanche soir, il constate qu'elles disent un Office, et commente : "*ce n'est pas pour vous, cela*"⁶⁶ Pourtant, Claire n'ignore rien des Offices au Choeur qu'elle a partagé longuement avec les Dames du Sacré-Coeur, les Oblates, les Dames du Cénacle, et elle a le goût de la liturgie et du chant. Les Messes sont en chant grégorien bien exécuté, à la Xavière. Son problème n'est pas de choisir entre l'Office du Bréviaire romain ou les Petits Offices – de la *Sainte Vierge*, de *Saint Joseph*, des *Morts*, des *Anges Gardiens*... – que disent un certain nombre de congrégations et qu'elle n'ignore pas non plus. Son choix est l'Office romain, comme la Compagnie de Jésus. Mais puisque l'Eglise ne l'impose pas aux religieuses de la même manière qu'aux prêtres, le prier *pour être unies à la prière de l'Eglise* laisse la possibilité de le subordonner aux nécessités de la *mission* : le sommeil en étant une.

La mission est chez Claire la cause unique d'une souplesse généralisée. Si bien que l'obéissance à la Règle n'a pas les caractères d'obligation rigide qu'elle revêt dans nombre d'instituts (la Mère Maria Zaepfnell, souvenons-nous en, avait, après *Hostia pro hostia* la formule "*Ma Règle et mon Dieu*", formule où la place laissée à Dieu n'est pas sans inquiéter...). Obéir à la Règle c'est, pour les xavières, discerner ce qui est le meilleur en vue de la construction du Corps du Christ auprès et avec ceux qui sont *loin*. C'est une liberté offerte volontiers

(*"libenter"*), pleinement assumée.

Une des conséquences est la définition de la communauté. Claire insiste sur deux points : les xavières *n'auront pas le même point de vue*⁶⁷, et seront unies entre elles du fait de leur lien individuel d'*obéissance* à la supérieure. Le modèle est jésuite. Les impératifs communautaires sont définis par l'envoi en mission : *ad dispersionem*, dit Ignace. La pratique de Claire le prouva. Le *Sint Unum* appliqué à la congrégation est de même nature que celui qu'elle appliqua au lien entre elle et le Christ : l'unité est définie comme une même volonté, un même amour, un vouloir servir commun sinon identique. Ce n'est unité ni de temps, ni de lieu, ni d'action, mais d'intention qui fait la Xavière. Le Père Eymieu le dit d'un mot : *"pas de spécialisations d'oeuvres, des spécialistes"*⁶⁸. Les spécialistes dans leur diversité ont en commun ce qu'elle appelle *un esprit*. *"Ce n'est pas une oeuvre qui nous rassemble, c'est un esprit"*⁶⁹. Elle l'identifie au *Corps Mystique*, c'est-à-dire à la mission.

La question sera de gérer les répercussions concrètes d'une telle manière de penser sur un institut dont le premier recrutement reste très homogène, et même ne parvient pas à sortir d'un certain milieu social, on l'a vu. Il faudra compter avec le choc en retour des cultures rencontrées et adoptées par des sujets différents. Comment se rencontreront dans un même individu les forces centrifuges vécues et la force centripète du même institut ? Quelles expressions de cette dernière ? La différenciation due au mélange des aires culturelles posera dans l'avenir des problèmes plus aigus et plus complexes que Claire ne put imaginer. Le concept d'*inculturation* selon le Père Arrupe est un élément de réflexion et de réponse⁷⁰. On sait qu'il en pousse très loin l'exigence.

CHAPITRE XVII

ESSAIS MISSIONNAIRES DES ANNEES TRENTE.

On ne voudra ni ne cherchera rien d'autre que, en tout et partout,
une plus grande louange et une plus grande gloire de Dieu notre Seigneur.

(Exercices, n°344)

1. LA CRISE DES ANNEES TRENTE.

a. Les équilibres fragilisés par la crise économique.

La crise économique, politique, internationale, que connaissent les années Trente, prépare une nouvelle guerre.

La glissade a commencé avec l'effondrement de la Bourse New-Yorkaise de Wall-Street, en octobre 1929. Au cours des années suivantes, la crise s'étend peu à peu à tous les pays capitalistes. Le chômage croît partout, et avec lui la misère. C'est le début de l'irrépressible montée en puissance des dictatures de droite en Europe. Mais la France a abordé avec confiance la crise internationale : Poincaré a stabilisé la monnaie, qui paraît solide, les capitaux étrangers affluent. Malgré la démission du Président malade qui entraîne à partir de 1929 une instabilité politique, le climat reste à l'euphorie quelques temps.

Mais en 1931, la livre-sterling s'effondre à son tour. L'Europe plonge dans la récession, la France connaît une augmentation du nombre des chômeurs de 40.000 à 400.000 en un an. En Allemagne, c'est pire : avec 6 millions de chômeurs, le pays est en cessation de paiement. Le Président des Etats-Unis, Hoover, propose un moratoire d'un an. Un an plus tard, l'Allemagne ne peut

pas davantage reprendre le paiement des réparations de guerre. Le climat s'envenime. La France refuse de payer quelque dette que ce soit si elle est seule à le faire. Cela signe la fin du difficile équilibre international des traités d'après-guerre et le début d'une nouvelle crise politique mondiale.

Des tensions internationales et des difficultés sociales internes à chaque pays, Mussolini en Italie, et surtout Hitler en Allemagne, tirent profit. En 1933, l'Allemagne quitte la S.D.N., Hitler prend le pouvoir, menace l'Autriche. Mais la crainte du communisme, le refus d'un nouveau conflit par les opinions publiques, le mauvais état des finances, une production industrielle d'armement insuffisante, les classes creuses, tous ces facteurs se conjuguent pour différer une réaction à la mesure du danger. Chacun cherche de nouvelles alliances. La France signe un traité avec l'U.R.S.S. et flirte avec Mussolini. Pie XI signe les accords du Latran. Le Vatican acquiert un statut politique d'état souverain.

Est-ce l'effet chaotique et contradictoire des interminables lendemains d'une guerre que 54 pays ont pourtant mise hors la loi ? L'Espagne est un des pays qui connaît dès les années Trente les troubles les plus graves. La guerre civile met le pays à feu et à sang : le danger communiste semble donner raison à Hitler, révèle l'impuissance de la hiérarchie de l'Eglise espagnole à être du côté des pauvres . Luis Bunuel l'illustre dans un film surréaliste² : sur un roc battu des vents, au-dessus d'un monde de misères et de luttes fratricides, quelques évêques pieux et mitrés sont figés dans une prière au goût d'absence ; et quand, plus tard, le peuple rescapé du malheur monte honorer le divin, les étoles et les mitres n'habillent plus que squelettes : ils sont morts, depuis longtemps. Morts sans le savoir. Morts de leur absence. Morts par mégarde des douleurs du monde, bréviaire en mains. Bunuel peut coucher une vache dans un lit à baldaquin. La désarticulation et le heurt des choses dit que le monde voyage vers la déconstruction. Il aspire au vertige. Il l'aura.

b. Le souci apostolique des xavières.

Dans ce contexte du début des années Trente, les xavières sont toutes à la joie d'exister et de grandir. Si l'on a peu de traces de leur implication dans les événements, ils ne leur restent pas étrangers : elles cherchent à répondre au jour le jour aux besoins de ceux qui les entourent, à éduquer et faire grandir leur foi responsable, et sont, avec la majorité catholique, soucieuses de ce qui se passe à l'Est, où la menace communiste a des allures d'AntéChrist. Antoine-Marie Revertégat, un frère d'Anne-Marie devenu dominicain, est en

Espagne au moment de la guerre civile. Français, il est rapatrié, mais il a vu assassiner six des ses frères dominicains³. Tout laisse penser que les xavières sont, comme la plupart des catholiques, à droite plus que jamais. Hitler et Mussolini apparaissent sous la plume de Claire⁴ non comme un espoir pour un ralliement sans faille - ce n'est pas son problème - mais comme *modèles* de ce qu'il faudrait savoir faire *pour le Christ* : ils galvanisent les foules, il faudrait avoir pour le Christ la même vigueur, l'enthousiasme, une force de conviction qui gagne les gens à la cause du Christ là où des hommes les gagnent à leur propre cause. Si le danger communiste combat le Christ, les dictateurs adules usurpent sa Gloire, ce n'est guère mieux. L'ardeur missionnaire des xavières s'accroît, et les engage bientôt sur des chemins nouveaux.

Mais elles sont bien inexpérimentées encore. Le contact de nouveaux terrains, en quittant Marseille, est source de difficultés inattendues où le rêve de la mission butte sur la réalité des hommes et des situations. Leur type d'action se précise au prix de conflits qui les font renoncer à l'implantation à Lyon, s'opposer au Père Doncoeur, collaborer difficilement avec leur paroisse parisienne, devoir fermer Rabbat, voir fragiliser leurs implantations. Eprouvée par la mort de Georgette Coutagne et Antonin Eymieu, quand Claire Monestès meurt quelques mois avant la déclaration de guerre, nul ne donnerait très cher de l'avenir des xavières.

A. NOUVEAUX CHAMPS DE MISSION.

1. L'ESSAI DE FONDATION A LYON.

a. Charlotte Jullien et les Cercles d'Etudes de Lyon.

Charlotte Jullien apparaît dans le *Journal* de Claire Monestès en juillet 1929⁵. Encore une fois le lien s'est fait par le Père Eymieu. Cette lyonnaise responsable de l'*Union Diocésaine des Cercles d'Etudes Féminins de Lyon et de la Région* semble avoir désiré être xavière. Mais Claire l'interroge : entrer à la Xavière reviendrait à abandonner la responsabilité importante qu'elle assume. Est-ce la plus grande gloire de Dieu⁶ ?

Charlotte Jullien n'entre pas, mais Claire s'engage dans deux directions :

fonder une communauté xavière à Lyon pour travailler avec elle comme elle le demande, et imaginer une forme plus souple de rattachement à la Xavière pour celles que des obligations professionnelles ou familiales retiennent dans le monde : les "données" appelées plus tard *agrégées* ou *Compagnes*. Des modèles sont disponibles à *Notre-Dame du Travail* et chez les *Petites Auxiliaires du Clergé*⁷ à même époque.

Georgette Coutagne et Anne-Marie Revertégat ont fait leurs premiers voeux le 3 décembre 1926. Elles sont désignées pour fonder la communauté lyonnaise. A trente et un et vingt cinq ans, ne sont-elles pas assez mûres et expérimentées ? Elles logeront Cours de la Liberté dans l'immeuble appartenant aux Coutagne. Pour Anne-Marie, c'est l'épreuve attendue d'une séparation d'avec Claire, qui doit faire la preuve de sa vocation.

Le Cardinal Maurin les accueille avec plaisir dans son diocèse :

*"Le Cardinal Maurin Archevêque de Lyon, très reconnaissant à mademoiselle Monestès et Léonie Fabre, les prie de vouloir bien agréer les voeux qu'il forme pour elles et leurs oeuvres. Il sera particulièrement heureux de recevoir les dévouées auxiliaires qui sont destinées aux centres d'études de Lyon*⁸."

b. Une tâche compliquée vouée à l'échec.

Anne-Marie garda un souvenir pénible de la période lyonnaise où elles essayèrent les plâtres d'une première expérience apostolique loin de Marseille. L'idée était, raconta-t-elle, en collaborant à l'Oeuvre des Cercles Féminins, de tenter de constituer un groupe de jeunes lyonnaises en vue de la Xavière⁹.

Charlotte Jullien fait-elle partie du projet ? Nul ne le sait, pas même Georgette et Anne-Marie. Claire a traité directement avec elle et un jésuite. Les deux jeunes xavières se trouvent, tout en étant sur place, dépossédées du sens de leur mission : elles en sont les actrices mais n'en connaissent ni les tenants ni les aboutissants, ou de façon incomplète, leur semble-t-il. Claire sait-elle, veut-elle, déléguer ? C'est une limite de sa nature. Il faut reconnaître qu'à Marseille même, si elle délègue apparemment beaucoup pour l'Oeuvre des Missions, les Présidentes des associations de la rue Breteuil restent sous sa proche influence – et elle-même à l'égard du Père Eymieu, lui reprocha le Père Olphe-Gaillard. Un pli est pris. Laisser jugement et libre initiative sur place à celles qu'avec Léonie et le Père Eymieu elle continue d'appeler les "*Petites*", est difficile. Anne-Marie en souffre. L'épreuve de sa vocation n'est pas là où elle

l'avait imaginée. Si elle oublia le détails des gens et des choses de son année lyonnaise, elle n'oublia pas cette difficulté qui gêna leur implantation.

La première année, Anne-Marie suit les cours que donne le jeune Père Henri de Lubac aux Facultés Catholiques de Lyon. Elle participe aux Oeuvres des Cercles d'Etudes de Charlotte Jullien et à de multiples activités. Pourtant, dès la fin de la première année, Claire la rappelle à Marseille, et la remplace par Gisèle Baratin. Mais elle omet de demander l'avis des responsables lyonnaises. Gisèle arrive à Lyon pour rejoindre Georgette et butte sur un problème qui couve depuis quelques temps et dont elle est, bien malgré elle, le dernier chapitre. En effet, Claire Monestès a fait pour les xavières de Lyon des projets qui prennent les lyonnais d'autant plus au dépourvu qu'ils les concernent et n'ont pas été consultés ; ils sont informés, certes, mais cela ne suffit pas. Retirer Anne-Marie, envoyer une jeune "à former", confier à Georgette déjà débordée et de santé fragile la présidence des Cercles Féminins de Lyon, Charlotte Jullien juge tout cela hâtif, mal décidé, impossible, et n'apprécie guère de se voir imposer des décisions qui la concernent au premier chef¹⁰.

Après des courriers tendus, les xavières jugent avoir été incomprises et mal acceptées, versent l'échec en crédit *réparateur*¹¹, omettent de se mettre en question, et au lieu de chercher le nouveau logement qui devenait nécessaire, secouent la poussière de leurs souliers et renoncent. Elles sont restées à Lyon deux ans.

L'épidose appelle réflexion.

c. Le problème des médiations de l'obéissance.

Lyon révèle un problème lié probablement à la personnalité entière de Claire, mais aussi à une problème structurel.

Qu'il y ait des conflits de personnes, des rivalités, une inhabileté à entrer dans les oeuvres d'un milieu lyonnais traditionnellement fermé et autarcique, n'étonne pas. Mais Claire s'en tient là de son interprétation, sans voir d'une part qu'elle y est peut-être pour quelque chose, sans voir, d'autre part, que les conditions de la mission des jeunes xavières à Lyon ont un caractère nouveau, typique de ce qui les attend ailleurs, en rapport étroit avec la manière dont est définie, comprise, et pratiquée, l'obéissance.

Le fait **nouveau** est que les xavières ne sont plus aux commandes, ou plutôt Claire Monestès à travers les xavières. A Marseille, la confiance du Diocèse, la caution que représente le Père Eymieu, la fortune de Léonie Fabre, font qu'elle a carte blanche. Or, tout montre que Claire agit mieux quand elle agit seule, ou du moins garde l'initiative et la haute-main sur les oeuvres.

L'expérience lyonnaise met aussi en évidence des conditions de mission inhabituelles dans nombre de congrégations féminines, et que Claire, où que ce soit, n'a jamais expérimentées : collaborer à des oeuvres ou travailler dans des domaines qui ne dépendent pas d'elles. Cela suppose en effet qu'elles rendent compte à d'autres instances, laïques ou ecclésiales, de leur travail, autres en tous cas que la supérieure, et selon des directives, méthodes, et convictions implicites, qui ne sont pas forcément celle de leur congrégation. L'autorité est de ce fait totalement déplacée. L'obéissance ne porte plus sur un "faire" qu'elle n'ordonne pas et sur lequel la supérieure n'a sorte rien à dire sur le plan technique (qui peut comporter des méthodes d'action étrangères à l'esprit de la Xavière). *Travailler à la croissance du Corps du Christ*, parce que ce Corps excède les frontières d'une oeuvre de congrégation et invite à dépasser celles de l'Eglise, amènent les xavières à travailler dans des champs qu'elles n'ont pas défrichés, qui leur sont étrangers, voire étranges.

Cela suppose des déplacements, qu'elles n'ont pas pensés et dont elles ne sont pas immédiatement conscientes, qui ont des conséquences sur la manière de vivre l'obéissance et d'ordonner.

La question n'est pas oiseuse : Claire Monestès est-elle réduite à être chef d'agence intérimaire, qui prête ses xavières à des oeuvres d'Eglise ou du monde qu'elles n'ont pas initiées ? La difficulté d'Anne-Marie a là des causes qu'elle ne peut voir. Le résultat est que la fondatrice et Charlotte Jullien se retrouvent, sans l'avoir voulu, en situation de rivalité de pouvoir, sur le dos des deux xavières qui n'en peuvent mais.

d. L'effet de distance et l'obéissance de jugement.

Pour Georgette Coutagne et Anne-Marie Revertégat, collaborer aux Oeuvres de Charlotte Jullien, n'est plus faire ce que Claire ordonne ni travailler à l'oeuvre qu'elle a lancée – qui correspond à son intuition et à celle des xavières –. Cela ne peut être que travailler *selon son intention supposée* : ce qui est la démarche de l'obéissance de *jugement* ignatienne¹². Si Mère Claire

connaissait le terrain *comme* elles le connaissent en étant sur place, que voudrait-elle ? Telle est la question de l'obéissance de jugement. La réponse est personnelle ou élaborée par la communauté sur le terrain, dans un travail de discernement spirituel. La distance met en évidence la nature de l'obéissance ignatienne. Mais... de quelle distance s'agit-il ? La nature de la distance va à son tour dessiner les conditions de l'obéissance.

Pour Ignace et François-Xavier les choses étaient simples : les indications du Général étaient, quoi qu'on veuille, à trois ans de bateau, si tout allait bien, et à des milliers de kilomètres des requêtes de François. Il était inconcevable d'attendre l'ordre pour *Obéir*. Car, et c'est là le paradoxe ignatien, l'obéissance est la clef de voûte de l'Ordre¹³. L'effet de distance oblige donc à s'enfoncer dans le spirituel, l'obéissance relève de l'*intention droite*. Pour s'assurer de cette dernière, le jésuite joue de l'*agendo contra* qui le cloue au *Fondement* : il est prêt à être un bâton dans la main d'un vieillard, à voir noir ce que son supérieur voit blanc, et blanc ce qu'il voit blanc. Cela étant posé... il invente librement sa réponse à Dieu dans les circonstances concrètes de sa mission, sans attendre l'aval, et encore moins que lui soient fixées point par point les méthodes utiles. La Compagnie y fut provoquée par les conditions concrètes de sa mission, liées à sa disponibilité à aller en tout lieu, ce qui s'évaluait au 16^{ème} siècle en termes d'espace et de temps. François obéit à ce qu'il juge par lui-même être la volonté de Dieu telle qu'Ignace, s'il était à sa place, la comprendrait. La triangulation garante de l'altérité est sauve : le sujet, l'objet, et l'Autre représenté par le supérieur dont la présence ou l'absence physiques ont moins d'importance que sa réalité morale. Le *Tiers* est rendu présent par une fiction très opératoire. Ignace ayant vérifié la qualité de renoncement de ses hommes peut les envoyer *loin* en les laissant à leur jugement. Le gouvernement au *for interne* y trouve sa raison d'être : le Général sait sur quelle loyauté religieuse il peut compter. Le reste est de l'appréciation des hommes. Le supérieur ignatien qui envoie en mission au nom du Christ n'est pas *chef d'emploi*¹⁴ ou *patron*. Il est *tenant lieu* du Christ.

La vie religieuse féminine ignatienne n'a pas la même expérience que les jésuites. En raison du statut social de la femme, le charisme propre de chaque institut resta longtemps identifié et confondu avec une tâche ou une fonction sociale précises exercées en clôture. Ecole, accueil pour des retraites, patronages, catéchèse et soins, travail social : Sacré-Coeur, Cénacle, Oblates, Auxiliatrices, Notre-Dame du Travail. Dans toutes les congrégations connues de Claire, l'obéissance se confond avec la tâche, qui se confond avec la mission,

qui se confond avec l'oeuvre initiée par l'institut même si, comme Notre-Dame du Travail, elle s'ouvre largement sur le champ social profane – mais Notre-Dame du Travail a *inventé* le travail social auquel elle forme des jeunes filles –. Elle en reste, en 1930, l'initiatrice, malgré les évolutions qui ont conduit à l'UFCS, comme on l'a vu.

Cet état de choses est lié à des causes diverses. La femme est considérée comme mineure, de moindre culture, de moins grande capacité d'analyse des situations – il faut se rappeler que Claire Monestès, parce que femme, ne *vota* jamais – ; une claustration séculaire contribua à la confusion entre vie contemplative et vie monastique. La religieuse ignatienne est contemplative *dans l'action*, certes, mais l'action se déroule encore dans un cadre où l'effet de distance ci-dessus décrit n'intervient absolument pas. La *vertu* d'obéissance est donc devenue un moyen de se donner à Dieu de façon sacrificielle, un holocauste de la volonté propre, une mort à soi-même, plutôt que l'exercice de la liberté de jugement au service de la mission lointaine. Influence de l'Ecole Française à laquelle la Compagnie elle-même n'échappa point¹⁵. La piété peut avoir inhibé durablement la liberté de jugement. Cet héritage commun, qui ne résistera sans doute pas au 20^{ème} siècle, est aussi celui de Claire.

A Lyon, pas de conditions kilométriques qui obligent l'obéissance à privilégier l'intention droite et l'obéissance de jugement dans le discernement spirituel; En une journée de voyage ou de courrier, une minute de téléphone, les décisions pratiques peuvent être soumises à *Mère Claire*. L'identité de culture, de langue, un même monde catholique et français, donnent l'illusion de connaître et donc de pouvoir prendre de loin les décisions adaptées. Anne-Marie et Georgette font le travail pour Charlotte Jullien comme le ferait leur fondatrice. C'est faire en sorte que Charlotte Jullien accomplisse peu ou prou la volonté de Claire Monestès. Difficile ! Apparemment, cela ne marche pas. Et cela revient, en fait, à rendre impossible la démarche ignatienne de l'obéissance de jugement, puisqu'elles n'ont pas à *juger par elles-mêmes*, c'est-à-dire à discerner dans la triangulation : *Claire, Charlotte J., elles-mêmes*. La structure triangulaire mise en évidence par l'évènement – institut, employeur, xavière envoyée – n'est pas vue.

Un nouveau paramètre est en effet introduit dans l'obéissance religieuse : l'intervention d'une médiation étrangère à l'institut pour le religieux qui relève dans son travail d'une autorité qui peut être profane. *Faire le ménage sur le Normandie* ne poserait peut-être de ce point de vue pas trop de problèmes,

car les responsabilités éthiques seraient réduites. Mais exercer un certain type de pédagogie, une responsabilité, avoir une action dont les conséquences ne sont moralement pas neutres, peut en poser. Les manières de s'y prendre ne sont pas indifférentes, et le supérieur ne peut, s'il présuppose que le sujet a le sens de sa vocation et cherche à faire la volonté de Dieu, lui demander seulement de *bien s'entendre* avec celui dont, sur le terrain, il dépend. Dans le cadre d'une oeuvre ecclésiale, les cas de conscience n'engagent que la méthode - ce qui déjà n'est pas neutre, par exemple entre une tendance restauratrice ou une tendance novatrice -. Mais quand le destinataire immédiat et le destinataire ne seront pas l'Eglise, que se passera-t-il, à quel niveau entendre l'obéissance, comment faire obéir et obéir ? La médiation de la volonté de Dieu, avant le supérieur, semble être devenue le patron. Le supérieur devient-il un simple patron de maison intérimaire ? A moins qu'il ne soit un accompagnateur spirituel qui aide au discernement dans les questions suscitées par la vie professionnelle, questions neuves, difficiles parfois, qui peuvent être inconnues de lui ? C'est le replier dans le rôle de directeur spirituel en ne situant plus l'obéissance que dans la conscience du sujet. Or, Rome, par le Droit Canon, s'y oppose fermement, selon le principe de garder sauve, en tout état de cause, la liberté de conscience. Il y a un chemin subtil à frayer, où le don à l'Eglise de la conscience droite ne suppose pas l'intervention de la volonté du supérieur dans l'examen des décisions concrètes ni dans la conscience du sujet.

Ces questions ne se posent pas directement à Claire Monestès, mais sont contenues dans la nature même de la fondation lyonnaise, et les difficultés rencontrées en sont probablement les prémisses.

Claire ne peut concevoir la Xavière comme une entreprise intérimaire, fût-ce au service de l'Eglise lyonnaise. La Xavière est *"une brigade de choc, qui fait la brèche tandis que le gros des troupes viendra derrière avec armes et bagages"*¹⁶. Et de citer le Maréchal Foch : *" La victoire appartient à ceux qui ont le courage de prendre leurs responsabilités"*¹⁷. Mais à Lyon, la brigade de choc commandée par Claire énerve.

Anne-Marie est rappelée à Marseille à l'automne 1931. Claire a besoin d'elle pour être supérieure de la communauté du 39. Elle-même s'installe à Charles de Foucauld avec un noviciat qui se remplit, et dont elle se réserve la formation. *"La nécessité de séparer le Noviciat m'a obligée à mettre Mlle Revertégat Supérieure à Breteuil avec quelques xavières formées"*¹⁸ écrira-t-elle à l'Evêque d'Ajaccio qui, nous allons le voir plus loin, réclama Anne-Marie

dès que la Corse y eut goûté. Anne-Marie, à 26 ans, est supérieure !

Au printemps 1932, les choses commencent à se gripper sérieusement à Lyon. Charlotte Jullien cherche à évincer Georgette en manipulant le vote du Comité. Le Père Eymieu soutient Georgette. La tension est trop grande, la collaboration impossible. Au bout de deux ans donc, la Xavière bat en retraite. D'ailleurs Georgette est extrêmement fatiguée, a une petite fièvre persistante, lorsqu'elle rejoint Marseille à l'automne 1932. Il est temps qu'elle se repose.

c. Une question non résolue : la *Xavière* de Lyon.

Il existe à Lyon une communauté qui aurait été créée en 1927 par le Père de Lavareille, jésuite. Celui-ci, la même année, a prêché une Mission de Midi à Marseille et a donc collaboré avec Claire et les xavières. Il était impossible qu'il ne connût pas Charlotte Jullien et les Cercles Féminins de Lyon. La *Xavière* lyonnaise est-elle une trace de la *Xavière* marseillaise, une scission passée sous silence, ou un effet de mode qui fit donner à plusieurs organisations le patronyme de François-Xavier, à même époque ? Rien ne permet de répondre à ces questions. Un vague témoignage oral, dont on n'a pu établir ni retrouver la source exacte, fait état d'une allusion à *Mlle Revertégat* dans le milieu de la *Xavière* Lyonnaise, sur un ton négatif. Mais il est trop ténu pour être fiable et surtout être interprété en faveur d'une dissidence¹⁹. Le Père de Lavareille aurait pu rassembler des jeunes filles qu'il ait souhaité rattacher aux xavières, ce qui aurait pu motiver l'implantation à Lyon. Anne-Marie elle-même eut le vague souvenir de jeunes filles à former en vue de la *Xavière*, mais sans que ce soit officiel, situation complexe dont elle ignorait les tenants et aboutissants. La dépendance aveugle que le Père de Lavareille semble avoir ensuite imposé au groupe de *La Xavière* lyonnaise, et la scission de celui-ci dans l'après-Concile, contribuent au fait que nul n'est en mesure de répondre. La mémoire, l'exact statut canonique du groupe, furent son domaine réservé : tellement réservé qu'à sa mort, la *Xavière* lyonnaise perdit la mémoire mais découvrit qu'elle n'avait jamais eu de statut canonique²⁰.

3. La mission en Corse.

"MISSIONNAIRES, MAIS DE TOUTES LES MISSIONS."

C'est par ces mots que le bulletin *Sint Unum* de novembre 1931 introduit le récit de la Mission Corse de décembre 1930. Ce petit article exulte de joie.

a. Préparatifs : comprendre la Corse.

La mission corse a été longuement préparée. Avec autant de soin que s'il s'était agi de la *Russie sauvage* tant convoitée, la dernière postulante arrivée, Marie-Louise Fanton a rapporté une énorme moisson de renseignements qui permettent de comprendre la Corse et l'âme corse depuis les Etrusques jusqu'à 1930²¹. Gisèle a rentabilisé son noviciat en recopiant sur un cahier les pages de l'Ordo où tout est dit sur le clergé d'Ajaccio ; elle y a ajouté le "*Coutumier des Missions Lointaines*", sorte de guide pratique pour la mission xavière :

COUTUMIER DES MISSIONS LOINTAINES

Autorisation de l'Evêque. Pour les confessions, faire approuver le Prédicateur 3 ou 6 semaines à l'avance.
Demander l'Ordo et copier la situation religieuse du pays, c'est-à-dire les paroisses avec leur personnel et les adresses autant que possible ; Les Communautés religieuses avec leur aumônier, les Oeuvres et leurs aumôniers, les Ecoles publiques qui ont un aumônier.
Faire des visites aux Curés, aux vicaires, les intéresser au mouvement.
Choisir la paroisse la plus centrale pour le genre d'auditoire que l'on veut atteindre.
Se renseigner auprès des intéressées elles-mêmes des heures de rentrée et de sortie.
Aller voir certains chefs de groupe : Noël - Guidisme...
Leur demander leurs effectifs et quelle collaboration ils peuvent donner.
Organiser le chant. Chercher quels sont les chants religieux nationaux, les mettre au programme dès le premier jour.
Demander à l'autorité religieuse le permis d'imprimer pour les affiches et petites feuilles;
Prévoir les jours où l'Evêque présidera.
Ne pas accepter de faire payer les chaises, ni accepter de quête à moins que ce soit un dimanche.
Pas de bénédiction, à moins que ce ne soit une fête, pour ne pas allonger l'exercice.
Si les heures choisies sont tardives demander un agent de police pour éviter tout ennui.
Se renseigner sur la mentalité du pays, les ressources et récits²²."

Après avoir confié cette première mission *lointaine* à saint François-

Xavier, le jeudi 4 décembre à 14h., les trois missionnaires partent gagner au Christ le coeur des jeunes filles corses. Claire, Léonie, Gisèle, embarquent avec le Père Derély qui doit prêcher la Mission. Rires : la Compagnie Freyssinet, qui a pris le Père pour une quatrième demoiselle, doit lui trouver en urgence une cabine : cela lui vaut une première classe. Quoi de mieux pour relire une dernière fois ses notes sur le *Secret du Bonheur* ? Dans la jolie cabine blanche et fraîche, Léonie suspend son crucifix et épingle une image de Notre-Dame avant de remonter sur le pont pour les adieux. Anne-Marie, Marie-Louise, Jacqueline et Denise, sont sur le quai, accompagnées de Madame Fabre, sa belle-fille Germaine et ses quatre enfants. On agite les mouchoirs en forme de X. Le Père Derély dit les "Prières de l'Itinéraire". Le bateau lève l'ancre, et, trêve de romantisme, disparaît entre tangage et roulis derrière les quais.

Sitôt rentrée rue Breteuil, Denise écrit à Georgette une des lettres affectueuses dont elle a le secret, avec un plan de la cabine du bateau : composition de lieu ! A Ajaccio, enfin débarquée sur la terre ferme, Léonie fait de même :

*"Ma chère Georgette,
Nous venons de débarquer sur la Corse notre première terre de mission et mon premier mot après la rue Puget sera pour la fondation de Lyon. Nous avons fait une bonne traversée, mais sur une mer assez agitée, mais les X se sont bien comportées. Et en tous cas débarquées à 5h.1/2 nous avons eu la messe de communion à 6h. avec Exposition et Bénédiction et nous attendons à 9h. les premières jeunes filles d' Ajaccio pour voir avec elles ce que l'on peut faire de propagande d'ici à demain soir 6h. première conférence. Comme titre, on a choisi "Les Secrets du Bonheur".*

Nous avons été admirablement accueillies par les Soeurs de Saint Joseph de Lyon. La Supérieure a été contente de voir une lyonnaise en la personne de Gisèle, elles nous ont accueillies à leur table, nous en sommes très contentes. Nous avons deux chambres genre celles qu'habitaient Alberte et Marcelle à la Pourraque avant le passage d'un Alphonse. Nous avons une vue splendide sur la baie d' Ajaccio, mais je l'apprécierai davantage demain car pour ce matin, je préfère regarder les solides pavés carrés de 50 cm² des rues d' Ajaccio que les flots mouvants...²³ "

Claire écrit à son tour à Georgette, avant de rembarquer :

"Ma chère Georgine, mon vieux coeur de missionnaire a été à l'aise ici; c'est tellement la vie que j'ai rêvée. Vraiment, il y a beaucoup à faire en Corse, un travail en profondeur sur une race encore saine et intelligente, ce qui ne gêne rien²⁴ "

Les jeunes filles affluent : 600, 700. Monseigneur Rodié soutient, ouvre, préside, conclut, invite les auditrices à passer au Restaurant de la rue Breteuil – *"il vante le restaurant dont il connaît par expérience les bienfaits²⁵!"*, s'amuse

Léo -. Puis un magnifique voyage en train d'Ajaccio à Bastia leur fait traverser sur un rythme lent - il faut 9 h. pour faire 160 km. - les merveilleux paysages de l'île de Beauté. *"Partant du niveau de la mer, nous grimpons à près de 1000 m.. Le spectacle est féérique avec ces arbres couverts de neige, éclairés d'un brillant soleil²⁶"* raconte Gisèle dans le Journal de bord. Claire commente en marge : *"Ce n'est pas mal. Il faudrait tout raconter, car ce sera intéressant pour les futures X"*.

b. Exécution.

A Bastia, le groupe loge dans le collège Jeanne-d'Arc toujours chez les soeurs de Saint Joseph. Il faut grimper plus de cent marches pour s'y rendre, car il domine la ville. Le paysage est magnifique. Au centre de l'imposant bâtiment, une grande chapelle sépare les élèves de la Communauté. Du côté des élèves, sans doute, Anna Bonerandi²⁷... Mais ce sera pour plus tard. Sachez seulement que cette xavière, à quatre vingt six ans, savait toujours brandir un couteau imaginaire : *"je vais te tuer !"* pour vous dire son mécontentement. Elle était corse, simplement, native de l'île de Beauté. Gisèle l'explique pour la postérité : *"L'idée de la mort est familière aux Corses. Tout commence et tout finit par une dispute. Au lieu de faire remarquer à quelqu'un que l'on n'est pas de son avis, on lui répond facilement : je vais vous tuer. Et on le fait²⁸."* Mais Anna, xavière, ne tua jamais personne.

En quittant Bastia, les xavières laissent des amis gagnés à leur cause, dont l'évêque, qui cherche à obtenir l'installation d'une communauté. Elles laissent aussi derrière elles l'amorce d'un nouveau mouvement : les *"Myrtes Corses"*. Le 30 décembre une jeune fille d'Ajaccio écrit à Claire pour demander les renseignements utiles afin de les créer²⁹. Elle a reçu les insignes, a des demandes d'affiliation, ne sait comment poursuivre. La création des *Myrtes* correspond à un besoin dû au manque de prêtres : il n'y a qu'un desservant pour trois ou quatre paroisses distantes de quelques kilomètres les unes des autres³⁰. Les *Myrtes* suppléent : elles font le ménage, ouvrent l'église du village, sonnent les cloches, apprennent les prières aux petits, organisent le chapelet, maintiennent vivante la vie chrétienne. Le succès est grand. Un bulletin voit le jour fin 1932³¹.

En Corse plus qu'à Lyon, la Xavière a trouvé sa manière.

"Nous trouvons là notre vraie formule, nous devons être les "voltigeurs de l'amour de Dieu", souple aux desseins du Seigneur, toujours prêtes pour être en service commandé. Nous sommes une brigade de choc. Cela ne nous promet pas toutes les joies et surtout les gloires de l'apostolat."

b. Conquérir l'âme Corse.

Autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne. N'ayons pas de jalousie d'oeuvres, ne regrettons pas d'avoir été zeulement réquisitionnées pour être des boeufs de labour³²."

Elle sait chercher, rassembler, amener au Christ, responsabiliser les jeunes, dans une atmosphère de joie, *faire la brèche* dans des opérations coups de poing :

"la missionnaire n'est qu'une passante, elle donne Notre-Seigneur et elle se donne à plein coeur. Et puis, elle reprend la route : d'autres viendront moissonner ce qu'elle a semé dans la peine souvent, dans le labeur dur toujours. Il y a des richesses dans ce peuple intelligent, ayant encore la foi, il lui manque comme toujours des chefs de file. "Misereo super turbam³³ !"

Une deuxième mission corse a lieu en mai 1932 à Bastia. Anne-Marie est de l'expédition. Les *Myrtes* participent à la Mission puis à la retraite fermée prêchée par le Père Nicolet du 20 au 24 septembre. *Anne Bonerandi* suit cette retraite. Elle se rappelle qu' *"il y avait tellement peu de jeunes filles qu'on a fait participer le personnel de l'école³⁴"*. Les xavières ont-elles conscience de ce subterfuge ? Qu'importe, on travaille avec ce que l'Esprit envoie. *Anne* profite de la retraite. Originnaire de Bastia, élève chez les Soeurs de Saint Joseph, "myrte" depuis quelques temps, elle n'est pas sans rêver de tout donner au Christ. Est-ce parce que sa mère a tant prié la Vierge quand la mort l'approcha de si près, à sept ans, que déjà la robe mortuaire et les souliers vernis étaient prêts pour l'entrée au Paradis ? Dieu n'en avait pas voulu tout de suite. Il lui restait quatre vingt ans à remplir. L'Esprit s'était penché sur la petite Anna. En 1932, elle pense un peu aux Clarisses, juste à côté. Mais il y a cette jolie fille brune, Anne-Marie, enthousiasmante, dynamique et religieuse... Xavière. Seulement, les xavières sont sur le continent.

4. FAIRE L'UNITE POUR CONSTRUIRE LE CORPS DU CHRIST.

a. L'Union des Eglises : coup de frein romain.

Avant le *"Marie Mère de l'Eglise"* de Vatican II, c'est à *toutes les Eglises* que Claire donne Marie pour Mère. Cela convient à sa manière de penser le *Corps Mystique*. Il déborde l'Eglise catholique.

La Vierge Noire de Myans, montée du fond de son enfance, et retrouvée avec action de grâces, est le lieu où elle explique ces choses. Avec les russes sont arrivées les icônes, et les icônes sont venues jusqu'à Myans.

C'est après la retraite donnée à la Pourraque par le Père Chauvin, à laquelle le Père Eymieu participe comme retraitant, que Claire fait un séjour en Savoie. Elle loge chez les soeurs de Saint Joseph à Aix les Bains et pèlerine à Myans. Le mendiant dont la chanson invitait les filles au couvent n'est plus, mais rien n'est changé. Ignace conseille de revenir sur les lieux marqués par la mémoire des grâces divines : Myans est cette halte d'action de grâce, pour Claire. Elle l'écrit à Léo, et pour elle-même, note :

"La chère Vierge noire de mon enfance. je ne l'ai plus revue depuis 1900, peut-être 1898. Rien n'est changé. La châsse est redorée, c'est tout. Le petit sanctuaire a le même charme vieillot. Je promets de mettre une petite plaque de marbre avec la date de notre entrée dans l'Eglise. Je remarque une icône donnée par une dame russe orthodoxe. Marie est la Mère de toutes les Eglises. C'est par elle que nous sauverons et (... le texte est inachevé)³⁵."

Claire décidera plus tard de mettre à Myans un ex-voto portant la date de la reconnaissance canonique de la Xavière.

Les Russes sont un pôle important de son désir missionnaire :

"Mon Dieu, servez-vous de vos X. - nous voudrions la Russie sauvage, mystérieuse, ce royaume, cet empire de Satan à évangéliser³⁶."

Comme disait le Père Eymieu, si elle ne va pas aux Russes, les Russes viennent à elle. Ce combat missionnaire aux couleurs des *deux Etendards* des Exercices, devient, à travers les Russes, l'intérêt qu'elle porte à l'Union des Eglises. Elle entretient la relation avec le Monastère d'Amay et Dom Lambert Bauduin qui y fonde une vie religieuse bénédictine dont le principe est d'être un pont avec la tradition orthodoxe par l'adoption de la liturgie slavonne, dans un esprit proche de ce que fait l'Institut Saint Georges des jésuites, à Meudon. Claire conçoit à cette manière de se faire proche non seulement pour rejoindre, mais pour relier, *"être des agents de liaison³⁷"*. Elle entretient aussi une assez abondante correspondance avec le Père d'Herbigny, jésuite.

Mais lorsqu'elle demande à l'évêque l'autorisation d'ouvrir la chapelle du 39 aux orthodoxes pour une prière commune celui-ci l'en dissuade. La position romaine officielle interdit d'aller trop loin dans cette voie³⁸.

Ce champ missionnaire se contente donc, pour les xavières, de l'intérêt intellectuel par le suivi de la question dans la revue *Irenikon*, et de l'accueil efficace des personnes à Marseille dans le cadre du Restaurant et des oeuvres annexes. Prier pour l'Union des Eglises, oui, la *faire*, en se réunissant déjà en présence de Dieu, non.

b. L'unité diversifiée de la Xavière.

Pendant que la Xavière se risquait dans les missions de Lyon et de Corse, de nouvelles jeunes filles sont entrées. Nous en avons rencontré quelques-unes. Marcelle Jolivet a fait ses premiers voeux le 2 février 1929. Gisèle Baratin et Juliette Cazeaux sont entrées à la fin de l'été 1929. Suzanne Dollé et Marie-Louise Fanton ont fait ensemble leur retraite d'élection à la Pourraque en avril 1930. Marie-Louise entre le 13 septembre, la veille de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix³⁹.

Marie-Louise Fanton.

A Bercy, on peut voir une grande pancarte : "*Vins Fanton*". Marie-Louise est une vraie parisienne. Petite, jolie, toute en vivacité et intelligence, cette jeune cheftaine de Guides porte aussi bien la tenue de bal que la cravate scoute. Elle a connu la Xavière par le Père Doncoeur. Aumônier des cheftaines du Cercle Sainte Jehanne, il dirige la jeune fille.

L'élection de Marie-Louise est difficile. Elle a une conscience vive des limites du petit institut. Mais elle partage son désir de mission dans le monde moderne. Marie-Louise, dont le plus fidèle allié en matière d'amitié fut le téléphone, est ouverte et relationnelle : tout et tous l'intéressent toujours. En avril 1930, au pied d'un chêne auquel elle reviendra longtemps comme au témoin de l'amour, elle prend sa décision. Non sans courage, elle répond au Christ en décidant d'être xavière. L'ombre de la Croix qu'elle voit se profiler sera l'occasion de lui donner tout, comme il en met en elle le désir. Comme dit

le Père Eymieu : *"Faites de l'amour pour en recevoir⁴⁰"*. Le chêne survécut à Marie-Louise.

Pour Claire Monestès, l'accueil de Marie-Louise Fanton n'est pas simple. Cette postulante d'un nouveau genre cultive la liberté de jugement et une vision personnelle des choses : droite mais têtue, entreprenante, elle sait ce qu'elle veut. Le 13 septembre, Claire écrit :

"Arrivée de M.L.F.. Je suis dans l'indifférence, ne voulant pas devancer les volontés du Seigneur. C'est à Lui de choisir ses Epouses. C'est une âme énergique, un esprit clair. Le regard est loyal : "comme vous voudrez, Seigneur". C'est bien le cas de me manoeuvrer à votre guise. Vous me ferez dire et faire ce que vous voudrez. Une personnalité trop marquée est un danger, c'est aussi une ressource. Il ne faut pas que les novices s'imaginent qu'elles apporteront leur spiritualité. Non, il faut qu'elles comprennent que ce qu'elles doivent donner à la Congrégation, c'est, avec toutes les ressources que Dieu a mises en elles, une souplesse proportionnée à ces ressources. Pour enchâsser des diamants dans un calice, on fait fondre un peu de métal pour que ce métal les sertisse. Ainsi de l'Esprit de la Xavière. Il doit sertir leurs qualités naturelles⁴¹."

Avec la cheftaine, que la "3ème Paris" poursuit jusqu'à Marseille, un vent nouveau souffle. Claire veut recevoir toutes celles que Dieu lui envoie. Il faut penser souplesse réciproque : si le calice reste inaltérable ou si le diamant refuse d'y être enchâssé, rien n'est possible. Elle comprend qu'il lui faut *tout laisser pousser*. Après, on taillera *avec le consentement de la victime*. D'un côté comme de l'autre, Dieu est le Maître, Claire et les jeunes filles qu'elle reçoit, suivent. L'unité de la communauté dans la diversité se fait à partir de l'appel de Dieu pour chacune, et du signe réciproque qu'elles en seront. Marie-Louise Fanton sera un des plus solides et des plus courageux piliers de la Xavière, de celles qui après la mort de Claire permettront à l'Institut de durer et de vivre. Missionnaire jusqu'à sa mort, sa voisine de chambre l'entendit murmurer, du fond d'un coma où l'avait plongée un accident cérébral : *"Je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ..."* La voisine bouleversée, retrouva la foi⁴². Femme de compréhension d'autrui, joies et peines également partagées, femme de communion, Marie-Louise accomplissait une vocation inaugurée à l'Exaltation de la Sainte Croix dont le bois, sans doute, était en *chêne*. Tenant à ce que Claire Monestès ne fût pas oubliée, elle entreprit un travail minutieux de recueil de la mémoire⁴³.

Suzanne Dollé.

Les choses sont spirituellement moins simples avec Suzanne. C'est aussi

une "fille du Père Doncoeur", devenu grand pourvoyeur de vocations xavières. Mais le long courrier qui a précédé entre Suzanne, Claire, et le Père Doncoeur, a laissé Claire dans l'incertitude. Elle ne distingue pas bien ce qui relève chez cette jeune fille d'une formation moderne qui lui échapperait, ou d'un manque d'équilibre. Voulant ce que Dieu veut, elle ne préjuge pas, et attend. Dans cette disposition de disponibilité patiente, elle accueille ces postulantes d'un nouveau genre.

"28 avril 1930.

... Attente de Suzanne Dollé. La désirer tantum quantum. Si c'est la plus grande gloire de Dieu. Le bien de son âme. Le désir de Notre-Seigneur sur la Xavière. Quelle que soit son élection, paix, joie, de faire la volonté de Dieu. Jésus, soyez bien libre dans mon âme⁴⁴."

Suzanne arrive au train de 15h.30 le 28 avril.

"29 avril.

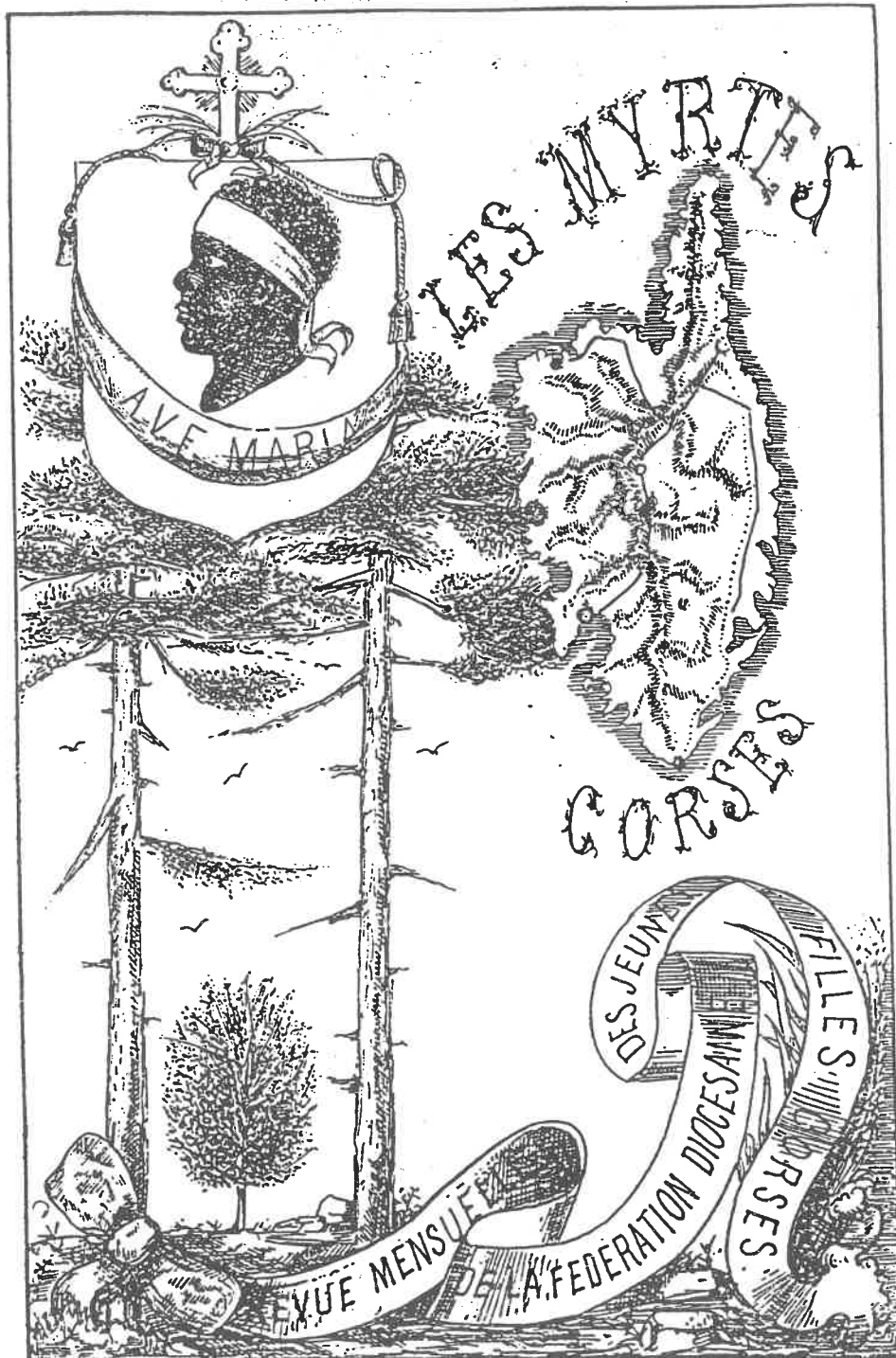
... Si le Seigneur nous envoie des X avec une formation assez nouvelle, des aspirations hardies mais généreuses, c'est qu'il veut que notre vie s'adapte sans se désorganiser, sans perdre la première forme. C'est là où réside la difficulté. Tradition et progrès. Ne pas abandonner les positions conquises, ne pas refuser les postes avancés, les occuper et les tenir. Seigneur, inspirez-moi, dirigez-moi, menez-moi là où vous voulez que j'aie, je suis souple à vos desseins. Mon Dieu, soyez bien libre dans mon âme. Faites, défaites, refaites, je vous offre ma collaboration loyale, ardente pour tout ce que vous voulez.

Seigneur, je ne suis pas fondatrice, c'est Vous qui êtes Fondateur, les initiatives, les décisions, doivent venir de Vous. Je ne suis que le serviteur du Centurion. Dites-moi - allez, et je vais, - venez, et je viendrai⁴⁵."

Quatre mois plus tard, Claire passe à Paris la période du nouvel an. Sa famille s'installe dans un nouveau logement que Léonie Fabre met à leur disposition au moindre coût, rue Saint-Jacques⁴⁶. Elles sont venues toutes deux aider Madame Monestès à déménager. Claire peut rencontrer à cette occasion le Père Doncoeur, pour faire la clarté au sujet de Suzanne, en difficulté :

"Une communauté religieuse n'est pas un Panthéon où chacune apporte ses dieux domestiques ou une maison de famille. On lui mettra les points sur les i. - et si on repart, ce ne sera plus avec les mêmes erreurs. Prions et demandons la lumière. Je n'aurais jamais si bien connu le Père Doncoeur sans cette histoire⁴⁷."

Claire et Léonie renouvellent leurs vœux au cours de ce voyage, le 2 février 1931, dans la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur qui accueillirent autrefois les *Sociales* à Paris. Le Père Doncoeur, très lié aux Bénédictines, les reçoit.



Un mot sur les beautés
naturelles de la Corse -
Ses coutumes ancestrales.
Influence du pays, du
climat sur le tempérament.
Les richesses religieuses et
morales de l'âme corse
Ce qu'elle a donné dans
le passé - (Les valeurs
intellectuelles etc.)
Ce qu'elle promet ^{à l'avenir} ? ? ?
La famille corse
La mère corse.

CHAPITRE XVIII

1933, UNE ANNEE D'EPREUVES.

O bon Jésus, exauce-moi.
 dans tes blessures, cache-moi.
 Ne permets pas que je sois séparé de toi.
 De l'ennemi pervers défends-moi.
 A l'heure de ma mort, appelle-moi
 et ordonne-moi de venir vers toi,
 pour qu'avec tes saints je te loue,
 dans les siècles des siècles. Amen."

(Exercices : *Anima Christi*).

1933. L'après-guerre se termine. L'avant-guerre commence.

Après l'étourdissement des années Vingt, l'Europe est en pleine crise économique. Hitler commence une politique d'annexion à l'extérieur, raciste et antisémite à l'intérieur. En Allemagne, en Italie, les jeunes s'enrôlent dans des mouvements paramilitaires. Le sursaut économique allemand et la galvanisation de la jeunesse par le régime de la Croix gammée apparaissent comme un espoir de relèvement et surtout un rempart contre la menace communiste. Le Vatican signe un Concordat avec l'Allemagne, espérant peut-être exercer une influence modératrice. La France et ses alliés, à peine remis du conflit, diffèrent un nouvel engagement dont l'Histoire regrettera, mais trop tard, qu'il ne fût pas décidé.

Dans l'étrange solidarité qui semble la lier à son temps, l'année 1933 est pour Claire une année terrible. Les épreuves se succèdent sans répit, semblant vouloir lui enlever tout ce qui pouvait la soutenir : le Père Eymieu, Georgette Coutagne, sa santé. Après 1933, quelque chose de son élan sera cassé. Elle choisira d'investir les forces qui lui restent dans l'édification de la Xavière fragilisée par la mort du Père Eymieu. Son souci et son effort se concentrent

sur l'avenir de sa congrégation. Elle fonde une communauté à Paris *pour essaimer et recruter*¹, y transporte de fait la Maison-Mère. Peut-être fuit-elle Marseille ? Mais ce n'est pas pour elle une décision définitive². Sa propre mort et la guerre donneront à cette installation un caractère définitif.

Après 1933, les sources changent. Claire cesse d'écrire son *Journal* le 25 juin 1933³. Nous ne disposons plus que de correspondances, de notes jetées au hasard de carnets sténo, non datées, et des notes prises par les novices aux conférences matinales où elle commente le Sommaire des Règles ignatiennes. Son âme nous est devenue inaccessible, au moment où elle reste seul référent de la Xavière.

Les sources sont de deux types. Les unes, correspondant à la nécessité d'établir une vie religieuse agréée par l'Eglise - ce qui n'est pas acquis à la mort du Père Eymieu -, expriment des contraintes formelles qui referment sans doute quelque peu l'inventivité de la jeune Xavière et contribuent à la sortie de plusieurs parmi les premières. Les autres, pleines de vitalité, de bon sens et de joie, expriment dans le langage imagé et vigoureux que nous connaissons à Claire - quoi qu'il en soit de son expérience intérieure - ce par quoi elle définit l'esprit de sa congrégation. Entre *la contrainte* liée à l'héritage séculaire de la vie religieuse et la *vivante spontanéité*, il n'est pas certain qu'elle-même arrive à trouver le point d'équilibre. Mais elle tient trop à la reconnaissance canonique de son institut, au moment où elle sait sa santé précaire, pour privilégier l'exubérance de la vie à l'institutionnalisation qui le confiera en quelque sorte à l'Eglise. Un mot, dont la mémoire collective tronqua la seconde moitié qui lui donne sens, exprime le dilemme : "*je voudrais qu'on demande non pas ce qu'elles font, mais ce qu'elles sont... et qu'on puisse répondre : de splendides spécimens d'humanité !*" L'idée est banale.

Mais comme pour l'évocation de Marthe et Marie, Claire est en plein paradoxe : car l'*humanité*, pour apparaître *splendide* aux yeux de l'observateur, doit correspondre à ses critères de jugement, dans ce qu'elle fait. La xavière, pour la double reconnaissance qui l'intéresse, est doublement assujettie : aux modèles ecclésiaux *et* aux modèles d'humanité que le monde et les cultures peuvent reconnaître comme leurs. Si bien que chaque xavière est invitée à unir, unifier en elle-même d'apparents contraires. Cette double solidarité intériorisée en chacune prendra dans l'avenir des visages auxquels Claire n'a pas pensé, mais dont elle a posé le principe.

C'est pourquoi ces documents d'après 1933, lorsque le *Journal* est clos, peuvent être regardés comme l'expression de sa vie intérieure. Ils sont sa réponse *par* le Christ, son travail *avec* le Christ, ce en quoi elle vit *en* Lui : une *Eucharistie* pratique. "*Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso*" fait-elle dire aux xavières pour la prière du matin, reprenant la formule de la Messe. Les gestes extérieurs et leur trace documentaire sont l'exercice de sa *contemplation dans l'action*, sa participation à la vie trinitaire, une mystique. Le *faire* de Claire Monestès dans les dernières années de sa vie est pour nous *lieu théologique*. Il dit l'*être* pour Dieu.

1. SIGNES AVANT-COUREURS DE TEMPÊTE.

A la retraite 1932, Claire fait son bilan.

Les raisons d'inquiétude et les chagrins ne manquent pas. Mais elle reçoit la grâce d'*"abandon pratique"* demandée au début de sa retraite, dit-elle. Elle va en avoir bien besoin. Dans les douceurs ensoleillées dont septembre revêt la Pourraque, elle écrit :

"Contemplation ad amorem - la meilleure de toute ma retraite. Ma vie toute en amour : celui du Christ pour moi, miraculeuse en plus d'une circonstance. Que je sache dire merci à plein coeur - et donner tout - tout moi - l'univers tout entier par mes désirs de missionnaire^A".

En 1931, le mot d'ordre qu'elle a pris l'habitude de donner aux xavières en début d'année avait été : "*Allons ! Eamus !*" Il était plein d'espérance. En 1932, ce fut : "*Discipline à la Joffré⁵ !*" Etre xavière, c'est entrer en guerre. "*Et pourquoi Xavière ne serait-il pas notre nom de guerre⁶ ?*" dit-elle à Marie-Louise. Etre xavière, c'est, comme Lyautey, "*bâtir des villes dans le désert⁷*". La symbolique est guerrière et conquérante : avoir du courage sans regarder à sa propre mort, tenir la position, conquérir des terres nouvelles, défricher, planter. Voilà le programme apostolique et spirituel des xavières.

Le 21 novembre 1932, Denise, Georgette et Anne-Marie, sont les premières à risquer leur vie à la Xavière. Claire reçoit leurs vœux perpétuels. La maison Charles de Foucauld est en fête. Pour la circonstance, toutes ont revêtu voiles et robes blanches. Les traditions religieuses ont du bon, qui contribuent à se sentir d'Eglise, surtout quand on ne l'est pas encore tout à

fait. Les noms de religion, toujours sur le papier, ont disparu des courriers au profit de "Gros Léo" ou "Croussou" pour Léonie, *Georgine* pour Georgette, *Marie-Lou* pour Marie-Louise. Dans la croissance de la Xavière, le Gros Léo a bien du mal parfois à trouver sa place. Elle se la taille à coups de cadeaux et de services en tous genres : rester indispensable à Claire, dont le coeur est pris aussi par les jeunes... La petite dimension de la Xavière donne aux relations ont un tour familial où sont distribués à chacun les statuts de *père*, *mère*, *soeur*, de *grand-mère* (Mme Monestès) ou d'*oncle* (le frère du Père Eymieu). Cela contribue à un registre assez affectif.

Dans cette *famille* les douleurs sont partagées. Juliette, Armande, Suzanne, quittent la Xavière en 1932. Lyon est un échec. Georgette rentre malade. Léonie est fragile, à laquelle Claire sait que l'avenir matériel et sans doute l'existence même de la Xavière sont liés, hélas. Le Père Eymieu malade lui aussi, a de petites phrases qui semblent vouloir la préparer doucement à sa mort. A l'issue des mois d'été 1932, Claire écrit dans son *Journal* : "*Croix. Croix. Croix*⁸." La Xavière, édifée sur les trois premières grandes professes, est fragile : tiendra-t-elle ?

Le 8 décembre, on fête les cinquante ans d'entrée dans la Compagnie du Père Eymieu. Il les a vécus aussi à Notre-Dame du Travail, mais n'en dit rien à Claire. Pour la circonstance, chaque xavière revêt de nouveau le costume blanc, symbole de la vie religieuse qu'il a aidé à construire. Il leur fait la surprise de la lettre par laquelle Mgr. Dubourg accepte de porter à Rome leur demande de reconnaissance. Dans son *Journal*, Claire exprime sa joie et son angoisse à la fois : après le dernier rayon de soleil d'automne, l'épreuve s'annonce⁹.

Des soucis légers font diversion, comme la tentative encore infructueuse de marier Jean Monestès à *Annie*, une charmante cousine de Léonie Fabre. Plus crispants, les soucis financiers : les ressources des rentes de Léo s'amenuisent, les maisons et oeuvres coûtent cher, les xavières habituées à dépenser – pour autrui mais cependant – plus qu'elles ne gagnent, sont déconcertées. Réflexe bourgeois, elles choisissent d'économiser ou de vendre ce qui peut l'être plutôt que de gagner davantage en allant travailler, solution qui ne leur traverse pas l'esprit. Les questions financières sont sources de difficultés avec les employés du Restaurant. Une dame Guyot entre en conflit ouvert, bien qu'elle ait contribué à mettre, semble-t-il, les finances à plat. Elle donne sa démission, organise un adieu solennel, revient sur sa décision, ne perd aucune occasion de "*dire des inepties*" sur les xavières, comme annoncer à la cantonade qu'elles

n'ont plus de quoi la payer. La Pourraque pose mille problèmes : Léonie, procédurière, a attaqué en justice l'ancien maire pour des raisons qui nous échappent, avec le soutien du nouveau, Mr. Faury le boucher¹⁰. Surveiller le fermier, trouver un berger pour le troupeau de moutons : cela prend beaucoup d'énergie. Anne-Marie, déjà peu portée à comprendre Léonie, trouve qu'elle enferme Claire dans des problèmes qui ne sont pas des soucis de religieuse mais choses du monde.

Puis, la mort vient rôder.

2. LA TEMPÊTE.

a. Mort de l'Abbé Germain Long-Hasselmanns.

Germain Long-Hasselmanns a dû abandonner les B.B.A. à l'automne 1932. De santé fragile, il a déjà frôlé la mort plusieurs fois, au point de craindre de ne pas pouvoir être prêtre, ou de n'avoir pas le temps d'exercer son ministère, ou de mourir avant son vieux père. Il a pu tout accomplir : prêtre pendant dix-huit ans, il a pu enterrer son père. Lorsqu'il tombe gravement malade, il rend grâce et accepte la mort tant de fois différée. Elle le prend le 21 février 1933, à 43 ans, "*immergé dans la joie*¹¹".

Pour l'Eglise de Marseille et pour les Xavières, c'est une grande perte. Dans une étude remarquable sur le Sacerdoce, il a montré que *dans le Christ* seul Prêtre, tous les membres du Corps Mystique sont "*sacerdotes*", et, distinguant sacerdoce et presbytérat, déploré la confusion que l'Histoire établit entre les deux. Il ouvrait de larges horizons à la réflexion théologique¹².

b. Mort de Frédéric Eymieu.

C'est un mardi d'avril 1933 que Claire apprend que l'oncle *Frédéric*, le frère du Père Eymieu, a un cancer du poumon. Il est perdu. Elle cherche à soutenir le Père Eymieu dont la réaction la surprend et la prend de court : "*Il est tout à fait affaibli depuis qu'il sait ce qu'a son frère*" écrit-elle à Léonie en voyage à Paris pour étudier les possibilités d'installation d'une communauté¹³. Frédéric Eymieu meurt dans de grandes souffrances, laissant son frère, qui lui a donné l'Extrême Onction, malade aussi et complètement meurtri.

Trente Jours. Claire s'exerce à donner les *Exercices*¹⁸ conjointement avec le Père Eymieu. Marie-Louise est touchée à l'Eucharistie et l'Ad Amorem, ce qui n'est pas pour déplaire à Claire : la Xavière, c'est cela. En la fête du Sacré-Coeur, Marie-Louise fait ses vœux. Georgette lui a écrit ce toast :

*"Je vivrai désormais un splendide aujourd'hui
Sans ombre ni déclin, tout vibrant de tendresse,
Chantant toujours dans la ferveur, et l'allégresse :
Le Seigneur est à moi... et moi, je suis à Lui¹⁹."*

Georgette part en convalescence dans sa famille. Claire écrit à sa mère :

*"Chère Madame,
J'aurais bien voulu vous envoyer une Georgette un peu engraisée, mais elle est rebelle. C'est son assimilation qui est mauvaise, et le changement d'air activera la circulation.
Cela me fait une grande peine de m'en séparer, mais j'ai tant de joie à vous l'envoyer, sachant combien ce sera bon pour vous d'avoir un peu votre petite Georgette pour vous réconforter.
Je l'ai bien sermonnée pour qu'elle se soigne en conscience, prenne Hépatiol et autres fortifiants si le Docteur le trouve bon, sans faire attention à la dépense, car elle devient une économe sévère. Elle pensera, je pense aussi à payer ses dettes !
A Dieu, chère madame, que j'aimerais donc vous embrasser, en attendant, je prie Georgette de le faire de tout coeur pour moi²⁰."*

Madeleine Coutagne reçoit sa soeur à Argentières, près de Chamonix, dans le *grenier* savoyard qu'elle vient d'acheter. L'air est pur et vif, les fleurs aux couleurs vives envahissent les prés. Mais la maladie progresse. L'angoisse fait place à la certitude douloureuse. En juillet, Georgette est ramenée à Saint Genis-Laval dans la grande maison familiale. On l'installe dans la chambre où son père, qu'elle a soigné avec un amour attentif, est mort. La petite *Daddy*, sa nièce, reprend sa cérémonie apprise de Georgette auprès de son grand-père. Avec sa cousine elle va cueillir des roses, les dispose avec amour sur la table de chevet pour le Saint Sacrement. Mais cette fois, c'est la joyeuse tante Georgette qui est malade²¹.

Léonie toujours efficace, présente et dévouée dans les moments difficiles, s'installe à Saint Genis Laval, tandis qu'un groupe de xavières part en vacances à Ecully, près de Lyon, pour être près de Georgette. Anne-Marie surtout est terriblement inquiète. Georgette cherche à être fidèle aux *Commandements de la joie* qu'elle a écrits autrefois :

*"L'allégresse, la joie, tu sèmeras
Et toujours inlassablement.
Pour t'entraîner, méditeras
Mystères joyeux très souvent."*

*Si tu tombes repartiras
 Sans aucun découragement.
 Aux coeurs chagrins enseigneras
 A servir Dieu joyeusement.
 Dans la peine tu chanteras
 "Deo Gratias" à tout moment.
 Et s'il le faut tu pleureras,
 Mais tout à fait incidemment ;
 Dans la souffrance souriras
 Larmes aux yeux mais coeur vaillant.
 Toute ta vie tu serviras
 Tous et chacun aimablement.
 Puis dans la mort t'endormiras
 Avec amour paisiblement.
 Et le Seigneur tu trouveras
 Dans la joie éternellement²²."*

Comme à Renée dix ans plus tôt le Père Eymieu écrit de façon directe :

*"Ma chère fille,
 Je suis très édifié et donc très content de votre lettre. C'est bien ainsi
 qu'une xavière doit accepter l'épreuve, bravement, amoureusement,
 apostoliquement, avec une confiance inconfusable. "Je vais à qui me fie".
 In manus tuas.
 Par exemple, si vous y mêlez une obsession quelconque, je ne félicite
 plus, je gronde. In manus tuas... Vos misères comme le reste, tout
 abandonner au Seigneur.
 Dites à votre maman, avec ma compassion pour cette nouvelle épreuve
 que vous lui êtes, mon regret d'avoir été si mal en forme pour recevoir
 sa bonne visite.
 Oui, ma fille, de tout mon coeur, de toute ma prière, je vous bénis et
 vous confie à Notre-Seigneur²³."*

D'une écriture mal assurée, il ajoute quelques jours plus tard :

*"Face à l'épreuve, ne vous étonnez pas de sentir votre faiblesse ; mais
 appelez le Fort, qui veut venir et vous rendre capable de lui donner tout
 ce qu'il veut recevoir de vous. "Don et abandon... Don parce que..."
 Vous savez la suite.
 A Dieu, chère petite enfant : au revoir, si vous devez vous soigner (il
 rature "nous revenir ici"). En toute hypothèse, Sint Unum dans la prière
 et l'adoration de la volonté divine. A.E²⁴."*

L'agenda de Georgette est témoin de ses derniers jours :

21 Juillet. On m'apporte le Bon Dieu. Agonie de Jésus. Apprendre à bien tenir compagnie.

22 juillet. L'amour de Sainte Madeleine lui a appris :

1. Comment se faire pardonner : Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur
2. Le recueillement ; la meilleure part (cette part est après tout pour tous : c'est la vie du pur amour possible partout, et quoi qu'on fasse ; il suffit d'être attaché à sa volonté, uniquement).
3. La compassion, au Calvaire.
4. Le ... (illisible), le détachement à la Résurrection.

*31 juillet. Le jésuite malade.
Pureté d'intention.
Humilité.
Patience.
Indifférence et générosité.*

*Notes de juillet. Jésus, où me menez-vous ? Je me jette en Vous. Tout pour la Xavière.
Ayez pitié de ma grande misère.
Je vous offre tout : toutes les minutes de ce mois.
Aidez-moi.
J'ai confiance, éperduement, pour la vie, pour la mort.*

1er août. formule du Fondement.

*2 août. Jésus, aidez-moi. Je me sens si à bout.
Prenez tout, et pardonnez-moi ma lâcheté.
Le Règne : pour tout, partout, toujours, avec Lu²⁵.*

Les notes de Georgette se terminent sur le Règne. Les jours suivants, elle n'a plus la force d'écrire. Elle demande d'être transportée à la Pourraque, pour mourir parmi les Xavières. Echange de dépêches. Le voyage est décidé pour le 9 août. Sa mère lui dit adieu. Léonie, et Aimé Coutagne, son frère, l'accompagnent en ambulance. A la Pourraque, tout est prêt pour la recevoir. La suite, Gisèle l'écrit :

"9 août.

*Petite Soeur Georgette arrive en auto d'ambulance, c'est soeur Léo qui la ramène de Lyon. Son frère est là.
Notre petite soeur est bien oppressée. Notre Mère, seule, la reçoit à l'auto pour ne pas la fatiguer. Je regarde de la porte, on m'appelle pour enlever les paquets. Bonjour petite soeur. Georgette est sortie de l'auto et montée dans sa chambre par son frère et le brancardier. Alors qu'elle est installée sur son lit je lui apporte un verre de groseille, elle le prend, et bien qu'elle ait très soif, se donne la peine de faire son signe de croix. Notre petite soeur est bien mal, elle souffre beaucoup, cependant son visage reste calme, parfois la souffrance s'y lit, rapide.
"Ma Mère, ma Mère Claire", c'est la parole qu'elle répète le plus, "je souffre, quelle loque (dit-elle en parlant d'elle). Quel embarras je suis venue vous donner." Notre Mère lui défend de penser à cela.
Georgette a le coeur qui bat très irrégulièrement. Notre mère s'inquiète. Le Père David ne revient pas du village où il est parti en voiture depuis deux heures pour prendre les saintes huiles.
Deux piqûres d'huile camphrée la soutiennent.
Notre petite soeur est toute prise pas sa souffrance, cependant, elle tourne la tête pour regarder son frère, dont notre mère lui parle. Elle est très édifiante.
Voilà le Père David. Il donne les saintes huiles à notre Mère Claire puis prend notre Père pour l'aider à monter. Notre Père si faible, si tremblant, tient à donner lui-même l'Extrême-Onction à sa fille. Il dit au Père David : "Vous me suppléerez si vous voyez que je ne peux pas aller jusqu'au bout." Toutes les petites soeurs sont introduites dans la chambre de Georgette face à son lit, Andrée et Germaine portent deux cierges. Georgette reçoit les derniers sacrements en pleine connaissance et répond amen aux prières. Elle remercie. Elle avait le souci de dire*

merci.

Le Père David va chercher le Saint Sacrement, il remonte et l'on chante : "O bone Jesu". Les vierges de la terre font penser aux Vierges du Ciel qui vont introduire Soeur Georgette auprès du Bien-Aimé. Notre Père donne lui-même la communion à notre petite soeur qui redit merci, puis merci au Père David qui redescend le ciboire.

Sur la demande de notre Mère, elle sourit à ses soeurs. Nous partons. Il faut maintenant préparer la piqûre (d'huile camphrée, pas de morphine). Notre Mère demande à Georgette : "Que faut-il recommander à vos soeurs ?" "L'obéissance, l'obéissance, l'obéissance" redit-elle d'une voix pénible.

La fin approche. Un vomissement. Puis petite soeur souffre encore dans les bras de notre Mère, puis elle dit : "Je ne souffre plus" et tout finit. Elle attendit, et expira à la fin des prières de l'Indulgence de la bonne mort.

Petite Soeur Georgette est au Ciel, notre Mère et soeur Léo l'arrangent sur son lit pour que tous puissent aller prier auprès d'elle.

Elle est jolie dans cette paix. Son visage est doux et grave, ses mains croisées sur sa poitrine, un voile blanc orne son visage. Tout est paix et douceur.

Cependant, nous pleurons²⁶."

Les obsèques de Georgette sont fixées au 12 août. Il faut que sa famille vienne de Lyon. Les Tournier, c'est-à-dire Madeleine, son mari et ses enfants Gabrielle et Jacques, prennent la route. Est-ce l'émotion ou la voiture achetée d'occasion, ils ont un accident, sortent indemnes d'une voiture hors d'usage. La famille Coutagne se retrouve aux Défends, près d'Aix-en-Provence dans la propriété de famille, et de là, monte à la Pourraque.

Soixante ans après, Gabrielle-Daddy, surprise et émue que la mémoire de sa tante et de sa famille soit restée si vivante chez les xavières, raconte :

"Nous étions tous présents auprès de notre grand-mère bouleversée par le décès de sa fille très chère ; nous avons suivi le cercueil de tante Georgette posé sur une charrette tirée par un âne, de la Pourraque à l'église de Beaumont, puis au cimetière. J'ai une vision très nette et je revois tous ces moments impressionnants. Retour à la Pourraque où nous avons pris part au repas préparé dehors. J'avais dix ans, et c'est de ce 12 août que date mon premier contact avec la Pourraque. Etant toujours en mouvement, je courais sur le mur de la terrasse. Allant rejoindre ma grand-mère immobile, je lui ai confié que tante Georgette nous avait protégés la veille, au moment de cet accident. Grand-mère en a été très touchée, puisqu'elle l'a répété à ma mère. Elle m'a embrassée en acquiesçant²⁷."

Cinquante ans après, les vieux de Beaumont s'en souvenaient encore : un jour d'été, les demoiselles de la Pourraque avaient enterré une jeunesse, celle qui faisait les courses et qui était si aimable. C'était une estime qu'elles leur faisaient : quand on a son mort quelque part, on est de l'endroit. Ils connaissaient cette tombe. Quand les demoiselles n'étaient plus venues, à cause de la guerre, ils l'avaient en quelque sorte gardée - du moins c'est ainsi qu'ils

voyaient les choses²⁸.

Claire est éprouvée. Le climat serein de la mort de Georgette est un réconfort, mais quelle épreuve d'enterrer pour la Sainte Claire, sa fête, la xavière sur laquelle peut-être, elle comptait davantage. Elle écrit pour *Sint Unum* et l'*Eveil Marseillais* :

"Il semble que de ce petit cimetière de Provence où elle repose "dans une paix de Paradis", elle répète mieux encore sa consigne de missionnaire qu'elle donnait un jour et qui résume sa vie :

Donner. S'abandonner. Finir.

Finir, c'est le secret de tous les nobles coeurs

Pour faire de leur vie un splendide poème.

Finir, c'est tout livrer au Christ le grand vainqueur,

Et finir, c'est aller jusqu'au bout de soi-même²⁹."

Et à Marie de Roux le 14 août :

Ma chère Marie.

Je ne veux pas oublier votre fête dans la douloureuse joie de ce départ pour le ciel. Ma première Xavière formée, qui incarnait bien notre esprit. Le Père David, s.j., qui assistait notre Père pour l'Extrême-Onction me disait : "jamais mort ne m'a tant ému, c'est divin." Elle parlera de vous à la Sainte Vierge demain, je lui avais tant parlé moi-même de notre amitié.

Que le Seigneur nous mène au terme dans une même paix et un même amour. Je vous reste affectueusement vôtre. CM³⁰."

Dans tous ces récits douloureux, une xavière n'apparaît pas, ne dit mot, ne fait rien : Anne-Marie "tient" seulement avec foi. Son chagrin retrouve le lit creusé autrefois par la mort du petit Pierre. Aujourd'hui, dans la famille xavière, elle enterre sa "jumelle" qui, avec elle, portait l'avenir. Elle n'a plus qu'à tomber malade.

Claire écrit des lettres pleines d'affection et de réconfort à Madame Coutagne. Et se prépare à l'autre grande épreuve : la mort du Père Eymieu.

d. La mort du Père Eymieu.

Il a passé l'été à la Pourraque. Dans la *salle verte*, sur une chaise longue, on voyait sa frêle silhouette souriante à l'ombre des platanes. Il écrit le dernier Tome du *Gouvernement de soi-même* : *L'Art de vouloir*, dont il est la vivante illustration, écrit Claire à Marie de Roux. Le Père David a donné la retraite, il entoure le Père Eymieu de sa présence fraternelle. Le Père célèbre seul pour la dernière fois le 19 juillet. La mort de Georgette l'affecte beaucoup. Selon son expression, il continue pourtant de "*tracer son sillon, droit comme un boeuf.*"

Avant de mourir, l'apologète règle son compte au déterminisme, ou plutôt à cette idée qui fait de la force de l'habitude loi, stérilisante pour la conscience humaine. L'art de vouloir ? *"C'est se mettre librement dans la nécessité de voir arriver ce qu'on a choisi.. C'est tourner le volant dans la direction que l'on veut suivre... C'est l'art de mettre le déterminisme au service de la liberté³¹."* Prévoir ne suffit pas, il faut pré-imaginer, ainsi la conscience morale échappe au déterminisme et peut faire acte de liberté, en faisant venir à la conscience, poser devant soi et vouloir, les évènements. Choisir, c'est décider, affronter librement. L'art de vouloir, ouvre à la nouveauté pour l'accueillir et "achever". *"La vie est à monter, elle n'est pas à descendre, reprend-il, quel que soit le degré de valeur où nous sommes parvenus, nous pouvons, nous devons, tant que nous ne sommes pas morts, monter encore. C'est notre unique raison de vivre, et rien qu'à le tenter, c'est mettre dans notre vie plus de force et de joie³²."* L'ouvrage, de lecture agréable, émaillé d'exemples, essaye de traduire en termes anthropologiques à la portée de tous l'expérience de discernement et d'élection des Exercices. *Tant qu'il n'est pas mort*, Antonin Eymieu travaille.

Un mois s'écoule après le pénible enterrement de Georgette . Le retour de la communauté et du Père à Marseille est prévu pour le 1er octobre, avec la rentrée scolaire. Septembre est un mois paisible. La lumière de l'été s'adoucit, les ombres du soir s'allongent, les orages d'août ont fait taire les cigales, la vigne, le mûrier et l'olivier préparent leurs fruits ; le temps est délicieusement suspendu.

Le 16 septembre, deux xavières partent à Bastia pour une retraite de jeunes filles. Marie-Louise remplace Anne-Marie au pied levé : éprouvée par la mort de Georgette, elle a attrapé la première maladie venue, une forte fièvre la cloue sur le continent. A Ajaccio, Monseigneur Rodié est de plus en plus décidé à demander une communauté de xavières. A Bastia, Anna Bonerandi participe à cette deuxième retraite, qui développe davantage en elle le désir d'être xavière. Marie-Louise, dont elle a fait la connaissance, renforce ce désir. Bientôt, elle entrera en relation épistolaire avec Claire Monestès.

Mais quand les *Missionnaires* rentrent le 30 septembre, nul ne se réjouit.

Le matin même, Claire a décelé chez le Père Eymieu des signes de congestion. Elle a décidé de le ramener immédiatement à Marseille, et fermé la Pourraque en deux heures. Au moment du départ, le Père regarde longuement la maison, le paysage. Il sait qu'il ne reviendra pas³³.

Le Père Chauvin, supérieur de la communauté jésuite, est absent. Le Père Delaye, Recteur du Collège de Provence, qui le remplace, décide de laisser le Père Eymieu chez les xavières, d'autant que le boulevard Pèdre n'est qu'à quelques centaines de mètres. Le Docteur Mattei appelé de toute urgence ne peut que constater la progression du mal, contre lequel il ne peut rien. Le Père Eymieu fait alors lui-même ses invitations pour la célébration du Sacrement de l'Extrême-Onction. Le 2 octobre, de nombreux Messieurs du Sacré-Coeur, et parmi eux *Léon* que le désaccord à propos de l'Action Française avait éloigné, ses frères jésuites, et *dans un petit coin*, dit Claire, les xavières, l'entourent³⁴. Rue Breteuil, Anne-Marie tout juste remise et Denise ont repris en mains la maison, organisent la rentrée, la réouverture du Restaurant, les Missions, la J.E.C., l'Oeuvre des Russes. A Charles de Foucauld, Claire met toute son énergie et son coeur à soigner, veiller, entourer, celui à qui elle doit d'avoir fondé la Xavière et reconnaît comme fondateur, semble-t-il³⁵. Le climat est le même que deux mois plus tôt : foi, sérénité, don de soi. Le malade ne se plaint pas. Quand elle lui demande s'il souffre, il répond : "*de mon mieux*" ou encore "*pas tant que je le mérite*" et répète souvent : "*adhésion totale*"³⁶. Claire communique à cette acceptation sans conditions qui illustre l'*art de vouloir* ce qui est aujourd'hui la volonté de Dieu.

Le même 30 septembre, Mgr. Dubourg a posté une carte de Rome : "*Je me suis occupé de vos affaires... C'est arrêté !... On n'admet pas le nom de la congrégation... Il faudra reprendre le projet, en le modifiant au moins dans sa présentation. Vous savez qu'il en est souvent ainsi pour les oeuvres qui doivent vivre et prospérer. Confiance donc*"³⁷. Quand arrive cette carte postale, il est peu probable que Claire en parle au Père Eymieu mourant. La solitude commence, avec la Xavière inachevée.

Pour le moment, elle s'applique à lui exprimer sa reconnaissance, ouvrant selon son désir les portes de la maison à tous ceux qu'il désire revoir. Et parmi eux, Aimée Novo... Il est aussi le "*Père*" de Notre-Dame du Travail. Les deux femmes se revoient pour la première et dernière fois à son chevet³⁸. Dignement. Avec charité. Aimée, heureuse de ce qui lui semble réconciliation - reste-t-elle culpabilisée du départ de Claire ? - demandera que Notre-Dame du Travail et la Xavière fassent un *Memento* commun du Père Eymieu. Mais Claire refusa. Elle veut pardonner, mais la douleur reste vivante.

La nuit du dimanche 8 au lundi 9 octobre est une nuit de veille : auprès du Père, le Père Chauvin, trois *Messieurs du Sacré-Coeur*, et Claire. Jusqu'au bout, elle cherche à lui parler. A 2h30 du matin, la main posée sur le poignet du Père, elle sent le pouls diminuer, et doucement lâcher : "*le Père s'en alla dans la joie du Paradis*³⁹". Le Père Chauvin dit la bénédiction, va revêtir aussitôt les ornements pendant que les assistants chantent le Magnificat. Il est 3 h. du matin. La Messe commence immédiatement : "*Introïbo ad Altare Dei. - Ad Deum qui laetificat juventutem meam !*" Claire contemple. "*La porte de la chambre était ouverte sur la chapelle, c'était l'hostie qui s'unissait à la grande oblation*" écrira-t-elle à Marie de Roux⁴⁰.

Le lendemain, les Marseillais apprennent la mort du Père Eymieu par la presse.

LE R.P. EYMIEU EST MORT.

Les catholiques Marseillais et surtout les paroissiens de l'église Saint Joseph apprendront avec une vive peine la mort du R.P. Eymieu, survenue, hier, après une longue et cruelle maladie. Avec lui disparaît un grand remueur d'âmes, un apôtre vraiment admirable de la pensée chrétienne.

Né en 1861 à Chamaret-Grignan, dans la Drôme, il était entré à la Compagnie de Jésus en 1880. Il s'occupa d'abord de questions d'éducation, mais dès cette époque, il s'affirme déjà comme un maître de la chaire. Il se fait entendre à la Primatiale à Lyon, à Saint Nizier, à Bordeaux, à Saint Sulpice à Paris, à Genève, avec un succès croissant. A Marseille, il donne un carême à Saint Philippe où il découvre à la fois ce public marseillais à qui il va se consacrer et la formule de conférences religieuses qui lui est si personnelle.

L'année suivante, il inaugure à Saint Joseph les conférences magistrales de Carême qu'il donnera pendant près de vingt ans à un auditoire d'élite pour lequel les murs de l'Eglises paraissaient trop étroits.

Il n'y a pas que des fidèles pour l'écouter ; des professeurs, des avocats, des incroyants, même viennent l'entendre et lui demander des leçons d'éloquence. De passage à Marseille, Pierre de Nolhac assiste à une de ses conférences et confie en sortant à un de ses amis que "*L'Institut s'honorerait en lui ouvrant ses portes.*"

Lui ne s'en soucie pas. Il rêve d'autres conquêtes. La liste de ses ouvrages où il a condensé l'immense labeur de ses jours et de ses nuits, avec une puissance de travail vraiment prodigieuse, atteste ses préoccupations.

Donner aux hommes une clef du problème de la vie par le "Gouvernement de soi-même" ; la science n'a rien qui s'oppose au dogme catholique, conclut-il dans le "Naturalisme devant la Science" et "La part des croyants dans la science". Puis ce sont les certitudes que donne la foi avec "Obsessions et scrupules" et "les Aspirations humaines". La structure de l'Eglise lui inspire "Le Pape" et "Jésus d'après des documents historiques". Enfin, sur son lit de malade, il

recueille ses méditations sur la volonté et termine cet "Art de vouloir" qui sera comme son testament d'écrivain en même temps qu'il l'illustre en poursuivant son travail malgré des souffrances lancinantes.

Ses conquêtes, c'est dans l'ordre moral qu'il les poursuivait ; tous ceux qui ont pénétré dans son intimité, tous ceux qui sont allés le consulter – et Dieu sait s'ils sont nombreux –, savent quelle sensibilité délicate, quelles richesses affectives dissimulait ce masque, qu'on était tenté parfois de trouver trop rigide ou trop sévère.

Nous prions sa famille et toutes les œuvres dont il était le soutien moral et le conseil éclairé de bien vouloir agréer l'expression de nos condoléances⁴¹."

Une foule dense assiste aux obsèques. Les xavières sont toutes là. Au retour, dans la boîte aux lettres de Charles de Foucauld, une lettre du Père Eymieu les attend ! Il l'avait écrite aux "missionnaires corses", mais, mal adressée, elle est revenue, comme un testament.

"Être Xavière, c'est être du Christ, avoir ses pensées, ses amours, ses sentiments, etc... Il faut que tout ce que vous faites, tout ce que vous aimez, tout ce que vous pensez ou dites, Jésus puisse l'agréer comme sien et le faire entrer dans sa vie à Lui.

Votre idéal est splendide. Soyez-en moins indignes chaque jour et créez une tradition, une race, par lesquelles le Christ devient, chaque jour, plus aimé.

Je vous bénis et je me cache, comme le souffleur dans son trou, mais je vous souffle votre vrai rôle.

Et je vous bénis. A. Eymieu⁴²."

Claire prend congé d'Aimée Novo et Andrée Butillard. Il lui reste à mettre au propre pour l'éditeur "L'Art de vouloir", et à faire en sorte que vive la Xavière pour que le Christ devienne chaque jour plus aimé. Elle écrit à Mgr. Dubourg :

"Excellence,

Nous sommes orphelines ! Le nom si dur pour nos coeurs s'éclaire d'une lumière en me rappelant les derniers mots du Père : "il faudra vous confier à votre évêque".

Je viens donc, Excellence, vous demander d'être notre Père, de veiller sur le petit nid dévasté de tout votre grand coeur que nous connaissons déjà si bien.

Quand il y a deux mois, le 9 août, le Seigneur prenait une de mes premières filles, Georgette, la croix était déjà bien lourde. Mais maintenant, devant cette séparation de notre saint, de notre Père, nous n'avons qu'à redire les paroles qu'il prononçait pendant sa maladie : Mon Dieu, je fais une adhésion totale (tout son souffle si court se ramassait dans ce mot) à votre sainte volonté.

L'avenir si sombre soit-il à l'heure actuelle ne me fait pas peur, nous avons une grande idée à travailler, nous pouvons en vivre, en faire vivre beaucoup d'autres. Nous mériterons par nos sacrifices, notre fidélité, que l'Eglise veuille bien l'agréer. Mais nous avons besoin d'un Père pour nous protéger, pour nous aider, pour nous aimer.

Excellence, nous nous remettons donc entre vos mains avec une immense

confiance filiale.

Daignez accepter les filles et la mère.

Vous pouvez compter à fond sur notre obéissance, nous en avons eu tant d'exemples magnifiques, et aussi sur notre piété filiale.

Daignez agréer, Excellence, l'expression de ma si profonde vénération.

Infirma in Xto. Votre humble fille, Claire⁴⁴."

Monseigneur Dubourg répond le 13 octobre :

"Ma chère fille,

J'ai bien pensé à vous et prié pour vous.

Je voulais vous l'écrire en vous demandant de venir me voir.

depuis mon retour de Rome, je ne m'appartiens plus, excusez-moi.

Je ne vous abandonnerai pas. Ayez confiance.

L'Heure du Bon Dieu sonnera...

Pour le moment, c'est encore la période d'attente... qui n'empêche ni de se sanctifier, ni de travailler pour le bien de l'Eglise.

Du haut du Ciel, votre bon Père vous éclairera et vous guidera.

Je vous bénis et vous redis tout mon dévouement en Notre-Seigneur."

Maurice Dubourg, évêque de Marseille⁴⁵."

e. Cancer de Claire.

L'épreuve est sans répit. Claire a un cancer du sein qu'il faut opérer.

L'intervention chirurgicale, rapidement décidée, a lieu à Paris, dans la clinique des Soeurs de Saint Joseph de la rue Violet. La famille Monestès est proche. C'est un réconfort. Léonie est là. Avec Andrée Bernardet et Germaine de Vachon, elle installe la communauté parisienne. C'est un souci. Andrée, sur qui repose la fondation parisienne avec la responsabilité du patronage de Saint Médard – *alibi* pour s'installer à Paris – vacille. Elle subit l'influence d'un oncle bénédictin à Hautecombe, qui juge l'avenir des xavières par trop incertain. Elle n'a renouvelé ses vœux que pour six mois, dans l'attente d'y voir clair. Léonie connaît à son tour un deuil familial. Mais elle prend en mains avec courage l'installation, dans un climat tendu qui lui demande des efforts de douceur et de diplomatie propres à mettre ce gros bougon à la torture. Elle se met en quatre pour réconforter Claire, et trouver un autre logement que le foyer de la rue Scipion, qui ne convient guère à la vie religieuse. Elle rencontre le Père Doncoeur, sur qui Claire compte beaucoup et, – ce qu'elle ne lui dit pas – sent qu'il ne s'intéresse aux Xavières que dans la mesure où elles peuvent servir ses propres projets, et elle n'aime pas cela.

Claire est opérée le 15 ou le 16 décembre. Anne-Marie de Lavalette, dont le mari a été muté en région parisienne, est près d'elle. Elle trouve son amie moralement et physiquement épuisée, sans le soutien spirituel dont elle aurait besoin. Elle lui envoie un franciscain de ses amis, le Père Abel (dont le frère

doit être canonisé). Il va plusieurs fois à la clinique voir Claire. Ce dialogue la reconforte. Lui, trouve "séraphique" l'âme qu'il découvre, et s'étonne : *"Mais enfin, pourquoi les jésuites ne s'occupent-ils pas d'elle⁴⁶ ?"*

Au terme de l'hospitalisation, pour commencer l'année 1934, Claire part en convalescence à Menton dans la maison de repos tenue par les *Religieuses catéchistes des Pauvres Noirs*". La fondatrice, Alice Munet, a rencontré les pires difficultés. Cela la reconforte⁴⁷. Elle y reste deux mois.

Elle est de retour à Marseille au printemps. Les xavières sont au travail. Anne-Marie, responsable des xavières marseillaises, accomplit sérieusement sa tâche. Elle organise avec Gisèle une retraite pour onze jécistes. Marie-Lou soigne un rhumatisme attrapé dans l'humidité du camping avec ses guides, et poursuit ses études de philosophie. Il y a quelques complications avec l'Abbé Scolardi, qui veut plus d'espace pour ses oeuvres tout en payant un loyer moins cher. Il y a aussi des histoires de procès et d'argent avec Léonie. Mais enfin, eu égard à tout ce qu'elle vient de passer, c'est du menu fretin de souci.

La première tâche à laquelle elle s'attelle avec Juliette pour secrétaire est de trier et ranger les affaires du Père Eymieu restées à Charles de Foucauld, et de s'occuper du dernier manuscrit. Elle trouve les carnets intimes du Père. *"J'ai trouvé, en rangeant les papiers du Père, des merveilles, je pense que çà ne craint rien dans ma chambre du feu ou du voleur, nous avons eu un saint. Il a eu de grosses difficultés pour se décider à se faire prêtre. Ce n'est pas par attrait, disait-il, mais puisque je le fais, je serai un saint⁴⁸."*

CHAPITRE XIX

LA XAVIERE A PARIS

"Avoir le sens vrai qui doit être le nôtre dans l'Eglise militante."
(Exercices, n° 352).

A. UNE INTEGRATION DIFFICILE.

Lorsque les xavières y arrivent en 1934, Paris est en pleine effervescence sociale et politique. L'Affaire Stavisky a exacerbé l'affrontement des forces de Droite et de Gauche¹, sur fond de crise économique. La France est divisée. L'Action Française accroît son influence malgré la condamnation Romaine de 1926, les Ligues se multiplient, celles qui rêvent d'un fascisme à l'italienne et celles, plus modérées, comme les Croix de Feu du Colonel de la Roque², qui veulent seulement, disent-elles, rétablir la moralité publique en prenant appui sur le sens civique des anciens combattants, qui s'y rassemblent en masse. L'ensemble de ces mouvements de Droite constitue un bloc réactionnaire qui fait le lit de l'influence grandissante des régimes totalitaires. A l'égal de ce qui se fait outre-Rhin et en Italie, les jeunes rêvent d'uniforme, d'embrigadement et de défilés para-militaires.

Le Gouvernement radical au pouvoir est accusé par les Droites d'avoir couvert l'escroquerie de Stavisky, français juif d'origine ukrainienne retrouvé mystérieusement suicidé dans son chalet de Chamonix : ce sont des ingrédients suffisants pour que les Ligues tentent une grande manifestation. Le 6 février, c'est l'émeute. Débordée, la troupe tire, il y a des morts à la Concorde. Piège tendu à la Gauche ? Tentative de coup d'Etat faciste ? Les interprétations diffèrent. Les semaines qui suivent sont très troublées.

En mai 1934, les Gauches s'unissent pour former le *Front Populaire* avec le radical Daladier, le socialiste Blum, le communiste Thorez qui fait peur aux

catholiques. Rien d'étonnant à ce qu'ils optent majoritairement pour la Droite et entretiennent une certaine admiration pour les gouvernements européens qui semblent être un rempart contre la vague communiste et révolutionnaire. En 1936, ils ne réagiront pas quand Hitler écrasera Guernica. Il faudra attendre 1937 et l'encyclique *Mit Brennender Sorge* pour que l'opinion catholique soit alertée du danger. Il est bien tard.

Sur ce fond difficile, l'implantation des Xavières à Paris est marquée aussi par de nombreuses difficultés et un certain flottement. L'épuisement de Claire, la disparition du Père Eymieu, un motif d'installation qui n'est pas d'abord la mission mais le désir de recrutement, la tâche apostolique peu enthousiasmante acceptée au hasard des circonstances, y concourent. Les difficultés rencontrées sont de trois ordres : *pastorales*, à la paroisse Saint Médard ; d'*orientation* de la Xavière, avec l'échec de la tentative de collaboration avec le Père Doncoeur ; *financières* enfin, avec la nécessité nouvelle de devoir trouver des ressources pour vivre et l'autonomie financière des communautés.

Ce sera l'occasion d'un certain nombre de prises de conscience, l'appel à une nouvelle pauvreté. Claire Monestès ne retrouve pas, après l'épreuve de la mort de Georgette et du Père Eymieu, le dynamisme des années précédentes. Quelques xavières partent, de nouvelles arrivent pourtant : Anne Bonerandi, et Suzanne Delaunay, particulièrement.

On pourrait résumer cette période par la question : quel est le sens vrai qui doit être le nôtre dans l'Eglise militante ? Fondatrice, Claire doit imprimer à son groupe une direction et un élan qui supposent qu'elle voie clairement en quoi elle a, par l'appel du Christ, à servir l'Eglise. Elle apprend à ses dépens qu'avoir confiance en la grâce de Jésus-Christ en elle, comme elle dit, entraîne ruptures et incompréhensions. Ce n'est pas suivre aveuglément quiconque, fût-il jésuite, sans discernement. Mais savoir, comme avec le Père Doncoeur, marquer sa différence, est, dans l'état de faiblesse où elle est désormais, ardu. *Avoir le sens de l'Eglise* serait-il donc avoir le sens de soi-même tel que l'Esprit vous a fait pour l'Eglise ? Comment discerner entre l'obéissance et l'orgueil ?

Le statut canonique, parce qu'il objective la Xavière comme un don et un appel, change tout. Il met Claire en situation d'obéir aux textes *fondateurs* – même s'ils viennent d'elle – et par eux au Droit de l'Eglise, donc à l'Eglise et au Christ. Il la libère d'elle-même tout en la confirmant. Elle peut résister aux

pressions et avancer librement. Anne-Marie s'étonnera de l'entendre lui dire en 1936 : "*La Xavière vivra tant que ma silhouette se profilera derrière elle.*" Mais ce qui eût été orgueil est devenu obéissance quand la Xavière est devenue Pieuse Union.

1. LES TROUVAILLES DE LEONIE FABRE.

a. Un quartier.

Entre ses visites à Claire à la clinique de la rue Violet et l'organisation de l'arrivée des trois premières xavières de la communauté parisienne, Léonie Fabre a repris son bâton de pèlerin pour trouver une maison. L'hébergement rue Scipion ne peut être que provisoire⁴. Une maison boulevard Saint Michel, une autre rue Lhomond, ont retenu son attention. Mais quand elle visite le 33 rue Tournefort, elle sait qu'elle a trouvé.

L'ancien *Chemin Chartière* devenu rue *Neuve Sainte Geneviève*, ouvre l'agréable perspective de ses vieilles maisons chargées d'Histoire sur la tour du Lycée Henri IV. Cette rue de 270 mètres de longueur a vu se côtoyer au long des siècles : le Magasin d'équipement et d'habillement du Régiment des Gardes Françaises, la misère noire du peuple, les filles de rues, quelques grandes familles et de nombreux couvents, les uns appelant les autres. Les religieuses particulièrement ont marqué cette petite rue. Au 17ème siècle, les Filles de Saint Thomas, à l'actuel n°2, s'occupaient des jeunes filles aisées tandis que les Filles de Sainte Perpétue, un peu plus bas, apprenaient à celles du peuple à travailler. Au 18ème, une communauté de repenties leur succéda : les Filles de Saint Théodore laissèrent le souvenir de religieuses qui surent montrer du tempérament, quand elles préférèrent partir toutes plutôt que d'accepter le directeur spirituel qu'on voulait leur imposer. Ce fut la fin de la Congrégation. On en récupéra quelques-unes auxquelles de nouvelles repenties s'adjoignirent ; elle formèrent la congrégation des Filles de Saint Aure, qui unissait l'éducation des jeunes filles et la dévotion au Sacré-Coeur, précurseur en cela de la Société des Dames du Sacré-Coeur. Le pensionnat florissant disparut à la Révolution. Au 19ème siècle, les Bénédictines de l'Adoration du Saint Sacrement reprirent une partie des bâtiments après le Premier Empire, les Auxiliatrices de l'Immaculée Conception l'autre partie sous le Second. En 1934, il restait les Bénédictines, rue Tournefort⁵.

b. Une maison.

De nobles familles ont bâti leurs demeures à côté des couvents. Charlotte de Brancas, épouse de Charles de Lorraine Prince d'Harcourt, possédait un hôtel au n°19. Leurs descendants, Comtes d'Harcourt, firent construire à la fin du 17ème siècle un Hôtel, plus bas, dont les jardins descendaient agréablement sur la pente sud-est de la Montagne Sainte Geneviève jusqu'à la Bièvre. Un jour, les Soeurs de la Miséricorde s'y installèrent, avec leur asile de sourdes-muettes, et un pensionnat dans des bâtiments aujourd'hui disparus. Quand quittèrent-elles l'endroit, on ne sait. Peut-être la séparation de l'Eglise et de l'Etat... La propriété fut vendue en plusieurs parts, les jardins lotis, la Ville de Paris construisit un bâtiment de briques au fond de la cour intérieure de l'Hôtel d'Harcourt, pour y installer une école technique. Une imprimerie s'y accola. Après la Première Guerre Mondiale, le 33 rue Tournefort devint le siège du *Centre International Catholique Féminin*, soutenu par des Catholiques allemands en esprit de rapprochement franco-allemand. L'Abbé Franz Stock⁶ le connut certainement. Mais l'oeuvre péréclita faute de fonds, avec le refroidissement des relations franco-allemandes. Une demoiselle Domanget, proche des jésuites, voulut y créer une oeuvre pour enfants déficients, sans plus de succès. Le nom d'un Mr. de Lavareille apparaît dans les courriers à propos des aménagements de la propriété. La boucle est sans doute bouclée⁷.

Fin 1933, le 33 rue Tournefort est à louer.

Léonie fait la première visite de la maison avec le Père Doncoeur. Une fois poussée la lourde porte de bois plein et franchi le porche, vous débouchez dans une cour rectangulaire en terre battue. Deux platanes encore frêles étendent leurs branches dénudées par l'hiver. Ils dissimulent mal le bâtiment de briques sans goût ni grâce de la Ville de Paris. Mais retournez-vous : la maison XVIIIème siècle, avec ses hautes fenêtres à petits carreaux, le grain de sa pierre grise et ses volumes harmonieux, donne une impression d'élégante modestie. Deux marches, une porte-fenêtre : l'escalier intérieur s'envole, enveloppant l'espace central de ses volutes de fer forgé. Le soleil entre comme chez soi. L'intérieur se ressent des échecs des précédents locataires : il demande rafraîchissement. Qu'à cela ne tienne, on prendra son courage à deux mains. C'est grand. Mais la disposition de petites chambres le long des couloirs du premier et du second étage permettra de loger rapidement des étudiantes sans engager trop de frais, en attendant ce que le Ciel ne saurait refuser : des xavières. Le propriétaire en demande 60.000 F. par an. Léonie discute : la

maison lui plaît, c'est un fait, mais il lui faut en faire attentivement le tour pour savoir si elle vaut le prix demandé. Elle réserve sa réponse. En une période de récession économique, de troubles sociaux et d'instabilité politique, elle se doute que Mr. Vittman ne trouvera pas facilement un autre locataire.

Sûre de son affaire, elle va voir le Curé Thibault, fait valoir que les xavières travaillent pour sa paroisse et qu'à ce titre... Il accepte de prendre en charge les deux tiers du loyer ramené à 50.000 F. par le propriétaire. Bien joué. Aussi, quand elle présente l'affaire à Claire, Léonie préfère lui vanter l'espace, envoyer les photos prises par Estelle, évoquer l'enthousiasme de Germaine, plutôt que d'avouer la charge financière. En outre la mission attend. La rue, calme et pittoresque, se termine par un escalier où des grappes d'enfants à évangéliser s'accrochent, tels raisins à la vigne ; à deux pas, la *Mouff* offre son marché, ses bistrots, ses "bournats" ; de ce quartier populaire et pauvre, où les mauvais coups ne sont pas rares, on parle comme d'une "banlieue dans la ville"⁹. A dix minutes, la Sorbonne et le Quartier Latin offrent un tout autre terrain d'évangélisation. Enfin, pour la vie religieuse, rien de mieux : trois églises, Saint Médard, Saint Jacques du Haut Pas, Saint Etienne du Mont, sont à cinq minutes ; les Spiritains, à deux minutes ; les Bénédictines et les Soeurs de l'Adoration Réparatrice offrent des havres de paix contemplative tout proches ; les souvenirs d'Ignace et de François-Xavier abondent alentour ; et le quartier se souvient encore de Marie Pérignon, la sainte femme consacrée à Dieu dans le monde, qui aima et soulagea les pauvres en esprit de Réparation et eut pour devise *Hostia pro hostia*¹⁰.

Claire donne son accord. L'Hôtel d'Harcourt deviendra la *Maison Notre-Dame*, dit-elle à Léonie, en souvenir d'un commun voyage à Lourdes et en action de grâces pour son actuelle guérison. Sur la porte, on indiquera : "*Xavières, un nom passe-partout qui n'effraiera personne*", "*notre vrai nom*" ajoute-t-elle, coupant court aux recherches fantaisistes de Léonie¹¹. Madame de Lavalette est le témoin de son rêve :

*"Ce que je voudrais, c'est faire quelque chose qui ressemblerait aux maisons des premiers chrétiens, où tous ne faisaient qu'un coeur et qu'une âme, dans une atmosphère de simplicité, de pureté, qui conditionnent la vie chrétienne et ouvre les âmes à la joie*¹²."

Mais chacun sait que cette représentation idéale de la primitive Eglise ne résiste pas à l'exégèse. Il faut affronter les difficultés.

2. LES DIFFICULTES.

a. Le départ d'Andrée Bernardet.

A la violence extérieure de la rue s'ajoutent des difficultés internes et des crises successives qui secouent la communauté parisienne. Ces crises, liées au changement, éprouvent Claire, et contribuent à préciser le visage de la Xavière. Elles annoncent d'autres évolutions.

Au moment de la mort du Père Eymieu, Claire n'avait admis Andrée à renouveler ses vœux que pour six mois. Celle-ci n'allait pas bien. Elle l'envoya se reposer à Aix-les-Bains, proche de son oncle bénédictin à Hautecombe, espérant de ce repos qu'il l'aiderait à se reprendre¹⁴ après une période difficile. Las ! L'oncle l'a dissuadée de rester à la Xavière, dont l'avenir lui paraît trop aléatoire. Andrée met à profit ces quelques mois pour préparer discrètement son départ. Lorsqu'elle informe Claire de sa décision de quitter la Xavière, le vendredi 23 mars 1934, tout est fait¹⁴. C'est la Semaine Sainte.

Claire avoue son amertume :

"Vendredi Saint 1934.

Ma chère Léo,

... çà va, mais je ne puis m'enlever la pensée d'Andrée, au bout de 7 ans, tant de désinvolture et d'incompréhension. C'est bien aujourd'hui qu'il faut penser que le disciple doit passer par les chemins du Maître et qu'ils sont malgré tout moins durs que les siens. Mon Chemin de Croix s'étend. Aix s'ajoute, car là on a séparé cette enfant de nous. J'ai ses lettres de l'année dernière me parlant de la Clarté ! J'ai hâte de savoir ce qu'elle va vous répondre.

Quand je fais mon "mea culpa", je me rappelle ce que le Père disait, ce qu'il m'a dit tant de fois, ce mot du Père Gin hac : "et si j'ai brisé son rêve ? Il en fera un plus beau." C'est vous surtout qui en êtes l'instrument, ma chère Léo¹⁵."

Il faut prendre des décisions urgentes. La présence des xavières à Paris tient au Patro, et le patro tient à Andrée ! Faut-il l'y laisser quelques temps en la laissant rue Scipion tandis que la communauté s'installera rue Tournefort ? Mais mieux vaut une situation claire pour le quartier comme pour Germaine de Vachon, proche d'Andrée et influençable. Claire demande à Léonie de régler l'affaire. Léonie raccompagne elle-même Andrée à Tours dans sa famille, avec charité : *"il faut qu'elle nous regrette"* a dit Claire, qui la préfère amie plutôt qu'ennemie. Germaine part onze jours à Marseille où Denise la "noie" dans les préparatifs d'une mission pour les Corses : 290 affiches, 4000 tracts et 5000

cartons d'invitation la distraient efficacement. Cela laisse les coudées franches à Léonie pour évoquer dans le quartier Mouffetard les "*problèmes de santé*" voire le "*déséquilibre*" d'Andrée ainsi que le lui conseille Claire¹⁷. Quant à elle, elle reprend courageusement le patro bien qu'elle n'en ait ni le don ni l'attrait, en attendant une relève.

Mais Léonie aimait beaucoup Andrée, la percevait comme jeune, moderne, porteuse d'avenir, y compris dans ses lieux de refus ou d'incompréhension : une vraie xavière. Ce départ la trouble. Elle épaula Claire, et regrette Andrée. La correspondance de Claire se fait plus affectueuse : elle est inquiète, à part elle, pour Léonie. "*Mon gros Léo, ma chérie, ma chère Croussou.*" "*C'est bien vous qui aurez fait la Xavière*¹⁸ !" lui dit-elle. Elle commence à la tutoyer, semble s'appuyer sur elle et lui confier tous ses soucis. A la lecture de ces lettres trop affectives, on éprouve un malaise. Claire, en confortant Léonie, cherche à sauver la Xavière. Cette tendresse est l'envers d'une inquiétude.

Léo ne craque pas, dominée et guidée par son affection pour Claire. L'année précédente a été terrible, elle ne voudrait pas ajouter un échec fatal dans la vie de celle qu'elle aime et admire¹⁹. Pourtant, ses notes postérieures nous l'apprennent, elle a pensé partir en 1926, en 1932, en 1936 : à chaque fois qu'une étape nouvelle était franchie et que l'influence d'Anne-Marie Revertégat grandissait.

Léonie est jalouse. Peut-être est-ce Estelle Monestès qui eut le mot juste en disant à son propos qu' "*elle avait la vocation de Claire*²⁰". Partir serait retirer à Claire les moyens de sa fondation, lui a dit le Père Eymieu en 1926, briser son rêve, alors que la Xavière est sa consolation, la réussite de sa vie, une longue histoire commune aussi : "*Quinze ans d'une union sans faille*²¹", sait lui dire Claire. Alors, Léo continue. Elle s'assigne comme but de lui éviter de souffrir, et accepte d' *être le zéro qui donne valeur à l'unité*²². Le don de ses biens est l'expression du don d'elle-même. Faut-il en tirer qu'elle se résume à son amour pour Claire et n'entend rien à la vie religieuse xavière ? Ce serait lui faire injure.

La décision est prise de faire appel à Marie-Louise Fanton pour Paris. Celle-ci, sur qui on peut toujours compter, arrête provisoirement ses études de philosophie à Aix pour rejoindre Paris. Claire l'annonce à Léonie à Pâques

*"Pâques soir.
Ma chère Léo,
Nous venons de passer une très bonne journée à Charles de Foucauld.
Les petites avaient préparé chants, etc... C'est réconfortant. Mais vous,
mon pauvre cher Léo, vous étiez loin avec toutes les responsabilités et les
peines.
Je ne vous ai pas assez dit combien votre cran, votre dévouement, votre
foi, me touchaient le coeur. Je ne voyais pas comment vous aider, alors
c'était très dur, mais depuis que j'ai trouvé le moyen de vous donner
Marie-Lou, je suis tranquille. Elle est vraiment surnaturelle et bonne
pour tout ce qu'on peut désirer d'elle. Ce qu'il faut faire de Tournefort,
c'est un foyer spirituel, on verra peu à peu son mode, j'aurai causer avec
des gesn réalisateurs qui me donneront des idées. Marie-Lou fera très
bien et puis on louera des chambres pour récupérer le loyer. C'est
50.000 peut-être, j'en ai peur, misérable, vous ne m'en avez rien dit.
Je prépare quelques petites choses pour Paris. On emportera le calice de
Lucienne, je pense. Marie-Lou viendra avec la malle de linge. Il faudra
trouver un concierge, je pense.
Pour Andrée, soyez très gentille, il faut qu'elle nous regrette. Vous
pourrez lui dire qu'elle m'a fait beaucoup de peine, qu'elle ne sait pas ce
que c'est qu'un coeur de mère.
A Dieu, mon gros Léo, je pense que le Père est très content de vous.
Cette maison sera la maison de Notre-Dame de Lourdes, car elle m'aide
bien à me guérir. Je vais bien. Cette nuit, j'ai dormi. Je pense que vous
pouvez mettre le nom Xavière, c'est le vrai. Je vous embrasse de tout
mon coeur. Mère Claire²³."*

Deux jours après, elle ajoute :

*"Le Seigneur est plus fort que toutes les créatures. Je n'y compte plus,
pas plus pour nous aider que pour nous empêcher de marcher. Ce sont
des causes secondes. Ce qu'il faut envisager surtout, c'est le recrutement,
et tout voir à cette lumière²⁴."*

c. Problèmes à Saint Médard.

Les dames patronesses avaient espéré des religieuses dociles et douces. Or, Léonie Fabre honore sa devise *"Tout au travers"*, et Andrée Bernardet, à peine a-t-elle commencé d'imposer de nouvelles méthodes pédagogiques qui ne plaisent pas – *expliquer* le catéchisme, allons, que les enfants apprennent donc par coeur²⁵ ! –, s'en va ! Germaine de Vachon s'accroche efficacement au problème de la Première Communion : elle visite les familles une, deux, trois, quatre fois, jusqu'à ce que de guerre lasse, elles capitulent devant la grâce eucharistique promise à leurs rejetons. Elle s'attire par le fait même l'estime du curé et des vicaires Roussel et Aury, et les dames scandalisées et dépossédées sont sans recours. Un jeudi matin, la collaboration tourne court : celle qui a le pouvoir des clefs refuse l'accès du local des catéchismes aux xavières. La séance se transforme en procession de tables et de bancs en direction de la rue Tournefort : les enfants sont enthousiastes ! Les relations avec Mlle de Rose se détériorent.

A cause de ces difficultés, où elle ne retrouve rien des succès marseillais, Claire souhaite qu'on ne claironne pas l'arrivée des xavières sur la place de Paris. Si Paris doit se solder par un échec, mieux vaut s'installer discrètement pour pouvoir repartir sans bruit²⁷.

d. *A Paris, pour quoi faire ?*

L'expérience parisienne pose de façon nouvelle la question de l'identité des xavières. A la question "*Que faites-vous ?*" elles ne savent que répondre. Elles n'ont pas d'objectif apostolique déterminé. L'objectif religieux est d'être au Christ de telle manière qu'elles emboîtent le pas à toute action de l'Esprit qui, en autrui, les sollicite. L'objectif de leur venue à Paris est interne à la Xavière : se recruter, être proche des lieux où l'on "pense". Saint Médard, son caté, son patro, sont un alibi pour s'installer dans la capitale. A Marseille, l'oeuvre des Missions a anticipé la fondation, au point qu'on assimile souvent l'un à l'autre, comme y prête d'ailleurs le bulletin *Sint Unum*. A Lyon, venues pour une tâche impossible à conduire comme elles l'entendent, les xavières sont reparties. En Corse, les missions et retraites ont un caractère ponctuel qui ne leur demande ni de s'implanter, ni de s'adapter pour durer. Paris est un nouveau cas de figure. Pour la première fois, elles sont dans cette attitude que la fondatrice aime chez le Maréchal Foch : "*Je ferai une campagne plus belle si elle n'est pas déterminée d'avance*²⁸ !"

L'indétermination provoque un déplacement d'accent, a des conséquences sur la manière dont les xavières comprennent leur appel. L'appel du Christ, ce n'est ni les Missions, ni les Russes, ni les BBA, ni l'Action Catholique, ni le Scoutisme, qui sont les moyens. Qu'est-ce donc ? Le *Règne* : une aptitude à la disponibilité du Fondement et du Règne en vue de la mission du Christ. Allez expliquer cela à un évêque ou un curé qui demandent seulement quelques femmes disponibles et pas trop contestataires pour faire tourner les oeuvres ! Surtout si elles n'acceptent pas n'importe quoi : "*une troupe de choc*", aime dire Claire. Mais quel est le lieu du combat ? Où est le front ?

d. Une difficulté nouvelle : les finances et la pauvreté.

Le premier combat à soutenir dès 1934 est inattendu : survivre. La question de la pauvreté ne s'est jamais encore posée en ces termes. L'alerte est

donnée par Léonie Fabre : pour tenir la position, il faut manger. Devant cette nécessité première, elle crie casse-cou : il *faut* cesser de puiser dans le capital pour assurer le quotidien, il *faut* gagner de l'argent pour vivre, il *faut* que Tournefort subviene à ses propres besoins. Ce cri d'alerte contrarie Claire, qui note les réflexions de Léonie : elle y sent un danger pour la Xavière et une contradiction, car la même Léonie engage des dépenses somptuaires, dont la location de la rue Tournefort²⁹ !

Jusque là, la *Pauvreté* religieuse s'est accommodée d'être rentière, vivant de mendicité bourgeoise comme l'immense majorité des congrégations. Léonie Fabre et Anne-Marie de Lavalette font figure de bienfaitrices. Mais leur très grande proximité donne l'illusion d'une auto-suffisance de l'Institut. En outre le milieu catholique bourgeois de la fin du 19ème siècle tint avec *Rerum Novarum* tinrent que la richesse des riches est au service des pauvres auxquels finalement elle est destinée. Il semble donc normal que les riches subviennent aux besoins de ceux qui s'occupent des pauvres. Mais dans le cas présent, les réserves des riches s'épuisent. Il faudra penser autrement, insiste Léonie, parce qu'elle tient les cordons de la bourse et parce que c'est la sienne. Elle souffre de cette position ambiguë, aimerait cesser d'être "*femme d'affaires de la Xavière*" pour s'adonner à la pauvreté commune sans plus de fortune à gérer. Elle suggère de mettre ses biens en Société.

Comme pour l'*obéissance* à Lyon, à Paris, les xavières voient se déplacer la question de la *pauvreté*. Ce sont autant de prodrômes des évolutions de la vie religieuse au cours du 20ème siècle, qui inaugurent de nouveaux types de rapport au monde. Mais il est trop tôt en 1934. Il y faudra le deuxième conflit mondial. Claire aura en 1938 l'intuition et les mots d'une expérience qu'elle ne conduira pas à terme.

La Xavière naissante aux prises avec des problèmes de porte-monnaie est entre deux univers de pensée, et ne choisit pas vraiment. Si *missionner* peut être synonyme de travailler, *gagner de l'argent* n'apparaît pas lié au travail. Le travail est conçu comme un moyen d'évangéliser, pas comme un moyen de subsister. Les effets de l'intervention de Léo sont qu'elle-même s'accroche au patronage que d'autres xavières méprisent, dit-elle, mais grâce auquel la paroisse participe pour une part importante aux frais de la maison ; la maison est rentabilisée en louant des chambres aux étudiantes "*triées sur le volet*³²". Gérer un foyer d'étudiantes sélect est-il la vocation des Xavières ? La question ne leur vient pas à l'esprit. Qu'importe le *faire*. Claire compte sur la réputation

de ce foyer comme carte de visite : au moins, on peut l'expliquer et le faire comprendre, réservant à Rome et au Saint Esprit de comprendre ce qui est plus fondamental et peut se vivre n'importe où : *construire le Corps du Christ*. Mais rien n'est simple : le tri est tel qu'on refuse quinze étudiantes en attendant l'étudiante idéale qui n'existe pas, s'énerve Léonie. Un jour, enfin, un groupe s'annonce. Las ! Les jeunes filles n'ont pas le réflexe de pousser la lourde porte et repartent... La conclusion pratique s'impose : il faut une portière.

L'idée de *Soeurs Manuelles* revient. Claire les imagine en communauté indépendante, ayant sa vie propre au sein de la maison. Elles rencontreraient les autres une ou deux fois par an. Bonnes campagnardes, simples, solides et pleines de santé, ce serait l'idéal. Elle va jusqu'à demander à un prêtre qui semble avoir pour cela quelque charisme d'en envoyer quelques-unes. Trouver ces perles rares s'avère impossible. Le siècle est trop avancé. Il n'y en eu jamais une seule³³. Heureusement.

3. LES XAVIERES FONT APPEL AU PERE PAUL DONCOEUR.

a. Une collaboration désirée par Claire.

Claire Monestès pense avoir avec le Père Doncoeur beaucoup d'intuitions communes. Elle lui demande s'il veut s'occuper des xavières.

Nous avons vu Paul Doncoeur visiter le 33 rue Tournefort avec Léonie Fabre, qui en garde la désagréable impression que les xavières ne l'intéressent guère mais qu'il a des vues personnelles sur la maison : "*Il se fera de grandes choses dans cette maison !*" s'est-il écrié sur un ton prophétique qui ne lui plut pas³⁴. La suite semble lui donner raison : à peine la chapelle installée, le Père Doncoeur y dispose - y impose - une statue de Notre-Dame de la Route et le fanion du Maréchal Foch. Edouard Monestès, architecte, s'énerve du peu de liberté que lui laisse le jésuite. Les Cheftaines et les Cadets prennent leurs quartiers dans la maison, parmi eux les soeurs Dollé. Suzanne refait un court essai. Ridicule, pense Léonie. Mais elle ne dit rien à Claire, qu'elle protège de trop brutales déconvenues.

Le Père Doncoeur est une célébrité. Héros de la Grande-Guerre, décoré de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, il fit reculer le gouvernement, sauva

les religieux d'un nouvel exil, rendit aux catholiques français leur fierté. Pour les Xavières c'est un ami qui a envoyé Marie-Louise Fanton et Suzanne Dollé, reçu le renouvellement des voeux de Claire et Léonie, administré Madame Monestès. Claire admire son dynamisme et espère son soutien. Directeur des Etudes, connu et influent, il peut être un guide et un répondant utile pour la reconnaissance de la congrégation. Aussi, quand elle a demandé au Provincial des jésuites que le Père Doncoeur s'occupe des xavières, elle ne s'est pas attardée aux objections honnêtes et lucides de celui-ci :

"Le Père Provincial a dit oui pour le Père Doncoeur, mais celui-ci fait des objections - pas graves, que je vous dirai -. 1. N'a pas la lumière pour nous et alors a peur de substituer la sienne. 2. N'a pas les qualités pour... 3. Acceptation Père du Passage. La première est la plus importante. Autre nouvelle : Suzanne Nouvion arrive avec Suzanne Longchamp pour faire de la maison une maison cadette - si nous voulons essayer. Il y a avantages et inconvénients. Peut-être faut-il essayer ? Marie-Louise pas très enthousiaste, ne voyant pas son rôle. En résumé, P. très bon. J'oublie une objection. Veut séparer le spirituel, conférences, etc. de la direction générale. A voir³⁵."

Elle maintient sa demande, ouvre sa maison au Père Doncoeur et à ses oeuvres, écoute ses avis avec intérêt.

"Je l'ai vu aujourd'hui. Toujours très bon. Il aimerait que nous nous appelions Missionnaires du Saint Sauveur. Qu'en pensez-vous ? J'aime autant "Jésus Rédempteur". Mais c'est plus long³⁶."

Le nom *Xavière* ayant déplu, il faut en effet lui trouver une adjonction plus religieuse. Léonie reste sur la réserve.

Marie-Louise Fanton est contente, malgré ses réserves techniques, de retrouver celui qui fut son directeur spirituel et les cheftaines. Arrivée à Paris en mai 1934, à peu près en même temps que Claire et Denise Drouel, elle est un atout pour l'implantation de la Xavière dans le milieu des cheftaines dans lequel Claire espère recruter. Le Père Nicolet, qui donne la retraite de 1934, lui a conseillé de continuer sa licence de philosophie en Sorbonne plutôt qu'à l'Institut Catholique : *"Si vous voulez vous ouvrir à l'esprit du temps, la Sorbonne³⁶ !"*. Elle se partage entre l'accueil des pensionnaires, les cheftaines du Père Doncoeur, et ses études.

b. Une fragilité qui cherche un appui.

Léonie achète le ciboire fondateur. Pour le reste, Claire lui recommande la modestie dans les dépenses : *"ne mettez pas de luxe dans nos chambres de*

*religieuses*³⁷ ". On conjugue ascèse et nécessité. La petite chambre contigüe à celle de Léonie est installée pour Claire, au bout du couloir du premier étage, équipée d'une sonnette pour appeler : elle est mal remise de son intervention et des épreuves de 1933. Pour équiper la maison, tout ce qui peut servir à Paris est mis de côté à Marseille. Le frère Cartier, jésuite, trouve dans ses greniers les sommiers métalliques qui permettent de démarrer, et un modèle de table trapézoïdale qui intéresse Claire. Pour les chaises, le Père Doncoeur les adresse aux Bénédictines de Vanves dont ce liturge est proche, fondées à même époque et en pleine expansion : elles doivent commander en gros des chaises de bois pour un prix modique, on y ajoutera les chaises nécessaires aux xavières. Dossier droit, de peu d'encombrement, ces chaises rustiques auront à la Xavière un grand avenir. Des amis complaisants acceptent de voyager avec les objets les plus hétéroclites : une table à repasser ou un dessus de commode en marbre, en bagage accompagné, n'effraient pas. Ce qui est jugé inutile est vendu. Bref, on s'installe³⁸.

Et la Pourraque ? Claire et Léonie songent à la rentabiliser en la louant : elle ne sert plus, pour le moment, de lieu de rassemblement aux xavières. "*Cette pauvre Pourraque, pourrons-nous la garder ?*" se demande Claire qui, semble-t-il, n'y est pas retournée après la mort du Père Eymieu. Peut-être fuit-elle ce lieu chargé de souvenirs. En partant à Paris, elle a tourné une page, et choisi l'avenir. Elle a assuré à l'évêque de Marseille que les Xavières restent au service de son diocèse. Mais elle espère davantage en l'intervention de Mgr. Chaptal auprès du Cardinal Archevêque de Paris, Mgr. Verdier, pour obtenir à Rome la reconnaissance canonique. Elle rencontre le Cardinal dès le 8 avril 1934³⁹. La mort du Père Eymieu a fragilisé les xavières. Elle se rend compte que l'estime va à l'oeuvre du Père et à elle-même, beaucoup moins aux xavières qui suscitent peu d'intérêt. Pourtant, son but est d'achever la fondation de la Xavière qui hérite, à ses yeux, de l'esprit du Père Eymieu. Ne l'a-t-elle pas vu en rêve lui lancer quelque chose comme on lance un témoin : la Xavière⁴⁰ ? Et il faut faire vite; Elle est malade.

Il faut reprendre la rédaction des constitutions de telle manière que Rome les agrée, entrer ainsi dans les cadres obligés, et travailler à se faire connaître et apprécier du Diocèse de Paris. Or, les appuis manquent. Les jésuites éminents avec lesquels elle prend contact, tels le Père d'Ouince et le Père Creusen, canoniste, ne semblent pas se passionner pour la petite Xavière. Aux dimensions de Marseille la mission était l'affaire commune, tous se connaissent, l'histoire des Missions de Midi se confond avec l'histoire diocésaine. A Paris,

tout est noyé. La greffe est longue à prendre. On espère en le Père Doncoeur.

4. DE NOUVELLES XAVIERES.

a. Quand Anne Bonerandi entre dans une *Pieuse Union*.

Séduite par le Christ, attirée par les xavières, Anne a entretenu un courrier régulier avec Mademoiselle Claire Monestès, qu'elle ne connaît pas. En 1935, l'heure de la décision est venue.

Un jour, cette grande jeune fille brune de 25 ans quitte Bastia et l'Ile de Beauté avec la complicité de son frère Joseph, chez qui elle est censée passer quelques temps, pour venir sur le continent et, via Marseille, rejoindre Paris et entrer à la Xavière. Nous sommes début juin 1935. Quelle aventure !

"A Marseille, Marcelle Jollivet m'a accueillie, très gentille. Le soir même, Anne-Marie me demanda sévèrement le grand silence. La vie religieuse, c'était cela.

C'est le 3 juin 1935 que je suis arrivée de Marseille à Paris par le train. Marie-Louise était venue me chercher à la Gare de Lyon. J'avais un manteau à carreaux noirs et blancs, les cheveux courts, l'insigne de la JEC qui devait servir de signe de reconnaissance. Au 33, Mère Claire m'a accueillie. Nous avons d'abord parlé un moment au petit salon du premier étage, puis elle m'a emmenée à la chapelle : "C'est Lui qui vous reçoit"⁴¹."

Dès le lendemain, Marie-Louise, chargée des postulantes, lui explique la mission qui l'attend : mettre de la naphthaline dans les couvertures en prévision des proches vacances. Stupeur.

Claire sort Anne tous les jours : un jour pour l'emmener se confesser au Père Doncoeur, un autre jour pour lui faire explorer le quartier et, un jour plus dur que d'autres, pour lui acheter le chapeau rouge dont elle rêve. Anne est en proie à deux chagrins : la nostalgie de la Corse et les aspérités du tempérament de Léonie. Deux autres surprises l'attendent.

La première, ce sont les vacances qui la font passer de la naphthaline aux Alpes. Bien avant les congés payés, les xavières n'ont jamais renoncé aux vacances dont, soit dit en passant, elles ont grand besoin. Cet été 1935, elles vont à Lumbin, dans la propriété des Fabre. Anne goûte l'altitude à Saint Hilaire du Touvet, accompagne Claire pour un voyage d'action de grâce à Chambéry et Myans, découvre les torrents, les grasses prairies, la fraîcheur fleurie des montagnes et sa co-postulante Geneviève Laborde. Mais... à quand

la mission et la Croix ?

La deuxième surprise d'Anne prend couleur de fête. Un jour d'août, une immense messe d'action de grâce est dite, des photos sont prises où le Père Doncoeur trône au milieu du petit groupe de xavières, le repas est excellent. Qu'est-ce que c'est ? Anne, qui se croit entrée dans un *Ordre* religieux, découvre qu'il s'agit d'une *Pieuse Union* : la nouvelle vient d'en arriver pour la joie générale. *Pieuse Union*⁴² ? Qu'est-ce que c'est ? Le terme ne lui plaît guère. Mais passant outre aux nuances canoniques, elle comprend que l'Eglise agrée la Xavière, et s'abandonne aux réjouissances.

Avec la rentrée scolaire, les choses sérieuses commencent. Pendant l'été, les maçons ont travaillé d'arrache-pied au 33. Pour les jeunes xavières, l'heure des pinceaux, tournevis et marteaux a sonné. La reconstruction des lits du frère Cartier laisse des traces cuisantes. Au premier étage, les cloisons entre trois petites chambres ont été abattues, l'espace ainsi obtenu fait une agréable pièce carrée, très claire avec ses quatre fenêtres, pour la chapelle. La première messe y est célébrée le 9 octobre 1935, jour anniversaire de la mort du Père Eymieu. Le 3 décembre, pour la Saint François-Xavier, Anne fait son oblation. Elle a appris à se livrer à l'inattendu. Aguerrie, elle peut entrer au noviciat.

"Prenez, Seigneur, et recevez ma liberté entière, ma mémoire, mon intelligence, toute ma volonté, tout ce que je suis et possède. C'est Vous qui me l'avez donné, à Vous, Seigneur, je le rends. Disposez-en selon votre entière volonté. Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce. J'en serai assez riche et je ne désire rien d'autre"⁴³.

b. Suzanne Delaunay.

Cette parisienne de 25 ans a connu les xavières par la soeur de Marie-Louise Fanton, avec qui elle fut cheftaine. De famille modeste, elle a un frère. Elle est secrétaire. Le 6 octobre 1936, elle entre à la Xavière contre l'avis de sa mère. Elle gagne rapidement l'estime de Claire, qui juge que cette jeune femme une fois formée, rigoureuse et profonde, fera une bonne supérieure pour Marseille, si Anne-Marie, comme elle y pense, doit venir à Paris pour la seconder⁴⁴.

Suzanne Delaunay apparaît dans les courriers de Claire en même temps que Claire Danoy, qu'on appellera *Hélène-Claire* pour éviter les confusions avec Claire Monestès. Les noms de religion ? Il sont disparu.

Depuis la mort du Père Eymieu, quatre jeunes filles sont entrées.

5. LA DIFFICILE ANNEE 1936-1937.

a. L'évanouissement de Léonie.

Est-ce l'influence du Front Populaire et de la tension sociale qui de grèves en manifestations étirent la France ? En 1936, la révolte de Léonie connaît un pic qui donne une idée des difficultés.

*"Je ne peux plus tenir, je ne tiens pas, je ne veux plus marcher.
Je ne peux plus porter les responsabilités.*

1. Du 33 rue Tournefort.

a/ responsabilité du bail, procès, etc...

b/ responsabilité financière.

2. Du patro. Il faut au moins deux personnes capables et y consacrant tout leur temps, plus des aides.

3. De la santé de Mère Claire qui ne fait pas ce qu'il faut pour son repos, etc...

4. Je n'ai plus le courage de travailler avec les petites soeurs : pas pratiques, pas prévoyantes, pas ordonnées.

5. Je ne sais plus par quel bout me prendre.

Je demande qu'avant le 1er juillet :

1. Je passe mon droit au bail du 33 rue Tournefort à XXX...

2. Que pour le patro, il y ait des personnes capables s'en occupant.

3. Que notre Mère prenne du temps pour se reposer seule, et que dans de bonnes conditions pour sa santé, elle fasse une retraite pour elle sans avoir à s'occuper de ses filles.

4. Qu'il y ait plus d'organisation, moins de travail matériel, plus de propreté et d'ordre.

5. Prévoir pour ma retraite. Prévoir pour mes confessions⁴⁵."

La présence du Père Doncoeur et de ses cheftaines rue Tournefort, le poids financier de la maison, l'intégration difficile à la paroisse Saint Médard, les carences des personnes et de la fondatrice elle-même, maintiennent la Xavière dans l'â peu près. On navigue à vue. Cela épuise Léonie. Trop, c'est trop.

Elle va trouver Mgr. Chaptal. Que lui dit-elle ? Le Cardinal Verdier reconnaît la Xavière dès 1936. L'entrée d'Anne et de Geneviève Laborde sont un bon signe. Mais Claire est consciente de la fragilité de la Xavière, cette "idée de Dieu"⁴⁶, comme elle dit joliment, qu'Il lui a pour un temps confiée. Pour exercer cette responsabilité, elle a besoin d'un conseiller que la fidélité à sa fondation, qui est pour elle à la fois fidélité au Père Eymieu et à Dieu, rend difficilement trouvable. Le Père Doncoeur est trop porté à faire son affaire de la Xavière. Le Provincial de la Compagnie ne peut être qu'un dernier recours.

Le Père Abel, franciscain, et les Spiritains, proches, ont une sensibilité trop différente de celle des ignatiennes que sont les xavières. Le Père Desbuquois de l'Action Populaire, à qui elle fait volontiers appel, devient suspect de vouloir renflouer sa fondation des *Auxiliaires*⁴⁷, en venant puiser dans le vivier des xavières. Elle s'adresse au Père Defrennes, jésuite. Mais voilà qu'à l'issue d'une retraite qu'il donne à Léonie, Marie-Louise et Anne-Marie, en 1937, il annonce qu' "*il n'y a pas sujet pour fonder un ordre*"⁴⁸. Le coup est si brutal que Léonie s'évanouit et que Claire tombe malade : crise de foie, 40° de fièvre, délire. Les xavières en déroute font appel au supérieur des spiritains pour lutter contre ce qui leur paraît être le diable en personne. Il promet de venir à toute heure du jour ou de la nuit affronter l'Ennemi. Grâce à une intervention énergique de Léonie Fabre, le Père Creusen acceptera de contribuer à la rédaction des Constitutions. Il ne paraît pas bien voir la spécificité de ce petit groupe. Mais qu'il pense ou non qu'il y a matière à fondation, il ne partira pas avant que la Xavière ait des Constitutions en bonne et d'ue forme, lui signifie-t-elle, alors qu'il donne la retraite annuelle en 1937 à Divonne. Finalement content de son travail, il fera remarquer ensuite que peu de congrégations ont de si belles constitutions ! Il accepte de diriger Claire⁴⁹.

Léonie Fabre est efficace.

b. La rupture de 1937 avec le Père Paul Doncoeur.

C'est l'épreuve majeure de l'année 1936-1937. Elle ne survient pas d'un coup. L'intuition spirituelle de Claire s'est en quelque sorte précisée et affermie au contact du point de vue et du projet du Père Doncoeur dont elle perçoit peu à peu la différence. Mais la vie lui a appris une passivité qui *suit* plutôt qu'elle ne précède. Elle attend. Quoi ? Elle ne sait pas. Que la situation mûrisse ; ou pourrisse, pense Léonie.

Elle entre mal dans un projet volontariste, qui sait quoi faire, comment le faire, trace la voie non sans grandeur, mais *une* voie, celle de Paul Doncoeur. Lui, de son côté, est porté à interpréter la manière de Claire comme un insuffisance de volonté et de projet des xavières : peut-être les hésitations et fatigues de l'installation à Paris y prêtent-elles. Aussi, il force le trait, insiste, invite quelques xavières chez qui il perçoit davantage de vigueur à le suivre dans un projet de fondation qu'il a avec les cheftaines : Marie-Louise par exemple. Le patronage de Saint Médard projette son ombre humiliante sur les grandioses projets missionnaires de la petite congrégation. Claire ne sait que

faire. Elle projette... un pensionnat préparatoire à la première communion pour les enfants de la paroisse, en attendant l'évangélisation de la Russie.

Le Père Doncoeur occupe bientôt toute la maison avec ses Cheftaines du Cercle Sainte Jehanne, qui installent leur bibliothèque, leurs offices, prennent peu à peu l'espace et le pouvoir. Il espère en faire une congrégation moderne issue du scoutisme, et y intégrer les quelques xavières qui restent...

Léo grogne. On lui demande de la tenue : mais aux cheftaines, tout est permis, y compris coucher au pied de l'autel un soir de retour de week-end et de grande fatigue. Elle voit Claire tendue, déprimée, éprouvée par une tension qui ne fait que croître, l'écrit, le crie...

Pour Claire, la situation est difficile. Elle est portée à attendre. Pourtant, la reconnaissance canonique étant acquise, son discernement se fait sur d'autres bases. L'Eglise a reconnu la Xavière. Plus libre dans la mesure où elle peut se référer au texte normatif qui la constitue la Xavière indépendamment du jésuite et d'elle-même, le problème de la collaboration se pose autrement. La différence d'expérience et de visée fait diverger les pratiques missionnaires, les projets concrets et la manière de les conduire. Si elle ne peut avoir une idée très claire de ce qu'il faut faire dans ce monde changeant dont les lendemains s'annoncent difficiles, comme Michel Paravy autrefois, elle refuse de voir la Xavière phagocytée par le phénomène Doncoeur. Elle ne projette pas l'avenir, mais y pense en termes de réponses inventives auxquelles elle travaille à disposer ses novices. Elle préfère une attitude d'esprit, renoncée à elle-même pour rester souple à l'Esprit Saint, attentiste peut-être, à toute restauration, fût-ce sous une forme moderne. Léonie le voit avec justesse en commentant : *"Le Père Doncoeur c'était : "Le but est par là, j'y vais, suivez-moi", tandis que Claire, c'était "Où le Seigneur vous conduit-il que nous y allions ensemble⁵⁰ ?"*. Plus directif, plus volontariste, plus masculin, le jésuite va plus vite en besogne et l'espèce de résistance passive qu'il sent chez les xavières le déconcerte et l'énerve. Cela manque de nerf tout en étant déjà trop structuré, dit-il à Claire, pour qu'il puisse y inscrire son projet comme il l'espérait. Les Xavières, il est vrai, c'est le Père Eymieu, ce ne sera jamais Paul Doncoeur. Les hommes s'estimaient mais n'étaient pas du même bois. L'incompréhension et les non-dits, la tension qui en découle, compliquent la vie quotidienne, paralysent l'initiative et empêchent d'aller de l'avant. Léonie bout devant ce qu'elle ressent comme du mépris :

"Avoir comme point d'appui quelqu'un qui trouve que nous ne méritons pas de vivre, c'est... (illisible !)

"On l'accepte bien pendant quelques temps par humilité, mais maintenant que nous avons des constitutions, il faut vivre et prendre les moyens pour vivre.

La Xavière n'est pas le prolongement, la continuation de l'esprit des Compagnes.

Il (le Père Doncoeur) n'est pas fait pour cultiver une plante aussi délicate que Mère Claire avec sa prudence avisée ou éclairée (qui) développe si doucement ou lentement (je ne sais).

Alors, j'ai dit à Mère Claire avec ma manière (malheureusement très violemment) que j'en étais saturée de ces histoires qui duraient depuis trois ans, que je n'avais plus le courage de la voir ainsi secouée constamment par ces explications qui n'arrivaient à rien, etc, etc...

Mère Claire ne sait si elle doit répondre au Père, parler à Simonne, parler aux Supérieurs. Elle espère encore qu'il n'y aura pas de déménagements sensationnels... que cela finira... en queue de poisson.

Nous voilà donc entourée de ce bienveillant mépris qui stérilise notre action depuis si longtemps. Mère Claire ressasse sans cesse son éternel mea culpa, je gâche l'oeuvre de Dieu, la Xavière se développera quand je serai morte, et nous voilà encore à piétiner sur place⁵¹."

Claire dit *détester les prophètes et la morgue des Pères des Etudes⁵²*. *"Si nous avons un costume, on respecterait en nous le don total, et on parle de tout renverser. Mais c'est eux les conservateurs⁵² !" écrit-elle amèrement à Léonie le jour où Marie-Louise lui avoue que le Père Doncoeur a cherché à la réorienter, comme Léonie, vers les Bénédictines de Vanves. "Le costume qui vous fait respecter, est mondain⁵³", dira-t-elle.*

Rassembler l'Eglise dans les mouvements provisoirement porteurs comme le Scoutisme, oui sans doute, mais elle veut aussi aller chercher ceux qui sont loin de l'Eglise, et pour cela se faire toute à tous. *Tous les hommes ne sont-ils pas l'avenir du Corps Mystique du Christ ? Plutôt que rassembler l'Eglise, elle veut sortir, aller chercher ceux qui sont loin, "repousser plus loin les frontières de l'Eglise" comme disait François Xavier, et pour cela avoir le goût de la vie ordinaire⁵⁴, se faire toute à tous, privilégiant la démarche intérieure aux formes extérieures qui, imprévisibles, en découleront et s'adapteront en temps voulu. Comme autrefois à Notre-Dame du Travail, quelque chose résiste qui est sans doute spécifique de la Xavière : "un esprit". Mais il faut l'incarner, et les modèles actuels ne s'y prêtent pas⁵⁵.*

Après trois années difficiles, la tension est extrême. Le Père Doncoeur, embarrassé, ne prend plus la peine de la saluer lorsqu'il vient dans la maison. Elle s'en plaint, mais ne le cherche pas non plus. Les cheftaines règnent, les xavières se sentent exclues de chez elles. Il en va de leur survie. Mettre à la porte le fameux jésuite, directeur des Etudes, n'est pas chose facile à envisager

quand on est femme, fondatrice d'une minuscule congrégation dont personne ne voit ce qu'elle apporte de spécial : patronage, catéchisme, foyer d'étudiantes, JEC, accueil de cheftaines... autant dire *rien*. Qui ne le fait ?

Les choses tournent au saumâtre. Début 1936, Claire écrit :

"Simone ne m'a pas souhaité la bonne année hier. Ce soir, elle m'a téléphoné pour me dire qu'elle allait avec le Père à une réception de cheftaines chez Yvonne Dollé à la Vierge Fidèle samedi. Elle m'a dit d'envoyer là-bas les visites qu'elle recevrait. Elle est un peu naïve ! Hier, le Père n'est pas venu, il n'a rien téléphoné aujourd'hui. Bref, il faut que je ne casse pas tout. Mais j'en ai envie, car toute cette diplomatie ne me connaît guère.

J'ai prêché aux enfants l'humilité. C'est encore ce qui est le meilleur, ça met tout en place, les choses et les gens. J'espère que vous avez de la joie à Marseille, mon gros Léo, vous la méritez bien et cela vous redonnera du courage.

Il ne fait pas froid, mais très humide. Je vais très bien, mais je ne me trouve bien qu'à la chapelle où il y a Jésus seul. C'est la grande paix et le grand amour, le vrai, celui qui n'est pas un cache-misère pour beaucoup d'égoïsme et d'amour-propre⁵⁴."

Un jour, Claire découvre que le Père Doncoeur recrute pour son projet parmi les jeunes filles qui pensent à la Xavière. Elle se précipite chez le Père d'Ouince, supérieur des Etudes. Il la reçoit fraîchement, confirme son soutien au Père Doncoeur pour la fondation qu'il projette. Les xavières n'ont plus qu'à se retirer, humiliées, et tourner la page Doncoeur. Il demande un délai de réflexion :

"Une question se pose, puisque le Père m'a dit qu'il n'a pas pris sa décision... Il faut savoir si nous voulons qu'il s'en aille, ou reste. Je crois que c'est à nous à prendre les décisions. La question des Compagnes est subsidiaire⁵⁵."

Claire rencontre alors plusieurs fois le Père Doncoeur, et décide. Un jour de mars 1937, il *"part sans saluer personne"*⁵⁶. Les Cheftaines déménagent leur bibliothèque, le Cercle Sainte Jehanne change d'adresse, les dirigées du Père sont désormais envoyées chez les Bénédictines de Vanves –où il rencontra plus tard semblable difficulté, semble-t-il. La fondation qu'il projetait ne vit pas le jour.

Claire est très éprouvée par cette rupture :

"Je suis allée à l'extrême de ce que je pouvais. Ne te fais pas de souci. C'est ma voie d'être un signe de contradiction, de ne trouver nulle part paix et repos. Mais mes filles me donnent tant de joie. J'aperçois tellement ce qui sera après ma mort de tout l'épanouissement et la

fécondité qui viendra quand je ne serai plus là pour gêner l'oeuvre de Dieu."

Mon gros Léo, ne te fais donc pas de souci. Je suis très résignée, je t'assure pas d'une façon passive et effondrée. Je suis prête à lutter et à tenir tant que le Seigneur ne me dira pas le contraire⁵⁷."

"Un saint, vois-tu, vaut mieux que tous les grands hommes du monde⁵⁸",
commente-t-elle encore.

Conservateur, méprisant, homme du monde, n'est-ce pas injuste pour le Père Doncoeur ? Il a eu l'humble honnêteté de suggérer que son tempérament ne le prédisposait pas à s'occuper des xavières. Claire de son côté est peu encline à laisser l'influence d'autrui prendre le pas sur la sienne, et, bien qu'elle soit culpabilisée, se remet finalement peu en question. Nous sommes face à des crispations sans doute excessives en raison du contexte difficile pour Claire, des tempéraments en présence, voire du climat d'avant-guerre. L'erreur fut de vouloir atteler Paul Doncoeur et Claire Monestès à une même tâche.

c. L'amertume de Léonie Fabre : "j'étais rien, et je ne le savais pas".

Etrange année 1936. Aux troubles du Front Populaire succède l'euphorie des congés payés. Les français découvrent les plages et le farniente, tandis que la guerre d'Espagne fait rage, qu'à Guernica l'aviation allemande offre un prélude à la guerre. Picasso peint la douleur d'un peuple. Bunuel fait son film. Marie-Antoine Revertégat est accueillie par les xavières, traumatisé : il n'a dû son salut qu'à sa nationalité française. Ses frères dominicains espagnols sont morts. Claire commence à cocher des articles critiques contre Hitler.

Pour Léo, à la tension avec le Père Doncoeur, s'ajoutent ses propres incertitudes et sa jalousie d'Anne-Marie. Une pneumonie a fait craindre pour celle-ci que le cauchemar vécu avec Georgette ne se renouvelle. Claire s'est inquiétée. Mais Anne-Marie, solide, se remet. Claire l'a appelée à Paris. Elle y passe la plus grande partie de l'année 1936. Claire la forme. *"Anne-Marie, la Xavière vivra tant que ma silhouette se profilera derrière elle⁵⁹."* Ce genre de réflexion n'est pas dans la manière de Claire. Léo comprend : Anne-Marie est le dauphin. Un jour, Claire dit aux xavières que Léonie est *bienfaitrice* de la Xavière. Le mot se glisse en elle, douloureux, destructeur. Infiniment blessée, elle note amèrement : *"J'étais rien et je ne le savais pas⁶⁰."* Elle n'aime pas Anne-Marie. Mais elle ne dit rien, met tout son coeur à entourer, soigner, aimer Claire avec l'énergie du désespoir. Elle se fait un sang d'encre.

Après la séparation d'avec le Père Doncoeur et le diagnostic sévère du Père Defrennes, l'état de santé de Claire s'aggrave. Elle dort mal, digère mal, est extrêmement fatiguée. Le médecin prescrit du repos à la campagne. Les xavières épuisées donnent d'elles-mêmes au-delà de leurs forces pour faire tourner oeuvres et maisons et braver l'adversité des tensions et défections. Et pendant ce temps, les demandes de fondation arrivent au rythme de deux par semaine ! Comment faire face ? Du haut du Ciel, le Père Eymieu entendra-t-il la neuvaine pour des vocations qui lui est adressée ? Claire se sent à charge, dit à Léo : *"Pour cet été, mets-moi où tu veux. Ce que je crois, c'est qu'il faut toutes les reposer, leur faire faire une cure de vie spirituelle⁶¹."* L'été 1937 regroupe tout le monde à Divonne, avec le Père Creusen, comme l'on sait.

A l'automne, comme après chaque moment difficile sans doute, le *bon gros Léo* se remet en chasse. Il lui faut trouver... une *Maison-Mère* !

d. Léonie cherche une Maison-Mère.

Claire est malade. Claire peut-être va mourir. Mais peut-être la sauvera-t-elle, la gardera-t-elle longtemps encore dans une maison à la campagne, un endroit où il y aura des vocations, où elle trouvera le repos, la paix, l'espoir, le goût de vivre, les projets... Comme la France devant l'irréremédiable, Léonie fait face à reculons, y déploie l'énergie du désespoir. Anne-Marie de Lavalette, veuve depuis peu et sans enfants, est libre de faire de ses biens ce que bon lui semble. Elle offre sa maison de Tours aux xavières dès qu'elles le pourront, et surtout, est prête à collaborer financièrement à l'achat de la *Maison-Mère*⁶². Claire a accepté l'offre de celle qu'elle appelle sa "soeur" et conseille à Léonie de faire vite, car son amie aime les choses rondement menées... et pourrait changer d'avis.

Paris est trop fatigant, la Pourraque trop chaude, il faudrait l'air des montagnes, une sorte de retour au pays natal pour Claire. Léo commence sa tournée, cherchant de préférence un château dont la qualité première serait d'avoir un ascenseur, et arrive à Grenoble.

Les vieux bâtiments de Sainte Marie-d'En-Haut, auxquels sont attachés l'histoire du Sacré-Coeur et la mémoire de la Mère Philippine Duchesne, cherchent un repeneur qui soit - c'est la condition requise - au service de la promotion de la missionnaire de Louisiane morte en odeur de sainteté. Claire

est intéressée par Grenoble, proche de Lumbin et de Chambéry, qu'elle connaît comme haut-lieu du catholicisme social. Mais elle réagit sur la localisation. Même si indirectement elle hérita de la formule spirituelle de la Mère Duchesne la raison n'est pas suffisante pour se livrer à sa cause corps et âme, au risque de voir le charisme de la Xavière englouti par celui du Sacré-Coeur. Il est décidément difficile d'éviter d'être phagocytées. Et le goût de déménagement et d'acquisition de maisons de Léonie est imprévisible.

Léonie n'insiste pas. Le projet passe aux oubliettes.

La crispation autour de la question de l'avenir, de l'identité, des moyens de vivre, semble s'accroître, au prix de quelques ambiguïtés, dans un climat d'émotion contenue.

CHAPITRE XX

AD AMOREM

"Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté,
ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté,
tout ce que j'ai et possède.

Vous me l'avez donné : à vous, Seigneur, je le rends.
Tout est vôtre, disposez-en selon votre entière volonté.
Donnez-moi votre amour et votre grâce : c'est assez pour moi."

(Exercices, n° 234).

1. UN CLIMAT GENERAL TENDU.

a. La menace totalitaire et la conscience occidentale.

Tout régime totalitaire est idolâtre et dangereux. L'année 1937 est celle de cette prise de conscience.

"*Ni le Reich ni la race ne sont Dieu*". Pie XI le proclame fermement dans l'encyclique *Mit Brennender Sorge* publiée cinq jours avant *Divini Redemptoris* contre le communisme athée. Les documents romains, les articles des Cahiers de l'Action Populaire que Claire annote attentivement, témoignent du réveil brutal de la conscience catholique. L'Episcopat français met en garde contre la fascination qu'exercent sur la jeunesse les mouvements d'extrême droite, et soutient les antidotes que sont le Scoutisme et la J.O.C. dont c'est l'heure de gloire. Mais il est bien tard. Le socialisme de Léon Blum, dont l'accession au pouvoir divise l'opinion, conforte la classe ouvrière et renforce l'antisémitisme des milieux possédants. Blum ne peut tirer l'économie du marasme aggravé par la fuite des capitaux en Suisse, et doit renoncer à soutenir l'Espagne républicaine face au franquisme soutenu par Hitler. La France est isolée en Europe.

Les Ligues, dissoutes à la suite des manifestations de juin 1936, ont

laissé place à des partis nouveaux qui renforcent les droites. *La Cagoule* rassemble à l'extrême droite bourgeois, financiers, industriels, militaires. Ses discours fascistes et antisémites attaquent le Juif Léon Blum et le communiste Maurice Thorez. Organisée comme une société secrète, la Cagoule accumule un véritable arsenal et prépare une révolution de droite. Mais le putsch n'aura pas lieu : au dernier moment, les militaires ne suivent pas. Plus modéré, le Parti Social Français du Colonel de la Rocque, fondé au lendemain de la dissolution des Croix de Feu, remporte de francs succès, mais insuffisants pour contribuer à l'unification de l'opinion qu'il espère dans une Droite modérée. Il reste isolé entre les extrêmes. Déchiré entre une Gauche où le Parti Communiste s'impose avec 300.000 adhérents et une Droite tentée par le fascisme, le pays se prépare dans une atmosphère de guerre civile à ce qu'Aragon appellera une *dévaluation morale*.

Le radical Chautemps succède à Blum en juin 1937 avec une Chambre à majorité de gauche. Il garde profil bas devant la politique agressive d'Hitler. On frôle la guerre quand celui-ci tente d'annexer l'Autriche : c'est l'Anschluss, le 12 mars 1938. Blum tente de reformer un gouvernement, mais doit démissionner le 8 avril. Daladier qui lui succède dès le 10, forme un gouvernement radical : la situation internationale n'autorise aucune vacance de pouvoir. L'Europe est au bord de la guerre. A Nuremberg, Hitler fait preuve de force. L'anglais Chamberlain est partisan de la paix à tous prix. Daladier signe les accords de Munich qui, honneur contre paix, font la honte des uns et la satisfaction de ceux qui préfèrent tout à un nouveau conflit. Les armées ne sont pas prêtes. Mais l'Europe, prise par la fièvre fasciste et antisémite, sait qu'elle n'évitera pas la guerre.

b. La fin d'un monde.

Dernier chapitre d'un monde.

Les lendemains du conflit meurtrier où l'on verra la destruction humaine être programmée de façon industrielle dans les camps, atteindre une puissance inégalée à Hiroshima, seront autres. Pour la première fois, l'homme aura détruit massivement son semblable parce qu'il est *autre* et non parce qu'il est ennemi. Pour la première fois, la cible des faits de guerre, civile, n'est plus un combattant vaincu mais une victime. La Seconde Guerre mondiale franchit un seuil dans le crescendo du mal et du malheur.

Ses lendemains ouvriront de multiples refontes, de nouvelles découvertes et de nouveaux problèmes. Si la question de Dieu se pose, ce sera dans celle de la responsabilité éthique que sa propre survie posera à l'humanité. Les *xavières* auront à vivre ces temps indécis où tout se joue, s'inaugure ou se ferme. *Claire Monestès* s'arrête sur le seuil début 1939. C'est pour elle le *dernier chapitre*.

Elle descend vers sa mort, consciente, tournée vers l'avenir que sont les novices, toutes à la joie du don de leur vie à la mission du Christ. Claire est impressionnante de faiblesse et de force à la fois. Fragile, affective, elle mêle l'angoisse et la paix. Forte, elle meurt *sans avoir l'air d'y toucher*. Elle remet sa vie et toutes choses qui la firent, don pour don, par l'espérance que sur *l'hostie* le *ceci est mon Corps* sera divinement prononcé, sa vie épousée, deviendra *Christophore* par la grâce de la Résurrection du Fils et le lieu où elle prend corps désormais : la relève fidèle et active des xavières.

Pour les xavières, les années 1937-1938 sont dures. La rupture avec le Père Doncoeur, le départ d'Andrée puis de Germaine de Vachon, Geneviève Laborde et Jeanne Tourette, la fragilité de Marcelle Jollivet, la tension de Léonie Fabre, la tristesse d'Anne-Marie, accompagnent la maladie de la fondatrice. Douze xavières sont réparties en trois lieux : Paris, Divonne, Marseille, auxquels s'ajoute Rabbat en 1938. Les documents donnent de Claire une impression toujours paradoxale. Maladie, fatigue, incertitude, sont mêlées à un sentiment d'échec et à celui de la nécessité de sa mort pour que la Xavière vive, à lire ses courriers. Mais à qui la rencontre, elle laisse une double impression *d'abandon total à Dieu et de modernité épatante*. Ses *Conférences du Noviciat* rendent un son vigoureux et ouvert. Elle y recueille à l'évidence l'expérience humaine et spirituelle d'une vie. Dans un état dont on ne sait s'il faut le spécifier par la détresse, l'abandon ou l'espérance théologique – faut-il les opposer ? –, elle prépare l'avenir qu'elle remet à Dieu, dont elle sait qu'elle-même ne le verra pas. Elle forme les jeunes xavières tandis que les avions allemands passent et repassent dans le ciel de Divonne, en direction de l'Espagne...

2. LE NOVICIAT DES XAVIERES S'INSTALLE A DIVONNE.

a. Au petit chalet fleuri.

Au coeur des montagnes douces du Jura Français : Divonne. Par-dessus les brumes du Lac Léman et Genève, le Mont-Blanc, majestueux, émerge par

beau temps. Ici, tout est vert, riant, paisible. C'est de là que Léonie vint rencontrer Claire à Genève en 1920, rencontre qui décida de tout. Depuis, sa propriété a souvent accueilli les xavières et la famille Monestès.

Le 4 septembre 1937 les xavières se retrouvent pour la retraite prêchée par le Père de Soras¹. Anne-Marie de Lavalette y participe. Veuve depuis peu, sans enfants, la Xavière et les Petits Clercs de Saint Martin lui tiennent lieu de famille. Dans une aile du Château de Divonne dont les xavières ont loué une aile pour la circonstance, lit à colonnes, marquetterie, meubles de style, rien de manque pour méditer le 3ème degré d'humilité².

Le noviciat ne rentre pas à Paris. Le médecin a prescrit la campagne pour la santé de Claire. Une communauté de sept xavières s'installent dans le "*Petit Châlet fleur*"³ : Claire, Denise, Léonie, et les quatre novices, Anne, Suzanne, Geneviève, Hélène-Claire. Léonie circule beaucoup entre les communautés. Marie-Louise à Paris, Anne-Marie à Marseille, sont les piliers d'une mission courageuse où manquent les ouvrières.

Le Docteur Roland prend en charge la santé de Claire. Est-il possible qu'il ne songe pas à la progression du cancer dont elle fut opérée fin 1933 ? Il ne fait faire aucun bilan jusqu'à la radio, un an plus tard, qui montre une atteinte pulmonaire. La médecine, impuissante à partir d'un certain stade de maladie, est alors plus symptomatique que curative. On cache la vérité au malade, ce qui permet peut-être de comprendre l'étrange façon dont les acteurs vivent la lente agonie de Claire. Elle-même semble vouloir protéger Léonie : ses courriers sont des bulletins de santé toujours rassurants, d'où l'humour n'est pas absent⁴. Pourtant, le cancer se généralise à l'appareil digestif au printemps 1937, à l'appareil urinaire à l'automne avec un oedème important de la ceinture aux genoux, à l'appareil pulmonaire en 1938. Face à cela, le médecin prescrit un régime à base de lait, de viande de poulet, et d'un délicieux bouillon de légumes dont Denise garde jalousement le secret. Dès 1937, Claire est pourtant déjà à un mélange de morphine et de cocaïne ! Mais que Léo ne se soucie pas et soit remerciée pour son indéfectible affection: "*Sans toi rien ne se serait fait*", "*Tu as une belle foi, cela me fait du bien,*" "*Comme c'est bon, cette union entre nous*", "*toute la Xavière repose sur toi*". Par ces mots et d'autres encore, Claire la fortifie. Aussi Léonie passe-t-elle avec courage sur tout ce qui l'ennuie, la fatigue, l'énerve. Elle offre à Claire le rempart de son large corps quand elle est là, défendant sa porte plus que de raison pour qu'elle se repose⁵, et l'extrême dévouement de son cœur, de son porte-monnaie, de sa

plume, de ses démarches pour la Xavière. De Paris à Marseille, la Pourraque et Grenoble, elle cherche l'avenir. "*Tout se paie. Et le Bon Dieu trouve quand même son chemin en faisant le nôtre souvent bordé d'épines*⁶", lui souffle Claire.

b. Le noviciat.

Chaque matin, Anne, Suzanne, Geneviève et Claire s'installent auprès de leur *Mère* pour la formation du noviciat, cahiers et crayon à la main. Il y a deux choses dont elles ne semblent pas conscientes : que la fondatrice est mourante, et que la guerre est proche. Ont-elles conscience de la nouveauté et des faiblesses de la Xavière ? Elles sont heureuses dans la vitalité spirituelle et missionnaire qui leur semble naturelle. Anne en fut toute sa vie le témoin fidèle. Divonne fut pour elle un Paradis fondateur, bientôt bouleversé, jamais oublié⁶.

Les novices participent au catéchisme et au patronage paroissial. Un quart d'heure d'un agréable sentier à travers prés les sépare du village, qu'elles aiment dévaler en courant pour aller à la messe ou annoncer le Christ. Elles s'initient aux tâches austères de la maison. Aucune occasion ne leur échappe d'écrire poèmes et chansons où elles expriment l'affection, l'action de grâces, l'insouciance de leur vingt cinq ans...

Aux conférences matinales, Suzanne Delaunay prend des notes précises dont elle retapa la plus grande partie à la machine à écrire. Geneviève Laborde, plus brouillon, note de façon très fidèle l'expression même de Claire, couvrant de nombreuses pages de son écriture haute et surchargée. Grâce à ce travail, les xavières connaîtront – le jour où ces notes seront accessibles⁷ – le contenu de la formation que Claire donne à la fin de sa vie. Recueil de son expérience spirituelle, véritable testament, l'ensemble du document archivé fait environ 500 pages. Il faudra y ajouter les notes d'Anne Bonerandi.

Les *conférences* de Claire sont un commentaire des 52 règles du *Sommaire des Règles* de Saint Ignace. Son expérience humaine et spirituelle y affleure, comme on le comprend en lisant ces notes sur fond de biographie. Fondatrice, elle a conscience d'être la figure normative de l'institut. Mais elle le reçoit, se reçoit, comme une *pensée de Dieu*, dans la libre assurance marquée d'humilité respectueuse, joyeuse, *alerte et allègre*, qui donne le dynamisme de l'avenir pour testament. Elle a recours à son *Journal*, mais qui le sait ?

Commenter mot à mot ce commentaire excède le cadre d'une biographie. Il mérite un étude spécifique. Dense, paradoxal, émaillé d'expressions vives et imagées, on y retrouve le meilleur de Claire Monestès. Nous n'en soulignerons que quelques grandes lignes.

Deux constantes apparaissent : le cadre d'une vie religieuse de spiritualité *ignatienne* ; la souplesse liée à l'objectif missionnaire qui fait exploser ce cadre et en relativise tous les aspects ! "*Je ne vous donne jamais rien de stéréotypé*" dit Claire. Elle dit bien. Force centripète, force centrifuge, la question vient à l'esprit de la possibilité, dans la durée, d'un tel modèle : ne contient-il pas en lui-même son arrêt de mort ? Quelles seront les forces de cohésion suffisantes pour tenir en un les forces opposées ?

L'armature des *Exercices* définit et structure la Xavière (*Fondement, Règne, Etendards, Trois Degrés d'Humilité, Ad Amorem*). La fondatrice ne donne pas un passage particulier de l'Évangile comme fondement, les xavières ne veulent pas vivre tel ou tel aspect du Mystère du Christ mais se soumettre, grâce à l'outil des *Exercices*, à la volonté divine historiquement située, individuellement entendue, assumée par l'institut, mise en oeuvre dans l'Obéissance. La rigueur est spirituelle. L'amour inventif.

Tout est dans le rapport dialectique entre *dedans* et *dehors* ("*en Dieu-dans le monde*", "*intérieur-extérieur*"). Le lieu de la vie religieuse est *le Christ* pour le sujet qui est dans le monde : *la vie religieuse est dans le Christ et en vous*, dit Claire. Cette définition mystique la libère a priori de la forme qu'elle est pourtant obligée de se donner : "*La vie religieuse est en vous-même, c'est quelque chose de religieux et spirituel pas dans un cadre nécessairement religieux et spirituel*". Vivre le Christ *dans le monde*, en Dieu, en soi, est un même mouvement où, pour reprendre une image dont nous nous sommes servis, les trois ronds du noeud borroméen se recouvrent. Comment ? "*Laissez grandir le Christ en vous, c'est la seule chose importante*". La consécration est eucharistique, la xavière donnée à *manger*. Donnée à Dieu et à l'humanité, c'est le Christ qui veut en elle se donner, naître, révéler l'amour de Dieu, créer, servir, sauver, vivre l'Incarnation : "*Toute consécration est une Incarnation*", dit-elle, ajoutant : "*le jour de ses vœux je voudrais pouvoir amener la xavière sur la place publique et dire : prenez-la, mangez-la, elle est à vous, elle est pour vous*". Les autres s'en emparent comme ils le veulent, selon leur besoin.

Pas de lieu ou de milieu privilégié pour cela : c'est *partout* – dans le monde le plus corrompu ; pas de manière privilégiée : *"adaptez-vous continuellement au réel* ; pas d'impératifs autres que la disponibilité du "Frère" (qu'est le Christ) à l'autre : *"comme des chiens Saint Bernard, ayez toujours un cordial pour tous"* ; pas de faux-semblant, de pauvreté mondaine : *"je vous voudrais assez pauvres pour porter un collier de diamants sans en être embarrassée"*, *"le costume religieux qui vous attire le respect est mondain"*. Divin s'oppose à mondain, pas à monde : le monde est aimé de Dieu. Cela fait oser ce mot à Claire : *"Notre-Seigneur a effacé son humanité devant sa divinité"*. Le Dieu humble est Lui-même, Homme, en renonçant à l'orgueil humain. Dieu peut être contemplé dans son surgissement dans un visage humilié parce qu'Il est venu par le chemin de l'humilité. La Xavière n'a pas honte d'avoir *"des pauvres pour amis"*, a le *"goût des pauvres"*, ce qui la ravit est *"de trouver Dieu dans une humanité effacée"*. Il peut *"resplendir dans un visage laid"*.

Son obéissance, c'est : *"se tenir à la disposition du Roi, comme un chien de chasse aux écoutes, et s'adapter de suite, sans attendre ses aises"*. L'obéissance est le lien entre des sujets qui pensent et agissent différemment. La référence obéissante à la supérieure constitue la communauté, non le fait d'être ensemble : *"vous pourrez vivre loin de la vie de communauté"*, *"la vie que vous auriez eue si vous étiez restée dans le monde."*

La prière de la Xavière est ordonnée à la mission car elle façonne en elle la vie du Christ. Elle prie *"non pour chercher le repos mais la force qui se recueille pour s'accroître et se donner"*. Sa liberté s'y inaugure pour *"aller au Christ tout droit, dans tous les domaines, Sciences, Lettres... Le divin est dans les hommes, le Christ a donné à chaque vie valeur divine"*. *"toute activité est splendidement exubérante"* mais aussi *"passivement agissante"*. *"Nous ne sommes pas rivées au patronage, à l'apostolat social, aux malades ; nous dépendons du principe du Fondement et du Règne : louange et service de Dieu à la suite du Christ, à la conquête de tout et de tous."* La communauté est rassemblée *ad dispersionem* comme dans la Compagnie. C'est pourquoi, si les xavières participent à la prière de l'Eglise par le Bréviaire, elles ne chantent que rarement l'Office.

Le modèle est jésuite, avec la différence notable liée historiquement au statut ecclésial de la femme que les tâches missionnaires n'étant pas directement sacerdotales, elles s'exercent en tout et partout, dans l'union profonde au Christ de telle manière qu'Il puisse *assumer* tous les gestes de la

xavière. La *contemplation* et l'*action* se confondent dans l'union de volonté voulue par le Père et opérée par l'Esprit Saint. La dimension sponsale de cette mystique est eucharistique : le *Sint Unum* prononcé par le Père fait du sujet le membre du Corps offert du Christ, pour la construction du Corps Mystique. La Vierge Marie, est essentiellement la *figure* de la réponse à l'appel de Dieu en vue de l'Incarnation. Elle est, dit Claire avant Vatican II, Mère de l'Eglise. Cana est l'Evangile qui résume la dimension sponsale et eucharistique du Salut dans le Christ, où Marie apparaît comme la médiation nécessaire.

Mais, Droit Canon oblige, il faut garder sauvées des formes héritées du passé. Comme dit Jeanne Rémy de la Xavière de 1938 : le vin est nouveau dans une outre vieillotte⁸. Elle n'a pas toujours l'allure de son âme.

3. LA MISSION AU MAROC.

1. Marcelle Jollivet part au Maroc.

Etonnante décision. La guerre menace. La fondatrice est gravement malade. Le nombre des xavières a diminué. Elles croûlent sous la tâche en France. Et Marcelle Jollivet part fonder une communauté au Maroc !

Cet épisode est resté brumeux dans la mémoire collective. Est-ce parce que le dynamisme en fut recouvert par les affres de la mort de Claire et la guerre ? Ou parce que le départ de celle qui en fut la cheville ouvrière fit garder le silence sur une tentative avortée ? Ou parce que le modèle de vie que cela supposait ne fut pas agréé par Anne-Marie ? Les trois peut-être.

Le climat de la décision est bien différent de celui de la Mission Corse ! Elle relève d'une opportunité à visages multiples⁹ : les difficultés de Marcelle Jollivet à Marseille sous la houlette d'Anne-Marie Revertégat ; la demande d'une femme sur le point de quitter Notre-Dame du Travail, Isabelle Faucheux, sans doute connue de Claire, de xavières à ses côtés pour diverses oeuvres qu'elle anime à Rabat, dont la Protection de la Jeune Fille. Cette demande est soutenue par l'évêque de Rabbat, Mgr. Vielle. Il y a là, dit-on à Claire, des jeunes filles en recherche que les xavières peuvent espérer recruter. Le Père Creusen la pousse : pouvoir dire que la Xavière est *aussi* "missionnaire" est un atout supplémentaire pour le recrutement, semble-t-il. Mais ce projet n'est pas sans poser des questions : Isabelle Faucheux est intelligente, fine, spirituelle,

dans l'esprit Xavière ? Marcelle a toujours rêvé de *partir en mission*, mais fera-t-elle et acceptera-t-elle d'être une bonne seconde ? Claire n'est pas sûre de la réussite du projet mais finalement acquiesce : "*si cela ne fait pas l'affaire, ce sera une chose classée, voilà tout*", écrit-elle avec philosophie à Léonie.

Mlle Fauchaux veut "*des femmes d'oeuvres élégantes*¹⁰". Un tailleur bleu marine, un coupon de tissu clair pour des chemisiers que Marcelle se fera elle-même, une robe bleue, un chapeau de paille, feront l'affaire. L'évêque veut un *grand établissement au Maroc*. "*Peuchère ! Comment faire?*" commente Claire.

En mars 1938, Marcelle embarque pour Rabbat avec une *Solange* que l'histoire oubliera, qui n'est pas xavière mais donne quelque espérance. Un genre de pré-postulante sans doute.

Rien de l'enthousiasme qui accompagnait la mission Corse, chez Claire. Rabbat ne correspond pas à une visée nouvelle, ni à un projet mûri de longue date. C'est une opportunité à laquelle elle n'attache pas plus d'importance qu'au patronage de Saint Médard, où les luttes d'influence ont repris. Ou plutôt elle en attache autant. C'est la Mission du Christ.

b. Rabbat.

L'Eglise de Rabbat est celle du milieu colonial français – bien que l'évêque demande à Marcelle d'apprendre l'arabe –. On y trouve les mêmes activités qu'en France : scoutisme, J.E.C., Oeuvre de la Protection de la Jeune Fille... Marcelle exerce son dynamisme apostolique auprès des lycéennes, participe au Centre d'Etudes Religieuses (au programme, l'étude de la pensée de Pie XI depuis *Arcano Dei*), et prépare une exposition du Livre Catholique. L'idée d'ouvrir une librairie est dans l'air. L'intégration de Marcelle dans le milieu catholique français de Rabbat n'est pas aisée. Son activité, son succès auprès des jeunes, éveillent quelques jalousies. Son statut de religieuse est contesté. Trop moderne. Aussi, Claire lui conseille-t-elle la discrétion : non pas un prudent anonymat à l'égard des catholiques ou des musulmans, mais *dans le milieu religieux* ne pas faire état de sa consécration. Qu'elle serve le Christ. Pour le reste, il suffit que l'évêque soit au courant et agrée son travail. Elle organise un camp J.E.C., envoie des photos, suggère l'achat d'une maison à Rabbat. Claire freine.

Mais finalement, cette mission marocaine ne commence pas si mal.

4. FINIR.

a. Le retour à Paris.

Au début de l'été 1938, Geneviève Laborde s'en va. Elle manifestait un déséquilibre que le curé de Divonne avait remarqué. Mais Claire ne veut pas la renvoyer depuis Divonne pour ne pas bouleverser les autres novices. Elle l'envoie à Marseille. Anne-Marie lui remettra sa lettre de renvoi. Pour Anne-Marie, c'est très difficile. Elle hésite, redemande à Claire si elle doit vraiment le faire, car à Marseille, les choses semblent aller mieux¹². Mais Geneviève doit partir, dit Claire. Anne et Claire Danoy, ses co-novices sont très affectées.

Claire décide peu après de ne pas garder Jeanne Tourette. Entrée depuis peu, soupçonnée de tuberculose, à 42 ans elle serait un poids que ne peut se permettre de porter la petite congrégation. Si elle guérit, on lui proposera le statut d'agrégée¹³.

A Marseille, Anne-Marie est déprimée. Une vente de charité marche mal. Une dame Caffarel trouve ses tracts vieux jeu. Le Père Decizier, à qui se confesse la communauté, est raide, et convient mal à sa finesse affective. Sans doute nourrit-elle des inquiétudes pour l'avenir : l'hiver précédent, Marie-Louise a traîné une fièvre inquiétante, au point que Claire l'a confiée à sa mère pour qu'elle la soigne. Il faut hospitaliser une *Hélène* (Danoy ?) soupçonnée de méningite. La guerre menace. Selon Léo, Claire est mourante. C'est beaucoup. Anne-Marie a 33 ans et est en droit de s'inquiéter : les xavières vont-elles pouvoir faire face ?

Le 28 août 1938, la retraite commence à Divonne, prêchée par le Père Creusen¹⁴. Toutes les xavières y participent. A l'issue de cette retraite, dans la chapelle improvisée au Château de Divonne, Anne Bonerandi fait ses premiers vœux le 8, et Marie-Louise Fanton ses vœux perpétuels le 14 septembre, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix¹⁵. Cette petite femme est décidément une grande xavière, comme les xavières aimeront à le dire. Dans ce contexte, il faut tout le courage de la foi pour tenter pareille aventure.

Avant la séparation, Claire réunit un Conseil, fait droit à la demande souvent réitérée de Léonie d'être déchargée de l'aspect financier. Elle prévoit

se rendre à Marseille avant Noël. La décision est prise de ramener le Noviciat à Paris. Il ne tardera sans doute pas à emménager dans la maison de Valenton, près de Paris, dont l'achat n'est plus qu'affaire de quelques semaines. La guerre menace. Revenir en région parisienne est prudent. Les communautés et leurs activités sont envisagées pour l'hiver. On se dit au-revoir.

Anne-Marie reprend le train pour Marseille.

Au milieu des troubles que suscitent les accords de Munich, Claire rentre à Paris le 13 novembre. Denise et Marie-Louise vont, avec ses frères Edouard et Jean, la chercher à la Gare de Lyon. Léonie l'accompagne. Elle marche difficilement. On la transporte en fauteuil roulant jusqu'à la voiture d'Edouard. Rue Tournefort, les xavières ont préparé la petite chambre qui donne sur la cour et ses deux platanes pleins de moineaux. Octobre y ramène les enfants du patronage, la Compagnie de Guides, les Etudiantes du foyer. C'est gai. Mais qui n'éprouve de l'angoisse ?

Claire a compris qu'il ne lui sert plus à rien de se ménager. Elle mène la vie la plus normale possible, fût-ce au prix d'une plus grande fatigue. Mais son activité est limitée. Les journées s'écoulent les unes après les autres dans la maladie. Le matin, elle reçoit la communion dans sa chambre. Puis, Anne Bonerandi, fière de la confiance qui lui est faite, se transforme en infirmière : pansements sur la cicatrice du cancer du sein, toilette. Le Père Desbuquois, toujours embusqué, remarque que ce n'est pas une formation pour une jeune professe, et l'invite chez les Auxiliaires. Elle s'offusque. Livrée à la croissance du Corps Mystique ici et maintenant, de cette manière ou autrement, la Xavière qui n'a l'air de rien *est sa vocation*¹⁶. La formation utile n'est-ce pas de se *perdre* et d'aimer ? La Corse têtue, en elle, sert l'avenir. En fin de matinée, Léo emmène Claire faire un tour en voiture. Les récréations et réunions se passent dans sa chambre : 8 m² suffisent pour Léonie, Anne, Marie-Louise, Denise, Gisèle, Claire, Suzanne. On s'entasse. Puis le lit de Claire se couvre de dossiers. A 17 h. elle va prier, échange quelques mots avec les étudiantes qui rentrent de leurs cours. Après quoi Minouchette, que personne n'a eu le courage d'abandonner à Divonne, reprend son travail ronronnant de chatte de compagnie.

Dans ce climat difficile, les jeunes xavières s'engagent. Gisèle Baratin fait ses vœux perpétuels le 21 novembre, Claire Danoy ses premiers vœux le 3 décembre. Une jeune fille qui vient souvent rue Tournefort, a passé quelques

temps à Divonne, trouve Claire "à la page !". Cécile Parias se demande si elle n'a pas une vocation xavière. Le rayonnement de Claire est contagieux. Tout était confus dans la mémoire de Cécile (devenu Mme Dudon), quarante sept ans plus tard, lorsque Marie-Louise Fanton vint lui demander ses souvenirs, tout sauf l'impression que lui fit Claire.

"J'ai un souvenir inoubliable de son visage et de son regard. Elle était habitée par la présence de la Trinité. Elle avait des yeux sombres, elle avait un regard profond, un regard lourd... et en même temps très abandonné... Un regard consommé. On avait l'impression que tout était consommé et qu'elle arrivait au terme d'un long effort, d'une longue marche et qu'elle sentait absolument qu'elle avait donné au Bon Dieu tout ce qu'elle pouvait donner et que maintenant, c'était au Seigneur de jouer totalement. Elle donnait une espèce d'impression d'abandon total sur un chemin qui avait été très lourd, où elle avait donné humainement et spirituellement tout ce qu'elle avait pu donner. J'ai senti cela quand j'avais 20-22 ans. Ce qu'elle m'a appris quand j'avais vingt ans, elle ne peut pas m'en apprendre plus maintenant. C'était tout¹⁷."

b. Compte à rebours et adieux.

Quel est l'état des lieux que Claire peut faire, fin 1938 ?

De Rabbat, Marcelle envoie de bonnes nouvelles : une première messe a été célébrée dans la maison. Le ciboire, on s'en doute acheté par Léonie n'attend que le bon vouloir du menuisier arabe pour accueillir la Présence eucharistique¹⁸.

A Marseille, le Restaurant inaugure une nouvelle formule : le *Carrefour* accueillera désormais dames *et* messieurs au rez-de-chaussée et à l'entresol. Léonie remplace Claire à Marseille du 15 au 23 décembre, pour l'inaugurer. Le reste des activités tourne.

A Paris, Marie-Louise est répondante de l'activité apostolique auprès du curé, et responsable du Foyer d'étudiantes. Avec le curé, la collaboration est parfois éprouvante, comme ce jour où il lui demande si elle n'a pas acheté son chapeau avec l'argent des oeuvres. Vexant¹⁹. Denise poursuit ses courses et ses potages. Anne s'occupe de Claire. Léonie brasse les affaires de la Xavière et espère Valenton.

Mais Germaine de Vachon quitte la Xavière à l'automne. La Xavière, c'est Léonie Fabre, Denise Drouël, Anne-Marie Revertégat, Marie-Louise Fanton,

Alberte Muckensturm, Marcelle Jollivet, Gisèle Baratin, Suzanne Delaunay, Anne Bonerandi, Hélène-Claire Danoy, Madeleine Dibowski

Léonie a trouvé la demeure de ses rêves. Ascenseur, parc, tranquillité, air pur, proximité de Paris. Ce sera la Maison-Mère. Elle l'appelle *Bel Abord*, Claire *Bon Plaisir*. A part cette divergence de vue, c'est parfait. On y installera Claire et le noviciat, sans oublier une chambre pour Anne-Marie de Lavalette. L'affaire est en cours depuis six mois, les choses bien engagées, les meubles commandés. Un jour J dont l'histoire ne retint pas la date, le notaire a devant lui le vendeur et l'acheteur : Léonie est accompagnée de Marie-Louise. Après les courtoisies d'usage, chacun prend place pour entendre lecture de l'acte de vente. Mais celui-ci contient une clause jusque là dissimulée, traquenard d'un vendeur de mauvaise foi, qui rend impossible aux xavières d'envisager quelque oeuvre que ce soit à Valenton.

Silence.

Léonie se lève et dit, majestueuse : "*Marie-Louise, allons-nous en !*" On se tasserà rue Tournefort.

Suzanne Delaunay et Anne-Marie de Lavalette, conscientes de vivre des jours graves, notent au jour le jour ce qui se passe. Grâce à elles, les xavières suivront les dernières semaines de la vie de leur fondatrice²⁰.

A Noël 1938, les trois messes traditionnelles sont célébrées par le Père Léporiskas 33 rue Tournefort. Madame Monestès, Hélène et Estelle, sont là, ainsi que la J.O.C. qui fait sa veillée au 33. Le soir de Noël, Claire fait écouter le jeu radio-diffusé animé par Suzanne Maillard. Le 31 décembre à 18 h., la communauté se rassemble dans la petite chambre : Marie-Louise présente à Claire les voeux de la Xavière. Claire offre les siens, et donne son *mot d'ordre* pour l'année qui s'ouvre : "*claire*".

Le lendemain, chacune reçoit 5 centimes à dépenser à son gré d'ici l'Épiphanie où l'on se présentera ses achats. La fête continue.

Début 1939, Madame de Lavalette fait plusieurs fois l'aller-retour entre Tours et Paris. Son amitié discrète reconforte Claire, qui lui fait part de son souci de voir la Xavière bien intégrée dans l'Église. Le Père Lepoutre est passé donner de bonnes nouvelles de Rabbat, des évêques ont envoyé leurs voeux,

remercié, demandé des xavières. Mais quel jésuite acceptera de se voir confier cette petite congrégation ? Un jour de janvier, Anne-Marie de Lavalette reçoit de Claire une lettre plus importante : après consultations et examens, les médecins veulent opérer, et Claire hésite : ce n'est pas sans risque. La lettre a un post scriptum : *"Le Père Lambert a demandé à venir me voir, je vous le dis, à vous qui aimez qu'on ait des égards pour la Xavière"*. Sera-t-il le conseiller dont la Xavière a besoin²¹ ?

Début février, à Paris quelques jours, Anne-Marie de Lavalette vient voir Claire. La conversation, pleine d'émotion contenue, est inattendue :

- *La Xavière, j'avais pensé vous la donner*, dit Claire.

Son amie ne dit rien. Elle se penche, l'embrasse.

- *Mais c'est à Anne-Marie, n'est-ce pas, qu'il faudra laisser cela ?*

Anne-Marie de Lavalette acquiesce, avec chaleur. Claire ajoute :

- *Oui, elle saura remplir le noviciat, mais elle commencera par le vider...*

Silence.

- *Si j'avais à recommencer, je m'y prendrais autrement... Je serais indulgente dans bien des cas où j'ai été sévère, mais sévère là où j'ai trop laissé faire.*

Anne-Marie de Lavalette ne pose aucune question.

Le 10 février, elle revient dire au-revoir avant de rentrer à Tours. Claire est couchée. Le lit n'est pas encombré comme d'ordinaire, elle semble attendre, son chapelet entre les mains. Elles parlent peu. Anne-Marie de Lavalette embrasse Claire une dernière fois. En partant, elle remarque un verre rempli d'une préparation bleutée, sur le meuble près de la porte. Elle se retourne. Claire lui tend les bras :

- *Je vous aime bien, vous !*

En arrivant à Tours, elle apprend à la radio la mort de Pie XI.

c. La mort de Claire Monestès.

La lettre qui accompagne l'ordonnance est simple et courtoise :

*"Madame,
Les résultats donnés par l'examen du sang et des urines sont tout à fait normaux.
Je vous conseille de suivre le traitement que je vous ai prescrit, pendant*

quelque temps. Dès que vous irez mieux, vous vous adresserez à Mademoiselle Munier, à la clinique de la rue Boileau, pour qu'elle s'entende avec le Docteur Thayer-Rozat pour un examen radiologique : d'abord un examen de la vésicule biliaire avec et après ingestion de tétra-iodé : ensuite, un examen du gros intestin par lavement opaque. Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués."

Munie de cette lettre, Claire entre en clinique le dimanche soir 12 février. Elle a pris la préparation bleue. Le lundi 13, elle subit le lavement baryté prévu.

C'est l'accident cataclysmique. Perforation. Invasion du péritoine. Choc. Le médecin a mal évalué l'état du colon. On ne peut rien faire. Marie-Louise et Léonie restent près de Claire toute cette nuit d'agonie du 13 au 14 février, impuissantes. Claire souffre énormément. Dans sa demie conscience, elle dit seulement : *"Tout ira à Edouard, il répartira."* Tout est encore à la taille d'une famille.

Claire Monestès expire en fin de matinée le mardi 14 février 1939.

Marie-Louise appelle le 33 à 11h.. Denise décroche. Marie-Lou ne peut dire : *"Mère Claire est morte"*. Elle dit: *"C'est fini, maintenant, elle se repose."* Denise annonce en communauté que tout va mieux, Claire se repose. On s'étonne bien un peu, rassurées néanmoins. A 14h. nouveau coup de téléphone: *"Mais enfin, que faites-vous ? On vous attend !"*

Le corps de Claire est ramené rue Tournefort et déposé à la chapelle. Edouard, Jean, Hélène et Estelle entourent leur mère. Les amis affluent: Le Père Lambert. Anne-Marie Revertégat arrive de Marseille, le coeur serré. Anne-Marie de Lavalette reprend le train pour Paris. Est-ce par les toits, ou dans le bagage²² de cette dernière ? Une petite ombre s'esquive : on ne revit plus Minouchette. Elle n'a *que cette vie pour être heureuse.*

Les Monestès et les xavières décident d'un commun accord que Claire sera enterrée dans le caveau familial, aux côtés de son père, à Chambéry. Après la célébration à Saint Médard, Edouard, Jean, Léonie, Marie-Louise et Anne-Marie l'accompagnent dans ses montagnes.

Chambéry, samedi 18 février 1939, 11h. du matin. Une dernière absoute est prononcée au cimetière du Paradis, dans le silence si particulier des larmes retenues. On entend le train tout proche. On aperçoit le petit clocher du Carmel de Lémenc dont la cloche grêle sonne Nonnes. Le Nivolet expose sa Croix à la lumière du soleil. Dans le tableau de l'église Notre-Dame, saint François Xavier meurt sur l'horizon de la Chine.

On sent sur la peau le froid vif de l'hiver.

En rentrant à Marseille, Anne-Marie organise Breteuil et Charles de Foucauld pour que tout puisse marcher en son absence. Il faut continuer. Les grandes professes, c'est-à-dire elle-même, Léonie Fabre, Denise Drouel, Gisèle Baratin, Marcelle Jollivet, Marie-Louise Fanton, vont élire celle qui succèdera à Claire. Avant de quitter Breteuil, elle va à la chapelle. Sur le cahier où chacun peut écrire ses intentions, elle écrit :

"En cette heure si grave pour la Xavière, Seigneur, aidez-mo²³".

Anne-Marie Revertégat fut élue Supérieure Générale le 7 avril 1939, Léonie Fabre et Marie-Louise Fanton assistantes. Léonie partie huit jours après pour Divonne. Elle n'en revint pas. Léo quitta la Xavière en 1943.

Le monde bascula dans le second conflit mondial. Les Xavières menèrent leur barque fragile à travers la mer démontée de la guerre.

Ne restèrent à la Xavière que Anne-Marie Revertégat, Denise Drouel, Marie-Louise Fanton, Suzanne Delaunay, Anne Bonerandi. Elles attendirent la relève avec foi et courage.

Février 1970.

Une jeune fille est en vacances pour quelques jours dans l'accueillante maison des Favre, que lui fait connaître une amie, à Lumbin. Ensemble, elles font du ski toute la journée à Saint Hilaire du Touvet. Le soir, au retour, elles vont boire un chocolat chaud à la cuisine.

Il y a, dans la cuisine, au bout de la table, la silhouette massive d'une vieille dame. Elle trie de vieux journaux. Peut-être échangent-elles quelques mots, qui s'en rappelle ? Une vieille dame, au fond d'une cuisine dans une maison qui grouille de monde, qu'est-ce que c'est ? Elle ne dit pas son nom, que personne ne lui demande d'ailleurs.

Comment imaginer qu'un jour je lirais ses lettres intimes, chercherais à comprendre son coeur, aimerais sa brusque générosité, et écrirais sa vie ?

La jeune fille, c'était moi. La vieille dame, c'était Léonie Fabre.

1974.

A Saint Geoire, en Savoie, à quelques kilomètres de Notre-Dame de Myans, la vieille dame, après une vie de services rendus à tous les curés démunis des paroisses pauvres, après avoir dilapidé une fortune pour l'Eglise, après avoir énormément bougonné, va mourir.

Marie-Louise Fanton n'a pas pris rendez-vous. Pourtant elle a fait spécialement le voyage de Paris. Elle entre dans la chambre. La vieille dame ne voit pas bien. Trente ans ont passé.

- Qui est-ce ?
- Marie-Louise.
- Quelle Marie-Louise ?
- Marie-Louise Fanton.
- Marie-Louise Fanton !

Elles échangent longuement.

La Xavière a donc duré ? Elle a grandi ?

Léo murmure :

- Alors... tout ce que j'ai fait... J'étais le zéro qui donne valeur au 1.

Elle indique à Marie-Louise comment récupérer tous les courriers de Claire à Lumbin. Par ce geste, Léo rentre dans la mémoire xavière, et réhabite l'Histoire.

Elle mourut peu après.

POST-FACE

A l'issue d'un tel travail, le sentiment qui domine est celui de la fragilité, de l'incomplétude, liée aux choix nécessaires, à une abondance documentaire qui pourrait donner l'illusion d'avoir... traité le sujet, et à un certain nombre de développements que j'aurais aimé faire mais auxquels j'ai dû renoncer, ou que peut-être je n'ai pas vus, voire que j'ai oubliés. Les choses sont à peine ouvertes, à peine commencées, à peine entrevues.

Une jeune xavière m'a dit : *"Il va te falloir laisser Claire Monestès"*.

Une relation intense, étroite, intime, a fait que de fondatrice de l'institut dans lequel je suis un jour entrée, elle est devenue amie. Une connivence, des confidences faites et reçues, le silence qui se livre, le respect qui hésite... Dieu trouvé ensemble aux lieux inattendus. Une source. Une grâce. La responsabilité du service qui m'a été demandé et qui mystérieusement se trouvait être le sien. La recherche à son propos fut l'occasion d'une expérience parfois lourde, et en tous cas inoubliable, inscrite désormais dans ma vie comme une part de ma propre histoire. *Claire* m'a amenée au coeur de ma vocation xavière et de moi-même, voyage imprévu, impensé. Elle fut la circonstance par laquelle je fis une expérience personnelle de Dieu, de réponse, quant à moi, et pour moi, à Celui qui par ce travail, me provoquait à entrer dans son Mystère par où je n'avais pas pensé. Ce fut souvent de l'ordre du déplacement, de la souffrance parfois, de la joie, paradoxe où le centre le plus intime et la périphérie la plus extrême se sont côtoyés.

Remettant ce travail à la Faculté de théologie, je ne peux oublier que je le remets aussi à la congrégation qui me l'a confié. *Don. Contre-don.* A travers la figure du *Corps du Christ* qu'est l'institut religieux, cellule d'Eglise ouverte à celui qui, encore *loin*, la fera devenir davantage elle-même en se laissant rejoindre par le Christ et agréger, lui que déjà l'Esprit habite en ses contrées lointaines, je rends une *chose* créée, en laquelle Dieu travaille, et me rends avec elle, *autre* que j'étais partie pour ce voyage. Je rends quelque chose qui est du côté de l'*autre* et de l'*Autre*. C'est là le fond de l'expérience humaine fraternelle et de celle, très particulière, d'aller chercher à l'*Origine* ce qui fait *brèche* dans nos histoires, et fait dire individuellement et collectivement *Je est un Autre. Je est de l'Autre.*

Le fruit porté sera de l'ordre de l'altérité.

Comment ?

A partir de l'axe *missionnaire* de l'expérience mystique trinitaire de Claire Monestès, nous aurons à continuer de penser aujourd'hui la vie religieuse, dans des mondes infiniment plus hétérogènes que celui des années 1920-1930. Nous aurons à affronter le défi de la *distance culturelle* qui, à ne pas être affrontée *dans* la communauté ecclésiale ne peut qu'aboutir à son effritement. Nouveau mot de la réconciliation et de la réparation de ce qui est blessé par les forces ennemies; Nous aurons à marcher avec le Christ pour un combat où son Etendard aura toujours, pour faire la preuve réciproque de l'amour, la couleur des plus pauvres, des plus loin, de ceux dont le visage humilié rayonne la lumière de Celui qui a *renoncé à son humanité mondaine* pour être divinement humain. Nous aurons à proposer à d'autres, ceux qui nous le demanderont et dont nous n'aurons pas rêvé, le don fait par Dieu à Claire Monestès et à ceux qui trouvent en elle une trace brûlante et lumineuse. Nous aurons à créer pour honorer le don de Dieu. Nous aurons à faire face *du dedans* aux forces centrifuges pour voir se serrer au cœur de notre existence le noeud qui unit le monde, l'Eglise et Dieu, à la Croix. Nous aurons à oser rompre de nouveau pour instaurer encore, à laisser la Création nous saisir, mouvement de toutes choses qui dans le Christ viennent de Dieu et retournent à Dieu. Nous aurons à oser penser, oser trouver, oser faire, ensemble, *personnes égales et distinctes*, le geste de l'Amour de Dieu en ce monde. Dans le monde, avec pour seul lien, l'obéissance, et pour seul lieu le Christ.

Nous aurons à faire une oeuvre de joie.

ANNEXES I

SOMMAIRE DES ANNEXES I

SOURCES

BIBLIOGRAPHIE.

ARCHIVES	422
A. Archives privées.....	423
B. Archives de congrégations	423
C. Interviews	424
D. Archives publiques	424
E. Archives Religieuses	425
F. Documents divers	427
HISTOIRE POLITIQUE, CULTURELLE ET SOCIALE.	
De la Savoie	428
De Genève	429
De Marseille	429
HISTOIRE GENERALE	430
HISTOIRE RELIGIEUSE	431
BIOGRAPHIES, AUTO-BIOGRAPHIES	433
THEOLOGIE	434
VIE RELIGIEUSE, VIE SPIRITUELLE	435
PHILOSOPHIE	436
SCIENCES HUMAINES	436
ECRITS SPIRITUELS	437
<u>BIBLIOTHEQUE DE CLAIRE MONESTES</u>	440
<u>EMPRUNTS DE CLAIRE MONESTES A LA B. P.U. DE GENEVE</u>	452
<u>INDEX DES NOMS PROPRES</u>	467
<u>SYNOPSIS HISTORIQUE</u>	485
<u>NOTES DE LA BIOGRAPHIE</u>	504

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION A LA BIBLIOGRAPHIE.

La bibliographie présentée ci-dessous correspond au type de travail qui me fut nécessaire. Sans évidemment avoir travaillé à fond tous les ouvrages cités, j'ai dû cependant investir de façon disproportionnée, eu égard à mon sujet, dans l'Histoire où je n'avais pas de formation particulière. Une autre disproportion apparaît entre les périodes étudiées dans les Archives : dans les recherches pour *voir* et *entendre*, j'ai privilégié la période 1880-1920 pour la simple raison que la vie de Claire MONESTES pendant cette période était à peu près totalement inconnue. Pour *considérer*, il fallait donc prendre le temps d'une connaissance assez détaillée du contexte et des événements dans lesquels, sur fond d'Histoire générale, son histoire viendrait s'inscrire. Sa jeunesse, le temps de ses premières orientations, déterminants pour ses choix à venir, sont tributaires du 19ème siècle, des crises qui marquèrent l'Histoire française, en particulier des rapports entre l'Eglise et l'Etat, et du Catholicisme Social issu de l'Union de Fribourg, toutes choses dont nous ignorions tout quant à la manière dont elles avaient marqué la fondatrice des xavières. Le risque à conjurer était celui de projeter de façon anachronique l'avenir sur le passé, inversant en quelque sorte le sens de l'histoire. Si ce mouvement peut être légitime, car le présent est le lieu herméneutique du passé, sans doute ne faut-il pas commencer par là. Il est indispensable de prendre le temps de poser ce passé pour lui-même, pour autant que c'est possible.

La bibliographie sur la vie religieuse apparaît plus (trop) succincte. Cela correspond d'une part aux masses du travail tel que la nécessité m'en est progressivement apparue, à un certain manque objectif d'autre part. Au vu des rayons de librairie, il semble qu'on sache raconter beaucoup, ou analyser l'un ou l'autre aspect de la vie religieuse, mais une réflexion globale sur fond de 20ème siècle, m'a semblée plus rare, voire manquante. Cela se conçoit après une période de grand bouleversement depuis les années soixante. Tout se passe comme si une réappropriation des origines était nécessaire pour "*prendre ses marques*" avant d'aller de l'avant. La crise dans le recrutement et les regroupements engendrent indéterminations, essais provisoires et difficultés identitaires, au moment où il faut gérer en termes de vieillesse à la fois le "*baby-boom*" des fondations religieuses du 19ème siècle, et celui des entrées dans les années 1920-1960. En nombre comme en formes de vie, l'avenir sera forcément différent. Reste à le préparer, du moins à se mettre en état de le laisser venir. Sans doute n'avons-nous encore pas eu le temps ni les éléments pour y penser. Conclure trop vite serait fermer les possibles. L'avenir vient, comme un don.

On trouvera ci-dessous :

- A. ARCHIVES PRIVEES,
- B. ARCHIVES DE CONGREGATIONS.
- C. INTERVIEWS.
- D. ARCHIVES PUBLIQUES.
- E. ARCHIVES RELIGIEUSES.

Bibliographie.

A. ARCHIVES PRIVEES

Les éléments d'archives aimablement communiqués par les personnes et les familles citées ci-après sont désormais dans les Archives xavières.

1. Famille(s) MONESTES.

Les personnes ou familles ci-dessous sont toutes apparentées, mais parfois de fort loin (voir arbre généalogique) à Claire MONESTES.

JUILLET Odette, née Bornand.
MONESTES André, Pins-Justaret, Haute-Garonne.
MONESTES André, Miradoux, Gers.
MONESTES-BOGATIREFF, Paris.
MONESTES Dominique, Agen, Lot-et-Garonne.
MONESTES Eugénie, Leyrac, Lot-et-Garonne.
MONESTES François, Puymirol, Lot-et-Garonne.
MONESTES Gaston, Astaffort, Lot-et-Garonne.
MONESTES Isabelle, Tours.
MONESTES Jacques, Marseille.
MONESTES Maria, Crépy en Valois, Oise.
MONESTES Philippe, Senlis, Oise.
MONESTES Raymond, Layrac, Haute-Garonne.
MONESTES Reine, Puymirol, Lot-et-Garonne.
MONESTES Philippe, Le Caire, Egypte.

La souche "Monestès" est unique. Toutes ces familles m'ont permis de le vérifier et de reconstituer, d'une façon qui reste néanmoins approximative, des éléments d'arbre généalogique. Odette JUILLET (petite cousine de Claire Monestès), Estelle MONESTES (sa soeur), et Isabelle MONESTES (arrière-petite fille d'une cousine issue de germain connue du temps de Claire MONESTES) représentent les liens les plus proches.

2. Autres.

BOUCHET Maître, Chambéry. Dossier 1902 (banque Monestès).
CHAMOUSSET Mr. et Mme, descendants de *Joséphine Hurtrel*, tante de C.M.
COUTAGNE Jean et Gabrielle née TOURNIER/COUTAGNE neveux de Georgette COUTAGNE.
FABRE Louis, Lumbin, neveu de Léonie FABRE.
LAMBERT Michel, Marseille.
MARECHAL Albert, Genève.
REMY Jeanne, Marseille.

B. ARCHIVES DE CONGREGATIONS.

Auxiliaires du Sacerdoce, Paris : *travaux divers sur la fondation.*
Religieuses du Cénacle, Rome, Genève, Paris : *lettres*, et "*Histoire de la Congrégation*" (fascicule 12).
Compagnie de Jésus, Archives Historiques Vanves. Et résidence de Marseille Notre-Dame du Travail, Paris. (Je n'ai pu consulter directement ces archives, encore non classées, semble-t-il. Des recherches ont été faites par des membres de l'Institut, qui me les ont communiquées oralement).
Oblates du Sacré-Coeur, Montluçon (in "Fond Fanton").
Religieuses du Sacré-Coeur, Poitiers, Rome. (Les archives concernant les

Bibliographie.

maisons fermées – comme celle de Chambéry – sont à Rome).
Soeurs de Saint Joseph, Chambéry.
Xavière, 33 rue Tournefort, Paris ; 39 rue Breteuil, Marseille. (Archives très abondantes, en voie de classement).

C. INTERVIEWS

Par Marie-Louise FANTON : *Fond Fanton*, archives xavières (de nombreuses personnes de Chambéry ou Marseille, aujourd'hui décédées).

Par Marie-Françoise BOUTEMY : *des xavières* (Anne-Marie REVERTEGAT, Anne BONERANDI ; *des souvenirs de conversations avec Denise DROUEL, Suzanne DELAUNAY, Marie-Louise FANTON ; des échanges avec des xavières de la génération entrée dans les années 1945-1955*), *des témoins*, comme Estelle MONESTES, les CHAMOUSSET, FABRE, le Père MARECHAL (Genève), *des jésuites dont l'histoire croisa celle de la Xavière*, comme le Père Jacques GOUSSAULT. Des membres d'Instituts proches : *La Xavière* (de Lyon), *Notre-Dame du Travail*. Je ne peux les citer tous. On en trouvera mention dans les notes.

D. ARCHIVES PUBLIQUES.

1. ARCHIVES NATIONALES.

Série F. 19.5628. *Le Nouvelliste*.

2. ARCHIVES DEPARTEMENTALES.

2. 1. Archives départementales de la Drôme :

Série U. Usines de guerre.

Indicateur (pour Chamaret, La Garde-Adhémar, Pierrelatte).

2. 2. Archives départementales du Rhône (Lyon) :

Série M.

Etat Civil (microfilms).

Registres de Catholicité 1800-1880.

Indicateur Lyonnais, années 1800-1880.

2. 3. Archives départementales de la Savoie (Chambéry) :

Indicateur savoisien, années 1874-1902.

Série A.D. (Travaux Publics).

Série D (contentieux).

Série E, 3E 1165 : paroisse Notre-Dame de Chambéry, 3E 3039 : Etat Civil.

Série M (loyers, baux).

Série N (concessions cimetières).

Série O (Urbanisme, cadastre), 2 O : école de Nézin.

Série IP1, inventaires et liquidation des congrégations.

Série IV Q1, Caisse d'Epargne et Mont de Piété.

Série IR, Ecoles congréganistes et écoles libres, 1862-1904.

Série 1R 12, 13, 14 : Conservatoire de musique, 1866-1883.

Série U : tribunaux de commerce.

Série F.

Recensements 1866, 1876, 1891, 1901.

Registres de Catholicité de 1828 à 1899.

Registres d'Etat Civil (après 1814-1815)

Bibliographie.

2. 4. Archives Départementales des Bouches-du-Rhône (Marseille).

MASSON Paul (sous la direction de), *Encyclopédie Départementale publiée par le Conseil Général, avec le concours de la ville de Marseille et de la Chambre de Commerce*, 3ème partie, "Le sol et les habitants", Paris, Champion, 1935.

Indicateur Marseillais.

Série IP : congrégations 1905-1910 (liste).

Différents ouvrages d'accès libres sur Marseille et la région.

Archives de la basilique Notre-Dame de la Garde, sous-série 34; J.1.19.

Dames du Sacré-Coeur, V.66.

Eymieu, 34, J. 186.

Le Petit Provençal, 404, 9. 13. de 1903 à 1904.

Rouvier, 34.J.106.

3. ARCHIVES MUNICIPALES.

3. 1. Archives Municipales de Chambéry :

Cahiers de Charles Ferroud : recension et reproduction manuscrite d'articles de presse sur la vie locale. Ce document est une mine de renseignements sur la vie quotidienne.

Registres d'Etat Civil de 1849 à 1893.

Plan "Boiton", n° 25-26 (au service foncier de la Mairie).

3. 2. Archives Municipales de Lyon :

Registres d'Etat Civil.

Divers documents d'accès libres sur la vie locale.

3. 3. Archives Municipales de Marseille :

Indicateur Marseillais de 1904 à 1910 et de 1917 à 1939.

Registres de catholicité.

Registres d'Etat Civil.

3. 4. Archives Municipales de Genève :

Indicateur genevois de 1910 à 1922.

Divers documents d'accès libre sur la ville et l'histoire de Genève.

3. 5. Archives de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève.

Registres d'emprunts, de 1910 à 1913.

3. 6. Archives du Conservatoire de Musique de Genève.

Classes d'orgue 1910-1913.

3. 7. Archives du Musée Savoisien, Chambéry.

Armorial de Savoie : famille de la Chavanne (généalogie).

Photos fin 19ème.

Divers documents historiques.

E. ARCHIVES RELIGIEUSES

1. ARCHIVES DIOCESAINES.

1. 1. Archives diocésaines de Chambéry :

Congrégations : procès de 1856 (Dames du Sacré-Coeur), 1880 : expulsion des jésuites, liste des congrégations et leurs activités de 1880 à 1902.

Semaine Religieuse de Chambéry, 1880-1902.

Oeuvres pastorales de Mgr. A. Pichenot, 1873-1880 (cote 56),

Oeuvres pastorales de Mgr. A. Billiet, 1841-1873 (cote 56).

Bibliographie.

1. 2. Archives diocésaines de Fribourg :

Union de Fribourg.

1. 3. Archives du Vicariat de Genève :

Journal du Vicariat Général, années 1905-1918.

Liste des mouvements catholiques en 1910.

Statuts de l'Union Catholique Française de Genève (1919).

Oeuvre de Jésus-Ouvrier : décret d'érection en Primaria par S.S. Benoît XV (Bref "*Romanorum Pontificum*" du 8 avril 1921).

Oeuvre apostolique de Jésus-Ouvrier, Monographies et variétés, mai 1917-mars 1919, Imprimerie St. Augustin, St. Maurice.

Revue Mensuelle "*Le Travail*".

1. 4. Archives diocésaines de Lyon :

Semaine Religieuse de Lyon.

1. 5. Archives diocésaines de Marseille et "Mistral" :

Index analytique et chronologique des actes épiscopaux.

Echo de Notre-Dame de la Garde (1917-1939).

Documents divers sur Notre-Dame de la Garde.

1. 6. Archives diocésaines de Paris :

Dossier de l'Institut Notre-Dame du Travail.

Dossier du Cardinal Amette, courriers, actes officiels.

1. 7. Archives des paroisses :

Notre-Dame de Chambéry (registres de Baptême dans la sacristie).

Eglise cathédrale de Chambéry ("Métropole" ou Saint François de Sales)/

Notre-Dame du Travail, Paris.

Saint Boniface, paroisse de langue allemande à Genève.

Sacré-Coeur et Sainte Clothilde, de Genève : *Association des Enfants de Marie* (Procès-verbaux annuels 1, 1896-1916 manuscrit). *Cahiers d'annonces paroissiales* (2-10-1910 à septembre 1913, manuscrit). *Petit classeur* (recueil d'avis, notes, sermons, 1870-1929).

1. 8. Archives de la Chronique du Sud-Est (rue du Plat, Lyon) :

Chronique du Sud-Est, années 1902-1920.

1. 9. Archives de la Protection de la Jeune Fille (Genève).

Documents divers.

PRESSE, REVUES, FASCICULES, BULLETINS.

Action Sociale (l'), *Organe des Travailleurs Catholiques*, Genève, 1914 (on peut consulter cette collection au Vicariat de Genève).

Aurore (L'), 13-01-1898.

Chronique du Sud-Est (la), 1895, 1901 à 1908 (Archives de la Chronique).

Courrier des Alpes (Le), années 1870-1902 (Archives Départementales de la Savoie).

Courrier de Genève, *organe catholique de la Suisse Romande*, 1912 (Vicariat de Genève).

Croix Rose (La), 1915-1917 (Archives xavières).

Démocrate Savoisien (le), année 1903, (Archives Départementales de la Savoie).

Documentation Catholique (La), n°1, 1933.

Dossiers de l'Action Populaire (Archives S.J. Vanves).

Bibliographie.

- Echo de Notre-Dame de la Garde*, 1904–1939, (Archives Diocésaines de Marseille).
- Echo de Paris (L')*, 9 décembre 1926, d'Henri BORDEAUX : *Un saint vient de mourir* – sur l'Abbé Fouque – (Archives xavières).
- Echo de Plaisance (I')*, 1908–1912 (Archives Diocésaines de Paris).
- Echo républicain de Savoie (I')*, bi-hebdomadaire, 20–03 et 24–04–1902, Arch. Départementales de la Savoie).
- Estafette des Alpes (I')*, année 1897, Bibliothèque de l'Arsenal, Paris. (Arch. Départementales de la Savoie).
- Histoire (I')*, *L'explosion des nationalismes, de Valmy à Maastricht*, mensuel, juillet–août 1996, n°201, Journal Officiel.
- Indépendant Savoyard (I')*, années 1898–1902, (Arch. Départementales de la Savoie).
- Intellectuels chrétiens et esprit des années vingt*, Institut Catholique de Paris, Colloque septembre 1993).
- Irenikon*, année 1928 (in Archives xavières).
- La Croix*, année 1896 (in Archives xavières, et B.N.).
- Lettres (Les)*, année 1923 (Archives xavières).
- Mémoires et Documents*, publiés par la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie (liste reportée à la rubrique "Savoie").
- Mutualité Intellectuelle (La)*, années 1906–1910 (Archives xavières).
- Nouvelliste (Le)*, 1895–1905 (Archives Départementales de la Savoie).
- Patriote Savoisien (Le)*, 16–02–1884 (Archives Départementales de la Savoie).
- Revue d'Ascétique et Mystique* (Bibliothèque Centre Sèvres).
- Revue hebdomadaire (la)*, 1910–1913 (B.N.).
- Semaine Religieuse de Lyon (la)*, 1902–1904 (Archives Diocésaines, Lyon).
- Semaine Religieuse de Chambéry* 1898–1902 (Arch. Diocésaines Chambéry)
- Sint Unum*, 1924–1930 (Archives xavières).
- Souvenir du Concert du 1er février 1870, donné par le Cercle Choral et le Cercle Musical au bénéfices des pauvres de Chambéry et des incendiés de Doucy* (Archives privées Estelle Monestès).
- Travailleuse (La)*, années 1916–1917 (Archives xavières).

D. DOCUMENTS.

Pour un meilleur usage par le lecteur, je regroupe ci-dessous des études et des travaux contemporains de Claire Monestès et des plus actuels par thèmes. Quelques-uns de ces livres lui ont appartenu, on les retrouvera dans sa "bibliothèque". Je les cite néanmoins ici pour m'y être référée particulièrement.

1. 1. Témoignages écrits de contemporains.

- Anne-Marie de LAVALETTE du Coëtlosquet, *Récit*, (Archives xavières).
- Léonie FABRE, *Cahiers* (id.).
- Autobiographie de Georgette COUTAGNE (id.).

2. 1. Témoignages oraux.

Plusieurs témoignages recueillis par M.-L. Fanton (archives xavières, "fond Fanton") :

- Anciennes élèves du Sacré-Coeur de Chambéry,
- De BUTTET,
- Marthe GAVOTY (Marseille),
- Mère JULIEN (Cénacle),
- Mère Marguerite-Marie BASTIEN (Cénacle),
- Chanoine NAZ (Chambéry).

Bibliographie.

Plusieurs témoignages recueillis par M.F. BOUTEMY :

- Anne BONERANDI, xavière,
- Madeleine FABRE-LEBEAU.
- Jacques GOUSSAULT, s.j.
- Alfred MARECHAL, Abbé, Genève,
- Père LONGCHAMP, s.j., Genève,
- Estelle MONESTES, soeur cadette de Claire MONESTES.
- Père PONTET, s.j., Marseille,
- Jeanne REMY, Marseille.
- Anne-Marie REVERTEGAT, xavière.
- Père Jacques REVERTEGAT, s.j.

Récits autobiographiques :

- Claire MONESTES.
- Renée LEBON.
- Denise DROUEL.
- Georgette COUTAGNE.

HISTOIRE POLITIQUE, CULTURELLE ET SOCIALE

1. SUR LA SAVOIE :

Dictionnaires.

ANNUAIRE ADMINISTRATIF ET COMMERCIAL du Département de Savoie, de 1874 à 1902.

MEMOIRE DE L'ACADEMIE DE SAVOIE, *Histoire et Tables*.

Etudes sur la Savoie.

BARBIER Cl., *Musiques et idéologie. Fanfares et sociétés musicales en Savoie à la fin du XIXème siècle*, Mémoires et documents, "L'Histoire en Savoie", revue trimestrielle historique, n°87. Imprimerie Arc-Isère, Montmélián. *Les mêmes bulletins figurent désormais ci-dessous avec seulement la référence M.D.)*

CHOLLEY A., *Les préalpes de Savoie (Genevois, Bauges) et leur avant-pays*, Thèse, Paris, 1925.

CLAIR R. (dom), *Moines et religieux en Savoie*, M.D. n° 68, décembre 1982.

CLAIR R. (Dom), *Les ordres monastiques et les congrégations religieuses en Savoie*, M. et D., n° 68, décembre 1982.

FILLIARD J., *Le château de Chambéry de 1798 à 1914*, mémoire de Maîtrise, Université de Savoie, 1974.

FILLIARD J., MESSIEZ-POCHE P., PALLUEL-GUILLARD A., *Le château de Chambéry*, M. et D., n° 61, juin 1991.

GAILLARD Ph., *Cafés et cabarets en Savoie au 19ème et 20ème siècle*, M. et D., n° 97, mars 1990.

LOVIE J., *Un carrefour, une capitale, un style, Chambéry*, M.D., hors-série n° 31 et 32, mai 1981.

LOVIE J., *1860, Et la Savoie devint française*, M.D., mars 1993.

MARTIN F., *La musique en Savoie au 19ème siècle*, M.D., n°87, sept. 1987.

MENABREA H., *Histoire de Chambéry*, Chambéry, 1847.

MENABREA H., *Histoire de la Savoie*, édition du Centenaire, Librairie Dardel, Chambéry, 1958 (in Archives Municipales de Chambéry).

PACHOUD A., *Pèlerinages en Savoie*, M.D., n° 90, juin 1988.

PALLUEL-GUILLARD A., *La rue de Boigne* (polycopié prêté par l'auteur).

PEROUSE G., *Le Vieux Chambéry*, Guide historique et archéologique, 3ème édition, Lyon, Vitte, 1974.

PERRET A., *Essai sur l'histoire du Saint Suaire à Chambéry*, Mémoire de l'Académie de Savoie, 6ème série, t. IV, 1960.

Bibliographie.

SORREL Chr., *La République dans la ville, Chambéry, 1870–1914*, M.D., n° 87, 1980.

SORREL Chr., *Notables et notabilité dans les pays de Savoie*, Actes du XXXIème Congrès des sociétés savantes de Savoie, M.D., XVIII, Académie de Val d'Isère, 1990.

TERREAUX Ph., *La Savoie jadis et naguère, d'Amélie Gex à Henry Bordeaux*, Cahiers de conversation Alpine n°9, Centre d'études franco-italiennes Chambéry–Turin 1990.

VESCO E., *La chapelle du château de Chambéry*, "Les monuments historiques de la France", avril 1960.

Ouvrages collectifs :

Histoire des communes savoyardes, Ed. Horvath, Roanne, 1982.

Notre-Dame de Myans, Savoie, (Pères de...), Imprimerie Lescuyer, Lyon.

SUR GENEVE :

Annuaire :

ANNUAIRE CATHOLIQUE GENEVOIS, Editions Société Catholique Romaine de Genève.

Etudes sur Genève :

BLONDEL L., *Les premiers édifices chrétiens de Genève*, "Genava", XI, 1933

BLONDEL L., *Eglise Saint Germain à Genève : pierres sculptées paléo-chrétiennes*, "Genava", VIII, 1960.

FLEURY Abbé, *Notice sur l'église et la paroisse de Saint Germain à Genève*, "Genava", 1966.

GANTER E., *Le transfert des communes réunies du Diocèse de Chambéry à celui de Lausanne (1819)*, Revue du Vieux Genève, n° 3, 1973.

GANTER E., *Histoire du vieux Genève et du Sacré-Coeur*, Imprimerie Saint Augustin, Saint Maurice, 1890.

GEISENDORF Th., *L'Action Catholique dans la jeunesse genevoise*, préfacé par ADOR Gustave, Imprimerie Reggiani et Renaud, Genève.

RUCHON F., *Histoire de la persécution religieuse à Genève, essai d'un schisme par l'Etat*, Genève, 1978.

RUCHON F., *Histoire politique de Genève, 1813–1907*, 2 t., Genève, 1933.

TAPPOLET Cl., *La vie musicale à Genève au XIXème siècle (1814–1918)*, Genève, A. Jullien, Libraire, 1972.

MARSEILLE :

BARATIER E., *Histoire de Marseille*, Toulouse, Privat, 1979.

CHARPIN F.-L., *Pratique religieuse et formation d'une grande ville, le geste du Baptême et sa signification en sociologie religieuse (Marseille 1806–1958)*, coll. "L'Eglise en son temps", Paris, Le Centurion, 1962.

GENIN V., *La M.E.C., la Maison des Etudiants Catholiques, 21 rue Aldebert, Marseille, Foyer Chrétien de Formation pour l'Action*, Marseille, Pronto-Offset, 1985.

MATTALIA A., *Marseille des années 30*, Rives Sud.

PALANQUE J.R., *Histoire du Diocèse de Marseille*, Marseille, Letouzey, 1967.

Provence Historique, bulletin, *Les sages-femmes marseillaises*, tome XXXIX, Fascicule 157, juillet–août 1989.

SAN MARCO Ph., MOREL B., *Marseille, l'endroit du décor*, Aix-en-Provence, EdiSud, 1985.

Bibliographie.

HISTOIRE GENERALE

Dictionnaires :

HILLAIRET J., *Dictionnaire des rues de Paris*, Paris, les Editions de Minuit, 1963, Tome 1.

MAITRON J., (sous la direction de...), *Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier Français*, Editions Ouvrières, Paris, 1964-1975.

Manuels :

BERSTEIN, MILZA, *Histoire*, Première, Paris, Hatier, 1982.

DUCHET-SUCHAUX G. et M., *Guide chronologique de l'histoire du monde*, coll. Education, Paris, Hachette, 1992.

DELORME J., *Chronologie des civilisations*, Paris, P.U.F., 1969.

HUMBERT J.-L., *Le monde et la France depuis 1914, précis d'Histoire du 20ème siècle : les grands évènements politiques et économiques, les principaux faits de civilisation*, Paris, Bordas, 1992.

Etudes historiques :

ABEL P., *La presse française de 1871 à 1940*, tome III de "Histoire Générale de la presse française", dirigée par BELLANGER Cl., GODECHOT J., TERROU F., Paris, 1972.

BAINVILLE J., *L'Europe d'entre-deux-guerres*, Paris, Godefroy de Bouillon, 1996.

BASH F., *De l'Affaire Dreyfus au crime de la Milice*, Paris, Plon, 1994.

BECKER J.J., BERNSTEIN S., *Victoires et frustrations : 1919-1929*, Paris, Seuil, Points Histoire, coll. "Nouvelle Histoire de la France contemporaine", t. XII, 1990.

BERSTEIN S., MILZA P., *Histoire du 20ème siècle, 1. 1900-1939. Un monde déstabilisé*. Paris, Hatier, 1987.

BREDIN J.-D., *L'Affaire*, Paris, Fayard-Julliard, 1993.

CHOLVY G., *Mouvements de jeunesse. Chrétiens et juifs : sociabilité juvénile dans le cadre européen, 1799-1968*, Coll. Histoire, Cerf.

COCHET A., *Clémenceau et la Troisième République*, Coll. "L'Histoire de France", dirigée par Régine Pernoud, Paris, Denoël, 1989.

DUBY G., *Histoire de la France de 1852 à nos jours*, Paris, Larousse, 1991.

DUBY G., *Histoire des femmes en Occident*, Tome IV, *Le XIXème siècle*. Tome V : *Le XXème siècle*. Sous la direction de G. FRAISSE et M. PERROT, Paris, Plon, 1991.

DUROSELLE J.-B., *L'Europe de 1815 à nos jours. Vie politique et relations internationales*, coll. "Nouvelle Clio", n°38, Paris, 1964.

MATHIEU-ROSA Y J., *Ils ont gouverné la France*, Marabout, Allier, Belgique, 1987.

MAYEUR J.-M., *La séparation de l'Eglise et de l'Etat*, coll. Archives, Paris, Cerf, 1966.

MILZA P., BERSTEIN S., *Le fascisme italien, 1919-1945*, coll. Histoire, Paris, Seuil, 1980.

MIQUEL P., *La Grande Guerre*, Fayard, coll. Histoire, Paris, 1983 ; et édition 1994.

POULAT E., *Histoire dogmatique et critique de la crise moderniste*, Paris, Albin Michel, 1996.

REMOND R., *Notre siècle, de 1918 à 1991*, coll. Histoire de France, sous la direction de Jean FAVIER, Fayard, 1991.

SADOUL G., *Histoire générale du cinéma*, Paris, Denoël, 1945-1947-1952 (t. I, II, III).

SALOMONI A., *La Révolution Russe*, Firenze, Casterman-Giunti, 1993.

FABRE H., *J'ai vu naître l'aviation*, Imprimerie Guirimand, Grenoble, 1980.

Bibliographie.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Dictionnaires, annuaires.

DICTIONNAIRE APOLOGETIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE, t. 2, 1911, article *Juifs et Chrétiens*.

DICTIONNAIRE DE SPIRITUALITE, 1953, *Coeur, Mystique. "Eymieu"* : t. 4; col. 1019.

D.B.F., t. XIII, col. 345-346.

DICTIONNAIRE DE THEOLOGIE CATHOLIQUE.

DICTIONNAIRE DU CLERGE, 1896, vol. 7.

DICTIONNAIRE DU MONDE RELIGIEUX de la France contemporaine, sous la direction de LAPLANCHE F., t. 1, 9, (*Eymieu*, p. 228), Beauchesne, 1985.

MOLETTE Ch., *Guide des sources de l'histoire des congrégations féminines françaises de vie active*, préface de Guy DUBOSCQ, C.N.R.S., Paris, 1974.

SERVICE NATIONAL DES VOCATIONS, *Les religieuses en France*, 1980.

SUR LE CATHOLICISME SOCIAL. :

ALBARET A., *Un quartier social : Mlle Chaptal à Plaisance*, "Le Mouvement Social", Paris, janvier 1909.

BARBIER E., *Histoire du Catholicisme libéral et du catholicisme social en France (1870-1914)*,

BLANC E., *Le salut social par les cités chrétiennes*, Valence, 1901.

CARON J., *Le Sillon et la démocratie chrétienne*, Plon, Paris, 1966.

DROULERS P., *Politique sociale et christianisme. Le Père Desbuquois et l'Action Populaire*, Paris, Editions Ouvrières, 1969.

DUROSELLE J.-B., *Les débuts du catholicisme social en France (1822-1870)*, Paris, P.U.F., 1951.

DUTHOIT E., *Rénovation française. Apport des Semaines Sociales*, Paris, 1942.

FAYET-SCRIBE S., *Associations féminines et catholicisme, de la charité à l'action sociale, XIXème-XXème siècle*, Préface d'E. POULAT, Editions Ouvrières, Paris, 1990.

FONTANILLE H., *L'oeuvre sociale d'Albert de Mun*, Paris, Spes, 1926.

GOYAU G., *Autour du catholicisme social*,

GREGOIRE L. (=GOYAU G.), *Les Papes, les catholiques et la question sociale*, Paris, Perrin, 1892.

GUERRAND R.H. RUPP M.A., *Brève histoire du service social en France, 1896-1976*, Toulouse, Privat, 1876.

JARLOT G., *Doctrine pontificale et histoire. L'enseignement social de Léon XIII, Pie X et Benoît XV vu dans son ambiance historique*, Presses de l'Université grégorienne, 1964.

JARLOT G., *Les avant-projets de Rerum Novarum et les anciennes corporations*, Nouvelle Revue Théologique, janvier 1959.

LA TOUR DU PIN R., *Vers un ordre social chrétien*, Paris, 1907.

LECRIVAIN Ph., *La formation sociale dans les séminaires à la Belle Epoque*, chap. V de : *Le mouvement social catholique en France au XXème siècle*, sous la direction de Denis MAUGENEST, Cerf.

LEVILLAIN Ph., *Albert de Mun*, Ecole Française de Rome, 1980.

MAYEUR J.-M., *Catholicisme social et démocratie chrétienne, Principes romaines, expérience française*, Paris, Cerf, 1986.

MAYEUR J.-M., *Un prêtre démocrate, l'Abbé Lemire (1853-1928)*, Casterman, 1968.

MOLETTE Ch., *Albert de Mun, 1872-1890. Exigence doctrinale et préoccupations sociales chez un laïc catholique*, Paris, Beauchesne, 1970.

MONTUCLARD M., *Conscience chrétienne et démocratie*, Paris, Seuil, 1965.

PIERRARD P., *Juifs et catholiques français*, Paris, Fayard, 1970.

PONSON Chr., *Les catholiques lyonnais et la Chronique Sociale, 1892-1914*,

Bibliographie.

Presses Universitaires de Lyon, 1979.

REMOND R., *"Catholicisme libéral et catholicisme social"*, Encyclopaedia Universalis, vol. 3, mars 1969, pp. 1074-1078.

ROLLET H., *Andrée Butillard et le féminisme chrétien*, Paris, Spes, 1960.

ROLLET H., *L'action sociale des catholiques de France*, t. 1, Paris, Desclée, 1949 ; t. 2, Desclée, 1958.

RUFFIEUX, *Le mouvement chrétien en Suisse romande (1891-1949)*, mémoire de Licence, Fribourg.

SORREL Chr., *Cent ans de catholicisme social à Lyon et dans la région : les diocèses de Savoie et l'encyclique Rerum Novarum : expériences et débats sociaux, diocèses de Savoie* (polycopié prêté par l'auteur).

TALMY R., *Aux sources du catholicisme social, l'Ecole de La Tour du Pin*, Paris, Desclée, 1963.

TOUCHARD J., *Aux origines du catholicisme social, Louis Rousseau*, Paris, Colin, 1968.

TURMANN M., *Le développement du catholicisme social depuis l'encyclique Rerum Novarum*, Paris, Alcan, 1900.

TURMANN M., *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, Alcan, 1869

Publications de l'ACTION POPULAIRE, Paris, Lecoffre, 1906.

SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE :

AUBERT R., BRULS J., CRUNICAN P.E., JOHN TRACY ELLIS, HAJJAR J., PIKE F.B., *Nouvelle Histoire de l'Eglise*, t. 5 : *L'Eglise dans le monde moderne, (1848 à nos jours)*, Paris, Seuil, 1975.

BAUDUIN Dom L., *L'Eglise Anglicane unie, non absorbée ; conversations de Malines, le Cardinal Mercier et le Saint Siège*, Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique, 5ème série, t. LIII, Bruxelles, 1967.

BURNICHON J., *La Compagnie de Jésus en France : Histoire d'un siècle, 1814-1914*, Paris, Beauchesne, 1922.

CHOLVY G., HILAIRE Y.-M., *Histoire religieuse de la France contemporaine, 1880-1936*, Toulouse, Privat, 1986.

CONGAR Y., *Eglise catholique et France moderne*, Paris, 1978.

DANSETTE A., *Destin du Catholicisme français, 1926-1956*, Paris, Flammarion, 1957.

DANSETTE A., *Histoire religieuse de la France contemporaine, De la Révolution à la IIIème République*, coll. "Histoire", Paris, Flammarion, 1948.

DANSETTE A., *Histoire religieuse de la France contemporaine sous la IIIème République*, éd. revue et corrigée, coll. "l'Histoire", Flammarion, 1951.

DEBES J., POULAT E., *L'appel de la J.O.C. (1926-1928)*, Paris, Le Cerf, 1986.

FONTENELLE Mgr. R., *Sa Sainteté Pie XI*, Paris, 1937.

GOYAU G., *Histoire religieuse*, t. VI de *l'Histoire de la nation française, 1896-1976* (sous la direction de G. Hanoteaux), Paris, Plon, 1922.

HILAIRE Y.-M., *Benoît Labre, Errance et sainteté. Histoire d'un culte, 1783-1983*, Centre d'Histoire Religieuse de Lille, 1983.

LANEYRIE Ph., *Les Scouts de France*.

LATREILLE A., PALANQUE J.-R., DELARUELLE E., REMOND R., *Histoire du Catholicisme en France, III. La période contemporaine*, Paris, Spes, 1962.

LECANUET R.P., *Les signes avant-coureurs de la Séparation*, Paris, 1930.

LEVILLAIN Ph., *Albert de Mun, catholicisme français et catholicisme romain du Syllabus au Ralliement*, Ecole Française de Rome, 1983.

MAYEUR J.-M., *La séparation de l'Eglise et de l'Etat*, coll. "Archives", Paris, 1966.

MOLETTE C., *L'Association Catholique de la Jeunesse Française, 1886-1907*, Paris, Colin, 1968.

Bibliographie.

- MONTUCLARD M., *Conscience religieuse et démocratie. La deuxième démocratie chrétienne en France, 1891-1902*, Paris, 1965.
- ONORIO J.-B. (d'), LE TOURNEAU Ph., LEVILLAIN Ph., PASSICOS J., LEMOYNE DES FORGES J.-M., FOUGERE L., HAROUEL J.-L., LE TOURNEAU D., ANDRE-VINCENT Ph., JULLIEN J., *L'Eglise et l'Etat en France*, Colloque 1982 de la Confédération des Juristes Catholiques de France, Paris, Téqui, 1982.
- PIERRARD P., *L'Eglise et les ouvriers en France (1840-1940)*,
- PLONGERON B., *Religions et sociétés en Occident (XVIème-XXème siècles). Recherches françaises et tendances internationales 1973-1981*, Paris, C.N.R.S., 1982.
- POULAT E., *Histoire dogmatique et critique de la crise moderniste*, Paris, Albin Michel, 1996.
- POULAT E., *L'Eglise, c'est un monde*, Paris, Cerf, 1986. (Chap. VII : "Georges Goyau, un catholique antilibéral. Fruits amers au Messogiorno").
- REMOND R., *Les catholiques dans la France des années 30*, Paris, Cana, 1979.
- REMOND R., *Les crises du Catholicisme en France dans les années trente*, Points, coll. Histoire, éd. Cana, 1996.
- VAUCELLES (de) L., *Le Nouvelliste de Lyon et la défense religieuse*, Belles Lettres, 1971.

Articles :

- JARRY Mgr., "L'orientation politique de La Croix entre les années 1895 et 1900", *Documentation Catholique*, 23 août 1983.

BIOGRAPHIES, AUTO-BIOGRAPHIES.

- BARTHELEMY-MADAULE M., *Marc Sangnier (1873-1950)*, Paris, Seuil, 1973.
- BORDEAUX H., *L'Abbé Fouque*, coll. "Notre Clergé", Paris, Flammarion, 1930
- CALVET A., *Le Père Paul Ginhac*, Toulouse, Privat, 1901.
- CAPPUYNS M., *Dom Lambert Bauduin (1873-1960), quelques documents et souvenirs*, *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. LXI, 1966.
- CHAPTAL P., *L'Abbé Soulange-Bodin*, Paris, Bloud et Gay, 1926.
- CHARRY J., *Sainte Madeleine-Sophie*, Paris, Casterman, 1965.
- CORDONNIER Ch., *Le Cardinal Amette*, Mortain, 1949.
- COSTA DE BEAUREGARD Mgr., *Une âme de saint, le Chanoine Camille Costa de Beaugard, 1841-1910*, Chambéry, Librairie Catholique ; Paris, Plon, 1914.
- CRETINON A., *Un apôtre du catholicisme social, Marius Gonin*, Lyon, Vitte, 1938.
- DIEBOLT E., *Léonie Chaptal*, "Pour une histoire des soins et professions soignantes", *ARIEK* n°10, 1988.
- DRAGON A., *Pour le Christ Roi, le Père Pro de la Compagnie de Jésus (exécuté au Mexique le 23 novembre 1927)*, Louvain, Museum Lessianum, 1929.
- FOLLIET J., *Notre ami Marius Gonin*.
- GANAY M., *L'Abbé Fouque*, Aubanel, 1952.
- GHEON H., *Sainte Marguerite-Marie, 1647-1690*, Publiroc, Marseille, 1930.
- GIRAUD L., *Une âme montante, l'abbé Germain Long-Hasselmanns (1889-1933), d'après ses notes intimes*, Publiroc, Marseille, 1937.
- GRANGETTE H., *Le Chanoine Rutard (1867-1928), fondateur de l'Oeuvre des Petits Clercs de Saint Martin*, Tours, Arrault et Cie, 1952.
- GUITTON G., *Léon Harmel*, Paris, Spes, 1927.
- LACOUTURE J., *François Mauriac*, Paris, Seuil, 1980.
- LECRIVAIN Ph., *Le Père Anizan*, Paris, Cerf,
- LE GOFF J., *Saint Louis*, Bibliothèque des Histoires, Gallimard, 1996.
- LOUP R., *Un apôtre de Jésus-Ouvrier, Jules Maximilien Schuh*, éditions de

Bibliographie.

L.G., n° 43, 46.

G.S., n° 43.

PHILOSOPHIE.

BLONDEL M., *L'Action (1893), essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*, Paris, P.U.F. 1973.

LEVINAS M., *Autrement qu'être, subjectivité et infini. L'Exposition*.

LEVINAS M., *Totalité et Infini*.

RICOEUR P., *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 19

RICOEUR P., *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969.

SCIENCES HUMAINES (Histoire, sociologie).

BOURDE G., MARTIN H., *Les écoles historiques*, "Points", Histoire, Seuil, 1997.

BOURDIEU P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques* Paris, Fayard, 1982.

BOURDIEU P., *Raisons pratiques sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.

DE CERTEAU M., *La prise de parole, pour une nouvelle culture*, Paris, Desclée, 1968.

DE CERTEAU M., *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

FAGES J.-B., *Comprendre Jacques Lacan*, Toulouse, Privat, 1971.

FERRO M., *L'Histoire sous surveillance*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.

LACAN J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

LECLAIRE S., *Démasquer le réel. Un essai sur l'objet en psychanalyse*, coll. Points, Le Seuil, 1971.

LE GOFF J., *Une vie pour l'Histoire*, entretien avec Marc Heurgon, Paris, La Découverte, 1996.

LE GOFF J., *Saint Louis*, (Introduction), Bibliothèque des histoires, Paris, Gallimard, 1996.

LEJEUNE Ph., *Le moi des demoiselles, enquête sur le journal de jeune fille*, coll. La couleur de la vie, Paris, Seuil, 1993.

METZ J.B., *La foi dans l'histoire et dans la société*, Cogitatio Fidei.

MOMIGLIANO A., *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983.

RICOEUR P., *Temps et Récit*, t. 1, Paris, Seuil, 1983.

VASSE D., *Le poids du réel, la souffrance*, Le Seuil, Paris, 1983.

Articles.

ARENDET H., *Penser l'Histoire et ses commencements*, Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques, n° 67, 1983, p. 399-416.

ARNAUD Cl., *Le risque de la biographie : d'un tabou à l'autre*, Revue "Le Débat", n° 54, Mars-avril 1989.

DE CERTEAU M., *Cultures et spiritualités*, Concilium n° 19, nov. 1966.

LEVI G., *Les usages de la biographie*, Annales, E.S.C. n° 6, nov.-déc. 1989.

POLLACK M., *Le témoignage*, Actes de la recherche en sciences sociales, n° 62-63, directeur BOURDIEU P., juin 1986.

Bibliographie.

ECRITS SPIRITUELS.

- ANIZAN E., *Ecrits spirituels*, Paris, Editions polyglottes, 1968.
BAZIN R., *Ecrits Spirituels de Charles de Foucauld*, Paris, de Gigord, 1923.
DIDIER H., *Saint François-Xavier, Correspondance, 1535-1552*. Coll. Christus, Paris, Desclée Bellarmin, 1987.
JEAN DE LA CROIX, *Oeuvres spirituelles*, Traduction du R.P. Grégoire de Saint Joseph, c.d., Seuil, 1947.
MOUNIER P., *Mounier et sa génération, Lettres, carnets et inédits*, coll. Esprit, Seuil, 1956.
MUGNIER Abbé, *Journal de... 1879-1939*, établi par BILLOT Marcel, coll. Le Temps retrouvé, Paris, Mercure de France, 1985.
TEILHARD DE CHARDIN P., *Genèse d'une pensée, Lettres (1914-1919)*, Paris, Grasset, 1961.
VIRNOT M.-Th., *Sainte Madeleine-Sophie Barat, Journal, Poitiers 1806-1808*, Poitiers 1977.

Et de nombreux ouvrages dans la "Bibliothèque de Claire Monestès".

BIBLIOTHEQUE DE CLAIRE MONESTES

A

- ADAM K., *Le vrai visage du Catholicisme*, tr. de l'all. par RICARD E., La Vie Chrétienne, Paris, Grasset, 1931.
- AMANN, *Le Dogme Catholique dans les Pères de l'Eglise*, Paris, Beauchesne, 1922.
- Anonyme, *Les Epîtres de Paul*, Paris, Desclée, 1922.
- Anonyme, *Vie et correspondance du Bienheureux Théophile Vénard*, Tours, Mame, 1922.
- Anonyme, *Soeur Jeanne-Emmanuel, des Oblates de l'Assomption (1874-1916)*, Paris, Bonne-Press, 1919.
- ARIMONT J., BROUA A., sj., *Jésuites Missionnaires aux 19ème et 20ème siècles*, Paris, Spes, 1928.
- AVANCIN N., *Méditations pour ts. les jours de l'année sur vie et doctrine de NSJC.*, t. 1, Aras, Brunet, 1926

B

- BAINVEL J.V., *La vie intime du Catholique*, 5ème édition. Paris, Beauchesne, 1916.
- BARTMANN Bernard (Mgr), *Précis de Théologie Dogmatique. Tome II. La grâce. L'Eglise. Les Sacrements. L'Eschatologie*, Id., 1935.
- BARTMANN Bernard, *Précis de Théologie Dogmatique*, (Tr. de l'all. par GAUTIER M.)T. 1 Paris, Casterman, 1935.
- BARTOLI Daniel, sj., *Saint Ignace de Loyola, Fondateur de la Compagnie de Jésus*, Tome I Paris, Lefort, 1893.
- BARTOLI Daniel, sj., *Saint Ignace de Loyola*, Tome II. Id., 1893.
- BAUMANN Emile, *Trois villes saintes. Ars en Dombes, St. Jacques de Compostelle, Le Mont St. Michel*. Marseille, Publiroc, 1920.
- BEAUVAIS (de) sj., *Les Quarante Martyrs ou vie du Bx. Ignace d'Azevedo*, Bruxelles, Wagener, 1854.
- BERNADOT V., *Notre-Dame dans ma vie*, Paris, Cerf, 1937.
- BERNADOT V., *De l'Eucharistie à la Trinité*, Paris, Cerf, 1909.
- BERNOVILLE Gaétan, *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, Paris, Grasset, 1926.
- BERNOVILLE Gaétan, *Les Jésuites*, Coll. "Les grands Ordres religieux". 2ème édition, Paris, Grasset, 1934.
- BERNOVILLE Gaétan, *Saint Ignace de Loyola*, Marseille, Publiroc, 1929.
- BERRY Edmond, *Le mystère de St. François. Evocation chrétienne en 4 étapes et 8 tableaux*, Marseille, Tacussel, 1929.
- BERTAUX F. LEPOINTE E., *Grammaire Allemande complète*, Paris, Hachette, 1935.
- BESSIERES Albert, sj., *Inter Lilia. Figures d'enfants*, Coll. Hostia. Toulouse, Apostolat de la Prière, 1927.
- BESSIERES Albert, sj., *L'Apôtre de Normale Supérieure, Pierre Poyet (1887-1913) Sa vie, ses amitiés, son Journal Spirituel*, 1933.
- BESSIERES Albert, sj., *La Mère Th. Couderc, fondatrice de la Sté de ND de la Retraite au Cénacle 1805-1885*, Voitrin, 1924.
- BONSIRVEN J., sj., *Le judaïsme palestinien au temps de J.C.*, I. Sa théologie dogmatique, Paris, Beauchesne, 1935.
- BONSIRVEN J., sj., *Le judaïsme palestinien au temps de J.C.*, I. Sa Théologie morale, Paris, Beauchesne, 1935.
- BORDEAUX Henri, *L'Abbé Fouque*, Coll. Notre Clergé, Paris, Flammarion, 1930.
- BOSSUET, *Méditations sur l'Evangile*, Paris, Firmin Didot, 1926.
- BOUBEE Joseph, sj., *Les offices envers le Sacré-Coeur*, Paris, Casterman, 1913.
- BOUIX Marcel, sj., *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, 21ème édition, Paris, Gabalda, 1934.
- BOUIX Marcel, sj., *Traité de l'Amour de Dieu par St. François de Sales*, Paris, Oudin, 1882

- BOUIX Marcel**, sj., *Constitutions de Ste.Térèse, publiées pour la 1ère fois en France*, Paris, Gauthier-Villars, 1885.
- BOUIX Marcel**, sj., *Oeuvres de Sainte Thérèse. Tome III. Oeuvres mystiques*, Paris, Gabalda, 1907.
- BOUIX Marcel**, sj. Id., 1933.
- BOUIX Marcel**, sj., *Oeuvres spirituelles de Jean-Joseph Surin, de la Cie de Jésus. Traité inédit de l'Amour de Dieu*, Paris, Gabalda.
- BREMOND Henri**, *Ames religieuses*, 4ème édition, Paris, Perrin, 1923.
- BROU A.**, sj., *Sainte Madeleine-Sophie Barat*, Paris, Beauchesne, 1925.
- BROU Alexandre**, sj., *La spiritualité de Saint Ignace*, 2ème éd. Paris, Beauchesne, 1928.
- BROU Alexandre**, sj., *Sainte Madeleine Sophie Barat. Sa vie d'oraison. Ses enseignements*, Paris, Beauchesne, 1925.
- BROU Alexandre**, sj., *Vie populaire de Saint François-Xavier*, Paris, 3ème édition, Beauchesne, 1914.
- BROU Alexandre**, sj., *Saint François-Xavier. Conditions et méthodes de son apostolat.* Paris, Giraudon, 1925.
- BUONAIUTI Ernesto**, sj., *Le Modernisme Catholique*, Coll. Christianisme. Cahiers publiés ss dir. de COUCHOUD, Rieder, 1927.
- BUSSIERE M. Théodore** (de), *Les oeuvres de Sainte Catherine de Gênes précédées de sa vie*, Paris, Saint Victor, 1854.

C

- C.H.** *Abrégé de toute la doctrine mystique de St. J. de la Croix. Vie Sp.*, St.Maximin,(Var) 1925.
- CABROL Fernand** (Dom), *Le livre de la prière antique*, Tours, Mame, 1929.
- CABROL Fernand** (dom), Id, 6ème édition, Paris, Mame, 1920.
- CAJETANI**, *Concilium Laterense Stephani III et dicatum sanctissimo Domino nostro Clement II*, Roma, 1735.
- CALVET Arthur**, sj., *Le Père Paul Ginhac, de la Cie. de Jésus. T.1 Lettres de direction*, De Meesters, Roulers, 1913.
- CALVET sj.**, *Saint Vincent de Paul*, Bibliothèque Française, 17è. Paris, Plon, 1913.
- CATHERINE DE SIENNE**, *Les oraisons de...* Paris, Art Catholique, 1919.
- CAUSSADE J.P.** sj., *L'abandon à la Providence Divine*, Nouvelle éd.par le P.H. RAMIERE t.2 Paris, Gabalda, 1909.
- CAUSSADE Jean-Pierre**, sj., *L'abandon à la Providence divine envisagé comme le moyen le plus facile de sanctification*, Ramière, 1861.
- CAYRE P. Fulbert** a.a.; *Les Sources de l'amour divin. La divine présence d'après St. Augustin*, Préf.J. Maritain. Paris, Desclée, 1933.
- Carmel d'Avignon.** *Marie de la Trinité, Lettre de "Consummata" à une carmélite*, Bagnères de Bigorre, Péré, 1930.
- CEPARI Virgile**, sj. *Saint Louis de Gonzague*, Paris, Beauchesne, 1925.
- CHARLES H.**, sj., *Jésuites missionnaires. Syrie, Proche-Orient*, Préf. Mgr. d'HERBIGNY. Paris, Beauchesne, 1929
- CHARLES Pierre**, sj., *La prière missionnaire*, Paris, Casterman, 1935.
- CHARLES sj.**, *La prière de toutes les heures*, Bruges, Beyaert, 1924.
- CHARMOT**, sj., *Le sacrement de l'unité*, Paris, Desclée, 1936.
- CHARVET**, *Agnès Charvet. 14 sept. 1914 - 9 janvier 1927 Une petite rose de Noël*, Lille, Desclée, 1927.
- CHAUTARD** (Dom), *L'Âme de tout apostolat*, Ed. Abbaye de Sept Fons, Paris, Tequi, 1917.
- CHEVALLIER** (Dom), *Les mots d'ordre de Saint Jean de la Croix, Docteur de l'Eglise*, Paris, Desclée, 1933.
- CHEVALLIER** (Dom), *Le Cantique Spirituel de Saint Jean de la Croix, Docteur de l'Eglise*, Paris, Desclée, 1933.
- CHOUPIN Lucien**, sj., *Nature et obligations de l'état religieux*. 7ème éd. (Extraits du Droit Canon). Paris, Beauchesne, 1928.
- COLOMBIERE Claude**, sj., *La retraite spirituelle*, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1929.
- CORBIERRE A.J.**, *Pensées et conseils de F. Ozanam. 1813-1913*. Paris, Librairie des Saints Pères, 1913.

- COSTA de BEAUREGARD Mgr., *Une âme de saint. Le Chanoine Camille Costa de Beuregard. (1841-1910)*. Paris, Plon, 1914.
- COULET P., *L'Eglise et le problème de l'autorité*, Action Populaire, Paris, Spes, 1931.
- Constitutions des Jésuites avec les déclarations traduites sur l'édition de Prague. 1er volume en France, 1762.
- Constitutions des Jésuites, Id. 2ème volume, 1762.
- CRAMPON A., *Le Saint Evangile de Jésus-Christ selon saint Jean*, Paris, Desclée, 1887.
- CRAMPON A., *Le Saint Evangile selon Saint Matthieu*, Paris, Desclée.
- CROS L.J.M., sj. *Le Coeur de Sainte Gertrude*, 2ème édition. Toulouse, Regnault, 1871.
- CROS, sj., *Saint François Xavier. Sa vie et ses lettres*, Tome I et II. Paris, Retaux Victor, 1900.

D

- DARBON Esprit, *Emilie de Vialar. Congrégation des Soeurs de St. Joseph de l'Apparition. Souvenirs. Documents*. St.Léon, 1901.
- DELBREL Madeleine, *Ampleur et dépendance du service social*, Paris, Bloud et Gay.
- DELEHAYE Hippolyte, s.j., *Saint Jean Berchmans. 1599-1621*, Paris, Lecoffre-Gabalda, 1921.
- DESBUQUOIS G., s.j., *Dans le mystère... l'Espérance*. Paris, Spes, 1934.
- DESCOTES Jean, s.j., *La lumière intérieure. Jean Charles, s.j. 1902-1922*, Paris, Spes, 1923.
- DESPLANQUES F. sj., *Le Christ sur tous nos chemins. Méditations pour aujourd'hui*. A. Populaire, Paris, Spes, 1936.
- DISSARD Jean, s.j., *Les Jésuites. Idées et silhouettes*, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1929.
- DISSARD Jean, s.j., *Un missionnaire de campagne, le Père François de Paule Tarin, s.j.* Toulouse, Apostolat Prière, 1927.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Cadets*, Paris, Art Catholique, 1924.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Journal Spirituel. Le Père Alexis Hanrion de la Cie. de Jésus*, Toulouse, Ap. Prière, Toulouse, 1928.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Roumieux. Pèlerins d'Assise et de Rome. 3ème carnet de route*. Paris, Art Catholique, 1927.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Routiers*. Paris, Art Catholique, 1925.
- DONCOEUR Paul, s.j., *L'Honneur et service de Dieu. St. Ignace*, Paris, Orante, 1924.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Le Mystère de la Passion de Jeanne d'Arc. 1430-1431*, Paris, Art Catholique, 1930.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Cadets*, Paris, Art Catholique, 1924.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Routes de Bretagne*, Paris, Art Catholique, 1929.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Retours en Chrétienté. La naissance, le mariage, la mort*, Coll. La Vie Chrétienne. Paris, Grasset, 1933.
- DONCOEUR Paul, s.j., *La Compagnie de Jésus*, Paris, Art Catholique, 1930.
- DONCOEUR Paul, s.j., *La chevauchée de Jeanne-d'Arc. 4ème carnet de route*, Paris, Art Catholique, 1929.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Beati*, Tournai, Casterman, 1912.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Beati, Enseignements de Jésus-Christ sur le Bonheur*, Paris, Casterman, 1926.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Le Père Alexis Hanrion de la Compagnie de Jésus. 1880-1920*.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Vinae Florentes. Mère Marie-Ignace des Auxiliatrices du Purgatoire. 1900-1923*, Paris, Art Cath..
- DONCOEUR Paul, s.j., COUPURES DE PRESSE : "Pour l'honneur de notre foi", 1926.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Petite Vie de Saint Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars*, Paris, Desclée, 1937.
- DONCOEUR Paul, s.j., *Qu'est-ce qu'un jésuite ?* Paris, L'Arc, 1938.
- DONCOEUR Paul, sj., COUPURES DE PRESSE : "Nous ne partirons pas." 1924
- DRAGON Antonio, s.j., *Pour le Christ Roi. Le Père Pro, de la Cie. de Jésus*, 2ème éd., Paris, Casterman, 1929.
- DUDON Paul, s.j., *Saint Ignace de Loyola*, Paris, Beauchesne, 1934.
- DUDON Paul, sj., *Saint Ignace de Loyola, Lettres spirituelles choisies et traduites par...* Paris, Spes, 1933.

- DUPERRAY J., *Le Christ dans la vie chrétienne*. 3ème édition. Librairie du Sacré-Coeur. Lyon, 1922.
- DURAND Alfred, s.j., *Evangile selon Saint Matthieu*. Coll. Verbum Salutis. 33ème édition, Paris, Beauchesne, 1924.
- DURAND Alfred, s.j., *Evangile selon Saint Jean*. Coll. Verbum Salutis. 35ème édition Paris, Beauchesne, 1938.

E

- Ecole Normale Sociale, *Commentaire Pratique de l'Encyclique Rerum Novarum. Questions et Réponses*. Action Populaire, Spes, 1927.
- ELSTER Hanns Martin, *Königliche Hoheit. Thomas Mann*. Fifyer, Berlin, 1909.
- ESTIENNE Yvonne, *Les Trappistines cisterciennes de la stricte observance*, Paris, Desclée, 1937.
- EYMIEU Antonin, s.j., *La Providence. Extrait de "La Providence et la Guerre"*. 14ème édition, Paris, Perrin, 1927.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Le Gouvernement de soi-même. Essai de psychologie pratique*. 1ère série. 1925.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Id. 1ère série : les grandes lois*.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Le Gouvernement de soi-même. La Loi de la vie*. 26ème éd. Perrin, Paris, 1930.
- EYMIEU Antonin, s.j., *La Providence et la Guerre*, 10ème éd. Perrin, Paris, 1919.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Thérèse de Lisieux*. Publiroc, Marseille, 1930.
- EYMIEU Antonin, s.j., *En face de la douleur. Le rôle de Dieu. L'attitude de l'homme*. 5ème éd. Beauchesne, Paris, 1928.
- EYMIEU Antonin, s.j., *La part des croyants dans les progrès de la science au 19ème siècle*. 1ère Partie. Perrin 1928.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Le Gouvernement de soi-même. Essai de psychologie pratique*. 2ème série Perrin, Paris, 1935.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Le Gouvernement de soi-même. Essai de psychologie pratique*. (posthume) Perrin, Paris, 1935.
- EYMIEU Antonin, s.j., *La part des croyants dans les progrès de la science au 19ème siècle*. 2ème partie. Perrin, 1920.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Le Gouvernement de soi-même. Essai de psychologie pratique*. dernière série Perrin
- EYMIEU Antonin, s.j., *La Providence et la Guerre*. Perrin, Paris, 1917.
- EYMIEU Antonin, s.j., *Deux arguments pour le Catholicisme*. Spes, Paris, 1923

F

- FERCHAT J., s.j., *Le Père Eymieu*. Perrin, Paris, 1936.
- FOCH Germain, s.j., *Paix et joie. Dispositions prochaines*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1924
- FOCH, s.j. (collectif), *Jeanne d'Arc*, Horizons de France, Paris, 1929.
- FOLLINET Joseph, *La spiritualité de la Route*. Coll. La vie intérieure pour notre temps. Bloud et Gay, Paris, 1936.
- FONTANILLE, *L'Oeuvre sociale d'Albert de Mun*. Spes, Paris, 1926.
- FONTENELLE, *Dialogue des morts*. Librairie B.N., Paris, 1874.
- FORESTIER Marcel, (COUPURE PRESSE). "*Comment faire ?*" (sur écoles chrétiennes)
- FOUARD C., *Saint Paul. Ses dernières années*. Coll. Les origines de l'Eglise. 7ème éd. Gabalda, Paris, 1907.
- FOUARD C., *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Tome II. Id. Gabalda, Paris, 1913.
- FOUARD C., *Saint Paul. Ses missions*. Id. 10ème édition. Gabalda, Paris, 1908.
- FOUCAULD Charles (de), *Ecrits Spirituels de Charles de Foucauld*. Préface de René Bazin. Gigord, Paris, 1930.
- FOUCAULD Charles (de), *Le modèle unique*. Publiroc, Marseille, 1935.
- FOUQUERAY Henry, s.j., *Martyrs du Canada*. (terminé, revu et publié par le P. A. Beccdelièvre) 2ème éd. Téqui, 1930.

G

- GALLWEY P. , s.j., *Les Heures de Garde de la Passion*. Tomes I et II. Lethielleux, Paris, 1904.
- GARRIGOU-LAGRANGE, *La Providence et la confiance en Dieu. Fidélité et abandon*. Desclée, Paris, 1932.
- GARRIGOU-LAGRANGE, *L'amour de Dieu et la Croix de Jésus. Etudes de psychologie mystique*. T.1.Cerf, Paris, 1929.
- GARRIGOU-LAGRANGE, *Perfection chrétienne et contemplation selon S.T.d'Aquin et S.J. de la Croix*. T.2. Desclée, Paris, 1923.
- GARRIGOU-LAGRANGE, op, *Traité de Théologie ascétique et mystique. T.1.(les 3 âges de la vie intérieure...)*, T. 1, Cerf, Paris, 1938.
- GASQUE G., *L'Eucharistie et le Corps Mystique*, Spes, Paris, 1925.
- GHEON Henri, *La vie profonde de St. François d'Assise en 5 tableaux dramatiques*. Verstraete, Lille, 1926.
- GHEON Henri, *Sainte Marguerite-Marie, 1647-1690*, Publiroc, Marseille, 1930.
- GILSON Etienne, *La vie mystique de Saint Bernard. Etude de philosophie médiévale*. Vrin, Paris, 1934.
- GIRAUD Ludovic, *Une âme montante. L'Abbé Germain Long-Hasselmanns (1889-1933) d'après ses notes intimes*, 1937.
- GIRAUD Victor, *La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin*. Coll. Le roman des grandes existences, Plon, Paris, 1928.
- GLORIEUX P., *Corps Mystique et Apostolat*. 6^{éd.}Formation religieuse des militants. Editions Ouvrières, Paris, 1934.
- GOFFIN Arnold, *La vie et légende de Madame Sainte Claire par le Frère Mineur François Dupuis. 1563*. Bloud..., 1909.
- GONNELIEU (de), s.j., *Imitation*, Turnhout, Belgique, Brepols, 1905.
- GORCE Agnès (de la), *Un pauvre qui trouva la joie, St. Benoît Labre*, Plon, Paris, 1933.
- GOYAU Georges, *Lettres de Montalembert à La Mennais*. LALLEMAND P.(de) Desclée, Paris, 1932.
- GRANDMAISON Léonce, *Jésus-Christ, sa personne, son message, ses preuves*. Tome I. Beauchesne, Paris, 1928.
- GRANDMAISON Léonce, *Le Dogme Chrétien*. Beauchesne, Paris, 1928.
- GRANDMAISON Léonce (de), *La Religion Personnelle*. 3^{ème} édition. Gabalda, Paris, 1927.
- GRANDMAISON Léonce, sj., *Jésus-Christ, son message, sa personne, ses preuves*. Tome I Tome II. 1929.
- GRASSET Jean , s.j., *Maximes chrétiennes pour tous les jours du mois*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1931.
- GRATIEN P. capucin, *Les Opuscules de Saint François d'Assise*. Préface du P. Sertillanges, op. Gembloux, Belgique, 1935.
- GREGOIRE DE NAZIANCE, *Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée*. Par F.BOULANGER, 1908.
- GRENTE Mgr., *Sainte Marie-Madeleine Postel*. Coll. Les Saints. 6^{ème} édition, Lecoffre, Paris, 1925.
- GRIGNON DE MONTFORT, *Lettre circulaire du Bienheureux...aux amis de la Croix*. Oudin, Paris, 1904.
- GROLLEAU Charles, *Saint Joseph-Benoît Labre, pèlerin mendiant*. Publiroc, Marseille, 1929.
- GROU Jean-Nicolas , s.j., *Caractères de la vraie dévotion*, Périsse, Paris. 1864.
- GROU Jean-Nicolas, s.j., *Jésus en croix ou la science du crucifix*. Téquy, Paris, 1916.
- GROU Pierre-Marie, s.j., *Manuel des Âmes Intérieures*.Recueil d'opuscules inédits. Gabalda, Paris, 1939.
- Grégoire de St. Joseph ocd, *Sainte Thérèse de Jésus. Les Fondations*. II^{ème} partie. Trad. nouvelle. VII. Desclée, Paris, 1930.
- GUERANGER (dom), *Les Exercices de Sainte Gertrude, Vierge de l'Ordre de St.Benoît*. 9^{ème} éd.Mame, Paris, 1919.

H

- HALLACK Cecily, *Miss Becky O'Toole*. Desclée, coll. Perceval.
- HAMON A., s.j., *Histoire de la dévotion au Sacré-Coeur. I. Vie de Ste.Marguerite-Marie*. Beauchesne, 1923
- HAMON A., s.j., *Sainte Marguerite-Marie. Sa vie intime*. Beauchesne, Paris, 1922.
- HAMON A., s.j., *Méditations. Tome I. Du 1er dimanche de l'Avent au dimanche de la Passion*. Lecoffre, 1877.
- HAMON Auguste, s.j., *Les Auxiliatrices des Ames du Purgatoire. 1856-1909.I. Rde M. Mie de la Providence*. Beauchêne, 1919.
- HAMON Auguste, s.j., *Les Auxiliatrices... II.Mre.Mie. du S.C. 1871-1877. Mre.M.de la Miséricorde. 1877-1909*. Id. 1921.
- HANRION Alexis, s.j., *Journal Spirituel*. Introduction du Père Doncoeur. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1928.
- HEBRARD (dom), *Saint Benoît. Essai psychologique*. Téqui, Paris, 1922.
- HELLEU A., *Une grande bretonne, Jeanne Jungan, fondatrice des P. Srs des Pauvres, 1792-1879*. Riou-Reuzé, 1938.
- HELLO Ernest (traducteur), *Le livre des visions et instructions de la Bse.Angèle de Foligno*. (av.de G.Goyau), Tralin, Paris, 1914.
- HEROUVILLE (d') Abbé, *Imitation de la Très Sainte Vierge*, Pellion et Marchet, Dijon, 1870.
- HOORNAERT H., Id.Tome III : *Flamme d'amour*. 1929.
- HOORNAERT H., Id. 2ème partie, Livre III :Tome II. *La Montée du Carmel*. 1929.
- HOORNAERT H. (Chanoine), *La montée du Carmel de Saint Jean de la Croix*. I et II : T.1 des oeuvres. Desclée, Paris, 1932.
- HUBY Joseph, *La conversion*, Beauchesne, Paris, 1919.
- HULST (d') Mgr., *Vie de la Vénérable M.Th.du Coeur de Jésus, Théodelinde Dubouché*,

I

- IGNACE DE LOYOLA, *Lettre de Saint Ignace sur l'Obéissance*. Maison-Carrée, Alger, 1938.
- IGNACE DE LOYOLA, *Maximes de...avec les sentiments de Saint François-Xavier*, Douniol Paris, 1860.

J

- JAEGHER Paul (de), s.j., *La vie d'identification au Christ Jésus*. Cerf, Juvisy, 1927.
- JANET Pierre (Docteur), *L'automatisme psychologique*. 3ème éd. Alcan Félix, Paris, 1899
- JENNESSEAUX Pierre, s.j., *Exercices Spirituels de Saint Ignace de Loyola*.Gigord, Paris, 1931.
- JOERGENSEN Johannes, *Sainte Catherine de Sienna*. 3ème édition. Beauchesne, Paris, 1919.
- JOERGENSEN Johannes, *Le livre de la route*, trad. du danois par Teodor de WYZEWA. Perrin, Paris, 1912.
- JOHANNET René, *Saint Vincent Ferrier, 1350-1419*. Publiroc, Marseille, 1930.
- JOLY Henri, *Le beau risque de la foi*. Coll. La vie intérieure pour notre temps.Bloud et Gay, Paris, 1937.
- JOLY Henri, *Saint Ignace de Loyola*, Lecoffre, Paris, 1900.
- JUBARU Florian, s.j., *L'aimable petite Sainte Agnès*. 2ème édition, Lethielleux, Paris, 1912.

K

- KÖNN J. , *Le Petit Livre des Exercices. Intr. à une bonne retraite*. Adaptation par le P. Delattre s.j. Ap. Pr., 1929.

L

- LA COLOMBIERE Claude s.j., *Le bienheureux Claude de la Colombière de la Compagnie de Jésus*. Spes, Paris, 1929.
- LAJEUNIE Etienne-Marie o.p., *La gracieuse histoire de la petite Anne de Guigné*. Edition Vie Spirituelle, St. Maximin, 1924.
- LAMBERT J.M., *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard*. Lecoffre, Paris, 1925.
- LAMENNAIS François (de), *Imitation de Jésus-Christ*. (trad. nouvelle par...)Perrichon, Lyon, 1911.
- LANDRIEUX Mgr. *Sur les pas de St. J. de la Croix dans le désert et dans la nuit*. Lethielleux, Paris, 1924.
- LARGENT R.P., *Saint Jérôme*. Coll. Les Saints. 7ème édition. Lecoffre, Paris, 1922.
- LAURENT DE LA RESURRECTION. Convers carme déchaussé, mort en 1691. *La Pratique de la Présence de Dieu*. Desclée. 1934.
- LAVEILLE Mgr., *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (1873-1897)*. Impr. Saint Paul, Bar-le-Duc, 1925.
- LEBEAU E.M. sj., *Les femmes de l'Evangile. Méditations*. Desclée, Bruges, 1923.
- LEBRETON Jules, s.j., *Le Dieu vivant. La Révélation de la Sainte Trinité dans le N.T.* Beauchesne, Paris, 1919.
- LEBRETON Jules, sj., *La vie et l'enseignement de Jésus-Christ N.-S. Tome I. Tome II*. Beauchesne, Paris, 1935.
- LESEUR Elisabeth, *Journal et pensées de chaque jour* (précédées d'une lettre du Père Janvier, o.p.) Gigord, Paris, 1917.
- LESEUR M.A. R.P., o.p., *Vie d'Elisabeth Leseur*, De Gigord, Paris, 1931.
- LHANDE Pierre, s.j., *Le Christ dans la banlieue. III. La Croix sur les fortifs*. Plon, Paris, 1931.
- LHANDE Pierre, s.j., *Le Christ dans la banlieue*, Plon, Paris, 1927.
- LHANDE Pierre, s.j., *Le Christ dans la banlieue. II. Le Dieu qui bouge*. Plon, Paris, 1930.
- LONG-HASSELMAINS Germain (Abbé), *La croissance du Corps Mystique de Jésus-Christ. Essai doctrinal sur l'apostolat*. St. Léon, Marseille, 1920.
- LONGHAYE G., s.j., *Léon Besnardeau, scolastique s.j. 1862-1886*. 2ème éd..Retaux-Bray, Paris, 1891.
- LONGHAYE, sj., *Retraite annuelle de huit jours, d'après les Exercices de Saint Ignace*. Casterman, Paris, 1920.
- LUZERNE (de la) Mgr., *Considérations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Sté Typographique, Paris, 1810.

M

- MALEGUE J., *Augustin ou le Maître est là*. Tome I et II. Spes, Paris, 1933.
- MANDONNET Pierre, o.p., *Etudes d'Histoire littéraire et doctrinale du Moyen-Âge. T. 1. Mélanges*. Vrin, Paris, 1930.
- MARIE du St. Sacrement, *Oeuvres de St. Jean de la Croix. T.1 La montée du Carmel*. Ed. Saint Paul, Bar-le-Duc, 1933.
- MARIE du St. Sacrement, Id. T.2, *La nuit obscure. Le premier Cantique spirituel*. Id. 1934.
- MARIE du St. Sacrement, Id. T.3, *La vive flamme d'amour. Oeuvres diverses*. Id. 1937.
- MARITAIN Jacques, *Sept leçons sur l'être et les premiers principes de la raison spéculative*. Téqui, Paris.
- MARITAIN Jacques, *Humanisme intégral*, Aubier, Paris, 1936.
- MARMION Columba (dom), *Le Christ Idéal du moine*, Desclée, Paris, 1926.
- MARMION Columba (dom), *Le Christ dans ses mystères*. 4ème édition. Maredsous, 1919.
- MARMION Columba (dom), *Le Christ idéal du moine. Conférences spirituelles sur la vie monastique et religieuse*. Maredsous, 1923.
- MARMION Columba (dom), *Sponsa Verbi. La Vierge consacrée au Christ*. Conférences Spirituelles. Lethielleux, Paris, 1923.
- MARMION Columba (dom), *Le Christ dans ses mystères*, 4ème édition. Maredsous, 1919.
- MARMOITON Victor, s.j., *Pier Giorgio Frassati, Apostolat de la Prière*, Toulouse, 1932.

- MARMOITON** Victor, s.j., *"La Petite Victime de Jésus"*. Simone de V. Coll. Hostia. Ap. de la Prière, Toulouse, 1926.
- MAUMIGNY (de) René**, sj., *Pratique de l'oraison mentale. 1er traité : Oraison ordinaire*. 1909.
- MAUMIGNY (de) René**, sj., *Pratique de l'oraison mentale. 2ème traité : Oraison extraordinaire*, Beauchesne, Paris. 1909.
- Manuel de Grégorien**
- MERCIER J.** (cardinal), *La vie intérieure. Appel aux âmes sacerdotales. Retraite prêché à ses prêtres*. Warny, Louvain, 1934.
- MERCIER**, s.j., *Concordance de l'Imitation de J.C. et des Exercices Spirituels de St Ignace*. Oudin, Paris, 1885.
- MERIDIER Louis**, *Grégoire de Nysse. Discours catéchétique*. Picard, Paris, 1908.
- MERSCH Emile**, s.j., *Le Corps Mystique du Christ. Etudes de théologie historique. T.I et II*. M. L. Louvain, 1933.
- MESCHLER Maurice**, s.j., *Le livre des Exercices de Saint Ignace de Loyola. T.1.* Lethielleux Paris, 1930.
- MISSEREY E.**, *Du doute à la contemplation. Sr. Claire de Jésus, religieuse bénédictine. 1894-1923*. Lethielleux, 1928.
- MISSION J.**, s.j., *Les idées pédagogiques de Saint Ignace de Loyola*. Lethielleux, Paris, 1932.
- MITRAUX Simone**, *La rue des Postes, actuellement rue Lhomond, et ses alentours*. 1933
- MONCEAUX Paul**, *Saint Martin, récit de Sulpice Sévère mis en français, avec une introduction*. Payot, Paris, 1926;
- MONIER-VINARD**, s.j., *Pierre de Clorivière de la Compagnie de Jésus. 1735-1820. d'après ses notes intimes. T.2*, Spes, 1935.
- MONTGESTY G.** (de), *Le Bienheureux François-Régis Clet, martyrisé en Chine*, Lethielleux Paris, 1906.
- MORICE Henri** (Chanoine), *La vie mystique de Saint Paul. Le contemplatif, le Docteur, l'amant du Christ*. Téqui, Paris, 1932.
- MURA Ernest** (Frère SVP), *Le Corps Mystique du Christ. I et II. Sa nature et sa vie divine d'après St. Paul et la Théologie*. 1934.

N

- NEWMAN**, *Méditations et prières*, Trad. par Marie-Agnès Pératé. Gabalda, Paris, 1906.
- New Testament (The)**, *Evangile de Jésus-Christ*. Crampon, Desclée, Paris, 1918.

O

- OLIVAINT Pierre**, s.j., *Journal de ses retraites annuelles de 1860 à 1865*. Tome I. Téqui, Paris, 1922.
- OLIVAINT Pierre**, s.j., *Journal de ses retraites annuelles. 1860-1870*. Tome I. Albanel, Paris, 1872.
- OLIVAINT Pierre**, s.j., *Journal de ses retraites annuelles. 1866-1870*. Tome II. Téqui, Paris, 1922.
- OLIVE Edmond et Marcel**, *Catéchisme du Diocèse de Marseille*. Nouvelle édition. Préface Mgr. CHAMPAVIER, 1924.
- OZANAM Frédéric**, *Les petites Fleurs de Saint François d'Assise*. Payot, Paris, 1924.

P

- PARRA Charles**, *Béthanie, Apostolat de la Prière*, Toulouse, 1924.
- PASCAL Blaise**, *Le mystère de Jésus*. Art Catholique, Paris, 1917.
- PEETERS Louis**, s.j., *Vers l'union divine par les Exercices de St. Ignace*. Museum Lessianum Beyaert, Bruges, 1924.
- PERROY L.**, *Le Dieu Terme. L'"Imitation" de ma grand-mère. Le poids du sang*.

Lethielleux, Paris, 1925.

PERROY Marguerite, *Saint François-Régis*, Publiroc, Marseille, 1932.

PIE DE HEMPTINNE (dom), *Une âme bénédictine (1880-1907)*. Maredsous. Desclée-Lethielleux, Paris, 1922.

PIE XI, Encyclique *Mens Nostra*. Apostolat de la Prière, Toulouse.

PILON Edmond, *Le Jardin des Plantes et les Gobelins*. Coll. "pour connaître Paris". Hachette, Paris, 1926.

PINARD de la BOULLAYE, *Conférences de Notre-Dame. 1929-1937*. 1937.

PLANCHES Désiré (des) omc, *La Passion renouvelée ou sainte Véronique Giuliani de l'Ordre de Ste. Claire*. Duculot, 1927.

PLUS Raoul, s.j., *L'Idée Réparatrice*, 3ème édition. Beauchesne, Paris, 1919.

PLUS Raoul, s.j., *Vivre avec Dieu*, Préface de Mgr. MERCIER. Ap. Prière, Toulouse, 1920.

PLUS Raoul, s.j., *La Réparation. Histoire. Doctrine. Pratique*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1929.

PLUS Raoul, s.j., *Comment toujours prier. Principes et pratiques de l'union à Dieu*. Id. Toulouse, 1925.

PLUS Raoul, s.j., *Comment bien prier*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1928.

PLUS Raoul, sj., "*Consummata*", Apostolat de la Prière, Toulouse, 1921.

PLUS Raoul, s.j., *Marie-Antoinette de Geuser, Vie de "Consummata"*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1928.

PLUS Raoul, sj., *Comment toujours prier. Principes et pratique de l'union à Dieu*. Ap. Prière, Toulouse, 1926.

POCHAT-BARON F., *Le Bienheureux Père Le Fèvre ou Pierre Favre (1506-1546)*. Spes, Paris, 1931.

PONTNEAU Clément, s.j., *Lecture pour la Neuvaine en l'honneur de Saint François-Xavier (dite de la Grâce)*, 1934.

POTTIER Aloÿs, s.j., *La doctrine spirituelle du Père Louis Lallemand de la Cie de Jésus (1587-1635)*. Téqui, 1936.

POUCEL Victor, s.j., *Mon Baptême*, Bloud et Gay, Paris, 1937.

POULAIN, *Journal spirituel de Lucie-Christine. 1870-1908*. Cté.de l'Adoration Réparatrice. Paris. 1920.

PRAT J.M., s.j., *Le Père Claude Le Jay. Essai historique*. Briday, Lyon, 1874.

PRATI Carlo, *Papes et cardinaux de la Rome moderne*. Plon, Paris, 1925.

R

RATTI A., *Saint Charles Boromée et les Exercices de St. Ignace*, 1930.

RAVIER André, s.j., *Chapelle de La Colombière, Paray le Monial*. Impr. Lécuyer, Lyon, 1938.

REYNES-MONLAUR M., *Sous la conduite de Bossuet*. Plon, Paris, 1929.

Règlement (de la) Congrégation des Enfants de Marie établie dans la maison du S.C. de Jésus. Goupy, Paris.

Règles de la Compagnie de Jésus. Desclée, Bruges, 1926.

RODRIGUEZ, s.j., *Pratique de la Perfection Chrétienne*, T.I à IV. Présenté par J.P.

CROUZET, Gabalda, 1921.

ROMAIN Yvonne, *Le Jardin de Sainte Claire*, Duculot, Gembloux, Belgique, 1937.

ROOTHAAN Joannis, s.j., *Exercitia Spiritualia S.P. Ignatii de Loyola cum versione litterali ex autographo hispanico*, 1865.

ROOTHAAN s.j., *Exercices Spirituels de Saint Ignace de Loyola*. Poussielgue, Paris, 1886.

ROUPAIN E., s.j., *Sur les pas de Jésus. Réflexions et lectures*. 1ère série. Desclée, Paris, 1926.

ROUVIER Frédéric, s.j., *La Très Sainte Vierge d'après Bossuet. Nouveau mois de Marie*. Mame, Tours, 1900.

ROUVIER Frédéric, s.j., *Saint Louis de Gonzague de la Compagnie de Jésus. A.M.D.G.* Desclée, Paris, 1892.

RUSBROCH, *De la vraie contemplation*. Vol. Ier. Chamoral, Paris, 1912.

S

- S.C.J.M., *Mère Maria Zaepffel, religieuse du Sacré-Coeur, 1832-1910*. La Madeleine, Marseille.
- SAINT-JURE J.B., s.j., *De la connaissance et de l'amour de NSJC*. Tomes I, II, III, IV, V. Périsse, Paris.
- SAINT-THOMAS Jean (de), *Les dons du Saint Esprit*, Trad. de Raïssa Maritain. Préface de Garrigou-Lagrange. Cerf, 1930.
- SAINT-THOMAS Jean (de), *Introduction à la Théologie de St. Thomas* Trad. et notes de M. B.Lavaud, o.p. Blot, 1928.
- SALES François (de), *Traité de l'Amour de Dieu*. T. I. Coll. "Les chefs d'oeuvre de la pensée catholique". Bayard, 1935.
- SALES François (de), *Entretiens*. D'après les anciens manuscrits, publiés par la Visitation d'Annecy, 1933.
- SALES François (de), *Traité de l'Amour de Dieu*. Tome II. Bonne Presse, Bayard, 1926.
- SARGENT Daniel, *Thomas More*, Desclée, Paris.
- SCHRIJVERS Jos. C.S.R., *Les Âmes confiantes*. Impr. St. Alphonse, Louvain, 1930.
- SCHRIVERS Jos. C.S.R., *Comment il faut aimer le Bon Dieu*. Bayard. Féron-Vrau, Paris, 1910.
- SCHRIVERS Jos. st. R., *La Bonne Volonté*, Dewit, Bruxelles, 1925.
- SERTILLANGES A.D., o.p., *L'Eglise*. Tomes I et II. 7ème édition. Lecoffre, Gabalda, Paris, 1931.
- SERTILLANGES, o.p., *Catéchisme des Incroyants*, Flammarion, Paris, 1930.
- SINETY Robert (de), s.j., *Le Père Foch. 1854-1929*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1931.
- SUAU Pierre, s.j., *Saint François de Borgia, 1510-1572, l'homme aimé de Dieu*, Casterman, Paris, 1905.

T

- TANQUEREY Adolphe, *Pour ma vie intérieure Abrégé de théologie ascétique et mystique*. Desclée, Paris, 1936.
- THEOLIER Louis, s.j., *Thérèse de l'Enfant Jésus. Méditation sur la grandeur de l'enfance spirituelle*. Art Cath., 1923.
- THIBAUT Raymond (dom), *L'union à Dieu d'après les lettres de direction de Dom Marmion* Maredsous, Desclée, 1934.
- THOMAS D'AQUIN, *Traité de la Félicité (extraits)*. Missions Africaines de Lyon, 1929.
- THUREAU D'ANGIN Paul, *Newman Catholique, d'après des documents nouveaux*. Plon, Paris, 1912.
- Thérèse de l'Enfant Jésus, *Histoire d'une âme écrite par elle-même*. Impr. Saint Paul, Bar-le-Duc, 1926.
- Thérèse de l'Enfant Jésus, *Derniers entretiens de... , mai-septembre 1897*, Lisieux, 1926.
- TIECHE Maurice, *A la recherche d'un art qui se perd : vivre*. "Les signes des temps", Dammarie les Lys, 1935.

V

- VAISSIERE J.(de la), s.j., *Psychologie pédagogique. L'enfant. L'adolescent. Le jeune homme*. Beauchesne, Paris, 1916.
- VAN SULL Charles, s.j., *Saint François-Xavier. Sa vie. Ses Miracles. Son culte. La neuvaine de la grâce*. Louvain, 1922.
- VANDERSPEETEN H.P. s.j., *Vie de Saint Jean Berchmans*. Fonteyn, Louvain, 1865.
- VANDEUR Eugène (dom), *L'abandon à Dieu. Voie de la Paix. Commentaire du Pater*. Maredsous, 1938.
- VANDEUR Eugène (dom), *La Sainte Messe. Notes sur sa liturgie*. 7ème édition. Maredsous, Desclée, Paris, 1924.
- VANDEUR Eugène (dom), *O mon Dieu, Trinité que j'adore. Elévations*. Abbaye du Mont César, Louvain, 1933.

- VAUSSARD M.M., *Charles de Foucauld. Maître de vie intérieure.* Cerf Juvisy, 1933.
 VERDIER Cardinal *Message de Noël. La Semaine Religieuse de Paris Sur Encyclique Divini Redemptoris,* 1937.
 VIARD Mgr., *Ténèbres et lumière ou le Jansénisme dévoilé.* Palmé, Paris, 1880.
 VILLARD Henri, *Correspondance inédite du Père Lacordaire,* Palmé, Paris, 1870.

W

- WYZEWA T. (de), *Les Petites Fleurs de Saint François d'Assise.* Perrin, Paris, 1912.

X.Y.Z.

- ZELLER Renée, *Le Bienheureux Henri Suso.* Art Catholique, Paris, 1922.
 ZELLER Renée, *Histoire de l'Enfant Jésus (pour enfants).* Art Catholique, Paris, 1927.

... "Le Bon Plaisir Divin dans une âme". Apostolat de la Prière. Toulouse, 1922

HEBDOMADAIRES. REVUES.

XAVERIANA

Museum Lessianum.

LOUVAIN.

1	CHARLES Pierre s.j.	Le séminaire de Lemfu.	
1	LEBBE Vincent Lazariste	Que sera la Chine demain ?	1925
3	HUBLOU Albert s.j.	A nous de décider.	
4	HUBLOU Albert s.j.	L'Eglise naissante au Chota-Nagpore.	
5	CHARLES Pierre s.j.	La mangeuse d'hommes.	1925
5	STEVENS Jacques s.j.	Les grandes heures de l'apostolat.	
9	HOCEDEZ Edgar s.j.	Kurséong. Une théologie catholique aux Indes	
10	LALLEMAND Albert s.j.	Brûlées vives.	
18	FERON Paul s.j.	L'avant-poste de Tapkara.	1925
20	MEULENYZER P. s.j.	Chez les Bakongo.	1925
21	LEVIE Jean s.j.	La mort d'une Eglise.	1925
22	RUWET Gérard s.j.	La religion des Lamas.	1925
24	CHARLES Pierre s.j.	Un nid de soeurs bengalies.	1925
25	MARIE-CHRISTIAN Sr.nda	La femme kabyle.	
26	LEVIE Jean s.j.	Races et religions en Palestine.	
27	DAHMEN Pierre s.j.	Catholicisme et enseignement aux Indes	
28	DAHLMANN Joseph s.j.	Le Japon, terre de fidélité.	
29	BECKERS Jean s.j.	Un fondateur de mission, le P. Van Hencxthoven sj.	1925
30	VAN DEN EYNDE P.Blanc	Le Cardinal Lavigerie, un partisan de l'adaptation.	
31	MOREAU E. (de), s.j.	Le géant des missions huronnes, Bx. Jn. de Brébeuf.	1926
31	CHARLES Pierre s.j.	Les réductions du Paraguay.	1926
32	Une soeur ND de Namur	Que font-elles ?	
34	HUBLOU Albert s.j.	A nous de réparer.	
35	NEUT Edouard o.s.b.	Moines et apôtres.	
36	MARIE-SYMON s.c.	La Vénérable Mère Philippine Duchesne...	
37	DUTHU J.B.	Une chrétienté du 16ème siècle au Japon.	1927
38	RICARD Robert s.j.	Antonio Vieira, sj, et les missions du Brésil... au 17s.	1927
39	GUFFENS Joseph s.j.	Au rythme des pagaies.	1927
40	CHARLES Pierre s.j.	L'avenir catholique du Japon.	1927
41	MARIE de St. Patrice NDA	Enfants noirs au Ruanda.	1927
42	GELLINCK Joseph (de) s.j.	Les Franciscains en Chine aux 13ème et 14ème s.	1927
44	GHELLINCK Joseph (de) s.j.	Les Franciscains en Chine... Tome II.	1927

45	LEDRUS Michel s.j.	Açoka le Pieux. 3ème s. avant JC. Figures indiennes	1927
46	PERBAL A. o.m.i.	La Croix chez les Esquimaux.	1927
47	NEUT Edouard o.s.b.	La restauration du monachisme au Brésil.	1927
48	MEESSEN Georges s.j.	Un apôtre de l'Islam au 16ème siècle.	1927
50	STEVENS Jacques s.j.	La vénérable Mère Marie de l'Incarnation.	1928
51	BOSSAERS Auguste s.j.	Le relèvement d'une race.	1928
52	VILAIN Robert s.j.	Kateri Tekakwitha, la sainte sauvagesse.	1928

L'UNITE DE L'EGLISE

L'organe du Mouvement pour le retour des dissidents à l'Unité Catholique.

Sint Unum.

1932.	1. 2. 3. 4. 6.
1933	1. 2. 4. 5. 6.
1934	1. 2. 3. 4. 5. 6.
1935	1.

ECHO DE NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Bulletin diocésain. Marseille.

1931	avril	- Rappel contre l'Action Française. - <i>Casti Connubii</i> .
1932	janvier	- <i>Lux Veritatis</i> . - 10 ans Missions de Midi.
1933	août	- Semaine Sociale Reims.
1933	septembre	- Mort de Georgette Coutagne. - Pie XI. - Semaine Sociale.
1933	octobre (22)	- Le R.P. Antonin Eymieu.
1933	octobre (29)	- Le R.P. Antonin Eymieu.
1934	mars	- Mission Générale.

ORIENTATIONS.

Cahier mensuel pour servir à la pénétration du Catholicisme.

2 rue de l'Abbé de l'Épée. Paris 5ème.

1933 N° 1. Première année.

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE.

1933 N° 670. 9 septembre. - article sur Mgr. Sloskan.

TABLEAU HISTORIQUE ET POLITIQUE DE MARSEILLE ANCIENNE ET MODERNE.

Chardon, Libraire. Marseille. 1806.

EMPRUNTS DE CLAIRE MONESTES
BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE UNIVERSITAIRE DE GENEVE
1910-1912

AUTEURS	TITRES	cotes BPU	DATES
A			
ABEL NIELS Henrik.	<i>Oeuvres Complètes.</i> L.Sylow et S.Lie Christiana. 1881.	Ka.607(1)	11/01/1912
Académie des Sciences.	<i>Histoire avec les mémoires de mathématiques et de physique. 1699-1789.</i> Paris 1702-1797.- 93 tomes en 96 volumes.	Ra.241(1)	01/07/1911
Académie des Sciences	<i>Table alphabétique des mémoires.</i> Godin et Demours. 1660-1740. Paris, 1734-1747.	Ra.245(5) (2208).	30/10/1911
Académie des Sciences de L'Institut de France	<i>Mémoires, 2ème série. T. XXXIX, LLI-XLIV</i> Paris, 1877-1889.	Ra.254(5) (3763)	21/12/1911
	<i>Comptes-rendus hebdomadaires des séances.</i> T.XCIX-CXXVII.	Ra.254(1) Ra.256(1) (2218)	29/04/1912 24/01/1911
	<i>Table générale des t. LXII-XCI.</i> 1866-1880. Paris, 1884-1898.	(2761) (3763)	23/09/1912
		Ra.256(4) Ra.256(2) Ra.256(33) Ra.256(2)	04/10/1912 25/10/1912 04/11/1912 07/10/1912
			05/10/1911 02/11/1911 03/11/1911 03/11/1911 04/11/1911 14/11/1911 17/11/1911
		Ra.256(1) Ra.256(2) Ra.256(4)	08/12/1911 15/12/1911. 19/12/1911
			19/12/1911 06/01/1912 08/01/1912
		Ra.256(2)	10/01/1912 16/01/1912 23/01/1912
		Ra.256(4)	25/01/1912 26/01/1912
Académie des Sciences (suite)		Ra.256(2)	06/02/1912

			18/04/1912
		Ra.256(1)	23/04/1912
		Ra.256(4)	02/05/1912
		Ra.256(3)	06/05/1912
		Ra.256(2)	07/05/1912
			10/06/1912
		Ra.256(1)	05/06/1912
		Ra.256(2)	06/06/1912
		Ra.256(4)	17/06/1912
		Ra.256(1)	22/06/1912
		Ra.256(1)	26/06/1912
		Ra.256(2)	18/07/1912
			30/01/1911
			13/08/1912
		Ra.256(1)	27/06/1912
		Ra.256(2)	05/07/1912
			08/07/1912
		Ra.256(4)	11/07/1912
		Ra.256(11)	12/07/1912
		Ra.256(2)	13/07/1912
		Ra.256(2)	16/07/1912
			14/08/1912
		Ra.256(4)	19/08/1912
		Ra.256(1)	20/08/1912
		Ra.280(1)	17/08/1912
			(3770-2222)
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Mémoires.	Section des Sciences.T.1.IV.		
	Section de Médecine.T.I.IX. Montpellier		
	1847-1879.		
Id.	J. CASTELNAU, <i>Mémoire sur l'ancienne société royale de Montpellier</i> , précédé de la vie de l'auteur et suivi d'une notice sur la société des Sciences et Belles Lettres de cette même ville, par Eugène THOMAS, Montpellier 1858.	Ra.280(1)	17/08/1912
			(2222)
ACTS	<i>The Acts of Parliament of Scotland.</i>	Gd.175(1)	10/11/1910
AGASSIZ Louis	<i>De l'espèce et de la classification en zoologie.</i> Traduit de l'anglais par Félix Vogeli. Paris, 1869. Périodique.	Mf.85(1)	04/07/1912
			(1880)
ANDRAL G.	<i>Précis d'anatomie pathologique.</i> Bruxelles.	Nb.53(2)	12/10/1912
			(1965)
ANNUAIRE du Bureau des Longitudes.	Paris, 1884-1885.	Ra.272(2)	18/09/1912
		Ra.272(1)	29/09/1911
		Ra.272(2)	03/10/1911
		Ra.272(1)	28/10/1911
		Ra.272(3)	05/11/1911
		Ra.272(2)	11/11/1911
Annuaire du Bureau des Longitudes (suite)		Ra.272(3)	20/04/1912
		Ra.272(4)	24/04/1912
		Ra.272(1)	23:04:1912
		Ra.272(2)	24/08:1912
ANNUAIRE	<i>Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.</i> Extraits des procès-verbaux. Montpellier, 1847-1851.	Ra.279(2)	17/08/1912
			(2222)

- ARAGO François *Biographies et éloges divers (Volta, Young, J. Fourier, Carnot, Condorcet, Monge, Gay-Lussac).* GK.200(1) 08/10/1912
Paris, 1831-1853. 7 pièces en 1 volume. (2563)
- ARAGO François *Oeuvres complètes.* Sous la direction de J.A. BARRAL. Paris, 1864. Ka.515(1) 12/07/1912
(1643)
- ARCHIAC A. (d') *Géologie et paléontologie : histoire comparée et science moderne.* Mb.391(1) 23/10:1912
Paris, 1866. (1787)
- ASSOCIATION (British) for the advancement of Science. *Reports of the meetings LIII-LIX, LXI-LXIV, LXVI-LXVII.* Ra.163(2) 20/07:1912
1891, 1894, 1896, 1897. Londres, 1884-1898. (3758)

B

- BACON *Précis de la Philosophie.* Ca.505(1) 30/09/1912
Paris, 1802. 2 volumes.
- BARRANDE Joachim *Distribution des céphalopodes dans les contrées siluriennes.* Mg.140(1) 20/07/1912
Prague et Paris, 1870. (1943)
- Opuscules sur la faune (ptéropodes, Céphalopodes, tribolites, etc.) des dépôts siluriens de la Bohême et de Hof. en Bavière* Mg.140(6) 20/07/1912
Prague et Paris, 1867-1872. (3634)
- BARTHELEMY SAINT HILAIRE J. *La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion.* Paris, 1889.8° Ca.1115 12/10/1912
(1259)
- BARTHEZ J. *Théorie du beau dans la nature et dans les arts.* Cb.194(1) 11/10/1912
(1807)
- Nouveaux éléments de la Science de l'homme.* Md.96(2) 11/10.1912
Paris, 1806. (1806).
- BATES G. *Motus in Anglia.* Cd.272(1) 08/02/1911
(introuvable) Gk.4 13/08/1912
- BAYLE Pierre *Dictionnaire historique et critique.* Gk.239(1) 07/12/1911
3ème édition. Rotterdam 1715. 3 vol. (3265)
- BAYLE et THILLAYE *Biographie médicale par ordre chronologique.* Na.45(2) 19/09/1912
d'après DANIEL, LE CLERC, ELOY, etc. (1950) 15/08/1912
Paris, 1855.
- BERNARD Claude *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux.* Ma.368(1) 30/09/1912
Paris, 1878-1879. (2699)
- Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie générale en France.* Md.168(1) 21/08/1911
Paris, 1867. (1855)
- La Science expérimentale.* Md.721(1) 23/09/1912
Paris, 1878. (2708) 30/09/1912
- BERNHEIM *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie.* Ng.36(1) 22/08/1911
Etudes Nouvelles. Paris, 1891. (3720)
- BERTHELOT *Evolutionisme.* Ca.1442(1) 20/12/1910
(in AX.3A20.Commentaire de CM) 21/09/1912
- BERZELIUS J.J. *Traité de chimie minérale, végétale et animale* Lb.125(2) 28/06/1912
Trad. de l'allemand par ESSLINGER et (1742)
HOEFER. Paris, 1845-1850.

BETTEX F.	<i>La religion et les sciences de la nature.</i> Avec une lettre préface de M. THURY, Genève, 1898. 8ème.	Bc.2534(1) 31/10/1912
Biographies	<i>Biographies de savants.</i> <i>Perh af Bjerken, J. Barrande, Leibnitz, Von</i> <i>Standt, Pelouze, Faraday, Floutens, Daubeny,</i> <i>D.Brewster, J. Van der Hoeven, G.Marzari-</i> <i>Pencati, A. Humboldt, Silbermann, Gerhardt,</i> <i>Volpicelli, Peirce, Carlander, Schoebein,</i> <i>Pasteur, Plateau, Wertheim, Gadolin, Forbes,</i> <i>Marcon, Lamey, Martins, Molon, Parlatore,</i> <i>Nicklès, Papillon, Ragona, Rantoul, Santesson,</i> <i>Scoutaten, Kündig, Van der Mensburghe,</i> <i>Verdet, R. Tigerstedt, Tyndall.</i>	GK.241(2) 02/10/1911 (3267) 03/10/1911 08/12/1912
Bibliothèque Universelle	(suite à la Bibliothèque Britannique). <i>Littérature.</i> 60 volumes. <i>Sciences et arts.</i> 60 volumes. <i>Agriculture.</i> 14 volumes. Genève, 1816-1835.	Rb.161(3) 30/09/1912 (2245)
BIOT J.B.	<i>Mélanges scientifiques et littéraires.</i> Paris. 1858.	Hf.1608(3) 21/08/1911 (1513) 04/07/1912 04/10/1912
(Ecrivains)	<i>Les écrivains français.</i> Paris, 1887-1898. 41 T.(3344)	Hf.3606(1) 03/06/1911 10/06/1911 27/09/1911 23/08/1912
(Ecrivains) (suite)		
BIRE Edmond.	<i>Victor Hugo après 1852 : l'exil, les dernières</i> <i>années et la mort du poète.</i> Paris, 1894.	Hf.3262(1) 11/01/1911 (3355)
BISCHOFF Th.L.W.	<i>Entwicklungsgeschichte der Säügethiere und</i> <i>der Menschen.</i> Leipzig, 1842.	Md.458(1) 16/08/1912 (1876)
BLOCK Maurice	<i>Annuaire de l'économie politique et de la</i> <i>statistique. Année 34.</i> Paris, 1877	E.463(1) 10/02/1911 (2452)
BOLINGBROKE Henry St	John, Viscount. <i>Philosophical works.</i> Mallet, Londres. 5 vol.	Ca.571(5) 24/11/1910 (1754)
BONNET Charles	<i>Oeuvres d'histoire naturelle et de philosophie.</i> Neuchâtel, 1779-1783. 8 vol.	Ca.262(2) 13/08/1912 (563)
BOUILLET M.N.	<i>Dictionnaire Universel des Sciences, des</i> <i>Lettres et des Arts.</i> Paris, 1877. 12ème édition.	Ab.75(1) 20/07/1912 (2809)
BOURDON Isidore	<i>Illustres médecins et naturalistes des temps</i> <i>modernes.</i> Paris, 1844.	Na.46(1) 14/08/1912 (1950) 20/09/1912 12/11/1912 09/12/1912
BOURGET Paul	<i>Outre-mer. Notes sur L'Amérique.</i> Paris, 1895.	Fb.1410(2) 06/05/1912 (3102)
BROCA Paul	<i>Etudes sur les animaux ressucitants.</i> Rapport lu à la Société de Biologie au nom d'une commission. Paris, 1860.	Md.770(1) 19/09/1912 (3060)
BROWNING	<i>Letters.</i>	Hgc1318(2) 30/05/1912

- BRUNETIERE Ferdinand *Discours...* Cd.335(1) 03/06/1911
Discours académiques. Hf.3785(1) 14/10/1912
 Paris, 1901.
- BUFFON et ses continuateurs. *Histoire naturelle générale et particulière* Ma.191(1) 08/10/1912
Buffon et Daubenton : *La terre, l'animal, l'homme, les quadrupèdes.*
Buffon suppl. : *La terre, les plantes, les quadrupèdes, oiseaux, minéraux.*
Lacépède : *Ovipares et serpents, poissons, cétacés.*
 Paris, 1749-1804.

C

- CABANIS P.J.G. *Rapports du physique et du moral de l'homme* Ca.586(1) 10/10/1912
 Paris, 1802. 2 vol. (585)
- Calendar Gd.183(4) 26/09/1910
- CANDOLLE (de) A.P. *Mémoires et souvenirs écrits par lui-même et publiés par son fils.* Mc.7(1) 23/08/1912
 Genève, 1862. (1813)
- CARO E. *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques.*1864 Cb.45(1) 22/01/1911
- CAMPBELL Lewis et GERNETT W. *The life of James Clerck Maxwell with some of his writings* P.129(1) 27/12/1911
 Londres, 1882. (2755)
- CARRA de VAUX (le Baron). *Avicenne.* Ga.1292(1) 05/12/1910
 Paris, 1900. (Les grands philosophes). (83)
- Cartulaire de l'Université de Montpellier. *Précis d'une Histoire de l'Université de Montpellier par A. GERMAIN.* Ac.125.(1) 17/08/1912
 Tome I (1181-1400)
 Montpellier, 1890, vol. 1. (2813)
- CHAMPION E. *La séparation.* Dg.355(1) 10/06/1911
- CHAPTAL J.Ant. *Chimie appliquée à l'agriculture.* Lb.316(2) 14/11/1912
 Paris, 1823. (2693)
- CHARCOT J.M. *La foi qui guérit.* Bc.2699(1) 21/08/1911
 Paris, 1897. 8ème éd. Bibliothèque diabolique (2699)
 Coll. Bourneville.
- COLIN G. *Traité de physiologie comparée des animaux, dans ses rapports avec les sciences naturelles, la médecine, la zootechnie et l'économie rurale* Md.565(2) 04/08/1910
 Paris, 1871-1873. (1855)
- COMTE Auguste *Système de politique positive.* E.465(4) 24/04/1911
 Paris, 1851-1854. (2448) 25/04/1911
 26/04/1911
- COSTE *Embryogénie comparée.* Md.455(1) 11/11/1912
 Bruxelles, 1838. (1875)
- CRUVEILHIER Jean *Traité d'anatomie descriptive,* Md.66(1) 16/08/1912
 Edition augmentée avec la collaboration de (1845)
 M. SEE et d'E. CRUVEILHIER.
Essai du l'anatomie pathologique en général, et sur les transformations et productions organiques en particulier. Nb.49(2) 15/08/1912
 Paris, 1816. (1964)

CUVIER G.	<i>Histoire des progrès des sciences naturelles depuis 1789.</i>	Ab.66(1) (2261)	25/06/1912 12/07/1912 22/07/1912
	Paris, 1826-1828. 4 vol. 8ème éd.	Ab.76(1)	12/07/1912 08/11/1912
	<i>Histoire des Sciences Naturelles, depuis leur origine jusqu'à nos jours.</i>	Ab.91(2) (2808)	18/07/1912
	Paris, 1841-1845, 5 vol. 8ème éd.	Ab.92(1) (2808)	12/07/1912 22/07/1912
	<i>Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789.</i>		
	Paris, 1810, 4ème éd.	Gk.46(3) (1215)	29/09/1911 03/02/1912 04/02/1912 25/06/1912 03/07/1912 16/07/1912 13/08/1912
	<i>Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut de France.</i>		
	Strasbourg et Paris, 1819-1827, 3 vol.		

D

DAGUERRE L.J.M.	<i>Historique et description des procédés de daguerrotype et du diorama.</i>	La.244(1) (1717)	09/12/1911
	Paris, 1839.		
DASTRE	<i>La vie.</i>	Ma.551(1)	18/08/1910
DORTOUS de MAIRAN	<i>Eloges des académiciens de l'Académie royale des Sciences morts dans les années 1741-1743</i>	Gk.45(1) (1251)	16/01/1912
	Paris, 1747.		
DUMAS J.B.	<i>Discours et éloges académiques.</i>	Gk.297(1) (3266)	06/02/1912 12/07/1912
	(avant-propos par J. Bertrand)		
	Paris, 1885, 2 vol. 8ème éd.)		
DUPLOYE E.A.J et G. (les frères)	<i>Sténographie Duployé : écriture plus facile, plus rapide et plus lisible que toute autre, s'appliquant à toutes les langues.</i>	Ga.1217(1)	03/11/1910
	Paris 1880, 10ème édition.		

E

F

FAGUET Emile	<i>Propos littéraires.</i>	Ha.832(1) (281)	26/04/1912 29/04/1912 08/05/1912
	1904-1905.		
FAYE H.	<i>Sur l'origine du monde : théories cosmogoniques des anciens et des modernes.</i>	Kb.443(1) (2671)	27/01/1912
	Paris 1884.		
FELLER (l'abbé de) F.X.	<i>Dictionnaire Historique.</i>	Gk.13(3) (1247)	09/10/1912
	5ème édition avec supplément rédigé par une société de gens de lettres. 15 vol.		
	Paris, 1821-1825.		
FICHTE J. Gottl.	<i>Sämmtliche werke herausgegeben von J.H. FICHTE.</i>	Ca.656(1) (506)	05/01/1911

FIGUIER Louis	Bonn et Berlin. 11 vol. 8ème. <i>Les merveilles de la science ou description</i> T.IV : éclairage, chauffage, ventilation, phares puits artésiens, cloche à plongeur, moteur à gaz, aluminium, planète Neptune. Paris, 1869.	P.145(1) (3741)	24/08/1911
FLEURY (de) FLOURENS P.	<i>Nos grands.</i> <i>Recueil des éloges historiques lus dans les</i> <i>séances de l'Académie des Sciences.</i> Paris, 1856-57. 2 vol.	Na.664.(1) Gk.47(2) (1251)	01/10/1912 16/01/1912 19/01.1912 23/01/1912 26/01.1912 30/01/1912 10/08/1912 22/08/1912 23/08/1912 18/09/1912 16/10/1912
FLOURENS P.	<i>De l'instinct et de l'intelligence des animaux, résumé</i> <i>des observations de H. Cuvier.</i> Paris, 1845.	Md.425(1) (1874)	25/06/1912
FOUILLEE A.	<i>Morale.</i> <i>Le Socialisme.</i>	Cb.1212(1) E.1327(1) La.249(1)	26/01/1912 04/05/1912 13/07/1912
FRESNEL Augustin	<i>Oeuvres Complètes.</i> Publiées par H. de SENARMONT, Emile VERDET, et Léonor FRESNEL. Paris, 1866-1870.	(1718)	

G

Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie.	Rédacteurs : A.DECHAMBRE, BLACHEZ, A. HENOCQUE. 2ème série, T.1, XVIII. Paris, 1864-1881. 18 volumes.	Na.276(2) (3644-96)	17/09/1912
GEOFFROY SAINT HILAIRE Etienne.	<i>Philosophie anatomique des</i> <i>organes respiratoires sous le rapport de leur</i> <i>détermination et de l'identité de leurs pièces osseuses.</i> Paris, 1818. <i>Philosophie anatomique : des monstruosités humaines.</i> Paris, 1822. <i>Etudes progressives d'un naturaliste pendant les</i> <i>années 1834 et 1835.</i> Paris, 1835. (périodique).	Md.287(1) (1863)	27/06/1912 07/10/1912
GERVAIS Paul	<i>Zoologie.</i> Paris, 1866. (périodique).	Md.487(1) (1878)	27/06/1912
GIBBS J.W.	<i>Equilibre des systèmes chimiques.</i> Traduit de l'anglais par Henry Le Chatelier. Paris, 1899.	Mf.69(1) (1883)	07/10/1912
GODIN J.B.A.	<i>Solutions sociales.</i> Paris et Bruxelles, 1871.	Mf.31(1) (1882)	15/08/1912
?	<i>La Réforme Sociale.</i> 1889-1906. pas de renvoi au catalogue	Lb.450(1) (97)	18/09/1912 14/10/1912
		E.977(1) (53)	04/05/1912
		E.1191(1)	17/06/1912

H

HAETCHEL E.	<i>Le monisme.</i>	Cb.1246(1)	24/01/1911
d'HALLOY J.J.	<i>Précis élémentaire de géologie.</i> Paris, 1843.	Mb.102(1)	01/10/1912 (1786)
HARNACK	<i>Histoire des dogmes (précis de)</i> Traduit de l'allemand par Eugène Choisy. Paris, 1893.	Ba.3322(1)	12/06/1911 (3322)
HAVET J.	<i>Mélanges Julien Havet. Recueil de travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet (1853-1893).</i> Paris, 1895.	Gk.295(2)	22/12/1911 (3271)
Histoire des hommes de science, etc,	<i>Vivants ou morts dans le 19ème s.</i> Genève 1874-1880. T.II.	Gk.43(1)	23/01/1912
HOUSSAYE Henri	<i>Iena et la campagne de 1806.</i>	S.430(1)	25/06/1912
HUGO Victor	<i>Poésies.</i>	Hf.2236(1)	13/08/1910

I. J.

?	<i>Idées modernes.</i>	Rb.306(1)	22/06/1911
JABLONSKI P.Ern.	<i>Panthéon Aegyptiorum, cum prolegomenis.</i> Brescia, 1743. 1 vol.	Ba.142(4)	18/08/1910 (45)
JENNER (The Rev.) G.C.	<i>The evidence at large as laid before the committee of the House of Commons (1802) respecting Dr. Jenner's discovery of vaccine inoculation together with debats and some observations.</i> Londres, 1905.	Nb.370(1)	17/08/1912 (1985)
Journal Officiel de l'empire français.		Rc.6(3)	22/12/1911 (2768) 18/09/1912 23/09/1912 16/10/1912 25/10/1912 31/10/1912
Journal de Genève.		Rc.53(1)	19/01/1912 (2250/2770)

K. L.

KOTZEBUE (von)	<i>Die Molkenkur.</i> Reutlingen, 1822. 3 T. en 1 vol.	Hgb.985(1)	29/09/1910 (3446)
LACEPEDE (le comte de) B.G.Et.	<i>Histoire naturelle des quadrupèdes</i> Paris, 1788-1790. (périodique)	Mf.271(1)	17/10/1912 (1897)
LACEPEDE (le comte de)	<i>Physique générale et particulière.</i> Paris, 1782. T. 1 et 2.	La.59(2)	11/11/1912 (1707)
LAENNEC R.T.H.	<i>Traité de l'auscultation médiate, et des maladies des coeurs.</i> Paris, 1826.	Nb.96(2)	17/09/1912 (1968) 29/09/1912
LALANDE	<i>Abrégé d'astronomie.</i> Paris, 1795.	Kb.87(1)	24/08/1912 (1688)

- LAMARCK J.B. *Système des animaux sans vertèbres.* précédé du *Discours d'ouverture du cours de zoologie.* Paris, 1801. Mf.329(1) 24/06/1912 (1902)
- Philosophie zoologique.* Paris, 1809. (périodique) Mf.81(2) 24/06/1912 (1880)
- Histoire naturelle des animaux sans vertèbres.* 2ème édition revue et augmentée de notes par G.P. DESHAYES et H. MILNE-EDWARDS. Paris, 1835-1845. Mf.1006(1) 27/06/1912 (57)
- LANKESTER Edwin and George BUSK. *Quarterly Journal of microscopical science.* New ser. Londres, 1868-1871. Ma.375(1) 15/08/1910 (2700)
- LAPLACE (de) Pierre Simon. *Exposition du système du monde.* Paris, 1786. Kb.101(2) 01/10/1910 (1689)
- LA VALLEE POUSSIN (L.de). *Bouddhisme. Opinions sur l'histoire.* 1909. Ba.4074(1) 28/06/1911 (4074)
- Bouddhisme. Etudes.* 1898. Ba.3548(1) 30/06/1911
- LE DANTEC Félix *Introduction à la pathologie générale.* Paris, 1906. Md.924(1) 23/01/1911 (347)
- Annales de Chimie Ld.25(1) 11/01/1912 (1759-2697 3570)
- LE PLAY F. *La réforme sociale en France, déduite de l'observation comparée des peuples européens.* Tours, 1887, 7ème édition. E.855(3) 19/08/1912 (3042)
- E.856(1) 19/08/1912 (3042)
- E.750.(6) 19/08/1912 (3045)
- E.856(1) 26/07/1912 (3042)
- LIEBIG Justus *Introduction à l'étude de la chimie.* Traduit de l'allemand et augmenté d'une table avec définitions techniques par Ch. Gerhardt. Paris, 1837. Lb.329(1) 05/02/1912 (2693)
- Chimie organique appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture.* Traduit par Gerhardt. Paris, 1841. Lb.127(1) 27/06/1912
- Chimie organique appliquée à la physiologie animale et à la pathologie.* Traduit par Gerhardt. Paris, 1842. Lb.128(1) 02/07/1912 (1741)
- Nouvelles lettres sur la chimie considérée dans ses applications à l'industrie, à la physiologie et à l'agriculture.* Traduit par Gerhardt. Paris, 1842. Lb.246(1) 05/07/1912 (1741)
- LITTRE E. *Auguste Comte et la philosophie positive.* Paris, 1864. Ca.773(1) 12/02/1911 (2374)
- La science au point de vue philosophique.* Paris, 1876. Ca.774(1) 19/12/1910 (2382)
- Conservation, Révolution et positivisme.* Ca.835(1) 11/01/1911

	Paris, 1879.	(2382)	27/02/1911
	<i>Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine.</i>	Ca.289(1)	12/02/1911
	Paris, 1876.	(2382)	08/06/1911
			12/06/1911
			24/06/1911
LOISY A.	<i>Les Evangiles synoptiques.</i>	Bb.2093(2)	11/11/1910
	1907-1908.		25/02/1911
			01/06/1911
			12/06/1911
	<i>Autour d'un petit livre.</i>	Bc.2776(1)	22/06/1911
	Paris, 1903. 2ème édition.	(2776)	
Lyon Médical Journal.	<i>Gazette médicale et Journal de médecine réunis.</i>	Na.224(3)	17/10/1912
	Lyon, 1885-1898.	(2720, 110, 3645)	

M

MACQUER P. Jos.	<i>Eléments de chimie théorique.</i>	Lb.68(3)	14/08/1912
	Paris, 1753.	(1738)	
MAGENDIE F.	<i>Précis élémentaire de physiologie.</i>	Md.150	16/08/1912
	Paris, 1816-1817.	(1855)	
?	<i>Les maîtres de la science.</i>	P.156(1)	27/06/1912
		(59)	
MARIE Maximilien	<i>Histoire des sciences mathématiques et physiques.</i>	Ka.630(4)	22/08/1911
	T. VI et XII.	(3531)	08/02/1912
	Paris, 1885-1888.		17/04/1912
			04/07/1912
			23/08/1912
MECKEL	<i>Manuel d'anatomie générale descriptive et pathologique.</i>	Md.58(1)	16/08/1912
	Traduit de l'allemand par Jourdan et Breschet.	(1845)	
	Paris, 1825.		
	<i>Traité général d'anatomie comparée.</i>	Md.130(2)	21/10/1912
	Traduit de l'allemand et augmenté de notes par	(1851)	23/10/1912
	Riester et A.Sanson, précédé d'une lettre de l'auteur.		
	Paris, 1828-1838.		
MEUNIER S.	<i>Géologie.</i>	Mb.651(1)	24/10/1912
MILNE Edwards H.	<i>Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée des hommes et des animaux.</i>	Md.141(1)	24/08/1912
	Paris, 1857-1880.	(1854)	
MOLESCHOTT Jacques	<i>La circulation de la vie. Lettres sur la physiologie en réponse aux "Lettres sur la Chimie" de Liebig.</i>	Ma.494(2)	16/09/1910
	Traduit de l'allemand par A. Cazelles.	(235)	
	Paris, 1866.		
MONNIER Ph.	(références non trouvées)	Gh.888(1)	09/01/1912
			10/01/1912
MOSSO A.	<i>La peur.</i>	Md.980(1)	15/08/1910
MOSSO A.	<i>La fatigue intellectuelle et physique.</i>	Cb.899(1)	15/08/1910
	Trad. 1894.		
MULLER John	<i>Grundriss der Physik und Meteorologie Brunswick.</i>	La.595(1)	05/08/1910
	1866.	(2679)	

N

- Nature, a weekly illustrated Journal of science. Rb.47(1) 11/11/1912
Londres, 1882-1884. T.XXVII. XXX. (2766)
- NAVILLE Ernest *La Physique moderne.* La.679(1) 04/08/1910
Paris, 1883. (2677) 16/08/1910
17/08/1910
15/09/1910
07/11/1910
10/02/1911
21/08/1911
18/09/1911
02/07/1912
05/07/1912
- NIETZCHE F. *Aphorismes et fragments.* Cd.289(1) 10/02/1911
Traduit de l'allemand.
1899.
Werke... Cd. 304(1) 07/02/1911
1899-1901.
Par-delà le bien et le mal. Cd.341(1) 06/02/1911
11/02/1911
- NORDAU *Dégénérescence.* Cb.848(1) 10/02/1911
Traduit de l'allemand.
1894.
- Notice sur des médecins et des chirurgiens français : Ant. AUBERT, Na.359(1) 11/10/1912
A. AUZIAS-TURENNE, E.CLOQUET, J.DOMBEY... (3639)
Lieux divers. 1825-1878.

O

- OWEN Richard *Principes d'ostéologie comparée.* Md.317(1) 05/07/1912
Paris, 1855. (1864)
- OZANAM C.A. *Vie de Frédéric Ozanam.* Hf.2940(1) 23/08/1911
Paris, 1879. (3355) 24/08/1911

P

- PARISET E. *Histoire des membres de l'Académie royale de médecine ou recueil des éloges lus à l'Académie.* Na.55(2) 09/01/1912
Paris, 1845. (1950) 15/08/1912
(in AX.3A20 : commentaire de CM.) 14/10/1912
12/11/1912
14/11/1912
- PAULY Alph. *Bibliographie historique des sciences médicales : bibliographie, biographie, histoire, épidémies, géographie médicale.* Na.316(1) 14/10/1912
Paris, vers 1874. (3638)
- PEISSE Louis *La médecine et les médecins.* Na.110(2) 14/10/1912
Paris, 1857. (1954)
- PELLICO Silvio *Le mie prigioni, memorie.* Hg.233(1) 19/09/1912
Paris, 1833. (1531)

PERRIER Edmond	<i>La philosophie zoologique avant Darwin.</i>	Mf.328(1)	08/07/1912 15/08/1912 20/09/1912
	Paris, 1884.	(2712)	16/10/1912
PEZRON Le P.	<i>Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine.</i>	Bc.1721(1)	12/11/1910
	Paris, 1696. 2 vol.	(370)	
PICHOT Amédée	<i>Sir Charles Bell, sa vie et ses travaux.</i>	Na.60(1)	20/08/1912
	Paris, 1858.	(1951)	
PINEL Ph.	<i>La médecine clinique rendue plus exacte par l'application de l'analyse ou recueil d'observations faites à la Salpêtrière.</i>	Nb.109(1)	24/08/1912
	Paris, 1802.	(1969)	
	<i>Nosographie philosophique ou méthode de l'analyse appliquée à la médecine.</i>	Nb.110(1)	24/08/1912
	Paris, 1807.	(1969)	
POINCARRE Henri	(références non indiquées).	Ca.1399(1)	06/07/1911
PROKESCH-OSTEN (le comte)	<i>Les monnaies des rois Parthes.</i>	Ga.883(1)	13/08/1910
	Paris, 1874-1875.	(2491)	
PRUDHOMME Sully	<i>Poésies.</i>	Hf.1939(2)	28/06/1911
	1865-1878.	(2609)	28/12/1911
	Paris, 1877-1880		
QUATREFAGES Ed.	<i>L'espèce humaine.</i>	Mf.805(1)	16/01/1911
	Paris, 1877.	(2713)	
QUATREFAGES (de) A.	<i>Charles Darwin et ses précurseurs français. Etude sur le transformisme.</i>	Ma.253(1)	08/07/1912
	Paris, 1870.	(1775)	

R

RANKINE W.J. Macquorn.	<i>Miscellaneous scientific papers with a memoir of the author by P.G. Tail and by W.G. Millar.</i>	P.124(1)	14/11/1912
	Londres, 1881.	(2187)	
RAUH F.	<i>De la méthode dans la psychologie des sentiments.</i>	Cb.928(1)	05/06/1912
	1899.		
RENAN E. et BERTHELOT.	<i>Correspondance. 1847-1892.</i>	Hf.3644(1)	15/10/1912
	Paris, 1898.		17/09/1910
RENAN Ernest	<i>Histoire des origines du Christianisme. I. Vie de Jésus. II. Les Apôtres.</i>	Ba.535(1)	15/11/1910
	Paris, 1863-1866. 2 vol.	(67)	01/03/1911
			05/06/1911
	<i>Etudes d'Histoire Religieuse.</i>	Ba.2136(1)	11/11/1910
	Paris, 1863.	(2136)	
	<i>Dialogues et fragments philosophiques.</i>	Cd.300(1)	18/10/1912
	1895.		
	<i>L'avenir de la science. Pensées de 1848.</i>	Cd.301(1)	18/10/1912
	1894.		
Revue de Fribourg.		Rb.259(1)	16/08/1910
		(308)	
Revue philosophique de la France et de l'étranger.	1876-1884.	Cd.183(1)	24/01/1911
	1884-1897.	Cd.183*	26/01/1911

Revue de métaphysique et de morale. (périodique).		Cd.272(1)	08/02/1911 08/06/1911 24/06/1911 27/06/1911
Revue des deux mondes. Dirigée par A. BULOZ. Paris, 1883-1884.		Rb.84(1) (2766)	19/01/1911 27/02/1911 05/06/1911 06/07/1911 30/09/1911
		Rb.84(2)	25/06/1912
		Rb.84(1)	27/06/1912
Revue Scientifique de la France et de l'étranger. 3ème série. T. I à IV. Paris, 1881-1882.		Rb.193(1) (2240- 2767)	16/09/1910 20/12/1910 17/01/1911 28/09/1911 29/09/1911
Revue (la) de Paris Années I-V. Paris, 1894-1898. 30 vol.	(3782)	Rb.229(1)	16/01/1911
RIZZACASA G. <i>La fisionomia</i> . Carmagnola, 1588.	(1872)	Md.410(1)	27/06/1912

S

SAADI	<i>Le Boustân ou verger</i> . Poème persan traduit en français avec une introduction et des notes par A.C. Barbier de Meynard. Paris, 1880.	Hh.243(1) (3478)	07/12/1911
SABATIER G.M.	<i>Philosophie de l'effort. Essais philosophiques</i> . 1903.	Cd.320(1)	27/06/1911
SEDILLOT	<i>Les professeurs de mathématiques et de physique générale au Collège de France</i> . Avec des notes par B.Boncompagni, suivi d'une notice biographique sur Bernard Riemann par Ernest Schering, et de Recherches historique sur l'invention du niveau à bulle d'air par G.Govi. Rome, 1869-1870.	Ka.25(1) (1637)	09/12/1911
SERRES A.	<i>Anatomie comparée du cerveau dans les quatre classes des animaux vertébrés</i> . Paris, 1824-1826.	Md.341(1) (1866)	04.10.1912
	<i>Essai sur l'anatomie et la physiologie des dents</i> . Paris, 1817.	Md.266(1) (1860)	13/11/1912
SESSE Martin	<i>Y Mocino. José Mariano. Plantae Novae Hispaniae</i> Editio Mexico, 1893.	Mcl.562(2) (3598)	05/08/1910
SIMON Jules	<i>La religion naturelle</i> . Paris, 1857.	Bc.2138(1) (2138)	19/12/1910
Société anatomique de Paris, Bulletin. Années 1-54. 1826-1879 et tables pour 1826-1865. Paris, 1841-1879.		Na.151(1) (1957-129)	14/10/1912 16/10/1912
Society of London. <i>Philosophical transactions</i> . Londres, 1881-1883. 1882-1884.		Ra.142(44) (2760- 3759-249)	12/11/1912
SOLLIER P.	<i>Psychologie de l'idiot et de l'imbécile</i> . 1901. 2ème édition.	Cb.1020(1)	02/05/1912

SPENCER H.	<i>Justice.</i> Traduit de l'anglais par E.Castelot. 1893.	Cb.852(1) 21/12/1910 23/12/1910
SPINOZA B.D.	(La référence n'est pas indiquée)	Ca.1410(1) 08.06.1911
STEWART, BALFOUR et TAIT.	<i>L'univers invisible, études physiques sur un état futur.</i> Traduit de l'anglais par A.B., avec un avertissement de D.de S.P. Paris, 1883.	Bc.2353(1) 08/10/1912 (2353)
STRAUSS David. Frédéric.	<i>Vie de Jésus.</i> Traduit de l'allemand sur la dernière édition par E. Littré. Paris 1864. 2 vol.	Ba.2144(1) 26/02/1911 (2144) 01/06/1911

T

TAINÉ Hippolyte	<i>Essais de critique et d'Histoire.</i> Paris, 1874. <i>Histoire de la littérature anglaise.</i> Paris, 1863-1864. <i>Le positivisme anglais. Etude sur Stuart Mill.</i> Paris, 1864. <i>L'idéalisme anglais. Etude sur Carlyle.</i> Paris, 1864. <i>Notes sur l'Angleterre.</i> Paris, 1890.	Ha.199(1) 11/08/1910 (1277) 17/01/1911 Hgc.606(4) 11/08/1910 (1556) 23/01/1911 Ca.780(1) 21/01/1911 (2375) Ca.781(1) 21/01/191 (2375) Fb.1380(1) 21/01/1911 (3089)
Thèses	<i>Thèses de lettres présentées à Aix.</i>	Q.80(1) 11/02/1911 22/06/1911
TOPINARD Paul	<i>L'homme dans la nature.</i> (Bibliothèque scientifique internationale LXXIII) Paris, 1891.	Mf.1057(1) 24/09/1910 (317)
TREDELENBURG J.G.	<i>Anfangsgründe der Griechischen Sprache.</i> Leipzig, 1790.	Hb.101(1) 13/08/1910 (1290)
TISSERAND F.	<i>Traité de mécanique céleste.</i> Paris, 1889-1896.	Kb.456(4) 24/08/1912 (3545)

U

Université de Lyon.		Ra.349(1) 14/10/1912 (319)
---------------------	--	-------------------------------

V

VALSON C.A.	<i>La vie et les travaux du Baron Cauchy,</i> avec une préface de Ch. Hermite. Paris, 1868.	Ka.24(1) 21/08/1911 (1638) 22/08/1911 29/09/1911
VAN BENEDEN P.G.	<i>Anatomie comparée.</i> Bruxelles, 1840.	Md.855(1) 11/07/1912 (134)
VAUQUELIN	<i>Manuel de l'essayeur.</i> Paris, an VII.	Lb.264(1) 13/11/1912 (1749)
VERDET E.	<i>Oeuvres.</i> (Physique). Publiées par ses élèves. Paris, 1868-1872.	La.108(1) 12/07/1912 (1709)
VIAL L.C.E.	<i>Mécanisme.</i>	Cb.1337(1) 24/01/1911

Emprunts de Claire MONESTES. Bibliothèque Universitaire de Genève.

VINCENS Mme	<i>Bourgeois et gens de peu, par Arvède Barine.</i> Paris, 1894.	Gk.318(1) 03/06/1912 (3271)
VIRCHORO Rudolf		Nb.1829(1) 20/08/1912 (255)
VOGT C.	<i>Leçons sur l'homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre.</i> Périodique. Traduit par J.J. Moulinié. Paris, 1865.	Mf/155(1) 04/08/1910 (1887) 16/11/1910 21/12/1910
VOGT William	<i>La vie d'un homme : Carl Vogt.</i> Paris et Stuttgart, 1896.	Ma.437(1) 30/09/1912 (3573)
Von populi von Dei.		Gd.340(1) 07/11/1910

Noms	Biographie	Journal	Notes
-------------	-------------------	----------------	--------------

INDEX DES NOMS PROPRES

Dans cet index figurent les noms apparaissant dans la Biographie ou le Journal, accompagnés ou non d'une note, selon le code suivant : 1. le type de document, 2. le chapitre (chiffre gras), 3. la page ou la référence de la note. Par exemple : "N.Bio1/2" sera compris : *Notes de la Biographie, chapitre 1, note 2*. Le classement est alphabétique. Pour la commodité du repérage, je les fais figurer sous forme de tableau. Une partie importante de ces noms n'a d'intérêt que pour le chercheur qui un jour, y trouvera des listes qui paraissent si précieuses quand on les découvre : par exemple les élèves du Sacré-Coeur de Chambéry en 1896 (N.Bio.3/53). L'effet de récurrence souligne l'importance de certains personnages.

Noms	Biographie	Journal	Notes
A			
ABEL (Père)	376. 395.		
Adèle	131.		
Alfred C.		45.	N.J. 2/102.
ALEXANDRY (d')	13. 16.		
ALLEMAND	101.		
AMENAY G.			N.Bio 3. 53.
AMETTE	180. 198. 210. 217. 219.	90.	N.J. 4/50
	245. 288.		
ANCEY		165.	N.J. 6/132
ANCOLLIERES (d') M.			N.Bio. 3/53.
ANDRIEU Mgr.	101. 102. 104. 322.		
ANGLEYS	41. 77. 87.		N.Bio. 3/53.
ANGLEYS Hubert			N.Bio. 5/10.
ANIZAN	179.		
ANTONIOTTI			N.Bio. 2/33.
ARGELLIER	192. 202.		
ARMINJON Chanoine			N.Bio. 2/44.
ARNAUD Jeanne	289.		
ARTUS	142. 203.		
ARTUS Fred.			N.Bio. 11/46.
ASCHER	178.		
AUBERT Aimée	209.		
AUBERT Edmée	217. 218.		
AUBERT Jeanne-Marie	14.		
AURY (Abbé)	386.		
B			
BADEN-POWELL	325.		
BAILLY			N.Bio. 2/32.
BALAGUER José-Escriva	324.		
BARAT Mad.-Sophie	38. 39. 40. 46. 284.	157.	
BARATIN Gisèle	337. 347. 353. 354. 358.	165. 181.	N.J. 6/139.7/53.
	377. 412. 414.		
BARBLAN Otto	162.		
BARDOT Maria			N.Bio. 10/25.
BARRE de la			N.Bio. 10/26.
BARRES Maurice	102.		N.Bio. 4/52. 6/18.
BASSEREAU Mme.	226.		
BATTIFOL Mgr.			N.Bio. 15/27.
BAUDOUIN Marie-Louise	245.	86.	N.J. 4/37.
BAUDRILLARD (Mgr.)	180.		
BAUDUIN Lambert (dom)	323. 357.		
BEAUFORT de			N.Bio. 3/53
BEDEAU M.			N.Bio. 3/53.
BEDIER Claire	17. 39.		
BEL J.			N.Bio. 3/53.
BENOT N.			N.Bio. 3/53.
BENOÎT XV	191. 208. 243. 284. 286.		
BERCK	160		
BERGASSE	101.		N.Bio. 5/29.
BERGET J.			N.Bio. 3/53.
BERNABO			N.Bio. 15/22.

Noms	Biographie	Journal	Notes
BERNARD E.			N.Bio. 3/53
BERNARDET Andrée	312. 337. 376. 384. 385. 386. 404.	173.	N.Bio. 7/17
BERNE (Père)		174.	N.J. 7/25
BESSON			N.Bio. 2/32. 9/13.
BESSON Jeanne			N.Bio. 3/53
BIGEUX	38.		
BISE Michel (Abbé)	12.		
BIZOT			N.Bio. 11/14.
BLANC	23.		
BLANC A.			N.Bio. 3/53.
BLONDEL Maurice	64. 329.		
BLUM Léon	379. 402. 403.		
BOISSARD B.			N.Bio. 3/53.
BOISSARD Marie			N.Bio. 3/53.
BOISSIEU (de) Jeanne	109. 131.		
BOITARD Marguerite	73. 74.		
BOL V.			N.Bio. 3/53.
BONA Pauline et Maria			N.Bio. 3/53.
BONAVITA Marthe	209.		
BONERANDI Anne	313. 355. 356. 372. 380. 392. 405. 406. 411. 412. 413. 418.		
BONFILS de			N.Bio. 3/53.
BORDEAUX Henry	18. 29.		
BOREL (Chanoine)	273.	138.	N.J. 6/10
BORGET Jeanne	81.		N.Bio. 5/24.
BORNAND (de Paris)	81. 83.		
BORNAND Ernest	168.		
BORNAND Eugénie	31. 36.		
BORNAND Mme	36. 52.		
BORNAND Pierre (Père)	78. 82. 83. 88.		
BORSON Général	89.		
BORSON Jeanne	90. 202.		N.Bio. 3/53.
BOUBEE (Père)	312.		
BOUCHAGE (Abbé)	34.		
BOUCHAGE Léon (Abbé)			N.Bio. 2/59.
BOUCHET Maître	76.		N.Bio. 2/32.
BOUGAULT Mgr.		66.	N.J. 3/47.
BOUILLON (Père)	126. 237. 251.	27. 43.	N.J. 2/35. 93.
BOUIN (Père)	209.		
BOURGOGNE de N.			N.Bio. 3/53.
BOURMONT			N.Bio. 19/18.
BOUTIRON A.-M.			N.Bio. 3/53.
BOUTIRON J.			N.Bio. 3/3.
BOYRE M.			N.Bio. 3/53.
BOYREAU (Abbé)	177.		
BRACHARD Andrée			N.Bio. 9/18.
BRIANT Aristide	242.		
BRUN Antoinette	289.		
BRUNHES	177.		
BRUYERE (de la) M.-Th.	109. 117. 126.		
BUCARD			N.Bio. 19/2.
BULOT (Père)	234.		
BUNUEL Luis	344.		
BUTILLARD Andrée	108. 116. 131. 156. 170.	74.	N.J. 3/72

Noms	Biographie	Journal	Notes
	171. 180. 217. 244. 325. 375.		
BUTTET de	13. 32. 87.		
BUTTET de G.			N.Bio. 3/53.
BUTTET de Madeleine			N.Bio. 3/26. 53.
BUTTET de Marguerite			N.Bio. 3/53.
BUTTET de Marthe			N.Bio. 3/53.
C			
CADARD (Abbé)	236.		
CAFFAREL Mme	411.		
CAPUCON (Abbé)			N.Bio. 9/9
CARDJINN (Abbé)	324.		
CARSIGNOL Madeleine	192. 193. 202. 209.		
CARTIER (Frère)	391. 393.		
CARTIER Philibert	19.		
CARY (Abbé) Eugène	158.		
CASTELLAN Mgr.		191.	N.Bio. 3/23./94
CASTELNEAU (de) Gl. Catherine	296. 320. 321. 29.		
CATRICE (Abbé)			N.Bio. 19/8
CAZEAUX Juliette	313. 314. 358.	176. 188.	N.J. 7/33.7/83
CHABANNES (Père)	93.		
CHAMBERLAIN	403.		
CHAMBOST (de) Camille	39. 41. 42. 46. 57. 80.81 90. 167.	164.	N.J. 6/124
CHAMOUSSET Louis	89. 97.		
CHAMPAVIER Mgr.		148. 149.	N.J. 6/53 N.Bio. 15/22
CHANTERAC de			
CHAPTAL Léonie	178.		
CHAPTAL Pierre (Mgr)	177. 286. 391. 394.		
CHARLES (Père)		174.	N.J. 7/26.
CHARLES Félix de SARDAIGNE	39.		
CHARNOUX Dr.	20.		
CHARRAT Marie	209. 217.		
CHARROST de la CHAVANNE			
Christin	16. 28.		
Etienne	12. 18.		
Veuve	13. 23.		
CHARTET M.-L.			N.Bio. 3/53
CHASSEVANT Marie	162.		
CHATELAN Mr.			N.Bio. 9/20
CHATELAIN			N.Bio. 3/53
CHAUFFART S.			N.Bio. 3/53
CHAUMIENNE L.			N.Bio. 3/53
CHAUTEMPS	403.		
CHAUVIN (Père)	208. 270. 314. 316. 357. 373. 374.	128. 185. 188. 190	N.J. 5/127.7/65
CHEVALIER M.A.			N.Bio. 3/53
CHIRON L.			N.Bio. 3/53.
Choura	286.	175.	N.J. 7/30
Christine	23.		
CLAUDEL Paul	102.		
CLEMENCEAU	233.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
CLERC			N.Bio. 11/44
CLORAN (Mère)	48. 78. 82. 83. 90.		
CLOUET Henriette	208. 217. 275.	141. 188.	N.J. 6/27.7/82
COLLAS Dr.	17. 35.		
COLOMB L.			N.Bio. 11/14.44.
COMBES Emile	81. 90.		
COMTE Auguste	81. 90.		
CONVERT Marcelle	108. 109. 111. 131. 132. 140. 202.		
CORNET Henri			N.Bio. 10/10
COSTA de BEAUREGARD			N.Bio. 5/29
Alix	27. 37.		
Camille	27.		
Olivier	27.		
Pantaléon	15. 27.		
Mgr.		126.	N.J. 5/117.
COUGET (Chanoine)	288.		
COULLIE (Mgr.)	108.		
COURTOT			N.Bio. 15/22
COUTAGNE (famille)	123. 129. 282. 369.		
COUTAGNE Gabrielle	367.		
COUTAGNE Georges	294.		
COUTAGNE Georgette	294. 299. 300. 303. 308. 312. 345. 346. 347. 350. 352. 354. 361. 363. 364. 366. 367. 369. 370. 372. 375. 380.	196.	N.J. 7/117
CREISSON Marie-Louise	141. 313. 314. 337.	157. 158.	N.J. 6/102 N.Bio. 4/41
CRETINON			
CREUSEN (Père)	391. 395. 409. 411.		
CRUISE (Mgr)	101.		
D			
DALADIER	379. 403.		
DANOY Claire	393. 405. 406. 411. 414.		
DASTROS			N.Bio. 15/22
DAVAT M.-I.			N.Bio. 3/53
D. Marie		58.	N.J. 3/25
DEBRAY Mme			N.Bio. 10/26
DEBRAY (Père)		174.	N.J. 7/25
DEFRENNES (Père)	395. 400.		
DELARUELLE Berthe		59.	
DELAUNAY Suzanne	313. 380. 405. 406. 412. 414. 417.		
DELAYE (Père)	373.	174.	
DENARIE	13.		
DENNIEL Simone		73.	N.J.
DERELY (Père)	301. 314. 354.	145. 181.	N.J. 6/45. 7/54.
DEROUET Mme			N.Bio. 10/26
DERUAZ Mgr.			N.Bio. 9/9
DESBUQUOIS (Père)	171. 180. 321. 412.		
DESCOTES Adolphe			N.Bio. 4/41
DESCOTES François	27. 31. 32. 67. 69. 72. 87.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
	Françoise		N.Bio. 3/53
	Jean	89.	
DESCOTES R.			N.Bio. 3/53
DESCOTES ...			N.Bio. 3/53
DESCURTINS	160.		
DESGRANGES (Abbé)	291. 301.	75.	N.J. 3/76
DESMARQUES (Père)		174.	
DESTRUËL Marie-Louise	209.		N.Bio. 10/25
DEYRIËUX Marie-Louise	294. 305. 312. 313. 314. 337.		
Denise	291.		
DESCHAMPS			N.J. 3/14
DOGNIN (Mère)	224.		
DOGNIN Marie		56.	N.J. 2/52.-3/19 -
DOLLE Suzanne		171. 176. 182. 184.	N.J. 7/4.55.92
		192.	
DOLLE Yvonne	398.		
DOMENGE			N.Bio. 2/32
DOMANGET Mlle	382.		
DOMENGET (Abbé)	28.		
DOMENGET Louis	88.		
D'ONCIEU DE LA BÂTIE	13. 16.		
DONCOEUR (Père) Paul	194. 230. 283. 301. 314. 321. 323. 325. 341. 345. 358. 376. 380. 382. 389. 390. 392. 394. 395. 396. 397. 399. 405. 413. 416. 417. 360. 376. 389. 391. 392. 395. 396. 397. 399. 404.	173. 183. 184. 189. 193. 194.	
DONDEVILLE Joséphine			N.Bio. 3/53
DOR Louise	305.		
DORIOT			N.Bio. 19/2
DOUBLEMART (Père)		116.	
DREYFUS	50. 62. 67. 70. 71.		
DROGUËT			N.Bio. 2/32
DROUËL Denise	129. 291. 293. 297. 298. 301. 302. 304. 308. 313. 315. 354. 363. 373. 384. 390. 405. 413. 416. 417.		
DUBILLARD	31.		
DUBOIS			N.Bio. 2/33
DUBOURG (Mgr.)	336. 338. 364. 373. 375. 376.	193. 194. 196.	
DUCHESNE Philippine	38. 39.		
DUEYS Mgr.		174.	N.J. 7/29
DUMAS Jules	19.		
DUNANT (Abbé)			N.Bio. 9/9
DUSSEILLIER	161.		
E			
Edith (Soeur)			N.Bio. 5/37
Elisabeth de la Trinité	253.		
EMONËT (Père)	89. 93. 247.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
Esther	291.		
EYMIEU Antonin	60. 65. 102. 105. 107. 108. 109. 111. 112. 113. 115. 121. 122. 132. 136. 142. 149. 150. 153. 163. 164. 167. 168. 170. 171. 173. 181. 182. 184. 185. 186. 192. 198. 203. 209. 210. 181. 182. 184. 185. 186. 192. 203. 209. 210. 213. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 224. 226. 228. 237. 239. 241. 248. 252. 257. 258. 259. 261. 264. 266. 267. 268. 274. 277. 278. 279. 280. 282. 283. 286. 287. 293. 294. 296. 299. 304. 308. 311. 314. 320. 321. 322. 329. 331. 334. 345. 346. 348. 357. 359. 361. 362. 364. 367. 368. 369. 371. 272. 373. 374. 375. 380. 384. 391. 393. 394. 396. 400.	4. 12. 21. 34. 48. 56. 59. 61. 68. 75. 76. 104. 108. 110. 123. 135. 136. 137. 138. 139. 144. 149. 156. 158. 161. 163. 165. 166. 168. 171. 172. 174. 180. 181. 183. 184. 185. 187. 191. 193. 194. 195. 198.	N.J. 2/113-5/1
EYMIEU Camille	245.	86. 117.	N.J. 4/39-5/71-
EYMIEU Frédéric	365.		
EYSSAUTIER (Abbé)			N.Bio.15/25
F			
F. Suzanne		115.	N.J. 5/55
FAVIER			N.Bio. 2/33
FERNEX de MONTGEX Comte			N.Bio. 2/5
FELICE Robert de		126.	N.J. 5/119.
FABRE (famille)	101. 224.		
FABRE (Mgr.)	273.	137. 141.	
FABRE (Père)	89.		
FABRE Augustin	99. 105.		
FABRE Cyprien	105.		
FABRE Delphine	105.		
FABRE Germaine	354.		
FABRE Henri	105.		
FABRE Léonie	105. 106. 132. 137. 141. 152. 249. 250. 259. 261. 262. 270. 271. 276. 277. 285. 286. 289. 290. 291. 294. 300. 302. 304. 308. 310. 311. 314. 315. 323. 328. 337. 348. 354. 360. 364. 365. 366. 367. 370. 376. 381. 382. 384. 385. 386. 388. 394. 395. 396. 399. 400. 401. 404. 405. 411. 412. 413. 417. 418. 419.	119. 120. 124. 135. 137. 145. 158. 181.	N.J. 5/80.

Noms	Biographie	Journal	Notes
FABRE Mme	354.		
FANTON Marie-Louise	282. 312. 313. 325. 353. 354. 358. 359. 364. 372. 377. 385. 386. 390. 392. 395. 397. 405. 411. 412. 413. 414. 416. 417. 418. 419.	179. 196. 197.	N.J. 7/48.122.125
FAUCHEUX Isabelle	409. 410.		
FAURY	311. 365.		
FERNEX de MONGEX	31.		N.Bio. 4/51
FERON-VRAU			
FEYDEAU	283.		
FLAMAND Henri	160.		N.Bio. 3/53
FLANET de			
FLESSIONS	101.		
FLORY Charles	137.		
FOCH (Maréchal)	125. 229. 351. 387. 389.	186.	N.J. 7/68.
FOCH Germain (Père)		190.	N.Bio. 15/38
FORCEVILLE de (Mère)			N.Bio. 6/53
FOUCAULD Charles	65. 232. 325.		
FOUQUE (Abbé)	101. 106. 107. 109. 110. 117. 246. 248. 276. 293. 296. 321.		N.Bio. 3/53
FRAMOY A.			
FREUD	61. 62. 65. 187.		
G			
GABET Maître	13. 23.		
Gaétane	89.		N.Bio. 3/34
GAILLARD Mère	48.		
GAILLARD (Père)	52.		
GALLIMARD	203.		N.Bio. 4/40
GALLIOD Marie			
GANCE Abel	281.		
GARNIER (Abbé)	69.		N.Bio. 2/33
GARNIER J.-b.			
GARRIC Robert	243.		
GAVOTY	131.		
GAY Mgr.		10. 96.	N.J. 1/44-4/99
Gabrielle	291.		
GENEVOIS (Père)	301		N.Bio. 9/12
GENOUD (Abbé)	161.		N.Bio. 3/53
GEOFFROY J.			
GERLIER Pierre (Abbé)	287. 289.		N.Bio. 10/26
Germaine			N.Bio. 11/14
GIBERGUES Mgr.			N.J. 1/29-2/98-
GINHAC (Père)	153. 303.	7. 44. 97.	4/84.
GIOVANNA	158. 160.		
GIRARD Marie-Louise	289.		N.Bio. 9/18
GIROD Edmond			N.Bio. 3/53.
GIROD J.			N.Bio. 3/53
GLUTY de Marguerite			
GODARD (Père)	41.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
GOMBERT de			N.Bio. 5/29
GONIN Marius	67. 68. 102.		N.Bio. 3/47-6/26
GOTTELAND	33. 76.		
GOYAU Georges	137. 138. 160. 177. 320.		
GRANGE A.			N.Bio. 3/53
GRASSET Dr.	97.		
GRELLIER Marie			N.Bio. 19/13
GRIMAL Germain	234.	86.	N.J. 4:35
GROBERT			N.Bio. 2/33
GROFFIER (Père)	42. 57. 70. 89. 114. 245.	82.	N.J. 4/20
GUERANGER (Dom)		147.	N.J. 6/46
GUERIN (Abbé)	323. 324.		N.Bio. 19/11
GUILLAND (Abbé)	159.		
GUILLAND Mme	290.		N.Bio. 15/22
GUITRY Sacha	283.		
GUYOT Armande	313. 314. 315. 316.	189.	N.J. 7/86
GUYOT Mme	364.		
H			
HANSOTTE			N.Bio. 9/18
HARMEL Léon	194.		
HARNACK	164.		
HARPER			N.Bio. 5/52
HAUTIN Mgr.	66.		N.Bio. 4/40
HAYNET C.			N.Bio. 3/53
HEBERT (Père capucin)	182.		
HERBIGNY (d') Père	286. 313. 357.	174.	N.J. 7/28
HERRIOT Edouard	283.		N.Bio. 15/8
Hélène	291.		
HITLER	344. 345. 380. 402.		
HOOVER	343.		
HUART	183. 204.		
HUDSON Mrs.	86. 87. 93.		
HUGUET L.			N.Bio. 3/53
HULST (d') Mgr.		181.	N.Bio. 8/26. N.J. 7/51
HUON	310.		
HURST Mère	82.		
HURTREL famille	16. 17. 23. 32.		
HURTREL Charles-Louis			N.Bio. 1/21
HURTREL Louis-Benjamin			N.Bio. 1/21
HURTREL Georges	13. 16. 18. 35.		
HURTREL Mme (BEDIER)	18. 23. 36.		
HURTREL Joséphine	16.		
HURTREL Edouard	16. 18. 35.		
HURTREL Aline (MONESTES)	16. 17. 19.		
HUTARD			N.Bio. 15/22
I			
ISNARDS (des) Georgette	247. 248.		N.Bio. 10/26
IVANOFF	163.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
J			
JACOLIN Elisabeth	182.		N.Bio. 10/37
JACQUEMONT (Père)	248. 269. 277. 314.		
JACQUES Mme	106.		N.Bio. 11/14
JACQUET Mr.			
JANET	169. 184.		
JAUBERT Yvonne	289. 313.		N.J. 2/6
JOFFRE Maréchal			N.J. 6/131
JOLLIVET Marcelle	305. 317. 337. 358. 392. 164. 404. 409. 410. 413. 414. 417.		
JOURNET Mgr.	163.		
JOZ-ROLLAND (Abbé)	159.		N.Bio. 3/53
JUILLET A.			N.J. 6/135
JULLIEN Charlotte	345. 347. 348. 350. 352. 165.		
K			
KERANGAL Anne		4.	N.J. 1/13
KERENSKI			N.Bio. 12/2
KETTELER Mgr.	160.		
KOLONY Mrs.	86.		
L			
LABATUT Mme			N.Bio. 10/26
LABORDE Geneviève	393. 404. 405. 406. 411.		
LACORDAIRE		10	N.J. 1/44
LADIE Mr.			N.Bio. 5/52
LAGARDERE Chanoine			N.Bio. 10/26
LAGET Louise	109. 131. 217.		
LAINE Aimée	109. 111. 131.		
LALIGANT (Chanoine)	90.		
LAMBERT (Père)	415. 416.		N.Bio. 19/19
LAMBLIN Dr.			
LAMOUILLE (Abbé)	160.		N.Bio. 2/33
LAPLACE Guillaume			N.J. 2/31. 6/91
LVALETTE (de) Anne-Marie du COËTLOSQUET	174. 189. 195. 198. 205. 209. 211. 215. 216. 217. 218. 219. 229. 240. 258. 277. 316. 328. 376. 383. 388. 400. 405. 414. 415.	26. 156. 157. 161.	
LAVALLIERE Eve		175.	N.J. 7/31
LAVAREILLE de (Père)	352. 382.		N.Bio. 10/18
LEPINE			
LE PLAY	160.		
LEBON Renée	272. 277. 279. 282. 291. 295. 297. 298. 300. 303. 304. 307. 308. 312. 339. 368.	141.144. 149. 150. 153.	N.J. 6/28-41
LEBRUN Mr.	137.		
LEMARESCAL (Abbé)	132.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
LEMIRE (Abbé)	177.		
LEMOINE Louise	141.	56.	N.J. 3/18
LENINE	163. 320.		
LENOIR Lucie	289.		
LEON XIII	31. 59. 81. 91. 160. 237. 263. 284. 322. 329.		
LEPORISKAS (Père)	414.		
LEROY Mme			N.Bio. 10/26
LEROY (Père)	107.		
LESCURE de Andrée			N.Bio. 3/53
LESPINASSE Mathilde	218. 234. 236. 271.		
LESTRA Jean	107. 149. 150.		
LESUEUR Marthe			N.Bio. 3/53
LEUILLEUX Mgr.	36. 40.		
Léon	323. 324. 373.		
LHANDE Pierre (Père)	291. 312. 324. 325.		
LIBERATORE (Père)	177.		
LOISY Alfred	63. 65. 149. 163. 164.		
LONG-HASSELMANS Abbé	275. 288. 312. 314. 328. 365.		
LORIN Henri	107.		
Louise	291.		
LOYSON	162.	122.	N.J. 5/97.
LUBAC de (Père)	194. 328. 347.		
LYONNE Mme			N.Bio. 5/29
M			
MAGGIOLO (Mlle)	40.		
MAGNAN	101.		
MAI Julia			N.Bio. 3/53
MAIGNEN Charles			N.Bio. 4/52
MAIGRIN Marie			N.Bio. 3/53
MAIGRON Jeanne			N.Bio. 3/53
MAIGNEN	138.		
MAIGNEN Charles	179.		
MAINAGE (Père)		81.	N.J. 2/81
MALATRAY			N.Bio. 5/52
MAILLARD Suzanne	414.		
MANNING cardinal	160.	167.	N.J. 6/141
MARBOTTIN	17.		
Marie (la)	23.		
MARNAS			N.Bio. 11/14
MARTIN Franck	162		
MARX Karl	62. 255.		
MASSENET Jeanne	82.		
Mathilde			N.Bio. 10/26
MATTEI Dr.	297. 373.		
MAURIN Mgr.	346.		
MAURRAS Charles	71. 102. 232. 320. 322. 323. 324.		
MAZENOD Mgr. Eugène	99. 100. 101.		N.Bio. 6/8
MAZENOD Mgr. Fortuné			N.Bio. 6/8
MAZOYER (Père)		23	N.J. 2/18
Marcelle	291. 292.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
Marguerite-Marie	292. 305. 313.		
MERCIER cardinal	243.		
MERINVILLE Mgr.			N.Bio. 9/4
MERMILLOD Gaspard Mgr.	158. 160.		N.Bio. 9/7
MERSCH (Père)	328.		
MESUREUR			N.Bio. 10/18
MEZIAT J.			N.Bio. 11/14
MIEL (Père)	269. 305.	165.	N.J. 6/134.
MILCENT (soeur)	107.		N.Bio. 6/38
MILLERAND			N.Bio. 10/18
MILLET Emilie			N.Bio. 3/53
MILLON Adeline	294.		
MONARD Jeanne			N.Bio. 3/53
MONESTES (famille)	22. 33. 37. 44. 72. 73. 77. 87. 90. 97. 115. 116. 156. 203. 204. 376.		
MONESTES Aline (Mme)	88. 93. 204. 205. 269. 301. 303. 360. 414. 416.	120. 121. 188.	
MONESTES Antoine-François	14. 16. 44.		
MONESTES Antoine-Marie	14.		
MONESTES Claire (cousine)	14.		
MONESTES Edouard	84. 87. 89. 92. 132. 142. 183. 203. 204. 269. 271. 290. 301. 389. 412. 416.		
MONESTES Estelle	88. 97. 167. 204. 301. 321. 383. 385. 414. 416.	120. 121.	N.J. 5/92.
MONESTES Gustave (Mr)	11. 15. 18. 19. 30. 31. 32. 33. 42. 75. 76. 78. 92. 93. 155. 204. 205. 282. 301. 302.		
MONESTES Hélène	88. 92. 204. 301. 414. 416.		N.Bio. 3/53
MONESTES Jacques	14.		
MONESTES Jean	104. 203. 204. 301. 364. 412. 416.		
MONESTES Joseph	14.		
MONGRAND de (famille)	101.		
MONIER (Père)	312.		
MONROE Général	224. 247.		
MONTAIGNAC de Louise			N.Bio. 4/46
MONTENACH de	107. 161.		N.Bio. 6/37-9/12
MONTGRAND (de) Eliette	220. 225. 226. 234. 248. 249. 260. 261. 271.	79. 108. 116. 120. 135. 145. 146.	N.J. 4/12-5/14-5/83 6/146.
MONTGRAND (de) Isabelle	220. 224.		
MORAL			N.Bio. 11/14
MORAND Madeleine	75.		N.Bio. 5/29
MORRIN (Père)			N.Bio. 9/9
MOSSIERE			N.Bio. 2/32
MOTTET A.			N.Bio. 3/53
MUCKENSTURM Alberte	313. 414.	195.	N.J. 7/112
MUGNIER Mr.			N.Bio. 2/52
MUN (de) Albert	31. 50. 102. 137. 160.		
MUNET Alice	177. 377.		
MUNIEZ Mlle	416.		
MURA (Père)	328.		
MUSSOLINI	163. 320. 344. 345.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
N			
NADAUD			N.Bio. 1/15
NANT			N.Bio. 2/33
NAPOLEON III	17. 25.		
NAZ (Abbé)			N.Bio. 2/40
NEGRE Mgr.			N.J. 6/96
NEGREL Mme	289.		N.Bio. 15/22
NESROT C.			N.Bio. 3/53
NESTALLET S.			N.Bio. 3/53
NICOLAEFF	163.		
NICOLET (Père)	356. 390.		
NIETZSCHE Frederick	62.		
NOILLY-PRAT	101.		
NOVO Aimée	108. 116. 131. 152. 156. 143. 170. 172. 180. 181. 210. 213. 214. 215. 216. 218. 219. 220. 244. 274. 280. 328. 373. 375.		N.J. 6/33
NOYER du			N.Bio. 2/33
NYANNAS M.-A.			N.Bio. 3/53
O			
ODDO Mme	248.		
OLIVAINT (Père)		83.	N.J. 4/23.
OLPHE-GAILLARD (Père)	236. 246. 248. 258. 261. 270. 271. 272. 276. 290. 346.	123. 127. 128. 133. 147.	N.J. 5/126
O'MAHONY (Mère)	39. 48.		N.Bio. 3/34
d'ONCIEU Ida			N.Bio. 3/53
d'ONCIEU N.			N.Bio. 3/53
d'ONCIEU de CHAFFAUDON			N.Bio. 2/38
d'OUINCE (Père)	391. 398.		
P			
PACCARD	311.		
PADE (Père)	258.		
PARAVY Michel	31. 68. 72. 396.		
PARIAS Cécile	413.		N.Bio. 19/17
PASSAGE du (Père)	390.		
PASSIGNAT			N.J. 3/14
PATEK Comte de			N.Bio. 2/32
PAYEN	101.		
PAYOT (Abbé)			N.Bio. 9/9
PEGUY Charles	102.		
PELISSIER (Abbé)			N.Bio. 9/9
PENET F.			N.Bio. 3/53
PERINEL D. et L.			N.Bio. 3/53
PERLA			N.Bio. 2/32
PERREAU			N.Bio. 2/33

Noms	Biographie	Journal	Notes
PERROT E.			N.Bio. 3/53
PERROY (Père)	137.		
PETAÏN			N.J. 2/6
PETROFF	163.		
PFISTER	61.		
PIAT	81. 88. 202. 203.		
PIAT Manel			N.Bio. 5/31
PICOLET Mme			N.Bio. 5/9
PICOLET S.			N.Bio. 3/53
PIE X	81. 102. 103.		
PIE XI	284. 287. 312. 322. 330. 344. 402.		
PIERREFEU de	287.		N.Bio. 15/22
PILLOUD (Abbé)	160.		
PIOU	149. 177.		
PLANGEAC de (Mère)			N.Bio. 6/53
PLUS Raoul (Père)	253.		
POIDEBARD Mme		62.	N.J. 3/38.
POINCARRE	343.		
PONCET Cécile	131. 328.		
POPOVITCH	163.		
PORTAL Mr.	243.		
POURTAL (Abbé)	312.		
PRADELLE			N.Bio. 11/14
PRIEUR de la COMBLE	23.		
PYTHON Georges			N.Bio. 9/12
R			
RACK-FINET Juliette			N.Bio. 3/24
RAFFERTY Léna			N.Bio. 5/52
RAMPIN (Ia)	192. 202. 232.		
RANCOURT Philippine de	109. 110. 111. 114. 126. 127. 131. 132. 134.	42.	N.J. 2/89
RASTOIN	101.		
RAVIGNAN de (Père)			N.Bio. 3/8
RAYMOND E.			N.Bio. 2/32
REMOND			N.Bio. 16/20
REMY Jeanne	409.		
RENAUT Dr.		31.	N.J. 2/54
REVERTEGAT Anne-Marie	129. 228. 282. 291. 234. 295. 297. 298. 299. 301. 302. 303. 304. 308. 311. 312. 313. 314. 315. 317. 321. 344. 346. 347. 348. 350. 351. 352. 356. 372. 373. 385. 404. 405. 409. 411. 412. 415. 416. 417. 418.	153.	N.J. 6/83
REVERTEGAT Antoine	399.		
REVERTEGAT Jacques	295. 300.		
REVERTEGAT Madame	296.		
REVERTEGAT Monsieur	296. 300.		
REVERTEGAT Pierre	295. 300.		
REVERTEGAT Stéphane	295. 300.		

Noms	Biographie	Journal	Notes
REYMOND			N.Bio. 9/12
REYNOLD de PEYROLLES Louise	107.		N.Bio. 6/37
REYNOLD de PEYROLLES Mr.	160.		
RICHARD Ernestine	55.		N.Bio. 3/53
RICHARME			N.Bio. 11/14
RIGAUD J.			N.Bio. 3/53
RIGAUD M.			N.Bio. 3/53
ROCHE (Mère)	84. 91. 92.		
ROCHE Madeleine	289.		
ROCHEBILLARD Marie-Louise	107. 108. 109. 131.		
ROCQUE de la	322. 336. 379. 403.		
RODIE Mgr.	354. 372.	189.	N.J. 7/85
ROLAND Dr.	405.		
ROLE (de) A.			N.Bio. 3/53
ROLLAND	23.		
ROLLET Amélie	108. 131.		
ROLLET Marcelle	208.		
ROSE de	366. 386.		
ROSSILLON Mgr.			N.Bio. 3/23
ROSTAND d'ANCEZUNE	101.		
ROTSCHILD			N.Bio. 10/18
ROUSSEAU J.-Jacques			N.Bio. 2/4
ROUSSEL (Abbé)	386.		
ROUVENU			N.Bio. 11/14
ROUVIER (Père)	89. 104. 105. 106. 259. 261.		
ROUX	101.		
ROUX J.			N.Bio. 11/14
ROUX Marie (de)	101. 106. 110. 139. 141. 270. 371. 374.	5. 12. 129.	N.J. 5/135
RUTARD (Chanoine)	328.	156.	N.J. 6/95
RUTTEN (Père)	179.		
S			
SAINT BON de			N.Bio. 3/53
SALINA (Père)	234.		
SALVY Blanche			N.Bio. 3/53
SANGNIER Marc	31. 138. 243.		
SAUVOUR (Père)		171.	N.J. 7/7
SCHMITT Mlle	237.		
SCHORDERET (Abbé)			N.Bio. 9/12
SCHUH Jules-Maximilien (Abbé)	178. 255. 277. 324.		
SCOLARDI (Abbé)	323. 377.		
SERTILLANGES (Père)	322.		
SEUX			N.Bio. 2/33
SEVIN cardinal	202.		
Simone	398.		
SLAWEK			N.Bio. 1/15
SORAS de (Père)	405.		
SOULANGE-BODIN (Abbé)	176. 179.		
SOULIGNAC			N.Bio. 10/26
STAVISKY	379.		
STOCK Franz	382.		N.Bio. 19/6
SUBTIL M.-Th.			N.Bio. 10/25

Noms	Biographie	Journal	Notes
SUITER			N.Bio. 11/14
T			
T. Suzanne			N.J. 5/55
TAIN S.			N.Bio. 3/53
La TOUR du PIN	137.		
TEILHARD de CHARDIN	64. 164. 182. 194. 319.		
TEISSEIRE			N.Bio. 15/22
TERGIE Marie			N.Bio. 3/53
TESNER de L.			N.Bio. 3/53
THEVENET Céline Monestès	13.		
THIBAUD (Abbé)	383.		
THOBERT Paule	289.		
THOGIVINGS E.			N.Bio. 3/53
THOREZ Maurice	379. 403.		
Thérèse de l'Enfant Jésus	253. 284.	184.	
TIMON-DAVID	101.		
TONQUEDEC de (Père)	291.		
TOURETTE Jeanne	404. 411.		
TOURNADRE de			N.Bio. 15/22
TOURNIER Gabrielle	370.		
TOURNIER Jacques	370.		
TOURNIN-REDOT			N.Bio. 19/18
TRANCONAY M.-Th. de			N.Bio. 3/53
TURMANN	177.		
V			
VACHON de Germaine	313. 321. 337. 376. 384. 167. 386. 404. 413.		N.J. 6/142
VARAX de (Mère)	224.		
VERDIER Mgr.	391. 394.		N.Bio. 19/42
VERDY			N.Bio. 2/38
VIAL (Père)	311. 312.		
VICTOR-EMMANUEL Prince	15. 24.		
VIEILLE Mgr.	409.		
VIGOUREUX	289.		
VILLEDIEU Chanoine			N.Bio. 11/14
VINCENT Dames	38.		
VIOLLET (Abbé)	177.		
VIOTTI A.			N.Bio. 3/53
VIRNOT Mère			N.Bio. 3/16
VISCONTI	163.		
VITTMAN	383.		N.Bio. 19/8
VOGUÉ de Marquis	177.		
VUGUES (Mère)	81.		N.Bio. 5/17
VUILLEZ de M.			N.Bio. 3/53
W			
WALDECK-ROUSSEAU	71. 103.		
WARRENS de Mme	22.		N.Bio. 2/4

Noms	Biographie	Journal	Notes
WATTEAU Jeanne	141.		N.Bio. 6/52
Z			
ZAEPFFNEL Maria (Mère)	39. 41. 44. 50. 70. 74.90.		
ZOLA Emile	70. 90.		
ZULETTE Georgette			N.Bio. 19/33

SYNOPSIS HISTORIQUE

La synopsis qui suit n'a pas d'autres prétentions que de *faire voir* au lecteur la richesse, la complexité, les déplacements, d'une période particulièrement riche. Tout s'invente, se découvre, se crée, sciences exactes, cinéma, électricité, train, avion, voiture et bicyclette, il n'est que de regarder la colonne *Sciences, Techniques*. Le monde, c'est-à-dire le rapport au monde, change. Les modèles politiques changent et se cherchent, le modèle démocratique fraye sa voie à travers les redressements des pouvoirs totalitaires. Les colonies sont l'objet au sens propre de tractations, rêves, applications missionnaires. L'homme se retourne sur le mystère qui l'habite, et les forces qui le meuvent, individu ou peuple.

Les lectures de Claire MONESTES à Genève sont une illustration de la sorte d'éveil qui affecte le monde. Elles ne sont pas sans interroger la foi des chrétiens et le sommet de prendre acte, et position. Claire, ainsi qu'en témoignent ses notes de travail, collabore au travail d'écriture même du Père EYMIEU, et par là à la réflexion, dominée par le souci d'une *Unité* pensée comme réconciliation. Science et foi, pauvres et riches, etc., sont le champ d'application de l'amour qui les veut Un Seul Corps. La crise moderniste, si elle atteint les représentations à courte vue de beaucoup et la liberté de pensée de quelques-uns, ne peut rien là contre. Ce ne sont plus arguties mais expériences.

Il faut laisser le regard se promener d'une colonne à l'autre dans la largeur, la hauteur, et établir par là des correspondances, dans une sorte d'*attention flottante* qui laisse les liens s'établir et révéler la profondeur.

Synopse historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
1848	TRAITES INEGAUX. L'Europe s'impose à la Chine. Guerre des Boers. Anglais en INDE.	Révolution à PARIS. Chute de Louis-Philippe. Proclamation de la République Mouvements sociaux. Constitution. Election de Louis-Napoléon comme Président de la République (10/12).	Art : SHUMAN écrit <i>Manfred</i> . Sciences : Claude BERNARD découvre fonction glycogénique du foie Naissance : GAUGUIN, HUYSMANS, DICKENS, LOTI BRUNETIERE. DE MAUPASSANT. LITZ. WAGNER.
1849	U.S.A. TAYLOR Président. Guillaume II aux Pays-Bas.	Expédition contre ROME.	Sciences. FIZEAU : vitesse de la lumière Littérature : G. SAND, <i>La petite Fadette</i>
1850	CAVOUR, ministre en Italie.	Loi FALLOUX. Liberté enseignement. Suppression suffrage universel.	Art : MILLET : <i>Le Semeur</i> . Sciences : KELVIN : Chaleur (degrés Kelvin).
1851	BISMARCK représentant de la Prusse à Vienne.	Coup d'Etat. NAPOLEON élu pour 10 ans.	Naissance : SCHUMAN. VERDI. Sciences : FOUCAULT : le pendule.
1852	CAVOUR Pt. du Conseil en Piémont.	EMPIRE. Halles Baltard à Paris. 1er grand magasin : <i>Bon Marché</i> .	Technique : Invention du marteau-piqueur. Premier câble Angleterre/France. Art (Peinture) : COURBET.
1853	Guerre Russo/turque. Flotte anglo- française aux Dardanelles. PIERCE Pt. U.S.A.	Hausmann, Préfet de la Seine.	Naissance : LORENTZ (physicien), VAN GOGH. Art : VERDI, <i>La Traviata</i> . LITZ, <i>Rhapsodies Hongr.</i>
1854	La France et l'Angleterre déclarent la guerre à la Russie le 27 mars : Guerre de CRIMEE.	FAIDHERBE gouverneur du SENEGAL.	Sciences : Aluminium. Thermo-chimie, BERTHELOT Naissance : H. POINCARRE, A, RIMBAUD. Littérature : HUGO, <i>Les châtimts.</i>
1855	Victoire de Malakoff. Mort de NICOLAS Ier. Laïcisation des couvents en Piémont.	Exposition Internationale à Paris. Attentats (Pianori, Bellamare) contre NAPOLEON III.	Sciences : Synthèse alcool : BERTHELOT. Energie des courants induits: FOUCAUT. Naissance : Emile VERHAEREN. Mort : KIERKEGAARD.
1856	Traité de Paris : victoire contre la Russie.	Congrès de Paris.	Littérature : FLAUBERT : <i>Mme Bovary</i> . HUGO : <i>Contemplations</i> . ABOUT : <i>Le roi des montagnes</i> . TAINE : <i>Tite Live</i> . MILLET : <i>Les glaneuses</i> (peinture). WAGNER : <i>La walkyrie</i> .
1857	Tunnel du Mont Cenis. U.S.A. BUCHANAN Président. Crise économique.		Sciences et Technique : Papier à pâte de bois. Littérature : BEAUDELAIRE, <i>Les fleurs du mal</i> .
1858	Soutien de Victor-Emmanuel à France Folie de FREDERIC-GUILLAUME IV. Traités de Tien-Sin.	Attentat contre l'Empereur (Orsini) PLOMBIERES : Napoléon III/ Cavour.	Sciences : Analyse spectrale de la lumière. Naissance : DURCKEIM Art : WAGNER, <i>Siegfried</i> . OFFENBACH, <i>Orphée...</i>
1859	Campagne d'Italie. Alliance franco-sarde. Occupation de Saïgon par France.	Loi sur les chemins de fer (6 com- pagnies). Ministère de l'ALGERIE à Paris. Fondation Société générale.	Sciences DARWIN : <i>De l'origine des espèces</i> . BERTHOLLET : Chimie organique. LENOIR : Moteur à explosion. Naissance : Pierre CURIE. H. BERGSON. SEURAT (peintre).
1860	Début du Canal de Suez. Traité de Zurich. ITALIE. Cavour au pouvoir. Envahit les Etats Pontificaux. U.S.A. LINCOLN Président.	Alliance Israélite Universelle. Construction Opéra de Paris. Nice et la Savoie à la France.	Découverte : Sources du Nil. Naissance : COURTELINE.
1861	Guerre de Sécession (USA) Fondation du Royaume d'Italie (Victor- Emmanuel).		Naissance : BLONDEL (1861-1949). TAGORE (1861-1941).
1862	Guerre du Mexique.	La Cochinchine à la FRANCE.	Art : Victor HUGO : <i>Les misérables</i> . Naissance : DEBUSSY, BARRES.
1863	Abolition de l'esclavage	Crédit Lyonnais Cambodge Protectorat français.	Technique 1er phare électrique. Invention procédé fabrication soude.
1864	Fondation de la Croix-Rouge Internationale. U.S.A. Réélection de LINCOLN.	Droit de grève aux ouvriers.	Culture : V. COUSIN : Histoire de la philosophie Sciences : SPENCER : biologie. BERTHELOT : Le calorimètre. LE PLAY : La Réforme Sociale. Art : GOUNOD : <i>Offenbach</i> .

Synopse historique 1848–1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

- 1848** **PIE XI**, Pape depuis 1846.
Encyclique *In suprema Petri*.
Réponse synodale des Patriarches orientaux.
Fuite du Pape à Gaète.
- Abbés démocrates". *L'Atelier, Sociaux*.
L'Ere Nouvelle, OZANAM, LACORDAIRE, MARET.
L'Univers, VEUILLOT, catholique intransigeant
Le Correspondant. MONTALEMBERT,
DUPANLOUP, libéraux (conservateurs).
- 1849** Fondation de la *Civiltà Cattolica*.
République à ROME. Retour Pape.
- Naissance de Gustave MONESTES à Chambéry.
- 1850** Rétablissement Hiérarchie en
ANGLETERRE.
- 1851** Concordat espagnol.
MANNING quitte l'anglicanisme.
- 1852** Concile plénier de BALTIMORE.
Concordat guatémaltèque.
- 1853** Encyclique *Inter Multiplices*.
Hiérarchie aux PAYS-BAS.
ROME, Société Chrétienne Orientale
- 1854** DOGME de l'*Immaculée Conception*.
Récits d'un pèlerin russe.
- 1855** Concordat autrichien.
- Années de fondation des *Dames Auxiliatrices*
du Purgatoire.
- 1856** Patriarche Melkite, R. Bahouth.
Extension fête du Sacré-Coeur
à toute l'Eglise.
- PARIS. Fondation des *Etudes*.
- 1857** Condamnation de l'oeuvre de
Günther.
- PARIS. Assassinat de Mgr. SIBOUR.
- Naissance d'Aline HURTREL à Pondichéry
- 1858** Mission ecclésiastique russe-
orthodoxe à JERUSALEM.
- Apparitions de Lourdes.
PROUDHON : "*La justice dans la Révolution*
et l'Eglise."
- 1859** *Salésiens*.
Crise Eglise bulgare.
Amputation Etats Pontificaux.
- 1860** Concile de Cologne.
Défaite pontificale de CASTEL-
FIDARDO.
- Gustave MONESTES né sarde devient français.
Chambéry devient Préfecture.
- 1861** *L'Osservatore Romano*.
- Fondation de l'Armée du Salut.
RENAN : *La vie de Jésus*.
- 1862** Encyclique *Amantissimus Humani*
generis redemptor.
- 1863** Concordat équatorien.
- 1864** Encyclique *QUANTA CURA* et
"Syllabus"?
Béatification de Marguerite-
Marie ALACOQUE (= Sacré-
Coeur).
- Mgr. DUPANLOUP interprète l'encyclique pour
la rendre acceptable.

Synopse historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
1865	U.S.A. Assassinat de LINCOLN. Abolition de l'esclavage.	Reconnaissance valeur légale du chèque.	Art : BRAHMS : <i>Danses hongroises</i> . MANET : <i>Olympia</i> .
1866	KU-KLUX-KLAN aux USA NAPOLEON III allié à Prusse et Italie contre l'Autriche.	Faillite du Crédit Lyonnais.	Technique : Dynamite (Nobel). Art : DOSTOÏEWSKI : <i>Crimes et châtements</i> COROT. OFFENBACH, <i>La vie parisienne</i> .
1867	Victoire de Sadowa. Défaite Autriche.	Exposition Internationale à Paris.	K.MARX : <i>Le Capital</i> . Art : MILLET : <i>L'Angélus</i> . Technique : TELLIER : machine frigorifique.
1868	Révolution en Espagne.	Fondation Ecole Pratique des Hautes Etudes à PARIS.	Littérature : DAUDET, <i>Le petit Chose</i> . A. THOMA, <i>Hamlet</i> .
1869	Inauguration du Canal de Suez. U.S.A. GRANT Président.	Elections : désapprobation de la politique libérale de l'Empereur.	Sciences : MAXWELL. Théorie sur l'électricité. Art : C. FRANCK : <i>les Béatitudes</i> .
1870	Guerre France/Prusse. 2 septembre : capitulation de Sedan.	FIN DE L'EMPIRE. Déchéance de l'Empereur. 4/09 : Napoléon III en captivité.	DAUDET : <i>Lettres de mon moulin</i> .
1871	Traité de FRANCFORT. Perte de l'Alsace et la Lorraine. Fondation de l'Empire d'ALLEMAGNE.	18/02 : majorité royaliste. 13/02 : Assemblée Nationale à Bordeaux. Election THIERS. 9/03 : libération de Napoléon III. 17/03 : la Commune. Guerre civile. 22-28 mai : semaine sanglante. Fin de la Commune. 31 août : THIERS Président, IIIème République. Royalistes contre Thiers.	Sciences : DARWIN : La descendance de l'homme. Art : VERDI : <i>Aida</i> . Naissance : M. PROUST.
1872	Don CARLOS roi d'ESPAGNE. ALLEMAGNE : début du Kulturkampf	Loi contre l'Internationale.	Techniques Bureau International des poids et mesures Naissance : Paul LANGEVIN.
1873	Exploration Afrique Equatoriale (Stanley). Crise économique mondiale.	Démission de THIERS. MAC-MAHON Président.	Littérature : RENAN : <i>L'AntéChrist</i> . TOLSTOÏ : <i>Anna Karenine</i> . Naissance : PEGUY.
1874	Fondation de l'Union Postale Internationale à BERNE.	Attente du rétablissement de la royauté. Période de l'"ordre moral".	Sciences : BERTHELOT, synthèse chimique. BOUTROUX : Contingence des Lois de la nature. SUESS : formation des Alpes.
1875	Bismarck menace la FRANCE : intervention Russie et Angleterre Union des partis ouvriers allemands	"Amendement Wallon" : introduit le Mmt <i>Républicain</i> . Ensemble de lois qui donnent forme républicaine avec une majorité toujours monarchiste.	Littérature : NIETZSCHE : <i>Humain trop humain</i> . Art : BIZET : <i>Carmen</i> . SAINT SAENS : <i>Danse macabre</i> . Ogoué : Exploration par SARVOGNAN DE BRAZZA.
1876	Gabon et Moyen-Congo sont français. Dissolution 1ère Internationale. Révolution en Turquie.	Républicains au gouvernement.	Naissance : RILKE, M. RAVEL, M. SCHELER, DE BROGLIE. Technique : Téléphone : BELL. 1er moteur à explosion. MONOD : <i>La revue historique</i> . Littérature : TAINE : <i>Origines de la France contemporaine</i> .
1877	Guerre russo-turque. U.S.A., HAYEZ Président. Les anglais annexent le Transvaal.	Elections : Chambre Républicaine. Mort de THIERS.	Technique : Microphone, phonographe : EDISON. Littérature : RENAN : <i>Les Evangiles</i> .
1878	Armistice russo-turc. Guerre anglo-afghane.		Technique : Lampe électrique à incandescence. Liquéfaction des gaz. Utilisation houille blanche (BERGES).
1879	Alliance austro-allemande.	Démission de Mac-Mahon. Sénat républicain. Jules GREVY, Président République.	Sciences. Pasteur découvre le principe des vaccins. Sciences humaines. HAUER, <i>Principes de sociologie</i> Naissance : EINSTEIN.
1880	Compagnie du Canal de Panama.	Jules FERRY, Président du Conseil.	Sciences : Bacille typhoïde : EBERT.

- 1865 Découverte de chrétiens à Nagasaki.
Mgr. MANNING à Westminster.
- 1866 Second concile de Baltimore.
- 1867 ITALIE : Lois anticléricales.
Bulle *Reversurus*. Lord HALIFAX,
Pt.de l'*English Church Union*.
- 1868
- 1869 Ouverture Concile VATICAN I.
DEI FILIUS
- 1870 Concile : *PASTOR AETERNUS*. Les évêques français rentrent en France Edouard-Zénobe HURTREL est Procureur Général à
= **infaillibilité pontificale**. avant le vote (pour cause de guerre, mais La Réunion.
Fin des ETATS PONTIFICAUX. "Gallicanisme") Joséphine HURTREL rencontre A.CHAMOUSSET
- 1871 ALLEMAGNE : *Kulturkampf* *Oeuvres des Cercles* d'Albert DE MUN. Arrivée des HURTREL à CHAMBERY
Schisme : *Vieux Catholiques*. Mgr. MERMILLOD (Genève) exilé pour 10 ans en France (influence sur région lyonnaise).
- 1872 Fondation des *Filles de Saint François de Sales*.
- 1873 ALLEMAGNE : l'Eglise est soumise au contrôle de l'Etat. Mort de Antoine-François MONESTES
- 1874 AUTRICHE : loi sur vie de l'Eglise. Mort de Edouard-Zénobe HURTREL à CHAMBERY.
ITALIE : *Opera dei Congressi*, Oeuvres religieuses et sociales.
- 1875 PRUSSE : expulsion des Congrégations religieuses. Loi sur l'enseignement catholique supérieur. Universités Catholiques en FRANCE.
- 1876 ESPAGNE : liberté de culte.
- 1877
- 1878 Mort de Pie IX. LEON XIII, Pape.
Encycliques *Inscrutabili Dei consilio*
et *Quod apostolici numeris*.
- 1879 ANGLETERRE : Newman archevêque.
Aeterni Patris (sur thomisme)
ALLEMAGNE. Détente du *Kulturkampf*.
Autocéphalie de l'Eglise de SERBIE.

Synopse historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
	Conférence de Madrid : fixe le statut du MAROC. Guerre anglo-Boer.	Amnistie condamnés de la Commune. Loi contre les congrégations. Enseignement secondaire pour filles. Expulsion des jésuites. Choix de la <i>Marseillaise</i> comme hymne national.	Technique : Bicyclette. Naissance : G. APOLLINAIRE. Littérature : DOSTOÏEWSKI : <i>Les frères Karamazov</i> . Art : RODIN : <i>Le Penseur</i> . Tunnel du Saint Gothard.
1881	Traité du Bardo : TUNISIE = Protectorat français. Assassinat du Tsar Alexandre Ier. GARFIELD Pt. U.S.A. Les anglais annexent le Transvaal. Reine Victoria Impératrice des Indes. Alliance des trois Empereurs.	Enseignement Public gratuit. Liberté de réunion. Liberté de presse. Défaite de la Droite monarchiste. Loi FERRY : enseignement obligatoire et laïc (janvier). Départ de Jules FERRY (novembre). Ministère GAMBETTA.	Sciences : PASTEUR : vaccin anticharbonneux. RIBOT : les maladies de la mémoire. Naissance : Béla BARTOK (+ 1945), R. MARTIN DU GARD.
1882	Alliance empereurs ALLEMAGNE-RUSSIE-AUTRICHE. Expulsion des juifs de RUSSIE. Mort de GAMBETTA.	Suppression instruction religieuse obligatoire. Krack de l'Union Générale à Paris.	Art : WAGNER : <i>Parcifal</i> . Naissance : STAVINSKI, EDDINGTON, GIRAUDOUX.
1883	Prise d'Hanoï. Protectorat français sur l'Annam. Guerre franco-chinoise. Occupation Madagascar. Fondation de Bamako.	Jules FERRY Président du Conseil.	Littérature : NIETZSCHE : <i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> . Sciences : RIBOT : <i>Les maladies de la volonté</i> . Technique : Premier transport de l'énergie électrique à distance.
1884	Colonisation : FRANCE : Annam-Tonkin, Afrique Occidentale Française (Congo, Soudan) ANGLETERRE : Egypte. ALLEMAGNE : Togo, Cameroun, Sud-Ouest africain, Afrique Orientale.	Loi Waldeck-Rousseau : création des syndicats. Loi sur le divorce. Crise économique. Critique dépenses coloniales. Révision Constitutions République.	Ballon dirigeable (Frères RENARD). Littérature : MEYER : <i>Histoire de l'Antiquité</i> . MISTRAL. Art : MASSENET.
1885	Colonisation : BELGIQUE, Congo Belge. Congrès de Berlin : répartition Afrique U.S.A. CLEVELAND Président.	Chûte de J. FERRY. Réélection J. GREVY. Progression des royalistes.	Sciences : PASTEUR : vaccin contre la rage. Technique : MAXIM : mitrailleuse. Littérature : ZOLA : <i>Germinal</i> . NIETZSCHE : <i>Par-delà le bien et le mal</i> . Naissance : F. MAURIAC.
1886	Traité serbo/bulgare. Blocus de la Grèce.	Gl. BOULANGER Ministre de la Guerre exploite le mécontentement populaire, attise la revanche contre l'Allemagne. Loi sur laïcisation des enseignants.	Sciences : HERTZ : ondes électro-magnétiques. Technique : HEROULT : fabrication de l'aluminium. Littérature : P. LOTI : <i>Pêcheurs d'Islande</i> . DRUMONT, <i>La France juive</i> .
1887	Accords méditerranéens ANGLETERRE/Italie-Autriche-Espagne.	BOULANGER écarté du Ministère... Manifestation boulangistes. Majorité au Centre. Démission de J. GREVY : scandale de son gendre Wilson : trafic décorations Election : SADI CARNOT. Rallie une partie des catholiques à la République.	Technique : Invention du Linotype. Littérature : RENAN : <i>Histoire du Peuple d'Israël</i> . Naissance : LE CORBUSIER.
1888	Emission du 1er emprunt russe à Paris. Conflit douanier franco-italien. Mort de Guillaume 1er. Frédéric II : meurt. GUILLAUME II. Destruction de l'Empire du Niger (de 1888 à 1893)	Le Gl. BOULANGER à la retraite : est élu député.	Sciences : fondation Institut PASTEUR. Technique : FORREST : 1er moteur à essence. Invention des pneus de bicyclette. Sciences Humaines : RIBOT : Psychologie de l'attention. NIETZSCHE : <i>L'Antéchrist</i> . MAUPASSANT. RIMSKY-KORSAKOFF. NANSEN au Groënland.
1889	Colonisation : Cotonou et Porto-Novo françaises. 2ème Internationale fondée à Paris le 14/07. Socialisme marxiste. 1er Congrès socialiste. HARRISON Pt. U.S.A. Révolution au Brésil.	BOULANGER refuse de marcher sur l'Elysée. BARRES député boulangiste s'enfuit à Bruxelles. 15 mai : TOUR EIFFEL à l'Exposition Internationale de Paris. Elections à la Chambre : triomphe des républicains. Suicide de BOULANGER le 30/09. Premier congrès socialiste International à Paris.	Sciences : BROWN-SEQUARD : glandes à sécrétion interne. BERGSON : <i>Essai sur les données immédiates</i>
1890	Guillaume II renvoie Bismarck.	1er mai : jour des travailleurs.	Sciences H. JAMES : Principes de psychologie.

Synopse historique 1848-1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

- 1880** Ouverture des Archives du VATICAN. *Union de Fribourg.* Lille : 1er Congrès Eucharistique International.
De 130.000 à 140.000 religieuses en FRANCE : un "clocher" inégalé !
Fondation A.C.J.F.
- 1881** Encyclique *Diuturnum Illud*. Décret *Orientalium Ecclesiarum ritus.*
- 1882** ALLEMAGNE : Ecole libérale. Lettre Apostolique *In Supremo*. A Louvain : *cours de philosophie thomiste* par Abbé MERCIER. Création du journal *La Croix*.
Catéchistes volontaires.
- 1883** POLOGNE : Amnistie des évêques et réouverture des séminaires.
- 1884** Encyclique *Humanum Genum* (contre la franc-maçonnerie.)
3ème Concile plénier de Baltimore. Création de *Union Catholique d'Etudes Sociales*.
- 1885** Encyclique *Immortale Dei*.
ROUMANIE : Eglise autocéphale. Naissance d'Edouard MONESTES.
- 1886** Concordat portugais. Albert de MUN fonde l'A.C.J.F. Naissance d'Hélène MONESTES.
- 1887** Concordat colombien. U.S.A. : Université catholique. Relations diplomatiques ROME/ RUSSIE. Les Frères des Ecoles Chrétiennes fondent le syndicat des Employés du Commerce et de l'Industrie.
- 1888** Encyclique *Libertas Praestantissimum* (vrai sens de la liberté) Mgr. LAVIGERIE. croisade anti-esclavagiste
- 1889** PAYS-BAS : *Association Catholique d'Ouvriers*.
LOUVAIN : *Cours d'Histoire critique de l'Ancien Testament*.
Séparation Eglise/Etat au BRESIL.
Fondation de l'université de FRIBOURG en SUISSE. Naissance de Jean MONESTES

Synopsis historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
	Séparation Pays-Bas/Luxembourg Conférence internationale de Berlin pour protection du travail. Convention coloniale franco-anglaise sur Soudan, Madagascar, Zanzibar.	12/11. Toast d'ALGER par LAVIGERIE Début du Ralliement (à la République)	Littérature : VALERY : <i>Narcisse</i> . CLAUDEL : <i>Tête d'Or</i> . ZOLA : <i>La Bête Humaine</i> . Art : MONET : <i>Les meules</i> (peinture). De CHAVANNES : fresques de la Sorbonne et de l'Hôtel de Ville de Paris.
1891	Accord Franco-Russe Début construction trans-sibérien Bureau International de la paix à Berne	1er mai, manifestation à Fourmies, la troupe tire, 9 morts.	Technique : BRANLY : Cohéreur à lmaille de fer. Littérature C. DOYLE : <i>Sherlock Holmes</i> . Art : MONET : <i>Les nymphéas</i> .
1892	Scandale de Panama... Constitution Parti Socialiste Italien.	... exploité par anciens boulangistes Jules MELINE instaure nouveau tarif douanier. Encyclique : <i>Inter Sollicitudines</i> .	Sciences : LORENTZ : électrons. H. POINCARRE : méthodes nouvelles de la mécanique céleste. Technique : EDISON : kinéscope. Mort de RENAN.
1893	Convention militaire franco-russe Guerre douanière franco-helvétique	Elections : victoire des Républicains modérés. Bombe à la Chambre.	Technique : MAREY : 1er projecteur de cinéma. Littérature : <i>Revue de Métaphysique et morale</i> . BLONDEL : <i>L'Action</i> . VERLAINE. HEREDIA. ZOLA. COURTELINE.
1894	Avènement Nicolas II en Russie. Intervention du JAPON en COREE. Expédition française à MADAGASCAR	21/06 : SADI-CARNOT poignardé par anarchiste à Lyon. Election : Casimir PERIER. 24/09 : début Affaire DREYFUS . Création du Ministère des Colonies. "Lois scélérates" contre anarchistes. 1ère course automobile : 24 km/h.	Sciences : YERSIN : bacille de la peste. ROUX : sérum antidyphtérique. Sciences H. : DURKEIM : <i>Règles de la méthode sociologique</i> LANSON : <i>Histoire de la littérature française</i> . Littérature : KIPLING : <i>Le Livre de la Jungle</i> .
1895	"Conseil" franco-russe-allemand au JAPON. VENEZUELA : tension anglo-américaine. Fondation du prix Nobel de la paix. Les français prennent TANANARIVE.	Démission de Casimir PERIER. Election de Félix FAURE. C.G.T. Gouvernement Général de l'AOF.	Sciences : RÖTGEN découvre rayons X. Littérature : MAURRAS, <i>Les chemins de Paradis</i> .
1896	Premiers Jeux Olympiques à Athènes.	Affaire DREYFUS	Sciences : BECQUEREL : radio-activité. Technique : Frères LUMIERE : cinéma (28/12). MARCONI : télégraphie sans fil. Sciences H. RIBOT : psychologie des sentiments. RENOUVIER : Philosophie analytique de l'Histoire. BLONDEL : <i>Lettre sur les exigences de la pensée apologétique</i> .
1897	Guerre Gréco-Turque. U.S.A. MAC-KINLEY Président.	B. Lazare dénonce erreur judiciaire dans l'affaire Dreyfus.	Technique : ADER : 1er vol en &éroplane. Sciences H. DURKEIM : <i>Revue de sociologie</i> . BRUNSCHVICG : <i>La modalité du jugement</i> . BERGSON : <i>Matière et Mémoire</i> . A. FRANCE : <i>Histoire contemporaine</i> .
1898	Convention franco-anglaise pour les frontières africaines.	ZOLA : " <i>J'accuse !</i> " 13/01. Fondation ACTION FRANCAISE Fondation Ligue de la Patrie Française Suicide du Cl. HENRI, auteur des faux contre Dreyfus.	Sciences : P. et M. CURIE : le radium. Technique : SANTOS-DUMONT : le dirigeable. H. POINCARRE : Théorie de Maxwell et oscillations hertziennes.
1899	Accord anglo-russe sur le partage de la CHINE. Convention franco-anglaise sur le SOUDAN.	16/02 : mort subit de Félix FAURE. 18/02 : élection d'Emile LOUBET. Révision procès Dreyfus : 09/09 : 10 ans réclusion. 19/09 : grâce.	MAURRAS : <i>trois idées politiques</i> . Art : RAVEL.
1900	Parti Socialiste Révolutionnaire Chinois TCHAD : les français abattent l'Empire de Rabah	Ministère Waldeck ROUSSEAU . Métro à Paris.	Sciences : PLANCK : théorie des quantas. Sciences H. EVANS : découverte civilisation minoenne CROCE : <i>Matérialisme historique et économie marxiste</i> . MAURRAS : <i>Enquête sur la Monarchie</i> .
1901	Mort de la Reine Victoria (Angleterre) Cuba : Protectorat USA. USA : assassinat du Pt.MAC KINLEY Election Théodore ROOSEVELT. Alliance franco-allemande.	Loi sur les associations. Congrégations exclues de ce droit.	Sciences H. FREUD : <i>Explication des rêves</i> . <i>Psychopathologie de la vie quotidienne</i> . SERTILLANGES : <i>L'art et la morale</i> . BERGSON : <i>Le rire</i> . ZOLA : <i>Le Travail</i> . Littérature : ROSTAND : <i>L'Aiglon</i> . Art : DEBUSSY : <i>Trois nocturnes</i> .

Synopse historique 1848-1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

- 1890** Ecole Biblique de Jérusalem
Encyclique *Sapientiae Christianae*.
Toast de Mgr. LAVIGERIE.
- 1891** 15 mai : Encyclique *Rerum Novarum*.
- 1892** Encyclique *Au milieu des sollicitudes*.
Lettre des cardinaux sur le Ralliement
LOISY doit quitter l'Institut Catholique.
Dissolution de l'*Union pour la France Chrétienne*.
Première Communion de Claire MONESTES
Mort de Georges HURTREL.
Mort de Madame HURTREL (Marie-Claire BEDIER).
- 1893** Encyclique *Providentissimus* (inerrance
des Ecritures).
Congrès Eucharistique à Jérusalem.
Fondation d'un séminaire en Inde.
Léon HARMEL réunit commission pour
fondation du Tiers Ordre franciscain.
Naissance d'Estelle MONESTES.
Claire MONESTES élève au Sacré-Coeur.
Statue de la *Sasson* érigée à Chambéry.
- 1894** Léon XIII en faveur de l'unité.
Encycliques *Praeclara gratulationis* et
Orientalium Dignitas.
LOUVAIN : *Revue Néo-Scolastique*
Américanisme controversé.
- 1895** Lettre *Ad Anglos* de Léon XIII.
- 1896** Ordinations anglicanes décrétées
invalides (*Apostolicae Curae*).
Congrès social de Padoue.
Encyclique *Satis cognitum*.
LOISY fonde la *Revue d'Histoire et de*
littérature religieuse.
BLONDEL : *lettre sur les exigences de la*
pensée contemporaine en matière d'apolo-
gétique.
Claire MONESTES rédige un petit carnet.
- 1897** Réunion des 4 familles
franciscaines.
Mort de Thérèse de l'Enfant Jésus
Fin des études de Claire M. au Sacré-Coeur.
- 1898** Le Métropolitain de Laodicée
devient Patriarche d'Antioche.
Banque "MONESTES".
Premier bal de Claire MONESTES.
- 1899** Encyclique *Annum Sacrum* (sur le
Sacré-Coeur).
Lettre Apostolique condamne l'amé-
ricanisme (*Testem Benevolentiae*).
Concile évêques latino-américains à
Rome.
Construction et dédicace de la
Basilique du Sacré-Coeur à Montmartre
Marc SANGNIER : *Le Sillon*.
Publication de l'*Histoire d'une âme*.
M.-L. ROCHEBILLARD fonde à Lyon les
Syndicats Féminins.
Difficultés financières à la Banque MONESTES
- 1900** HARNACK publie *L'essence du Chris-*
tianisme.
Constitution *Conditae ad Christo*.
Début *Dictionnaire de Théologie catho*.
LOUVAIN : *Revue d'Histoire Ecclésiast*.
Congrès de prêtres à Bourges.
Charles de FOUCAULD au Sahara.
- 1901** Encyclique *Graves de Communi*.
LYON : *Ligue des Femmes Françaises*
1er groupe des SOCIALES (Lyon).
Fondation *Union d'Etudes des Catho-*
liques Sociaux (U.E.C.S.)

Synopsis historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
1902	Alliance anglo-Japonaise. Accords franco-italien.		Sciences RUTHERFORD : études sur la radio-activité. H. POINCARRE : <i>Science et hypothèse</i> .
1903	Congrès socialistes russes à Londres Crise des Balkans : insurrection en Macédoine. Assassinat d'Alexandre 1er, Roi de Serbie. Pierre 1er lui succède (1918) Début influence allemande en Turquie.	Ministère COMBES. Politique anticléricale. Rupture avec le Vatican. Atmosphère de guerre civile.	Technique : Frères WRIGHT, 1er vol en aéroplane. FORD : création des usines Ford. Littérature : ZOLA : <i>Vérité</i> . GORKI : <i>Les bas-fonds</i> . PIRANDELLO.
1904	"Entente Cordiale" France-Angleterre. Guerre russo-japonaise.	Service militaire obligatoire de 2 ans. Journal <i>L'Humanité</i> (Jaurès). Organisation de l'AOF en fédération. Rupture des relations diplomatiques avec le Vatican.	Littérature : PIRANDELLO. Art : Cl. MONET : <i>vues de Londres</i> . R. STRAUSS : <i>Sinfonia domestica</i> . PUCCINI : <i>Madame Butterfly</i> .
1905	Réélection de ROOSEVELT, USA. Inde : création du Parti de la Ligue musulmane.	Naissance S.F.I.O. Lois Combes : interdiction d'enseignant aux religieux. Loi Briand : Séparation de l'Eglise et de l'Etat . Loi militaire : assimile les clercs aux laïcs.	Sciences . LORENTZ, EINSTEIN, MINKOWSKI : <i>La relativité restreinte</i> . EINSTEIN : Les photons. Sciences H. AULARD : <i>Histoire politique de la Révolution française</i> . FREUD : <i>Théorie de la sexualité</i> . MAURRAS : <i>L'avenir de l'intelligence</i> . SERTILLANGES : <i>Socialisme et Christianisme</i> .
1906	Tunnel du Simplon.	Président Armand FALLIERES. DREYFUS innocenté. Grève réduite par la force (Clémenceau) Repos hebdomadaire obligatoire. Inventaires et expulsion des religieux.	Technique : TAYLOR : aciers. Sciences H. POINCARRE : <i>La valeur de la science</i> . BERGSON : <i>L'Evolution créatrice</i> . KEYSERLING : <i>Système du monde</i> .
1907	Fondation Compagnie Shell. Conférence de la paix à la Haye. Accord anglo-russe sur l'Asie. Triple Entente : franco-russe, franco-britannique, russo-japonais sur la Mandchourie. Indépendance de la Nouvelle Zélande.	Loi sur la liberté de culte, Impôt sur le revenu (Caillaux).	Technique : LUMIERE : photographie couleur; Littérature : GORKI : <i>La Mère</i> . DEBUSSY.
1908	L'Autriche annexe la Bosnie-Herzégovine. La Belgique annexe le Congo malgré Léopold II. Assassinat Carlos du Portugal	Grèves de Draveil : 9 morts, 200 blessés. Clémenceau fait arrêter les meneurs CGT. Journée de 8h. dans les mines. Journal de l' <i>Action Française</i> quotidien. Lois sur dévolution des biens ecclésiastiques.	Techniques . FARMAN, 1km de voi en circuit fermé Sciences H. SOREL : réflexions sur la violence. Art . MONET : vue de Venise. RAVEL : <i>Ma mère l'oe</i> . ROLLAND : <i>Musiciens d'autrefois et d'aujourd'hui</i> .
1909	Empire Ottoman. Le Sultan Abdül Hamid II déposé par de jeunes turcs.	Chûte du cabinet Clémenceau. Loi interdit grève aux fonctionnaires.	Techniques . BLERIOT : traverse la Manche en avion. PEARY atteint le Pôle Nord.
1910	Révolution sociale au MEXIQUE. PORTUGAL : République.	Elections : Chambre modérée. Loi sur retraites ouvrières. Grèves à Marseille.	BAZIN et BORDEAUX exaltent le pays natal. Technique . H. FABRE invente l'hydravion.
1911	Nouvelle Constitution Alsacienne. Mouvement révolutionnaire en Chine. Assurances sociales en Angleterre. <i>Coup d'Agadir</i> : l'Allemagne renonce au Maroc contre compensations au Congo. <i>Année Sociale Internationale</i> .	Démission du Ministère A. BRIAND. Constitution de la Jeune République.	Littérature . CLAUDEL : <i>L'otage</i> .
1912	Début 1ère Guerre Balkanique Suffrage universel en ITALIE. Protectorat français sur le MAROC.	Ministère POINCARRE.	Sciences H. TAYLOR : <i>Principles of scientific management</i> . DURKEIM : <i>Les formes élémentaires de la vie religieuse</i> . Littérature . PEGUY : <i>le Porche de la 2ème vertu</i> . CLAUDEL : <i>l'Annonce faite à Marie</i> . STRAUSS, RAVEL.
1913	Loi militaire allemande.	POINCARRE Président de la République	Sciences . BOHR : Théorie des circonférences.

Synopsis historique 1848-1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

1902	Création de la <i>Commission Biblique</i> à ROME.	LOISY : <i>L'Evangile et l'Eglise. Union Patriotique des Françaises.</i>	RUINE MONESTES. La famille quitte CHAMBERY. Claire MONESTES part en Irlande, au Sacré-Coeur
1903	Mort de Léon XIII. Election de PIE X . Condamnation thèses de LOISY. Université " <i>Aurore</i> " à Shanghai.	<i>Action Populaire</i> : P. Leroy, sj. A.C.J.F. : congrès sur les syndicats	Les MONESTES à Marseille. Claire reste une année supplémentaire en Irlande.
1904	Rupture relations diplomatiques de ROME avec la FRANCE. Pie X dissoud l' <i>Opera dei Congressi</i> Congrès marial international à ROME.	1ère Semaine Sociale à Lyon. A. BUTILLARD fait un essai chez les Oblates du Sacré-Coeur et revient au groupe des <i>Sociales</i> en vue de fonder.	Claire rejoint sa famille à MARSEILLE.
1905	Encyclique <i>Il firmo proposito</i> . 1ère charte "Action Catholique". Décret sur la communion fréquente.	Séparation de l'Eglise et de l'Etat.	Les <i>Sociales</i> s'installent à MARSEILLE (Prado). Claire MONESTES fait la connaissance de la jeune Léonie FABRE et des <i>Sociales</i> . Collabore aux oeuvres du Prado (abbé FOUQUE), dont la Protection de la Jeune Fille. Les <i>Oblates du Sacré-Coeur</i> forment les <i>Sociales</i> à la vie religieuse.
1906	Encyclique " <i>Gravissimo</i> " (condamne les Inventaires), <i>Vehementer</i> (contre la Séparation). Abolition du Concordat de 1801 avec la FRANCE.	Inventaires, spoliations, expulsions. 1ère Assemblée de l'Episcopat. Instauration du Denier du Culte. Problème des associations culturelles.	Claire participe à la <i>Mutualité Intellectuelle</i> . Elle fait une formation d'infirmière (Croix-Rouge) Sermon du Père EYMIEU sur " <i>Le Règne</i> ". Rupture <i>Sociales/Oblates</i> . Début du <i>Journal</i> de Claire MONESTES. Retraite avec le P. BOUILLON. Election vie religieuse.
1907	Décret <i>Lamentabili</i> (contre LOISY). Encyclique <i>Pascendi</i> (contre le Modernisme).	Assemblée de l'Episcopat. Jean LEROLLE Pt. de l'A.C.J.F. Action Française de Maurras proche du Vatican.	Les <i>Sociales</i> se dispersent, 2 partent se former à Grenoble. Le Père EYMIEU est nommé à MARSEILLE. Claire MONESTES secrétaire du P. EYMIEU. Il devient son directeur spirituel (juin 1908) Retraite chez les <i>Oblates</i> à Saint Vallier.
1908	Excommunication de LOISY. Condamnation de <i>La Justice Sociale</i> et <i>la Vie Catholique</i> . Congrès Eucharistique à LONDRES. Interdiction des lois sur les biens ecclésiastiques.	Reprise des missions intérieures. Déclaration Episcopat sur l'école laïque Débuts des congrès diocésains. Début des <i>Missions de Midi</i> à PARIS (avec la soeur MILCENT) et Mathilde LESPINASSE du Cénacle. Créations de syndicats féminins.	Les <i>Sociales</i> (A. Butillard, A. Novo) s'installent à Paris, quartier PLAISANCE. Claire MONESTES écrit sous des pseudonymes Elle a beaucoup d'activités sociales à MARSEILLE, proches du Cénacle sécularisé. Participe aux Cercles de la Mutualité Intellectuelle.
1909	Fondation de l'Institut Biblique Pontifical. Encyclique <i>Communium Regnum</i> . Merry del Val lève consigne Ralliement Béatification de Jeanne d'Arc. 1er Concile plénier : QUEBEC. Rencontre PORTAL/HALIFAX : L'idée d'Union évolue.	Nouvelle déclaration de l'Episcopat sur l'école. Dénonciation <i>modernisme social</i> Les Assomptionnistes créent 3 journaux de spiritualité. <i>Semaine Sociale</i> à BORDEAUX. La <i>Chronique Sociale du S.E.</i> devient la <i>Chronique Sociale de France</i> .	Mort de Marcelle CONVERT (amie de Claire M.)
1910	Encyclique <i>Quam Singulari</i> . Communion des enfants. Encyclique sur St. Charles BORROMEE Condamnation du <i>SILLON</i> . Serment anti-moderniste. Conférence d'EDIMBOURG.	Obéissance de Marc SANGNIER.	Les MONESTES quittent MARSEILLE pour GENEVE. Claire MONESTES fréquente la B.P.U et le Conservatoire de musique. Participe aux activités paroissiales du Sacré-Coeur dans le quartier pauvre de la "Jonction" (Sainte Clothilde).
1911	ANNEE SOCIALE INTERNATIONALE Bulle <i>Divino afflatu</i> . Séparation Eglise/Etat au PORTUGAL.		Claire participe aux rencontres sociales de FRIBOURG avec les <i>Sociales</i> . Retraite avec elles à Saint VALLIER, chez Oblates.
1912	Encyclique <i>Singulari Quadam</i> (syndicats) Décret <i>Tradita ab antiquis</i> .		Claire MONESTES rejoint les <i>Sociales</i> à PARIS. Participe à la fondation de l' <i>Ecole Normale Sociale</i> et de plusieurs syndicats féminins.

Synopsis historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
	Reprises hostilités balkaniques. Alliances, victoires, défaites.		Technique. HABER : synthèse industrielle de l'ammoniaque. Sciences H. FREUD : <i>Totem et tabou</i> . HUSSLER : <i>Philosophie phénoménologique</i> . MARITAIN : <i>La philosophie bergsonienne</i> BARRES, MARTIN DU GARD, PEGUY. Art. STRAVINSKY : <i>Le sacre du printemps</i> . PROUST : <i>A la recherche du temps perdu</i> .
1914	28 juin : assassinat de l'Archiduc FRANCOIS-FERDINAND à Sarajevo. Déclarations de guerre en chaîne ; Les Belges évacuent Anvers. Blocus économique de l'Allemagne MUSSOLINI dirige l'aile révolutionnaire du P.S. en Italie.	31/07 : assassinat de JAURES. Union Sacrée. VIVIANI Pt. du Conseil. L'Allemagne à la France le 03/08. Bataille de la Marne. Mobilisation troupes coloniales.	Littérature. P. BOURGET : <i>Le démon de midi</i> . GIDE : <i>Les caves du Vatican</i> . BOURDELLE : <i>le Centaure mourant</i> . Mort de PEGUY au front. Technique. Aviation allemande : 8150 m. alt. et 16h. de vol.
1915	TURQUIE : génocide arménien d'1,5M. ALLEMAGNE : Groupe Spartacus, à l'extrême gauche, refuse guerre à outrance. ANGLETERRE : perd le Lusitania.	Au front : gaz asphyxiants. Effort de guerre, rôle des femmes.	Art : DE FALLA, <i>L'amour sorcier</i> . GRIFFITH (cinéma) : <i>The birth of a nation</i> .
1916	IRLANDE : insurrection contre anglais RUSSIE : assassinat de Raspoutine; USA : réélection de WILSON. Propose conférence de paix. RUSSSES : arrêtés par Allemagne.	VERDUN : 500 000 morts.	Techniques. Méridien de Greenwich fixé. Sciences. EINSTEIN : relativité généralisée. Sciences H. FREUD : <i>Introduction à la Psychanalyse</i> . H. BARBUSSE dénonce la guerre : <i>Le feu</i> . Littérature. KAFKA : <i>La Métamorphose</i> . TEILHARD au front. HEMON : <i>Maria Chapdelaine</i> .
1917	Révolution RUSSE : le 11 mars. ANGLETERRE : vote des femmes. Prise de Jérusalem par les Alliés. MEXIQUE : Soulèvement catholiques USA entrent en guerre le 6 avril. CHINE : gouvernement militaire. Succès allemands.	Les hommes de la guerre : FOCH, CLEMENCEAU, PETAIN.	Technique. USA : Observatoire astronomique. Mort de Léon BLOY.
1918	Débarquement français en SYRIE. FIN DE LA GUERRE.	11 novembre : Armistice.	Civilisation. RUSSIE, adoption calendrier grégorien. Sciences. Paul LANGEVIN : Les ultra-sons. Guillaume APOLLINAIRE écrit.
1919	Les questions internationales dominant. Traité de VERSAILLES. S.D.N. Création du fascisme en ITALIE. Fondation Parti National Socialiste à Berlin. Fondation 3ème Internationale. République en IRLANDE.	Grèves massives en France. Elections Bloc National : Chambre "Bleu Horizon".	INDE : début prédication de GANDHI. Littérature. Auteurs français : GIRAUDOUX, GIDE, BARBUSSE.
1920	TRAITES NOMBREUX. Fondation B.I.T. Accords sur limites Palestine. Confédération Internationale des Syndicats Chrétiens (CISC). Evêques irlandais contre Angleterre. USA : HARDING Président. ALLEMAGNE : suffrage féminin.	DESCHANEL Président. Démission CLEMENCEAU. Mort de DESCHANEL. Election MILLERAND Président. Tours : fondation du P.C. Loi contre l'avortement. Les "Années Folles".	Technique. Synthèse de l'ammoniaque. Spectrographe. Philosophie. BERGSON : <i>L'Energie créatrice</i> . MARITAIN : <i>Art et scolastique</i> . Littérature. CLAUDEL : <i>Le Père humilié</i> . MONTHERLANT : <i>La relève du matin</i> . DUHAMEL : <i>La confession de minuit</i> . TEILHARD : <i>Hymne sur l'Univers</i> . MEYER : <i>Origines et débuts du Christianisme</i> . Technique. Cinéma : CHAPLIN, <i>le Kid</i> .
1921	IRLANDE : indépendance. RUSSIE : famine. POLOGNE : suffrage féminin.	Conférences à Paris et Londres sur le problème des "réparations" de guerre. Emigration importante, dont beaucoup de juifs.	Littérature. SEMAINE DES ECRIVAINS CATHOLIQUES. (Bernoville). Revue <i>Les Lettres</i> . Renaissance des intellectuels catholiques. BERGSON, LEROY, GILSON, BLONDEL, MARITAIN, VALENSIN, MOUNIER, GOYAU, BATTIFOL. En Italie : PIRANDELLO. Sciences : Découverte de la transmission chimique de l'excitation nerveuse.
1922	ITALIE, MUSSOLINI marche sur Rome	Renouveau anticlérical.	Sciences. Découverte de l'Insuline.

Synopsis historique 1848–1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

- | | | |
|--|--|---|
| <p>1913 Examen des oeuvres de MAURRAS.</p> | <p>Revue "Action Française" à l'Index. <i>Annales de philosophie chrétienne</i> à l'Index : le P. LABERTHONNIERE interdit de publication.</p> | <p>Malaise de Claire M. à "Vercingétorix".</p> |
| <p>1914 PIE X condamne l'Action Française.
Mort de PIE X.
Election de BENOÎT XV.
Fondation <i>Croisade Eucharistique</i>.
Encyclique <i>Ad Beatissimi</i> met fin à la "terreur antimoderniste".</p> | <p>Les religieux mobilisés rentrent.
A. DE MUN député fait augmenter le nombre d'aumôniers militaires.
Rumeur en FRANCE : <i>les prêtres sont la cause de la guerre !</i> P.
Père DONCOEUR au front.
Catholiques créent "usines de guerre".</p> | <p>Claire MONESTES est mobilisée comme infirmière le 04/08.
Dans la Drôme collabore avec M. CARSIGNOL et les femmes syndiquées à l'"effort de guerre".
Ecrit articles en faveur des femmes et enfants.</p> |
| <p>1915</p> | | <p>Mort de Madeleine CARSIGNOL.</p> |
| <p>1916 1er évêque Chinois.
Assassinat du Père de FOUCAULD</p> | <p>H. BREMOND : <i>Histoire littéraire du sentiment religieux</i>.</p> | <p>Mort du P. BORNAND sj. en CHINE (cousin de CM)
Claire MONESTES au repos à Hyères.
Elle rencontre Anne-Marie de LAVALETTE.
"Découverte" de la "Réparation". Décide d'entrer chez les <i>Sociales</i>.</p> |
| <p>1917 Benoît XB offre médiation aux belligérants, qui refusent.
Création de l'<i>Institut Pontifical pour les Etudes Orientales</i>.
CODE DE DROIT CANON.
Synode pan-russe (orthodoxie)
Apparitions de FATIMA.</p> | | <p>Claire MONESTES participe à élaboration textes des <i>Sociales</i> qui deviennent <i>Institut N.-D. du TRAVAIL</i>. Retraite au Cénacle (Paris).
Elle est renvoyée de Notre-Dame du TRAVAIL.
Installée à MARSEILLE chez les Dames du Cénacle.
Y fait la connaissance de la Mère Héliette de MONTGRAND.</p> |
| <p>1918</p> | <p>Fondation des <i>Fils de la Charité</i> par le Père ANIZAN.</p> | <p>Claire attrape la grippe espagnole. Reçoit les <i>Derniers Sacrements</i>. Anime Cercles de jeunes filles
Fonde les "Samuels" (recrutement sacerdotal).</p> |
| <p>1919 Encyclique <i>Maximum Illud</i> (sur les missions).
Discours de BENOÎT XV sur l'Orient Chrétien.</p> | <p>Création d'ateliers d'Art Sacré.
Le souci de rechristianisation prend le pas sur la question sociale.
La C.F.T.C. regroupe les syndicats Chrétiens. R. GARRIC crée les <i>Equipes Sociales</i> (collaboration de classes)
M. SANGNIER : la <i>Jeune République</i>.</p> | <p>Dans le cadre du Cénacle, Claire MONESTES organise les premières <i>Missions de Midi</i> à MARSEILLE.</p> |
| <p>1920 Encyclique <i>Spiritus Paraclitus</i> (sur Ecritures.) Encyclique <i>Pacem Dei Munus</i> : canonisation Jeanne d'Arc.
Rétablissement ambassade de France près le Vatican. Début Scoutisme Catholique. Préparation Conférences de Malines (Anglicans/Catholiques)
K. BARTH : <i>Commentaire Epître Ro</i>.
BULTMANN : <i>histoire des formes</i>.
TILLICH : lien théologie/cultures.</p> | <p>Pacification religieuse.
Mort du Cardinal AMETTE. Mgr. Dubois devient archevêque de Paris.
Charles FLORY Pt. de l'A.C.J.F.
Renouveau des patronages.
Thèse abbé G. LONG-HASSELMANS sur le <i>Corps Mystique</i>, à ROME.</p> | <p>Léonie FABRE va trouver Claire MONESTES à GENEVE en août.
Léonie FABRE fait les Trente Jours.
Claire MONESTES fait une retraite de 10 jours.
Léonie se propose à Claire.</p> |
| <p>1921 Début des <i>Conversations de Malines</i>
Renouveau liturgique (Dom LEFEBVRE)</p> | <p><i>Semaine Sociale</i> à Toulouse : (injustices sociales ds les rapports économiques).
Mgr. CHAPTAL (Paris) organise l'immigration (russe). Le demande au P. EYMIEU pour MARSEILLE.
Sentiment gl de revenir à "avant".
Hiérarchie Fse tjs. antimoderniste.</p> | <p>Claire MONESTES et Léonie FABRE font des VOEUX le 4 février.
Les Missions de Midi continuent.
21 septembre : emménagement rue Breteuil.
Renée LEBON se propose.
Organisation de : restaurant, accueil des russes,
Claire MONESTES connaît l'épreuve spirituelle.</p> |

Synopse historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
	Nommé chef de Gouvernement par Victor-Emmanuel. Pleins pouvoirs. Création de l'U.R.S.S. Etats de TRANSJORDANIE, d'IRAK. TURQUIE libérée de la tutelle alliée. EGYPTE indépendante. Contrôle anglais sur le Cal de Suez. MOSCOU : le Patriarce reconnaît le régime communiste.	Recrudescence Franc-maçonnerie.	Société. Diminution des actifs en agriculture. (-1,3 M. de 1921 à 1931). Art. Pièce théâtre et coiffure : <i>Jeanne d'Arc.</i> Littérature. MAURIAC : <i>Le baiser au lépreux.</i>
1923	ESPAGNE : dictature militaire. HITLER tente putsch à Munich. Ecrit "Mein Kampf" en prison.		Science : DE BROGLIE, <i>Mécanique ondulatoire.</i> Sciences H. : FREUD, "Das Ich und das" Littérature : COCTEAU, <i>Plain Chant.</i> B. SHAW.
1924	RUSSIE : Mort de LENINE. STALINE au pouvoir. La FRANCE reconnaît l'U.R.S.S.	Législatives 11 mai : "CARTEL DES GAUCHES". GASTON DOUMERGUE Président de la République.	Science : HEISENBERG, principes de la mécanique quantique. Art et littérature : surréalisme. cinéma : EISENSTEIN, <i>Le cuirassé Potemkine.</i>
1925	Pacte de Locarno. Ho-Chiminh fonde le P.C. chinois. ALLEMAGNE : Hidenburg Président. Les "Réparations" sont repensées.	La France évacue la Ruhr.	Science : MILLIKAN : les rayons cosmiques. Littérature. BERNANOS : <i>Sous le soleil de Satan.</i> Exposition Arts décoratifs à Paris. Cinéma : CHAPLIN, <i>La ruée vers l'or.</i>
1926	ANGLETERRE : grèves. ITALIE : dictature de MUSSOLINI. PORTUGAL : dictature. POLOGNE : dictature. ALLEMAGNE à la S.D.N. CHINE : Chan-Kaï-Chek (1887-1975) combat contre le Nord.	Action Française condamnée par Mgr. Andrieu.	Société. Réaction antiscientiste. Renouveau du Thomisme. SERTILLANGES. Technique : première lentille électronique.
1927	ROUMANIE : Michel, enfant roi. ALLEMAGNE : fin du contrôle militaire ANGLETERRE reconnaît IRAK. CHINE : Mao crée l'Armée Rouge. INDOCHINE : fondation P.C. RUSSIE : Staline exclue ses rivaux. ITALIE : Charte du Travail; A GENEVE : Conférence économique Internationale AUTRICHE. Soulèvement d'extrême G.		Science : LEMAÎTRE, expansion de l'Univers. HEISENBERG : principe d'indétermination physique. Technique. Caoutchouc synthétique. LINDBERGH traverse l'Atlantique. Cinéma : R. CLAIR, <i>Un chapeau de paille d'Italie.</i> HEIDEGGER : <i>L'Etre et le Temps.</i> G. MARCEL : <i>Journal Métaphysique.</i> Art. CHAGALL : <i>Fables de la Fontaine.</i>
1928	ANGLETERRE, suffrage féminin. ITALIE : dictature fasciste. PORTUGAL : CARMONA Pt. République et SALAZAR Ministre finances. CHINE : Tchang KAÏ CHEK Pt. Républ. U.S.A. : HOOVER président. U.R.S.S. : 1er plan quinquennal. Fin du secteur privé. Pacte international : <i>Guerre hors la loi.</i>	Elections modérées.	Sciences : FLEMMING : pénicilline. EINSTEIN : théorie champ unitaire. Technique : Début cinéma parlant. Littérature : MALRAUX, <i>Les conquérants.</i> GREEN, <i>Léviathan.</i> Art : RAVEL, <i>Le Boléro.</i>
1929	U.S.A. Crise économique. HOOVER Pt. YOUGOSLAVIE. Tension Serbes/Croates ALEXANDRE 1er : régime dictatorial. Conférence de la Haye : évacuation Rhénanie. A. BRIAND propose Fédération Européenne à la S.D.N.	Démission POINCARRE. Instabilité.	Sciences. EDDINGTON, La nature du monde physique. Philosophie. HUSSERL, <i>Logique formelle et transcendantale.</i> HEIDEGGER. Littérature. CLAUDEL, <i>Le soulier de satin.</i> Art. Surréalisme.
1930	ALLEMAGNE. Crise économique. Parti Nazi : 107 sièges au Parlement (lutte contre le communisme). Fin de l'occupation de l'ALLEMAGNE. U.R.S.S. Liquidation paysans aisés. Emeutes. Kolkhozes. IRAK, indépendance complète. Fin conférence préparatoire sur le désarmement.	Lois sociales. Assurances sociales obligatoires. Ministre de la Guerre MAGINOT fait construire la "Ligne Maginot".	Sciences. Energie thermique des mers. Art. RAVEL, <i>Concerto pour la main gauche.</i> PICASSO : prix Carnegie. ROUAULT : <i>La Passion.</i>
1931	ALLEMAGNE : faillite financière, et	Paul DOUMER Président République.	Littérature : Valéry, <i>regards sur le monde actuel.</i>

Synopsis historique 1848-1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

P. PLUS : vulgarisation théologique.

- | | | |
|--|---|---|
| <p>1922 Mort de BENOÎT XV.
 ELECTION DE PIE XI. Encyclique "<i>Ubi Arcano</i>"
 Délégation apostolique en CHINE.
 Jeanne d'Arc, seconde patronne de la France.</p> | <p>Reconstruction d'Eglises. Influence de François d'Assise, Thérèse de l'E.J.
 Nombreuses revues de spiritualité.
 Semaine Sociale à STRASBOURG (rôle de l'Etat ds. vie économique)
 L'A.C.J.F. fait de la formation sociale.
 Tentative regroupement entre cathol. sociaux et démocrates chrétiens.</p> | <p>VOEU de chasteté de Renée Lebon.
 Elle part avec ses parents à MADAGASCAR.
 Missions de Midi. Restaurant. Russes.
 Conflit avec le Père OLPHE-GAILLARD.
 Achat des CONSTITUTIONS DE LA COMPAGNIE DE JESUS - adoptées pour la Xavière -.</p> |
| <p>1923 Encyclique <i>Rerum Omnium, Ecclesiam Dei, Studiorum Duce.</i>
 Séminaire au CAMEROUN.</p> | <p>MissionS polonaise, italienne, Oeuvre d'Orient, Eglise arménienne en FRANCE
 Accueil des Russes. Semaine sociale
 GRENOBLE : <i>Pb. de population.</i> Guides.</p> | <p>B.B.A.
 Arrivée de Denise DROUEL.
 Retour de Renée LEBON.</p> |
| <p>1924 Encyclique <i>Maximam gravissimam-que.</i></p> | <p>DONCOEUR : <i>Nous ne partirons pas !</i>" Décision de Georgette COUTAGNE et Anne-Marie
 Il donne l'impulsion au scoutisme.
 Semaine Sociale à RENNES (actualité). <i>Sint Unum.</i></p> | <p>REVERTEGAT.</p> |
| <p>1925 Encyclique <i>Quas Primas</i> (Christ-Roi).
 Année Sainte. Canonisations : Th.E.J. et Curé d'Ars. J.O.C. en Belgique.
 Fondation d'AMAY (Dom L. Bauduin).</p> | <p>U.F.C.S. crée par A. BUTILLARD.
 Semaine Sociale à LYON : <i>crise de l'autorité ds. l'entreprise.</i></p> | <p>Entrée de Georgette COUTAGNE et Anne-Marie REVERTEGAT.
 Mort de Renée LEBON.
 Le P. EYMIEU évoque le <i>Corps Mystique</i> (retraite)</p> |
| <p>1926 Condamnation de l'Action Française.
 Encyclique <i>Rerum Ecclesiae</i> (crée un Clergé indigène). Sacre 6 évêques chinois. Mort du Cardinal MERCIER.
 Congrès Eucharistique à CHICAGO.
 Revue <i>IRENIKON</i> (Amay).</p> | <p>J.O.C. fondée par l'Abbé GUERIN.
 Compagnons de Saint François.
 A.C.J.F. : "<i>civiques parce que sociaux</i>" (active contre l'Action Fse)</p> | <p>Achat de la <i>Pourraque.</i></p> |
| <p>1927 Note du Cl. GASPARRINI sur le Ralliement.
 Conférence oecuménique LAUSANNE</p> | <p>Semaine Sociale à NANCY :
 <i>La femme dans la société.</i></p> | <p>Première rédaction de Constitutions propres.
 Retraite sur l'Eucharistie (Père Eymieu).</p> |
| <p>1928 Encyclique <i>Mortalium Animos, Rerum Orientalium.</i>
 MADRID : fondation de l'<i>Opus Dei.</i></p> | <p>Dans l'<i>Action Française</i>, publication de l'article "Comment Rome s'est trompée."</p> | <p>Retraite sur le <i>Corps Mystique</i> (Père Eymieu)</p> |
| <p>1929 Encyclique <i>Divini Illius Magistri.</i>
 TORONTO : <i>Institut Pontifical Etudes Médiévales.</i></p> | <p>Mouvement "Coeurs Vaillants".
 Mgr. DUBOURG arrive à Marseille.</p> | <p>C.M. envisage des "agrégées".</p> |
| <p>1930 Encyclique <i>Casti Connubii.</i></p> | <p>SERTILLANGES : <i>Catéchisme des incroyants.</i> Semaine Sociale à MARSEILLE.
 Scoutisme : on y retrouve les noms des catholiques sociaux.
 Congrès de l'Union des Oeuvres sur les colos.</p> | <p>Deux xavières à Lyon (Cercles d'Etudes Féminins)
 Mission en Corse.</p> |

Synopse historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
	<p>5 millions de chômeurs. ESPAGNE : exil du roi Alphonse 1er. République. ANGLETERRE : crise économique et protectionnisme. CHINE : opposition communiste. INDE : désobéissance passive. JAPON : occupe Mandchourie. Guerre de Chine.</p>		<p>Maurras : au signe de Flore. Cinéma : R. CLAIR, <i>A nous la liberté</i>.</p>
1932	<p>PORTUGAL : dictature Salazar. U.S.A. : F. ROOSEVELT (New deal : intervention de l'Etat dans la vie économique). U.R.S.S. : échec plan quinquennal en agriculture, demi-échec industrie. BELGIQUE : nouveau statut linguistique ESPAGNE : dissolution des jésuites. Conférence économique Lausanne : abandon des "réparations". PORTUGAL : Salazar Pt. du Conseil.</p>	<p>13/05 : assassinat de Paul DOUMER par anarchiste russe. Instabilité. Rigueur. Président LEBRUN. Ministère HERRIOT</p>	<p>Sciences. ANDERSON : électron positif Technique. construction 1er cyclotron. Philosophie. BERGSON : <i>Les deux sources de la morale et de la religion</i>. Littérature. MAURIAC, <i>Le noeud de vipère</i>. Art. MATISSE illustre MALLARME. J. ROMAIN.</p>
1933	<p>ALLEMAGNE : HITLER au pouvoir L'Allemagne quitte la S.D.N. Création camps de concentration. Journée officielle antisémite. Fondation Eglise Evangélique Allem. AUTRICHE. DOLFUSS ajourne le parlement. GRECE : élections royalistes. JAPON : marche sur Pékin. U.R.S.S. : famine. U.S.A. : dévaluation du dollar.</p>	<p>Crise économique. Début affaire Stavisky. Ligues. Union Nationale Combattants. Croix de Feu. Ligue Jeunesses Patriotes. Solidarité Française (proche fascisme)</p>	<p>Sciences. JOLIOT-CURIE : radio-activité artificielle Technique. 1er microscope électronique. Générateur électrostatique. Littérature. MALRAUX : <i>"La condition humaine"</i>. GIRAUDOUX : <i>"Intermezzo"</i>. Art. MATISSE : <i>La danse</i>.</p>
1934	<p>AUTRICHE : assassinat de DOLFUSS. CHINE : la longue marche. ALLEMAGNE : service militaire obligatoire. Début des lois raciales. Suppression des syndicats. U.R.S.S. : purges. ITALIE : attaque l'ETHIOPIE.</p>	<p>Chûte du Gouvernement DALADIER. Emeutes à Paris (6/02). A Marseille assassinat d'Alexandre 1er de Yougoslavie et Ministre Barthou, par un croate, le 09/10.</p>	<p>Sciences. Découverte du neutron. Art : MAILLOL, <i>Les trois grâces</i>. CHAPLIN : <i>Les temps modernes</i>.</p>
1935	<p>ALLEMAGNE : Lois raciales. Rattachement de la Sarre à Allemagne Remilitarisation Rhénanie. CHINE : Mao, président du P.C. Conflit sino-japonais. ITALIE : guerre d'ETHIOPIE. La S.D.N. proteste : sans effet. U.S.A. : ! conflit ROOSEVELT/Cour Suprême à propos du New Deal.</p>	<p>Pierre LAVAL au Gouvernement. Détérioration économique. Début Front populaire. Accord franco-italien. Traité assistance russo-française. Accords LAVAL/MUSSOLINI.</p>	<p>Sciences. STANLEY, virus et protéines. I. et F. JOLIOT-CURIE : prix Nobel Chimie. Technique : radar sur le Normandie. Littérature : GIRAUDOUX, <i>La guerre de Troie n'aura pas lieu</i>.</p>
1936	<p>GUERRE D'ESPAGNE.</p>	<p>Victoire électorale du Front Populaire. Gouvernement BLUM. Réunification de la C.G.T. Grèves. Accords Matignon. Lois : congés payés, conventions collectives, semaine de 40h. Suicide R. SALENGRO. Dévaluation du franc. Loi sur la presse (diffamation). Scolarité jusqu'à 14 ans.</p>	<p>Sciences. ANDERSON, Le méson. Technique. A Londres, la B.B.C. ouvre un service T.V. Littérature. BERNANOS, <i>Journal d'un curé de campagne</i>. GIDE, <i>Retour d'U.R.S.S.</i></p>
1937	<p>ESPAGNE : bombardement allemand à GUERNICA. JAPON : victorieux en CHINE. U.R.S.S. : exécutions, déportations, 3ème plan quinquennal. ANGLETERRE : Démission du 1er ministre. CHAMBERLAIN succède.</p>	<p>Chûte BLUM. CHAUTEMPS succède. Dévaluation du franc. Exposition Internationale à Paris.. Construction Palais de Chaillot. S.N.C.F. Aéroport du Bourget.</p>	<p>Sciences. Pithécanthrope à Java. Sulfamides. Naissance physique nucléaire en Allemagne. Art. PICASSO : <i>Guernica</i>.</p>
1938	<p>ALLEMAGNE : HITLER prend le</p>	<p>Rupture du Front Populaire.</p>	<p>Technique. Nylon.</p>

Synopse historique 1848–1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

- 1931** Encycliques *Quadragesimo Anno*, et *Non abbiamo bisogno* (contre le fascisme.
- MOUNIER préconise un ordre social chrétien.
- LYON : des difficultés. CORSE.
MARSEILLE : A.M.R. supérieure Breteuil.
C.M. à Charles de Foucauld avec novices.
Retraite de Marie-Louise FANTON.
- 1932**
- Fermeture de LYON.
- 1933** Concordat avec le Reich allemand.
- 20.000 jocistes.
Fin de l'A.C.J.F. et de l'esprit corporatiste.
- Mort : Abbé LONG-HASSELMANS.
Frédéric EYMIEU. Georgette COUTAGNE.
Père EYMIEU. Cancer de Claire MONESTES.
Fin du *Journal*.
- 1934** *Catholic Interracial Council* de New-York.
- Les Xavières à PARIS. 33 rue Tournefort.
Sortie d'Andrée BERNARDET.
Patronage, foyer d'étudiantes, Cheftaines du Père DONCOEUR.
- 1935**
- Revue *L'Art Sacré* (P. COUTURIER).
- Reconnaissance comme *Pieuse Union*.
Le Père DONCOEUR s'occupe des Xavières.
Scoutisme.
Entrée d'Anne BONERANDI.
- 1936** Encyclique *Vigilanti Cura* (cinéma)
Congrès de Théologie Orthodoxe à Athènes.
- Tensions avec le Père DONCOEUR.
- 1937** Encycliques *Mit Brennender Sorge* et *Divini Redemptoris*.
- Rupture avec le Père DONCOEUR.
Père DEFRENNES (sans suite).
Claire MONESTES gravement malade.
installation du noviciat à DIVONNE.
Rédaction de Constitutions par P. CREUSEN.
Il devient directeur spirituel de Claire M.

Synopse historique 1848-1940

DATE	INTERNATIONAL	FRANCE	SCIENCES, TECHNIQUES, ARTS.
	commandement des armées. 12/03 : "Anschluss". Accords de Munich. Nuremberg. TCHECOSLOVAQUIE : refus de l'autonomie des Sudetes (langue all.) Accords franco-turcs. L'ITALIE quitte la S.D.N.	Gouvernement radical DALADIER. 3ème dévaluation.	Art. 1ère exposition surréalisme à Paris. Littérature : SARTRE, <i>La nausée</i> . MAURIAC, <i>Asmodée</i> . MALRAUX, <i>L'espoir</i> .
1939	SECONDE GUERRE MONDIALE le 3/9. POLOGNE : Capitulation VARSOVIE. RUSSES envahissent la FINLANDE. Offensive française en Sarre. U.R.S.S. exclue de la S.D.N. ANGLETERRE : Churchill et Eden.	Pleins pouvoirs à DALADIER.	Techniques. Découverte insecticide DDT. Record vitesse d'appareil allemand : <i>Messerschmidt</i> : 755, 11 km/h. Art : ROUAULT, <i>Le Christ au Prétoire</i> , <i>Le Christ en Croix</i> .

Synopse historique 1848–1940

EGLISE

EGLISE FRANCE

CLAIRE MONESTES

1938 Office Central pour l'Action
Catholique à ROME.

Catholicisme du Père de LUBAC.

Noviciat à DIVONNE.

Sortie de Geneviève LABORDE, Jeanne TOURETTE
Automne : retour à PARIS du noviciat et de Claire
MONESTES.

Léonie FABRE cherche une maison mère.

Marcelle JOLLIVET part au MAROC.

1939 Mort de Pie XI.
Election de Pie XII.
Encycliques *Summi Pontificatus* et
Sertum Laetitiae.

Rencontre avec le Père LAMBERT.

Mort de Claire MONESTES.

Election d'Anne-Marie REVERTEGAT.

Annexes II

DOCUMENTS

Les documents suivants choisis parmi un ensemble très riche, apportent un éclairage complémentaire sur Claire Monestès, ses premières compagnes, ou quelques-uns des personnages que rencontrés dans la biographie.

Malgré la difficulté de lecture, il m'a paru intéressant de laisser sous forme de fac-similé le premier texte, autobiographie de Claire Monestès, que nous pouvons dater approximativement de 1929.

A l'évidence, les nouvelles et poèmes de Claire ont une dimension auto-biographique, tandis que dans les articles, c'est la "catholique sociale" qui s'exprime.

SOMMAIRE DES ANNEXES II

AUTOBIOGRAPHIE de Claire Monestès	506
Nouvelles, poèmes, articles, de Claire Monestès	520
Le Mount Melleray	521
La Belle et la Bête	523
Ma tante de marbre	527
Conte de Noël. L'Absent.	530
La poupée de son	532
Mon polichinelle	533
Les soldats de plomb	536
Le "Petit"	538
Les jouets. La locomotive	542
La leçon de géographie	544
Ame qui pleure	545
Innocence	546
A propos d'une "folie"	547
Faut-il laisser aux enfants une grande initiative ?	558
Les Midinettes	561
Choses d'Irlande !	568
Le Temple secret	570
S'il est un sentiment... ..	575
Claire au travail... ..	577
Hygiène de la maison	579
Le contrat d'apprentissage	585
L'habitude	586
Notes en vue du livre du Père Eymieu "les croyants..."	590
En marge de l'exposition coloniale	591
Comment les Anges firent les nations (naissance de la Xavière)..	593
Analyse graphologique	596
Notes sur Notre-Dame du Travail. Manuscrit du Diocèse de Paris	600
Claire Monestès vues par les autres	612
Claire Monestès (attribué à Marie-Louise Fanton)	613
Récit d'Anne-Marie de Lavalette	629
Renée Lebon par Anne-Marie Revertégat	657
Cahier de Renée Lebon (extraits)	659
Georgette Coutagne (Autobiographie)	663
Davantage	667
Le Père Eymieu	668
Article du Père Eymieu "Faut-il faire son Journal ?"	671
Arbre généalogique de Léonie Fabre	678
Les premières élaborations de Constitutions	680
Divers	699
Anne Bonerandi, xavière. Récit recueilli oralement par MFB.	700
La Mère Héliette de Montgrand (Archives du Cénacle)	706
Le Père Pierre Bornand (communiqué par Mme Juillet)	714
Estelle Monestès (accueil pour ses obsèques)	717

de son Révérend Père, venilles causes ces quelques lignes
 sur ma vie personnelle, plusieurs années après pour écrire
 son récit.

Depuis ma toute petite enfance j'étais attirée vers
 tout ce qui me rapprochait de Dieu, bien que ma
 famille ne fût pas spécialement pieuse. Mon
 Père ne pratiquait pas (il le fit plus tard).

Mon éducation fut faite par une institutrice pres-
 que jusqu'à ma Première Communion. En un mois
 alors pensionnaire un mois chez les S^{rs} de S^t Joseph
 le jour de ma 1^{re} Communion, dans une grande
 angoisse, je demandais au Bon Dieu de n'être pas
 religieuse, avec la certitude d'en venir là un jour;
 la croix m'épouvantait.

L'année suivante, j'entrai au Sacré-Coeur de
 Chambéry et 6 ans plus tard, après un grand éneur
 de famille, je passai 2 ans au Sacré-Coeur de
 Dublin. Avec le Sacré-Coeur, j'ai eu des rapports
 inoubliables de véritable affection; ils furent encore
 ceux de mes maîtresses générales avant de mourir
 dans son agonie me recommanda autour d'elle:
 "Prenez soin de Claire, elle aura beaucoup de croix..."
 J'ai peut-être oublié les mots, c'est bien le seul
 de ses paroles.

En revenant à Marseille, je fis la connaissance
 du P. Lignier. Il était encore à Lyon. A ce moment
 aussi par M^{lle} de Rancourt, je connus ici les pre-
 mières personnes de l'œuvre du P. de Paris qui
 en avaient sous la direction de M^{lle} de Rancourt

Je fais un no. 100 -

Au Sacré-Coeur de Marseille, où je passai une partie de mon temps, je vis le P. Rouvier à qui je me suis confessée pendant 2 ans, mais sans aborder aucune question de direction. Il me mit en rapport avec L. Fabre qui avait besoin d'une amie, je la décidai à travailler encore un peu, elle avait 17 ans et ses études étaient très en retard. Une véritable affection nous lia bientôt, mais j'avais surtout comme très intime amie, sa cousine Marie de Roux, maintenant religieuse du Sacré-Coeur, et qui a joué son rôle dans ma vocation.

J'avais alors la vie la plus intéressante qu'on puisse rêver. Beaucoup d'œuvres: Croix Rouge, ^{Mutualité} Mutualité, ^{Utilité sociale} patronages des Carmes. Avec Louise le Moine, supérieure du S. Euchariste, et qq. autres, nous avons fondé à Sion le Couvent d'adultes, maintenant transporté à la rue de Lodi. Les questions ouvrières m'intéressaient déjà.

En 1906 je fis une retraite avec le P. Bouillon il me fit q. j'étais faite pour les œuvres modernes et accepta mon vœu de chasteté pour 5 ans.

Ce fut aussi à cette époque que le P. Lyzicien étant venu se fixer à Marseille, avec la permission du P. Bouillon, je devins sa secrétaire et lui fis une grande partie de ses recherches dans différentes bibliothèques. Le P. Bouillon me donna à cette occasion une très belle Vierge qui a été dans notre première petite chapelle. Mes rapports avec le P. Lyzicien pendant 2 ans étaient presque exclusivement intellectuels. Je lui

paroles ce mot : "C'est ici que tu mourras un jour"
Le Seigneur à son Seigneur vint me donner ainsi
qq. indications et cela sans intermédiaire; mais trop
horrée à douter de tout, j'ai arrêté ses grâces -

C'est ainsi qu'en 1909, le P. Lyrique, ayant été longue-
ment absent, j'allai me confesser à la Talud. Le vicaire
fut remplacé par un P. Bénédicte le P. Ellyse Hébert,
le Père s'intéressa aux vicieux dont je lui parlai incidem-
ment, il me fit venir au Couvent de St^e Madeleine dont
il était le gardien et après avoir proposé de mettre mon
Père en rapport avec un banquier de ses amis, il me
regarda profondément en me disant : "Vous, vous
êtes destinée à une œuvre qui se fonde ou à lui donner
sa dernière forme". En sortant, je confiai en riant
cette prédiction à mon amie Marie de Roux, elle en
fut très émue et ne l'oublia plus - Le Père Lyrique
m'ayant demandé une fois de lui écrire qq. lignes
sur les grâces que le Bon Dieu m'avait faites,
je dus écrire à cette amie pour rafraîchir ma mémoire
(Cette amie en entrant au Sacré Coeur, laissa une très
forte somme pour l'œuvre de Paris et une vocation.)
Le P. Hébert ne se contenta pas de me restituer sa pensée,
Ayant vu mon Père, il lui dit, et c'est mon Père qui
me l'a répété : "Ne mettez pas d'obstacle à la vocation
de votre fille, elle a une voie à elle". Le P. Hébert
mourut quelques semaines après, il avait la réputation
d'un religieux très pieux. A mentionner que je n'ai
jamais fait aucune confidence à ce Père, il ne
s'appuyait donc sur aucune de mes paroles.

Au Cénacle à Nanterre, je fus entourée d'affection et d'affection par les sœurs et jusqu'à ^{par} l'Ordre public on aurait dit que le bon Dieu voulait me consoler - M^{re} de Varax me fit organiser un cercle d'études. J'eus 25 à 30 jeunes filles de la société, ce fut dans ce cercle d'études que je fis l'idée d'une "mission de nuit". Avec quelques sœurs d'entre elles, nous réalisons ce projet au Avril 1919. Cette mission nous amena un grand nombre de travailleurs je pus faire un peu de bien.

A une retraite, je demandai au Père de s'occuper des lycéennes avec nous. L'œuvre est restée au Cénacle. Mais je vivais la méditation des 2 témoins, l'autorité soulevée par N^o 3 ou violemment tentée de désespoir.

Chose remarquable, sans jamais faire partie à aucun titre de la Société du Cénacle, pas même comme agrégée, j'étais mêlée à sa vie. Dans le chœur des religieuses où j'étais organiste, m'occupant des œuvres les plus intéressantes, surtout je rencontrai la plus exquise bonté. Je suivis la retraite de communauté, et cela avec l'assentiment de la Mère d'Heudreville ^{générale} ~~abbesse~~. La Mère de Montgraud me disait souvent : "Le bon Dieu m'a donné pour mission de vous soigner" (j'étais bien touchée à ce moment), elle me parlait souvent de ses expériences de maîtresse des novices et ajoutait "quand vous aurez des filles, rappelez-vous ce que je vous dis, cela vous servira". Je protestais q. je n'en aurais jamais, mais sans la convaincre, à Versailles maintenant, elle continue à s'intéresser à la petite famille et s'est appelée notre "Grand Mère". Elle le mérite. Plusieurs fois, le Cénacle me fit des offres comme de monter une maison d'étudiants à Boulogne mais la lumière ne se montrait pas. Je sentais que le Seigneur me voulait ailleurs, mais où ? ...

En 1920 j'allais à Genève voir ma famille et passai
quelques jours à Tribouze. Ce fut pendant mon séjour,
en septembre, que mourut le Cardinal Amette. Cette mort
réveilla une grande blessure, le soir près du tabouret
fédéral au départ cette prière : "Maintenant que
vous êtes dans la lumière, si vous regrettez ce qui s'est
passé sous votre gouvernement, montez moi par
un signe ce q. Dieu veut de moi".

Le lendemain, après la messe, je reçus une lettre de
Léonie Tabé. Il y avait 10 ans que nous nous étions
perdus de vue ; sur les conseils du P. Rouvier, elle
était allée à la rue de Lodi, j'avais suivi une autre
voie. Elle me demandait simplement un rendez-vous
à Genève. Je la vis donc 9 jours après, elle me
parla de son atelier d'apprentissage pour lequel elle cher-
chait un local, je lui dis mon projet de faire un
restaurant féminin, elle me répondit cette phrase étrange
à laquelle je n'attachai alors aucune importance :
"Le bon Dieu me veut avec vous pour son œuvre". Le fait
fut, elle était à Dijon depuis 3 semaines et devait
y rester tout l'hiver. Elle avait des difficultés avec sa
mère et fuyait ~~ses~~ les conseils de son projet de Luning.
A mon retour à Marseille, je la vis avec étonnement
venir me demander à Dalabot l'adresse du P. Ly. C'était
un prétexte, elle alla voir le P. et sans m'en parler, lui
dit qu'elle voulait quitter la rue de Lodi - Le P. Tabé, le
P. Vilot et le P. Rouvier l'approuvaient, mais elle tenait
à garder ses vœux, elle ajouta qu'elle voulait travailler
avec moi. Le P. croyant qu'elle confondait lui dit que
je n'étais plus dans l'œuvre de Paris - L. Tabé répondit

qu'elle croyait qu'elle devait choisir d'aller avec moi
et interrogea le P. pour savoir si elle ne pourrait
pas me faire venir à l'église. Ceci est le résumé
de plusieurs conversations avec le P. L. Lionie P.
m'a permis de me tenir de ce qu'elle m'aurait écrit
après le P. Rouvier lui ayant vers le même temps
proposé de faire des vœux avec lui ~~à l'église~~
~~à l'occasion de leur réponse~~ ~~et d'aller~~
en dehors de moi.

Le P. L. conféra, je crois, avec la M^{re} de Montgrand
qui s'enthousiasma du projet de Lionie P.

Elle organisa alors dans la petite chapelle du
salon de la rue St^e Victoire un autel de fête et le
1^{er} Vendredi de Février, le 4 Février 1921. Lionie et moi, la
Mère de Montgrand comme témoin, je prononçai mes vœux
perpétuels (j'avais fait des vœux privés de pauvreté et de chasteté
depuis longtemps) et Lionie les vœux pour un an. Le P.
disait la messe - la Mère de Montgrand voulait nous donner
tout le cérémonial du Cénacle, mais le P. s'y opposa
cette bonne Mère trouva le moyen d'abandonner à la com-
munauté une messe de 1^{er} Vendredi, de nous faire servir
un déjeuner dans ma chambre, sans que personne dans
la communauté ne se doutât ^{d'anything} de rien - Et c'est ainsi
que je devins jacobine sans le savoir et ~~peut-être~~ ^{surpris} ~~la Mère~~
sans le vouloir. La bonne Mère de M. pensait à nous
faire construire un étage au-dessus de la buanderie
tellement sûre que cette cérémonie n'était qu'un prélude
Je marchais dans les ténèbres, mais je dois à la vérité de dire
que si à partir de ce jour, il n'y eut plus de conversations spirituelles,
toutes mes prières tentatives et angoisses ⁵¹² ~~se~~ parurent

Léonie T. était aussi sous la paix et même la foi
elle m'annonça avec un beau sourire qu'elle avait fait
luminé, cette propriété de 1000 hectares qu'elle aimait tant
je lui répondis par un air de cœur : "Sait mieux, L'is
qu'il y a si pour si. c. q. sous des riches, les ours ne commencent
pas ainsi".

Elle avait une loi ^{qui} pour 3 semaines qui lui permit
de récupérer le 39. rue Breteuil, c'était une mauvaise
maison, de bas étage, et d'une laideur repoussante -
elle vit ma déception lorsque je la visitais, cependant
je lui parlai d'en faire la maison de la réparation si
nous devions l'occuper.

Les ouvriers s'y mirent immédiatement, on y fit
40.000 f de réparations urgentes - Pendant les vacances j'allai à
Dijon - Disais rentrer à Marseille le 23 Sept. lorsque
M. de Montgaut m'écrivit qu'une retraite prenait même
ma chambre - Léonie qui était à Dijon avec moi, me
proposa d'aller au 39 rue Breteuil. Elle y prit transport
un lit, une chaise et une table dans l'chambre, car
les ouvriers y étaient encore - J'acceptai, mais j'avais
prié le Seigneur de venir toujours habiter les maisons
où j'entrerais, comme un signe de sa volonté et de son
domaine sur ma vie, nous allâmes donc à Lyon
acheter un ciboire. Ayant dû voir un chirurgien qui
me fit un sondage de sinusite, je tachaï de tout
le long du trajet apportant ainsi ma petite part de
souffrance. Notre train n'arrivait qu'à 3 h. du matin
nous nous donnâmes donc le pied au 39 qu'à cette heure tardive
toutes les 2 genouillées sur le seuil, j'eus cette phrase :
"Seigneur faité que dans cette maison, il n'y face beaucoup
de bien et jamais de mal" c'était le 23 septembre 1913

La maison d'œuvres était fondée - Nous ne voulions pas de domestiques pour mieux pratiquer la pauvreté - Et le travail ne manquait pas, car les ouvriers occupaient encore toute la maison -

Le 16 octobre¹⁸⁹², le P. vint bénir la maison, en mettant le pied sur le seuil, il prononça la même prière que nous avions faite le 23 Sept. - cela nous frappa beaucoup. Dans la salle q. nous appelions brièvement la chapelle, la plus belle pièce de la maison, nous avions disposé le cénacle apporté de Lyon, un calice, des hosties, une sorte de mantelet d'or pour monter à N.B, notre désir de l'avoir. J'avais dit à N.B un jour que je n'accepterais qu'à sa suite là où il voudrait m'envoyer. Il me prit au mot et a bien voulu concéder à ma demande. Partout, la permission nous fut accordée et les curés eux-mêmes peu disposés habituellement nous aidèrent de tout leur pouvoir - En voici un exemple:

Le 19 Nov. je vis à L. Tab... Allons demander à M. G. de nous donner le St Sacrement? Elle me répond q. c'est impossible p. c. q. nous sommes q. deux et qu'elle ne voudrait pas obtenir une faveur qui semblerait être donnée à cause des services rendus par son Père à l'évêché. Je me suis pressé d'y aller quand même - Nous montons à N. D. de la Gâtée et là dans une courte prière, je dis à la St^e Vierge: "Donnez moi votre Fils". Il me semble qu'elle me le tend et q. je n'ai qu'à le prendre, Nous sommes ensuite chez M. G. (M. G. Tab... qui n'était pas encore très malade) Leo T. est muette. Je prends mon courage à deux mains rappelle à M. G. l'œuvre des missions qu'il a bien et félicité ^{des P. n'ont pas payé avec M. G. Tab...} lui répète avec une insistance qui tenait du scrupule q. nous étions q. 2 seulement habitant la maison, malgré cela je lui demandais le St Sacrement Il répond aimablement qu'il bénit toutes les lingettes et toutes

celles qui s'en occupent et nous accablent tout ce qui peut être utile pour le développement de notre œuvre.

En octobre, Le T. me dit: "Nous n'avons pas obtenu la permission". Mais si lui-ci - je réponds, vous venez. D. fait le Chanoine Morel vient le lendemain matin au 29 visiter la maison, voir si la chapelle était consécable et le 18 Novembre le jour de la fête de la Dédicace fut célébrée la 1^{re} messe. La liturgie du jour était impressionnante: "Le Seigneur à sa sainte son tabernacle p.c.q. c'est ici la maison de Dieu dans laquelle on invoquera son nom... D. le Graduel: "Ce lieu a été élevé par Dieu même, c'est un mystère inappréciable. L'Évangile à Zacharie: "Il faut q. je lofe aujourd'hui chez vous D. la communion cette divine promesse: "Ma maison sera appelée la maison de prière, celui qui y demande reçoit, celui qui y cherche trouve, et on ouvre à celui qui frappe". Et voici notre programme intime "Seigneur, la sainteté doit être à jamais l'ordre de toute maison" Antienne des 2^e Vêpres, et l'Épître: "Les pierres vivantes dont elle est bâtie sont taillées, polies par la main de l'ouvrier bien liés des uns aux autres et placés sur la pâte".

La première pierre était prête Renée, une jeune fille de 19 ans dont le T. était administrateur colonial. Elle avait été convertie à une mission de midi et l'été après faisant une retraite au Canada elle reçut l'appel de N.S. et le Père D. qui donnait les ordres la jugea solide. Ce fut alors qu'elle pensa qu'il y aurait une œuvre religieuse derrière les missions de midi (il n'en était pas question alors et q. je deviendrais sa mère) le 39 de la Rue Breteuil ne fut ouvert q. l'année suivante.) Renée vint nous voir le 24 Sept. et s'offrit à nous. C'était une âme d'élite. Son Père ayant été nommé à Madagascar, elle dut le suivre et revint pour ses 21 ans, 18 mois après. Le Seigneur lui envoya une cruelle maladie qui dura 15 mois et l'emporta. Elle fit ses vœux privés à la Clinique de Briancour. Avant, ayant été soignée à Lyon, le T. Jourmoux s'en occupa - quant elle mourut

il m'écrivit un mot me disant combien cette âme était remarquable. C'était aussi une intelligence de premier ordre et un mélange de candeur et d'habileté qui lui donnait un grand charme. M^r. Chaptal, le T. Haude, les Supérieures des Cliniques où elle passa, tout le monde fit son éloge.

Le Seigneur m'avait prévenu qu'il me la prêtait seulement car la Providence bonne pour ma faiblesse, m'a toujours doucement préparée aux sacrifices par une intuition soudaine me permettant de donner à N^s. ce qu'il me demandait au moment où mon âme était la mieux disposée. Ceci s'est renouvelé un très grand nombre de fois...

La Xavière était fondée au Ciel, car ce nous nous la prunes dès le début. Toute petite alors q. je savais à peine écrire, je re-fournis dans des carnets après mon nom. ces 2 lettres T. X. Ville de Xavier. Les missions me ravissaient et S^t François Xavier était mon patron préféré. Dans mon pupitre, au S. C., je ramassais quantité d'objets hétéroclites pour les envoyer aux missions d'Afrique. S. Take avait aussi cette même dévotion, car dès le début, l'union la plus parfaite régna entre nous. Sa magnifique écriture, son érudition, son oubli d'elle-même n'avaient jamais varié au cours de sa vie et ses qualités ne firent que se développer sans le cadre qu'elle avait désiré. Sa confiance inébranlable dans l'avenir me fournirent bien souvent l'élan nécessaire.

À deux reprises, je voulus retourner au Canada pour 99 jours au moins, nous vivions tout déshabillé, demandant un père pour enlever la S^{te} Réserve, chaque fois je pris 40% de fièvre avec une angine ou une autre maladie subite. Je n'osais plus désertier mon poste.

Notre programme était très simple: l'approfondissement du corps mystique du Xth par la Réparation, l'idée qui m'a toujours tenue très au cœur (et q. j'avais demandé au P. de Metz à Paris, il l'a fait) l'Union des lettres, cela dans un

cadre très moderne d'œuvres religieuses et sociales, en France par les missions à l'intérieur, à l'étranger dans les pays du Nord Russie - Suède, Norvège, visant moins les richesses de l'humanité : infirmes, orphelins etc, que la classe dirigeante -

Et puis, surtout notre sanctification personnelle dans le cadre des Exercices, l'Esprit du Règne, et l'esprit de conquête qui est le seul véritable esprit missionnaire -

Le tabernacle de Breteuil a rayonné assez pour que des âmes viennent se grouper autour de lui - Une première nous fut envoyée par M^r l'abbé Loup-Hasselmann, elle fit 2 mois de noviciat avec Renée et resta seule ensuite lorsque on dut exiler notre petite malade - Puis, s'échelonnèrent d'autres femmes filles, toutes généreuses, quelques unes abandonnant ce que le monde appelle le bonheur - Nous sommes 12 -
Le P. n'avait pas

Mais il nous dirige toute, et n'est-ce pas la force de ses principes et de sa spiritualité que j'applique de mon mieux qui a permis que nous tenions

Quant à M^r D., il fut toujours spécialement bienveillant pour notre groupe et en juillet dernier, il me dit qu'il s'occuperait de nous - Je ne lui ai rien demandé jusqu'ici

que notre Père St Ignace sera touché de nos efforts et de notre bonne volonté et nous adoptera définitivement.

⇒ Le P. Lym. n'ayant pas mission positive pour nous diriger en corps, se réduit au sujet de l'orientation à un rôle de témoin; mais il nous dirige toutes, celle qui écrit ces lignes depuis 22 ans, la sœur du petit novice J. Revortéjal depuis l'âge de 12 ans, et ne m'est-il pas permis de dire ici que c'est bien la force de ses principes spirituels qui a permis à notre petit groupe de tenir, avec quelqu'un qui a si peu d'aptitudes pour être un chef, et même de se développer.

Quant à l'évêché, il a toujours été très bienveillant j'ai laissé faire les événements pour ne pas trop vite prendre des responsabilités. Mais cela devient un fait, il y a 12 sujets et très bons - quelques uns ayant ^{très} le monde appelle le bonheur, et qui ont une magnifique confiance dans l'avenir.

Une de mes amies, la C^{me} de Lavalette nous a offert à nous une maison et la responsabilité de son œuvre des Petits Clercs - La banlieue rouge de Paris nous tente et le P. Thaudé, un véritable ami de l'œuvre, nous y faciliterait l'installation - ...

qs. éclaircissements complémentaires

NB - Le vœu d'obéissance de L. T. est formulé de telle sorte qu'elle peut en appeler avant d'être obligée à obéir à l'avis du P. S. ou d'un quelconque de ses supérieurs ou à M^{gr}.

Moi n'ayant personne à qui faire vœu d'obéissance, je l'ai remplacé par un vœu qui porte tour à tour avec l'approbation de mon directeur, sur la pratique d'une vertu spéciale

Mon Révérend Père, pardonnez moi ces longues pages
écrites d'un premier jet où la forme laisse bien à désirer.
J'ai voulu par la suite des événements vous montrer quel
soit la Providence a pris de nous, vous dire ma confiance
et ma reconnaissance, car vous avez été bien bon pour le
petit groupe. Je n'ai pas parlé des courses; des rapports
peuvent vous renseigner, si vous le désirez; elles sont en
propre avec notre nombre, car il m'a semblé que la
formation intérieure était le premier devoir, le reste se
développerait ensuite.

Ci joint notre règlement.

Vous avez une vue d'ensemble, nous y parlerons,
j'en suis sûre, mon Révérend Père nos prières et elles sont
fécondes, j'en sais quelque chose.

C'est à votre instigation que j'ai fait la neuvaine
à S^{te} Thérèse de l'enfant Jésus où je fus guérie de ma sinusite.
Je lui ai demandé ce signe de la volonté de Dieu sur moi,
car dans l'état de santé où j'étais, il m'était difficile de
continuer l'œuvre. Je ne finirai jamais de chanter les
miséricordes du Seigneur; le P. Ly, me les a fait
noter dans un journal pour me convaincre d'ingratitude
et je ne puis que vous en signaler une ou deux en
passant, au moins celle-ci - toutes les grâces qui nous
sont venues par la compagnie et par vous.

Fufima in L^o

Elmonster

P.S. Puis je vous demande, mon Révérend Père, de me conserver
ces pages, peut-être me serviront-elles aux heures d'obscurité...

NOUVELLES ET POEMES

LE MOUNT MELLERAY

Tout le monde a entendu parler du Mount Melleray et de la célèbre Trappe que Mr. le Président du Conseil n'aura ni l'honneur ni le plaisir de déplacer. Rien de plus joli que le paysage de ce coin de terre. Ici, ce ne sont plus les classiques solitudes sauvages, mais un décor tout ensoleillé : le pittoresque des paysages d'Irlande avec ses collines verdoynates, se prairies d'émeraude, son ciel estompé de nuages comme de grandes raies grises marbrant un saphir. Tel est le panorama qui encadre la Trappe de Mount Melleray. Le couvent est placé sur une petite éminence qui s'élève à pic au bord des 'Eaux Noires" qui ondulent dans toute la vallée roulant au soleil couchant des nappes d'améthystes et de diamants pendant que se détachent dans la pénombre du jour à son déclin les arêtes et les tours aux tons... des lourds et massifs bâtiments du Monastère.

Moore témoin de cette féerie chanta la séduction des Déesses aux yeux glauque de la Rivière Noire que les paysans, expiant (?) sans doute quelque exclamation enthousiaste d'un touriste appellent maintenant le Ils-in Irlandais.

Le climat est doux, le froid n'y sévit que quelques jours chaque année, et encore n'est-ce qu'un froid de Provence. Toute cette tendresse, cette douceur de la nature contrastent avec l'austérité de la vie de ces hommes qui sont venus là se mettre à l'abri entre les murs blancs de leur cellule, du flux et du reflux des passions humaines ; ignorant les révolutions politiques qui déchaînent la haine des peuples autour d'eux. ... C'est le silence, le grand silence, troublé seulement par les allées et venues des touristes qui viennent admirer le paysage et faire une halte plus ou moins longue à la Maison des Etrangers... Riches ou pauvres, vous recevez la même réception, les mêmes attentions du frère qui s'occupe des visiteurs. Le Do ut des ! n'est pas à coup sûr la devise des transactions monacales car la meilleure hospitalité vous est offerte sans qu'il vous soit demandé la moindre rétribution.

C'est à propos de cette hospitalité légendaire que Stuart, l'un des grands banquiers de New-York à la suite d'une discussion avec l'un de ses amis qui essayait mais en vain de répondre aux anciennes mais toujours nouvelles platitudes au sujet des richesses des procures monacales, paria une somme importante de dollars s'il séjournait quelques jours chaque année au Mount Melleray sans déboursier un sou.

Stuart vint donc pendant cinq années passer 8 jours à la Trappe, chaque fois plus cordialement reçu, royalement servi (l'abstinence n'est pas imposée aux hôtes). Il en partait toujours gras et gros comme l'in

Nouvelles et poèmes. Claire MONESTES.

des chanoines de Gresset avec une chaude poignée de mains au Frère Portier et ses compliments au Père Abbé. C'était tout. A la fin, il se déclara vaincu, heureux de perdre un pari qui lui valait la résurrection de sa foi en une humanité désintéressée.

C'est donc là que Mr. Combes, s'il se trouve quelque jour pris par la nostalgie des couvents, pourra venir qui sait peut-être en disgrâce, rêver encore de sa gloire passée, pauvre potentat déchu, se faire traiter princièrement par les Frères de ceux qu'il procrit, Néron de petite taille, Cromwel de piètre intelligence, le nom du "Petit Défroqué" ne paraîtra pas dans l'histoire des Temps qui parleront encore de la charité des Moines car "les moines sont immortels".

Edward Nyell
Octobre 1903

N.B. Les descriptions et l'anecdote citées ici sont exacts.
Le fait s'est passé dernièrement.

LA BELLE ET LA BÊTE.

(Conte anniversaire)

- Monsieur sortira-t-il aujourd'hui ?

- Peut-être au soleil couchant.

Le domestique se retira en jetant à son jeune maître un coup d'oeil furtif et étouffant un soupir. Xavier de Simiane cinq ans avant avait été victime d'un accident pendant un raid militaire. Son cheval l'avait traîné sur un parcours de plusieurs mètres, puis affreusement piétiné.

Après des mois d'atroces souffrances, il se relevait infirme, et la figure sillonnée de profondes cicatrices.

A peine remis, se traînant devant une glace, il chercha à se reconnaître dans ce vis à vis ravagé où brillaient avec une flamme intense ses grands yeux sombres.

Non, ce n'était plus lui, le jeune et brillant ... au coeur mordu par le démon de l'impossible, rêvant d'espoirs jeunes ou fous et que le bonheur avait caressé depuis le berceau. Sa vie et sa carrière étaient brisées, il s'en rendait bien compte et d'une main qui tremblait à peine, il traça quelques lignes sur une feuille armoriée et l'adressa à Mlle Blanche D... sa fiancée. C'était un adieu. - il ne reçut pas de réponse. Depuis, enseveli dans son château de..., il ne voyait personne, s'enlisant dans une inaction qui était pour lui une mort lente. Avec son esprit droit, sa virilité de conceptions, une imagination riche et luxuriante, il aurait pu entrer en lice avec les lettrés les plus délicats de son temps ; mais ce championnat ne le tentait pas. - Une conscience "à la vieille France" et son épée, gage éloquent et muet de son honneur de soldat empêchait le suicide de venir hanter ses rêves désolés.

Ce jour-là, le ciel était bleu, la brise (légère). Xavier consentit à faire une promenade dans le parc. Martial son ancien ordonnance qui par affection l'avait suivi dans sa retraite, souleva avec tendresse son maître dans ses bras et le plaça dans la voiture d'infirme munie de tous les perfectionnements nouveaux et qu'il pouvait conduire seul.

Il se dirigea vers un petit coin ombragé à l'extrémité de son parc. De là, l'horizon s'étendait à perte de vue sur une mer dorée de blés mûrs ; çà et là, des bouquets d'arbres verts estompaient de leurs plaques sombres ces vagues chatoyantes. Il allait respirer un peu d'air pur pendant une heure ou deux, lorsqu'il aperçut une mignonne créature à cheval sur le petit mur de séparation de sa propriété, blonde et rose dans une pose gracieuse, la tête penchée sur un grand livre d'images ouverts sur ses genoux. Soudain relevant les yeux, elle vit quelqu'un auprès d'elle.

- Oh ! la Bête ! s'écria-t-elle presque effrayée.

- Est-ce moi que vous appelez ainsi, dit Xavier de sa voix lente et grave.

- Mais oui, regardez. Et en une seconde, en un saut leste de petit chat, elle fut près de lui et lui tendit son livre : des illustrations de la Belle et la Bête. Xavier sourit de cette étrange ressemblance avec l'horrible monstre, puis s'adressant à la fillette :

- Ce n'est pas très gentil de me nommer ainsi ; mais puisque je suis la Bête, vous êtes donc la Belle ?

- Comment vous appelez-vous ? Votre papa et votre maman ne sont pas avec vous ?

- Je m'appelle Alix, et Papa est allé l'année dernière chercher ma petite Maman qui était en voyage au Paradis, et ils ne sont pas encore revenus. Mais voilà Régine qui me cherche : j'entends sa grosse voix. Au revoir. Vous n'êtes pas fâché que je vous appelle la Bête ? Je vous aime beaucoup... Je reviens demain , si... si je ne suis pas punie. Vous voulez bien ?

- Oui, la Belle ! Au revoir ! A demain !

Ce soir-là, Martial crut que son jeune maître perdait la raison lorsqu'il l'entendit commander de rapporter de la ville une grande poupée et une foule d'autres jouets. Alix n'avait pas oublié sa visite à la Bête et fit fête aux gâteries qu'on lui avait préparées.

Elle revenait tous les jours maintenant, et Xavier se passionnait de plus en plus pour sa candide petite amie qui mettait un intérêt dans sa vie. Le babil de l'enfant l'amusait : elle lui racontait tout, les fréquentes discussions de Tante Régine avec Rose la cuisinière et mille autres détails de sa vie intime.

C'était Miss Bessy qui gênée par la férocité et la sagacité de l'enfant s'en souciait peu ou pas, ou se vengeait en lui rendant la vie aussi dure que possible. Les confidences battaient leur plein lorsque la voix aigre de l'institutrice retentit désagréablement comme une crécelle de la Semaine Sainte. Alix ... en poussant un gro soupir vint gentiment tendre la main à son grand ami.

- Adieu la Bête !

- A demain la Belle ! Et Xavier suivit des yeux l'enfant qui s'enfuyait légère comme un oiseau.

Le lendemain, le vent et la pluie faisaient rage au dehors et Xavier de Simiane rêvait nonchalamment dans son cabinet de travail qui occupait la plus grande partie du rez de chaussée du château. C'était une merveille, la... jusqu'à mi-hauteur, de boiseries travaillées et fouillées avec un goût exquis ; deux immenses bibliothèques en chêne massif occupaient le fond de la pièce, un demi-jour (filtre) à travers les vitraux de deux grandes baies, et le cadre plutôt sévère convenait bien

au caractère grave et mélancolique de Xavier.

Un coup léger frappé à la porte, le tira de sa rêverie ; en un bond, Alix était près de lui, trempée des pieds à la tête, ses folles boucles blondes collées sur ses tempes. Elle s'assit sur un tabouret et sans lui laisser le temps de parler :

- Oh ! la Bête, vous savez c'est affreux, Marianne la femme du garde va mourir, et ses cinq petits bébés vont tous mourir aussi ; et de grosses larmes roulaient sur les joues de l'enfant.

Xavier désespéré par ces sanglots essayait en vain de la consoler.

- Allons, la Belle, calmez-vous, cela s'arrangera peut-être ; puis la voyant frissonner, il l'enveloppa avec tendresse dans la fourrure qui recouvrait sa chaise-longue et se fit raconter par Martial l'histoire de Marianne.

Hélas ! un nouvel épisode banal de misère : une pauvre femme minée par la tuberculose, un mari qui buvait et 5 enfants dont l'aîné avait à peine ... ans et qui mourraient de faim. Xavier immédiatement ordonna d'envoyer quelques secours, puis la pluie s'étant arrêtée, fit reconduire l'enfant chez elle, rassurée maintenant sur le sort de ses protégés.

Un sentiment nouveau venait de surgir en lui, et machinalement avec un sourire, il se redisait le vieux conte : la Bête est bonne. - Et moi ?... Il retournait en arrière, voyait ses cinq années de vie vide et égoïste depuis l'accident qui avait détruit sa vie et anéanti ses espérances. Il avait oublié le joli mot d'Aben Hamed : "On ne tourmente pas les arbres stériles et desséchés. Ceux-là seulement sont battus de pierres dont le front est couronné de fruits d'or."

Et c'était cette enfant dans sa candeur qui venait de lui montrer toute une carrière de dévouement et de zèle largement ouverte devant lui. Et avec son vieil entrain d'antan, il formait mille projets, organiser ici des syndicats agricoles, là des conférences qui développeront leur intelligence, leur donneraient des convictions solides et pures ; la grande oeuvre sociale de nos jours.

Dans cette résurrection de ses facultés, il oubliait sa santé qui resterait toujours chancelante, et les cicatrices de son visage dérobées si jalousement jusqu'alors à tous les yeux...

Le jour suivant, la petite Alix venait faire sa promenade quotidienne avec son grand ami qui l'âme tout ensoleillée d'idéal de merveilleux projets suivait distraitement les ébats de l'enfant. Il venait de s'arrêter au sommet d'une grande allée qui descendait ... vers le village. Tout à coup, la voiture roula sur la pente avant qu'il ait pu saisir son frein. Dans un éclair, étreint d'une angoisse mortelle, il aperçut Alix s'élançant à sa rencontre en lui criant : - Attendez la Bête, je vais vous arrêter. Puis... plus rien... lorsqu'il sortit d'un long évanouissement, il reconnut Martial penché sur lui avec de grands

yeux...

- L'enfant, je veux la voir, fut son premier mot. Lui n'avait aucun mal, elle...

Martial, sans rien dire, emporta son maître sur ses bras robustes dans son cabinet de travail. Sur un sofa, Alix était étendue, toute blanche, les yeux fermés. Xavier poussa un cri, et le Docteur répondant à son interrogation ne lui laissa aucun espoir, la voiture avait passé sur le corps de l'enfant, brisant l'échine dorsale. Elle allait mourir dans quelques minutes. Ce murmure de voix la tira de sa torpeur et prenant les mains de son grand ami :

- Oh ! je suis bien fatiguée... Voulez-vous me lire encore une fois l'histoire de la Belle et la Bête, vous savez, c'est notre histoire. Adieu la Bête !... Je vous aime bien... maintenant... je vais... m'endormir.

Xavier, malgré son désespoir, acquiesça au dernier désir de l'enfant. D'une voix sans timbre, il commença :

- Il était une fois... puis il s'arrêta, étreint par un sanglot.

Le soleil couchant venait nimer d'or la petite figure de cire étendue sur le sofa.

La Belle était retournée à la maison de son Père...

Edw. Nyell
Juillet 06

MA TANTE DE MARBRE

Je revenais ce jour-là, fier comme Artaban, avec mon panache de Saint Cyrien conquis depuis la veille, à grand renfort de travail. Ouf ! je pouvais enfin respirer. J'agitais la sonnette de notre hôtel Boulevard Haussman avec une ardeur conquérante qui mit le concierge aux abois, et comme un ouragan, j'entrai dans la chambre de ma mère en lançant un Hourrah retentissant. L'étreinte maternelle me récompensa amplement de mes efforts, et ma mère auréola son front bien plus orgueilleusement que le mien.

Les premières effusions passées avec une joie plus grave, elle me dit combien il lui était doux de sentir encore un soldat chez elle. Depuis que mon Père, tué par une balle arabe, dormait dans un drap tricolore, elle n'avait plus entendu sonner d'éperons. Et les souvenirs se pressaient sur ses lèvres, je ne sais quel éclat de jeunesse animait son visage amaigri, si doucement mélancolique.

- Mais mon cher petit, je m'oublie dans mon pèlerinage au pays des "Hiers"... laisse-moi, va montrer tes épaulettes à ta tante.

- Ma tante de Marbre ? m'écriai-je. Ah ! j'ai bien le temps, elle me recevra avec sa même amabilité glacée qui me fera l'effet d'une douche d'eau froide sur mon enthousiasme. Grâce pour ce soir !

Au même moment, le valet de chambre annonça :

- Mlle de Laizeroy, et ma tante de marbre fit son apparition.

Certes, la statue était belle, et la nouvelle générations des petits marmitons parisiens avaient pu se permettre en la voyant passer un "Mazette !" tout aussi admiratif que Mme Récamier.

Un peu surpris et en flagrant délit de médisance, je me tenais un peu à l'écart, lorsqu'elle m'interpella :

- Eh bien, Jean, cet examen ?

- Passé, ma tante, avec tous les honneurs de la guerre. Je vous présente un neveu de fière mine en uniforme de St. Cyr. Qu'en dites-vous ?

Un petit tressaillement agita ma tante de marbre, elle me toisa des pieds à la tête, se reculant pour mieux me voir, en balbutiant d'une voix légèrement troublée :

- Tu ressembles à Pierre de... puis brusquement, changeant de ton, elle parla à ma mère avec une chaleur inaccoutumée et finalement nous invita à dîner pour le soir-même. Je restais un peu interloqué par cette visite inattendue et m'apprêtais à nouveau à exercer ma verve railleuse sur les étranges procédés de ma tante, lorsque ma mère m'arrêta

court.

- Jean, me dit-elle, tu es injuste. Tu es assez grand maintenant pour que je te conte l'histoire de ma soeur. Tu la jugeras mieux après.

Je n'ai pas besoin de te dire qu'elle fût ce qu'elle est encore, une beauté. A 20 ans, son port de reine, la pureté de ses lignes, sa chevelure auburn aux reflets fauves lui avaient conquis tous les suffrages. La virilité de son caractère, tout jusqu'à son orgueilleuse fierté, fascinaient tous ceux qui l'approchaient.

Cependant, l'un d'eux vexé par son attitude hautaine et dédaigneuse lança pendant un bal cette cinglante épigramme :

- En somme, ce n'est qu'une lionne, mieux vaut ne pas s'y frotter.

Ma soeur n'était pas loin et d'un ton sec répondit :

- Vous avez raison, les lionnes dévorent quelquefois leurs admirateurs !...

Seul un jeune officier éperdûment amoureux trouvait grâce devant elle. Pierre de Lamiens était un gentleman "every...", un noble caractère. Mais il était assez fougueux, et à la suite de je ne sais plus quelle violente altercation avec un de ses camarades, il reçut des ... Croyant sincère, il refusa de s ... et de transiger avec sa conscience de catholique (?)

L'histoire fit bientôt le tour des salons, toute l'aristocratie élevée dans le principe de nos légers et frondeurs ... poudrés tancèrent vertement ce qu'ils appelaient une inconcevable faiblesse. Ma soeur, imbue de nos vieux préjugés sur l'honneur fut plus acerbe que jamais et une certaine soirée, comme l'officier s'inclinait devant elle pour la prier de l'inscrire sur son carnet de bal, elle le toisa dédaigneusement en lui disant :

- Je refuse, Monsieur.

D'ailleurs vous devez savoir ce que l'on pense de ceux qui ont peur d'une pointe d'épée ; ou d'une balle de pistolet.

Le jeune officier s'arrêta, frappé en plein coeur par cette brusque apostrophe et chancelant, il quitta le salon...

... L'année suivante, le canon allemand mitrilla tout ce qu'il y avait de braves en France. Pierre de Laineur plusieurs fois blessé fut souvent cité pour son courage et sa valeur militaire.

Au lendemain de notre ignominieuse paix, je me mariaï, et le jour de mes noces, ta tante fut tout naturellement ma "demoiselle d'honneur". Jolie à rêver dans une robe de crêpe de ... bleu, elle traversa toujours majestueuse l'église St. Philippe du Roule, pour quêter. L'un des assistants la suivait des yeux avec une étrange acuité, et lorsqu'elle passa près de lui, il jeta son obole dans l'aumônière en

s'inclinant légèrement. Arrivée à la Sacristie, lorsque ma soeur fit l'inventaire de sa quête, au milieu des pièces d'or et d'argent, elle trouva une petite enveloppe cachetée contenant une Croix de la Légion d'Honneur avec ce court billet.

- Je me venge. Ce sera ma dernière lâcheté. P. de L.

Et 8 jours après, un entrefilet dans les journaux mondains de Paris parlait de l'ensevelissement à la Grande Chartreuse du Capitaine P. de L. Officier de grand avenir.

Et voilà pourquoi ta belle tante ne s'est pas mariée, ajouta ma Mère. Nul n'a jamais pu mettre la main sur la plaie de son âme ; mais elle a refusé les plus brillantes alliances comme une expiation peut-être...

Ce que tu ne soupçonnes pas, c'est que sous sa raideur automatique et son sourire toujours figé, elle cache l'adresse et la pitié d'une Soeur de Charité. Car vois-tu, mon Jean, une femme ne mure jamais complètement son coeur, sans que tout ce qu'elle a de passion et d'amour ne s'échappe par quelque blessure secrète dont seule elle garde la clef. Et ta tante n'a pas failli à sa mission de femme : "se donner". ... Le soir après le dîner qui fut plus gai que de coutume, lorsque je pris congé de ma tante, je m'inclinai très bas devant elle, en baisant sa main avec une tendresse respectueuse...

Je le savais maintenant, ma Tante de marbre avait un coeur !

Pâques 1907
Ed. Nyell

CONTE DE NOËL
L'Absent.

Un tout petit village. Comme fond de tableau, les Alpes majestueuses aux reflets multicolores. Une toute petite chaumière avec ses lianes grimpantes, son lierre séculaire. Sur le pas de la porte, une femme est assise, portant le plus gracieux costume de la Savoie. Le "frontière" de velours noir, brodée d'or, cercle un front à peine hâlé ; ses mains tournent machinalement un rouet.

Le soleil meurt brusquement, et dans la pénombre, un homme s'avance, suivi d'une vingtaine de moutons. La taille haute, le corps souple, bien découpé supporte une tête très fine couronnée d'une toison d'or. Il s'approche de la femme assise et dans un geste enfantin, passe sa main sur ses yeux. C'est sa manière à lui de saluer sa Mère.

Jean B. rêve depuis sa naissance, taciturne et silencieux, le regard perdu dans le vague. -Il vit "en-dedans avec les esprits", disent les bons savoyards : et de là son surnom "l'Absent".

Les jeunes filles du village en le voyant passer, un peu apeurées par ses allures mystérieuses se signent dévotement, peut-être bien aussi consultent-elles "les esprits" de Jean sur leurs premiers rêves d'amour. L'Absent a pourtant une passion. Il reste éperdu des heures entières dans la contemplation des Alpes lorsqu'elles s'irrisent aux premiers feux du jour comme de merveilleux opales. Il les admire encore avec la tendresse d'un amoureux quand le couchant étend ses teintes violacées sur leurs cimes neigeuses.

Il n'écoute pas ce soir-là le débat qui s'agite chez lui. Il a 21 ans, l'armée va le prendre.

Sa mère ne veut pas laisser partir son dernier-né, le seul qui ne dort pas dans le petit cimetière.

- Il est trop simple, dit-elle, mon Jean. Que fera-t-on de lui ?

Et le père de répondre en se redressant de toute sa hauteur.

- Femme, on ne lui demandera que de faire "simplement" son devoir....

1870. L'Allemagne nous bombarde de sa mitraille. Mais la France se défend comme une lionne.

Jean a suivi son régiment dans l'Est. Il essuie le feu des mousquetteries ennemies comme un "vieux de la vieille" ! C'est un brave ! et les camarades le plaisantent :

- Dis donc, l'Absent, si ces chiens d'allemands ne renvoient pas ta "balle" de Chérubin là-haut (et avec leurs baïonnettes, ils pointent vers

le bleu), tu l'auras, la Croix.

Jean ne répond que par un grognement de plaisir.

Depuis qu'il a endossé la capote, il est fasciné par le petit ruban rouge. Il le convoite comme une Andalouse rêve d'une fleur de grenadier pour orner sa chevelure de jais. Dans ce cerveau d'enfant, une pensée dominante a pris corps. L'instinct de notre ... s'est éveillé chez ce fils des Alpes. Jean courtise la Gloire !

Ah, ces français, quels hommes ! Vivants, il caracolent sur un seul coursier "le Plaisir" mais quand il s'agit de mourir, ils ont la Gloire pour linceul !

Le régiment est sous les murs de Bethencourt. Jean est envoyé avec une petite patrouille en reconnaissance aux environs. Il s'en va dans la nuit noire et glaciale, et s'avance en louvoyant du côté des lignes ennemies.

Tout à coup, une détonation retentit et Jean tombe la poitrine trouée d'une balle. Affaissé au pied d'un arbre, tout ensenglanté, il se plaint comme un enfant dans un sommeil troublé. D'une voix qui s'affaiblit de plus en plus, il redit ces deux mêmes mots qui hantent son dernier rêve !... ma mère... la Croix.

Un joyeux carillon résonne au loin. Soudain la route s'illumine. L'Enfant Jésus en tournée de Noël s'avance sur la route poudrée à blanc, escorté d'une phalange d'anges portant des étoiles. Il entend le vagissement du blessé et s'approche doucement de lui. Puis mystérieusement, il trempe son petit doigt dans la blessure béante et trace une croix sur la poitrine du soldat en lui murmurant :

- Jean, vous êtes décoré, vous ferez partie désormais de ma Légion d'Honneur !

Un sourire jeune et fier illumine le visage du guerrier endormi. L'Absent se réveillerait dans le Walhalla éternel !

.....

Le lendemain à l'appel, au nom de Jean B., le commandant fixant dans ce lointain les Alpes qui se dresaient toute blanches dans ce matin de décembre dit simplement d'une voix émue :

- Absent pour toujours.

Edward Nyell
Décembre

LA POUPEE DE SON

Poupée qui gît inanimée
Entre mes doigts d'enfant cruel
Fut cependant la plus aimée
Par mon jeune coeur maternel.

Un coup d'épingle l'a tuée,
Pauvre chose, je t'ai brisée !
Et par le côté entrouvert
Ta vie en un instant se perd.

Je sens le reproche muet
Qu'exhale ton âme froissée.
Ma poupée avait son secret,
On meurt pour s'être trop livrée.

Vous demandez quelle est la cause
De mes silences infinis,
Pourquoi les yeux baissés je n'ose
Répondre à des regards amis.

Ah ! c'est que la leçon passée
A clos mes lèvres, a clos mon coeur
Et nul dans mon âme fermée
N'a flétri le rêve enchanteur.

Je passe jalouse et fermée,
Vierge d'un regard indiscret
Un coeur de femme a son secret,
On meurt pour s'être trop livrée.

Claire. Fribourg 1912

MON POLICHINELLE

Je n'étais qu'un petit garçon. J'avais une jolie maman. Un jour, elle devint toute mince et toute pâle. Le docteur vint la voir, la rassura avec un sourire et promit que ce ne serait rien. Mais en partant, quand il passa dans la salle à manger où je jouais, il dit à mon père :

- Sommes-nous seuls ?

- Oui.

(C'est drôle comme on croit toujours que les petits enfants ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir).

- Eh bien, mon cher ami, je vous conseille d'emmener tout de suite votre femme dans le midi.

Et c'est ainsi que je connus Cannes, la Croisette, et la Promenade des Anglais.

Ma jolie maman redevint très vite toute rose, depuis que le soleil lui souriait toujours et qu'il ne neigeait plus sur sa tête que des fleurs d'oranger.

Nous avons emmené grand-père qui habitait avec nous. J'étais bien content. Il me gâtait beaucoup. Oh ! entre nous soit dit, je n'étais pas un garçon très sage. J'étais un "amour d'enfant", un de ceux dont les vieilles dames raffolent, les jeunes mamans... un peu moins.

Quand, jouant à l'arroseur public, j'inondais le salon ou que, subrepticement, je dénouais le tablier de Mariette, la femme de chambre, pour l'elle laissât choir, en trébuchant, le plat qu'elle servait à table, maman, en un geste tragique, levait les bras au ciel de désespoir. Pape, lui me menaçait, si je recommençais, - toujours pour la prochaine fois - de m'enfermer dans un collège. Seul, grand-père riait sous cape et, grondeur pour la forme, m'appelait : "monstre !" tout en ajoutant : "Ne vous inquiétez pas. Voyez-vous, çà, c'est de la vie. Vous verrez, plus tard, on en fera quelque chose."

En attendant, toujours sous le bénéfice de la loi Bérenger (dire qu'on voudrait l'abolir), je faisais beaucoup de choses... même trop de choses!

Tous les matins, nous allions avec grand-père nous promener dans le grand square. J'y trouvais un petit garçon de mon âge. Nous étions très intimes. Un jour, il m'avait prêté sa pelle et son seau.

Presque à la même heure que nous, il arrivait avec sa miss, une grande femme sèche, qui s'asseyait sur un banc, tout le temps, sans nous regarder jamais. Elle prenait un vieux livre sale, acheté d'occasion et, l'imagination en feu, le coeur battant la fièvre, elle cherchait la

solution de quelque palpitant problème ainsi posé :

"Le pasteur X... épouserait-il Mabel ou Kitty ?" Ce qu'elle en avait déjà marié des Kitty, des Mabel, etc..., bien plus que Mr. le Maire, pendant que mon petit camarade et moi nous faisons des fredaines.

Grand-père, tout en se promenant de long en large, ne nous perdait jamais complètement de vue.

Ce matin-là, mon ami Raoul (c'était son nom), refusa de continuer à faire le cheval. Il était petit, malingre, poussif, avec le dos et la poitrine bombée. Quand j'oubliais mon fouet à la maison, il se fatiguait tout de suite.

- A quoi qu'on va jouer, alors ? dis-je d'un ton mécontent.

Tout-à-coup, une idée lumineuse jaillit de mon cerveau. Je pris les guides, et les repassai au bras de Raoul :

- Maintenant, écoute : on va jouer au polichinelle. Ça ira tout à fait bien puisque tu as deux bosses. Quand je tirerai sur la guide gauche, lève la jambe droite. Surtout, ne te trompe pas de jambe.

Sans rien dire, il me regarda avec de grands yeux, où il me sembla voir passer quelque chose de très fier et de très triste.

J'étais fort, et lui... très petit...

Il faisait une grimace horrible que je tirais sur les guides pendant que je fredonnais :

*Pan ! Qu'est-ce qu'est là !
C'est Polichinelle, m'am'zelle.
Pan ! Qu'est-ce qu'est là ?
C'est Polichinelle que v'là.
Il est mal fait
Et craint de vous déplaire...*

Le jeu battait son plein, lorsque grand-père m'appela d'une voix brève :

- Viens ici.

J'arrivais, un peu effrayé...

- Fi ! Monsieur, dit-il sévère, vous n'avez pas honte de vous moquer ainsi de l'infirmité de votre camarade. C'est vous qui êtes un polichinelle.

- Mais grand-père, répondis-je très vexé, moi, je n'ai pas de bosses.

- Si, Monsieur, dit-il en mettant le doigt sur mon coeur. Là, il y a deux vilaines bosses : lâcheté et méchanceté.

C'était de bien grands mots et de bien horribles bosses pour un tout petit garçon.

Je ne compris pas tout-à-fait. Mais, toute la journée, ma conscience cria très fort les deux affreux mots de grand-père. C'est une bien ennuyeuse personne, la conscience, dans le coeur des petits enfants ! Elle fait des scènes, pleure tout haut quand on lui fait mal. Il est vrai qu'en grandissant, elle devient aussi plus raisonnable. Elle apprend à se plaindre tout bas, même si bas qu'on ne l'entend quelquefois plus du tout.

Grand-père resta sévère toute la journée et ne voulut ni me dire bonsoir, ni m'embrasser. C'était grave. Plusieurs fois je vins me planter devant la glace en palpant ma poitrine et mon dos pour voir si les horribles bosses ne poussaient pas trop vite...

Le lendemain, à l'heure accoutumée nous reprîmes le chemin du grand square. L'oreille basse, j'abordais mon ami Raoul. Il ne se souvenait plus de ma tyrannie de la veille, mais il me parut plus pâle et plus voûté que jamais.

- Grand-père a dit que j'avais des bosses, balbutiai-je, la gorge un peu serrée. Alors si tu veux, je serai ton polichinelle. Résolument, je passai mon bras dans les guides. Mais Raoul me regarda de son petit air tranquille et résigné et répondit doucement :

- Moi, ça ne m'amuse pas.

Grand-père qui me surveillait du coin de l'oeil, m'appela cette fois de sa bonne voix ordinaire :

- Allons, c'est bien, me dit-il, en me donnant le baiser qu'il m'avait refusé la veille, les vilaines bosses n'existent plus. Mais n'oublie pas que les plus affreux polichinelles ne sont pas ceux qui n'ont pas leurs épaules d'aplomb.

Je viens de raconter cette histoire à mes enfants. L'aîné qui fait ses "Humanités" m'a demandé doucement inquisiteur :

- Papa, ne croyez-vous pas que vous avez conservé une fameuse bosse et que votre examen de conscience n'est pas terminé ?

Je commençais à froncer les sourcils, inquiet de cette irrévérence, lorsqu'il se leva et me regardant avec tendresse :

- Monsieur mon père, permettez à votre fils, avec toute la Faculté des Sciences qui vous a nommé doyen, de vous reconnaître la bosse... des mathématiques.

LES SOLDATS DE PLOMB

Bébé a étalé sur le tapis de la table le contenu de sa boîte de petits soldats de plomb : des Français et des Prussiens.

Il les dispose méthodiquement en carré, comme pour une bataille. Chaque rangée se compose de six soldats, fixés sur une même barre de fer (ce n'est pas un jeu perfectionné). Il n'y en a qu'un qui peut s'isoler : le Général en fier uniforme, campé sur un cheval qui a des vellétés de faire panache. Le voici à la tête de son armée.

La bataille commence. Bébé passe sa petite main entre les lignes de soldats français et les pousse à la rencontre des Prussiens pour un formidable corps à corps. Soudain, un grand point d'interrogation se pose dans son cerveau d'enfant. Son front se plisse comme un front de penseur.

- Papa, qu'est-ce qui nous fait marcher ?

Papa, qui lit l'"Empire libéral", un livre grave ne supportant guère de distraction, répond au hasard :

- La volonté.

- Bébé n'est pas du tout satisfait. Il se rend très bien compte qu'on lui a accordé fort peu d'attention. Il se tourne vers sa mère, espérant une explication moins laconique. Mais maman paraît tout aussi absorbée dans e graves pensées. Pendant que ls hommes discutent l'histoire "d'hier", les femmes qui sont mère rêvent l'histoire de "demain". En dépit de leur tendresse inquiète, avec un orgueil inconscient, elles marquent une place à chacun de leur fils dans l'épopée nationale, maman rêve...

Bébé, le nez en l'air, qui attend toujours une autre préonse, se résigne à risquer une seconde question :

- Maman, vous m'écoutez ?

- Oui.

- C'est sûr ?

- Très sûr, dit-elle en riant.

- Alors, où çà se trouve, la volonté ?

- Oh ! C'est trop difficile à t'expliquer, mon petit... Dans l'âme.

Bébé pousse un soupir et reste de plus en plus perplexe. Il n'en est encore qu'à sa troisième culotte et à son premier livre de lecture. Il regarde ses petits soldates, attachés à la même barre et qui ne

peuvent se mouvoir qu'en masse.

- Eh bien alors, conclut-il avec logique, voilà : c'est que ces petits soldats n'ont qu'une même âme pour tous et le général en a une pour lui tout seul. Maman n'écoute déjà plus. Elle a repris son ouvrage et son rêve.

Mais Bébé ne se doute pas qu'il vient de résoudre le grand problème de la discipline militaire.

Tout-à-coup, ses paupières s'alourdissent, l'homme au sable jette sa poudre d'or dans les yeux du petit philosophe ; il arrondit ses bras en oreiller et, sa tête retombe lourdement sur la table au milieu des Prussiens qui culbutent en désordre.

La bonne arrive pour emporter Bébé dans son lit. Il se réveille en criant, voulant reprendre son jeu.

- Non, je ne veux pas... Je suis à la bataille, moi...

- Eh bien, il faut obéir mon chéri, suggère maman ; sans cela tu ne seras jamais un vrai soldat.

Alors l'enfant se calme et se laisse docilement emporter.

Bébé vient de commencer son métier de soldat...

LE "PETIT"

Il s'appelait Maurice ou le "Petit". Haut comme un grand in folio. Un corps gringalet, des petits yeux noirs pareils à des boutons de bottine, des vêtements qui flottaient sur ses membres grêles, des effarements, des sautilllements, des impertinences de moineau. A l'école, il n'apprenait rien. Dans le village, les camarades en avaient peur. Quand deux ou trois notables faisaient de la politique sur la place, il passait à quatre pattes entre leurs jambes et s'enfuyait en eur faisant la nique. Sa mère, une brave femme, veuve depuis des années, gagnait péniblement le pain de deux personnes dans une usine voisine. Très soucieuse de ses devoirs maternels, longtemps elle avait cherché, sans le trouver, un travail à domicile qui lui aurait permis de surveiller son gamin. Elle n'avait pas de métier et il était trop tard pour commencer un apprentissage.

Quand il eut dix ans, elle le conduisit au Curé de la paroisse pour lui faire faire sa Première Communion. Le prêtre hésita, tant l'espièglerie de l'enfant semblait incorrigible. Son regard profond d'homme dont le métier est de plonger dans les âmes obscures se fixa intense sur le petit qui, en sourdine venait d'attraper sa ceinture et la détachait habilement. Est-ce que le froid de la vie avait déjà mordu cette âme jusqu'au coeur, jusqu'à cette greffe de la grâce que lui avait donné le Baptême, et ne produirait-il, toute son existence, que des fruits de sauvageon ? Non, il y a quelque chose de candide, de lumineux sur ce front, quelque chose qui ordonnait d'espérer.

De fait, le "petit" sut bientôt admirablement son catéchisme. Lui qui ne pouvait rester une minute à la même place, se tenait attentif et immobile sur son banc, les yeux rivés sur le Curé, de curieuses et originales réponses sur les lèvres. Le jour de la Première Communion, on dut hausser considérablement la marche de l'autel, pour permettre à sa petite frimousse de dépasser la table Sainte. Sur ce visage d'enfant, quand il reçut le baiser du Christ, on vit transparaître une lumière, comme le soleil derrière un vitrail.

C'était en mai 1914. Deux mois après, le tocsin résonnait sinistre, poignant. Au village, les colleurs d'affiches placardaient sur les murs de la mairie ou des fermes importantes l'appel aux armes, la mobilisation des armées de terre et de mer.

Et ce fut l'exode des hommes les plus jeunes, les plus beaux, les plus forts, vers leurs garnisons respectives.

La Patrie était en danger ! La Patrie allait mourir ! Non, la Patrie ne meurt pas. Elle n'allait que souffrir, car en somme, il faut toujours souffrir pour vivre. Vivre. Telle est la loi. A nous de lutter pour conserver la vie des nations, des individus : la mort n'appartient qu'à Dieu. Ceux qui sacrifient leur vie et semblent se vouer à la mort, quand c'est pour une noble cause, ne cherchent que la vie, une vie supérieure. A ceux-là, Dieu donne parfois une mesure surabondante de grâce. Un jour ou l'autre, elle déborde comme une osurce vive de l'âme trop

étroite, bouleversant tous les calculs humains, et cela s'appelle l'héroïsme.

Et c'est dans cette ambiance de courage, de mâle fierté que les petits français d'aujourd'hui, soumis à une culture intense, apprennent leur métier d'homme. Dans leurs veines circulent un sang nouveau, le sang de pères héroïques ou de mères martyres.

Un matin, Maurice entra chez le pharmacien, débonnaire, vieil apothicaire, conservant encore le traditionnel bonnet grec, ayant à sa devanture quelques reptiles impressionnants dans des bocaux de couleur.

- Qu'est-ce que tu veux, galopin ?

- Monsieur, et il hésita une seconde avant de formuler plus correctement sa demande, est-ce que vous n'auriez pas une drogue bon marché qui fasse grandir vite ? Je n'ai que deux sous.

- C'est vrai, il est minuscule, le moutard, marmotta le pharmacien. Mais qu'as-tu besoin de grandir si vite ?

L'enfant baissa la tête, rougissant pour la première fois, et très bas :

- Je voudrais me battre pour la France.

- Une buée soudaine envahit les yeux du vieillard. Il se baissa et un doigt sur la poitrine du bambin, à l'endroit du coeur :

- Crois-moi, lui dit-il, tu n'a pas besoin de drogue, il y a là quelque chose qui grandira tout seul. La France ! Tu veux te battre pour la France ! Elle sera belle, la France de demain dont tu seras, petit.

Et il le congédia avec une caresse qui était une bénédiction.

Un matin, les français occupent le village. Maurice ne quitte plus les soldats qui l'aiment pour sa petite mine fûtée. L'ennemi n'est pas loin. La batterie est repérée par aéro et reçoit une grêle d'obus pendant plusieurs heures. Les habitants fuient en hâte. Le "petit", l'affolement du départ a perdu de vue sa mère et le voilà qui suit un détachement de lignards appuyé par une batterie d'artillerie qui va en reconnaissance aux avant-postes. Il marche aux côtés d'un officier dont le cheval a été tué, et qui, en vain, s'est efforcé d'éloigner l'enfant.

Dans le lointain, on entend le tonnerre ininterrompu du canon. On dirait que la terre tremble.

- Tu as peur, petit ? demande l'officier.

- Non, répond-il très crâne, je suis content, c'est de la belle musique;

- Tu connais le pays ?

- Si je le connais, c'est le pays de ma grand-mère. Tenez, là, c'est la

ferme de la "Cousinotte". Plus loin, "Belle Eau", et tout là-bas, dans les arbres, cette maison blanche, c'est le passage à niveau.

Et tout à coup dans son cerveau germe une idée.

- Voulez-vous que je vous dise où sont les Boches ? Je sais le nom de toutes les routes.

Et sans attendre la réponse, lesté comme un écureuil, il avise le plus décharné des peupliers et grimpe, grimpe, jusqu'au faite, détache d'un tour de main le cache-nez de son cou et avec l'adresse d'un dénicheur d'oiseaux se fixe à l'arbre avec ce frêle lien de laine. D'en haut, cette voix fluette semble un cri d'alouette au bord du nid.

L'officier, sa lunette braquée sur les yeux, écoute les renseignements précis de l'enfant. C'est vrai qu'en petit terrien de race, il connaît admirablement le pays.

- Les voilà, annonce-t-il, je vois une masse noire qui marche sur la route de C... Ils passent la rivière.

A ce moment, au loin, une violente canonnade se fait entendre ; les batteries françaises répondent aux batteries allemandes.

- Descends, ordonne l'officier à l'enfant, tu vas te faire tuer. ?

- Non, crie-t-il de toutes ses forces, il faut que je reste pour vous dire;.. Ils tournent à droite du bois... ils s'en vont...

Un sifflement de balles passe sur le peuplier et entre des crépitements de mitraille, on entend un cri d'oiseau blessé.

C'est le petit qui vient de recevoir du plomb dans l'aile.

- Descends, répète l'officier.

- Non, non, je veux les voir partir. Ils reculent, je vois, je vois...

Un autre sifflement de balle.

Un autre cri d'oiseau blessé.

Puis... plus rien.

Le poteau indicateur vivant vient de se taire.

L'officier lève la tête, il voit deux petits bras s'étendre dans un geste d'agonie, se détachant sur le ciel clair comme une croix que l'on place aux carrefours des routes pour indiquer le chemin... le chemin le plus sûr et le plus court...

Le corps s'affaisse, s'amincit tout à coup dans la mort - les petites mains crispées ne tiennent plus à l'arbre -. Toujours lié par le frêle lien de laine, il glisse, glisse doucement le long du tronc comme un

fruit trop mûr qu'on a oublié de cueillir, et vient s'abattre, au pied du peuplier sur le tas d'or de ses feuilles d'automne.

Le jour disparaît, et dans la campagne, on aperçoit les éclairs des canons français qui ripostent aux obusiers allemands, et ces lueurs donnent un aspect féérique à l'horizon qui s'empourpre.

L'officier s'est précipité sur l'enfant. Dans cette gloire, Maurice achève de mourir. Un soupir. Un mot : Maman. C'est tout. Sur le visage bronzé du soldat se lit une émotion intense, il prend près de lui une capote abandonnée et enveloppe le corps encore tiède du petit en attendant la nuit qui permettra de l'emporter. Puis, pieusement, il trempe son doigt dans le sang de l'enfant fou, de l'enfant héroïque, qui est mort pour voir fuir les ennemis de son pays, et fait un signe de croix. Il lui semble que ce geste va le défendre contre toutes les défaillances et tous les désespoirs.

La lune blafarde s'étend sur la plaine, allongeant démesurément les ombres des arbres.

Un convoi de blessé passe près de la route où gît un soldat qui semble gigantesque.

- Il faudra revenir, dit le brancardier porteur de la lanterne et qui dirige le convoi, nous sommes trop chargés déjà et celui-là est trop grand.

Il va cependant près du peuplier, entr'ouvre la capote et met en lumière le corps d'un enfant la poitrine trouée, qui a pris dans la mort la taille d'un héros.

Coeur de Français, coeur trop grand, qui a tué le "Petit".

LES JOUETS. LA LOCOMOTIVE

Soeur Marcienne avait de grands yeux lumineux, un visage gai, souriant, d'enfant heureuse. Quand elle arriva chez les Petites Soeurs des Pauvres, bien qu'on fût en plein hiver, les bons vieux, en apercevant cette jeunesse en fleur, crurent que le printemps était déjà revenu... On lui confia bientôt les plus difficiles, les plus quinquards, ceux qui étaient déjà devenus plus insupportables dans leur seconde enfance que dans la première. Sur un simple signe, toutes ces méchantes têtes n'assagissaient. Ils l'aimaient.

Ce soir-là, Soeur Marienne revenait au Couvent très contente et très fatiguée. Deux choses qui allaient toujours de pair dans sa vie. Elle rapportait de sa quête beaucoup de douceurs pour ses enfants, même une petite fille avait mis de force dans ses mains des joujoux tout neufs, reçus la veille.

Avant de se reposer, la soeur entra une minute dans la salle de ses petits vieux. Aussitôt on l'entoura, et les plaintes commencèrent :

- Ma soeur, on ne m'a pas donné de tabac à moi, et on a bourré la pipe de Dupont.

- Fi ! le jaloux, comme c'est laid.

- Ma soeur, on n'a mis que deux morceaux de sucre dans mon café et le café était mauvais.

- Le gourmand ! dit-elle, le menaçant du doigt. C'est très vilain, père Denis. Et vous, père Lafleur, qu'est-ce que j'ai appris ? Vous avez dit de gros mots à soeur Félicie et vous avez refusé de lui obéir. Oh ! que c'est laid, que c'est laid !

Le père Lafleur se tenait dans un coin, tout triste, tout renfrogné. Il boudait.

Son histoire était très courte, comme celle de beaucoup de gens : deux petites lignes de misère... Chauffeur au PLM, il avait dû quitter le service avant d'arriver à la retraite et, malgré les économies faites sur le charbon, il s'était vu obligé, après la mort de sa femme, de frapper à la porte d'une maison de charité.

La soeur s'approcha du vieillard. L'asthme sifflait dans sa poitrine, comme le vent quand il s'engouffre dans les ais disjoints d'une baraque.

- Allons, père Lafleur, dit-elle indulgente, une autre fois, vous serez gentil avec soeur Félicie ?

Le vieux maussade ne répondait pas.

- C'est entendu, ajouta-t-elle, plus doucement encore. Et, puisque vous

me promettez d'être sage, je vais vous donner quelque chose.

- Quoi ? fit-il tout de suite intéressé.

Comme un enfant curieux, il vint rôder mystérieusement autour du volumineux paquet que la soeur avait déposé sur la table. Elle commença à sortir des vêtements qui, eux aussi, avaient connu de meilleurs jours, avant d'échouer chez les petites soeurs. Il y avait quelque chose de douloureux et d'ironique dans cette exhibition de défroques qui gardaient leur air bourgeois et seraient portées le lendemain par ces défroques humaines. Une queue de pie s'affala lamentable, honteuse de se trouver là.

- Cà, mes amis, dit Legrand, un ancien peintre barbouilleur, goguenard par habitude de métier, ce sera pour le dernier entrechat.

Deux seulement ébauchèrent un petit rire bref, cassé, usé comme leur vie. Les vieux n'aiment pas qu'on leur parle de la mort. La soeur continua de déballer ses trésors. Elle abandonna un jeu de patience aux mains avides qui se tendaient osurainte, attentive telle une jeune mère qui gâte ses enfants. Puis, sortant une minuscule locomotive, elle la remit au père Lafleur. Les lèvres du petit vieux tremblèrent, mais aucun son ne passa. Une larme coula lentement, le long d'une ride. Enfin, il articula en manière d'excuse pour son émotion :

- Voyez-vous, c'était ma maison, ça vous fait tout de même quelque chose de la retrouver.

- Eh bien, elle est fameuse ta maison, le feu vous grille par devant, tandis que la bise vous cingle les épaules, ricana l'incorrigible Legrand.

- Attend, fainéant, toi...

Le père Lafleur allait continuer vertement, lorsque la cloche qui sonnait le souper coupa en deux sa réplique.

Tous les soirs avant de se coucher, Soeur Marcienne, traversait le dortoir, où, sur deux files de lits blancs, dormaient ses petits vieux. Une respiration irrégulière qui troublait le silence lourd du premier sommeil, l'arrêta une seconde. Doucement, elle s'avança vers quelques dormeurs sans remarquer rien d'anormal. Mais près du dernier lit, un souffle court, pressé, presque un râle la fit tressaillir. Là couchait le père Lafleur. Elle éleva sa lanterne pour regarder le visage. Que vit-elle ? Ah ! quelque chose qu'elle connaissait bien, le sourire de l'attente... comme du bonheur qui allait venir...

- On part, haleta le petit vieux, rêvant qu'il avait repris du service.

- Chut, dormez, dormez, répondit soeur Marcienne.

Quelques heures plus tard, le père Lafleur partait pour le grand voyage, et dans sa main crispée, il tenait encore la minuscule locomotive, son joujou... le dernier.

LA LECON DE GEOGRAPHIE

- Hans, vous êtes un âne, vous ne saurez jamais rien.

Le reproche était adressé en allemand d'une voix rude par le maître d'une école de village en Alsace.

Il y avait dans la classe six petits annexés. On les reconnaissait à leurs yeux vifs, pétillants de malice, à leur crânerie au jeu, à ce je ne sais quoi qui trahit toujours la sève française. Le maître leur témoignait une antipathie généreuse et les avait placés devant lui pour les surveiller du coin de l'oeil comme on guette toujours l'ennemi à la frontière.

Les petits ne s'en souciaient pas. Comme leurs parents, ils subissaient l'invasion sans plainte en gardant toujours intact... l'espoir. La correction des devoirs continuait monotone, entrecoupée seulement par les apostrophes violentes et les reproches qui tombaient grêles et drus sur la bande des enfants de France. Le nez en l'air, ils attendaient pour s'émouvoir que le ciel croûlât sur leurs têtes.

Hans qui avait dû subir la germanisation de son nom, annonçait sans enthousiasme des déclinaisons. Depuis un instant, le maître ne l'écoutait plus, pétrifié devant un cahier où se trouvait fort bien dessinée une carte de l'Europe.

Pâle de colère, roulant des yeux féroces sous ses sourcils broussailleux, il rugit d'une voix terrible :

- Hans, misérable, viens ici, approche donc.

Le petit s'avance en sautillant, nullement troublé, résolu, fier et....crâne comme s'il vivait... contre toute l'Europe coalisée.

Une main rude, une large main de tyran s'abat sur ses épaules.

Hans relève la tête, interrogateur.

- Pourquoi, qu'est-ce que j'ai fait ?

- Ce que tu as fait. Là, regarde ! et son doigt se pose avec horreur sur la carte gentiment coloriée où la France s'épanouit, magnifique, ayant retrouvé l'Alsace et la Lorraine dans ses frontières d'encre bleue.

La figure de l'enfant s'éclaire d'un sourire plein de malice. Ce n'est que cela. Et, narquois, les deux mains dans sa poche, il répond d'un petit air espiègle, tout content d'avoir joué un bon tour :

- Vous avez dit de faire la carte par coeur, alors, j'ai oublié...

(CM.Silex) 24/09/1911.

(Ame qui pleure...)

Âme qui pleure au couchant de la vie,
Cette faiblesse est indigne de toi,
Car la mort vient, universelle amie,
Hâter la fin de ton dernier émoi.

Un matin pâle et bleu doré par le soleil,
J'aperçus une rose aux tons couleur d'aurore,
La rosée avait mis deux perles de vermeil
Dans son calice où boit le papillon de Nore.
Oui, pensai-je attristé, toujours tout pleure hélas !
C'est un arrêt auquel nul n'échappe ici-bas.

Je ne sais quand la mort viendra me délivrer
De ces sombres douleurs où Dieu veut m'enchaîner,
Mais tôt ou tard la mort sera la bienvenue
Je l'attends sans effroi : elle n'est pas inconnue
En effet à mon coeur délirant de douleur
Qui l'implora souvent comme un libérateur.
Dieu, qu'est-ce donc enfin que notre vie humaine ?
Pourquoi remplir de pleurs ces cercles trop étroits
Où notre âme abattue en gémissant se traîne ?
Est-ce pour nous forcer à regarder la Croix ?
Nous la voyons assez, cependant nous souffrons.

Dieu, viens à notre secours, donne-nous l'énergie
Pour porter haut la tête et notre âme meurtrie
Par le mépris des gens, les heurts et les affronts
Que le monde nous donne en entendant nos larmes.
Gardons-les en nos coeurs, et cessons nos alarmes.
Adressons-nous à Dieu, et cachons nos douleurs,
Car l'homme n'est pas fait pour recevoir nos pleurs.

13A-25
N° 45

PRIX : 50 CENT.

11 NOVEMBRE 1911

La Revue

hebdomadaire

ET
SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISANT LE SAMEDI

VINGTIÈME ANNÉE

SOMMAIRE

GASTON DESCHAMPS	Tombes françaises d'Afrique.....	141
KENÉ PINON	La Géographie humaine..	166
ROBERT D'HUMIÈRES	La Duchesse de Berri en Saintonge et en Bohême (1832-1834).....	189
EDOUARD NYELLE	A propos d'une «folie»...	220
VICTOR DU BLED	L'Académie française depuis 1719 (II) (un).....	230
GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS	Les Comités en Chine au treizième siècle, d'après MARCO POLO.....	249

*Les Mœurs de la vie. — Revues étrangères.
A travers les revues françaises : l'Actualité.
Les Faits et les Idées au jour le jour. — La Vie mondaine et familiale.
La Vie médicale. — La Vie musicale. — L'Art décoratif.
La Vie pratique. — Chroniques sportive et financière.*

LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (5^e) — PARIS

Les manuscrits non insérés
ne sont pas rendus

TELEPHONE : 524-91

A PROPOS D'UNE " FOLIE "

Je crois bien que j'ouvris les yeux à la lumière comme tout le monde. J'eus une bonne nourrice. Jusque-là, rien d'extraordinaire. A quatre mois, je mis ma première dent ; à onze, je marchais seul ; à dix-huit, je parlais comme une fille. Cette précocité m'ouvrit le chemin de la gloire. Aussi, à cinq ans, à l'âge où l'on commence à se sentir quelque chose, je m'aperçus tout à coup que j'étais un personnage ! Tout pliait à mon caprice : parents, amis, serviteurs ; sûr du pouvoir, je devins aussi despote qu'un sultan turc.

Dans la même maison que nous, habitait une jeune femme qui s'était intimement liée avec ma mère. Elle avait une ravissante petite fille de trois ans à peine. Or, un beau matin que nous jouions dans le jardin, sous l'œil bienveillant de nos bonnes allemandes, je voulus prendre à ma compagne sa « folie », poupée à la figure mignarde, aux grelots d'or, à la tunique bleue et blanche et, qu'instinctivement maternelle, elle pressait sur son cœur. Elle résista. Je la lui arrachai brutalement. Comme elle essayait de me la reprendre, exaspéré par cette impudence, je la lui jetai à la tête de toutes mes forces...

... Cries, reproches. Puis, mon père me saisit d'une main ferme et m'emmena dans sa chambre, où je fus aussi royalement fouetté qu'avait pu l'être Henri IV ou Louis XIV, et le gouvernement changea de mains.

Ainsi se termina mon règne éphémère.
J'appris plus tard que l'un des grelots avait blessé

l'enfant à l'œil, et qu'elle garderait toute sa vie une petite tache blanche en souvenir de ma cruauté.

Ensuite, l'histoire de mon enfance tient en quelques lignes. Mes parents moururent l'un après l'autre à quelques mois de distance. Un oncle et une tante, propriétaires d'un château en Normandie, devenus mes tuteurs, me mirent dans un collège. De là, je passais à Saint-Cyr, d'où je sortis sous-lieutenant de dragons, décidé à jouir de la vie.

J'avais compté sans mon oncle, un excellent homme, mais pas commode, et qui, malheureusement, avait collectionné dans sa mémoire bon nombre de fredaines de collégien, sans oublier la colère mémorable portée aussi sur mon casier judiciaire ! Il intrigua donc pour me faire nommer à C..., à quelques kilomètres de sa propriété et me laissa une année de répit. A l'entrée de l'hiver, lui et ma tante me bloquèrent dans l'embrasement d'une fenêtre, et mon tuteur me tint ce petit discours :

— Voyons, mon garçon, tu as vingt-cinq mille francs de rente, une carrière, de l'argent de poche que nous te laisserons après notre mort : que diable ! marie-toi. Nous voulons voir nos petits-neveux courir dans notre parc.

— Mon oncle, m'écriai-je bouleversé, ai-je donc commis quelque crime ?

— Merci, répondit ma tante, tu es aimable, mon neveu.

— Oh ! ma tante, s'il y avait deux femmes comme vous, je...

— Impertinent !

— Tout beau, mon neveu ! j'achève votre madrigal. Cherchez-vous la sée brune ou blonde, peu m'importe, qui vous rendra aussi heureux que... moi, ajouta mon tuteur avec une malice attendrie.

Du soir au lendemain, je devins un homme sérieux. Je me mis résolument au travail. Je ne manquais ni une soirée, ni une réunion mondaine, et au printemps suivant, je revins... bredouille. Pas le moindre frisson,

pas la plus petite insomnie, enfin, rien qui ressemblât, même de loin, à de l'amour. Elles étaient jolies pourtant, toutes ces jeunes filles entrevues dans le chatoiement des toilettes de bal, mais elles me produisaient l'effet d'un espalier de roses trémières où les teintes se fondaient dans une ligne harmonieuse. Impossible d'en isoler une, sans qu'elle perdît immédiatement de son éclat et de sa fraîcheur. Et puis, j'apercevais trop distinctement dans tous les yeux cette sympathie de commande qui me prouvait que leurs mères les avaient toutes renseignées sur ma valeur marchande. Il y a de nos jours toute une génération de Françaises qui méritent autant que les Américaines d'être comparées à « des épingles qui sont toujours retenues par la tête »...

— Eh bien, Jacques, me dit mon oncle au retour des manœuvres, je t'accorde trois mois de sursis. Passé ce délai, puisque tu n'es pas capable de trouver tout seul, j'aviserais.

La menace me donna du cœur. Le dimanche suivant, j'arrivai triomphant avec la mine d'un homme qui vient de conclure une bonne affaire.

— Mon oncle, j'ai trouvé.

— Tu as trouvé?

— Oui, tout seul.

— Ah! Eh bien qui? Jolie au moins?

— C'est que... je ne sais pas...

— Mais alors?

— Alors, je vais voir.

— Jacques, tu es fou.

— Pas encore, mon oncle. Ça viendra; j'espère, quand j'épouserai la petite fille que j'ai blessée autrefois, en lui lançant sa « folie » à la tête.

Mon pauvre oncle se laissa tomber sur une chaise, atteint d'un rire inextinguible.

— Non seulement, il est fou, marmottait-il, mais fou à lier.

Heureusement, ma tante qui est femme (ce qui n'est pas une vérité bien neuve), et qui, étant femme, est un brin sentimentale (ce qui est toujours une vérité ancienne), me regarde doucement.

— Laisse-le faire. Maintenant, on se marie si bêtement. Laisse-lui bâtir son conte bleu.

Et sur cet encouragement, je partis pour B***, avec un congé d'un mois.

Je m'étais découvert, dans cette même ville, une précieuse parente, la marraine-fée nécessaire. Une vieille fille ! Cela devait aimer l'église, les pauvres, les potins, les romans, et peut-être bien les officiers. C'était mon affaire. Sous le précieux prétexte d'une tournée de famille, je débarque donc chez « Hauté et puissante damoiselle de Louvières », et je tombe sur son jour de réception.

— Ma cousine, je vous présente les hommages du lieutenant Jacques de Louvières, votre petit-cousin.

Une femme, grande, mince, avec de jolis bandeaux blancs, une vieille fille, moderne « la femme complète », comme la définit un Anglais, se leva, et des yeux vifs me toisèrent des pieds à la tête.

— Soyez le bienvenu, mon cousin. Comme vous ressemblez à votre père !

Les yeux inquisiteurs s'adoucirent en faisant cette constatation. Je venais de conquérir mon droit de cité. De toutes les profondeurs des bergères, je vis alors des prunelles luire avec intérêt et examiner chaque pouce de ma personne, pour savoir si j'étais bien un « Louvières ». Celui-ci avait connu mon père au collège ; celle-là, toute grise, lézardée de rides, lui avait brodé sa première robe longue. On me questionnait avec une curiosité sympathique. Je devinais cette petite phrase naïvement orgueilleuse sur toutes les lèvres :

« Vous êtes de « chez nous », monsieur, nous le reconnaissons à ce qu'il y a de meilleur en vous. » Je me laissais détailler avec le même habile détachement, la même

impertinente assurance d'une jolie femme sûre de ses charmes.

Après le thé, les visiteurs se dispersèrent un à un, et je restai seul avec ma cousine, qui m'avait retenu à dîner

— Jacques, me dit-elle, avez-vous l'intention de rester quelques jours?

— Pourquoi pas? répondis-je évasivement. On m'accueille si bien.

Et un nom, timidement, s'avança sur mes lèvres.

— Que sont devenus les de Luce?

— Ils n'habitent plus la maison où vous êtes né. M. de Luce ayant perdu sa mère, ils se sont installés dans le vieil hôtel familial, de la rue des Deux-Aigles. Quant à cette pauvre Arlette, votre victime...

— Mademoiselle est servie.

L'apparition du valet de chambre interrompit notre conversation, et ma cousine, étourdissante de verve, ne me permit pas de la reprendre. Avait-elle flairé déjà quelque affaire de cœur ou voulait-elle simplement taquiner ma curiosité. Que signifiait ce : « Cette pauvre Arlette? »

J'errai le lendemain dans la partie ancienne de la ville, curieuse avec ses rues étroites et ses maisons aux fenêtres grillées de lourds barreaux de fer, je reconnuais celle où mes parents avaient vécu. Le souvenir de ma mère revenait plus vivace. Elle était morte dans tout le rayonnement de sa beauté. J'en avais gardé la confuse vision qui souvent s'évoquait toute seule; mais à cette heure, elle sembla surgir précise, présente, et je sentis que cette image allait se confronter avec l'autre et me faire plus exigeant. On ne pense pas assez à toute l'influence d'une jolie maman dans la vie d'un homme, à cette notion d'idéal qui, presque instinctivement, s'imposera plus tard dans ses désirs.

Si cette Arlette de Luce était laide? Si elle était borgne par ma faute!...

Ah ! mon ami Percinet ! Pourquoi Rostand ne vous a-t-il pas tué, à la fin de sa pièce pour ensevelir avec vous toute la génération des « Romanesques » !

En somme, dans quelle sorte d'aventure je m'étais engagé. Je me cherchais des excuses. Orphelin, sans cette longue chaîne de souvenirs qui donnent les liens de famille, je voulais faire un passé au bonheur, le rattacher très étroitement à mon enfance. Il est si fragile qu'on n'ose pas lui faire un avenir ; alors, pour le rendre moins court, on lui rêve une longue jeunesse. Arlette était le passé.

C'était bien le passé aussi, que cet hôtel de Luce, où je fus introduit ce jour-là. La maison ancienne n'avait aucun cachet spécial, mais les marches de l'escalier, usées par le pas des générations, gardaient profondément l'empreinte des aïeux. Une galerie s'ouvrait sur un jardin « à la française ». Dans cette galerie se trouvait une chaise à porteurs en vernis Martin, charmant bibelôt d'un autre âge, et je me figurais que les yeux moqueurs de quelque marquise coquette en ses vertugadins, me suivaient malicieusement quand j'entrai dans le salon. A peine le temps d'y jeter un rapide coup d'œil, Mme de Luce entrait, souriante, les deux mains tendues :

— Quelle surprise, monsieur (car je n'ose plus vous appeler Jacques), de vous retrouver ici.

— Appelez-moi Jacques, vous étiez la meilleure amie de ma mère, il me semble que je vais revivre les jours d'autrefois.

— Oui, je me suis demandé souvent comment nous nous étions si complètement perdus de vue pendant des années.

Nous causions depuis quelques minutes quand un bruit de chaises qui tombaient dans la pièce voisine nous interrompit. Les portières de velours s'écartèrent pour laisser passer un énorme terre-neuve, tenant dans sa gueule un peloton de laine, et poursuivi par une forme blanche qui s'arrêta interdite devant moi.

— C'est ce voleur de Duc qui nous vaut cette incorrecte présentation, reprit Mme de Luce quand elle fut remise de sa surprise.

— Ma fille Arlette. M. Jacques de Louvières, un vieil ami.

La jeune fille, qu'un brusque afflux de sang avait rendue toute rose, s'inclina gracieuse, tandis qu'un mutin sourire s'esquissa rapide sur ses lèvres devant ma très jeune vieillesse. Puis, tout de suite, le fin visage redevint grave, et les yeux timidement se voilèrent des cils aux longues soies.

— Arlette, veux-tu nous servir le thé?

Arlette, qui congédiait son chien avec la promesse d'un châtiment exemplaire, retourna vivement sur ses pas près du plateau qu'un domestique venait d'apporter.

Quand je me levai pour recevoir ma tasse de thé, je pus admirer à loisir une tête plutôt petite, un peu hautaine, une bouche aux coins relevés par l'habitude du sourire, laissant voir une rangée de dents blanches, luisantes comme de petites amandes, des cheveux blonds et de grands yeux qui regardaient loyalement. J'y cherchais anxieusement la trace de ma cruauté; à peine une éraflure sur l'iris de l'œil droit, un imperceptible pois blanc sur du velours noir. Très mince, avec la taille d'un jeune bouleau qui s'est élançé trop vite, elle allait et venait sans l'ombre de coquetterie, avec des pas qui feu-traient sur le vieux parquet de chêne.

— Mademoiselle, commençais-je, un peu vexé par cette imperturbable indifférence, madame votre mère, en me présentant, a eu l'indulgence de ne pas décliner tous mes titres. Savez-vous que j'ai été votre bourreau? On vous a sans doute conté l'histoire?

— Oui, monsieur, répondit-elle avec un pli malicieux sur les lèvres. Vous étiez fait pour le métier des armes, votre vocation s'est dessinée très jeune, m'a-t-on dit.

— Et vous m'avez pardonné?

— Oh ! j'ai eu bien le temps d'oublier.

Et un petit rire, comme une fusée qui part toute seule, me figea pour le reste de la visite dans les banalités et le papotage obligatoire.

En sortant, j'essayais de classer méthodiquement mes sensations, mais en vain. Une chose me paraissait très nette. C'était moi, cette fois-ci, que la « folie » avait atteint. Je m'étais laissé prendre à mon propre jeu. Je voulais vivre un conte, mon conte resterait inachevé. J'avais imaginé le plus invraisemblable des romans et je me voyais très probablement condamné à aimer tout seul. Mlle de Luce ne m'avait pas accordé une petite minute d'émotion. Elle avait bien d'autres chiens à fouetter, à commencer par Duc à qui c'était promis...

Huit jours se passèrent, puis quinze, puis mon petit mois de vacances s'émietta tout bêtement à C***. Je voyais Mlle de Luce au tennis, chez elle, aux nombreux thés que ma cousine donnait en mon honneur. Elle me regardait juste comme on effleure une pierre, sans la voir, et continuait à rire de ce joli rire, clair, flûté, qui trahit une incurable jeunesse.

Comment dire à cette enfant : « Voulez-vous vivre la vie ? » quand elle était si heureuse de la rêver encore. Pourtant, de tièdes brises devançant bien quelquefois le printemps... Est-ce que les âmes de jeunes filles seraient comme ces eaux claires qui reflètent toutes les fleurs, toutes les branches d'arbres, mais que rien ne trouble sous ce voile tremblant dans leurs mystérieuses profondeurs?... J'espérais, sans pouvoir dire pourquoi.

Mon congé expirait, dans quelques jours, mon oncle me rappelait pour me présenter je ne sais quelle héritière de son choix. J'allai voir ma cousine de Louvières et lui confiai mes projets à demi-mots. Elle comprit tout de suite avec cet instinct secret qu'ont toutes les femmes quand il s'agit de souffrances qu'elles peuvent guérir.

— Je crois que la chose n'est pas aussi désespérée que vous le supposez, mon cher Jacques, dit-elle pensive.

Je la regardai, ses yeux semblaient errer sur de lointaines choses qu'elle voyait seule. Songeait-elle à des tendresses mortes, à des tendresses douloureuses... Je ne sais... Sa physionomie redevenit très vite spirituelle et gaie.

— Voyons, mon ami, récapitulons vos chances. Physique, fortune, famille, acceptables. Caractère, humil caractère? mauvais antécédents. J'essaierai.

Et sur ce très faible espoir, elle me congédia.

Quand je revins chercher le mot de ma destinée, Mme de Luce était dans le salon. Elle m'accueillit avec un sourire qui était déjà une promesse :

— Arlette est dans le jardin, me dit-elle simplement. Je crois que vous avez quelque chose à lui demander. Allez, j'ai confiance en vous.

Je descendis le perron dans un rêve, dans cette sorte d'évanouissement moral qui suit les fortes émotions et ne laisse vivre aucune pensée. La jeune fille marchait lentement, recueillie. Le soir tombait. Le soleil à travers les arbres laissait encore traîner sur les pelouses quelques flots de lumière. Et tout à coup, au détour d'une allée, nous nous trouvâmes l'un en face de l'autre sans rien nous dire.

Peut-être à cette heure, l'ombre de quelque aïeul poudré traversant le jardin m'inspira ces mots d'un autre âge pour rompre le silence qui nous étreignait tous deux.

— Mademoiselle, lui dis-je. Je vous ai blessée autrefois à la tête. Voulez-vous me permettre aujourd'hui de vous viser au cœur?

— Touché, monsieur, comme autrefois!

J'ai mis au doigt de ma fiancée un saphir aux sombres reflets, qui brillent moins cependant que ses grands yeux lumineux. Elle m'a donné en échange une petite boîte où reposait la « folie », poupée à la figure mignarde, aux grelots d'or, à la tunique bleue et blanche, retrouvée dans l'armoire aux vieux jouets.

Sur la boîte, de sa large écriture, ma fiancée avait tracé deux mots : « Chère folie ! »

ÉDOUARD NYELLE.

Chère folie !

LA SEMEUSE 1909

REPONSES.

Nous insérons aujourd'hui les réponses à cette question : faut-il laisser aux enfants une grande initiative ? Dans quelle mesure ? Veuillez motiver votre opinion et nous dire les avantages ou les inconvénients de l'initiative.

N°1

A priori, il semble que le problème pourrait fort bien se résoudre dans un "non" catégorique, si la maxime qui doit guider dans l'éducation : "Il faut diriger et non pas supporter ses enfants" devait être prise au pied de la lettre. Supporter ses enfants, c'est se mettre, de prime abord, en état d'infériorité, c'est laisser à leur initiative, ou plutôt au gré de leurs caprices, le soin de dérouler le fil conducteur de leur existence. Les diriger, au contraire, c'est prendre ce fil en mains, le mettre à l'abri de toutes les surprises, de tous les chocs. On ne doit pas élever les enfants pour soi ni pour eux, mais pour la vie¹. De là, une troisième méthode qui s'impose. Il faut diriger l'initiative chez l'enfant. Si paradoxal que paraît à première vue la rencontre de ces deux mots, ils peuvent pourtant s'allier très facilement dans la pratique.

Quand on donne à un jeune homme de 16 ans un permis de chasse longuement convoité, on ne se contente pas d'y joindre l'arme à feu indispensable. On commence par lui en apprendre tout d'abord le maniement, à lui en détailler quelquefois de façon très technique toutes les pièces. Cela ne suffit pas, on exigera encore qu'il tire un certain nombre de coups en l'air - à blanc - pour s'assurer que les explications ont été bien comprises. Ses premières battues, il les fera très sûrement et très sagement accompagné d'un professionnel, d'un chasseur expérimenté.

Malgré tout, il manquera plusieurs lièvres et ce fervent et novice disciple de St. Hubert devra supporter, plus d'une fois, les impertinentes piailleries des moineaux gouailleurs qu'il aurait pu tirer à

bout portant.

Laisser de l'initiative à l'enfant, c'est lui mettre entre les mains un permis de chasse et une arme à feu : la liberté. On a tort de ne vouloir le faire qu'à une échéance fixe et trop souvent, d'oublier de lui en expliquer, au préalable, le maniement. Surtout il est dangereux de ne pas lui avoir imposé à l'avance et fait faire un apprentissage raisonnable. Le danger n'en est pas moins grand pour les autres que pour lui. Il vaut mieux l'habituer petit à petit à s'en servir, en mesurant l'arme à sa taille, les battues à ses forces et le laisser faire quelques petites expériences qui, peut-être, c'est très possible, molesteront son amour-propre de chasseur ! Hélas, Dieu n'a point voulu faire de l'expérience une vertu originelle qui puisse se transmettre à la postérité !... Elle ne s'acquiert ordinairement qu'avec l'âge et à ses propres dépens. "La sagesse, a-t-on dit, est un fruit d'automne, et même alors que de fois victime des mauvaises saisons."

Dans un grand nombre de pensionnats de jeunes filles, en Angleterre ou en Allemagne, on laisse aux élèves une après-midi libre tous les quinze jours. On abroge, pour ce quelques heures, le règlement et chacune peut se livrer, sans contrôle, à n'importe quelle occupation de son choix. Les professeurs, sans se rendre invisibles, deviennent aussi impassibles que les débonnaires agents de police en cire du musée Grévin. Mieux que cela, même dans les cas graves, les autorités n'interviennent que sur la demande expresse des élèves. Si l'une d'elle est victime d'un accident, l'infirmière, même présente, n'offre pas ses services et n'intervient que s'ils sont formellement requis. Une petite fille racontait que ces jours-là, elle était bien plus sage. - Pourquoi ? lui demandait-on. - C'est, répondit-elle, très originalement, que les autres jours, je ne porte que la moitié de moi-même, c'est ma maîtresse qui porte l'autre. Je n'ai donc que des moitiés de bonnes idées... Sans doute cette mesure ne peut être appliquée indistinctement et sans discernement. Pour les très jeunes enfants, l'initiative ne peut leur être laissée que pour des choses de m inime importance, et encore comme pour les bébés qui s'essayent à marcher seuls, leurs mères ne leur permettent de s'avancer qu'entre les bras maternels qu'elles tiennent à

distance comme garde-fous.

Michelet, pédagogue certes très discutable, définissait ainsi l'éducation : "l'éducaion, c'est de l'amitié." L'amitié ne si'mpose pas, mais elle obtient souvent sans demander. C'est ainsi qu'il faut laisser de l'initiative aux enfants. Passer une sorte de contrat entre l'autorité de l'éducateur et la liberté de l'enfant, une espèce d'entente cordiale pour que s'épanouisse à l'aise la fleur de sa vie : "Laissez venir à moi les petit enfants" a dit N.S. Il comptait donc sur l'initiative des tout petits. Dans ce "laissez venir", il a mis un désir, celui de recevoir librement les prémisses de leur amour.

Silex.

3A.30

Extrait de la Revue « La Femme Belge »,
n° 6, Avril 1914.

LES MIDINETTES

Je crois que l'étranger traversant Paris sera vivement intéressé par la physionomie particulière de l'ouvrière, de la « Midinette » parisienne. Elle ne saurait passer inaperçue.

Il y a quelque temps, dans une grande ville italienne assez proche de notre frontière, j'ai suivi des yeux pendant quelques minutes, les « Midinettes » turinaises à la sortie des ateliers. Eh bien ! elles n'avaient pas le je ne sais quoi, l'indéfinissable cachet, la grâce mutine, le piquant, l'élégance native qui pare le dernier des petits trotteurs de Paris.

Habillée d'une robe de quatre sous qu'elle porte avec des airs de duchesse, le minois chiffonné, le petit nez curieux aux ailes toujours frémissantes, l'œil vif, ingénu ou provoquant, avec cette démarche de trotte-menu qui a devancé depuis longtemps la mode des jupes étroites, elle passe au milieu des rues de la capitale, égrenant son rire argentin et ajoutant son petit contingent à notre réputation de race gaie et légère.

Gaie, elle l'est du matin au soir, la gentille ouvrière parisienne, une chanson aux lèvres et ce sourire brave qui fleurit malgré la fatigue, les brutalités de sa vie, les rebuffades du contremaître ou les impertinences de la « Première ! »

Légère, elle l'est aussi, par son âge qui la livre sans défense à la démoralisation de l'atelier, ou à l'occasion qui l'attend à la porte, de gagner de l'argent sans travailler.

Au marchand de bonheur à qui elle demande « le prix d'un sourire et qui lui répond : deux larmes, » elle paie longtemps, sans compter, jusqu'au jour où un sanglot désespéré étreint son jeune cœur. Il y a de tout dans cette dépression soudaine, un adieu à la vie, au bonheur, une impossibilité de se débattre qui sent la mort.

Quelques-unes, les privilégiées, mieux taillées pour le « struggle for life », instruites de leurs devoirs, défendues par des principes religieux, passeront fièrement sans que leur jeunesse puisse être ternie par cette buée malsaine qui les enveloppe de toutes parts, les oreilles fermées aux conversations, aux chansons honteuses, sachant résister à ce danger permanent du journal, de la revue, du roman ignoble qui tombent dans leurs mains pour des prix dérisoires, ou du théâtre qui s'ouvre trop facilement et trop gratuitement devant leurs gentils minois.

Oui, celles-là résisteront à la tentation longtemps. Toujours ? Qui sait ? Et les autres, les faibles, les ignorantes, les désemparées ?

Comment mettre une pensée sérieuse dans ces petites têtes d'oiseaux ? Perpétuellement affairées, avec des heures de repos si brèves, comment leur demander de réfléchir sur tous les grands problèmes qui agitent l'âme humaine. Comment les arracher aux préoccupations matérielles ?

C'était difficile, mais non pas impossible !

Un jour, on vit à midi une bande d'oiseaux mutins et tapageurs se réfugier sous les voûtes sombres de la Madeleine.

Le problème était résolu.

Une œuvre venait de naître qui répondait à l'un

des impérieux besoins de notre organisation sociale : l'œuvre des missions de midi.

Les petites moinettes parisiennes se firent bien un peu prier, c'était si nouveau pour elles de réfléchir, de se taire surtout. Au commencement, elles continuèrent à pépier en sourdine, à lisser leurs plumes avec de vieilles habitudes de coquetterie, mais le moderne François d'Assise, prédicateur des oiseaux de la Madeleine, eut le don de les apprivoiser et de les retenir, silencieux, recueillis, attentifs pendant... un quart d'heure.

C'était un succès. Il se renouvela pendant 15 jours.

L'œuvre était fondée, et, détail touchant, par les ouvrières elles-mêmes.

En 1908, quelques jeunes filles de la Bonne Garde des Sœurs de la Charité de la Madeleine demandèrent à leur Supérieure de vouloir bien organiser, pour leurs compagnes d'atelier, une petite retraite d'un quart d'heure à midi et demie, pour les aider à les ramener à la pratique religieuse (*).

L'initiative réussit au-delà de leurs rêves. Il y eut tour à tour une retraite pour les « moineaux » de St^e Élisabeth, N. D. des Victoires, St^e Eugène, St^e Roch. Toutes les paroisses voulurent avoir leurs missions de midi.

L'église de St^e Louis d'Antin pensa aux débitrices du Printemps et d'autres grands magasins et leur consacra une mission spéciale.

C'est dans cette paroisse qu'un jour, Monseigneur qui avait bien voulu présider l'un des exercices, distribua 1700 souvenirs, sans compter toutes les

(* D'emprunter quelques-uns de ces détails à l'excellente brochure de M^{lle} Marie Léprieux : « Les Missions de Midi ». Reims, 5, rue des Trois-Roisinet.

ouvrières ou employées parisiennes qui s'esquivèrent pressées par l'heure, par des portes dérobées, sans prendre part à la distribution.

La propagande se fait tout naturellement par les intéressées elles-mêmes. Zélatrices attirées d'un groupe, munies pour la plupart de leur brevet de camelot, elles propagent la bonne nouvelle à l'aide de petits papiers multicolores qu'elles glissent discrètement dans la main avec un sourire.

L'une d'elles distribuait ses imprimés aux environs de la Madeleine lorsqu'un sergent de ville l'interpella vivement et confisqua les papiers. Non munie du brevet obligatoire, elle s'en allait, très vite, toute apeurée lorsque, au détour de la rue, elle se retourna machinalement. O surprise ! l'agent continuait légalement la distribution !

La curiosité, l'écœurement de la vie ou le besoin d'idéal, mieux encore, le besoin de croire, en amènent un grand nombre sans qu'il faille une très forte pression pour les inciter à prendre part aux exercices de la Mission.

D'autres viennent là tout naturellement avec de vieilles habitudes de boire aux sources claires. Là comme ailleurs, il y a des âmes comme des pins, droites et fières, d'autres comme des bouleaux aux branches fines que la moindre neige courbe jusqu'à terre.

Il faut un doigté spécial pour donner à chacune sa mesure.

Aussi lit-on sur les feuilles d'invitation la plupart des noms connus de la chaire française.

L'ouvrière parisienne est très complexe par le fait de sa vie et de sa culture. Sur ses études primaires, elle a greffé toute une petite science de

hasard, butiné quelquefois dans des livres graves et sérieux. On a lu à diverses reprises aux Cercles d'Études de l'École Normale Sociale (1) des travaux d'ouvrières abordant de difficiles questions sociales qui dénotaient une compétence, une sûreté de jugement vraiment surprenantes.

Les prédicateurs abordent des sujets comme ceux-ci : Les théories antichrétiennes rabaissent la dignité de la femme au lieu que le christianisme lui révèle sa véritable grandeur. Et les subdivisions sont fort suggestives. Libre pensée et pensée libre : une distinction nécessaire. La libre obéissance du croyant. Les contraintes bienfaisantes, etc. Ils s'adressent aussi au cœur de la jeune fille et lui parlent de ses besoins de croire, d'espérer, surtout de sa soif d'idéal et de bonheur et des contradictions de la douleur. Ce mot si horrible pour leurs cœurs de vingt ans, s'adoucit de tous les espoirs de la Religion. La Religion n'enlève pas la douleur, elle la soulage. C'est la différence d'une plaie qui est pansée à une plaie qui ne l'est pas. Le mot, je crois, est de M. d'Haussonville.

Mais surtout, de nouvelles lumières lui auront-elles apporté une plus complète révélation d'elle-même, du mystère de sa destinée.

L'intelligence commence à se tourner vers le tabernacle, divinement éclairée des rayons de la Foi, et l'âme, avide de pureté, insensiblement s'achemine vers le confessionnal chercher la parole rédemptrice, la seule qui soit capable d'alléger

(1) L'École Normale Sociale a pour but par des conférences et des Cercles d'études qui ont lieu chaque semaine à l'Institut catholique de Paris, d'intéresser et surtout d'éclairer sur le devoir social des femmes du monde.

une âme mécontente, alourdie de mal et de la faire monter.

Au moment de Pâques, de mystérieux et silencieux miracles s'accomplissent. Il y a des résurrections, des pentecôtes, des ascensions. et sur beaucoup de jeunes et jolis visages s'épanouit toute la paix joyeuse des âmes renouvelées.

Des œuvres corollaires continuent le long de l'année les efforts des missionnaires : réunions mensuelles, cours supérieurs de religion ; ainsi les employées de banque, libres de leur temps à 5 h. $\frac{1}{2}$ ou 6 h. $\frac{1}{2}$, ont obtenu de multiplier leurs cours de religion. A la rue de Richelieu, une bibliothèque d'éducation religieuse et morale rend d'éminents services. Impossible de passer sous silence l'œuvre fondée par le P. du Lac en 1893, des restaurants de dames seules, et qui préservent les jeunes filles des promiscuités du café ou du bar. Enfin les syndicats, en se multipliant, créent entre les ouvrières le lien de la profession et contribuent de plus en plus à assainir par la force mise en commun l'atelier de l'immoralité.

En 1910, le *Correspondant* parlait de 200.000 communions d'ouvrières à Paris le dimanche. N'est-ce pas déjà un résultat ?

Et que ne peut-on pas attendre de l'avenir, devant cette magnifique floraison de chrétiennes pures et vaillantes.

Car elle est vaillante et brave la petite ouvrière parisienne quand on regarde de plus près son endurance à la fatigue, son ardeur au travail.

Elle se plaint rarement, par fierté peut-être, par courage aussi, et dans les plus humbles travailleuses, on reconnaît très vite cette nuance d'âme jolie.

Elle sait depuis son enfance le mot du poète belge :

« La vie est à monter, et non pas à descendre »
et elle monte bravement sa vie pour peu qu'on
l'aide à se tourner vers les sommets.

C'est ce que fait l'œuvre des missions de midi.

Hélas ! elle n'atteint pas toutes les Midinettes,
quelques-unes en restent encore éloignées ; et
chaque jour les penche davantage vers le terre-à-
terre hâtif, fiévreux de leur vie d'atelier. Rien, en
apparence, ne les différencie des premières ; mais
je songe en les voyant, aux deux prisonniers dont
parle certain conte anglais. Par la fenêtre grillée
où le jour leur était donné parcimonieusement,
l'un regardait le ciel, l'autre... la boue.

CLAIRE MONESTES,

Genève 3/12/13.

2 juillet

Choses d'Irlande!

J'abandonne cette amie à peine débarquée.
Ce "dear dirty Dublin"! C'est ainsi que Lady M.
Gan apostrophe dans ses écrits sa ville natale.
Ce cher sale Dublin! De fait il est bien sale et
bien pauvre. La misère grouillante sordide du "proletariat"
s'étend jusqu'au seuil des riches. Et pour
rien de plus folle que cette arrivée à Kingstown "via
mail" quand l'île commence à se profiler toujours
voilée dans ses éternelles brumes blanches. Aujourd'hui
tout juste je jette un coup d'œil sur cette baie que
Piodore a chantée et qui n'a peut-être qu'un
rivale, celle de Naples. Je cours à la station et, en
route pour Wicklow on un de mes amis de collège
m'offre dans son vieux castel une hospitalité toute
... irlandaise. Quelques heures après, j'arrive chez le
O'G. au moment où le thé réunit toute la famille
au salon, un salon rouge, privilège des races royales
et mon ami est l'un des descendants authentiques d'
l'un des 11 rois d'Irlande.

La soeur une belle jeune fille de la race nuite
après une sommaire présentation me nich immédiatement
entre les mains une tasse de thé en plantant
ses grands yeux de perovche dans les miens avec
cordiale désinvolture qui rompt la glace au premier
— Attends, me dit ^{Harry} mon ami, je vais te présenter
la reste de la nichée, ce sera une chose faite.
porte s'ouvre 10 ou 11 enfants, je ne sais plus au
juste viennent gravement me donner un vigoureux
shake-hand qui me promet tout de suite de la
sympathie. A peine ai-je pu entrevoir les joues roses
des petites filles perdues dans leurs capotes Greenaway, et
gros bébés ~~proffus~~ ^{avec leurs} jambes nues armées de sandales, qui
tout se replient en bon ordre vers leurs nurseries respec-
tives. Voilà la vie libre et saine, toute la journée
au grand air dans des sports de leur âge, ils développent
leurs nerfs et leurs muscles et le travail intellectuel plus
tard ne pourra plus anéantir leurs corps rompus et la

Après le souper, Harry m'annonça dans le p.
— Eh bien! lui dis-je, te présenteras-tu à la Député?
Où en sont les nationalistes? Et le Jim Tein?

— Je sais, me répondit-il, on prétend que'il n'y
a que les poètes qui sont comme les ours et se divorcent

Le temple secret!

Nul ne le connaît, nul ne peut
y venir s'il n'y est appelé, nul ne
peut troubler sa paix. Toute une por-
tion de l'humanité s'agite, huela
vie, passe en rafale devant sa
porte close. Le vent s'acharne contre
sa toiture frêle, Les orages, la grêle,
les giboulées du printemps, les orages
imprévisibles de l'été, les bouffées
pluies d'automne, les neiges de l'hiver
qui paralysent les derniers efforts de
la vie, la nature entière pousse sa
mesure avec une rage impuissante
contre ses minces parois, toutes ses
pierres restent debout — étonnamment!

O toi, voyageur indiscret, ne
cherche pas à pénétrer ce mystère.
Regarde si tu veux, tout lâchement

par le vitrail du chœur. — Et ce q. tu vois?
Non. Tu ne pourrais voir. Nulle main
humaine ne pourrait déceler ces volets
clos. Résigne-toi et passe. Passe
jusqu'à ce q. le temps meure, obéissant
à la grande voix. Au son de cette voix
s'ouvrissent toutes les portes closes, mais
aujourd'hui passe et ne reviens pas.
Ou plutôt, si tu es fatiguée, si tu
es triste, si tu es seul, reste sur le
parvis, repose-toi mon frère. On ne
peut pas entrer dans le sanctuaire
mais moi, je prendrai vers toi.
Conte-moi ta peine? Toute ma
richesse, tout mon bien, je te le
donnerai, tout, excepté ce qui est
au maître du temple, et encore
cela même, je peux te le prêter
pour un temps si tu es pauvre,
misérable, abandonné.
Pourquoi es-tu ainsi au hasard

étranger partout, sans foyer, sans appui, sans guide! Qu'as-tu fait de ton temple? Car mon maître qui est le Dieu t'a fait ce don suprême, le vent nécessaire, au premier jour. Il t'a donné une âme. Ne la sens-tu donc pas palpiter dans ta poitrine oppressée, ennuiee dans tes passions, dans ta lâcheté, dans ton égoïsme? L'as-tu tuée, détruite à jamais; est ce un cadavre dans la pourriture du tombeau que habitent tes rêves au fond de toi-même. Oh! alors, viens plus près de moi encore, viens sur mon cœur parce que tu es malheureux, parce que nulle misère sur cette terre ne peut se comparer à la tienne, parce que tu es digne de toute ma pitié et de tout mon amour. Viens. Je vais t'ouvrir mon âme et te donner... de ce qui m'a été donné. Car vois-tu, mon ami, mon frère, j'étais pauvre

aussi, abandonné, misérable; nul n'échappé à cette pauvreté première, et le Maître à passé, il m'a aimé. et pour demeurer chez moi, il s'est bâti un temple secret. Je n'ai pas même eu le mérite d'accepter; le don était volontaire, absolu, indiscutable, mais il m'a laissé la liberté de lui dire: "Maître, sans vous, je ne puis rien, restez avec moi" usque ad vitam aeternam. Vous m'avez donné ce temple, seule j'en mériterais, laissez moi vous le rendre, non, vous le donnez sans réserves pour que vous en disposiez suivant votre bon plaisir.

Et c'est ainsi, mon frère q. montaigne est resté debout, le tien est tombé parce qu'il était vide. Et n'y a q. les maisons inhabitées qui tombent en ruines. Les autres, au fur et à mesure des destructions du temps, se recrépissent, se restaurent, les murs peuvent se regarder hélas! mais le Maître vigilant

ne permet jamais q. l'échancure se
fasse trop large, trop profonde, et lui-
même, de sa main divine recule la
pierre tombée.

Releve toi, mon frère, n'aie pas peur, ne
crains rien, ne te lance pas plus
loin sur des ruines. L'herbe ne
sait pas ne pas reverdir après l'hiver,
et sur les débris des villes enchevêtrées,
d'autres villes se sont élevées magnifiques,
plus belles encore de vie sur la mort.
Et surtout depuis la mort de l'Éternel Vivant
la vie a fermé plus belle, plus pure
plus forte q. jamais, elle ne saurait
laisser dans des veines chrétiennes. Tu es
mort oui, mais pas pour toujours,
tu peux revivre quand tu voudras,
maintenant, à cette minute même
par un seul acte de ta volonté, sim-
plement "si tu veux". Et "si tu veux".
Ton bonheur sera grand, aujourd'hui plus.

... la suite manque.

17-11-1908

Et il est un sentiment difficile à dire
 que l'on aime toujours sans pouvoir rien en dire,
 N'est-ce pas en ce monde, un peu de sympathie ?
 Seul être que l'on peut garder toute la vie,
 Mais si j'ose au moins lui dire quelques mots secrets
 C'est que si j'étais parvenue, vous n'en pourriez rien dire
 On est plus courageux lorsqu'on est plusieurs
 qui défient la mort, on est plus sûr de soi,
 Oui, nous nous aimons tous, à qui bon le redire !
 Car c'est une parole à mettre en un souvenir
 Voyez c'est de famille et nous n'y pourrions rien.
 Mais vous, nous aimez-vous ? Ah ! je le voudrais bien !

Claire Bonnet
 91 Avenue de la République

- attitude très complexe, ton-
nante, ténue, anxieuse etc.
âme mystique - telle orga-
nité de ventement. telle acuité
qui lui donne - presque - une
incapacité de tous.

Elle le surpasse intuitif
de droit et tout que de
l'organe d'intelligence, exquise
ténacité - énergie, profond

attire en temps de paix.
Décuplé et merveilleux -
monte sur le devant une
cristalle ou un impérieux
dévot, l'air dévot -
étincelant - susceptible
... ..

poésie "rigante", exclusive.
Caractéristique; l'air on s'agit
l'ombant continuellement
l'âme - l'âme - l'âme - l'âme
Délir - l'âme - l'âme - l'âme
Contraste qu'il en est défini
d'analyse. En deux mots
l'âme de l'âme qui en vau
la peine que d'accent
l'ombant le sur - l'âme - l'âme
l'ombant l'âme - l'âme - l'âme
l'ombant "l'âme - l'âme - l'âme".
l'ombant / l'ombant naturelle
l'ombant à toute époque
l'ombant, spirituelle, l'âme
l'ombant (l'ombant); mais si l'âme
l'ombant ce qu'il en faut pour
l'ombant l'âme - l'âme - l'âme - l'âme
De l'ombant l'âme - l'âme - l'âme - l'âme

CP
~~Musiciens de Staveland~~
1871/1873

~~Reuni. des 2 mondes DU/1863~~

Claire au travail ...

Liby ^{ou} Lettres sur la Chimie p. 309, Paris 1859
"L'erreur n'est q. l'ombre projetée par la vérité, quand la
marche de ses rayons est arrêtée par leur passage à travers
l'esprit épais et opaque de l'homme."

+ 6. Nov.

Hygiène de la maison.

Je n'entre pas dans les considérations ^{bactéri} à propos de votre maison Oh! - bien sûr que je puis vous indiquer comme règle générale qu'il faut choisir une rue bien aérée loin des marais. Des rivières autant que possible insistez p^r? qu'on vous la blanchisse à neuf avant d'y entrer et vous même de prendre la précaution de la souler. Mais voyez n'oubliez pas cette chose là ^{particulièrement avec des insectes} ~~à propos~~ des insectes. Je veux vous parler aujourd'hui de l'hygiène de votre chambre à coucher. De l'air, beaucoup d'air, de la lumière et une grande propreté voilà ce q. l'homme a besoin de trouver autour de lui p^r? se bien porter. Ces conditions sont enure + nécessaires p^r? la ch. à coucher.

Touch. à couch. d'après les statistiques faite exception faite p^r? les parents et la malade n^o 1 y passent à peu près le tiers de notre vie. Elle doit donc être la pièce la mieux aménagée de la maison.

?

L'air spongieux autant q. possible bien
exposé au soleil. Le moins possible de tentures
et de rideaux possibles, p^o laisser mieux
pénétrer l'air et le soleil.

Le soleil est un des meilleurs agents
pour tuer un g^o nombre de microbes.

On s'en rend compte par la petite expé-
rience suivante. Remplissez 2 verres d'eau
exposez l'un d'eux à l'action directe d'un
rayon de soleil et l'autre laissez-le à
l'ombre. Au bout d'un certain temps
au microscope v^o constaterez q. le
verre qui était sous l'action du soleil est
débarassé d'une g^o partie de ses mi-
crobes. Donc le soleil ^{peut} désinfecter,
une tapisserie très claire qui ne risque pas
trop de s'éteindre, et oubliez la saleté p^o
ne plus songer qu'à voter l'autre

d'expérience et d'autorité sur ce point.
Prenons - les si vous voulez et commençons
à les étudier au moment (ou ils s'éveillent
à la vie ~~seuss~~ consciente.

Posons d'abord ce principe : la mère (je n'en
dis autant pour une maîtresse d'école s'il y a
à sa place) doit diriger ses enfants et
non les supporter. Supporter ses enfants
c'est du premier coup, se montrer inférieure
à sa tâche et abdiquer son autorité. Et
combien de mères / supportent leurs enfants
au lieu de les diriger.

Il faut diriger ses enfants ^{diriger} ~~diriger~~
leur corps comme leur âme et avec la
volonté arrêtée d'obtenir d'eux sur ce point
tout ce que vous devez en obtenir.

Au point de vue physique, ^{Sept choses} ~~Sept choses~~
en particulier contribueront à leur donner
une bonne santé

- 1° Le bon air
- 2° La bonne nourriture
- 3° La vie réglée
- 4° L'exercice des jeux
- 5° Une température convenable

- 6° Le choix des vêtements
- 7° La propreté et les bains
- 8° Les soins médicaux

Vous développerez par la suite chacun de
ses points; c'est revenu d'ailleurs sur les principes
d'hygiène générale que je vous ai déjà donnés.
Dans les premières années surtout l'enfant
doit être surveillé plus étroitement au point
de vue physique car sa vie est plus fragile
et il subit plus vite et plus fortement toute
espèce d'influence. Mais même chez un en-
fant de 1 à 2 ans, on doit déjà avoir
en vue sa éducation morale dans la manière
dont on apaise ses petites colères, dans le
choix des mots qu'il commence à bégayer.
Il ne faut jamais oublier que toutes ces premières
impressions auront une répercussion plus
tard. Si vous supportez ses cris et ses pleurs
avec énervement, il deviendra nerveux lui
même et capricieux, si vous le faites mar-
cher trop tôt, ses petites jambes fléchiront sous
le poids de son corps et formeront le arc,
ce qui ne se corrige jamais entièrement.
Sentez vous savez broder, et vous savez
quelle minutieuse préparation est le bout de
d'une lettre au plumet. Exercez cette com-

J'arrive à la nourriture, je ne parlerai pas des
 enfants en bas âge puisque je sais q. v. l. pour vous pro-
 uver facilement du lait stérilisé, mais le tout de laout
 chout ^{plus} est peut être laissé à entretenir. Vous savez com-
 me il est important de le tenir d. une propreté
 parfaite, il y en a qui croient qu'elles remplissent
 cette condition en le mettant à tremper toujours dans
 le même bol d'eau jamais renouvelée. C'est une grave
 erreur, si le caoutchouc est bon, après toutes les soirs
 faites le bouillir pendant 5 ou dix minutes de la
 manière suivante. Mettez le dans une casserole à l'eau
 d'eau froide et laissez l'ébullition se faire, ~~vous stérilisez~~
~~ainsi qu'ils se le disent eux.~~ Avant 3 ans l'enfant
 n'a pas besoin de viande car son estomac la digérerait
 difficilement; donnez lui des œufs qui ne seront pas
 cuits durs naturellement. Les œufs durs sont très lourds
 mais bouillis, à la coque en lait de poule etc. des
 purées de pommes de terre, de pois, de lentilles...
 des pâtes bien préparées et des fruits cuits, des petits
^{ligumes très préparés, pas trop de matière grasse}
^{ou au lait, au beurre etc.} bien entendus pas
 de vin ~~même~~ avec ce régime vous êtes sûrs d'éviter
 les coliques et les fatigues d'estomac. J'insiste sur les
 purées de lentilles, en hiver, surtout on s'en procure faci-
 lement et des savants ont reconnu que c'était le mets
 qui contenait le plus de substance salubre et assimil-
 able et nourrissante; en a dit q. se digère le mieux et nourrit
 le plus. Dans la liste q. j'avais il y a qq. temps tous les
 y est les lentilles passaient pour beaucoup plus ^{nutrimentales}
 que la viande.

J'arrive à la nourriture, je ne parlerai pas des
 enfants en bas âge puisque je sais q. v. l. pour voir pro-
 duire fait avec du lait stérilisé, mais le tout de laout
 choux peut être laissé à entretenir. Vous savez com-
 me il est important de le tenir d¹ une propriété
 parfaite, il y en a qui croient qu'elles remplissent
 cette condition en le mettant à tremper toujours dans
 le même bol d'eau jamais renouvelée. C'est une grave
 erreur, si le carotchox est bon, après tous les soirs
 faites le bouillir pendant 5 ou dix minutes de la
 manière suivante. Mettez le dans une casserole à froid
 d'eau froide et laissez l'ébullition se faire, vous obtenez
 ainsi qu'ils se détreussent. Avant 3 ans l'enfant
 n'a pas besoin de viande car son estomac la digérerait
 difficilement; donnez lui des œufs qui ne seront pas
 cuits mais naturellement, les œufs durs sont très lourds
 mais bouillis, à la coque ou lait de poule etc. des
 purées de pommes de terre, de pois, de lentilles...
 des pâtes bien préparées et des fruits cuits, des petites
 tomates au lait, au beurre etc. bien entendu. Pas
 de vin même avec ce régime vous êtes sûrs d'éviter
 les coliques et les fatigues d'estomac. J'insiste sur les
 purées de lentilles, en fines, surtout on s'en procure au
 Lencul et des savants ont reconnu que c'était le mets
 qui contenait le plus de substances facilement assimi-
 lables et nourrissantes i.e. a dire q. se digère le mieux et nourrit
 le plus. Dans la liste q. j'avais il y a qq. temps tous les
 yeux les lentilles passaient pour beaucoup plus ^{facilement}
 que la viande.

l'enfant restera deux ans, mais le contrat est verbal, et qui ne sait que les paroles s'envolent !...

Au point de vue social, ces milliers d'apprenties mal formées ne peuvent devenir que des ouvrières médiocres, à part quelques exceptions, et la situation actuelle impose, plus que jamais, le devoir impérieux de garder le premier rang et le bon renom que s'est acquis, aux yeux du monde entier, l'ouvrière française.

Quel remède fera disparaître toutes ces causes de décadence dans l'apprentissage du métier ?

Le contrat d'apprentissage.

Il existait autrefois. Par indifférence ou par préjugés, il n'est malheureusement plus en vigueur, mais pour peu qu'on inicie les intéressés aux avantages qu'il offre, il revient vite dans nos mœurs.

Le Syndicat professionnel, 4, rue de Sèze, en a pratiquement fait l'application.

Un peu partout, dans les cercles d'études, les patronages, des feuilles ont été distribuées aux parents. On les engage à venir un mois à l'avance quand le moment de placer leur enfant en apprentissage est venu. Le Syndicat propose de trouver un atelier offrant toutes garanties au point de vue moral et professionnel. Quand l'enfant est placée, il exerce une certaine surveillance par des visites trimestrielles où les progrès sont notés. La fillette a le droit d'assister aux cours de coupe, de dessin, de croquis organisés par le Syndicat pour les ouvrières en atelier.

Voici comment on procède pour le contrat :

Si au début, les parents et les patronnes se sont tenus un peu sur la réserve, maintenant ce mot de contrat n'effraie plus personne.

Après un mois ou deux d'essai, si des deux côtés on est satisfait, les parents et la patronne se réunissent au Syndicat devant un ou deux membres du Conseil, et les parties contractantes posent leurs conditions réciproques. Les membres du Syndicat faisant fonction d'arbitre, voient si les clauses du contrat sont conformes à la justice. Ensuite, la patronne et les parents signent trois exemplaires sur papier timbré : l'un d'eux est déposé au Conseil des Prud'hommes, les deux autres restent aux mains des intéressés.

Une clause nouvelle du contrat, c'est que la patronne mettra en réserve une gratification de 0 fr. 15 par jour pendant les quinze derniers mois de l'apprentissage, réserve remise aux parents, si l'enfant reste le temps fixé. En cas de rupture, elle garde ce petit pécule pour l'indemniser des services que rend généralement à sa patronne, une apprentie bien formée.

De plus, quelques membres du Conseil Syndical, la patronne et les parents présents, font passer un petit examen à la fin de l'apprentissage. S'il est satisfaisant, l'apprentie reçoit un diplôme justifiant de sa bonne formation professionnelle qui facilitera plus tard son placement.

Tels sont les avantages et le mode d'application du contrat d'apprentissage. Il répond à ce besoin que nous avons de plus en plus en France,

France de demain, épurée et rajeunie par l'épreuve, dans tous les milieux, des compétences. C'est la force et la prospérité d'une nation.

De là cette nécessité de former une élite ouvrière de valeur : valeur morale, la première de toutes, en mettant l'enfant dans un milieu favorable à son plein épanouissement de femme et de chrétienne. C'est de cette valeur morale que découleront sa valeur professionnelle lui permettant de réagir contre l'avilissement de ce goût, dont la France avait autrefois le monopole ; sa valeur familiale, l'ouvrière habile dans son métier rapporte un gain supérieur et exerce une influence indiscutable dans son milieu. Sa valeur sociale, car l'ouvrière compétente est une force économique et peut imposer par ce fait même ses principes puisés à la bonne source catholique et sociale.

L'apprentie devenue patronne à son tour, élevée dans cette estime du travail, formant les nouvelles générations ouvrières, fera de son enseignement un apostolat, y consacrerait tout son cœur et s'y intéresserait vraiment, car l'apprentissage permet aussi de juger de la vocation de l'ouvrière ; il en faut une pour la mode et la couture comme pour le reste.

Je voyais dernièrement une jeune apprentie, Yvonne, 13 ans, un petit minois éveillé de Parisienne du faubourg, des cheveux qui frissent sur le front, une démarche de trotte-menu, gentille, accorte, fraîche et passionnée pour son métier de couturière. A 5 ans, elle recouvrait des boutons. Placée à la sortie de l'école chez une bonne patronne, elle a vite devancé ses compagnes. En cachette, chez une vieille amie, elle a réalisé un rêve qu'elle caressait depuis longtemps, celui d'apprendre à coudre à la machine et un jour, voyant sa patronne fort embarrassée par une commande urgente, se propose pour coudre à la machine des biais sur une robe, travail délicat et difficile. Elle s'en acquitte à merveille sous l'œil maternel et un peu inquiet de la patronne. Sur la figure de l'enfant il y a de la joie. Ce n'est plus la fillette soupirant sur une tâche qui lui semble ingrate, c'est déjà l'ouvrière qui sent qu'au bout de ses doigts, il y aura le pain de la famille, que sa vie s'oriente, se fixe, que le travail ne sera pas pour elle une peine sans compensation, mais un moyen de réaliser l'idéal que toute femme garde au cœur : idéal d'amour, idéal de bonheur.

Claire MONESTES,
Ecole Normale Sociale.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les jeunes filles dont l'abonnement au Bulletin de la Croix-Rose expire actuellement, c'est-à-dire toutes celles qui lors de leur abonnement ont reçu toute la collection depuis janvier 1916, d'adresser le plus tôt possible leur mandat de réabonnement à M. l'Administrateur du Bulletin, 56, rue Jacob.

L'habitude est un accumulateur de
force. Sans l'habitude et la
valeur des bonnes habitudes acquises
on peut, si l'on permet de m'exprimer
ainsi, de se rendre compte du voltage
de son activité morale.

Elle est aussi le régulateur de cette
activité en réduisant au minimum
les déperditions de forces, et en suppri-
mant peu à peu l'effort.

Certains ont le Gouvernement de
soi-même par la vertu, i. a. d. par
l'habitude du bien a priori, et se
doivent à une haute surveillance.
Comme pour ces chauffeurs qui
en pleine possession de leur machine
peuvent qui se lancent en pleine
sécurité la four main ferme à
la direction, sans angoisse, sans
préoccupation d'esprit, simplement
attentifs aux imperious de la route.

Habitudes et routine.

Habitude (habitus de habere, avoir) est une manière d'être qui n'est d'abord qu'un accident, mais qui devient par la suite, par ~~sa~~ une répétition périodique, un penchant à la produire ou à la subir; les habitudes peuvent être actives ou passives.

"Et l'habitude est tout au pouvoir humain" (Alf. de Mussel)

Elle l'est encore à des degrés divers chez les végétaux et les animaux.

L'aglycine résiste d'abord à la main du jardinier qui voudrait lui donner une direction spéciale, la courber en arc autour d'un balcon par exemple. Elle se resserrera peu à peu ces lieux pour ne pas briser, la tige flexible, jusqu'à ce que la tige ait bien voulu se plier à la nouvelle impulsion donnée par la force de l'habitude et les animaux sont susceptibles de prendre des habitudes et de les conserver.

c'est ce qui nous a permis d'avoir
 des animaux domestiques. Mais
 comme pour les végétaux, là aussi,
 c'est la volonté de l'homme qui intervient.
 Chez l'être humain, l'habitude est
 autre chose. Selon ses définitions,
 elle est bien ^{opposée} à la possession,
 le triomphe après la lutte.
 * Elle n'est pas un principe de
 mouvement indépendant de notre
 volonté, ni ce que l'on a vu certains
 philosophes ont voulu voir le résultat
 d'une association d'idées qui déclen-
 che l'acte toujours le même ~~follement~~
 par un mécanisme inconscient.
 On ^{peut} résister à une habitude
 on peut la perdre, donc elle
 suppose la liberté et une ~~certaine~~
 détermination de la volonté sans
 cesse répétée surtout dans l'acte
 moral. Du reste le "moral"
 du latin mores (mœurs et habitudes)

Il est autre chose que la science qui
enseigne combien l'homme devient
vertueux... Le mot vertu d'ailleurs
ne mérite son nom que quand elle est
une habitude.

On s'habitue à tout, même aux
pains. ^{ex. Democrite disait. L'habitude est une}
^{force qui nous rend insensible à tout par une}
^{faible part en augmentant les propriétés}
vivement, l'organisme finit par
accepter, par s'habituer - au poison,
et la médecine a inventé un mot
particulier pour désigner le phénomène
où l'appelle la mitrididatation.
Chez l'enfant la maladresse du doigt
se corrige par l'habitude: peu à peu
la main acquiert une précision
particulière, il en est ainsi de ses
autres organes.
Aucune ^{l'habitude} vertu ne résisterait s'il fallait
répéter chaque jour les mêmes
sacrifices sans se trouver le lendemain
plus fort qu'à la veille.

Travail pour le Père EYMIEU.
1913.
A Paris.

1^o Yerres = aspic. + 3 ou 4 ans
intéressé religieusement, paraît-il
antidivine ?? ^(à l'usage médical)
Launet ougue ? 1840 + 1911 ?
Tuteur subitifique ; conviction spirituelle.
Henri Richard 1844 +)
P.C. ? Potain 1825 - 1901, + important
d. Launet ougue 1827 - 1900 ; valeurs
Pierre Michet 1827 - 1900 ; valeurs
Zacharie ou atomiste ?

2^o chirurgien Paul Ferdinand
Secord 1851 - 1912 -
hostile relig. dit - il sou cite ?
Son Brown : nouvelles recherches
médecines ? Le Villain
~~Le Villain~~

Mlle Clémence Bonnet
- some verine to see
* propos de Thérèse Bonnet

En marge de l'exposition coloniale

"Je suis venu allumer le feu sur la terre"
Ce feu comme il s'est propagé, quelle démonstration vivante
on a de cette conscience du monde par l'amour du X^e, au
service des missions.

Dans son grand vitrail éclatant de lumière le X^e Roi
du monde, le X^e missionnaire étend ses bras en un geste de
chef qui ordonne "allez enseigner toutes les nations", le Père
pi prophète et béat.

En bas du choeur une statue exprime bien "le don"
la plus grande marque d'amour c'est de donner, de se donner,
de donner tout sans rien réserver.

Et avec le X^e commence la grande époque qui va se
poursuivre à travers les siècles, elle est tracée, cette étonnante
histoire, en une série de grandes fresques. Parcourez-les.

- Au 1^{er} siècle du X^e siècle voici Pierre et Paul prêchant
aux Grecs et aux Romains. Maurice l'envoie en une compo-
sition bien rythmée représente les 2 apôtres portant le message
de vérité à la foule païenne.

- "Et la lumière fut dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas
comprise", la lutte éclate. La 2^e scène représente les martyrs
des Gaules - S^t Ithier évêque d'Arles, dominé tout le pays de
Lyon, des femmes sous dévotion par les lions. Mars et Athie le
sens religieux aux sens décoratif -

5^e c. l'Irlande et S^t Patrick Dans chaque image, on
perçoit clairement la carte du pays de consécration.

Valentin Rive représente au 6^e c. l'évêque Augustin envoyé
par S^t Crépin pour convertir l'infidèle, mission qui va être

par l'île des saints et don Augustin pourra dire "not angels but angels" - Au fond S^e Georges tenasse le drapeau -

Passant successivement à l'évangélisation de l'Allemagne au 8^e - puis à celle des pays slaves au 9^e avec les S^{ts} Cyrille et Méthode, à celle de la Chine au 14^e - nous voici aux Indes avec le grand François Xavier. Ah! q. l'image est donc pauvre et froide pour traduire une telle page de feu! Et cela, en dépit du grand talent technique de l'auteur. Comme je me rallie à la page de Claudet sur les images de saints "Les saints, écrit-il, n'étaient q. flamme" et rien ne leur ressemble qui n'échauffe et qui n'embrasse!"

Heureusement voici des œuvres vraiment senties.

Les martyrs du Canada, ils sont représentés devant leurs instruments de torture. Tout en eux respire "la force". Figures viriles, hommes de conquête, mais aussi de discipline comme sont bien soldats d'une compagnie royale. Cette œuvre est de de Maistre

La dernière page, de Desvallières est la + captivante de toutes. p. c. qu'elle déborde de charité - l'attention ne s'égaré pas sur les accessoires du tableau - La grande figure du Calvaire protège l'Afrique au dessus de laquelle apparaît la croix Rédemptrice. Au dessous. le S. de Toucauld, semblant répondre à son appel, vient apporter l'amour, il tient un calice et présente l'hostie aux infidèles.

Comment les anges firent les nations

Pour ce Seigneur avait décidé de créer les différents
peuples de l'Europe :

Les anges l'entouraient se voyant de leur robe,
Et Dieu leur dit : "Prenez ce qui se voit sur la globe
Et de tous ces objets rassemblés par vos mains,
Faites des nations qui peuplent les chemins."

Or, l'un d'eux à l'instant prend un sac de voyage;
Il y met des vapours, du bouillard, un usage
Une voile, une rame, un sabot d'étalon
Un lingot d'or qu'il cache au milieu du charbon.
Puis avitant d'un haut, une île sur la terre,
Il se jette en bas le tout, et dit : "C'est l'Angleterre !"

Dans une peau de bœuf presque pleine de vent,
Un autre met d'abord, pèle-mêle, en rêvant,
Un éventail d'ivoire, un fûsin de grenade
Les cornes d'un daim, la robe d'un alcade,
Un boulier de sater, un manteau de velours,
Un tambourin de basque, une mante de cour;
Puis quand l'ourbe est gonflée et se prétend aérée
Il se jette à terre en disant : "C'est l'Espagne"

Un troisième ange prend un masque d'Alcyon
Du marbre, des couleurs, un pinceau, un bûrin
Un poignard, une tierce, un soupir de poète

Les laves d'un volcan, un gosier de fauvette,
Un oeil de signora, la pierre d'un vieux mur,
Une pomme de botte, un velum teint d'azur;
Il en fait un faisceau qu'avec grand soin il lie
Et, le laissant tomber, il dit: C'est l'Italie.

Autre bloc de neige endurci par les froids,
Un autre met encore une épée, une croix,
Une icône dorée, un traîneau, une gerbe,
D'épis murs et pressés, rustiques et superbes.
Il rassemble cela d'un geste de sursouris.
L'entoure d'un grand nœud ainsi qu'un moineau,
Puis élève le tout dans la brume épaisse,
Et le lance en la terre en criant: "La Russie".

Un autre prit alors actif et diligent,
Des fils, de la dentelle, une chaîne d'argent,
Un vieux tableau de maître, un bonnet de légion
Et liaut ces objets d'une franche d'épine,
Il plia le genou devant le Créateur;
"De tout ce que j'ai là, que faire donc Seigneur?
Le Vieil Haut qui tenait prit son sceptre magique
Et dit ces simples mots: "Auc c'est la Belgique".

Mais un ange mauvais dont je tairai le nom,
Vint à passer. Alors saisissant un canon
Un fourneau de choucroute, un lourd baïl de bière,

Un uniforme, un casque, et puis une étrivière
Et encaisa le tout comme une boule en rond
Et lançant dans l'espace un terrible furon
Mouvant du droit le sol qui'avait pris Charlemagne
Il cria : " Pour un temps ce sera l'Allemagne ! "

Le Seigneur attendait, quand un beau cherubin
Prit un cœur de lion, un glaive d'acier fin,
Le soc d'une charrue, un ai guillon, un lièvre,
Qui nira que peut-être une larme ou 4 croix,
Le baiser d'une mère, un rayon de soleil,
Une rose de cieux, un grain de blé vermeil,
Un rameau de laurier, un saisis de vendange
Et la corde d'argent à la lyre d'un ange,
Puis attachant le tout avec une faveur,
Et s'inclina disant : " Bon et puissant Seigneur
Je t'ai bien que mon œuvre hélas est in complète
Et ne lui manque plus pour la rendre parfaite
Qu'un sourire de Dieu ! ...

Dieu sourit, le sourire éclaira le saint lieu.
Le cherubin sûr de tant de bienveillance
Droit sa main féconde et dit : Voila la France !

Ainsi Dieu protégeant son geste créateur
Lui-même complète l'œuvre des serviteurs :
Et prit entre ses mains un cœur parfait de père,
Et pour le secouer le vrai cœur d'une mère.

Une novice au ciel, et puis deux grandes sœurs,
Deux jumelles en couple, un immense bonheur,
Un joyeux restaurant, ouvert aux midinettes,
Des missions de midi, parfois même une fête,
Des règles de couvent, des escaliers... nombreux,
Une chapelle exquise, un tabernacle bleu,
Et surtout le Sauveur vivant dans un ciboire
Faisant de chaque jour une splendide histoire,
Un fort amour de vierge, un grand esprit de foi,
Puis, confiant le tout aux soins de St-François,
À son grand cœur d'apôtre et d'ardent missionnaire
Dieu dit : "À l'univers : "Je donne la Xavière."

La Xavière 3^e X^{me} 1925

(d'après une lettre de 1936)

partie réservée au contrôle

INTERNATIONAL PSYCHO-SERVICE
277, Rue St-Honoré - 75008 PARIS

Aucune analyse ne doit sortir de l'I.P.S. sans porter le cachet de contrôle.
Toute reproduction même partielle rigoureusement interdite.

INTERNATIONAL PSYCHO-SERVICE
277, Rue St-Honoré PARIS 8^e

ANALYSE DIAGNOSTIC N°

2446

DÉDICATÉ POUR

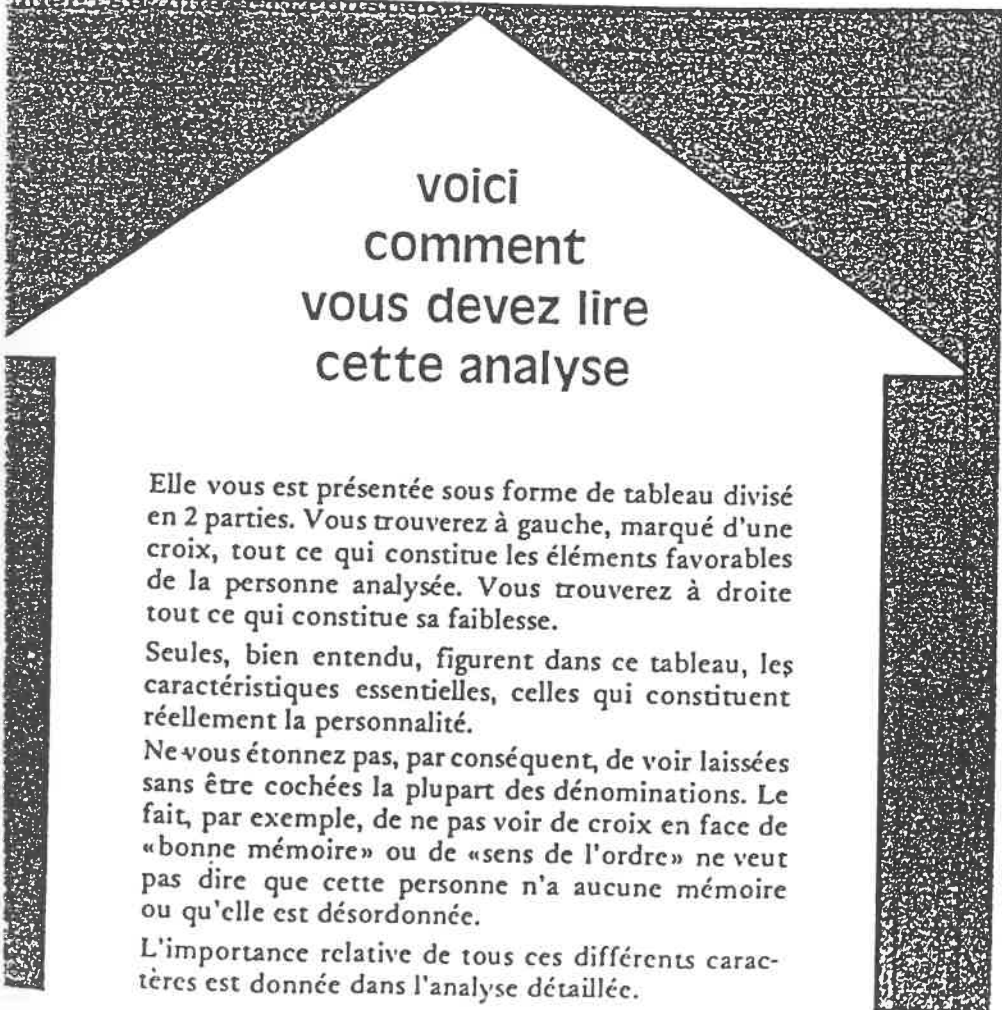
M ADAME C.

IPSO

l'écriture analysée révèle

conclusions personnelles du graphologue

La scriptrice avait une forte personnalité. Elle était une idéaliste, mais une pragmatique chez qui le désir de réaliser concrètement ses aspirations se traduisait en actes. Elle possédait en effet une énergie dynamique et tenace, que, en outre, elle "forçait" encore pour être efficace au maximum. Elle avait à surmonter un amour-propre développé, qui contribuait à la stimuler, mais ajoutait parfois à son obstination naturelle de réels entêtements ; elle se mettait alors des oeillères ; toutes proportions gardées, compte tenu de sa finesse, de son sens de la mesure, de ses disciplines. Elle demeurait insatisfaite par perfectionnisme. Elle était moins



voici
comment
vous devez lire
cette analyse

Elle vous est présentée sous forme de tableau divisé en 2 parties. Vous trouverez à gauche, marqué d'une croix, tout ce qui constitue les éléments favorables de la personne analysée. Vous trouverez à droite tout ce qui constitue sa faiblesse.

Seules, bien entendu, figurent dans ce tableau, les caractéristiques essentielles, celles qui constituent réellement la personnalité.

Ne vous étonnez pas, par conséquent, de voir laissées sans être cochées la plupart des dénominations. Le fait, par exemple, de ne pas voir de croix en face de «bonne mémoire» ou de «sens de l'ordre» ne veut pas dire que cette personne n'a aucune mémoire ou qu'elle est désordonnée.

L'importance relative de tous ces différents caractères est donnée dans l'analyse détaillée.

l'écriture analysée révèle

voici ce qui fait la force
de cette personne...

voici ce qui fait la faiblesse
de cette personne...

DE LA FORCE	DE LA FAIBLESSE
une intelligence intuitive	a le goût du paradoxe
une compréhension rapide	a l'esprit lent
une intelligence logique	a l'esprit de contradiction
une intelligence pratique	n'a pas le sens des réalités
de l'imagination	a une imagination déformante
le pouvoir de fixer sa pensée	manque de concentration
un esprit cultivé	manque de culture
de la finesse d'esprit	est ignorante
un esprit clair	a l'esprit confus
du bon sens	a tendance à l'exagération
le désir d'apprendre	s'étudie trop
un jugement sûr	est naive
de la mémoire	est sceptique

DE LA VOLONTÉ	DE LA VIOLENCE
de la volonté	a une volonté irrégulière
est énergique	manque de caractère
est tenace	se décourage facilement
est persévérante	manque de suite dans les idées
de l'autorité	a tendance à l'entêtement
peut se dominer	se domine mal
le sens de la discipline	a tendance au laisser-aller
l'esprit d'initiative	a tendance à l'indécision
ne se laisse pas influencer	est influençable

DES TENDANCES	DES COMPORTEMENTS
est optimiste	est pessimiste
est enthousiaste	a une nature inquiète
de la gaieté	a tendance aux dépressions
de la fantaisie	est insatisfaite de sa situation
est sociable	est timide
une nature directe	manque de confiance en soi
un caractère combatif	a un complexe d'infériorité
une nature courageuse	a une nature méfiante
de l'ambition	est devenue méfiante
est bienveillante	est instable
est polie et courtoise	est tendue dans son activité
aime la simplicité et le naturel	est trop renfermée
de la distinction	est un peu trop conventionnelle
aime la solitude	ne sait pas s'adapter
peut s'adapter	est méticuleuse à l'excès
est indépendante	est orgueilleuse
	a trop d'amour-propre
	est susceptible
le sens du commandement	a de la complaisance
le sens de l'organisation	pour elle-même
des aptitudes administratives	est coquette

a des aptitudes commerciales		a le sens de pratique	
a des aptitudes techniques		attache trop d'importance à l'opinion des autres	
a des aptitudes intellectuelles	/	a l'esprit taquin	
a des aptitudes scientifiques		a une tendance au bluff	
a des aptitudes artistiques		est impulsive	
a des aptitudes manuelles		est impatiente	
a des aptitudes ménagères		est agressive	
est active	/	a mauvais caractère	
a le sens pratique	/	est coléreuse	
a le don de persuasion	/	est sans-gêne	
a du savoir-faire		est désordonnée	
a de l'ordre		est dépensière	
est économe		est bavarde	
a le don d'exactitude et de précision	/	est agitée	
a le sens esthétique	/		

moralité

moralité

a une nature franche		manque de franchise	
a des principes rigides	/	a une franchise relative	
a le sens du devoir	/	manque de scrupules	
est fidèle à ses engagements	/	change trop facilement d'avis	
a une nature discrète	/	a une tendance à l'indiscrétion	
est capable de désintéressement	/	est très intéressée	
est idéaliste		est trop terre à terre	
a de la fierté	/	est rusée	

sauveteur

sauveteur

est capable de sincérité	/	manque de sincérité	
a de la spontanéité		refoule ses sentiments	/
a une nature fidèle	/	a tendance à l'inconstance	
a de la délicatesse		est jalouse	
a de la sensibilité	/	a une sensibilité excessive	
a une nature sentimentale		a une nature trop passionnée	-1
a l'esprit romanesque		est égoïste	
a du charme		a tendance aux illusions	

sensibilité

sensibilité

a une sensualité normale		a une sensualité hystérique	
a une sensualité forte		a une sensualité refoulée	
a une sensualité raffinée		a une sensualité déséquilibrée	
a une sensualité cérébrale	/	a une sensualité irréalisée	
a de la pudeur		a une nature froide	

vitalité

vitalité

est du type «énergique»	/	a un état général déficient	
est du type «actif-impulsif»		présente des symptômes de fatigue	
est du type «nerveux»		a un tempérament très émotif	
est du type «placide»		a un organisme fragile	
aime les sports et le mouvement		a besoin de grand air	
a une forte vitalité		manque de vitalité	



IPSO
LE SCIENTIFICO SULLA PSICOLOGIA

Notes sur Notre-Dame du Travail de la main de Claire MONESTES aux Archives Diocésaines de Paris.

HISTORIQUE

LA PREPARATION

Mlle Rochebillard avait créé vers 1900 des syndicats qui firent d'abord du bruit et du bien. Elle rêvait de constituer un organisme religieux pour assurer la continuité de l'oeuvre. Mais malgré ses grandes qualités et ses grandes vertus, elle paraissait absolument incapable, par son tempérament, de cette mission ; et son directeur le Père Eymieu, lui interdit formellement, en novembre 1903, de lui reparler de ce projet, en lui disant "*qu'il ne lui reconnaissait pas l'étoffe d'une fondatrice pas plus qu'à lui celle d'un fondateur.*"

Le lendemain, son supérieur motu proprio lui intima l'ordre de tenter l'entreprise. Aux objections présentées, il fut répondu : "*Marchez quand même.*"

A quelques jours d'intervalle, son Eminence le Cardinal Coullié, peut-être sollicité en secret par Mlle Rochebillard, donna au Père Eymieu la même mission, de constituer un organisme capable d'assurer la permanence et le développement de l'oeuvre commencée. Le Cardinal ne songeait pas d'abord à une congrégation religieuse, mais il admit immédiatement qu'elle était le seul moyen d'assurer le but.

Les difficultés prévues commencèrent et après trois ans de vains efforts, le Père Eymieu liquida tout.

Deux des collaboratrices ne se résignèrent pas à sacrifier le rêve qui les avait enchantées et qui leur avait fait espérer un grand bien à faire. Elles obtinrent la promesse que, si elles parvenaient, par leurs propres moyens, à réaliser d'abord quelque chose qui donnât espoir, on s'efforcera à nouveau de les aider.

Elles avaient déjà, auprès de Mlle Rochebillard, recueilli bien des idées et enregistré bien des expériences. Elles ajoutèrent encore à cet acquis par quelques mois passés à Grenoble, dans les oeuvres de Mlle Poncet. Elles vinrent ensuite à Paris étudier la situation (mars à octobre 1908).

Le début à Paris.

Un concours providentiel de circonstances les conduisit à Plaisance, chez Mr. le Curé Soulange-Bodin, pour lui offrir d'organiser dans sa paroisse, des syndicats d'ouvrières à domicile. C'était répondre à un voeu que Mr. l'Abbé Mény avait formulé récemment devant Soeur Milcent ; et Mr. le curé put dire aux deux visiteuses que la veille, dans une discussion à l'Archevêché, Sa Grandeur Monseigneur Amette et lui-même avaient précisément insisté, à l'encontre des autres

interlocuteurs, sur l'utilité d'un pareil groupement. Mr. Soulange-Bodin a montré dès lors à l'oeuvre et à ses inspirations un dévouement paternel qui ne s'est jamais démenti, et qui n'a été égalé que par le dévouement de son successeur, Mr. l'Abbé Chaptal.

L'oeuvre à Paris.

Le 17 janvier 1909, le Syndicat des ouvrières à domicile était fondé à Plaisance, avec le chiffre modeste de 17 syndiquées.

Les difficultés ne anquèrent pas pour préserver l'organisme nouveau des infiltrations politiques, socialistes ou sillonnistes. On se préoccupa de grouper et de former une élite professionnelle et catholique. On y réussit peu à peu.

En 1911, et les années suivantes, quelques amies viennent se joindre aux deux fondatrices, dans l'espoir qu'elles pourraient un jour mettre leur dévouement à la cause ouvrière sous la protection de voeux religieux.

Mr. le Curé de Plaisance pourra dire le bien que le petit groupe a fait à sa paroisse. Je note seulement que les syndiquées à domicile sont aujourd'hui au nombre de 200, et que deux autres syndicats ont été créés plus récemment, l'un d'ouvrières en atelier, et l'autre d'employées, groupant respectivement 60 et 50 syndiquées. Il a toujours paru préférable de s'attacher à la qualité plutôt qu'au nombre, surtout dans les débuts, afin d'assurer par une formation solide et profonde la stabilité du groupement, préférable aussi de concentrer l'action dans un quartier pour la faire plus intensive et ne pas gêner les organisations similaires existantes.

Les services annexes que les syndicats réclament ou rendent possibles, ont été créés au fur et à mesure des besoins des ouvrières et des ressources du groupe dirigeant. Bureau de placement, service d'apprentissage, cours professionnels, caisse de chômage, achat au prix de gros des fournitures de travail, réduction sur les machines à coudre, services coopératifs de production avec du travail des grands magasins et, depuis la guerre, de l'intendance, organisation de séjour à la campagne, formation de propagandistes (l'élite des jeunes ouvrières et l'espoir de l'avenir), une cantine dans les premiers mois de la guerre ainsi qu'une session de cours complémentaires pour les apprenties sans place, la direction de l'ouvrier créé par Mr. le Curé de Plaisance.

Le service de l'Intendance a permis de distribuer de mars 1915 à Juin 1916 (chiffre donné à l'Assemblée Générale des Ouvrières à Domicile) 78 000 F de salaires.

Mais en dehors et à côté des organisations sociales, le petit groupe a le souci, pour mieux atteindre les âmes, de faire appel aux moyens plus directement religieux. Aussi a-t-il constitué dans le groupe syndical, avec l'approbation de Mr. le Curé de Plaisance, l'élément agissant de la confrérie de N.D. du Travail.

Parmi les jeunes ouvrières, quelques unes rêvant d'une vie spirituelle plus intense et d'un apostolat plus fécond par leurs compagns, se sont groupées dernièrement dans une sorte de congrégation pieuse dont on étudie le moyen de tirer le meilleur parti.

La formation professionnelle et sociale des syndiquées, et leur bon esprit, ont inspiré aux dirigeantes assez de confiance pour en 1910-1911-1913-1915-1916 tenir au Musée Social des congrès ou journées sociales auxquelles on a invité d'autres organisations et des personnalités compétentes, et qui, au témoignage unanime, ont fait du bien, un bien sérieux.

Une revue mensuelle, *La Travailleuse*, a été fondée il y a 3 ans, et bien accueillie dans le milieu des ouvrières catholiques.

Mais l'intention du petit groupe est d'atteindre, en même temps que les ouvrières, les personnes du monde dans la mesure où on peut les intéresser à leurs devoirs sociaux, et surtout les jeunes filles parmi lesquelles on espère recruter des aides et des collaboratrices. C'est dans cette pensée, qu'avec la bénédiction du Cardinal Amette et la haute bienveillance du Monseigneur Baudrillart sollicité par l'Abbé Chaptal, on a fondé, en 1912, à l'Institut Catholique, l'Ecole Normale Sociale.

L'Action Populaire, le Secrétariat Social, l'Association Catholique de la Jeunesse Française, ont assuré la plupart des cours publics. La guerre les a fait suspendre, mais on souhaite les reprendre au plus tôt sur un plan meilleur.

Chaque année enfin, en Bourgogne au domicile d'une des fondatrices, une Semaine Syndicale, chaleureusement approuvée par Mr. l'Abbé Mury, directeur des oeuvres (diocèse d'Autun) réunit, dans une intimité fraternelle, pour une étude mêlée de prière, l'élite des ouvrières, des aides, et les collaboratrices.

Le petit groupement a déjà pu accueillir, avec beaucoup de sympathies, de nombreux témoignages de particulière estime. Nous en signalerons quelques-uns : (sans parler du Clergé de Plaisance, dont il a déjà été question) la commission sénatoriale a plus d'une fois demandé son avis sur des sujets importants ; le Ministère du Travail (par l'Organe de ses Directeurs) s'intéresse de très près à ses initiatives et lui a dit souvent qu'il l'apprécie beaucoup pour son dévouement vrai à la cause professionnelle et pour sa compétence ; l'Action Populaire et le Secrétariat Social ont multiplié leurs encouragements ; Mr. Béranger après avoir pu pendant 3 ans se rendre compte du sérieux de l'organisation nous a demandé de former successivement au point de vue social, quelques uns de ses meilleurs sujets (trois en ce moment, d'autres doivent suivre) ; les Dames de la Retraite ont résolu de nous confier complètement les Syndicats qu'elles dirigent dans le centre de Paris (Le transfert doit être accompli en octobre 1916), etc.

Dans la Province.

Le petit groupe n'a point cherché à faire du bruit mais bien des villes ont déjà sollicité l'envoi de quelques personnes formées à ses méthodes (Brest, Tours, Clermont-Ferrand, Macon, Vienne, Valence, etc.). Il n'a pas été possible jusqu'ici de répondre à leur appel faute de sujets.

Une exception a été faite pour Lyon seulement où la première compagne formée par les fondatrices est venue s'installer quelques

mois avant la guerre. Elle est morte à la peine (15 avril 1916). Sa mort a été un événement, et ses funérailles un triomphe. Les plus hauts personnages comme les plus humbles ouvrières. La Chambre de Commerce et la Mairie, le Préfet et le Cardinal se sont associés dans le même deuil. Le Cardinal Sevin a dit : *"C'est peut-être la plus grande perte que pouvait faire mon Diocèse."* Mlle Carsignol a laissé un groupement de 1700 ouvrières très bien organisées, elle a distribué près d'un million de salaires, elle a semé à profusion des idées utiles, et a exercé sur tout le monde du travail une influence prodigieuse (la Bourse du Travail elle-même a subi quelque chose de cette influence) ; et surtout, par ses éminentes vertus, elle a fait un bien profond dans les âmes.

PROJETS D'AVENIR

Les résultats obtenus dans des conditions très difficiles et avec des moyens humains très courts semblent indiquer que Dieu a béni la pensée des fondatrices et qu'il y a vraiment dans la voie elles se sont crues appelées beaucoup de bien à faire.

Il leur paraît donc – et c'est l'avis de Mr. le Curé de Plaisance – que le moment est venu de s'ouvrir de leurs projets à son Eminence le Cardinal Amette, ce qu'elles n'avaient point eu la hardiesse d'oser encore.

Leurs projets visent à une action sociale et à une organisation religieuse.

1. L'Action Sociale.

Le prolétariat est un fait. La force du nombre est déchaînée. Elle est entrée dans l'Histoire. Il s'agit de la baptiser, comme l'Eglise l'a fait, dans le passé, pour toutes les grandes forces sociales : les Barbares, la Chevalerie, le mouvement communal, etc...

Les circonstances actuelles ne peuvent qu'accentuer encore et, si l'on n'y veille pas, aggraver les problèmes spécialement délicats et complexes que pose le prolétariat féminin. Si les femmes condamnées à un travail qui, si souvent les soustrait à la protection du cadre familial, échappent à l'influence chrétienne, le mal peut être immense.

Or, les femmes sentent le besoin de s'appuyer sur une force, elles sont, en quelque sort, "au premier occupant". On peut plus facilement que les hommes les recueillir, les tenir, et les donner à Dieu.

Le petit groupe en question voudrait tenter l'entreprise.

Son rêve serait de répondre au cri de Pie X *Instaurare omnia in Christo* ; de promouvoir une doctrine, une action, des institutions, tendant à organiser le monde du travail dans la justice et dans la charité selon le plan divin (1), bien décidé pour exposer ce plan, à suivre, dans sa lettre et dans son esprit, tous les enseignements officiels des papes.

A cette fin, tout en se sachant la dernière venue parmi les oeuvres d'apostolat, et donc ne revendiquant d'autres places que celles qui ne

sont pas prises ; pratiquement, se faisant un devoir de ne créer de concurrence à aucune oeuvre, surtout de ne gêner en rien la vie paroissiale ; le petit groupe voudrait créer d'abord quelques organismes sociaux modèles, où l'on ferait le travail sur une élite, en profondeur.

De plus, par l'*Ecole Normale Sociale*, et notamment par les deux séries (chacune de deux années) de Cercles d'études annexés et complétés d'ailleurs par la formation pratique, il voudrait préparer à l'apostolat social, en même temps que ses propres sujets, les personnes d'oeuvres ou les jeunes filles du monde qui en auraient le désir ; afin que ces personnes puissent utilement fonder, à Paris et en province, des organisations sociales bien comprises.

A mesure que le nombre de ses sujets dûment formés le permettra, le petit groupe lui-même fonderait, pour sa part, d'autres organisations, ou recueillerait celles que les dévouements isolés laisseraient en déshérence.

Par sa revue il s'efforcerait de créer un lien de doctrine et de charité entre tous ces organismes ; et un jour peut-être, tous ces groupes de même inspiration pourraient, tout en gardant leur autonomie individuelle, constituer une Fédération Nationale.

N.B. Il s'agit d'organisations sociales, visant l'amélioration matérielle, professionnelle, morale, et comme complément nécessaire, religieuse, de la société. Elles s'adressent donc, non pas aux déchets, mais aux valeurs sociales ; et il s'agit, non pas tant de les garder contre les périls immédiats, que de promouvoir leurs énergies pour le bien, en utilisant surtout, dans ce but, la force de l'organisation et les ressources des lois actuelles, en inspirant à l'ouvrière le souci de christianiser toutes les manifestations de sa vie et de se faire apôtre dans son milieu. C'est sur ce terrain neuf que tout est à faire.

(1) Les fondatrices ont fait dans un Congrès cette déclaration de principe :

En face du but et à la lumière des principes que nous venons d'exposer, voici quel fut notre rêve
1. Créer par toute la France des syndicats ouvriers de femmes.

a/ Des Syndicats, parce que le groupement, l'association, est nécessaire aux faibles pour protéger leurs droits, et parce qu'il n'y a pas de mode de groupement qui soit plus favorable aux intérêts ouvriers.

b/ Syndicats ouvriers, et non pas mixtes. Nous ne condamnons pas les syndicats mixtes, là où les intéressées en veulent ; mais nous ne propageons, nous, que les syndicats ouvriers, parce que les intérêts des ouvriers sont distincts et parfois différents de ceux des patrons, et il convient donc qu'ils soient discutés à part.

Toutefois, parce que les intérêts des patrons et des ouvriers ont des points de contact nécessaires, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que nos syndicats instituent en certaines circonstances, et s'ils le jugent utile, une commission mixte - mi-partie ouvrière, mi-partie patronale -, pour mettre d'accord, autant qu'il se pourra, les décisions prises par les patrons et par nos syndicats.

Là où n'existe pas cette commission, nous conseillons aux syndicats de créer, si c'est possible, à côté d'eux, un comité consultatif dévoué à leurs intérêts et qui puisse, tout en respectant leur entière indépendance, leur faire entendre les conseils de la justice et de la sagesse. Ce comité consultatif peut être utilement composé d'un prêtre, d'un avocat et d'un membre de la Chambre de Commerce.

Enfin, là où n'existe ni ce comité consultatif, ni cette commission mixte, il est nécessaire d'introduire dans les statuts syndicaux des clauses capables de nous protéger contre les entraînements malsains et d'assurer la perpétuité de nos oeuvres dans l'esprit qui en a inspiré la fondation : c'est ce que nous avons fait dans les statuts de nos syndicats lyonnais.

2. L'organisation religieuse.

Une congrégation seule peut faire durer, identique à elle-même, fidèle à son but et à ses méthodes, l'action sociale que nous venons de décrire. Les dévouements isolés se lassent, les personnes meurent ; les organismes religieux durent. Sur des questions infiniment complexes, ou, même dans le calme de leur cabinet de travail, les hommes les plus compétents ne parviennent pas à s'entendre, il est absolument impossible que les ardeurs féminines en contact direct avec les circonstances les plus diverses, aux prises les unes avec les autres dans des questions de zèle et d'amour-propre, de principes et de personnes, parviennent à maintenir indéfiniment l'unité de vues, la cohérence de l'action et la ferme direction de l'oeuvre. Il faut, de toute nécessité, pour réussir dans cette tâche, des personnes unies par la communauté d'idéal, d'éducation générale, de formation pratique, et surtout par le voeu d'obéissance. Il faut donc une société religieuse.

Les congrégations existantes, si elles peuvent quand il s'y rencontre des supérieures et des sujets capables, créer et fire vivre en un lieu et pour un temps, une organisation sociale bien conçue et bien conduite, ne peuvent pas suffire à la tâche générale : leurs Règles ni la formation de leurs sujets ni le but de leur Institut n'y sont adaptés.

Une branche spéciale greffée sur le tronc de tel ou tel institut existant ne pourrait pas davantage, même au cas très improbable de l'acceptation de cet Institut, répondre au but poursuivi – ou ne le pourrait qu'en donnant à cette branche un recrutement, une formation et des Supérieures à part, autant dire : en faisant un Institut nouveau.

C'est donc un Institut nouveau qui paraît nécessaire.

Les circonstances, le mouvement acutel du monde lui fournissent un champ d'action très vaste et très déterminé ; il comporte, avec la fin essentielle à toute congrégation religieuse, une fin spécifique, différentielle, très précise, et des moyens spéciaux.

Nous allons essayer d'en donner une idée sommaire.

NOTRE ESPOIR.

Quelques notes, ébauches d'un travail à rédiger plus tard. Non indispensables à lire, mais pouvant servir à préciser davantage la spiritualité du petit groupe.

1. La tendance au plaisir est la loi de la bête.

2. La conscience est la loi de l'homme.

Confirmation : les dégradés ou arriérés, les anormaux (sauvages, malades, idiots, dégénérés) suivent la tendance au plaisir. La joie, témoignage de l'activité parfaite n'existe qu'avec la soumission à la conscience.

Pourquoi cette différence entre l'homme et la bête ?

La réponse est dans la

3. Loi de la vie.

Toute vie composée ne se constitue, ne se maintient, ne se développe, que dans la mesure où l'élément supérieur spécifique domine tous les autres, se les assujettit pour s'en servir. (La loi s'applique même à la vie surnaturelle et la vie de l'Homme-Dieu).

Or, chez la bête, la sensibilité est l'élément supérieure. Chez l'homme, c'est la raison. Mais la raison dictant la conduite qu'il faut tenir s'appelle la conscience.

BASE PHILOSOPHIQUE

Le Fondement des Exercices

1. La fin de l'homme.
2. La fin des créatures.
3. Conséquences : l'Indifférence de volonté.

BASE THEOLOGIQUE

La théorie de la grâce sanctifiante.

Il faut une spiritualité très raisonnable et très généreuse, à la portée de toutes les âmes mais qui puisse faire à la taille des plus hautes.

Deux grands principes et deux grands faits la résumant peut-être.

A. LES DEUX PRINCIPES

Les deux principes qui dominent tout et servent donc de lumière en toute circonstance (tels des phares très puissants ou des soleils) :

1° Le Fondement qui n'est pas seulement un fondement (une base) mais aussi un principe comme dit Saint Ignace.

2° L'esprit du Règne.

N.B. Le premier, philosophique, indique la façon de vivre de l'homme, le deuxième, ascétique, indique la façon de vivre en parfait chrétien.

Comme le dit Pontlevoy, ils montrent, délimitent, précisent la matière de toutes nos résolutions¹. Le premier montre surtout les préceptes ; le deuxième insinue surtout les conseils. Ils en éclairent aussi les motifs. Dans le premier cas, la raison, dans le 2ème l'amour. Le Règne suppose le Fondement et s'y superpose. Il demande plus, et mieux. Ce n'est plus l'impératif mais le persuasif. Il demande au cœur et le cœur commande.

L'animal se demande ce qui est agréable pour y tendre ; ce qui est désagréable pour le fuir.

A la lumière du Fondement, la raison se demande ce qui est bien et ce qui est mal (Vie proprement humaine).

A la lumière du Règne, le cœur se demande ce qui plaît à Notre-Seigneur et ce qui lui déplaît (vie parfaite).

Ce qui correspond aux trois modes suivants : Instinct, raison, amour. Le troisième revient à la vie affective, mais épurée et élevée, substituant à l'amour-propre, l'amour ; l'amour idéal qui comprend et dépasse toutes les indications de la raison et met son plaisir dans le plaisir d'un être parfait.

B. LES FAITS.

1° La spiritualité est une vie plus haute et plus pleine : "Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui". " Je suis venu pour qu'ils aient la vie et une vie plus abondante."

Or, la vie est une puissance d'unification, une concentration de forces dans un élan déterminé, une réussite harmonieuse.

Voilà pourquoi elle élimine et elle assimile. Elle élimine ce qui ne lui vaut rien et troublerait l'harmonie ; elle assimile ce qui lui est von, ce qui lui est un surcroît d'harmonie, de force, d'élan.

Il s'agit donc de développer cette harmonie, cette puissance, cette unification ; en un mot de vivre en plein (Voir Gouvernement de soi-même, I. 15 ; II, 52 et sqq.)

2. La surnature n'est pas contre, ni à côté, mais au-dessus de la nature. C'est un degré supérieur dans la vie, comme un étage sur un rez-de-chaussée ; comme une greffe sur un sauvageon.

C'est une vie supérieure, en un mot, obéissant à la loi de la vie.

N.B. Les anciens prenaient généralement le mot "nature" au sens relatif par rapport à la surnature en tant que s'opposant au surnaturel, ne voyant en elle que les tendances divergentes, non concordantes. Les modernes prennent le mot au sens absolu, entendant par nature d'un être, le principe de son activité, ou encore tout ce que cet être possède régulièrement, par le fait même qu'il existe, tout ce qu'il soit avoir de naissance (natus : né). Tenir compte de cette double acception, si l'on veut comprendre les auteurs ascétiques et les Pères : au sens ancien la nature est mauvaise, au sens moderne, elle est bonne, quoique la surnature soit meilleure.

Quelques conclusions du premier fait.

1. La spiritualité, puisqu'elle est une vie, n'est pas un moule, mais un esprit. Impossible de tailler toutes les âmes de la même façon. La vie est spontanée. A chacune de vivre sa vie.

Mais il faut avoir les mêmes grandes lignes, la physionomie et donc l'esprit de la famille, l'âme, la race.

2. La spiritualité doit épanouir, puisqu'elle est une vie plus pleine, une harmonie, une adaptation plus parfaite.

Toute spiritualité qui étiole, rabougrit, rapetisse, rechigne, recorquveille, est à contre-sens. La joie, "accompagnement de l'activité parfaite", est la compagne naturelle de la vraie spiritualité. La joie est la conscience de l'harmonie vitale. Il n'y a que la spiritualité bien comprise qui produise cette harmonie et elle est donc la condition indispensable de la joie.

Cependant, elle ne suffit pas à la donner, parcequ'il peut y avoir dans la vie humaine des disharmonies qui ne dépendent pas de la volonté. (Voir le Naturalisme). Ce qui dépend de nous, c'est de faire comme si. Et il faut le faire, pour l'honneur de Dieu que nous servons,

pour le surcroît de forces qui nous vient ainsi.

3. On vit pour des amours et non pas pour des haines. La vie est une tendance positive, puisqu'elle est unification. Si elle élimine, c'est d'abord parce qu'elle assimile ; si elle exclut, c'est parce qu'elle choisit, parce qu'elle se concentre. Il faut donc, avant tout, assigner un but à son élan, un lieu qui resserre toutes les énergies. Ce lieu, ce but, c'est un amour. La vie sera pleine si cet amour est bien choisi et passionné (Voir Gouvernement de soi-même I. 3ème partie).

4. L'amour de Dieu qui, sous une forme ou sous une autre doit constituer l'idéal de la vie spirituelle, est toujours possible (avec la grâce que Dieu ne refuse pas). Il ne s'agit pas d'amour affectif mais effectif. Le premier est très doux, mais n'est pas en notre pouvoir, et il ne vaut que dans la mesure où il est uni à l'autre. Le toc-toc que fait notre coeur quand nous aimons, est entièrement pour nous : il n'est rien, ni un bien ni un plaisir, pour l'être aimé. Il peut bien nourrir l'amour-propre, mais il n'ajoute rien à l'amour.

En faire une force si Dieu nous le donne ; mais savoir nous en passer et ne jamais le chercher directement par une excitation organique.

5. En ce monde, même à l'égard de Dieu, aimer, c'est préférer. Si je fais passer Dieu avant tout (ce qui veut dire, en définitive, avant moi) je l'aime par-dessus tout. Or, on préfère avec un jugement de son esprit et un choix de sa liberté.

6. Il faut agir. "La vie est dans l'action". L'inertie, c'est la mort. Nous ne sommes pas créés pour jouir ou souffrir, mais pour agir, réaliser un idéal, pour aller à un but. Nous ne sommes pas des ruminants, mais des gens d'affaires et de coeur, ayant une grande affaire à réussir et un grand amour à vivre. Donc, toute pensée, toute joie, toute souffrance, fût-ce le repentir, doit se transformer en force, en principe d'action, être pratique.

Quelques conclusions du 2ème fait.

1. Prier et vouloir. La vie surnaturelle est une vie et donc une activité immanente ; une vie humaine et donc une activité libre ; surnaturelle et donc un don de Dieu ; or, Il le donne sur demande.

En d'autres termes : la vie surnaturelle est une résultante du sauvageon et de la greffe (théorie de la grâce sanctifiante). C'est à Dieu de fournir la greffe et le soleil et les sucs nourriciers ; or, Il veut qu'on les lui demande. C'est au sauvageon à fournir la sève et à vivre. Donc, prier et vouloir.

Sans la grâce, qui vient par la prière, l'homme ne peut rien, en fait de vertu ; ni Dieu sans le libre vouloir de l'homme qui utilise la grâce. Dieu ne peut rien pour nous faire de la vertu.

2. La superstition du vouloir serait d'attendre tout de Lui. Donc de regarder comme perdu pour l'oeuvre ou pour la vie personnelle, le temps donné chaque jour à la prière, chaque année à la retraite, dans chaque vie à la formation. N.S. s'est préparé pendant 30 ans à l'apostolat.

3. Il y a de même une superstition de la prière. Si l'on veut que le blé

pousse dans un champ, il ne suffit pas de faire des neuvaines. Sans doute, Dieu peut tout ; mais vous pouvez quelque chose, vous ; si nous ne voulez pas le résultat, inutile de le lui demander ; si vous le voulez, commencez par faire le peu qui dépend de vous, et vous lui demanderez le reste. Il n'est pas dans les desseins de Dieu de supprimer les causes secondes, et d'accorder à la prière ce que nous pouvons et devons obtenir par nos efforts.

Donc, prier comme di Dieu devait tout faire, et nous rien : agir comme si Dieu ne devait rien faire, et nous, tout. C'est la doctrine de Saint Ignace, et c'est la sagesse exprimée par le Proverbe : "*Aide-toi et le Ciel t'idera*". Comme disait Jeanne d'Arc : "*Nous bataillerons et Dieu baillera la victoire.*"

4. Agendo contra.

a/ Loi de la vie ; la vie supérieure doit dominer, donc coordonner, donc subordonner, donc contrarier.

b/ Loi de l'amour. Aimer c'est préférer, donc sacrifier. Mais il a un autre sens plus complet inspiré par le Règne : on ne se contente plus de vaincre les révoltes (Loi de la vie), on prend l'offensive, on va en sens contraire des tendances qui risquent facilement de dévier. C'est plus de sécurité dans la vie à vivre, dans la marche vers l'idéal, c'est l'instinct de l'amour qui veut imiter N.S.

5. Mais le sacrifice, l'abnégation, la douleur, ne deviennent pas but. Tout cela reste moyen ou conséquence de l'amour qui inspire l'imitation. Dans le premier cas, logique à son dernier terme ; dans le 2ème, instinct supérieur (quoique non opposé) à la raison ; "*le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas*"². Mais ces mots doivent être pris ici au sens plein et non au sens péjoratif.

6. N'étant pas le but, les actes que l'abnégation inspire pourraient donc être exagérés. Il faut les prendre "*tantum quantum*" autant que le but les réclame, ou que l'amour les justifie. Voilà pourquoi "la mortification ne doit pas être excessive"³. On ne saurait trop aimer ou trop vivre ; mais on pourrait trop se mortifier dans les actes. La nature doit être domptée ; elle peut utilement l'être jusqu'à ne pouvoir se révolter, mais elle ne doit pas être tuée, ni "viciée" (Saint Ignace) parce qu'elle doit porter la surnature.

7. Cet effort n'est pas destructeur mais producteur. Il détruit le manque, le manque de rectitude, de coordination, d'harmonie. Il fait donc l'être plus beau et plus riche.

8. E, domptant la nature, il faut lui garder sa force : tout ce qui est positif est bon. Seul l'aspect négatif, la déviation ou l'incoordination des tendances est fautif. Or, le meilleur moyen de supprimer ceci en gardant cela, c'est d'agrandir la force d'où la tendance procède et de la rectifier en la portant à l'infini. Ainsi, pour les deux tendances fondamentales au bonheur et à l'amour, leur montrer le ciel et le coeur de N.S.. De même pour cet instinct particulier à la femme, mélange des deux premiers, qui s'appelle la coquetterie, qu'il aille à l'infini et il fait les saints. Ainsi, l'orgueil peut devenir de la fierté, la fierté qui se fixe plus haut que le devoir, une fierté qui se fixe au-dessous de laquelle elle s'interdit – donfiante en la grâce de Dieu – la liberté de descendre, la fierté qui mérite l'estime et la dédaigne, pouvant ainsi très bien s'allier à l'humilité. "*Plus d'honneur que d'honneurs*".

SPIRITUALITE SPECIALE

Celle de l'Évangile avec toute sa sève antique, mais adaptée aux contingences modernes.

1. De l'antique, prendre surtout le Christianisme défini et suggéré par les "Exercices".

Plus spécialement :

a/ L'amour du Christ.

Perpétuel.

Ardent et tendre (amour de fiancée).

Effectif (l'affectif n'est que pour soi, Ne le prendre que s'il le donne.

Savoir s'en passer.)

Généreux jusqu'à l'espérance du Règne (se distinguer, agendo contra).

Jusqu'au 3ème degré (au moins par le désir).

Délicat jusqu'au moindre détail (Prières, usages, obéissance, pauvreté, n'exigeant rien de personne, sanctifiant tout).

Confiant, comme celui de Marie-Madeleine.

b/ L'amour de la pureté.

Pour sa beauté, pour sa joie, pour ses bienfaits, mais surtout parce que N.S. "*Pascitur inter lilia*".

Pureté absolue, éclatante, fière :

en tout

toujours

et, s'il le fallait, contre tout.

Sans oublier que là où il n'y a point de consentement il n'y a point de faute.

c/ Amour des âmes.

Que tout en soit imprégné : travail, vertus, prières et souffrances.

1. Pureté, blancheur qui attire. "Être un chemin blanc, très passager, par où les âmes iront au Christ."

2. Amour de N.S., foyer qui rayonne et réchauffe.

3. Travail intellectuel : pas pour briller mais pour éclairer;

4. Occupations d'œuvres : Assaut à la conquête des âmes.

4. Prières, souffrances, épreuves : les fascines pour combler les fosses ou la croix à planter sur la conquête.

A+B+C = la marque, le cachet de la famille, la physionomie des "vrais et légitimes enfants".

Dévotions nécessaires, en rapport :

Sacré-Coeur,

Marie,

Joseph.

2. Pour s'adapter aux contingences :

a/ Objet et mode de l'entreprise : Œuvres sociales, dont l'ouvrière est le pivot (se servir des Lois sociales qui, pour longtemps encore, ne manqueront pas).

Mais en apprenant et en faisant pratiquer aux Dames et aux Jeunes Filles, leur devoir social. Être des instigatrices, des chefs de file : faire faire.

Pas d'impedimenta. Être de son siècle et de son monde (n'en laissant que les défauts ou les petits côtés à remplacer par de grands).

b/ Son but : Rayonner Jésus-Christ, le faire connaître, juste et miséricordieux, doux et fort, la vérité, la vie – ou Juge. Montrer en Lui la solution des problèmes de notre temps, travailler à refaire la société sur cette base.

c/ Avec ses compagnes, réaliser cette société, cette famille chrétienne. Charité exquise, patiente confiante, serviable, empressée. Voir description de Saint Paul et l'exemple de la Sainte Famille. Raisons spéciales : nourries des mêmes principes, luttant ensemble pour la même cause, cette affection doit être comme un instinct, et elle est une nécessité en même temps qu'un devoir.

d/ Joie vaillante et vaillance joyeuse. Tourner la joie en vaillance pour faire même de ce sentiment éminemment subjectif quelque chose qui serve au Christ et aux âmes. Donner à la vaillance un cahnet de joie, le panache pour les braves ! Vous êtes des soldats, mais vous êtes des vierges, vous ne devez pas être des grognards. J. d'Arc est le modèle, la virile vierge et le virginal chevalier. (N.B. Riez peu et souriez beaucoup).

e/ Presque une redite . L'amabilité est un de vos devoirs : avec Dieu, avec vos compagnes, avec les ouvrières, avec les grandes dames. Soyez charmantes en même temps que parfaites (Voir, mais comprendre, les RR de modestie).

f/ Et donc, la simplicité même ; mais la simplicité vivante, celle qui se confond avec l'unification de toutes les ressources autour de l'idéal vécu.

g/ Faire sentir Dieu partout.

Moyens psychologiques
pour aider au résultat.

Psychologie spéciale à la femme.

Loi générale. L'idée incline à l'acte dans la mesure où (Voir Gouvernement de soi-même).

Faits particuliers à la femme : son organisme est plus frêle, plus impressionnable.

Conséquence : faiblesse physique et puissance morale.

Or, toute puissance est donner de Dieu pour le bien, mais elle ne va au bien que si elle est dans l'ordre. Dans le désordre, elle nuit.

Donc, la femme sera bienfaisante ou maifaisante. Eve ou Marie. La nature pose ce dilemme. La liberté choisit.

Comment choisir ? Que doit être la femme pour entrer dans le plan de Dieu ?

1. Un être de pureté. La Jeune Filie surtout. Virgo, elle doit être virgine.

2. Un être de dévouement. En fonction des autres, des âmes, du Christ.

CLAIRE MONESTES

et la Kavière

par les autres

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

ARCHIVES XAVIERES

CLAIRE MONESTES

1880-1939

Le texte ci-dessous représente la seule tentative biographique que nous ayons eue sur Claire Monestès, le seul à disposition des xavières, jusqu'à une date récente. On peut donc considérer qu'il eut un rôle important, voire décisif, dans la vocation des xavières qui se reconurent à travers lui dans cette femme.

Le texte n'est pas signé. L'avant-propos est signé du Père Lambert, dont on sait qu'il a très peu connu Claire Monestès. Il fut présenté aux xavières comme ayant été écrit par Marie-Louise Fanton. Mais Anne-Marie Revertégat y a forcément contribué pour une grande part.

L'auteur connaît bien les cahiers, fut familier de Claire Monestès dans les dernières années de sa vie, et montre sous le style édifiant une grande compréhension de la vie spirituelle de la fondatrice. Mais il ignore totalement le contexte historique et les circonstances de la vie de Claire : rien ne permet de la situer dans son temps : elle est au contraire comme déportée sur l'avenir, dans une dimension dite "prophétique" qui contribue à désigner les héritières comme le lieu même de son esprit. L'ensemble est contruit comme une montée vers un sommet, un accomplissement, et dans la mesure où l'avenir et l'accomplissement de Claire Monestès est compris comme l'au-delà d'elle-même de sa congrégation, la Xavière ou sa Supérieure actuelle sont désignées par ce récit comme dépositaires de l'esprit de Claire. Revenir à Claire MONESTES telle qu'elle vécut peut dès lors paraître inutile.

Sur le plan historique, les carences sont évidemment très importantes. Des erreurs formelles manifestent un récit tributaire de la tradition orale (familiale en particulier) et non d'un travail de recherche historique bien que la synthèse qu'il représente procède d'un véritable travail. Ce qui fit Claire est passé sous silence. Rien de la ruine familiale, rien du catholicisme social, rien de Notre-Dame du Travail, rien de la guerre de 1914, silence presque total sur le Père Eymieu et total sur Léonie Fabre, majoration des Missions de Midi et de l'Oeuvre des Russes, "oubli" complet du reste.

C'est pourtant un texte sympathique. Mais, croyant recevoir Claire Monestès, on y reçoit ce que le rédacteur veut communiquer de Claire à son profit peut-être d'héritier actuel.

Ce texte est un excellent témoin de l'esprit transmis aux xavières d'une part, d'une certaine confusion entre la fondatrice et Anne-Marie Revertégat d'autre part. Comme toute notre recherche nous porte à l'affirmer, il montre que les xavières ont hérité de l'esprit de Claire filtré par Anne-Marie, en méconnaissant ce qui permet de le comprendre, de le resituer, de se le réapproprier librement lorsque, les temps changeants, il faut réinventer. Les erreurs de perspectives historiques ne permettent pas l'évolution, fixant de façon imaginaire l'esprit de l'institut dans une interprétation trop partielle des faits par et dans lesquels il a été forgé.

Loin de nous pourtant l'idée de rejeter ce texte. Il est un bon témoin de la réception et de la transmission première, et il est indispensable, dans ses mots comme dans ses silences, pour comprendre la Xavière d'aujourd'hui, invitée à une nouvelle réception de sa fondatrice, à une liberté inventive.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

AVANT-PROPOS.

C'est un grand mérite pour un esprit de comprendre son temps, de faire la part de ses aspirations fondées, de ne pas s'arrêter maussadement à des regrets stériles sur un passé qui ne reviendra plus. Mais c'est une grâce et la marque d'un esprit supérieur d'anticiper par un regard quasi prophétique, les aspirations et les points d'intérêts qui passionneront les esprits et les coeurs à la génération suivante.

Claire Monestès eut l'un et l'autre de ces dons.

Il est frappant de noter chez elle une sorte de divination non seulement de son temps, mais des aspirations qui trouveraient leur expression vigoureuse et enthousiaste dans la génération qui n'était pas la sienne, mais qui viendrait après elle.

On dirait que, par le secret d'un mystérieux pendule elle aurait enregistré ces secousses, ou que par une auscultation infiniment délicate, elle aurait pressenti les bourgeons qui devaient éclore plusieurs années après. Non seulement elle était à l'écoute de son temps, mais elle pressentait déjà l'avenir.

La soif d'épanouissement humain, l'appétit de nouveau, d'adaptation, la dévotion au Corps Mystique, l'apostolat de l'unité, tout cela trouve en elle un écho parfait. Elle apporte un équilibre, une sûreté de vue, qui ne sacrifie aucune parcelle de ce qui est juste et qui, pour autant, ne démissionne sur aucun point vital de doctrine.

Et, par exemple, si elle vibre, elle, passionnément artiste, aux désirs de beauté, d'achèvement, d'enrichissement, d'épanouissement, elle n'en cède pas pour cela à l'erreur qui fait croire qu'une atténuation de la Croix est nécessaire pour le plein achèvement humain.

Ce n'est pas elle qui aurait mutilé ses dons de musicienne, ou son talent de conteuse ; elle voulait ses filles pleinement humaines et en même temps passionnément attachées au Christ, au vrai Christ, celui qui a dit : "Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi."

Pouvoir être pleinement chrétien en étant pleinement humain, équilibre difficile, mais ressemblance parfaite au Christ lui-même et à sa Mère, modèle de toute créature ici-bas.?

Le sourire, la joie, le bonheur de vivre, de puiser dans la merveilleuse création, dans les découvertes de la science et du progrès, la joie de connaître, et puis ne pas bouder pour cela l'épreuve, le renoncement, l'humiliation, telle était sa spiritualité. Gageure et paradoxe ? ou bien achèvement harmonieux d'une synthèse spirituelle animée d'un égal amour du Christ et des âmes ?

C'est ce qu'elle a vu comme devant être la perfection, ce qu'elle a proposé aux autres et ce que, pour sa part, elle a réalisé. Ne peut-on pas dire en vérité que c'est une vie "réussie", humainement et divinement ?

Ce coup d'oeil divinatoire sur les pensées apostoliques de son temps et sur les désirs ardents des années qui allaient venir, fut l'inspirateur de la pensée missionnaire de Claire.

A. LAMBERT s.j.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

RECIT

C'est à Chambéry, la vieille cité des ducs de Savoie, que naquit, le 26 novembre 1880, Claire Monestès.

Elle garda toujours un profond attachement pour sa ville natale. Elle aimait son climat sans mollesse, ses maisons solidement bâties qui, sous leurs grands toits, se retirent, avant de livrer la chaude atmosphère de leurs intérieurs, ses traditions de noblesse et de fière indépendance. Elle aimait surtout les montagnes de son pays qui, sans s'attarder, montent droit vers le ciel en donnant à la vallée les eaux claires de leurs sommets. Elle aimait, dominant la ville, son "Nivolet" dont, tout en haut la croix de métal, étincelant au soleil, captivait son regard d'enfant.

Sa famille avait, du côté paternel, de vieilles attaches savoyardes¹. Son père aimait passionnément sa province, ses montagnes et son passé. La branche maternelle, originaire du Nord de la France, c'était, lors de la Révolution, fixée à la Réunion. Son arrière-grand-père fut Gouverneur de l'île. Son grand-père y fut Président de la Cour d'Appel. Sa mère y naquit et y vécut les premières années de sa jeunesse. Par sa mère, elle était cousine de Joseph Bédier, l'illustre historien du Collège de France. Par elle encore, elle était parente de deux des martyrs de septembre 1792, béatifiés par Pie XI : les bienheureux Charles-Louis et Louis-Benjamin Hurtrel, tous deux de l'Ordre des Minimes.

Ainsi, dans sa double ascendance, elle puisait un profond attachement à son terroir natal et l'attrance de la France de l'au-delà des mers. Ces deux traits marqueront profondément sa physionomie et son oeuvre où s'allieront, fondus en une belle harmonie, le culte des traditions les plus authentiques et la hardiesse missionnaire.

C'est dans cette atmosphère qu'elle grandit, petite fille ardente. Aînée de cinq enfants, toute jeune, elle avait le sentiment de ses responsabilités et... de son autorité.

Elle fit sa première communion chez les soeurs de Saint Joseph. Ce jour-là, elle demanda la grâce... de n'avoir point la vocation religieuse.

"C'est une des prières non exaucées, dont je remercie le plus le Seigneur, écrira-t-elle plus tard, bien que cela impliquât de lourds sacrifices."

Elle poursuivit ensuite ses études au Pensionnat du Sacré-Coeur. Très intelligente, elle tenait la tête de sa classe, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi remarquablement douée pour la musique.

Déjà, elle rêvait des Missions lointaines et signait ses cahiers d'élève: *"Fille de saint François Xavier et de saint Vincent de Paul."* L'ardeur de l'un, la charité de l'autre, avaient conquis son coeur.

1. Nous savons qu'en fait ces attaches n'excédaient pas une génération.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

Lorsque Dieu choisit une âme pour être l'instrument de son oeuvre, Il la fait passer par le creuset de la souffrance, jusqu'à ce que, complètement déprise d'elle-même et purifiée, Il puisse la manoeuvrer à son gré. Claire Monestès, dans l'élan de sa générosité, avait rêvé d'atteindre les cimes. Le Seigneur ne la décevra pas. Désormais, il lui fera gravir les âpres sentiers qui y mènent.

Un déracinement sensible à son coeur aimant l'attend à son retour d'Irlande. Sa famille a dû quitter Chambéry pour se fixer à Marseille. C'est pour Claire l'adieu à sa chère Savoie, aux années heureuses de sa jeunesse, aux amitiés d'enfance, aux lieux marqués par les grâces de Notre-Seigneur.

Elle est alors dans tout l'épanouissement de sa riche nature qu'elle brûle d'employer :

"Mon Dieu, si je ne peux pas faire feu qui brûle et feu qui dure en même temps, du moins faites que je brûle d'une flamme dévorante."

Cette ardeur débordante, elle la dépense en de multiples activités. Ses études de Croix-Rouge la passionnent⁶. Elle passe de longues heures au Dispensaire cherchant à guérir les plaies invisibles des âmes en soignant les corps. Chaque Vendredi la ramène à l'asile de nuit. Plusieurs familles pauvres reçoivent ses visites. Elle consacre toujours une partie de son temps à sa chère musique. Quelques années plus tard, elle obtiendra le premier prix d'orgue du Conservatoire de Genève.

Au milieu de toutes ses occupations, elle ne néglige pas le travail intellectuel ; elle lit beaucoup, toutes les questions l'intéressent. C'est à la suite d'une conversation sur ses lectures que le Révérend Père Eymieu, frappé par la clarté de son intelligence, lui demanda de l'aider dans les recherches qu'il avait entreprises pour écrire ses livres. C'est ainsi qu'elle devint la secrétaire de celui qui sera plus tard le guide et le conseiller de toute sa vie⁷.

Ses amies la grondent de si peu ménager ses forces, mais rien ne l'arrête dans son désir de se donner. Autour d'elle, sans le chercher, elle exerce un très grand ascendant. Sous sa réserve un peu fière, on avait vite discerné une âme extrêmement vibrante. Son don d'elle-même à Dieu était si loyal qu'une clarté en émanait. D'instinct, les âmes désireuses de monter allaient à elle. Avec une délicatesse qui sera toujours sienne, elle garde le souci de ne point entraver leur élan vers Dieu :

"Mon Dieu, écrivait-elle, pour toutes les âmes que vous mettez sur mon chemin, faites que je ne cherche pas à m'attribuer leur tendresse. Que je leur serve, comme une virgule, de halte passagère, pour leur permettre de prendre haleine et les amener plus vite au point final qui est Vous Seul, ô mon Dieu."

"Vous seul, ô mon Dieu", c'est déjà le cri de son âme ; ni les activités qui absorbent ses journées, ni l'apostolat qu'elle exerce ne lui suffisent. Elle sent en elle des élans généreux, des possibilités inemployées:

6. Le terme "études" est abusif. Les infirmières étaient formées en quelques semaines et essentiellement sur le tas. Le diplôme date d'après 1945.

7. Le rôle de la Compagnie de Jésus est totalement ignoré. Il fut pourtant déterminant.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

"Quand je lis la vie des saints, je sens battre en moi un coeur de héros qui n'a rien à faire⁸."

Elle souffre profondément de ne pouvoir donner à sa vie une orientation définitive. Dès cette époque, une vie religieuse qui permettrait toutes les adaptations possibles aux nécessités de l'heure lui souriait. Un instant, elle crut rencontrer son idéal. Ce sera le brisement des années qui viendront de ne pouvoir dès lors le réaliser⁹.

Pour cette nature si richement douée, pour cette âme de feu qui brûle de se donner à une tâche à sa mesure, nulle épreuve n'est plus crucifiante que l'apparente inutilité de sa vie. Mais si c'est la croix que le Seigneur veut pour elle, elle ne s'y dérobera point.

"Vous voulez que je porte votre livrée. Eh bien, je le prendrai, mon Dieu, dût-elle meurtrir mes épaules jusqu'à la fin de ma vie, comme une armure de fer douloureuse mais invincible."

D'ailleurs, sous l'étreinte de la souffrance, l'âme monte. La lecture de la vie du Père Ginjac a une grande influence sur elle. Il parle si éloquemment de son Maître crucifié, qu'à son école elle discerne le prix de la souffrance volontaire :

"Compâtir, n'est-ce pas pâtir avec celui qu'on aime ? écrit-elle. Quand Jésus-Christ crucifié en est l'objet, où peut s'arrêter la compassion ?"

Une grande austérité, inspirée par une pensée réparatrice, marque alors sa piété¹⁰. Poussée par sa générosité, très dure à elle-même, elle s'imposait des mortifications "dignes des premiers âges", dira une amie. Peut-être même commit-elle quelques imprudences qui ébranlèrent une santé déjà délicate. C'est à cette époque que la croix de la maladie commence à peser sur ses épaules pour ne plus la quitter jusqu'à sa mort. Elle en sent le poids, mais elle sent que cette souffrance la rapproche du divin crucifié. A une amie qui la plaignait de vives douleurs de tête causées par une sinusite chronique, elle répondait : *"Oui, cela me diminue, mais c'est ma couronne d'épines."*

Ce qui est plus douloureux encore à sa nature que la souffrance physique, c'est l'inaction, l'impuissance où elle est réduite. Elle note en fin d'année :

"Tout ce qui a vécu, palpité, crié en moi prendra fin un jour, bientôt peut-être. Est-ce que Dieu me tiendra compte d'avoir aimé, vibré, accumulé, d'avoir grandi mon âme sans m'être dépensée, sans avoir jamais pu donner ma mesure ? O l'indicible souffrance de sentir tout son être tendu vers l'action et d'être retenue par la faiblesse, l'impuissance et la maladie... Ecce, fiat !"

8. L'auteur supprime le "hélas !" de Claire. Aucune faiblesse, aucune honte, n'a place dans la figure qu'on veut laisser à l'histoire.

9. La raison n'en sera dite nulle part.

10. Cette dévotion semble être très particulière à Claire Monestès, alors qu'elle était au contraire très commune.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

Aux souffrance de la maladie, à celles des années qui passent, se joignent celles du coeur, mais tout est offert :

"Quand on me meurtrit le coeur, Jésus, laissez-moi vous offrir mes larmes. Que ce soit la goutte d'eau qui se mêle à votre sang dans le calice¹¹."

Sous l'étreinte de la souffrance, l'âme ne se dérobe point ; ne s'est-elle pas offerte en victime, en hostie : "Hostiam pro hostia !" Alors, que Jésus la broie comme bon lui semble.

Mais le Christ sait les limites de notre pauvre coeur. Avant de faire partager à ses intimes les douleurs de l'agonie et du Calvaire, Il els conduit sur le Thabor. Ce que furent ces grâces de prédilection pour Claire Monestès, c'est le secret de son âme, mais bien des années après nous en retrouvons le parfum dans ses notes¹². Entrant un jour dans l'église du Sacré-Coeur, à Genève, elle dira : *C'est à que j'ai connu la plus grande grâce de ma vie !* Et elle ajoutait : *"Ce n'était d'ailleurs pas une promesse de bonheur."*

Le Seigneur ne l'avait pas trompée. Aux souffrances physiques et morales qu'elle a connues depuis sa jeunesse, s'ajoutèrent des épreuves intérieures les plus crucifiantes.

"Qui n'a pas expérimenté les tortures de l'âme ne connaît pas la vraie souffrance."

Le divin orfèvre veut, pour son oeuvre, un métal pur de tout alliage. Il semble parfois que l'âme va défaillir. C'est l'heure de la désolation et de la croix toute nue. Mais elle trouve encore la force du fiat :

"La croix me fait peur... Où sont les élans de jadis vers tout ce qui crucifie, humilié ?... S'offrir quand on n'a pas encore trempé les lèvres au calice, c'est bien. Savoir dire "fiat" du fond de l'âme quand on en a goûté l'amertume, c'est mieux."

Cependant, au milieu de ses souffrances, Claire Monestès ne se replie pas sur elle-même :

"Se détacher note-t-elle, n'est pas s'isoler, se retirer, c'est se donner, dans la plénitude de soi-même, sans chercher ni consolation, ni compensation."

Les âmes ne s'y trompent pas ; plus que jamais, on va vers elle, chercher lumière et réconfort. Elargi par la souffrance, son coeur a des trésors de délicatesse et d'intuition. Près d'elle, chacun se sent compris, deviné. Ce don de sympathie, de compréhension des autres, restera la arque si attachante de son âme apostolique. Avec la délicatesse de touche et la sûreté de pénétration qui faisaient d'elle une infirmière si précieuse, elle discerne la souffrance cachée. d'une main douce, mais ferme, elle essaie de débrider la plaie et d'y porter remède. Elle aimait à redire le mot de Louis Veillot : *"il faut avoir les mains transpercées pour toucher à certaines souffrances sans les blesser."*

11. Notre-Dame du Travail est totalement effacé, et délibérément, car l'auteur a lu de près les cahiers de Claire !

12. Comme on aimerait qu'elle n'eût pas été seule à les connaître !

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

Dans ce don d'elle-même aux souffrances des autres, peu à peu ses souffrances à elle s'apaisent. Elle demeure sur la croix, mais parfois, comme jadis un rayon lumineux traversant les nuages faisait resplendir la croix plantée tout en haut de ses chères montagnes, à travers les ténèbres, luit à nouveau la clarté des consolations divines. Dieu, maintenant, par ses voies à Lui, l'a menée vers la grande tâche à laquelle obscurément elle aspirait, cette tâche qui utiliserait selon son vœu "toutes les forces de son coeur."

"Tout accueillir... pour tout épanouir".

Dieu est Amour et lorsqu'Il se penche avec prédilection sur une âme, l'appel qu'Il lui fait entendre a les privautés de l'amour. C'est pourquoi dans l'Eglise il est tant de vocations diverses : chacune porte la marque d'un amour singulier de Dieu.

A beaucoup de ces âmes cet appel fait entrevoir une tâche précise : aux uns il demande de soulager les membres souffrants de l'Eglise ; aux autres de se vouer à l'enseignement des enfants ou de se consacrer à l'évangélisation de telle contrée païenne.

La vocation de Claire ne connut pas ces déterminations. Ce que Dieu communique à son âme, c'est la brûlure du "Sitio" du Christ en croix, c'est la hantise des brebis qui ne sont pas du bercail. Mais s'Il lui montre clairement quelle portion de son troupeau Il confie à ses labeurs, Il lui abandonne le choix de la route ; les chemins qui lui permettront de rejoindre les brebis infidèles, Il laisse à son coeur le soin de les découvrir.

Nous verrons, en effet, les préoccupations de Claire Monestès tendues vers les âmes les plus éloignées de l'Eglise ; pour les atteindre, elle ne s'attachera pas à une forme d'apostolat déterminé : elle se mettra à l'écoute de leurs besoins profonds pour y répondre de toute l'ardeur de sa charité¹³.

C'est ainsi qu'après la guerre, frappée du grand nombre de jeunes filles que les nécessités de l'heure avaient amenées à travailler dans les bureaux et les usines, loin du cadre familial, elle ouvrit pour elles le premier foyer de midi à Marseille. Elles y trouvaient un accueil réconfortant, une atmosphère saine, jeune, gaie, halte bienfaisant au milieu de leurs rudes journées de labeur.

Approcher ces jeunes travailleuses, c'était constater combien elles étaient livrées, sans préparation, aux dangers de leur vie de travail, combien, parmi elles, âmes de bonne volonté, n'étaient jamais en contact avec la vérité.

S'adaptant à leurs courts moments de liberté, elle organisa les "Missions de Midi" qui prenaient les jeunes filles à la sortie de leurs bureaux ou parfois, sur place, à l'usine même.

Avec un zèle intrépide, la quinzaine qui précédait la mission, elle lançait une équipe de "propagandistes" avec la consigne de pénétrer dans les ateliers, les bureaux, les banques, les grands magasins, distribuant partout – jusque sur les marchepieds des trams – les petites invitations multicolores, aux titres suggestifs. Mais venait qui voulait :

13. Le sens missionnaire de Claire est très bien restitué, mais quel silence sur la Grande Guerre ! L'auteur ignore sans doute ce qu'y fit Claire.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

"Pas d'embrigadement qui effaroucherait les timides, écrivait-elle. La mission est une sorte d'abreuvoir public, où chacun, en toute liberté, vient boire selon sa soif... Quis sitit, venit ad me et bibet. Le Seigneur seul, connaîtra les mystérieuses moissons mûries durant les jours de la mission."

On retrouve Claire Monestès tout entière dans ces lignes. Sous une forme adaptée à leurs possibilités, procurer aux âmes, à celles surtout qui n'en auraient pas l'occasion, un contact avec l'Eglise, le prêtre ; le faire avec tact, discrétion, sans jamais forcer les libertés, comme Marie à Cana fit le lien entre les serviteurs et Jésus ; puis, la tâche accomplie, s'effacer et laisser Dieu agir.

Plus tard, c'est l'affreuse misère des réfugiés russes débarquant à Marseille qu'elle va essayer de soulager. Sur le conseil de Monseigneur Chaptal, elle organisa une sorte de gare de triage, chargée de les aiguiller, si possible, vers une vie normale¹⁴. Pour y parvenir, elle ne craignait pas de frapper à toutes les portes ; aux uns, par l'intermédiaire d'industriels amis, elle procurait du travail, à d'autres un logement décent, à des étudiants, elle faisait donner des leçons de français, leur obtenait des bourses pour qu'ils puissent poursuivre leurs études.

Il n'était de détresse à laquelle elle ne tentât de porter remède.

Le mobile de cet apostolat auprès des Russes et des Orientaux était son désir de ramener à l'unité du Corps Mystique du Christ les membres qui en ont été séparés.

"Plus que d'autres, les orthodoxes sont proches de la vérité, écrivait-elle. Les secourir même matériellement, c'est, en nous faisant aimer d'eux, nous faire mieux comprendre, et ainsi diminuer la distance qui les sépare de nous. C'est en nous attachant leur cœur par les liens de la charité, préparer leurs âmes à s'ouvrir à la lumière de la vérité. Si nos possibilités et les circonstances actuelles ne nous permettent pas encore de pénétrer ces pays et d'y établir des foyers de catholicisme, du moins essayons, avec la grâce de Dieu, d'atteindre ceux qui sont sur notre route."

Travailler, prier pour l'Unité de l'Eglise, pour la paix entre les nations, réalisation du "Sint Unum" cher au Cœur du Christ, sera une des préoccupations dominantes de sa vie. Lorsque la Providence lui aura donné quelques compagnes, un de ses premiers soins sera d'établir, chaque semaine, l'adoration du Saint Sacrement à ces intentions. Elle désirait que de temps à autres des étrangers fussent invités à cette prière commune afin qu'au pied de l'Hostie, sacrement d'unité, à une heure où le monde est si douloureusement divisé, l'union des cœurs fut réalisée dans la charité.

Toujours avec ce même souci de rapprocher les esprits et les cœurs, quelques années plus tard, elle ouvrit à Paris un foyer qu'elle voulait largement accueillant. Le souvenir gardé par les étudiantes belges, égyptiennes, libanaises, autrichiennes, de leur court séjour dans le vieil hôtel de la rue Tournefort, en 1937, disait assez combien l'atmosphère qu'avait su y créer Claire Monestès était épanouissante : *"J'ai trouvé là-bas, écrivait l'une d'elle, une famille heureuse où chacune en souriant pensait aux autres."*

14. On notera que le rôle du Père Eymieu est totalement effacé.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

Qu'elle s'occupât des lycéennes ou des midinettes, des ouvrières de la Capelette ou des dames de la société russe, Claire Monestès avait en effet le don de créer autour d'elle, une atmosphère où chacun se sentait d'emblée à l'aise. Une simple phrase trouvée dans ses notes qui, en sa brièveté, est tout un programme, ne nous livre-t-elle pas son secret : *"Tout accueillir... pour tout épanouir."*

Seules les âmes complètement déprises d'elles-mêmes sont capables de cette ouverture aux autres.

"La croix est le dernier mot de l'amitié partagée."

Nous venons d'évoquer le zèle qui animait Claire, mais la source n'est jamais que le jaillissement d'un trop-plein ; il nous reste à découvrir ces nappes profondes où s'alimentait sa charité, à pénétrer quelque chose du mystère qu'est toujours l'action de Dieu sur une âme.

L'âme de Claire, dès sa jeunesse, Dieu l'avait convoitée. Méditant sur l'Annonciation, elle écrit :

"Ecce Ancilla. Voici la servante". Délicieux service du Très-Haut d'abord, de la Sainte Trinité. Elle est toute jeune, toute pure, toute fraîche, toute claire. Une joie, une grâce l'environnent. des cieux, on la regarde et Dieu arrête sur elle ses complaisances. Elle est choisie.

Un jour aussi, Dieu a jeté les yeux sur ma jeunesse, sur mon coeur tout palpitant, sur les grâces qu'Il m'avait faites. Et... Il m'a choisie. Toute vocation est une Incarnation.

Ô Verbe, je t'adore dans le sein de la Vierge, je t'adore en mon âme où, vierge, je t'ai appelé, désiré, j'ai voulu être ton humanité de surcroît.

A la visite de mon Dieu, j'ai répondu comme la Vierge : "Ecce ancilla". Ai-je été fidèle comme une servante vierge et pleine de grâces ? Ai-je été, à chaque seconde, dépendante du bon vouloir divin, du bon plaisir de l'amour ? Car l'amour a ses exigences en proportion de ce qu'il donne."

Aux exigences de Dieu, Claire répondra de toute l'ardeur de sa nature généreuse :

"Pour faire plus parfaitement une volonté de Dieu, je passerais par le feu."

Même aux heures lourdes, ce bon plaisir de Dieu reste ses délices :

"Voluntas tua, voluptas mea", c'est le mot que mon crucifix m'inspire et il me console de tout. Que je puisse faire toujours votre volonté, ô mon Jésus, et voir bien clair ce qui est votre bon plaisir, rien ne me coûtera. Faites-moi voir et vouloir ou tout au moins faire votre volonté, qu'elle soit le seul mobile de ma vie."

A de telles âmes, Dieu ne ménage pas la souffrance. Elles ont soif de cette ressemblance au divin Crucifié.

"Ô, Jésus, qu'est-ce qui m'attire à votre suite, sinon vos traces de sang ! Elles m'entraînent au Calvaire... là on y meurt pour vous d'amour. Car tant qu'il reste une goutte de sang à verser pour vous, elle brûle dans nos veines, elle nous torture. Ô Jésus, c'est une telle

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

douceur de souffrir quand on Vous aime !"

Cependant, jamais on ne rencontrera en elle un désir morbide de la souffrance pour la souffrance. Déjà à l'époque où elle s'était offerte en victime de réparation, elle notait :

"Le mot victime ne veut pas dire nécessairement vouée à la destruction, à l'écrasement, mais vouée à l'offrande."

Plus elle progressera, plus elle entreverra que la croix n'est qu'une étape.

Relevant dans le Bréviaire Romain, à la fête de l'Invention de la Sainte Croix, les lignes suivantes : *"Lorsqu'Hélène eut découvert la vraie croix, Constantin défendit, par un édit impérial, qu'on s'en servît désormais comme d'un instrument de supplice pour les condamnés"*, elle le commentait ainsi :

"L'Edit demeure. Il a toujours force de loi. La croix ne doit pas être pour nous un instrument de supplice. C'est un signe de gloire. Bien la voir sous cet angle, moi, son épouse, malgré mes péchés qui me la désignent pour une formule expiatoire. L'embellir par mon amour, en être fière."

Et ailleurs :

"Sans doute l'hostie doit être immolée, mais son immolation doit être rayonnante et conquérante."

De plus en plus, elle veut "ne jamais séparer le sacrifice, qui est à la base de toute réparation, de la gloire à rendre au Père par et avec le Christ Jésus."

Réparer, ce n'est pas seulement compatir, c'est refaire avec le Christ ce qui dans le monde a été détruit par le péché.

"La réparation, je la conçois comme un travail. Dans un meuble, il manque une partie, je la refais et je la remets en place. Ainsi, dans le Corps Mystique, je tâche de reconstituer par ma prière, par mon activité douloureuse (mortification) ou heureuse (joie de l'apostolat) les cellules atteintes par le péché. Je fais circuler la vie divine dans ces âmes malades, comme le sang que je donnerais à un blessé par la transfusion. Notre réparation et notre apostolat sont soudés ensemble : l'un ne va pas sans l'autre. La réparation des offenses à l'Eucharistie s'y ajoute et s'y superpose. Cette réparation-là, je dirais que c'est notre consolation. C'est la place vide près de l'Ami. C'est son festin dont je prends plus largement ma part, c'est sa maison que je pare et que je garde avec la joie d'abriter un tel Hôtel. Réparation qui doit faire moins des tempéraments de victime que des âmes de conquête."

Ainsi, prière, mortification, apostolat sont les divers aspects du même élan de l'âme de Claire avide de s'unir à la prière, à l'abnégation, à la charité du Christ¹⁵.

15. En omettant les événements indépendants de la volonté de Claire, l'auteur ne peut rendre compte de sa passivité spirituelle. Le risque est de la voir plus volontariste qu'elle n'est – et de vouloir l'imiter !

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

Son coeur brûle de réaliser, toujours plus étroitement, cette union :
"Faites-vous aimer de mon misérable coeur, je vous en supplie, Vous avez besoin de moi, j'en suis sûre, puisque mon coeur est fait sur le modèle du Vôtre et que j'ai tant besoin de Vous, ô mon Bien-Aimé."

Ce désir ira parfois jusqu'à lui faire souhaiter la mort. En une fête de Sainte Agnès, elle écrit :

"Seigneur, consommez notre union, que je ne vive que de vous, que par vous, que pour vous. Appelez-moi bientôt à partager votre vie dans le sein du Père lorsque j'aurai gravi jusqu'au bout mon Calvaire, lorsque je vous aurai donné le témoignage du sang, lorsque votre coeur ne pourra plus retenir le mouvement du mien qui veut se précipiter vers le Vôtre".

Mais l'heure de Dieu n'est point la nôtre. Claire n'avait pas accompli encore toute la tâche à laquelle Il la destinait. "Je suis venu apporter le feu sur la terre et que désiré-je sinon qu'il s'allume ?" A l'âme brûlante de Claire d'autres âmes devront s'embraser.

D'ailleurs, l'été aux brûlantes ardeurs n'est pas le temps des récoltes, mais bien l'automne qu'enveloppe la douceur d'un ciel à la sérénité transparente et lumineuse. C'est seulement lorsque la paix et la sérénité l'auront envahie que Dieu viendra cueillir l'âme de Claire, comme un fruit mûr, pour l'engranger dans ses greniers éternels.

"Missionnaires, mais de toutes les missions."

Tendue comme elle l'était vers Dieu, l'âme de Claire Monestès ne pouvait pas ne pas attirer dans son sillage d'autres âmes également éprises d'idéal et de don.

"Dans la joie, avait-elle écrit en cette Annonciation où elle rappelait l'appel de Dieu à sa jeunesse, des vierges me suivront et je les conduirai au Christ."

Parmi les jeunes qui l'approchaient, plusieurs voudront partager d'une manière plus étroite ses travaux et sa prière. Longtemps elle hésitera à aller de l'avant. Elle ne le fera que sur les encouragements formels du R.P. Eymieu et de Mgr. Chaptal, discernant la volonté de Dieu à travers une suite de circonstances providentielles.

Dès lors, ce ne sera plus tant dans des oeuvres apostoliques que va s'épancher le zèle de Claire. Les années qui lui restent à vivre, elle les consacrera à la formation des âmes qui l'entourent.

Xavière ! C'est de ce nom à la consonnance un peu rude mais si évocateur que fut baptisé par des amis le petit groupe naissant, à cause de sa dévotion au grand apôtre.

Saint François-Xavier, n'était-ce pas à lui que Claire enfant avait si souvent demandé la grâce d'être missionnaire ; n'offrait-il pas surtout la magnifique exemple d'un zèle dévorant uni à la contemplation la plus haute?

De son groupe, bien plus que la "fondatrice" – elle se défendra toujours de l'être – Claire sera l'animatrice. Dans ses activités apostoliques, elle donnait de son âme – et c'était le secret de son attirance – à ses compagnes tout simplement elle en dévoilera les désirs profonds – et ce sera le grand

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

secret de la formation qu'elle leur donnera.

"Il y a ici-bas des âmes chantantes" avait-elle noté sur un petit cahier jauni. "Faites que je sois de celles-là, souple et vibrante à tout ce qui touche votre gloire ou les intérêts de votre coeur."

Vibrante, elle l'était étonnamment, et elle le demeurait même aux heures où la maladie la terrassait, avec une jeunesse d'âme que seuls possèdent les amis de Dieu.

Combien elle désirait que ses filles le fussent également ! Bien souvent, elle leur recommandait cette souplesse d'adaptation, signe d'une charité sans cesse en éveil, pour mieux répondre aux besoins des âmes qui, à chaque époque, revêtent une forme nouvelle :

"Gardons une grande souplesse pour ne pas nous raidir dans une ligne de conduite invariable, nous momifier dans une formule. La vie est un perpétuel recommencement, une perpétuelle adaptation au réel."

Mais à qui veut ainsi aller toujours de l'avant, il faut une âme de "pionner", que rien n'abat, ni le risque, ni les difficultés.

"Mes chères filles, écrivait-elle, quand Lyautey revint du Maroc, il dit avec un suprême regret "je ne bâtirai plus de ville". Bâtir sans rien, dans le désert avec des marocains, hier sans culture et sans civilisation, quelle tâche royale !"

Vivons intensément nos années de création ou de formation. Bâtissons la Xavière, cet empire spirituel de l'amour adorateur, réparateur, de conquête éducatrice missionnaire.

Créons avec respect, avec amour, avec fierté, avec joie, ce nouveau fief de vie religieuse.

Lyautey le faisait pour la France, nous, faisons-le pour le Christ Jésus.

Utilisons ses moyens :

L'enthousiasme pour la cause.

La tenue : lui, sa tente, ses hommes, tout cela est beau, attirant.

Le maniement des hommes : les conquérir par la confiance. Savoir même utiliser les ennemis dont on se méfie pour en faire des chefs.

L'immédiateté : penser fort et juste, faire vite.

La culture générale. Etre toujours aux écoutes de la vie pour en tirer le meilleur rendement.

Le goût du désert et de la solitude, quand les circonstances le permettent, pour chauffer son âme dans la méditation.

Ne pas dire comme Lyautey : "J'aime qu'on me gobe". Mais comme lui réussir même quand la sympathie manque.

Etre un chef que la difficulté étoffe et que le danger met à son vrai poste."

Claire Monestès ressentait jusqu'à l'angoisse la hantise des âmes qui ne sont pas encore au Christ, et elle cherchait le moyen de les atteindre partout où elles sont.

Vraie fille de saint François-Xavier, elle dilatait sa prière à la mesure du monde et elle sentait monter en elle l'esprit d'instabilité du grand apôtre des Indes. Elle aurait voulu avoir des filles en assez grand nombre pour les envoyer partout où il y a des âmes en détresse, fussent-elles, ces apôtres, suivant un mot d'elle, "être professeur d'Université ou femme de chambre sur le Normandie."

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

S'il ne fut pas donné à Claire Monestès de partir au bout du monde pour sauver des âmes, du moins ce sera toujours vers celles qui, même en nos pays chrétiens, vivent ignorantes du Christ et de son Eglise, qu'elle orientera le zèle apostolique de ses Xavières. Relevant un jour une phrase que Ghéon met sur les lèvres de Saint Louis : *"Ma place est d'être où Dieu n'est pas servi"*, elle ajoute : *"cela pourrait être notre devise."* Et ailleurs :

"Il s'agit d'une conquête, celle de tous les sans-Dieu, au sens large du mot – non seulement de ceux de Russie, mais de tous ceux qui vivent dans les milieux les plus éloignés de l'Eglise."

Si grandes sont les ignorances et les défiances de ces âmes-là, qu'avant la venue du prêtre, il y a un premier travail à réaliser auprès d'elles pour ruiner leurs préjugés et leur faire découvrir le vrai visage du Christianisme. C'est à ce travail que Mère Claire conviait ses filles.

"Un jour, en méditant sur les noces de Cana, j'ai pensé : c'est le rôle de la sainte Vierge que nous devons jouer auprès des âmes. C'est elle qui dit aux serviteurs : "faites tout ce qu'il vous dira", et à Notre-Seigneur : "Ils n'ont plus de vin". Nous faisons le lien entre les âmes – qui n'ont pas de contacts avec le Christ – et l'Eglise. Comme Marie, nous intercédons pour elles auprès du Christ Jésus : c'est toute notre vie de prière et de réparations – et nous aidons les serviteurs (les prêtres) à être l'instrument du miracle ; nous faisons "tout ce qu'il nous dira" : voilà notre vie de missionnaire. Etre l'intermédiaire entre l'Eglise et les âmes, c'est notre rôle et c'est cela qui fait l'unité entre des activités très diverses."

Pour se livrer à un tel apostolat missionnaire, sur les routes que le Seigneur indiquera, il faut des vocations de "plein vent".

Un jour qu'on lui racontait la cérémonie des vœux d'une Clarisse et la saisissante scène de la porte qui se ferme, séparant à jamais du monde l'hostie de louange et de réparation, avec la spontanéité qui lui était si propre, Claire avait lancé :

"Pour une Xavière, ce jour-là, je voudrais l'amener sur la place publique et dire à tous : "elle est à vous, elle est pour vous, mangez-la, dévorez-la."

Mais pour être ainsi livrée toute à tous, et partout porter témoignage du Christ, il faut à la Xavière une vie intérieure intense. Elle doit avoir "le monde entier pour cloître et chapelle et pouvoir prier partout."

D'ailleurs – et cet équilibre est bien encore le reflet de l'âme à la fois hardie et prudente de Claire Monestès – à côté d'une parfaite adaptation aux apostolats de l'heure, elle voulait une vie authentiquement religieuse.

"La Xavière aspire à une vie religieuse souple et intense, assez souple pour s'adapter aux besoins nouveaux de l'apostolat, assez intense pour que la part de Marie ne le cède jamais à celle de Marthe et pour que l'activité ne soit que le rayonnement de la flamme intérieure."

Mais à toute flamme il faut un aliment ; c'est dans l'esprit du "Règne" des Exercices de Saint Ignace, avec tout ce qu'il comporte d'ardeur conquérante, d'amour du chef, d'abnégation totale et de disponibilité à son service, que les filles de "Mère Claire" iront alimenter le leur.

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

C'est ainsi que, dépouillées de toute ambition personnelle, souples aux desseins du Seigneur, à l'écoute des besoins des âmes et soutenues par cette vie de famille à laquelle tenait tant Mère Claire, les Xavières, Missionnaires de la Charité du Christ Jésus, ambitionnent d'aller de par le monde, se faisant toutes à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Au cœur de Mère Claire, elles ont puisé l'ardeur qui les anime. Puissent-elles, pour la gloire de Dieu, la communiquer, cette même ardeur, à d'autres âmes généreuses !

"Il faut faire de la souffrance une oeuvre de joie".

Longtemps, Claire Monestès, dans sa défiance d'elle-même, avait douté de son oeuvre. Elle avait avancé, poussée par les indications de la Providence et par les conseils de ses guides spirituels, mais à chaque étape son humilité s'effrayait d'une tâche qui lui semblait dépasser ses forces.

Ces années avaient été pour elle celles d'un lent et parfois pénible cheminement. Mais le ravin encaissé débouche sur le plateau d'où se découvre l'horizon. Ainsi, après les tâtonnements du début, vint pour elle l'heure de la certitude et de la paix.

"J'y vois clair, maintenant, disait-elle en parlant de son oeuvre. J'ai eu raison de marcher, j'ai l'assurance de ne m'être pas trompée."

La route cependant restait montante et marquée de croix douloureuse – croix de la mort d'êtres très chers, croix de la maladie, croix de l'apostolat – mais sous l'étreinte de la souffrance l'âme de Claire restait paisible ; elle notait :

"Souffrir est une joie quand on aime."

La joie ! Ce mot reviendra souvent dans ses dernières années. Elle voulut en marquer son oeuvre :

" Attacher mes filles à l'achèvement du Corps Mystique du Christ, n'est-ce pas leur donner de quoi vivre, travailler et mourir dans la joie, et cela jusqu'à la fin des temps ?"

"Il y a un élément commun à l'abnégation et à la joie : c'est l'oubli de soi-même" avait-elle écrit autrefois ; au fur et à mesure qu'elle progressait dans l'oubli d'elle-même, la joie montait en son âme.

Les notes qui datent de cette époque, portent le reflet de cette joie qui l'envahissait. Au-delà de la Croix, l'aube des Pâques éternelles lui apparaît déjà : *"Chanter perpétuellement la victoire promise à notre souffrance"*. Elle, si avide de monter jusqu'au Calvaire, elle écrit maintenant :

"Heure Sainte devant le Saint Sacrement exposé. J'ai de la peine à penser à l'agonie de Jésus, le thème habituel des heures saintes. Pour moi, l'Hostie est toujours glorieuse. C'est le sacrement de la joie. Réaliser mon immense besoin de contempler dans l'adoration, de chercher, à travers le symbole frêle, la réalité magnifique. Posséder mon Dieu avec mes yeux, avec tout mon être dans la Communion, m'imprégner de divinité, m'imbiber de son amour afin de l'exprimer ensuite par tous les pores de ma vie. Et puis, l'afficher pour tous. J'aime le vieux mot "monstrance" plus familier encore qu'ostensoir. Je montre mon Bien-Aimé, je l'expose aux adorations de tous. Jésus, que

Notice biographique

(attribuée à M.-L. FANTON, années 1950 ?)

Mais elle ne devait pas voir sur terre s'épanouir cette grande pensée de sa vie. Déjà la maladie était en elle, impitoyable, et ne la quitterait plus. Pendant ces deux années, l'âme de Claire Monestès grandit encore dans la parfaite union au Divin Sacrifié. Elle qui avait écrit, autour d'une image d'un Christ douloureux : "*Donne-moi ta souffrance, j'ai besoin d'en souffrir*"¹⁷, elle put vivre en union intime avec la Victime du Calvaire. Les épreuves de santé, les inquiétudes de l'avenir, tout lui était un calice sanctifiant qui lui permit de vivre intensément sa vocation.

"On ne se borne pas à concevoir la réparation comme une dette à payer à la place du coupable ou comme une consolation offerte au Sauveur méconnu : on y voit surtout le moyen de s'unir à l'oeuvre rédemptrice du Christ, gloire du Père en la création. On est donc réparatrice pour être glorificatrice et pour suppléer aux membres qui ne font pas bien leur service dans le Corps Mystique. Ad impleo ea quae desunt." (note de 1936)."

Le Seigneur la préparait à l'union totale dans la vision divine et l'âme de Claire Monestès vivait de plus en plus au rythme du Coeur de Jésus. A mesure que la souffrance l'envahissait, la sérénité de son âme grandissait.

Le rêve de Claire enfant était réalisé. Elle avait atteint ces sommets où l'amour transfigure la croix, elle avait fait de sa souffrance "une oeuvre de joie" Libenter ! Volontiers. Ce simple mot plein d'amour était sa force et sa joie en ces derniers mois douloureux.

Elle retourna vers Dieu le 14 février 1939 et c'est à Chambéry, dans la sépulture de famille, qu'elle repose dans son dernier sommeil.

Mais sa pensée n'est pas morte ; à son exemple, et grâce aussi sans doute à sa prière, beaucoup d'âmes sentent qu'il y a là une voie ouverte à qui, se sentant appelé par Dieu, veut faire de vie quelque chose de grand et de fécond.

17. La phrase de Claire est transformée. Pourquoi ? Claire a écrit : "*Montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir.*" Pour notre auteur, le Christ "donne" la souffrance à partager à son fidèle, ce qui peut être sujet à débat. Et la souffrance de Claire serait celle que le Christ lui aurait ainsi donnée, dans une optique proche de l'idée de sacrifice. Claire Monestès est dans une attitude plus contemplative. Elle est "devant" la douleur du Christ, demande à voir et comprendre, attitude profondément ignatienne, et ce qui fait sa souffrance est que le Christ souffre... L'altérité est davantage sauve.

Recat d'Anne-Marie de LAVALETTE
tel qu'il fut annoté par Anne-Marie REVERTEGAT

COMMENT LA PROVIDENCE ME FIT RENCONTRER

MA SOEUR CLAIRE

Février 1915
HYERES

Blessé en Belgique au août 1914, le Commandant de Lavalette du Coetlosquet arrivait à HYERES (Var) chez les Franciscaines de N.Dame des Anges pour achever sa convalescence. Restée à TOURS auprès de mon beau-père âgé et souffrant, je reçus une lettre, le mois suivant, me demandant de venir à HYERES, le climat n'étant pas favorable à la santé de mon mari.

A mon arrivée, j'appris qu'en réalité, il avait attrapé la fièvre typhoïde assez fréquente alors. C'est ainsi que tout en soignant mon malade, j'allais rencontrer Mademoiselle MONESTES, en repos, elle aussi, chez les Franciscaines.

Grande, distinguée, un peu froide dans son abord, elle émergeait parmi les quelques hôtes que visiblement elle intéressait. Pour moi, les repas sont vite expédiés, j'ai hâte de retrouver mon mari et j'évite les questions à son sujet en me retirant.

Dans cette salle-à-manger banale d'une hôtellerie de couvent, un chat se prélassait sur un coussin, ou contourne les chaises pour obtenir une caresse. Un jour, je réponds à ses instances en lui tirant la queue.

Claire, s'adressant à moi pour la première fois, me dit : "Ne faites pas cela, ce chat n'a que cette vie pour être heureux." Je répondis : "C'est vrai".

Intéressée par ce contact inattendu avec Claire, je m'informe discrètement de celle qui allait tenir une place exceptionnelle dans ma vie. J'appris ainsi les activités sociales, dans l'influence de la Compagnie de Jésus, malgré sa santé fragile qui n'éteignait pas le rayonnement qu'elle exerçait par sa culture et encore plus par un ensemble de qualités qui justifiaient la confiance qu'elle s'attirait. Dès ce début de guerre, ceux qui réfléchissaient aux suites du désastre recherchaient les élites dont la France aurait besoin après ce conflit mondial. Claire semblait devoir compter parmi les ouvrières d'un renouveau.

Sa personnalité me frappa, et c'est toujours une grâce que d'aborder un être exceptionnel. Mais comment aborder celle qui visiblement ne ferait pas un pas de plus à ma rencontre ?...

J'attendais l'occasion. Elle se présenta bientôt. L'absence de Claire durant quelques jours me permit de m'informer à son sujet.

...

Elle devait prendre ses repas dans sa chambre.

Je lui fis demander de me recevoir. Ayant reçu son accord, je me présentais avec le chat dans les bras en lui demandant d'agréer mes excuses à son sujet.

Elle rit de bon coeur et me développa cet aspect très franciscain de sa spiritualité. Dès lors, je compris que le premier mouvement de son âme serait d'accueillir et de protéger ceux qu'elle verrait sans défense ou dans la peine.

Je revis Claire durant cette période de repos dans sa chambre. Un des motifs de cette retraite ne sembla être le désir d'échapper à l'accaparement de la jeunesse qui l'entourait et la fatiguait de questions.

C'est souvent le propre de l'exemple de faire surgir à notre insu une interrogation, qui est un hommage. Ce sentiment me ramena près de Claire. Ce jour-là, elle était couchée et ses deux grandes tresses qui d'ordinaire encadraient sa tête, s'étaient étalées sur son lit.

Tout en parlant avec elle et sans y prendre garde, pour me donner sans doute une contenance, je caressais du bout du doigt la longue tresse à portée de ma main.

Claire, négligemment, mais prestement, la retira.

Je fus surprise ; était-ce une offense ? Je conclus simplement à une réserve que je devais retrouver souvent dans la suite, comme un voile qui cacherait soigneusement son exquise affectivité.

Un peu plus tard, les semaines ayant passé, je lui offris une petite médaille en or, venant en droite ligne de Loyola. Dans ce corridor sombre où nous faisons ensemble quelques pas, j'avais éclairé ainsi sans phrases notre entente, notre accord.

Nous étions de la même année, élevées l'une et l'autre au Sacré-Coeur. Notre amitié s'appuyait sur des bases solides sur lesquelles nous pouvions construire ce que la Providence nous offrirait. C'était l'affaire des circonstances. Il n'y avait qu'à les attendre.

Avant de quitter HYERES en mai, j'avais l'adresse de Claire à Marseille ; elle avait la mienne à Tours. Mais qui écrirait la première ? Je n'avais rien demandé et je sentais avec quelle discrétion je devais m'avancer désormais.

Je profitai de la fête du 12 août pour lui envoyer en guise de lettre une plaquette de Costa de Beauregard : "Madame Sainte Claire" ; elle ne répondit affectueusement.

La route était libre, mais avant de s'y engager, de part et d'autre, il y eut encore une pause. Il fallait une raison pour utilement aller plus loin, et elle n'apparaissait pas alors à nos yeux.

...

1916-1917
LA RUE VERGINGETORIX
PARIS

Les souvenirs que je garde de ces lointaines années sont restreints, aucun document ne fait vibrer ma mémoire. Mais en cherchant en profondeur ce qui put établir entre nous une concordance d'âme exceptionnelle, je comprends que nous étions l'une et l'autre en quête d'un dépassement personnel.

Claire, visiblement, cherchait encore sa voie. Malgré ses 36 ans et la riche moisson de ses expériences, on percevait dans ses rares et incomplètes confidences qu'elle n'était pas encore fixée.

De mon côté, mariée depuis 13 ans, la seule ombre à notre Foyer était l'absence d'enfants et ce vide était une attente qui rejoignait celle que Claire portait au plus intime d'elle-même.

Le bonheur n'est complet qu'en se dépassant, pour atteindre, par le don de soi, le but assigné à chacun de nous par Dieu.

C'est, ne semble-t-il, cette commune orientation de pensée qui "tablit entre nous une si parfaite compréhension.

A Hyères, ensemble nous avons évoqué nos désirs d'apostolat. Je penchais pour un champ d'action restreint. La vigueur de l'intelligence de Claire lui faisait envisager de plus vastes horizons.

Nos échanges de vues restaient dans une sphère où les options ne sont pas envisagées. C'était alors une orientation différente que les circonstances allaient rapprocher.

En 1916, une lettre de Claire me fit comprendre que son séjour à Hyères avait été pour elle une période de repos et d'ultimes réflexions avant une décision importante.

Elle avait été si discrète alors, que la personnalité du R.P. EYMIEU, que nous avions évoquée sur le plan de ses ouvrages, ne m'avait pas laissé deviner qu'elle collaborait avec lui, comme secrétaire d'abord, puis sur le plan de l'apostolat.

"Les idées mènent le monde". C'est sur le terrain intellectuel que le R.P. envisageait de porter ses efforts de conquête.

Il s'agissait de faire prendre conscience de l'urgence des questions sociales à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, influenceraient les décisions prises à cet égard. Cet effort devait aboutir à modifier les Lois existantes qui régissaient le monde du travail.

L'exposé que me fit Claire ne pouvait être que succinct dans une lettre, aussi me demandait-elle une rencontre lui permettant de m'intéresser à ce projet.

...

Celui-ci ne me semblait pas chimérique, tant la personnalité de Claire m'inspirait de confiance.

D'autre part, les moyens d'action ne manqueraient pas. La réputation du R.P. EYMIEU lui donnait l'audience de milieux divers. De ceux qui se cantonnaient dans la bienfaisance ; d'autre part, il avait des sympathies dans les milieux laïcs intelligents, qu'il s'agissait de gagner à cette cause chrétienne.

Le R. Père dirigeant la formation des ouvrières sociales en garantissait la valeur. C'était une oeuvre de longue haleine, mais dont le prix n'était pas contestable.

La Providence me permit de répondre à cet appel de Claire. Mon mari, à cause de ses blessures, ne pouvait rejoindre le front, il avait reçu un commandement à Joinville le Pont, à la porte de Paris.

Je retrouvai Claire 44, rue Vercingétorix. Le groupement (1) auquel elle s'était ralliée avait loué deux étages d'un banal immeuble. Les premières recrues de la Congrégation nouvelle dont le vocable sera Notre-Dame du Travail, étaient groupées là, pour l'année de postulat.

Le Père Eymieu avait donné la direction officielle à Mlle Aimée Novo, une de ses filles qui lui semblait apte à cet affrontement plein d'embûches avec un monde très divers, dont il ne fallait pas se couper, sans se laisser influencer par ses sophismes.

Claire me présenta à la Supérieure comme il convenait. Je fus invitée à venir le plus souvent possible remuer "des idées", comme on disait dans la maison, et ainsi m'associer peu à peu au travail social qu'elles entreprenaient.

Dire que je fus emballée ne serait pas exact.

Au fond, mon désir était comblé puisque je revoyais Claire. Elle saurait ajouter, je le savais, la chaleur apaisante nécessaire à ces discussions arides auxquelles je n'étais guère habituée.

L'Encyclique Rerum Novarum en était la base et formait l'encadrement de ces études sociales. On me chargea d'enquêtes dans les milieux industriels que je pouvais aborder. Ma documentation était sans valeur car on me répondait que tout était pour le mieux pour les conditions de travail, à moins qu'on ne me dise que cela ne me regardait pas...

(1) Dans la nomenclature des instituts séculiers, la fondation faite par le R.P. EYMIEU est marquée datant de 1904. Durant des années, ce ne fut qu'un essai, avec quelques rares adeptes.

En 1916, il comptait très peu d'adhérentes.

Il s'agissait alors de donner un encadrement canonique à cette nouvelle communauté.

Mlle Novo me demanda de faire partie d'une oeuvre sociale "La Croix Rose", où mon nom semblait intéresser la direction? J'acceptai, avec la promesse d'être prévenue à temps au moment voulu pour me retirer - ce qui, du reste, ne tarda pas, et j'en remerciai Mlle Novo...

A vrai dire, ce qui m'intéressait, c'était Claire. Je la trouvais triste. Je pensais que sa santé fléchissait. Elle me répondit que le régime était excellent. Un bifteck plantureux et des nouilles constituaient un repas sans déchets, qui ménageait le temps de la cuisinière choisie parmi les ouvrières sociales.

Rue Vercingétorix, je rencontrai plusieurs fois le R.P. EYMIEU. Un jour où Claire lui apportait des dossiers, il lui dit : "Allez d'abord mettre un châle pour vous couvrir, vous avez froid... je ne regarderai rien avant."

C'était vraiment très paternel.

Quand j'en eus l'occasion, je racontai ce trait au Ch. Rutard de Tours qui me dit : "Voilà qui me fait comprendre le Père Eymieu sous un jour qui complète tout ce que j'appréciais de sa valeur intellectuelle. Profitez vous-même de la leçon. Ménagez vos forces, c'est très sage de ne pas les exposer en vain".

Malgré cette bonté discrète et vigilante du Père Eymieu, on sentait que Claire ne s'épenouissait pas...

Rien de précis, mais une impression qui ne pouvait me tromper... Je m'étais rassurée en pensant qu'il en était sans doute ainsi dans les débuts de la vie religieuse.

Un an plus tard, j'eus la clef de ce problème en étant invitée chez les religieuses du Cénacle, rue du Cherche-Midi, à la clôture de la retraite qui devait marquer pour les membres de la communauté de N.D. du Travail, l'entrée au noviciat.

Le Père Eymieu m'expliqua l'épreuve qui était réservée à Claire et à lui-même. Mlle Novo avait décidé et fait admettre par Mgr Amette, Archevêque de Paris et Supérieur de la nouvelle Congrégation, que l'admission de Claire n'était pas possible, parce qu'elle n'avait pas la vocation religieuse! ...

L'avis du Père Eymieu n'avait pas été demandé... il excusa Mlle Novo en disant : "Elle a mis en pratique ce que j'ai souvent répété cette année à mes filles, c'est qu'elles avaient le droit et le devoir de s'adresser à l'Autorité supérieure, chaque fois que cela leur semblait nécessaire."

Le Cardinal comprit ce que cette mesure comportait de sacrifices, mais resta ferme dans sa décision. Il dit au Père : "S'il s'agissait d'une Communauté plus nombreuse, un changement de maison suffirait, mais pour une oeuvre à ses débuts, mieux vaut une complète séparation. Croyez-moi."

Ce que me demandait le Père Eymieu était bien simple. La retraite à laquelle Claire avait assisté prenait fin. Un déjeuner en marquerait l'heureuse conclusion. Claire n'y serait pas admise et j'étais invitée à l'entourer dans sa solitude. C'est ainsi que, dans une pièce toute proche, nous allions déjeuner ensemble, non sans entendre les joyeux échos de la réunion dont elle avait été exclue...

Dans l'après-midi le Père Eymieu vint nous rejoindre. Son premier mot fut pour me dire : "Qu'allons-nous faire de Claire ?"

Certes, il avait son dessein, mais il cherchait ainsi à m'attacher plus encore à celle qui une nouvelle fois allait tant souffrir.

1918

LE CENACLE DE MARSEILLE

C'est au Cénacle de Marseille et plus spécialement à la Mère de Montgrand que le Père Eymieu connaissait, qu'il confia Claire, quand elle quitta Paris.

Mademoiselle Novo crut nécessaire de m'écrire pour m'expliquer le départ de Claire et me prier de continuer mon intérêt à Notre-Dame du Travail.

Je répondis "ce qu'il fallait", m'assura le Père Eymieu auquel j'avais soumis les quelques lignes par lesquelles je prenais congé de Mlle N.

D'ailleurs, j'allais rentrer en Touraine, mon mari ayant été nommé à Metz où il allait terminer la guerre comme gouverneur de cette ville. Il y était né ainsi que ses quatre frères, dans cet hôtel du Coetlosquet, d'où étaient sortis une pépinière de religieux et religieuses. Tous ces souvenirs étaient très précieux à la famille.

Après l'année qui se terminait, j'allais encore être séparée de Claire par la même distance Marseille - Tours, comme à notre départ d'Hyères. Mais quelle intimité silencieuse et profonde s'était établie entre nous depuis son passage rue Vercingétorix. Dès lors et jusqu'à la fin, nous communiquions par une compréhension qui ne mettait pas nos sentiments à la merci des mots. Ce n'était pas nécessaire.

Je reste dans cette ambiance pour revivre ces années qui seront si douloureuses, et dont je parlerai avec une discrétion pleine de respect.

Par quelques traits, je voudrais seulement essayer de dégager l'essentiel des journées d'agonie que Claire vécut au Cénacle de Marseille.

L'acceptation du sacrifice qu'elle venait de faire avait "été magnifique", devait me dire le R.P. Eymieu.

L'âme généreuse de Claire, la vigueur de sa Foi, les exigences de son tempérament moral, la sensibilité fière et désintéressée de son caractère avaient fait face au coup qui la frappait brutalement.

L'année qui s'achevait à N.D. du Travail avait été douloureuse pour Claire. Elle avait souffert des impondérables, que la finesse de son intuition avait su discerner, sans y attacher d'ailleurs trop d'importance.

Quand l'intérêt général était en vue, et qu'on l'interrogeait, elle donnait simplement son avis, sans penser qu'il pouvait porter ombrage, et la desservir.

En effet, Claire n'arrivait pas à N.D. du Travail comme une nouvelle venue ayant tout à apprendre.

Malgré la discrétion dont elle entourait ses activités passées, il apparaissait clairement qu'elle avait été une collaboratrice du R.P. Eymieu qui tenait compte de ses avis - d'autant qu'il n'était pas sans voir qu'elle souffrait. La réserve naturelle de Claire s'accroissait dans un climat manquant de chaleur... C'était comme un cercle vicieux où personne n'était tout-à-fait à l'aise.

Et maintenant qu'elle avait été exclue et que douloureusement elle s'interrogeait, le problème s'éclairait tragiquement, tout en laissant place à des questions dont elle eût désiré la réponse.

Le motif de son renvoi, tout d'abord, bouleversait son âme, renversait des certitudes si minutieusement édifiées, et ébranlait jusqu'aux possibilités futures.

Je ne saurais dire quelle fut la grandeur d'âme du Père Eymieu dans cette situation difficile.

Il était le Fondateur et le Directeur d'une Oeuvre à laquelle Claire avait contribué, par sa valeur intellectuelle et le don d'elle-même. Cette oeuvre la rejetait sans qu'il ait été consulté et sans tenir compte des répercussions que le motif mis en avant pouvait avoir sur une âme. Le Père fut d'une loyauté parfaite ; il défendit les intentions de la Supérieure et garda le silence sur tout le reste.

La souffrance de Claire dont il sentait la vie brisée peut-être à jamais, fut profondément sentie par le Père Eymieu. La soutenir, l'aider à patienter, à attendre sans revenir sur cette commune épreuve fut sans doute la meilleure tactique, malgré la solitude profonde que ce silence établissait autour de Claire et dans son cœur.

En m'en parlant longtemps après, Claire soulignait la violence de ses ripostes. Et comme je voulais adoucir ce qu'elle m'exprimait, elle insista : "Non, non, croyez moi, j'ai fait beaucoup souffrir le Père Eymieu, je vous assure."

Cette commune épreuve acceptée en silence fut certainement très douloureuse pour les deux.

Durant la retraite que je fis en 1927 chez les Xavières à la Pourraque, j'évoquais avec le Père Eymieu un passé dont la cicatrice restait visible et que Claire, d'ailleurs, reconnaissait. Elle ne devait jamais s'effacer. Et comme je disais au R.P. Eymieu : "Comme vous avez dû souffrir de la dualité de cette situation", il me répondit : "Vous avez compris".

Au Cénacle, Claire avait retrouvé en Mère de Montgrand un

appui compréhensif de l'épreuve qu'elle subissait et des desseins de Dieu sur son âme. Avec une intuition que l'avenir confirmera, elle orientera sans cesse les pensées de Claire vers l'avenir que le présent préparait. "Quand vous aurez des filles, lui disait-elle, vous vous rappellerez ceci... vous saurez comment apprécier cela..."

Et Claire regimbait devant cette insistance qui lui semblait alors chimérique. "Non, non, ne disait-elle plus tard en m'en parlant, rien, rien ne pouvait alors atténuer l'amertume dans laquelle j'étais plongée."

Dieu seul quelquefois par des touches intimes, pénétrantes, lui rendait un courage de pure Foi et l'empêchait de sombrer.

De temps en temps, un mot de Claire ou du Père Eymieu n'associait à ce chemin de Croix.

Un jour que j'avais envoyé à Claire un chandail rose, le Père Eymieu me répondit : "Il faut qu'elle vous aime bien pour l'avoir accepté." Je compris que la délicatesse de Claire souffrait de se sentir à charge et d'être incapable physiquement d'un effort quelconque.

Sa santé florissante autrefois avait été démolie à la suite des deux années passées au Sacré Coeur en Irlande. L'épreuve qu'elle venait de subir avait dévoré les forces péniblement récupérées. Et voilà que la grippe espagnole allait toucher si profondément sa santé qu'elle portera jusqu'à la fin de sa vie les traces menaçantes de cette épidémie de la guerre.

Au Cénacle, ce fut Mme Bassebeau qui fut son infirmière et à laquelle Claire se reconnaîtra redevable d'avoir échappé, enfin, à cette redoutable menace.

Les nombreux amis de Claire ne restaient pas indifférents ; avec le temps qui apportait son apaisement, on s'offrait à l'aider. Le Cénacle, bien entendu, ouvrait ses portes.

Le Sacré Coeur n'oubliait pas son enfant d'autrefois. Peut-être vivait encore celle qui avait dit à Claire, au S.Coeur de Chambéry : "Vous vous donnez bien de la peine pour mal faire", soulignant l'indépendance de Claire et le fond très riche ainsi recouvert.

Mlle de Rancourt, alors Supérieure générale de la Pieuse Union lui avait laissé comprendre sa sympathie.

Mais non, rien, rien ne vibrerait pour Claire.

Un jour, je me permis de dire au Père Eymieu : "Ne penseriez-vous pas au Carmel pour Claire ?" - "Non, me répondit-il, en tous cas pas celui de Marseille. D'ailleurs, non, Claire ne pourrait soutenir la monotonie d'une vie cloîtrée. C'est un apôtre, elle a besoin du contact des autres. Cela, du reste, ne l'empêche pas d'être contemplative."

Oui, contemplative, elle l'était parfois authentiquement.

Dans ces heures douloureuses, Dieu se manifestant la gardait silencieuse et comblée à ses pieds. De ces moments privilégiés, elle gardera une certaine nostalgie. Quand la Xavière aura sa chapelle rue Breteuil, elle me dira : "Quand je pense que maintenant il m'arrive d'attendre que l'heure de la prière passe ! " C'était la sécheresse qui accompagne la vie de Foi.

Durant ces années si douloureuses au Cénacle, Claire, ballottée entre les profondeurs de l'abîme et le ciel, préparera son âme à tout accueillir pour tout épanouir et à faire, selon son expression, " de l'épreuve une oeuvre de joie".

"C'est aux pieds de Jésus, sans chercher de repos, que Claire Monestès trouvera cette force qui se renouvelle pour s'accroître et se donner".

LA XAVIERE
1921 ou 1922

SAINTE FRANÇOIS-XAVIER
Nos enfants seraient frères...

Je ne saurais dire exactement à quelle date Claire me fit part de la naissance de la Xavière. (Ce fut après 1919, fondation des Petits Clercs de Saint Martin, ¹⁹¹⁹ _{vers 1924})

Ce que j'ai retenu de la lettre de Claire, c'est le nom de l'enfant de la douleur : La Xavière. C'était un missionnaire, comme Saint Martin.

En se penchant sur le berceau d'un nouveau-né, que sait-on, que connaît-on au juste ?

Son nom, et tout l'inconnu que ce nom recouvre est animé par l'Amour qui l'a donné.

Et c'est pourquoi, m'unissant à cette joie dont je savais le prix, (nous avons une assez belle toile de Saint François-Xavier) avec joie, je l'envoyais à ma chère Claire.

Elle me dit plus tard sa surprise devant la grande caisse qui fut apportée rue Breteuil et aussi sa joie de l'intronisation de Saint François Xavier, son cher Saint, dans la première chapelle de la Xavière. Xavier n'était-il pas tout le cœur ardent de Claire ?

Quand je la revis j'appris de vive voix les longs cheminements qui avaient précisé le Fiat qu'elle donna à la volonté du Seigneur.

Parmi les personnes que Claire connaissait à Marseille, Mlle Léonie Fabre allait être l'instrument humain qui permettra à la Xavière de voir le jour. Elle avait été autrefois en relations avec Claire qui lui avait donné des leçons. Nièce du R.P. Fabre, sj. elle était alors Fille de Marie.

Son caractère et ses possibilités matérielles l'inclinaient vers le changement dans lequel elle espérait trouver l'assouvissement de ses désirs de bien.

Mlle Fabre vint trouver le Père Eymieu qu'elle connaissait, lui offrant de mettre à la disposition de Claire sa fortune et sa personne pour l'oeuvre que celle-ci animerait.

Le Père Eymieu hésita, en parla à Claire qui, plus encore, fut perplexe devant cette offre inattendue.

Elle se rapprocha de Mlle Fabre, allant la voir, l'aidant de ses conseils, mais sans s'engager et restant installée au Cénacle.

Les avis qu'elle sollicita ne furent pas tous favorables à une acceptation. Mais, d'autre part, comment repousser tant d'intentions sincères et généreuses, si le fond du tempérament qui les portait était moins sûr.

"Un jour, me dit Claire, après de longues attentes, je tombai malade chez Léo Fabre et je pensai que c'était une indication du Seigneur. De ce jour-là, la Xavière fut fondée." *ce n'est pas tout 39 ans Beland*

C'est ainsi que, durant près de 20 ans, jusqu'à la mort de Claire, Léo Fabre, "ce brave homme, ce gros Léo", comme l'appelait familièrement le Père Eymieu, fut, selon sa propre expression, "l'échaffaudage de la Xavière".

PREMIERES ANNEES
DE LA XAVIERE :
1922
et suivantes

Voilà donc la Xavière faisant ses premiers pas, et le récit de ses débuts m'arrivait à Tours.

Je puis comprendre ces joies initiales, près des Petits Clercs de Saint Martin, si jeunes ~~XXXXXX~~ aussi. Cette ardeur qui semble téméraire est plutôt la confiance en Dieu. Elle permet de résoudre les difficultés, sans penser à l'avenir incertain. Celles-ci ne manquèrent pas à Claire.

Le premier encouragement à les surmonter sera peut-être l'arrivée de Renée,⁽¹⁾ cette enfant déjà mûre pour le Ciel. Elle devait donner ses derniers mois d'activité à la Xavière, avant d'offrir pour elle sa vie dans un Sana, où elle rayonna.

(1) Renée Lebon, de famille coloniale, ^{à la veuve Buteau} unie à la fin de 1923 à l'âge de 21 ans, morte le 7 Octobre 1925 à Briancas, au sanatorium, après avoir prononcé ses 1^{er} vœux entre 639 moniales de la Xavière.

Mère Claire lui confia la rédaction du journal relatant la vie journalière de la Communauté et me le fit lire après sa mort. Ne doutant pas qu'il figure dans les Archives de la Xavière⁽¹⁾, je ne m'y attarde pas. D'ailleurs, le seul souvenir précis qui me reste est la promesse de Mère Claire à cette enfant, qu'elle note ainsi :

"Oui, cette toute petite oeuvre (La Xavière) sera un jour une grande Communauté."

Claire n'a pas désavoué ce qu'elle a dit à sa première fille.

Je signale cette affirmation comme un fait rare dans une bouche si discrète. Elle marque bien une certitude que Dieu a donnée à Claire, au moins une fois au début de la Xavière, comme un sceau qu'il a posé là. Dieu est fidèle.

Pour l'instant, la petite oeuvre s'installe. Une pièce en bas sera l'atelier de travaux artistiques entrepris pour aider les réfugiés si nombreux. Demandant à Claire l'orientation principale de leur travail apostolique, elle me répondit : "La Russie." Et comme j'objectais : "Vous aimez cette mentalité orientale, c'est flou, inconstant." elle me répondit : "Ah non ! mais c'est justement..." C'était une forme de l'agenda contra...

Plus tard, les frontières de la Xavière devaient s'arrêter au bout du monde.

Pour l'instant, à l'intérieur de la Communauté, chacune prenait part au labeur.

On m'écrivait à Tours et parmi les exploits cités, je me souviens des aventures d'une bonbonne à l'huile qui fut montée péniblement au dernier étage. A la dernière marche, en signe de satisfaction sans doute, on pose trop vigoureusement la bonbonne. Hélas, le choc fut fatal et l'huile se mit à redescendre doucement l'escalier si péniblement monté ! Quel désastre !

On s'humilie, on se frappe la poitrine, mais tout cela très vite pour avoir le temps de se débrouiller et de ne pas tout perdre.

Peu à peu, le Père Eynieu qui savait l'importance de la valeur des premières pierres, qui doivent soutenir l'édifice, envoyait à la Xavière quelques-unes de ses filles.

Ce fut Denise.⁽²⁾ Elle me fut signalée par Mère Claire comme "une âme régulière ayant besoin d'avoir du temps pour faire sans hâte ses prières."

^{m 1924 - 11 Mars}
^{m 1925 - 23 Avril}
^{âgé de}
(3) Puis Georgette, très bien douée pour l'apostolat, poète de ~~valeur~~ qui chantait ainsi la vie profonde de son âme. Elle dut s'arrêter trop tôt, mais courageuse et fidèle, abandonna sa cure de repos pour revenir se préparer et mourir entre les bras de Mère Claire à la Pourraque le 9 Août 1933 ^{à l'âge de 35 ans}. Elle avait prononcé ses vœux perpétuels le 21 novembre 1932.

(1) Le journal de Renée est en effet encore actuellement dans les archives.

Il s'agit de Denise Drouiel
fille d'officier -
originaire de Bourgogne

(2) Non. Denise a
comme directeur
Mère Claire en venant
à la Xavière Breteuil -

(3) Georgette Coutagne
de famille Lyonnaise -
descendants de St François de Sales

à Beaumont

Sa tombe est restée là comme une veilleuse qui, discrètement, entretient le souvenir de l'oeuvre tant aimée.

(1) Anne Marie Revutégat
famille Marseillaise

En même temps que Georgette arrivait à la Xavière Anne-Marie. (1) Mère Claire voulut m'honorer en me la donnant pour filleule. Celle-ci, vrai type d'arlésienne, joignait au charme la vigueur. Elle s'informa : "Est-ce sérieux ?". "Informez-vous", répondait Claire. C'est ainsi que mon accord fut requis et que, rue Tournefort, après 30 ans de fidélité réciproque, nous en avons fêté l'anniversaire en 1955.

Renée et Georgette ayant été appelées à intercéder au ciel, pour la Xavière, formaient l'aile priante... Denise et Anne-Marie formaient l'aile marchante.

Je ne résiste pas au plaisir de réjouir les Xavières en leur montrant cette image pittoresque d'un curé de Marseille, crayonnée au passage de ces deux Xavières, de même taille, au pas alerte :

"Ce sont - dira-t-il à Mère Claire, deux mules bien attelées."

C'est vers 1925 que je reçus à Tours la première visite de Claire. Le Ch. Rutard, fondateur des Petits Clercs, la reçut avec une grande sympathie. Il voulut la présenter à Mgr Nègre, archevêque de Tours, cette grande figure sur le plan doctrinal. Claire craignait tout ce qui pouvait la mettre en avant et préféra le silence à un exposé de sa pensée. Le Ch. Rutard n'insista pas, il lui fit visiter les grottes de Marmoutiers, là où St Martin, le grand Missionnaire, a vécu et prié et fut visité par le Ciel. Puis, dans la partie ancienne de ce qui fut une des premières maisons de Ste M. Sophie Barat, il conduisit Claire dans l'oratoire de la fondatrice des Religieuses du Sacré Coeur. Là, sur le même prie-Dieu, il fit s'agenouiller la première Mère des Xavières.

Par la suite, le Ch. Rutard orientera deux de ses filles vers la Xavière : Germaine et Andrée. Elles passèrent plusieurs années sous la direction de Mère Claire, mais ne résistèrent pas à la longue épreuve de patience que les circonstances imposèrent à la Xavière.

En 1926, deux ans avant sa mort, le Ch. Rutard fut invité à prêcher une Mission de Midi à Marseille. Il fut apprécié pour sa prédication si directe et entraînante, et davantage encore dans le ministère caché qui recueille les fruits de la Mission.

Claire appellera le Ch. Rutard le deuxième Père de la Xavière et, en 1928, m'aida par sa compréhension à porter la lourde peine que sa mort prématurée allait occasionner à l'Oeuvre des Petits Clercs.

En 1927, j'avais été en août bénéficiaire à La Pourraque de la retraite prêchée par le R.P. Eymieu sur l'Eucharistie.

C'était bien "le pain partagé". Durant dix jours, je pus profiter des richesses si abondamment servies aux Xavières.

Je fus amenée à lui demander son avis sur l'avenir de la Xavière. J'admirai la prudente concision de sa réponse :

"J'attends, j'observe, j'enregistre, je tiens compte, c'est tout... Voilà", me dit-il simplement. Comme c'était sage ! Les Xavières ont été fondées sur le roc. Là aucun ouragan ne saurait les ébranler. Ce n'est pas une bienveillance humaine, si éclairée soit-elle, qui pouvait les établir et les maintenir.

La Volonté de Dieu, garantie par l'obéissance la fidélité des fondateurs à la suivre à tout prix, le temps qui sanctionne cet accord,

voilà quel était l'avenir de la Xavière.

Dans la réunion qui suivit la clôture de la retraite, le Père Eymieu demanda à chacune de formuler une pensée constructive pouvant servir de résolution.⁽¹⁾ Les avis furent variés, il ne m'en est resté aucun souvenir. Je ne me souviens même pas de ce que j'ai bien pu répondre. Redisant à mon usage ce qu'il avait déjà dit, le R. Père soupira : "Allons, encore du travail pour les autres !"

Cet éclair de vérité me servit plus que tout le reste de cette belle retraite, puisque je ne me souviens plus que de cela.

Vers 1927, un an avant la mort du Ch. Rutard, le Père Eymieu, passant par Tours au cours d'un de ses voyages, s'arrêta pour prier au tombeau de St Martin et visiter l'oeuvre des Petits Clercs.

Il avait entendu louer et critiquer cette fondation et voulait la voir. (Le R.P. d'Herbigny était venu y amener un de ses protégés russes : Isidore X). Le Père Eymieu partit rassuré et aussi amusé par un pittoresque qui n'excluait pas l'ordre... loin de là. S'arrêtant devant une étagère appuyée aux murs du grenier pour y ranger les dons divers envoyés, il nous dit, en voyant un globe de verre protégeant un coussin rouge et une couronne de mariée : "Enfin, dites-moi à quoi cela pourra vous servir". On lui répondit que, sous peine de tarir la source des dons, il nous fallait tout accepter, mais qu'un brocanteur nous donnerait quelque monnaie en échange de nos échantillon invraisemblables... souvent... Le Père Eymieu comprit.

Sa visite fut un réconfort pour le Ch. Rutard accablé devant de lourdes responsabilités avec une santé épuisée. Le Père Eymieu semblait ignorer le poids de certaines difficultés matérielles, dont l'existence lui avait évité la charge. Par ailleurs, la souffrance ne lui avait pas manqué, et il fut très bon.

En 1930, après la mort du Ch. Rutard, Claire vint encore en Touraine. J'avais espéré intéresser à son oeuvre un professeur du Grand Séminaire de Tours en contact avec beaucoup de jeunes. Dès

D) Nous nous étions ralliés à la pensée de Mère Claire qui cherchait une formule de vie religieuse traditionnelle et vigoureuse capable de soutenir le choc des ruptures nécessaires pour prendre contact avec les milieux les plus éloignés de l'Eglise et même pour les Novices. Nous étions disponibles pour le genre d'actes vites que cela supposait sans savoir comment l'action se présenterait. C'était encore un peu tôt pour le savoir.

annuaire Revue 'gat - 20 Août 1960

le premier abord, Claire sentit qu'il ne comprenait pas sa pensée, et elle se tut. "C'était inutile", ne dit-elle. Ce fut exact. Claire avait besoin de soleil pour s'ouvrir.

UN GRAND VIDE
9 octobre 1933

Les dernières années de la vie du Père Eymieu n'épargnèrent pas sa santé. Pour lui procurer le repos et les soins nécessaires, ses Supérieurs chargeront la Xavière d'y pourvoir. Ce fut dans la propriété de Charles de Foucauld, aux portes de Marseille, qu'on l'installa. La Xavière y avait une maison tranquille qui se prêtait à cette retraite.

deux mois après la mort de Georges Contagne,
C'est là que, le 9 octobre 1933, s'éteignit le R.P. Eymieu, avec toute sa connaissance. Dans les jours qui précédèrent, il avait demandé à Claire de bien vouloir recevoir Mlle A.N. Ainsi, les deux communautés qu'il avait fondées allaient se réunir près du Père, si proche de son éternité.

Claire à l'âme chrétienne et chevaleresque sera à la hauteur des circonstances... si bien que Mlle Novo lui demanda ensuite d'éditer une image commune pour perpétuer le souvenir du Fondateur de N.D. du Travail et de la Xavière. Claire accueillit ce désir, mais ne l'accepta pas. C'était préférable.

À la mort du R.P. Eymieu, l'essentiel pour la Xavière était acquis, mais ce que nous avons voulu et compris ne devient nôtre que par une laborieuse et journalière acquisition. Après le grand vide qui suivit la mort du Père de la Xavière, c'était une nouvelle journée de travail qui s'ouvrait pour Claire et ses filles.

Au début de 1934, je revis Claire à Paris, elle me confia de nouvelles inquiétudes de santé... une opération était envisagée. Elle serait préventive, mais dans un tempérament déjà si éprouvé, les répercussions seront profondes. Le choc opératoire eut son retentissement moral et provoqua pour Claire une crise de conscience dont nous exprimerons à peine les contours.

Le guide de la Xavière ayant disparu, elle seule portait désormais les responsabilités et c'était dans une solitude complète et une vraie anxiété.

Certes, les derniers jours avaient joints à la souffrance de vraies consolations : Tout était pardonné. Jamais pourtant ne s'effacera ce déchirement qu'avait ravivé ce revoir, près du lit d'agonie du Père Eymieu. Cette cicatrice restera sensible comme un premier amour déçu, dans le cœur de Claire. Elle avait eu pour se consoler

une parole échappée au Père qui mettait comme une lumière sur ce passé douloureux : "Si elles ont mon esprit (à N.D. du Travail), elles n'ont pas pris mon coeur." N'était-ce pas là rassurer pour toujours ?... Mais d'autres problèmes se posaient et tout ce que Claire avait reçu du Père Eymieu rendait la solitude plus grande et plus difficile à combler. La personnalité du Père Eymieu était une garantie incomparable. Son prestige suffisait à toutes les questions qu'on pouvait se poser mais, lui disparu, que de points d'interrogation sur la Xavière !

La sensibilité de Claire lui faisait sentir toutes les nuances de la solitude et en même temps l'incitait à une réserve naturelle accrue par l'expérience. Elle sentait que la sympathie que lui portaient les amis d'autrefois comme ceux de l'heure présente, s'arrêtait à sa personne, sans aboutir à son oeuvre. Et pourtant c'était là que se trouvait son plus profond souci.

L'exposé de sa détresse l'eût soulagée, mais la prudence l'invitait à se taire.

A cette heure d'anxiété extrême, elle n'était pas à même de supporter sans danger une incompréhension. Que sont rares ceux dont l'oreille entend juste, ou qui ont le courage de se taire et de compatir en priant.

La confiance que Claire donnait à mon affection me permit de lui proposer l'assistance du R.P. Abel, alors Provincial des Capucins à Paris. Je connaissais de longue date sa largeur d'esprit et son dévouement. Claire accepta et reçut plusieurs fois le R.P. à la clinique. Elle en fut très satisfaite. Lui-même, pour rassurer mon inquiétude, me dit, employant une expression de son Ordre : "C'est une âme séraphique que Dieu conduit, elle a dépassé..." ; puis il ajouta avec étonnement : "Mais enfin, pourquoi, les Jésuites ne s'occupent-ils pas d'elle ?"

Claire apprécia le secours spirituel que la Providence lui avait ainsi ménagé. Dès lors qu'étaient approuvées et sûres les voies dans lesquelles, une fois encore, la souffrance avait conduit son âme, elle était rassurée et s'abandonna.

Claire, très fatiguée, dut poursuivre sa convalescence durant les mois de février, mars avril 1934 à Menton. Là, elle prit contact avec les Petites Soeurs Catéchistes des pauvres Noirs. Leur fondatrice, Alice Munet (alliée à notre famille) avait été emportée par la maladie, alors que son oeuvre missionnaire était à peine ébauchée.. et pourtant elle continuait... et progressait...

Cette situation, qui ne manquait pas de similitude avec la sienne, encouragea Claire, certainement.

Quand les appuis humains font défaut, sans manquer, Dieu est là.

DE MARSEILLE A PARIS
mai 1934

Après cette longue absence, Mère Claire retrouva à leur devoir ses filles restées à Marseille. Ce que j'ai beaucoup admiré, dans les débuts si ballotés de la Xavière, c'est la générosité de la fidélité des premières filles de Mère Claire.

La liberté qui découlait des circonstances fortifiait et affinait leur conscience. Peu importe le petit nombre de ces âmes. L'essentiel fut la qualité de l'intelligence et du sérieux de celles qui partagèrent avec Mère Claire le laborieux honneur d'être Fondatrices de la Xavière. Les générations qui se succéderont pourront s'appuyer sur la solidité de celles dont le Foi inébranlable et la patience courageuse permirent à la Xavière de vivre.

Maintenant que le Père Eymieu n'était plus, le moment semblait venu de remonter jusqu'à Paris, d'élargir le champ d'action de la Xavière. Marseille, qui avait été le berceau, resterait le port d'attache, couvert plus tard par sa procure au départ des missionnaires. Mais pour le moment, il était préférable de ne pas attendre sur place l'envol vers les Missions.

Dès le mois de janvier 1934, Mère Claire avait trouvé un pied à terre, rue Scipion, dans une pension de famille tenue par Mlle Louise de Rose. Je l'avais rencontrée au Sacré Coeur du Mans où, avec sa Soeur, elles avaient été attirées par leur Tante, Mère de Tricornot. Elles étaient alliées à la famille de Mlle Fabre.

Louise de Rose montrait un goût particulier pour les oeuvres sociales un peu osées. Cette disposition marquait, sans doute, sa générosité de coeur, mais aussi un certain manque de prudence. Mère Claire, toujours si équilibrée, n'y resta pas longtemps.

Mlle Fabre, en fin linier, découvrit au 33, rue Tournefort, un vieil hôtel XVIIIe siècle, très calme dans ce bruyant quartier. Avec ses nombreuses petites chambres et quelques grandes pièces, il pouvait convenir à une maison religieuse.

Le propriétaire, en signant le bail, émit des voeux pour que le succès couronnât l'entreprise, à l'encontre des précédentes oeuvres, qui n'avaient pu réussir.

C'est là que s'installa la Xavière en mai 1934.

Ce premier point acquis, il fallait demander à la Compagnie de Jésus un de ses fils. L'important, c'était de comprendre la Xavière et de l'aider à répondre aux vœux de Dieu.

La pensée de Mère Claire se porta sur le P. Doncoeur. Elle le connaissait. Lui-même avait indiqué à une de ses filles qui cherchait sa voie, la fondation nouvelle du P. Eymieu. "Cette oeuvre est à ses débuts, lui avait dit le Père Doncoeur, mais c'est bien construit."

La cheftaine était venue voir et était entrée à la Xavière.

Mère Claire exprima donc un souhait. Le Père Provincial, ⁽¹⁾ connaît les brillantes qualités du P. Doncoeur, mais aussi ses lacunes. Il hésita, puis acquiesça à un désir que rien ne contredisait absolument.

Je n'ai pas à entrer dans le détail de cette expérience qui dura trois années et qui se termina par une pénible déception pour Mère Claire.

En deux mots, pour situer le problème, nous dirons que la personnalité du Père Doncoeur ne lui permettait pas de travailler utilement pour une oeuvre qui n'était pas la sienne.

C'est encore ce qui advint pour la Xavière. Le Père se servit de Mère Claire pour accueillir et former des éléments dont il se réservait l'utilisation, pour une oeuvre qu'il projetait. Les Xavières, dont il reconnaissait les solides qualités, auraient été utilisés es pour l'armature matérielle de cette société nouvelle qu'il voulait édifier sur ses idées personnelles qui ne cadreraient pas forcément avec celles dont la Xavière vivait depuis 15 ans.

Mère Claire, après avoir compris, patienta, avec une grande largeur d'esprit elle se prêta à partager son bien avec les "regardantes". Mais leurs investigations devenaient de plus en plus hardies et Mère Claire ne pouvait douter que l'unité de la Xavière était en jeu par cette immixtion.

Mère Claire s'expliqua franchement avec le Père Doncoeur. Peu à peu, les éléments étrangers se dispersèrent avec leur bibliothèque. Mère Claire conserva simplement comme "pièce d'archives" une preuve significative d'intentions qui n'eurent pas favorisé les vrais intérêts de la Xavière.

Le Père Doncoeur s'éloigna progressivement. Plus tard, Mère Claire me dit en conclusion : "Je lui ai écrit parce que je trouve que nous ne sommes plus dans la Charité."

En 1937, la route était de nouveau libre devant la Xavière.

Au début, sa spiritualité ne s'écartait pas de la forme traditionnelle des Exercices de Saint Ignace. Puis, ^x encouragée par le R.P. Eymieu, un attrait pour l'approfondissement de la doctrine du Corps mystique fut très net. Ralliant les suffrages de la Communauté, il constitua le fond d'un travail destiné à faire approuver par Rome les Constitutions de la Xavière.

Vers ¹⁹³⁰ 1933, on avait projeté de faire au Père Eymieu la surprise d'une approbation, pour un de ses anniversaires.

J'étais alors, par le fait de la fondation des Clarisses de Reims, en relation avec le R.P. Bastien O.S.B., cantoniste, résidant à Rome et dont j'avais sollicité l'appui.

(1) qui était en 1934 le R.P. Lambert.

x dès 1928,
après une retraite
au Père Eymieu,
à la Pousaune,
retraite entièrement
axée sur la doctrine
du Corps mystique,
Mère Claire fut saisie
par les répercussions
de la théologie Pauline
dans la vie d'un chrétien
- voulut en faire
l'aboutissement de la spiritualité
de la Xavière

Mgr Dubourg, évêque de Marseille
et qui avait manifesté ^{largement} la confiance
dans l'œuvre entreprise voulut faire et présenter lui-même
les Constitutions de la Xavière à Rome

- 19 -

(1) ceci se faisait
en 1930 -

Le P. ~~Baillien~~ occupa, près de la Commission compétente, et fut au regret de m'écrire que la forme et le fond des Constitutions de la Xavière, sortant des traditionnels exposés, ne pouvaient être approuvées actuellement. En conséquence, il invitait à les représenter après une mise au point. (1)

Ce fut une déception, bien sûr, ^{un vrai échec pour} mais l'avenir ^{lui-même} prouva qu'il eût été prématuré de fixer définitivement les règles de la Xavière, lui enlevant ainsi toute possibilité de modifications.

(2) le 8 Décembre
1934 -
35

En arrivant à Paris, les Xavières sollicitèrent et obtinrent l'approbation du Cardinal Verdier, archevêque de Paris, et l'on remit à plus tard un nouvel appel à Rome. ^{Monseigneur Chaptal} accepta de prendre en charge la Xavière comme ^{Suzerain} ^{ecclésiastique}

En attendant, Mère Claire ne négligeait aucune occasion d'éclairer et de fortifier les âmes à elle confiées. Les Xavières intelligentes et profondes creusaient les divers aspects de leur vie religieuse. Une note sur la Réparation, qu'elles rappelaient chaque jour dans la prière du soir, leur fit désirer des éclaircissements. Mère Claire me dit avoir fait appel au Père Plus, tout en regrettant qu'il soit plutôt un compilateur...

Mère Claire eut aussi recours au R.P. Creusen pour l'intérêt général de la Xavière ou de telle ou telle de ses filles. Son intérêt et son dévouement incitèrent Mère Claire, qui ne voulait pas rester sans aucune direction pour elle-même, à lui demander de s'occuper de son âme. Peu de temps avant sa mort, elle me dit : "Depuis que le Père Creusen me dirige, il est beaucoup moins aimable à mon égard." Mais la sérénité et l'absence de tout regret montrait bien qu'elle n'avait cherché pour son âme que la sécurité de l'obéissance. Enfin, à propos de la purification de l'Esprit, je crus comprendre, dans les aperçus que Claire me confia, qu'elle recueillait pour elle-même le fruit d'un ultime détachement qui ne lui faisait plus rien désirer en dehors des certitudes de la Foi.

LA PAIX DU SOIR
1937

Claire, si violente parfois dans ses réactions, avait pu si bien se dominer qu'elle pouvait dire, devant les déceptions qui se succédaient : "Je suis comme mon Père, j'encaisse bien."

Loin d'être devenue insensible à ces coups qui se répétaient, elle laissait parfois échapper comme un appel qui demandait grâce : "Mais enfin, s'exclamait-elle un jour, devant une indélicatesse plus blessante, enfin, jamais nous n'avons fait de même pour personne !" Cet hommage qu'elle rendait à la Xavière ne cessait pas d'être douloureux et cet effort usait ses forces, pour l'œuvre à accomplir. Il semble que Dieu poursuivait en elle-même une œuvre de détachement, et que le succès de la Xavière devait en être le fruit.

A Paris, comme à Marseille, on venait à elle, de plus en plus, à mesure que son accueil était mieux connu.

C'était un doute à éclairer, une orientation à confirmer ;

2. C'était en 1938

Souvent, on s'adressait à sa prudence afin d'appuyer des velléités ou, au contraire, aider à les rejeter. Cas difficiles dans lesquels l'intéressée se décidera ~~elle-même~~ parce qu'il aura été touché par tant de délicatesse clairvoyante. "Allez donc souvent voir votre Maman", dira-t-elle à un coeur troublé. Ainsi rassurait-elle un entourage soupçonneux ramenant le problème à une solution efficace : l'affection familiale.

Combien légères étaient les mains qui avaient touché tant de plaies. Elle savait que le plus petit geste de bienveillance soulage et souvent guérit.

Aux beaux jours de 1937, Mlle Fabre loua une aile du château de Divonne, afin que Mère Claire y ~~passé les vacances~~, avec le noviciat et les Xavières revenant pour la retraite des postes différents qui les dispersaient. *Mère Claire était très malade depuis le mois de Mai et l'on faisait un chan guement d'air pour la rétablir.*

J'avais perdu mon mari en 1936 et Claire m'invita à me joindre à elles. La situation de la propriété était magnifique. De la terrasse qui dominait la ville, le regard s'étendait sans obstacle jusqu'à Genève. En face, le soir venu, les feux s'allumaient à l'horizon. Quel cadre merveilleux pour cette retraite prêchée par le R.P. de Soras... Puis, après le grand silence de ces jours de réflexion, les rires joyeux fusèrent.

Je me vois encore reposant l'après-midi, dans la grande pièce meublée style de l'époque 18e qu'on m'avait octroyée : la chambre d'honneur ! Le lit à colonnes, qu'on atteignait avec effort, était aussi dur que le plancher de chêne dont la marquetterie brillante attirait mes regards. Si haut perchée, je prenais mon temps pour descendre lorsqu'on frappa à ma porte. Quelques Xavières joyeuses venaient à la fin de la retraite recueillir mes impressions... L'une d'elles, se penchant vers moi, me dit : "Mais, qui êtes-vous donc pour nous ?" Spontanément et un peu surprise, je répondis : "Une grande Amie." C'était la vérité. L'amitié vient d'une convenue spirituelle entre les âmes, les événements qui passent confirment l'unité de leurs sentiments, et le temps les affermit, leur apportant plus de profondeur.

C'était bien là, l'histoire d'amour qui, depuis plus de 20 ans, m'avait unie à Claire et, par elle, aux Xavières qu'elle avait léguées à mon coeur.

Durant les jours reposants dans ce climat sédatif, Claire reprenait vie. Elle vivait au contact des âmes dont elle avait besoin pour satisfaire son zèle apostolique. Elle reçut l'Abbé Grangette, Petit Clerc de Saint Martin, se mit à sa disposition pour l'aider de son crédit près de Grasset. Elle cherchait à favoriser la confiance en lui-même qui l'eût épanoui. Mon neveu Guy, en crise de croissance, trouva aussi près d'elle un conseil sage et pertinent. Les interventions de Claire étaient marquées d'un double cachet : leur discrétion et la sûreté de son diagnostic. On n'oubliait pas ce qu'elle disait.

Les premières Xavières, par leur propre expérience, pourront dire mieux que moi la valeur des enseignements de Mère Claire.

Elle n'allait pas au-devant de la grâce; mais, attentive, cherchait à comprendre la note personnelle de chacun.

"A l'égard de mes filles, me disait-elle, j'attends pour leur faire une remarque, qu'elles en expriment le désir. Souvent elles sont étonnées qu'on ne leur demande rien quand elles arrivent... cela vaut mieux."

Une autre fois, elle m'expliqua :

"Evidemment, on peut obtenir rapidement une amélioration superficielle. Elles sont dociles à un désir exprimé, et guettent ce qu'on peut penser... Seulement alors, le fond d'elles-mêmes se manifeste moins librement, elles ne sont plus intéressantes. On ne les connaît pas vraiment."

Un jour, à propos de l'une d'elle qui avait parlé avec un certain dédain d'une jeune fille, parce qu'elle appartenait à un milieu aisé, Claire laissa dire, sans relever ce jugement hâtif, mais, quand l'occasion se présenta, elle répondit sans en avoir l'air : "Parfois, dans les classes favorisées, quand elles sont chrétiennes, on trouve les âmes les mieux préparées par leur force d'âme à faire face à l'épreuve."

Claire pouvait parler d'expérience.

Nous avons déjà relaté que Claire s'était beaucoup intéressée aux milieux s'adonnant au Travail. Elle avait pu apprécier l'intelligence, le courage des jeunes ouvrières, et le premier élan de sa générosité avait été de les servir.

Maintenant que la Providence l'avait mise à même de fixer son choix, elle n'écarterait personne, désirant accueillir à la Xavière, sans acception de milieu, sans classification arbitraire, toutes les âmes désireuses de monter.

Elle n'y manqua pas... les expériences furent plutôt négatives. "Pourtant, me dit-elle, ah ! j'ai voulu faire l'union des classes... mais ce n'est possible qu'avec un effort personnel que très peu comprennent et cherchent à obtenir par leur volonté." "Pour le clergé, me disait-elle, leurs études comblent un grand écart entre les différents milieux, elles établissent un terrain d'entente ; les études nivellent les différences."

Bien sûr, Claire donnait à l'essentiel sa vraie place, mais elle connaissait le prix de tout l'acquis que des milieux favorisés se transmettent comme un bien de famille. Ce sont ces matériaux mis au service de l'enfant sur lesquels s'exerce sa liberté. Heureux ceux qui l'ont reçu dès leur enfance !

Quel effort est nécessaire (que beaucoup repoussent) pour remplacer une première éducation ayant fait défaut. On ne peut franchir trop rapidement les étapes, encore moins les supprimer. Claire l'expérimenta pour la Xavière.

A l'automne 1937, je rentrai à Tours, Claire passa l'hiver au Chalet fleuri, plus facile à chauffer.

de Divonne

Vers Pâques 1938, je vins la rejoindre, et nos conversations reprirent.

Je lui parlais de Saint Ignace. Ma mère l'admirait tellement qu'elle avait donné son nom à mes frères au baptême. "Pour moi, lui dis-je, pour compenser, j'ai pris Saint Louis de Gonzague comme patron à ma Confirmation." J'ajoutai : "J'ai lutté avec acharnement avec les armes d'Inigo jusqu'au jour où je les ai trouvées trop pesantes. Alors, j'ai donné raison au Père G. Foch qui s'était lassé de "fusiller ses défauts" pour les regarder avec les yeux du doux Saint François de Sales".

Nous étions dans sa province, c'était le moment d'en parler. Claire ne fut pas féroce dans ses explications, elle qui, si souvent, passait la barrière à son insu.

Elle me dit simplement : "C'est intéressant de cueillir des fleurs partout, mais pour atteindre les profondeurs, il est prudent de rester fidèle à une même discipline qui, graduellement, vous y conduit. Sans cela, on risque de rester à la surface."

Elle suivait elle-même les grands Jésuites ; ceux de l'Ecole du Père Lallemant. Bien souvent on la retrouvait dans les jardins de la joie franciscaine et de sa liberté, fruits là encore, d'un parfait détachement.

J'exprimais aussi à Claire mes répugnances pour tout l'appareil préparatoire à l'oraison. "Ne pouvait-on, là au moins, être tranquille ?" lui disais-je...

"Je vous comprends," fut sa réponse ; "comme beaucoup vous voulez trouver par vous-même, et un sujet imposé ne vous inspire pas." C'était exact. J'aimais mieux souvent un fruit sauvage découvert et goûté dans l'arbre, que celui choisi avec soin et bien présenté par autrui.

"Vous verriez, me dit Claire, avec moi, rien ne vous gênerait en Saint Ignace".

Je crois, en effet, qu'elle sut écarter pour ses filles de la Xavière, les exagérations de fondatrices trop zélées qui n'éviteront pas, avec la règle de Saint Ignace trop vigoureusement appliquée à des femmes, des inconvénients fâcheux.

Dans les allées du Chalet Fleuri, une couvée s'empressait autour d'une mère poule qui gloussait en grattant la terre.

"Voyez-vous, me dit Mère Claire, voilà le parfait modèle d'une maîtresse des novices, d'une Mère : elle écarte la terre, puis appelle ses poussins à profiter de la nourriture qu'elle a mise à leur portée."

Les grandes vacances, pour la dernière fois, ne ramenèrent à Divonne, mais dans l'autre aile du Château où la Xavière s'était comprimée pour recevoir un groupe de retraitantes profitant ainsi de ce cadre reposant.

1938
(1)
Le 14 septembre, une des filles de Mère Claire faisait sa profession perpétuelle en la Chapelle du Château. Les murs étaient garnis de portraits de famille de Laforest-Divonne, religieuses de la Visitation, âmes fortes s'il en fût. Leur présence invisible à cette heure les faisait témoins d'une offrande qui rejoignait celle de leur propre donation. Cette oblation d'une des filles de Mère Claire, étant donné les circonstances, revêtait un courage et une confiance qui rejoignait le parfait abandon.

Au loin, se profilait la guerre, écartée par les accords de Munich, mais qu'on devinait prochaine.

Claire rassurait l'entourage, et, de la petite ville de Divonne, on envoyait vers elle des messagers, pour rapporter l'espoir de la Paix.

Au loin, les feux de Genève s'allumaient plus tôt, car l'automne avançait. Claire pouvait, en regardant l'horizon, se reporter aux années de sa jeunesse. Elle revoyait cette église du Sacré-Coeur de Genève où elle avait reçu la plus grande grâce de sa vie : "C'était une promesse de souffrance ?"

Elle n'avait pas été trompée, en redescendant vers Paris, c'était pour donner ses dernières forces qu'elle était venue retremper en Savoie, sa terre natale.

LES DERNIERS JOURS

1938 - 1939

Aux alentours de la Toussaint 1938, je retrouvais Claire à Paris rue Tournesfort.

L'année précédente, le printemps avait été consacré à la recherche, aux environs de Paris, d'une petite propriété. C'était devenu nécessaire ! On y transporterait le noviciat, et Mère Claire y trouverait le calme et l'air qu'on ne pouvait demander au quartier Mouffetard. Je participais aux recherches, ayant promis de collaborer à cette acquisition. C'était si difficile à trouver que le départ pour Divonne avait été décidé. Cela permettrait de continuer les recherches et de pouvoir, au retour, installer Mère Claire dans une atmosphère de paix.

A Valenton, on découvrit enfin ce qui pouvait convenir. La maison avec ascenseur était grande et se prêtait aux besoins d'une Communauté. Un très vaste terrain offrait des facilités pour les œuvres dans l'avenir. Les conditions acceptables donnaient du temps

pour se libérer. Mlle Fabre et sa compagne furent convoquées, un jour, chez le Notaire, avec les propriétaires, pour signer l'acte de vente. Tout était bien, jusqu'au moment où fut énoncée une clause dont il n'avait pas été question jusqu'alors, et qui annulait toute possibilité d'entente. La bonne foi n'avait pas présidé à la rédaction du contrat. Il ne s'agissait même pas de pouvoir discuter. Mlle Fabre se leva et, superbe, dit simplement à sa compagne : "Marie-Louise, allons-nous en."

Le notaire et les propriétaires demeurèrent avec leurs réflexions. On avait évité une tuile, mais le problème restait entier.

Claire reprit donc sa vie rue Tournefort, mais, ayant conscience qu'elle avait pris tout le repos qui pouvait améliorer sa santé, elle rentra, décidée à aborder le problème différemment. Sans faire d'imprudences, elle menait sa vie ordinaire au milieu de ses filles, chantant avec elles à la chapelle comme autrefois. Ceux qui la revoyaient remarquaient sa paix, son détachement.

Elle regardait en face un état de santé devant lequel la médecine semblait impuissante. Infirmière elle-même, elle était éclairée sur son cas.

Pendant que la Faculté étudiait ce délicat problème et que, par ailleurs, on recherchait une maison en dehors de Paris, Claire s'occupait à l'essentiel. Elle priait, s'occupait de ses filles et cherchait le guide spirituel dont la Xavière avait besoin.

Durant ces mois d'hiver, j'allais et venais entre Tours et Paris. La dernière lettre qu'elle m'écrivit au début de février 1939 me disait en post-scriptum : "Le R.P. Lambert a demandé à venir me voir, je vous le dis, à vous qui aimez qu'on ait des égards pour la Xavière."

De vive voix, elle me dit tout l'espoir que cette démarche faisait luire à ses yeux et je compris le réconfort qui lui avait été donné.

Avant que le Père Lambert ait pu venir, la décision des docteurs fut catégorique. Les troubles dont elle souffrait étaient causés par une conséquence de la grippe espagnole, il fallait opérer ; nul autre remède.

Claire s'y prépara et n'était pas sans entrevoir les risques. Elle me parla de la Xavière : "J'avais pensé vous la donner", me dit-elle ; je ne répondis pas et l'embrassai, prenant ce désir comme une preuve d'affectueuse confiance. Elle ajouta aussitôt : "C'est à Anne-Marie, n'est-ce pas, qu'il faudra laisser cela ?" J'acquiescai avec chaleur. "Oui, me dit-elle, elle saura remplir le noviciat, mais elle commencera par le vider..."

Continuant, elle me dit : "Si j'avais à recommencer, je m'y

prendrais autrement..." Je me taisais... Elle continua : "Je serais indulgente dans bien des cas où j'ai été sévère, mais sévère, là où j'ai trop laissé faire." Par discrétion et respect, je ne l'interrogeai pas... Les Xavières, mieux que moi, pourront dire la pensée de Mère Claire dans ces paroles...

Avant de rentrer à Tours, vers le 10 février, j'allais revoir Mère Claire. Elle était couchée dans la petite chambre au bout du corridor où, si souvent, je l'avais vue travailler tout en se reposant, sur un lit couvert de dossiers et de livres.

Ce jour-là, on la sentait dans l'attente ; une radio préparatoire à une intervention était décidée. Elle n'avait en mains que son chapelet.

Ma visite fut courte et émouvante. J'embrassai celle qui, depuis des années, m'appelait "sa Soeur" et j'allais me retirer. Mes yeux s'arrêtèrent sur le petit meuble, près de sa porte. Un verre rempli d'un liquide bléuté m'arrêta. C'était celui qu'elle allait prendre pour l'examen de la radio... Que dirait-il ?

J'allais sortir lorsqu'en me retournant je vis Claire qui me tendait les bras en m'appelant : "Je vous aime bien, vous". Ce fut le dernier mot par lequel, ici-bas, elle devait me redire toute son affection.

Trois jours plus tard, à Tours, dans cette maison où j'avais reçu plusieurs fois la visite de Claire, je reçus l'annonce qu'Elle était retournée à Dieu.

En relatant ces souvenirs qui ne sont si présents que j'ai peine à me dire qu'ils ne sont pas d'hier, il me reste un mot à ajouter, pour les Xavières de demain.

LES PREMIERES FILLES DE MERE CLAIRE,

fondatrices avec elle

Ce 14 février 1939 terminait le premier cahier de l'histoire de la Xavière. Années inestimables où la figure de Mère Claire se détache, au centre de sa famille religieuse. Sans le vouloir - elle le disait bien - Dieu l'avait chargée de l'enfanter dans la douleur.

En ses dernières heures si brèves et si lucides, elle intensifia sa prière habituelle. On l'entendait répéter : "J'offre tout pour celles qui doivent venir." Les Xavières qu'elle désirait nombreuses, elle les a appelées jusqu'à l'heure du grand silence où l'abandon nous jette entre les bras de Dieu.

prendrais autrement..." Je ne taisais... Elle continua : "Je serais indulgente dans bien des cas où j'ai été sévère, mais sévère, là où j'ai trop laissé faire." Par discrétion et respect, je ne l'interrogeai pas... Les Xavières, mieux que moi, pourront dire la pensée de Mère Claire dans ces paroles...

Avant de rentrer à Tours, vers le 10 février, j'allais revoir Mère Claire. Elle était couchée dans la petite chambre au bout du corridor où, si souvent, je l'avais vue travailler tout en se reposant, sur un lit couvert de dossiers et de livres.

Ce jour-là, on la sentait dans l'attente ; une radio préparatoire à une intervention était décidée. Elle n'avait en mains que son chapelet.

Ma visite fut courte et émouvante. J'embrassai celle qui, depuis des années, m'appelait "sa Soeur" et j'allais me retirer. Mes yeux s'arrêtèrent sur le petit meuble, près de sa porte. Un verre rempli d'un liquide bluté m'arrêta. C'était celui qu'elle allait prendre pour l'examen de la radio... Que dirait-il ?

J'allais sortir lorsqu'en me retournant je vis Claire qui me tendait les bras en m'appelant : "Je vous aime bien, vous". Ce fut le dernier mot par lequel, ici-bas, elle devait me redire toute son affection.

Trois jours plus tard, à Tours, dans cette maison où j'avais reçu plusieurs fois la visite de Claire, je reçus l'annonce qu'Elle était retournée à Dieu.

En relatant ces souvenirs qui ne sont si présents que j'ai peine à me dire qu'ils ne sont pas d'hier, il me reste un mot à ajouter, pour les Xavières de demain.

LES PREMIERES FILLES DE MERE CLAIRE,

fondatrices avec elle

Ce 14 février 1939 terminait le premier cahier de l'histoire de la Xavière. Années inestimables où la figure de Mère Claire se détache, au centre de sa famille religieuse. Sans le vouloir - elle le disait bien - Dieu l'avait chargée de l'enfanter dans la douleur.

En ses dernières heures si brèves et si lucides, elle intensifia sa prière habituelle. On l'entendait répéter : "J'offre tout pour celles qui doivent venir." Les Xavières qu'elle désirait nombreuses, elle les a appelées jusqu'à l'heure du grand silence où l'abandon nous jette entre les bras de Dieu.

Elles sont venues, les Xavières, et ce sont elles qui raconteront à leur tour les miséricordes du Seigneur. Mais quelques pages, sans doute, ne seront pas écrites et c'est pourquoi je veux en indiquer le sommaire.

Ces pages sont celles qui suivirent le 14 février 1939.

Années d'épreuves intimes, de difficultés particulières, années de guerre si cruelles. C'est alors que, mettant en pratique les enseignements de leur Mère, la Xavière se façonnait et prenait ce visage que Claire définissait volontiers comme celui "d'une Ecole de Chefs".

Les Fondatrices portèrent ainsi, à travers tant de bourrasques et de vents contraires, l'esprit et le coeur de Mère Claire, afin de transmettre à celles qui viendraient la pureté d'un message dont elles devaient être l'écho fidèle.

La Foi, fondement de leur espérance et soutien de leur courage, leur permit d'avoir raison des difficultés sans nombre qui jalonnèrent leur route.

A travers tout, audacieuses et prudentes, combien je les ai aimées, ces premières Xavières, souvenir transparent de Mère Claire. Vos jeunes soeurs vous ont trouvées prêtes à les recevoir, à cause de votre confiance insurmontable, et du parfait abandon de votre travail gratuit, qui ne cherchait qu'à servir Dieu.

Ensemble, dans la reconnaissance, relisons l'A Dieu de Mère Claire, le 2 février 1939 :

Courage et Confiance,
L'hiver est passé, la tourterelle chante déjà.
La moisson va venir,
Allons la cueillir
d'un grand coeur reconnaissant
et fidèle.

De notre Monastère des Bénédictines du St Sacrement
à Craon,
en la fête de ~~l'Exaltation de la Sainte Croix~~ 1960.
de l'Assomption

Pourquoi fêter "Ex. de la St Croix" ?

ANT. MATHIEU, m.h. ①

① de la main de Marie Louise FANTON.

Renée LEBON

Georgette COUTAGNE

D'Anne-Marie REVERTEGAT.

Jolie, elle ne l'était pas. Petite, un peu trapue, les traits du visage trahissaient l'origine coloniale. Et cependant, qui l'avait vue une fois ne pouvait oublier la physionomie expressive aux yeux de lumière où rayonnait une si vive intelligence.

(A noter ici peut-être le lieu de sa naissance avec son climat et sa flore qui influeront sur son imagination et son tempérament.)

A 17 ans, Renée avait ce charme prenant de la jeunesse, qui, espérant tout de la vie, court avec ivresse vers un avenir ensoleillé de bonheur. Un rare bonheur l'attendait en effet. Mais un bonheur autre que celui des premiers rêves. Elle-même raconte dans un écrit intime comment elle le trouva.

"Un jour aussi pour moi ce sera trop tard." Nature sérieuse, elle réfléchit, elle médita sur ce "trop tard" il l'impressionna vivement. Et comme avec elle il n'y avait pas de demie mesure, elle s'en alla d'un vouloir rapide au devant de l'Époux et se donna à Lui pour toujours.

Où dirigerait-elle ses pas ? La Providence permit qu'à cette même époque elle fut mise en relations avec les "Missions de Midi". Elle les fréquenta longtemps. Elle les aima. Puis elle comprit que Dieu l'attendait là.

Une première épreuve allait fondre sur sa vocation avec le brisement de ses meilleures espérances. En effet, les circonstances de famille l'obligeaient à quitter Marseille pour se fiser à Madagascar. C'est la mort dans l'âme que la petite Renée entrevit la possibilité du départ. Elle fit tout pour rester. "*Je n'ai qu'un espoir*, disait-elle à la fin, *c'est de voir casser la passerelle du bateau au dernier moment*". Hélas, la passerelle ne cassa pas et le bateau emporta Renée vers la terre d'exil.

Ce qui se passa alors dans cette âme d'enfant si vivante, si aimante, on ne saurait l'écrire... Ce que l'on peut dire, c'est qu'elle fut vaillante et qu'elle demeura fidèle. Un an plus tard, le 12 mars 1923, clôture de la Neuvaine de Saint François-Xavier, Renée se trouvait dans le Port de Marseille. Bientôt elle accourait, émue, vers ses chères "Missions de Midi" où elle trouvait des cœurs qui l'accueillaient avec une joie immense.

Renée allait pouvoir enfin commencer son apostolat. Elle avait 21 ans. N'avait-elle pas le droit de faire de merveilleux rêves de conquête ?...

Chez cette enfant extrêmement bien douée, d'une intelligence au-dessus de la moyenne, ce qui frappait au premier abord c'était l'originalité du cœur.

Très expansive, puis renfermée à ses heures, elle avait le don de faire penser comme elle avait vu, de faire rire. Un mot en disait parfois bien plus long que des discours et le plus petit fait devenait une histoire extraordinaire. C'est qu'elle faisait profit de tout. Savait voir le côté drôle des choses, comme le côté profond aussi. Tour à tour grave ou enjouée, riuse ou recueillie, sérieuse ou enfantine, elle ... par "ce mélange de roublardise et de naïveté que l'on rencontrait toujours chez elle."

Mais si l'originalité de son caractère était délicieuse, la simplicité et la ... de son âme n'était pas moins prenante.

Par son zèle, son activité intelligente, son endurance, son savoir-faire habile et discret, elle était vraiment missionnaire. Pour sauver les âmes, elle serait allée au bout du monde et un de ses grands espoirs était d'évangéliser un jour la Russie. En attendant, elle se dépensait largement auprès des "Midinettes".

Un moment chargée de la bonne marche du Restaurant des Missions, il lui arriva quelquefois de se décourager devant la tâche. Mais en lui faisant entrevoir le bien mystérieux qu'elle pouvait opérer dans les âmes, on lui redonnait vite confiance.

Elle ne doutait pas que son seul passage au milieu des jeunes filles était édifiant. Simple, mais attirant le regard ; accueillante, mais inspirant le respect, active et au service de tous, mais ne se départissant pas de son cloître intérieur, elle rayonnait.

Son amour pour la pureté, son respect absolu pour les consignes reçues, la signalaient comme une âme élue du Maître - et si elle avait une nature difficile, ayant besoin d'être maîtrisée, sa qualité dominante était en définitive la générosité. Dieu allait

lui faire donner sa mesure.

Treize mois après son arrivée au Missions, le soir du vendredi Saint, Renée, seule dans la petite chapelle, laissait passionnément le grand Christ de l'autel : "*Maintenant, Seigneur, vous pouvez tout me demander.*" murmurait-elle avec des larmes dans les yeux.

Elle fut magnifiquement exaucée. Dieu lui demanda tout, y compris sa vie.

Les premières atteintes du mal qui devait l'exiler pour toujours cette fois se révélèrent le 1er mai de la même année. Deux semaines après la prière du vendredi saint.

La maladie réclamait des soins immédiats. On dut la faire soigner à Lyon.

Oh ! ce départ des Missions ! Laisser là d'un seul coup une oeuvre si aimée, des âmes si chères, des affections si bienfaisantes. Il faut avoir connu Renée pour connaître le déchirement de son coeur. Et cependant, le fiat vint à ses lèvres. Elle accepta tout. Elle voulut tout.

Durant de longs mois, la maladie épuisa ses forces physique. Il y eut des heures où mêmes les forces morales étaient sur le point de faiblir. C'est dur, en pleine jeunesse, de se voir clouer sur une chaise-longue dans l'isolement d'une chambre de clinique et l'ennui d'une vie apparemment inutile alors qu'on l'avait rêvée si féconde. Mais un regard sur le crucifix venait vite apaiser l'accablement de son âme. "*Moi aussi je suis la balle du Petit Jésus*" écrivait-elle. D'ailleurs, à Lyon encore elle fut l'édification de tous ceux qui l'approchèrent. Elle reconfortait les déprimés. Encourageait les meilleurs. "*Nous ne pouvons pas moins faire que d'être des saintes*" avait-elle coutume de dire. A tous, elle laissait comme le parfum de sa joie communicative.

La maladie faisant des progrès, on dut la transférer à Briançon. Comme une enfant à son père, Renée ne cessait de demander sa guérison et son retour à l'apostolat. Dans sa miséricordieuse bonté, Dieu en décida autrement. A la fin du mois de mai, une hémoptisie donna le premier signal d'alarme. Tout espoir de guérison était perdu. Quelques mois seulement et ce sera l'essor vers le Ciel qu'elle avait tant désiré à 18 ans, mais qui lui apparaissait voilé à présent par l'horreur des approches de la mort.

Comprit-elle que c'était la fin ?

Toujours est-il qu'elle montrait à son entourage une confiance tranquille dans son rétablissement. Avec une conscience parfaite, elle obéissait aux moindres prescriptions de l'obéissance, se forçant à s'alimenter malgré le manque total d'appétit et préférant passer deux heures à un repas plutôt que de supprimer une parcelle de nourriture. Et ainsi pour tout le reste.

Mais peu à peu l'enfant s'affaissait. Elle, si entraîné et si active, ne parlait presque plus, ne réagissait plus du tout. L'expression, si vivante de son regard était comme voilée. Une longue agonie commençait. Alors, il fallut bien lui parler de la gravité de son état. On l'invita doucement à faire le sacrifice de sa vie. Il y eut un mouvement d'angoisse intime. Puis elle fit courageusement son sacrifice et elle aura même assez de force pour dire plus tard à la Supérieure de la maison : "*Fiat joyeux, n'est-ce pas ma Mère ?*"

Le matin du 7 octobre, en la fête de Notre-Dame du Rosaire, à deux heures, un violent coup de sonnette précipitait les religieuses de la clinique dans la chambre de la petite malade. C'était trop tard, Renée était partie... Elle avait 23 ans.

Il nous reste d'elle une ravissante vision de beauté virginale.

Il faut admirer Dieu dans ses oeuvres, lisons-nous dans la Sainte Ecriture. C'est que Dieu a mis en nous quelque chose de sa beauté - et dans certaines âmes privilégiées, la beauté du Créateur paraît plus lumineuse et plus idéale.

Renée, nous avons vu dans votre âme, le cachet de la beauté du Roi. Ce qui nous charmait en vous, ce que nous aimions en vous, c'était encore Lui. C'est parce que vous êtes passionnée pour Lui que vous avez attiré nos regards.

Mieux que les autres, vous avez compris que pour être sainte, il suffisait d'avoir "*du bon sens et un bon coeur*". Eh bien, du haut du Ciel, accordez-nous d'avoir assez de bon sens et assez de coeur pour répondre à l'appel de Dieu sur nos âmes.

Et puis, mettez toujours sur nos lèvres votre "*Fiat joyeux*" qui nous conduira dans la paix vers l'éternelle vie.

CAHIER DE RENEE LEBON

Lourdes, le Vendredi 11 août 1921.

Ave Maria !! Oh ! Avec quels accents de foi et d'enthousiasme chacun le redit ici à la Très Sainte Vierge Immaculée. Lourdes !! C'est la ville de prières par excellence, et je me sens si heureuse de sentir dans ce petit coin de notre France, une foi si vivante, si profonde !

Je remercie mon Jésus et sa Sainte Mère de m'avoir tant gâtée, en me conduisant ici à Lourdes, que je désirais tant voir !! Et maintenant que j'y suis, je me laisse doucement imprégner par ce quelque chose de divin qui flotte sur tout ici, et qui repose si bien l'âme, puis je demande à Ma Mère de me montrer ce que mon Jésus attend de moi.

Etre toute à Lui, L'aimer et Le faire aimer, voilà le but de ma vie, mais de quelle façon ? C'est ce que je voudrais tant connaître et c'est ce que Jésus ne veut pas me dévoiler. Alors, par moments, je suis prise d'une certaine hésitation ; Jésus serait si bon de me fixer ma "voie".

Mais non mon Jésus, votre volonté doit être ma loi et ma vie tout entière ; je ne veux que ce que vous voulez, et dans mon exil ici, bien que je ne sente rien, rien, je veux être heureuse de m'abandonner toute à Vous ! J'aurais tant soif de douceur et de tendresse, je voudrais pour mieux vous aimer me sentir toute remplie d'ardeur et de flammes, pourtant si vous me préférez calme et sans élans, je le préfère aussi avec Vous et j'accepte mon état avec joie.

Je serais heureuse ici avec une Grande Amie... mais je me sens terriblement seule, au milieu de toute cette foule, sans personne pour me parler de son Amour. Seule, je ne suis pas très franche en disant cela, n'ai-je pas la Très Sainte Vierge à la Grotte, n'ai-je pas la présence continuelle de Jésus en mon âme... et n'ai-je pas aussi Soeur Elisabeth de la Trinité, pour me parler continuellement de Lui.

Hier, elle a si bien consolé mon âme languissante, et un peu découragée... *Que vous soyez enflammée ou découragée, n'en tenez pas compte, c'est la loi de l'exil de passer ainsi d'un état à un l'autre ; croyez alors que Lui ne change pas ; qu'en sa bonté Il est toujours penché sur vous pour vous emporter et vous établir en Lui. Si malgré tout, le vide, la tristesse, vous accablent, unissez cette agonie à celle du divin Maître au Jardin des Oliviers, alors qu'Il disait à son Père : "s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !"*

Il vous paraît peut-être difficile de vous oublier, ne vous en préoccupez pas ; si vous saviez comme c'est simple ; je vais vous donner mon secret : pensez à Dieu qui habite en vous, dont vous êtes le Temple ; c'est Saint Paul qui parle, nous pouvons le croire. Peu à peu, l'âme s'habitue à vivre en sa douce compagnie ; elle comprend qu'elle porte en elle un petit ciel où le Dieu d'amour a fixé sa demeure ; alors elle respire comme en une atmosphère divine ; je dirais même que son corps seul est sur la terre ; son âme habite au-delà des voiles, en Celui qui est l'Immuable.

Ne dites pas que ce n'est pas pour vous, que vous êtes trop misérable, car c'est au contraire une raison de plus pour aller à Celui qui sauve. Ce n'est pas en regardant cette misère que nous serons purifiés, mais en regardant Celui qui est toute pureté et toute sainteté."

Alors, depuis ma communion de ce matin, je lui demande de m'aider à m'oublier. Je me fixe sur ce petit ciel de mon âme où Il réside, où Il m'attend, où Il veut que je me recueille... Mon duel d'amour porte aujourd'hui sur mon recueillement intime et sur l'abandon.

Dimanchen 14 août.

Je suis en paix... bien que je ne sente pas de "flamme", je puis tout de même murmurer à mon Jésus que je l'aime, que je suis sa "petite chose", et que je suis heureuse d'être ici à Lourdes, tout près de Lui et de sa Sainte Mère.

J'ai le Ciel dans mon âme, et comme Soeur Elisabeth de la Trinité, je tourne mes

regards vers mon Jésus d'amour qui y réside... je suis son Tabernacle ! Ce matin, je suis allée faire mon chemin de Croix... j'avais bien mal aux genoux sur les graviers du chemin, et pourtant l'amour pour mon Jésus ne me faisait pas sentir la souffrance... devant toute la foule qui montait, et à chaque station, j'ai voulu baiser terre !... rien n'est difficile, rien n'est impossible, quand on fixe le divin modèle, et qu'on veut le suivre dans la voie de l'amour... on se fait petite et c'est un bonheur ineffable de s'humilier pour Lui.

De très bonne heure en sortant de la chapelle du Rosaire, où j'étais allée communier, une très vieille femme, courbée par l'âge, s'approcha soudain de moi et me demanda où l'on pouvait se confesser...

Je lui indiquai la crypte de la Basilique... puis comme je la voyais indécise et si âgée, je lui proposai de l'accompagner... Comme elle tremblait beaucoup dans les escaliers, je lui ai offert mon bras pour gravir les degrés, alors elle s'est arrêtée... puis, fixant sur moi un regard tout étonné, elle m'a dit : *"comme vous êtes bonne !"* Je l'ai accompagnée jusqu'au confessionnal où se pressait une véritable foule... puis je l'ai quittée, toujours sous son regard rempli de reconnaissance.

"Oh ! que vous êtes bonne !" Il me semble entendre encore sa pauvre voix cassée... et son regard semblait me dire *"Vous l'êtes même trop !"*. Non, je ne suis pas bonne ; de moi-même je ne serais pas allée au-devant de cette faiblesse, mais c'est Lui, mon Jésus, qui remplissait mon âme, Lui qui m'a guidée vers cette pauvre âme... Il me remplit de "charité" et je suis plongée dans une bien douce paix. Ce petit événement de ce matin, je n'ai pas voulu en faire part à mes soeurs... c'est un secret pour Jésus et mon âme et il me semble que si je le communiquais, tout mon bonheur s'envolerait...

Je prie pour nos malades... je voudrais tant les voir guérir !... Je donnerais tout pour qu'ils ne souffrent plus... et à la procession de cinq heures, je lui dis avec tant de foi : "Seigneur, si vous voulez, vous pouvez nous guérir !"

Vendredi, le 18 août 1921.

Nous partons demain... déjà ??... et j'ai tant de peine dans mon petit coeur ! Comme j'appréhende ce travail que je vais reprendre lundi, dans cette grande ville de Marseille, tout bruyante et sans Lui... et puis ici, bien que je ne goûte aucune grâce sensible, je me sens tellement enveloppée par sa Paix infinie...

Je suis faible ; je suis dans mes heures de lâcheté où la plus petite chose me ferait pleurer comme un enfant ! Non mon Jésus, Vous serez ma force, mon courage... prenez-moi, oh ! j'ai tant besoin d'être protégée !...

Je suis tellement seule... seule sans un mot "d'âme". Depuis deux semaines que je suis ici je n'ai pas encore reçu de lettre de Grande Amie ; je suis très inquiète sur le sort de mon "Journal" que je lui ai envoyé... j'ai peur que la Poste ne l'ait égaré !!... Cette pensée m'a torturé tout le long de ma messe hier... Pauvre petit Jésus, votre petite Renée au lieu de vous aimer s'inquiétait du fonctionnement des services postaux !...

Ce soir, je voudrais aller faire l'adoration nocturne, puis assister à la messe de minuit... Cela me ferait tant plaisir ! Toute une nuit près de Lui dans l'Eucharistie, toute nuit pendant laquelle Il me bercerait dans son Amour !...

La veille du 15 août nous avons eu une messe de minuit... Mon Grand Jésus Hostie rayonnait sur l'autel et quand les 12 coups de minuit ont sonné, j'ai pensé que ce n'était plus l'heure de la Nativité, mais bien celle de l'éternelle Cène... "Prenez et mangez, ceci est mon Corps..." et Jésus est descendu dans mon Coeur !... Tout le Ciel est descendu en mon âme et Il y a fixé sa demeure ! O mon Jésus, Vous me plongez dans un abîme de paix ! Pas de luttes, pas de scrupules, je vis dans le calme absolu... Je ne veux rien Lui demander, je veux m'abandonner entièrement à sa volonté, sans témoigner de désirs ; pourtant sans sortir de ma "voie d'abandon", je murmure à mon Jésus que j'aimerais un peu lutter pour Lui ! L'aimer par l'action... l'aimer dans la lutte et par la volonté, l'aimer par la foi, alors ce serait le véritable "duel d'amour".

Samedi 20 août 1921

O douceur ineffable de mon Jésus bien-aimé ! Hier soir malgré la pous, malgré les mauvaises volontés, j'ai pu avoir ma messe de minuit... Et Jésus est descendu dans mon coeur, et Il s'est si étroitement uni à sa petite Renée !

Il y avait beaucoup de communions, et quand j'ai pu m'approcher de la Sainte Table, le prêtre qui célébrait la Sainte Messe en était à l'Élévation... Alors, je me suis offerte avec la Grande Hostie qui rayonnait sur l'autel et qui descendait en mon coeur... et j'ai tant remercié mon Jésus de cette rencontre d'Hosties... Lui renouveler ma consécration à son amour, être son Hostie à lui, mon Jésus... Oh ! comme je lui ai demandé avec ferveur une union plus étroite, plus intime de mon âme avec Lui... Je suis heureuse parce qu'Il est là... Je le sens, bien qu'il ne me cause pas, et je fais faire silence à mon âme pour l'adorer dans le recueillement !... Silence !! c'est bien doux de ne plus se sentir, de porter ses regards et ses pensées uniquement sur le coin du ciel que Jésus met en mon âme et sur Lui, mon Maître adoré, qui fait de moi son Tabernacle... Et il me semble qu'il me dit tendrement de m'appuyer sur son épaule, de m'y reposer, de m'y abandonner, pour qu'Il fasse de sa petite chose ce qu'Il lui plaît.

Ce soir à 6 heures, nous partons... J'ai le coeur bien gros et je demande à mon Jésus et à ma Bonne Mère de graver dans mon coeur toutes les visions qui m'ont tant émue... il me reste de Lourdes un souvenir si vivant, si puissant !! oh ! non, jamais je n'oublierai ces heures si douces que Jésus pm'a faites vivre ici... jamais... et plus les heures passent, plus mon chagrin me semble s'augmenter. Au moment de partir, je me sens tellement rattachée là, dans cette terre de prières... et cela m'est bien dur de briser mes liens.

J'ai demandé à l'Immaculée de me garder toute pure à son Jésus... de me prendre avec elle, et de veiller elle-même sur la petite fleur qui s'est offerte à son Divin Fils...

Il me semble que pendant mes chemins de Croix, Jésus m'a demandé d'être sa petite Véronique... être sa petite Véronique, c'est être sa petite Réparatrice, c'est être sa petite Hostie... c'est être vraiment Missionnaire de Midi... Soyez ma force mon petit Jésus, ma vie, mon amour... Je suis votre petit jouet et je m'abandonne à Vous.

Marseille, 22 août 1921.

Oubli de soi, abandon, voilà ma leçon d'aujourd'hui ; j'ai repris mon travail, c'est un peu dur !! Pourtant, mon Jésus me rend moins pénible cette nouvelle rencontre avec le "monde", avec le "bruit"...

Dimanche 28 août 1921.

Il y aura un an ce soir que Jésus me comblait en m'appelant à Lui, dans ma retraite à Talabot... Doux et pieux anniversaire que je fête dans le recueillement et une grande joie d'âme. Depuis trois jours je n'avais pu communier ; je me sentais fatiguée... j'avais un commencement de mal à la gorge, et pour éviter toute gronderie, j'avais pris toute seule, et bien sagement, la résolution de me reposer... et ce matin, Il est venu vers moi, et je suis allée à Lui... mon Jésus-Hostie repose dans mon coeur... je languissais de le recevoir enfin, Lui, ma force, et tout ce que j'aime... et maintenant, je me blottis près de Lui, dans son amour.

Je suis heureuse, bien que je ne "sente" pas mon bonheur ; il n'y a qu'une chose qui obscurcisse un peu mon Ciel : je me trouve sans ardeur, sans générosité ! Il y a des jours où je me sermonnerais sans m'arrêter, mais à quoi bon ? C'est bien combattre pour mon duel d'amour que d'accepter humblement ma misère ; je suis trop orgueilleuse, et il m'en coûte de toujours accepter simplement, gentiment, sans pouvoir rien rendre !

Mon Jésus m'a gatée pendant cette première semaine... et je n'ai pas eu envie de me plaindre de mon sort, puisqu'il était avec moi ! D'ailleurs, je forme le rêve si beau de retourner à Lourdes l'année prochaine...

Le Père Olphe vient de partir pour Saint Etienne : je suis navrée de son départ, pour nos Missions ! Navrée surtout pour ces petites midinettes qui se sentaient si bien comprises par lui, et qui l'avaient choisi comme confesseur... Je les sens malheureuses, et je les aime davantage maintenant ; cette nouvelle a jeté la consternation générale, et devant l'étonnement et le mécontentement de toutes, je me suis laissée décourager... Comment vont-elles accueillir notre "remplaçant" ?... Moi-même, ce n'est peut-être pas bien de penser ainsi, moi-même, sans le connaître, sans l'avoir jamais vu, il m'est un peu antipathique... Allons, petite renée, de la confiance... C'est mal de se laisser dominer par le découragement et ses mauvais sentiments ; au contraire, il faut prier pour celui qui viendra, il faut prier pour lui faciliter la tâche... Comme je suis vilaine !!

Dimanche 4/9/21.

Je suis toute entière consummée par un désir intense d'aimer davantage Notre-Seigneur, et je me sens tellement impuissante, tellement pauvre ! Je m'offre à Lui sans retour, je vais à Lui, pour être sa petite Véronique. Oh ! mais si je pouvais m'abîmer en Lui, m'écraser pour lui prouver que c'est Lui seul, mon Maître, que j'aime !!...

Mais à quoi bon ces désirs enflammés, ne vaut-il pas mieux se faire petite entre les mains divines du Petit Jésus ?

Jésus m'a placée au milieu de compagnes dans un bureau... mon "but" ne doit pas être d'en sortir, mais au contraire de m'y plonger corps et âme dans le travail et la charité... Voilà mon programme de cette semaine, et de "toujours". Les aimer, ces jeunes filles, parce que Jésus les aime, et que par Lui je dois les aimer.

Ne rien vouloir que votre volonté, mon petit Jésus... Ah ! je veux m'y perdre... ne plus agir que par Vous... marcher en aveugle qui se laisse conduire !!

Oui, je suis votre petite hostie, mon Jésus bien-aimé... Tous les jours à la Messe, deux hosties s'immolent pour la Gloire du Bon Dieu ; une très grande, sous les espèces sacramentelles, c'est mon Jésus-Hostie, l'autre toute petite... toute petite, et timide, c'est l'âme de la petite Renée de Jésus... Cette offrande là, se fait dans le silence de mon coeur, et c'est Jésus, mon prêtre, qui consacre son "hostie". Jésus, prenez-moi, je m'abandonne à Vous, et répétez-moi "Tu es ma petite chose, ma petite hostie, tu m'appartiens !" Oh ! que vous êtes bon de m'attirer à vous et de m'aimer !!

Dimanche 11 septembre 1921.

J'ai commencé une Neuvaine à Notre-Dame de la Salette, et je suis heureuse, parce que je lui demande de m'apprendre à aimer mon Jésus... Et alors de ses enseignements, j'en retire toujours la même pensée, celle qui domine ma vie : "la réparation". La Sainte Vierge va m'apprendre à être une petite réparatrice pour Jésus-Hostie offensé, délaissé...

Combien je suis o mon Jésus de votre amour et de votre "appel". Je suis une trop grande misère pour que vous m'attiriez à vous... Il y a des jours où j'ai soif de perfection, pour Vous, où je voudrais être pure et sans faiblesse pour tâcher de vous mériter ! hélas, tout cela, c'est encore de l'orgueil ; je sens trop bien que je ne puis rien, et humblement je me prosterne devant Jésus-Hostie qui rayonne en mon âme.

Vendredi, une compagne de bureau m'avait invitée à aller prendre une glace dans un de ces établissements mondains où je frissonne à la pensée d'entrer... et comme je refusai à deux reprises, elle insista pour savoir la raison de mon refus... que fallait-il faire ?... Tout simplement dire la vérité !

"C'est vendredi" aujourd'hui, je repense à ce que vous m'avez dit...



AUTO-BIOGRAPHIE DE GEORGETTE COUTAGNE

+

Ma Mère, c'est pour vous que j'écris un peu ma vie (pour le Père aussi, bien entendu.) C'est bien simple : beaucoup de grâces du bon Dieu, et de mon côté, bien des défaillances, lâchetés, misères. Mais je veux voir surtout les premières, et quand je pense à toute ma vie, en gros, je dis souvent : merci mon Dieu !

Comme premières impressions d'enfant, je me souviens surtout de notre vieille bonne disant le chapelet près de mon lit, pendant que je m'endormais (Maman et mes soeurs passaient la soirée chez mes tantes, dans la maison), puis la mort de ma grand-mère, que je trouvais bien froide, en l'embrassant.

La première fois que je pris conscience de ma vie intérieure, je m'en souviens très bien : nous quittions le Défends, à l'automne ; j'étais assise dans le train, au milieu de la banquette, j'avais une petite jaquette bleue à boutons blancs ; je me vois encore, toute heureuse de sentir que je vivais intérieurement.

Tout mon enfance, je fus très capricieuse, impressionnable d'une manière exagérée. Je travaillais facilement et consciencieusement. Je me souviens d'un désir de souffrance exprimé tout haut et qui fut tout de suite exaucé par un gros mal de dents, le premier et le dernier de ma vie. Désir de prière, aussi, et essais de mortification ; le soir, une fois couchée, je m'agenouillais sur mon lit et priais un moment : je m'étais fait une litanie des saints, rien que ceux de France ; puis, (je reconnais que c'était une bêtise) je me levais l'hiver et restais un peu à me geler les pieds sur le marbre devant la cheminée. J'acceptais aussi et supportais volontiers de drap mouillé et les douches froides qu'on me donnait souvent pour me calmer.

Je n'ai fait ma première communion qu'à douze ans, le 4 mai 1911, le décret n'ayant paru qu'à l'automne suivant, je crois. L'hiver avant, gros chagrin dont Maman s'aperçut sans que j'en parle : il me semblait que je n'aimais pas le Bon Dieu ; je répondis aux questions de Maman, et cela alla mieux.

Je me clamais aussi beaucoup cet hiver-là, sans aucun effort conscient de ma part, et je devins même très raisonnable.

Première Communion très calme, très paisible ; je demandais bien de connaître ma vocation, comme me l'avait recommandé mon directeur, l'abbé Genevet.

Très vite, communion fréquente, surtout quand je perdis ma belle-soeur Marie, en août 1913. Je priais alors avec facilité et avec joie. J'eus toujours, il me semble, l'idée de la vie religieuse.

Pendant la guerre, je m'occupais beaucoup de mes neveux qui étaient alors toujours avec nous.

En 1916, je fis tout simplement (et je l'espère sous l'inspiration du bon Dieu) une prière un peu imprudente un soir : je lui demandai la souffrance, et puis, je n'y pensai plus. C'est peu de temps après que, brusquement, me pris une grosse crise de scrupules et d'angoisses ; elle a duré fort longtemps (je n'ai vu le Père qu'en 1922), mais le bon Dieu m'y a bien aidée ; je gardais confiance malgré tout, voyant cependant de plus en plus l'impossibilité de la vie religieuse pour moi ; et je ne me souviens que d'une fois où je n'eus pas le courage de communier ; je me suis accrochée à tout ce que je faisais comme exercices de piété, malgré de grandes difficultés, et il me semble que cela n'est pas une petite grâce.

C'est en 1917, et surtout 1918, que je commençais à souffrir de l'estomac ; tout de suite, on me dit que c'était nerveux, aussi, je n'y

attachais pas d'importance, du reste, c'était par moments seulement. C'est au printemps de 1917, à St. Genis, que j'eus la certitude de ma vocation ; je passai alors quelques jours de grand bonheur, toute absorbée et loin, pour ainsi dire de tout ce que je faisais. C'est aussi à Saint Genis que je commençais à aimer beaucoup la solitude, en particulier quand j'allais dans le jardin cueillir les fruits. Mais je commençai aussi à me sentir ébranlée, au point de vue nerveux, et j'avais, à l'automne surtout, une grosse crise de dépression avec larmes.

En 1917-1918, aussi, je m'occupai avec grande joie des petits garçons du patronage de la Guillotière, le jeudi, pour le catéchisme.

En 1919, j'allai pour le catéchisme, deux fois par semaine, à Cusset ; c'était loin et me prenait beaucoup de temps. Cette année fut dure par la maladie, puis la mort de Mémée ; c'était une cousine de mon âge ; nous nous étions toujours beaucoup aimées étant enfants ; puis, malgré sa grande discrétion, j'avais pressenti que c'était une âme bien gâtée du bon Dieu ; et je sais que c'est à cause d'elle que Notre-Seigneur m'a donné bien des grâces. Elle traîna tout l'hiver à la suite de la mauvaise grippe et mourut le 4 juillet ; ce fut un grand déchirement.

Mon confesseur me permettrait alors un voeu de chasteté d'une fête à une autre, et justement, en 1919 (j'avais 20 ans) il me dit : "Donnez bien vos 20 ans au bon Dieu et vous vous souviendrez toujours que vous lui avez donné vos vingt ans." Plusieurs fois déjà, en particulier le jour de l'an de chaque année, je tâchais de faire de moi-même une donation aussi complète que possible, avec grand abandon et confiance, du reste, car mes fatigues morales et physiques allaient en augmentant et l'avenir me semblait de plus en plus incertain.

L'été de 1919, je le passai à Saint Hilaire ; je souffrais assez souvent de l'estomac et j'eus là mes premiers vomissements. Je fis avec grand plaisir le pèlerinage de la Salette ; je m'occupai beaucoup du ménage de ma soeur et fis connaissance des jeunes filles du pays dont le contact me fit beaucoup de bien et m'édifia profondément.

A l'automne, pèlerinage à Paray-le-Monial. Je ne sais à quelle époque je promis d'y retourner quand je serais secourue moralement.

Mon directeur tomba malade ; je ne pus plus le voir beaucoup ; il m'aida toujours beaucoup ; mais ne ne savais pas bien me faire comprendre.

En 1920, je n'eus pas un très bon hiver, ni au physique, ni au moral ; je commençais à maigrir et à changer.

Au mois de mai, voyage à Rome avec Madeleine ; j'en profitai beaucoup, malgré mes appréhensions, car partout j'emportais mes difficultés.

Été encore à Sainte Hilaire. Puis, en septembre, gros, gros chagrin de la maladie de Madeleine. Nous l'emmenons au Défends où elle ne va pas mieux. En décembre, nous rentrons à Lyon et on lui fait la pneumo qui l'a sauvée.

En mars 1921, encore à Saint Hilaire, je ne vais pas bien, je souffre et je suis bien lasse. A l'automne, Madeleine va seule à Grasse. Maman me mène au Docteur Lépine qui m'ordonne le Midi, mais Vence plutôt que Grasse (où il y a pourtant Madeleine). Pour le 1er janvier 1922, Papa, maman et moi allons près de Madeleine ; on hésite bien : resterai-je à Grasse ? On se décide pour Vence et je vais y retenir une chambre avec Papa.

Le 6 janvier, dans l'Eglise de Grasse, je demande avec instances "une étoile, une étoile", car j'y voyais de moins en moins. Et l'"étoile", je l'ai eue presque tout de suite. A Vence, je trouve M.L. Deyrieux ; peu après, elle me parle du Père (mon Directeur venait de mourir, ce qui m'avait encore désemparée). J'écris à la maison pour demander d'aller

faire un petit tour à Marseille. M.L. Deyrieux écrit au Père, au Cénacle, pour une chambre, et au début de mars, pendant la neuvaine à Saint François Xavier, je vais deux jours à Marseille. Je vais rue Marengo ; je reste un grand moment dans la rue avant d'oser sonner ; enfin, je me décide, le coeur battant ; Marie-Louise m'a prévenue que le Père est souvent un peu froid d'accueil. C'est lui qui m'ouvre et je lui demande si le Père Eymieu est là ; il me répond "oui" gravement. C'était bien mon "étoile". Le Père fut si, si bon et paternel ; je l'écoutais avec une immense confiance, il comprit très bien ma détresse et me dit : "ma pauvre enfant, vous êtes épuisée ; c'est pire qu'un coup de couteau qui vous enlève une bonne pinte de sang". Surtout, il me dit : "C'est entendu, je vous garde !" Je lui parlai de ma peine de ne pouvoir me faire religieuse, il me répondit : "qui sait ? C'est peut-être signe d'une vocation, et même très solide !"

Pourtant, il a pensé, ce jour-là (mais ne me l'a dit que bien plus tard) que j'étais trop ébranlée pour faire jamais rien de ma vie.

J'étais bien heureuse, en sortant de chez lui, j'ay retournai deux jours après, avant de partir ; "car, malgré votre bonne volonté, me dit-il, vous avez encore besoin d'un coup de pouce." A partir de ce moment-là, comme ma vie fut changée !

Mais l'étoile était double : M.L. m'avait donné des fleurs pour le 39, qui venait de s'ouvrir depuis quelques mois. Je vis la petite chapelle ; ma Mère, vous m'avez fait reposer les pieds sur une chaise, dans le grand restaurant, alors salon ; c'est alors que vous avez dit à Léo : "Celle-là sera pour nous !" Je ne m'en doutais guère !

Depuis lors, le Père me faisait signe quand il passait à Lyon, et j'allais chez lui quand j'étais aux Défends ; j'ai passé aussi plusieurs fois au 39, et je vous demandai une fois, de m'avertir quand le Père prêcherait une retraite. Mais pour le 30, je ne me doutais de rien.

L'hiver de 1923 fut très douloureux physiquement ; mais j'étais si heureuse depuis que j'avais vu le Père ; je m'occupais beaucoup d'oeuvres et de la maison, où nous n'étions que tous les trois, Papa, Maman, et moi. Madeleine était à Vence.

Pour Pâques, j'allai faire mon petit pèlerinage d'action de grâces à Paray-le-Monial.

Puis, je vais chercher à Vence Madeleine qui ne va pas bien ; moi-même, aussi, je change beaucoup ; on me radiographie : estomac phénomène, dit-on. Aussi, ceinture d'urgence. Et toutes deux, nous allons passer l'été à Argentières. Cela me fait grand bien ; et je peux même faire quelques grandes promenades.

En 1924, je ne vais vraiment pas bien ; aussi, je suspends toute occupation et me soigne : massage, électricité. Cela va mieux.

Le 3 mai, j'accompagne ma cousine Lili au Carmel ; je vois le Père qui me parle du 39, (comme un secret) et me propose d'y entrer ; il me dit quelques mots sur celles qui y sont déjà, de Renée qui vient de tomber malade et d'être envoyée à Lyon.

Mais cela ne me dit rien du tout.

Au début de juillet, je viens avec Madeleine à Argentières. Tout de suite, j'ai l'impression qu'il va m'arriver quelque chose : c'est une lettre de Mlle Monestès m'invitant à la retraite que le Père va leur donner dans l'intimité, du 17 au 25 juillet.

J'écris vite à Lyon pour avoir la permission d'aller à Marseille. Maman et même Papa me la donnent, je ne sais trop comment. Le 15, je suis à Saint Genis ; "Ne te décide pour rien, me dit Maman, tu n'es pas assez bien portante."

Le 16, j'arrive au 39 ; on m'indique comment aller à Charles de Foucauld. Je vois tout de suite Mlle Monestès qui pour me mettre à l'aise, je pense, car je crains d'être dans un milieu trop intellectuel pour

moi, me parle des fautes d'orthographe de Soeur Léo et de Denise. Le soir, la retraite s'ouvre.

Première retraite de la Xavière. Qu'elle fut bonne ! Le 19, Anne-Marie et moi faisons toutes deux notre élection pour la Xavière, et le Père nous présente à Mère Claire qui n'a pas l'air très... enthousiasmée. Cependant, je l'entends murmurer en voyant Anne-Marie : "Nous l'avons !".

J'ai pas mal souffert de l'estomac pendant...

Ce texte est inachevé.

DAVANTAGE

*Davantage, Seigneur, c'est le cri des grands cœurs
Qui comprennent à fond comment vraiment on aime ;
Car l'amour ne sera jamais le grand vainqueur,
S'il ne fait pas aller jusqu'au bout de soi-même.*

*C'est le cri des cœurs purs, car seule la candeur
Peut mettre dans notre âme un merveilleux courage ;
C'est dans les yeux bien clairs que rayonne l'ardeur,
Même dans la souffrance, et quel que soit leur âge.*

*C'est le cri de combat où la nature a peur ;
Mais c'est le premier mot des splendides histoires
Que l'homme généreux écrit avec son cœur,
Et c'est surtout pour lui comme un cri de victoire.*

*C'est le mot enchanteur qui fait la sainteté,
Mettant de l'infini en la pauvre âme humaine,
L'élevant au-dessus de la médiocrité,
D'un élan invincible où c'est Dieu qui la mène.*

*C'est un mot tout joyeux, rayonnant de jerveur ;
La tristesse est toujours le lot de l'égoïsme
Replié sur lui-même, et l'on voit le bonheur
Fleurir dans les cœurs seuls capables d'héroïsme.*

*Puis, c'est un mot bien grave et souvent douloureux,
Car l'amour ici-bas s'accroît par la souffrance ;
Mais qui connaît son Dieu n'est jamais malheureux,
Puisque l'amour chrétien est rempli d'espérance.*

*Et c'est un mot divin qu'il faut dire à genoux,
Car Jésus Christ d'abord nous aima sans partage,
Et nous chantons devant sa tendresse pour nous :
« Non ! Vous n'auriez pas pu nous aimer davantage ! ».*

G. C.

7 Avril 1929.

Le R. P. EYMIEU

■■■■■■■■■■

Notre bon Père Eymieu, le célèbre prédicateur de St-Joseph, s'est éteint lundi dernier, quelques heures avant le jour.

La Providence a permis qu'il restât jusqu'à ses dernières heures maître absolu de sa pensée et de sa volonté et que sa fin fut pour ceux qui l'approchèrent, l'exemple le plus édifiant de cette harmonie entre les actes et la pensée, qui était pour lui l'élément principal du bonheur. N'a-t-il pas écrit : « Le bonheur est la conscience d'une vie harmonieuse ».

Il n'est pas aventuré de croire qu'il avait puisé son amour de la mesure et de l'harmonie dans cette terre de Grignan-Chamarel, qui le vit naître le 21 novembre 1861, sous la double étoile de la spirituelle Marquise de Sévigné, qui y repose à l'ombre des tours du château de Grignan, et du grand Lascordaire, dont cette date rappelait précisément la mort.

Aussi bien, le jeune Antonin Eymieu devait-il devenir un jour, aussi habile écrivain que puissant orateur.

**

On l'envoie faire ses études au Petit Séminaire de Valence, où il est un élève brillant et exceptionnel, à qui il arrive, rapporte-t-on, d'être dix fois premier consécutivement, malgré une santé délicate qui l'oblige à retourner de longs mois auprès de ses parents. Ses classes terminées, il croit entendre, avec bonheur résonner en lui, à travers ses méditations d'étudiant, l'appel mystérieux de Dieu. Il passe alors un an au Grand Séminaire de Valence, sous la direction des Jésuites. Sa vocation se dessine. La règle de saint Ignace devait séduire un esprit comme le sien, épris d'ordre, de dévouement, de renoncement. C'est décidé, il sera Jésuite.

Le 13 novembre 1880, jour de la fête de saint Stanislas, il entre au noviciat de la Compagnie. Il a 19 ans et déjà, opiniâtre au labeur comme il le sera toujours, il discipline sa volonté, il prépare ses armes, il étouffe ses ailes, il forge son outil.

On lui confie d'abord des tâches peu importantes dans les collèges, à Montgré ou à Avignon, où il est tour à tour surveillant et profes-

seur. Il a quelquefois l'occasion de parler, on apprécie sa facilité et sa sobre éloquence.

Pour lui permettre de se perfectionner, ses Supérieurs décident de l'envoyer aux Études, à Paris, où il restera un an. Un an seulement, c'est peu et c'est beaucoup dans sa formation.

Cette année de Paris est une année de recherches, de méditation et de travail; il fréquente la Sorbonne et l'Institut et suit fidèlement les cours de Pierre Janet, célèbre par ses travaux sur la psychologie expérimentale et pathologique. Ces questions le passionnent déjà, et le passionneront toujours.

On ne soupçonne pas encore tout ce qu'il pourra donner. Il retourne à Avignon comme Préfet des études, apprécié certes mais redouté des élèves. Il prêche de temps en temps. Ses dons se précisent, s'affirment. Il a auprès de ses confrères la réputation d'un orateur habile, d'une lecture étendue, d'une forme parfaite.

Il faut qu'on ait déjà grande confiance dans ses talents, puisqu'on lui demande de venir donner un Carême à la Primatiale, à Lyon. C'est l'occasion de prouver de quoi il est capable. Son Carême a un immense retentissement. Dès ce moment, on le considère comme un maître de la chaire; on le recherche, on l'appelle de tous côtés. Il quitte alors l'enseignement et se consacre exclusivement à la prédication. On le voit alors prêcher successivement à Bordeaux, à Nantes, à Montpellier et aussi à Alger, à Oran, à Genève, etc., etc.

Il est à cette date en pleine possession de son talent. A St-Sulpice, à Paris, il donne un Avent qui a un magnifique succès. Il semble que Marseille, à laquelle il consacra tant d'années de sa vie, Marseille ne l'ait pas encore entendu.

**

Nous sommes en 1905, l'époque de la grande misère religieuse. Les Congréganistes ont été chassés de leurs collèges, on se bat pour les inventaires, fonctionnaires et officiers doivent se cacher pour entrer dans une église, la politique s'inspire seulement d'une farouche haine anticléricale. Il n'est pas mauvais de regarder parfois en arrière pour mépriser un peu moins son temps. Anxieux, les catholiques Marseillais demandent à leurs bergers des raisons de croire et d'espérer.

Le Père Eymieu les leur apporte à St-Philippe où il vient prêcher un Carême. Succès triomphal littéralement. On s'écrase dans l'église trop étroite. Et M. le chanoine Mendre, curé de St-Joseph, est sûr de remplir les vastes nefs de son église, quand il lui demande, l'année suivante, d'inaugurer les Conférences de Carême de St-Joseph.

Article de presse

Constaté par

Clair Monestis

L'événement ne dément pas son attente; on peut même dire qu'il le dépasse, en pensant au retentissement qu'elles auront. Le Père Eymieu à cette époque, a en effet mis au point sa formule si heureuse de Conférence Religieuse, et il s'établit entre son public et lui une compréhension si subtile que l'orateur et son auditoire semblent s'élever ensemble dans une sorte de marche à l'étoile miraculeuse.

Durant près de vingt ans, ils se retrouveront, l'un chaque année plus prestigieux, et l'autre plus nombreux, plus enthousiaste et plus recueilli.

**

Je retrouve dans un vieux numéro de La Croix de Marseille, un portrait du Père qui est bien celui que nous avons tous encore dans les yeux et dans la mémoire.

Le masque est ascétique avec les traits stylisés par le labeur; les yeux presque trop creux, sont d'un intellectuel, d'un méditatif; la bouche est nette comme une coupure, les lèvres font de splendides morsures aux idées fausses. De taille moyenne, il paraît presque grand. La voix est claire, un peu métallique, parfois d'une ardeur ardente; dans l'invective, elle va comme un bûcher; dans l'émotion, elle est profonde et vivante comme une âme qui exhale ses élans.

Par-dessus tout, l'impression est celle d'une force irrésistible, d'une volonté inflexible, qui domine à tout instant son auditoire. Quiconque l'a entendu une fois ne peut plus l'oublier.

Et on accourt de partout pour l'entendre. Des avocats, des professeurs viennent lui demander des leçons d'éloquence; des incroyants viennent à lui, ébranlés par la force de sa dialectique et les ressources inépuisables de son érudition.

Pierre de Nolhac, de passage à Marseille, est venu l'entendre; il dit en sortant à un de ses amis : « L'Institut s'honorerait en lui ouvrant ses portes ». On lui répète le mot, il sourit et repart au combat, à cette conquête des âmes qui est toute sa vie.

**

Mais d'où vient ce succès? Que dit-il à ses auditeurs?

Ce qu'il dit, ce sont justement les paroles d'espérance et les raisons de confiance qu'ils sont venus chercher. Nous allons les retrouver d'ailleurs dans les livres où il condense le fruit de ses travaux. L'écrivain s'identifie si parfaitement à l'orateur, son style écrit est si proche de son discours parlé qu'on ne peut le goûter pleinement qu'en le lisant à haute voix.



Aujourd'hui que nous la voyons dans son ensemble, nous réalisons à peine l'œuvre immense qu'il a édifiée.

Œuvre de construction avant tout, où les arguments se pressent, s'accumulent, appuyés les uns aux autres dans une logique savante, toujours prudente, et pourtant définitive, qui force la conviction : raisons de croire, sources d'espérance, moyens de persévérer.

Cet apôtre est un grand psychologue, c'est un grand philosophe aussi. Dans une certaine mesure, il va appliquer à la morale et à la psychologie religieuse les méthodes scientifiques de Pierre Janet.

Il faut apprendre d'abord à se connaître et à se vaincre, et c'est « Le Gouvernement de Soi-même », vaste et lumineux ouvrage, terminé par les théories si personnelles de « La Loi de la Vie ». Avec Le Play qu'il cite souvent, il est persuadé « que la morale est pour la famille et pour les peuples la première condition de la prospérité ».

Il consolide le terrain conquis avec « Deux arguments pour le Catholicisme » ; analyse nos raisons de confiance dans notre Chef Suprême avec « Le Pape », et dans le Fondateur de notre Sainte Religion, Notre Sauveur, avec « Jésus et les Documents Historiques ».

Mais ce constructeur ne méconnaît pas les objections. Il va les chercher jusque chez ses adversaires. Il fonce sur eux fougueusement, pensant comme Louis Veuilot : « Je ne leur dois que la justice, je ne leur demande rien ». Il n'a peur ni des mots, ni des pontifes consacrés. Il n'épargne ni Renan, ni Taine, ni Berthelot, ni Haekel. Il ne leur devait que la justice ; il la leur donne rigoureuse, courtoise, mais impitoyable.

Que chacun se persuade que la science n'a rien qui s'oppose au dogme catholique, affirme-t-il, dans

« Le Naturalisme devant la Science ». Bien mieux, il revendique une part des conquêtes scientifiques pour le Catholicisme avec « La Part des Croyants dans la Science ».

Reste-t-il des nuées à chasser ? Il les disperse avec « Obsessions et Scrupules » et « Quelques Vérités de La Palisse ».

Enfin, parvenu au sommet de l'édifice, il chante dans un Te Deum magnifique « Les Aspirations Humaines ».

**

La grande guerre l'entraîne à d'autres études et d'autres considérations. Il les publie dans « Les Buts de Guerre de la Providence » et « La Providence et la Guerre ». C'est pour lui l'occasion de stigmatiser les idoles du temps : l'argent, le plaisir, le scientisme, l'égalitarisme, le laïcisme, la légèreté. Le monde semblait plongé alors, dans un état d'euphorie matérialiste où l'avait amené peu à peu la civilisation. Le voilà brutalement réveillé par le canon de 1914. Scrutez l'histoire, dit-il, et reconnaissez que le péché est le grand responsable de nos malheurs.

Tous ces livres ont connu une circulation étonnante, eu égard aux thèses philosophiques qu'ils défendent. Leurs éditions se sont multipliées ; « Le Gouvernement de Soi-même » en est à sa 76^{ème} ; certains sont introuvables actuellement. Beaucoup ont été traduits en différentes langues étrangères et poursuivent au-delà des frontières leur œuvre de rénovation morale.

Il serait impossible de citer ici toutes les œuvres qui portent sa signature ; ce serait déborder les cadres de cet article. Mais toutes portent témoignage des qualités éminentes d'intelligence et de jugement qui sont les plus nécessaires à l'orateur et à l'écrivain.

**

Lui-même les eut tenues pour négligeables, s'il ne les avait appuyées, pour leur donner toute leur valeur, sur le cœur le plus tendre, et le plus ardent, d'une bonté inlassable, inépuisable, le cœur d'un pasteur d'âmes, toujours avide de passer les souffrances d'autrui, toujours impatient de prendre pour lui-même le plus lourd de leurs misères.

Le nombre des âmes qu'il a réconfortées, consolées, guéries, à travers la France, à travers le monde

entier pourrait-on dire, serait une immense armée, à laquelle il a donné le crucifix pour étendard. Pour soulager les plus affligées, pour aider les plus inquiètes, il a créé des groupements, des associations, il a imaginé des œuvres sociales auxquelles son nom restera attaché, et qui privées de leur guide et de leur soutien vont traverser des heures douloureuses. A toutes celles auxquelles il a prodigué sa sollicitude et son dévouement, l'Éveil adresse ses condoléances attristées. Il joint dans le même mouvement de sympathie, sa famille de la terre et sa famille religieuse et les prie, elles aussi, de bien vouloir agréer ses condoléances émuës.

**

On ne peut quitter le Père Ey-mieu, sans dire encore quelques mots de cet « Art de Vouloir », qu'il a si longtemps porté en lui et dont il a remis les bonnes pages, achevées, avant de mourir, comme un testament spirituel.

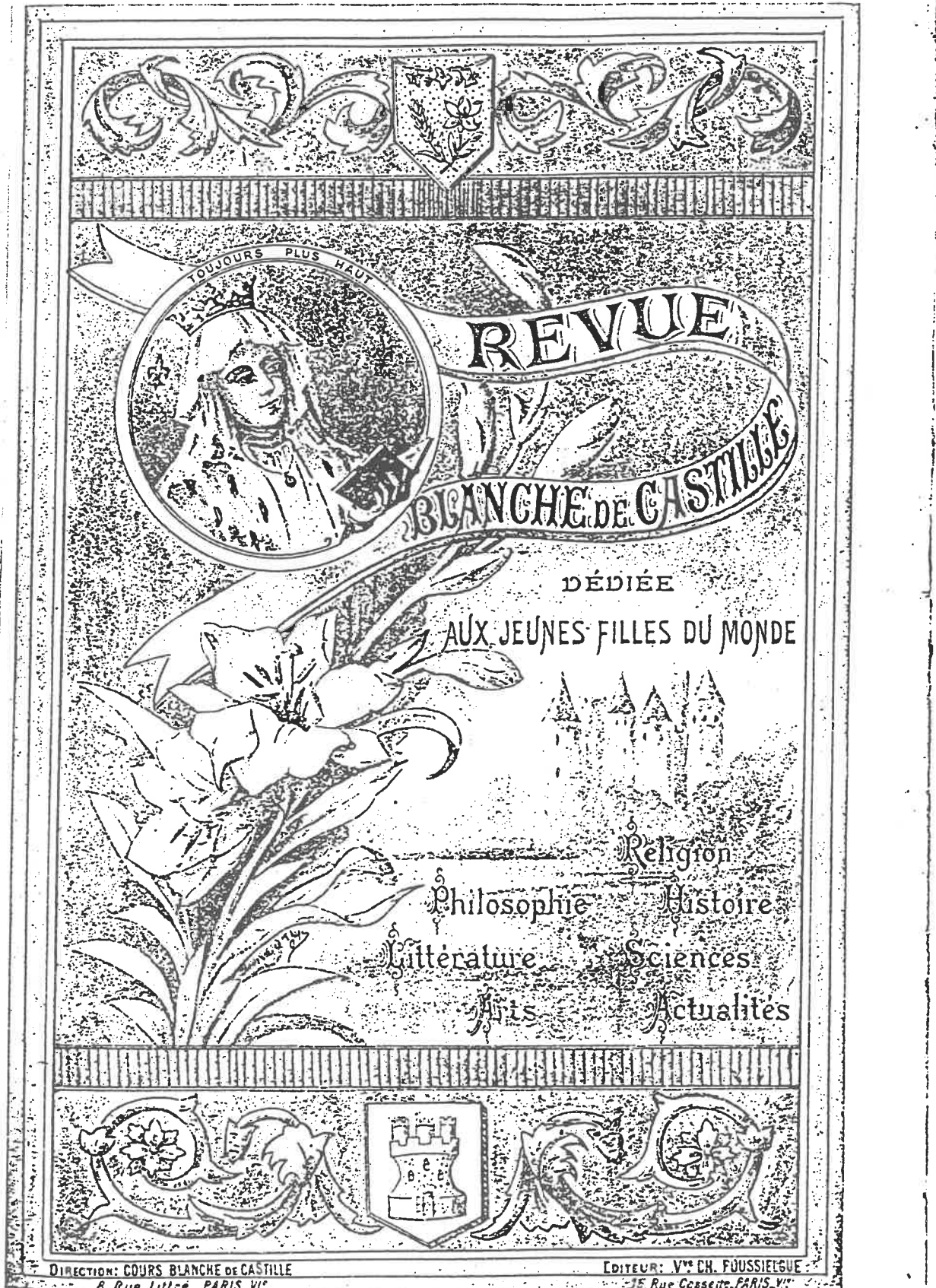
Il les avait conçues et méditées dans la maladie, il les a réalisées dans la souffrance, ajoutant avec une maîtrise parfaite, mais combien émouvante, l'exemple vivant au précepte.

Comme on lui demandait, ces jours-ci, en le voyant porter la main à sa tête : « Souffrez-vous beaucoup, mon Père ? » il eut ce mot qui le peint tout entier, et qu'on croirait tombé des lèvres de la Petite Sœur Thérèse : « De mon mieux », dit-il en souriant. C'était aller, suivant une maxime qui lui était chère « jusqu'au bout de la grâce qui le remplissait et de l'amour qui l'enflammait ».

On a dit de lui qu'il était un « Phare de l'intelligence » ; il était aussi « une grande voix de notre temps ». Tous deux se sont éteints à force de servir, réalisant à la perfection la devise qu'il avait donnée à ses enfants : « Servir Dieu et servir à Dieu ».

Ce serait certainement contraire à son désir de le pleurer, mais il nous reste à le prier, pour qu'il obtienne de la Providence qu'elle veuille bien susciter une âme d'apôtre comme la sienne, à qui confier, dans le champ à demi labouré, le sillon interrompu.

Charles MILLIARD.



TOUJOURS PLUS HAUT

REVUE

BLANCHE DE CASTILLE

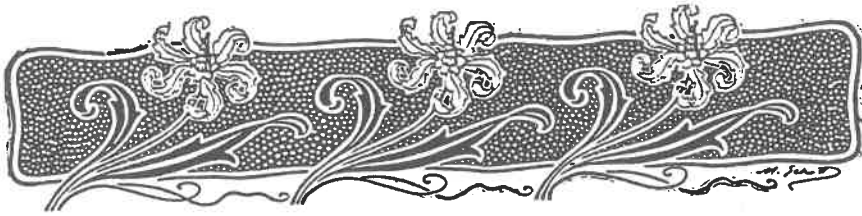
DÉDIÉE

AUX JEUNES FILLES DU MONDE

- Religion
- Philosophie
- Histoire
- Littérature
- Sciences
- Arts
- Actualités

DIRECTION: COURS BLANCHE DE CASTILLE
8, Rue Littré, PARIS, VI^e

ÉDITEUR: V^e CH. FOUSSIGUE
15, Rue Cassette, PARIS, V^e



Faut-il faire son « Journal » ?

LA REVUE a publié quelques *Pages d'un Journal* de jeune fille. Elles n'ont pas été les moins intéressantes. Peut-être certaines lectrices ont-elles discuté — que ne discute-t-on pas ? — la personnalité anonyme qui se laisse entrevoir à travers ces pages ; mais unanimement, sans doute, elles ont admiré le talent de psychologue et d'écrivain que révèlent ces notes jetées — on le sent — toutes chaudes de l'impression du jour, presque au hasard de la plume.

Or, tant d'autres, parmi les jeunes filles, se sentent un cœur ardent où l'idée bouillonne, attisée par l'impression ! et tant d'autres, parmi les lectrices de la Revue, se sentent dans les doigts une bonne plume capable de traduire leur cœur ! Qui les empêche, elles aussi, de faire leur journal ? Ce doit être bien intéressant d'écouter battre son cœur : il porte tant de rêves et de si jolis ! il chante, sous le moindre coup d'archet, de si belles ou de si poignantes chansons ! Même, il ne serait pas impossible qu'un jour ou l'autre... Oh ! sans doute, on ne l'écrira que pour soi-même en grande confiance, on le serrera soigneusement dans le tiroir aux secrets ; mais enfin si le hasard voulait que la Direction de la Revue... Après tout, on en serait quitte pour le signer *** comme l'autre (1).

Cette dernière réflexion, très peu, j'en suis sûr, l'ont faite. Les jeunes filles n'aiment guère raconter aux autres, même en signant ***, le tréfonds de leur cœur ; mais elles aiment beaucoup se raconter à

1. Nous savons que « l'autre » n'a nullement sollicité le hasard qui a fait tomber ses pages entre les mains de la Direction, et que celle-ci, en décidant de les publier pour le charme et le profit qu'elle en espérait pour les lectrices de la Revue, se promettait en même temps d'insérer, un jour ou l'autre, un article pour apprécier le genre. C'est l'article qu'elle m'a fait l'honneur de me demander.

elles-mêmes, pour peu qu'on leur en donne l'idée. Et il n'est pas besoin d'être un voyant pour affirmer que, depuis qu'on a lu les *Pages d'un Journal*, un certain nombre de petits cahiers bleus ou roses, avec ou sans fermoir, furent achetés avec empressement, et que, sur la première page, une main émue écrivit en belle ronde, avec une sorte de saint respect pour tout ce qu'il porte de vague et mystérieux espoir, ce titre : *Mon Journal*.

Permettez, Mesdemoiselles, à un vieux donneur de conseils de faire la moue en face de ces beaux projets, et de vous dire tout crûment : Déchirez cette page et les quelques autres à la suite, que déjà peut-être vous avez noircies, et trouvez pour le « cher petit cahier » bleu ou rose une autre destination. Ne faites pas votre journal.

Le journal de votre âme, si vous le voulez, ou de votre tête, oui ; mais *notre journal*, celui de votre cœur, non ; si vous voulez m'en croire, ne le faites pas.

*
* *

Tenir ses comptes d'âme, c'est faire œuvre de sagesse. Rien de mieux que de noter, au jour le jour, à mesure qu'elles se dégagent de vos méditations, de vos lectures, de vos expériences, des conseils reçus, les idées *pratiques* destinées à diriger votre vie — les principales, du moins, celles que vous aurez profit à relire — pour les assimiler peu à peu, pour les faire passer dans la substance de votre âme, pour en faire la lumière de votre esprit et la source de vos actes, pour en construire pièce à pièce vos meilleures habitudes. Notez surtout vos résolutions, les motifs qui vous les inspirent, les besoins qui vous les imposent, ensuite la manière dont vous les aurez tenues, le pourquoi de votre insuccès, les moyens à prendre pour être plus fidèles. Tout cela constitue une culture raisonnée et intensive de votre personnalité, et s'il y faut un effort courageux, c'est un effort qui a trois fois sa récompense, par le mérite qui s'y trouve, par les grâces qu'il provoque et par la perfection progressive qu'il apporte. Le grand peintre que fut Apelle, un soir — un seul — avant de prendre son repos exprima ce remords : « Je n'ai pas donné un coup de pinceau d'aujourd'hui. » Le journal de votre âme, la tenue de vos comptes spirituels, serait un moyen, non pas le seul

mais un des plus efficaces, de vous épargner un remords analogue : avec cette méthode, nul jour ne se passerait sans un coup de pinceau qui ferait votre âme un peu plus ressemblante à votre idéal.

*
**

Si le journal de sa tête a moins d'importance que celui de son âme, il mérite cependant qu'on le conseille, lui aussi. Il enregistrera, non plus les idées pratiques visant l'action immédiate, mais les idées... comment dirai-je?... *désintéressées*, destinées à meubler l'esprit, en attendant leur emploi possible... Il ne s'agit plus, dans ce cas, d'une tenue de comptes en règle, encore moins d'un inventaire complet. La plupart de nos idées ne méritent pas tant d'honneur. Mais si vous en avez le loisir, il sera bon que, chaque jour ou presque, vous développiez au courant de la plume une idée que vous aurez cueillie dans vos lectures ou que vous aura suggérée votre observation. Tant de choses, au long du jour, passent sous les yeux, si on sait voir. Or la plume fait mieux voir. C'est un merveilleux instrument d'analyse : elle dégage l'idée de sa gangue, elle en dessine les contours précis. Quand on se contente de la penser, il arrive souvent qu'on la rêve, qu'on l'étend, qu'on la dissout dans des ambiances nuageuses, qu'on la mêle avec des imaginations ou des préjugés. L'écrire, c'est la décrire : la développer, c'est la distinguer ; c'est, à la fois, la dégager de ce qu'elle n'est pas, et, à la mesure de notre force pensante, la voir dans tout ce qu'elle est. Il y a là une acquisition qui fait l'esprit plus riche, et en même temps un exercice qui le fait plus fort. Et enfin, il n'est pas besoin d'y insister, il y a un exercice de style qui nous rend plus maîtres de notre langue ; en même temps, l'intimité d'un « journal » en exclut tout vain apparat, toute loilette excessive de phrases, et nous habitue à cette simplicité qui, à la condition de revêtir un fond vivant et noble, se trouve constituer, dans le style comme dans les allures, le meilleur cachet de la distinction.

*
**

Le journal de son cœur, « *son journal* », pourrait bien servir à développer le style, mais point du tout à fortifier l'esprit. Vous savez que toute matière se dilate sous l'action de la chaleur : laquelle

d'entre vous n'a pas vu monter le thermomètre ou partir la soupe au lait ? Les idées aussi, quand elles se chauffent à la flamme du cœur, se gonflent très vite et nous trompent sur leur valeur réelle. Elles nous trompent d'autant mieux que nous ne remarquons pas leur grossissement, puisqu'il se confond avec notre impression actuelle, et que d'ailleurs chacune a son « coefficient de dilatation », essentiellement variable avec les circonstances. Ce n'est donc pas dans le cœur qu'il faut juger les idées, pas plus qu'on ne permet à la laitière de mesurer son lait quand il bout sur le feu, ni à l'industriel de cuber son charbon quand il flambe dans la fournaise. Il faut examiner les idées dans la lumière froide de l'esprit, le plus loin possible du sentiment, sous peine de ne pas voir juste et de fausser à la fois nos raisonnements et notre raison. Et si l'habitude de faire *son journal* pourrait à la rigueur développer le style pour autant que le style se distinguerait de « l'homme même », elle ne peut que fausser l'éducation de l'esprit.

..

Mais elle a des inconvénients plus graves encore : elle risque de vous faire ce que vous ne voulez pas être et ce qu'on ne veut pas vous voir : égoïstes et tristes.

Égoïstes ? — Il suffit d'un mot pour le montrer : on fait dans son journal, à propos de tout, le compte de ses impressions de joie et de tristesse ; c'est-à-dire qu'on prend son propre cœur comme le centre de l'univers, ou, si l'on préfère, comme le point de perspective d'où l'on considère toute chose. On voudra bien convenir que rien ne ressemble moins à l'oubli ou au don de soi, et que si ce n'est point là encore l'égoïsme, c'en est assurément le plus rapide apprentissage.

C'est aussi un excellent moyen de se faire l'âme triste.

« Les peuples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire. » Les jours heureux non plus, pour l'ordinaire. Ce sont habituellement les heures mauvaises que le journal retiendra. Le cœur a été blessé, blessure souvent légère qu'il suffirait de laisser tranquille pour la voir cicatriser bientôt ; mais on la rouvre, on la mesure, on la sonde pour la décrire, on l'agrandit pour la dramatiser ; qu'on ne passe l'expression, on la gratte avec la plume du *journal*, qui l'envenime. On

finit par en faire une plaie qui suppure et par où beaucoup de force morale s'écoule, en même temps que du bonheur.

Quand on s'arrête par hasard aux heures de joie, le résultat ne vaut pas mieux.

La joie doit se cueillir au passage, dans l'action, sans s'y arrêter, comme les braves de Gédéon prenaient au torrent, dans le creux de leur main, quelques gouttes d'eau pour tromper leur soif. Les lâches qui se couchaient à plat ventre risquaient d'y boire la boue avec l'eau vive et y perdaient la force de se remettre en route. Nous ne sommes pas créés pour sentir mais pour agir, et le sentiment ne vaut que dans la mesure où il nous fortifie pour l'action. En faire un but au lieu d'un moyen, un terme au lieu d'une étape, c'est le détourner de son destin et, donc, le désharmoniser. Il se transforme alors dans une agitation vaine, dans une émotion qui, au lieu de nous fortifier, nous épuise, et qui passe violente, mais tarie très vite, comme le torrent né de l'orage, au lieu de durer comme le ruisseau qui vient de la source. C'est l'action qui est la source et qu'il faut entretenir. La joie est l'accompagnement de l'activité parfaite.

Voilà pourquoi la déguster c'est l'évaporer, la chercher c'est la perdre ; cesser d'agir pour jouir, c'est lâcher la proie pour l'ombre, et l'ombre elle-même disparaît avec la proie.

Or, tenir son journal, noter soigneusement et longuement toutes les vibrations de son cœur, sans autre but que de les revivre, n'est-ce pas se détourner de l'action ? Et en même temps qu'on exagère ainsi et qu'on exacerbe ses douleurs, en même temps qu'on énerve ou qu'on supprime la réaction qui devrait les utiliser ou les guérir, ne va-t-on pas aussi gaspiller la force de ses meilleures joies et les tarir en supprimant l'activité qui en est la source ? Et la tristesse donc, n'est-elle pas l'aboutissant fatal de cette pratique ?

*
*
*

L'esprit faussé, le cœur égoïste, l'âme triste, voilà un vilain bilan, et il me semble qu'on ne peut guère en prévoir d'autre en faisant son journal, du moins si, au lieu de le consacrer à tenir ses comptes d'âme ou à cultiver son esprit, on le réserve exclusivement à noter les vibrations de son cœur.

Que le cœur intervienne avec sa flamme chaude, avec ses impulsions généreuses, comme auxiliaire de l'esprit et du vouloir, rien de mieux : il est ainsi dans son rôle, qui est d'offrir une force. la grande force : mais cette force est aveugle, et il faut la conduire, ou elle déraile, et alors c'est tant pis pour les autres et pour elle-même, le cœur en souffre autant que l'esprit et le vouloir.

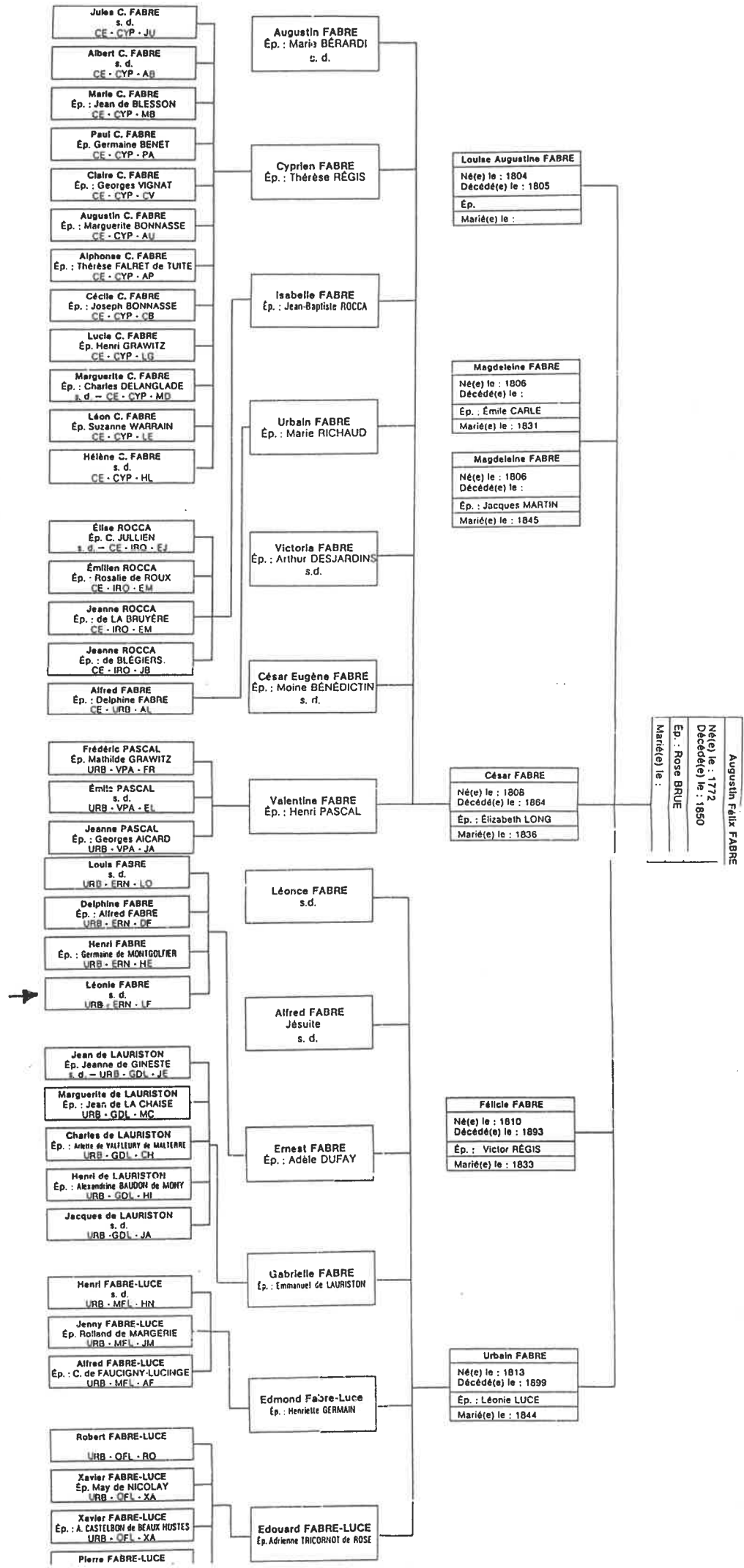
Que votre cœur intervienne donc autant qu'il le faudra dans le journal de vos idées ou de vos résolutions ; mais, si vous voulez m'en croire, ne faites pas le journal de votre cœur.

A. EYMIEU.



Léonie FABRE

arbre généalogique



LES PREMIERES ELABORATIONS DE CONSTITUTIONS.

Les documents qui suivent sont des brouillons de "statuts" selon l'expression de Claire Monestès. Le premier ne veut être qu'un décalque de l'association du Sacré-Coeur, fondée par le Père Eymieu en 1922 à Marseille. Quelques lignes spécifiques y sont introduites : la proximité d'écriture entre Claire Monestès et le Père Eymieu permet d'hésiter. Il semble pourtant que ce soit l'écriture du Père Eymieu.

Les autres textes sont témoins de la progression de la Xavière, de ses insurances (adaptation, porter du fruit selon ses dons propres, souplesse) dans la situation paradoxale d'un régime finalement plutôt rigide, tel que l'Eglise le concevait alors pour la vie religieuse, et auquel Claire était tenue pour être reconnue.

Nous avons renoncé à commenter davantage ces textes, étant donné l'ampleur du travail. Il faudrait explorer avec attention l'ensemble des archives, rangées mais non inventoriées dans le détail, qui livreraient sans doute d'autres ébauches, avant de faire un travail construit en ce sens. Cela reste donc à faire. La publication de ces quelques textes ne prétend pas apporter autre chose qu'une information, et donner à penser.



La Xavière

ASSOCIATION

DU

SACRÉ-CŒUR



258

voir p.18-19. de la main de Claire

ASSOCIATION

DU

SACRÉ-CŒUR

TITRE I

But

ARTICLE PREMIER. — Entre ceux qui adhéreront aux présents statuts, il est fondé une association non déclarée, qui s'appellera l'Association du Sacré-Cœur.

ART. 2. — Son but est de grouper une élite de chrétiens fermement décidés à s'occuper de leur sanctification personnelle, et à utiliser leur influence en vue de l'apostolat. Il peut se résumer en ces deux mots : *Servir Dieu et Servir à Dieu*.

IMPRIMI POTEST

Massiliæ, die 15^o februarii, 1922

C. NIOLLON

v. 8.

TITRE II

Moyens

Section A : POUR SERVIR DIEU

ART. 3. — Les associés du Sacré Cœur doivent d'abord être des chrétiens.

ART. 4. — Les chrétiens sont des *hommes de foi*. Les associés s'engagent à professer une foi prompte, pleine, absolue à la doctrine de Jésus-Christ, telle que l'enseigne l'Eglise catholique.

ART. 5. — Ils s'engagent aussi à être des hommes de *devoir*, au respect de la doctrine joignant celui des préceptes, à l'hommage de leur intelligence ajoutant celui de leur volonté.

ART. 6. — Les vrais chrétiens, en définitive, étant ceux qui sont les frères de Jésus-Christ par la grâce sanctifiante et qui ont droit à partager son héritage, les associés se proposent par-dessus tout, non seulement de mourir, mais de *vivre en état de grâce*.

— 5 —

ART. 7. — Chrétiens d'élite et groupés sous l'égide du Sacré-Cœur, ils voudront être aussi des *hommes de cœur* et se distinguer au service de leur Maître et Ami. Ce qui veut dire qu'ils s'efforceront de dépasser le devoir et, par un progrès constant, de réaliser toujours mieux, au jour le jour, le règne de Jésus-Christ dans leur âme.

ART. 8. — On leur propose les pratiques suivantes :

1° Chaque matin, au réveil, la prière : « Divin cœur de Jésus... » (*Annexes, I*), ou, pour le moins une invocation au Sacré-Cœur ;

2° Une résolution pratique et précise pour la journée ;

3° Le soir, un court examen, non seulement sur le mal qu'on a fait, mais aussi sur le bien qu'on a négligé de faire ;

4° Communions fréquentes, suivant l'opportunité de chacun ;

5° Chaque jour, la prière de l'Association (*Annexes, II*) ;

6° Chaque premier vendredi du mois, la consécration au Sacré-Cœur (*Annexes*, III).

Section B : POUR SERVIR A DIEU

ART. 9. — Les associés se proposent, avant tout, l'apostolat de l'exemple. Dans leur vie individuelle, familiale, sociale, ils se montreront partout et toujours, franchement, fermement, simplement, de vrais chrétiens, et donc des hommes de foi, de devoir et de cœur.

ART. 10. — Le souci de servir leur fera joindre à l'exemple la parole et l'action : la parole qui apporte aux autres « le ravitaillement moral », l'action qui est l'effort en vue d'étendre le règne de Dieu.

ART. 11. — Dans la famille, le père se souviendra qu'étant le lieutenant de Dieu, il doit en communiquer et en faire exécuter les consignes. On lui recommande, en fait de pratiques familiales, la prière en commun et la consécration annuelle au Sacré-Cœur.

constances, une campagne d'opinion ou d'action, conforme à son but d'apostolat. Le projet est soumis à la ratification de l'Assemblée plénière, et, s'il est adopté, mis à exécution.

ART. 16. — L'action permanente est distribuée en diverses sections auxquelles les associés adhèrent selon leur attrait ou leurs moyens.

ART. 17. — Le nombre de ces sections peut être modifié selon les besoins de l'époque, par une délibération du Conseil soumise à la ratification de l'Assemblée.

ART. 18. — Chacune d'entre elles est régie par un règlement intérieur que rédigent les adhérents.

ART. 19. — Elles sont actuellement au nombre de 3 :

- 1° Section d'étude et d'action religieuse;
- 2° Section d'étude et d'action sociale;
- 3° Section de la moralité publique (assainissement des kiosques, des spectacles, de la rue, etc.).

ART. 12. — Dans leur milieu social, les associés s'efforceront de mettre leur influence au service des idées et des mœurs chrétiennes, et de réagir contre le paganisme ambiant.

ART. 13. — Dans les différentes œuvres de piété, de charité et d'action sociale, il est très souhaitable que se trouvent, comme adhérents, quelques associés du Sacré-Cœur, venus là, non point pour critiquer ou accaparer, mais pour donner l'exemple de l'assiduité, du bon esprit, du zèle ; pour maintenir la parfaite orientation de l'œuvre ; pour en renouveler l'ardeur, au besoin, et lui donner le meilleur rendement possible.

ART. 14. — Mais l'Association doit avoir, en outre, son apostolat propre. Elle se propose une action d'ensemble et une action fractionnée en diverses sections.

ART. 15. — L'action d'ensemble est intermittente. Le Conseil de l'Association propose de temps à autre, selon les cir-

Mais il est entendu que les projets d'action intéressant l'Association entière devront être soumis aux délibérations du Conseil et de l'Assemblée.

ART. 20. — L'Association en général, comme les sections en particulier, ne doit rien faire qui soit un obstacle aux œuvres catholiques existantes mais, au contraire, elles doivent viser à maintenir et à développer celles qui existent, plutôt qu'à leur créer des concurrences.

TITRE III

Administration

ART. 21. — L'Association est régie par un Bureau et un Conseil.

Section A : LEUR CONSTITUTION

ART. 22. — Le Bureau est ainsi composé : un Aumônier, un Président, un Vice-Président, un Secrétaire. 683

ART. 23. — Le Conseil est composé du Bureau et de 9 conseillers, en tout 13 membres.

ART. 24. — Il comprend, en dehors de l'Aumônier, 6 membres fondateurs et 6 membres élus.

ART. 25. — Les membres fondateurs se remplacent par cooptation. En cas de décès ou de démission de l'un d'eux, chacun des membres restants peut proposer son candidat; après discussion, on vote. Si, au bout de 2 scrutins, la majorité n'est pas acquise, les 2 candidats qui ont obtenu le plus de voix au deuxième tour deviennent seuls éligibles; et si les voix se balancent encore, celle du Président est prépondérante.

ART. 26. — Les membres élus sont nommés pour trois ans, par roulement de 2 chaque année. Ils sont désignés à la majorité des suffrages par l'Assemblée plénière convoquée à cet effet. Le vote se fait sans discussion et par écrit. Si, après deux tours, le résultat n'est pas atteint.

ART. 31. — Le Bureau expédie les affaires courantes et prend les décisions de moindre importance, dont il informera le Conseil à la réunion suivante.

ART. 32. — Le Conseil prend les décisions importantes et décide de celles qui doivent être soumises à l'Assemblée. Les votes ont lieu au scrutin secret toutes les fois qu'un membre du Conseil en exprime le désir.

TITRE IV

Les Admissions

ART. 33. — Pour faire partie de l'Association, il faut être présenté par trois parrains (deux suffisent, si l'un des deux est membre du Conseil) et agréé par le Conseil à l'unanimité des suffrages exprimés.

ART. 34. — L'Evêque du diocèse est, de droit, membre d'honneur. Il préside toute réunion à laquelle il lui plairait d'assister.

le Comité propose 4 candidats, qui seront seuls éligibles, et les 2 qui obtiendront le plus de voix seront proclamés élus. Si les voix s'égalisaient encore, on tiendrait compte de l'ancienneté dans l'Association.

ART. 27. — Chaque année, le Conseil, une fois reconstitué, élit son Président, son Vice-Président et son Secrétaire. Ils sont rééligibles.

ART. 28. — L'Aumônier n'est pas soumis à la réélection. En cas de décès ou de démission, il est pourvu à son remplacement par le Conseil, d'accord avec l'autorité compétente.

Section B : LEURS ATTRIBUTIONS

ART. 29. — L'Aumônier préside les réunions de piété et les réunions du Conseil.

ART. 30. — Le Président préside les réunions d'affaires.

TITRE V

Modifications aux Statuts

ART. 35. — Les présents statuts ne peuvent être modifiés que par une délibération du Conseil ratifiée, à la majorité des deux tiers, par l'Assemblée plénière convoquée à cet effet.

ANNEXES

I

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur Immaculé de Marie, toutes les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en union avec les intentions auxquelles vous vous immolez vous-même sur l'autel. Je m'unis particulièrement à vos intentions réparatrices.

II

PRIÈRE

à développer selon le temps
et les circonstances

Préambule. Adoration en union avec le Sacré-Cœur.

Désir d'utiliser toute la mesure de grâce et de liberté dont on dispose.

I. Pour le passé.

- 1° *Merci* pour les grâces reçues.
- 2° *Pardon* pour les fautes commises.

III

CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR

O divin Cœur de Jésus, brisé de douleur par mes péchés, percé d'une lance par mes ingratitude, mais qui m'avez pardonné et qui m'appellez à vous, Cœur plein de miséricorde, le plus profond, le plus tendre, le plus fidèle, le plus délicat, le plus généreux, le plus beau de tous les cœurs, je me consacre à vous, avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis.

Je vous consacre mon intelligence. Je vous donne ma foi. Je crois, ô Jésus, que vous êtes le Verbe fait chair, le Fils de Dieu et de la Vierge Marie, mon Roi et mon Dieu. Je crois que vous êtes la Voie, la Vérité et La Vie. Je crois que vous m'avez racheté au Calvaire. Je crois que vous avez fondé votre Eglise pour me conduire à vous. Je crois que vous êtes resté avec moi dans votre Eucharistie, pour me consoler et me nourrir; que votre chair est vraiment une nourriture, et votre sang un breuvage. Je crois que

II. Pour le présent.

1° *Don.* Prêt à faire tout ce qu'on voit conforme au désir de N.S.

2° *Abandon.* Prêt à se laisser faire pour le reste. *In manus tuas, Domine...*

Pour varier, la formule suivante :

1° Mon Dieu, daignez tirer de moi le meilleur parti possible pour votre gloire. Faites moi voir et vouloir, ou, du moins, faire tout ce que vous voulez que je fasse.

2° Ecartez de ma route tout ce qui m'écarterait de vous. Rapprochez de ma route tout ce qui me rapprochera de vous.

III. Pour l'avenir.

1° *Demander* les grâces le plus désirées.

2° *Renouveler* la devise (orientation générale), la résolution du jour.

3° *Ratifier* tout ce qui, en fait, a été, est ou sera selon le bon plaisir de N.-S.

Conclusion : Puissé-je ô mon Dieu, allant toujours jusqu'au bout de la grâce que vous me donnez et de la liberté dont je dispose, réaliser en moi, à tout instant, tout votre rêve !

vous me ressuscitez au dernier jour. Je crois à tous les mots de votre doctrine, à vos grandeurs et à vos souffrances, à vos pardons et à vos justices. Je crois surtout à votre amour. M'ayant tant aimé, vous voulez de moi cet hommage, que je le reconnaisse. Je le reconnais de toute mon âme.

O Cœur sacré de Jésus, je crois à votre amour pour moi !

**

Je veux que vous croyiez au mien. Je vous consacre mon cœur. Je sais que vous êtes infiniment aimable, et je veux vous aimer par dessus tout, vous préférant à tout, -- ne vous sacrifiant donc à rien, n'acceptant jamais que le péché me sépare de vous, -- gardant jusqu'à la mort la grâce sanctifiante que vous avez payée de votre sang et qui me fait votre frère. Il ne me suffit pas de la garder, je veux l'augmenter chaque jour, pour mieux m'unir à vous, pour me faire plus digne d'être

aimé de vous et plus capable de vous aimer éternellement.

Cœur sacré de Jésus, faites que je vous aime chaque jour davantage. !

..

L'amour fait agir. Quand il remplit le cœur, il est le moteur de toute la vie. Il a été le moteur de la vôtre. « Vous m'avez aimé » : par ces trois mots, saint Paul explique toute votre vie en ce monde. « Je vous aime » : ces trois mots doivent résumer la mienne.

Je vous consacre donc ma volonté, pour l'identifier avec la vôtre. Je vous consacre ma vie, comme une humanité de surcroît en laquelle vous pourrez encore travailler et souffrir, et passer en faisant le bien. ~~Par vous, par vous,~~ pour vous, ~~je veux être apôtre, y compris ma prière, mon exemple, mon influence, mon action.~~ *avec vous, en usage*

C'est trop peu de tout mon être pour vous adorer, vous aimer et vous servir ; je vous consacre, autant qu'il dépend de moi, ma famille, dont je vous ai proclamé

- in X^o Jean - je veux que tout en moi, prière et travail, joie et souffrance, élan et capacité,

agité de vous pour me faire toujours + semblable à vous, tous jours + associé à votre œuvre
répara- le Roi : cette Association, qui ne veut
tion et exister que pour votre service ; -- ce diocèse qui, le premier dans l'univers, fut
à l'ex- solennellement consacré à votre Sacré-Cœur ; -- notre patrie qui, la première,
cession en a reçu la révélation ; -- l'Église, dont
du Cœur vous êtes le Chef et dont je suis le
unifié membre.

3 A 17

Daignez vous servir de moi, ô Jésus, pour travailler à votre gloire ! Daignez-vous servir de cette Association où nous sommes unis par le même dévouement à votre Sacré Cœur et le même désir d'avancer votre Règne ! Nous savons qu'étant les fondateurs, nous engageons l'avenir ; que le germe semé dans nos âmes, s'il y rencontre les sucres généreux de l'amour, lèvera, non point en une pauvre petite chose rabougrie, éphémère et stérile, mais en une grande œuvre durable et féconde.

Nous n'espérons pas dans la misère de nos cœurs, mais dans les richesses de votre, ô Jésus. Daignez nous faire voir et vouloir, ou, du moins, faire tout ce que vous voulez que nous fassions pour vous.

Et puissions-nous, allant toujours jusqu'au bout de la grâce que vous nous donnerez et de l'amour dont nous sommes capables, réaliser dans sa plénitude, en cette ~~Association~~ et en chacune de nos âmes, le rêve de votre Sacré-Cœur !

Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous !

incantation

Textes de "constitutions"
de la main de Claire Monetti.

LA XAVIERE

Première petite notice rédigée
Vus 1930 par le Père d'après nos desirs
Eymari
il y a 5 ans -

LA XAVIERE

BUT

La Xavière a pour devise : "*In Christo Jesu*".

Elle aurait l'ambition de traduire dans sa vie et dans ses oeuvres la doctrine du "Corps Mystique du Christ".

MOYENS

1. La Réparation. A l'exemple du Christ Jésus, la xavière est réparatrice pour être glorificatrice.. Elle ne se borne donc pas à envisager la réparation comme une dette payée à la place des coupables ou comme une consolation offerte au Sauveur ; elle y voit surtout un moyen de travailler à l'oeuvre du Christ Jésus, à l'achèvement de son Corps Mystique, gloire du Père en la Création.

2. L'Apostolat. A l'exemple du Christ Jésus, la Xavière va de l'amour de Dieu à l'amour des hommes et veut être apôtre. Son apostolat prêt à tout, envisage plus particulièrement dans la pratique les oeuvres de charité spirituelle. Ses espoirs de missions futures se tournent surtout vers les nations "orthodoxes" et les pays du Nord de l'Europe.

3. Vie religieuse. La Xavière aspire à une vie religieuse souple et intense ; assez souple pour s'adapter aux besoins nouveaux de l'apostolat, assez intense pour que la part de Marie ne le cède pas à celle de Marthe et pour que l'activité apostolique ne soit que le rayonnement, l'expansion de la flamme intérieure.

4. Spiritualité. On la veut et on cherche à la faire très simple, très imprégnée de logique et de bon sens, mais inspirée par un grand amour délicat et généreux, de sorte que, sans jamais s'opposer à la raison, elle la dépasse toujours. Il doit se manifester par le don et l'abandon total : le don, chacune étant toujours prête à faire ce qu'elle croit être le bon plaisir de N.S. ; l'abandon, toujours prête à se laisser faire. Le don parce que l'on aime ; l'abandon parce que l'on se sait aimée.

5. Physionomie propre. Parmi les traits caractéristiques que doivent présenter les âmes soucieuses de vivre le dogme du Corps Mystique, citons :
a) Une obéissance prompte et totale, les membres n'ayant qu'à suivre les consignes de la tête.
b) Une clarté exquise, réalisation de la solidarité des membres : Sint Unum.
c) Quelque chose d'alerte et d'allègre, fruit de la joie d'être et de vivre "in Christo".

Les premières élaborations de Constitutions.

LES XAVIERES MISSIONNAIRES DE LA CHARITE DU CHRIST.

"Libenter !"
Volontiers !

BUT

Sans cloître, sans costume, sans secret, les Xavières, Missionnaires de la Charité du Christ, envisagent la pénétration des milieux hostiles ou a-religieux, dans un large esprit de compréhension et de service.

ESPRIT

Cet esprit voudrait être celui de la Charité du Christ qui relie au Père et entre eux tous les membres du Corps Mystique.

A la souplesse du cadre, les Xavières unissent la cohésion d'une vie intérieure et d'action intense et d'une soumission très filiale à l'Eglise.

Elles honorent spécialement le travail sous toutes ses formes, pour s'unir en réparatrices à l'acte réparateur du Christ Jésus.

Libenter ! Volontiers ! Totalement disponibles, alertes et allègres, elles doivent être prêtes à tout, même aux missions lointaines, si l'obéissance les y envoie.

FORMATION A LA VIE RELIGIEUSE

6 mois de postulat.

2 ans de noviciat.

3ème An au bout de 5 ans.

Voeux temporaires et perpétuels selon leurs statuts.

La formation s'inspire toute de la doctrine de l'union intime à Notre-Seigneur, telle qu'elle est présentée par Saint Jean : vigne et sarments (charité) et par saint Paul : le Corps Mystique ; de la doctrine des Béatitudes : code de justice sociale et de joie spirituelle.

Etude approfondie de la doctrine catholique et de la liturgie.

Leur Règle est prise dans celle de la Compagnie de Jésus.

Leur forme de vie est familiale, mais non sans austérité.

EXERCICES SPIRITUELS.

Une heure d'oraison pour les Missionnaires formées et exercices habituels : Messe, examen, adoration, lecture spirituelle, etc...

Un office (Bréviaire) dit par maison.

Retraite de 8 jours et triduum annuels.

Retraite de 30 jours pendant le troisième An.

Adoration tous les samedis pour demander dans une prière commune la charité entre les nations, les peuples, les individus et l'union entre tous les membres du Corps Mystique.

IN CHRISTO JESU SEMPER.

"Etre Xavière, c'est être du Christ, avoir ses pensées, ses amours, ses sentiments, etc..

Il faut que tout ce que vous faites, aimez, dites, pensez, il puisse l'agréer comme sien, le faire vital dans sa vie à Lui.

Votre idéal est splendide. Soyez-en moins indignes chaque jour et créez une tradition, une race par laquelle le Christ se fasse toujours plus aimé."

A. EYMIEU, s.j., 24 septembre 1933

Dernière lettre du Père Eymieu adressée à deux xavières en mission.

FORMATION A LA VIE APOSTOLIQUE

Les premières élaborations de Constitutions.

Elle vise moins à donner une spécialité unilatérale au groupe qu'à former des spécialistes pour toutes les oeuvres d'apostolat, à mettre chacune en état de plein rendement apostolique, suivant ses aptitudes.

Pour certaines, des études universitaires ou professionnelles, répondant à des besoins futurs de l'action apostolique.

D'autres, dont l'instruction n'aurait pu se développer, se spécialiseront dans les travaux pratiques et manuels après une formation qui répond à leurs aptitudes ; des tâches d'apostolat leur seront confiées.

On envisage une formation pour les missions dans les campagnes.

ACTION

Quelques réalisations :

Plusieurs se centrent actuellement autour de l'école publique (primaire, secondaire) et des facultés – mouvements spécialisés, JEC, JIC..., cercles d'étudiantes et accueils d'étrangères, Centre d'amitié scout.

A Marseille, missions interparoissiales préparées pour des milieux homogènes : travailleurs, midinettes, usinières, italiennes, Arméniennes, etc. Unions professionnelles.

A Saint Médard (Paris) : dans et avec la paroisse ; tenter un effort de pénétration de la masse des hostiles, des indifférents. etc...

Adresses : 33 rue Tournefort, Paris Vème
39 rue Breteuil, Marseille.

Les premières élaborations de Constitutions.

MISSIONNAIRE DE LA CHARITE DU CHRIST Les Xavières

"Libenter"

But.

Sans cloître, sans costume, sans secret, les Xavières Missionnaires de la Charité du Christ, envisagent la pénétration des milieux hostiles ou a-religieux, dans un large esprit de compréhension et de service.

Esprit.

Cet esprit voudrait être celui de la Charité du Christ qui relie au Père et entre eux tous les membres du Corps Mystique : Sint Unum...

Libenter, volontiers, totalement disponibles, alertes et allègres, elles doivent être prêtes à tout, même aux missions lointaines, si l'obéissance les y envoie.

Elles honorent spécialement le travail sous toutes ses formes, pour s'unir en réparatrices à l'acte réparateur du Christ Jésus.

Formation à la vie religieuse.

- 6 mois de postulat
- 2 ans de noviciat
- 3ème An au bout de 5 ans.

Nom.

Le nom de "Missionnaires de la Charité du Christ Jésus" indique bien notre but et notre esprit.

(Nous sommes connues encore sous le nom populaire de "Xavières" en raison d'une spéciale dévotion à St. François-Xavier).

Les premières élaborations de Constitutions.

Projet des MISSIONNAIRES de la CHARITE du CHRIST JESUS.

dites "les Xavières"

But.

La fin générale des Missionnaires est d'assurer la sanctification de ses membres par les voeux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et par l'observation des RR de la Compagnie de Jésus adaptées à leur condition.

La fin spéciale.

1. Une action missionnaire dans les milieux non-chrétiens ou a-catholiques.

2. Formation de militantes de l'Action Catholique.

3. En général, oeuvres apostoliques inaccessibles totalement ou en partie aux membres des Congrégations Religieuses, dans des milieux exigeant une adaptation spéciale à leur culture, à leurs besoins et même à leur manière de vivre.

4. Pour assurer une influence apostolique aussi large et aussi profonde que possible dans les milieux les plus divers, et conformément au desir de Sa Sainteté de voir les enfants de l'Eglise exceller dans leur profession pour faire honneur au Christ Notre-Seigneur : viser, à l'intérieur de la Société, à ce que les membres excellent, chacune d'après leurs aptitudes particulières. Caractéristique : "pas de spécialité de groupe, des spécialistes" (P. Eymieu)

Sans exclure les milieux populaires, dans la mesure où le recrutement le permet, on s'efforcera d'avoir un certain nombre de membres poussant très loin leur formation intellectuelle, munis de diplômes universitaires, pour rendre plus facile et plus fécond l'apostolat dans les milieux où cette culture est particulièrement exigée.

Note du Père EYMIEU

"On s'efforcera surtout, conformément aux récentes directions pontificales, d'entrer résolument, sous la conduite des évènements et dans les cadres de l'Action Catholique et d'y donner l'exemple, non seulement du zèle et d'une juste initiative, mais tout particulièrement d'une charité constante et universelle, et d'une parfaite docilité aux autorités légitimes." (Consigne laissée par le Père EYMIEU dans des notes rédigées pour les Missionnaires et qu'il a semblé bon de reproduire ici.)

PATRONS DE L'INSTITUT.

Notre-Dame Médiatrice de toutes grâces.
Saint Jean,
Saint Paul,
Saint Ignace,
Saint François-Xavier.

ESPRIT

La Société s'inspire en tout de la doctrine sur l'union intime à Notre-Seigneur telle qu'elle nous est présentée par Saint Jean (vigne et sarments, charité totale) et par Saint Paul (Corps Mystique du Christ).

Les Missionnaires s'efforcent de s'assimiler les jugements et la pensée du Maître (étude et pratique des Béatitudes) ; elle voient dans leur apostolat l'oeuvre du Sauveur ; c'est Lui qu'elles aiment dans les âmes, leur apostolat veut répandre l'amour total de Dieu et des âmes qu'il a enseigné et dont il nous a donné l'exemple.

Les premières élaborations de Constitutions.

L'apostolat de la Missionnaire lui apparaît comme une oeuvre de réparation, elle veut glorifier le Père en unissant le plus d'âmes possibles au Christ Jésus.

– Comme une oeuvre d'amour, aimer Dieu dans les âmes, et le leur donner dans le Christ Jésus.

Pour réaiser ce but, elles s'efforceront conformément à l'esprit de saint Ignace, de travailler à une abnégation entière de tout amour-propre.

VERTUS

L'obéissance qui permet d'employer parfaitement tous les membres d'après leurs capacités aux tâches diverses les plus adaptées et donc les plus fécondes – et qui donne aux inférieures la possibilité de réaliser, par amour, toute la volonté du Christ sur elles.

La charité, souple, hospitalière, dévouée, et surtout épanouie.

Le goût du travail. S'user par amour : "finir" (faire parfaitement) parce que c'est l'oeuvre du Maître ; l'aimer comme un moyen indispensable d'apostolat et comme une oeuvre excellente de réparation.

COMPOSITION PERSONNELLE DE LA SOCIETE.

Une seule classe de membres, qui seront employés d'après leurs aptitudes aux travaux intérieurs ou aux diverses formes d'apostolat.

COSTUME

Leur apostolat les oblige à garder un costume laïque, conforme au milieu qu'elles doivent pénétrer.

(Signe distinctif :)

Un crucifix sous la robe, le même pour toutes.

Dans les Missions, un costume est envisagé.

ADMISSION ET FORMATION

Les divers degrés :

Postulat : 6 mois.

Noviciat : 2 ans.

Voeux annuels : 3 ans.

Perpétuels.

Avant les Voeux perpétuels, un 3ème An de six mois, avec la grande retraite de 30 jours.

ADMISSION DES SUJETS.

Qualités requises.

Aptitudes physiques convenables.

Jugement sain.

Caractère ouvert, simple, droit.

Instruction suffisante ou aptitudes pour l'acquérir – ou aptitudes aux travaux ménagers.

Un grand désir de se donner à Dieu sans réserve ni crainte.

Souplesse et fermeté pour bien se laisser former.

Fournir un trousseau ou la somme équivalente.

Dot (fixée tous les six ans).

Les premières élaborations de Constitutions.

NOVICES Règlement

5 h. 45	Lever. 5 mn. de gymnastique.
6 h. 15	Prière en commun. Méditation.
7 h.	Sainte Messe.
7 h. 50	Déjeuner.
8 h.	Ménage dortoir ou cellules.
8 h. 15	Offices.
8 h. 45	Temps libre.
9 h.	Réunion par la Maîtresse des Novices sur les Règles.
9 h. 30	Etude sur les Règles.
10 h.	Offices.
11 h. 15	Etude mot à mot du texte des Règles.
11 h. 30	Offices.
12 h.	Examen à la chapelle.
12 h. 15	Déjeuner.
12 h. 55	Visite à la chapelle. Vaisselle et réfectoire.
13 h. 15	Récréation. Chapelet en commun. Lecture en commun (1/4 d'heure).
14 h. 15	Explication sur l'Evangile ou lecture de l'Imitation de J.C
14 h. 30	Temps libre.
14 h. 45	Offices.
15 h. 15	Lecture spirituelle en prenant des notes.
15 h. 45	Adoration ou méditation.
16 h. 15	Goûter. Temps libre.
16 h. 35	Offices. Etude du chant liturgique, répétition du catéchisme aux enfants de la paroisse, deux fois par semaine.
17 h. 30	Etude du catéchisme. Préparation des brevets d'instruction religieuse. (Une fois par semaine, les novices vont au cours de catéchisme de la rue de Varenne).
18 h 15	Offices.
19 h. 15	Complies.
19 h. 30	Dîner. Récréation.
20 h. 15	Offices.
20 h. 45	Préparation de méditation.
21 h.	Prière du soir.
21 h. 15	Coucher.
21 h. 30	Couvre-feu.

Une fois par semaine, grande promenade. Le dimanche : deux heures de temps libre.

Les novices passent par différents emplois dans la maison pour s'y former tant au point de vue professionnel que comme exercice d'assouplissement.

On prévoit des stages : dispensaires, secrétariats d'oeuvres, etc., pendant la deuxième année de noviciat et des études supérieures pendant le Juvénat.

Les premières élaborations de Constitutions.

LES VOEUX

Les voeux de pauvreté, chasteté, obéissance, sont compris selon les Statuts.

Ceux-ci reproduisent, sauf pour le testament, l'organisation des voeux dans le Code du Droit Canon.

L'obéissance, en particulier, pourrait obliger aux missions lointaines que la Supérieure désigne avec les Conseillères.

MISSIONNAIRES

Règlement.

5 h. 30	Lever.
6 h.	Prière. Méditation.
7 h.	Messe. Action de grâces.
7 h. 45	Petit déjeuner.
8 h.	Chambre.
8 h. 15	Offices ou oeuvres.
12 h.	Examen à la chapelle.
12 h 15	Repas.
12 h. 55	Visite à la chapelle.
13 h. 15	Récréation.
13 h. 45	Chapelet en commun.
14 h. 15	Offices ou oeuvres. Dans l'après-midi : 1/4 d'heure adoration. 1/4 d'heure lecture spirituelle.
19 h. 15	Complies.
19 h. 30	Repas. Collation le vendredi. Récréation.
20 h. 45	Préparation de la méditation.
21 h.	Prière du soir.

On assure 8 h. de sommeil aux Missionnaires qui ont des oeuvres le soir.

LE GOUVERNEMENT

La Société est sous le gouvernement d'une Supérieure Générale, assistée d'un Conseil de trois membres.

Tous les 6 ans, on réunit en Chapitre Général les membres qui ont fait des voeux perpétuels.

Provisoirement (pour 6 ans), le Gouvernement resterait composé ce qu'il est en fait.

Les pouvoirs de la Supérieure Générale sont les suivants :

s. c. : suffrage consultatif.

s. d. : suffrage délibératif.

POUVOIRS ESSENTIELS DE LA SUPERIEURE GENERALE

SC reçoit postulantes.

SD reçoit prise d'habit.

SD Voeux temporaires.

SC Voeux perpétuels.

Renvoi :

SC postulantes.

SD novices.

Les premières élaborations de Constitutions.

- SD voeux temporaires.
- SD voeux perpétuels.

- SD fondation de maison.
- SD Supression de maison.
- SD Aliénation ou emprunt 30. 000 F. or.
- SC id. 10. 000 F. or.

- SC Nomination maîtresse des novices.
- SC Nomination supérieure locale.

Paris, 8 décembre 1936

Jean, Cardinal VERDIER,
Archevêque de Paris.

Divers...

Anne BONERANDI

Anne Dévôte BONERANDI naît le..... 1910, à Bastia, en Corse. La famille comptera cinq enfants : Joseph, Vincent, Martin, Anne, Solange.

A l'âge de sept ans, la petite Anne tombe si gravement malade que, tout en faisant des prières à la Vierge et à Sainte Dévôte patronne de la Corse, la famille achète la robe et les souliers qui seront nécessaires pour faire une belle petite morte, comme c'est la coutume. Mais le Ciel a entendu la prière des Bonerandi, et la petite Anne revient à la vie. Elle n'aura plus qu'à user sa robe de Paradis sur la terre Corse.

Elle fait sa scolarité chez les soeurs de Saint Joseph, au-dessus de Bastia. Il faut gravir 200 marches pour monter jusqu'au Collège Saint Joseph ; la vue est magnifique. Tout près, il y a le couvent des clarisses, réputées pour leurs confitures.

En 1932, Anne rencontre pour la première fois des xavières venues organiser une "mission" pour les jeunes filles. Elle pense déjà à la vie religieuse, aux clarisses peut-être ? Grâce aux xavières, un nouveau mouvement est lancé en Corse, les Myrtes Corses, dont l'objectif est de suppléer au manque de prêtres dans les villages : sonner les cloches, organiser le ménage de l'église, le catéchisme, la prière, et maintenir la vie chrétienne. Anne, qui est jéciste, se lance dans les Myrtes Corses.

En septembre 1933, les xavières reviennent pour une retraite de huit jours qui a lieu à Saint Joseph. Les candidates sont peu nombreuses, si bien que les religieuses demandent au personnel du collège de participer, et faire nombre. L'appel à la vie religieuse se précise pour Anne. Les xavières l'intéressent. Anne-Marie Revertégat, jeune, jolie, dynamique, lui plaît beaucoup. Elle entre en correspondance avec Claire Monestès, qu'elle ne connaît pas.

Elle prend sa décision début 1935. Mais son père y est totalement opposé. Anne décide de partir pour trois mois chez son frère aîné, inspecteur de l'enregistrement à Saint Sauveur sur Tinée, dans les Alpes Maritimes, sur le continent. Elle quitte la Corse début mars. Pendant ce

séjour, elle se souvint qu'un garçon venait fréquemment à la maison, très prévenant, il l'aidait à éplucher les haricots et à s'occuper des enfants de son frère - qui, dit-elle, ont beaucoup prospéré durant ce séjour - : sans doute ce garçon s'intéressait-il à elle, et peut-être son frère espérait-il par là la dissuader de son projet. Elle, très habituée à voir tous les amis de ses frères à la maison, ne lui prêta pas d'attention particulière.

Elle part de Nice pour Marseille, où elle rejoint les xavières, le 1er juin 1935.

Marcelle Jollivet vient la chercher à la gare. Elles ont convenu d'un signe de reconnaissance : Anne porte l'insigne jéciste. Anne-Marie Revertégat n'est pas venue, prise au lycée Montgrand.

A peine a-t-elle le temps de poser ses affaires rue Breteuil qu'on emmène Anne voir une exposition à Marseille : *"on a voulu que j'aie la voir"* : elle ne se rappela plus ce que c'était. Puis, on l'emmène voir le Père Nicolet qui avait prêché la retraite en Corse. Elle avait trouvé qu'il la laissait très libre. Mais lui, avait parlé d'elle à Anne-Marie et Marie-Louise. En Corse, elle voyait le Père Kérame, un jésuite russe de rite orthodoxe, qui lui dit : *"dites-vous que Ste... est passée sur le corps de son fils pour entrer dans la vie religieuse !"* Il habitait la résidence des jésuites en Corse. Il quitta la Compagnie par la suite. Ce 1er juin, Anne voit encore le Père (Bouillon ou Chauvin ?) qui avait été supérieur du Père Eymieu.

L'heure du dîner arrive. Il faut descendre, car la salle-à-manger était dans la maison voisine avec laquelle le 39 communique par un escalier. Le soir, Anne-Marie rentre du Lycée. Elle voulut sans doute, pensa Anne, lui montrer que maintenant elle était dans la vie religieuse. Elle lui montre son lit et lui dit : *"Vous resterez dans ce lit. C'est moi qui vous réveillerai demain matin."* Anne commenta : *"Cela m'a fait un tel effet que j'étais contente de quitter Breteuil ! Je me suis sentie enfermée dans ce lit. Anne-Marie a oublié de se réveiller. Et moi, j'attendais de sortir de ce lit. C'est le signe de ce qui s'est passé après, dans la suite, malgré l'ouverture qu'avait donnée Mère Claire : vivre humainement pour vivre religieusement sa consécration à Dieu. "Faites de votre corps un ami" disait Claire. J'ai compris que j'arrivais dans la vie religieuse."*

Le lendemain 2 juin, Anne part pour Paris par le train de nuit, chargée par Anne-Marie d'un grand bouquet de lys pour Mère Claire. A ce propos, elle dit : *"pour Anne-Marie, tout était convergent vers Mère Claire. Elle avait pour elle une grande passion. Elle a toujours eu une passion pour quelqu'un : Mère Claire, le Père Lambert, Marie-Henriette. A cette époque, Anne-Marie était très belle, elle avait un regard magnifique. Les filles de Montgrand en raffolaient."* Elle se souvient que Claire avait dit (d'après Estelle Monestès, semble-t-il) : *"c'est Anne-Marie ou Marie-Louise qui me succédera"*. Sur le quai de la Gare St.Charles, Alberte Muckensturm donne à Anne un gâteau genre mille-feuilles. *"Le meilleur moment fut celui où Alberte m'a donné ce gâteau"*. Elle le mange dans le train, en pensant : *"elle est humaine, celle-ci !"*

Elle arrive à Paris le dimanche 3 juin. Marie-Louise l'attend sur le quai. Anne a un manteau à carreaux noirs et blancs, et l'insigne jéciste. On se retrouve. Il y a la messe à Saint Médard, le matin, messe de première communion et exposition du Saint Sacrement.

Le 33 rue Tournefort est joliment décoré : la veille, 2 juin, il a été béni par Mgr. Chaptal. L'après-midi, Anne est invitée à aller visiter une grande exposition, sans doute une exposition missionnaire. Elle s'en souvient mal.

Ce fut aussi sa première rencontre avec Mère Claire. Elle avait reçu d'elle un courrier où elle lui disait qu'elle serait très heureuse et très aimée. Elle l'a gardé. Claire la reçut au petit salon, froidement, mais courtoisement. *"C'était agréable, mais sans aucune effusion."* Puis, elle l'emmène à la chapelle. Claire lui dit : *"c'est Lui qui vous reçoit"*. En s'en souvenant, une parole de Claire lui revient à l'esprit, qui lui évoque ce moment : *"Qu'il n'y ait rien entre le Seigneur et vous."*

En Corse, c'est très dur. Son père se fâcha si fort quand il apprit qu'elle était entrée à la Xavière que sa mère faillit avoir un malaise. La petite Solange hurlait : *"Elle est partie ! elle est partie !"* Ce fut un moment tellement terrible, commente Anne, qu'ils ne recommencèrent pas. Son père lui adressa des lettres très dures. Puis, peu à peu, il se

radoucit. Elle pense que sa petite soeur Solange avait peu à peu pris la place et que la blessure était moins vive.

Eté 1935, vacances à Lumbin (voir autre papier).

.....

Les vacances rassemblaient les deux communautés de Paris et Marseille. Geneviève Laborde venait d'entrer. Anne se souvient qu'elle pleurait, et que Claire disait : *"elle donne à manger aux poissons."*

A la rentrée 1935, Claire et Léo présentent Anne et Geneviève au curé de Saint Médard, l'abbé Thibault. Elles se mettent à genoux. Il les bénit pour les oeuvres paroissiales. Ce fut la première année de catéchisme pour Anne, avec Gisèle Baratin. Léonie Fabre supervisait le tout.

Le 3 décembre 1935, Anne entre au noviciat.

Au 3ème, après la porte en haut de l'escalier, il y a la salle du noviciat, avec la photo du Père Eymieu. Le Père Doncoeur est là, avec deux cheftaines, ainsi que Claire, Léonie Fabre, Denise Drouel, Marie-Louise Fanton, et deux novices : Geneviève Laborde, et Anne.

En juillet 1936, arrive Suzanne Delaunay. Elle a dû finir son année de travail, car elle subvenait aux besoins de son frère étudiant. Elles firent ensemble un pèlerinage à Longpont : *"c'était une procession de reliques, c'est plein de reliques. On promenait toutes les reliques avec les religieuses de Saint Vincent de Paul. On était très amies."*

Juillet 1936 ramène les vacances, à Saint Hilaire du Touvet au-dessus de Lumbin, dans des maisonnettes appartenant à Léo.

Claire Danoy entre dans l'hiver 1936-37.

En mai 1937, après une rupture difficile avec le Père Doncoeur, Claire tombe plus gravement malade. Son cancer se généralise probablement. L'été se passe à Divonne dans le Jura, où Léonie Fabre a une propriété. Claire loge au "Grand Hôtel", où elle est difficile d'accès, car Léo monte la garde, et les novices dans une autre maison. Pour l'hiver, tout le monde se regroupe au *Petit Châlet* : c'est le noviciat. Denise Drouel

assure l'intendance, Claire la formation des quatre novices : Anne, Geneviève, Suzanne, Claire.

Divonne est pour Anne un temps heureux et fondateur qu'elle n'oubliera jamais. Elle soigne Claire, qui s'en dit très satisfaite, bien qu'elle soit un peu maladroite. A Divonne, les novices assurent le catéchisme. La vie s'écoule, profonde et consolée, tandis que vient la guerre. Claire les envoie quelques temps rue Tournefort : il y a besoin d'un coup de mains urgent, et cela va les "désempouponner", dit-elle !

En septembre 1938, le Père Creuzen, canoniste à la Grégorienne, qui a aidé Claire et Léonie à rédiger des constitutions, donne la retraite aux xavières, à Divonne. Le 8 septembre, Anne fait ses premiers vœux.

Marie-Louise Fanton fait ses vœux perpétuels quelques jours après, le 14 septembre.

Les premiers mois de jeune professe d'Anne sont très occupés à soigner Claire qui va de plus en plus mal. Un jésuite, le Père Desbuquois, lui dit que ce n'est pas une formation, l'invite à venir suivre celle qu'il donne aux *Auxiliaires*, qu'il est en train de fonder, Anne sent qu'il la pousse de ce côté, et résiste.

Claire Monestès meurt le 14 février 1939, de façon assez brutale, bien qu'à bout. Anne-Marie Revertégat est élue le 7 avril 1939.

Pour Anne, c'est le début d'une longue et difficile fidélité. Des prêtres lui conseillent de partir. Les choses sont si tendues qu'elle va jusqu'à faire sa valise. Son frère doit l'attendre à Marseille. Tout est prévu.

Mais elle ne prend pas le train.

Ses vœux perpétuels, le....., se passèrent sous un bombardement. Avec les autres xavières, elle est collée aux murs de la chapelle, qui assurent une relative protection. Un sermon est fait. Une image lui est offerte. Mais il n'y a pas, dira-t-elle, la seule parole qui l'habitait et la soutenait : *Ave Crux, Spes Unica !*

La nécessité d'une vie professionnelle comme professeur d'enseignement

ménager, s'impose pour des questions économiques qui deviennent occasion de zèle missionnaire dans un milieu éloigné de l'Eglise. Cela sauve sa vocation, en lui donnant une "respiration" extérieure qui l'aide à tenir, dira-t-elle. Beaucoup de xavières étaient reparties : Léonie, Alberte, Marcelle, Geneviève, Claire, Jeannette, Germaine. Restaient Denise, Anne-Marie, Marie-Louise, Anne, Suzanne, Gisèle et Madeleine (qui partirent par la suite). Une longue période de désert commença.

La vocation d'Anne tînt à la mesure de ce à quoi elle avait renoncé pour le Christ : tout, c'est-à-dire elle-même et l'Ile de Beauté.

La Mère Héliette de MONTGRAND

Née le 23 mai 1865 à Saint Marcel d'Ardèche
Décédée le 6 mai 1944 à Bordeaux.

La Mère Héliette de Montgrand !...

Lorsqu'on prononce son nom devant l'une de ses anciennes filles, on voit aussitôt son visage s'épanouir : on dirait que son seul souvenir met du soleil plein le coeur.

C'est qu'en effet, ce n'était pas une personne banale que la Mère Héliette, et celles qui ont eu le bonheur de la connaître ne pourront jamais l'oublier.

Petite, menue, d'allure un peu frétilante, elle avait une vivacité de manières et d'expression qu'elle garda toute sa vie.

Son visage fin et distingué était éclairé par des yeux noirs pétillants accompagnés d'un bon et large sourire, souvent plein de malice : elle avait tant d'histoires drôles à raconter ! Son répertoire est demeuré célèbre ; les récréations de communauté présidées par elle étaient dilatantes au possible ; lorsqu'on la voyait relever ses lunettes sur son front, les yeux malins souriants à l'avance, on pouvait être sûre qu'elle allait sortir quelque trait comique ! Cela ne manquait pas, et l'on riait de bon coeur avec elle, car elle avait un charme de narratrice inimitable.

Marseillaise par ses origines familiales et son tempérament, c'est cependant à Saint Marcel d'Ardèche, dans le diocèse de Viviers, qu'elle naquit le 23 mai 1865.

Elle trouvait au foyer paternel pour l'accueillir en ce monde, une grande soeur de treize ans, Isabelle, issue d'un premier mariage de son père.

On raconte qu'Isabelle, désirant beaucoup avoir une petite soeur de sa seconde Maman, avait récité 30 chapelets pour l'obtenir. Ce fut avec une grande joie qu'elle vit ses prières exaucées, et dès lors elle ne cessa jusqu'à la fin de sa vie d'entourer Héliette d'une tendresse quasi maternelle que sa cadette lui rendait en affection profonde empreinte d'admiration et de vénération.

On peut penser que les prières d'Isabelle, entrée au Noviciat de Versailles en 1875, ne furent pas étrangères à la vocation de la petite Héliette ; quoi qu'il en soit, celle-ci marcha sur les traces de son aînée et entra à son tour au Cénacle, rue de la Vieille Eglise, le 18 octobre 1884 à l'âge de 19 ans alors que sa soeur était supérieure de la fondation romaine.

Héliette fut reçue au Noviciat par la R.M. Auvray dont la forte direction lui convint parfaitement, et le 21 septembre 1886 elle prononçait ses premiers voeux.

Elle eut la grâce de prolonger de deux ans son séjour dans la Maison du Noviciat et s'y exerça au don d'elle-même dans l'emploi de dépendière.

Une de ses lettres à notre Mère Marie-Aimée nous donne un petit aperçu de son état d'âme à cette époque :

"Quand je considère tout ce que le Bon Dieu a fait pour moi, et comment Il m'a conduite ici, je me demande comment toute ma vie n'est pas un acte de reconnaissance et de confiance. Et cependant, c'est le sentiment de la crainte qui domine le plus souvent en moi. Je vois le Bon Dieu plutôt comme un juge sévère que comme un Père miséricordieux. Je sais bien que c'est une impression du mauvais

esprit ; la Mère Maîtresse me l'a dit et redit bien souvent. Quand j'ai le coeur trop resserré je vais me réfugier auprès de la Sainte Vierge. Je sais bien qu'elle est ma Mère et elle aussi sait bien que j'ai une grande confiance en elle."

Ainsi donc, par un secret dessein de la Providence, la Mère Héliette qui, plus tard, fera tant de bien par son bel optimisme surnaturel, devait expérimenter tout d'abord sur elle-même la souffrance du manque de confiance et du resserrement de coeur.

Cette épreuve qui se prolongera encore longtemps avait cependant quelques éclaircies puisqu'en juillet 1888 elle écrivait à sa Supérieure Générale :

"Je comprends mieux la grâce que le Bon Dieu m'a faite en m'appelant à Lui et puis, je ne vois plus comme autrefois le Bon Dieu sous un aspect aussi terrible. Au contraire, je pense que Notre-Seigneur m'aime beaucoup puisqu'il me fait tant de grâces... Je suis tellement heureuse, ma Très Révérende Mère que je ne peux pas vous dire à quel point je le suis. Et quand je regarde ce que j'ai fait pour mériter cela, je trouve que le Bon Dieu est bien bon."

Après avoir rendu compte des dispositions de son âme, elle parle ensuite de son travail intérieur qui nous révèle les difficultés d'un tempérament contre lequel elle aura à lutter plus ou moins toute sa vie :

"Je travaille à acquérir un peu d'humilité, mais les succès ne sont pas heureux. J'ai pris presque toute l'année ce sujet pour mon examen particulier, et puis, maintenant, la Mère Maîtresse m'a conseillé de le laisser un peu. Alors, j'ai pris la charité dans les actes extérieurs. Je tâche de ne pas être cassante dans ma manière de parler, de ne pas m'impatienter, etc... Il y a des jours où cela va encore assez, mais il y en a d'autres où c'est une vraie tempête, et comme je ne veux rien dire de désagréable, tout ce que je peux faire, c'est de me taire. Vous voyez, ma Très Révérende Mère, que votre pauvre fille a encore bien à faire, mais je veux devenir une bonne religieuse, coûte que coûte."

Peu après cette lettre, l'occasion de se montrer une vraie religieuse était donnée à la nouvelle professe, et généreusement, elle faisait le sacrifice de quitter la chère maison du noviciat pour se rendre à Lyon

Elle y arrivait trois ans seulement après la mort de notre Bienheureuse Mère Thérèse et trouvait la communauté de Fourvière encore toute embaumée du parfum de sainteté qu'elle y avait laissé, dans un lumineux sillage de vertus. On ne se lassait pas de parler d'elle avec une vénération émue ; Mère Héliette s'imprégnait de tous ces souvenirs édifiants et garda toujours une grande dévotion à Notre Sainte Fondatrice.

A Lyon comme à Versailles elle retrouva l'emploi de dépensière et fut aussi employée comme sacristine ; en 1890 elle était rappelée à Versailles et le 2 février 1891 y commençait son troisième an dans l'action de grâces, sous la direction de la R.M. Thérèse Auvray qu'elle avait été si heureuse de retrouver.

Quelques jours plus tard, elle entra en grande retraite. Cette sainte carrière fut pour elle laborieuse et aride, semée de bien des difficultés ; elle prit occasion de ces souffrances intimes pour s'attacher plus fortement à la Passion, et dès lors, plus que jamais, la méditation des douleurs de Notre-Seigneur devint et restera toujours pour elle le grand réconfort et le levier de sa vie spirituelle peu consolée.

Cependant, le 19 mars, en clôturant les Exercices, elle avait le coeur débordant de reconnaissance et elle écrivait à Notre Très Révérende

Mère Marie-Aimée :

"Il me semble que je connais mieux Notre-Seigneur et j'ai le désir de L'aimer davantage... Je vais me mettre courageusement à l'oeuvre avec une grande confiance... Mon élection est de faire mes actions par amour pour Notre-Seigneur."

A la fin de l'année, son troisième an terminé, elle a l'honneur d'être envoyée au Cénacle de Bordeaux alors en fondation, et c'est là qu'elle émet ses vœux perpétuels le 21 octobre 1891. Son dévouement et son activité ont largement l'occasion de se dépenser dans les fonctions de maîtresse de chœur et de sacristine, sans préjudice des autres services qu'il y a à rendre dans une maison où tout est à faire.

Une lettre de cette époque à Notre Très Révérende Mère nous la dépeint au vif dans son ardeur juvénile pleine de fraîcheur et de spontanéité.

Bordeaux, 26 avril 1892.

Ma Très Révérende Mère,

Vous trouverez peut-être étonnant que je vous écrive encore puisque je l'ai fait il y a huit jours. Mais dans mes deux dernières lettres j'aurais dû mettre plusieurs choses que je ne vous ai pas dites, non pas pour vous cacher quelque chose mais je ne sais pas bien pourquoi.

Jusqu'à mon arrivée à Bordeaux, je ne m'étais pas trop occupée des âmes et je ne savais pas beaucoup ce que c'était que souffrir pour elles. Maintenant que je suis un peu plus jetée à l'eau, je sens mon impuissance et surtout, il me semble toujours que je n'en fais pas assez.

Plusieurs fois il m'est arrivé de faire des offrandes au Bon Dieu, et c'est cela que notre Mère m'engage à vous dire parce qu'elle trouve que je n'ai pas assez de vertu ni de courage pour porter gaîment et sans me plaindre ce que je demande.

Voici donc ce que j'ai fait :

Pendant la retraite de Madeleine des Cordes, je m'occupais d'elle, et pour l'aider à avoir la lumière, j'ai demandé au Bon Dieu de me mettre dans les ténèbres, si cela pouvait lui obtenir la lumière.

Une autre fois, je me suis offerte au bon Dieu pour toutes les souffrances de l'âme qu'Il voudrait, pour procurer le salut des enfants du catéchisme qui viennent ici et qui connaissent si peu le bon Dieu, que cela fait mal au coeur.

Enfin, cet hiver, avant que vous veniez à Bordeaux, j'ai eu une retraite dont je ne me suis pas assez occupée et j'ai été bien négligente pour cette âme. Notre Mère m'a bien grondée, et il m'est resté sur le coeur que si cette âme se perdait ce serait ma faute. Pour réparer ma faute j'ai demandé au bon Dieu, si cela pouvait empêcher cette jeune fille de se perdre, de permettre que j'aie ses tentations à sa place.

J'ai fait tout cela sans en rien dire à Notre Mère ; c'est seulement l'autre jour que j'ai tout dit. Notre Mère a été un peu étonnée, et moi encore bien plus en pensant que, sans en avoir la moindre intention, je vous avais caché quelque chose.

Le Bon Dieu, je crois, m'a prise au mot pour plusieurs choses, car je suis tout à fait dans les ténèbres ; je ne vois plus rien, je ne comprends plus rien.

Quant aux tentations, je ne sais pas si la pauvre jeune fille en question ne les a pas éprouvées, mais pour moi, j'en ai été cruellement tourmentée depuis trois ois ; il est vrai que cela n'est pas nouveau pour moi, mais c'est hiver, j'en ai bien plus souffert.

Notre Mère m'a défendu de recommencer sans le dire ou à vous ou à

elle. Je reconnais que je suis trop indépendante, mais je ne recommencerai plus et je m'étudie à obéir exactement, à bien faire mon emploi, à être bien régulière, à aimer Notre-Seigneur comme vous me recommandez. J'offre au bon Dieu pour les âmes le Sang de son Fils, ses souffrances, sa mort et ses mérites infinis.

Ces jours-ci il y a eu une parole de l'Évangile qui m'a fait beaucoup de bien : "Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel et sur la Terre." Quand je reçois Celui qui a dit une telle parole, je suis donc moi aussi toute puissante par Lui.

Et puis encore : "Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles."

Notre Mère m'a conseillé de faire beaucoup d'actes d'humilité intérieure par jour.

Je crois maintenant vous avoir tout dit, ma Très Révérende Mère. Je vous demande donc bien respectueusement en finissant une bonne bénédiction pour votre petite Héliette qui se dit en Notre-Seigneur et Notre-Dame votre humble et petite enfant."

H. de Montgrand, r.c.

L'année suivante, la confiance de ses supérieures la nomme Conseillère.

C'est pour elle le commencement de l'ascension dans les charges. En effet, le 13 novembre 1894, elle est envoyée à Turin où elle devient l'Assistante de la R.M. d'Avigliano. Toutes deux y arrivaient le même jour et se trouvaient les plus jeunes de la communauté, coïncidence qui mit un lien de plus entre elles, et cimenta une affection profonde qui dura toute leur vie.

A sa charge d'assistante, la Mère Héliette joignit encore celles d'Admonitrice et d'Econome. Elle les remplissait diligemment avec une ferveur grandissante qui lui attirait des grâces toujours nouvelles de la part du Seigneur.

Celles-ci se manifestèrent sous forme d'un appel intime dont elle rend compte à notre Mère Marie Aimée en lui écrivant le 12 février 1895 :

"J'ai pris pour résolution cette année de remplacer l'occupation de moi-même par l'occupation de Dieu, c'est-à-dire être fidèle à donner au bon Dieu tout mon coeur, tout mon esprit, tout mon temps. Jusqu'à présent cela m'a aidée beaucoup, ou, pour mieux dire, le Seigneur m'a aidée à lui être fidèle... Or, depuis trois semaines, sans que j'y aie jamais pensé, il m'est venu l'idée que si je faisais de cette donation de moi-même un voeu, cela serait agréable au Seigneur."

Elle expose ensuite sa crainte de l'illusion et demande à Notre Très Révérende Mère ce qu'elle en pense, puis elle continue ainsi :

"Attirée par cette parole que Notre-Seigneur m'a dite, il y a trois ans : " je veux ton coeur tout entier et pour moi seul", paroles qui me reviennent souvent à la pensée, je comprendrai ainsi ce voeu : consacrer au Seigneur tout mon coeur, tout mon esprit et tout mon temps autant que cela est possible à la faiblesse de la nature, c'est-à-dire en tenant compte de ce que je veux, et non de ce que je peux sentir."

Après avoir eu l'assentiment de la Supérieure Générale, la Mère Héliette lui écrivait de nouveau le 21 février pour lui soumettre la formule de son voeu et lui dire qu'elle comptait l'émettre en la fête de la Sainte Couronne d'épines pour laquelle elle avait une très grande dévotion.

Pendant douze ans encore elle allait vivre ce voeu dans sa charge d'Assistante qui lui donnait si bien l'occasion de s'y exercer, puis elle devient à son tour supérieure de cette chère maison de Turin en 1907 et le demeura jusqu'en 1917.

Pendant ce long supériorat, on lui demanda de faire un intérim à Rome, de février à juin 1912, et ce lui fut une grâce de choix. La Ville Eternelle avec tout ce qu'elle apporte d'enrichissement spirituel laissa sur son ame une empreinte indélébile d'amour et de dévouement envers le Saint Père, la Sainte Eglise et toutes ses grandes causes. Son séjour prolongé en Italie marqua la Révérende Mère Héliette ; elle aimait plus tard à en parler, et toujours avec un enthousiasme communicatif ; elle y avait noué des affections durables avec nos Mères et Soeurs italiennes et l'on sentait qu'elle restait profondément attachée à cette nation soeur où elle avait donné sans compter le meilleur d'elle-même pendant vingt-trois années.

En disant un adieu définitif à l'Italie en 1917, la R. Mère Héliette arrivait à Marseille pour y prendre la houlette d'une communauté encore sous le régime de la vie de dispersion.

Quel changement d'existence pour elle avec la vie régulière qu'elle avait vécue jusqu'alors ! Ce lui fut sans nul doute l'occasion de nombreux renoncements.

La Communauté habitait alors de petits appartements incommodes, et la majorité des personnes portait encore un costume séculier. L'année suivante, la situation s'améliore un peu par le changement d'habitation ; on déménagea Boulevard Salvator, mais hélas, des déceptions y attendent la petite Communauté puisqu'elle ne peut jouir que d'une partie de la maison, deux étages étant encore occupés par des locataires ; puis l'absence de jardin empêche la reprise de la clôture. C'est donc un provisoire pénible.

Enfin, en 1919, à la faveur de la visite de la Mère Cornudet, un espoir commence à luire à l'horizon et les yeux se tournent vers notre ancienne Maison de la rue Sainte Victoire. Le 11a est alors occupé par la Base Anglaise tandis que le 11 est transformé en Ecole Supérieure.

Des difficultés humainement insurmontables s'opposent à la récupération des bâtiments, mais rien n'est impossible à Dieu, et la petite communauté prie avec ferveur pour obtenir son retour dans cette demeure qui lui convient si bien.

Le Dimanche, en se promenant, nos Soeurs jettent des médailles dans la jardin par-dessus le mur, l'une d'elles a même l'idée d'y seringuer de l'eau bénite pour faire partir plus vite les occupants !

Le Seigneur daigna écouter dans de prières et le 28 octobre 1920, en écrivant à Notre Très Révérende Mère, la R.M. Héliette est toute heureuse de dater sa lettre de la rue Sainte Victoire où elle se trouve depuis quelques jours au 11a, seule partie libre à cette époque.

"Ce matin, fête des apôtres St. Simon et St. Jude, dit-elle, Notre-Seigneur a repris possession de cette maison d'où Il avait été chassé il y a dix neuf ans.

Nous avons organisé une petite chapelle provisoire dans le grand salon du rez-de-chaussée en attendant que notre vraie chapelle soit prête, ce qui ne sera pas sans doute avant le 8 décembre. Mais enfin, le Maître est là au milieu de nous, nous avons tant besoin de Lui, et Sa Présence change complètement l'aspect de cette maison."

La R.M. Héliette se dépensa sans compter pour rendre cette chère demeure à sa destination première ; il y avait un travail considérable à fournir pour nettoyer, ranger, organiser toutes choses afin d'y instaurer de nouveau la vie religieuse dans toute sa vigueur et sa régularité.

À Marseille, comme dans ses précédentes résidences, la R.M. fut très aimée et exerça un véritable rayonnement.

Les Père appréciaient ses dons de nature et de grâce, son grand esprit religieux, sa largeur de vues et sa simplicité pleine de

distinction. Parmi eux, le Père Eymieu, son Directeur, venait souvent la voir ; leurs deux originalités s'affrontaient parfois, donnant lieu de part et d'autre à des réparties aussi spirituelles que savoureuses. Rien n'était amusant comme d'en recueillir les échos de la bouche même de la Révérende Mère, au soir de ces visites.

Les personnes du monde la tenaient aussi en haute estime. Son abord aimable et facile, son caractère ouvert et enjoué lui attiraient vite les sympathies et quand elle avait gagné la confiance d'une âme, elle s'appliquait avec un dévouement sans bornes à lui faire rendre tout ce que Dieu attendait d'elle.

Son influence s'étendait en particulier sur un groupe de jeunes veuves de guerre qu'elle entourait d'une affectueuse sollicitude. Elle les réunissait chaque semaine pour un ouvrage pendant lequel elle leur faisait une lecture commentée ou un entretien spirituel toujours très apprécié.

Mais si la R/M/ Héliette s'occupait avec zèle de ses filles du dehors, son dévouement était plus grand encore lorsqu'il s'agissait de celles du dedans.

Elle était très maternelle pour la Communauté, et si, d'aventure quelque jeune fille nouvelle venue se trouvait un peu effarouchée par la vivacité de ses manières et une certaine brusquerie qui la rendait presque tranchante, elle la faisait venir tous les jours dans sa chambre jusqu'à ce que la glace soit rompue ; cela ne tardait guère, bien sûr, et, à la première impression pénible succédait un attachement profond, plein de confiance et d'abandon.

Sa direction était épanouissante, essentiellement surnaturelle et dépendant de l'action divine sur chaque âme ; elle mettait au large, entraînant dans l'amour de Dieu et le don total, sans tolérer les retours sur soi, les petitesesses et les découragements.

Elle donnait Dieu parce qu'elle le possédait.

On sentait chez elle une vie intérieure profonde, basée sur une foi vive et lorsqu'elle priait, toute absorbée en Dieu, dans une attitude de profond respect, on aimait à la regarder, tant sa ferveur ardente était communicative.

Elle avait une grande dévotion envers la Sainte Eucharistie et vivait de sa Messe ; elle faisait souvent remarquer à ses filles les paroles de l'offertoire : "*et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie ut placeat tibi, Domine Deus*" et elle expliquait avec une piété profonde comment nous devons vivre notre Messe de chaque jour et faire de nos journées un sacrifice de louange.

Elle tenait beaucoup à l'Heure Sainte du Jeudi soir, et chaque semaine après les Laudes, on la voyait rester en adoration jusqu'à dix heures, permettant volontiers qu'on s'unisse à elle pour tenir compagnie à Notre-Seigneur dans ce saint exercice.

Elle avait aussi une grande dévotion à la nuit du 24 au 25 mars, et tous les ans, elle ne manquait pas de se lever à minuit pour aller célébrer auprès du Seigneur le mystère de l'Incarnation, invitant ses filles à le faire avec elle.

La R. Mère Héliette était musicienne et elle tenait à ce que la musique et le chant contribuent largement au culte divin. La spontanéité de son zèle, en ce domaine, touchait même parfois presque à la témérité. En certains jours de fête, durant la récréation, après avoir parlé avec entrain du mystère célébré, il arrivait que, soulevée par sa ferveur, elle décide soudain qu'on allait chanter les Vêpres ! Vite, on courait chercher les Antiphonaires, on regardait à la hâte les antiennes et l'Hymne et on se rendait au chœur. La R.M. se mettait elle-même à l'harmonium pour accompagner ; on chantait les psaumes recto tono pour faciliter les choses et finalement, la grâce

aidant, tout se passait très bien.

Le jaillissement des idées et les promptes réalisations étaient l'un des charmes de sa vive et riche nature.

En 1924, la R.M. Héliette quittait Marseille pour aller succéder à sa soeur, la R.M. Isabelle de Montgrand, au Cénacle de Versailles.

Dans cette maison fondée depuis deux ans et demi seulement, elle déploya toutes les ingéniosités de son zèle et son extraordinaire dynamisme pour développer les oeuvres, surtout en stimulant le courage et l'intérêt de celles qui s'y adonnaient. Elle donna une vivante impulsion à la maison, tandis qu'on demeurait étonné de la voir réaliser tant de choses, malgré sa frêle santé si peu soutenue par un régime d'une frugalité inouïe.

En 1929 elle devint Supérieure du Cénacle de Voiron. Cette propriété qu'on aimait à appeler la Petite Chartreuse était admirablement située en face d'un magnifique panorama de montagnes souvent neigeuses. On y jouissait d'un air vivifiant qui en faisait une maison de repos idéale.

Malades et convalescentes y affluaient, formant la majeure partie de la communauté, ce qui n'était pas pour rendre facile la tâche de la Supérieure.

La R.M. Héliette s'y dépensa sans compter, ne négligeant rien pour améliorer l'état des malades et les entourer toutes de sollicitude maternelle, servie par un sens très aigu d'infirmière.

En 1932, elle devint admonitrice et consultrice provinciale, jusqu'en 1936.

En 1935, la Mère héliette ayant achevé son supériorat à Voiron est envoyée à Paray le Monial où elle rentre dans une vie cahcée. On lui confie les charge d'Admonitrice et de Conseillère locale et en 1937 celle d'Admonitrice Provinciale.

En 1938 elle est élue Déméguée au premier chapitre romain, ce qui lui vaut la grâce de revoir une dernière fois la Ville Eternelle.

Sa nature active souffrait quelque peu de ne plus avoir à se dépenser auprès des autres, et croyant qu'elle en avait encore la possibilité, elle s'offrit à notre Mère Corneau, nouvellement élue supérieure Générale, pour remplir encore une charge de supérieure.

Celle de Marseille lui fut confiée, et elle s'y rendit avec joie mais la tâche s'avéra vite au-dessus de ses forces déclinantes et deux ans plus tard, elle devait rendre les armes. Elle partit pour Bordeaux où s'ouvrait devant elle la dernière étape.

De 1939 à 1942, elle remplit encore la charge de Consultrice dans la Province du Midi dont elle faisait désormais partie, puis celle d'Admonitrice Provinciale de 1942 jusqu'à la fin de sa vie.

Il ne restait plus à la Mère héliette que quatre années à passer sur la terre lorsqu'en 1940 elle revenait pour la seconde fois à Bordeaux.

Ce Cénacle qui jadis avait été le témoin de ses voeux perpétuels et de sa ferveur juvénile, allait assister maintenant à la consommation de son holocauste.

Pur la guider dans sa dernière ascension, par un chemin qui jusqu'au bout restera rocailleux et pénible, la Mère Héliette eut pour lumière une parole que le Père Tissot lui avait dite au mois d'août 1939 :

" Votre voie jusqu'à la fin de votre vie est de laisser Dieu travailler en vous. Je vous le dis en son nom. Ne vous regardez pas, ou le moins possible, et regardez Dieu dans la foi, la confiance, l'amour."

Lors de sa retraite de 1940, se remémorant cette parole, elle concluait : *" mon rôle est donc de me retirer pour laisser la place à Dieu, quoique cela puisse me coûter et me paraître dur. Ma résolution ne peut être autre que la fidélité dans cette voie"*.

De fait, on sentit dès lors en elle un besoin d'effacement qui édifia

profondément son entourage ; elle prit sa place en Communauté au milieu des autres avec une grande simplicité et une profonde humilité.

Le Seigneur qui travaillait en cette âme généreuse opérait peu à peu les grands dépouillements qui préparent la divine rencontre. A l'extérieur comme à l'intérieur Il lui demandait de sensibles et successifs détachements ; ses forces diminuaient, elle marchait plus difficilement, puis progressivement dut cesser d'aller à l'Office, au réfectoire, en récréation.

Elle n'était pas malade, mais elle s'affaiblissait comme une lampe qui s'éteint. Vers la fin, elle ne pouvait plus quitter sa chambre, puis son lit.

Le 6 mai 1944, pendant la vente de charité qui se faisait malgré la guerre, elle fut un peu plus souffrante, sans cependant donner aucune inquiétude ; on dit seulement à la cuisine qu'elle ne prendrait presque rien à son repas.

Son infirmière, très attentive, eut pourtant l'inspiration de revenir la voir un peu plus tôt que de coutume ; elle la trouva immobile et sans vie, paisiblement couchée, comme endormie. Elle avait dû mourir une heure auparavant environ, c'est-à-dire presque aussitôt après le dernier passage de l'infirmière, pendant le repas de la Communauté. Une autre malade dans la chambre voisine, séparée de la sienne par une très légère cloison, n'avait rien entendu.

On courut aussitôt chercher la Supérieure (la R.M. Louise Coirard) qui était au milieu des comptoirs de la vente. Un prêtre s'y trouvait aussi, providentiellement, et put donner une onction sous condition.

Cette mort paisible et sereine frappa beaucoup la Communauté, et son infirmière dit ensuite que, d'après certaines réflexions de la Mère Héliette, elle pensait que la chère défunte avait demandé au Bon Dieu la grâce de mourir cachée, et de disparaître ainsi inconnue et sans éclat.

NOUVELLES DE LA MISSION.
N° 493.
Chang-Hai, 26 mars 1917.

Le Père Pierre Bornand

(du R.P. Gain)

C'est au matin du 31 décembre 1916, que s'éteignit le R.P. Pierre Bornand, à l'hôpital Sainte-Marie de Chang-Hai, un quart d'heure après avoir reçu le saint Viatique. Il s'y trouvait depuis 40 jours, soigné et veillé nuit et jour par les Filles de la Charité, dont les soins et le dévouement ont été admirables. C'est aux Indes néerlandaises, à Batavia, où ses parents s'étaient rendus pour leur commerce, qu'il naquit le 9 mai 1868, d'un père suisse protestant¹ et d'une mère française catholique². C'est en Europe qu'il fit ses études secondaires, comme ses frères et soeurs, dans des établissements catholiques. A l'automne de l'année 1888, son éducation étant terminée, dans la ferveur aventureuse de ses vingt ans, il rentra à Batavia, sans avoir encore fixé le but de sa vie ni trouvé sa voie. La divine Providence voulut que sur la malle française, où il s'embarqua à Marseille, il rencontrât trois Pères Jésuites, qui se rendaient dans les missions de Chine. L'un des trois était le Père Sévère Bizeul, alors âgé de 40 ans, de Nantes. Après une jeunesse plutôt orageuse, pendant laquelle il avait navigué un peu sur tous les océans en qualité de pilotin, à 23 ans il s'était rangé, et était entré au Noviciat de la Compagnie de Jésus. Après 17 ans d'épreuves, d'études, et de tous les expérimentations requis, devenu prêtre, religieux formé, il allait se dévouer à la conversion des chinois, parmi lesquels il devait travailler avec zèle et succès durant un quart de siècle. Dès qu'ils se virent sur le bateau, le jeune Bornand et le P. Bizeul se sentirent attirés l'un vers l'autre. Le jeune planteur servait la messe au vieux marin, qui dut lui narrer plus d'une belle histoire. Mais le plus beau fut que la première conquête du missionnaire qui allait convertir la Chine, fut la vocation de son nouvel ami le jeune Suisse. Il faut croire qu'il y eut une bonne part de sérieux dans leurs entretiens sur le gaillard d'avant, car arrivés à Singapore, tout était déjà arrêté. Là on se quitta, on s'embrassa, on promit de s'écrire, et on se dit, non pas adieu, mais au-revoir. Et de fait, ce revoir eut lieu, sur la terre de Chine, à Chang-Hai. Pierre Bornand, après avoir mis ordre à ses affaires, entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, dans la province de Paris, alors exilée en Angleterre. C'était le 26 septembre 1891. Lui aussi il passa par la filière, devint prêtre, fit ses grands voeux le 2 février 1904, et fut appliqué à différents ministères. Mais le régime des décrets, après l'avoir poursuivi dans plusieurs maisons ou collèges de France, finit par le mettre sur la route de Chine, et il débarqua à Chang-Hai le 13 octobre 1910. Il ne devait y travailler que six ans. Mais combien pleines, et laborieuses, et fructueuses, furent ces courtes années. Dans la force de l'âge, doué d'une santé extraordinaire, prêt à toutes les courses et à toutes les corvées, parlant et écrivant également le français, l'anglais et l'allemand, son ministère sur les concessions de Chang-Hai, qu'il ne quitta point, fut de toute sorte et sans limites. Dans ce milieu cosmopolite, où toutes les races et les religions se croisent, il y a là un travail d'apôtre au-dessus des forces humaines. Sa porte était ouverte à tout venant. Quand son ministère dans les

profondément son entourage ; elle prit sa place en Communauté au milieu des autres avec une grande simplicité et une profonde humilité.

Le Seigneur qui travaillait en cette âme généreuse opérait peu à peu les grands dépouillements qui préparent la divine rencontre. A l'extérieur comme à l'intérieur Il lui demandait de sensibles et successifs détachements ; ses forces diminuaient, elle marchait plus difficilement, puis progressivement dut cesser d'aller à l'Office, au réfectoire, en récréation.

Elle n'était pas malade, mais elle s'affaiblissait comme une lampe qui s'éteint. Vers la fin, elle ne pouvait plus quitter sa chambre, puis son lit.

Le 6 mai 1944, pendant la vente de charité qui se faisait malgré la guerre, elle fut un peu plus souffrante, sans cependant donner aucune inquiétude ; on dit seulement à la cuisine qu'elle ne prendrait presque rien à son repas.

Son infirmière, très attentive, eut pourtant l'inspiration de revenir la voir un peu plus tôt que de coutume ; elle la trouva immobile et sans vie, paisiblement couchée, comme endormie. Elle avait dû mourir une heure auparavant environ, c'est-à-dire presque aussitôt après le dernier passage de l'infirmière, pendant le repas de la Communauté. Une autre malade dans la chambre voisine, séparée de la sienne par une très légère cloison, n'avait rien entendu.

On courut aussitôt chercher la Supérieure (la R.M. Louise Coirard) qui était au milieu des comptoirs de la vente. Un prêtre s'y trouvait aussi, providentiellement, et put donner une onction sous condition.

Cette mort paisible et sereine frappa beaucoup la Communauté, et son infirmière dit ensuite que, d'après certaines réflexions de la Mère Héliette, elle pensait que la chère défunte avait demandé au Bon Dieu la grâce de mourir cachée, et de disparaître ainsi inconnue et sans éclat.

NOUVELLES DE LA MISSION.

N°493.

Chang-Hai, 26 mars 1917.

Le Père Pierre Bornand

(du R.P. Gain)

C'est au matin du 31 décembre 1916, que s'éteignit le R.P. Pierre Bornand, à l'hôpital Sainte-Marie de Chang-Hai, un quart d'heure après avoir reçu le saint Viatique. Il s'y trouvait depuis 40 jours, soigné et veillé nuit et jour par les Filles de la Charité, dont les soins et le dévouement ont été admirables. C'est aux Indes néerlandaises, à Batavia, où ses parents s'étaient rendus pour leur commerce, qu'il naquit le 9 mai 1868, d'un père suisse protestant¹ et d'une mère française catholique². C'est en Europe qu'il fit ses études secondaires, comme ses frères et soeurs, dans des établissements catholiques. A l'automne de l'année 1888, son éducation étant terminée, dans la ferveur aventureuse de ses vingt ans, il rentra à Batavia, sans avoir encore fixé le but de sa vie ni trouvé sa voie. La divine Providence voulut que sur la malle française, où il s'embarqua à Marseille, il rencontrât trois Pères Jésuites, qui se rendaient dans les missions de Chine. L'un des trois était le Père Sévère Bizeul, alors âgé de 40 ans, de Nantes. Après une jeunesse plutôt orageuse, pendant laquelle il avait navigué un peu sur tous les océans en qualité de pilotin, à 23 ans il s'était rangé, et était entré au Noviciat de la Compagnie de Jésus. Après 17 ans d'épreuves, d'études, et de tous les expérimentés requis, devenu prêtre, religieux formé, il allait se dévouer à la conversion des chinois, parmi lesquels il devait travailler avec zèle et succès durant un quart de siècle. Dès qu'ils se virent sur le bateau, le jeune Bornand et le P. Bizeul se sentirent attirés l'un vers l'autre. Le jeune planteur servait la messe au vieux marin, qui dut lui narrer plus d'une belle histoire. Mais le plus beau fut que la première conquête du missionnaire qui allait convertir la Chine, fut la vocation de son nouvel ami le jeune Suisse. Il faut croire qu'il y eut une bonne part de sérieux dans leurs entretiens sur le gaillard d'avant, car arrivés à Singapore, tout était déjà arrêté. Là on se quitta, on s'embrassa, on promit de s'écrire, et on se dit, non pas adieu, mais au-revoir.

Et de fait, ce revoir eut lieu, sur la terre de Chine, à Chang-Hai. Pierre Bornand, après avoir mis ordre à ses affaires, entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, dans la province de Paris, alors exilée en Angleterre. C'était le 26 septembre 1891. Lui aussi il passa par la filière, devint prêtre, fit ses grands voeux le 2 février 1904, et fut appliqué à différents ministères. Mais le régime des décrets, après l'avoir poursuivi dans plusieurs maisons ou collèges de France, finit par le mettre sur la route de Chine, et il débarqua à Chang-Hai le 13 octobre 1910. Il ne devait y travailler que six ans. Mais combien pleines, et laborieuses, et fructueuses, furent ces courtes années. Dans la force de l'âge, doué d'une santé extraordinaire, prêt à toutes les courses et à toutes les corvées, parlant et écrivant également le français, l'anglais et l'allemand, son ministère sur les concessions de Chang-Hai, qu'il ne quitta point, fut de toute sorte et sans limites. Dans ce milieu cosmopolite, où toutes les races et les religions se croisent, il y a là un travail d'apôtre au-dessus des forces humaines. Sa porte était ouverte à tout venant. Quand son ministère dans les

communautés, les pensionnats, les hôpitaux, les cercles ou associations, ne le retenait pas au dehors, c'est là qu'il recevait à toutes les heures du jour. Il écoutait, consolait, conseillait, instruisait, et tous les quittaient réconfortés, avec promesse de revenir. Combien de conversions a-t-il entreprises, ébauches, patiemment dirigées, et qui sont allées se parfaire ailleurs ? Mariages régularisés, brebis égarées ramenées au bercail, retours datant de loin, juifs, orthodoxes, protestants, venus de tous les coins de l'Europe, de l'Afrique, des deux Amériques, baptêmes, abjurations, premières communions, etc, etc, il menait tout de front. Pour les dames, il était puissamment aidé par les Mères Auxiliatrices, qui souvent avaient leur part aussi dans l'apostolat du sexe fort, non moins efficace ; mais le gros travail, les courses, les dernières décisions, étaient toujours pour le P. Bornand, joyeux, inlassable, et plein d'entrain.

Dans la troisième année de son séjour à Chang-Hai, son apostolat était à son apogée. Le passage du R.P. Bernard Vaughan à Chang-Hai, à son retour d'Amérique, ses succès dans ses conférences aux anglais, sans distinction de religion, avaient enthousiasmé nos catholiques. Le P. Bornand en profita pour lancer ses filets ou ses oeuvres sociales. Pour les hommes, il eut la Catholica Sodalitas où l'on vit des Consuls, des ingénieurs, des officiers, des docteurs, des banquiers, dont le président fut un allemand néo-converti parvenu à la communion quotidienne, le secrétaire un anglais ancien ministre protestant, des conseillers français, italiens, américains, etc. Pour les dames, la Ste Monica's Society, chez les Mères de la rue Montauban, et où le nombre et la ferveur allaient toujours croissant. Il y avait aussi l'oeuvre de la protection de la jeune fille ; les Enfants de Marie ; les catéchismes de persévérance ; le Baby's House, ou Crèche de Sainte Monique. Tout cela marchait, tout cela florissait, tout cela promettait. Vint la guerre. Et en quelques mois, tout fut désorganisé. Le moral du Père en fut très affecté. Mais enfin, il réagissait, luttait, et la santé toujours solide lui permettait de tenir bon, de chercher de nouveaux moyens d'apostolat. Les oeuvres subsistèrent, au moins la plupart, attendant des jours meilleurs.

Nous l'avons dit, la santé du P. Bornand semblait à toute épreuve. Cependant, dès le principe il eut beaucoup à souffrir des chaleurs de l'été à Chang-Hai. Loin de s'y acclimater, chaque année cet été lui devint de plus en plus pénible. Pour l'adoucir, ses supérieurs lui permirent des voyages de vacances à l'étranger, voire au Japon. Le soulagement qu'il en retirait était transitoire. L'été 1915 fut dur et un eczéma le força à s'liter. Il ne s'en remit jamais, et les chaleurs de 1916 l'abattirent tout à fait. Sur l'avis des médecins, un retour en Europe pouvait seul lui rendre la santé et les forces. Il fut décidé que le ministère. Son retour fut décidé, et les supérieurs lui laissèrent le choix par la mer rouge ou par l'Amérique. Déjà des amis, qui devaient voyager avec lui jusqu'à Vancouver, et l'accompagner jusqu'à New-York, avaient pris son billet pour Paris. Déjà il était sur le Maru, bateau qui devait le conduire au Japon, où il trouverait une Empress, quand le capitaine japonais du Maru, mis au courant par le docteur du bord, refusa de recevoir le malade et exigea son débarquement.

Ce contre-temps et ce débarquement, vu les circonstances, furent désastreux pour la santé physique et morale du Père Bornand. Ce fut à peu près sans connaissance que du quai, éloigné de plusieurs kilomètres, une automobile le porta à l'Hôpital Sainte Marie. Dès le lendemain il demanda qu'on l'avertît à temps, s'il y avait lieu, pour les derniers sacrements. On ne lui cacha pas les inquiétudes qu'il inspirait. C'est lui-même qui fixa le 27 novembre, fête de la Médaille Miraculeuse, pour recevoir l'Extrême Onction et le Saint Viatique. La

cérémonie fut extrêmement touchante. Plusieurs Pères, Frères, et des Religieuses, entouraient son lit d'Hôpital. En pleine lucidité d'esprit, au moment où le prêtre lui présenta l'Hostie, il le pria d'attendre. dans une petite mais chaleureuse improvisation, qui fit verser des larmes à plusieurs, il renouveau sa profession de foi de chrétien, de prêtre, de religieux, à la présence réelle, parlant à Notre-Seigneur, comme s'il le voyait de ses yeux, offrit généreusement son sacrifice pour l'Eglise, pour ses oeuvres, pour sa famille, ses amis, et toutes les âmes qui lui étaient chères, et répondit lui-même à toutes les prières de la liturgie.

Il vécut encore plus d'un mois, gardant quelquefois des illusions sur son retour à la santé, souffrant de plus en plus, toujours prêt à faire la volonté du bon Dieu. Chaque matin on lui apportait la Sainte Communion en Viatique. Montre en main, il tenait à remplir le temps voulu par la règle pour ses méditations, ses examens de conscience, etc. Et c'est en faisant tout haut son action de grâce, qu'il quitta cette terre au dernier jour de l'année 1916, âgé de 48 ans, après 26 ans de Compagnie, 14 de sacerdoce, et 6 ans de Mission. Son corps repose dans le cimetière situé au sud-ouest de la ville de Chng-Hai. Il y est en bonne compagnie. Là près de deux cent missionnaires, venus pour se dévouer corps et âme au salut des Chinois, ayant terminé leur carrière apostolique plus ou moins longue, attendant en paix le jour de la résurrection. Le Père Bornand aimait à visiter ce cimetière, spécialement la tombe de son père en Dieu, le Père Bizeul, près de laquelle il s'était fait photographier quelques mois auparavant

Obsèques d'Estelle MONESTES. Paroisse Saint Médard. 29 avril 1993.

ACCUEIL

Estelle MONESTES nous rassemble. Famille, amis, Xavières, nous l'accompagnons par notre prière. Nous remettons sa longue vie à Dieu. Avec elle, nous remettons une famille, dont le nom s'éteint. Pourtant, ce nom ne sera pas oublié : une famille spirituelle, les Xavières, y est attachée comme à sa source, en la personne de la soeur aînée d'Estelle, Claire.

Estelle est aujourd'hui par-delà cette frontière qu'elle attendait et redoutait. Comment cela se ferait-il ?

Le Dieu promis au catéchisme serait-il au rendez-vous ?

Serait-Il miséricordieux devant ces cent années qu'elle jugeait stériles ?

Serait-Il vraiment l'Amour inattendu, qui attend chacun au terme de son histoire

Oui, y aurait-il Quelqu'un qui soit un Paradis, une joyeuse surprise, en qui les êtres aimés soient réunis ?

Dans l'incertitude inquiète de son coeur, Estelle retenait le visiteur pour qu'il soit là, encore un peu, rassurant : *"Dites-moi donc encore, de l'autre côté, ce sera comment ?"*

Angoisse secrète sous des dehors badins...

Comment recueillir en quelques mots la vie d'Estelle notre amie ?

Estelle, c'est la dernière-née au foyer heureux des MONESTES, en 1892, alors que CHAMBERY, sa ville natale, fête le centenaire de la Révolution en Savoie. On érige alors la statue de la "Sasson", énergique femme du peuple savoyard, qui brandit son drapeau républicain vers la Croix du Nivolet. Estelle se sentira toujours en connivence avec elle : elles sont contemporaines.

Estelle, c'est une petite fille bien élevée mais curieuse, qui, entre deux révérences, épie gaiement les secrets de la bourgeoisie chambérienne dans le salon de sa mère.

Estelle, c'est "Toto", l'adolescente espiègle, élève au Sacré-Coeur, qui soucie, distrait et ensoleille les jours difficiles de sa famille appauvrie, exilée à MARSEILLE à la suite d'un revers de fortune.

Estelle, c'est l'étudiante aux Beaux-Arts, qui dessine fort bien, à GENEVE, et qui se forme sur la question sociale, à FRIBOURG.

Estelle, c'est le mystère d'un long chemin aux côtés des siens que la vie avait irrémédiablement blessés et qui peu à peu s'en vont, et de ceux qui restent : son père Gustave, sa soeur Claire – dont elle s'étonnera toujours, dans un rire, qu'elle ait fondé une congrégation dont, au demeurant, la physionomie la satisfait –, son frère Edouard, sa mère Aline, puis Jean, Hélène...

Curieuse, espiègle, artiste, s'intéressant à tout, Estelle, mélange de mondanité et d'esprit frondeur, amie délicate sous des dehors bourrus et taquins, veillait avec plaisir sur la croissance des Xavières comme sur celle d'une descendance. Et elle en espérait une efficace intercession quand le moment serait venu de remettre à Dieu sa vie dont elle dit un jour calmement : "je l'ai ratée."

Estelle, ce moment est venu. Cet inachèvement, ombre et blessure habillée d'humour, était aussi l'humble enfantement de vous-même et l'attente de Dieu. Vous disiez souvent : *"La vocation, qu'est-ce que c'est ? Comment savoir ?"* Et c'était, votre vocation, cela même que vous étiez et que nous aimions. Aujourd'hui, nous croyons que le Seigneur achève en vous son oeuvre, manifestant enfin à vos yeux ce qui en vous ressemblait à Jésus-Christ, transformant votre vie en son amour et sa lumière.

Estelle, que le Seigneur vous bénisse, vous garde, et vous réjouisse.